Smithsonian
Institution
Libraries

Gift of

DR. FREDERICK M. BAYER

VOIAGE
DE
GAUTIER
SCHOUTEN
AUX INDES
ORIENTALES,

Commencé l'An 1658. & fini l'An 1665.

TRADUIT DU HOLLANDOIS.

Où l'on void plusieurs Descriptions de Païs, Roïaumes, Isles & Villes, Siéges, Combats sur terre & sur mer, Coutumes, Maniéres, Réligions de divers Peuples, Animaux, Plantes, Fruits, & autres Curiositez naturelles.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'Estienne Roger Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.

M. DCC. VII.

DS
411.1
S3714
SCHHRS

VOIAGE
DE
GAUTIER SCHOUTEN
AUX
INDES ORIENTALES.

QUoi-que les merveilles de la puiſſance de Dieu ſe manifeſtent dans toutes les parties de cet Univers, on peut dire néanmoins qu'elles éclatent d'une façon particuliére ſur ce grand & prodigieux amas d'eaux, qu'on nomme la Mer. C'eſt là qu'on ſe voit ſouvent menacé d'une, mort qui paroît inévitable, & de périls afreux, dans leſquels il n'eſt pas au pouvoir humain de vous prêter aucun ſecours. Tantôt élevez dans les airs, tantôt enfoncez juſques dans les abîmes, par l'épouvantable agitation des flots, il n'y a que la main toute-puiſſante du Créateur, qui puiſſe calmer la furie des ondes, & rendre aux hommes éperdus, qui en étoient le jouët, l'eſpérance qui les avoit abandonnez. Je puis aſſurer le Lecteur que je ſuis un têmoin oculaire de ces miracles, qui d'ailleurs ſont ſi connus que je ne croi pas qu'il ſoit beſoin de faire aucun éfort pour l'en perſuader.

Le desir de voiager, c'est-à-dire, de voir & d'aprendre, m'aïant engagé à chercher les voies de contenter ma curiosité, j'allai à Amsterdam, & me mis au service de la Compagnie des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658. m'étant rendu au Texel, je m'embarquai sur une flûte nommée *Nieupoort*, qui n'atendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. J'étois acoutumé à une vie assez réglée, ce qui fit que je me trouvai d'abord surpris de la maniére dont les gens de marine, Oficiers, soldats & matelots, vivent à terre comme à bord. Après y avoir fait reflexion, je tâchai de lier familiarité avec ceux qui me parurent les plus raisonables.

Les débauches & les excès que la plus grande partie de ces gens-là fit avant que de partir, furent extraordinaires. Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. La plupart de ceux qui entreprennent ce voiage, le font parce-qu'ils ne peuvent subsister dans leur patrie; & ils y sont contrains par la pauvreté où ils sont nez, ou par celle où ils sont tombez, soit qu'ils se la soient atirée, ou qu'elle leur soit survenuë sans qu'il y ait eu de leur faute.

On fit passer à notre bord un homme qui avoit été fort-riche, qui avoit possédé une belle maison de campagne, qui avoit entretenu caroſſe. Mais s'étant ruiné par le jeu, par la bonne chére, & par toutes les autres dépences que les gens orgueilleux & imprudens ont coutume de faire, ses parens l'avoient contraint de s'engager en qualité de simple soldat. Sa femme vint le visiter à bord, & lui amena un petit cofre fort-médiocrement garni,

DSI

ni, qui étoit tout ce qui lui reſtoit de ſon abondance paſſée, ſi ce n'eſt qu'on y veüille ajoûter le ſouvenir qu'il en pouvoit conſerver.

Le 16. d'Avril 1658. ſur la brune, il ſe leva une petite fraïcheur, qui nous pouſſa hors de la paſſe du Texel, & nous fit élever. Il y avoit trois vaiſſeaux de compagnie, ſavoir deux flûtes nommées *Leerdam* & *Nieupoort*, deſtinées pour les Indes Orientales; & une autre nommée *le Daufin*, pour la Guinée.

Nous enfilâmes le pas de Douvres & de Calais, par un bon vent de Nord-eſt, & cotoïâmes l'Angleterre, ſans avoir la vuë des côtes de France, tant le tems étoit embrumé. Enſuite étant paſſez dans la mer d'Eſpagne, nous découvrîmes un vaiſſeau Sud & Nord avec les nôtres, qui arrivoit ſur nous. Il étoit de Rotterdam, & venoit de la Barbade. Nous lui donnâmes des lettres, pour faire ſavoir de nos nouvelles dans le païs.

Le 7. de Mai 1658. nous eûmes la vuë des Canaries & du Pic, qu'on tient être la plus haute montagne du monde, & qu'on peut découvrir de 60. lieuës, par un tems bien ſérein. En éfet il ſemble que ſon ſommet s'élève juſques au Ciel. Néanmoins on aſſure qu'il y fait toujours froid, & qu'il eſt toujours couvert de néges.

Quand nous eûmes dépaſſé ces iſles, d'où l'on aporte des oiſeaux qui chantent ſi agréablement, & qu'on apelle auſſi des Canaries, nous fûmes bientôt par le travers des iſles du Cap Vert. Là nous voïions la mer preſque toujours verte, & des armées, pour ainſi dire, de toutes ſortes de poiſſons, gros & pe-

tits, & de monſtres marins, qui paroiſſoient ſouvent au-deſſus de l'eau, ou ſur ſa ſurface, & autour de nos vaiſſeaux.

Il y en avoit qu'on nommoit Diables de mer, qui étoient preſque de la figure des raies; mais ils étoient ſi-gros, ſi-épouvantables, & nageoient ſi vîte, qu'il ſembloit qu'ils volaſſent au-travers des flots. On prit des Chiens marins, des Tonins, des Pourceaux marins &c. que les langues délicates ne trouvoient pas fort-bons, & qui ſont de dure digeſtion. Toutefois je mangeai de jeunes chiens bouillis, & de jeunes pourceaux, dont le goût ne me parut pas mauvais, & qui ne me firent point de mal à l'eſtomac. Je demeure pourtant d'acord qu'il faut avoir l'eſtomac bon pour les bien digérer, & que les chiens ont un goût rude. Mais on les peut rendre de bon goût, & empêcher qu'ils ne ſoient mal-ſains, en y faiſant une bonne ſauce, avec quelques verres de vin de France, ou du Rhin. Cependant cette connoiſſance qu'on a de la maniére dont il faut les accommoder, ne peut ſervir qu'à très-peu de gens, puis-qu'il n'y en a pas beaucoup parmi les équipages, qui aïent du vin pour y mettre. A l'égard des pourceaux, on en mange fort bien avec une ſauce au poivre & au vinaigre.

Les Dorades, les Bonites, les Corettes, & le poiſſon volant, ſont bien une meilleure nourriture. On prit une grande quantité des premiers avec des hameçons & des foëſnes. Les poiſſons volans, ſortoient de la mer par troupes & voloient le long de notre vaiſſeau, ou par-deſſus; & comme dans l'eau ils étoient pour-

pourſuivis par les gros poiſſons, & par les monſtres marins, & qu'ils l'étoient dans l'air par les mouëttes, ils ſe jettoient ſouvent au milieu du vaiſſeau, où on les prenoit ſans peine. On les faiſoit rôtir ſur le gril, & on les trouvoit fort bons.

La Providence de Dieu a muni ces poiſſons de deux nageoires qui ſont ſur leur dos comme des aîles, & qui leur ſervent à voler, tant qu'elles ſont moüillées: mais dès-qu'elles ſe ſèchent, le poiſſon retombe dans l'eau, & ſes aîles ſe remoüillant reprennent leur propriété; de-ſorte qu'il eſt continuellement dans l'agitation, comme dans le péril. Car en replongeant dans l'eau, il y trouve des ennemis qui tâchent de le dévorer; & quand il eſt dans l'air, les mouëttes ne lui font pas une moins cruelle guerre.

Cependant faiſant toujours route, à la faveur d'un vent de Nord-eſt, nous avançâmes tellement vers le Sud, qu'à midi nous commençâmes à voir le Soleil au Nord, & peu après nous achevâmes de paſſer la Ligne équinoxiale. La flûte *Leerdam*, notre conſerve, aïant pris ſon cours à l'Oüeſt, de deux rumbs plus que nous ne le ſouhaitions, elle eut différend avec nous; car nos mariniers étoient ſur ce point tout-opoſez aux ſiens; de-ſorte que nous nous ſéparâmes. Le ſuccès fit connoître que la raiſon étoit de notre côté; car notre vaiſſeau territ à Batavia ſix ſemaines plutôt que cette flûte.

On ne peut paſſer ſous la Ligne avec moins d'incommodité que nous fîmes, ce qu'il faut atribuer au peu de tems que nous fûmes deſ-

ſous, étant pouſſez d'un vent favorable. Car il n'y a nul lieu de douter de ce que tant de gens ont dit & écrit touchant les peines qu'ils avoient ſoufertes en la paſſant. C'eſt qu'ils y avoient demeuré un tems conſidérable, étant arrêtez par les calmes, ou par des vents contraires. Or la chaleur ſe faiſant encore plus ſentir & étant plus incommode par le calme que par un autre tems, il eſt certain qu'elle met le ſang & les eſprits dans une trop grande agitation; ce qui engendre des fiévres ardentes, ou cauſe un relâchement dans toute l'œconomie du corps, d'où s'enſuit l'état dont ſe ſont plaints ceux qui n'ont pas eu, comme nous, le bonheur de traverſer promtement un climat ſi dangereux.

Au commencement de Juin, nous eûmes des vents d'Eſt & de Sud-eſt, qui nous furent moins favorables, & par leſquels nous eûmes bien de la peine à parer les rochers & les bancs qu'on nomme Abroholles, & qui giſent par les dix-huit degrès de latitude Sud. Pour cet éfet nos Pilotes gouvernérent à l'Eſt, autant-qu'il étoit poſſible, de-peur d'aller donner contre ces rochers, ou d'échoüer ſur ces bancs, où l'on ne manque pas de faire naufrage. Le *Daufin* s'étant alors auſſi ſéparé de nous, pour prendre ſon cours vers la Guinée, notre vaiſſeau demeura ſeul en mer.

Le 16. du même mois de Juin, nous découvrîmes un navire qui arrivoit ſur nous à pleines voiles. Auſſi-tôt nous arborâmes le pavillon du Prince, pour faire voir que nous étions Hollandois. Sur le ſoir nous ne fûmes plus qu'à une lieuë de lui, & pendant la bru-

ne

ne il mit un feu à ſon grand mât de hune, par où nous crûmes qu'il demandoit à ſe joindre avec nous. Nous préſumâmes que c'étoit le *Leerdam*, & nous mîmes auſſi un feu pour ne nous pas écarter l'un de l'autre, continuant néanmoins notre route.

Le matin nous vîmes ce vaiſſeau à une petite lieuë, de l'arriére, qui faiſoit tous ſes éforts pour nous joindre. Nous le reconnûmes alors pour un grand navire Portugais, & nous commençâmes à dégager nos tillacs, à jetter à la mer ce qui les embaraſſoit, à haler les canons à bord, à nous armer, à emplir des gargouſſes, & en un mot, à nous diſpoſer au combat. Enſuite nous amenâmes nos voiles, & atendîmes l'ennemi, qui en éfet s'aprocha tellement de nous, que nous ne doutâmes point qu'il ne voulût combattre. Mais quand il eut remarqué notre contenance, & vu la manœuvre que nous avions faite pour l'atendre, il nous laiſſa, & revira au Sud.

Après avoir heureuſement dépaſſé les Abrolholles, nous eûmes la vuë d'une terre qu'on eſtima être l'iſle de la Trinité.

Au commencement de Juillet, nous eûmes des vents inconſtans & forcez, qui cauſérent enfin un tempête éfroïable, laquelle nous mit en danger de périr. Il falloit pomper continuellement, & puiſer encore l'eau avec des ſeilleaux; travail qui dura ſi longtems qu'on ne pouvoit plus le ſuporter, lors-qu'il plut à Dieu de calmer la fureur des flots, & de nous donner un vent favorable.

Nous nous étions laiſſé dériver à mâts & à cordes; mais aïant remis nos voiles, nous

courûmes au Sud, juſques-à-ce que s'étant levé une fraîcheur de l'Ouëſt, nous mîmes le cap à l'Eſt, & gagnâmes tellement au Sud, que nous nous flattions de voir bientôt le cap de Bonne-eſpérance, & nous ne nous trompions pas : car incontinent après nous nous trouvâmes devant la baie de la Table, d'où ils nous fallut deux jours pour aller moüiller ſous la fortereſſe que les Hollandois ont à ce cap ſi fameux.

Comme nous n'y trouvâmes point de vaiſſeaux de notre nation, nous fîmes diligence de prendre des rafraîchiſſemens pour remettre à la voile. Nous fîmes de l'eau dans une des riviéres, nous fîmes du bois, & nous nous pourvûmes de quantité de moutons & d'autre bêtail, auſſi-bien que de choux, de racines, de ſalades, & de beaucoup d'autres rafraîchiſſemens que les Hollandois ont ſemez & cultivez en ce lieu-là, pour leur uſage, & pour celui des vaiſſeaux qui y relâchent. Au regard des fruits, ils n'y étoient pas communs, parce-qu'on étoit au cœur de l'Hiver ; mais on y pêcha quantité de poiſſon.

Je deſcendis à terre avec l'Ecrivain de notre flûte, & viſitai un peu le païs, qui eſt parfaitement beau. Il y a de très-hautes montagnes, des roches eſcarpées, des déſerts afreux, des valées admirables, des campagnes charmantes, & une diverſité qui plaît infiniment. Ce cap eſt la partie la plus méridionale de l'Afrique. Les païſans Hollandois y cultivent la terre de plus en plus, & la mettent en état de produire. Ils fourniſſoient déja réglément du beurre, du fromage, du lait, &

de

de tous les fruits & autres alimens que la terre produit, autant & plus que les habitans n'en avoient beſoin, & autant de la plupart de ces choſes qu'il en falloit aux vaiſſeaux qui alloient y relâcher.

Ce qu'il y a de terres renfermées dans la fortereſſe, & celles qui en ſont les plus proches, ſont les mieux cultivées, ainſi qu'on peut bien ſe l'imaginer. Les Engagés de la Compagnie font valoir les premiéres, & au-dehors il y a pluſieurs Hollandois francs, qui ſont allez s'y habituer, & qui y font leurs afaires le mieux qu'ils peuvent. Ceux-ci ont bâti des maiſons de pierre & de chaux, & contribüent beaucoup à l'accroiſſement de la colonie, qui augmente viſiblement, quoiqu'il n'y ait pas longtems qu'elle ait commencé; & ils y amaſſent aſſez de bien pour en paroître très-contens.

Nous montâmes, l'Ecrivain & moi, ſur la montagne des Lions, ainſi nommée à-cauſe des lions qu'on y tuë ſouvent, ou qu'on y prend. En y montant, & ſur le ſommet, nous trouvâmes des herbages fort bons, des herbes fort grandes pour la pâture des bêtes, quantité de fleurs de très bonne odeur; mais peu d'arbres. Nous montâmes autant qu'il nous fut poſſible, & auſſi-haut que les nuës, trouvant là un air épais & chargé. Mais au-delà, les roches étoient ſi-eſcarpées, qu'il n'y eut pas moien d'ateindre juſqu'au ſommet.

Pour deſcendre, nous prîmes notre chemin vers la valée verdoïante qui eſt entre cette montagne & celle de la Table, où nous n'eûmes pas peu de plaiſir à voir les ſauts & les

bonds des chevreüils, des daims, & des autres bêtes fauves, qui franchiſſoient aiſément les endroits les plus eſcarpez des rochers. Ce plaiſir ne fut pas de longue durée: il fut bientôt interrompu par la dangereuſe viſion d'un lion, qui ſortant tout-d'un-coup, aſſez proche de nous, de derriére des rochers, alla s'enfoncer dans les brouſſailles, de quoi nous ne fûmes pas fâchez, car il nous avoit cauſé une grande fraïeur. Il nous fit comprendre le tort que nous avions de nous être ainſi haſardez ſans armes, & ſur cette réflexion, au-lieu de continuer notre chemin, nous reprîmes celui du rivage.

Ce qui nous parut mériter le plus d'atention fut la rencontre des hommes ſauvages, que nous voïions par troupes le long des bords de la mer. On les nomme Hottentots, parceque leur langage eſt à-peu-près comme le ſon d'un coq-d'inde qui gloſſe. Hommes, femmes, enfans, tout eſt nud le reſte de l'année; mais dans la ſaiſon d'Hiver, où l'on étoit alors, ils avoient, ſur les épaules, de ſales & puantes peaux de chiens marins, ou de quelques bêtes, qui ne leur pendoient que juſqu'au derriére, qu'ils avoient encore plus ſale que n'étoient les peaux qu'ils portoient. Ils ſe couchent la nuit ſous des arbres, tous peſle-meſle, ou dans des cavernes & des trous, comme des bêtes. Ils venoient tous les jours nous demander du tabac. Ils ſe nourriſſent auſſi miſérablement qu'ils couchent, & paſſent leur vie d'une maniére bien-déplorable. Je parlerai d'eux plus amplement dans un autre endroit.

Nous

Nous avions fait alors environ 2000. lieuës de chemin, & nous en avions encore 1600. à faire, avant que d'arriver à Batavia. Nous prîmes donc congé du Commandant du Cap qui se nommoit Rietbeek, & remîmes à la mer, notre équipage étant composé de cent-soixante & dix hommes en tout. On courut la bande du Sud, afin de trouver les vents alisés de l'Ouëst, & en éfet on les trouva par les 39. à 40. degrés de latitude Sud, & alors on courut à l'Est, faisant beaucoup de chemin. On trouva que les jours n'étoient que de neuf heures, & que les nuits étoient de quinze heures. Le froid étoit fort âpre. L'air étoit couvert d'épaisses nuées, d'où il sortoit quelque-fois des vents violens, de la grêle, & une abondance de nége. Néanmoins quelque impétueux que fussent les vents, ils nous demeuroient favorables, soufflant toujours de l'Ouëst, si-bien que nous n'allions presque qu'avec la seule miséne sur les ris, que le vent faisoit tellement enfler, que nous faisions quarante & jusqu'à quarante-huit lieuës de chemin en vingt-quatre heures, d'autant-plus que la lâme nous venoit de l'arriére. Cette heureuse navigation dura quinze jours, & cessa ensuite sur la fin d'une nuit, par une horrible tempête dont nous fûmes battus, & qui nous mit sur le point de périr.

C'étoit, selon nos mariniers, un véritable ouragan; car les vents soufloient en l'air des quatre coins du monde, & s'y choquoient avec une terrible impétuosité: puis ils descendoient en bas en tourbillons, comme s'ils se fussent précipitez du Ciel; & dans ces mo-

mens-là les flots étoient contrains de s'abaiſſer. Mais quand ces tourbillons ne viennent que d'une des parties du monde, quelque violens qu'ils ſoient, on les nomme des Queuës d'ouragan. Alors, au-lieu d'abaiſſer les flots, & de faire périr les vaiſſeaux, en les faiſant piroüetter, pour ainſi dire, & en les enlevant en l'air, pour les renverſer ſens-deſſus-deſſous dans la mer, ils élèvent les vagues & les navires, & les font monter ſi-haut, qu'on croit preſque qu'ils vont toucher le Ciel.

Dans l'ouragan que nous eſſuïâmes, les vents ſautérent d'abord de rumb en rumb, & parcoururent toutes les pointes du compas; puis ils s'aſſemblérent en l'air, & ſe précipitérent en bas, avec une furie qu'on ne ſauroit décrire. Ce que nous avions de voiles déploiées fut auſſi-tôt mis en piéces. La mer, qui auparavant étoit fort-agitée, redevint unie, mais notre vaiſſeau n'en fut pas moins tourmenté, tant étoit grande la violence qui lui étoit faite en l'air, où les vents faiſoient autant de bruit que des tonnerres, empêchant ceux qui vouloient manœuvrer de s'entendre, quelque haut qu'ils puſſent crier.

Enfin le navire cargua tellement que le platbord étoit ſous l'eau. L'on avoit beau pomper & puïſer, on ne pouvoit empêcher que l'eau ne gagnât, & ne montât dans le fond de cale, de quoi les plus expérimentez de nos gens étant éfraïez, s'écriérent; Nous périſſons tous; Dieu veüille avoir pitié de nous; Nous coulons bas. Ces cris firent preſque ceſſer toute la manœuvre. Chacun ſe mit en priéres, comme étant à l'article de la mort, & l'on

& l'on n'aura pas de peine à croire que chacun pria du plus intime de son cœur, & avec toute la ferveur dont il étoit capable.

Les vents qui jusques alors s'étoient combattus, comme pour savoir lequel demeureroit le maître, s'étant enfin réünis, roulérent éfroïablement de l'Ouëst à l'Est, & élevérent les houles jusques aux nuës. Ce changement fit un peu relever le vaisseau, & en quelque péril que cette nouvelle sorte de tourmente le jettât, on reprit courage, en voiant qu'il ne puïsoit pas tant par le côté. D'ailleurs le jour vint, & quoi-qu'il aportât d'abord peu de diminution à la tempête, son retour, qui étoit si-néceſſaire, ne laissa pas de réjoüir beaucoup, & de redonner l'espérance qu'on avoit perduë. Peu après, les vents commencérent à diminuer, & sur le midi le beau tems étant revenu, on envergua de nouvelles voiles, & l'on prit son cours à l'Est-nord-est.

Mais les gens de l'équipage, qui avoient auparavant déja beaucoup soufert, furent acablez de cette cruelle fatigue. Il y eut en peu de jours près de cinquante hommes qui tombérent malades de fiévres ardentes, & bienque nous fussions deux Chirurgiens à bord, nous eûmes tant d'afaires, que nous n'y pouvions fournir. Néanmoins les malades furent assez promtement guéris de cette sorte de maladie, s'il n'en fût point revenu une autre plus dangereuse.

Ce fut une espéce de contagion, qui infecta tellement tout le vaisseau, qu'en deux jours, ou deux jours & demi, elle emporta trente à quarante hommes. Ceux qui avoient eu la fié-

vre auparavant, ne furent point ataquez cette fois; mais les plus vigoureux le furent. Le mal les transportoit si-fort qu'ils sembloient entrer dans une espéce de rage. On leur voioit sortir le pourpre, avec le bubon & le charbon, comme une vraie peste. Il y en avoit qui saignoient beaucoup du nez, sans que cela les soulageât: d'autres vomissoient, ou avoient un grand cours de ventre, décharges dont on auroit deu atendre quelque bon éfet; cependant ils n'en étoient pas moins tourmentez, & ils ne laissoient pas de mourir. Il se faisoit sur les lévres, sur la langue, au palais & à la gorge, des croûtes, qui fermoient les conduits, & empêchoient la respiration; & tout cela, aussi-bien que le tour de la bouche, étoit tout noir. Si les remédes dissipoient un peu ces croûtes, elles revenoient tout-aussitôt.

La fureur qui possédoit quelques-uns de ces malades étoit si-grande, qu'ils tâchoient de se tuer eux-mêmes, & de s'étrangler quand ils trouvoient des cordes: accidens qui, graces à Dieu, n'arrivérent point, aïant été prévenus par les soins qu'on prit. La plupart de ceux qui moururent, écumoient comme si c'eût été de rage, & furent emportez en peu d'heures. On voioit leurs corps bleus, ou pers, défigurez, couverts de pustules, qui crevoient en les remuant, & ce qui en sortoit, étoit d'une puanteur extréme.

Nous perdîmes, par ce funeste accident, notre premier & notre second Pilote, le Consolateur des malades, l'Ecrivain qui étoit mon bon ami, & plusieurs autres Oficiers mari-

mariniers, auſſi-bien que des matelots. Un Volontaire riche & de bonne famille, alla ſe jetter à la mer, pendant qu'on étoit allé lui querir à boire, & l'on ne put trouver ſon corps, quoi-qu'on fût promt à le ſecourir & à le chercher. Ce qu'il y eut de ſingulier, fut que Dieu nous acorda la ſanté à nous deux Chirurgiens, & que nous fûmes toujours en état d'aſſiſter les autres.

Une autre infortune nous ſurvint encore. Les vents aliſés du Sud-eſt ſouflérent plutôt que nous n'avions cru, & nous firent déchoir au-deſſous du détroit de la Sonde, ſur la côte occidentale de Sumatra. Nous regardâmes alors notre état comme étant infiniment à plaindre, & preſque comme ſi nous n'euſſions fait que partir de Hollande, puis-qu'il n'y avoit pas lieu d'eſpérer de gagner Batavia de toute cette mouſſon, où les courans nous devoient être auſſi contraires que les vents; les uns & les autres aïant acoutumé de demeurer ainſi juſques au mois de Novembre.

Cependant il fut réſolu dans le Conſeil qu'on mettroit du monde à terre, pour aller dans une valée verdoïante, que nous voïions devant nous; dans l'eſpérance d'y être favorablement accüeillis par les habitans du païs, & d'y trouver des rafraïchiſſemens pour les malades. Nous portâmes donc le cap ſur la côte de Sumatra, & en nous en aprochant nous vîmes un golfe, que nous reconnûmes pour être la baie de Sillebar, dont le rivage eſt fort-agréable, étant environné de montagnes & de bois. Nous y moüillâmes l'ancre, perſuadez que nous allions trouver abondance de ris, de

fruits

fruits & d'autres vivres.

A l'entrée de cette baie, nous trouvâmes que le fond étoit de mauvaise tenuë, de-sorte que nous courûmes risque d'être jettez sur un banc de roches, où la mer brisoit furieusement. Mais enfin aïant rencontré un fond où les ancres mordirent, nous demeurâmes hors de danger, dans un endroit qui n'étoit pas fort éloigné d'un bourg; car sur le rivage nous ne vîmes aucunes habitations. Plus avant dans la baie nous découvrîmes un cap, derriére lequel nous crûmes que pouvoit être la ville de Sillebar, & nous connûmes dans la suite que nous ne nous étions pas trompez.

Nous étions si-contens de voir ce beau païs, que nous ne pouvions en détacher nos yeux, & les Indiens, de leur côté, venoient contempler notre vaisseau, comme quelque chose d'extraordinaire. Nous arborâmes le pavillon blanc, & tirâmes un coup de canon, pour les inviter à venir à notre bord, & toutefois nous ne vîmes aucun de leurs bâtimens, qui voulût aprocher. Il est vrai qu'il étoit déja tard, & nous espérâmes qu'ils viendroient le lendemain.

Au-lieu de celà, nous vîmes, pendant la nuit, quantité de feux & de lumiéres sur le rivage; ce qui nous fit connoître qu'on y faisoit garde, & qu'on avoit des défiances de nous. Le matin étant venu, personne ne se rendit à notre bord. Nos malades en furent desolez. C'étoit une pitié d'entendre tous leurs gémissemens, quand ils furent persuadez qu'il n'y avoit point de rafraîchissemens à espérer pour eux.

On

On en vint donc à mettre la chaloupe à la mer, & elle fut armée de ce qu'il y avoit de gens encore pleins de santé, qui s'ofrirent d'eux mêmes. On y mit des fusils, des pistolets & des sabres, qu'on cacha, pour s'en servir en cas de besoin. Le Commis & le Pilote s'y étant embarquez, & aiant arboré un étendard de paix, nagérent vers le rivage, d'où les Indiens, qui les virent aprocher, se retirérent dans les haliers, n'y en aïant aucun qui voulût demeurer pour leur parler.

Ainsi la chaloupe fut obligée de retourner à bord, sans avoir rien fait. Mais on résolut d'avancer plus dans le golfe, & d'aller descendre plus loin. En nageant du côté qu'on vouloit aller, les courans portérent plus bas, vers l'endroit où étoit la petite ville de Sillebar, au-delà du cap, où l'on trouva un beau rivage tout couvert d'arbres.

Là nous vîmes paroître des Indiens, tout-noirs & tout-nuds, hormis leurs parties naturelles qui étoient couvertes d'un morceau de toile. Ils avoient leurs arcs à la main avec leurs fléches ou assagaies, & ils nous criérent en Malais ce que nous demandions, quelles gens nous étions, & d'où nous venions ? Deux d'entre nous qui parloient Malais, & qui devoient nous servir d'Interprètes, leur répondirent que nous étions Hollandois; qu'en allant à Batavia les vents & les courans nous avoient fait déchoir sur leurs côtes ; que la confiance que nous avions dans les gens du païs, nous avoit portez à venir les chercher, & à leur demander des rafraîchissemens, que

nous

nous leurs païerions en argent, ou en marchandiſes de Hollande ; que ſi l'on nous en vouloit donner, nous ne manquerions pas de faire un préſent à l'Orancay de Sillebar.

A peine eut-on achevé de leur parler, que les perfides Indiens nous criérent tous d'une voix, que nous étions les bien-venus, que le lieu étoit favorable pour notre deſſein, qu'il y avoit diverſes ſortes de bons fruits, des noix de cocos, des oranges, des limons, des bananes, des pynangs, & qu'on nous en donneroit pour un prix raiſonable, auſſi-bien que du bêtail, des poules, des canards, du lait, des œufs, du ris &c. qu'il nous ſeroit permis, comme à tous les autres étrangers d'en acheter au marché, au prix courant.

Ces ofres paroiſſant faites avec ſincérité, & étant confirmées par quelques-uns des plus conſidérables du lieu, qui ſurvinrent encore, on leur ajoûta foi. Après cela ils préſentérent à nos gens du tabac des Indes, & les invitérent à en aller prendre ſur le rivage. Quelques-uns s'y en allérent, pour mieux marquer la confiance qu'on prenoit en eux, & ils furent fort bien reçus. On les pria de s'aſſeoir ſur la verdure, où on leur préſenta l'herbe qui ſe recüeille dans l'iſle, dont chacun ſe ſert à ſa maniére, & qui eſt pourtant également recherchée de tous.

Nos Interprètes & tous nos gens étant fort ſatisfaits des inſulaires, les ſuivirent vers une riviére bordée d'arbres, qu'on leur voulut faire voir. Ses eaux couloient du haut de la montagne, par divers endroits, & rouloient juſques dans la mer. Lors-qu'on fut ſur le bord,

bord, un Orancay très noir, qui étoit en grande considération parmi ces Indiens leur tint à-peu-près ce discours.

„Amis voici le lieu où vous pourrez faire „de l'eau, quand il plaira à votre Capitaine „d'y envoier sa chaloupe, des fûtailles & „des gens. Pour des vivres, on vous les apor„tera sur cette rive en abondance, & on „vous les donnera pour un prix dont vous se„rez contens. Vous les paierez en argent, „où en couteaux & en miroirs, si vous en „avez. Vous pouvez donc vous en aller & „revenir demain, sans rien craindre, vous „serez toujours les bien-venus.

Ensuite il leur dit, que s'il y avoit quelqu'un à notre bord, qui pût concevoir quelques soupçons, il feroit toujours prêt à nous envoier deux de ses gens en otage, pour nous mettre l'esprit à repos. Mais après tant de protestations, faites avec de si-grands airs de sincérité, on eût cru ofenser les Indiens en acceptant leurs ofres. On répondit donc, qu'on ne doutoit nullement des bonnes intentions & de la probité des habitans de Sillebar.

En se rembarquant dans la chaloupe, on y porta deux seilleaux pleins d'eau, pour en faire goûter aux malades. Les Noirs qui conduisoient ceux qui se retiroient, leur demandérent s'ils n'avoient point aporté d'armes avec eux ? Sans concevoir aucun mauvais soupçon, ils répondirent que non, & que cela n'étoit point néceſſaire quand on cherchoit à traiter amiablement : sur quoi ils se séparérent en faisant des vœux les uns pour les autres.

On

On aprit avec plaisir, sur notre bord, la bonne disposition où étoient les habitans de Sillebar, & le récit qui en fut fait sembla redonner aux malades une nouvelle vie. Chacun d'eux s'empressoit pour avoir un verre de l'eau qu'on avoit aportée, tant le feu qui les devoroit étoit violent. On leur en distribua pourtant avec discrétion; mais ce qu'ils en beurent ne laissa pas de faire un éfet admirable, & ils en parurent fort-rafraîchis; de-sorte que tout le monde ne respiroit qu'après un reméde si-doux, si naturel, & pour l'avoir promtement.

A-peine le jour parut-il le lendemain, que nos gens travaillérent à équiper la chaloupe, & à mettre des futailles vuides dans le canot, pour retourner à l'aiguade. On cacha encore sous des toiles goldronnées, trois ou quatre mousquets chargez, pour s'en servir en cas d'accident. Le Commis & le Pilote s'y rembarquérent aussi, aïant pris avec eux de l'argent & des marchandises.

Ils trouvérent sur le rivage le même Orancay & les mêmes Noirs qui y étoient le jour précédent. Mais cette fois ils étoient acompagnez d'un grand nombre d'hommes à nez plats, qui se tenoient là autour, avec des banniéres de paix, en atendant la descente des Hollandois.

Dès que ceux-ci se furent aprochez, les Indiens invitérent les deux Interprètes à descendre sur le rivage, où ils furent fort-bien reçus de l'Orancay, & des autres qui paroissoient avoir quelque commandement. On les pria encore de s'asseoir sur la verdure, pour parler

parler avec eux, pendant que la chaloupe & le canot demeuroient un peu éloignez, afin d'être toujours à flot, jusques-à-ce qu'on leur vint rendre réponce. Le Commis & le Pilote ne la quittérent point aussi, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu de notre prudent Capitaine, qui vouloit qu'on se tînt toujours sur ses gardes avec les habitans de Sumatra, dont l'infidélité étoit assez connuë.

Les Interprètes recommencérent leur harangue du jour précédent, demandant la permission de faire de l'eau & d'acheter des vivres, à-condition de faire un présent au Commandant de Sillebar, & disant que leurs gens atendoient dans la chaloupe la réponce qu'on leur feroit, & s'il y auroit seureté pour eux de débarquer.

L'Orancay & les autres principaux de la troupe, repliquérent d'un air flateur, qu'ils étoient fort-bien intentionez pour les Hollandois, mais que tous les Orancays de Sillebar jugeoient à-propos que pour leur bien il falloit qu'ils allassent avec leur chaloupe & leur canot, un peu plus loin, & plus avant dans le golfe, dans l'endroit où étoit le plus grand enfoncement, parce-qu'il y avoit de très-bonne eau: qu'ils trouveroient le bourg, où la petite ville de Sillebar, tout-proche de laquelle il y a un clair ruisseau, qui coulant de la montagne sous de grands cocos, alloit se rendre dans la mer: que l'eau y étoit beaucoup meilleure que dans l'endroit où ils étoient, celle-ci étant encore un peu somache: qu'outre cela ils trouveroient au marché toutes les choses dont ils avoient besoin: qu'on en feroit

roit plus commodément le prix, & qu'on les choisiroit mieux que sur ce rivage, où il étoit difficile de les amener, à-cause des bois & des brousailles qui étoient dans le chemin.

Les Interprètes aïant répondu qu'ils alloient faire leur raport à leurs Oficiers, quelques-uns s'en trouvérent encore plus obligez, qu'ils ne l'avoient été jusques alors. Mais il y en eut d'autres à qui cette propositon fut suspecte, sachant que l'eau étoit fort bonne dans le lieu où l'on étoit. Cependant ceux qui étoient charmez des espérances qu'on leur donnoit, rejettoient bien loin ces soupçons, & ne respiroient que d'arriver bientôt à Sillebar.

Toutefois on renvoia promtement les Interprètes dire à l'Orancay, que leurs Oficiers le remercioient de toutes les faveurs qu'il leur avoit faites; mais que pour cette derniére, de leur accorder l'accès de Sillebar, ils ne pouvoient l'accepter: qu'ils le suplioient de leur permettre de faire de l'eau en ce lieu-là, ainsi-qu'il l'avoit promis le jour précédent, parce-qu'on l'avoit trouvée bonne, & qu'on en étoit content: que si les canots venoient aporter des vivres, on les leur paieroit bien: que tout le commerce dont il s'agissoit, pouvoit plus aisément se faire dans l'endroit où l'on étoit, que dans un lieu comme Sillebar, dont les ruës étoient inconnuës à nos gens, & où, sans en avoir dessein, quelques-uns ne sachant pas les coutumes du païs, pourroient causer quelque chagrin aux habitans; ce qu'il étoit bon de prévenir.

Les Orancays, qui avoient conspiré de tuer tout

tout l'équipage, s'il leur étoit poſſible, furent tout-déconcertez de ce refus. Mais dans l'eſpérance qu'ils avoient conçuë d'aſſouvir leur rage, elle étoit parvenuë à un ſi haut point, qu'il n'étoient plus capables de la cacher. Quoi-que la mort de ces deux infortunés Interprètes, ne leur deût aporter aucun des avantages qu'ils s'étoient propoſez dans un maſſacre général, il fallut qu'ils s'immolaſſent ces deux miſérables victimes. Ils firent donc le ſignal d'un ſeul clin d'œil, & auſſi-tôt leurs Noirs ſe jettérent ſur les deux Hollandois, en faiſant des cris éfroïables.

En même tems ils décochérent une multitude de fléches ſur la chaloupe & ſur le canot, pour tâcher au-moins de bleſſer ceux qui y étoient. Cependant les Interprètes s'étant échapez coururent au bord de l'eau pour ſe jetter dedans. Mais ils furent arrêtez & environnez de ces aſſaſſins, ſaiſis, meurtris & percez de coups; puis on coupa leurs têtes, on les roula dans le ſable, on les enleva par les cheveux, on les mit ſur la pointe de deux ſabres, & on les éxpoſa ainſi à la vuë des équipages, qui étoient dans une deſolation qui ne ſe peut exprimer.

Pour augmenter encore leur déplaiſir, ces perfides aſſaſſins leur crioient; Venez Diables de Hollandois, Venez ici. Que tardez-vous? Voici le traitement & les rafraîchiſſemens que vous aurez. Pour réponce, nos gens nagérent promtement vers leur bord, de-peur de tomber entre les mains de ces hommes ſanguinaires, & en partant ils tirérent leurs mouſquets au-travers de la troupe:

toute-

toutefois ils ne furent point s'ils en avoient tué ou bleſſé quelqu'un ; car dès le moment que ces brutaux entendirent tirer, ils s'enfuirent dans les brouſſailles.

La chaloupe étant venuë, & aïant annoncé cette triſte nouvelle, nos malades ne pouvoient s'en conſoler. Ils diſoient qu'ils étoient plus malheureux que ceux qui avoient été tuez, puis-que c'étoit ſoufrir la mort à tout moment, de voir devant ſes yeux le ſalut & la ſanté, & de ne pouvoir joüir de ces avantages.

Ceux qui ſe portoient bien, & qui conſidéroient d'un ſens raſſis le danger où l'on avoit été, ne ceſſoient pas de rendre graces à Dieu de les avoir conſervez. Car dans la paſſion où la plupart étoient d'aller à terre, pour peu que les Indiens ſe fuſſent encore contenus, on n'auroit pu les empêcher de courir ſe livrer à ces barbares ; & il eſt certain qu'ils y ſeroient preſque tous deſcendus, ſi leurs ennemis leur euſſent permis d'aller faire de l'eau, & qu'ils euſſent aporté des fruits & d'autres vivres à l'aiguade, ou ſur le rivage de la mer, pour les y atirer. Alors ils auroient pu ſe ſervir de nos chaloupes, pour aller à notre bord, & ſe rendre maîtres du vaiſſeau, que le petit nombre de gens ſains qui y étoit demeuré, n'auroit pas été capable de défendre.

Une pareille avanture n'auroit pas été extraordinaire en ces païs-là. Cette même annëe 1658. les habitans de Palimbam, ſur la côte interne de Sumatra, ſurprirent un vaiſſeau, à-peu-près de cette maniére, & tuérent tous ceux qui le navigeoient. Il eſt vrai qu'on

qu'on s'en vangea bien-tôt, & qu'on ruina l'Alimbam : mais cette vangeance ne rendit pas la vie à ceux qui avoient été massacrez, ni ne fit pas recouvrer le bien qu'on avoit perdu.

Cependant nous nous vîmes par-là privez de toute espérance de soulagement, de-même que nous l'étions de celle de nous rendre bientôt à Batavia. Enfin nous résolûmes de mettre à la voile, & de naviger contre vent & marée. Dès le soir du jour de ce funeste massacre, nous apareillâmes pour nous éloigner d'un lieu si-odieux. A-peine nous étions-nous alarguez, qu'il s'éleva une grosse tempête, acompagnée de si-prodigieux tonnerres, que l'air, la mer & la terre, sembloient se confondre ensemble. Le tonnerre tomba proche de nous, & il y avoit tout lieu de craindre que la violence des vents ne nous poussât à la côte, & ne nous fît périr avec notre navire, ou retomber entre les mains de ces cruels bourreaux, qui avoient fait des feux sur le rivage, que nous découvrions aisément, & qui veilloient sans doute pour profiter de notre malheur, si nous venions à faire naufrage. Mais l'orage cessa vers la pointe du jour.

Quand le jour fut venu, on leva les ancres, & l'on courut au large. Le vent venoit du Sud-est, & il nous falloit toujours aller contre vent & marée. Ainsi nous ne pouvions faire autre chose que de courir nos bordées, le long de la côte de Sumatra, où nous voiions de très-hautes montagnes. Cette manœuvre dura jusques au mois d'Octobre ; mais quelques jours après qu'on fut entré dans ce mois, les vents

& les courans commencérent à varier. Alors nous fîmes plus de chemin, & aiant doublé le bas cap, nous enfilâmes le détroit de la Sonde, où tantôt nous louvoïions, tantôt nous étalions la marée, tantôt nous dérivions par les calmes où nous tombions ſouvent.

Enfin, après beaucoup de peines, nous étant rendus ſur la côte de Java, nous eſpérâmes d'y trouver des rafraïchiſſemens: mais ce fut encore en-vain. Nous voïions bien naviger divers bâtimens, tinangs, jonques, & vligres, qui paſſoient juſques ſous notre beaupré: cependant quelques ſignaux que nous fiſſions, il n'y en eut point qui voulût venir à notre bord; ce qui nous fit préſumer qu'il y avoit encore guerre entre les Hollandois & le Roïaume de Bantam, duquel dépendoit non-ſeulement cet endroit de la côte de Java, où nous étions, mais auſſi quelque partie de la côte occidentale de Sumatra, & entre-autres le golfe & le territoire de Sillebar.

Ainſi nous nous étions adreſſez juſtement à nos ennemis, pour leur demander du ſecours, comme nous l'aprîmes dans la ſuite. Cependant nous n'avions pas tort; car lors-que nous étions au cap de Bonne-eſpérance, on nous avoit donné lieu de croire le contraire, & que la paix étoit faite.

Nous continuâmes notre navigation avec les mêmes peines que nous avions déja euës, en moüillant quelquefois juſqu'à huit fois en vingt-quatre heures. Ce qui nous conſoloit étoit que nos malades reprenoient leur premiére ſanté. Enfin nous dépaſſâmes l'iſle de Cracatau, où il y a quantité d'arbres fort hauts,

hauts, & les isles qui en sont voisines, comme Sibbesée, Pulo où Poulo ou Poule Besié, la Traversine, Toppershoutié, qui sont toutes au milieu du détroit de la Sonde.

Après cela nous nous trouvâmes sur la côte d'Anyer ; puis nous aprochâmes de Bantam, & nous rencontrâmes deux navires de guerre Hollandois, qui croisoient, pour empêcher la navigation des habitans de ce Roïaume. Les Maîtres de ces vaisseaux vinrent nous visiter à notre bord, & nous aportérent quelques rafraîchissemens. En revanche nous leur donnâmes quelques denrées de Hollande. Le calme nous fit demeurer avec eux pendant la brune ; mais le lendemain nous les quittâmes, & aïant passé par le travers de Bantam, nous moüillâmes l'ancre, le 25. d'Octobre, à la rade de Batavia.

Dès-que nous fûmes établis sur nos amarres, le Fiscal se rendit, avec sa suite, à notre bord, pour visiter notre cargaison, suivant la coutume, afin de voir s'il n'y avoit point de marchandises qui apartinssent à des particuliers, & quand il eut fait sa visite, il s'en retourna. Peu après il y vint des Marchands Chinois idolâtres, habituez à Bantam, qui vouloient voir s'il y avoit quelque chose qui les acommodât. Chacun des gens de l'équipage aïant ouvert son cofre, il se fit plusieurs marchés de miroirs, d'aiguilles, de couteaux, de chapeaux, de bonnets à l'Angloise, même d'habits de bord. Les adroits Chinois achetérent tout ce qu'ils purent avoir à bas prix.

En même tems les vivandiers vinrent, Mo-

res, Javanois, Métifs, & Hollandois, préſentant des fruits & diverſes ſortes de denrées à vendre. Comme les gens de l'équipage avoient autant d'envie que de beſoin d'en manger, ils achetérent des noix de cocos nouvellement cüeillies, des pompelmouſes, des oranges, des limons, des mangas, des bananes &c. Ceux qui furent gourmands, & qui n'en mangérent pas avec précaution, s'en trouvérent fort-mal. Les uns furent ataquez de fiévres ardentes, les autres du flux de ſang, ou d'autres maladies, & il y en eut qui en moururent.

Pluſieurs habitans de Batavia, ou d'autres Hollandois qui ſervoient ſur des vaiſſeaux, vinrent auſſi nous rendre viſite, & chercher des nouvelles de leurs parens & amis qui étoient en Hollande; ſi-bien que ces premiers jours notre vaiſſeau fut toujours rempli de monde. Enfin quand on commença de décharger, la foule diminua, & chacun de nous eut à ſon tour la liberté d'aller à terre, & de voir les beautés de la ville & du païs, de quoi nous parlerons plus particuliérement, lors-que la ſuite de ce récit nous en fera naître l'ocaſion.

Quand notre vaiſſeau fut déchargé, on reçut ordre d'y charger du ris, pour le mener à Banda, iſle qui produit la noix-muſcade & le macis. Je croiois faire le voiage, mais on m'ordonna de demeurer au fort de Batavia, pour y éxécuter ce qui me ſeroit commandé. Dans le deſir que j'avois de voiager, cet ordre me chagrina, & je me vis contraint avec douleur de me ſéparer de mon ami le premier Chirurgien, nommé Hermanus Bénédictus, avec

avec qui j'avois lié une familiarité très-étroite. Ce déplaisir fut l'avant-coureur de ce qui nous ariva, savoir, que nous ne nous revîmes plus depuis cette séparation. Car aïant eu son département à Banda, il y épousa une Indienne, & s'y établit tout-à-fait.

Je m'en allai donc le matin d'un jour de Dimanche, au fort de Batavia, pour y demeurer dans l'apartement de la Médecine. Là je trouvai des confréres & assez d'emploi. Cependant notre vaisseau fit voiles vers Banda, & en même tems il y en eut d'autres qui partirent pour Amboine, Ternate, Macassar, & pour d'autres lieux.

D'un autre côté on vit terrir à Batavia, au mois de Novembre, le *Henriette-Loüise*, *le Cerf Rouge*, & le *Goerée* ou *Gourée*; & au mois de Décembre le *Leerdam*, qui avoit été notre conserve, venant tous de Hollande. La flote destinée pour y retourner, étoit aussi alors prête à mettre à la voile. Avant-qu'elle partît on célébra un jour de priéres publiques, pour l'heureux succès de son voiage. Elle étoit composée de huit grands vaisseaux fort-richement chargez.

Son départ s'étant fait sur la fin de l'année, deux autres vaisseaux nommez l'*Erasme* & le *Naarden*, firent voiles encore vers la mi-Janvier 1659. & la suivirent en Hollande, avec une cargaison qui n'étoit pas moins précieuse que celle des vaisseaux qui les avoient précédez.

Le 23. de ce même mois, les Chinois idolâtres, qui ont la liberté de demeurer à Batavia, célébrérent leur Nouvel An, par plu-

fieurs superstitions, singeries & idolâtries. Entre-autres, cette race dégénérée des vrais Chinois dont ils sont descendus, fit de grands festins. Il y en eut qui dressérent devant leurs maisons des échafauts & des théatres, comme ceux de nos Comédiens; & ils y représentérent des histoires de leurs plus fameux Héros, avec des gestes & des postures convenables à leur humeur. Ils joüent encore ces sortes de Comédies en certains autres tems de l'année, & le plus souvent de nuit, ou à la pointe du jour.

Il y en avoit d'autres qui faisoient les bouffons, qui joüoient des tours de passe-passe, ou qui étoient déguisez comme on fait au Mardi-gras. Ils couroient le long des ruës, sous diverses figures, même sous des peaux de bêtes sauvages & de monstres, sous des peaux de buffles peintes, & ceintes autour d'eux; & si terriblement affublez, qu'ils ressembloient plutôt à des Démons, qu'à des buffles, ou à des hommes. Ils avoient des sonnettes & d'autres badineries en plusieurs endroits, & sautoient sur leurs mains & sur leurs piés comme des bêtes afreûses, faisant leurs sauts & leurs postures les plus étranges devant les maisons de ceux de leur nation. Ils étoient accompagnez de quelqu'un qui n'étoit pas déguisé, & qui à la fin de la farce, alloit aux portes, & demandoit les étreines pour les gens de la mascarade.

Mais ceux qui avoient plus de dévotion, & qui se piquoient de vivre saintement, passérent ce tems-là en actes de Réligion. Ils allumoient des chandelles de cire dans leurs demeures,

meures, où ils ne laiſſoient qu'à-peine entrer le jour : ils les mettoient de rang en l'honneur du Démon qu'ils adoroient à la place de Dieu, & les lui ofroient. A la vérité, ils reconnoiſſent qu'il y a un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, qui eſt le Principe de tout bien ; mais à-cauſe de cela ils s'imaginent qu'il eſt inutile de le craindre.

Pour le Diable, que ces gens-là nomment Jooſié, ils le regardent comme un puiſſant Prince & Tiran de ce Monde, qui peut affliger les hommes de mille maux, & les détruire, & ſelon ce qu'on en peut juger, ils ne croient pas que Dieu puiſſe être ſon maître. C'eſt donc pour ſe rendre favorable ce Principe mal-faiſant, c'eſt-à-dire le Démon, & pour n'en être pas tourmentez, qu'ils lui ofrent les prémices de l'année ; qu'ils lui allument des cierges, qu'ils lui conſacrent des images, des ſtatuës, des figures qu'ils deſſinent ſur les murailles, où il eſt repréſenté en de monſtrueuſes maniéres, & devant leſquelles ils s'agenoüillent, avec toute ſorte de reſpect & de ſoumiſſion, ainſi-que nous l'avons vu pluſieurs fois. Ils marmottent entre les dents des priéres qu'ils lui adreſſent, mettant la main droite ſur la tête, puis ſur la poitrine, & de-là en deſcendant juſqu'au pié droit, ou au pié gauche. Enſuite ils lui préſentent des mets le mieux aprêtez qu'il leur eſt poſſible, des fruits, des herbages, des fleurs, des épiceries ; mettant le tout en quantité de petits plats, & les lui ofrant au milieu de leurs oraiſons, qu'ils paroiſſent faire avec une ſi grande ferveur, qu'on diroit que ce ſont des

mouvemens convulsifs.

Après ces priéres le Pére de famille, ou le plus considérable de la troupe, prenoit quantité de morceaux de papier, sur quoi étoient peintes des postures, des grimaces & des têtes de Diables, des griffes de monstres, des yeux de dragon; & il les jettoit au feu, avec beaucoup de marques de revérence, prononçant, pendant un peu de tems, certaines paroles tout-haut, & quelques autres plus bas, comme si l'on eût atendu la venuë de Démon.

Lors-qu'ils voioient que leur Joosié ne venoit point, pour accepter le festin qu'ils lui avoient préſenté, les amis & les voisins qui se tenoient là proche, s'asséïant en rond à terre, mangeoient ce qui y étoit, & faisoient bonne chére. Mais ce n'étoit d'abord que les hommes, qui après avoir mangé donnoient les restes à leurs femmes, lesquelles s'asséïoient aussi en rond, & prenoient leur part au plaisir.

Quelques-autres de ces Chinois célébroient la fête du Nouvel An par des jeux de hazard, à quoi ils passoient tout le jour, y étant d'ailleurs fort adonnez, & en faisant leurs plaisirs ordinaires. Il y en avoit qui demeuroient assis dans leurs chaises pour joüer depuis midi jusques au soir, & qui y passoient même la plus grande partie de la nuit, soit dans leurs maisons, soit dans les ruës, sous de grands cocos. Cette passion les possséde si-fort, que quelquefois ils hasardent & perdent tout leur argent, leurs meubles, leurs maisons, leurs esclaves, leurs enfans, & leurs femmes même, qui passent en la possession de celui qui

les

les gagne, lequel rend les enfans & les femmes eſclaves, ſi ce n'eſt qu'il en prenne les plus agréables pour concubines.

La plus grande honte qui puiſſe arriver aux joüeurs, eſt lors-qu'aïant perdu généralement tout ce qu'ils ont, ils viennent à joüer & à perdre les poux de leur tête, & leurs cheveux qu'ils ont fort longs, & qu'ils treſſent & atachent derriére la tête, à-peu près comme font les femmes en Hollande. Quand donc ils ſe les coupent, cela leur change tout l'air du viſage, & les couvre d'infamie, juſques-là que les autres ne veulent plus converſer avec eux, ni même les aſſiſter dans leurs plus grandes néceſſités, ſi-bien qu'enfin, pour tâcher de ratraper quelque argent, ils en viennent à ſe joüer eux-mêmes contre quelque petite ſomme, & s'ils perdent ils demeurent auſſi eſclaves. La Régence de Batavia n'a pas manqué de faire de rigoureuſes défences pour empêcher cet abus, & par ce moien il eſt diminué de beaucoup. Toutefois il ſe commet encore, & ceux de la nation l'autoriſent ſourdement, ſi-bien que pendant le ſéjour que j'y ai fait, il y en eut un qui joüa ſa femme & ſes enfans, & les perdit.

Les Chinois qui ſe trouvent à Batavia, à Bantam, à Japare, à Amboine, à Macaſſar, à Malacca, à Siam, & en pluſieurs autres régions des Indes Orientales, étant répandus preſque par-tout, comme les Juifs, ne ſont pas tous nez à la Chine. La plus grande partie a pris naiſſance dans les lieux où ils habitent, ou dans les lieux voiſins. Ils ſont ſeulement deſcendus de Chinois, qui voiageant,

ou étant sortis de leur païs pour aller s'habituer ailleurs, se sont mariez avec des Indiennes, & ont transmis à leur postérité la plupart de leurs coutumes, de leurs maniéres, de leur culte réligieux.

Ils sont communément d'un esprit pénétrant & subtil, rusés dans le commerce, adroits à falsifier les marchandises, ardens à chercher leurs avantages, & sur-tout à tromper les Chrétiens; habiles en toutes sortes de métiers, de négoces & d'arts; bons hommes de mer, fort adonnez à la navigation, aimant fort les aromates, les épiceries, les fleurs, sur-tout les fleurs odoriférantes; aïant une extrême passion pour le jeu, & pour les femmes dont ils ont un bon nombre; civils en paroles, & marquant de la complaisance, tant par leur air, que par éfet.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore dans leur conduite, est ce maudit culte qu'ils rendent au Diable. Ils laissent courir leurs enfans nuds, jusqu'à l'age de sept, huit, ou neuf ans, ou-bien ils ne leur mettent qu'un simple morceau de toile autour du corps. Lorsqu'ils leur voient quelque mal, ou quelque défaut, ils les frotent depuis la tête jusques aux piés de Borreborri, qui est une espéce de safran des Indes, qu'ils mêlent avec de l'huile de coco, du bois de santal, & d'autres choses. Quand ils sont devenus plus grands, on les fait fort-bien instruire. Ils aprennent à lire, à écrire, à chiffrer, à tenir les livres de compte, se servant pour cela de tous leurs caractéres. Ils aprennent des métiers, & se rendent adroits dans les manufactures. Les

filles

filles ſont inſtruites à coudre, à broder, à tricoter, à travailler aux fuſeaux, & même à éxercer la marchandiſe, comme le ſont celles de notre païs.

Les Chinois de Batavia, & ceux de la plupart des autres païs des Indes, ont pour vêtement des chemiſes de toile de coton blanche ou bleuë, avec des manches larges & pendantes, qu'ils nomment des Cabaies, & ils les vêtent ſur leurs épaules nuës, mais elles paſſent par-deſſus leurs calçons. Quelques-uns les portent longues, & les font deſcendre juſques aux piés; d'autres en ont de plus courtes. Leur chauſſure conſiſte en des ſandales, qui n'ont point de bande de cuir qui paſſe par-deſſus le pié; elles ne tiennent que par le moien d'un morceau de bois, en forme de bouton, ou de cheville, qui ſe met entre le gros doigt du pié & les autres.

Leurs cheveux, ainſi qu'il a été déja dit, ſont treſſez & atachez derriére la tête, comme ceux de nos femmes. Ils s'arrachent la barbe, ne s'en laiſſant que quelques poils à la lévre ſupérieure & au menton. Quelques-uns des plus conſidérables, ont un tiſſu, ou un rets de ſoie ſur la tête, qui prend autour du front & la couvre juſqu'au derriére, pour tenir leurs cheveux qui paroiſſent au-travers, & dont ils font leur principal ornement, en frotant les treſſes d'huile de coco, ou de quelque autre huile, pour les faire paroître plus luſtrez & plus unis. Ils portent auſſi à leur tête une aiguille de cheveux d'or, ou d'argent, ou d'ivoire, ou de cuivre, ou de quelque autre matiére. Enfin ceux qui n'ont ja-

mais vu de Chinois, ne manquent pas d'abord de les prendre pour des femmes, & il eſt ſouvent arrivé que des matelots laſcifs y ont été atrapez.

Au-contraire les femmes ne treſſent point leurs cheveux : elles les atachent par-derriére, ſur leur cou, avec un bouton, ou avec un cordon. Quelques-unes ont des gorgerettes de toile de coton, ou de batiſte fort claire, qui pendent & couvrent à demi leur ſein nud. D'autres ont le corps nud depuis la ceinture en haut, horſmis que la piéce de toile ou de taffetas qu'elles ſe tournent autour du corps, à la ceinture, leur monte beaucoup plus haut qu'aux autres femmes Indiennes ; & elles en paſſent quelquefois les tours juſques au-deſſus du bout des mammelles. Le bas de cette ſorte de vêtement leur deſcend juſques ſur les piés.

La plupart des Chinois ſont aſſez blancs. Leurs femmes ſont plus brunes, & il y en a qui ſont tout-à-fait noires. La plus grande partie eſt originaire de l'iſle de Bali, où ces gens-là les vont acheter pour eſclaves, puis après ils en font ſouvent leurs femmes. Ils ſe marient ſans grande cérémonie, & prennent quelquefois plus de femmes qu'ils n'en peuvent nourrir, & qu'ils n'en peuvent tenir dans la ſujettion où elles devroient être. Mais elles leur aident à gagner leur vie, pour être éxemptes d'un millier d'injures, & des coups de bâton qu'ils leur donnent.

La premiére mariée, comme aïant le premier contract, eſt celle qui a le plus d'autorité après le mari. Les autres, ſur-tout celles

les qui s'imaginent être les plus jolies & les plus agréables, se liguent contre elle, & elles se querellent sans cesse. Elles se querellent même dans les ruës au sujet des caresses de leurs maris ; elles se déchirent leurs vêtemens ; elles se mettent toutes nuës, & s'arrachent les cheveux, jusques-à-ce que leurs maris les aillent séparer.

Les maisons des plus riches Chinois qui demeurent à Batavia, sont bâties de pierre & de chaux, ou d'autres dures matiéres. Elles sont assez spacieuses, aïant des chambres & des apartemens séparez. Mais elles ne sont pas fort-propres, parce-que les femmes ne le sont pas, quelque riches qu'elles soient ; & il n'y a guéres de différence entre elles & leurs esclaves dans la qualité de leurs habillemens, non-plus que dans la mal-propreté qu'on y voit, les unes n'en aïant pas de moins sales & de moins crasseux que les autres.

Les chambres ne sont point pavées. Les plus belles sont pourtant garnies de nattes des Indes, qui servent de pavé. Les apartemens des maisons de ceux qui ne sont que médiocrement riches, ou qui se trouvent dans la pauvreté, sont obscurs & mornes, de-sorte qu'il y faut des chandelles en plein midi. Il y a sur les murailles, sur les portes, & en divers autres endroits, des figures de têtes de Diables & de monstres étranges, devant lesquelles ils vont faire leurs priéres, même en présence des gens qui se trouvent avec eux.

Les Chinois ont peu de meubles. Les principaux consistent en des nattes, des chai-

ſes, des bancs, des coupes, des cruches, des baquets, quelque potterie de terre, des vaiſſeaux de cuivre, des baſſins de pynang, & d'autres bagatelles. Leurs vivres ſont bien-diverſifiez, bien-aprêtez, & de bon goût. Quand le mari eſt aſſis, ſes femmes mettent devant lui, ſur une petite table, ſept ou huit petits plats, & quelquefois plus, ſelon le bien qui eſt dans la maiſon, ou ſelon le nombre des hommes, lors-qu'il en invite d'autres à manger avec lui.

Pour prendre les mets, ils ſe ſervent de deux petits bâtons, qu'ils tiennent entre les doigts de la main droite, & ils ne touchent point à ce qu'ils mangent. Que ſi ce ſont des choſes liquides, ils ne ſe ſervent point de cuillières; ils les hument. Le ris leur ſert de pain, mais ils n'en mangent qu'à la fin du repas, pour ſe fermer l'eſtomac. Lors-que le mari a fait ſon repas, ſoit ſeul, ou en compagnie, & qu'il ſe lève de table, les femmes viennent, elles prennent ce qui reſte, & l'emportent dans le lieu où elles doivent manger.

Ils enterrent leurs morts hors de la ville de Batavia, dans un champ apellé le cimetière des Chinois, que les Hollandois leur ont donné, & qui eſt ſur l'agréable chemin qui conduit au fort de Jaccatra. Les tombeaux ſont couverts d'une maſſonnerie élevée en arcade. Les hommes, les femmes & les enfans y vont ſouvent, portant avec eux diverſes ſortes de leurs plus excellens vivres, des fruits, & tout ce qu'ils ont de délicateſſes, pour rendre le Diable favorable aux ames de leurs défunts parens & amis. Ils les lui ofrent

avec

avec de profondes inclinations & plusieurs grimaces, & lui présentent en même tems, quantité de morceaux de papier peint. Ils font la même chose quand ils enterrent leurs morts.

Au reste ils distribuent les vivres entre eux, les aïant consacrez au Diable dans cette intention, & pour en faire des libéralités en son honneur, jusques-là qu'ils en présentent même aux matelots Hollandois, que la curiosité peut conduire en ce lieu, pour voir ce qui s'y passe; & il y en a qui par gourmandise, ou aïant faim, ou par une criminelle ignorance, acceptent ce qu'on leur veut donner, & commettent un péché qui deshonore leur profession. Voilà ce que j'ai pu remarquer des maniéres de vivre des Chinois.

Au commencement de Février 1659. il vint un bruit à Batavia, qu'on avoit découvert des troupes de Bantam, à trois lieuës de la ville, assez proche des hauteurs de Jaccatra; qu'elles avoient fait fuir ou tué quelques-uns de nos païsans Chinois, & que les autres, qui étoient de ce côté-là, tâchoient de se sauver avec leurs meilleurs éfets.

Cette nouvelle fut un avis pour la Régence de Batavia de se tenir sur ses gardes. Aussi ne manqua-t-on pas de pourvoir à la sureté de la ville. Le Capitaine Major, nommé Jean van Dam, se mit en campagne avec des troupes, cavalerie & infanterie; mais il ne trouva plus personne, cette expédition des ennemis n'aïant été qu'un parti de Javanois, qui s'étoient assemblez pour faire une course, & piller. En éfet ils avoient enlevé ou consom-

mé

mé ce que les fugitifs avoient pu laisser, puis aïant eu avis de l'aproche de nos gens, ils s'étoient retirez.

Dans ce même mois de Février 1659. je vis éxécuter par la main du Bourreau un Indien, à qui l'on coupa d'abord les mammelles; puis on le roua, en commençant par le bas de son corps. La cause de ce cruel suplice étoit qu'aïant, au mépris des défenses, mangé de l'Amphioen, Amphioun, Amfion, ou Opium, suivant la pernicieuse coutume des Indiens, il étoit entré en fureur, & avoit crié Amock, ou Amack, c'est-à-dire, qu'il massacreroit tous ceux qu'il trouveroit dans les ruës, & qui ne se sauveroient pas par la fuite. Dans cette rage il avoit tué cinq hommes.

Quoi-que les Conseillers de la Cour de Justice condamnent aux plus rudes suplices ceux qui s'abandonnent à cette fureur, afin-que l'éxemple puisse servir à retenir les autres, on entend pourtant assez souvent parler de pareils crimes, qui se commettent dans la ville & au-dehors. Les Indiens sont tellement entêtez de l'usage de l'opium, que rien n'est capable de les empêcher d'en prendre jusqu'à l'excès, & par conséquent de tomber en frenesie. Ce dernier, de l'exécution duquel je viens de parler, étoit déja le troisiéme qui avoit crié Amock, depuis que j'étois à Batavia, & qui avoit aussi péri sur un échafaut.

Il me semble que je ne dois pas omettre ici une histoire, de la certitude de laquelle on n'eut pas lieu de douter. Dès-que la nouvelle fut venuë à Batavia, que le vaisseau *le Dragon*,

gon, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage ſur les côtes d'une Terre Auſtrale inconnuë, on y envoia la flûte *la Boüée à la Veille*, pour ramener ceux des gens de l'équipage qui auroient pu ſe ſauver, & les éfets qui auroient été conſervez.

La flûte étant conduite par ceux qui étoient échapez du naufrage dans la chaloupe, & venus à Batavia en aporter la nouvelle, ſe rendit au parage où *le Dragon* avoit péri, & alla moüiller l'ancre dans l'endroit qui parut le plus propre pour ſon deſſein. Auſſi tôt la chaloupe fut armée pour aller chercher ceux qui s'étoient ſauvez le long du rivage. Elle s'aprocha d'abord du bris, par-deſſus lequel les vagues paſſoient; puis elle nagea vers le lieu où l'on avoit dreſſé des tentes, quand la chaloupe du vaiſſeau péri partit, pour ceux qu'elle n'avoit pu recevosr, & qui devoient attendre là qu'on vint les y prendre.

L'équipage étant deſcendu à terre, trouva les tentes briſées en piéces, & l'on ne découvrit pas un ſeul homme dans tout le païs. La ſurpriſe ne fut pas médiocre. On regarda partout ſi l'on ne verroit point de traces qui marquaſſent qu'on eût conſtruit quelque petit bâtiment: mais il n'y avoit ni tarriére, ni hache, ni couteaux, ni cloux &c. Il n'y avoit ni écrit ni indication par où l'on pût conjecturer ce qu'étoient devenus les gens qu'on avoit là laiſſez.

La chaloupe étant retournée à bord, & aiant annoncé cette nouvelle, il fut réſolu que l'on iroit chercher plus avant dans les terres, & le long du rivage. Pour cet éfet on ſe diviſa

en plusieurs troupes, & l'on ne réüssit pas mieux que la premiére fois. On eut beau crier, apeller, tirer des coups de mousquet, tout fut inutile, & je n'ai pas seu qu'on ait jamais apris ce qu'étoient devenus ces gens-là.

On retourna donc au bris, dont on ne put rien tirer, les lames aiant emporté les bordages, les écoutilles, & fracassé tout le vaisseau, tant la mer brise fort en ces parages. Ainsi l'on jugea que le plus expédient étoit de s'en retourner, puis-qu'on n'avoit rien à prétendre, & qu'on avoit à craindre les vents forcez & les tempêtes, qui selon les aparences auroient aussi fait périr la flûte. Dans ce dessein on alla faire de l'eau. Ceux qui furent à une petite riviére qu'on avoit vuë, au-lieu de se hâter, se promenérent, & coururent en divers endroits.

Cependant il s'éleva une si terrible tempête, que la flûte fut contrainte de se mettre au large, où elle atendit encore quelque tems. Mais comme la chaloupe ne revenoit point, on jugea qu'elle avoit péri; si-bien qu'on reprit la route de Batavia, où l'on fit le raport de ce qui s'étoit passé.

Quand l'orage eut cessé, l'équipage de la chaloupe se rembarqua pour retourner à bord. Mais il ne trouva plus la flûte, ni sur la côte, ni au large. La tristesse ne fut pas moindre que l'étonnement, & l'on ne seut quel parti prendre. Enfin il fallut retourner à terre, pour n'être pas englouti par les flots. Mais on n'avoit point de vivres, & l'on ne voioit rien dans tout le païs qui pût servir de nourriture. Les montagnes n'étoient que des rochers;

chers; les valées étoient de vrais déserts; les plaines n'étoient que des sables. Le rivage étoit aussi bordé de roches, contre lesquelles la mer brisoit avec d'éfroïables mugissemens.

Ceux qui étoient là demeurez se trouvoient au nombre de treize hommes, qui furent bientôt fatiguez, afoiblis & atténuez. La faim les pressoit, le froid & l'humidité les faisoient soufrir, & ils se regardoient comme condamnez à la mort. Il n'y avoit rien à espérer du bris; les vagues avoient tout fait rouler çà & là dans la mer. Enfin à force de courir & de chercher quelque chose qu'ils pussent manger, ils aperçurent entre les rochers qui étoient le long du rivage, de gros limaçons, & de plus petits, qui y venoient de la mer, & dont le goût, qui étoit passable, parut excellent à des gens affamez. Mais n'aïant point de feu pour les faire cuire, l'usage continuel qu'ils en firent, commença de les incommoder, & ils sentirent bien que ce foible reméde ne les empêcheroit pas de mourir dans peu de tems.

Enfin ne voiant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la résolution de s'exposer à la merci des flots, dans l'espérance que s'il ne se présentoit rien de plus favorable pour eux sur la mer que sur la terre, au-moins la mort qu'ils y trouveroient, seroit plus prompte, & les délivreroit plutôt de leurs miséres. Cependant ils se flatoient encore de l'espérance de pouvoir aborder en quelque autre païs, où il y auroit des choses propres pour la nourriture des hommes.

Ainsi chacun travailla selon ses forces à calfa-

calfater la chaloupe, à faire proviſion de limaçons, à remplir des fûtailles d'eau. Après cela l'on mit le bâtiment à la mer, & l'on quitta ce lieu, où l'on n'avoit vu que des déſerts arides & des feux folets, & où il n'y avoit ni bêtes ni gens. On perdit bientôt de vuë ce païs ſtérile, le ſecond Pilote de la flûte étant parmi cette troupe deſolée, & la guidant par le cours du Soleil, de la Lune & des Etoiles.

Cependant ils avoient trois à quatre cents lieuës de chemin à faire, pour terrir à la côte ſeptentrionale de la grande Java. On peut aſſez s'imaginer à quelles ſoufrances ils furent expoſez dans un tel bâtiment, pendant une telle route, & avec ſi-peu de vivres, & ſi-mauvais. Par le beau tems ils voguoient encore paſſablement; mais quand la mer étoit groſſe, les lames les couvroient & paſſoient par-deſſus leurs têtes, & la chaloupe étoit toujours ſur le point de ſe voir ſubmergée.

Mais la plus cruelle avanture fut que les limaçons ſe corrompirent, & il n'y eut plus moien d'en manger, ſi-bien que pour tout aliment il ne reſta que de l'eau. La nuit il faiſoit un froid inſuportable, & le jour on étoit brûlé des ardeurs du Soleil. Toute eſpérance de ſalut ſembloit être retranchée, & les fatigues, auſſi-bien que le manque de nourriture, avoient entiérement épuiſé les forces de ces infortunés, lors-qu'un matin ils découvrirent les montagnes méridionales de la grande Java.

La joie commençant alors à renaître dans ces cœurs deſolez, ils gouvernérent ſur la côte,

te, & firent tant de chemin qu'ils furent bientôt proche de ce rivage, qui eſt bordé de montagnes qui s'élèvent juſques dans les nuës. Au pié de ces montagnes, du côté de la mer, eſt une belle plaine, avec une riviére qui coule au-travers, & où il y a quantité de cocos; ſi-bien que chacun ne reſpiroit plus que de deſcendre à terre, & d'aller ſe rafraîchir dans un ſi-agréable lieu.

Cependant cette joie fut bientôt ſuivie d'une nouvelle douleur, quand on vit que la mer briſoit ſi-fort contre ce rivage, qu'il n'y avoit pas moien d'en aprocher avec une ſi-petite chaloupe ſans être dans un péril preſque aſſuré d'aller ſe briſer contre les rochers, ou d'être renverſé dans la mer. De treize hommes qu'ils étoient, il y en avoit neuf qui ſavoient nager. Ceux-ci, malgré les opoſitions des quatre autres, ſe jettérent à la mer, & nonobſtant la foibleſſe où ils étoient, ils gagnérent le rivage.

A-peine y furent-ils arrivez, qu'ils coururent aux cocos pour manger des noix. Mais comme la brune venoit, ils virent leurs quatre compagnons, qui leur faiſoient des ſignaux, pour leur marquer de revenir à bord, parce-qu'ils ne pouvoient plus arrêter la chaloupe. Néanmoins la choſe ne leur paroiſſoit pas poſſible, à-cauſe des briſans. Au-contraire ils faiſoient ſigne, de leur côté, à ceux qui étoient à bord, de tâcher de venir à terre, paroiſſant ne ſe mettre pas beaucoup en peine de la chaloupe, & ne chercher qu'à attirer leurs compagnons pour ſe rejoindre, & joüir enſemble du plaiſir de ſe voir dans un païs où

ils

ils trouveroient au-moins de la nourriture.

Mais il s'en falloit beaucoup que les quatre qui étoient encore dans le péril, puſſent s'en tirer. Leur perte paroiſſoit certaine à ſe haſarder dans le refrein. Cependant la brune vint, qui couvrant la mer & les rivages, les mit hors d'état de plus délibérer. Ils tâchérent donc de ſe maintenir pendant la nuit dans le parage où ils étoient, eſpérant que le lendemain, la mer étant moins agitée, ils pourroient franchir les briſans, & ſe rendre à terre.

Comme ils atendoient le jour avec impatience, ils le virent enfin paroître, & il leur fit connoître que la force des courans les avoit fait dériver, & les avoit portez ſur une côte toute autre que celle où ils avoient été, & où ils ne voioient plus ni vallée, ni riviére ni cocos. Ils ne découvroient que de hautes montagnes, des déſerts afreux, des bois épais, des cavernes, un rivage en écore & bordé de hauts rochers.

Le vent aïant diminué, ils prirent leur cours vers une valée aſſez verdoïante, & aïant franchi les briſans, ils s'aprochérent du rivage & y débarquérent, faiſant ce qu'ils pouvoient pour aſſurer leur chaloupe. Enſuite ils entrérent tous quatre dans le bois, cherchant les meilleures feüilles des arbres pour manger, puis-qu'ils ne trouvoient pas autre choſe dans ce lieu déſert.

Néanmoins cet aliment, tout ſauvage qu'il étoit, ne laiſſa pas de leur redonner des forces, & ils prirent la réſolution d'aller chercher leurs compagnons. Deux d'entre eux demeu-

demeurérent auprès de la chaloupe, pour la conſerver, pendant-que les deux autres entreprirent d'aller le long du rivage, pour découvrir l'agréable païs qu'ils avoient vu le ſoir précédent.

Mais leur voiage fut interrompu par des roches eſcarpées qu'ils rencontrérent dans leur chemin, & par une profonde riviére qui coupoit la côte pour ſe rendre dans la mer, & qu'il n'y avoit pas moien de traverſer. Ils furent donc contrains de retourner à leur chaloupe, où ils informérent leurs compagnons de l'obſtacle qu'ils avoient trouvé. Après avoir repris courage, ils ſe rembarquérent, pour éprouver s'ils ſeroient plus heureux ſur la mer que ſur la terre. Mais ils n'avoient pas aſſez de forces pour pouſſer leur chaloupe, & la mettre bien à flot, encore moins pour lui faire traverſer le briſant, qui la repouſſoit même contre les rochers, toutes les fois qu'ils en aprochoient; & qui les incommodoit beaucoup.

Enfin ils avancérent juſqu'au milieu du briſant, & comme ils y étoient, la lame les jetta ſi violemment contre une roche, que le bâtiment en demeura tout-fracaſſé, & hors d'état de ſervir. Chacun s'en retourna ſur le rivage, la triſteſſe dans le cœur, & acablé de la nouvelle fatigue qu'il venoit de ſoufrir, ſans eſpérance de trouver dans un tel déſert d'autre nourriture que des feüilles d'arbres, qui n'étoient pas un aliment propre pour entretenir longtems leur vie, ſans compter les injures de l'air, qui ne devoient pas peu contribuer à la faire promtement finir.

Les

Les priéres du Chrétien ne retournent jamais à lui ſans fruit. Celles que ces infortunez firent avec toute la ferveur qu'on peut s'imaginer, pénétrérent juſques aux plus hauts cieux, & furent éxaucées de Dieu. Il fortifia leur courage, & leur mit au cœur d'aller viſiter la côte occidentale de Java : car c'étoit la côte orientale qu'ils avoient viſitée d'abord, pour tâcher de rejoindre leurs neuf compagnons, & le long de laquelle ils n'avoient pu paſſer. Ils cheminérent donc ſur la côte opoſée, dans l'eſpérance de trouver un païs plus agréable & plus fertile que celui qu'ils quittoient. Ils avoient l'Océan à la main gauche, & à la droite ils avoient de hautes montagnes, des déſerts, des valées, des marais, des cavernes, des rochers, quelquefois de petites riviéres qui ſe précipitoient des montagnes, & rouloient dans la mer. Ils ne paſſérent les riviéres qu'avec des peines & des périls extrêmes, tantôt à-cauſe de leur profondeur, tantöt à-cauſe des crocodiles, dont ils travailloient beaucoup à ſe garantir. Leur nourriture étoit de l'eau des ruiſſeaux, des feüilles d'arbres, des herbages, des racines, & ils paſſoient la nuit ſous les arbres.

Après avoir marché quelques jours ils découvrirent deux petits canots de pêcheurs. Non-ſeulement ils adreſſérent leurs pas du côté où ils les voioient, mais on peut dire qu'ils y volérent. En y allant ils trouvérent un ſentier battu au milieu de la verdure qui étoit dans le bois. Ils le ſuivirent, & il les conduiſit à une hutte où il y avoit un vieux Hermite, qui étoit un pauvre Indien, qui vivoit ſoli-

ſolitaire au milieu de ce déſert, & ſe nourriſſoit de ſa pêche.

Quand il vit ces inconnus, dont la figure lui paroiſſoit ſi-extraordinaire, il demeura immobile de ſurpriſe. En éfet outre la couleur, l'air du viſage & les autres différences qui ſont entre les Indiens & les Européens, ceux-ci étoient tellement défaits, pâles & défigurés, qu'on les auroit pris plutôt pour des fantômes que pour des hommes.

Ils y en avoit un ou deux qui entendant paſſablement le Malais, parlérent au vieillard avec beaucoup de douceur, & le tirérent du doute qui tenoit ſes eſprits en ſuſpens. Ils lui firent le récit de leur avanture, de quoi l'Hermite ne fut pas moins ſurpris qu'il l'avoit été de leur vuë. Enfin quand il ſe fut remis, il leur têmoigna qu'il prenoit beaucoup de part à leur conſervation, & que le plus grand plaiſir qu'il eût goûté dans ſa ſolitude, ſeroit de leur rendre ſervice.

En éfet il leur préſenta du poiſſon ſec, & un peu de ris, qu'ils reçurent avec une entiére reconnoiſſance envers Dieu premiérement, puis envers celui qui leur faiſoit cette charité. Ils tâchérent de ſe modérer d'abord, de-peur que leurs eſtomacs ne puſſent ſuporter beaucoup de nourriture: mais enfin ils s'y racoûtumérent peu-à-peu. Enſuite ils prirent la réſolution de demeurer quelque tems avec leur hôte, qui leur marqua les endroits où ils pourroient aller à la chaſſe. Ils pêchérent auſſi avec les petits canots, quand ils eurent un peu repris leurs forces, & ils prirent beaucoup de poiſſon.

Ils s'acoutumérent ſi-bien à cette ſorte de vie, & à ces éxercices, qu'ils traverſoient les bois & les brouſſailles, & couroient les déſerts, comme font les Indiens. Ils couchoient dans la hutte de l'Hermite, & lui fourniſſoient abondamment des vivres, tels qu'il s'en pouvoit là trouver.

Cette tranquillité où ils étoient, fut troublée par une troupe de garnemens Javanois, qui les découvrit. C'étoit des gens ſans domicile; qui ne vivoient que de rapines; qui tuoient & maſſacroient ceux qu'ils rencontroient; qui erroient le long du rivage, dans les bois, & dans les lieux déſerts; genre de vie qui leur avoit fait donner le nom de Vagans.

Ces ſcélérats tout-nuds allérent ataquer la hutte, & menacérent les quatre miſérables Hollandois de les tuer, s'ils ne leur déclaroient ſur le champ, où ils avoient fait naufrage, comment ils étoient venus à terre, & quels éfets ils avoient ſauvez. L'Hermite ému juſques au fond du cœur, & touché de compaſſion pour ſes hôtes, ſe jetta aux piés de ces aſſaſſins, & les pria inſtamment de ne leur faire point de mal, & de conſidéret l'état où ils étoient, nuds, deſtituez de toutes choſes, & à-peine réchapez ſeuls & ſans aucuns biens d'un funeſte naufrage.

Le récit qu'il fit de leurs infortunes toucha ces hommes, malgré toute leur brutalité. Ils ofrirent aux Hollandois leur ſecours auſſi charitablement que s'ils avoient été des gens civiliſez, & capables de tendreſſe pour leur prochain. Ils en vinrent même juſqu'à leur

ofrir

ofrir de les conduire à Japare, ou Japara, ville où l'on voit souvent des vaisseaux Hollandois ; & cette ofre parut faite avec tant de sincérité qu'elle fut acceptée.

Après avoir remercié l'Hermite, ses quatre hôtes se mirent à chemin avec les Indiens, & traversérent plusieurs déserts, des bois afreux & des montagnes : puis ils entrérent en des plaines agréables & bien-cultivées, & arrivérent dans la ville du Mataram, Empereur de Java ; & enfin ils se rendirent au comptoir de Japare, où ils donnérent quelque recompense à leurs fidelles guides. Peu après ils furent renvoiez à Batavia. Mais pour leurs neuf compagnons, je n'ai pas seu qu'on ait depuis oui parler d'eux.

Quelque belle que soit la ville de Batavia, & quoi-que je me trouvasse fort-bien dans le fort, ce n'étoit pas pour y fixer ma demeure que j'étois sorti de mon pais. Le desir de voiager n'avoit fait qu'augmenter en moi par ce premier voiage.

On équipa deux vaisseaux, pour aller, sous la conduite de Guillaume Reyersz, en qualité de premier Commis, faire un nouveau voiage, ainsi qu'on le qualifioit, dans l'Amérique, vers les régions les plus reculées, pour découvrir les païs qui peuvent être au-delà de la mer du Sud. Les vaisseaux furent avictuaillez pour dix-huit mois, chargez de diverses précieuses marchandises, & montez de gros équipages d'Oficiers, de matelots, de volontaires, qui tous les jours venoient se présenter pour être de la partie.

On ne peut pas avoir plus de passion que

j'en avois pour en être auſſi. Je ſollicitai pour cela, & je n'eus que des refus. Enfin Reyerſz qui étoit de mes amis, aïant obtenu mon congé, il me fut ordonné de m'embarquer ſur une flûte nommée *Le Cerf Rouge*.

Au mois de Mars 1659. il y eut cinq vaiſſeaux qui partirent de compagnie de Batavia; ſavoir *le Cerf Rouge*, & une autre petite flûte nommée *le Pinſon*, toutes deux deſtinées pour l'Amérique; le vaiſſeau *Haſſelt* deſtiné pour Solor & Timor; *la Fidélité* & *le Roi de Pologne*, deſtinez pour Amboine. Le tems étoit fort-beau, & nous prîmes notre cours vers l'Eſt, le long des hautes montagnes de la grande Java, qui ſont toutes couvertes d'arbres. Mais le calme où nous tombions ſouvent, retardoit notre courſe, & nous obligeoit de moüiller l'ancre. Cependant nous voiions paſſer ſans ceſſe des jonques, des tînangs ou tienangs, des fuſtes, & d'autres plus petits bâtimens Indiens, qui alloient en divers païs.

Dix jours après que nous eûmes mis à la voile, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Japare, devant la ville, où l'on nous amena des bêtes à cornes, des chévres, des poules, des canards, des oies, des pourceaux, des herbages, des fruits. Nous y fîmes de l'eau, & tout ſe préparoit pour la continuation de notre voiage.

Cependant j'allai à terre pour voir la ville & les belles campagnes qui ſont au-delà. La ville eſt paſſablement murée, ſur-tout du côté de la mer, & les maiſons ſont bâties de pierre & de chaux. Elle eſt arroſée d'une riviére, qui deſcend des montagnes, & va ſe jetter

jetter dans la mer, ſon embouchure étant un très-bon port, capable de recevoir toutes ſortes de vaiſſeaux. Les ruës, les rempars, les places publiques, les chemins, les maiſons de campagne, tout eſt orné de beaux arbres, de jardinages & de fruits, de-ſorte que la promenade y eſt très-agréable.

Les places où l'on tient le marché, fourmilloient de peuple, de toutes les nations des Indes, Javanois, Perſans, Arabes, Guſarattes, Chinois, habitans de Coromandel & d'Achin, Malais, Peguans &c. On y trouvoit preſque toutes les ſortes de marchandiſes qui ſe trouvent dans l'Aſie, & même dans tous les endroits du monde. Pour les ruës, il y en a peu de belles, parce-que les maiſons ſont ſpacieuſes & toutes iſolées, ſans aucun alignement les unes avec les autres, & à-peu-près comme un labirinthe.

Il ne fait pas ſeur pour les étrangers de s'engager dans ces détours. La jalouſie des Chinois, auſſi-bien que des Javanois, eſt trop à craindre. En éfet il n'eſt pas poſſible aux femmes de ſe contenir, lors-qu'elles trouvent des hommes, & ſur-tout des Chrétiens, auprès de leurs maiſons, ou derriére; & elles ne manquent jamais d'en venir juſqu'à l'extravagance, ſi l'on refuſe de ſatisfaire leur paſſion. Cependant elles ſont ſi-deſagréables & ſi laides, que ceux qui ont le plus de penchant à la débauche, les rebutent ſouvent.

La plupart des habitans de Japare, ſont Mahométans, & font circoncire leurs enfans, y étant induits par les Réligieux & Prêtres Maures, qui courent les Indes, & marquent

un grand zèle pour la Loi de Mahomet. Il y a une Mosquée, où les Maures & les Javanois Mahométans font les éxercices de leur Réligion. Nous allâmes voir cette Mosquée, qui est au milieu d'une belle cour, & enfermée d'une muraille de pierre.

L'accès d'un lieu si-saint, selon le sentiment de ces gens-là, ne doit pas être permis aux Chrétiens: ils n'oseroient seulement entrer dans la cour qui l'environne. Si quelqu'un l'entreprend, les Prêtres Maures le poursuivent, soit que ce soit un Chrétien, ou un autre incirconcis qui ne soit pas de la Réligion des Maures, & ils demandent qu'il soit brûlé, ou que du moins on lui ôte la vie. Ils veulent même que la Mosquée qui a été profanée, soit aussi détruite par le feu, à-moins qu'elle ne soit de nouveau purifiée & consacrée par des cérémonies extraordinaires, par des priéres & des dévotions publiques.

Comme nous n'avions point de connoissance de ces pratiques, & que nous nous imaginions qu'il étoit permis d'entrer là comme ailleurs, voiant la porte du mur de dehors ouverte, nous y entrâmes, & nous nous promenâmes dans cet espace agréable qui est entre la Mosquée & la muraille de la ruë, qui étoit tout-planté de pynangs hauts & odoriférans, & d'autres beaux arbres. Il y avoit aussi plusieurs maisons, des apartemens, & des lieux de divertissement pour les Prêtres Maures, & pour ceux qui avoient quelque charge dans la Mosquée, ou qui en avoient soin.

Il y avoit autour de la Mosquée un beau canal où plusieurs femmes Maures, toutes-nuës,

se

ſe lavoient le corps, mais ſans ſe le faire blanchir. Quand elles nous aperçurent, elles s'enfuirent ainſi nuës, à grand' hâte, dans leurs maiſons. Nous les laiſſâmes faire retraite, & marchâmes vers la Moſquée, pour remarquer ce qu'elle avoit de particulier. Nous paſſâmes ſur un pont, aux bords duquel il y avoit une baluſtrade, à hauteur d'apui, & étant à la porte de la Moſquée, la curioſité nous y alloit faire entrer, lors-que nous en fûmes empêchez, par une troupe de Javanois qui ſurvinrent à l'improviſte, & qui ſembloient ne reſpirer que vangeance & que fureur.

En éfet ils tirérent leurs poignards, & nous les montrant d'un air menaçant, ils ſe jettérent ſur nous; ils nous ſaiſirent, & voulurent nous les plonger dans le ſein, de-ſorte qu'il s'en fallut peu que notre curioſité ne nous coûtât la vie. Nous nous mîmes dans une poſture ſupliante, ne pouvant leur parler, ni ne pouvant les bien entendre. Nous comprenions pourtant bien qu'ils ne s'acordoient pas enſemble, & que les uns vouloient qu'on nous ôtât la vie, mais que les autres vouloient qu'on nous épargnât.

Enfin il nous ſembla que les Prêtres Maures parloient en notre faveur, & on nous laiſſa éfectivement ſortir de ce lieu en pleine liberté, parce-que la Moſquée n'étoit pas encore polluée, puis-que nous n'y étions pas entrez. Si ce malheur nous fût arrivé, il n'y auroit point eu de vie pour nous. Ce fut même une eſpéce de miracle que nous en fuſſions échapez; car les habitans de cette ville ont pour nous autant & plus de cruauté, de

barbarie, d'infidélité, qu'aucun autre peuple de l'Orient. Nous nous retirâmes promtement à la loge des Hollandois, où nous causâmes bien de la surprise à nos amis, par le récit de notre avanture & du péril où nous avions été exposez.

Au-reste il n'y avoit rien de singulier à voir dans cette Mosquée. C'étoit un espace quarré, où il y avoit une chaire de Prédicateur, & des bancs tout-autour. L'édifice étoit aussi quarré par-dehors, s'élevant a-peu-près comme une tour, ou comme un clocher, & aïant d'espace en espace quatre ou cinq plateformes, les unes au-dessus des autres. Incontinent après notre avanture nous sortîmes de Japare, que nous avions déja même assez vuë, & la laissant entre les mains du grand Matarам, ou Empereur de Java, nous nous en retournâmes à notre bord.

Lors-que tous ceux qui étoient allez à terre se furent rembarquez, les cinq vaisseaux reprirent leur cours à l'Est, & aïant dépassé à pleines voiles les petites isles de Lubock & de Madure, nous nous mîmes au large, & ne vîmes plus les terres. Nous essuïâmes plusieurs travades, acompagnées de tonnerres & d'éclairs, & quelquefois aussi nous tombions dans le calme, ou-bien nous étions repoussez par les courans.

Néanmoins nous eûmes bien-tôt la vuë des montagnes de l'isle Célébes, où *le Pinson* & *Hasselt* avoient ordre de relâcher à Macassar, & pour cet éfet ils se séparérent de nous, & en prirent la route. Peu de tems après, *le Roi de Pologne* & *la Fidélité* s'en écartérent aussi,

auſſi, les calmes & les courans les aïant fait dériver; ſi-bien que nôtre vaiſſeau *le Cerf Rouge* fut le ſeul qui continuât ſa route vers Amboine, où *le Pinſon* devoit aller le rejoindre. Ainſi nous courûmes encore la bande de l'Eſt, paſſant entre le bout méridional de l'iſle Célébes & l'iſle de Saleyer.

Au commencement du mois d'Avril 1659. nous reconnûmes les hautes montagnes de Thamahoo, qui ſont dans l'iſle Boero, ou Bouro, dont nous ne voïions pourtant que le ſommet, au-travers des nuës au-deſſus deſquelles il étoit. Avant-que d'être bien aſſurez que ce fût une montagne qu'on découvroit, il ſe fit pluſieurs gageures entre les gens de l'équipage, les uns ſoutenant que c'en étoit une, & les autres prétendant que ce ne fût que l'air. Mais quand on s'en aprocha la choſe fut entiérement éclaircie.

Il falloit paſſer au Sud de cette iſle, mais il ne fut pas aiſé de le faire. Nous y emploiâmes plus de trois ſemaines, parce-que tantôt nous étions pris de calme, & tantôt nous avions vent & marée contraires. Ce qu'il y avoit de remarquable étoit qu'encore que nous fuſſions très-proche de la côte, nous ne trouvions point de fond. Le rivage étoit eſcarpé, & coupé auſſi droit qu'une muraille, ſur une profondeur qu'on ne pouvoit ſonder; de-ſorte que ne pouvant ancrer, il arrivoit ſouvent que le vent & les courans nous repouſſoient en arriére. Nous découvrîmes pluſieurs fois l'iſle d'Anblau, mais peu de tems aprés l'avoir découverte, nous reculions & la perdions de vuë.

Enfin une nuit que la brune fut extraordinaire, nous eûmes beaucoup de gros tems, & étant obligez de ſerrer la plupart de nos voiles, nous courûmes, ſelon notre eſtime, au-deſſus de l'iſle d'Anblau. Mais la force des courans nous fit dériver, & ils nous portérent ſi près des roches eſcarpées de cette iſle, qu'à-peine s'en falloit-il trois fois la longueur du vaiſſeau que nous n'allaſſions heurter contre elles, ſans les apercevoir. Par bonheur une lumiére que nous découvrîmes dans l'iſle, nous fit connoître combien nous en étions près, ou plutôt combien nous étions proches de notre perte : car ſans cela notre vaiſſeau alloit ſe briſer, la mer étant alors ſi groſſe que c'étoit un grand miracle que la choſe ne fût pas arrivée. En même tems la brume, qui avoit été extrémement épaiſſe, commença auſſi à ſe diſſiper. Nous mîmes donc promtement à l'autre bord, pour nous alarguer, & éviter le danger qui nous menaçoit.

Sur le minuit, lors-que la tempête commençoit à s'apaiſer, nous vîmes, à la verge de notre girouëtte, une lumiére auſſi claire qu'une chandelle ardente. Quelques-uns de nos gens y aïant auſſi-tôt monté, la perdirent de vuë à-meſure qu'ils s'en aprochérent, quoique ceux qui étoient ſur le pont la viſſent encore, non-obſtant la pluïe qui tomboit toujours, & on la vit juſqu'à la pointe du jour. Il y a peu de mariniers, qui aïent beaucoup navigé, qui n'en aïent vu de ſemblables. C'eſt ce qu'on apelle des Feux Folets, ou Ardents, ou Feu S. Elme. On les voit ordinairement ſur la fin d'une tempête, & par cette raiſon

les

les Hollandois les nomment, Feux de paix.

En traverſant le détroit d'entre Bouro & Anblau, nous vîmes le petit fort que les Hollandois ont dans cette iſle. Le Commandant de ce fort vint avec un petit Roi de l'iſle à notre bord, pour nous ſaluer. Il n'y avoit rien de plus laid que ce Roi & la plupart de ſa Cour de Négres qui l'acompagnoient. Pour eux ils trouvérent notre navire fort-beau, & ils le conſidérérent avec admiration. Ils étoient tous fort-noirs, & nuds, hormis le bas de leur corps, qui étoit couvert d'un morceau de toile de coton.

Ils nous firent préſent de betelle, de pynang, & d'autres choſes qui ſe recüeillent dans l'iſle, & ils paroiſſoient extérieurement être fort afectionez à notre nation. Nous leur préſentâmes auſſi de l'arack, qui eſt l'eau-de-vie des Indes, & du gingembre confit. Le Roi aiant jetté les yeux ſur cette confiture, s'imagina que c'étoit du lard, ou de la chair de pourceau, & rejettant vîte ce qu'il en tenoit déja dans ſa main, il fit un ſaut & s'écria, O! Peuple Hollandois, pourquoi m'offenſez-vous? Qu'eſt-ce que ceci? Certes je ne mange point de lard.

A cette exclamation, il n'y eut perſonne qui pût s'empêcher de rire. Cependant on connoît par là avec combien de zèle les Maures obſervent leur Loi, qui leur défend de manger de la chair de pourceau: car ils étoient dans une colére extrême, croiant qu'on avoit voulu leur faire une inſulte. Mais enfin on les deſabuſa. Notre Ecrivain prenant doucement le Roi par la main, lui dît: Qu'a-

vez-vous Roi d'Anblau ? D'où vient que vous rejettez une ſi-excellente confiture ? Par quelle raiſon étes-vous ſi ému ? Ce n'eſt point là du lard, c'eſt une bonne confiture. Voiez-la & en goûtez ; ce n'eſt point une choſe défenduë par la Loi de Mahomet. Mangez & vous fiez à ma parole ; vous la trouverez très-bonne.

Ce diſcours aïant apaiſé le Roitelet, il prit des confitures & en mangea très-bien ; puis il but encore de l'arack, & alors changeant d'air, & paroiſſant tout-gai, il ſe prit à ſauter & à caprioler. Cependant nous navigions toujours, & comme nous étions déja fort avancez dans le détroit d'Anblau, le Roi & ſa ſuite nous quittérent, & s'en retournérent dans leur iſle.

Peu après, nous eûmes la vuë de l'iſle d'Amboine, & le lendemain matin nous moüillâmes l'ancre dans la baie, ſous le fort de la Victoire, vers lequel nous nous avançâmes entre les deux agréables montagnes dont le port eſt bordé. Nous y trouvâmes peu de vaiſſeaux de Batavia, & aucun de ceux de notre compagnie n'y avoit encore terri.

Quatre jours après notre arrivée, nous aprîmes que celui qui ſe nommoit *la Fidélité*, avoit été jetté par l'orage contre les rochers des petites iſles nommées les Trois Fréres, & qu'il y avoit fait naufrage : mais l'équipage s'étoit ſauvé avec une partie de la charge, qui conſiſtoit particuliérement en bêtes à cornes & en proviſions. Pour celui qu'on nommoit *le Roi de Pologne*, il avoit été conſervé, quoi-qu'avec beaucoup de peine, tant la tempête

pête avoit été violente ; & il vint bien-tôt après nous rejoindre à la rade d'Amboine.

En atendant *le Pinſon*, qui devoit aller avec nous, nous fîmes de l'eau, du bois & des vivres, aſſez pour l'en pourvoir auſſi, dès-qu'il ſeroit venu. Il parut quelques jours après, & étant ſortis enſemble de la baie d'Amboine, nous courûmes la bande du Nord, paſſant entre les deux iſles Koîlan & Manipe; puis nous dépaſſâmes l'iſle de Bonoa & celle d'Oeby ou Ouby, & vîmes enſuite la grande iſle de Batſian, ou Baſſian, le long de laquelle nous dérivions ſouvent par le calme, ſoufrant une chaleur extrême, étant pouſſez par des courans rapides, ne trouvant point de fond, & étant ſouvent portez proche des rochers.

Outre cela nous y eſſuïâmes des grains & des travades, qui agitoient extraordinairement la mer, & il n'y avoit point de fond pour ancrer. Entre-autres, un certain jour, après midi, nous vîmes s'élever une pompe de mer, qui venoit fondre droit ſur notre vaiſſeau. Nous ſerrâmes vîte toutes nos voiles, & nous laiſſant aller à la dérive, nous évitâmes la pompe, la voiant paſſer à côté de nous, avec un fracas & un bruit épouvantable.

Quand le gros tems eut ceſſé, nous nous avançâmes vers Ternate. Nous trouvâmes alors deux grands ſerpens, dans le gaillard d'avant, ſous la cabane du Contre-maître, qui n'avoient fait aucun mal. On préſuma qu'ils avoient été aportez à bord avec le bois de chaufage qu'on avoit pris à Amboine.

Nous paſſâmes en ce tems-là ſous la Ligne équinoxiale, & courûmes au Nord, par une chaleur terrible ; puis nous eûmes la vuë des hautes montagnes des iſles Moluques, & dépaſſant Batſian, Motir, Mackian & Tidor, nous allâmes relâcher à la derniére qui ſe nomme Ternate, où nous moüillâmes l'ancre ſous le fort d'Orange. Là nous devions trouver nos derniers ordres pour la continuation de notre voiage dans l'Amérique. En éfet nous n'y avions encore demeuré que vingt-quatre heures, lors-que le Gouverneur nommé Simon Kors, donna tous les ordres néceſſaires pour nous faire promtement partir.

Tout étant prêt, & aïant été pourvus de ce qu'il nous falloit pour un voiage de dix-huit mois, nos Oficiers allérent à terre dîner avec le Gouverneur, & l'on envoia un bœuf à chaque bord, pour les équipages. Quand on voulut tuer le nôtre, il ſe délia, & courut ſur le pont avec une ſi-grande furie, qu'il fallut que chacun s'écartât, & s'ôtât de devant lui. Quelques-uns de ceux qui voulurent l'arrêter, furent renverſez, & leurs bonnets tombérent à la mer. Enfin on lui jetta des cordes à nœuds coulans, qui le retinrent, & on le tua.

Pendant-que cela ſe paſſoit, on ne laiſſoit pas de lever les ancres & d'apareiller, parce-qu'on aprit que les Oficiers revenoient à bord. Néanmoins à leur retour ils ordonnérent qu'on ceſſât de virer, & qu'on repliât les voiles, parce-que, par des conſidérations très-importantes, le Gouverneur & tout le Conſeil avoient pris d'autres réſolutions. En éfet on eut ordre de décharger la plupart des précieuſes marchandi-

chandiſes qu'on avoit, & de charger en leur place des épiceries pour les tranſporter à Batavia ; deſſein qui paroiſſoit devoir aporter plus de profit que celui d'aller dans l'Amérique haſarder un tel tréſor.

Ainſi finit notre prétendu voiage, qui devoit être d'un ſi long cours. Pendant-qu'on travailloit à décharger & à recharger, nous allâmes tour-à-tour nous divertir dans l'iſle, & en conſidérer les ſingularités. J'y rencontrai un jeune homme, né dans les Indes Occidentales, mais qui avoit été élevé à Harlem, ville de ma naiſſance, & dans mon voiſinage, où nous avions été camarades : mais comme il y avoit longtems que je ne l'avois vu, je n'avois point auſſi ouï parler de lui, ni ne ſavois pas ce qu'il étoit devenu.

En nous revoiant dans un lieu ſi éloigné de celui où nous avions paſſé notre jeuneſſe enſemble, c'eſt-à-dire à plus de quatre mille lieuës de la Hollande, nous demeurâmes preſque extaſiez. Depuis ce moment nous nous tînmes preſque toujours compagnie, pendant tout le tems que je ſéjournai à Ternate. Il me demandoit des nouvelles de toutes les perſonnes qu'il avoit connuës, & je lui faiſois des queſtions au ſujet de l'état de l'iſle où je l'avois retrouvé, & des autres païs des Indes, parce-qu'il en étoit aſſez bien informé. Il ſavoit la langue Eſpagnole, la Portugaiſe & la Malaie, & il avoit déja demeuré quelques années au lieu où nous étions.

Nous allions ſouvent nous promener dans les campagnes où étoient les giroſles, qui ſont à-peu-près ſemblables aux lauriers. Les cloux

y pen-

y pendent par paquets, & les feüilles mêmes, quand on les frotte entre les mains, ou qu'on les broie, ont une agréable odeur, aprochant de celle du clou. Les Hollandois qui sont à Amboine, en distillent de l'huile, qui a presque autant de force & de vertu, & est aussi brune que l'huile qui distille des cloux mêmes.

On a pris soin de planter quantité de ces arbres à Amboine, à Onymo & à Nasselau, tellement qu'il y en a même à-présent jusques sur les montagnes, & ils s'y multiplient extrémement: au-lieu que ceux des Moluques sont pelez & gâtez par les Indiens, afin qu'ils ne produisent point, & que les Castillans contre lesquels les habitans ont la guerre, n'en puissent tirer aucun profit.

Nous vîmes aux Moluques plusieurs forts que les Castillans y ont, & sur-tout leur principale place nommée Gammalamma, qui est à Ternate, où le Gouverneur Espagnol, qui commande tout ce qu'il y a de gens de sa nation en ces païs-là, fait sa résidence. Nous visitâmes même leur forteresse de Calematte, qui est sur le rivage de la mer, à une bonne lieuë seulement du fort d'Orange. Ils avoient aussi dans l'isle de Tidor quelques redoutes, mais de peu d'importance, de-même que dans quelques autres lieux voisins.

Les garnisons Espagnoles qui sont en ces lieux-là, y sont traitées comme des gens bannis du reste de l'Univers. Aussi les peut-on regarder au-moins comme bannis de leur Patrie. Ils y vivent fort-misérablement, en atendant que la saison soit venuë d'amasser ce qui

qui croît de cloux autour de leurs forts, dont autrefois ils tiroient de grands avantages: mais maintenant l'averſion des Indiens pour eux, & la guerre qu'ils ſe font réciproquement, ont preſque détruit tout ce commerce. Ainſi la plupart des Eſpagnols qui s'étoient habituez dans ces iſles, ſe ſont retirez, avec leurs éfets, à Manille, & dans la Nouvelle Eſpagne: on a laiſſé périr une partie des forts, & les gens qu'on tient encore dans les autres, ne procurent pas de grands profits à la Nation.

Un certain jour que nous étions allez nous promener vers celui de Calematte, le long du rivage, en paſſant quelquefois dans des bois très agréables, nous nous avançâmes juſques ſur une petite montagne qui eſt devant le fort, & enfin nous nous aprochâmes juſqu'aux murailles qui ſont de pierre. Lors-qu'on nous eut découvers, on nous ouvrit les portes: les ſoldats ſe mirent ſous les armes, & ſe rangérent des deux côtés en haie, juſques hors de la porte, où le Commandant nous vint recevoir, & nous aïant conduits, au milieu de la garniſon, dans ſon apartement, il nous pria de nous y repoſer.

Auſſi-tôt il fit couvrir la table & ſervir la collation, mais avec beaucoup de frugalité. Il étoit doux & honnête en ſes diſcours, & écoutoit avec beaucoup de complaiſance les reparties qu'on lui faiſoit. Entre-autres choſes, il dît qu'il avoit regret de ce que les Hollandois & les Caſtillans s'acordoient ſi-mal enſemble, dans ces lieux ſi-éloignez de leurs Patries, puis-qu'enfin nous faiſions tous profeſſion d'être Chrétiens, & de croire en un même

même Sauveur & Rédempteur : que nos diviſions cauſoient de grands ſcandales, & que bien loin d'atirer les Maures & les Indiens au Chriſtianiſme, on les en éloignoit, & qu'on ne leur faiſoit paroître, au-lieu de bons éxemples, que de l'envie, des querelles, des guerres, une cupidité déréglée, & toutes ſortes de défauts : que les Indiens ſavoient bien profiter de ces derniers éxemples : qu'ils avoient fort-bien apris à ſe mettre adroitement en embuſcade dans les bois & ailleurs, & que par cette voie il's tuoient ſouvent de braves ſoldats Eſpagnols. Il ſe plaignoit encore de ce qu'il ne pouvoit plus avoir de cloux de girofle, parce-que les Ternatois étoient tellement animez contre ſa nation, qu'on n'oſoit preſque ſortir des forts ſans être ataqué ; au-lieu qu'ils étoient dans une parfaite intelligence avec les Hollandois.

Il tint encore pluſieurs autres diſcours, qu'il étoit fort aiſé de contredire, & de retorquer contre lui. Mais dans le fonds il n'avoit pas grand tort : il parloit comme pouvoit faire un homme qui aimoit bien ſa Patrie. Nous lui répondîmes auſſi à l'ocaſion, ſelon-que notre devoir nous y obligeoit, & nous lui portions des coups qu'il ſentoit fort-bien, en faiſant voir à laquelle des deux nations on pouvoit reprocher de marquer de la jalouſie, de la violence & de la cruauté, & quelle étoit celle qui avoit voulu oprimer l'autre. Mais nous ajoûtâmes que ces choſes devoient être miſes ſous les piés, & entiérement oubliées, & que nous ſouhaiterions de tout notre cœur que les Chrétiens puſſent vivre enſemble dans l'union

que

que leur profession éxige, afin-que les Maures & les Idolâtres en étant édifiez, fussent excitez à donner gloire à Dieu, & éclairez de la lumiére de l'Evangile.

Après la collation le Commandant nous fit visiter la fortereſſe, & ensuite aïant fait remettre ses gens en haie, il nous reconduisit jusques dehors. J'ai apris depuis que ce Capitaine avoit été tué, en faisant la guerre contre les Indiens de Tidor. Voici la description de Ternate, ou Tarnate, selon la connoissance que j'en pris pendant-que j'y étois.

Quoi-que cette isle soit petite, on l'a pourtant regardée de tout tems comme un Roïaume considérable, a-cause de sa richesse, de sa puissance, & de la navigation de ses habitans. Autrefois le Roi de Ternate dominoit sur soixante & douze isles, tous les autres Rois des isles voisines relevant de lui, même le grand & puissant Roi de Célébes. Dès-que quelqu'un de ces Princes se soulevoit contre celui-ci, il étoit assuré d'être dépoüillé de son Roïaume; de-sorte que Ternate étoit l'éfroi de ses voisins, tant par la valeur de ses habitans que de ceux des isles les plus proches, qui étoient dans une entiére dépendance de son Roi.

Outre cela ces derniers étoient obligez d'y porter toutes leurs épiceries, & c'étoit là que les étrangers alloient les chercher Les Chrétiens même, sur-tout les Espagnols & les Portugais, s'y rendoient du bout de la Terre, & comme de dessous un autre Ciel; ce qui n'aportoit pas de petits revenus au Roi de cette isle, ni de petits profits aux Négocians.

Terna-

Ternate étant montée au plus haut faîte de puissance où elle pût être, commença bientôt après à en décheoir, par la jalousie qu'en eurent les autres peuples. Les Rois de Célébes, entre-autres celui de Macassar, & particuliérement encore le Roi de Tidor, voisin de Ternate, se révoltérent. Ils firent une ligue avec plusieurs autres peuples, assemblérent leurs forces navales, & allérent ataquer le Roi de Ternate.

Les Espagnols le voiant ainsi embarrassé, agirent de leur côté, & lui prirent plusieurs forts, tant à Ternate, qu'à Tidor & à Mackian, de-même que dans les isles d'Amboine, Banda, Timor, Solor, & en d'autres encore. Les Portugais, qui n'étoient pas moins adroits à pêcher en eau trouble, en prirent aussi quelques-uns, & en firent construire d'autres; desorte que ces deux Nations s'attirérent tout le commerce des épiceries.

Enfin les Hollandois oprimez dans leur propre païs par les Castillans, & troublez dans leur commerce ordinaire, entreprirent aussi des voiages de long cours, & allérent trafiquer dans ces régions reculées. Le premier voiage qu'ils firent, fut à la grande Java. Mais quoi-que le succès n'en fût que médiocre, ils ne perdirent pas courage. Ils firent de nouveaux équipemens, & leurs vaisseaux, sous la conduite de l'Amiral J. van Neck, allérent moüiller l'ancre à la rade de Ternate, où ils furent bien reçus du Roi, avec qui ils firent alliance, & dans la vente des épiceries ils furent préférez aux autres Nations.

Cependant la connoissance & la confiance s'étant

s'étant augmentées, on fit l'année ſuivante une alliance encore plus étroite avec ce Roi. Les Portugais, qui n'y trouvoient pas leur compte, voulurent rompre ces Traités, & chaſſer les Hollandois. Il y eut un combat, & ces derniers en ſortirent avec honneur. Après cela le Roi leur permit de bâtir dans ſon iſle le petit fort de Terlucco, qui eſt le premier qu'ils aient bâti aux Indes. Enſuite ils y bâtirent la fortereſſe d'Orange, & par ce moien ils s'y ſont ſi bien établis, que ni les Portugais, ni aucune autre Nation, quelques éforts qu'on ait pu faire, n'ont pu ni les en chaſſer, ni faire aucun commerce avantageux dans l'iſle; le Roi & ſon peuple continuant de vivre dans une étroite amitié avec nous.

Ce qu'il y a de plus glorieux pour les Hollandois, eſt que malgré toutes les calomnies qu'il a plu à leurs ennemis de publier contre eux, ils ont gagné l'afection de ce peuple par leur ſincérité, par leur complaiſance & par leur humanité; & l'on ne peut pas dire que ce ne ſont là que des paroles, qui ne méritent pas plus de créance que celles de leurs ennemis, & qui ne doivent opérer tout au plus que de tenir les eſprits en ſuſpens; car ces paroles ſont apuïées par des éfets qui leur ſervent de preuves.

Quand les Hollandois ont paru aux Indes, on les y a par-tout regardez de travers, parce-qu'étant Européens comme les Eſpagnols & les Portugais, on les voioit de même œil qu'eux, c'eſt-à-dire, qu'on n'aimoit pas les Portugais parce-qu'ils faiſoient gémir ſous leur tirannie tous les païs dont ils avoient pu s'em-

s'emparer. Mais dès-qu'on fut assuré que les Hollandois étoient leurs ennemis aussi-bien que des Espagnols, & qu'ils avoient de tout-autres maniéres de vivre, on les reçut à bras ouvers, & on les prit pour des Dieux tutelaires, qui venoient délivrer les Indes du tirannique joug qui les menaçoit.

Au regard de Ternate en particulier, les Portugais & les Espagnols ne s'y étoient établis que par surprise, par droit de conquête, en se servant de l'ocasion des disgraces du Roi. Mais ce Roi dans sa foibleſſe les auroit volontiers soufers, s'ils s'en étoient tenus à un simple établissement avantageux, & à s'atirer seulement tout le commerce. Au-lieu de cela ils voulurent devenir entiérement les maîtres, & là, comme par-tout ailleurs où ils pouvoient étendre leur pouvoir, ils prétendirent se rendre dominateurs absolus, c'est-à-dire, devenir de vrais tirans. Aussi furent-ils toujours en guerre avec le Roi & ses Sujets, & ce fut la haine qu'on leur portoit, qui obligea ces Indiens de se joindre aux Hollandois lors-qu'ils parurent.

Or il s'en faut beaucoup que la même chose ne soit arrivée à ces derniers. A la vérité ils ont pu au commencement être reçus comme des libérateurs, parce-qu'ils aportoient du secours aux habitans, qui ne les connoissoient pourtant pas encore assez pour être assurez qu'ils seroient de vrais libérateurs, qu'ils mettroient le peuple en liberté; qu'ils ne le feroient pas sortir d'un esclavage pour le faire rentrer dans un autre. Mais la suite a justifié qu'ils étoient tels qu'ils avoient paru d'abord. Ils ont

pres-

preſques toujours vêcu en bonne intelligence avec les Rois qu'ils ont ſecourus : ils n'ont uſurpé ni leurs païs, ni leur autorité. Chacun a eu la ſienne à part. S'il y a eu quelque guerre entre eux, elles ont été bientôt terminées : les peuples ni le Prince ne ſe plaignent point : il y a plus longtems que les Hollandois vivent en paix avec eux, que les Eſpagnols n'y avoient vêcu en guerre. Ce ſont là des faits parlans, & les concluſions qu'on en doit tirer ne ſauroient être éludées par les fauſſetés & par les calomnies que publient les envieux de la Hollande.

C'eſt par cette même ſincérité & par cette même douceur, qu'ils ſe ſont encore ſi-bien établis à Amboine, à Onymo, à Naſſelau, à Banda, où avec l'aide des habitans, ils ſe ſont rendus maîtres des fortereſſes des Eſpagnols & des Portugais. Ils ſe ſont ſi-bien entretenus par-tout avec les peuples, que leur commerce s'eſt entiérement afermi, & que toutes les épiceries tombent entre leurs mains, leurs ennemis aïant été chaſſez par la force des armes, & eux ſe maintenant en qualité d'amis, parce-qu'éfectivement ils n'agiſſent qu'en amis, quoi-qu'au fonds ils ſoient les maîtres.

L'iſle de Ternate n'a que ſept lieuës de tour. Elle paroît de loin comme une montagne, & en éfet en aprochant on voit que c'en eſt une qui compoſe toute l'iſle, commençant proche du rivage, d'où l'on va toujours en montant. Le ſommet de cette montagne s'élève juſques dans les nuës, & il en ſort preſque continuellement des feux & des flammes; quelquefois

des

des cendres blanches & des charbons ardens; même de groſſes piéces de roches, qui ſortant du goufre ſulfuré qui eſt au milieu, ſont lancées en l'air, & roulent du haut au bas.

Depuis le rivage juſques au haut du mont, on voit des bois épais & impénétrables, où ſe retirent quantité de ſangliers, de ſerpens, & d'autres animaux nuiſibles aux hommes, & capables de les dévorer. Il coule en divers endroits de gros ruiſſeaux d'eau douce, à-peu-près comme des torrens, & d'autres plus petits, & qui roulent plus doucement, deſcendant tout-au-tour ſur le rivage. Les bois, les roches eſcarpées, les cavernes afreuſes & l'épaiſſeur des brouſſailles, font qu'il n'eſt pas aiſé de monter juſques au haut de cette montagne ſi-extraordinaire. En tout tems on y voit une épaiſſe fumée, mais c'eſt particuliérement la nuit qu'on voit les flammes. Quand le tems eſt beau & l'air tempéré, le goufre embraſé paroît dans une moindre agitation; & quand il fait de grands vents & des orages, c'eſt alors qu'il vomit ſes flammes & toutes les choſes dont on vient de parler.

Cependant l'iſle ne laiſſe pas de produire quantité de beaux fruits, & d'autres choſes néceſſaires à la vie. Le reſte des denrées qui y manquent, y eſt porté d'ailleurs.

Nous allâmes vers le palais du Roi, chemin que nous pouvions faire avec plus de ſeureté, que celui de monter ſur la montagne. Ce palais eſt un peu à côté de la petite ville de Maleïe. Il eſt environné de murailles. Les bâtimens en ſont aſſez legers. Il y a de beaux jardins,

jardins, avec d'agréables cabinets, & beaucoup de raretés, étant remplis de toutes sortes de plantes des Indes. Ils sont fort-bien compris, & ont des compartimens à la maniére des Orientaux.

Il y a, dans les endroits du palais destinez à cela, toutes sortes d'oiseaux des Moluques, & divers autres volatiles des Indes. Les isles Moluques l'emportent en ce point sur tous les autres païs. Il y a des Louris dont les couleurs sont admirables; des Parkietes, ou Parkites, dont le plumage est charmant; des Cacataües qui ont la chair de l'estomac fort-blanche. Ce sont autant d'espéces de perroquets, dont les premiers sont recherchez pour les transporter dans les autres païs; de-sorte que les Marchands Mores de Bengale, de Perse & de Surate, en font souvent monter le prix fort haut; car il y en a qui parlent très-bien, qui aprennent tout ce qu'on veut, & qui s'en servent si à-propos qu'on en est surpris.

On y trouve aussi les oiseaux de Paradis dans les bois, mais ils sont morts: on n'en voit jamais de vivans, & ils sont presque toujours secs. On les transporte, tout-de-même, dans les autres régions des Indes, même en Hollande, & ils sont toujours chers à-cause de la beauté de leur plumage.

Nous visitâmes encore, dans le palais, l'apartement des femmes, le Roi, selon la coutume des Mores, en aïant plusieurs, qui tâchent à l'envi de gagner ses bonnes graces, & de se supplanter les unes les autres.

La petite ville de Maleïe qui est située le

long du rivage de Ternate, eſt murée en divers endroits, mais non-pas par-tout, la forteresse d'Orange ſufiſant pour arrêter les ennemis qui voudroient l'ataquer.

Les maiſons des habitans de Ternate ſont bâties d'Adap, c'eſt-à-dire d'un jonc qui ſe trouve dans l'iſle; & couvertes de feüilles de cocos. Les portes & les fenêtres en ſont jolies & bien placées. Il y en a quelques-unes où les chambres & les apartemens ſont proprement ſéparez. Elles ſont iſolées, mais rangées en ordre. Les ruës ſont belles, & ſont traverſées de ruelles, & d'endroits qui ſervent à ſe promener.

La Moſquée des Mores eſt au milieu de la ville. Elle a beaucoup coûté à bâtir, & elle eſt entourée d'un baluſtre & d'une grande place vuide. Elle eſt quarrée par le bas, & il y a cinq étages les uns ſur les autres, qui ont autant de toits, à-peu-près comme la Moſquée de Japare, dont on a vu la deſcription ci-devant. Les Prêtres Mores y vont faire leurs priéres à Soleil levant, & à Soleil couchant.

Le Roi de Ternate préſentement regnant qui ſe nomme Manderzaha, & la plus grande partie de ſes Sujets profeſſent la Réligion de Mahomet. On apelle le peuple à la Moſquée par le ſon d'un tambour. Perſonne n'y entre qu'il ne ſe ſoit lavé les mains. On circoncit les enfans, & l'on obſerve beaucoup d'autres cérémonies, qui ont été enſeignées par les Mores.

La chair de pourceau, dont Mahomet a défendu de manger, y eſt en horreur, juſques-là que les Mores ne veulent pas manger avec les

les Chrétiens, que ce ne soit en des plats neufs, ou qu'ils n'aïent bonne connoissance qu'on n'y ait jamais mis de lard. Ils évitent soigneusement l'idolatrie, & n'ont ni images ni statuës dans leurs Mosquées. Mais comme plusieurs Auteurs ont écrit sur cette matiére, je cesserai d'en parler ici. Ceux qui souhaiteront d'en être amplement instruits peuvent lire le livre de Philippe Baldeus, Ministre de la Parole de Dieu dans l'isle de Ceilon.

Lors-que le Roi de Ternate marche dans les ruës, ou qu'il va plus loin, il est acompagné de plusieurs Prêtres Mores, qui ont beaucoup de crédit auprés de lui, & qui sont vêtus de blanc, de même que dans les autres païs des Indes. Après eux vont les Princes, les Seigneurs, & les Orancaies de Ternate, qui sont suivis d'un nombre considérable de hallebardiers, & de braves soldats, armez de fusils, de mousquets, de lances, & d'assagaies, dont ils savent fort-bien se servir.

Ce Roi au teint brun & basané, paroît sérieux & grave. Ses Courtisans ne l'aprochent qu'avec un grand respect, & de profondes inclinations de leurs personnes, en joignant les mains, les portant sur le front, puis les haussant & baissant, pendant tout le tems qu'ils lui parlent.

On le voit presque tous les jours dans les ruës avec cette suite, & quelquefois aussi avec une bien-plus petite, car il s'y promène beaucoup. Ce qui nous parut le plus singulier, est qu'on le voioit vêtu à la Hollandoise, d'un beau drap fin, ou de velours, ou de

ſatin. Il étoit fort-civil, & ſaluoit toujours ceux de nos gens qu'il rencontroit. Il leur parloit même ſouvent, & leur demandoit des nouvelles de leur païs, & des curioſités qui y ſont.

Les Seigneurs & les autres gens conſidérables de Ternate, marchent dans les ruës avec un air de fierté, & ſont legérement vêtus. La plupart n'ont qu'un morceau de toile autour de la ceinture, & le reſte de leur corps eſt nud. Ils n'ont ni chapeaux, ni manteaux, ni bas, ni ſouliers & par conſéquent ils ne ſe mettent point en peine de ſuivre les modes. Quelques-uns portent autour de leur tête un morceau d'étofe de ſoie, ou tiſſuë de ſoie & d'écorce d'arbre, ou de toile de coton, dont les bouts leur pendent le long des oreilles juſques ſur les épaules.

Ils ont tous, pauvres & riches, des cheveux fort longs, & ſont plus noirs que des taupes, aïant le corps peint d'une couleur qui ne change point. Ils ſont ardens au combat, mais par-tout ailleurs ils ſont doux & civils. Ils haïſſent la pompe & les excès, & ſont ennemis des rapines & du larcin, des querelles & des combats particuliers; mais ils aiment bien à mener une vie oiſive & fainéante.

Il y en a très-peu qui veüillent s'adonner au travail, aux arts, ou aux ſciences, bien-moins encore veulent-ils aprendre des métiers bas, & où l'on gagne peu. Ils diſent qu'il n'y a pas d'aparence de charger d'un ſi-peſant fardeau une vie qui eſt ſi-courte; qu'il faut la paſſer avec plus de tranquillité & de douceur. Ils ſe moquent des Chrétiens qui prennent tant

de

de peines, qui ſuportent tant de fatigues, qui s'expoſent à tant de dangers, ſeulement pour remplir leur ventre, pour contenter leur bouche, leur appétit & leur eſtomac, pour ſatisfaire à leurs voluptés, &, ce qui leur paroît encore plus ridicule, ſouvent pour ſatisfaire une chimére, qui eſt leur ambition.

Les choſes vont tout autrement à Ternate. Chacun y eſt l'architecte de ſa maiſon: chacun fait ſes habits, ſe creuſe un canot d'un gros tronc d'arbre, pêche du poiſſon dans la mer, ou va tuer des bêtes dans les bois, pour vivre. La paſſion pour les meubles n'y a point de lieu: ils les regardent comme un embarras, & ils n'en ont que pour la néceſſité. Comme ils n'ont rien à perdre, ils ne ferment point la nuit leurs portes; ils n'y mettent point de ſerrures: il n'y a point de verroux aux fenêtres, point de vitres. Chaque famille eſt pourvuë d'une ou deux petites nattes, qui leur ſervent de chaiſes, de bancs, de tables, d'aſſiettes, de lits, de coittes. Ils ſe couchent deſſus pour dormir, & leur coude leur ſert d'oreiller.

Ils n'ont ni cofres, ni armoires, ni comptoirs, ni tables, ni ſiéges, ni aucune des choſes dont ils ſe peuvent paſſer. Enfin ils vivent dans une parfaite tranquillité, & fuïent tout ce qui peut cauſer le moindre embarras. Ils voudroient ſe paſſer, s'ils pouvoient, de deux ou trois pots qu'ils ont pour faire cuire leurs vivres; & c'eſt à-peu-pres en quoi conſiſtent tous leurs meubles, avec une natte qui eſt pour l'uſage ordinaire, & une autre qui eſt pour les ocaſions extraordinaires, & pour

faire figure, à quoi il faut ajoûter une hache, qui eſt ſouvent fort roüillée, qu'ils ont pour couper du bois. C'eſt là tout ce qui compoſe leur ménage.

Lors-qu'un homme veut ſe marier, il ne voit point la femme qu'il recherche qu'en l'épouſant, ſur-tout ſi c'eſt un homme riche, ou de grande naiſſance. Les ſoïns de faire l'amour pour lui, & de faire la recherche & les conventions du mariage, ſont commis à des entremetteurs. Après que le mariage eſt fait, ſi la femme ne plaît pas au mari, il en peut prendre une ſeconde, une troiſiême, enfin autant qu'il en peut nourrir, juſques-à-ce qu'il en trouve une à ſon gré; ce qui cauſe ſouvent de grandes jalouſies, des querelles, des infidélités, des haines, au-lieu de la paix & de l'amitié qui devroient être dans un ménage.

Les femmes, particuliérement les plus conſidérables, vont rarement dans les ruës. Leurs cheveux ſont fort-longs & luſtrez. Elles les treſſent, & les atachent par diverſes treſſes, on en boucles qui leur pendent ſur les épaules. Elles ont le viſage agréable, ſelon leur couleur, & l'air doux & careſſant. Elles ſont bien brunes, mais non-pas tout-à-fait noires; honnêtes & engageantes dans la converſation; de petite taille; legérement vêtuës; & elles ont une ſorte de gaſe, ou d'étofe fort-claire ſur le ſein. Elles ont un morceau de toile de coton, entouré autour du corps, depuis la ceinture juſques au bas, qui leur ſerre le derriére, & quelques-unes ont une eſpéce d'écharpe de ſoie ſur les épaules, en quoi conſiſte tout leur ajuſtement.

Pour

Pour les femmes & les filles du commun, elle ne portent qu'un morceau de toile de coton tourné autour du corps, depuis la ceinture en bas, leur sein & tout le reste de leur corps étant nud. Leurs éxercices sont de préparer du pynang & de la betelle, & de coudre & filer un peu. Il y en a qui sont aux coins des ruës, & en d'autres endroits, avec des fruits & d'autres denrées à vendre, gagnant à cela leur vie & celle de leurs fainéans maris. Il y a des femmes & des filles qui aïant embrassé la Réligion Chrétienne, & s'étant fait batiser, se marient avec des Hollandois, & vivent fort-bien avec eux.

Ceux qui meurent sont enterrez avec peu de cérémonie, dans des sépulchres murez, à la maniére des Mores. La rade de Ternate est fort-poissonneuse. L'eau y est si-claire, qu'on peut aisément voir les ancres dans le fond, sur six brasses de profondeur. Le rivage tant du côté de la rade, que tout-autour de l'isle, est d'un sable brun & luisant, qui, quand le Soleil vient à donner dessus, ébloüit les yeux. Ce sont là les remarques que j'ai faites dans cette isle.

Enfin on apareilla pour remettre à la voile & retourner à Amboine. Mais, en mon particulier, je reçus, de la part du Gouverneur Kors, un ordre de demeurer à terre, pour aller ensuite m'établir dans le fort de Manade, qui est sur la côte Nord-est de la grande isle de Célébes, c'est-à dire, dans un lieu fort reculé, où je fus condamné de passer le reste des trois années pour lesquelles j'étois engagé. Cet ordre m'afligea extrémement, par-

ce-que ce fort eſt comme dans un déſert, n'étant preſque pas plus fréquenté par les vaiſſeaux, que s'il étoit dans un autre monde. On n'y pouvoit avoir de commerce avec perſonne qu'avec les Hollandois qui le gardoient, & c'étoit un véritable hermitage.

J'allai auſſi-tôt à terre pour prier notre Commandant d'intercéder pour moi, & de faire revoquer cet ordre, duquel il avoit eu déja connoiſſance par une autre voie, & il s'étoit rendu auprès du Gouverneur pour le prier de me laiſſer retourner avec lui à Batavia, ce qu'il obtint. Celui qui fut envoié à Manade en ma place, n'y vêcut guéres, ainſi qu'on me le raporta.

Le Gouverneur de Ternate, qui l'étoit auſſi des autres conquêtes que les Hollandois avoient faites en ce païs-là, ſe prépara pour venir avec nous à Amboine, c'eſt-à-dire, avec une flote de ſept navires, & il ſe rendit à bord, au bruit du canon du fort d'Orange, & de celui des vaiſſeaux. La flote aïant traverſé entre les iſles de Batſian, Cyna ou Gilolo, & Tidor, paſſa tout-proche de la montagne ardente de l'iſle Mackiam, dont il n'y avoit pas longtems qu'une grande partie avoit ſauté en l'air; les cendres, les pierres, les roches, aïant été pouſſées par-tout dans l'iſle, & aïant porté la fraïeur dans le cœur des habitans. Nous voïions diſtinctement la grande ouverture qui s'y étoit faite, & le creux d'où étoient ſorties toutes ces matiéres.

Enſuite nous entrâmes dans le détroit de Patience, nom qui lui a été donné à-cauſe de la peine que les vaiſſeaux ont à le paſſer, parce-qu'il

ce-qu'il eſt fort étroit & d'une profondeur extrême, qu'il y a un grand nombre de petites iſles couvertes d'arbres, & qu'on eſt long-tems à les traverſer, d'autant-plus qu'on y eſt ſouvent contrarié par les vents & par les courans. Pour nous, notre courſe dans ce détroit ſe fit agréablement : les courans nous furent favorables, & en même tems nous fûmes pouſſez par une petite fraîcheur, qui nous aida beaucoup.

Le matin d'un Dimanche, que nous ne faiſions que dériver par le calme, la force des courans nous porta contre les roches eſcarpées d'une iſle couverte d'arbres, où l'arriére de notre vaiſſeau & le bâton du pavillon s'embaraſſérent dans les arbres, tant nous en étions proches, & tant le bord du rivage étoit taillé en écore : car il y avoit une profondeur extrême, & l'on ne trouvoit point de fond. Il fallut ſe retirer de là par le moien des crocs & des anſpects, & pouſſer pour faire virer le vaiſſeau, quoi-qu'on eût eu de la peine à y réüſſir, ſi le courant n'y eût contribué.

La plupart de ces iſles étoient déſertes & incultes : il y avoit de hautes montagnes, couvertes de verdure & de bois, depuis le pié, qui étoit ſouvent le rivage, juſques au ſommet. Enfin nous ſortîmes du détroit de Patience, & reprîmes le large, où nous dépaſſâmes les iſles d'Oebey ou Oubey, & nous rendîmes ſur la côte de Céram, navigeant entre ſon golfe qui ſe nomme Ashoedy ou Aſhoudy, & l'iſle de Bonoa, & enſuite entre les iſles de Kielan & de Manipe.

Après cela nous découvrîmes l'iſle d'Amboine; mais avant-que d'y prendre terre nous eûmes à lutter contre les vents, contre les courans, la brume, les pluïes, les grains, qui nous écartérent les uns des autres. Chaque marinier s'éforça de faire voir ſon adreſſe & ſon expérience à bien faire ſes bordées, & de gagner la baie, pour y être à l'abri. Enfin tous les vaiſſeaux s'y rendirent, & nous moüillâmes l'ancre, pour la ſeconde fois, ſous le fort de la Victoire.

Nous y trouvâmes pluſieurs vaiſſeaux Hollandois venus de Batavia, & d'autres païs. On déchargea les marchandiſes qui étoient à notre bord, & en leur place nous chargeâmes du clou de girofle, afin de nous mettre promtement en route, pour retourner à Batavia. Dès-que nous fûmes prêts, nous ſortîmes de la baie, & allâmes moüiller à une portée de mouſquet, ſelon la coutume, pour atendre là les hauts Oficiers, qui devoient ſe rendre à bord le lendemain matin, afin de mettre à la voile vers le ſoir.

J'atendois patiemment avec les autres que ce tems-là fût venu, lors-que je reçus un ordre de la part du Gouverneur, nommé Jaques Hutſert, ou Huiſer, de m'en retourner inceſſamment à terre, avec mes hardes, pour y éxécuter ce qui me ſeroit commandé. J'eſpérai que cet ordre ſeroit auſſi aiſément revoqué que celui que j'avois auparavant reçu à Ternate, & que notre Commandant, qui intercederoit pour moi, ne ſeroit pas refuſé. Mais je m'abuſois fort. Il fallut prendre congé de tous mes amis, remercier Guillaume

Reyertſz

Reyertſz des ſoins qu'il avoit pris pour moi, empaqueter mes hardes, & retourner dans l'iſle, où l'on ne fait pas ordinairement un grand accüeil aux nouveaux-venus.

Le lieu que l'on m'indiqua pour ma demeure, n'avoit ni vitres, ni fenêtres qui fermaſſent, & d'ailleurs il ne me plut guéres. Mes nouveaux camarades vinrent me fraper dans la main, me ſouhaiter la bien-venuë, & me dire de prendre courage, & de penſer qu'il falloit faire trois ans de ſéjour dans le fort de la Victoire. Je fis bonne mine à mauvais jeu, & me repentis bien d'avoir eu une ſi grande envie de voiager.

Je ſortis bien-tôt de ma chambre, pour reſpirer à mon aiſe dans la ſolitude, & j'allai me promener ſur le rivage, d'où je vis partir le cher vaiſſeau qu'on m'avoit contraint d'abandonner, & qui emmenoit tous mes amis. Je fis là mille projets, & cherchai par quelles voies je pourrois m'éxemter de paſſer trois ans dans un ſi miſérable endroit. Mais n'imaginant rien qui eût quelque aparence de ſuccès, je remis à Dieu & moi & mon afaire : je tâchai de me débaraſſer l'eſprit, & je m'en retournai au fort. J'y eus bien-tôt fait des connoiſſances, & ces nouveaux amis s'emploiérent ſi-efficacément pour moi, que le Gouverneur d'Amboine me fit embarquer pour premier Chirurgien, ſur le plus conſidérable des vaiſſeaux qui étoient là ; ce qui me fut une grande conſolation, par l'eſpérance que j'eus que je pourrois bien-tôt revoir la ville de Batavia, où j'avois beaucoup de paſſion de retourner.

Le Gouverneur de Ternate & celui d'Amboine aïant réglé les choſes pourquoi il s'étoient aſſemblez, le premier s'en retourna dans ſon iſle, avec une partie des vaiſſeaux, & le reſte de ceux qui étoient à la rade d'Amboine fit voiles vers les lieux où ils étoient deſtinez. Pour nous, le Gouverneur d'Amboine nous ordonna d'aller à Bouro, parcequ'il avoit été jugé à propos de retenir notre vaiſſeau le reſte de l'année en ces lieux-là.

Nous mîmes donc à la voile, & nous nous rendîmes dans la grande baie qui eſt au Nord-eſt de cette iſle, & qui ſe nomme Cayelle, où nous étant avancez vers le fort des Hollandois & la négrerie des Sauvages, nous y laiſſâmes tomber l'ancre.

Ce golfe a juſqu'à deux lieuës de large en divers endroits. Le rivage en eſt agréable quoi-que déſert : il eſt parſemé de bois qui font un bel éfet. Les équipages étant allez abattre des arbres, ſe hâtérent tellement d'en charger le vaiſſeau, que nous fûmes promtement de retour à Amboine, où nous devions les mener.

A-peine le bâtiment fut-il déchargé que nous fûmes commandez pour nous joindre à une petite flote de vaiſſeaux Hollandois & aux corcorres & galalis des Indiens de l'Eſt, qui ſont leurs navires de guerre, & nous en aller enſemble ſur les côtes des iſles Goram, Sallowacky, Mannabocky, & des autres qui en ſont voiſines. Tous ces inſulaires qui ſont à l'Eſt, du côté de la Nouvelle Guinée, étoient en guerre avec nous. Ce ſont des gens faroûches & ſauvages, qui avoient uſé de pluſieurs perfidies,

ſidies, dont on avoit réſolu de les châtier, & l'on vouloit les réduire par la force des armes à vivre en paix avec nous.

Nous fûmes promtement pourvus de toutes ſortes de munitions de guerre. Avec les équipages ordinaires on fit encore embarquer 200. ſoldats Hollandois, & un drapeau de Noirs d'Amboine. Dès-que ceux-ci furent à bord, ils commencérent à faire des poſtures ridicules avec leurs armes, des contorſions, des eſcrimes, pour marquer leur valeur.

Ceux d'Amboine ne furent pas les ſeuls qu'on emploïa dans cette expédition. On aſſembla tous les inſulaires de Bouro, de Manipe, de Kielang ou Kîlang, de la partie occidentale de Ceram, des Moluques, de Banda, d'Omy, de Naſſelauw, ou Naſſalau, d'Onymo &c. qui étoient capables de porter les armes. Car par le Traité qu'on a fait avec eux, ils ſont obligez de ſervir quand on a guerre contre les autres nations, ou contre des rebelles. Ainſi tous nos vaiſſeaux fourmilloient en monde, ſi-bien qu'il y en avoit même de couchez ſur les tillacs comme des troupes de chiens.

Le Gouverneur d'Amboine avoit marqué un lieu de rendévous à tous les Princes & Commandans de ces peuples, où il devoit auſſi ſe trouver pour commander ſa flote & les leurs, en qualité d'Amiral général, & les mener au lieu où nos navires de guerre avoient ordre de les atendre. Cependant le Capitaine Paulus monta notre vaiſſeau, en qualité d'Amiral. Il étoit encore d'un âge propre pour le commandement, & étoit venu autrefois avec la

flote de l'Hermite, dans ces païs-là, où il avoit épouſé une Noire d'Amboine.

C'étoit donc notre vaiſſeau qui portoit le pavillon. Notre eſcadre étoit compoſée de cinq vaiſſeaux. Nous courûmes au Nord, par un tems à perroquet, paſſant entre les iſles de Kielan & de Manipe. Le lendemain nous rangeâmes la côte de Céram, & aïant dépaſſé le golfe d'Alhoedy ou Alhoudi, où il étoit péri beaucoup de monde dans la guerre que nous avions euë contre les habitans de Macaſſar, nous allâmes moüiller l'ancre devant la petite ville de Hattuwée, ſur la côte ſeptentrionale de Céram.

Notre Commandant aïant auſſi-tôt envoié un Enſeigne à terre pour dire aux Orancaies, du païs de ſe rendre à ſon bord, tous ces bruns Seigneurs de Hattuwée firent diligence pour y venir avec leurs ſuites. Ils ſupliérent fort qu'on voulût les admettre à vivre en paix & en bonne intelligence avec les Hollandois, ce qui leur fut acordé, & l'on fit un Traité, que les Oranccaies confirmérent, en jurant par la cérémonie d'un peu d'eau qu'ils ſe répandirent ſur la tête. Enſuite ils firent leurs préſens, tels que leurs bois ſauvages & la mer les leur pouvoient fournir; ſavoir du ſagu, du pynang, du poiſſon ſalé, & d'autres choſes de moindre valeur encore, qu'ils préſentérent au Commandant avec beaucoup de marques de ſoumiſſion, & dont ils furent bien recompenſez.

Tous ces Orancaies, auſſi-bien que leurs Sujets, étoient nuds, n'aïant qu'un petit mouchoir qui leur couvroit leurs parties naturelles.

les. Ils étoient extrémement noirs, d'un naturel doux & honnête. Leur ordinaire ocupation étoit d'aller pêcher dans la mer avec leurs canots, & chaſſer dans les bois avec leurs arcs, leurs fléches, leurs aſſagaies. Leurs habitations ſont ſous de grands arbres, ou bien dans de petites huttes & maiſons conſtruites de jonc. On ne voioit dans le païs que de hautes montagnes, des ſolitudes, des collines, des roches, des antres, & le rivage qui étoit ombragé d'arbres. Nous pêchâmes avec la ſeine, & prîmes aſſez de poiſſon.

Enfin aïant levé l'ancre, nous continuâmes à côtoïer l'iſle de Céram, en courant la bande de l'Eſt. Vers le ſoir un de nos plus gros vaiſſeaux aïant touché ſur un banc de roches étroit, y donna tant de culées, que nous crûmes qu'il ſe briſeroit : mais il fut remis à flot par le ſecours des chaloupes. Enſuite nous allâmes moüiller l'ancre devant la négrerie d'Aracky, dont les habitans étoient nos ennemis.

Nous arborâmes une banniére de paix, & tirâmes un coup de canon, pour inviter les Orancaies à venir à notre bord, afin de traiter à l'amiable avec notre Amiral. Comme perſonne ne vint, l'Amiral fit armer trois chaloupes, & s'y étant embarqué lui-même, il deſcendit à terre, pour ſolliciter les Indiens à la paix.

Lors-qu'on fut proche d'Aracky, on vit ſur le rivage un grand nombre de Noirs, qui demandérent ce qu'on venoit là chercher. On leur répondit ; „Qu'on étoit venu pour faire al-„liance avec les habitans d'Aracky, & que

„pour

„pour cet éfet on les prioit d'envoier des „gens au bord de notre Amiral, avec plein „pouvoir de traiter, & d'établir l'union & „la correſpondance entre eux & nous, afin- „qu'eux & leurs voiſins puſſent vivre en paix „avec nous: que s'ils avoient quelque crain- „te, on vouloit bien les raſſurer, en leur „laiſſant autant de perſonnes à terre qu'ils en „envoieroient à bord.

Au-lieu de répondre aux avances qu'on leur faiſoit, ces gens-là commencérent à ſecoüer la tête de toute leur force, & à crier d'une maniére effroïable „qu'ils ne vouloient point „contracter d'alliance avec nous, & qu'ils „ne ſe ſoucioient pas de notre amitié; qu'ils „ne prétendoient pas que nous les tinſſions „dans la contrainte, & qu'ils ſe feroient plu- „tôt tous tuer; que peut-être même cet ac- „cident arriveroit bientôt, puis-qu'ils avoient „réſolu de ſe battre, & qu'ils en avoient de „l'impatience. Cette harangue finit par de nouveaux cris, & par des tours de ſoupleſſe & d'eſcrime.

Après cette réponce, l'Amiral étant revenu à bord, les chaloupes y amenérent un bâtiment de Céram, chargé de ſagu fort-blanc & de fort bon goût, qu'elles avoient pris. Le Sagu eſt le dedans du tronc d'un arbre à qui nous donnons le même nom, & que les Indiens nomment Sagumanda, ou Sagoumanda. On râpe ce bois, qui eſt preſque comme une moëlle, plutôt que comme du bois; on le détrempe avec de l'eau, & on en cuit des galettes ſur le feu, dans des formes faites exprès; ou-bien on les fait ſécher au Soleil,

leil, jusques-à-ce qu'elles soient aussi dures que des pierres. C'est là le pain des Indiens de ces païs là, les isles orientales ne produisant ni ris, ni froment, ni seigle.

On cuit encore le sagu comme une boüillie, & pour cela on prend le plus fin de ce qui a été râpé, & on le mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie est si gluante, & file tellement, qu'encore que le pot où elle est, soit à la distance de quelques piés, on y en peut prendre assez considérablement avec le bout d'un bâton, en le trempant dedans; car lors-qu'on le retire il en enlève déja une portion à laquelle est atachée une grande queuë qui file, ainsi que je viens de le dire, & en tournant le bâton cette queuë s'entortille tout autour. J'en ai mangé diverses fois par curiosité, & je l'ai toujours trouvée d'un goût assez suportable. Quelques-uns croient qu'elle est bonne contre l'hidropisie, & contre d'autres maladies.

Les sagus ne sont pas hauts, mais leur tronc est épais. Leurs feüilles sont à-peu-près semblables à celles des cocos. Lors-qu'ils sont encore jeunes, on leur coupe au haut une de leurs plus grosses branches, & on aplique à l'endroit où elle à été coupée une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre à nœuds, & c'est là ce qui sert de pots, de cruches, de cannes, & de bassins. Dans ces bamboches il découle des sagus, en peu d'heures, une grande quantité de liqueur, de-sorte que de plusieurs arbres on en recüeille tous les jours sans faute, depuis que l'ouverture y est faite, une abondance

dance capable d'entretenir beaucoup de gens. La liqueur, à qui l'on donne le nom de Sagüar, Sagoüar, ou Sagauweer, eſt d'abord douce comme du miel, & il eſt aiſé de croire qu'alors elle eſt mal-ſaine. Mais on en prend une nommée Hoebat, ou Houbat, par le moien de laquelle on rend le ſagoüar amer. C'eſt le bruvage ordinaire de ces païs orientaux, & particuliérement d'Amboine.

Les cabarets des Hollandois de cette iſle en ſont toujours pourvus. Il eſt aſſez ſain lors-qu'on n'en boit que ſobrement, & il cauſe de l'apétit : mais quand on en prend par excès, il enivre, & rend les gens mal-ſains & pâles, les faiſant même enfler. Lors qu'on s'en eſt enivré on eſt ſi jaune & ſi défiguré, qu'il n'y a perſonne qui ne connoiſſe qu'on a fait débauche.

Quand le ſagoüar demeure doux, & qu'il ne prend pas d'amertume, ou qu'on ne le prépare pas pour en aquérir, il s'aigrit en très-peu de tems, & l'on s'en ſert comme de vinaigre. On y met auſſi du ſucre & de l'arack, qui eſt l'eau-de-vie des Indes.

Il s'agiſſoit, comme on l'a vu ci-deſſus, de réduire à la raiſon les habitans d'Aracky. Pour cet éfet, nous demeurâmes à la rade, ſans rien entreprendre, juſques-à-ce que le Gouverneur d'Amboine fût venu avec ſa flote, ainſi qu'il nous l'avoit ordonné.

Le 5. d'Octobre 1659. qui étoit un Dimanche, au matin, nous vîmes à l'Oueſt 44. corcorres & galalis qui portoient ſur nous. C'étoit la flote du Gouverneur, dont tous les bâtimens vinrent, par honneur, faire trois fois le tour

de

de chaque navire Hollandois. Le premier, ſur lequel étoit notre Général, portoit des pavillons & des flames, comme étant monté par l'Amiral général de cette flote; & il vint nous aborder, pendant-que les autres jettoient proche de nous leurs blocs courbes, qui leur ſervoient d'ancres.

Tous ces bâtimens Indiens, qui venoient des iſles orientales qui ſont en alliance avec les Hollandois, étoient remplis de Noirs, qui avoient pour armes des boucliers, des ſabres, des mouſquets, des piques, des aſſagaies, dont ils ne manquoient pas tous à l'ocaſion de faire leurs ridicules eſcrimes.

La conſtruction des corcorres & des galalis eſt toute extraordinaire à notre égard. Il y en a qui ſont fort longs & fort larges, aïant deux ponts l'un ſur l'autre. Ils ſont fort aigus à l'avant & à l'arriére. Ils ont à l'arriére un apartement particulier, fait comme une teugue, qui eſt pour le Commandant. Aux deux côtés pendent & s'élancent au-delà du bord deux avances merveilleuſes, comme ſi c'étoit de petites galeries, ou des échafaudages, faites de gabbagabbas, de roſeaux, & d'adap, liez enſemble, & joints par des bamboches qui ſont entre-deux, ſur quoi il peut tenir trente rameurs, pour nager de force par le calme, ou en cas d'autre beſoin.

Ils ont des mâts, des voiles, un gouvernail, des cordages d'écorces d'arbres, ou de brou de cocos. En cet état ils font beaucoup de chemin le long des côtes; mais ils ne ſe mettent pas au large, n'étant pas capables de téſiſter aux vents & à l'agitation de la mer.

Il y en a qui portent de petits pierriers, & dans les plus grands il y a des eſpaces pour loger 60. au 70. Indiens.

Le Gouverneur Hutſert aïant paſſé ſur notre bord, y tint conſeil de guerre, & ſuivant la réſolution qui y fut priſe, on vit le lendemain matin quantité de Noirs, demi-nuds, Rois, Princes, Oraucaies, venir de leurs bâtimens à notre bord, recevoir leurs ordres, pour aller ataquer les ennemis. On leur diſtribua des livrées & des marques pour ſe diſtinguer, qui étoient de petites bandes de toile de coton blanche, & chacun devoit en avoir une autour du bras, afin d'être reconnu. En éfet ce blanc étoit fort remarquable ſur la noirceur de leurs bras.

Après cela les Blancs & les Noirs firent nager vers le rivage leurs bâtimens, au bruit du canon, des trompettes, des tambours & des gomgommes Indiennes. Ils portérent droit ſur la petite ville d'Aracky, qu'ils prirent après une legére réſiſtance. Ils pourſuivirent les ſauvages Céramois, au-travers des bois, juſques ſur les montagnes : ils abatirent tous leurs arbres fruitiers, & brûlérent Aracky.

On fit quelques priſonniers, qui demeurérent eſclaves, & furent emmenez à Amboine. Il y en eut de tuez par la furie des Noirs, qui leur coupérent la tête, en ouvrirent le crane, prirent la cervelle, & la faiſant promtement rôtir, ils la dévorérent toute chaude. Ces barbares actions ſe commettoient à la dérobée, parce-que le Gouverneur les avoit défenduës ſur des peines très-griéves. Après cela ils rejoignirent ces têtes, & les emportérent

comme un Dieu. Il fait sa résidence à Méaco, où il a une superbe Cour. C'est lui qui a le pouvoir de conférer les titres d'honneur & les charges Ecclésiastiques.

Il y a diverses sortes de Bonzes, selon la diversité des Sectes. Les principaux sont toujours adroits & rusés. Ils adorent comme Dieux Amyda & Paca, qui ont été autrefois deux séducteurs parmi eux, & ils servent encore quelques autres Dieux subalternes. Ils en font des figures les plus épouvantables qu'il leur est possible, & ils les mettent dans leurs Pagodes. Ils leur adressent des priéres, & leur font des sacrifices.

Ils rendent aussi un culte au Diable, afin qu'il ne leur fasse point de mal. Ils ont beaucoup de Pagodes, qui sont tous construits de bois; mais ils ne sont pas grands, quoi-qu'il y en ait qui ont de grandes tours ouvragées de sculpture, & dorées, avec des statuës au haut, de-même qu'en plusieurs endroits autour des toits.

Ces Pagodes sont consacrez à différentes Divinités. Il y en a qui le sont au Diable. D'autres le sont aux Singes, où à leur Dieu Canon, qui a le commandement des eaux & des poissons, ou à Paca, ou à Amyda, ou à Chamis; & dans un de ceux qui sont consacrez à ce dernier, il y a autant d'Idoles que de jours dans l'année.

Les Bonzes ont la tête rase, & ils se la couvrent de bonnets faits de petites branches d'osier entrelassées. Ils portent de longues robes, & sont sous un Général qu'ils nomment

Bonzius. Les uns prêchent, les autres vivent dans la contemplation, d'autres dans l'exercice de la pénitence. Ils ont des couvents où ils se retirent. Ils font le service des Idoles dans leurs Pagodes, ou s'ocupent à brûler & à enterrer les morts. Ils font les cérémonies des funérailles; ils en réglent la marche, & les honorent du plus grand bruit qu'ils peuvent faire à fraper sur des bassins de cuivre, dequoi ils sont bien paiez.

La Réligion Catolique Romaine s'étoit établie au Japon avec une facilité merveilleuse, & en peu de tems; mais en peu de tems, aussi elle s'éteignit. François Xavier qui y prit terre le quinziême d'Août 1549. fut le premier Chrétien qui y ait prêché. Il fit beaucoup de fruit, & aiant été suivi d'un grand nombre de Jésuites, qui se répandirent en divers endroits, on vit en peu de tems beaucoup de Japonois embrasser la Réligion Catolique, & il y eut même des Rois qui en firent profession.

Ces progrès donnérent lieu à ceux qui les faisoient, d'envoier une Ambassade à Rome, qui fut la premiére & qui a été la derniére qu'on y ait reçuë de ce païs-là. Le Pape & le Roi d'Espagne y en envoiérent aussi, avec de riches présens. Mais les Eccléfiastiques aiant formé un complot, pour introduire les Portugais en plusieurs endroits du Japon, où ils n'avoient point encore d'accès, & les rendre maîtres de l'Empire, tous les avantages qu'ils avoient obtenus, s'en allérent en fumée, aussi-bien que leurs projets.

Les

eſcarmouchoient ; puis ils ſe retiroient dans le plus épais des bois, ſur les montagnes, ſur les rochers, dans les cavernes, où on les pourſuivoit autant qu'il étoit poſſible, & en revenant de ces pourſuites, on ruïnoit tout ce qui leur pouvoit être néceſſaire.

Quand on eut fait en ce lieu toute l'expédition qu'on y pouvoit faire, nous allâmes d'un autre côté de l'iſle, où nous trouvâmes une petite fortereſſe faite de cailloux entaſſez les uns ſur les autres, comme des murailles & des rempars. C'étoit là que les Goramois nous atendoient, & qu'ils eſpéroient nous embaraſſer beaucoup. Mais dès-que nous fûmes à terre, nous détruiſîmes leur fortereſſe. Enſuite on envoia tous les jours des partis compoſez de Blancs & de Noirs, dont ceux-ci tuérent quantité d'inſulaires, & les Blancs faiſoient des priſonniers, & les menoient à bord. Le reſte ſe retira ſur le ſommet des montagnes, où on ne pouvoit les aller chercher.

Notre flote fit ainſi tout le tour de l'iſle, brûlant toutes les négreries qui étoient le long du rivage, & ruinant les petites fortereſſes, dont les matelots portérent les cailloux dans le fond de cale des vaiſſeaux pour ſervir de leſt. Nos Indiens ne ſe laſſoient point de faire proviſion de têtes d'ennemis, en faiſant ſécher au Soleil & au feu le plus qu'ils pouvoient, pour avoir autant de preuves de leurs belliqueux exploits, & les porter en triomfe dans les ruës, puis en faire des préſens à leurs femmes.

Quand ils les eurent ainſi ramaſſées, ils les pen-

pendirent à l'arriére de leurs corcorres, & tous les jours ils se divertissoient à leur faire des avanies, à les insulter, à s'escrimer contre elles, à leur faire paroître des marques de fureur, à faire des sauts, à se baisser & à faire mille sortes de contorsions. Ceux qui n'avoient pas été assez heureux pour faire un si précieux butin, se garnissoient de noix de cocos, au-lieu de têtes, & faisoient devant elles tous les mêmes mouvemens, avec tant de violence, qu'il faut croire que quand ils étoient échaufez, ils s'imaginoient être aux mains avec leurs ennemis.

Néanmoins ils n'étoient pas tous généralement de même humeur: il y en avoit qui nous amenoient des prisonniers, & le Gouverneur les en recompensoit. Ces recompenses jointes à la douceur de leur naturel, les animoient autant & plus à poursuivre les ennemis, & à les saisir, que les autres n'étoient portez à les tuer. On nourrit fort-bien tous ceux qui furent pris, & on les emmena dans l'isle d'Amboine, où on les fit utilement travailler pour la Compagnie.

Dès-qu'on eut fait dans cette isle tout ce qu'on y pouvoit faire, on laissa le reste des insulaires dans leurs retraites inaccessibles, & on se rembarqua. Les isles de Goram, Sallowacky, Mannabocky, Ceramlau, & la partie orientale de la grande isle de Céram, de toutes lesquelles les habitans sont présentement ennemis des Hollandois, sont passablement fertiles. Il y a de hautes montagnes, de basses valées, des antres, des cavernes, des marais, & d'afreux déserts.

Pres-

Presque tous les habitans vont nuds, ainsi-qu'il a été dit. Leurs habitations sont construites de roseaux. Ils vivent de ce que les bois leur fourniſſent, de leur pêche, & de ſagu. Ils ſont opiniâtres, perfides, & ſanguinaires. Ils avoient rompu, par trahiſon, les Traités qu'ils avoient faits avec nous & avec leurs voiſins, aïant ataqué, en pleine paix, les bâtimens qui étoient allez ſur leurs côtes, maſſacré les équipages, & perſiſté depuis dans leur endurciſſement.

En partant, nos Indiens qui étoient à-peu-près au nombre de trois mille, firent de nouveau leurs contorſions, & jettérent en même tems de ſi grands cris, que le ciel & la terre, les bois & la mer, en retentiſſoient. On laiſſa quelques bâtimens devant Goram pour y croiſer. Nous dépaſſâmes la petite iſle de Ceramlau, & enſuite une iſle inondée, dont il ne paroiſſoit plus rien qu'un bois d'arbres nommez Mangamanges, qui étoient encore verds.

Après cela nous vîmes les montagnes de Goelegoele, ou Goulegoule, dont les ſommets s'elèvent juſqu'aux nuës. C'eſt auſſi un païs ennemi, étant la partie de Céram qui eſt au Sud-eſt. Nous y mouillâmes l'ancre, ſous le fort des Hollandois. Les Noirs y brûlérent bientôt les négreries des Céramois, & les pourſuivirent auſſi juſques dans leurs montagnes.

Toute cette expédition étant achevée, le Gouverneur d'Amboine s'en retourna dans ſon iſle, avec ſa flote, qu'il congédia quand il y fut arrivé. Pour notre vaiſſeau, il de-

meura encore quelques jours à l'ancre devant Goulegoule, & le Commandant m'ordonna d'aller à terre penſer un pauvre ſoldat, à qui un ſanglier avoit déchiré la hanche & la cuiſſe, & fait pluſieurs bleſſures terribles. Je le fis mener à bord, où, par la grace de Dieu, il guérit avec le tems.

Pendant-que j'étois à terre je viſitai le fort des Hollandois, qui étoit ſur un rocher que la mer lavoit de ſes ondes. Ce qu'il y avoit de Hollandois y vivoit fort pauvrement, n'aïant que des habitations faites de roſeaux. Enfin nous quittâmes auſſi Goulegoule, & nous reprîmes la route d'Amboine.

Quand nous fûmes hors du golfe, & au large, en navigeant à la vuë de la côte de Céram, nous découvrîmes de l'autre côté la montagne ardente & les autres iſles de Banda, & aïant dépaſſé le golfe poiſſonneux de Hay, nous vîmes les iſles de Naſſalau & d'Onymo. Les Hollandois ont dans chacune de ces iſles un fort, dont les garniſons vivent plus commodément que celle de Goulegoule: auſſi y a-t-il des païſages agréables, de beaux jardins, des riviéres fort-claires, des montagnes couvertes de bois toujours verds, & ſurtout quantité de girofles, qui y croiſſent admirablement.

Les inſulaires y vivent fort paiſiblement, toujours prêts à ſervir en guerre, quand on les mande, & s'entretenant fort-bien avec les garniſons. Enſuite nous dépaſſâmes Omy, qui n'eſt pas moins fertile en clou de girofle, & nous allâmes moüiller l'ancre devant Amboine, le dernier de Novembre 1695. Ce fut

la quatrième fois que je retournai dans cette isle.

Après une expedition où nous avions manqué de beaucoup de commodités, & assez soufert, nous espérions de nous y rafraîchir; mais deux jours après notre venuë, nous reçûmes ordre de partir pour Bouro, où nous devions atendre une puissante flote, équipée en guerre, pour aller combattre les habitans de Macassar, dans la grande isle de Célébes. On disoit qu'ils menaçoient de détruire par le fer & par le feu les isles de Bouro, de Manipe, de Kielang, & les autres d'alentour.

Ainsi il fallut promtement se pourvoir de quantité de choses dont on avoit besoin, & recevoir à notre bord un drapeau de soldats qui s'y embarquérent. Ensuite nous mîmes à la voile par un vent d'Est, & allâmes ancrer pour la seconde fois dans la baie de Cayelles. Nous y trouvâmes le vaisseau *le Roi de Pologne*, qui y chargeoit du bois. Pendant-que nous atendions ceux qui devoient nous joindre, on s'ocupoit à la pêche, qui étoit si bonne qu'on en entretenoit tous les jours 128. hommes.

Au commencement de Décembre 1659. la mer fut tellement agitée, que les houles roulant impétueusement jusques dans la baie, & contre le rivage, nous firent chasser sur notre ancre, & nous poussérent vers la terre, jusques dans le refrein. Mais nos mariniers diligens affourchérent vîte le vaisseau encore assez loin du rivage, & le mirent hors d'état de périr. Cette manœuvre nous servit alors, & le lendemain après midi que nous

fûmes encore ſubitement battus d'une tempête dont la violence fut extrême ; mais elle ne dura pas longtems. Quoi-que toutes les voiles fuſſent ferlées, & que le vaiſſeau fût afourché, il ne laiſſa pas d'être jetté ſur la côte, & les ſabords ſe trouvérent ſous l'eau.

Dans ce commun péril nous fûmes trois Hollandois beaucoup plus expoſez encore que les autres, & vîmes la mort plus préſente à nos yeux. Notre Enſeigne, qui n'avoit qu'une main, aïant perdu l'autre à la guerre, moi & un autre, étions allez enſemble, au matin qu'il faiſoit beau tems, nous promener à terre. Nous avions paſſé devant notre fort, par la négrerie des Indiens, dans le bois, & aſſez avant dans les terres, où, pendant la plus grande ardeur du Soleil, nous étant trouvez auprès d'un clair ruiſſeau, à l'ombre, nous voulûmes prendre le plaiſir de nous y rafraîchir, & de nous y baigner.

Cette petite riviére couloit du haut de la montagne, paſſoit au-travers des bois, & tomboit au bas dans le vallon. Après nous y être rafraîchis, il nous prit envie de viſiter encore les lieux voiſins. Nous vîmes dans un endroit ſauvage & inculte, les huttes des habitans de Bouro, auſſi ſolitaires que ſont les hermitages. Quelques-unes de leurs femmes ſe baignoient dans la riviére, & étoient occupées à ſe laver & à ſe peigner. Mais nous voiant elles prirent la fuite, & coururent toutes nuës au-travers du bois qui étoit plein d'épines.

Après cette courſe, nous allâmes viſiter le Commandant du fort, qui ſe nommoit Jean

van

van Leypſig, qui nous pourvut d'un canot pour retourner à bord, & d'un ſoldat pour ramener le canot. Pendant-que nous nagions vers le vaiſſeau, qui étoit à demi-lieuë de nous, nous vîmes l'orage fondre de deſſus les montagnes, & rouler ſi-rapidement, que nous eûmes deſſein de retourner à terre. Mais nous étions déja ſi-proche du navire, que nous eſpérâmes gagner juſques à ſon bord, avant-que l'orage nous eût ateints.

Nous nageâmes donc de force, continuant notre route. Mais l'orage nous ſurprit juſtement comme nous étions ſur le point d'aborder, & il n'y eut pas moien de ſe ſoutenir un moment contre ſa violence. Il fallut laiſſer aller à la dérive & à la merci des flots le petit canot, qui n'avoit pas deux piés de large & dix piés de long. Nous courûmes ainſi, ou plutôt nous volâmes ſans ramer, & ſans ſavoir où nous allions donner; car à-peine pouvions-nous voir ce qui étoit autour de nous. Le bruit du vent, le fracas du tonnerre, la groſſe pluïe qui tomboit, ne nous permettoient pas ſeulement de nous entendre dans notre canot.

Si cet orage ne fut d'abord que dans l'air, il fit bientôt après enfler la mer, & par conſéquent tanquer & culer notre très-petit bâtiment, qu'il fallut laiſſer courir vent arriére, quoi-qu'il en pût arriver. Mais il fut incontinent rempli d'eau, & prêt à s'enfoncer. Nous eûmes beau faire ſervir nos chapeaux de ſeillaux, cela n'étoit pas ſufiſant pour vuider le canot, & l'eau les eut promtement pénétrez.

On peut bien s'imaginer en quel état nous étions alors, & si nous avions aucune espérance d'échaper, d'autant-moins que nous ne savions pas nager. Mais Dieu, à qui nous avions notre recours, nous envoia la promte délivrance dont nous avions besoin. Car ne sachant si nous étions en haute mer, proche d'écueils ou d'autres dangers, nous nous vîmes tout d'un coup près du rivage de Bouro, justement lors que notre canot fracassé par les brisans couloit à fond. Quoi-que nous y coulassions aussi, nous fûmes consolez quand nous sentîmes le fond ferme sous nos piés. Nous passâmes donc au-travers des brisans, & nous nous rendîmes sur la pointe de la baie.

Cependant nous n'avions pas encore évité tous les dangers. Il fallut aller le long du rivage, passer des riviéres, s'y mettre dans l'eau jusqu'au cou, au hazard d'être dévorez par les crocodiles. Les tonnerres continuoient à gronder, les vents à souffler, & la pluïe à tomber sur nous. Néanmoins nous parvînmes aux villages des insulaires, dont tous les toits des maisons avoient été emportez. Quelques-uns même des arbres qui leur servoient de piliers, avoient été déracinez, & avoient la cime en bas. Enfin pendant tout le tems que j'ai été dans les Indes je n'y ai pas entendu de si horribles coups de tonnerre. Ensuite aïant gagné jusques au fort, le Commandant prit grand soin de nous, & la nuit, quand l'orage eut cessé, nous nous remîmes dans un autre canot, & retournâmes à bord.

Peu de tems après, le Fiscal d'Amboine vint dans cette baie avec quelques vaisseaux, pour y faire

y faire construire une nouvelle forteresse, plus considérable que celle qui y étoit, de-peur que les habitans de Macassar n'entrepriſſent de l'ataquer. Aussi-tôt on mit la main à l'œuvre, les insulaires de Bouro travaillant avec beaucoup d'ardeur à couper les bois, à en faire des palissades, & à les porter au lieu où elles devoient être emploïées.

En ce même tems-là, il y eut un furieux tremblement de terre dans cette isle, de-même qu'en plusieurs autres lieux de l'Orient, sur-tout à Amboine. Les montagnes furent ébranlées, & les vaisseaux qui étoient à l'ancre sur 30. & 40. brasses, se tourmentérent comme s'ils se fussent donné des culées sur le rivage, sur des rochers, ou sur des bancs. L'expérience nous aprend tous les jours que la même chose arrive en pleine mer, où l'on ne trouve point de fond, & que quand la terre tremble les vaisseaux viennent tout d'un coup à se tourmenter jusques dans les endroits où la mer étoit tranquille.

Quand le Fiscal s'embarqua pour retourner à Amboine, il fit enlever près de 50. des plus considérables habitans de Bouro, qui avoient été acusez d'infidélité, & il les emmena pour répondre à cette acusation. Nous reçûmes ordre alors d'aller croiser le long de la côte septentrionale de l'isle de Bouro, sur les vaisseaux de guerre & les jonques de Macassar, & de les insulter de telle maniére qu'on les fît périr, ou qu'ils fussent contrains de s'en retourner. Ainsi nous levâmes l'ancre de la baie de Cayelles, le lendemain de Noël, & courûmes à l'Ouëst, jusques-à-ce que nous fussions

proche des montagnes de Tamahoo ; & d'un autre côté nous eûmes la vuë des isles de Soelo, ou Soulo.

Nous croisâmes dans ces parages jusques au commencement de l'année 1660. qu'un autre vaisseau venant d'Amboine nous y joignit. Il nous aprit qu'il étoit venu un assez grand nombre de vaisseaux de Batavia, qui avoient aporté les nouvelles que la paix étoit faite entre les Hollandois & le Roïaume de Bantam; ce qui avoit beaucoup fait diminuer de prix les denrées à Batavia.

Après avoir longtems croisé à la vuë de Tamahoo, l'eau nous manqua, & laissant l'autre vaisseau sur la croisiére nous retournâmes moüiller dans la baie de Cayelles, pour y en prendre. Nous trouvâmes le nouveau fort achevé, & en état de résister à de puissans ennemis, y aïant pour cet éfet des munitions, une bonne garnison ; & des apartemens pour y loger. Il retint le nom de Manderlaha que l'autre avoit.

Dès que nous eûmes fait de l'eau, nous reprîmes la route de la croisiére. Mais nous fûmes retardez par une grosse tempête, pendant laquelle nous vîmes floter sur l'eau des fruits, comme des noix de cocos, des melons, des limons, qui nous firent croire qu'il avoit péri quelque bâtiment des Soulonois, destiné pour Manipe, ou pour Bouro. Après avoir rejoint notre autre vaisseau, & croisé encore quelques jours, sans découvrir aucuns ennemis, on vit que les équipages étoient ataquez de maladies ; ce qui fit prendre la résolution d'aller dans la baie de Tamahoo, où l'on espé-

eſpéroit trouver quelque choſe pour les malades ; & en éfet nous y entrâmes, & laiſſâmes tomber l'ancre au milieu de la baie.

Pendant-que les matelots faiſoient de l'eau, nous allâmes nous promener à terre, avec nos hauts Officiers. Dans cette ſaiſon, qui eſt celle de l'Hiver en Hollande, il fait là une chaleur inſuportable, & pour l'évitér nous entrâmes dans le bois, & allâmes du côté de l'aiguade, qui eſt une agréable riviére, ſur le bord de laquelle il y a des arbres qui donnent de l'ombrage & de la fraîcheur. Mais pour nous mieux rafraîchir nous nous depoüillâmes, & nous jettâmes dans l'eau ; puis en étant ſortis nous fîmes ſous les arbres un bon repas de ce que nous y avions aporté.

Après cela nous continuâmes notre promenade à-travers les bois & les déſerts, juſques à un lieu où il y avoit quantité d'arbres chargez de Limaſſes, qui ſont une ſorte de Limons acres, qui tomboient des arbres, pour peu qu'on les ſecoüât. On en prit autant qu'on en put emporter, pour rafraîchir les malades.

Nous ne vîmes le long de la baie de Tamahoo, qu'une ſeule Noire, qui couroit toute nuë, & qui ſe ſauva par la fuite ; mais point d'hommes. Si on l'eût priſe, on l'auroit envoiée à Cayelles, où doivent demeurer tous les Sauvages de l'iſle Bouro, ſuivant le Traité fait avec les habitans, pour y cultiver la terre, & rendre la côte de Cayelles fertile, pour leur profit & pour notre commodité.

Nous trouvâmes la baie de Tamahoo fort-commode, & propre à contenir un grand nombre de vaiſſeaux. Le rivage en eſt blanc :

il eſt parſemé de bois, ſans qu'il y ait ni maiſons, ni tentes, ni habitations d'Indiens. Tout y eſt triſte, ſolitaire & déſert. Il eſt environné de très-hautes montagnes, qui atteignent juſqu'aux nuës. Néanmoins nous pouvions bien voir qu'elles étoient couronnées de beaux arbres verdoians: auſſi n'y géle-t-il point, & il n'y tombe ni nége ni grêle. Quand le tems eſt clair & ſerein, on découvre ces montagnes de dix-huit ou vingt lieuës de loin. Elles ſont au bout occidental de l'iſle Bouro, qui a plus de 30. lieuës de tour.

Nous retournâmes ſur la croiſiére, où aïant paſſé encore quelques jours, ſans rien découvrir, nous allâmes une ſeconde fois à Tamahoo, pour y prendre des limaſſes, puis nous nous rendîmes de nouveau à notre poſte, où nous fûmes battus de pluſieurs tempêtes. L'autre vaiſſeau nous aïant quittez pour aller à Cayelles, nous fûmes bientôt contrains de le ſuivre, à-cauſe de l'hydropiſie, du ſcorbut & du flux de ſang, dont les équipages étoient ataquez.

Quand nous eûmes pris notre cours de ce côté-là, nous découvrîmes deux vaiſſeaux à voiles quarrées, qui cotoïoient l'iſle de Bouro. Nous les joignîmes, & trouvâmes que c'étoit deux grands canots, pontez & avec des teugues, des iſles de Soulo, ci-deſſus mentionnées, d'où ils venoient, pour aller vendre à Manipe leur cargaiſon, qui conſiſtoit en diverſes ſortes de beaux fruits, en poules, en œufs & en poiſſon ſec. Ce fut une heureuſe ocaſion de ravitaillement pour nous. Nous en achetâmes beaucoup, au prix du marché

du

du lieu où les Indiens alloient, car nous en avions connoissance, & nous paîâmes en vieux fer rouillé & inutile, & en toiles de coton. Les Malais donnent aux vieilles ferrailles le nom de Bésié, qu'on donne en Hollande aux vieilles femmes, & ce vieux fer nous servit plus alors que si c'eût été de l'or ou de l'argent, car il procura des rafraîchissemens aux malades qui en avoient un besoin extrême.

Nous conseillâmes aux canots de Soulo de nous suivre à Cayelles, leur assurant qu'ils s'y déferoient plus avantageusement du reste de leurs denrées qu'à Manipe; ce qu'ils firent, & ils ne s'en repentirent pas: au-contraire ils s'en retournérent fort contens du négoce qu'ils avoient fait.

Les isles de Soulo gisent à quelques lieuës au Nord de la baie de Tamahoo. Elles sont fertiles en fruits, en denrées, & en plusieurs choses nécessaires à la vie des hommes. Les habitans sont tout-à-fait noirs, mais doux. Ils ne sont vêtus que depuis la ceinture en bas. Ils cultivent mieux leurs terres & éxercent plus la pêche que ceux de Bouro. Ils sont gais, comme ceux d'Amboine, & travaillent volontiers pour fertiliser de plus en plus leurs isles.

En continuant notre route vers Cayelles, nous rencontrâmes la flûte *le Pinson*, qui alloit à Tamahoo, croiser à notre place. Elle nous aprit qu'il étoit encore arrivé à Amboine des vaisseaux de Batavia, qui y avoient aporté plusieurs nouvelles de notre Patrie, entre-autres qu'il y avoit eu un sanglant com-

bat naval entre les Suédois & les Hollandois, dans le Sond.

Après avoir ainſi raiſonné, *le Pinſon* continua ſa route, & nous la nôtre. Enſuite nous rencontrâmes encore un autre vaiſſeau Hollandois, qui alloit auſſi croiſer devant Tamahoo. Quand nous fûmes à Cayelles, on permit aux malades d'aller à terre, & ce remède leur fut ſi ſalutaire, qu'on les vit bientôt guéris.

Lors-qu'on ſe fut rafraîchi, nous reçûmes ordre de quitter la rade, & d'aller nous poſter comme garde avancée, au-delà du cap qui enferme la baie. Le Capitaine Paul, dont il a été déja parlé, vint monter notre vaiſſeau, en qualité de Commandant de tous ceux qui étoient dans ces parages, qui y croiſoient, ou qui y paſſoient; & alors nous fîmes pavillon au grand mât.

Dès-que nous fûmes à notre poſte, les matelots allérent à terre, où ils abatirent des arbres, & en firent des paliſſades, pour emmener à Amboine. On trouva quantité d'ébéniers, mais ils étoient fort noüeux. Un jour que nous étions à l'ancre, nous vîmes, après midi, une pompe de mer, ou un nuage épais qui atiroit & élevoit en l'air l'eau de la mer, & qui venoit fondre droit ſur nous. Nous ôtâmes auſſi-tôt tout ce qui pouvoit donner priſe au vent. Mais la pompe paſſa juſques au-delà du cap à-côté duquel nous étions moüillez.

Nous conſiderâmes avec admiration la maniére dont l'eau ſalée eſt enlevée de la mer par un tourbillon de vent, l'écume en montant

juſques

jusques aux nuës, comme un goufre tournoïant. La pompe aïant passé par-dessus notre vaisseau passa encore par-dessus la terre qui fait le cap, abatant des arbres, & éfraïant les ouvriers qui travailloient dans le bois, où ils ne se trouvoient pas en seureté; & elle alla se précipiter de l'autre côté du cap. Mais elle ne dura pas longtems, & en sa place nous eûmes une grande ondée de pluïe, & ensuite encore un tems calme, & un Soleil clair & luisant.

Nous avons vu plusieurs de ces pompes pendant notre séjour dans l'Asie. Lors-que sous un nuage il paroît une pointe aiguë qui pend en bas, & qui est chassée par un violent tourbillon, elle atire ordinairement l'eau de la mer l'élève, & la convertit en eau douce. Cette pompe aïant ateint le nuage, le grossit en un moment d'une façon si extraordinaire, que souvent on ne voit tout-autour que des nuées épaisses & sombres, qui en crevant répandent une abondance d'eaux. Ce sont des merveilles de la Nature, ou plutôt de l'Auteur de la Nature, que nos yeux voïent, mais dont nous ne saurions rendre raison.

Nous voïions souvent passer près de notre poste des bâtimens de divers païs. Il en vint deux petits de Batavia, jetter l'ancre auprès de nous, à qui le Commandant ordonna d'aller croiser devant Tamahoo. Quand ils furent sortis de la baie, le plus grand nommé *La Petite Batavia*, fut surpris par une de ces pompes, & sombra subitement sous ses voiles carguées, à une demi-lieuë de l'autre, qui se nommoit *Les Armes de Batavia*, & qui continuoit sa route, sans se sentir de l'orage, ne

pouvant aller du côté de la pompe, pour tâcher de sauver les gens qui périssoient.

Il y en avoit encore trente & un en vie, qui luttoient contre les flots, au milieu desquels ils étoient exposez, aïant un petit canot, qu'ils avoient retiré avec autant de bonheur que de peine, de dessous la voilure de leur vaisseau renversé. Ceux qui ne savoient pas nager s'étant mis dedans, les autres, entre lesquels étoit le Maître, se mirent sur la quille du gros bâtiment, laquelle étoit en haut, en atendant que leur conserve, qui n'avoit point de canot, les vint querir, ou qu'on leur renvoïât le canot qui y portoit les autres. Mais l'avant du vaisseau renversé sur le côté, s'étant tout d'un coup tourné en bas, il coula promtement à fond, & il y eut quatre de ces nageurs qui s'étoient retirez sur la quille, qui tombant dans le tournant que le bâtiment fit en l'eau, se noiérent.

Les autres nageant toujours, se maintinrent jusques-à-ce qu'ils pussent se sauver sur *les Armes de Batavia*; puis ils vinrent à notre bord nuds & destituez de tout, vrais objets de douleur & de compassion. Notre Amiral envoia le Maître avec le premier & le second Pilote, au Gouverneur d'Amboine, qui croisoit lui-même proche de Manipe. Le Maître aïant été accusé, fut mis aux fers & envoié à Batavia, où il se justifia, & fut rétabli dans son emploi.

Cependant les croiseurs de Tamahoo revinrent nous joindre, sans avoir rien découvert. Notre Amiral quitta notre bord, & passa sur un autre, nous donnant ordre d'aller encore

core une fois seulement sur la croisiére, parceque comme notre vaisseau étoit chargé de palissades, il falloit le renvoier.

En croisant nous rencontrâmes un vaisseau Hollandois, qui venoit de Batavia, & qui alloit à Amboine. Les nouvelles qu'il nous aprit, furent qu'il étoit parti le mois précédent, avec cinq autres vaisseaux tout remplis d'hommes, sous le commandement de Jean van Dam & de Jean Truytman; mais que sur la côte de Botton la brume l'avoit fait écarter des autres: qu'il soupçonnoit qu'on avoit un grand dessein, puis-qu'on avoit assemblé 25. voiles, & qu'on avoit fait embarquer 3000. hommes: que le rendévous étoit à Amboine, mais qu'on n'en savoit pas davantage.

Ce que nous vîmes de plus sur notre croisére, fut une armée innombrable de poissons, qui environna notre vaisseau, qui le suivit, & qui fit jour & nuit ses bordées avec nous. Nous en prenions tous les jours à l'hameçon autant qu'il en falloit pour nourrir l'équipage, & cette ocupation soulageoit un peu notre ennui. Nous nous serions pourtant encore mieux consolez, si nous avions eu du beurre de Hollande & des citrons pour aprêter le poisson, avec de bon pain & du vin de France pour le faire manger. Cependant on ne laissoit pas de s'accommoder d'huile de Lisbonne au-lieu de beurre, de ris au-lieu de pain, de vinaigre au-lieu de citrons, d'arack au-lieu de vin de France, & d'eau au-lieu de biére.

Néanmoins nous avions dessein d'aller à Tamahoo chercher des limasses, si la flûte *la*

Boüée à la Veille, ne fût venuë nous aporter l'ordre de retourner incessamment à Cayelles. Sur notre route, les poissons continuérent à suivre notre vaisseau, & nous en prîmes tant que nous en fournîmes à l'autre bâtiment qui navigeoit de compagnie avec nous; & il eut beau s'aprocher du nôtre, & marcher dans nos eaux, pour atirer auprès de lui une partie du poisson, il n'y put réüssir. Ces habitans de la mer voulurent nous servir d'escorte jusqu'à Cayelles, & ils ne nous quittérent point que nous ne fussions à cette baie; ce qu'ils firent sans doute alors à-cause du fond qu'ils trouvoient trop près.

Il y avoit là des vaisseaux Hollandois qui chargeoient des palissades, & dès-qu'il y en avoit de chargez ils partoient pour se rendre à Amboine, où nous espérions aussi aller. Mais nous eûmes ordre de jetter à la mer toutes les nôtres, d'aller abattre du bois de Lalari, qui est plus dur & plus durable, d'en faire de nouvelles, & d'en recharger notre vaisseau, pour prendre ensuite la même route que les autres.

Nous nous avançâmes donc vers le fond de la baie, où il y avoit comme une forêt de lalaris, dont le bois étoit rouge & dur comme du fer, & qui non-seulement avoient crû dans les marais, mais même, pour la plupart, dans l'eau salée. L'envie de retourner à Amboine fut si forte que les soldats, de même que les matelots, mirent la main à l'œuvre, & la charge fut bientôt prête.

Pour nous, nous étions occupez à pêcher avec la seine, & nous fournissions du poisson aux

aux ouvriers. Une fois, vers la fin de la nuit, nous nous mîmes dans le canot, au nombre de 14. & lors-que la Lune se leva, nous nous trouvâmes proche d'un banc qui nous environnoit. Nous sautâmes à la mer, où nous étions jusqu'à la ceinture, & quand nous fûmes au brisant, l'eau nous montoit jusqu'à la gorge. Nous retirâmes la seine qui avoit 90. brasses de long, &, ce premier coup, la pêche fut bonne. Mais le second coup, aïant fermé la seine dans l'eau, nous y vîmes un monstre que nous crûmes être si-afreux, que la plupart de nos pêcheurs se tournérent vers le canot pour s'y sauver.

Cependant à la clarté de la Lune, nous vîmes que le monstre dont il s'agissoit, étoit un Emperador, qui se debattoit si-fort, que chacun étoit obligé de s'en éloigner, & que la seine se rompit. Toutefois le poisson s'y embaraſſa tellement, que nous l'enlevâmes promtement au-dessus de l'eau, & alors nous en fûmes les maîtres, car il mourut à l'instant. Nous le tirâmes avec une peine incroiable dans le canot, qui en fut si chargé, que nous n'osions presque nous y mettre. Enfin nous regagnâmes le bord de notre vaisseau, où le poisson fut hissé avec les palans. Il avoit dix-sept piés de long, & comme on n'avoit pas dessein d'en tirer de l'huile, on le dégagea de la seine, on le coupa par tranches, & on les jetta à la mer.

Avant-que de quitter pour la derniére fois la baie de Cayelles, qui est au Nord-est de l'isle de Bouro, je dirai qu'elle est environnée de montagnes, de bois, & de campagnes assez fertiles,

tiles, & que toute l'isle est ainsi diversifiée, & de plus elle est arrosée de plusieurs riviéres & ruisseaux. Mais les Indiens de cette isle sont obligez d'habiter autour de la baie, pour être sous notre protection, de couper les bois & les halliers, de brûler les halliers, de cultiver la terre & de la mettre en état de produire.

Nous comptions déja 14. négreries, ou villages, autour de Cayelles. Les maisons étoient construites de roseaux & d'adap, d'une grandeur médiocre, quelques-unes étant pourtant séparées en apartemens. Les Noirs y vivoient fort tranquillement, s'ocupant à étendre les bornes des terres qu'ils cultivoient. Ils avoient déja de jolis jardins, des campagnes ensemencées, & des vergers. Ce que cette isle produit est premiérement des noix de cocos, du pynang, des bananes, des fèves, du Catyang, c'est-à-dire une sorte de petits pois, du millet, de l'orge, du tabac, des patates, des herbes potagéres. On trouve quelques chats-civettes dans les montagnes, qu'on vend à nos gens à bon marché.

Autrefois les insulaires habitoient ici & là, dispersez le long du rivage, ou plus avant dans les terres & dans les bois, en de petites huttes de la hauteur d'un homme, au-lieu que présentement on peut dire que leurs maisons sont raisonnables. Ils se nourrissent de sagu, de millet, de fèves, de ris & de poisson sec.

Quelques-uns commencent à suivre la Loi de Mahomet, à l'éxemple de ceux de Ternate; mais la plupart adorent encore les Crocodiles & les

& les Caymans, dont ils content, d'un air sérieux & rempli d'admiration, mille fables comme celle-ci.

Un saint Crocodile étant autrefois devenu amoureux d'une des filles du Roi de l'isle, qui étoit fort-belle, venoit tous les jours sur le rivage, d'où il entraînoit hommes, femmes & enfans, & il les dévoroit. Les habitans résolurent de s'assembler tous, d'épier l'occasion, de surprendre le Crocodile & de le tuer. Ils se mirent donc sous les armes, & attendirent qu'il parût. Il vint en éfet, & cria en langue du païs, qu'on se donnât bien de garde de l'insulter, parce-qu'il étoit assez puissant pour les faire périr, avec toute leur isle, & qu'il le feroit en éfet, à-moins qu'on ne lui fît présent de la fille de Roi, & qu'on ne la lui abandonnât: mais que si on le faisoit, il seroit le protecteur de l'isle, & la combleroit de bénédictions.

Les insulaires ne purent pas résister à tant de promesses & de menaces. Ils allérent querir la Princesse, même du consentement du Roi son pére, & la menérent à l'endroit du rivage où le monstre paroissoit tous les jours. Ils la liérent à un pilier, où le Crocodile alla la prendre & l'emporta. C'est du commerce qu'ils eurent ensemble, que sont venus tous les Crocodiles, selon le sentiment de ces gens-là, & à-cause de cela ils les honorent comme étant des Divinités; de-sorte qu'ils étoient fort mécontens quand nous en prenions quelques petits dans la seine, & que nous les tuïions sur le rivage; & ils tâchoient de prévenir ce sacrilége, autant-qu'il leur étoit possible.

Les

Les insulaires de Bouro, tout-idolâtres qu'ils sont, contractent pourtant des mariages à leur maniére. Un jeune homme qui recherche une fille, va l'acheter de ses parens, pour quelques merceries, pour des denrées, ou pour quelques autres choses de peu de valeur; si-bien qu'un homme est estimé riche quand il a plusieurs filles. Leurs vêtemens sont peu de chose, ou plutôt ce n'est presque rien, puis qu'ils consistent en un morceau de toile, ceint autour de leurs reins, qui leur descend à-peine jusqu'aux genoux.

Les femmes qui sont en travail d'enfant, n'envoient point querir de sage-femme: elles n'ont point besoin de gardes, de nattes, de corbeilles à langes, de chaises d'enfans, ni de tous les autres embaras. Elles ne se mettent pas en peine d'allumer du feu pour échauffer l'enfant qui vient de naître, ni de regarder si pas un de ses petits membres n'est offensé. Elles ne se mettent point non-plus au-lit. Elles vont à l'heure même porter leur enfant à la riviére, où elles se lavent, & le lavent aussi, & elles n'en sont pas plus malades.

On m'a encore dit comme une vérité, que lors-que la femme est acouchée, le mari se met au lit, fait le malade, & est gouverné & traité comme tel par sa femme, qui se donne la peine de lui aprêter quelque chose de bon, nonobstant la foiblesse où elle se trouve souvent. Dès leur jeunesse les enfans se veautrent & se roulent dans le sable, comme de petits cochons. Au-lieu de berceau pour les mettre, on suspend en l'air une petite natte quarrée, atachée par les quatre coins: on met

l'enfant

l'enfant deſſus, & au-lieu de le bercer on le brandille, pour l'endormir, juſques-là qu'il en tombe quelquefois à terre. Les enfans, garçons & filles, vont tout-nuds juſqu'à l'âge de 12. ans.

Quand quelqu'un meurt, ſes parens & ſes voiſins viennent faire de grands cris au ſujet de ſa perte. Ils enterrent le corps dans un ſépulcre muré avec de l'argille & de la pierre, & couvert de-même, pour le garantir des bêtes ſauvages. Après l'enterrement ceux qui ont crié, & mené le deüil, ſont invitez à un feſtin, tel qu'on peut le leur faire, où ils mangent & boivent joïeuſement, danſant, chantant & ſautant de toute leur force.

Dès-que nous eûmes notre charge de paliſſades, nous prîmes congé du Commandant Jean van Leypſig, & fîmes voiles vers Amboine. Nous eûmes beaucoup de gros tems ſur la route, & il ſe fit des voies d'eau à notre navire. Cependant nous avançâmes aſſez proche de la baie d'Amboine; mais les vents contraires nous firent encore reculer juſqu'à Cayelles, parce-que nous ne pûmes ancrer, ne trouvant point de fond.

Pendant-que nous étions aînſi repouſſez en mer, nos vivres ſe conſumoient, ſi-bien que nous n'avions plus ni lard ni viande, & nous étions réduits à un peu de ris & d'eau. Enfin nous vîmes un vaiſſeau qui venoit d'Amboine pour aprendre de nos nouvelles, parceque le bruit y couroit que nous avions fait naufrage. Mais ils nous trouva tous ſains & ſaufs, par la grace de Dieu, au nombre de 125. hommes, qui reçûmes avec bien du plaiſir

sir un tonneau de viande qu'il nous donna. Sur le soir nous décheûmes de la riviére des Meurtriers, & de la pointe de Cambelle. Mais le lendemain nous dépassâmes les trois petites isles qu'on nomme les Trois Fréres, où nous reçûmes encore quelques rafraîchissemens; & le vent nous étant devenu favorable nous allâmes jetter l'ancre dans la baie d'Amboine.

Célébes est une isle qui gît à-peu-près à moitié chemin d'Amboine à Batavia, qui a environ 300. lieuës de circuit, & est divisée en plusieurs Roïaumes, dont celui de Macassar est le plus puissant, de-sorte qu'il domine presque sur tous les autres, ou que du-moins ils n'osent rien entreprendre qui lui puisse être desagréable.

Quoi-que le Roi qui regne aujourdhui à Macassar, & ses prédécesseurs, aïent feint d'être amis des Hollandois, ils ont pourtant toujours été leurs ennemis jurez, même dès le tems que notre nation à commencé son commerce dans les Indes Orientales, jusques-là qu'on fut obligé d'armer pour se vanger du tort qu'ils nous faisoient, & pour les réduire à la raison, ainsi-qu'il arriva.

Les peuples de ce Roïaume sont naturellement fiers & hautains, braves soldats, & ne peuvent se résoudre à céder à qui que ce soit. Par cette raison, ils ont été toujours jaloux de Batavia & des Hollandois, dont ils voioient la puissance augmenter dans les Indes; & ils n'ont épargné ni artifices ni perfidies pour s'y opposer. Le Roi emploioit toutes sortes de moiens, & prenoit toutes sortes de figures,

se

ſe revêtant tantôt de la peau du renard, tantôt de celle du lion, pour tâcher de les chaſſer d'Amboine, de Banda & des Moluques. Il y envoioit de groſſes flotes, dont il ſe promettoit beaucoup, & qui s'en retournoient ſans avoir rien fait, ou après avoir été bien battuës.

Enfin il demanda la paix, & les crédules Hollandois, qui s'imaginoient qu'il étoit las de la guerre, & qu'il vouloit vivre en repos la lui acordérent. Pendant-qu'ils ſe croioient en ſureté de ce côté-là, il conſpira avec les Portugais qui l'obſédoient ſans ceſſe, & qui lui inſpiroient encore de mauvais deſſeins, & tâcha de gagner les Indiens des mêmes iſles Moluques, d'Amboine, de Banda, & des autres qui en ſont voiſines. Il leur ofrit des préſens, & leur promit de grandes recompenſes, les menaçant en même tems de les exterminer, s'ils refuſoient d'entrer dans ſes interêts.

Cette maniére de pratiquer les gens contre nous, a été ſouvent miſe en uſage, & nous a cauſé beaucoup de deſordres. Pendant-que, ſelon le naturel de la nation, elle ſe repoſoit ſur la foi des Traités, & ne ſongeoit à rien moins qu'à ſe précautionner contre ce qu'on tramoit pour la détruire, on l'a ſouvent ſurpriſe, auſſi-bien en Europe qu'aux Indes, & dans cette derniére région, on en a fait pluſieurs grands & cruels maſſacres.

Mais il n'y a point eu de peuple qui ait marqué plus d'infidélité & de barbarie que celui de Macaſſar, ni qui ait tant de fois violé ſa foi & ſes promeſſes; & l'expérience

rience a fait connoitre, que lors-qu'ils nous flatoient le plus, & qu'ils nous têmoignoient plus d'amitié, ils étoient juſtement ſur le point de faire paroître quelque nouveau trait de perfidie. Ainſi quelques Traités qu'on ait faits, quelques alliances qu'on ait contractées avec eux, on n'a jamais pu vivre paiſiblement, parce-qu'on avoit ſans ceſſe de nouveaux ſujets d'alarmes, pour les païs qu'on poſſédoit dans les iſles Orientales.

Mais outre le naturel de ces peuples, leur haine contre nous étoit ſans ceſſe excitée par les Portugais, qui ſous prétexte de ſecourir le Roi, ſe mettoient en poſſeſſion des forteresſes qu'il avoit ſur les côtes, y en bâtiſſoient de nouvelles, & tenoient toujours des vaiſſeaux en mer, ſi-bien qu'ils nous incommodoient beaucoup; & continuellement ils inſpiroient aux inſulaires de l'audace & du mépris pour nous. Ils nous repréſentoient comme des troupes de pirates & de voleurs, l'écume des peuples, gens qui vouloient vivre ſans Prince & ſans Roi, & qui ſe croioient tout permis, mais qu'on pouvoit aiſément détruire, ſi le Roiaume de Macaſſar vouloit s'y emploier tout de bon.

Ainſi les Hollandois n'ont point eu, dans les Indes, d'ennemis plus acharnez que les Portugais & les habitans de Macaſſar. Mais tous leurs éforts, toutes leurs trames, toutes leurs trahiſons, ont tourné juſques-à-préſent à leur confuſion. C'eſt ce dont on va voir ici quelques preuves: car notre nation ne pouvant plus ſuporter ni diſſimuler tant d'outrages, la Régence de Batavia réſolut d'y pourvoir une bonne

bonne fois. Pour cet éfet, on raſſembla ſourdement des forces, & le rendévous de l'armée fut à Amboine.

Lors donc que nous y moüillâmes pour la cinquiéme fois, nous trouvâmes à la rade un très grand nombre de vaiſſeaux des iſles voiſines & de Batavia. Il y avoit du monde à proportion. Le fort de la Victoire & toute l'iſle en étoient ſi remplis, que les vivres y étoient à un prix exceſſif, de-ſorte qu'il s'agiſſoit de ſe hâter, & d'en partir le plus promtement qu'il ſe pourroit, pour aller travailler à l'éxécution des deſſeins qu'on avoit formez.

En éfet on déchargea promtement les vaiſſeaux où étoient les paliſſades ; on les équipa en guerre ; mais on ne ſavoit point encore de quel côté l'on devoit aller. Le bruit couroit que c'étoit pour aller à Solor & à Timor, chaſſer les Portugais des petits forts qu'ils y avoient, & la choſe paſſa enfin pour certaine, quand on ſut que le vaiſſeau *Armuyden* étoit commandé pour y aller donner avis aux habitans qui étoient nos amis, que nous nous préparions à les aller viſiter ; mais qu'ils n'avoient rien à craindre de nous, que nous ne leur demanderions que des rafraîchiſſemens, & que nous n'avions point d'autre deſſein que de chaſſer les Portugais.

Il y avoit pourtant des gens qui ſe doutoient toujours que cette expédition regardoit Macaſſar : mais la plupart du monde n'en vouloit rien croire, à-cauſe des grandes forces de ce Roïaume, qui faiſoient qu'on auroit beaucoup riſqué à l'ataquer. Sur ces entrefaites il vint deux vaiſſeaux de Ternate, qui

raportérent qu'il y avoit une grande mortalité dans cette isle. Il mourut aussi en même tems deux Noirs Mores à Amboine, non par mortalité, mais par la main du bourreau, pour avoir forcé un magasin, rompu les cofres, & volé une grosse somme d'argent.

Lors-qu'on fut prêt de partir le Gouverneur vint établir pour Commandans de l'armée navale, les Sieurs Jean van Dam & Truytmans, qui prêtérent le serment, & il se fit des décharges de l'artillerie du fort & de celle des vaisseaux. Après cela l'embarquement se fit. Nous eûmes à notre bord un drapeau de soldats Blancs, & une compagnie de Noirs.

Avant-que de quitter Amboine, je dirai que c'est une isle qui peut avoir 25. lieuës de tour. Elle est fertile en clou de girofle, & divisée en deux parties, qui paroissent être deux isles qui se tiennent. Il y a des montagnes, de belles campagnes, des bois épais, des promenades agréables, des riviéres, & des ruisseaux fort-clairs.

Lors-qu'on a fait deux lieuës dans la baie, on moüille en rade devant le fort de la Victoire, où il y a tant de profondeur, qu'il faut être presque à pic sur son ancre. Dans les terres, autour du fort, il y a plusieurs villages assez bien bâtis à l'Indienne, dont les ruës & les maisons sont assez reguliéres. Il y demeure des Hollandois, des Mestifs & des insulaires d'Amboine & d'ailleurs.

Il y a deux E'glises, l'une dans le fort, & l'autre au-dehors, où la Parole de Dieu se prêche dans sa pureté, tant en Flamand qu'en Malais,

Malais, afin d'éclairer les Idolâtres de la lumiére de l'Evangile, & des raions du Soleil de juſtice. Les jardins, les vergers, les promenades, les campagnes cultivées, ne manquent pas dans cette iſle. La plupart des promenades ſe font du côté d'un rocher qu'on nomme l'Eléfant, auprès duquel coule un ruiſſeau dont l'eau eſt claire comme du criſtal, qui deſcend du plus haut des montagnes, & paſſe par les bois, où l'on va auſſi ſe promener, pour chercher de la fraîcheur ſur ſes bords, & même dans ſes eaux, où l'on ſe baigne agréablement. On peut encore aller juſques ſur la montagne, où l'on trouve des ſentiers ombragez par des halliers & par des boſquets.

L'iſle ne fournit pas beaucoup de denrées propres pour la vie, ni de bêtail, non à-cauſe de ſon infertilité, mais à-cauſe de la pareſſe des habitans, qui aiment mieux vivre pauvrement que de cultiver la terre ou s'adonner à aucun autre travail. D'ailleurs elle fournit beaucoup de clou de girofle, d'autant-plus que les Hollandois prennent un grand ſoin de planter des arbres par-tout. Pour ceux qui portent la noix muſcade & le macis, il n'y en a que dans les jardins: on les prend dans les petites iſles de Banda, où l'on en trouve à foiſon, & pour charger des vaiſſeaux entiers, d'où les Hollandois les tranſportent ou les envoient dans toutes les parties du monde.

Cette derniére ſorte d'arbres, eſt à-peu-près comme les poiriers. Il en croît en divers lieux incultes, ſans qu'on les y ait plantez.

Ils ſont toujours verds, & chargez de fleurs, de feüilles, & de fruits dont les uns commencent à paroître, les autres ſont plus avancez, & les autres ſont meurs. Les feüilles, qui pendent par bouquets à de petites queuës, ſont d'un verd clair, fort-unies, longues, & d'une bonne odeur. Les fleurs ſont ſemblables à celles des cériſiers, & le vent les fait aiſément tomber. Le fruit, qui eſt ridé, eſt d'abord fort verd, & quand il eſt meur il devient de couleur d'or, gros comme une poire de petit rouſſelet. L'écorce extérieure qui eſt rude, ſe fend alors, & laiſſe voir l'écale jaune auſſi toute fenduë, & enſuite le macis, la coque & la noix. Quand on en a ôté l'écale jaune, on voit le macis, comme un rets: autour de la coquille qui eſt mince, & la noix eſt dans la coquille.

Il y a une ſorte de pigeons qu'on nomme Mange-noix, & d'autres oiſeaux, qui viennent ſouvent avaler tout d'un coup le macis & la noix, avec la coquille, quand elle eſt meure, & ils la rendent tout de-même, ſans être digérée. Lors-qu'ils en laiſſent tomber dans de bons endroits de la terre, il y croît des arbres auſſi promtement que ceux qu'on plante; mais le fruit en eſt beaucoup plus leger & plus ſujet à ſe corrompre.

Dès-que les noix ſont mures il les faut cueillir, ou-bien elles ſe corrompent dans peu de tems. Dès-qu'elles ſont cüeillies on les écale, & on les fait ſécher au Soleil; puis on en ôte le macis & la coquille, on les lave dans de l'eau de chaux, pour les faire durcir, & l'on achève de faire ſécher le macis.

On

On tire à Banda de très-excellentes huiles de ces deux sortes d'épiceries, dont les vertus sont connuës aux curieux. On confit aussi dans le vinaigre, ou dans le sucre, les noix avec toute leur envelope, avant-qu'elles soient mures. Celles qu'on met dans le vinaigre se servent avec le rôti, & celles qu'on cuit dans le sucre, sont une délicieuse confiture. On en porte de cette derniére sorte jusqu'en Hollande.

Les noix mâles, à qui l'on donne ce nom par caprice, ou par soupçon qu'elles soient de cette qualité, ont moins de vertu, & sont moins estimées que les fémelles. Les arbres qui les produisent sont regardez comme sauvages. Ils ont des feüilles plus épaisses que les autres. On ne les plante point: ils croissent dans les lieux incultes. Leur macis, quoi-que d'une très-belle couleur, n'a point de vertu.

Les habitans d'Amboine, de Banda & des autres isles voisines, ont à-peu-près les mêmes maniéres & les mêmes coutûmes que ceux de Ternate; mais ils ne sont pas si-bons soldats.

Les Commandans s'étant embarquez, l'armée, qui étoit de 33. voiles, savoir 22. vaisseaux, trois galions, & huit chaloupes, où il y auoit 24. drapeaux de soldats Blancs, sous chacun desquels il y avoit 50. hommes, avec plus de 4000. Noirs d'Amboine, d'Omy & de Nassalau, &c. armez de bouclièrs & de sabres, & aussi distribuez sous des enseignes, outre les Oficiers des vaisseaux & les équipages, mit à la voile, n'y aïant que les Géné-

raux qui fuſſent où l'on alloit.

Sur le ſoir elle ſortit de la baie d'Amboine, & aïant pris le large, elle courut au Sud-ouëſt, par un vent de Nord-eſt. Cette manœuvre confirma tout le monde dans la pénſée qu'on alloit à Solor & à Timor, parcequ'on portoit ſix rumbs entiers plus au Sud qu'il ne falloit pour aller à Macaſſar. Le jour de la Pentecôte, pendant-que notre Conſolateur des malades liſoit un Sermon devant l'équipage, notre dévotion fut interrompuë par l'imprudence d'un autre vaiſſeau qui aborda rudement le nôtre, lequel en demeura fort incommodé, auſſi-bien que celui qui l'avoit abordé; ce qui fit naître un différent entre les Oficiers, qui ne fut apaiſé qu'avec beaucoup de peine.

Après cela nous dépaſſâmes une petite iſle nommée Batatarra, & découvrîmes les montagnes des iſles Lombatte & Serbiete ou Serbîte. Ce fut là que les Commandans envoiérent dire à chaque bord quel étoit le païs où l'on devoit aller, & donner avis que nous devions nous rafraîchir quelques jours aux iſles de Serbîte & de Solor, puis prendre la route de Macaſſar.

Chacun fut ſurpris de cette nouvelle. Tout le monde ſavoit quelles étoient les forces du Roïaume de Macaſſar, & la valeur des habitans; combien il y avoit de fortereſſes ſur les côtes de la mer; ce qui rendoit ces inſulaires ſi-inſolens, qu'ils mépriſoient autant notre nation, que Goliath mépriſoit David, s'étant bien moquez des plaintes que nous avions faites de ce qu'ils avoient rompu la paix.

paix. On savoit qu'ils avoient donné plusieurs alarmes à Amboine & aux isles voisines, & qu'ils avoient fait périr quantité de nos gens par surprise. Mais nonobstant toutes ces considérations, on s'arma de courage, & chacun prit soin de se préparer à bien faire.

Comme nous nous aprochions des montagnes de Lombatte, nous eûmes aussi la vuë de celles de Laritouke, & nous prîmes notre cours entre les isles de Serbîte & de Lombatte. Nous avions vent & marée favorables, & nous passâmes assez proche de la montagne ardente de cette derniére isle, dont le sommet, qui s'élève au-dessus des nuës, jette quantité de feu, de fumeé & de soufre, & des flammes épouvantables. Nous voiïons parfaitement son terrible creux, plein de feux, qui rouloient un peu du côté de la mer, avec des cendres blanches comme de la neige.

D'ailleurs & la montagne & l'isle étoient fort agréables, y aïant quantité d'arbres, des dunes de sable, des valées, des campagnes cultivées, des villages. Nous en traversâmes le détroit, & découvrîmes Solor, où nous allâmes jetter l'ancre, non-obstant un courant rapide qui nous étoit contraire, & le fond qui étoit de mauvaise tenuë. Nous aprîmes le lendemain que les Portugais de Laritouke aïant eu nouvelles de notre venuë, s'étoient retirez à Timor en diligence, parce-que les insulaires s'étoient révoltez contre eux, aïant dessein de faire alliance avec nous.

Dans ce moüillage nous courûmes risque de perdre cables & ancres, par la force des courans qui portoient au Sud. Les Oficiers d'un

vaiſſeau ne pouvoient même ſe faire nager au bord des autres. Mais dès-que cette rapidité commença de diminuer on eut deſſein de traverſer vers la côte de Serbîte & d'y ancrer. A-peine avoit-on pris cette réſolution, qu'on vit deux batimens qui amenoient la brune Reine de Solor, avec une ſuite de Noirs Orancaies, qui venoient viſiter nos Généraux & l'armée. Ils étoient environnez de pluſieurs troupes de Muſiciens qui chantoient; mais à qui l'on auroit volontiers donné de l'argent pour ſe taire; & le bruit des flutes, des gomgommes, & de leurs autres inſtrumens de Muſique, ſe mêloit avec leurs voix.

La Reine fut reçuë avec tous les honneurs poſſibles. Elle demanda la continuation de la paix avec les Hollandois, & qu'il leur plût de conſtruire un fort dans ſon iſle, ainſi-qu'ils avoient fait autrefois, pour défendre ſes Sujets de la tirannie des Portugais. On lui promit de donner les ordres néceſſaires pour faire ce qu'elle déſiroit, que la choſe s'éxécuteroit au retour de Macaſſar, & qu'on envoieroit une partie des vaiſſeaux pour viſiter les Portugais de Timor. La Reine s'en retourna dans ſon petit Roïaume, ſatisfaite des promeſſes des Hollandois, & des ſalves d'artillerie qu'ils avoient faites en ſon honneur.

Enfin les courans nous aïant contrains de paſſer à la côte de Serbîte, nous y moüillâmes fort proche de terre, par le travers d'une fort-haute montagne, ſur la pente de laquelle on voioit des terres cultivées, & des plants de verdure, même juſques à ſon ſommet.

Nous

Nous vîmes assez proche du rivage plusieurs négreries, environnées de chétives palissades, par le moien desquelles les Noirs se croioient sufisammenr à-couvert de leurs ennemis.

Mais ce fut en-vain qu'on y chercha de l'eau douce ; si-bien qu'il fallut changer de parage une seconde fois, & aller ancrer de nouveau dans le détroit de Lammahale, entre Solor & Serbîte, plus proche de cette derniére isle que de l'autre. Nous trouvâmes à ce côté de Serbîte, une claire riviére qui se précipitoit du haut des montagnes. Proche de là étoit le village de Lammahale, au haut d'un mont, tout entouré de beaux arbres. Les insulaires n'oférent passer à bord de nos vaisseaux, quoi-qu'ils y fussent invitez, & qu'on leur assurât qu'ils n'avoient rien à craindre ; & sur leur refus nous n'osâmes pas aussi nous aprocher de leurs villages & de leurs petites villes.

Nous nous en tînmes donc toujours assez loin ; mais nous ne laissâmes pas de faire des trocs, & de donner de vieux fer, des couteaux, des cuilliéres, de la verroterie, pour des fruits & d'autres rafrîchissemens ; car l'argent n'est pas ce qui les accommode ; ils lui préféroient de beaucoup les cuilliéres d'étaim. Ils portoient toujours leurs armes avec eux, qui consistoient principalement en fléches & en arcs. Ils étoient tout-nuds, hommes & femmes, hormis un petit mouchoir qu'ils avoient sur leurs parties naturelles.

On nous dît qu'on avoit trouvé un puits à deux lieuës de Lammahale, où l'eau étoit

boüillante, & qu'on y pouvoit faire cuire diverſes choſes: que l'eau en étoit médecinale, qu'elle faiſoit guérir les ulcéres malins; ce qui pouvoit bien être véritable, vu la quantité de ſoufre qui ſe trouve dans les entrailles de la terre de ces iſles.

Les habitans de Solor, plus hardis que ceux de Serbîte, venoient tous les jours nous viſiter avec leur canots, & nous aporter des vivres, que nous paiions en toiles de coton, qu'ils aimoient mieux que de l'argent; & cela continua juſqu'à notre départ. Avant que de mettre à la voile tous les Oficiers des troupes & de la marine s'aſſemblérent à bord de l'Amiral, pour recevoir les derniers ordres, qui furent donnez par écrit à chaque Commandant, pour les faire éxécuter en tems & lieu.

On partit de Lammahale le 28. de Mai 1660. les vents & les courans étant favorables, & l'on dépaſſa pour une ſeconde fois l'Ætna enflammé de Lombatte, qui jettoit alors plus de flammes & de fumée, qu'il n'avoit fait la premiére fois que nous nous en étions aprochez. La nuit ſuivante nous paſſâmes par le détroit de Laritouke, & par le travers d'un autre volcan qui eſt dans cette iſle: puis nous côtoïâmes l'iſle d'Ende, qui eſt toute couverte de bois. Enſuite nous dépaſſâmes la petite iſle de Batacaryma, & peu après les iſles de Schiedam; puis nous aprochâmes de l'iſle Salayer; & enfin nous découvrîmes les montagnes de la grande iſle de Célébes.

On tint alors un conſeil de guerre, où il fut

fut réſolu que les Généraux van Dam & Truitmans, ſe mettroient de l'avant avec les deux vaiſſeaux *la Meuſe* & *Breukel*, & qu'ils iroient encore ofrir la paix au Roi de Macaſſar, & tâcher de faire alliance avec lui : que s'il la rejettoit, on tâcheroit de ſe vanger par la force des armes des injures qu'on en avoit reçuës, & des pertes qu'il avoit fait ſoufrir : que cependant l'armée demeureroit encore deux jours en pleine mer, & hors de la vuë de l'iſle, à courir des bordées; & qu'enſuite elle s'aprocheroit des iſles de Tanakeke, qui giſent tout-proche de Célébes, pour ſe mettre en état d'éxécuter les projets qui avoient été faits.

Deux jours s'étant paſſez ſans qu'on reçût aucune nouvelle de la part des deux Généraux, on s'avança juſqu'à Tanakeke, & l'on y laiſſa tomber l'ancre ; puis on ſe prépara pour aller donner l'aſſaut aux places. Toute l'armée paroiſſoit pleine de réſolution & de courage. Il n'y avoit que les Noirs d'Amboine qui ne faiſoient pas trop bonne mine. Il n'étoit point d'eſcrimes, de poſtures menaçantes & de contorſions, qu'ils n'euſſent faites en partant, croïant n'aller faire qu'une petite expédition à Solor & à Timor, pour en chaſſer quelques Noirs. Mais lors-qu'ils entendirent nommer Macaſſar, dont ils ſavoient que le peuple étoit belliqueux, la fraieur les ſaiſit, & ils demeurérent auſſi interdits, que s'ils euſſent été condamnez à la mort.

Nous avions à notre bord une compagnie de ces braves gens, dont le Capitaine mangeoit à la table de nos hauts Oficiers. Il n'a-

voit point voulu goûter de viande, disant qu'il avoit fait vœu que la premiére qu'il mangeroit, seroit la cervelle rôtie & les yeux des ennemis qu'il auroit tuez. Cependant il ne dît plus rien, non-plus que les autres, quand il fut où on le menoit, & ils se regatdérent tous comme menez à la boucherie.

Le 10. de Juin 1660. pendant-que nous étions à l'ancre, nous vîmes venir droit à nous un bâtiment de Macassar, & nous fûmes persuadez qu'il nous apportoit des nouvelles de la paix: mais après nous avoir reconnus, il revira promtement sur la côte, & y courut à pleines voiles. On auroit pu le joindre, mais on ne vouloit faire aucun acte d'hostilité, que nous n'eussions eu avis qu'il n'y avoit point de paix à espérer.

Sur le midi du même jour, nous vîmes que les deux vaisseux qui étoient allez à Macassar, louvoioient avec un troisiême, pour tâcher de venir à nous. Dès-que nous eûmes aperçu leur manœuvre, nous apareillâmes le plus vîte qu'il nous fut possible, pour les aller joindre. Deux bâtimens de Macassar aïant alors paru sur la côte, on chassa dessus; mais ils se sauvérent dans la riviére. Nous joignîmes, au commencement de la nuit, & au clair de Lune, les navires de nos Amiraux, & aïant moüillé les ancres autour d'eux, ils nous firent savoir ce qui s'étoit passé.

Ils avoient trouvé à l'ancre, au quartier des Portugais, six vaisseaux de cette nation richement chargez, qui étoient venus depuis peu de Macau, pour se remettre en mer au premier jour, & continuer leur route vers Goa.

Goa. Cette capture étoit trop bonne à faire, pour la laiſſer échaper. Il fut donc réſolu qu'on feroit voir un échantillon du courage des Hollandois, devant le palais du Roi de Macaſſar, à ſa vuë, & aux yeux de toute ſa Cour; & qu'on ne donneroit aucun tems aux Portugais pour ſe reconoître & pour échaper; afin d'éprouver s'ils ſauroient ſoutenir ce qu'ils avoient tant de fois publié à la Cour de Macaſſar, ſavoir que les Hollandois n'étoient que des faquins & des lâches.

Dès-que le jour eut commencé à poindre, les deux vaiſſeaux Hollandois portérent ſur la flote Portugaiſe, & pour le bon-jour ils lui envoiérent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défence, & d'abord ils firent allez bien leur devoir, de-ſorte qu'on ne voioit autour des combattans que feu & flammes. La ville de Macaſſar & la fortereſſe, nommée Samboupo, retentiſſoient par-tout du fracas horrible de l'artillerie, & le Roi voioit que ſous ſes yeux deux vaiſſeaux en oſoient ataquer ſix Portugais, dans ſes ports, ſous ſes rempars.

Les habitans étoient auſſi, à milliers, ſur le bord du rivage, pour voir de quel côté pancheroit la victoire, lors-qu'une étincelle de feu, qui tomba ſur la poudre de l'Amiral Portugais, le fit ſauter en l'air. Deux autres brûlérent juſqu'à fleur d'eau, & enſuite le corps ſauta auſſi. Les équipages s'étant jettez à la mer, ſe ſauvérent, pour la plupart, dans de petits bâtimens, & gagnérent le rivage. Deux autres de leurs vaiſſeaux qu'on pourſuivoit, allérent s'échoüer au bord de

l'eau; & le ſixième, qui étoit *Noſtra Signora del remedia*, fut abordé & pris par le *Breukel*. On le trouva chargé d'étofes de ſoie, de bois de ſantal, & d'autres précieuſes marchandiſes de la Chine. On relâcha les priſonniers, & on les renvoia, dans un petit bâtiment, porter à leurs compatriotes des nouvelles de la lâcheté des Hollandois.

Ceux-ci dans cette ocaſion eurent quatre hommes de morts, & huit de bleſſez. Le vaiſſeau *la Meuſe* avoit été en grand péril, lors-que l'Amiral Portugais avoit ſauté, parce-que ce premier étoit tout-proche de l'autre, & prêt à l'aborder. On ne ſavoit pas combien il étoit péri d'ennemis; mais il y avoit aparence que le nombre en étoit grand.

Cependant la ville de Macaſſar n'étoit pas tranquille. Une entrepriſe ſi hardie, faite ſous ſes murailles, l'alarmoit. Devant le palais du Roi, & devant la fortereſſe, le rivage étoit garni de ſoldats, cavalerie & infanterie. Les banniéres rouges furent arborées dans tous les forts du Roi, dans ceux des Portugais, ſur les murailles de la ville; & tout étoit dans un ſi-grand trouble, & ſi-animé de la hardieſſe que les Hollandois avoient euë d'oſer ainſi ataquer des vaiſſeaux dans le port, que ceux-ci virent bien que l'ocaſion n'étoit pas favorable pour faire de propoſitions de paix. Ainſi leurs vaiſſeaux revinrent joindre l'armée, & lui aporter la nouvelle de leur glorieuſe victoire. La priſe fut armée d'un nombre convenable de nos gens, & au-lieu du nom *de Notre Dame des remédes*, on lui donna celui de *Remédes Hollandois*.

On

On ne jugea pas à propos de laiſſer revenir les ennemis de la fraieur où ils étoient. On leva les ancres, & l'armée compoſée de 34. voiles mit le cap ſur Macaſſar. On étoit alors à trois lieuës du premier de leurs forts, & l'on pouvoit déja reconnoître les fortifications de la ville & de la forteresſe. Mais le calme nous arrêtoit, & nous faiſoit dériver ſur la côte de Célébes, qui eſt une des plus agréables de toutes celles de l'Orient. On y voioit par-tout de belles maiſons, & d'autres plus petites en grande quantité. Il y avoit un bois admirable de cocos fort-hauts & fort-touffus, qui, comme des tentes couvroient une multitude d'habitations. Plus avant dans les terres il y avoit de belles campagnes, des terres cultivées, des maiſons de plaiſance, des jardins bien ornez, des plaines charmantes, environnées de montagnes.

Comme nous rangions la côte nous voiïons beaucoup de cavaliers d'un teint très-noir, vêtus de blanc, qui marchoient ſur le rivage. A midi nous eumes un Soleil fort-clair, & une fraîcheur qui venoit de la mer. En aprochant de Macaſſar nous fîmes petites voiles, & ſouflâmes les canons par ordre, les uns après les autres, afin que l'ennemi en ouït plus longtems durer le bruit: & en éfet nous aprîmes dans la ſuite, que cette manœuvre n'avoit pas diminué l'effroi où l'on étoit dans la ville.

Peu de tems après, nous vîmes venir une belle pirogue, avec une banniére de paix, qui fut conduite à bord d'un des Amiraux. Les Envoiez, qui étoient vêtus de blanc, paſſé-

passérent entre deux haies de soldats à la chambre des Commandans. On leur demanda ce qu'ils vouloient ? Ils répondirent qu'ils étoient des Seigneurs de Macassar, envoiez par le Roi, pour demander amiablement aux Généraux de cette armée, pourquoi elle venoit droit à Macassar, avec tant de marques de guerre, & au bruit de l'artillerie, & si c'étoit que le sabre fût aiguisé contre ce Roïaume ?

On leur dît que la Compagnie si-souvent outragée par leurs infidélités, demandoit réparation de tant de torts, d'assassinats, de méchancetés, de parjures, de violences éxercées en pleine paix contre les Hollandois, en plusieurs endroits : que nous venions pour en têmoigner notre ressentiment, pour nous envanger par la force des armes, & pour aprendre au Roïaume de Macassar, qu'il faut garder la foi promise, & ne rompre pas la paix avec tant de legéreté : qu'eux Envoiez eussent à se retirer incessamment, si-non qu'on les retiendroit prisonniers.

Ils s'en retournérent donc au plus-vîte, & portérent la fiére réponce qu'ils avoient reçuë, à leur Roi qui ne s'atendoit à rien moins, parce-que jamais notre nation ne lui avoit parlé sur ce ton-là. Au-contraire il s'étoit imaginé qu'il nous endormiroit encore par de belles paroles, & que cependant il gagneroit du tems, pour continuer à joüer le même personnage qu'il avoit toujours fait.

Dès-que la brune fut venuë nos deux Généraux, & toute la milice d'onze grands vaisseaux, s'embarquérent dans de plus petits, yachts,

yachts, flûtes, galiotes, pour mettre à terre. Nous n'étions plus alors qu'à demi-lieuë du premier fort, & nous étions proche du rivage, que l'on voioit garni de lumiéres, de feux, de torches, de flambeaux. Nous laissâmes tomber l'ancre en ce lieu-là, où nous atendîmes le jour avec impatience.

Lors-qu'il parut, c'est-à-dire le matin du 12. de Juin 1660. on se mit sous voiles, par une mer unie, & une fraîcheur de terre, & l'on rasa la côte jusques-à-ce qu'on fût tout proche du premier fort, où le calme nous obligea de jetter l'ancre. Nous y fûmes jusqu'à 9. heures du matin, sans qu'on tirât un seul coup de canon de part ni d'autre. Cependant le rivage étoit bordé de troupes, qui paroissoient considérer nos vaisseaux avec beaucoup d'atention.

A 9. heures il se leva une agréable fraîcheur de mer, & le Soleil parut beau. Aussi-tôt onse de nos plus gros vaisseaux levérent leurs ancres, & donnérent les voiles au vent, pour aller à Macassar. Les yachts, les flûtes & les autres petits bâtimens, devoient demeurer où ils étoient, avec les voiles sur les mâts, comme s'ils eussent été dans l'impuissance de faire aucune manœuvre considérable. Cependant c'étoit à leurs bords que se trouvoient nos Généraux, avec le plus grand nombre des troupes, cachées sous les ponts sous les écoutilles, sous des tentes, sous des ponts volans, de quoi les ennemis ne se défioient pas. Il en fut à-peu-près comme de l'entrepriſe du bateau de tourbes qui surprit Breda, nos gens atendant avec une extrême impatience,

tience, le tems marqué pour l'éxécution du deſſein.

Ce tems devoit être lors-que nos onze gros vaiſſeaux ſeroient devant Mácaſſar, & qu'après avoir battu de leur canon, la ville & le fort nommé Panakoke, ils iroient battre le palais du Roi, & la grande fortereſſe de Samboupo, afin d'atirer de ce côté-là toutes les forces des ennemis, dans l'eſpérance que même une partie de la garniſon de Panakoke en ſortiroit pour aller au ſecours, & alors nos gens cachez comme dans une embuſcade, devoient débarquer, & tâcher de s'emparer de ce dernier fort.

Le vaiſſeau *la Meuſe* portoit le pavillon, comme Amiral des onze, & comme ſi les Généraux l'euſſent monté. Il étoit de l'avant & alloit terre-à-terre, les autres le ſuivant, & ſe ſuivant en queuë, en bon ordre. Nous voïions la cavalerie de Macaſſar de ſi près que nous aurions pu leur parler. Bientôt après nous arborâmes le pavillon de combat, & fîmes battre la caiſſe & ſonner les trompettes. Les ennemis déploiérent auſſi en même tems une quantité de banniéres rouges, en divers endroits.

Enſuite nous nous avançâmes juſqu'à Panakoke, où les Hollandois avoient acoutumé de mettre pavillon bas, en l'honneur de Crain Cron, Prince de Greſſe, ou Greſſick. Mais le ſalut que nous lui fîmes cette fois, fut de toutes les bordées de notre canon chargé à boulets & à gargouſſes. La côte qui avoit été garnie de ſpectateurs, en fut bientôt nétoïée par le feu de notre artillerie. Le fort

ne

ne manqua pas de nous répondre, mais il tiroit à une trop haute élévation, & les coups paſſoient par-deſſus nos vaiſſeaux.

Cependant en continuant à tirer auſſi-vîte qu'on pouvoit charger, nous avancions toujours, à la faveur d'un petit vent frais, juſques-à-ce que nous euſſions dépaſſé les hautes murailles & les quatre courtines de Panakoke, qui eſt ſitué ſur la premiére pointe de Macaſſar, qui eſt au Sud. Alors la garniſon ne fit plus guéres joüer l'artillerie, parce-qu'elle étoit démontée, & qu'elle ne pût être remontée aſſez tôt.

Nous entrâmes dans la baie en canonnant toujours, & gagnâmes juſques devant la ville de Macaſſar, où nous redoublâmes nos décharges, qui endommagérent beaucoup les édifices. Il n'y avoit plus perſonne alors qui oſât paroître ſur le rivage. Néanmoins on nous envoia auſſi quelques boulets de certains retranchemens, & des batteries qu'on avoit élevées en quelques endroits. Les vaiſſeaux, les jonques & les petits bâtimens du païs, étoient toüez ſur le ſec, où notre canon les foudroïa, & les incommoda extrémement.

En avançant toujours au milieu du feu que nous faiſions, & de celui qu'on faiſoit ſur nous, on ſe rendit tout-proche de la forteresſe de Samboupo, dont les rempars étoient tout hériſſez de canon, de piques & d'autres armes, & où l'on voioit voltiger un grand nombre d'enſeignes, & de banniéres rouges. Nous recommençâmes en ce moment, à y envoier tous à la fois nos bordées, & il ne faut pas douter qu'on n'y fît un grand échec.

D'un

D'un autre côté il n'y avoit pas non-plus à rire pour nous. La plupart des habitans & les Portugais, qui avoient quitté leurs quartiers pour aller au secours de celui du Roi, nous canonnérent avec bien plus de vigueur, qu'on n'avoit fait à Panakoke. Ils envoioient de gros boulets dans le corps de nos navires, qui les incommodoient fort. Il y eut un boulet qui coupa le grand étai du nôtre par le milieu, dont notre grand mât demeura fort ébranlé. Nous eûmes encore des coups à l'eau, & à fleur d'eau, mais par la vigilance de nos Charpentiers, les trous furent promtement boûchez. Enfin les boulets de 12. 18. & 24. livres voloient incessamment, & donnant dans les mâts, dans les voiles & dans les manœuvres, ils faisoient beaucoup de desordre.

Mais tout cela ne nous rebutoit pas, résolus que nous étions de ne quitter la partie qu'à toute extrémité. D'ailleurs tous les coups des ennemis ne portoient pas : leur canon plongeoit trop, & s'ils incommodoient les vaisseaux & les agreils, au-moins tuoient-ils, aparemment, plus de poissons que d'hommes. Pour nous, nous aprîmes dans la suite, que nous avions fait assez de carnage, & que même nous avions abattu aux piés du Roi, une de ses plus belles femmes, qui étoit à son côté, dans la fortereſſe de Samboupo.

Ainsi nous mîmes en alarme la fortereſſe & toute la ville. On y envoioit de tous côtés des troupes pour assister le Roi, & il sortit 4000. hommes de Panakoke, & des retranchemens qui étoient auprès, pour y aller aussi, dans

dans l'eſpérance que le grand nombre nous acableroit, ſi nous oſions faire deſcente. Car on ne croioit pas que ce dernier fort eût plus rien à craindre, puis-qu'on l'avoit abandonné pour aller plus loin, & que le reſte des vaiſſeaux Hollandois, qui étoient encore au deſſus, n'étoient que de petits bâtimens de tranſport, peu capables de ſe défendre, & encore moins d'ataquer.

Cependant nos deux Généraux aïant été avertis de ce qui ſe paſſoit, & combien on battoit vivement Samboupo, firent deſcente avec leurs troupes, & marchérent droit à Panakoke, où le reſte de la garniſon ſe trouva fort ſurpris, n'y aïant pas aſſez de monde pour ſoutenir l'aſſaut qu'on alloit leur livrer. Ils prirent donc le parti de la retraite, & aïant ouvert la porte qui étoit du côté des terres, & celle qui étoit du côté de la mer, il tâchérent de gagner juſqu'à la ville, le long du rivage. Mais une compagnie de nos Piquiers, qui étoit déja proche, voiant ouvrir la porte de la campagne, les Piquiers paſſérent leurs piques dedans, pour empêcher qu'on ne la refermât; puis ils entréerent avec une grande furie, quoi-qu'on jettât des cris épouvantables, & qu'en même tems on entreprît de les repouſſer. Mais ce fut inutilement: ils ſe rendirent maîtres de la place, & paſſérent au fil de l'épée tout ce qu'ils y rencontrérent.

Quelque hautes que fuſſent les murailles, il y eut beaucoup de ſoldats qui ſe haſardéreut à ſe laiſſer tomber à terre, où ils furent preſque tous tuez, à-meſure qu'ils tomboient. Nos troupes étant entrées dans le fort, on y porta

porta en diligence des munitions de guerre. Les canons des courtines furent remis sur leurs afûts, & en état de tirer sur les ennemis s'ils venoient à paroître; ensorte que nos gens, qui se virent en très peu de tems au point de s'y pouvoir maintenir, y arborérent le pavillon du Prince, & plusieurs enseignes.

Les ennemis aïant eu avis de la prise de ce fort, firent sortir des troupes de Samboupo, auxquelles il s'en joignit un si grand nombre qu'elles couvroient tout le rivage, & nos gens surent qu'elles aprochoient, au bruit de leurs instrumens de guerre, & des cris afreux que les insulaires y mêloient, croïant que cette horrible musique éfraïeroit les Hollandois, & les feroit retourner à leurs vaisseaux.

Ils environnérent dont Panakoke, & y firent voler des multitudes de fléches & d'assagaies empoisonnées. Les mousquets, les fusils, le petit canon, les balles d'artifice, étoient de la partie & joüoient aussi leur jeu; & cependant on tâchoit d'en venir à l'escalade. Mais les assiégez aïant fait à leur tour joüer l'artillerie, où il y avoit des piéces de demi-calibre, qu'ils avoient chargées de mitrailles, & jettant une infinité de grenades sur ceux qui s'aprochoient des murailles, causérent tant de desordre parmi les assiégeans, qu'ils reculérent encore plus vîte qu'ils n'avoient aproché, & prirent la fuite en confusion. Les nôtres sortirent du fort & les poursuivirent, pendant-qu'on rechargeoit sans cesse le canon, & qu'on tiroit toujours dans le gros; de-sorte que ceux qui faisoient encore ferme, s'enfuirent bientôt après les autres,

tres, laiſſant ſur la place un grand nombre de morts.

Nos gens pourſuivirent les fuïards juſqu'à la grande riviére qui paſſe au-travers de la ville, & ſépare les deux forts de Samboupo & de Panakoke, auſſi-bien que le rivage. Ces gens ſe voiant preſſez ne ſavoient plus ce qu'ils faiſoient. Il paſſoient par tous les endroits les plus difficiles & les franchiſſoient ; puis ils ſe jettoient dans la riviére & nageoient juſqu'à l'autre bord, où ils alloient faire le récit du ſuccès à leur Roi.

Quand ils furent paſſez, nos Généraux, avant que de faire retraite, firent mettre le feu aux maiſons, aux ateliers de conſtruction, & aux autres édifices publics, qui étoient au-deça de l'eau, & réduiſirent en cendres une bonne partie de la ville, faiſant ainſi ſentir aux ennemis quel étoit le mal qu'ils avoient ſi perfidement fait. Enſuite nos troupes ſe retirérent à Panakoke.

Il arriva que pendant une mêlée avec les inſulaires qui ſe retiroient, un de nos ſoldats acharné au combat, tout furieux, & tranſporté ſans doute hors de lui-même, trouvant dans ſon chemin une femme de Macaſſar, avec un enfant entre ſes bras, qu'elle tâchoit de conſerver, le lui arracha, & lui perça inhumainement le cœur. La mére en fut à ſon tour tellement tranſportée, que prenant un Crits, qui eſt un poignard de ce païs-là, elle alla l'enfoncer dans le ſein du ſoldat, qui tomba auſſi mort, & eut le digne prix de ſa cruauté. Mais cette généreuſe femme fut tuée à l'inſtant par les autres ſoldats, qui preſque tous

tous n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes, tenant pour certain que la multitude de leurs ennemis les acableroit, s'ils ne faiſoient des éforts extraordinaires.

Pendant-qu'on s'emparoit de Panakoke, nos onze vaiſſeaux qui étoient devant Samboupo, continuoient à faire la même manœuvre. Mais nous tournions ſouvent les yeux du côté par où nous étions venus, & ſur le premier fort. A la fin nous y vîmes planté le pavillon d'Orange, & peu après nous vîmes monter en l'air les flammes qui brûloient une partie de Macaſſar. Cette vuë nous donna autant de joie, que de courage pour continuer à battre la ville, auſſi longtems qu'il nous ſeroit poſſible. Toutefois il fut trouvé à propos de faire retraite doucement & peu-à-peu, juſques-à-ce que nous euſſions paſſé la loge de la Compagnie Angloiſe, où nous trouvâmes à l'ancre un vaiſſeau de cette nation; ce qui nous obligea de nous arrêter, & de prendre des précautions, parce-que nous étions en alliance avec elle.

Lors-que nous fûmes un peu plus loin, nous recommençâmes à tirer ſur la ville, qui nous répondit de quelques coups. Nous allâmes enſuite par le travers du quartier des Portugais, qui avoient fait de bas retranchemens, & élevé pluſieurs batteries ſur le rivage, & devant les ſuperbes bâtimens de François de Vygero, leur Commandant; à-deſſein, ſelon les aparences, de ſe vanger de la honte & du déplaiſir qu'ils avoient reçu au combat de nos deux vaiſſeaux contre ſix des leurs, ou du-moins pour réſiſter mieux à nos nouveaux éforts.

En

En éfet ils ne s'en moquoient pas. Ils nous tiroient sans ceſſe de gros boulets, des chevilles de fer, & donnant dans le corps de nos vaiſſeaux, ils tâchoient de les percer, & de les faire couler bas.

Mais nonobſtant tous leurs ſoins, nous les maltraitâmes encore plus, qu'ils ne nous incommodérent, & nous les réduiſîmes à ne ſavoir plus où ſe mettre, & à n'oſer paroître, tant fut grand le feu que nous fîmes en paſſant par le travers de leurs batteries. Nous viſitâmes auſſi la pointe ſeptentrionale de la ville, ſur laquelle eſt le fort de Joupendam, ou Jaupendam, où nous envoiâmes quelques bordées: puis nous revirâmes, & repaſſâmes encore, à la faveur d'une petite fraîcheur qui nous faiſoit faire peu de chemin, devant le quartier des Portugais, que nous ſaluâmes de-nouveau comme nous avions déja fait.

Pendant-que nous faiſions nos manœuvres, peut-être avec trop d'ardeur, le vaiſſeau ſur lequel j'étois, s'étant trop aproché du rivage, notre gouvernail s'embaraſſa dans le cable de l'ancre du bris de l'Amiral Portugais. Ainſi nous nous trouvâmes pris, & il fallut, comme les écrevices, aller à reculons vers la terre, ſans toutefois pouvoir nous dégager, quelques éforts que nous fiſſions; de-ſorte que nous fûmes dans une terrible inquiétude, nous voiant ſi-près du rivage & des batteries, que nous craignions fort de tomber entre les mains de nos ennemis.

Les Portugais s'étant aperçus des fâcheuſes ſuites de notre méchante manœuvre, ſortirent en grand nombre de derriére leurs bat-

teries, les fusils & les sabres à la main, & ils ne nous menacérent, pas de moins que de nous exterminer, tirant incessamment dans le corps de notre navire, pour le couler à fond. Mais ce qu'ils faisoient pour nous perdre, fut ce qui nous sauva: car, selon les aparences, quelqu'un de leurs boulets coupa le cable qui nous retenoit comme pris au filet. Quoi-qu'il en soit, nous passâmes enfin, sans savoir comment, & sans trouver plus rien qui nous arrêtât.

Lors-qu'on eut dépassé pour la seconde fois le quartier des Portugais, nous remîmes encore à l'autre bord, & retournâmes les canonner aussi vivement que nous l'avions déja fait, de quoi ils furent si fatiguez, que vers le soir ils tirérent beaucoup moins qu'auparavant. La brune aprochant, nous fûmes obligez de prendre congé d'eux, ce que nous fîmes de la même maniére que nous les avions abordez: puis à la faveur d'un bon vent de terre, nous courûmes au large, & nous retirâmes vers Panakoke, où étoit le reste de notre armée.

Quelque grand & opiniâtré qu'eût été le combat de part & d'autre, nous n'eûmes que très peu de gens tuez & blessez, de quoi nous rendîmes des actions de graces à Dieu, d'autant-plus qu'après tant d'avantages remportez, il y avoit tout lieu d'espérer que les fiers insulaires changeroient de langage, & qu'ils seroient contrains de demander la paix, & de l'entretenir.

Le lendemain matin, qui fut le 13. de Juin 1660. nous enterrâmes nos morts, & les bleſſez

bleſſez furent diſtribuez aux Chirurgiens. On ſortit auſſi de Panakoke ſoixante corps morts des ennemis, qu'on enterra dans une foſſe. Il y en avoit d'autres étendus en divers lieux ſur le rivage, mais on laiſſa le ſoin de les enterrer à leurs compatriotes. Enſuite chacun tâcha de ſe raccommoder; & ceux qui étoient en état, cherchérent l'ocaſion d'inſulter de nouveau les ennemis.

Sur les 9. heures du matin, on vit venir une belle pirogue, avec une banniére de paix, qui étoit envoiée de Samboupo. Elle aborda le vaiſſeau de l'Amiral, où tous les ſoldats ſe rangérent en deux haies, avec le ſabre nud dans la main. Les Envoiez de Macaſſar, avec leurs Prêtres Mores, aïant paſſé au milieu, furent ſi éfraïez de cette viſion, que quand ils entrérent dans la chambre, & qu'on leur dît qu'ils étoient les bien-venus, ils ne pouvoient répondre. Mais lors-qu'ils furent remis, ils dirent.

„ Qu'étant les plus conſidérables perſonna-
„ ges de l'Etat, & de la Cour de Macaſſar,
„ le Roi les avoit envoiez pour requérir une
„ ſuſpenſion d'armes des Amiraux Hollandois.
„ Que leur Monarque & tout le peuple étoient
„ ſurpris de la valeur de la nation. Que le
„ Roi ne pouvoit comprendre comment on
„ avoit pu éxécuter un tel deſſein avec tant
„ de bonheur. Que ce Prince étoit mainte-
„ nant obligé de croire que c'étoit une béné-
„ diction du Ciel, qui verſoit dans les eſprits
„ des gens de la nation tant d'intelligence
„ pour former, conduire & éxécuter leurs
„ projets. Que les habitans de Macaſſar s'é-

 „ toient

„ toient bien abuſez d'abord, aïant cru que „ nous n'avions emporté Panakoke que par „ ſurpriſe, & non par la force des armes, „ puis-que les exploits que nous avions faits „ pour conſerver ce fort, marquoient que la „ valeur étoit jointe en nous à l'adreſſe. Que „ nos grands vaiſſeaux avoient fait périr bien „ des gens, & beaucoup endommagé les mai- „ ſons & les autres biens. Qu'une des plus „ belles femmes du Roi étoit tombée à côté „ de lui d'un coup de boulet. Que nous avions „ à la vérité ſurpris le Roi à l'impourvu ; „ mais que néanmoins il falloit avoüer que „ nous avions auſſi fait paroître beaucoup de „ courage. Que le Roi, la Cour & le peu- „ ple, déſiroient ardemment de faire avec nous „ une paix & une alliance durable.

Aprés toutes ces flatteries, à quoi nous n'étions que trop acoutumez, & par le moien deſquelles on avoit tant de fois ſurpris nos compatriotes, ils conclurent, comme ils avoient commencé, par demander une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on travailleroit à la paix. C'étoit là tout ce que nous ſouhaitions; car il n'y avoit pas lieu de ſe promettre de plus grands avantages que ceux que nous avions eu, dans un ſi-grand & ſi-puiſſant Roïaume, ſi-peuplé, & où il nous étoit impoſſible de nous établir, ſans le conſentement des Puiſſances qui le gouvernoient.

Néanmoins on jugea qu'il ne falloit pas trop s'avancer, ni donner aux ennemis ocaſion de croire, que nous nous rendions à leurs cajollerie, & que nous ſerions toujours leurs dupes. Ainſi nous leur répondîmes beaucoup plus durement

rement qu'ils ne ſe l'étoient imaginé : car on leur dit,

„ Qu'ils ne devoient pas eſpérer de nous „ abuſer par leurs flatteries. Que nous avions „ lieu de nous promettre d'heureuſes ſuites de „ notre victoire, & de faire dans tout le „ Roïaume les mêmes progrès, que les armes „ triomfantes de la Compagnie venoient de „ faire dans la ville capitale. Qu'il étoit „ inutile de faire la paix avec une nation in- „ fidelle & parjure, qui la rompoit à la pre- „ miére ocaſion.

Pour preuve des reproches qu'on leur faiſoit, on leur remit devant les yeux les actions brutales & barbares qu'ils avoient commiſes, leurs tirannies, leurs maſſacres, les perfidies dont ils avoient uſé envers nos gens dans les régions orientales, qui nous avoient contrains, contre notre inclination, à porter nos armes victorieuſes dans leur païs. On leur dit „ auſſi que cette médiocre flote qu'ils voioient, „ & avec laquelle nons avions obtenu une ſi „ grande victoire, n'étoit aſſurément qu'une „ partie des plus foibles vaiſſeaux dont on ſe „ ſervoit ordinairement à Batavia, qui avoient „ été ſeulement renforcez de ceux qui étoient „ deſtinez pour Amboine, Banda, Ternate, „ Solor & Timor : mais que dans peu il vien- „ droit une eſcadre de navires de guerre, „ avec quantité de troupes, qui pourroient „ encore mieux aprendre qu'on n'avoit fait, „ aux habitans de Macaſſar à garder la foi pro- „ miſe, à ſe déſiſter de leurs trahiſons, & „ à n'être plus ſi alterez du ſang des Chrétiens. „ Qu'ils ne devoient pas prétendre qu'après

„ tant de perfidies, nous nous laiſſerions en-
„ core endormir par leurs belles paroles; ni
„ obtenir une ſuſpenſion, à la faveur de laquel-
„ le ils eſpéroient rétablir leurs afaires; &
„ que nous étions réſolus à tirer de notre vic-
„ toire tout le fruit qu'il nous ſeroit poſſible.

Ce langage étonna les gens de l'Ambaſſade, juſques-là qu'un d'entre eux, ainſi-que je l'ai ſeu de bonne part, lâcha ces paroles: *O! Mahomet, n'y a-t-il donc pas encore aſſez de ſang répandu?* Nonobſtant cette rude réception, les Envoiez ne laiſſérent pas d'inſiſter; & ils s'humiliérent fort pour obtenir ce qu'ils demandoient. Enfin on y conſentit à ces conditions. „ Que la ſuſpenſion ne dureroit que deux
„ fois 24. heures, pendant lequel tems on
„ ceſſeroit tous actes d'hoſtilité de part & d'au-
„ tre. Que les Envoiez promettroient que
„ pendant ce tems-là le Roi choiſiroit des
„ gens pour s'embarquer ſur les vaiſſeaux qui
„ s'en retourneroient à Batavia, avec plein
„ pouvoir de traiter avec le Gouverneur &
„ Général, nommé Jean Maatſuycker, & avec
„ le Conſeil des Indes, & de conclure une
„ paix perpétuelle.

Après cela les Envoiez ſe rembarquérent dans leur pirogue, fort-ſatisfaits de leur négociation. Enſuite il y eut pluſieurs allées & venuës, & enfin la ſuſpenſion fut concluë, jurée & ſignée aux termes que je viens de marquer. Alors on arbora par-tout des banniéres blanches, & les habitans de Macaſſar commencérent à ſe trouver & à converſer avec les Hollandois. Néanmoins ceux-ci n'en uſoient pas avec trop de confiance, auſſi eût-

il

il été dangereux pour eux. Les plus grands vaiſſeaux ſe mirent à l'ancre autour du fort de Panakoke, qui, comme il a été dit, étoit ſitué ſur une pointe de terre qui s'avançoit dans la mer, & ils étoient tournez ſtribord à la terre, tous les ſabords étant garnis de leurs canons de ce côté-là, & ſi-proche du rivage qu'il n'auroit pas été poſſible aux inſulaires de rien entreprendre contre le fort, ſans en être à l'inſtant foudroiez.

Pendant qu'on aſſembloit les principaux du Roïaume, afin de faire choix des Ambaſſadeurs qu'on devoit envoier à Batavia, & de dreſſer leurs Inſtructions, les premiers Envoiez continuérent leurs négociations avec nous, & l'on prolongea la ſuſpenſion d'armes pour tout le tems du voiage des Ambaſſadeurs, & juſques-à-ce qu'ils fuſſent de retour à Macaſſar. Cependant il ne ſe devoit commettre aucune hoſtilité, & l'on devoit vivre paiſiblement les uns avec les autres.

Le ſuccès aïant été heureux juſques alors, il nous ſurvint des ſujets d'inquiétude; car peu de tems après, nous entendîmes ſouvent tirer, toute une nuit & le matin, proche de nous & plus avant dans les terres, avec un bruit de timbales & de gommegommes. On redoubla les gardes au fort & ſur les vaiſſeaux, juſques-à-ce que le jour fût venu, auquel tems nos ſoupçons augmentérent encore, parce-que nous ne vîmes point venir les Envoiés, ainſi-qu'ils avoient acoutumé. Nous conclûmes donc que toutes les forces du Roïaume s'étoient aſſemblées, & qu'elles venoient fondre ſur nous, pour nous accabler, ou nous chaſſer du païs.

Sur le midi, on reçut ordre dans les vaiſſeaux de tenir tout paré pour le combat : mais vers le ſoir on vit venir à bord une pirogue, où étoit un Prince Maure, aſſez âgé, de qui le nom étoit Crain Papoa, en compagnie de pluſieurs Seigneurs. Il eut audience hors du forr, & dît qu'il étoit venu ſe préſenter pour aller en Ambaſſade à Batavia, quand il plairoit aux Généraux de partir, & qu'il auroit procuration & plein pouvoir du Roi, des principaux Princes de Macaſſar, & de leurs voiſins & alliés.

On lui demanda s'il avoit ſes Inſtructions, & ſes lettres de créance ? Il répondit qu'il les avoit ſufiſamment dans ſa tête ; qu'il avoit reçû ſes ordres du Roi, qui les lui avoit bien expliquez ; & qu'il ſavoit ce qu'il auroit à faire ſur toutes les choſes qui pourroient être propoſées. Cette réponce ſatisfit moins qu'elle ne donna envie de rire. On lui fit donc entendre qu'il falloit qu'il fût muni d'une lettre de créance, ſignée de la propre main du Roi, & ſéellée, pour la montrer au Gouverneur de Batavia ; & ſur cette déclaration il s'en retourna dans la ville.

Cependant nos gens travailloient en diligence aux fortifications de Panakoke, & à l'entourer d'un foſſé plein d'eau, de paliſſades &c. Ici nos braves Noirs d'Amboine, qui avoient pali en aprenant qu'ils alloient faire la guerre à Macaſſar, trouvérent une ocupation qui leur étoit convenable. On les emploia tous à remuer la terre, à quoi ils furent plus propres qu'à jetter des grenades, qu'à eſcalader les forts, ou même à ſervir le canon

canon sur les vaisseaux, puis qu'ils se cachoient sous les escaliers, dans la fosse aux cables, & entre les pompes.

Le Roi, soit par bonne volonté, ou par artifice, envoia aux Généraux un présent d'une vache maigre pour faire bonne chére. On reçut la vache, puis on la mit à terre en liberté, pour aller où elle voudroit, afin que la Cour ne crût pas qu'on eût un si grand besoin de vivres, qu'on regardât cette bête comme un mets délicat pour des Généraux.

La prise nommée *Les Remédes Hollandois* fut envoiée avec un autre petit bâtiment à Batavia, porter les nouvelles du succès de notre expédition. Un des deux autres vaisseaux Portugais qui s'étoient échouez, & qu'on avoit remis à flot, voulut aussi partir pour en aller donner avis à Goa; mais quand les gens de l'équipage virent qu'on chassoit sur eux, ils retournérent proche du rivage, & craignant que le vaisseau ne tombât entre nos mains, ils le dépecérent, & le coulérent bas devant nos yeux.

Peu de tems avant notre venuë, un petit bâtiment Hollandois avoit eu le malheur de tomber entre les mains des habitans ou plutôt des pirates de Macassar, qui après avoir dépoüillé, maltraité de coups, & cruellement lié les gens de l'équipage, les avoient envoiez bien avant dans le haut païs, où on leur faisoit soufrir toutes sortes de miséres & de tourmens. Mais pour nous adoucir on les relâcha, & on nous les renvoia, quoi-que nuds & dans un pitoiable état. On peut juger de la joie qu'eurent ces pauvres gens, quand ils se vi-

rent dans nos vaiſſeaux, & avec leurs compatriotes.

Il nous échut à notre bord un Pilote, qui avoit été expoſé à tant de cruautés, qu'il ſeroit trop long d'en faire ici le récit. Au-lieu de vivres, à l'heure où l'on mange, lui & ſes compagnons étoient le plus ſouvent régalez d'horribles coups. Ils étoient décharnez, noirs, & demi-morts de faim. Quoi-qu'on les fît exceſſivement travailler, ils étoient contrains de mandier pour vivre, & on leur donnoit ſi peu de choſe, qu'un jour aïant trouvé un prodigieux ſerpent qui venoit de crever, ils lui fendirent le ventre, pour en tirer un ſanglier d'une grandeur médiocre qu'il avoit devoré, & ils ne craignirent pas de le manger, tant la faim les preſſoit. Ce fut même la meilleure nourriture, & du meilleur goût, qu'ils euſſent trouvée depuis qu'ils étoient parmi ces barbares, & elle ne leur fit aucun mal.

Perſonne ne doit s'imaginer que ce que je dis de ce ſerpent ſoit une fable. Il eſt conſtant qu'il s'en trouve à Macaſſar & en pluſieurs autres endroits des Indes, d'une groſſeur ſi extraordinaire, qu'ils oſent, dans les bois, ataquer un homme, un veau, une brebis, un chien, un ſanglier; qu'ils l'étranglent & l'avallent tout-entier; mais ils crèvent ordinairement quand ils ont dévoré une ſi groſſe piéce. Cette ſorte de ſerpent eſt rarement venimeuſe. J'en ai vu quelques-uns lors-que j'étois en ces païs-là.

Enfin tous les Capitaines & Lieutenans, tant des vaiſſeaux que des troupes, aïant été

apel-

apellez à Panakoke, pour tenir conseil avec les Généraux, il fut résolu que le Général Truitmans, iroit avec ceux de nos vaisseaux qui se trouveroient dans le meilleur état, faire un tour à Byma, pendant-qu'il ne se feroit point d'actes d'hostilité à Macassar, pour prier le Roi de nous vendre du ris & d'autres rafraîchissemens, & de nous laisser faire de l'eau: qu'ensuite il prendroit son cours vers les isles de Solor & de Timor : qu'après y avoir insulté les Portugais, il feroit bâtir un fort à Solor, & que cependant on laisseroit une bonne garnison dans celui de Panakoke. Pour les autres bâtimens plus foibles, qui ne pourroient plus guéres servir sans être incommodez, ou qui l'étoient déja, on les devoit renvoier à Batavia.

Trois soldats, deux originaires de France & un de Portugal désertérent alors notre fort, & allérent trouver les Portugais. Mais sur les instances que nous en fîmes au Roi, il nous les fit rendre. L'état où ils se virent les obligea de demander pardon: cependant on jugea que la chose étoit de trop grande conséquence, & qu'il en falloit faire un éxemple. On les pendit à un arbre, le long du rivage.

Les Ambassadeurs de Macassar nous aïant fait savoir qu'ils étoient prêts pour faire le voiage, avec quatre grands bâtimens, qui étoient des vaisseaux d'une façon toute extraordinaire, nous nous disposâmes aussi au départ.

Pendant-que toutes ces choses se passoient, nous allions librement nous promener partout à la campagne, & les travaux du fort

s'étoient tellement avancez, qu'il y avoit même assez de huttes pour y être commodément. Il y avoit des corps-de-garde par-tout où il étoit nécessaire, & sur les quatre pointes l'on mit des canons, la plupart de fonte, laissant suffisamment aussi des munitions de guerre & de bouche. On garnit tous les rempars des plus grosses noix de cocos, pour les avoir prêtes à jetter sur la tête des gens, en cas d'assaut. Le fossé à eau, les palissades, les chaussetrapes, & tout le reste étoit si-bien en état, que les habitans en étoient étonnez, & la plus forte passion de la Cour étoit de s'ôter cette épine du pié. Pour y parvenir, ils nous acabloient d'honnêtetés, si-bien que nous eûmes lieu d'espérer qu'on feroit une paix avantageuse pour nous.

Les Rois, les Princes, les Seigneurs, & même le peuple de la grande isle de Célébes, & particuliérement ceux de Macassar, professent tous la Réligion de Mahomet, y aiant été portez par les Prêtres Mores, qui y sont allez du grand Indostan, & qui parcourant sans cesse toutes les Indes, travaillent à la propagation de leur faux culte, avec un zèle qui doit faire rougir de honte les Chrétiens.

Ces Prêtres sont vêtus d'une toile blanche fine, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la plante des piés. Ils ont l'air grave, posé & civil. La démarche des habitans du païs surpasse aussi celle de tous les Orientaux. Ils sont plus courageux, plus civilisez dans leur conversation, plus superbes en paroles, plus intelligens, & plus capables des grandes entrepriſes. Ils surpassent en valeur

leur toutes les nations voisines : ils sont plus adroits à manier les armes, & plus entendus aux fortifications.

Avant-que de partir nous célébrâmes un jour solemnel de priéres & d'actions de graces à Dieu, pour l'heureux succès qu'il lui avoit plu de nous acorder. Après cela les troupes se rembarquérent dans les vaisseaux de l'Amiral Truitmans, à la réserve de 500. hommes, ou un peu plus, qu'on laissa dans Panakoke pour le garder. On laissa aussi quatre vaisseaux pour sa défence, & pour croiser sur les Portugais, afin de les tenir en bride, aussi-bien que ceux de Macassar.

Lors-qu'on mit à la voile, il se fit des salves de toutes parts. Samboupo commença, & Panakoke le suivit, & fit exprès de si-grandes décharges, que les gens du païs n'eurent pas lieu de croire qu'il manquât d'artillerie ou de munitions. Les vaisseaux répondirent à ces salves, & l'on se sépara avec plus de civilités qu'on ne s'en étoit fait en arrivant.

Quand nous fûmes pour la seconde fois sur les côtes des isles de Tanakeke, où les rares vaisseaux des Ambassadeurs de Macassar étoient avec nous, nous quittâmes l'Amiral Truitmans, qui, avec les meilleurs navires, prit la route de Byma, d'où il devoit aller à Solor & à Timor. Pour notre flote, qui étoit composée des plus foibles vaisseaux, qui avoient besoin d'aller prendre le radoub à Batavia, parce-qu'ils avoient longtems navigé à Amboine, à Ternate & à Banda, elle prit son cours vers l'isle de Java, sous le pavillon de l'Amiral Jean van Dam. Mais les Ambas-

ſadeurs de Macaſſar demeurérent à la rade de Tanakeke, parce-que leurs vaiſſeaux n'étoient pas capables de ſoutenir le gros tems en pleine mer, & ils vouloient atendre que la maline fût paſſée, pour nous ſuivre.

Le vent nous étant favorable, nous eûmes bientôt dépaſſé la petite iſle de Lubock, & découvert la côte de Java, puis nous allâmes moüiller à la rade de Japare, pour y faire rafraîchir nos malades. Mais au-lieu de nous y recevoir, on ſe mit en état de défenſe, parceque les Hollandois s'étoient rendus maîtres de la ville de Palimbam, ſur la côte orientale de Sumatra, & l'avoient ruïnée, pour punir les habitans de la perfidie qu'ils avoient commiſe en ataquant nos gens à l'impourvu, contre la bonne foi, & en les maſſacrant.

L'Empereur de Mataram, qui ſe prétendoit protecteur de Palimbam, étant fort ofenſé de cette entrepriſe, avoit envoié défendre à Japare, de laiſſer entrer aucun Hollandois dans la ville, ſur peine de la vie, & encore plus de donner aucuns rafraîchiſſemens à leurs vaiſſeaux. Ainſi nous fûmes obligez de lever les ancres que nous avions jettées, & de laiſſer Japare juſques à ce que la querelle fût vuidée. Nous continuâmes donc notre route, aïant le vent & la marée favorables, & nous terrîmes bien-tôt à Batavia, d'où il y avoit près de dix-ſept mois que j'étois parti, aïant depuis ce tems-là viſité pluſieurs régions orientales, été expoſé à de grands accidens, & les aïant tous ſoutenus ſans être ataqué d'aucune maladie, par une grace particuliére de la Providence de Dieu.

Nous

Nous trouvâmes près de cinquante vaiſſeaux à la rade de Bantam ; mais dès-la nuit ſuivante il en partit une eſcadre de douze navires de guerre, ſous le commandement de l'Amiral Van der Laan, pour aller dans les quartiers du Nord, tâcher d'enlever aux Portugais la ville de Macau, ou Macao. On avoit fait à Batavia de grandes réjoüiſſances pour la victoire obtenuë ſur le Roi de Macaſſar, & les Chinois s'y étoient ſignalez. On avoit auſſi envoié des ordres d'en faire autant dans toutes les places qui relevoient des Hollandois, & dans tous les lieux où ils étoient établis, & où l'on avoit la liberté de le faire, afin d'en donner connoiſſance à toutes les nations de l'Orient.

Cependant les Ambaſſadeurs de ce Roïaume arrivérent à Batavia, où on leur fit traverſer la ville, pour les mener à l'hôtel qui leur étoit préparé, hors de la porte neuve, aſſez proche de la ville, qui étoit embelli de jardins, de vergers, de pluſieurs beaux plants, & d'avenuës d'arbres, ſur le bord de la riviére de Jacatra, où ils devoient demeurer juſques-à-ce que le Gouverneur leur donnât audience.

Peu de jours après toute la Bourgeoiſie ſe mit ſous les armes, auſſi-bien que les principaux Oficiers des vaiſſeaux, les Commis, Sous-commis, Ecrivains, & ceux qui tenoient les livres, pour ſe rendre devant l'hôtel de ville, où ſe devoit faire l'élection des nouveaux Magiſtrats, ainſi que cela ſe pratique tous les ans à pareil jour. Les ornemens, les décharges d'artillerie, & tout ce qui peut rendre une telle cérémonie plus pompeuſe,

rien

rien n'y fut oublié, afin-que les Ambaſſadeurs des Roïaumes de Macaſſar & d'Achin, à qui l'on vouloit la faire voir, fuſſent plus frapez de ſon éclat ; & en éfet ils en parurent ſurpris.

Ceux de Macaſſar aïant eu pluſieurs audiences, la paix fut concluë avec leur Roi & avec ſes Alliez, à des conditions plus avantageuſes pour la Compagnie, qu'aucune nation en eût jamais obtenu de tous ces Etats.

Néanmoins ces perfides n'ont pas laiſſé depuis de rompre cette paix, & de la violer par des fourbes, par des méchancetés, & par des cruautés telles qu'ils en avoient déja éxercé auparavant contre notre nation, pluſieurs de nos gens réchapez des naufrages que nos vaiſſeaux avoient faits ſur leurs côtes, aïant été inhumainement maſſacrez contre le droit des gens. Ils ont piraté & pillé par-tout où ils ont pu. Ils ont envoié des flotes, entre-autres à Botton l'an 1666. avec dix mille hommes de troupes de débarquement. Ils ont aſſiégé nos fortereſſes, & ils les ataquoient avec une fureur incroïable, lors-que l'Amiral Corneille Speelman, qui fut envoié de Batavia avec une armée navale au ſecours de cette iſle, défit ces parjures, & remporta encore ſur eux une glorieuſe victoire.

Cette guerre aïant continué juſques à l'an 1667. le Roi de Macaſſar afoibli demanda encore la paix. Toutefois celle-ci ne dura qu'autant que celle qui l'avoit précédée, c'eſt-à-dire juſques-à-ce que ces barbares ennemis eurent trouvé des ocaſions de la violer, qu'ils crurent avantageuſes pour eux. Mais

ils

ils se sont encore abusez. Car en cette derniére guerre, sous le commandement du même Speelman, après plusieurs exploits extraordinaires, & dont la mémoire mériteroit d'être perpétuée par une Histoire particuliére, le Roi de Macassar, les Princes & les E'tats voisins, tous unis, & aïant tous ensemble conspiré la perte des Hollandois, furent entiérement vaincus l'an 1669. & réduits sous l'obéissance de la Compagnie : de-sorte que la grande & puissante isle de Célébes lui est présentement soumise.

Notre vaisseau étant un de ceux qui avoient plus de besoin de radoub, fut envoié à une petite isle nommée *Onruſt*, ou l'Isle sans repos, qui gît à trois lieuës de Batavia, où la Compagnie a son atelier de construction, & toutes sortes d'ouvriers, qu'on tient tous les jours dans l'éxercice, quand même il n'y auroit point d'ouvrage néceſſaire ; ce qui a fait donner à l'isle, par les ouvriers, le nom d'Isle sans repos.

Quand le vaisseau fut de retour à la rade de Batavia, on le chargea pour aller faire le voiage d'Aracan, qui en est à six cents lieuës. Il y avoit là dequoi satisfaire l'extrême envie que j'avois de voiager, & j'en apris la nouvelle avec plaisir. Nous partîmes le 12. de Septembre 1660. Il y avoit trois vaisseaux de compagnie, tous trois destinez pour le même Roïaume d'Aracan. Le nôtre qui se nommoit *Hasſelt*, étoit amiral. Un des autres étoit *Les Remédes Hollandois*, pris à Macassar sur les Portugais ; & le troisiéme étoit un petit bâtiment monté par Guillaume Hoorenbeek de Harlem.

Lors-

Lors-que nous fûmes au-delà de la baie de Bantam, dans le détroit de la Sonde, nous trouvâmes trois navires Hollandois qui alloient à Batavia, dont il y en avoit un qui revenoit de la recherche de la nouvelle isle de Sainte Hélène, où il avoit été envoié, & qu'il n'avoit pû trouver. Ensuite nous dépassâmes les petites isles de Cracatau, Zibbezée, & Pulo Béšié ou l'isle du Fer, desquelles la plus grande partie est inhabitée, & qui sont toutes dans l'endroit le plus étroit de la Sonde, en tirant à l'Oüest, où elles causent de l'embaras au passage des vaisseaux.

Après être sortis du détroit, nous courûmes cinq jours à l'Est, & nous crûmes alors, selon l'estime, avoir fait cent-cin-quante lieuës hors du detroit: puis nous mîmes le cap au Nord-oüest pour quelque tems, & ensuite nous portâmes au Nord, & eûmes du gros tems, qui nous sépara de nos deux conserves. Nous passâmes alors sous la Ligne équinoxiale, & portant toujours au Nord, nous allâmes, sans découvrir aucunes terres, jusques au golfe de Bengale, où nous eûmes de fréquentes travades, & toute sorte de gros tems. Ensuite nous dépassâmes l'isle d'Andamaon & celle de Nicobare.

Après cela les vents variables & presque toujours forcez, & les grains que nous eûmes, nous firent faire tant de chemin, qu'en très-peu de tems nous nous trouvâmes par les quatorze degrès, ou-bien à plus de 200. lieuës de latitude Nord. Nous mîmes alors le cap au Nord-est, aïant une mer haute, un tems embrumé, & de fréquens grains, ensorte qu'il

n'y

n'y avoit pas moien de prendre hauteur. Cependant nous croïions nous devoir tenir ſur nos gardes, & n'être pas loin de terre.

Néanmoins nous fîmes encore ſoixante & dix lieuës de chemin, en deux fois vingt-quatre heures, courant toujours au Nord-eſt, ſans rien voir que des nuages épais, & une mer ſi haute qu'elle paroiſſoit les joindre. Mais le vent aïant paſſé au Sud-oüeſt, le gros tems augmenta encore, & les vagues nous pouſſérent enfin vers les côtes d'Aracan, de Bengale & de Pegu, d'où il ne nous étoit pas poſſible de revirer & de nous alarguer, ſi la tempête continuoit.

Dans cette extrémité nous mîmes à la cape & debout au vent, nous laiſſant aller à la dérive. La nuit vint enſuite, qui nous fut encore moins favorable que le jour, & l'orage devint ſi terrible, qu'enfin nous reconnûmes que c'étoit l'orage annuel qu'on nomme l'Eléfant. Car tous les ans, aux mois d'Octobre & de Novembre, il ſurvient dans le golfe de Bengale une tempête extraordinaire, qui court tantôt le long de la côte d'Aracan, tantôt le long de celles de Tanaſſeri, de Pegu, de Bengale; ou-bien le long de la côte occidentale d'Oryxa & de Coromandel; & elle eſt ſi terrible que les ancres ne ſont pas capables d'arrêter les vaiſſeaux; & quand ils ſont ſurpris en mer, il y en a très peu qui ſe ſauvent. C'eſt-à-cauſe de la force prodigieuſe de cet orage qu'il eſt nommé l'Eléfant, tant par les Blancs que par les Noirs.

Pendant cette cruelle nuit, que nous paſſâmes dans une fraieur extrême, la violence de l'orage

l'orage redoubla sur le minuit. L'impétuosité des houles sembloit devoir abîmer le vaisseau, & elles le rempliſſoient d'une telle abondance d'eau, qu'on ne pouvoit fournir à puiſer & à pomper. Toutefois ou apréhendoit encore plus les rochers & les bancs que l'eau; car il y en a de très-dangereux à l'embouchure de la grande riviére d'Aracan, & le long de la côte.

En éfet nous avions lieu de craindre, puisque plus avant dans la nuit, lors-que l'orage commença un peu à diminuer, on fut proche des terres, & en jettant la sonde on trouva fond. Le lendemain on eut la veuë de la côte d'Aracan; & pour peu qu'on s'en fût aproché plus près, le vaisseau auroit fait naufrage. Enfin le vent changea, la mer se calma, le Soleil parut, & nous revirâmes au Nord.

Ce furieux E'léfant revient tous les ans à la fin de la mouſſon des pluïes du Sud, qui commencent en Avril, & finiſſent en Septembre ou en Octobre, par cette tempête: mais dès-qu'elle eſt paſſée, on ne voit plus que du beau tems depuis Octobre juſqu'en Avril, & nous l'éprouvâmes ainſi.

Nous vîmes donc la côte dès le matin, & nous nous trouvâmes à l'embouchure de la grande riviére d'Aracan, où nous entrâmes pour la remonter environ dix-huit lieuës. Sur le midi nous découvrîmes deux vaiſſeaux, & en les hauſſant nous les reconnûmes pour nos deux conſerves; ce qui nous donna beaucoup de joie. Nous nous avançâmes tous juſques à l'iſle de Butting, où il falloit mouiller l'ancre

l'ancre pendant un courant rapide qui vient de la riviére.

Là nous arborâmes le pavillon du Prince, pour inviter les gens d'Aracan à nous aporter des rafraîchiſſemens, & dès-qu'ils l'eurent vu, ils vinrent à bord, & y amenérent un Pilôte côtier, pour nous piloter juſqu'à Bandel où eſt la loge des Hollandois. Nous leur donnâmes une lettre pour porter au Préſident du comptoir, & paſſâmes la nuit à l'ancre, dans l'embouchure de la riviére.

Le lendemain matin nous remontâmes la riviére à la faveur d'une petite fraîcheur, & nous vîmes en paſſant des campagnes fort agréables, des bois, des villes, des villages, des Bergers & des Bergéres avec leurs troupeaux, des montagnes couvertes de verdure juſqu'au ſommet qui ſembloit s'élever au-delà des nuës. Sur le ſoir, nous ancrâmes pour étaler la marée à une petite lieuë de la ville d'Oryenton.

La jour ſuivant nous dépaſſâmes Oryenton, dont le Pagode eſt beaucoup révéré parmi les Idolâtres, y aïant tous les jours des pélerins qui viennent de l'Orient & de l'Occident pour le viſiter, & y faire leurs priéres & leurs ofrandes. Enſuite nous vîmes de grandes campagnes de ris, & d'autres diverſifiées de jardins, de vergers, de bois, de gros & riches bourgs; & nous eûmes un vent favorable, qui nous fit faire beaucoup de chemin.

Sur le ſoir le Préſident du comptoir, nommé Girard van Voorburg vint dans ſon Lackno à notre bord, & enfin après deux jours de chemin, nous laiſſâmes tomber l'ancre devant Bandel, ville fort-peuplée, où eſt la loge

loge des Hollandois, amarrant nos vaiſſeaux par l'avant & par l'arriére aux maiſons mêmes. Cette ville eſt à dix-huit lieuës dans les terres, & à une grande lieuë de la ville capitale d'Aracan. Nous nous y établîmes ſur les amarres, pour faire là ſéjourner les vaiſſeaux, pendant-que nous ſerions dans ce Roïaume. La riviére avoit ſi peu d'évitée en cet endroit, que de baſſe eau les bâtimens qui étoient comme en ligne, paroiſſoient être dans un petit chenal, & avoient peine à demeurer à flot; & pendant le vif de l'eau la largeur du chenal n'étoit que de la longueur du vaiſſeau.

Quand la manœuvre fut faite, nous fîmes des décharges de notre gros canon, tant pour têmoigner la joie de notre heureux voiage, qu'à-cauſe-qu'il faut ainſi ſaluer le Roi, qui peut, de ſon palais, entendre fort aiſément les ſalves, parce-que le bruit des coups retentiſſant dans les montagnes & dans les valées, eſt porté plus loin qu'il ne l'eſt ailleurs. Peu de tems après ces ſaluts, les Sickes & Conſeillers du Roi vinrent nous viſiter de ſa part à notre bord, & répondre à notre civilité; ce qui ſe fit en cette maniére.

A-peine le Soleil étoit-il levé, que nous découvrîmes les Jelyaſſes, ou galéres à rames du Roi, parées de pavillons, de flames & de girouëttes, & acompagnées du ſon des flûtes, des trompettes, & d'autres inſtrumens. De notre côté, on fit auſſi des décharges d'artillerie, on arbora les pavillons, & l'on fit retentir le ſon des trompettes.

Comme les lettres du Général de Batavia pour

pour le Roi étoient à notre bord, notre vaisseau avoit quelque droit de porter le pavillon d'Amiral, & en cette qualité les galéres du Roi vinrent l'aborder d'une maniére tout-à-fait civile. Le principal Sicke, qui est le nom que portent les premiers de la Cour & ceux qui entrent au Conseil, fit le premier avancer sa galére, & passa sur notre bord avec un air très-grave. Le reste des Seigneurs le suivit, chacun selon son rang, & ils entrérent tous dans la chambre.

Ils avoient une si grande suite de Courtisans, de Pages, de Secretaires, d'E'cuïers, de Laquais & d'autres domestiques, que le vaisseau étoit tout-plein de monde. Il y avoit là ocasion de contempler à loisir les gens de la nation, leurs airs, leurs maniéres, leurs habits, & tout ce qu'on pouvoit remarquer de particulier en eux. Aussi allâmes-nous sur le demi-pont, auprès des Pilotes pour les voir.

Quelques-uns de ces gens-là, qui peut-être n'étoient que des Secretaires, ou des valets des principaux Sickes, qui vouloient passer sous le demi-pont pour aller dans la chambre, nous aïant là vus, en parurent fort-irritez, comme si on leur avoit fait un grand affront. Ils demandérent assez aigrement au Présidént Voorburg; „ D'où venoit qu'on les respectoit si-„ peu, que ses esclaves mêmes osoient se trou-„ ver au-dessus de l'endroit par où ils devoient „ passer, eux qui étoient des gens d'un si haut „ rang. Le Présidént leur répondit fort dou-„ cement, qu'il les prioit de nous excuser, „ que nous étions des étrangers, que nous ne

„ savions

„ savions pas les coutumes du païs. Enſuite „ ſe tournant vers nous, il nous dit avec la „ même douceur en Flamand; Amis paſſez „ un peu à côté, ou deſcendez, car c'eſt une „ coutume parmi ce peuple, que perſonne ne „ veut paſſer ſous un tillac, ou ſous un pont, „ ſur lequel il y a des gens. Dès-que nous fûmes ce qui leur avoit donné ocaſion de s'ofencer, nous deſcendîmes au bas. On ne peut pas voir une nation plus remplie de vanité.

La plupart des Seigneurs étoient des hommes âgez, gros & épais, de bonne mine, & ils s'atiroient du reſpect. Ils étoient ſuperbes dans leurs diſcours, aïant l'action & la démarche fiére, quoi-qu'à l'égard des principaux Oficiers de notre nation, ils aïent toujours été doux & honnêtes. Ils avoient le teint fort brun, mais non pas tout-à-fait noir, comme l'ont beaucoup d'autres peuples de l'Aſie. Ils étoient tous magnifiquement vêtus, ſelon la mode du païs, ſavoir d'étofes fines & de cabaies de ſoie, & leur habits exhaloient un très agréable parfum.

Après les cérémonies faites de part & d'autre, notre Capitaine prit en leur préſence la lettre du Gouverneur de Batavia pour le Roi, & la mit entre les mains du Préſident Voorburg, qui, ſelon la coutume du païs, la tint élevée, & la fit voir à tout le monde, comme un têmoignage de la continuation de l'alliance entre les deux nations. Enſuite on fit des préſens, non-ſeulement aux Seigneurs, mais auſſi aux plus conſidérables des gens de leur ſuite. On leur donna du poivre, du clou de girofle,

roſle, du macis, des noix muſcades, un peu de canelle, & un grand miroir doré, de quoi ils parurent ſi ſatisfaits, que chacun, auſſi-bien les Sickes, que ceux nous préſumions être à leur ſervice, ſe ſaiſit de ſa part, & l'entraîna comme font les fourmis, de-ſorte que la joie qu'ils eurent de recevoir ces préſens, déconcerta toute leur gravité affectée, & dans leurs tranſports ils firent cent poſtures très-peu graves, & très-peu convenables aux airs qu'ils avoient d'abord.

Les préſens aiant été portez avec autant de vîteſſe que d'ardeur dans les jélyaſſes, les Seigneurs ſe diſpoſérent au départ, & les principaux Oficiers de la loge, auſſi-bien que ceux des vaiſſeaux, ſe préparérent à les conduire, & à porter la lettre, ſuivant la coutume, juſqu'à la loge, pour l'y laiſſer en dépôt, juſques-à-ce qu'il plût au Roi de leur donner audience, en ſon palais d'Aracan, & de la recevoir avec les préſens qui lui étoient deſtinez, ſans quoi il n'y a rien à faire en ces païs-là.

Les Seigneurs aïant repris leur gravité, & étant rentrez en leurs bâtimens, dans le même ordre qu'ils en étoient ſortis, les Hollandois s'embarquérent auſſi pour les ſuivre & porter à terre la lettre du Gouverneur. Comme elle ne pouvoit être avec bien-ſéance ſous les mêmes tillacs ni paſſer ſous les mêmes ponts où les gens paſſoient, il y avoit ſur le rivage un nombre d'éléfans richement enharnachez qui atendoient le convoi, & la lettre pour la porter à la loge.

Quand tout le monde fut monté deſſus, on

fit encore une salve du canon de notre vaisseau. Les Seigneurs passérent devant la loge & continuérent leur route vers Aracan sur les mêmes éléfans, les ruës & les chemins étant remplis de gens qui venoient voir le cortége.

Le soir du jour suivant, la Lune étant alors au plein, elle parut rouge comme du sang pendant une heure, & ensuite il y eut éclipse, où presque tout son corps fut obscurci: mais cela ne dura pas longtems, car on la revit à minuit avec toute sa lumiére.

Pendant-que nous atendions le tems d'être admis à l'audience, il nous vint une triste nouvelle, savoir du naufrage d'un vaisseau Hollandois que la tempête étoit fait sombrer sous voiles, dans lequel il étoit péri plusieurs centaines d'hommes, & le reste qui s'étoit sauvé consistoit en très-peu de gens, qui savoient parler la langue de Pegu.

Nous avions des raisons pour n'ajoûter pas entiérement foi à cette nouvelle, mais le 22. d'Octobre, le premier Pilote du yacht *Coromandel*, qui étoit celui qui avoit fait naufrage se rendit à notre bord avec neuf matelots, & ils nous firent un récit de leur infortune, dont voici le précis.

Ils étoient partis, au mois de Septembre précédent, de Paliacatte, qui est sur la côte de Coromandel, pour aller au Roïaume de Pegu, aiant à leur bord un très-grand nombre de passagers, presque jusqu'à cinq-cents, de divers pais, de Coromandel, de Perse, de Bengale, de Pegu, & plusieurs Mores, la plupart avec leurs familles, femmes, enfans, esclaves, qui alloient sous le pavillon des Hollan-

Hollandois à Pegu, pour leurs afaires, ſans ſoupçonner qu'un voiage qui ſe pouvoit faire en huit jours, auroit un ſi funeſte ſuccès.

Ils avoient eu d'abord un beau tems, une mer calme, un vent à perroquet. Trente-quatre Hollandois avoient la conduite du vaiſſeau qui courut à l'Eſt. Tout le monde étoit dans une joie extrême d'avoir un tems ſi favorable, & de faire tant de chemin; de-ſorte que chacun ſe promettoit d'être à Pegu dans auſſi peu de tems qu'on en pouvoit mettre à y aller.

Mais la joie fut bientôt changée en triſteſſe & en crainte. La mer s'éleva tout d'un coup, & il ſurvint un furieux orage. Le vaiſſeau étoit foible de bois, il carguoit, il portoit mal les voiles, & par conſéquent il n'en pouvoit porter que peu. Le péril faiſoit que tous les gens vouloient être ſur les ponts, où ils faiſoient un trop grand poids, à-cauſe que le bâtiment carguoit ſi-fort. Cependant il ſe relevoit chaque fois: mais il vint un tourbillon, & la lame prenant le vaiſſeau du même côté que le tourbillon venoit, ces deux accidens enſemble le firent tellement & ſi-ſubitement carguer, que les Indiens, qui n'avoient pas le pié marin, roulérent du côté qui panchoit, & par ce moien ils le firent renverſer, de-ſorte que les mâts & les voiles étoient dans l'eau. Un coup de mer entrant alors dans le bâtiment, alla étoufer dans les bas quantité de paſſagers, & le Chirurgien Hollandois qui s'y trouva.

Il n'eſt pas poſſible de décrire le pitoïable état de ceux qui étoient encore en vie, ni de

repréſenter leurs cris, leurs plaintes, leurs gémiſſemens. On en voioit beaucoup qui nageoient autour du vaiſſeau, même des femmes & des enfans, qui luttoient contre les flots juſques au bout. On ſe prenoit aux voiles & aux mâts, on grimpoit, & on tâchoit de monter ſur le côté du navire. Les Hollandois qui nageoient comme les autres, firent tant d'éforts, qu'ils dégagérent, comme par un miracle, la petite chaloupe & le canot, qui par malheur encore faiſoient eau, & n'avoient point d'agreils, ni rien de ce qu'il falloit pour naviger. Ils arrachérent ou déchirérent des morceaux de voiles, pour boûcher les voies d'eau.

Ils dégagérent auſſi le perroquet d'artimon, & le bâton du pavillon de poupe, & avec une peine incroïable ils firent de l'un un mâtereau à la chaloupe, & de l'autre un au canot, où ils mirent tous les morceaux de voiles qu'ils purent arracher. Enfin ils eſpérérent qu'avec ces deux petits bâtimens délabrez, ils ne laiſſeroient pas de ſauver la vie à pluſieurs perſonnes.

Mais il s'en préſentoit trop pour la capacité des vaiſſeaux. Tous ceux qui nageoient encore ſe rendoient à leur bord, & il n'y avoit pas moien d'entendre les cris & les ſuplications de ceux qui n'y étoient pas encore, de voir leurs éforts pour en aprocher, & leurs mains renduës pour implorer la miſéricorde de ceux qui y étoient déja, ſans que le cœur ſe fendît de pitié. Le côté du vaiſſeau renverſé étoit couvert d'Indiens & de Mores, hommes & femmes, qui ne faiſoient pas moins

moins de cris, & qui se disoient les derniers adieux les uns aux autres, & à ceux qui étoient dans l'eau. En un mot l'image & les horreurs de la mort regnoient par-tout.

Les Hollandois, & ceux d'entre les plus robustes Indiens qui étoient déja dans la chaloupe, la rempliſſoient & la chargeoient tellement, qu'il n'y avoit pas moien de ſonger à retirer quelques vivres pour y mettre, ni d'y recevoir aucun des miſérables qui demandoient cette grace d'une maniére ſi touchante, parcequ'infailliblement ils auroient tous péri. Il fallut même, quoi-que ce fût avec la derniére douleur, & avec une inhumanité qui deſeſpéroit ceux qui la commettoient, repouſſer les malheureux qui avoient gagné juſques au bord des bâtimens, & les faire retomber à la mer. Enfin pour ſe ſauver de leurs ataques, & s'éloigner d'un ſi triſte ſpectacle, on fit nager le canot & la chaloupe, laiſſant encore ſur le côté du vaiſſeau renverſé, & dans la mer, beaucoup d'infortunés qui jettoient des cris pitoïables, & capables d'émouvoir même les rochers.

De tout ce grand nombre de gens il n'y eut que trente-quatre ou trente-cinq perſonnes, qui purent tenir dans les deux petits bâtimens qui ſe ſauvérent. En s'éloignant ils virent le vaiſſeau renverſé floter encore un peu de tems; puis tout d'un coup il s'enfonça, & les cris des mourans, qui n'avoient fait que prolonger leur peine, aïant alors redoublé, ils furent entendus de ceux qui ſe ſauvoient, & qui en étoient déja bien éloignez.

Leurs bâtimens qui ne faiſoient preſque

que floter sur le vaste océan, dont ils alloient cherchet les bords, furent tellement agitez par les vagues, qu'on les voioit à tout moment en état de périr aussi. Ils prirent leur cours à l'Est, dans l'espérance de découvrir bientôt la côte d'Aracan, ou celle de Pegu, & d'y pouvoir prendre terre.

Cependant le canot, qui ne navigeoit pas bien, étoit tiré en oüaiche par la chaloupe: mais cette manœuvre ne pouvant continuer, à-cause des voies d'eau qui étoient à ce dernier bâtiment, ceux qui le conduisoient coupérent la hansiére, & abandonnérent l'autre. Alors leur chaloupe faisant plus de chemin, ils se hâtérent de gagner terre, avant-qu'elle coulât à fond.

Le canot faisoit aussi tous ses éforts pour suivre la chaloupe; mais ce fut en-vain, car la nuit suivante les fit écarter l'un de l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe se regardérent comme les plus heureux: mais ils se trompérent, ainsi qu'on le va voir.

Le canot flotant, sans qu'il y eût de vivres, ni espérance qu'il pût se maintenir assez longtems pour prendre terre en aucun lieu, passa six jours & six nuits en mer, sans que ceux qui étoient dedans bussent ni mangeassent, quoique le danger où leur bâtiment étoit à toute heure, les obligeât à travailler continuellement. Au bout de ce tems-là ils découvrirent la côte d'Aracan, & aiant abordé un bâtiment du païs qu'ils rencontrérent, on les prit, on leur donna de quoi manger, on les emmena, pour les envoier à Aracan être esclaves du Roi, selon les loix du païs, qui ajugent

au

au Roi tous ceux qui réchapent d'un naufrage, & qui se sauvent sur ses côtes.

Quand ils furent présentez à ce Prince ils lui firent, en langue de Pegu, un si triste & si touchant récit de leur infortune, qu'ils excitérent la compassion dans les cœurs de tous ceux qui l'ouïrent; si-bien que non-seulement le Roi & les Seigneurs leur donnérent tout ce dont ils avoient besoin, mais même ce Monarque les remit en liberté, & les renvoia chercher leurs compatriotes. Ce furent ceux qui vinrent nous trouver, ainsi-qu'il a été dit, ne sachant point ce qu'étoient devenus leurs compagnons & leur chaloupe.

Mais ceux-ci se sauvérent aussi comme par miracle, & vinrent, tout-de-même, quelques jours après dans le Roïaume. Leur chaloupe ouverte en plusieurs endroits, & faisant eau, avoit vogué sept jours & sept nuits, & avoit été mille fois sur le point de couler bas. Leurs larmes & l'eau même qu'ils rendoient, avoient été toute leur nourriture. Enfin ils avoient découvert une isle couverte de bois, où ils descendirent, accablez de foiblesse & atténuez de faim. Cependant ils ne trouvérent rien pour manger. L'isle étoit déserte. Il n'y avoit ni hommes, ni animaux, ni arbres qui portassent des friuts, que des tamarins, qui tout aigres qu'ils étoient, furent dévorez, & servirent pendant quinze jours de nourriture à ces infortunés.

Cet aliment avoit des qualités qui ne pouvoient manquer de faire du mal, pendant un long usage. Il causa des rétrecissemens de boïaux & un cours de ventre, dont deux hom-

mes moururent; ſi-bien qu'il fallut ſe réſoudre à ſe remettre en mer. Ils coururent à l'Eſt & le vent leur étant favorable les pouſſa promtement ſur la côte d'Aracan. Les païſans & les pêcheurs leur fournirent des alimens avec beaucoup de charité.

Ils voulurent aller chercher l'embouchure de la grande riviére d'Aracan; mais comme ils vouloient traverſer le briſant pour reprendre le large, la chaloupe alla donner contre des rochers, & ſe briſa. Ainſi il fallut qu'ils retournaſſent à terre tout-nuds, tout-moüillez. Pour obtenir des charités, ils firent aux habitans le récit de leur accident, en langue de Pegu, & ils eurent grand tort. Car comme le Roïaume de Pegu étoit en guerre avec celui d'Aracan, ils ne devoient pas dire qu'ils étoient partis de Coromandel pour aller chez les ennemis des gens à qui ils parloient.

En éfet on les maltraita fort. On leur dît qu'on voioit bien que les Hollandois portoient au Roi de Pegu des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils le favoriſoient. Sur cette acuſation, ils furent arrêtez priſonniers, & condamnez à la mort. On leur mit la corde au cou; on leur lia les bras à la ceinture; & l'on ordonna qu'ils ſeroient conduits & preſentez au Roi en cet état, s'imaginant que ce Prince prendroit un grand plaiſir à voir des Chrétiens ainſi traitez. Ils les menérent donc de ville en ville, les faiſant ſouvent jeûner, & les meurtriſſant de coups, & en chaque lieu où ils paſſoient, ils étoient obligez de faire le récit de leur avanture devant les Magiſtrats, qui tous le prenoient en mauvaiſe part,

& étoient

& étoient irritez de ce que le vaisseau alloit à Pegu.

Ce fut une vraie misére que tout ce que ces malheureux eurent à soufrir par le chemin. Ce n'étoit qu'humiliations, genu-flexions, inclinations profondes, qu'il falloit recommencer devant les supérieurs de chaque village, chaque bourg & chaque ville, & pour recompense ils se voioient injuriez de tout le monde, & déclarez dignes de mort. Outre cela ils eurent une avanture qui les auroit infailliblement fait périr, si les Seigneurs & les Gentis-hommes devant qui elle se passa, n'avoient pas été plus sensibles à la pitié que les autres.

L'usage qu'ils avoient fait des tamarins dans l'isle déserte, continua longtems après à leur causer des coliques, & le cours de ventre. Un jour qu'ils furent conduits devant un grand Seigneur & devant sa Cour, après avoir passé par divers apartemens de son palais, & être entrez dans une grande sale remplie de gens de conséquence de l'un & de l'autre sèxe, qui étoient assis sur de beaux tapis, le Capitaine du vaisseau péri, nommé Jean Horl, voulut faire plus de complimens que ses camarades, plus d'inclinations, plus de postures révérentieuses, à la maniére du païs. Dans ces mouvemens, ce pauvre homme lâcha par le derriére un vent, qui fit tant de bruit & d'éclat, qu'il fut entendu dans toute la sale, & surtout du Commandant, qui en sentit même l'odeur, & qui s'écria Syuw, Syuw, ou fy, fy, de-même que tout le reste de la compagnie.

On ne fut pas peu irrité de cet accident, & les prisonniers baissant la tête, demeurérent dans une confusion d'autant plus grande, qu'ils en craignirent de funestes suites pour eux. Enfin le second Pilote nommé Jean Spring de Harlem, prit la parole, & suplia les Seigneurs d'avoir la générosité de pardonner une si grande faute, qui étoit involontaire, procédant de la disposition où les avoit mis la nourriture de tamarins qu'ils avoient prise si longtems, aïant été contrains d'en vivre près de quinze jours, sans voir aucun autre aliment; que deux de leurs compagnons nons en étoient morts, & qu'eux-mêmes en étoient tellement atténuez qu'ils n'étoient pas maîtres de leurs mouvemens, & qu'ils n'étoient point en état d'être produits dans une si considérable compagnie. Mais qu'on ne les écoutoit point, qu'on les faisoit marcher comme des bêtes, & qu'ils étoient forcez d'obéïr.

Cette remontrance apaisa tout le monde. Le Capitaine nous a conté depuis, que ce fut là encore la plus grande extrémité où il se fût trouvé, ne s'atendant à rien moins qu'à être haché en piéces à coups de sabres. Le récit de leur infortune aïant même touché le cœur de cette Noblesse, on leur fit donner de la nourriture & des vêtemens, & ils furent mieux traitez qu'auparavant. La bonté & la compassion des Dames, ainsi que les captifs le purent apercevoir, contribua beaucoup au soulagement qui leur fut donné. Elles furent émuës de voir de pauvres étrangers plus que demi-nuds, liez & garottez, décharnez, qui d'un

d'un air ſupliant & abatu, demandoient quelque relâche à leurs peines, ne les aiant méritées par aucun forfait.

Ils furent donc alors déliez, mis entre les mains d'autres gens plus remplis d'humanité, conduits à la plus prochaine riviére, embarquez dans une jélyaſſe, ou galére d'Aracan, qui remonta la riviére, pour les mener à la capitale du Roïaume. La jélyaſſe paſſant par le travers de nos vaiſſeaux, ils les reconnurent, & priérent qu'elle les abordât, criant en même tems pour nous avertir.

On alla au-devant d'eux, & on les retira des mains de leurs conducteurs, ſous la promeſſe que le Préſident fit d'en donner à l'inſtant avis au Roi. Cela fut auſſi-tôt éxécuté, & en même tems on ſuplia ce Monarque de leur rendre la liberté que leur naufrage leur avoit ôtée, les aiant rangez au nombre de ſes eſclaves, & cette grâce leur fut acordée, comme elle l'avoit été à leurs compagnons.

On les prit dans notre vaiſſeau pour les emmener à Batavia. Mais quelque précaution qu'ils euſſent, & qu'on eût pour eux, à l'égard du boire & du manger, il n'y en eut que très-peu qui fuſſent éxemts de maladies. Cependant ils en guérirent, & ſe rétablirent parfaitement.

La permiſſion d'aller à l'audience du Roi, & de lui porter nos préſens, nous aiant enfin été acordée, & des Envoiez étant venus pour nous prendre, on partit de la loge un Dimanche, dès le matin. Le Coutwal, ou premier Magiſtrat de Bandel, marchoit le premier, monté ſur un éléfant, & vêtu d'une fine toile

blanche, à la mode de la Cour. L'éléfant marchoit gravement, à petits pas, entouré d'archers, de laquais & d'eſclaves, qui alloient piés nuds, le long d'une digue heriſſée de petites pointes de roches, & ſur un terrein pierreux.

Le Roos, ou ſecond Magiſtrat, ſuivoit le premier, avec un pareil cortége, & il étoit vêtu tout-de-même. Les Muſiciens d'Aracan étoient autour d'eux, & joüoient des inſtrumens tout le long du chemin.

Les Hollandois marchoient après lui, & portoient leurs préſens, qui conſiſtoient en de curieux ouvrages de vernis du Japon, en des miroirs, en des étofes d'écarlate, & en des épiceries. Le Préſident Voorburg étoit aſſis ſur un grand éléfant, & portoit la lettre qui étoit pour le Roi, la faiſant voir, & l'élevant ſouvent au-deſſus de ſa tête, pour faire connoître aux ſpectateurs qu'il y avoit continuation d'alliance entre les deux nations. Autour de lui étoient des huiſſiers d'Aracan qui faiſoient faire place, & des matelots. Il étoit ſuivi de notre Capitaine Jaques Heynez Moocker, & du Commis Dirck Fraey, tous deux aſſis ſur un même éléfant, & la marche étoit fermée par nos Mouſqueraires, qui faiſoient des décharges de tems en tems.

Il y avoit ſur le dos de chaque éléfant une petite tente, atachée avec des cordes autour de la poitrine & du ventre de l'animal, ſous laquelle deux perſonnes pouvoient aiſément s'aſſeoir en côté. Il y avoit auſſi ſur leur cou un conducteur Noir à califourchons, qui menoit ſon éléfant où il vouloit, par le moien

moien d'un petit crochet.

Quand la marche commença on fit des salves de toute l'artillerie des vaisseaux. Le cortége aïant traversé la ville d'Aracan, & toute la foule du peuple qui y étoit, jusqu'à l'entrée du palais, le Coutewal, le Roos, le Président Hollandois, le Capitaine & le Commis, descendirent de dessus leurs éléfans. Ils passérent par plusieurs grandes portes & par d'autres lieux, & furent conduits jusqu'à l'apartement où se devoit donner l'audience : puis s'étant encore avancez au travers de quantité de Courtisans, de Seigneurs d'Hallebardiers & d'Ecuïers, le Président, le Capitaine & le Commis y laissérent leur suite, & en même tems leurs souliers, n'étant pas permis d'entrer les piés chaussez dans un lieu où il falloit marquer un respect extraordinaire.

Après cela ils furent tous trois menez par divers apartemens à la sale de l'audience, où il y avoit un grand nombre de Sickes, & des plus grands Seigneurs du Roïaume, assis sur de magnifiques tapis, les jambes croisées sous le corps, & richement vêtus. Aussi-tôt il fallut que les Hollandois s'inclinassent, comme s'ils eussent été acroupis, & qu'ils baissassent le visage jusqu'à terre, avec les mains jointes sur le front, réitérant plusieurs fois ces profondes revérences, & ces humbles inclinations.

Ensuite le Roi parut sortant d'un cabinet, & chacun tenant alors les mains jointes sur son front, baissa la tête comme n'osant contempler sa majesté. Entre-autres les trois

Hollandois se tenoient toujours dans la posture ci-dessus marquée ; sans oser lever la vuë pour regarder ce Monarque. Ils tâchérent bien de le guigner ; mais deux valets de chambre qui les observoient, leur saisirent promtement la tête, & la leur firent baisser.

Un Interprète aiant reçu la lettre & les présens, les mit avec beaucoup d'humilité entre les mains de ceux qui avoient ordre de les recevoir, & il fit de la part de nos gens les complimens au Roi, qui fit aussi demander par son Interprète des nouvelles de la santé du Gouverneur de Batavia, qu'il nomma son frére, comme par une afection particuliére qu'il avoit pour lui, & quand on lui eut répondu qu'il se portoit bien, il en parut content.

Alors on aporta aussi les présens que le Roi vouloit faire aux Hollandois, en reconnoissance de ceux qu'il en recevoit. Ceux qui étoient pour le Général parurent les premiers, & furent posez sur la tête courbée de nos trois Ambassadeurs, qui ne virent nullement ce que c'étoit, parce-que non-seulement ils n'osoient tourner la tête, mais non-pas même la remuer. C'étoit quatre petites piéces de toile grossiére d'Aracan, qui à-peine valoient trois risdales. Par une faveur particuliére du Monarque, il en fit donner deux semblables à notre Capitaine, & autant au Commis. Ces quatre derniéres piéces furent mises sur leurs têtes comme les autres : & le remercîment s'en fit par de nouvelles inclinations. Voilà quelle fut la libéralité & la magnificence, ou plutôt l'avarice de ce Roi dont l'Etat est si florissant,

sant, & ne le céde en richeſſes & en puiſſance à aucun autre Roiaume des Indes Orientales.

Quelque ſoin qu'on prît à obſerver les Ambaſſadeurs, ils ne laiſſérent pas de regarder du coin de l'œil le Monarque, qui leur parut avoir l'âge de dix-huit ans, être puiſſant, avoir beaucoup d'embonpoint, & être aſſez blanc. Il avoit des braſſelets, des boucles d'oreilles & un collier d'or, où il y avoit quantité de diamans, d'autres pierreries & des perles enchaſſées. Son habit étoit d'écarlate, & il avoit ſur la tête un ſuperbe turban auſſi garni de pierreries.

Lors-qu'il eut aſſez conſidéré les Ambaſſadeurs, il rentra dans l'apartement d'où il étoit ſorti, & il leur fut alors permis de s'ôter de la poſture violente où ils étoient. Ils ſe relevérent tellement engourdis, qu'à peine pouvoient-ils ſe tenir ſur les jambes. Ils furent reconduits par pluſieurs Seigneurs, & étant remontez ſur les éléfans, ils traverſérent la ville comme ils avoient fait en arrivant, & s'en retournérent à la loge : puis ils ſe rendirent à bord, où ils ſe trouvérent ſi incommodez de la ridicule poſture où ils s'étoient tenus ſi longtems, qu'ils eurent beſoin de mon ſecours, c'eſt-à-dire du Chirurgien.

Nous avions fait ce voiage pour acheter du ris, & un grand nombre d'eſclaves, hommes & femmes, afin de les emmener à Batavia. Mais le ris étoit encore pendant par les racines, dans les campagnes, & pas plus meur que nos blés quand ils commencent à ſortir en épi, de-ſorte que nous fûmes obligez de l'aten-

l'atendre à meurir ; & pendant ce tems-là nous allâmes souvent nous promener dans ces agréables campagnes, dans les villes & dans les villages.

Le Préſident nous prêta auſſi, pour nous promener ſur l'eau, ſon Lackno, qui étoit une galére où quarante eſclaves pouvoient ramer. Il y avoit au milieu une teugue bien-propre, ſous laquelle on trouvoit une table & des bancs, & d'où, en paſſant, on avoit le plaiſir de contempler le païs.

Quelquefois nous allions ſur la montagne qui eſt à la droite de Bandel, preſque toute couverte de halliers fort hauts, au-travers deſquels il y avoit des ſentiers battus. Il y avoit des tigres, des ſerpens, & beaucoup d'autres bêtes féroces, & les tigres venoient quelquefois la nuit juſqu'à Bandel, d'où ils emportoient des chiens, des brebis, des chévres, d'autre bêtail, même des hommes; & ils les dévoroient. Cependant il y a de l'aparence que le jour il n'y avoit point de danger, au-moins ne nous arriva-t-il aucun accident dans nos promenades. Il couloit de divers endroits de la montagne, même de ſon ſommet, au-travers des brouſſailles, pluſieurs ruiſſeaux, qui ſe joignant dans les valées, y en formoient de plus gros, ou de petites riviéres.

Lors-que nous allions aſſez loin ſur la montagne, nous découvrions la ville d'Aracan, & les toits dorez du palais, ſur leſquels la réflexion des raions du Soleil faiſoit un éfet admirable. Nous voiions auſſi en pluſieurs endroits, ſur la montagne même & dans les valées,

valées, des Pagodes, qui diversifiant le païsage, le rendoient plus agréable. En regardant d'un autre côté nous voïions la ville de Bandel, notre loge, des étangs, des viviers, des vergers, des maisons de plaisance.

De l'autre côté de la montagne on descendoit dans un très-beau païs, qui à son extrémité, c'est-à-dire aussi-loin que notre vuë pouvoit s'étendre, étoit environné d'autres montagnes, & qui contenoit des bourgs, des villages, de belles campagnes, & le plus beau païsage qu'on puisse s'imaginer. On y voioit les païsans occupez à la culture des terres, des bergers & des bergéres qui conduisoient & faisoient paître du gros & du menu bêtail, bœufs, chévres, brebis, pourceaux; & des volatiles, poules, oies, canards &c. Sur-tout on y voioit des champs de ris si-admirabes, qu'on en espéroit une abondante récolte.

D'autres fois nous allions visiter les étangs, dont l'eau est très claire, & qui sont formez de ruisseaux d'eau douce, dont le païs d'Aracan est tout entrecoupé, de-même que plusieurs autres païs de l'Asie. Ils sont ordinairement placez entre des campagnes de verdure, presque tous quarrés, de cinquante, soixante & quatre-vingts, & jusqu'à cent perches. Leurs eaux sont très-utiles pour les hommes, pour le bêtail, pour toutes sortes d'animaux & pour les volatiles. Nous nous y baignâmes plusieurs fois pour nous rafraïchir. Nous entrions aussi dans des jardins, où l'on nous donnoit du fruit pour un prix modique. Nous allions voir de vastes bâtimens d'écuries qui ont été bâties à Bandel,

pour

pour y entretenir un grand nombre d'éléfans. Il y en avoit quelquefois dix-huit, vingt ou vingt-cinq grands, médiocres & petits, atachez les uns à côté des autres chacun à un pilier.

On prend les éléfans en ce païs-là, non par force, mais par adreſſe, & pour cet éfet on ſe ſert des éléfans privés. On va renfermer de pieux un grand eſpace, où ces derniers aïant atiré les autres, on prend ſon tems, on leur jette des cordes où il y a des nœuds coulans, dont ils ne peuvent ſe débaraſſer; & après qu'ils ſe ſont beaucoup tourmentez, on les emmène dans des écuries où ils s'aprivoiſent avec le tems; puis on les donne à des gens pour les dreſſer, & ces gens-là les rendent ſi ſouples & ſi obéïſſans, qu'il ſemble qu'ils aïent de l'intelligence. En éfet nous regardions avec étonnement le deſir & les ſoins qu'ils avoient d'aprendre, avec pluſieurs autres qualités ſurprenantes. Auſſi ſont-ils ſouvent vendus bien cher, le prix de quelques-uns montant juſqu'à pluſieurs mille roupies. Nous en vîmes embarquer dans des vaiſſeaux Maures, où on les conduiſoit à bord ſur des radeaux, ou ſur des ponts, pour les tranſporter en d'autres régions de l'Aſie.

Un jour nous nous embarquâmes au nombre de huit, dans le lackno de la Compagnie, ou du Préſident, pour aller voir un des plus beaux endroits du Roiaume, où il y avoit pluſieurs petites villes, quantité de villages, des jardins, des parterres, des metaieries, des vergers des campagnes, des bois, & tout ce qu'on peut ſouhaiter d'agréable & d'utile

dans

dans un païs. Notre lackno navigeoit le long du rivage, & nous en sortions quand il nous plaisoit pour aller nous promener.

Dès-que nous paroissions à terre nous étions environnez d'une foule de gens de tous âges, & de toutes conditions, que la curiosité portoit à voir des étrangers, qui venoient d'un autre monde, & fort différens des gens de leur païs. Il y en avoit tant que souvent nous en trouvant importunez, nous étions obligez de rentrer dans le lackno, sans rien visiter. Lors-qu'ils voioient que nous voulions ainsi nous retirer, quelques-uns des principaux, selon que nous en pouvions juger par les aparences, nous faisoient des civilités & leurs saluts de *Salamma*, nous priant par des gestes honnêtes de nous arrêter, afin-qu'ils pussent nous contempler à loisir: car la blancheur de nos visages étoit quelque chose de bien étonnant pour eux. Ils étendoient leurs bras & leurs mains pour les joindre aux nôtres, & par leurs amiables sousris ils paroissoient nous marquer leur bonne volonté. Toutes choses nous firent connoître qu'on n'avoit point encore vu de Hollandois en ce quartier-là.

Pour éviter l'importunité de ces spectateurs, nous fîmes nager le lackno d'un autre côté, & allâmes porter sur la pelouse, assez proche d'un beau bourg, notre dîner, qui tout froid qu'il étoit, ne laissoit pas d'être excellent. Quoi-que nous fussions en pleine campagne, nous ne manquâmes pas d'être assiégez de gens, &, entre-autres, de sauteurs, de joüeurs d'instrumens, de danseuses publiques, de farceurs, qui venoient tous pour atraper quelque présent.

De

De ce lieu-là nous allâmes dans une autre petite ville, où il y avoit plusieurs Pagodes, & des Idoles d'une énorme grandeur. Nous entrâmes dans un que nous crûmes être le plus considérable, où l'on montoit par des degrés pratiquez dans le roc, & nous y vîmes une des plus hautes statuës du Roiaume d'Aracan. Elle étoit assise, de même que toutes les autres Idoles du païs, sur ses jambes croisées, à-peu-près comme le sont les tailleurs d'habits chez nous. Les tendons de ses oreilles étoient percez, selon la mode du lieu, & tellement allongez qu'ils lui pendoient jusques sur les épaules. Elle y avoit des bagues & des pendans, & d'autres ornemens encore.

Cette Idole, qui étoit regardée comme le premier & le supérieur de tous les Dieux d'Aracan, avoit été paîtrie d'une argille bourbeuse, qui avoit séché, & qui étant devenuë dure comme de la pierre, avoit été peinte en noir, & magnifiquement vêtuë à la manière des gens du lieu, de-peur qu'elle n'eût froid. Tout en paroissoit doré, hormis sa face, son sein qui étoit nud, & ses mains. Il y avoit, non à ses piés, mais à ses genoux, des couronnes de fleurs, des herbes odoriférantes, des fleurs, des gommes, des fruits, du ris, toute sorte de mercerie de soie, de coton & de fil, afin, sans doute, que rien ne lui manquât.

Pendant-que nous visitions le Pagode, où étoit ce monstre afreux, les Talapoins, ou Prêtres, entrérent, se jettérent à genoux devant l'Idole, lui firent leurs priéres avec une grande humiliation, & lui ofrirent des fleurs

& des

& des herbes odoriférantes, chantant & fredonnant avec un grand zèle extérieur, & acompagnant leur chant de mille postures & grimaces.

Le Pagode étoit assez grand: il étoit rond, & se terminoit en forme piramidale. Il étoit bâti de pierre, sur une haute roche, & il y falloit monter par un degré de trente échelons. Les autres Pagodes étoient aussi sur des lieux élevez; même dans tout le Roïaume, quelque part que nous aïons été, nous en avons vu sur le haut des montagnes, des collines & des rochers; ce qui nous remettoit devant les yeux les horreurs qui sont si souvent reprochées dans l'Ecriture Sainte, aux Enfans d'Israël, savoir qu'ils alloient adorer les Idoles, & leur sacrifier dans les *hauts lieux*.

Cet endroit aiant terminé notre promenade, nous nous rembarquâmes dans notre lackno, pour nous en retourner. Sur la route, nous descendions encore quelquefois à terre, & nous étions toujours de plus en plus étonnez de voir la fertilité & la beauté du pais, & encore plus du nombre prodigieux de ses habitans, qui est tel que je ne sai s'il y a encore un autre païs au monde qui soit aussi peuplé. Enfin nous nous rendîmes à la loge, fort satisfaits de notre petit voiage.

Tous les cinq ans, ordinairement le quinziême jour du mois de Novembre, le Roi sort de son palais, & se fait voir publiquement à tout le monde. Hormis ce jour-là, il n'y a personne qui ose le regarder, à-moins que ce ne soit quelqu'un de ceux qui ont l'honneur d'être élevez aux plus hautes dignitez de l'Etat,

l'Etat, à qui cette faveur extraordinaire eſt acordée, en partie parce-qu'on ne peut s'en diſpenſer, & qu'ils ſont obligez d'être ſouvent en préſence de leur Monarque, qui eſt révéré preſque comme un Dieu, & autant ou plus qu'aucun autre Prince qui ſoit au monde.

Ce jour, qui revient tous les cinq ans, où l'on peut voir le Roi, eſt atendu de tout le peuple avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes dans le Roiaume, il y avoit des couriers dépêchez par-tout, pour annoncer que cette cérémonie ſe feroit le quinziême de Novembre ſuivant, & ordonner à tout le peuple, hommes & femmes, & tous ceux généralement qui avoient depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à ſoixante, & qui étoient en ſanté, de ſe trouver à Aracan, pour voir le Roi, ſur peine de dix ſous d'amende, pour chacun de ceux qui manqueroient à ce devoir.

C'eſt aſſurément une plaiſante coutume que celle-là, & un moien bien ſingulier de lever des finances prodigieuſes. J'ai déja dit pluſieurs fois que ce païs eſt extrémement peuplé, qu'il y a un nombre infini de villes, de bourgs, de villages, où tout fourmille en hommes, dont il n'y en a que peu, par raport au reſte, qui puiſſent ou veüillent aller voir le Roi, particuliérement de ceux qui ſont éloignez de la Cour. C'eſt bien tout au plus ſi de cent il y en a dix qui y vont : car l'amende eſt trop peu de choſe, pour obliger à faire le voiage ; ſi-bien qu'on ne ſauroit dire quelle ſomme cette ſorte d'impôt produit.

Cependant il y en va toujours une multitude

de presque innombrable, qui y est attirée par la curiosité, & par le plaisir de voir une fête célébre. Les chemins en sont couvers, de-même que les riviéres, sur lesquelles on voit plusieurs petits bâtimens propres, & beaucoup de magnifiques, où des familles entiérent mangent, demeurent & couchent fort commodément, sur de beaux tapis, & sur des matelas, aiant leurs esclaves qui rament & qui gouvernent, de-sorte que le voiage ne se fait pas à trop grands frais. Il y en avoit plusieurs qui venoient exprès passer le long de nos vaisseaux pour les voir ; & ils têmoignoient beaucoup de surprise, n'en aiant jamais vu de cette fabrique, ni de si grands. Ce qu'ils trouvoient de plus beau étoit les Termes, & tous les ouvrages de sculpture qui étoient à la poupe.

Le matin du jour de la cérémonie, qu'on peut apeller l'Aparition, étant venu, on vit toutes les places qui étoient autour du palais, garnies d'échafauts, d'amphitéatres, & de préparatifs pour faire joüer des feux d'artifice. Les principales ruës étoient très bien nétoiées, & il y avoit des apuis & des balustres en quantité d'endroits. On avoit fait poster de lieu en lieu, des soldats & des huissiers, pour faire faire place, & pour empêcher qu'il n'arrivât du desordre, dans de si grandes foules de peuple.

Le Roi sortit de son palais, au son des tambours, des trompettes & des flûtes, monté sur un éléfant de médiocre grandeur, vêtu des plus superbes habits qui se voient dans l'Asie, la tête couverte d'un riche turban,

sur

ſur lequel il y avoit une couronne d'un prix ineſtimable ; & comme tout-environné de ſplendeur & de majeſté. Il étoit aſſis les jambes croiſées ſous ſon corps, & ſous une riche tente, qui étoit ajuſtée pour tenir ferme ſur le dos de l'animal ; & l'un des Seigneurs étoit à califourchons ſur le cou, & le conduiſoit.

Les harnois étoient ſomptueux, brodez de perles & d'or. C'étoit un éléfant mâle, qui marchoit gravement, & qui paroiſſoit être bien dreſſé à tout ce qu'on éxigeoit de lui, & à tout ce qu'il devoit faire dans la glorieuſe marche à laquelle il étoit deſtiné.

Pluſieurs Seigneurs portoient un beau paraſol ſur la tête du Monarque, outre la tente, pour le défendre de l'ardeur du Soleil. Autour de lui marchoient à pié un grand nombre des premiers Oficiers du Roïaume, & les Hérauts d'armes avec leurs armures, pour la garde de ſa perſonne, pendant la marche.

A peine le Monarque avoit-il paſſé lentement, au milieu de divers joüeurs d'inſtrumens, qu'on voioit venir un autre éléfant, marchant auſſi d'un pas lent, ſur lequel étoient montez un Prince des principaux de la Cour, & un des plus conſidérables Sickes du Roiaume. L'éléfant étoit entouré d'un grand nombre d'hommes bien-faits, qui étoient les Gentishommes & les Ecuïers des Seigneurs qu'il portoit.

Après eux marchoient tous les autres Sickes & grands Seigneurs, l'un après l'autre, chacun ſelon ſon rang, & ſur un éléfant enharnaché le plus richement qu'il leur étoit poſſible ;

ble ; auſſi entourez de leurs Ecuïers, de leurs Pages, de leurs Laquais, de joueurs d'inſtrumens, & de faiſeurs de tours de ſoupleſſe, qui divertiſſoient le peuple.

Il fallut beaucoup de tems pour faire mettre en ordre un ſi nombreux cortége, pour le faire ſortir de la fortereſſe & du palais, & pour lui faire traverſer les rüës lentement. Je ne croi pas qu'on ait jamais vu en aucun lieu une ſi grande parade de richeſſes, de joïaux exquis, de perles, de pierreries, d'or, d'argent, & de toutes ſortes d'ornemens, de vêtemens riches, d'étofes de ſoie & de broderies. Les armes n'étoient pas moins enrichies que tous les autres ornemens des hommes & des éléfans, & pour tout dire en un mot, la richeſſe, la ſplendeur & la magnificence de ce qu'on voioit, ſurpaſſe tout ce qu'on s'en peut imaginer. Jamais on n'a tant vu de drapeaux, de banderoles, de paraſols d'un ouvrage ſi exquis, & d'étofes ſi ſuperbes : jamais on n'a tant vu de diverſes ſortes de figures & de modes qu'il y en avoit dans les ajuſtemens, & dans tous les autres ornemens qui furent étalez.

Les Talapoins & les Muſiciens fermoient la marche. Le Roi alla paſſer dans tous les quartiers de la ville, dans toutes les principales rüës, dans les places publiques & les promenades, & au retour il alla ſe rendre dans la vaſte eſplanade qui eſt devant la fortereſſe, où il fut entouré d'un grand cercle de gens ſous les armes, pour ſa garde. Au-delà du cercle étoient les ſpectateurs, dont la foule ne peut ſe repréſenter. Là on fit prêter le ſerment de fidélité à tout le peuple, ſelon que cela ſe

pratique auſſi tous les cinq ans, ce qui ſe fit avec des acclamations incroïables, & des proteſtations réïtérées de ſoumiſſion & d'obéiſſance : puis le ſon des inſtrumens, les Muſiciens, le canon, les pierriers & la mouſqueterie, ſe firent entendre.

Parmi leur bruit on commença de jetter les feux d'artifice, en quoi les habitans d'Aracan ſurpaſſent tous les autres peuples des Indes Orientales. Enſuite le ſoir étant venu, les ſpectateurs finirent la journée en faiſant des danſes ſur des théatres : on y joüa des comédies : on y fit entendre la muſique ; & une partie de la nuit ſe paſſa en ces divertiſſemens.

Pour le Roi, il étoit rentré dans ſon palais, avec tout ſon pompeux cortége, & le lendemain les ſpectateurs reprirent auſſi le chemin des lieux où ils étoient établis. Pendant-que les peuples étoient encore remplis des idées du plaiſir qu'ils avoient eu, il ſe forma un gros nuage du côté de l'Oüeſt, qui les menaçoit de beaucoup de maux. Tout le païs ſe trouva bientôt en alarme & en mouvement. L'on vit même arriver un Prince Maure qui venoit de Bengale ſe réfugier à Aracan, & demander retraite pour lui & pour ce qu'il amenoit de gens. Mais pour faire mieux comprendre quel eſt l'événement dont il s'agit, il ſera bon d'en raporter la cauſe, & de dire briévement ce qui s'étoit paſſé.

Le Grand Mogol, ou Empereur des Grandes Indes, Choran Schach, ou-bien Chach Jeban, c'eſt-à-dire Roi du Monde, étant fort âgé, avoit quatre fils & deux filles. L'ainé

de

de ſes fils ſe nommoit Sultan Dara, qui étoit adroit & inſinuant dans ſes diſcours & dans ſes actions, & par là il auroit gagné le cœur des Grands & des peuples, s'il n'eût pas détruit les avantages qu'il avoit par une préſomption extraordinaire, & une trop haute opinion de lui-même. Mais il étoit plus craint qu'aimé. Outre cela il marquoit trop peu de penchant pour la Réligion de Mahomet établie dans l'Indoſtan, & par là il ſe rendit odieux aux Omrachs & aux principaux Seigneurs.

Le ſecond fils du Grand Mogol, ſe nommoit Sultan Chaſauſa, ou Sultan Suyach, qui ſignifie Prince Vaillant. Avec la valeur il avoit auſſi plus de ſubtilité que ſon frére aîné, le ſurpaſſant encore en diligence, en fermeté, & en quelques autres qualités néceſſaires à la Cour. Il étoit libéral : il recompenſoit bien : il étoit obligeant aux Grands, & les ménageoit pour s'en ſervir en tems & lieu. Mais il étoit luxurieux & adonné aux femmes, ce qui le rendit peu éxact dans l'adminiſtration des afaires qui lui paſſoient par les mains, & lui énerva tellement le courage, que dans la ſuite ce fut la principale cauſe de ſa perte. Il favoriſoit, dans la Réligion Mahométane, la même Secte que ſuivent les Perſans, tenant pour les explications qu'Aly a faites de l'Alcoran, au-lieu que l'Empereur ſon pére, & les Princes ſes fréres ſuivoient une autre Secte.

Le troiſiéme des fils de cet Empereur ſe nommoit Orang-chef, ou Aureng-zebe, c'eſt-a-dire, l'Ornement du Trône. Il avoit infini-

ment de l'eſprit, beaucoup de conduite, de douceur & de libéralité pour ceux qu'il vouloit engager dans ſes interêts; beaucoup d'adreſſe, d'intrigue & de diſſimulation. Il fit ſemblant de vouloir ſe retirer du monde: il quitta ſes vêtemens ordinaires & tous ſes ornemens, publiant qu'il vouloit ſe faire Facquir ou Dervis, embraſſer la vie réligieuſe, & aller paſſer ſaintement le reſte de ſes jours dans la ſolitude, ſans penſer nullement à la Couronne. Enfin il ſeut ſi-bien feindre qu'il gagna non-ſeulement la plus grande partie des premiers Seigneurs de l'Empire, mais même ſon Pére, qui tous ſouhaitoient de le voir un jour élevé ſur une trône.

Le quatriême & plus jeune fils du Mogol, nommé Morad Bakche, c'eſt-à-dire, Déſir Acompli, étoit un Prince franc, ouvert & doux: mais il ne prenoit pas aſſez de ſoin de s'accommoder aux maniéres de la Cour. Il paſſoit ſon tems à boire, à chaſſer, & à d'autres divertiſſemens. Il auroit eu des occaſions favorables de s'emparer de la Couronne, ſi ſon courage, dont il ſe vantoit trop, eût été réglé par la prudence & par une bonne conduite.

L'aînée des deux filles ſe nommoit Begum Zaheb, c'eſt-à-dire Maitreſſe des Princeſſes. Elle étoit gaie, & pourtant fine & adroite, ſachant toucher le cœur de ſon pére, s'en faire aimer, & en faire aimer le Dara ſon frére aîné. Sa ſœur ſe nommoit Begum Rauchenara, c'eſt-à-dire la lumiére des Princes. Elle n'étoit ni ſi belle ni ſi ſpirituelle que ſa ſœur aînée; mais elle étoit auſſi gaie, & tenoit

noit le parti de ſon frére Orang-chef, à qui elle donnoit avis de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, qu'elle découvroit par le moien des eſpions que ce frére & elle y entretenoient, au-moins ſelon le bruit commun.

La jalouſie alla toujours en augmentant entre ces quatre fréres, qui faiſoient des intrigues continuelles pour s'enlever la Couronne les uns aux autres. Ils étoient tous mariez, & chacun avoit tâché de faire des alliances qui puſſent fortifier ſon parti. Le Mogol s'étant aperçu de leurs deſſeins, & en aiant auſſi été averti, ne manqua pas de prévoir quelles en ſeroient les funeſtes ſuites, & craignant que ſes enfans n'en vinſſent à ſe déclarer la guerre, il prit la réſolution de les revêtir chacun d'une Souveraineté.

En éfet il donna les Provinces de Cabul & de Multan au Dara; Bengale à Sultan Chaſauſa; Décan à Orang-chef; Guſaratte à Morad-blakche. Chacun parut accepter ſon partage avec beaucoup de ſoumiſſion & de reconnoiſſance, & gouverna ſa province avec beaucoup de circonſpection & d'avantage. Car les Gouverneurs Maures qui les avoient régies, ne s'étoient pas mis en peine de les voir épuiſées, parce-que tout tournoit à leur profit. Mais ces Princes ne ſe fioient point les uns aux autres: ils ſe tenoient toujours ſur leurs gardes, & avoient chacun un armée ſur pié, ſous prétexte de la tenir prête pour le ſervice du Grand Mogol leur pére.

Le Sultan Dara, qui avoit le droit d'ancienneté, tant par ſa naiſſance, que parce-qu'il avoit été le premier pourvu, & que

l'Empereur & les Grands le regardoient comme deſtiné à porter un jour la Couronne Impériale après ſon Pére, étoit bien plus ſouvent que les autres à la Cour, & l'Empereur lui laiſſoit déja une partie de l'autorité entre les mains, comme s'il l'eût aſſocié à l'Empire. Toutefois ce n'étoit pas ſans avoir des ſoupçons qu'il ſe tramoit quelque choſe, & ce qu'il en uſoit de cette ſorte étoit pour prévenir un plus grand mal, & parce-qu'il lui auroit été difficile de prendre dans ſa vieilleſſe un autre que ſon aîné, pour lui aider à ſuporter le poids des afaires. Car d'ailleurs il étoit perſuadé qu'Orang-chef étoit plus capable de regner, & s'il l'avoit oſé, il l'auroit fait monter ſur le trône. Il craignoit même pour ſa propre perſonne, étant perſuadé que Dara étoit aſſez entreprenant pour s'en ſaiſir, & même pour l'empoiſonner.

Cependant l'artificieux Orang-chef gouvernoit ſon Roïaume de Décan, où il ſe tenoit clos & couvert. Il y avoit déja du tems qu'il y étoit, lors-qu'il ſurvint un grand différent entre le Roi de Golconda ſon voiſin, & E'mir Jembla Général des armées de ce Roi, qui étoit Perſan, & par conſéquent Mahométan quoiqu'en ſecret; & le Roi de Golconda étoit Idolâtre. Le Général qui avoit remporté pluſieurs victoires, & qui avoit un grand crédit parmi les troupes, s'étoit cru tout permis. Il avoit atiré à lui la plupart des grands revenus que le Roi tiroit des mines de diamans. Il avoit défait l'armée du Roi de Carnatica, & étant entré victorieux dans ſon païs, il avoit enlevé tous les tréſors qui étoient dans les Pagodes.

Le

Le Roi de Golconda aiant été informé de sa conduite, en eut un vif ressentiment. Mais le Général qui possédoit des richesses immenses, en étoit si fier, qu'il se mit peu en peine de l'irritation du Roi. Il se voioit à la tête d'une puissante armée, aimé & respecté des Oficiers & des soldats, qui étoient vaillans & aguerris, y aiant même parmi eux beaucoup de Chrétiens, tant de l'Europe que des Indes.

Son Roi avoit encore un autre sujet de le hair, & c'étoit celui qui lui tenoit le plus au cœur, quoi-qu'il n'osât le publier. Il avoit découvert que le Général avoit un commerce trop familier avec sa mére, qui étoit encore jeune, & assez belle de visage, quoi-que noire. Les soupçons du Roi à cet égard, s'étoient encore réveillez après le retour triomfant d'E'mir Jembla, & ce Prince ne respirant que vangeance contre lui, & ne pouvant plus retenir les mouvemens qui l'agitoient, le Général en fut averti par les amis qu'il s'étoit faits en épousant plusieurs femmes des principales familles de la Cour, & par d'autres voies.

D'un côté donc le Roi vouloit perdre Jembla, & celui-ci, qui se tenoit sur ses gardes pour sa propre personne, auroit bien voulu retirer son fils E'mir Chan de la Cour, où il étoit au pouvoir du Roi. Ses éforts n'aiant pas réussi, il eut recours à Orang-chef, qui tenoit alors sa Cour dans une des principales villes de Décan, & lui remontra qu'après tant de fidelles services qu'il avoit rendu au Roi de Golconda, ce Prince avoit résolu sa perte

& celle de ſa famille : que cette injuſtice rompant tous ſes engagemens, il avoit recours à Orang-chef pour lui demander ſa protection ; à quoi l'on ajoûtoit qu'il avoit promis à ce Roi de le rendre maître du Roïaume de Golconda.

Il lui conſeilla d'entrer dans ce Roïaume avec quatre ou cinq mille chevaux ſeulement, & de s'aprocher de la ville de Golconda, ſous prétexte d'être envoié en Ambaſſade par le Mogol ſon pére, pour conférer avec le Roi touchant des afaires conſidérables, lui promettant de les terminer avec tant de douceur & d'égards pour lui, qu'il auroit ſujet d'en être content : que par ce moien il pourroit non-ſeulement ſurprendre ce Roi, qui réſidoit dans une place toute-ouverte, nommée Bagnaguet, mais auſſi la ville de Golconda : qu'il promettoit de fournir à Orang-chef, pendant cette expédition, cinquante mille Roupies par jour, & de l'aſſiſter de toutes les forces qui étoient ſous ſon commandement.

Ce conſeil plut fort à Orang-chef. Il prit ſes meſures, partit pour l'Ambaſſade, & en inventa des prétextes ſi plauſibles que le Roi de Golconda, pour lui rendre plus d'honneur, en ne voulant pas mener avec lui une Cour auſſi groſſe que pouvoit être celle d'Orang-chef, alla au-devant de celui-ci avec une aſſez petite troupe de gens. Orang-chef croiant que l'ocaſion étoit favorable pour ſon deſſein, ataqua le Roi, qui ſe ſauva, ſe retirant dans ſa ville capitale, & laiſſant ſon ennemi dans la confuſion d'avoir manqué ſon coup.

La fierté d'Orang-chef étoit trop grande pour mar-

marquer la moindre consternation du mauvais succès qu'il avoit eu, d'autant plus qu'il comptoit sur les promesses d'Emir Jembla. Au contraire, il s'en alla piller le palais de Bagnaguet, mais il renvoia au Roi ses femmes; puis il alla l'assiéger dans Golconda. Le Grand Mogol son pére en aiant eu avis, envoia lui conseiller & lui ordonner de lever le siége. Il obéit, & pour marque de réconciliation, il maria Sultan Machmaut son fils, avec la fille aînée du Roi de Golconda, sous condition que ce Prince seroit l'héritier de la Couronne de son beaupére, & il obtint beaucoup d'autres avantages pour lui, & même pour le Mogol.

Cependant la liaison augmentoit entre lui & le Général Jembla. De tems en tems ils joignoient leurs forces; ils alloient faire des incursions, & surprendre des places dans le Roïaume de Visiapour. Cette liaison n'étoit pourtant pas sincére du côté de Jembla, qui fit un voiage à Agra, où il ofrit ses services au Mogol, & un trésor de pierreries inestimables, le sollicitant à lui permettre de faire la guerre aux Roïaumes de Visiapour & de Golconda, sous le nom de l'Empereur & à son profit, pour étendre les bornes de son Empire du côté du Sud & de l'Oüest. S'il n'obtint pas tout ce qu'il demandoit, il fut au moins reçu avec son armée, au service de l'Empereur, qui en joignit une autre à la sienne, & lui donna le commandement de toutes les deux, avec ordre d'étendre ses frontiéres du côté de Décan.

Les plus éclairez des Maures furent persua-

dez que le Mogol l'avoit accepté, pour se servir de lui & de son armée, à tenir ses enfans en bride, & pour l'avoir à sa dévotion, en cas qu'il vint à s'élever quelque trouble dans son vaste Empire. Sultan Dara s'y opposa beaucoup. Mais quand on lui eut promis qu'Orang-chef ne se mêleroit point de cette guerre, & que la femme & les enfans du Général viendroient à la Cour pour servir d'otages de sa fidélité, il y consentit. Ainsi Jembla se mit à la tête de l'armée, passa par le Roiaume de Décan, & alla mettre le siége devant Caliane, ville murée & forte dans le Roiaume de Visiapour, & dont le peuple étoit idolâtre.

Pendant cette expédition, le Grand Mogol, qui avoit l'âge de soixante & dix ans, tomba malade; ce qui donna lieu à de grands mouvemens. Sultan Dara fit assembler une grosse armée autour de la Cour, & de la ville d'Agra capitale de l'Empire, avec d'autres troupes encore à Deli, à Cabul, à Multan, & en d'autres lieux. Sultan Chasausa fit la même chose à Bengale; le Prince Morad-bakche à Gusarate; & Orang-chef à Décan.

Ces démarches les mettoient tous quatre dans la néceſſité de pousser leurs afaires jusques au bout, sachant qu'aucun d'eux n'obtiendroit de grace de l'autre, & encore moins de leur Pére, si sa santé se rétablissoit: car il étoit si jaloux de son autorité, que sur de simples soupçons il avoit autrefois fait mourir ses fréres.

Sur ces entrefaites, il se répandit, dans tout l'Indostan, un bruit de la mort du grand Mogol,

Mogol, qui augmenta le desordre. L'infortuné & trop précipité Sultan Chasausa, Prince de Bengale, qui de tout tems avoit fait un grand amas de finances, & qui comptoit sur le secours des Persans, parce-qu'il étoit de leur Secte, se mit le premier en campagne. Il fit promtement marcher son armée vers Agra, faisant publier par-tout que son Pére étoit mort d'un poison qui lui avoit été donné par Dara, qui par-là s'étoit rendu indigne d'obtenir l'Empire : que l'exclusion de Dara le devoit élever à sa place, comme étant l'aîné après lui, & mettre la Couronne Impériale sur sa tête, & la ville d'Agra avec tout l'Indostan en sa puissance.

Choran Schach son pére lui envoia une lettre écrite de sa propre main, par laquelle il lui faisoit voir qu'il n'avoit pas été empoisonné, & l'assuroit que sa maladie étoit peu de chose, & qu'elle seroit bien-tôt passée, lui ordonnant de mettre bas les armes, & de se retirer à Bengale. Mais Chasausa bien-persuadé que la maladie de son pére étoit mortelle, soutint toujours que le Mogol avoit été empoisonné par Dara; que s'il n'étoit pas encore mort, le poison acheveroit bien-tôt de faire son éfet, & que par conséquent il ne pouvoit desarmer.

Orang-chef se mit aussi en campagne, mais avec bien plus de mesures & de politique, que n'avoit fait Chasausa. Il écrivit au Prince Morad-bakche, son plus jeune frére, qui étoit Prince de Gusarate, qu'il lui conseilloit d'aspirer au trône; que pour cet éfet il lui ofroit secours de troupes & d'argent; qu'il

avoit toujours eu une afection particuliére pour lui : que voulant renoncer au monde, & choisir la vie réligieuse, il se sentoit obligé en conscience d'aider à mettre sur le trône celui qu'il en croioit le plus digne : qu'il considéroit Dara comme l'empoisonneur de leur Pére, & d'ailleurs comme incapable de regner : que Chasausa ne méritoit pas non-plus de porter la Couronne, parce-qu'il étoit de la Secte des Persans : que pour le grand service qu'il vouloit lui rendre, il ne lui demandoit qu'un endroit dans ses Etats, où il pût passer le reste de sa vie en repos, & dans les éxercices de la dévotion.

Morad-bakche séduit par ces ofres, & par l'argent qui lui fut éfectivement envoié, se déclara, leva des troupes, & à la sollicitation d'Orang-chef prit le nom d'Empereur, d'autant plus hardiment qu'il seut que l'armée de ce frére s'avançoit pour le venir joindre. Celui-ci avoit envoié le Prince Machmaut son fils aîné, trouver Emir Jembla, de qui ce Prince avoit aussi épousé une fille, & qui avoit sous son commandement les principales forces de l'Empire, dans le Roiaume de Visiapour, où le Mogol pére lui avoit fait porter la guerre. Le gendre de Jembla & le Roi de Décan son pére firent tant d'ofres & de sollicitations à ce Général, qu'ils le gagnérent, & l'engagérent dans leur parti.

Mais il falloit tromper la Cour, pour empêcher que la femme & les enfans de Jembla qui y étoient ne fussent mal-traitez. Pour cet éfet le Général parut être fait prisonnier par le Roi de Décan, dans une visite qu'il lui

lui avoit renduë, où il sembloit qu'on l'eût arrêté de la maniére du monde la plus violente. Il fut même aussi-tôt transporté dans la fortereſſe de Daulet-abadt, qui apartenoit à ce Roi, & il y fut gardé avec une maniére de dureté, qui faisoit paroître qu'on n'avoit aucuns égards pour lui.

Par cette voie l'adroit Orang-chef se vit maître non-seulement des troupes d'Emir Jembla, mais encore de l'armée que l'Empereur avoit confiée à ce Général. A la tête de toutes ces forces, il alla au-devant de son frére Morad-bakche comme pour les lui livrer, & il atira ce Prince & son armée par l'espérance qu'il lui donna d'aller lui aider à s'emparer d'Agra, de Deli, & des autres principales fortereſſes de l'Empire, & de le placer sur le trône du Mogol; lui persuadant que quand même cet Empereur recouvreroit sa santé, il ne seroit pas en état de l'empêcher de demeurer associé avec lui à l'Empire, & maître absolu de toutes les afaires.

Lors-que les armées se furent jointes, il ne fut point de careſſes qu'Orang-chef ne fît à son frére, pendant la marche. Il n'épargna ni les promeſſes, ni les secours éfectifs d'argent, ni le titre d'Empereur, ni les hommages qui sont deus à cette haute dignité. Trompé par ces aparences, le crédule Morad-bakche joüissoit déja par avance, avec plaisir, des douceurs que lui promettoit sa prochaine grandeur.

La formidable armée de ces deux Princes, traversa les montagnes, les bois & les déserts, sous une bonne discipline, & s'avança

vers Agra, où le bruit de leur marche mit tout en confusion. Le vieux Mogol en fut déconcerté, & Dara ne seut quel parti prendre, connoissant parfaitement la politique d'Orang-chef, & ce qu'il étoit capable d'éxecuter. Le Mogol eut beau écrire aux deux Princes ses fils, qu'il vivoit, & qu'il se portoit mieux, & les exhorter à s'en retourner dans leurs Etats. Tous ses éforts furent vains : ses ordres ne furent point respectez. Les Princes publioient que si l'Empereur n'étoit pas mort, on l'avoit mis en état de n'en pouvoir réchaper : qu'il y avoit encore moins lieu d'atendre qu'il pût gouverner plus longtems l'Empire ; & qu'au-moins ils auroient l'honneur de lui baiser les mains, & de le délivrer du joug sous lequel Dara l'avoit tellement assujetti, que depuis longtems ils n'avoient pas seulement pu obtenir la permission de le voir, & de lui rendre leurs hommages.

Ainsi Dara se vit contraint d'armer aux dépens du Mogol son pére : car le Sultan Chasausa étoit déja proche d'Agra, & ses deux autres fréres s'en aprochoient à grandes journées. Les troupes qu'il assembla furent divisées en deux armées, l'une pour faire tête à Chasausa, l'autre pour repousser ses deux plus jeunes fréres.

Cette situation des afaires desoloit le vieux Mogol. Il voioit ses quatre fils aux prises, prêts à s'égorger, & à faire égorger ses Sujets les uns par les autres ; malheur qu'il avoit toujours prévu, craint, & tâché d'empêcher ; & il l'avoit empêché pendant la vigueur de son âge : mais il étoit alors réduit dans l'impuissance,

puiſſance, & n'avoit plus en ſon pouvoir que ſes larmes & ſes ſoupirs, qui ſortoient ſans ceſſe.

Néanmoins le Sultan Dara, qui vouloit demeurer auprès de lui, pour s'apuïer de ſon autorité, paroiſſoit toujours ſoumis à ſes ordres, qui furent que Soliman Chekouh, fils aîné de Dara, âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, pour qui le Mogol avoit beaucoup d'amitié, auroit le commandement de l'armée qui devoit marcher contre Chaſauſa; & quoi-qu'il eût beaucoup deſprit & de courage, l'Empereur mit auprès de lui un de ſes plus expérimentez Miniſtres, nomme Joſſingu, par les conſeils duquel il devoit ſe conduire.

Ce Miniſtre, en conſéquence de ſes ordres, étant avec Soliman à la tête de l'armée, fit de nouveaux éforts pour ramener Chaſauſa à ſon devoir, & l'obliger à ſe retirer à Bengale: mais ce fut en vain. Sur ces refus le jeune & ardent Général fit mettre ſon armée en bataille, & Chaſauſa y rangea auſſi la ſienne, à la maniére des Perſans. Quand on fut à la portée du canon, chacun le fit joüer de ſon côté; puis on en vint aux mains, & le combat fut ſi ſanglant que la terre demeura couverte de morts. Chaſauſa fut vaincu, & fit doucement retraite vers Bengale.

Soliman demeura maître du champ de bataille, d'une partie du canon, des autres armes, & du bagage de l'armée ennemie. Il ſuivit les Bengalois dans leur retraite, & obſerva leurs mouvemens, dans l'eſpérance de retourner bien-tôt triomfant à la Cour; de

mener

mener ſes troupes victorieuſes joindre celles du Sultan Dara ſon pere, & de battre les deux autres Princes, comme il avoit battu Chaſauſa.

Cependant on eut nouvelles à la Cour, que ceux-ci marchoient avec leurs armées du Sud au Nord, & qu'ils s'avançoient à grandes journées vers la riviére Eugénes, qui vient de l'Eſt ſe décharger dans le Gange. L'armée de Dara qui devoit s'opoſer à la leur, étoit commandée par deux Généraux braves, d'une expérience conſommée, & des plus grands Seigneurs de l'Empire. L'un ſe nommoit Caſein-chan, & l'autre Jeſſomſeingue. Ils avoient ordre de diſputer aux deux Princes le paſſage de la riviére Eugénes. Mais avant que d'en venir à une bataille générale ils devoient tâcher d'obliger ces Princes, par la voie de la négociation, de s'en retourner dans leurs Etats, & de ne faire point répandre de ſang.

Ils éxécutérent leur commiſſion : mais aucun de ceux qu'ils envoiérent aux Princes, pour négocier avec eux, ne revint leur aporter réponce, ou dire ce qu'ils avoient fait. Les deux armées s'étant renduës ſur les bords de l'Eugénes, s'y arrêtérent, quoi-que cette riviére fût guéable. On prétend que les deux Généraux du Mogol firent une grande faute, de n'avoir pas courageuſement paſſé la riviére, dès-qu'ils furent arrivez ſur ſon bord, pour ataquer l'armée des Princes, qui n'étoit encore arrivée qu'en partie de l'autre côté, qui étoit fatiguée de ſa marche, & dont les meilleures troupes étoient demeurées derriére.

Orang-

Orang-chef qui connut le danger où il étoit, se retrancha promtement, & en gagnant du tems le reste de ses troupes le vint joindre, & toute son armée eut le loisir de se rafraîchir. Quand elle eut pris trois jours de repos, Morad-bakche, à la tête d'une partie des troupes, traversa la riviére à la faveur du feu des batteries qu'il avoit fait dresser sur le bord, & pousſa vers l'armée du Mogol avec tant de furie, qu'il perça au-travers, & le reste de ses troupes aïant aussi traversé, il mit en desordre les deux Généraux de l'Empire, & toute leur armée en déroute.

Lors-qu'après avoir vaillamment combattu, les Généraux se voiant vaincus prirent la fuite avec le reste de leurs troupes, Morad-bakche voulut les poursuivre, dans le dessein de passer au fil de l'épée tout ce qu'il en pourroit joindre. Mais Orang-chef moins boüillant & plus prudent que lui, crut qu'il valoit mieux laisser repoſer leur armée quelques jours, le long du fleuve, afin-que par ce moien elle fût en état de continuer sa marche, & de faire tête aux nouvelles troupes qu'on ne manqueroit pas de leur opoſer.

Outre cette raiſon qui étoit ſenſible, ce Prince en avoit encore d'autres ſecrètes. Il vouloit, pendant ce tems-là, négocier avec la Cour, y envoier ſecrétement des Agens, écrire à ſes amis, faire des promeſſes, des diſtributions d'argent, & gagner autant de gens qu'il pourroit. Sur-tout il déſiroit être informé de ce qui ſe paſſoit entre le Mogol & le Sultan Dara, & pénétrer leurs deſſeins.

Cependant Dara, de ſon côté, ne demeu-

roit

roit pas dans l'inaction. Il fit armer tout le peuple, sous le nom & du consentement de l'Empereur son pére, & forma promtement une autre armée de quatre-vingts-dix mille chevaux, & de deux cents mille hommes de pié, à la tête de laquelle il se mit. Ce fut pourtant contre le sentiment du Mogol son pére, & de ses principaux Ministres. Car on savoit que la plupart des Oficiers de l'armée, & particuliérement des hauts Oficiers, ne lui étoient pas fort afectionnez.

Son armée alla camper à dix-huit lieuës d'Agra, dans un poste avantageux, où elle se retrancha, pour arrêter la marche de celle de ses fréres, jusques-à-ce que ses troupes se fussent rafraîchies, qu'elles fussent plus aguerries, & augmentées par de nouveaux renforts qui devoient aller les joindre.

D'un autre côté Orang-chef ne se hâtoit pas non-plus. Il y a plusieurs Radias, ou petits Rois, dans les montagnes de l'Indostan, qui sont presque entiérement inaccessibles, ce qui leur donne lieu d'y éxercer surement leur Roiauté, de la maniére qu'il leur plaît, & sans être dans une grande dépendance du Mogol; de-sorte que quand il s'agit de piller, ou de faire avantageusement leurs afaires de quelque autre maniére, ils prennent le parti qui les accommode, sans se mettre en peine de ce que l'Empereur en pourra dire. Les Princes les aiant envoié solliciter de se déclarer pour eux, les gagnérent à force de présens; & ils eurent par cette voie des guides assurez, qui les firent passer par ces montagnes, & leur donnérent moien d'en descendre

dre en peu de tems, & d'aller en diligence ſe poſter proche d'Agra.

Dara en aiant été averti, décampa, & alla prendre poſte entre Agra & l'armée des Princes, où il mit la ſienne en bataille, & tous les canons de rang, avec des chaînes qui les tenoient liez les uns aux autres. Enfin il diſpoſa tellement toutes choſes, qu'il eſpéra que les ennemis ne pourroient percer au-travers de ſes retranchemens; & ſes fréres, ou pour mieux dire ſes impitoiables ennemis, prirent à leur tour toutes les précautions néceſſaires pour n'être pas vaincus, & pour vaincre.

Dara étoit monté ſur un éléfant, & les deux autres Princes étoient auſſi chacun ſur le leur. D'abord on fit joüer le canon, puis on combattit à coups de fléches. Dara fut toujours à la tête de ſes gens, & dans les endroits les plus chauds de la bataille. Enſuite en en vint aux mains, & de chaque côté on fit briller le ſabre nud, & l'on ſe préſenta la pique. Dara pouſſa vivement la cavalerie ennemie, mais elle fit ferme. Les deux Princes ne firent pas de moindres éforts contre lui, qu'il en faiſoit contre eux. Néanmoins, de tems en tems, il mettoit leur cavalerie en deſordre, & enfin il la fit plier.

Comme elle fuïoit, un de ſes Généraux, qu'on dit qui ne l'aimoit pas, & qui étoit dans les interêts d'Orang-chef, lui conſeilla de deſcendre de deſſus ſon éléfant, & de monter à cheval, pour la pourſuivre plus vivement dans les endroits difficiles par où elle paſſoit, & où un éléfant ne pouvoit marcher aſſez vîte. Mais les Oficiers & les ſoldats voiant l'éléfant

l'éléfant de Dara, ſans que ce Prince fût deſſus, crurent qu'il en avoit été abattu, & qu'il étoit mort. Auſſi-tôt le bruit en vola par toute l'armée, où l'on jetta des cris épouvantables, & la fraieur commença à s'emparer des eſprits.

Sur ces entrefaites le corps que Moradbakche commandoit, & qui n'aiant pas encore été tout-à-fait rompu, ſe battoit en retraite, étoit animé par la préſence & par les paroles de ce Prince, qui, bien-que bleſſé, courant de rang en rang, s'arrêta enfin, & fit ferme ſur une hauteur où il ſe trouva poſté à ſon avantage. Là le combat recommença, encore avec plus de furie qu'auparavant, & les principaux Commandans de l'armée de Dara y furent tuez, avec les plus fidelles & plus expérimentez Miniſtres d'Etat. Leur perte entraîna celle d'une partie des troupes, dont il fut fait une cruelle boucherie.

Orang-chef, qui avoit eu avis de ce qui ſe paſſoit, rallia le corps qu'il commandoit, & fit dire à tous ſes gens, que trente mille hommes de l'armée du Mogol avoient paſſé de ſon côté, & que l'armée étoit déja preſque toute défaite. En éfet ce n'étoit pas une ruſe inventée ſur le champ, & il y a bien de l'aparence qu'il y avoit des meſures priſes pour faire ce coup. Car un des plus conſidérables Généraux Maures, nommé Callil Ullachchan, qui conſervoit en ſon cœur une vieille haine contre Dara, pour quelque déplaiſir qu'il croioit en avoir reçu, & qui commandoit un corps de trente mille hommes, prit ſon tems,

un

ou quatre piés au-deſſus de la terre. Les murailles des chambres ſont enduites de bouze de vache, plus encore pour les ſanctifier, que pour les garantir de la vermine qui s'y engendreroit.

Ils n'ont de meubles que ce qui leur eſt abſolument néceſſaire pour la cuiſine, & pour ſe coucher: ils vivent fort-ſobrement, même ceux qui ſont à leur aiſe: ils mangent aſſis & ſervis ſur le plancher. Leur nourriture ordinaire eſt du ris & des fruits, & ils boivent de l'eau, ſouvent du lait, quelquefois de l'arack.

Pour nappes & ſerviettes, ils ont des feüilles de figuier des Indes. Ils ne voudroient pas boire dans un vaiſſeau que nous aurions touché avec la bouche, nous regardant comme ſoüillez; & lors-que la choſe arrive, ils aiment mieux caſſer le vaiſſeau, fût-il de la plus fine porcelaine de la Chine, que de permettre que quelqu'un d'entre eux courre riſque d'y boire.

Tous les Gentives n'ont pas un même culte, ni les mêmes croiances: ils différent entre eux comme ils différent des Benjanes. Néanmoins les Eccléſiaſtiques, chez les uns & chez les autres, ſe nomment Bramines. Ces gens là ſont dans un grand crédit, & fort reſpectez des peuples. Chacun va conſulter avec un grand empreſſement ceux qui ſont de ſa Secte.

Les Bramines des Benjanes ſont regardez comme les plus polis & les plus graves, & apparemment ils ſont auſſi les plus intelligens, non-

obſtant les erreurs groſſiéres qu'ils enſeignent, de-même que les autres. Ils portent ſur leur peau trois ou quatre petites cordes, qui leur paſſent par-deſſus les épaules, & ils ne les quittent jamais, dans quelque état qu'ils ſe trouvent, parce-que ce ſont les marques de leur caractére.

Ils ſont nuds, preſque tous, depuis la ceinture en haut; mais ils ont un morceau de toile lié autour de la ceinture, qui pend en bas, & qui leur couvre les parties naturelles. Ceux de Bengale, quand ils veulent ſortir de leurs maiſons, prennent une grande cabaie de toile de coton, qu'ils ont ſur le corps ſans aucune façon, & ſans être atachée.

Leur tête eſt couverte d'un autre morceau de toile, qui fait quatre ou cinq tours, & couvre leurs cheveux qui ſont fort laids, & qu'ils ne coupent point. Ils les font paſſer derriére leur tête & en font une treſſe qu'ils relèvent, comme font quelques femmes de notre païs. Leurs oreilles longues & pendantes, ſont ornées de bagues d'or, & d'autres métaux ou matiéres.

Les femmes ſont ſouvent hautaines & orgueilleuſes. Elles s'oignent d'une mixtion de bois de ſantal blanc, de ris & de drogues odoriférantes. Elles ont auſſi des anneaux d'or paſſez dans le nez & dans les oreilles, des colliers, des cercles autour des bras & des jambes; & elles ne ſont vêtuës que d'une toile preſque tranſparente, ainſi que les autres femmes des Indes.

Les Bramines liſent & écrivent fort-bien; ils

fortune n'empêcha pas que le Radia de la montagne de Serenaguer, qui eſt la plus inacceſſible de toutes, ne reçût favorablement le Prince Soliman, & ne lui promît de le garantir des inſultes de ſes ennemis.

L'armée des deux Princes victorieux, qui ſe renforcoit tous les jours, s'étant renduë aux portes d'Agra, Orang-chef envoia ſecrétement un Capados, ou Eunuque, au Mogol ſon pére, pour lui préſenter une lettre fort reſpectueuſe, & pleine de ſoumiſſions. Il lui marquoit que ce n'étoit qu'avec un déplaiſir extrême qu'il voioit le miſérable état où l'Empire étoit réduit : qu'il ſouhaitoit avec paſſion d'avoir l'avantage de ſe jetter aux piés de ſon Pére, pour lui rendre ſes devoirs, & lui faire connôître les impoſtures & les mauvaiſes pratiques de Dara, qui étoient la cauſe des malheurs qui afligeoient l'Etat, le ſalut duquel étoit la ſeule choſe qu'il eût à cœur, comme étant le plus grand ſervice qu'il pût rendre au Mogol.

L'Eunuque s'aquitta fort bien de ſa commiſſion, & d'abord le vieux Mogol fut touché de la lettre de ſon fils. Mais quand il eut pris avis de ſes Miniſtres, qui lui repréſentérent quel étoit le génie d'Orang-chef, & qu'il falloit tout craindre de lui, il fut réſolu qu'on tâcheroit de l'attirer à Agra, & qu'on le retiendroit priſonnier. Dans ce deſſein le Mogol lui fit une réponce pleine de tendreſſe, & lui avoüa que les intrigues de Dara ne lui étoient que trop connuës : qu'il ne déſiroit pas avec moins d'impatience que lui une entrevuë : qu'il étoit tout-prêt à le recevoir en fils dans

Agra,

Agra, & de prendre des meſures avec lui pour rétablir les afaires de l'Empire.

On ne ſait pas ſi les amis qu'Orang-chef avoit à la Cour, lui découvrirent le deſſein qu'on avoit formé contre lui. Quoi-qu'il en ſoit, il ne jugea pas à propos de s'expoſer ainſi. Cependant il donna le change au Mogol, & lui promit de ménager l'ocaſion de ſe rendre auprès de lui, pour l'aſſurer de ſon reſpect & de ſa fidélité. Mais pendant-que l'Empereur donnoit audience aux Agens du Prince, qu'il ne croioit envoiez que pour s'adreſſer à lui, ils s'emploiérent de tout leur pouvoir à gagner ſes Miniſtres, & ils en vinrent à bout.

Quand le Prince ſe crut ſeur de ſes afaires, il fit tout-d'un coup répandre le bruit qu'il étoit prêt d'aller viſiter ſon Pére. On ſe prépara pour le recevoir. Mais ce fut ſon fils, Sultan Machmaut, qui entra dans la ville au-lieu de lui, & qui en entrant fit paſſer au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage, quelque réſiſtance qu'on lui fît. Enſuite il fit ouvrir la porte de la ville, où les troupes qu'on avoit fait filer de ce côté-là, entrérent ſucceſſivement & ſans interminſſion, juſques-à-ce qu'enfin toute l'armée s'y fût renduë. La cavalerie s'empara auſſi-tôt de tous les poſtes, puis de la fortereſſe, & par ce moien Orang-chef ſe rendit maître de la place.

Il n'eut pas plus de peine à s'introduire dans le palais du Grand Mogol, où il fit garder étroitement ce Monarque, ſans lui rendre une ſeule viſite. Mais il lui fit dire qu'il s'aquitteroit de ce devoir, lors-qu'il ſe verroit dans une

une entiére ſeureté ; & maître de la perſonne de Dara. Les deux Princes triomfans ſe virent alors reſpectez & adorez comme des Dieux, même par ceux qui un peu auparavant étoient leurs ennemis déclarez. Les plus grands Omrachs, & tous les Seigneurs de la Cour ne marquérent plus pour eux qu'une profonde ſoumiſſion, ſelon le génie des Maures, qui ſe ſoumettent comme des eſclaves.

Après-qu'on eut donné les ordres néceſſaires dans la ville, & qu'Orang-chef eut établi Chah Heſtchan, ſon Oncle & ſon plus intime ami, pour en être Gouverneur, les deux Princes marchérent vers Deli, pour tâcher d'y faire périr le Sultan Dara & toute ſa famille. Comme les reſpects d'Orang-chef continuoient pour Morad-bakche, celui-ci, qui étoit charmé de cette déférence, la paioit par une grande complaiſance dans toutes les afaires. En éfet il voioit que ſon Frére, ſon aîné, le traitoit de Majeſté, de Souverain Seigneur, de Roi, & qu'il proteſtoit qu'après avoir rétabli le repos dans l'Empire, il ne prétendoit rien que la liberté de ſe faire Faquir, & d'embraſſer la vie Monaſtique ; & ce futur Réligieux paroiſſoit parler & agir avec tant de ſincérité, qu'il étoit aſſez malaiſé de pénétrer le fond de ſes intentions.

Ce n'eſt pas que Morad-bakche ne reçût aſſez ſouvent des avis, de la part de ſes Miniſtres, & de tous ceux qui lui étoient afectionnez, qui lui diſoient de ſe tenir mieux ſur ſes gardes ; de n'avoir pas tant de confiance en ſon Frére qui n'étoit qu'un hipocrite ;

qu'on pouvoit connoître par plusieurs de ses démarches, que ses intentions ne répondoient pas à ses paroles. Enfin on vint l'avertir que dans le jour auquel on lui parloit, il pourroit périr, s'il ne prenoit de promtes mesures pour s'en garantir. Mais tous ces avertissemens furent inutiles. Les airs, les promesses de son Frére, les sermens qu'il avoit faits aiant les mains sur l'Alcoran, ne lui permettoient pas seulement de douter de sa bonne foi.

Au-lieu donc d'observer au-moins les démarches d'Orang-chef, il s'en alla sur le soir dans sa tente, où il étoit invité à souper. Il y fut reçu avec une joie aparente, & avec plus de caresses qu'on ne lui en avoit encore jamais fait. On le régala magnifiquement: le vin de Perse ne fut pas épargné, & quand on le vit un peu échaufé, on l'excita encore plus à boire. Alors Orang-chef se retira, comme s'il se fût déja trouvé incommodé de trop boire, & dît qu'il alloit se mettre au lit, recommandant à quatre ou cinq Seigneurs qui avoient soupé avec eux, & qui étoient du secret, de tenir bonne compagnie au Prince son frére, & de le faire bien divertir.

Ce Prince qui étoit adonné au vin, & qui avoit déja trop bu, continua & but jusques-à-ce que ne pouvant plus se soutenir il s'endormit, & ronfla de toute sa force. Orang-chef rentra dans la tente, & le réveilla d'une maniére rude. Il le pousa, le tira, lui donna des coups de piés, & lui fit de violens reproches de son ivrognerie & de ses sensualités, qui le mettoient dans un état semblable à celui des bêtes. Ensuite il lui demanda &

à tous

à tous ceux qui étoient là préſens, ſi cette vie étoit bien-ſéante à un Roi, ſi c'étoit là un état où il ſe dût jamais trouver ? Enfin il commanda que puis-qu'il ſe rendoit ainſi indigne de la Roïauté, on le liât piés & poings, & qu'on le retînt priſonnier.

Cet ordre ne fut pas plutôt donné, qu'il fut éxécuté. Morad-bakche fut lié, & envoié ſous une bonne eſcorte, à Slimger, fortereſſe qui étoit au milieu de la riviére, pas loin de Déli, où il fut étroitement gardé. Alors les E'miſſaires d'Orang-chef publiérent par-tout les ivrogneries & les autres mauvaiſes qualités de Morad-bakche. L'ivrognerie fut celle qui lui fit le plus de tort, parce-qu'il eſt expreſſément défendu aux Maures, & à tous les Muſulmans, de boire du vin, & encore plus de s'enivrer. Sur cette acuſation, de la vérité de laquelle on étoit aſſez perſuadé, tout le monde conclut qu'il étoit bon de le tenir ſous une ſeure garde, de-peur que ſon ivrognerie ne fît périr l'armée, & ne cauſât la ruine de tout l'Indoſtan.

En même tems Orang-chef fit diſtribuer de grands préſens aux principaux Seigneurs & Oficiers d'Agra & de l'armée, pour les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Empire ; & ſa libéralité s'étendit juſqu'aux cavaliers & aux ſimples ſoldats ; de-ſorte que tout le monde ſe déclarant pour lui, la priſon du Prince ſon frére ne cauſa aucun tumulte, & ſon armée même gagnée par la douceur d'Orang-chef, embraſſa le parti de celui-ci.

Le Sultan Dara, voiant aprocher cette armée ſi formidable, ſortit de Deli, & s'enfuit

à Lahor. Orang-chef en aïant eu avis, le ſuivit à grandes journées, & Dara fut obligé de ſe ſauver, avec ce qu'il put emmener à la hâte de ſon bagage & de ſon tréſor, à Multan, ville qui eſt le long du fleuve Indus. Mais ne ſe trouvant pas encore en ſeureté dans cette place, il prit le chemin d'une autre nommée Tatabaker, qui eſt une des plus fortes de l'Empire, ſituée dans la Province de Buckor, ou tout-proche, & qui eſt entourée du même fleuve.

Orang-chef n'aïant pu joindre ſon Frére, s'en retourna en diligence à Agra, de-peur qu'il n'y arrivât quelque changement en ſon abſence. Peu de tems après qu'il y fut arrivé, il aprit que Sultan Chaſauſa, ſon autre frére, étoit de nouveau parti de Bengale, avec une puiſſante armée, pour venir à Agra; & que le Prince Soliman Checau, étoit auſſi en marche, & venoit des montagnes avec quelques Radias, qui s'étoient déclarez pour lui, & qui avoient aſſemblé des troupes.

Chaſauſa, qui hâtoit ſa marche, paſſa par Elobas au-delà du Gange, & s'avança promtement vers Agra. Orang-chef étant allé au-devant de lui, avec ſon armée victorieuſe, & l'aïant rencontré bien plutôt que Chaſauſa n'avoit cru, rangea ſes troupes en bataille, & alla ataquer les Bengalois, qui ocupoient des hauteurs, & d'autres poſtes avantageux, le long de la riviére de Jemini, où ils s'étoient bien retranchez. Mais il ne lui fut pas poſſible de forcer leurs retranchemens, ni de les attirer au combat.

Pendant-qu'il étoit en action Jeſſomſingue, qui-

qui étoit le premier des Généraux du vieux Mogol & de Dara, & qui leur étoit toujours fidelle, aiant aſſemblé les autres Omrachs & Seigneurs qui étoient dans la même diſpoſition que lui, & qui lui fournirent ce qu'ils purent de gens, forma promtement un camp volant, & s'alla jetter ſur l'arriére-garde d'Orang-chef qui plia. Il pilla d'abord le bagage, les munitions & les finances, puis il tomba ſur le corps d'armée, qui venant d'être repouſſé à l'ataque des retranchemens de Chaſauſa, ſe vit lui-même ataqué par-derriére, & de toutes parts environné d'ennemis.

Cette circonſtance imprévuë aïant aporté de la confuſion dans cette armée, elle fut miſe en déroute, & Orang-chef ſe trouva dans un grand péril. Par bonheur pour lui le Général Perſan E'mir Jembla, étoit ſorti de ſa priſon de Daulet-abadt, depuis-que ce Prince s'étoit vu comme maître de l'Empire, & il le ſeconda vaillamment dans cette ocaſion, & dans un danger qui étoit le plus grand où Orang-chef eût jamais été.

Chaſauſa qui vit que l'armée de ce Prince étoit en deſordre, ſortit de ſes retranchemens, combattit lui même en perſonne aux premiers rangs de ſes troupes, acheva de la faire plier, & la pourſuivit. Mais dans l'ardeur qui l'emportoit il commit la même faute, qu'avoit commiſe ſon frére aîné le Sultan Dara, au ſanglant combat de Samonguére. Dès-qu'il ſe crut maître du champ de bataille, il deſcendit de deſſus ſon éléfant, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit par quelque pernicieux

conseil qui lui fut donné, & voulut monter à cheval, afin de suivre de plus près les fuïards.

A-peine eut il fait ce changement, que l'épouvante se mit dans son armée, ce qui n'est pas une chose si surprenante qu'elle peut paroître aux Européens, dont les armées sont conduites avec un grand ordre, & distribuées en divers petits corps, puis en bataillons, en escadrons, rangez en diverses figures, & en files & en rangs; & où chacun se tient dans son poste avec éxactitude. Mais parmi les Maures & les Indiens, toutes ces choses si néceſſaires ne s'observant pas, & y aiant peu d'ordre, plus les armées sont nombreuses, plus il est aisé que la confusion s'y mette; si-bien qu'un simple bruit qui se répand, y cause souvent des alarmes & des terreurs paniques, & donne lieu à la perte ou au gain des batailles.

Ce fut justement par un pareil incident que Chasausa non-seulement perdit le fruit d'une victoire qui déja lui étoit aquise, mais encore il fut vaincu, & eut beaucoup de peine à se sauver des mains de ses ennemis. Car le bruit de sa mort, fondé sur ce qu'on ne le voioit plus sur son éléfant, découragea tellement ses troupes, qu'on ne vit plus d'ordre parmi elles, & l'on n'entendit plus que des bruits terribles de desespoir, qui contribuérent plus à leur déroute, que ne faisoient les éforts de leurs ennemis.

De son côté, Jessomseingue voiant ce retour, & le grand succès qu'avoit Orang-chef, après s'être vu comme dans le précipice, fit retraite de bonne heure. Il passa le long d'Agra,

d'Agra, & emmenant avec lui le riche butin qu'il avoit fait, il s'enfuit dans les montagnes.

Les nouvelles de la défaite d'Orang-chef, aiant été portées à Agra, tous ceux qui tenoient son parti étoient dans une fraieur extrême ; mais peu après on eut avis que la chance avoit tourné, & que les Bengalois étoient battus. Néanmoins le vainqueur n'osa pas les poursuivre, de-peur que son éloignement & son absence d'Agra ne donnassent lieu à quelque révolution. Il laissa donc un gros corps d'armée au Général Jembla, avec ordre de marcher sur les pas du Sultan vaincu, lui promettant que s'il venoit à bout de ses desseins, & qu'il demeurât maître de l'Empire, il lui donneroit la Souveraineté de Bengale.

Le Sultan Machmaut son fils eut ordre d'accompagner Jembla, de servir sous lui, & d'être son Lieutenant ; ce qui ne se fit que pour mettre auprès du Général quelqu'un qui l'observât, & pour mieux s'assurer encore, de tous les deux, il fit ensorte que de leur consentement Machmet Emir Chan, fils unique de Jembla, & la Princesse de Golconda, celle des femmes du Sultan Machmaut qui en étoit la plus chérie, demeurérent auprès de lui dans Agra.

Sous la conduite de ces deux Généraux & de quantité d'autres Oficiers d'une grande expérience, l'armée se mit en marche pour aller à Bengale. Cependant Chasausa, après avoir rallié ce qu'il avoit pu de troupes, & en avoir levé de nouvelles, aiant eu avis de

la marche de ſes ennemis, forma bientôt un nouveau corps d'armée, preſque auſſi puiſſant qu'avoit été le premier, & quittant Alabas, il alla camper le long du Gange, proche de Patna, & fit fortifier ſon camp autant qu'il lui fut poſſible.

Là il lui vint une fâcheuſe nouvelle. Il avoit autrefois maltraité les Radias des Montagnes ſeptentrionales qui ſont le long du Gange. Il fut averti que Jembla les avoit fait pratiquer, & qu'aïant joint leurs forces avec celles qu'il commandoit, ils venoient enſemble le long du Gange, pour lui livrer bataille. Sur cet avis il décampa, & s'en alla prendre poſte proche d'une petite place, qui n'étoit pas éloignée de Caſſama-barar, encore le long du Gange, afin de s'y bien retrancher, ne ſe trouvant pas aſſez fort pour combattre une ſi nombreuſe armée.

Il eut tout le tems dont il avoit beſoin, pour fortifier ſon camp. Car l'armée de Jembla ne put marcher que lentement au-travers des montagnes, des brouſſailles & des autres lieux difficiles, par où il lui falloit paſſer, & par où on avoit une peine extrême à tranſporter le canon, & les munitions de guerre & de bouche. Enfin le Général étant à la vuë de l'armée de Chaſauſa, alla pluſieurs fois l'attaquer dans ſes retranchemens, & il fut toujours repouſſé.

N'aiant pu réüſſir par cette voie, il fit élever des batteries de gros canon pour battre les ouvrages qui entouroient le camp. Comme ils n'étoient que d'argille, & d'autres matiéres peu ſolides, ils furent bien-tôt ruïnez.

nez. Chasausa se voiant pressé décampa de nuit, & descendant en diligence toujours le long du fleuve, il alla ocuper un poste beaucoup plus bas.

D'ailleurs il n'étoit pas possible que les armées demeurassent encore longtems en campagne, à-cause de la mousson des pluïes qui étoit venuë, & qu'alors les pluïes qui augmentent tous les jours, vont souvent jusqu'à causer des inondations, & à couvrir d'eaux tout le terrein. Du moins rendent-elles impraticables les chemins qui sont d'argille, & il se passe quatre ou cinq mois sans qu'il soit possible de faire aucune opération de guerre. Ainsi les deux armées postées alors sur les bords du Gange, prirent la résolution d'y demeurer pendant toute la mousson, & de s'observer l'une l'autre.

Cependant le Sultan Machmaut, aïant résisté en plusieurs choses, avec opiniâtreté, au Général Jembla, & étant soupçonné d'avoir fait secrétement un tour au camp de Chasausa, étoit en disgrace auprès d'Orang-chef son pére. Il fut donc rapellé à Agra, & en y allant il fut investi par le chemin, battu, pris, & mené prisonnier dans une fortereſſe nommée Gualor, où Morad-bakche fut aussi envoié, & ils y furent gardez avec beaucoup de soin, dans le dessein de les y faire passer le reste de leurs jours.

Alors Orang-chef devenu maître d'Agra, de Deli, & de presque toutes les autres places considérables, commença de gouverner l'Empire, comme Grand Mogol des Indes. Toutefois il ne se croioit pas assez paisible posses-

ſeur de cette haute dignité, pendant-que le Sultan Dara vivoit. Ce Prince infortuné étant ſorti de Tatabakar, avec peu de forces, & aïant paſſé par la province de Scundi, & par le haut païs de Guſaratte, s'aprocha d'Amadabat, & s'en étant emparé ſans beaucoup de peine, il y demeura quelque tems. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il gagna beaucoup de gens dans les places voiſines, & vit augmenter ſes forces.

Jeſſomſeingue, qui après avoir pillé l'arriére-garde de l'armée d'Orang-chef, lors qu'elle étoit en action avec celle de Chaſauſa, s'étoit retiré vers les Radias des montagnes, envoia des Agens à ce Prince. La diſgrace où il devoit être auprès du nouveau Mogol, après l'audace qu'il avoit euë, ne permit pas à Dara de ſe défier de lui. Au-contraire il le regardoit comme un ennemi irréconciliable d'Orang-chef, parce-qu'il devoit être aſſuré que jamais ce nouvel Empereur ne ſe réconcilieroit ſincérement avec lui.

Ce Général fugitif, qui ménageoit pluſieurs Radias, lui inſpira du courage, & lui conſeilla de tenter encore une fois le ſort de la guerre, lui ofrant les forces des Radias ſes amis. Dara n'eut garde de refuſer cette ofre. Il ſe mit en campagne avec ce qu'il avoit de troupes, & traverſa les bois & les montagnes, pour s'avancer vers Agra, juſques au rendévous où Jeſſomſeingue lui avoit promis de l'aller joindre avec un corps d'armée.

Mais ce perfide n'en avoit nullement l'intention. Sa vuë étoit de ſe ſervir de cette ocaſion pour faire ſa paix avec Orang-chef,

en lui livrant le malheureux Dara, qui arriva au rendévous où Jessomseingue ne se trouva point. Cependant Orang-chef qui étoit bien averti de sa marche, & qui avoit mis un grand nombre de troupes sur pié, alla au-devant de lui à grandes journées, & le joignit. Les Généraux de Dara & ses troupes fatiguées de la fâcheuse marche qu'elles avoient faite, se voiant trop foibles pour faire tête aux forces qui alloient les ataquer, refusérent de combattre.

Dara se trouvant abandonné de tout le monde, & réduit au desespoir, chercha son salut dans la fuite. Il ne fut acompagné que d'un petit nombre de gens, & il se vit exposé à mille dangers dans les montagnes, où il y a de grosses troupes de voleurs en divers endroits. Lors-qu'il fut arrivé devant Amadabat, & qu'il se présenta pour y rentrer, le Gouverneur de la place, qui s'étoit déclaré pour Orang-chef, lui ferma les portes, & lui commanda de se retirer, ou-bien qu'il l'arrêteroit prisonnier.

Ainsi ce Prince infortuné aiant été obligé de s'éloigner, s'en alla errer avec sa famille, femme, enfans, & un petit nombre de domestiques, de lieu en lieu, ne se trouvant nulle part en seureté. Il s'enfuit dans des déserts arides, où il soufrit la faim, la soif, la chaleur, & toutes les injures de l'air, ne sachant de quel côté se tourner pour se soustraire à la cruauté de son Frére. Enfin il fut découvert, pris, emmené piés & poings liez à Deli, & livré à ce Frére impitoiable, qui ne donna aucune marque de compassion pour

lui. Au-contraire il ordonna qu'il fût mené en triomfe dans toutes les ruës d'Agra & de Deli, & exposé aux yeux du peuple, comme un jouët de la fortune. Ensuite il le fit remener en prison, où il lui fit couper la tête.

En même tems tous les enfans de ce malheureux Sultan, & ceux de Morad-bakche, furent jettez dans des prisons, ou perdirent la vie par les mains d'un bourreau. Pour Soliman Checau & quelques autres prisonniers, on les fit périr par un poison lent. Enfin Morad-bakche eut aussi son tour. Des gens apostez allérent l'acuser devant le nouveau Mogol, d'avoir été l'auteur d'un grand massacre qui avoit été fait autrefois à Gusaratte. Il en fut déclaré atteint & convaincu, & il eut aussi la tête tranchée dans sa prison.

Il ne restoit plus que le Sultan Chasausa, Prince de Bengale, qui pût traverser la fortune d'Orang-chef. Le Général Emir Jembla eut ordre de le poursuivre vivement. Ce Prince, dont on a vu ci-dessus que l'armée avoit baissé le long du Gange, au commencement de la mousson des pluïes, fut secouru par les Hollandois, qui lui envoiérent quelques piéces de gros canon. Il y eut aussi plusieurs Portugais d'Ougli, de Pépeli, & des autres places du bas Bengale, qui se rendirent dans son camp; & il fit lever autant de nouvelles troupes qu'il lui fut possible, pour grossir son armée.

Mais celle de Jembla se renforçoit bien davantage. Orang-chef y envoioit sans cesse de nouveaux secours d'hommes & d'argent. Enfin quand la saison fut venuë elle araqua les

Benga-

Bengalois, auxquels elle étoit bien ſupérieure en forces ; elle leur fit lâcher le pié, les pourſuivit & les diſſipa. Il y eut même des troupes qui dans le combat trahirent lâchement leur Prince, & paſſérent du côté de Jembla. Chaſauſa pouſſé par ſes ennemis, & incommodé par les débordemens des eaux du Ganges, prit la fuite vers Daca, place ſituée ſur la frontiére orientale de Bengale.

Dans cette extrémité il s'étoit propoſé de de s'embarquer en ce lieu-là, où il eſpéroit trouver quelque vaiſſeau ; & de s'en aller par la mer Rouge à la Mocha, & de-là en Perſe, demander le ſecours & la protection du Sophi. Mais il ne trouva point de vaiſſeau à Daca. Cependant il n'y avoit point de tems à perdre. Il falloit promtement ſe réſoudre ou à tomber entre les mains de Jembla, ou à s'enfuir dans le Roïaume d'Aracan contre lequel les Bengalois étoient en guerre, & aller ſe jetter aux piés du Roi, pour implorer ſa miſéricorde & ſa protection. L'un & l'autre de ces partis lui paroiſſoit également dur à prendre.

La cruauté dont Orang-chef avoit uſé envers ſes autres fréres & leurs familles, & envers ſon propre fils, le fit déterminer à ſe jetter entre les bras de ſes anciens ennemis. Ce fut donc lors-que nous étions à Aracan, que ce Prince fugitif, avec toute ſa famille, & environ cinq cents hommes de ſes plus fidelles Sujets, entra dans le Roïaume, & s'avança vers Aracan.

Les nouvelles de leur marche étant venuës à la Cour, le Roi envoia promtement des

gens, pour leur ordonner de s'arrêter, & leur demander d'où ils venoient, & par quelle raiſon ils paſſoient ainſi en armes ſur ſes terres? Chaſauſa fit réponce, qu'il étoit le Prince de Bengale, qui pour éviter la furie d'un inſolent vainqueur, venoit ſe jetter aux piés du Roi d'Aracan, & lui demander ſa protection, le priant de n'avoir point d'égard à ce qui s'étoit paſſé entre les deux nations, & l'aſſurant qu'il avoit un vif repentir de l'avoir ofenſé, & d'avoir tourné ſes armes contre lui: que nonobſtant ce ſujet d'irritation qu'il avoit donné au Roi, il avoit une telle opinion de ſa généroſité, qu'il avoit mieux aimé ſe livrer lui-même entre ſes mains, que de tomber dans celles de ſon propre Frére: qu'il s'y étoit livré, & qu'il étoit libre au Roi d'en uſer avec lui comme il lui plairoit; mais qu'il ne doutoit pas que ce Monarque ne fût touché de l'infortune d'un malheureux Prince, & qu'il ne lui donnât des marques de compaſſion.

Chaſauſa & toute ſa ſuite s'étant arrêtez, les Envoiez du Roi s'en retournérent porter ſa réponce. Ce Monarque & toute ſa Cour ne héſitérent pas un moment à prendre la protection du Prince fugitif & de ſa famille affligée, à-condition que tout ſon monde mettroit à l'inſtant les armes bas, à quoi Chaſauſa n'auroit jamais pu ſe réſoudre, s'il ne ſe fût agi de ſauver la vie à ſes femmes & à ſes enfans qu'il aimoit tendrement. Mais il y conſentit afin de pouvoir être en ſeureté, juſques-à-ce qu'il trouvât des vaiſſeaux de Marchands Maures, qui puſſent l'emmener en Perſe.

Il

Il se rendit donc dans la ville d'Aracan où étoit la Cour, & il fut favorablement reçu du Roi, qui lui promit qu'il seroit en seureté auprès de lui. Mais cette faveur ne dura guéres, & les promesses qu'on lui avoit faites furent bientôt retractées. L'aversion naturelle qu'on avoit pour les Bengalois, qu'un raïon de générosité avoit suspenduë pour un peu de tems, reprit sa force. Le desir de profiter du trésor d'argent & de pierreries que le Prince fugitif avoit aporté, s'y joignit; & enfin toutes ces amitiés qu'on lui avoit faites d'abord, se convertirent en haine & en fureur.

On tint pourtant ces mouvemens cachez pendant-qu'on cherchoit quelque prétexte pour les faire paroître avec un peu moins de honte pour la Cour. Mais quelque dissimulation dont on usât, Chasausa s'aperçut de ce changement, par la diminution de la confiance qu'on marquoit avoir en lui, & par la maniére dont on le faisoit observer. Il se vit donc encore réduit à la fuite, s'il vouloit conserver sa vie, & il falloit que ce fût de nuit, afin de se sauver dans le Roïaume de Pegu, & d'y chercher un ocasion de passer en Perse

Il fit représenter au Roi que sa santé étoit fort mauvaise, que l'air d'Aracan ne lui étoit pas bon; & il le suplia de permettre qu'il allât faire quelque séjour à la campagne, pour se rétablir. Cette faveur lui aiant été acordée, il s'y en alla, & quelque tems aprés il envoia secrétement, par divers chemins, environ quatre-vingts Bengalois armez, vers la frontiére qui étoit la plus proche du lieu où il faisoit sa résidence.

Quand

Quand ils y furent arrivez, ils parurent en armes au lieu où ils eſpéroient trouver leur Prince, dans le deſſein de le conduire juſques au-delà des frontiéres, & ſur les terres de Pegu, malgré l'opoſition que ceux d'Aracan y pourroient former. Mais c'étoit une réſolution de deſeſpoir, qui ne pouvoit avoir que de terribles ſuites.

Dès-qu'ils furent découvers, on leur demanda où ils alloient ainſi en armes? Ils répondirent qu'ils étoient Sujets du Sultan Chaſauſa, & qu'ils demandoient la liberté du paſſage, parce-que la choſe étoit de grande importance à ce Prince, promettant qu'encore qu'ils fuſſent armez ils ne feroient de tort ni d'inſulte à perſonne.

Tout ce qu'ils demandoient leur fut acordé, hormis la permiſſion de porter des armes, & on leur dît que s'ils vouloient les quitter, on les laiſſeroit paſſer, mais non autrement. Les Bengalois qui aimoient mieux laiſſer la vie que de quitter leurs armes, ſe mirent en devoir de paſſer par force. Les habitans d'Aracan s'y opoſérent & les ataquérent. Les Bengalois ſe défendirent, & avancérent leur marche, juſques-à-ce qu'enfin étant environnez & preſſez de toutes parts, & aiant eu quelques-uns de leurs gens tuez, ils ne virent point d'autre eſpérance de ſe ſauver, qu'en mettant le feu aux maiſons.

Auſſi-tot un vent de Nord-eſt, qui ſoufloit avec véhémence, & la diſpoſition à brûler où la grande ſéchereſſe avoit mis les matiéres legéres dont ces bâtimens étoient conſtruits, aïant fait prendre & allumer le feu, on vit incon-

conti-

continent tout en flammes, & en peu d'heures toutes les maiſons qui étoient ſous le vent, au nombre de plus de mille, furent conſumées. Un grand nombre de Pagodes fut réduit en cendres, & les flammes qui montoient en l'air, gagnoient tellement, qu'elles ſe communiquérent juſqu'à l'endoit où étoient nos vaiſſeaux à l'ancre, dont il fallut vîte couper les cables, pour les ſauver, & il fallut s'éloigner promtement. Mais l'incendie fut arrêté juſtement en ce même lieu, c'eſt-à-dire ſur le bord de la riviére, après avoir détruit une rangée de pluſieurs lieuës de maiſons.

Au-reſte cette fureur ne ſervit de rien à ces miſérables Bengalois, dont la plupart furent tuez, & ceux-là furent les plus heureux; car ceux qui demeurérent en vie, ne pouvoient atendre qu'une terrible punition. Ils furent liez; on leur mit la corde au cou, & ils furent menez à Aracan, où ils furent atachez à des pôteaux, & brûlez tout-vifs.

Les Indiens d'Aracan, & de pluſieurs autres païs, particuliérement ceux d'Achin, ont coutume de ſupplicier les criminels, en les atachant à des pieux fichez bien-avant en terre. Au haut du pieu il y a une longue cheville fort pointuë, ſur la pointe de laquelle on met le fondement du criminel, & on le tire en bas juſques-à-ce que la cheville lui ſoit entrée toute-entiére dans le corps, & que lui aiant déchiré les entrailles, elle ait paſſé juſques au cou: puis on le laiſſe en cet état ſoufrir juſques-à-ce qu'il ſoit expiré, ce qui arrive plutôt aux uns, & plus tard aux autres, ſelon qu'ils ont plus ou moins de forces, &

que

que la cheville a plus ou moins bleſſé leurs entrailles. Les miſérables dont il vient d'être parlé, furent non-ſeulement ainſi empalez, mais encore brûlez ſur le pieu.

Chaſauſa ne laiſſa pas d'envoier de tems en tems des gens pour chercher des voies d'échaper, & de ménager ſecrétement des retraites chez les habitans du païs, afin qu'après s'en être ſervis, il pût auſſi s'en ſervir ſans être connu. En éfet il diſparut, & les principaux de ſa ſuite diſparurent avec lui. Il emporta même ce qu'il avoit de plus précieux, & la Cour n'aiant été avertie de ſa fuite que quelques ſemaines après, il n'y eut pas moien de découvrir ce qu'il étoit devenu.

Dans ce même tems-là on aprit que le fameux Général Emir Jembla, nommé Nabab à la Cour d'Aracan, après avoir réduit les Etats de Chaſauſa, avoit entrepris de pourſuivre ce Prince par-tout où il ſeroit, & qu'il s'étoit avancé avec une nombreuſe armée, juſqu'à la ville de Diange, ſur les frontiéres du Roïaume d'Aracan, dans le deſſein d'y entrer, & de mettre tout à feu & à ſang. C'étoit cette nouvelle qui avoit mis tout le païs en alarme, & particuliérement dans le quartier où étoient nos vaiſſeaux. On ne voioit par-tout que des gens qui fuïoient avec leurs familles & leurs éfets, pour ſe ſauver dans la ville capitale.

Dans cette commune conſternation, le Préſident du comptoir des Hollandois & les hauts Oficiers des vaiſſeaux, tinrent auſſi conſeil, & quelques-uns furent d'avis de n'atendre pas plus longtems, & de ſe retirer avec les éfets qu'on

qu'on avoit, d'autant plus que pendant ce desordre la loge pouvoit être ataquée, soit par des ennemis ou par des amis, & être pillée. D'autres jugeoient qu'il ne falloit pas tant se hâter, qu'il falloit bien se tenir sur ses gardes, & que si l'on prévoioit que les choses deussent aller mal, on se retireroit avec toute la précaution possible; & ce dernier conseil fut suivi.

Pour se mettre promtement en état de défense, le Roi envoia par-tout des Commissaires, afin de faire marcher ceux de ses Sujets qui seroient le plus en état de porter les armes, & par ce moien il assembla en peu de tems une puissante armée. On vit aussi un grand nombre de jelyasses équipées en guerre, prêtes à rendre service, montées d'un grand nombre de mariniers & de canon, qui consistoit en de petits pierriers de fonte, & on les envoia du côté de Diange.

Ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes en si peu de tems une nombreuse armée de terre sur pié, & une armée navale en état, qui faisoient route l'une & l'autre vers cette ville frontiére, pour prévenir l'invasion dont le Roïaume étoit menacé. Jembla sachant ce qui se passoit, demeura quelque tems le long des frontiéres d'Aracan, dont le païs est tellement entre-coupé de riviéres & de canaux, qu'on ne peut pas y pénétrer aisément, ne commettant d'autres hostilités que quelques éxécutions militaires, quelques pillages & quelques incendies, pour donner l'alarme & obliger l'armée d'Aracan d'en venir aux mains.

Le

Le Roi d'Aracan aiant envoié par-tout des ordres exprès de faire recherche du Prince de Bengale, & de ce qu'il étoit devenu, fit redoubler les gardes sur ses frontiéres, & défendre rigoureusement qu'on laissât sortir aucun Maure du Roïaume, ou qui que ce fût qui eût l'air d'être Maure, s'il n'avoit un passeport. Il fit aussi mettre des jélyasses en sentinelle sur toutes les eaux internes, & jusqu'à la mer, pour prendre garde que rien ne sortît par cette voie: il défendit sur peine de la vie, que ni Maures, ni gens d'Aracan, ne vinssent à bord de nos vaisseaux, sous prétexte de commerce, comme on faisoit auparavant.

Toutes ces précautions tendoient à empêcher l'évasion de Chasausa, & encore plus l'enlevement qu'il prétendoit faire de son tréfor, que le Roi avoit devoré par ses desirs, & dont il craignoit de n'obtenir pas la possession. Mais s'il y avoit des sentinelles sur toutes les eaux, on en voioit presque une multitude autour de nos navires, parce-que nous nous préparions pour partir, & que nous allions & venions sans cesse de la loge à bord, & de bord à la loge. Il n'y avoit ni canot, ni chaloupe, ni même aucun bâtiment du païs, quelque petit qu'il fût, non-pas même nos plus petits, qui ne pouvoient contenir que ceux qui les nageoient, qui ne fût visité avant-que d'aborder, de-peur que nous n'eussions entrepris d'emmener à Batavia le Sultan fugitif.

Mais peu de tems après que nous fûmes partis, il parut assez que nous n'avions pas eu ce dessein. Car l'infortuné Chasausa fut découcou-

couvert, pris & mené prisonnier dans la ville d'Aracan, où aiant été acusé d'infidélité, on le fit mourir. Ses gens se sauvérent comme ils purent, & ceux qui furent atrapez ne furent pas mieux traitez que leur Maître. Il y en eut qui se mêlérent parmi les habitans du païs, comme s'ils en eussent été eux-mêmes, & ils se sauvérent par cette voie. L'argent & les pierreries tombérent entre les mains du Roi, hormis ce qui en fut soustrait par ceux qui les saisirent, & qui les eurent entre les mains, ou par les gens du commun qui avoient eu des Bengalois chez eux; & la quantité qui s'en perdit fut si considérable, que l'année suivante, lors-que quelques vaisseaux Hollandois retournérent à Aracan, il y eut des gens qui y aportérent des bijoux précieux, dont ils ne connoissoient pas le prix, & qu'ils donnérent pour très-peu de chose.

Le Général Jembla aiant eu avis de la triste fin de Chasausa, se retira des frontiéres d'Aracan, & remena son armée à Bengale, où Orang-chef lui envoia de magnifiques présens, & l'aiant comblé d'honneurs & de titres éclatans, il lui donna la Souveraineté de Bengale.

Pour le vieux Mogol, il le fit mettre dans un apartement du palais d'Agra, & lui donna des Gardes qui l'observoient avec la derniére éxactitude. Mais dans la suite il en usa moins durement; il le traita même avec douceur, & le laissa joüir de ses plaisirs, jusqu'à l'an 1665. qu'il mourut dans cette espéce de prison.

Voilà quels ont été les moiens donc Orang-chef

chef s'eſt ſervi pour parvenir à l'Empire qu'il poſſéde préſentement, ſous le titre de Grand Mogol de l'Indoſtan; & ce fut auſſi l'origine & la cauſe de l'alarme qu'on eut à Aracan, pendant-que nous y étions. Revenons maintenant à notre Voiage.

Le ris qui fut recüeilli dans ce Roïaume durant le ſéjour que nous y fîmes, ſe trouva blanc comme de la nége, & très bon. On achetoit le leſte, qui péſoit trois cents livres, ſur le pié de trois riſdales, & nous en chargions tous les jours. Pendant-que nous étions ainſi ocupez à trafiquer, les Fêtes de Noël, ſurvinrent, & nous les célébrâmes devotement le vingt-cinquiême de Décembre. C'étoit un jour de Samedi. Mais comme on nous avoit toujours vu célébrer le Dimanche, & que perſonne ne ſavoit qu'il y eût parmi nous aucune ſolemnité le Samedi, on vint à notre bord, comme à l'ordinaire, pour y trafiquer.

Les Marchands Idolâtres, Moges & Maures, nous voiant dans cet éxercice, en furent ſurpris, & ſe perſuadérent que c'étoit que nous nous étions trompez à compter les jours de la ſemaine, & que nous avions pris le Samedi pour le Dimanche. Quand les éxercices de piété furent finis, ils nous dirent en riant, & en ſe moquant de nous; Que veut dire cela Seigneurs Hollandois? Commencez-vous à célébrer votre Dimanche le jour du Samedi? E'tes-vous tellement ſéduits & tranſportez par votre zèle, que vous aïez oublié un des jours de la ſemaine? Mais nous leur rendîmes raiſon de ce que nous avions fait,

& nous

& nous les entretînmes des miſtéres de l'incarnation & de la naiſſance de N. S. Jéſus-Chriſt, à quoi ils ne parurent ajoûter aucune foi.

Il faiſoit alors fort grand froid à Aracan, les vents de Nord-eſt y ſouflant ſans ceſſe, & y baleïant tellement l'air, qu'il étoit toujours clair. L'huile de noix de cocos & les autres huiles y étoient ſi gelées qu'il falloit les couper, & il y eut des gens de nos équipages, qui n'aiant que peu de vêtemens, ſoufrirent beaucoup de la rigueur du tems. Au fort de cette froidure nous entrâmes dans l'Année 1661. pour la célébration duquel jour on tira quelques coups de canon.

Après avoir chargé autant de ris qu'il nous en falloit, pour pouvoir paſſer les bas-fonds de la riviére, nous la deſcendîmes, pour aller jetter l'ancre dans un lieu où l'on pût nous aporter ce qui nous en manquoit encore.

Cependant trois curieux que nous étions, ſavoir le Commis & le Maître du vaiſſeau *Coromandel* qui avoit péri, & moi, nous étant adreſſez au Préſident du comptoir, il nous acorda le lackno de la Compagnie, pour aller viſiter encore une fois la ville d'Aracan, & les lieux d'alentour. Nous eûmes auſſi congé du Commandant nommé Coutewal der Bandel, & nous partîmes par une belle matinée, avec un grand nombre d'eſclaves pour nager notre bâtiment, & remonter la riviére.

Nous paſſâmes entre deux mornes fort hauts & fort eſcarpez, qui ſemblent avoir été ſeparez l'un de l'autre, pour faire paſſage à l'eau, & qui ſont de chaque côté comme un rempart. Nous

fûmes

fûmes bien-tôt après dans la ville, au-travers de laquelle paſſe la plus conſidérable riviére du Roïaume, & nous la traverſâmes, ſans faire arrêter nos rameurs, juſques-à-ce que nous en fuſſions ſortis par l'autre bout, d'où nous continuâmes toujours à remonter, à la faveur du flot, qui nous portoit fort-vîte, juſques au quartier des Chrétiens Portugais, qui eſt à deux lieuës au-deſſus de la ville. Nous dinâmes chez un vieux Portugais qui avoit deux filles fort civiles, & nous fûmes ſervis à la maniére des Européens.

Les Portugais de cette colonie étoient alors au ſervice & dans les armées du Roi d'Aracan, qui avoit guerre contre les Etats de Bengale, de Pegu, de Siam. Ils étoient preſque tous Capitaines de jélyaſſe, & s'aquitoient ſi-bien de leur devoir dans les ocaſions, que le Roi en étoit fort ſatisfait. La ſolde qu'il leur donnoit pouvoit les faire ſubſiſter commodément, & ils avoient ſouvent des avantures à la guerre, qui les enrichiſſoient.

Ils étoient établis dans un bourg fort agréable, au milieu d'une fertile plaine, proche de la grande riviére d'Aracan, & y avoient le libre éxercice de leur Réligion. Il y en avoit une partie de mariez avec des femmes Portugaiſes. D'autres aiant épouſé des femmes Idolâtres du païs, les avoient portées à embraſſer la Réligion Chrétienne, & à ſe faire batiſer; & ils vivoient fort-doucement enſemble. Tous ceux qui tiroient ſolde du Roi, étoient alors à l'armée, du côté de Diange, & ailleurs.

Tout

Tout ce qu'il y avoit là de gens nous firent beaucoup de careſſes. Car nonobſtant la grande différence de Réligion qui étoit entre eux & nous, il eſt certain que tous les Chrétiens qui ſe rencontrent enſemble dans ces régions ſi reculées, ſe regardent comme unis, au-moins par le lien du Batême & du Chriſtianiſme, qui les aproche les uns des autres, autant que l'Idolâtrie, ou le Mahométiſme des habitans du païs, les éloigne d'eux. Or cette union produit dans les Chrétiens une afection bien plus grande pour les autres Chrétiens que pour les Idolâtres. Ainſi quand il n'y a point d'animoſité particuliére qui ſuſpende leurs mouvemens, ils ſe font beaucoup d'amitiés, & ſe rendent tous les bons ofices qu'ils peuvent.

Lors-que nous les eûmes quittez, nous donnâmes ordre, à celui qui étoit comme le Comite, & qui commandoit les rameurs, de s'en retourner à Aracan, & de nous y atendre, avec le lackno, à la porte qui eſt du côté de Bandel. Nous allâmes donc à pié, en nous promenant, & nous vîmes pluſieurs endroits fort agréables, & entre-autres des rangées de maiſons ſerrées les unes contre les autres, ſur tous les chemins qui conduiſoient à la ville, & le long de toutes les avenuës; & par-tout une multitude de peuple.

Nous vîmes auſſi pluſieurs Pagodes, dont les faîtes des toits, les pointes, les obeliſques, & les autres ornemens des clochers, étoient tout-dorez, & jettoient un éclat admirable, lors-que le Soleil donnoit deſſus, paroiſſant être d'or éfectif. Ils étoient preſque tous ſur

des rochers, ſur des collines, ſur des hauteurs, & même ſur les pentes & ſur les ſommets des montagnes eſcarpées. Ils ſont, pour la plupart, de figure ronde. Les murailles ſont de pierre, & fort épaiſſes. Il y a peu de fenêtres, & une ſeule entrée. Il y en a qui ſont fort grands, propres, & bien ornez tout-autour, & d'autres qui ſont plus petits & fort mal-propres. Ils ont aſſez de raport, dans leurs ornemens, aux Egliſes des Chrétiens Romains.

On y voioit diverſes ſortes d'Idoles, faites d'une argile paîtrie & pétrifiée, bien-peintes, bien-dorées, & bien-habillées depuis le haut juſques au bas, pour les garantir du froid; bien-ornées, particuliérement de couronnes de roſes & d'autres fleurs ſur la tête. Les bouts des oreilles leur pendoient juſques ſur les épaules, ce qui eſt une des principales beautés en ce païs-là, & ils étoient bien garnis de pierreries. Les Talapoins leur rendoient leur culte réligieux avec beaucoup de gravité & de cérémonie.

Lors-que nous fûmes de retour proche de la ville, nous y entrâmes par-deſſous un grand portail de pierre, bâti ſur une éminence de roche. Outre les murailles qui étant conſtruites de pierre, ſont aſſez hautes & très-épaiſſes, il y a de chaque côté des rochers eſcarpés, qui défendent entiérement l'accès de cette ville, & qui la rendent extrémement forte.

Nous paſſâmes dans pluſieurs ruës très-marchandes, qui étoient auſſi ſur une éminence de roche, & dans pluſieurs belles places, pour aller

aller vers le palais ; mais ce ne fut pas sans admirer l'afluence de peuple que nous rencontrions par-tout, le grand nombre des belles boutiques que nous voiions en plusieurs quartiers, les riches marchandises qui y étoient étalées, n'y en manquant aucune de celles que l'Asie fournit.

Ensuite nous nous avançâmes vers le palais du Roi, que est dans le plus bel endroit de la ville, & nous vîmes dans les espaces qui sont autour, au bord de la riviére, & en d'autres endroits, plusieurs grands éléfans, qui aïant leurs attelages, comme en ont les chevaux dans nos villes, sont emploiez à divers usages. Il y a sur leur cou un conducteur qui les mène, & qui souvent n'est qu'un jeune garçon, qui avec quelques paroles & un petit croc régit cette masse, lourde par son poids, mais intelligente, si on le peut dire. En éfet nous admirions leur adresse, leur obéissance & leur patience.

Nous avions avec nous un des gens du Commandant Coutewal, qu'il nous avoit donné pour nous mener ; car sans cette précaution, aucun Hollandois n'oseroit aller à Aracan. Sous ses auspices, nous eûmes aussi la liberté de visiter quelques endroits de la fortereſſe, au milieu de laquelle, & de ses trois murailles avec leurs trois portes, est le palais du Roi. Mais il ne nous fut pas permis d'aller jusques-là. Il fallut que notre curiosité cédât au respect que rendent à ce lieu les Courtisans, les Oficiers des armées, & tous les autres Sujets.

Les gens d'Aracan & notre conducteur nous

dirent qu'il y avoit dans ce palais quantité d'éléfans, des chevaux qui ſont fort rares en ce païs-là, des lions, des lionnes, des tigres, des Rinoceros, & beaucoup d'autres choſes dignes de remarque. On le voioit fort-bien du chemin par lequel nous retournâmes dans la ville, en revenant du quartier des Portugais, & il paroiſſoit fort-beau. On diſtinguoit l'apartement du Roi, & celui de ſes femmes, dont les toits dorez s'élèvent au-deſſus de la fortereſſe. Mais on voioit encore mieux trois tours qui y ſont, & ſur chacune deſquelles il y a comme une pointe de clocher toute-dorée, ce qui faiſoit de beaux objets, principalement quand le Soleil donnoit deſſus. Enfin ne pouvant rien voir de plus en ce lieu, nous allâmes chercher notre lackno, à la porte de Bandel, & nous étant rembarquez, nous nous rendîmes à notre bord, au commencement de la nuit.

Mais avant-que de quitter ce Roïaume, il ne ſera pas mal-a-propos d'en faire une deſcription plus particuliére, auſſi-bien que des mœurs & des qualités de ſes habitans.

Le Roïaume d'Aracan eſt ſitué par les 18. 19. & 20. degrès de latitude Nord. Il a le golfe de Bengale à l'Occident; les Roïaumes d'Ava & de Siam à l'Orient; celui de Bengale au Nord, & celui de Pegu au Midi. Il étoit en guerre avec ces deux derniers, ſur leſquels il avoit remporté des avantages. Il a dans ſon enceinte quantité de villes, de bourgs, de villages bien peuplez, ainſi qu'il a été dit; des campagnes très-fertiles, des bois, des montagnes, des valées verdoïantes; un nombre

bre infini de vergers, de maiſons & de jardins de plaiſance; pluſieurs riviéres; des lacs, des étangs & d'autres eaux internes.

Le peuple y eſt par-tout en foule, & il y a des lieux où l'on diroit que les gens vont être étoufez par la preſſe. Une des raiſons de cette afluence de monde, eſt qu'il y a peu de commerce par mer, & qu'il ſort peu d'hommes du Roiaume. Toute leur navigation ne ſe fait preſque que par leurs jélyaſſes de guerre, qui ſont emploiées contre Bengale & contre Pegu, & qui ne vont pas plus loin: car ils ne cherchent point à envahir les terres d'autrui, ni a envoier des peuplades hors des leurs; encore moins à faire commerce par mer dans les païs étrangers, comme font les Maures, les Chinois, les Javanois, & pluſieurs autres nations des Indes.

En ſecond lieu; il ne regne jamais parmi eux de ces maladies peſtilentielles & contagieuſes qui emportent tant de monde à la fois. La terre y eſt fertile; l'air y eſt ſain, & le climat bon. Il n'y a que les fiévres qui y regnent pendant certains mois pluvieux, entre-autres la fiévre tierce, & la quarte.

En troiſiéme lieu; les guerres ne font pas périr beaucoup de gens, parce-qu'on ne haſarde pas legérement les troupes; & par conſéquent on en vient rarement à des batailles générales. Les plus foibles ont acoutumé de ſe retirer, & de laiſſer les plus forts piller, brûler, & faire toutes ſortes d'éxécutions militaires.

En quatriéme lieu; la liberté d'avoir pluſieurs femmes contribuë extrémement à aug-

menter le nombre des habitans. Car par ce moien non-seulement il naît beaucoup de peuple, mais par les raisons ci-dessus, le païs ne s'en décharge point, & il n'en périt que peu par d'autres voies que par la mort naturelle; de-sorte qu'il ne se peut que les habitans ne se multiplient beaucoup. Aussi par-tout où nous allions, nous voïions les marchés, les ruës, les chemins, si remplis de gens, que nous avions de la peine à passer.

La ville d'Aracan est à-peu-près de la grandeur d'Amsterdam; mais elle est beaucoup plus peuplée. Elle est entourée de fauxbourgs qui s'étendent jusques à quelques lieuës de chemin. Pour moi, je n'ai jamais vu de ville où les maisons soient si serrées, & où il y ait une si grande multitude de peuple. Il semble que les bâtimens des riches & des pauvres soient entassez les uns sur les autres. Mais la plupart sont si bas, qu'ils n'ont l'air que de tentes & de huttes, & ils ne répondent guéres à la vanité de la nation. Dans la ville, dans les fauxbourgs, & dans tous les lieux du Roïaume où j'ai été, les maisons n'avoient que quatre, cinq, ou six piés de hauteur. Elles sont soutenuës par des piliers, parce-qu'il se lève, presque toutes les nuits, un brouillard à fleur de terre, qui couvre tout le sol; mais les raïons du Soleil le dissipent au matin.

Les villes sont enfermées de murailles, où il y a des portes, mais il n'y a point de fossez autour. Il y a peu de places de marché, de ruës, ou de chemins, qui soient pavez, de-sorte que le terrein étant d'argille, on a de la peine à y marcher par le mauvais tems, quoi-

quoi-qu'ils ſoient beaux & unis par un tems ſec.

Les maiſons ſont conſtruites de Gabbagabbas, de branches de palmier, de roſeaux, & de feüilles de cocos. Elles ont beaucoup de petites fenêtres, & ſont bien aëriées. Les plus grandes & celles qui ſont d'une moïenne grandeur, ont de jolis apartemens, les chambres étant pratiquées & ſe communiquant d'une maniére commode, bien-imaginée, agréable, & qui coûte peu à diſpoſer ainſi. Il n'y a point de foïers de pierre, point de greniers ni de caves. La cuiſine ſe fait hors des apartemens, ordinairement ſous de petits auvents qui ſont auprès des portes, où les femmes font cuire dans des pots de terre ce qu'on doit manger. On couche ſur des tapis & ſur des nattes, & l'on ſe couvre de cabaies de toile & de coton, pour ſe garantir du froid.

Les villes & les bourgs ſont ſéparez les uns des autres, par des païſages tels que je les ai décrits, qui ſont tous arroſez de ruiſſeaux & de riviéres. Les bois, les campagnes, les vergers, les jardins, ſont verds & agréables toute l'année, quoi-qu'il y ait un Hiver, qui dure depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, & qui ſe paſſe preſque tout en pluïe & en humidités, avec des orages, deſorte qu'on a beaucoup de peine à marcher dans les ruës & dans les chemins, qui ſont d'argile. Après ce mauvais tems vient l'Eté, qui eſt tout-à-fait charmant, pendant lequel on recüeille les fruits de la terre, qui fait croître une abondance de ris, & de preſque toutes les autres choſes néceſſaires à la vie,

hormis le froment & le seigle, dont je ne sache pas qu'on fasse du pain en aucun lieu du Roïaume, au-lieu de quoi on fait boüillir du ris dans de l'eau, jusques-à-ce qu'il ne paroisse plus d'eau, & qu'il fasse une masse.

Pour fruits d'arbres on a des noix de cocos, des bananes ou figues des Indes, des durions, des soorsakas, des mangas, des pinangs, des oranges, des limons, des citrons plus gros que tous ceux que j'ai jamais vu. Ils ont plus d'un grand empan de long : ils sont fort pleins & d'un beau jaune, & ont la chair ferme, & la peau extrémement délicate & mince, rendant chacun plus de huit ou dix onces d'un jus aigret & agréable.

Le bruvage ordinaire, & qu'on a en abondance dans tout le Roïaume, est une liqueur qui coule des troncs d'arbres qu'on ouvre, & dont il y a une quantité extraordinaire le long des riviéres, & dans les eaux mêmes. Cette liqueur en coule copieusement, & est d'un fort bon goût, presque aussi douce que du sucre. On trouve, le long des chemins, des cabarets, des tentes, des huttes, où l'on en vend aux voiageurs, qui s'asséïent à terre pour boire & se rafraîchir; ou-bien l'on prend un verre de vin au-lieu de biére.

Les arbres qui rendent cette liqueur, sont assez semblables aux plus bas palmiers. La liqueur se nomme Auze. Elle ne se conserve pas : elle devient en trois ou quatre jours aussi aigre que du vinaigre. Quand on vient de la tirer, & encore plus quand il y a dix, quatorze, ou dix-huit heures qu'elle est sortie de l'arbre, & qu'on en boit plus qu'à l'ordinaire,

re, elle égaie les ſens, & réjoüit le cerveau. Elle eſt blanchâtre, & à-peu-près comme du petit lait. On la vend par grands pots qui tiennent cinq à ſix pintes. Le pot ſe donne pour deux ſous.

Le Roi d'Aracan s'atribuë la qualité de Roi de l'Eléfant blanc. Cet Eléfant avoit été ravi au Roi de Siam, par les armes du Roi de Pegu, & le Roi d'Aracan l'a enlevé au Roi de Pegu, par la même voie.

Ce Roi ne ſort preſque jamais de ſon palais, que tous les cinq ans une fois, en ſolemnité, ainſi-qu'on l'a vu ci-devant. Il y paſſe ſon tems avec la Reine, & avec un grand nombre de Concubines. Car, ſelon ce qu'on me dit, tous les ans ceux d'entre les Sickes qui ſont ſes favoris, font faire recherche dans tout l'Etat de douze des plus belles filles vierges, qu'ils font habiller des plus fines toiles blanches, & ils les font mener dans un certain endroit fort découvert, où elles demeurent expoſées, pendant ſix heures, à la plus grande ardeur du Soleil, afin qu'elles ſuënt beaucoup. Enſuite on eſſuïe leur ſueur avec leurs habits, & on leur en donne d'autres nets; puis on porte ces habits humides à ceux qui ſont commis pour en faire l'éxamen, par l'odeur. Celles dont la ſueur ne ſent pas mauvais, & qu'on juge poſſéder une parfaite ſanté, ſont richement vêtuës, préſentées au Roi, & miſes au nombre de ſes Concubines, en atendant qu'il lui plaiſe de les honorer de ſes faveurs; car c'eſt ainſi qu'on regarde la choſe. Pour les autres, dont la ſueur ſent plus mal, le Roi les fait donner en ma-

riage à quelques-uns de ſes Courtiſans, & leur donne une dot, ou gratifie de quelque emploi ceux qui les prennent.

Toutes ces Concubines aprennent à joüer de diverſes ſortes d'inſtrumens, de-même que preſque toutes les autres filles, au-moins celles qui ont quelque bien: car on prend grand ſoin d'élever les enfans, & de faire aprendre & obſerver aux filles tout ce qui leur peut donner quelque agrément, dans l'eſpérance qu'elles pourront être élevées à cette dignité. On dit que celles qui y ſont parvenuës, ſe forment auſſi à l'éxercice des armes, de même qu'à la danſe. & à tout ce qui leur peut donner de l'adreſſe. Elles ſont répanduës dans les principaux apartemens du Roi, & lui ſervent de Gardes du corps.

Les Sickes, les Conſeillers d'Etat, la Nobleſſe, & tous les gens conſidérables, ſont vêtus d'une fine cabaie de coton blanc, qui ferme juſte, & qui leur couvre les bras, la poitrine & le ventre. Sur leur cabaie, qu'on peut apeller une chemiſe, ils ont un long habit auſſi de toile de coton blanche, qui ſe boutonne autour des bras, & qui ſe joint ſur la poitrine, où il eſt ataché avec des nœuds de ruban. Outre cela ils ont des tabliers, qui pendent en bas, & leur couvrent le ventre & les cuiſſes, & un autre habillement comme un ſac par-derriére auſſi de coton blanc, qui eſt autour des hanches & des reins, & qui eſt ramaſſé en pluſieurs plis, & noüé ſur le ventre, d'où il pend, enſorte qu'il ſemble qu'ils ſoient toujours chargez d'un gros paquet de toile.

Ils

Ils marchent ſuperbement dans les ruës, & ſe font ſuivre d'un nombre de domeſtiques, pour faire connoître leur qualité & leur pouvoir. Les hommes portent les cheveux longs, & ne les coupent point, les liant par treſſes derriére leur tête, comme font les femmes dans notre païs: ils y mettent auſſi des ornemens de nœuds d'une toile fort-fine.

Les femmes, qui ſont paſſablement blanches, ont pour ajuſtement une eſpéce de gaze à fleurs, tranſparente, ſur leur ſein, & elle leur paſſe ſur les épaules. Elles mettent autour de leur ceinture un Fotas, ou tablier de fine toile de coton des Indes, qui leur fait trois ou quatre tours autour du corps, vers le bas, & leur deſcend juſqu'aux piés. Celles qui ſont riches, ont une écharpe de ſoie ſur le bras droit, ou ſur le gauche. Leurs cheveux ne ſont point atachez; mais ils ſont friſez en boucles, & rangez d'une maniére agréable, & qui ſied bien.

Ce qu'il y a de vilain, eſt que les plus longues oreilles ſont les plus belles. Pour cet éfet, dès leur jeuneſſe on les leur perce par le bas, & on met dans les trous de petits rouleaux de parchemin, ou d'autres choſes, qu'on groſſit de tems en tems, & par ce moien ils en font les trous ſi larges, & en font tellement pendre en bas les tendons qu'ils touchent enfin aux épaules. On y met un nombre d'anneaux ou bagues de verre, ou de vernis, ou d'autres ſortes, qui battent ſur le cou, comme on voit que font les ſonnettes de quelques bouffons, lors-qu'ils ſe remuënt ou s'agitent.

Les femmes & les filles font la même choſe : mais outre cela elles ont quelquefois des anneaux, ou des braſſelets d'ivoire, ou de vernis, ou de cuivre, ou d'argent, ou d'autres choſes, autour des bras & depuis les mains juſques aux coudes, & autour des jambes depuis les piés juſqu'aux gras de jambe. Il y en a qui en ont tant, que ce leur eſt plutôt une charge qu'un ornement. Cela même eſt devenu ſi commun, qu'il y a préſentement des femmes qui le mépriſent, & qui ſe feroient une honte d'avoir de pareils ornemens, celles qui ſe mettent ſur le pié de modeſtie, ne portant que cinq ou ſix braſſelets de vernis.

Les habitans d'Aracan ſont Idolâtres, & à-cauſe de leur Réligion on les nomme Moges. Je ne m'étendrai pas ſur leurs cultes & leurs cérémonies, parce-que j'ai dit ci-devant ce que j'en ai pu remarquer, dans les ocaſions où je me ſuis trouvé, lors-que j'ai fait la deſcription de leurs Idoles paîtries d'argile, & durcies au Soleil, leſquelles ils adorent & ſervent fort devotement. J'ajoûterai ſeulement que quand nous étions dans les Pagodes, les Prêtres & les Réligieux qui étoient ocupez à marmoter, à s'incliner devant leurs Idoles, nous regardoient d'un œil de pitié, & venoient quelquefois nous conſidérer de tous les côtés, avec un air de compaſſion, & comme nous plaignant du peu de connoiſſance que nous avions, & de l'éloignement que nous têmoignions pour leurs ſuperſtitions abominables.

Il y a une multitude de Talapoins, ou Réligieux, qui ne ſe marient jamais. On croit que comme ils ſont toujours environnez de quan-

quantité de jeunes garçons qu'ils instruisent, ils contentent leur brutalité avec eux. Ils sont vêtus de toiles peintes. La couleur noire est la couleur de modestie, de deüil, & des gens qui se consacrent à la Réligion, Ils vivent dans leurs presbytéres, presque comme des Hermites, séparez du reste du monde. Leurs presbytéres sont auprès des Pagodes, sur des rochers & sur des côteaux. Leur air & leurs démarches sont modestes, quoi-qu'il y paroisse de la fierté. Ils ne marchent guéres sans être suivis d'une troupe de disciples.

En général le peuple d'Aracan est glorieux, & chacun tâche de le porter haut. Pour peu qu'un homme ait de bien, il se fait suivre d'un nombre de valets non-pas proportionné à son pouvoir, mais beaucoup au-dessus. Pour la table, ils y sont fort ménagers, & ils ne font pas trop bonne chére.

Le poisson qui a déja de l'odeur, est le plus estimé parmi eux, & se vend le plus cher, ainsi que nous l'avons vu souvent en passant par les poissonneries. Pour acheter les menuës denrées, on porte au marché des Couris, ou petites cornes, dont quatre-vingts ne valent pas plus de neuf deniers, de-sorte qu'il en faut porter beaucoup, pour peu qu'on veüille faire d'emplettes. Car les plus petites piéces d'argent qui aïent cours à Aracan, valent un Tang, ou une Roupie Maure, ce qui fait vingt-cinq sous, monnoie de Hollande, & quand on en change un, on a deux mille six cents soixante couris. Il faut donc avoir avec soi un grand sac, & un bon valet qui le porte sur son dos, si l'on veut faire de grosses provisions.

On regarde comme une choſe baſſe & mépriſable d'ôter la virginité à une fille, qui eſt parvenuë à l'age de puberté. Ils recherchent volontiers pour cela les plus débauchez matelots Hollandois, qui même en ſont bien recompenſez; & celles qui ont été ainſi défloorées, en ont beaucoup plus de réputation, comme il m'a été aſſuré par pluſieurs gens dignes de foi, & qui ne cherchoient point à rire. Il y avoit un matelot à notre bord, qui échapoit ſouvent, & qui nous avoüoit que c'étoit pour de pareilles avantures, qui lui étoient fort agréables en elles-mêmes, & par les préſens qu'il en retiroit. Ainſi les hommes d'Aracan qui ſe marient, aiment mieux que les filles qu'ils prennent ſoient groſſes, que de n'être pas aſſurez que leur virginité leur ait été bien & deuëment ôtée.

On commence la recherche d'une fille, aumoins autant que j'ai pu m'en éclaircir, par de petits préſens qu'on lui fait, & par des converſations, juſques-à-ce qu'on en vienne à la concluſion. Les promeſſes que les Parties ſe ſont faites en particulier, ſe confirment en préſence des Idoles, entre les mains des Talapoins dont elles ont embraſſé la Secte, & en préſence de leurs plus proches parens. Il ſe fait alors encore quelque cérémonie particuliére. Outre cela, l'on fait des décharges de pierriers; on fait joüer des feux d'artifices; on joüe, on danſe, on fait des feſtins, chacun ſelon ſon pouvoir & ſa condition, en quoi on obſerve fort-bien les règles ordinaires.

Mais ils ne ſe marient pas pour être liez à une ſeule femme, ainſi que les Chrétiens. Ils ont

ont des Concubines, des Garces de-danſe, ainſi qu'ils les apellent, & d'autres telles créatures, avec leſquelles l'uſage autoriſe un ſale commerce.

Lors-que quelque perſonne de conſidération eſt morte, on tire trois coups de pierrier, & auſſi-tôt l'on va querir les pleureurs, qui crient & pleurent en l'honneur du mort, d'une maniére fort afectée, & ſans répandre une larme, quoi-qu'ils crient bien haut, & qu'ils faſſent bien des contorſions; le tout pour un médiocre paiement qu'ils reçoivent. Ces cris durent juſqu'au milieu de la nuit, quelquefois juſqu'au matin, & plus longtems encore, ſelon le bien ou la qualité du défunt, ou ſelon la dépenſe que les héritiers veulent faire. Il y avoit pluſieurs maiſons de gens riches, proche du lieu où notre vaiſſeau étoit à l'ancre. Quand il y mouroit quelqu'un nous ne dormoins point toute la nuit, tant à-cauſe du bruit même, qu'à cauſe de la diverſité des plaiſans tous de ces pleureurs, qui nous faiſoient rire, & nous tenoient éveillez.

Le jour des funérailles on invite les plus proches parens & les plus intimes amis, à un feſtin grand, ou petit, auſſi ſelon le pouvoir des gens; & alors on brûle le corps. Les pauvres, qui ne peuvent avoir de bois qui dans ce païs-là eſt la choſe la plus rare, portent les corps ſur le bord de l'eau, lors-qu'elle eſt baſſe, & quand l'eau monte, les courans les emportent. On les voit ſouvent floter longtems ſur l'eau, enfoncer, puis reparoître, juſques-à-ce que les corbeaux, les mouëttes, & d'autres oiſeaux, en aïent fait leur pâture.

Quel-

Quelquefois ils donnent un mauvais goût à l'eau, & la rendent puante.

Cette mauvaise & peu humaine pratique fait qu'il y a dans tout la païs tant de corbeaux, & d'autres oiseaux carnassiers, qu'ils devorent même tout-vifs les buffles, les bœufs & les vaches. Ils se perchent sur leur dos, le leur piquent, arrachent la chair, & mangent l'animal jusqu'aux os, étant si hardis & si acharnez, que les bêtes ont beau faire joüer leurs queuës, & les en fraper, ils ne se remuënt pas seulement de l'endroit où ils se sont posez.

Quelques-uns des habitans du Roïaume d'Aracan, ne s'en tiennent pas à faire emporter les morts par les courans des riviéres ; ils y exposent aussi les vivans. Lors-qu'ils ont parmi eux des malades de quelque maladie cruelle, douloureuse & incurable, ou jugée telle, ils les portent aussi, de basse eau, jusques sur les bords des fleuves, & quand l'eau monte elles les emporte, & il se noïent. Ils apellent cela, humanité, charité & compassion de leur part, & délivrance d'un état misérable pour le malade, au-lieu duquel il va, par ce secours, joüir d'une grande félicité dans le Ciel.

Il y a un grand nombre de Maures dans ce Roïaume, & particuliérement à Bandel. C'est entre leurs mains qu'est le commerce qui s'y fait par mer. Quelques-uns trafiquent d'éléfans qu'ils envoient à Bengale, à Coromandel, à Oryxa, à Golconda, & en Perse, d'où ils amènent de précieuses marchandises & de l'argent. D'autres font d'autres négoces, & vont

vont ſouvent trafiquer à bord des vaiſſeaux Hollandois.

Il y en avoit un nommé Babbarabab, fort honnête homme, qui venoit preſque tous les jours nous viſiter, & converſer avec nous, ſachant un peu de Flamand & un peu de Portugais. Nous parlions ſouvent de Réligion; mais il n'avoit aucune diſpoſition à nous ajoûter foi. Il ſavoit fort bien la ſienne, & en parloit avantageuſement & amplement. Il diſcouroit auſſi de pluſieurs choſes contenuës dans l'Ancien Teſtament: il parloit d'Adam, d'Abraham, d'Iſaac, & d'Iſmaël; du déluge; de la ſortie des enfans d'Iſraël du païs d'Egipte; de leur paſſage par la mer Rouge; & des autres miracles que Dieu a faits en leur faveur: mais tout ce qu'il en diſoit étoit altéré & falſifié; & lors-que nous lui raportions les choſes dans la vérité, & comme elles ſont contenuës dans l'Ecriture Sainte, il nous regardoit d'un air doux, mais moqueur, & nous faiſoit paroître que notre erreur le divertiſſoit.

Nous allions auſſi quelquefois le viſiter chez lui. La ruë où il habitoit le plus de familles de cette nation, étoit une des plus marchandes de Bandel, parce-que la plupart des Maures tiennent boutique, ou ſont Courtiers, ou Banquiers, ou font d'autres négoces. La plus grande partie des marchandiſes qu'on voioit étalées, étoit des toiles de coton, & toutes ſortes de belles étofes de Bengale, de Suratte, de Coromandel, & des autres païs de l'Aſie; comme auſſi des épiceries, & des marchandiſes d'Aracan.

Les

Les Maures ont un Toock, ou Turban, sur la tête ; des cabaies à leur mode ; de longs haut-de-chausses, & de larges souliers. Je n'en dirai pas maintenant davantage, parceque je parlerai amplement ci-après de la maniére dont les Maures en général sont vêtus, & que ceux-ci le sont comme ceux des autres païs.

Il n'y a que très-peu des Maures qui habitent dans le Roiaume d'Aracan, qui y soient nez. Les autres sont originaires de Bengale, de Golconda, de Suratte, de Paliacatte, de Masulipatan, de-sorte qu'ils y habitent comme étrangers ; & ils y sont dans une grande dépendance des Puissances, ainsi-que nous le remarquâmes lors-qu'il vint de la part du Roi une défense aux Maures d'aller à bord des Hollandois. Car cette défense fut observée avec tant d'éxactitude & de circonspection, que nous ne vîmes ni Babbarabab, ni aucun de ses camarades, pendant-qu'elle dura.

J'ai dit qu'il y a beaucoup d'éléfans dans le Roiaume, mais presque point de chevaux. Je n'y en ai vu qu'un pendant-que j'y étois : mais j'y ai vu quantité de buffles, dont on se sert aux mêmes usages à quoi l'on emploie les chevaux ailleurs, & particuliérement à la culture de la terre. Ils sont grands & forts; & ont de grandes vilaines cornes, dont ils frapent & tuënt promtement les gens qu'ils ataquent.

Les habitans les mènent paître l'herbe qui est le long des chemins, & les Hollandois doivent être avertis de s'en garder lors-qu'ils en rencontrent en se promenant ; car ils sont colé-

coléres, malfaisans, & buffles d'éfet ainsi que de nom. Cependant ils ont l'adresse de laisser passer ceux qui se promènent; puis-ils prennent leur course & vont les ataquer par derriére : ils les enlèvent avec leur cornes, les jettent en l'air, & les brisent en piéces, ou les tuënt : mais sur-tout ils ne manquent presque jamais de courir sur les Hollandois, dont l'air & les vêtemens leur paroissent plus étranges que ceux des gens du païs. Nous en avons été ainsi poursuivis plusieurs fois, non sans danger, & nous avons fait retraite avec assez de peine.

Quelques-uns disent que la couleur rouge les excite plus que les autres, & qu'il est fort dangereux d'en être habillé. En éfet nous l'avons éprouvé; car nous en avons été plutôt ataquez quand ils nous ont vu des habits rouges, & en aiant eu avis, nous n'allâmes plus à la promenade avec cette sorte de justaucorps.

Les bouviers, ou, si l'on veut, les sales *Buffliers* qui mènent paître ces sortes de bêtes, & qui sont à-proportion aussi laids & aussi vilains qu'elles, connoissent mieux que les autres leur naturel; & les bêtes, à leur tour, toutes furieuses qu'elles sont, obéïssent à ces maîtres noirs, ou à ces magots, d'une maniére surprenante, jusqu'à traverser vîte des riviéres à la nage. Lors-que par le son du cornet, qu'elles entendent fort-bien, ils en ont fait assembler un grand nombre, & autant-qu'il y en a qui les ont entendus, celui qui les a rassemblées, saute gaillardement sur un buffle, ou s'ils sont plusieurs gardiens, cha-

cun

cun saute sur le sien, se tient debout & ferme sur son dos, le fait marcher à la tête des autres, sans s'arrêter pour les courans d'eaux, ou pour les riviéres qu'il rencontre. Les autres buffles le suivent de rang, marchant tous l'un après l'autre; & ils portent adroitement, en nageant, leurs maîtres dont les piés même ne se sont pas moüillez, & qui sont demeurez sur les dos de ces animaux comme sur de petites isles.

Il y a quantité d'autre bêtail dans ce Roïaume, entre-autres une infinité de beaux cabris. Il y a des oies, des canards, des poules, du gibier, & abondance d'excellent poisson. L'eau monte douze ou quinze piés dans les riviéres, & jusqu'à dix-huit ou vingt pendant la maline: de-sorte que par la rapidité des courans, quand on se sert à propos de l'ocasion du flux & du reflux, on fait de grands voiages en bien-peu de tems, & l'on va & revient en un même jour.

Voilà ce que j'ai pu remarquer à Arucan pendant quatre mois de séjour que j'y ai fait. Ceux qui y auront séjourné plus longtems, en pourront dire plus de particularités.

Lors-que nous eûmes notre cargaison entiére de ris, notre vaisseau partit, mais seul, en faisant des salves d'artillerie, comme nous en avions fait en arrivant. Les deux autres vaisseaux de notre compagnie demeurérent encore, en atendant le reste de leur charge. Quand nous eûmes baissé six lieuës dans la riviére, nous jettâmes l'ancre, en un endroit que les Hollandois nommoient le banc de Noortwijk, parce-qu'il y avoit quelques années,

nées, que la flûte *Noortwijk*, y aïant échoüé, périt, & fut engloutie par les sables mouvans, en sorte-que peu d'heures après, les mâts mêmes ne parurent plus, quoi-que je n'aïe pas pu remarquer qu'il y eût plus de quatre piés de profondeur, de basse eau. Là nous reçûmes encore du ris, au milieu des jélyasses qui visitoient tout, de-peur que nous ne prissions à notre bord le Prince de Bengale, ainsi-qu'il a été dit ci-dessus, pour l'emmener à Batavia.

Avec ce que nous chargeâmes de ris, nous prîmes encore sur notre bord plus de deux cents esclaves, de l'un & de l'autre sèxe, originaires de Bengale, pour les emmener avec nous; si-bien que nous étions près de trois cents personnes. Il vint alors des Commissaires pour visiter le vaisseau; & sur-tout les esclaves, de-crainte qu'il n'y eût des fugitifs Sujets d'Aracan. Mais il n'y en eut point à qui ils ne trouvassent une petite marque faite avec un fer chaud à la main, ou sous le bras. Le Président du comptoir de Bandel s'en étant retourné avec eux, nous mîmes à la voile.

Le vent nous étant favorable, nous dépassâmes vîte la petite ville d'Orienton, & tirâmes à la mer, où nous courûmes d'abord au Sud-oüest, par un tems à perroquet; puis un peu plus au Sud, jusques-à-ce qu'aiant fait environ deux cents lieuës de chemin, & étant proche de la Ligne équinoxiale nous fûmes pris de calme, pendant plus de trois semaines. La chaleur étoit extraordinaire, le Soleil donnant à plomb sur nos têtes, sans que nos corps fissent d'ombre, de-sorte que nous

soufri-

ſoufrîmes beaucoup d'incommodités, & entre-autres celles de la ſoif, & de la preſſe où l'on étoit dans le vaiſſeau, par le grand nombre d'eſclaves qu'on y avoit comme entaſſez, & qui demandoient tous de l'eau, au-lieu qu'on l'épargnoit, de-crainte qu'elle ne ſe conſommât toute entiére.

D'ailleurs il falloit étre en garde pour les empêcher de boire de l'eau de la mer, parce-que le flux de ſang les prenoit dès-qu'ils en avoient bu; ou-bien ils étoient ataquez de l'hydropiſie, ou de quelque autre dangereux mal. Enfin la petite verole leur vint auſſi, & alors pour empêcher que les maladies ne ſe communiquaſſent, on fit un hopital de la chaloupe, qui, ſelon la coutume, étoit halée à bord, & amarrée entre les deux plus grands mâts. Pour cet éfet on la mit ſur la quille, & on la couvrit bien de voiles, ſous leſquelles on provoqua la ſueur aux malades, qui guérirent tous, hormis un homme âgé de ſoixante ans, qui mourut.

Ces eſclaves Bengalois, qui avoient été pris à la guerre, & emmenez à Aracan, adoroient au matin le Soleil, & de nuit la Lune. Ils ſe réjoüiſſoient beaucoup la premiére fois qu'ils voioient la nouvelle Lune, célébrant cette viſion par des chants, par des danſes, par des battemens de mains, & par de grands cris, non-obſtant toutes les incommodités qu'ils ſoufroient dans le voiage.

Enfin la fraîcheur, que nous avions tant ſouhaitée, vint, & nous amena des grains de l'Oüeſt. Bien-tôt après nous découvrîmes les terres de Sumatra: puis aiant traverſé le détroit

troit de la Sonde, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia, où nous nous rendîmes heureusement.

Nous n'y trouvâmes que dix-huit vaisseaux. Les esclaves aïant été débarquez, furent employez au service de la Compagnie, ou des habitans. Quelque tems après il y en eut qui embrassérent la Réligion Chrétienne, & ils furent batisez. Quelque peu considérables, ou plutôt quelque mépriſables que fussent les présens du Roi d'Aracan, on ne laissa pas de les faire porter en pompe à la Cour, de-même que les présens des autres Rois.

Quelques jours après notre arrivée, il y eut un Indien qui fut éxécuté par les mains du Bourreau qui luy arracha les mammelles, puis il le roüa, pour avoir massacré deux femmes avec une cruauté inoüie. Cependant nos matelots déchargérent le ris, dont on eut un grand débit, le leſte se vendant jusqu'à cinquante risdales. Quand le vaisseau fut vuide, on y mit de nouveau leſt, & nous demeurâmes à l'ancre, où nous voïions tous les jours venir des bâtimens de divers païs d'Asie, ou partir pour y aller.

Le 24. de Juin 1661. la frégate *Marie* venant de Taiowan, ou Taïovan, aporta de triſtes nouvelles à Batavia, dont voici le récit.

Une armée navale d'environ cent jonques Chinoises, commandées par l'Amiral Coxinga, & montées d'une multitude de gens d'équipage, & de soldats, étoit allée surprendre & ataquer à l'impourvu l'isle Formoſe, dont les Chinois se rendirent maîtres. Il n'y eut

que

que le fort nommé Zélande, où les Hollandois s'étoient retirez, qui se défendit. Le navire *Hector*, qui étoit sur la côte, avoit sauté en l'air, en combatant contre les jonques.

Dès-que les Chinois eurent fait descente, les insulaires, soit par crainte, soit qu'ils fussent mal-intentionnez, s'étoient rangez dans leur parti. Leur armée étoit tous les jours renforcée par de nouvelles jonques qui la venoient joindre. Nos gens avoient perdu beaucoup de monde, & ceux que les ennemis faisoient prisonniers, étoient inhumainement traitez. Enfin on ne voioit pas qu'il y eût d'espérance que le fort Zélande pût longtems tenir contre une armée de quarante-mille hommes qui le tenoit assiégé; & sans un très-prompt secours, il le falloit compter comme perdu.

Cette frégate, ou yacht, nommée *Marie*, étant en compagnie du *Gravelande* & du *Hector de Troie*, qui étoit le plus gros de ces trois vaisseaux, s'étoit aussi battuë comme eux contre les ennemis: mais après-que le *Hector* eut sauté, les deux autres s'étoient retirez. Le *Gravelande* avoit pris la route du Japon, & avoit été suivi des autres vaisseaux qui étoient là. Mais la frégate étoit venuë à Batavia, faire le raport de ce qui se passoit.

Cette nouvelle causa une grande alarme. On donna incessamment les ordres nécessaires pour envoier à Formose dix navires, qui furent équipez avec une diligence extraordinaire, & dont Jaques Cauw eut le commandement. Le *Daufin* portoit le pavillon comme Amiral.

ral. Les autres ſe nommoient *Minden*, *Naarden*, *Haſſelt*, *Ziericzée*, *Kouwkerk*, *Ankeveen*, *Dombourg*, avec deux petites flûtes nommées *Tergouw* & *Urk*. Le *Dombourg* demeura un peu après les autres, pour charger encore des vivres, parce-qu'on craignoit qu'il n'y en eût pas aſſez.

Deux jours avant-qu'on eût reçu cette nouvelle, Herman Clenck, qui avoit été Fiſcal à Batavia, étoit parti avec le yacht *Hoogelandt* & la flûte *Loenen* ou *Lounen*, pour aller à Formoſe, en qualité de Préſident & Commandant. Pour tâcher de le joindre ſur la route, ou de le trouver à l'iſle Timon, qui eſt le lieu ordinaire de relâche, on équipa en poſtillon un petit bâtiment nommé *Les Armes de Batavia*, afin de lui donner avis de l'état des afaires, & de le faire revenir.

Le Lecteur ne ſera pas fâché ſans doute que je ſuſpende un peu le récit de mon voiage, pour lui dire ce qui ſe paſſa en cette importante ſi ocaſion. Je l'apris dans la ſuite, & pluſieurs autres qui, comme moi, avoient des amis intelligens & ſincéres ſur la flote, l'aprirent auſſi à leur retour; de-ſorte que j'en puis parler preſque comme ſi j'y avois été.

L'iſle que les Hollandois & les Portugais nomment Formoſe, & qui eſt apellée Pacanda par les Chinois, eſt de forme longue, & a environ cent quarante lieuës de tour. Elle gît ſous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les 21. juſques-au-delà des 25. degrès de latitude Nord, étant aſſez proche de la Chine. Il y a beaucoup de hautes montagnes, dont pluſieurs

ſieurs n'ont point encore été reconnuës ; & des plaines fort fertiles en ſucre, en noix de cocos, & en diverſes choſes néceſſaires pour la vie. Il y a quantité de cerfs, de boucs, de liévres, de lapins, de ſangliers, de faiſans.

C'étoit les Portugais qui lui avoient donné le nom de Formoſe, par raport à ſa beauté. En éfet elle étoit fort belle avant-que le Général Chinois l'eût deſolée. Il y avoit pluſieurs grands bourgs fort-peuplez, & une telle abondance de diverſes bonnes choſes, que nos gens la regardoient comme un paradis terreſtre. La plus grande partie en étoit ſous le pouvoir de la Compagnie.

Les terres en avoient été partagées entre pluſieurs des plus conſidérables habitans & Seigneurs du païs, qui ne laiſſoient pourtant pas d'avoir ſouvent des différens enſemble ſur ce ſujet, même juſqu'à ſe mettre en armes. Les inſulaires ſont brutaux & ſauvages, puiſſans, ni blancs ni noirs, mais jaunâtres. Autrefois ils alloient nuds, hommes & femmes, mais ils avoient pris quelque ſentiment d'honnêteté & de pudeur, par les remontrances que leur avoient faites les Hollandois, & les inſtructions qu'ils leur avoient données.

Ils ſont naturellement fainéans, s'adonnant ſeulement à la chaſſe, & à d'autres tels éxercices où ils trouvent du plaiſir, & laiſſant aux femmes le ſoin de cultiver la terre, & de la petite pêche des ſalicots, des écrevices, des huîtres, le long des rivages & des rochers, avec de petits bâtimens. Les hommes chaſſent avec des chiens, des fléches &

des

des assagaies, où il y a de petites sonnettes atachées, afin-que quand les sangliers ou les cerfs blessez s'enfuïent dans les brousailles, les sonnettes qu'on entend, puissent faire connoître où ils sont.

Leurs armes sont de grands boucliers, des javelines, & de larges sabres. Mais ils avoient plutôt recours aux ruses & aux surprises, pour s'enlever des villages les uns aux autres, qu'aux voies de la guerre. Les vainqueurs triomfoient de leurs ennemis quand ils pouvoient couper leurs têtes, & les emporter, les conservant comme de précieux gages de leurs victoires.

Pour obtenir les filles en mariage les jeunes hommes leur ofroient une dot. Ils n'alloient habiter avec elles que de nuit, & à la dérobée, parce-qu'il ne leur étoit pas permis de mettre des enfans au monde qu'à l'age de trente-six ans. Lors-qu'elles devenoient grosses avant cet âge, on leur fouloit cruellement le ventre avec les piés, & l'on faisoit sortir & périr l'enfant, quelquefois avec la mére. Il falloit aussi que l'homme eût quarante ans pour habiter ouvertement avec sa femme. Mais ils faisoient divorce pour la moindre bagatelle. Pour la polygamie, elle n'étoit point en usage parmi eux.

Ils habitoient dans des maisons constructes avec assez d'art, quoi-qu'elles fussent de peu de conséquence. Elles étoient situées sur des collines argileuses, comme à Bengale, & n'étoient élevées que de la hauteur d'un homme. La plupart étoient couvertes de peaux de bœuf. Leurs ornemens étoient des têtes de

cerf & de pourceau, des peaux de cerf, & des toiles de la Chine. Pour meubles, armes & outils, ils avoient des boucliers, des ſabres, des arcs, des fléches, des hoïaux, des cruches, des pots, des bamboches, des taſſes & des cueilliéres de coques de noix de cocos.

On mettoit les corps morts devant un grand feu pour les faire ſécher, & pendant ce tems-là on faiſoit un ridicule feſtin mortuaire, où les femmes danſoient à leur mode. On gardoit les corps juſques-à-ce qu'ils fuſſent tout ſecs, & qu'il ne leur parût plus que la peau colée ſur les os. Alors on les enterroit. Il y avoit des endroits dans l'iſle, où la coutume étoit d'étrangler ceux qui étoient ateints de groſſes maladies, jugées incurables, & qui ne pouvoient plus rien faire au monde que languir.

Ils croioient l'immortalité de l'Ame, & qu'il y auroit après cette vie des punitions pour les bons & des recompenſes pour les méchans. Mais ces créances ſi raiſonables étoient mêlées d'une infinité de niaiſeries & de ridicules ſuperſtitions. Ils révéroient pluſieurs Idoles, à qui ils atribuoient différens noms, & différentes vertus & propriétés. Les femmes faiſoient, dans les Pagodes & au dehors, le culte réligieux qui conſiſtoit en ofrandes, en priéres, & en pluſieurs grimaces & contorſions. Ces Prêtreſſes ſe nommoient Inibes.

Mais par la grace de Dieu, les ſoins qu'on a pris de ces miſérables Idolâtres, n'ont pas été ſans fruit. Les Paſteurs, les Conſolateurs de malades, les Catéchiſtes & Maîtres d'E'cole que la Compagnie leur a envoiez, en

en ont converti la plupart, qui ont embraſſé la Réligion Chrétienne. Car les Hollandois avoient fort à cœur de conſerver l'iſle Formoſe, comme leur étant très commode pour le commerce du Japon, de la Chine, & d'autres païs encore. Pour cet éfet ils y avoient bâti divers forts, entre-autres celui de Zélande; & ils tâchoient de pourvoir à tout ce qui les pouvoit mettre en ſeureté contre les inſulaires, & contre les ennemis du dehors.

D'un autre côté les inſulaires aïant reconnu la ſincérité & la bonne foi avec laquelle les Hollandois agiſſoient envers eux, leur têmoignoient de l'amitié, & leur obéiſſoient volontairement. Le nombre des Chrétiens augmentoit tous les jours, & ſouvent il falloit leur bâtir de nouvelles E'gliſes, & ériger de nouvelles E'coles. Il y avoit auſſi beaucoup de Chinois, qui étant chaſſez de leur païs par les Tartares, alloient s'établir à Formoſe & à Taïovan, où ils faiſoient leur commerce ſous la Régence des Hollandois. Ils trafiquoient avec les jonques Chinoiſes, qui venoient de la fameuſe riviére de Chincheo, & de la ville d'Aimoi, & ils y alloient eux-mêmes; & les marchandiſes qu'ils recevoient, ou qu'ils aportoient, étoient tranſportées par les Hollandois en Europe, au Japon, & dans toutes les Indes.

Ainſi l'iſle Fomoſe étoit déja devenuë floriſſante, & avoit la réputation d'être un païs admirable. Il ſembloit même que les Chinois qui y navigeoient, & y trafiquoient avec les Hollandois, devoient contribüer à l'enrichir, & à la faire regarder comme un des meil-

leurs établiſſemens que la Compagnie pût avoir.

Mais voici que les afaires changent bien de face à cet égard. Les Chinois ſont parvenus à leur but. Sous prétexte d'y trafiquer, ils ont épié l'ocaſion de s'en emparer. Ils l'avoient déja cherchée auparavant, mais ils n'avoient pu y réüſſir. Cependant les guerres inteſtines aiant diviſé & déchiré cet Empire, il avoit été ſubjugué par Zúngteus Empereur des Tartares, qui ſelon ce qu'on en dit, avoit été apellé par Uſangueïus, Général des troupes de la Chine, & avoit envahi le trône Impérial du fils du victorieux Xunchi, peu de tems après ſa mort.

Pendant cette invaſion, & depuis, les pillages & les pirateries, les deſordres ſur terre & ſur mer, ont continué, y aiant toujours deux factions, qui ſe font la guerre l'une à l'autre. Enfin le reſte de ceux qui ont ſuccombé ſur terre, s'étant mis ſur la mer, ſous le commandement d'un fameux Pirate, nommé Chinchilung, ou Yquion, il ſe vit bien-tôt maître d'une groſſe flote, & à la tête de pluſieurs vaillans Corſaires, ſi toutefois des Corſaires méritent qu'on leur donne la qualité de vaillans.

Cette flote aiant piraté, quelquefois trafiqué & fait ſes afaires, conjointement ou ſéparément, ſuivant l'ocaſion, les forces de Chinchilung augmentérent tellement, qu'il aſſembla en peu de tems juſqu'à trois mille vaiſſeaux. Cette formidable puiſſance lui aiant inſpiré de l'audace, il forma le deſſein de s'emparer de l'Empire. Mais les Tartares

plus

plus ruſez que lui, l'aiant atiré ſur terre, avec la plus grande partie de ſes troupes, & l'aiant défait, le firent priſonnier, l'emmenérent à Pequin, & le firent mourir par le poiſon.

Coxinga, qui avoit été ſon Lieutenant, & qui avoit commandé ſous lui, prit ſa place, quoi-qu'il ne fût originairement que de la lie du peuple, aiant été tailleur d'habits à Taïovan, où le Sieur Putman s'en étoit ſervi en cette qualité. Depuis il s'étoit fait écumeur du mer, & aiant fait des coups conſidérables, il étoit parvenu à une haute réputation, qui l'avoit mis au poſte où il ſe voioit alors.

Il haïſſoit notre nation qui s'étoit ſouvent opoſée à ſes pirateries, & lui avoit cauſé d'aſſez grands échecs, dequoi il cherchoit les ocaſions de ſe vanger. Il fit donc équiper quelques centaines de jonques, dont il y en avoit qui étoient montées de quarante piéces de canon, & toutes l'étoient de nombreux équipages & de beaucoup de ſoldats. Avec ce puiſſant armement il partit des côtes de la Chine, & alla fondre ſur Taïovan.

On avoit eu à Formoſe pluſieurs préſages de ce malheur. Au mois de Janvier 1661. il s'étoit fait un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler toutes les montagnes de l'iſle, & tomber trente & une maiſon à Taïovan. Les épaiſſes murailles du fort Zélande en avoient crevé en pluſieurs endroits, & en d'autres elles étoient tombées. Trois vaiſſeaux qui étoient au port ſe tourmentérent d'une façon extraordinaire. Les flots de la mer s'élevérent tellement, qu'ils paroiſſoient

comme des montagnes, & il sembloit qu'ils alloient inonder l'isle. Ce tremblement se fit encore sentir plus de six semaines après, quoiqu'il allât toujours en diminuant. Ce n'est pas qu'il n'y en eût eu souvent à Formose, mais ils n'avoient jamais été de durée, ni si violens que celui-ci.

Le 15. d'Avril 1661. à minuit on entendit des bruits éfroiables sur un des bastions du fort de Zélande, nommé Middelbourg, qui éveillérent les soldats qui dormoient. Tout le monde courut aux armes, puis vers le lieu où l'on entendoit les fracas. Mais on eut beau chercher, on ne trouva rien, & cet accident causa une surprise incroiable.

Il y avoit trois vaisseaux à l'ancre, à la rade de Baxamboi, qui furent vus de terre, une heure avant jour, tout en feu, & en flammes qui s'élevoient de moment en moment, comme d'un canon qui auroit tiré. Cependant on n'entendoit rien. D'un autre côté ceux qui étoient à bord de ces vaisseaux, voioient la même chose au fort de Zélande. Mais tous ces phénoménes disparurent à la pointe du jour.

Le 29. d'Avril, sur le midi, on vit, devant les nouveaux ouvrages, un homme qui sortit trois fois de l'eau, & y étant rentré aussi trois fois, il ne parut plus. Après midi, on vit sous le bastion Hollande une Siréne, qui avoit de longs cheveux blonds, & qui parut aussi trois fois. Il y eut encore plusieurs autres signes, qu'on prétend avoir été des messagers qui annonçoient le mal qui se préparoit.

Le

Le matin du dernier d'Avril, un grand brouillard qui couvroit l'horiſon, étant venu à s'éclaircir, on vit du fort de Zélande la mer preſque couverte de vaiſſeaux, & comme d'une forêt de mâts. Cette grande armée ſe diviſa auſſi-tôt en trois eſcadres. La premiére aiant paſſé par le travers de Zélande, étoit allée jetter l'ancre à trois lieuës du fort, au Sud. La ſeconde, courut au Nord, vers la paſſe de Lagimoi, qui eſt entre Formoſe & le banc long & étroit de Baxamboi. La troiſiéme demeura au même endroit où l'on avoit découvert toute l'armée, à une portée de canon des vaiſſeaux Hollandois qui étoient à la rade, devant le fort.

Bien-tôt après, les troupes aiant débarqué ſe répandirent de tous côtés, commettant toutes ſortes d'hoſtilités contre les Chinois mêmes, & contre les inſulaires, comme contre les Hollandois, & mettant tout à feu & à ſang. Quatre cents hommes qui furent envoiez pour renforcer la garniſon du fort de Zijkam, aiant été joints & battus par les ennemis, une partie de ceux qui ne furent pas tuez, entra dans le fort, & l'autre ſe ſauva, en repaſſant à la nage à celui de Zélande.

Les ennemis aiant aſſiégé le fort de Zijkam, ôtérent aux aſſiégés les moiens d'avoir de l'eau, & battirent ce fort, où d'abord on ſe défendit courageuſement. Mais les aſſiégés aiant bien-tôt perdu courage à-cauſe du peu de forces qu'ils avoient, & qu'ils manquoient de vivres & d'eau, ſe rendirent à diſcrétion le quatriéme de Mai. Le traitement qu'on leur fit fut de gens brutaux & inhumains, qui

leur firent ſoufrir tout ce qu'on peut atendre de la plus rude captivité.

Cependant dès le jour qu'on découvrit l'armée navale, le Capitaine Thomas Pedel, étant ſorti du fort de Zélande avec quelques gens, fit dreſſer trois batteries dans le fauxbourg, pour battre le long du rivage. Le lendemain on lui aporta ſon fils, qui avoit un bras coupé, les ennemis l'aiant trouvé avec ſon Maître d'Ecole qu'ils avoient maſſacré. Ce brave homme, pouſſé d'une vive douleur, demanda permiſſion au Sieur Coyet, Gouverneur de la place, d'aller à la tête de deux drapeaux chercher ces aſſaſſins, & l'aiant obtenuë il marcha le long du rivage, ſoutenu de pluſieurs petits bâtimens, qui raſoient la terre, & où il y avoit des pierriers.

Les Chinois le voiant venir, firent marcher contre lui une armée entiére, en ordre de bataille, & après avoir un peu canonné, on entra en action. Les ennemis venoient de toutes parts, tant que la terre en étoit couverte, jettant des cris furieux, & faiſant flamboier leurs poignards & leurs longs ſabres. Pedel ſe défendit vaillamment, & fit un grand carnage; mais enfin acablé par le prodigieux nombre de gens qui lui tomboit ſur les bras, il fut tué, & la plupart de ſes gens auſſi. Le reſte de deux cents hommes qu'il commandoit, & qui n'étoit plus que de quatre-vingts hommes, s'étant jetté dans l'eau, ſe ſauva par le ſecours des petits bâtimens, ou à la nage, & rentra enſuite dans le fort.

Pendant ce combat ſur terre, les trois vaiſſeaux *Hector*, *Gravelande* & *Marie*, ſe battoient

toient auſſi ſur mer, ſuivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Mais le feu aiant pris aux poudres du *Hector*, & l'aiant fait ſauter en l'air, avec plus de cent hommes, dont il ne s'en ſauva pas un ſeul, les deux autres ſe trouvérent trop foibles, & ils ſe retirérent ſous le canon du fort.

D'ailleurs nos gens ne reçurent aucun ſecours des inſulaires, ni des Chinois qui s'étoient habituez dans l'iſle, la plupart aiant pris l'épouvante & la fuite, & les autres qui n'oſoient réſiſter à une ſi-grande puiſſance, s'y étant ſoumis.

Les ennemis donc ne trouvant aucune réſiſtance dans l'iſle, pénétrérent par-tout, & prirent tous les petits forts qui y étoient, paſſant au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvoient en armes, même les femmes libres & eſclaves, & les enfans. Il n'y eut rien d'excepté, ni Eccléſiaſtiques, ni Oficiers, ni âge, ni qualité. Enſuite Coxinga forma le ſiége de Zélande, & aiant ſerré de près ce fort il y envoia un Paſteur, nommé Antoine Hambroek, ou Hambrouc, qu'il avoit fait priſonnier, pour dire au Gouverneur que s'il vouloit ſe rendre on lui feroit bon quartier, mais qu'en cas de refus on n'épargneroit pas même les enfans qui étoient à la mammelle, non-plus que les priſonniers qu'on avoit déja faits, & ceux qu'on feroit encore.

Le Gouverneur, ni aucun des aſſiégés ne ſe trouva diſpoſé à écouter les ofres trompeuſes des ennemis, & le Paſteur Hambrouc, qui avoit ſa femme & une partie de ſes enfans entre leurs mains, ne put ſe réſoudre à les aban-

donner. Il dît le dernier adieu à deux de ſes filles, qui étoient dans le fort, où il y en avoit une de mariée. Il eſt aiſé de s'imaginer qu'une telle ſéparation étoit cruelle & touchante. En éfet ce fut le dernier adieu; car le Paſteur & ſon fils, & les autres priſonniers eurent bien-tôt après la tête tranchée, auſſi-bien que Pierre Mus, Paſteur de Favorlang, & Winshemius Paſteur de Zijkam. Il y en eut qui virent leurs femmes violées a leurs yeux, puis tranchées en piéces à coups de ſabres. Il y en eut d'autres qu'on donna aux inſulaires pour leur ſervir d'eſclaves; mais après avoir été violées. Enfin il n'y eut point de barbaries & d'infamies qui ne fuſſent éxercées en cette ocaſion.

Le Gouverneur Coyet qui craignoit que les deux vaiſſeaux qui reſtoient ne fuſſent pris, envoia le *Gravelande* à Kielang, & le *Marie* à Batavia, où ſur ſon raport on équipa l'eſcadre dont il a été fait mention ci-deſſus.

L'ennemi aiant tellement ſerré nos gens qu'ils furent obligez d'abandonner la ville, ils ſe retirérent à la hâte avec leur canon dans le fort, & brûlérent les maiſons qui en étoient les plus proches. Mais les Chinois, qui les pouſſoient vivement, éteignant le feu, ſauvérent & pillérent tout ce qu'ils purent. Ils remplirent auſſi-tôt de terre & de ſable les caiſſes à ſucre qu'ils trouvérent, & ils s'en ſervirent à faire des retranchemens dans les ruës: ils élevérent des cavaliers & des batteries deſſus: ils jettérent quantité de feux d'artifices: ils battirent le fort de pluſieurs côtés & ſi vivement, après le retour du Paſteur Hambrouc,

brouc, qu'ils eſpérérent y faire bréche; mais ils y furent trompez.

Au-contraire les aſſiégés firent une ſortie, & encloüérent le canon des aſſiégeans. Ils firent auſſi joüer des mortiers, & les Chinois, qui n'avoient encore rien vu de ſemblable, couroient vers les lieux où ils voioient tomber les grenades, & en étoient bleſſez. Un de leurs Mandarins, ou Colonels, aiant été acuſé de lâcheté, eut la tête tranchée.

Herman Clenck étant arrivé à Taïovan, & y aiant déchargé une partie de ce qu'il avoit, fut contraint de paſſer au Japon. Les ennemis continuant leurs ataques, firent deux nouvelles batteries à Baxamboi, où les aſſiégés avoient eu juſqu'alors la liberté d'aller enterrer leurs morts; & de cette ſorte le fort fut battu de toutes parts.

Le 9. d'Août, on vit paroître douze vaiſſeaux Hollandois, & ce grand ſecours fit eſpérer que les Chinois leveroient le ſiége. C'étoit ceux que le Général Cauw amenoit de Batavia. Mais c'eſt en-vain que les hommes comptent ſur leurs forces, s'il ne plaît pas à Dieu de bénir leurs deſſeins. A-peine une ſi agréable viſion eut elle frapé les yeux des aſſiégés, à-peine les douze vaiſſeaux eurent-ils moüillé l'ancre, qu'il ſe leva une tempête éfroiable, qui obligea de couper les cables, & de courir au large, où les vaiſſeaux furent emportez ſi-loin, que les aſſiégés perdirent l'eſpérance d'être aſſez tôt ſecourus: outre-qu'une flûte nommée *Urck* aiant touché, tomba entre les mains des Chinois; qui par ce moien furent informez de l'état & des forces de l'eſcadre.

Enfin les autres vaiſſeanx étant revenus, débarquérent du monde & des vivres. Il y en eut cinq qui allérent ſe poſter dans le port derriére la ville, pour battre par enfilade dans les ruës. Mais il y avoit de ſi-bons retranchemens qu'au-lieu d'incommoder les ennemis, nos vaiſſeaux furent incommodez de leurs batteries, & contrains de ſe retirer. En faiſant cette manœuvre le *Kouwkerke* toucha auſſi, & incontinent après il fut mis en feu, par les feux d'artifice de Chinois. Toute la poupe ſauta en l'air. Une partie de l'équipage fut hachée en piéces, & l'on en prit quelques-uns qu'on jetta tout-vifs dans les flammes qui ſortoient du vaiſſeau. D'autres ſe noïérent, & il s'en ſauva très-peu.

Enſuite une petite flûte nommée *Kortehoef* toucha encore: mais la plus grande partie de l'équipage fut aſſez heureuſe pour ſe ſauver à la nage. Il n'y eut que le Maître & quelques-uns de ſes gens, qui aïant ſauté dans le canot, pour ſe retirer, ce petit bâtiment tourna ſens-deſſus-deſſous, & ils ſe noïérent.

Cependant le Commandant de notre eſcadre aiant fait armer des chaloupes, & y aiant fait mettre beaucoup d'artifices, on alla aux jonques des Chinois, pour tâcher de les brûler. Mais le grand nombre des jonques qui étoient bien conduites, enferma les chaloupes, en prit une & deux canots, & fit les équipages priſonniers. D'ailleurs les Chinois prirent dans leurs mains de grands morceaux de voiles, où ils recevoient les grenades, & les rejettoient auſſi-tôt dans nos bâtimens, où elles retomboient, & bleſſoient ou tuoient nos gens,

qui

qui furent contrains de se retirer avec perte de trois-cents-quatre-vingts hommes, sans les blessez. Les ennemis coupérent le nez, les oreilles, les parties naturelles, aux morts qui tombérent entre leurs mains, & les jettérent à la mer avec dérision.

Après tant de disgraces, il n'est pas surprenant que les assiegés perdissent courage. Le Ciel, les Elémens, l'Air, les Vents, les Courans, le Feu, la Terre, tout se déclaroit contre eux, tout favorisoit leurs ennemis. Jusques alors les assiégés avoient eu la liberté d'aller & de venir aux vaisseaux. Les ennemis tâchérent de les en empêcher. Pour s'opoſer à leur dessein, le Gouverneur fit élever une petite redoute de bois, qui incommoda fort ceux qui vouloient prendre poste entre la forteresse & les vaisseaux, par la batterie qu'on y fit.

Outre cela les assiégés prirent un de leurs bâtimens qu'ils mirent en brulot, sans qu'il en parût rien à l'extérieur. Les Chinois s'étant avancez pour le combattre & le prendre, les Hollandois l'abandonnérent, & se sauvérent comme de fraieur. Quand les ennemis l'eurent emmené, il sauta au milieu de leurs jonques, & fit périr un grand nombre de gens. D'un autre côté leur canon perça & brisa la redoute en plusieurs endroits.

Ainsi les assiégés auroient encore pu se maintenir, & contraindre les Chinois à lever le siége, si un perfide Sergeant, nommé Hans Jurian, avec quelques autres qu'il débaucha, n'eût déserté, & ne leur eût fait raport de l'état où étoit la place. Trois vaisseaux Hollandois

landois étant allez à Piſcadores, afin de tâcher d'avoir du bêtail & du poiſſon pour les malades, furent coupez par les ennemis, & la plupart des gens des équipages furent tuez. Il y en eut dix de pris dans l'eau & ſur le rivage, à qui l'on coupa le nez, les oreilles & la main droite, qu'on leur atacha au cou, & en cet état on les renvoia, pour inſulter la nation juſques au bout.

Sur ces entrefaites, le yacht *Gravelande* étant allé à Quelang, y prit le Commis nommé Nicolas Loenius, Marc Maſius Paſteur, trois femmes Hollandoiſes mariées, quinze habitans du lieu, ſeize enfans, vingt-huit eſclaves, & en tout cent-ſoixante & dix perſonnes, parce-que le lieu étoit ſans défenſe, & expoſé aux inſultes des Chinois. Tout ce monde fut tranſporté au Japon, & débarqué dans la petite iſle de Diſna.

Les femmes Hollandoiſes furent regardées des Japonois avec une curioſité extrême; car ils n'en avoient encore jamais vu, & ils les traitérent fort civilement. Dans la ſuite elles furent emmenées à Batavia, d'où la veuve du Sieur N. Loenius, qui s'étoit remariée, eſt revenuë en Hollande.

L'Amiral Cauw prit la route de la Chine avec cinq de ſes vaiſſeaux, pour aller demander du ſecours aux Tartares. Mais une nouvelle tempête aiant encore diſperſé ſa petite eſcadre, il fut jetté avec trois vaiſſeaux ſur la côte de Siam, d'où il les fit repaſſer à Batavia. Les deux autres retournérent à Taïovan ſans avoir pu rien obtenir.

Les Chinois aiant toujours continué de bat-

tre

tre la redoute, & y aiant tiré plus de dix-sept-cents coups de canon, les assiégés furent contrains de l'abandonner. Les ennemis s'en étant emparez, sautérent en l'air, au nombre de cent hommes, par l'éfet d'une méche qu'on avoit laissé allumée auprès de la poudre. Mais les Chinois élevérent aussi-tôt un cavalier au même endroit ; ils y mirent des canons de trente-six livres de balle, & aiant fait bréche, ils se préparérent à donner un assaut.

La place se trouvoit alors peu en état de le soutenir. L'hydropisie, le flux de sang & le scorbut, y regnoient, & avoient emporté beaucoup de monde. Les Eglises étoient pleines de malades, aussi-bien que les magasins. Depuis le siége on avoit perdu plus de seize-cents hommes; de-sorte qu'il falloit ou périr, ou capituler. Thomas van Yperen, & David Harthouwer allérent au camp des ennemis, qui envoiérent deux otages dans la place, & l'acord se fit sous ces conditions :

Que les prisonniers seroient rendus de part & d'autre. Que le fort Zélande seroit remis entre les mains des Chinois avec tous les éfets & l'argent qui y étoient, ce qui se montoit à quelques tonnes d'or; & avec le canon, dont il y avoit quarante piéces. Que les assiégés sains & malades, au nombre d'environ neuf-cents hommes, sortiroient avec leurs armes & les enseignes déploiées.

Sous ces conditions, le fort fut rendu, après-qu'on eut encore fait une décharge générale du canon, parce-que les Chinois vouloient être assurez qu'il n'étoit point empoisonné. Les Hollandois s'embarquérent, & furent

rent transportez à Batavia.

Ce sont là les circonstances de la perte que nous fîmes de l'isle Formose, où plusieurs belles Eglises, pour lesquelles on entretenoit plus de trente Pasteurs, furent détruites, & ce riche fleuron fut ainsi arraché de la Couronne de l'illustre Compagnie. J'en ai encore apris plusieurs autres particularités ; mais je n'ai pas creu devoir étendre davantage ce récit.

Les armes des Chinois sont de grands sabres, qui ont de longs manches, avec quoi ils fauchent les hommes comme avec un dard, ou une faucille. Ils ont des arcs, des fléches, de longues javelines avec des banderoles blanches. Ils ont de grandes enseignes comme des flammes & des étendars, sur quoi sont peints des monstres, des têtes de Diables, & des figures de dragons.

Ils ont des harnois qui les couvrent depuis la tête jusqu'aux genoux, avec un casque sur la tête, qui leur descend jusques sur les épaules, & où il n'y a d'ouverture qu'à la bouche & aux yeux. Au haut du casque il y a une pointe tranchante, dont ils se servent adroitement pour blesser un homme, & le jetter par terre. Il y a une infinité de mailles à leurs harnois, qui sont écaillez, & ils en ont deux ou trois l'un sur l'autre, qui pendent & leur battent les cuisses, & qui résistent aux coups de mousquet. Dans cet équipage ils ont plus l'air de Diables que d'hommes, aussi beaucoup de gens tiennent-ils qu'ils ne valent pas mieux que des Diables. Ils observent un bon ordre à la guerre & dans toutes les opérations

rations militaires, & mille coups de mousquet ne leur font pas lâcher le pié. A la tête de chaque compagnie il y a ordinairement un Oficier à cheval, deux autres aux deux côtés, & un en queuë, bien armez, le sabre nud au poing, dont ils tranchent ceux qu'ils voient reculer.

Je reprens maintenant la suite de mon voiage. Le vaisseau sur lequel j'avois été deux ans, fut un de ceux qui allérent à Taïovan; desorte que, selon mon désir, je passai à bord d'un autre nommé *Le Lion Rouge*, qui étoit à la rade de Batavia, n'aiant pas dessein d'aller à la guerre de Formose, parce-que les trois ans de mon engagement étoient sur le point de finir.

En éfet lors-qu'ils furent achevez, il me fut libre de m'en retourner en Hollande. Mais ma passion de voiager n'étant pas entiérement satisfaite, & étant sollicité de demeurer encore trois ans au service de la Compagnie, je pris un nouvel engagement.

Nous fûmes commandez pour aller avec le Fiscal de Batavia, nommé Farnatty, faire un tour à Bantam, & étant partis le 2. de Juillet, nous mouillâmes l'ancre, deux jours après, à la rade de cette ville-là, où nous trouvâmes trois vaisseaux Anglois, qui nous saluérent fort civilement, jusqu'à faire la parade des flammes & des pavillons, à quoi nous ne manquâmes pas de répondre.

Le lendemain nous descendîmes à terre avec le Fiscal, nous étant fait mener dans une pirogue au côté oriental de Bantam, au-lieu qu'à l'ordinaire on va chercher le port au côté

té occidental. Quand nous fûmes débarquez, nous paſſâmes entre pluſieurs ateliers de conſtruction, & au-milieu de pluſieurs centaines de Javanois, & de femmes & d'enfans, qui nous conſidéroient fort. Enſuite étant entrez dans la ville, nous nous promenâmes le long des murailles qui ſont du côté de l'eau, ſur les rempars, & dans tous les autres lieux qui méritoient d'être vus, les éxaminant ſoigneuſement, quoi-que comme en paſſant, & ſans rien têmoigner.

Quelques habitans s'en étant aperçus, nous ſuivirent, criant quelquefois, en ſecouant la tête; *O Orang Hollanda tieda baick*, c'eſt-à-dire, Les Hollandois ne valent rien, parce-qu'ils croioient que nous étions allez pour épier l'état où étoient les fortifications. Mais comme nous avions de tout-autres vuës, nous ne voulûmes pas continuer, de-peur de les animer. Nous conſidérâmes auſſi le palais du Roi, qui eſt dans le plus bel endroit de la ville, environné des hauts arbres qui portent les noix de cocos & le pynang, & d'autres eſpéces encore.

Aſſez proche de là nous vîmes la haute tour, & un tambour de huit piés de haut, large à l'avenant, dont le bruit s'entend juſqu'à pluſieurs lieuës dans la montagne. Nous vîmes la Moſquée des Maures, qui a pluſieurs toits l'un ſur l'autre, & eſt fort élevée, & bâtie d'une maniére remarquable & ſinguliére. Nous viſitâmes les marchez & les boutiques, & ſur le midi nous nous rendîmes à la loge des Hollandois, où nous fûmes régalez; puis ſur le ſoir nous retournâmes à bord.

Dans

Dans la ſuite je donnerai une deſcription de l'iſle de Java, & de la ville de Bantam. Dès-la nuit même nous remîmes à la voile, & retournâmes à Batavia.

La guerre qui avoit duré ſi longtems entre les ruſez Portugais & les Hollandois, continuoit encore alors. Mais l'état de ces premiers avoit bien changé; car il y avoit ſoixante à ſoixante & dix ans qu'ils poſſédoient ſeuls entre les Européens des places dans les Indes, & alors ils en avoient preſque par-tout. Mais depuis ils en avoient perdu une grande partie, les Hollandois leur aiant enlevé, entre-autres, les forts de Colombo & de Pointe de Galles dans l'iſle de Ceilon; Négapatan ſur la côte de Coromandel; Malaca ſur la côte Malaie; outre une infinité de forts & de places de défence, dont les Egliſes, les Cloîtres, la maniére dont les bâtimens ſont faits, têmoignent qu'ils ſont l'ouvrage des Portugais, & que leurs Maîtres n'ont pu les garder.

Ainſi ces impitoïables ennemis, qui au commencement de la navigation des Hollandois dans les Indes Orientales, avoient emploié le fer, le feu, les calomnies, les impoſtures, les fourbes, pour les détruire, avoient été, par la permiſſion de Dieu, tellement abaiſſez, que leurs forces n'étoient plus guéres conſidérables. Néanmoins les places de Cochin, Craganor, Cananor & Coylan, ſur la fameuſe côte des Indes, ou de Malabar, qu'ils tenoient encore, incommodant toujours beaucoup notre commerce & notre navigation, les Hollandois, auroient bien voulu s'en rendre maîtres.

Les

Les Directeurs de la Compagnie avoient écrit qu'ils enverroient de nouvelles forces de Hollande, pour l'éxécution de ce deſſein, ſi-bien que le Conſeil de Batavia réſolut d'en former l'entrepriſe. Le rendévous de l'armée navale fut à Colombo, pour aller enſuite à la côte de Malabar. Elle étoit compoſée, entre-autres, de douze navires de guerre, & le nôtre en étoit un, qui fut d'abord détaché, avec un yacht nommé *l'Ecluſe*, pour devancer les autres, & aller à Pointe de Galles, ou Puncto Galles, donner avis de l'entrepriſe au Commandant, nommé Adrien Roothaas.

Le dernier de Juillet, le vaiſſeau *Marſeveen*, qui venoit d'Amſterdam, jetta l'ancre à la rade de Batavia, aiant perdu quatre-vings-ſix hommes ſur la route, par des fiévres ardentes.

Le 12. d'Août 1661. nous fîmes voiles de Batavia, pour aller à Ceilon, & nous courûmes à l'Oüeſt, vent en poupe. Ainſi étant promtement ſortis du détroit de la Sonde, nous nous mîmes au large, courant encore à l'Oüeſt, par un vent de Sud-eſt, qui nous fit faire en dix jours trois-cents lieuës, ſelon l'eſtime; puis nous portâmes le cap au Nord, faiſant toujours beaucoup de chemin.

Enfin nous paſſâmes ſous la Ligne équinoxiale, où nous tombâmes d'abord dans le calme, puis nous eûmes des tourmentes & des grains du Nord-oüeſt. Ces accidens retardérent beaucoup notre voiage; car la force des courans & l'agitation des flots nous pouſſérent bien loin à l'Eſt, de-ſorte que nous ne découvrîmes

vrîmes les terres de Ceilon que le ſixiême de Septembre, & lors-que nous en fûmes plus proche, nous reconnûmes que nous étions déchus beaucoup au-deſſous de Pointe de Galles.

Cette dérive fut ſuivie d'une groſſe tempête, qui nous incommoda ſi-fort que nous fâmes ſur le point de perdre Ceilon de vuë, & d'être emportez dans le golfe & vers la mer de Coromandel. Mais aiant trouvé fond, nous mouillâmes chacun nos deux principales ancres, ſur quarante braſſes de profondeur. Auſſi-tôt nos vaiſſeaux évitérent, courant ſans ceſſe ſur leurs ancres, & il y entroit à tout moment des coups de mer.

Nous étions alors à une lieuë de la côte, & nous arborâmes le pavillon du Prince, tirant en même tems un coup de gros canon, pour faire connoître aux habitans que nous étions Hollandois. Les autres vaiſſeaux qui étoient partis de Batavia après nous, vinrent auſſi ſur cette même côte. Mais de tout ce jour-là il ne fut pas poſſible d'aller à bord les uns des autres.

Le lendemain, l'orage aiant diminué, les Oficiers Généraux commandérent une chaloupe, avec un double nombre de rameurs, pour mettre ſur le rivage un Sergeant & deux ſoldats, qui avoient ordre d'aller par terre à Pointe de Galles. Le Sergeant, qui étoit un Allemand nommé Samſon, & qui étoit bien-connu dans l'iſle, ſe chargea de porter les letres du Général & du Conſeil de Batavia, & de les rendre au Gouverneur, en main propre. La chaloupe qui le mena étant revenuë à bord, ſur le minuit, raporta qu'elle avoit

couru

couru risque de dériver. Les Envoiez devoient traverser des montagnes & des forêts épaisses, & passer par Galiette ou Calliette, Dondery, Matera, Bellingam, & par d'autres places maritimes pour se rendre à Pointe de Galles.

Cependant le gros tems aiant tout-à-fait cessé, les courans changérent, & vinrent de l'Est portant à l'Oüest, mais pas si rapidement qu'auparavant. Ainsi l'on remit à la voile, & l'on courut des bordées à l'Oüest. Pendant-que nous louvoiïons, nous vîmes venir de Ceilon un Toni, ou canot d'un gros arbre creusé, où il y avoit un Hollandois & trois Cingales Noirs qui nous abordérent. Ils dirent qu'ils venoient de la baie de Galiette, & que nous n'en étions pas loin. Quand ils eurent parlé à nous, il s'en retournérent, & le Commandant Roothaas donna ordre qu'on mît le cap sur cette baie, qui est à douze lieuës, Oüest, de Pointe de Gales, & où nous entrâmes jusques-au fond, dans l'endroit le plus étroit, sous une montagne couverte de bois, à environ deux jets de pierre de rochers escarpés. Nous y moüillames chacun deux ancres en affourchant, de-peur que les vents & les houles ne nous poussassent contre les roches.

Dès-que nous fûmes établis sur nos amarres, on envoia du monde à terre, & je fus du nombre de ceux qui visitérent une partie du païs de Galiette & des négreries, qui sont toutes ombragées d'arbres fruitiers plantez autour. Néanmoins les Cingales y vivent fort pauvrement. Leurs habitations ne sont

que

que de petites huttes bâties d'un bousillage de fumier de vache, d'argile & de roseaux, paîtris ensemble. Elles sont couvertes de feüilles de cocos, & ne sont que de la hauteur d'un homme, semées dans les campagnes, au milieu de la verdure, quoi-que pourtant avec quelque ordre.

Les hommes les femmes & les filles étoient nuds, hormis les cuisses sur quoi leur pendoit un morceau de toile, qui descendoit à-peine jusqu'aux genoux. Les uns ni les autres ne se faisoient aucune honte de venir en cet état auprès de nous, & ils nous servoient avec beaucoup d'afection, nous fourniſſant les choses qu'ils avoient, que nous ne manquions pas aussi de leur paier. Ils menoient une vie tranquille, sous le gouvernement des Hollandois, vivant de leur pêche, & de ce que produisoit la terre qu'ils cultivoient.

Nous allâmes, trois de compagnie, nous promener plus avant dans le païs, jusqu'à la petite ville de Donderi, & nous vîmes avec plaisir, par les chemins, un grand nombre de singes & de guenons sauter d'un arbre sur l'autre. Il nous fallut traverser des montagnes couvertes de bois, & sur le midi nous entrâmes à Donderi, qui est sur la côte de la mer, & peuplée de Cingales.

Quelques-uns nous dirent que cette place avoit été autrefois la capitale du Roïaume de Candi, & ils nous firent voir des restes des anciens édifices, & les ruïnes du palais du Roi. En éfet on voioit encore de grandes masures, & des restes de murailles, qui marquoient que la ville avoit été considérable. Ils di-

ſoient qu'elle n'avoit été détruite que pendant les guerres que le Roi avoit euës contre les Portugais, qui l'avoient pluſieurs fois ravagée. Les murailles de la ville étoient toutes tombées, & en tombant il s'étoit fait des creux & des antres, autour deſquels il avoit creu des brouſſailles, où les tigres, les loups, les ſerpens, les crapaux, & pluſieurs autres vilaines bêtes, faiſoient leur retraite.

Nous paſſâmes donc vîte au-travers de ces endroits, pour aller viſiter la ville, que nous trouvâmes aſſez bien ordonnée, & bien plus jolie que Galiette. On découvroit plus avant dans les terres, des montagnes, & des campagnes qui étoient arroſées de riviéres, d'étangs, & de ruiſſeaux d'eau douce, & où il y avoit des arbres qui portent la canelle: mais la mer lavoit d'un côté les murailles de Donderi. Les habitans ſont auſſi plus vêtus que ceux de Galiette, & ils ne nous faiſoient pas moins d'amitiés.

La promenade nous aiant donné de l'apétit, & le tems de manger étant venu, nous envoiâmes cüeillir des noix de cocos & d'autres fruits, que nous mangeâmes ſur la verdure, n'y aiant point d'autres hôteleries à Donderi que les bordels, & d'autres infames cabarets. Nous fûmes troublez au milieu de notre repas par un prodigieux ſerpent, qui étant ſorti des plus prochains halliers, s'aprochoit, avec ſes longs replis, du lieu où nous étions aſſis. Dès-que nous l'aperçûmes nous nous levâmes vîte, & au bruit que nous fîmes il s'en retourna ſe cacher vers les maiſons des Cingales, dont les habitans ne ſe mettoient

pas

pas en peine d'avoir un tel voiſin, ni de s'en défaire, ne croiant pas qu'il leur fût d'aucune néceſſité de ſe délivrer d'un tel monſtre. Au-contraire ils rioient de la fraieur que nous en avions euë, & ils tâchoient de nous inſpirer leur idolatrie, autant-que nous le pouvions comprendre.

Ces miſérables aveugles, ainſi qu'on nous l'aſſuroit, adorent les ſerpens, les tigres, les crocodiles, les ſinges, les cynocéphales, & d'autres monſtres reëls ou imaginaires, & ils leur portent à boire & à manger, afin-que eux ni les autres bêtes & monſtres ne leur faſſent aucun mal. Ce qui favoriſe leur groſſiére erreur, eſt qu'en efet il n'y a point de Cingales à qui il arrive d'être bleſſez ou déchirez par ces dangereux animaux & inſectes.

Il y a des Hollandois en ce païs-là, qui ſont perſuadez que le Démon s'aparoît aux habitans ſous ces formes hideuſes. Ce qu'il y a de ſurprenant & de certain eſt que les Sorciers & enchanteurs de Ceilon, & de pluſieurs autres païs des Indes Orientales, font, en les conjurant, en les prenant, & par d'autres circonſtances, des choſes qui ſont au-deſſus du cours ordinaire de la nature: au-moins ainſi qu'on nous l'a ſouvent afirmé, & que nos gens têmoignent le croire.

Lors-que nous fûmes retournez à bord, nous trouvâmes qu'on ne ſavoit où faire de l'eau. Mais quand la faim ou la ſoif preſſent, on s'acommode de tout. Les matelots rencontrérent, proche du rivage, un puits d'eau puante, dont ils ne laiſſérent pas d'emplir quelques fûtailles. On s'en ſervit pendant

quelques jours, & juſques-à-ce que nous reçûmes ordre de charger ne l'areca, & de faire le voiage de Coromandel. Pour le yacht *l'Ecluſe* il eut charge de faire diligence, & de ſe rendre le plus promtement qu'il ſeroit poſſible, dans la baie de Pointe de Gales.

L'Areca ou Arèque eſt du Pynang deſſéché, c'eſt-à-dire, un fruit que produiſent de hauts arbres, fort-droits, & qui ſentent bon. Ils n'ont point de feuilles qu'à la cime, où il y a comme une couronne ronde de branches vertes & de feüilles à-peu-près comme eſt la cime des pins. Les feüilles ſont preſque de la figure des plumes d'autruche, & comme celles des cocos, hormis qu'elles ſont plus petites & plus fines.

Au-deſſous de cette cime, ſort du tronc de l'arbre, ou une groſſe grape, ou une médiocre, ou au-moins une petite, de Pynang, lequel eſt ataché par une petite queuë à la grape, ainſi-que le ſont les raiſins. Il y a de cette eſpéce d'arbres, à milliers, dans l'iſle de Ceilon, dans celle de la grande Java, à Macaſſar, à Aracan, à Pegu, à Siam, & en d'autres païs des Indes: mais il n'y en a pas en ſi grande abondance à Bengale, ni ſur la côte de Coromandel. On en plante dans les jardins & dans les vergers de l'Aſie, même dans ceux des Chrétiens, comme étant des arbres utiles, odoriférans, & d'un grand ornement.

L'Areca, ou le Pynang, eſt d'abord un peu rude & adſtringent, quoi-que d'ailleurs il ſoit de bon goût. Non-ſeulement les Maures mais tous les Indiens de l'Orient en mâchent ſans ceſſe,

ceſſe, avec une herbe nommée Ziriboo, ou avec la Betelle, qui eſt une grande feüille roüllée, & qui ſe termine en pointe.

Pour cet éfet on prend des morceaux d'areca, ou un quartier du pynang nouvellement cüeilli, chaque pynang étant auſſi gros qu'une noix de noïer, & on envelope ce quartier dans une feüille de betelle, ſaupoudrée d'un peu de chaux faite d'écailles, ou d'huitres, ou d'autres coquillages. Enſuite on mâche ce mets ſi eſtimé, juſques-à-ce qu'on crache de la ſalive rouge comme du ſang, & que ce qu'on a dans la bouche ſoit conſumé, hormis un reſte coriace qu'on crache encore.

On ne ſe contente pas de prendre ce confortatif pluſieurs fois le jour : il y en a qui en uſent inceſſamment. Tout le monde en prend, les Indiens, leurs femmes, leurs enfans, les Portugais, & même les Hollandois, leurs femmes & leurs filles, qui ne s'en paſſent pas plus que les hommes, & qui en mâchent ſoir & matin, dès-qu'elles ſont levées, & ſur le point d'aller ſe mettre au lit, afin que leur haléne ſente bon, que leurs dents ſoient afermies, & que leur eſtomac & leur cerveau ſoit fortifié ; éfets que l'on atribuë à cette ſorte de ragoût.

Dans tous les feſtins que font les Perſans, les Maures, les Chinois, les Portugais, de même que les Indiens, c'eſt toujours l'areca, ou le pynang, qu'on prend pour fermer l'eſtomac & aider à la digeſtion. On le préſente dans un baſſin d'argent, ou au-moins de cuivre. Vous ne faites point de viſite, qu'on ne vous préſente le baſſin d'areca. Les fem-

mes de toutes nations, ſe font la même cérémonie. Ce banquet entre dans toutes les civilités qu'on ſe rend. Enfin la paſſion qu'on a pour l'areca, parmi les Chrétiens, auſſi-bien que parmi les autres peuples, va ſi-loin, qu'ils en mâchent dans les Egliſes, ainſi-que je l'ai vu pluſieurs fois à Batavia & ailleurs, pour avoir les lévres rouges, & l'haléne de bonne odeur, comme je l'ai déja dit; pour aider aux cervaux froids à ſe décharger des humidités ſuperfluës; pour fortifier l'eſtomac & les entrailles; pour réjoüir les parties nobles, égaïer les eſprits, purifier le ſang; & pour afermir les dents, & prévenir la corruption, où la chaſſer, ſi elles en ont déja contracté.

En éfet, on voit des hommes & des femmes de ſoixante, de quatre-vingts & de quatre-vingts-dix ans, qui ont toutes leurs dents, & qui n'y ont jamais ſoufert de douleur; & l'on prétend que cela doit être atribué à la vertu de l'areca. Cependant je ne puis croire qu'il ſoit bon aux tempéramens bilieux, chauds & ſecs. Au-contraire, je ſuis perſuadé qu'il enflamme la bile, qu'il échaufe le ſang & les eſprits, & qu'il met les corps dans une diſpoſition à tomber aiſément dans des maladies qui les deſſéchent.

On charge des vaiſſeaux entiers d'areca dans l'iſle de Ceilon, pour le tranſporter dans les autres païs de l'Aſie; particuliérement ſur la côte de Coromandel, il y a des endroits dans cette iſle, qui s'enrichiſſent par ce commerce. Pendant-que nos gens chargeoient, nous retournâmes à Donderi, & de-là nous avançâmes juſqu'à une autre petite ville nommée

mée Matara, qui en eſt à trois lieuës. Mais nous eûmes bien de la peine à y aller à pié, les chemins étant rudes & difficiles, ſur-tout au-travers des montagnes, où l'on ne marche que ſur des roches.

Enfin nous arrivâmes au fort des Hollandois qui eſt au milieu de la ville, où nous vîmes quelques éléfans qui étoient d'une grandeur extraordinaire. On nous dit là, comme on nous l'avoit déja dit ailleurs, que les éléfans de cette iſle ſurpaſſent ceux des autres païs du monde, en intelligence, pour ainſi dire, en adreſſe, & en pluſieurs autres qualités. On prétend auſſi que tous les autres s'inclinent & ſe mettent ſur les genoux devant eux, par reſpect, quand ils en rencontrent.

Nous allâmes rendre viſite à nos compatriotes qui étoient à Matera, entre-autres au premier Chirurgien. Il étoit marié avec une femme Cingale du païs, qui étoit aſſez blanche, & qui avoit embraſſé la Réligion Chrétienne, & il ſe trouvoit fort-bien avec elle. Le fort des Hollandois eſt dans le plus agréable endroit de la ville. Les maiſons étoient paſſables, bâties avec aſſez d'art, pour le peu de conſéquence dont elles étoient, & le peu qu'elles devoient avoir coûté à bâtir.

Derriére la ville on voioit de belles campagnes, des montagnes, & des ruiſſeaux d'eau douce. Il y avoit en de certains endroits, des bois où l'on trouvoit abondance de canelle. La ville eſt petite, mais les ruës ſont larges. Elle eſt bien peuplée, & ſituée ſur le bord d'une petite baie. Les noirs Cingales y vi-

vent en paix, ſous la protection des Hollandois, de ce que raporte la terre qu'ils cultivent, qui conſiſte principalement en canelle, & en areca; & de leur pêche, ou de leur chaſſe.

Nous nous en retournâmes par Donderi, où nous vîmes dans les ruës pluſieurs femmes noires, & en même tems femmes publiques, danſer, ſauter devant nous faire des caprioles avec mille geſtes indécens pour nous plaire, & elles nous déplaiſoient beaucoup. Par cette raiſon nous traverſâmes la ville fort promtement, & au ſoir fort-tard nous nous rendîmes à bord.

Le lendemain aiant levé l'ancre, & mis à la voile par un tems inconſtant, nous eûmes une travade, en ſortant de la baie de Galiette, qui ſurvint ſubitement, & fut acompagnée de tourbillons de vent. Cet orage nous mit en danger de périr, parce-qu'il nous pouſſa pluſieurs fois ſi-près des rochers qui bordoient la paſſe étroite que nous traverſions, que ce fut une merveille que nous ne fiſſions pas naufrage, d'autant-plus que la mer briſoit terriblement. Cependant aiant été préſervez par la grace de Dieu, nous prîmes le large, laiſſant à Galiette notre conſerve, qui étoit venuë avec nous, & qui atendoit que le vent fût plus favorable, pour aller à Pointe de Galles.

Nous courûmes à l'Eſt-nord-eſt vent arriére, à pleines voiles, & quelque-fois un peu plus au Nord, le long de la côte de Ceilon, & nous dépaſſâmes les deux dangereux bancs nommez le grand & le petit Baxos, puis nous portâmes au Nord, & quelquefois plus au Nord-eſt. Enſuite nous gagnâmes juſqu'à la grande

grande baie de Bataçalo, & peu après jusqu'à celle de Trinquenemalé, d'où traversant vers la côte de Coromandel, nous perdîmes de vuë celle de Ceilon, & mîmes le cap sur celle de Négapatan, que nous découvrîmes bien-tôt.

Les pêcheurs de Coromandel vinrent à notre bord, avec leurs petits, mais curieux bâtimens, nommez Catamarous, jusqu'à deux ou trois lieuës en mer, pour nous vendre leur poisson. Ces catamarous ne sont rien autre chose que trois ou quatre petits baux, ou poutres, liez & bien atachez ensemble, comme un radeau. Il y en avoit qui étoient couvers d'une natte, & ils pouvoient porter une petite voile faite d'écorces d'arbres, avec laquelle ils navigeoient fort vîte. Mais quand il falloit ramer, le pêcheur, ou le Patron, étant assis avoit le derriére dans l'eau, ramant avec les piés, & avec une rame qui avoit les deux bouts plats, dont il ramoit sans cesse avec les mains, de-sorte qu'il faisoit beaucoup de chemin.

C'est avec de pareils bâtimens que les pêcheurs de cette côte gagnent de quoi subsister. Ils prennent même souvent avec eux leurs enfans de huit ou dix ans, ou plus jeunes encore, & les mènent en mer sur ces ponts flotans : ils les atachent, de-peur que les coups de mer ne les fassent rouler dans l'eau, & ils les instruisent ainsi de bonne heure à ce pénible & dangereux éxercice. Par ce moien ils y sont tellement acoutumez, & rendus si adroits, que soit qu'ils se trouvent sur l'eau, ou dans l'eau, ils se tirent toujours d'afaire, quoi-qu'ils soient très souvent enfoncez, ou

jettez à la mer par les houles, & par les brisans. Les catamarous ne sont pas seulement en usage le long de cette côte, mais aussi sur celle de Malabar, dont les Indiens n'ont pas moins de hardiesse à s'en servir pour aller bien avant en mer.

Nous allâmes prendre terre près d'une tour qu'on nommoit le Pagode des Canarins. La nuit suivante nous côtoïâmes des terres basses, avec vent en poupe, jusques-à-ce que voiant des lumiéres & des feux, nous crûmes être proche de Négapatan. Alors nous laissâmes tomber l'ancre, en atendant le jour; puis aiant remis à la voile, nous allâmes moüiller à la rade de cette ville, d'où, à notre venuë, deux vaisseaux de notre nation, nommez *Vlielandt & les Provinces*, partirent pour Ceilon.

Pendant-qu'on déchargeoit une partie de notre areca, je débarquai avec notre second Pilote, pour visiter Négapatan, & les lieux d'alentour. A-peine étions-nous entrez dans la ville, qu'un Portugais qui avoit l'air d'être venu d'un pére Portugais & d'une mére Négre, vint au-devant de nous, pour nous faire des civilités, & nous dire en riant, & en nous invitant à le suivre: „ Amis vous soïez „ les bien-venus. Vous paroissez être étran„ gers. Je vous prie venez loger chez moi. „ Je vous ferai bonne chére. Vous y trouve„ rez les plus belles femmes de la ville. Quoi„ que je sois un peu noir, les femmes auront „ du blanc dans l'œil, & vous plairont assu„ rément, vous acordant leurs faveurs à bon „ marché. Venés, entrez, nous dit-il, te-

nez

nez voilà ma maiſon. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire de ce compliment, & je lui répondis. „ Comment, mon Ami, êtes-vous donc un hôte maquereau? Allez, Allez, ce n'eſt pas votre compagnie que nous cherchons.

Cependant le ſecond Pilote, qui étoit arrivé de nouveau dans les Indes, & qui n'entendoit pas la langue Portugaiſe, me demanda quel diſcours me tenoit cet homme? Quand je le lui eus dit, il marqua qu'il avoit une grande envie de voir la maiſon & les belles Dames qui y étoient, & il voulut m'y entraîner avec lui. Mais l'aiant refuſé je l'avertis de ne prêter pas l'oreille à de pareils coquins, qui ne manqueroient pas de lui joüer quelque tour de leur métier.

Le Pilote curieux aiant mépriſé mes avis, me quitta, & ſuivit ſon vilain métif, m'aſſurant que ce n'étoit que pour voir ce qui ſe paſſoit, & qu'il reviendroit ſur le midi me rejoindre dans la maiſon du Chirurgien Hollandois, où j'allois dîner. En éfet il y vint; mais ce ne fut pas ſans avoir fait connoiſſance particuliére avec les gens de cette ſale maiſon, quoi-qu'il ne parlât point Portugais; & il ne put s'empêcher de me l'avoüer, car il s'y étoit ſi-bien acommodé, qu'il fallut qu'il demeurât quinze jours entre mes mains, pour recouvrer ſa ſanté.

Le Chirurgien, & nos autres compatriotes qui étoient établis à Négapatan, nous reçurent bien. Ils étoient, pour la plupart, mariez avec des femmes nées de péres Portugais & de méres Noires, ou avec des In-

diennes qui avoient embraſſé la Réligion Chrétienne, & il y avoit aſſez d'union entre eux & leurs femmes. Mais ils avoient tellement pris racine dans ce lieu-là, comme avoient fait pluſieurs autres, qui étoient en d'autres païs de l'Aſie, & leurs afaires les y tenoient tellement atachez, & comme enchaînez qu'ils ſe voioient obligez d'y paſſer le reſte de leurs jours, ſans eſpérance de retour dans leur douce Patrie, à-moins que leurs femmes ne mouruſſent ſans enfans, & ne les laiſſaſſent dans un âge qui leur permît encore de faire ce voiage.

Leurs brunes épouſes ne laiſſoient pas d'être toujours vêtuës à la mode du païs, n'aiant qu'une ſimple chemiſe d'étofe claire preſque comme de la gaze, ſur le ſein & ſur la poitrine, & une toile blanche, du fotas, de l'étofe de ſoie, ou d'autre étofe, tournée trois ou quatre tours autour des hanches & des cuiſſes. Elles ont la tête nuë, avec leurs cheveux en boucles, & portent de petites pantoufles avec de hauts talons, parlant toutes aſſez bon Portugais; & quelques-unes un peu Flamand, mais avec beaucoup de difficulté. Elles ſont aſſez douces, & extrémement jalouſes de leurs maris.

Les ruës de Négapatan ſont larges, les maiſons ſont aſſez grandes, & il y a pluſieurs belles Egliſes. Mais les maiſons ſont vieilles, & bâties à la mode de Portugal, y aiant de grandes ſales, des chambres, divers apartemens & des galeries. La ville eſt paſſablement peuplée. La plupart des habitans ſont des métifs deſcendus de Portugais, ou

de

de Castillans, qui étoient Chrétiens. Il y avoit aussi des Maures, des Benjanes, & d'autres des principaux Négocians des Indes, qui faisoient là tranquillement leur commerce, sous la régence des Hollandois.

Cette ville a été batie par les Portugais, qui l'ont conservée jusqu'à l'an 1658. qu'elle fut subjuguée par les armes de la Compagnie. Depuis ce tems-là, elle a été assiégée par le Naïr, ou Souverain du païs : mais aiant été battu, dans une sortie que les Hollandois firent, il se retira. Nous trouvâmes la place assez forte, entourée de murailles avec quelques fortifications, & d'un fossé plein d'eau. Il y avoit une bonne garnison, & elle est si bien pourvuë de tout ce qu'il faut, que selon les aparences, & moiennant la grace de Dieu, elle demeurera entre les mains des Hollandois.

Nous y couchâmes, & le lendemain, dès le matin, nous allâmes nous promener hors de la ville, sortant par le côté du Nord, où il y a un beau fauxbourg. On y voit plusieurs Pagodes & Temples d'Idoles, dont la plupart sont obscurs & sales, presque bâtis comme les fours à brique qu'on voit en Hollande. Ils sont ornez de leurs Idoles, de statuës, & de têtes de monstres, toutes ces Idoles presque étant des figures de monstres afreux, faites d'argile.

Plus loin nous vîmes une tour, ou un Pagode, construit de pierre, qu'on dit avoir été autrefois bâti en une seule nuit, par l'adresse & par la puissance du Démon, qui sans doute étoit un habile maçon en ce tems-là.

Après que nous eûmes tout vu, j'achetai un jeune Négre pour me servir, & quand on eut porté à terre ce qu'on devoit débarquer de notre cargaison, nous remîmes à la voile, & courûmes au Nord, rasant la côte de Coromandel. Nous passâmes par le travers de Carcalla, Tranckenbare, Kolderon, des quatre Pagodes, & de Tiere Popliére, & nous allâmes moüiller l'ancre à la rade de Tegepatnam ou Tegenepatnam. En passant par le travers de Tranckenbare nous vîmes le fort des Danois, sous lequel il y avoit deux vaisseaux de cette nation à l'ancre.

Nous déchargeâmes à Tegepatnam une bonne partie de notre areca, & nous y visitâmes la belle loge des Hollandois, & la fortereſſe de Tiere Popliére, qui est grande, considérable, où il y a de hauts bâtimens, des tours, des Pagodes, tous construits de pierre, & où l'on voioit voltiger les étendars & les banderoles des Idolâtres. Il y avoit encore, entre cette fortereſſe & notre loge, de vieilles murailles d'un fort que les Portugais y avoient fait autrefois; & derriére la loge est la petite ville nommée Tegepatnam, habitée par des Idolâtres.

Lors-que nous eûmes remis à la voile, nous courûmes encore la bande du Nord, rangeant toujours la côte de Coromandel, & nous rencontrâmes un navire Hollandois nommé *le Schelvis*, qui étoit monté par le Vice-amiral de la flote, dont il a été ci-dessus parlé, qui se nommoit Isbrandt Goskin. Il nous ordonna d'aller promtement décharger le reste de notre arèque à Satrisʃpatnam, & de recharger

ger notre vaiſſeau de ris, pour le mener à Colombo, où tous les vaiſſeaux Hollandois qui étoient dans ces quartiers-là, devoient s'aſſembler, pour aller ataquer les Portugais ſur la côte de Malabar.

Suivant cet ordre, nous allâmes jetter l'ancre à la rade de Satriſpatnam, où nous déchargeâmes inceſſamment notre arèque, & rechargeâmes du ris. Cette manœuvre ſe faiſoit par le moien de petits bâtimens, nommez Porcas & Moſſels, qui ſont ronds & longs, creux, hauts, faits de ſimples planches, ſans quille, les planches étant ſeulement couſuës les unes aux autres. Ils ſont frotez de ploc, & on les fait commodément pancher comme on veut. On s'aſſied ſur l'arriére. Ils tanquent & roulent ſans ceſſe, & font aſſez ſouvent chapelle, étant ſur l'eau à-peu-près comme des baquets, ou des cuvettes, quand ils ſont vuides.

Les Indiens qui y ramoient avec de longues pangaies, faites comme des cuilliéres, étoient aſſis ſur de petites marches, comme des ſinges. Ces bâtimens ne pouvoient contenir que quelques leſtes d'arèque & de ris. J'allois tous les jours à terre pour une maladie qu'avoit la femme du Préſident du comptoir, qui étoit une Portugaiſe, & quand elle fut guérie on me fit l'honneur de m'inviter à dîner, puis on me dit, Adieu & grand-merci. Ce fut tout ce que j'en eus.

Cependant nous allâmes pluſieurs fois viſiter le païs de Satriſpatnam. Pour la ville, elle eſt petite, quoi-que les ruës ſoient larges. Les maiſons ſont bien percées & claires, bâties d'argille, de bouſe de vache &

de

de roſeaux mêlez enſemble. Elles ſont couvertes de feüilles de cocos. Nous vîmes les Pagodes qui y ſont, & ceux qui ſont dans les campagnes, où il y a des ſtatuës & des figures monſtrueuſes de Diables, & d'autres hideuſes repréſentations, devant leſquelles les Bramines & le peuple alloient ſe jetter à genoux, pour les adorer & leurs adreſſer des priéres, acompagnant leurs cérémonies d'ofrandes & de mille poſtures & contorſions.

Un jour que nous étions allez bien-avant dans le païs, juſqu'à un aſſez grand village de Noirs idolâtres, nous n'y trouvâmes que quelques femmes, qui étoient à-demi nuës, & nous crûmes que les hommes étoient allez à leurs ouvrages, à la culture de la terre, ou ailleurs. Comme nous étions brûlez des ardeurs du Soleil, & preſſez de la ſoif, nous entrâmes dans une eſpéce de grande cour, où il y avoit un puits, & de l'eau fraîche. Nous prîmes un pot qui étoit ataché à une corde ſale, nous puiſâmes de l'eau que nous mîmes dans deux des plus propres cruches que nous rencontrâmes, & nous en bûmes.

A-peine avions-nous beu, que nous vîmes une troupe de ces femmes, armées de bâtons, & de tout ce qu'elles avoient trouvé ſous leurs mains, qui venoient fondre ſur nous. Mais leur fureur s'aſſouvit ſur les pots & ſur les cruches où nous avions bu, qu'elles briſérent. Enſuite elles firent de grands cris & des hurlemens; elles battirent des mains, & firent mille autres geſtes, venant nous regarder au viſage, & nous dire mille injures.

La cauſe de ces grands emportemens étoit

que

que des Chrétiens, des hommes immondes, infidelles, qui n'étoient pas participans des avantages de leur admirable Réligion, & pour qui, par-conſéquent, elles avoient les derniers mépris, avoient oſé profaner leurs vaiſſeaux, & que non-ſeulement ils y avoient touché, mais qu'ils y avoient beu. Néanmoins la faute ne conſiſtoit qu'en ce qu'en beuvant nous avions touché de nos lévres & de nos bouches les vaiſſeaux où étoit l'eau, & c'étoit là une action de bêtes brutes, & une infamie à ne pouvoir être pardonnée; parceque non-ſeulement cette ſorte d'Idolâtres, qu'on apelle Gentives, ou Jentives, mais beaucoup d'autres de l'Orient, boivent à leurs Gorgelettes, ou cruches, avec des tuïaux qu'ils y mettent, ou qui y ſont déja, & en reçoivent l'eau de haut en bas dans la bouche, ſans l'apliquer contre le tuïau, cette maniére de laiſſer tomber la liqueur dans la bouche, & couler dans l'eſtomac comme en roulant, les rafraîchiſſant beaucoup. Ceux qui boivent autrement, ſont regardez comme des lourdauts, des mal-propres, même comme des infames, comme des bêtes; & les Indiens qui demeurent bien avant dans les terres, & qui aiant eu peu de commerce avec les Hollandois, ne ſont pas acoutumez à leurs maniéres, les peuvent encore moins ſuporter que les autres.

C'eſt là en quoi conſiſte toute la propreté de ces femmes Gentives, car d'ailleurs elles avoient la moitié du corps nud & craſſeux. La toile qui les couvroit depuis le milieu juſqu'aux genoux, étoit ſale à faire horreur, & puoit

& puoit auſſi-bien que quelques-unes des parties qu'elle couvroit. Cependant leur délicateſſe les avoit portées à caſſer leurs cruches, de quoi nous étions la cauſe innocente. Mais nous ne laiſſâmes pas d'en rire, car qui auroit pu s'en retenir, vu nonſeulement la choſe en elle-même, mais ſur-tout vu les ſauts, les gambades à jambes nuës & à mammelles pendantes & battantes contre le corps, vu les contorſions, & les grimaces que ces femmes firent?

Cette riſée les aiant encore plus irritées, nous prîmes le parti de nous retirer, car tout le village étoit en rumeur, & tant que nous les pûmes oüir, nous les entendîmes toujours hurler. Lors-que nous fûmes plus proche de la côte, nous trouvâmes des Gentives plus civiliſez, & vêtus preſque comme les Maures. Leurs femmes & leurs filles, au-moins celles qui paroiſſoient être les plus conſidérables, avoient de petits anneaux d'or paſſez dans les narines & dans les oreilles, & des braſſelets de vernis, de cuivre, ou d'ivoire, depuis les mains juſques aux coudes. Mais elles n'ont qu'une toile autour de leurs hanches, qui deſcend en tournant, & elles ont le reſte du corps nud.

Les païs de la côte de Coromandel fourniſſent quantité de toiles de coton, & des plus fines qui ſe trouvent aux Indes, beaucoup d'étofes de ſoie de diverſes ſortes, & une abondance extrême de denrées propres & néceſſaires pour la vie de l'homme. Il y a une multitude de brebis, qui n'ont point de laine, comme en ont celles des païs froids. Elles n'ont qu'une

ne peau veluë. Le païs eſt uni ; il n'y a que très peu de montagnes & de grands arbres. Mais nous pourrons en parler une autrefois plus amplement.

Dés-que nous eûmes notre charge nous fîmes voiles vers Colombo, & nous eûmes ſur la route beaucoup de gros tems, particuliérement une grande tempête, qui dura trois jours. Mais en même tems les courans nous furent ſi favorables, que lors-que la tempête s'apaiſa, nous nous trouvâmes proche de la baie de Pointe de Gales, aiant été portez debout au vent, par le travers de Galiette, Donderi, Matera, Bellingam, & d'autres places de la côte de Ceilon, juſqu'à cette baie, que nous dépaſſâmes auſſi en louvoiant, & à la faveur des courans, par un vent de Nord-oüeſt, & par un tems fin & clair. Nous paſſâmes tout-de-même par le travers de Caltere, de la riviére d'Alicaon, & le premier de Novembre 1661. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Colombo.

Nous y trouvâmes l'armée compoſée d'un bon nombre de navires de guerre, & il y en venoit encore tous les jours. Entre-autres il y en vint cinq de Hollande, nommez *le Château de Suieten*, *le Soleil*, *les Croiſſant*, *la Bourſe*, *la Maiſon de ville d'Amſterdam*, tous beaux & grands vaiſſeaux équipez en guerre, bien montez d'équipages & de canon, & fort bien avictuaillez, qui avoient eu ordre de ſe rendre à Colombo, & de renforcer l'armée.

Aïnſi on la vit bien-tôt compoſée de plus de vingt grands navires, ſans les autres moindres bâti-

bâtimens. On y avoit embarqué toutes sortes d'utensiles néceſſaires pour la guerre, des pelles, des beſches & d'autres inſtrumens à remuer la terre, des échelles pour l'aſſaut, des blindes, des paliſſades, de la poudre, des boulets, du canon, des mortiers, & enfin tout ce qu'on a coutume d'emploier en pareille ocaſion. Il arrivoit auſſi tous les jours des troupes qui venoient des forts de Manare, de Jafenepatnam, de Négombo, de Caltere, & des villes de Pointe de Gales, de Negapatnam, & des autres qui apartenoient aux Hollandois.

Quand on fut ſur le point de partir, on célébra un jour de priéres publiques, pour demander à Dieu qu'il lui plût de bénir nos armes, & de nous acorder la victoire. Le 6. de Novembre, on fit partir ſept navires, avec huit cents ſoldats, pour aller à Tutocorin & à Keilpatnam, acheter du bêtail des habitans, qui étoient nos alliez, & loüer d'eux un grand nombre de petits bâtimens.

Pendant que nous fûmes à la rade de Colombo, nous eûmes ocaſion de voir cette célébre place, où il y a pluſieurs beaux bâtimens ruïnez tant par leur vieilleſſe, que par les grandes guerres, & les fréquens ſiéges qu'elle a ſoutenus, y aiant des ruës entiéres où il ne reſte plus d'édifices, & où l'on ne voit que des maſures, de l'herbe, & même des halliers. Il y reſte pourtant encore beaucoup de maiſons, de beaux & grands édifices, des Egliſes, de larges ruës, & d'agréables promenades. Les maiſons ſont ſpacieuſes, claires, & bien exhauſſées, les murailles en ſont de

de pierre, & conſtruites comme pour durer juſqu'à l'éternité, à la maniére des Portugais.

Elle eſt ſituée preſque par les ſept degrès de latitude Nord, ſur la côte occidentale de Ceilon. Il y a environ cent-cinquante ans qu'elle fut bâtie & peuplée par les Portugais, qui y vivoient en délices & avec magnificence. Ils l'ont gardée juſqu'au mois de Mai 1656. que les Hollandois, après un ſiége de ſept mois, les contraignirent de la rendre par compoſition, & de la remettre entre les mains de la Compagnie, au grand étonnement des principaux Rois des Indes, qui la regardoient comme une place imprenable, & comme la perle de celles que les Portugais poſſédoient dans ces païs-là.

Depuis que les Hollandois s'en ſont rendus maîtres, voiant qu'elle étoit trop difficile à garder, & qu'il y falloit tenir une trop groſſe garniſon, ils l'ont diminuée, & en ont fait une fortereſſe plus réguliére. Il y a de bonnes portes, des remparts, des baſtions, un bon foſſé plein d'eau, beaucoup de canon, ſi-bien qu'elle paroît être en ſeureté, & ne pas craindre les ataques des ennemis. Derriére la ville, à l'Eſt & au Nord, il y a d'agréables campagnes cultivées, & des bois pleins de canelle, des étangs, des marais, des riviéres. A l'Oüeſt les rochers ſur quoi elle eſt bâtie, ſont battus des flots de l'Océan.

Lors que toutes les troupes furent embarquées, on partit ſous le commandement de Ryklof van Goens, en qualité d'Amiral général,

néral, qui-montoit le navire nommé *l'Arbre de la noix Muſcade*, & dès-que le Gouverneur de Colombo, nommé Adrien van der Meyden, qui étoit venu l'acompagner, fut retourné à terre, on mit à la voile, par un petit frais, un tems fin, & une mer unie, & l'on courut la bande du Nord.

Notre armée conſiſtoit en vingt-cinq vaiſſeaux. Les troupes furent diſtribuées en vingt-ſept compagnies, ſous le commandement du Général van Goens, qui portoit le pavillon au grand mât & la flame deſſous. Lors qu'on eut fait un chemin aſſez conſidérable, Adrien Roothaas fut déclaré Amiral, Isbrandt Godskens Vice-amiral, & Pierre Was Capitaine Major, montant chacun un vaiſſeau particulier, qui portoient les pavillons de leur commandement.

Les matelots furent auſſi diſtribuez, en route, ſous des drapeaux. Les Maîtres Canoniers & ceux qui devoient ſervir le canon ſous eux, reçurent leurs ordres; & tous les mariniers ainſi diſtribuez eurent leurs Commandans particuliers, leurs Vice-commandans, & leurs Capitaines. Le Chirurgien Major de l'armée avoit un ordre exprès du Général van Goens, de viſiter tous les vaiſſeaux, & ſur-tout les cofres des Chirurgiens, leurs inſtrumens, & tout ce qu'ils devoient avoir prêt au beſoin; comme auſſi de prometre à ceux qui feroient leur devoir, qu'on les avanceroit, & de menacer les autres d'une rude punition.

Il avoit été ordonné qu'on célébreroit tous les quinze jours, dans toutes les places qu'on avoit à Ceilon & dans l'armée, un jour de priéres

priéres extraordinaires, & qu'on demanderoit la bénédiction de Dieu pour le succès de cette grande expédition, & l'on ne manqua pas de s'aquiter éxactement & dévotement de ce grand devoir.

Nous fûmes bien-tôt par le travers du fort de Négombo, qui eſt un des meilleurs que les Hollandois aïent en ce païs-là, à cinq ou ſix lieuës de Colombo, ſur la côte de la mer, dans un lieu fort agréable : puis nous courûmes par le travers du cap & du banc de Calpentin, & enſuite, à la faveur d'une petite fraîcheur de l'Oüeſt, avec une mer unie, nous perdîmes de vuë la côte de Ceilon, & découvrîmes bien-tôt après celle des Indes. Quand nous nous en fûmes aprochez, nous laiſſâmes romber l'ancre aſſez près d'un Pagode bâti de pierre blanche, pour atendre le jour.

Le 19. de Novembre 1661. aiant remis à la voile, nous louvoïames par un petit vent d'Oüeſt, qui nous étoit contraire, & ſur le ſoir les calmes nous contraignirent de remoüiller. Mais il nous arriva un malheur. Le feu prit dans le navire *la Bourſe*. Néanmoins on l'éteignit, & le vaiſſeau n'en fut que très-peu incommodé.

Le lendemain, ſur le midi, nous paſſâmes par le travers de la petite ville de Tutocorin, célébre par la pêche des perles, en quoi il n'y a que deux autres places qui l'égalent, ſavoir Ormus, aſſez près de laquelle la pêche ſe fait ; & Aynan ſur la côte de la Chine. Tutocorin ne paſſe pourtant que pour la troiſiême, & elle eſt miſe au-deſſous des deux autres. Quoi-qu'il en ſoit, elle a autrefois donné

donné lieu aux Portugais de faire de grands profits ; car ils savoient mieux porter à ce qu'ils désirent les Indiens de ces quartiers, qui sont capricieux & opiniâtres, ou les y réduire par la force, que ne font les Hollandois.

Il y avoit même plusieurs circonstances qui leur étoient favorables pour cet éfet. Premiérement la langue Portugaise que les Indiens aprennent fort facilement, & qu'ils savent presque tous. En second lieu le raport qu'il y a entre les uns & les autres dans l'extérieur de la Réligion, les Indiens s'acommodant fort-bien des images, des statuës & des autres ornemens & richesses qui sont dans les E'glises des Chrétiens Romains, & regardant ceux-ci comme des gens dont le culte réligieux est à-peu-près semblable à celui qu'ils rendent à leurs Idoles. C'est ce que nous avons connu, ouï & vu plusieurs fois. Ils disent même qu'il faut que ce soit quelqu'un qui ait passé autrefois chez les Portugais, qui les ait instruits.

En troisiême lieu les Portugais étant plus flateurs & plus insinuans, gagnent beaucoup plus les esprits des Indiens, que les Hollandois qui sont plus froids & dont les maniéres sont moins engageantes. Ce n'est pas que dans l'occasion ces premiers ne soient plus impérieux, plus hautains, que les Hollandois, & qu'ils ne se fassent mieux obéir. Mais il s'agit de gagner d'abord les esprits, & c'est ce qu'ils savent faire. La violence ne vient que dans la suite, & les Indiens prévenus croient presque alors la mériter & avoir le tort. Ainsi l'on

ne

ne doit pas s'étonner de ce que les Hollandois ont plus de peine à s'aquérir l'amitié de ces peuples, envers lesquels ils n'usent ni de dissimulation, ni de cajoleries ; & de ce qu'il faut qu'ils donnent de plus grosses recompenses aux pêcheurs de perles, que les Portugais n'en donnoient autrefois.

La petite ville de Tutocorin est donc célébre par la pêche des perles, & par les bancs qui sont en divers endroits où on les pêche. Mais les plus considérables sont entre la pointe méridionale du continent des Indes nommé le cap de Comorin, & les isles de Ceilon & de Manare, c'est-à-dire autour de Tutocorin, où il y a beaucoup de ces pêcheurs, aussi-bien qu'à Calipatnam, qui plongent sous l'eau jusqu'à huit ou neuf brasses, & même plus bas encore, non sans un grand danger, pour en aporter les méres-perles.

Ce pénible métier ne se peut faire qu'en une certaine saison, où il y a ordinairement de grands calmes. Quelquefois même lorsqu'on veut pêcher, ou qu'on a commencé, il faut s'arrêter, parce-que les bancs se couvrent de sables, ou que les méres-perles sont trop petites, & l'on n'y trouve point de perles. Les Parnas, ou Indiens noirs de ces lieux, même ceux qui font profession du Christianisme, enchantent, par certains sortiléges diaboliques, les serpens dont il y a quantité, & qui se montrent par le calme; ne manquant jamais de faire ces enchantemens, avant-que de quitter le rivage, afin de n'en être pas dévorez, quand ils seront dans l'eau.

Tutocorin eſt toute ouverte, n'aiant ni murailles, ni remparts, de-ſorte qu'il ne fut pas difficile aux Hollandois de s'en rendre maîtres l'an 1658. qu'ils l'ataquérent. On y trouva trois grandes E'gliſes des Portugais. Celle qui étoit proche de la mer fut convertie en une loge pour nos gens, & l'on conſerva les deux autres pour nos éxercices de Réligion. De-peur de donner de l'ombrage au Naick, ou Souverain du païs, on n'y a point bâti de fort. La ville eſt environnée d'un terrein ſabloneux. Tous les habitans s'apellent Parruas, & quoi-qu'ils ſoient Chrétiens de nom & de profeſſion, tout ce qu'ils pratiquent n'eſt en général qu'un pur Paganiſme. Il y en a pourtant quelques-uns qui ſont un peu plus avancez en connoiſſance, & en qui l'on trouve quelques principes de la Réligion Chrétienne.

Depuis-que les Hollandois y ſont établis, la pêche des perles ſe fait en cette ſorte. On fait avertir tous les pêcheurs du tems auquel on commencera de pêcher. Auſſi-tôt on voit venir de toutes parts des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, & quelques centaines de plongeurs, avec de petits bâtimens, qui ſe rendent au lieu qui eſt marqué. On voit là une multitude de tentes, & de gens qui cherchent à faire leur profit. On fait un marché fixe avant-que de commencer, & on lève les droits de la Compagnie, qui eſt engagée à maintenir les pêcheurs, en cas d'ataque, & à faire reparer leurs bâtimens, s'il leur arrive quelque accident. Ainſi chacun ſait où ſon gain peut aller.

Quand

Quand tout eſt prêt, on tire un coup de canon. A ce ſignal, chacun met à la mer, & tâche à l'envi de ſe mettre de l'avant, & de choiſir un bon endroit. Les pêcheurs s'étant lancez ſous l'eau, le long d'une grande corde, avec un petit pannier, & une pierre dedans, du poids d'environ trente livres, foüillent dans le fond, & en détachent, avec un fer fait exprès, les méres-perles qui y ſont atachées; puis ils les jettent dans leurs panniers.

On m'a dit comme une choſe certaine, que pour reſpirer, ils ont une groſſe éponge imbibée d'huile, qui eſt atachée à leur bras, & ils la portent à la bouche & au nez, contre leſquels ils la preſſent. Quand le petit pannier eſt plein, & qu'ils ne peuvent plus demeurer au fond de l'eau, ils ſecoüent la corde, & auſſi-tôt on les retire. L'eau eſt ſouvent ſi-claire en ces endroits-là, auſſi-bien qu'à la rade de Ternate, que ceux qui ſont dans les petits bâtimens, peuvent voir les pêcheurs juſques dans le fond.

On met dans du ſable les méres-perles qu'ils ont aportées, & on les y laiſſe juſques-à-ce que la chaleur du Soleil les faſſe corrompre & ouvrir, & alors on y trouve les perles découvertes, mais non-pas en toutes également; car il y en a où l'on trouve pluſieurs perles, & en d'autres il n'y en a point. Lors-qu'on les a nettoïées, & enſuite paſſées dans des ſas, ou petits cribles faits exprès, ſelon leurs différens degrès de groſſeur, on ordonne un lieu où on les porte pour les vendre. Les plus petites, ſe vendent pour ſemences de per-

les, au poids, & les autres ſont miſes à l'enchére, & données au plus ofrant. Celles qui ſont groſſes à-peu-près comme des noiſettes, montent juſqu'à quatre-vingts riſdales, & plus haut, à-proportion de ce qu'elles ſont nettes ou rougeâtres, ſans taches, & de belle eau.

Cette pêche ne ſe fait point qu'il n'en coûte la vie à pluſieurs hommes. Les uns ſont dévorez par les ſerpens, d'autres étoufent dans l'eau, ou meurent après en être ſortis, à-cauſe de la mauvaiſe odeur des méres-perles, & de l'ordure qui les environne, qu'ils ont trop flairée. Ainſi ce vain ornement, dont les femmes de l'Europe aiment tant à ſe parer, & pour lequel elles n'épargnent pas l'argent, eſt ſouvent la cauſe de la mort des hommes, & l'argent qu'on prodigue pour l'acheter, eſt le funeſte apas qui les atire dans le tombeau.

Nous prîmes à Tutocorin des rafraîchiſſemens en abondance. Enſuite nous allâmes tous moüiller l'ancre devant Calipatnam, où nous trouvâmes l'eſcadre de Colombo, qui s'étoit miſe de l'avant. Là on nous fournit un grand nombre de petits bâtimens plats, propres pour débarquer ſur la côte de Malabar. On les diſtribua pour tous les navires, qui devoient avoir chacun le ſien à la toüe, juſqu'aux lieux où il falloit faire le débarquement. Chaque vaiſſeau fut auſſi avictuaillé de quatre ou cinq bœufs. Enſuite on détacha quatre vaiſſeaux, avec ordre d'aller prendre poſte devant la ville de Coylang, afin d'empêcher qu'il n'y entrât plus rien par eau, avant-que les habitans ſeuſſent qu'ils devoient être aſſiégez.

Notre

Notre vaiſſeau fut de ce détachement avec le *Tertole*, *l'Ecluſe*, & le *Fleſſingue*. Nous laiſſâmes donc le gros de l'armée à Calipatnam, & aiant le vent favorable, nous doublâmes promtement le cap de Comorin, où commence la côte ſeptentrionale de Malabar. Quand nous l'eûmes doublé, il fallut faire des bordées, parce-que le vent étoit contraire. Pendant-quelques jours nous eûmes du gros tems, des grains, des tourbillons de vent, de groſſes pluïes, des éclairs, des tonnerres.

Le premier de Décembre 1661. nous prîmes poſte devant Coylang, chaque vaiſſeau à une petite lieuë de l'autre, pour interrompre la navigation des habitans, des Portugais & des Malabres. Il ne ſe paſſa rien qui fût digne de remarque. On voioit ſeulement, dans la ville & ſur le rivage, les gens fort empreſſez à élever des batteries & à faire des retranchemens. Mais il n'y eut pas un ſeul bâtiment qui oſât paroître en mer.

Les travaux que les Portugais avoient entrepris de faire le long de la mer, furent bientôt interrompus. Car le cinquiême de Décembre toute l'armée parut, avec pavillons, flames, girouëttes & enſeignes, bruit de canon & de mouſqueterie, ſon de tambours, trompettes & autres inſtrumens d'une centaine de Laſcarins, ou ſoldats de Ceilon; & tous ces bruits & ſons confondus enſemble avoient quelque choſe de fort agréable, aumoins pour nous. Mais les Portugais comprirent par là qu'il falloit penſer à ſe défendre; & malgré toute leur vanité, & la ma-

niére dont ils ſavoient ſe vanter chez les Indiens, ils ne s'eſtimoient pas alors étre en ſeureté dans leurs villes-murées, & dans leurs fortereſſes.

Cependant ils ne laiſſérent pas de faire paroître de la réſolution, & de marquer qu'ils étoient en état de nous recevoir. Ils nous envoiérent d'abord quatre volées de canon, qui ne firent mal à perſonne, quoi-que nous fuſſions déja auſſi près du rivage qu'il étoit poſſible, aiant ancré à trois lieuës au Sud de la ville. Là nous voiions par notre travers une petite ville des Malabres nos ennemis, qui étoit défenduë par des retranchemens, des paliſſades, & du canon. La côte paroiſſoit toute garnie de beaux cocos chargez de fruits. On voioit tout proche de cette petite ville une belle riviére, aux deux côtés de laquelle il y avoit d'agréables païſages. En un mot, le païs de Malabar paroiſſoit être admirable.

La ville de Coylang, ou Coulang, eſt ſituée ſur une pointe de terre qui s'avance en mer. C'eſt une des premiéres villes que les Portugais aïent bâties dans les Indes. Il y avoit plus de cent-cinquante années qu'ils la gardoient. Les remparts, la ville & le rivage, étoient ombragez de grands cocos. Les habitans peu fidelles, ainſi que nos Hollandois l'avoient ſouvent éprouvé, ſur-tout depuis quelques années, qu'aiant pris la ville ſur les Portugais, & aiant vêcu paiſiblement avec le peuple, ſuivant les capitulations qui avoient été faites, ces perfides épiérent l'ocaſion, & aſſaſſinérent le Capitaine nommé Henri Gluwinck,

winck, un jour de Dimanche, qu'il étoit allé à la promenade hors de la ville, avec quelques Oficiers qu'ils massacrérent aussi. Après cela étant rentrez dans la ville, & soutenus par les Portugais, qui avoient fomenté cette conspiration, ils continuérent à tuer & à déchirer tout ce qu'il y avoit de gens de notre nation, & depuis ce tems-là les Portugais étoient demeurez maîtres de la place.

Comme nous nous préparions pour faire descente le lendemain, les Portugais se préparoient pour nous en empêcher. Mais il connurent bien-tôt qu'ils avoient perdu leur peine : car quand le tems marqué fut venu, la mer se trouvant calme, tous nos vaisseaux s'aprochérent du rivage, autant qu'il fut possible ; on passa dans chaque navire tous les canons d'un bord, c'est-à-dire, du côté des terres ; on fit des croupiats, & toute l'armée étant en ligne ocupa un grand espace, d'où l'on prétendoit battre si-bien le rivage, que personne n'oseroit y paroître.

Ce fut le septiême de Décembre, sur le midi, par un tems clair & sérein, & par un Soleil très-ardent, que le Général van Goens, l'Amiral, les Commandeurs, enfin tous les Oficiers & les troupes, s'étant embarquez dans les petits bâtimens, nagérent vers le rivage, après une fervente priére qui fut faite par l'un des Pasteurs ; & pour favoriser leur descente l'artillerie fit un feu terrible. Mais comme en aprochant, on ne remarqua pas qu'il y eût lieu de craindre la résistance que les ennemis faisoient, on cessa de tirer. Dès-que les troupes furent à terre, on les fit ranger en ordre

de bataille, pour aller ataquer les batteries des Portugais. Mais ils les avoient abandonnées, & s'étoient retirez ſans ſe mettre ſeulement en défenſe.

Les troupes du débarquement conſiſtoient en vingt-ſept compagnies de ſoldats, quelques compagnies de matelots, d'ouvriers & de Laſcarins volontaires, qui avoient voulu avoir part à cette expédition; de-ſorte qu'il y avoit quatre mille hommes, ou à-peu-près. Ils furent diviſez en trois brigades, & comme ils étoient en ordre ſur le rivage, pour marcher à Coylang, un déſerteur Négre ſortant d'un bois vint les joindre.

Il fit raport au Général, qu'il y avoit à une lieuë de là, ſur le chemin de la ville, une armée de ſept à huit mille hommes, Portugais & Malabres, qui s'étoient avantageuſement poſtez ſous de grands arbres, proche des villages des Négres, où ils ſe tenoient clos & couverts pour nous ſurprendre, & nous ataquer dans notre marche, derriére une batterie au-delà de laquelle il nous falloit paſſer; & qu'on prétendoit enſuite faire joüer le canon ſur nous, pendant-qu'on nous ataqueroit avec toutes ſortes d'autres armes, & qu'on tâcheroit de nous mettre hors d'état de plus inſulter les places des Portugais, ni celles des Naïros.

On parlera ſi ſouvent des Naïros, que je croi qu'il ſera bon d'expliquer un peu plus clairement quelles ſont leurs qualités, & quelles ſont leurs forces.

Les Naïros ſe piquent fort de Nobleſſe, & s'eſtiment plus que tout le reſte du monde, après

après le Roi & leurs Prêtres. Ils ſont puiſſans & robuſtes, hardis, fiers, orgueilleux, grands ennemis des Chrétiens, auſſi-bien que de la charité & de l'humilité. Ils ne peuvent ſe marier, mais il leur eſt permis de coucher avec les femmes & avec les filles des autres Malabres; permiſſion dont ils ſe ſervent ſouvent, car ils ſont fort luxurieux & fort brutaux. Pendant-qu'ils ſont couchez avec une femme, ils laiſſent leurs boucliers & leurs ſabres ſur le ſeüil de la porte, & lors-que le mari arrive, & qu'il voit ces armes, il ſe retire, & laiſſe là le Naïro, ſans le troubler en aucune maniére.

Les gens du plus bas ordre, comme les artiſans, les païſans, les pêcheurs, ſont obligez de ſe retirer vîte, quand ils les voient venir, ſi-non le Naïro, en paſſant, les jette à terre, & par cette raiſon, ils crient ſouvent en marchant *Po*, *Po*, qui ſignifie, *Gare*, *Gare*.

Ils ont la direction des armes, dans l'éxercice deſquelles ils ſont inſtruits dès leur jeuneſſe, ſi-bien qu'ils les manient fort-adroitement. On les éxerce auſſi à la *Ramaſſe*, où ils s'étendent, ſe courbent, ſe dardent, ſe renverſent les membres, en ſautant, en tournant, en luttant, pour ſe les rendre ſouples; & ils s'y acoutument dès l'âge de ſept ans. Par ce moien ils deviennent éfectivement fort adroits à l'eſcrime & à la lutte, & leur forces même s'augmentent. Ils paſſent leur vie dans la profeſſion des armes, & obſervent à la guerre preſque un auſſi bon ordre que les Européens. Ils ſe ſervent d'arcs, de fléches, de mouſquets,

& savent manier le canon. Ils font eux-mêmes leur méche, leur poudre, & leurs fusils dont les canons sont bien-forts.

Ils vont presque nuds au combat, n'aiant rien de couvert que les parties naturelles. Ils sont ou jaunes, ou noirs. Ils ont assez de poil, & la peau assez lustrée, parce-qu'ils s'oignent d'huile exprès. Ils ont les cheveux longs, & nouez sur la tête. Les bouts des oreilles leur pendent jusques sur les épaules, & sont percez. Ils ont les ongles extrémement longs, & c'est là une des marques de leur noblesse.

Dans les combats, ils savent chercher leur avantage par la fuite, sachant quon ne les peut atraper. Car ils sautent avec une adresse & une promtitude incroiable, ou plutôt ils volent par-dessus haies, barriéres & fossez, autravers des halliers, des marais, des étangs; puis ils fondent sur leurs ennemis à l'impourvu, & du côté qu'ils ne sont pas atendus. Ils savent fort-bien se servir de leurs boucliers pour leur défense. Leurs plus grands éforts se font par les coups de main: ils sont moins propres à tirer, parce-qu'ils ne visent pas bien, & la plupart de leurs balles vont en l'air.

Quand il le faut, & qu'il n'y a pas lieu de se servir des ruses de la fuite, ils se tiennent fermes dans leurs postes, & ne lâchent point le pié. Ils vont hardiment au feu, & se jettent au travers des sabres & des balles. Mais aussi pour cet éfet ils usent d'amfion; ce qui les rend comme forcenez, par la vertu de cette composition, qui trouble le cerveau.

Leurs Commandans sont nuds comme eux, n'aiant

n'aiant non-plus qu'un morceau de toile de coton autour de leur ceinture, qui pend en bas: mais ils ont des braſſelets d'or ou d'argent au-deſſus du coude. Les Princes & les Rois même de Malabar, qui ſont toujours environnez d'une groſſe Cour de ces Naïros, ne ſont pas autrement vêtus quand ils ſortent. Les forces de ces Rois ſe meſurent par le nombre des Naïros qu'ils peuvent mettre en campagne. Si quelqu'un de ces Héros vient à être maltraité, ou tué, tous les autres le vangent avec une fureur extrême. Ils portent toujours leurs armes avec eux, & en font parade dans les ocaſions; comme étant toujours prêtes pour le ſervice de leur Roi.

Sur le raport qu'avoit fait le déſerteur dont il a été parlé ci-deſſus, notre armée s'étant un peu plus avancée, on campa au commencement de la nuit. Le lendemain matin tous les vaiſſeaux levérent leurs ancres, & côtoïérent le rivage par un beau tems, une mer unie, & un petit vent qui venoit de la côte. Lors-qu'ils furent droit par le travers de notre armée de terre, ils firent moins de voiles, pour s'acommoder à ſa marche, & s'aprocher peu-à-peu de la ville, juſques-à-ce qu'ils fuſſent vis-à-vis de la premiére batterie que les Portugais avoient faite ſur le rivage.

Alors leur canon commença de joüer ſur nous: mais nos petits bâtimens s'étant avancez juſqu'au bord du rivage qui étoit en écore, nous fîmes un ſi grand feu ſur leurs batteries, que la furie de ceux qui les ſervoient, parut diminuer. Ils firent auſſi un grand feu de la ville, & des retranchemens qui étoient

au-dehors. Dans ce tems-là nos troupes s'aprochérent de la premiére batterie, non pardevant comme les ennemis se l'étoient imaginé, & comme on auroit fait si l'on n'eût pas été averti, & elles trouvérent l'armée des Naïros postée sous les grands arbres, & renforcée de Portugais & de métifs.

Dès-qu'ils virent paroître nos gens, ils allérent les ataquer avec une grande furie. Les Hollandois les reçurent courageusement, & en abattirent beaucoup à coups de mousquets. Cette premiére charge fut vigoureuse de part & d'autre. Ensuite les intrépides Naïros s'avancérent, nonobstant le feu des nôtres; ils les joignirent, & tâchérent de les rompre. Mais nos rangs étoient tellement serrez, que ceux qui s'en aprochoient, bien-loin de les faire ouvrir, tomboient par terre, & leur faisoient des remparts.

Dans ce moment il fallut cesser de faire feu sur les vaisseaux, parce-qu'on auroit tué amis & ennemis, pendant-qu'ils étoient ainsi engagez les uns avec les autres, dans le bois de cocos. Les ennemis étoient fermes comme des piliers & animez jusqu'à la fureur, par le moien de l'amfion qu'ils avoient pris, & avec leurs grands sabres ils hachoient tous ceux qu'ils pouvoient joindre.

Cependant les bataillons Hollandois aiant eu ordre de s'ouvrir d'eux-mêmes, on fit joüer de petites piéces de campagne qui étoient deriére eux, chargées à cartouches, & elles firent tomber un grand nombre des guerriers nuds, au milieu desquels elles donnoient. Mais ceux qui étoient derriére, au-

lieu

lieu de se rebuter, sautoient legérement pardessus les corps morts, & chargeoient toujours sans s'ébranler. Au fort de l'action, un Sous-commis nommé Dublet, s'étant un peu tenu à côté, y perdit la tête que les Malabres lui coupérent.

Enfin on fit un si grand carnage des Naïros, que nonobstant la rage dont ils paroissoient possédez, ils se rompirent; ils lâchérent le pié, & s'enfuirent en confusion. Nos gens prirent aussi alors le sabre à la main, & les poursuivirent assez loin, en bon ordre, laissant le champ de bataille tout couvert de morts, qui avoient reçu la recompense de leur perfidie: car il entra un esprit de vangeance dans le massacre que nos gens en firent. La cruelle boucherie que ces malheureux avoient faite depuis peu d'années de leurs compatriotes à Coylang, qui étoit comme présente à leurs yeux, par la vuë des lieux où elle avoit été faite & des bourreaux qui avoient trempé leurs mains dans un sang innocent, les animatellement qu'ils n'épargnérent personne.

Les ennemis étant dispersez, nos gens se rendirent maîtres de leurs retranchemens, & des batteries qu'ils avoient faites hors de la ville & dans les Négreries, qui étoient au bord de la mer, où l'on trouva plusieurs pierriers, des fusils, des sabres, d'autres armes; mais peu de poudre. Les habitations des Malabres étoient vuides; tout s'en étoit fui.

De notre côté, nous n'eûmes que treize hommes de morts, & trente de blessez. La brutalité des Naïros fut encore une des causes

de ce qu'il en fut tant tué. Car ils alloient avec une aveugle fureur se jetter eux-mêmes sur la pointe des armes qu'on leur présentoit où au-devant des armes-à-feu qu'on leur tiroit, de-sorte qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner que la terre en fût jonchée.

Nos gens aiant fini leur poursuite, se retirérent promtement des négreries, & du bois de cocos, de-peur d'embuscade, & d'y être surpris par quelque endroit à quoi ils ne se seroient pas atendus, & ils retournérent sur le rivage, où ils menérent des brebis, des bœufs & d'autre bêtail, qu'ils avoient butiné. Quand ils y furent arrivez, ils se régalérent d'un festin sans aprêt, faisant rôtir des quartiers entiers de ces bêtes, même avec la peau & le poil, sans les avoir écorchez. Les broches étoient de bois qu'on tailloit sur le champ, ou-bien l'on y faisoit servir les épées; & les piques encore teintes de sang humain, servoient de landiers. Le bois de cocos fournit des noix pour ce repas, s'y en étant trouvé beaucoup de mûres, dont l'agréable liqueur étancha la soif qui pressoit les soldats.

Après ce festin, l'armée se remit en ordre de bataille, afin de poursuivre sa victoire, & aiant marché le long du rivage, elle s'aprocha des murailles de Coylang. Sur la marche on brûla plusieurs maisons des Négres, qui servoient de retraites aux Naïros, & comme elles étoient bâties de matiéres fort combustibles, on les réduisoit promtement en cendres.

Les Portugais continuoient à faire joüer les batteries de la ville sur nos vaisseaux, dont quelques-uns avoient moüillé l'ancre à la portée

tée de leur canon. Mais quand ils virent nos troupes arriver, enseignes déploïées, tambour battant, leur ardeur commença de se refroidir; car ils connurent bien qu'ils n'étoient pas en état de se défendre par mer, ni par terre.

Ils firent donc sortir deux Malabres, nuds & noirs, avec une banniére blanche, & une lettre adressante à notre Général, par laquelle ils ofroient de rendre le place, mais sous des conditions qu'on ne vouloit nullement leur acorder. Ainsi l'on renvoia, sur l'heure même ces bruns Ambassadeurs, & l'on continua de faire les aproches.

Au retour des deux Malabres, l'épouvante se mit si-fort parmi les Portugais, qu'ils abandonnérent la ville, & se retirérent avec leurs familles plus avant dans les terres, cachant leur fuite autant qu'il leur fut possible. Ainsi ils gagnérent le bois de cocos, où le combat s'étoit donné, & où ils se joignirent à ce qui s'étoit rallié de Naïros, qui espéroient encore nous repousser, & nous contraindre à faire une honteuse retraite; tous les habitans du Roïaume de Coylang, dont le Roi tient sa Cour assez loin des côtes de la mer, étant afectionez aux Portugais, & ennemis des Hollandois.

Sur cette esperance ils envoiérent leurs femmes, leurs enfans, & les femmes esclaves devant eux, à Cochin, & rassemblérent le plus vîte qu'ils purent, une nouvelle armée de Naïros, ne se promettant pas moins que de nous detruire, ou de nous renvoier aux lieux d'où nous étions venus.

Notre

Notre Général voiant que perſonne ne paroiſſoit pour faire réſiſtance, fit filer ſes troupes, aprés midi, dans la ville, qui étoit toute vuide. On y planta le pavillon du Prince, & ceux des autres Puiſſances des Provinces Unies, & l'on tira un coup de canon, pour marque de victoire.

Ainſi l'on prit la place facilement, mais ſans faire aucun riche butin, les Portugais aïant fait promtement tranſporter à Cochin tous leurs meilleurs éfets. Il y avoit encore ſept Egliſes bâties de pierre, grandes & ſpacieuſes, y aïant des autels dans quelques-unes, des chambres en ſouſpente, des galeries, des apartemens, un grand nombre de petites chambres comme des cellules, & quelques quarrez de pré tout-proche, pour ſervir au blanchiſſage du linge.

Mais il n'y avoit qu'un petit nombre de maiſons dans la ville. Les principales ruës & les édifices étoient tombez en ruine, depuis la décadence des Portugais dans les Indes; & l'herbe, les halliers mêmes y avoient creu. Les ſerpens, les crapaux & d'autres pareils inſectes, faiſoient leurs retraites dans les maſures.

Le lendemain, les vaiſſeaux ancrérent auſſi proche du rivage qu'il fut poſſible : car on y trouvà tant de dangers ſous l'eau, & d'écueils à fleur d'eau & au-deſſus, que quatre des plus legers bâtimens qui s'étoient trop aprochez de terre, touchérent. Ils culérent ſi horriblement, à-cauſe des briſans, qu'il ſembloit qu'ils allaſſent ſe fendre, & l'on en eut toute la peur. Le nôtre en étoit un, & nous

voïions

voïons déja des piéces de la quille qui s'en étoient séparées, & qui flotoient sur l'eau: de-sorte qu'il y avoit aparence qu'il se feroit des ouvertures, ou du moins de petites voies d'eau par-dessous, qui empliroient bien-tôt le fond de cale, & nous feroient couler bas, d'autant-plus aisément que le vaisseau étoit fort-chargé de ris, & qu'il étoit par-tout mal étanché, & presque ébarouï.

Dans cette fraieur, nos matelots aiant couru aux pompes, ne remarquérent pas qu'il y eût plus de voies d'eau qu'auparavant. Aussitôt on déferla les grandes voiles, & les aiant orientées, pour faire soufler le vent de terre dedans, le vaisseau passa sur les roches, comme en les raclant, & fut remis à flot. Les autres aiant fait la même manœuvre, eurent aussi le même succès. Quand nous nous fûmes un peu éloignez de ces dangers, nous laissâmes tomber l'ancre tout-proche de Coylang.

Un vieux Portugais, qui avoit été un des habitans de la ville, & qui s'en étoit fuï comme les autres, y revint bien-tôt avec sa femme & ses enfans, demandant pour une seconde fois à y faire sa demeure, comme il l'avoit demandé la premiére fois que nous l'avions prise. On y consentit, & on lui donna même une belle maison.

Après avoir passé deux jours tanquillement dans Coulang, le Géneral van Goens, jugeant à propos de disperser de bonne heure les nouveaux corps de troupes, que les ennemis pourroient former, fit choix de mille hommes, à la tête desquels il se mit le dixiême de Décembre,

cembre, & sortit de la place. Il rencontra plusieurs négreries & bourgs, qui étoient entourez de petites palissades, & aiant passé dans le bois de cocos, il s'avança dans la plaine, pour aller ataquer subitement & à l'impourvu l'armée des Naïros, qui grossissoit & qui étoit commandée par le Roi de Coylang, sous la direction des Portugais.

Il marcha donc avec tant de diligence, qu'il découvrit bien-tôt les ennemis, & les chargea comme il avoit fait la premiére fois. Le combat aiant duré assez longtems, les Nairos furent encore mis en desordre, & il y en eut beaucoup de tuez comme ils fuïoient. Les Hollandois emportez par l'ardeur du combat, les poursuivirent jusqu'au palais du Roi, qui avoit fui avec les autres. Ils trouvérent auprès de ce palais un Pagode où il y avoit une Idole dorée. Là les Nairos s'étant ralliez voulurent reprendre le combat, espérant que leur Idole les animeroit, qu'elle les prendroit en sa protection, & leur feroit obtenir la victoire.

Mais ce même endroit fut celui où arriva leur entiére défaite. Ceux qui restérent, se séparérent & se dissipérent en fuïant; si-bien que de cette armée assez nombreuse on ne vit plus paroître personne après midi. Le Général s'en retourna victorieux dans la ville, & on y emmena un butin assez considérable, entre-autres deux piéces de canon de fonte, deux de fer, & dix autres plus petites. On eut trente hommes de morts & trente-quatre de blessez. On prit soin d'enterrer les morts.

Le

Le vingt-quatriême de Décembre, on célébra cette grande victoire dans la ville de Coylang, & sur les vaisseaux, par des priéres publiques & des actions de graces qu'on rendit à Dieu. On donna aussi la sainte Communion dans une des Eglises, à ceux qui étoient Réformez.

Après-qu'on eut donné les ordres nécessaires pour la seureté de Coylang, on se mit en état de tourner du côté du Nord. On détacha sept navires, sous le commandement de Roothaas, pour aller prendre poste devant la ville de Cochin, & le reste de l'armée devoit les aller joindre le jour suivant. Mais on ne peut pas si-bien compter sur les expéditions de mer, que sur celles de terre. Il s'éleva une tempête si-furieuse, que tout le monde crut périr, & l'on ne craignit pas moins que de voir nos vingt-quatre vaisseaux se briser contre une multitude de rochers qui étoient assez proches, ou être engloutis dans les flots.

Cet orage nous surprit tout-à-fait à l'impourvu : car nous étions dans le cœur de l'Eté, puis-que c'étoit le dix-neuviême de Décembre, l'Eté commençant sur la côte de Malabar, au mois de Septembre, ou vers le quinziême du mois, & il dure jusqu'au mois de Mars, ou tout-au-plus jusqu'au mois d'Avril. L'Hiver, de-même, commence à l'un de ces deux derniers mois, & dure jusqu'à celui de Septembre & d'Octobre, quoi-que les arbres & les plantes demeurent vertes toute l'année.

On ne voit point non-plus de gelée, de grêle, ni de nége ; mais on a presque tous les jours

jours de groſſes pluïes, des tourbillons de vents, des travades, des broüillards, des nuages épais. Au-contraire l'Eté eſt toujours beau; le tems eſt clair & ſérein; les raïons du Soleil fort-chauds; & les nuits ſont froides, ou du-moins bien-fraîches, à-cauſe des vents de terre, qui ſouflent du Nord-eſt, pendant la nuit, avec aſſez de force.

Mais de jour, ſur-tout après midi, un vent agréable, qui vient de la mer, rend l'eau tout-à-fait calme & unie; de-ſorte qu'il arrive très-rarement, ou qu'il n'arrive preſque jamais, qu'on ait en Eté ſur cette côte ni orages, ni grains, ni vents forcez. Ainſi comptant ſur cette diſpoſition du climat, & ne ſoupçonnant pas ſeulement qu'il pût ſurvenir aucun gros tems, nous ne craignions pas d'aller terre-à-terre, & quand nous en fûmes ſurpris, nous étions à l'ancre ſous un cap, qui étoit environné de mille rochers.

Nous prétendions donc quitter inceſſamment ce moüillage, & remettre à la voile. Mais il ſe leva un vent de Nord, qui forçant de plus en plus, & étant acompagné d'un air chargé, paſſa bien-tôt au Nord-oüeſt, puis il ſauta tout d'un coup à l'Oüeſt, au commencement de la brune, & incontinent après au Sud-oüeſt, où il s'arrêta & excita une horrible tempête pendant toute la nuit, qui fut extraordinairement obſcure. Cependant nous étions ancrez le long d'une côte mal-ſaine, vers laquelle le vent nous pouſſoit, & qui nous environnoit tellement qu'à-peine quelques-uns de nos vaiſſeaux ſe trouvoient à une portée de mouſquet du rivage qui étoit encore,

écore, & des rochers qui le bordoient.

L'orage aiant donc monté au plus haut point où il pouvoit être, & les houles agitant nos vaiſſeaux d'une maniére qui ne ſe peut exprimer, nous eûmes encore en notre particulier, un autre inconvénient. Lors-que la tempête commença, tout notre gros canon étoit aux ſabords, qui étoient preſque à-fleur d'eau, à-cauſe de la quantité de ris que nous avions chargé à Coromandel. Notre vaiſſeau étoit fort-mal étanché d'eau, & de toute la flote il n'y en eut pas un qui ſe tourmentât plus. Les ſabords & les haubans étoient non-ſeulement preſque toujours à fleur d'eau, mais ſouvent ſous l'eau, & les vagues qui paſſoient au-travers tomboient ſur le haut pont; ce qui nous obligea de nous retirer ſur le bas pont, parce-que nous étions déja dans l'eau juſqu'aux genoux. Les cofres, les cabanes, les toneaux, les canons, les fûtailles tout étoit renverſé, & rouloit pêle-mêle; & tout cela ſe paſſoit à minuit, durant une obſcurité ſans égale.

Nous avions encore trois ancres, tant grandes que petites, que nous moüillâmes toutes dans cet extrême péril, comme étant le ſeul moien que Dieu nous laiſſât entre les mains, qui pût contribuer à nous ſauver. Pour nos ſabords, les diligens mariniers les avoient fermez, lors-qu'après un travail incroiable, & un grand péril, ils en eurent retiré les canons, & qu'ils les eurent éguilletez le mieux qu'il leur fut poſſible, mais non-pas tous ſi-bien, qu'il ne s'en fût encore démarré quelques-uns. Les autres pompoient de toute leur force,

force, ou puiſoient l'eau avec des ſeillaux; & ce fut ainſi que ſe paſſa cette cruelle nuit.

Le matin du jour ſuivant, il nous ſembla que le vent ſoufloit encore avec plus de violence qu'il n'avoit fait, & que les houles alloient s'unir avec les nuages. On eut une peine extrême à mettre bas les màts de hune, qui étoient demeurez hauts juſques alors; ce qui fit encore plus rouler les vaiſſeaux; mais en même tems ils s'en trouvoient un peu plus en ſeureté. Comme il ſe démarroit à tout moment quelque canon, on prit de nouveaux cordages pour les éguilleter extraordinairement, ſi-bien qu'ils demeurérent enfin dans leurs amarres, pendant-que généralement tout le reſte de ce qui étoit à bord, fut bouleverſé; ce qui ne cauſa pourtant aucune rupture de bras ou de jambes à perſonne, & l'on peut dire que ce fut un vrai miracle.

Ce même jour-là, il y eut un grand nombre des chaloupes ou des autres petits bâtimens, qui étoient à la toüe des grands vaiſſeaux, dont les hanſiéres ſe rompirent, & ils allérent ſe briſer contre les rochers, ou contre le rivage. Les matelots, qui étoient dedans pour les garder, périrent miſérablement, ſans qu'on pût les ſecourir. Le navire *La Maiſon de ville d'Amſterdam*, chaſſa ſur toutes ſes ancres, & aïant paſſé miraculeuſement entre pluſieurs rochers, il fut pouſſé dans un chenal, & s'y arrêta ſur des roches, où la violence des houles & des briſans ſe trouvoit amortie, par le moien des rochers qui l'environnoient, & le garentiſſoient d'une partie de la fureur des vents. Cependant il donnoit encore des culées

lées sur la roche avec tant de force, que l'équipage ne pensoit pas seulement qu'on le pût sauver, & chacun ne faisoit plus de vœux ni d'éforts que pour se conserver la vie.

En éfet il s'y fit une grande ouverture, & incontinent il fut si-plein d'eau, qu'il enfonça sur de petites roches, & y demeura coulé bas d'eau, tirant le canon coup sur coup, pour obtenir des secours qu'il étoit impossible aux autres de lui donner.

L'*E'rasme* chassa tout-de-méme, & passa aussi au-travers du banc de rochers de Coylang, qui s'éléve jusqu'au-dessus de l'eau, d'où, par une grace particuliére de la Providence de Dieu, le vaisseau sortit encore, & fut pousé au large. Le feu prit jusqu'à trois fois au *Cheval marin*, mais on eut le bonheur de l'éteindre toujours. Ainsi l'on avoit le feu & l'eau à combattre, ou plutôt l'on avoit à soutenir la violence de l'un & de l'autre. Chacun de son côté étoit en péril, & pour dire la vérité, la meilleure partie des forces des Hollandois, se trouvoit alors bien près d'être entiérement détruite; car ce que nous avions laissé de gens à terre, seroit bien-tôt tombé entre les mains des ennemis, & auroit été exposé à leur risée comme à leur barbarie.

C'étoit donc bien des lieux profonds que nous criions alors à Dieu, & que ceux qui étoient dans la ville y crioient aussi, aiant tenu l'Egliſe ouverte, & passé tout le jour en priéres. L'orage aiant continué jusqu'à l'entrée de la nuit, il commença de s'apaiser. La force du vent diminua; l'air se déchargea; & la mer se calma peu-à-peu.

Nous

Nous avions auſſi perdu un des petits bâtimens qui étoient amarrez à notre vaiſſeau, & il avoit enfoncé. Le matelot qui étoit dedans, étant venu à la nage juſqu'à la hanſiére où il avoit été amarré, la ſaiſit, & ſe ſauva.

Enfin dès qu'il fut poſſible, on toüa les vaiſſeaux, pour les éloigner du rivage, & l'on y racommoda tout ce qu'on put, après avoir rendu graces à Dieu de la délivrance qu'il nous avoit acordée, lors-que nous avions perdu toute eſpérance de ſalut. Enſuite nous retirâmes auſſi *la Maiſon de ville d'Amſterdam*, de deſſus les roches où il étoit échoüé, avec ſix piés d'eau qu'il y avoit déja dans le fond de cale.

La ſaiſon preſſoit, & il falloit ſe hâter de faire tout le plus néceſſaire du radoub, pour aller promtement à Cranganor & à Cochin. Ainſi notre Général ſe rembarqua, laiſſant le Capitaine Burchare Kockx, & le Commis G. Nyhof, pour commander la garniſon de Coylang. Après cela tous les vaiſſeaux aiant mis à la voile le jour de Noël 1661. nous courûmes la bande du Nord, le long de la côte des Indes, & allâmes moüiller l'ancre à la rade du Roïaume de Calicoulang, où aiant expédié promtement ce qu'on y avoit à faire, on remit à la voile. Mais on y laiſſa la flûte *Elbourg*, pour charger le poivre qui ſe trouvoit au comptoir Hollandois, & le mener à Suratte.

Enſuite nous continuâmes notre route, rangeant la côte de Malabar, & du Roïaume de Percatti, ou Porca, & dès-que nous l'eûmes dépaſſé, nous découvrîmes la forte ville de Cochin,

Cochin, par le travers de laquelle nous paſſâmes ſur le midi, en louvoiant. Mais nous y laiſſâmes trois navires pour empêcher la navigation, & qu'il n'y entrât aucun vaiſſeau.

Les Portugais voiant notre armée, arborérent leurs enſeignes ſur les tours & ſur les murailles. Ils avoient dans la riviére deux ou trois petits bâtimens qu'ils toüérent juſqu'à la ville, & il y avoit auſſi un petit vaiſſeau Anglois. Nous ne fîmes aucun acte d'hoſtilité, & aiant continué notre route vers le Nord, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Cranganor le premier jour de l'An 1662. & nous mîmes tous les pavillons, afin-qu'on ne pût douter que les vaiſſeaux ne fuſſent Hollandois.

La ville de Cranganor eſt ſituée à cinq lieuës de Cochin, au Nord, à une lieuë de chemin dans les terres. Une groſſe riviére paſſe le long de cette place, du côté qui regarde la mer, & il y a de l'autre côté de belles plaines cultivées, des étangs, des campagnes couvertes de verdure.

L'autre ville de Cranganor, qui apartient aux Malabres, eſt ſituée dans un lieu très-agréable, environnée de grands cocos, & n'eſt pas éloignée du Cranganor des Portugais, mais en deçà, & un peu plus proche de la mer. Pour dire la vérité c'étoit la ſeule ville de Cochin qui avoit été la cauſe de l'armement, mais il n'étoit pas aiſé de la prendre: il auroit fallu beaucoup de troupes pour l'environner, & en former le ſiége. Néanmoins nous avions déja la ville de Coylang, qui étoit au Midi:

nous avions pour ami & allié le Roïaume de Calicoulang ; de-sorte que de ce côté-là il n'y avoit point d'espérance pour Cochin de recevoir du secours, ni des vivres.

Mais du côté du Septentrion, les Portugais en pouvoient beaucoup recevoir de Cranganor. C'est pourquoi il falloit nécessairement s'en emparer avant-que de les ataquer dans leur plus considérable forteresse, afin de couper le passages aux secours qui pourroient leur venir de Cananor, de Goa, & d'ailleurs.

Dès-que nous eûmes jetté l'ancre, le Samorin, ou Empereur de Malabar, le Roi de Cranganor Malabre, & d'autres Princes Noirs de ces païs-là, vinrent avec leurs suites, au milieu de l'armée, visiter le Commandant & Amiral Général Goens à son bord. Ils déclarérent qu'ils étoient toujours nos amis, comme ils avoient été les années précédentes, & ennemis des Portugais, promettant au Général de le guider par des chemins commodes, pour aller ataquer promtement Cranganor du côté des terres ; de fournir des vivres & des rafraîchissemens à notre armée, & de la grossir d'un bon nombre de Nairos. Car ils se plaignoient fort de la maniére dont les Portugais continuoient à en user envers eux, & ils disoient qu'ils souhaitoient de tout leur cœur que notre expédition eût un heureux succès.

Le Général répondit avec beaucoup de civilité au Samorin & aux autres Princes Malabres, & leur dît qu'il espéroit les garantir à l'avenir des insultes des Portugais, ou qu'aumoins il y feroit son possible. Cette réponce

les

les aiant satisfaits, ils ne le furent pas moins du salut qu'on leur fit à leur départ, qui fut de neuf coups de canon.

Le 2. Janvier 1662. les troupes débarquérent, & le Général distribua encore son armée en trois corps, l'avant-garde, le corps de bataille, & l'arriére-garde, qui furent commandez par les mêmes Oficiers, qui les avoient conduits à l'expédition de Coylang. Elles marchérent sous les cocos, dont les chemins étoient bordez, sur les terres de Cranganor Malabre, à la vuë du Samorin & du Roi, qui les reçurent très-favorablement, & aiant passé devant le palais & devant la ville, jusqu'à une campagne ouverte, où il y avoit de grandes plaines, elles campérent sur le soir à la vuë des Portugais, & assez proche des murailles de leur Cranganor.

En mon particulier, je reçus ordre du Chirurgien Major de l'armée, de passer du *Lion Rouge*, où j'étois, au bord du Général, c'est-à-dire, de *l'Arbre qui porte la Noix Muscade*, avec mon cofre & mes hardes, pour y faire la fonction de premier Chirurgien. Mais à peine notre armée fut-elle dans le Roïaume de Cranganor, qu'on m'envoia un nouvel ordre, qui fut de débarquer, & de la suivre, avec tout ce qui me seroit néceſſaire pour travailler à ce qui regardoit ma profession.

Je fis donc mes afaires à la hâte, & m'étant mis, sur le soir, dans un petit bâtiment, avec des rameurs, nous gagnâmes encore, avant le coucher du Soleil, l'embouchure de la grande riviére de Cranganor, que nous remontâmes au clair de la Lune, par une assez

grande froidure, & avec le moins de bruit qu'il étoit poſſible. Car la riviére étoit encore ouverte pour les Portugais, & les bâtimens de Cochin allant toujours à Cranganor, nous craignions d'en rencontrer quelqu'un.

Vers le minuit nous fûmes à l'aiguade, qui étoit l'endroit par où nos gens portoient des vaiſſeaux à notre armée, qui en étoit campée aſſez proche, les choſes dont elle avoit beſoin. Quand nous fûmes à terre nous nous trouvâmes fort embaraſſez, n'aiant point de guides, & ne ſachant de quel côté il falloit aller. Dans ce doute nous cherchâmes un des plus grands arbres, pour nous mettre deſſous, juſques-à-ce qu'il fît jour.

Dès-que nous y fûmes, nous entendîmes, le bruit d'un nombre de gens, & ne ſachant ſi c'étoit des amis ou des ennemis, nous nous tenions clos & couvers. Mais les aiant ouï parler, nous reconnûmes bientôt que c'étoit de nos gens, & même le Commandant Roothaas avec quinze ſoldats, qui aiant aperçu un bâtiment qui paſſoit le long du rivage, de l'autre côté de la riviére, avoit donné ordre qu'on fît feu deſſus.

Dans l'éxécution de cet ordre, il y eut un malheureux ſoldat dont le fuſil creva, & les éclats en volérent juſqu'à nous. Cet accident lui emporta trois de ſes doigts, & une partie de la main droite. On demanda vîte un Chirurgien. J'y courus avec deux autres, qui étoient auſſi avec moi; nous le penſâmes au clair de la Lune, & le laiſſâmes couché à terre, ſous un arbre, où il fut contraint de paſſer la nuit.

Quand

Quand il fut penſé, nous prîmes tous trois le chemin de l'armée, qui étoit aſſez difficile à trouver, ſur-tout pour des gens qui marchoient dans les ténébres ; & nous arrivâmes au quartier du Capitaine Godskens, qui s'étoit déja avancé tout-proche des murailles, & qui n'atendoit que le jour, pour ataquer les ennemis.

Dès-la pointe du jour on entendit ſonner les cloches de la place, ce qui étoit pour dire la Meſſe, comme ils avoient coûtume de faire tous les matins. Nous aperçûmes en ce moment, à quelle diſtance nous étions des rempars. Avant-que le Soleil fût levé, nous entendîmes le ſon des tambours, des trompettes, & la Muſique de nos Cingales, qui nous auroient réveillez, ſi les incommodités de nos gîtes nous euſſent permis de dormir.

D'un autre côté nous entendîmes des ſalves de mouſqueterie dans la ville, comme il s'en faiſoit dans notre camp, & les Portugais firent joüer, de toute leur force, leur canon ſur nous. Nos gens qui s'étoient avancez tout-proche des murailles, s'étoient imaginé qu'il n'y avoit plus qu'à les eſcalader, & qu'on emporteroit la place au premier aſſaut. Mais ils ſe trouvérent bien-loin de leur compte : car tous les dehors & les dedans de Cranganor étoient en ſi bon état, que pour le prendre, il falloit l'aſſiéger dans les formes.

Comme on en reconnut la néceſſité, on ne perdit point de tems : on fit mener à terre le gros canon, les mortiers, les bombes, les grenades, & toutes les machines dont on ſe ſert dans ces ocaſions, & l'on donna de l'o-

cupation aux matelots. On dreſſa des batteries, on ouvrit des tranchées, on fit les aproches. Pendant ce tems-là les Portugais ſe défendirent ſi-courageuſement, & la ville parut ſi-bien munie, qu'on connut qu'il n'y auroit pas peu de difficulté à s'en rendre maître.

Cependant le matin après notre arrivée, c'eſt-à-dire, de nous trois Chirurgiens, au quartier du Capitaine Godskens, nous allâmes le long des murailles & ſous le canon de la place, vers le quartier du Général, pour nous préſenter au Chirurgien Major, que nous trouvâmes en raſe campagne, à la diſtance de cent toiſes, ou un peu plus loin de Cranganor, ocupé à faire dreſſer un hopital pour les bleſſez. Les Cingales s'y emploiérent avec diligence, aportant des roſeaux, des bamboches, & de l'adap ou des branches de palmier, car on ne voioit à l'un des côtés de la ville que des plaines, ſans aucunes maiſons, tentes, ni huttes; & la riviére étoit à l'autre côté.

Notre Chirurgien Major ſe nommoit Henri Darſicour, & étoit originaire de Picardie en France. Il y avoit dix-ſept ou dix-huit ans qu'il ſervoit dans nos armées en Hollande, & aux Indes Orientales, aiant auſſi ſervi en France. Il étoit pénétrant, adroit, & diligent en toutes choſes, & particuliérement en ſon art, où il avoit une grande expérience. C'étoit lui qui, par ordre du Général, commandoit tous les Chirurgiens de l'armée, & les diſtribuoit ainſi-qu'il le jugeoit à propos.

Lors-que nous l'eûmes ſalué, il nous donna

nos

nos départemens, ordonnant à l'un de mes deux compagnons, nommé Abraham Baudarts de Zélande, & à moi, d'aller au quartier de Godskens, d'y servir sa brigade, de penser promtement tous ceux qui seroient blessez, & de les envoier à l'hopital, dès-qu'on auroit la commodité.

Nous reprîmes aussi-tôt le chemin du quartier du Capitaine Godskens, le long des murailles de la place, où nous nous établîmes en plein champ, à côté de nos tranchées, fort proche de la ville. Nous y fîmes une hutte de branches d'arbres & de brousailles, & la couvrîmes de feüilles de palmiers & de cocos. Quelque chétif que fût ce bâtiment, il nous mettoit la nuit à couvert de la rosée qui étoit fort grande, & nous garantissoit d'une partie de la rigueur du froid; & le jour il nous donnoit au-moins de l'ombrage, pendant l'ardeur du Soleil, qui étoit extrême.

La ligne de circonvallation étant faite, & les tranchées assez avancées, les soldats furent distribuez dans les ouvrages, & chacun eut son poste assigné. Outre cela, les plus legers de nos vaisseaux eurent ordre d'entrer dans la riviére, & on les toüa le plus haut qu'on put, afin de couper aux ennemis tout passage par eau. Enfin les batteries étant dressées on fit joüer le canon, pendant-que de leur côté les Portugais faisoient aussi le plus grand feu qu'il leur étoit possible.

Tout ce qui regardoit le siége étoit en bon état, & les travaux avançoient autant-qu'on le pouvoit désirer. Mais nous manquions de vivres. Le Samorin & les autres Princes

Malabres, qui étoient auſſi venus voir nos travaux, avoient promis, au commencement, de nous en envoier. Cependant on ne voioit paroître aucun de leurs Sujets pour en aporter, quoi-qu'ils ſeuſſent qu'ils ſeroient bien paiez; & comme on en avoit peu pris dans les vaiſſeaux, & qu'ils étoient conſommez, nous en étions entiérement dépourvus. En mon particulier je puis dire que dans tous les voiages que j'ai faits, je n'ai jamais tant ſoufert de la faim, que je ſoufris pendant les quatre ou cinq premiers jours que je fus à terre. J'avois porté de l'argent avec moi, mais pour tous vivres je n'avois pris que trois ou quatre biſcuits de Hollande, & un petit morceau de fromage. Ce ne fut pas de quoi me nourrir longtems, & je n'eus après cela plus rien à eſpérer. J'aurois de bon cœur donné un ducaton, & même tout ce que j'avois d'argent, pour un morceau de biſcuit moiſi, ſi j'en avois pu trouver.

Nous n'oſions pas, de jour, faire un pas hors de nôtre hutte; mais vers le milieu de la nuit nous allâmes ſur le bord de la riviére, & y aiant encore trouvé le petit bâtiment qui nous avoit amenez, nous preſſâmes tant les matelots, qu'ils allérent me querir le reſte d'un fromage de Hollande, que j'avois aporté de Batavia, avec un peu de biſcuit, & ils me le donnérent le lendemain. Je croiois recevoir encore du biſcuit de Batavia que j'avois de reſte, mais mon jeune eſclave Noir, que j'avois acheté à Négapatan, avoit fait fête en mon abſence, & invité d'autres jeunes eſclaves du Général, le page de ſa chambre, celui du

Sieur

Sieur Piedt, & quelques autres encore, & les en avoit régalez. C'étoit une proviſion que j'avois toujours conſervée pour le beſoin, avec quelques autres choſes, qui ſervirent toutes au régal de ces Meſſieurs.

La famine ne dura pourtant pas longtems; auſſi n'y auroit-il pas eu moien de la ſuporter au point où elle étoit. Le Général donna ſes ordres le plus promtement qu'il put, & l'on reçut des vivres des vaiſſeaux. On fit des reproches au Samorin & à ſes Princes, qui rejettérent la faute ſur leurs Sujets, diſant qu'ils n'oſoient venir au camp, de-peur qu'on ne leur fît des inſultes, quelque ſoin que les Princes euſſent pris de les aſſurer du contraire. Cependant le Samorin promit de les encourager encore, & de les porter à y venir.

Ce qu'il y eut de plus favorable fut d'avoir la liberté d'aller & de venir à Cranganor Malabre, & d'y acheter ce qu'on y trouvoit. Les Naïros s'aſſembloient auſſi, & promettoient de venir renforcer notre camp, pour nous aider à prendre la place. On ne les refuſa pas, mais on ſavoit bien que leur ſecours ne ſeroit pas d'une grande éficace.

Nos gens continuoient toujours leurs travaux, & les Portugais n'oſoient plus ſe montrer ſur leurs rempars, ſans eſſuïer une grêle de balles. Nos tranchées étant avancées juſqu'au point que nous pouvions entendre les injures continuelles que les Portugais nous diſoient, on éleva de nouvelles batteries, plus proche que les premiéres, & les ennemis, de leur côté, firent des ſorties tous les ſoirs, demi-heure après Soleil couché, ſe battant fort

bien, & marquant plus de courage que plusieurs de leurs compatriotes n'avoient fait ailleurs.

Ces sorties ne se faisoient pourtant que sur notre quartier. Ils n'alloient jamais ataquer ceux du Général & du Capitaine Roothaas; si-bien qu'il nous fut tué du monde, & il en fut aussi beaucoup blessé, qu'on pensoit en rase campagne, à la merci des coups des ennemis, & avec plusieurs autres incommodités, sur-tout pour les malades, que nous faisions aussi-tôt mener à l'hopital, par les Lascarins de Ceilon, qui étoient destinez à cet ofice. Mais les ennemis furent toujours repoussez; & souvent on les laissoit avancer, afin-qu'ils fussent plus exposez à notre canon, qu'on faisoit jouer alors, & qui leur tuoit quantité de gens.

Enfin nous vîmes arriver un assez gros corps de Naïros nuds & noirs, mais assez bien armez, que le Samorin nous envoioit. Ils allérent aux tranchées à leur tour, & y firent bien leur devoir, à leur maniére; mais ce n'étoit que de jour & pour peu d'heures. Quand ils tiroient de leurs fusils, leurs balles s'en alloient en l'air, car ils ne miroient point leurs coups; ils ne faisoient que tourner un peu la tête, & puis ils faisoient feu. Ils se servoient bien mieux des armes de main. Cela venoit de ce qu'ils n'étoient pas encore bien apris à manier les armes à feu, car d'ailleurs ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse, ainsi-que je l'ai déja dit, & nous en avons vu plusieurs fois des expériences.

Peu après leur venuë le Chirurgien Major m'aiant

m'aiant mandé, j'allai au quartier du Général, pour aider à servir l'hopital, où il y avoit beaucoup de malades. Quand j'y fus avec deux autres Chirurgiens qui y étoient déja, on nous les distribua par tiers, & notre tâche augmenta tous les jours. Les tranchées aiant été conduites jusqu'à la contre-escarpe que les Portugais avoient faite vers la riviére, où étoient postez des déserteurs Hollandois, qui comme une race dégénérée & infidelle, avoient autrefois abandonné leurs compatriotes, & passé du côté des ennemis, ils chantérent poüilles à nos gens, & vomirent mille injures contre eux; leur criant, entre autres choses, qu'ils s'ocupoient tous les jours à noüer des cordes & à élever des gibets pour les pendre.

Après quinze jours de siége, le Général fit sommer la place par un Trompette. On répondit qu'il restoit trop de sang dans les veines des Portugais, pour ne le pas répandre, avant-que de consentir à cette lâcheté, & à faire une telle infidélité à leur Roi. Après cette réponce on recommença les canonnades de part & d'autre.

Le lendemain quinziême de Janvier 1662. dès le matin, comme les cloches sonnoient pour apeller le peuple à la Messe, notre Général, qui ne croioit pas qu'une si petite place deût nous arrêter si-longtems, & qui savoit de quelle importance étoit ce delai, prit la résolution de faire donner assaut. D'ailleurs nos gens n'étoient guéres contens de demeurer si longtems en rase campagne. Le tems étoit alors excessivement chaud, & fort sérein,

la plupart des Portugais étoient à l'Egliſe, & l'on tiroit peu de la place.

De notre part, nous demeurâmes comme eux fort-tranquilles juſqu'à midi que tout fût prêt pour l'ataque. Nous laiſſâmes nos drapeaux aux lieux où ils étoient déja, ſur les retranchemens & ſur les batteries, afin de ne donner aucun ſoupçon; & l'on marcha ſans bruit vers l'endroit qu'un Noir originaire de ce même lieu, avoit marqué être le plus foible. Le Paſteur Philippe Baldeus fit la priére dans les tranchées, derriére une petite éminence, & incontinent après on fit joüer le canon d'un autre côté, on y parut en armes, & l'on y donna une fauſſe alarme.

Auſſi-tôt après on battit auſſi l'endroit où l'on vouloit donner, & à la faveur de la fumée on s'avança juſqu'aux ouvrages des ennemis: l'on monta juſques ſur le baſtion, où l'on trouva tant de réſiſtance, qu'il fallut ſe retirer. Les métifs & les Nairos qui gardoient ce poſte, ſe défendirent fort-bien. Mais nos gens aiant remonté une ſeconde fois, ſe battirent avec tant de courage, qu'ils traverſérent le baſtion, en chaſſérent les ennemis, & furent ſur le point d'entrer dans la place.

Là le combat recommença encore avec plus de vigueur, les aſſiégés faiſant des éforts incroïables pour repouſſer ceux qui les preſſoient. Le Gouverneur de la place, nommé Moor Urbano Fialho Fereira, fit des actions de valeur qui méritent qu'on ne les oublie pas. Il fut toujours à la tête de ſes gens, les animant par ſes paroles & par ſon éxemple, & leur vigou-

vigoureuſe réſiſtance dura juſques-à-ce que ce généreux Commandant fût tombé tout-percé de coups.

Ce fut alors que les ennemis lâchérent le pié, & ſe retirérent dans la grande Egliſe des Jéſuites, demandant Bon Quartier, & on le leur acorda. A l'inſtant les principaux ſortirent avec une banniére blanche, & ils obtinrent du Général une meilleure compoſition qu'ils n'avoient atendu, dans l'extrémité où ils étoient réduits : car il leur fut permis de ſortir de Cranganor, avec leurs femmes & leurs enfans. Une partie des ſoldats pria qu'on les fît tranſporter en Europe, & les autres furent bientôt après embarquez ſur nos vaiſſeaux, & menez à Goa faire le récit au peuple des pertes que les Portugais ſoufroient aux Indes, & qu'on lui cachoit ſoigneuſement.

Cet aſſaut coûta cher aux ennemis. Ils y perdirent près de cent-quatre-vingt-dix Blancs, un grand nombre de Naïros, d'eſclaves & d'autres domeſtiques. Il s'en étoit pourtant encore ſauvé une partie de l'autre côté de la riviére, d'où enſuite ils ſe rendirent à Cochin. Nous eûmes auſſi ſoixante & dix hommes de tuez, entre leſquels il y avoit pluſieurs bons Oficiers, & nous enterrâmes nos morts à Cranganor.

Pour nous autres Chirurgiens, nous fûmes d'abord ſpectateurs du combat, & nous en vîmes la premiére furie. Mais depuis la retraite que firent les nôtres du baſtion, juſqu'à la fuite des aſſiégez & la priſe de la ville, nous eûmes aſſez d'ocupation, aïant pour no-

tre part quatre-vingts bleſſez, dont les bleſſures étoient profondes, quoi-qu'il y en eût pourtant quelques-uns qui venoient eux-mêmes ſe faire penſer, & les autres étoient promtement aportez par les diligens & afectionnez Cingales.

Il y eut pluſieurs Capitaines dans ce nombre, auſſi-bien que des Lieutenans, & des Oficiers ſubalternes. Il y en avoit qui étoient bleſſez mortellement. Pluſieurs ſoldats & matelots avoient des membres brûlez par les grenades, & ils perdirent les uns une main, les autres un bras, les autres une jambe. D'autres avoient la tête, la poitrine, le ventre percez par les balles. Enfin nous en eûmes pour trois jours & trois nuits à travailler ſans aucun relâche, ſans dormir un ſeul moment.

L'hopital qu'on avoit fait en plein champ, pendant le ſiége, ſe trouvant beaucoup trop petit, & ne pouvant contenir la moitié des malades, il fallut mettre les autres à l'air, où le froid les faiſoit beaucoup ſoufrir la nuit, & où ils avoient pluſieurs autres incommodités. Mais dès-que la ville fut priſe, on nous donna une des plus grandes E'gliſes, qui y étoient au nombre de ſept, & les Laſcarins de Ceilon y tranſportérent promtement ces pauvres patiens, dont ceux qui pouvoient marcher tant ſoit peu, ne ſe firent point prier pour s'y rendre.

Il nous fut auſſi permis de faire chercher dans les maiſons, & d'enlever autant de lits des Portugais, qu'il en falloit pour les coucher. Cependant quelque grande que fût l'E'gliſe

l'Egliſe, elle ſe trouva encore trop petite; mais ceux qui n'y purent tenir furent portez dans les cellules & les apartemens des Eccléſiaſtiques, & comme nous ne pouvions fournir à les penſer, on nous envoia encore deux autres Chirurgiens pour nous aider.

Après la réduction de Cranganor, on célébra un jour de priéres publiques & d'actions de graces dans la ville & ſur les vaiſſeaux. Le dix-huitiême du même mois de Janvier 1662. le Samorin de Calicut, le Roi de Cranganor Malabre, & d'autres Princes, ſuivis d'une partie de leur brune Cour, vinrent dans notre Cranganor, pour féliciter le Général ſur l'heureux ſuccès qu'il avoit eu. Ils furent reçus au bruit du canon, & on leur fit voir les antiquités de la ville, car tout y paroiſſoit vieux; mais il y avoit pourtant pluſieurs choſes dignes de remarque, dont je parlerai dans la ſuite, lors-que je ferai une deſcription particuliére de tout le païs.

Les Princes Malabres parurent ſurpris de voir toutes choſes ſi-bien ordonnées, ſur-tout lors-qu'ils furent dans l'Egliſe qui nous ſervoit d'hopital, & qu'ils nous virent occupez à penſer tant de Négres, & le faire avec tant de ſoin. Au-moins cela nous parut à leur air. Ils furent en même tems étonnez de voir les bleſſures de quelques-uns, tant elles étoient grandes, & que pourtant nous ne deſeſpérions pas de leur guériſon. Ils firent auſſi paroître beaucoup de compaſſion des maux que les bleſſez ſoufroient.

Ils eurent encore un autre ſujet d'étonnement, qui fut de n'avoir pas perdu un de

leurs

leurs Naïros pendant le siége, ni à l'assaut qui fut donné. Car dans cette derniére ocasion ils ne furent ni apellez, ni commandez, ni avertis de la résolution qu'on avoit prise, parce-que le Général ne jugeoit pas à propos de se fier aux Malabres, qui auroient pu faire donner des avis aux assiégez par quelque déserteur qui se seroit glissé le long de la riviére, & auroit passé vers eux.

Dans les conversations que le Général eut avec ces Princes, il leur demanda comment se portoient leurs Naïros, & combien il y avoit parmi eux de morts & de blessez ? Ils ne savoient que répondre après les ofres qu'ils avoient faites de contribuer de tout leur pouvoir à la prise de Cranganor. Ils dirent pourtant que s'ils eussent été avertis du dessein qu'on avoit formé de donner l'assaut, les Naïros s'y seroient trouvez, & y auroient donné des preuves de leur valeur.

Mais comme c'étoit une afaire faite, où l'on n'avoit plus besoin d'eux, le Général, qui avoit ses vuës, après quelques autres discours, leur dît ; Hé-bien, illustres Princes, vous voiez ici des objets d'estime & de compassion en même tems, de généreux & afligez guerriers, qui ont versé leur sang avec courage, & qui se trouvent dans un pitoiable état, par leurs cruelles blessures. Ils ont exposé leur vie pour chasser d'ici vos anciens ennemis & les nôtres. Ils vous suplient de vous souvenir de vos promesses, & de les vouloir assister. Ils ont besoin de rafraîchissemens. Aïez, s'il vous plaît, la charité de leur envoier des fruits, des vivres & des denrées,

rées, qui ſont en abondance dans votre païs, afin-qu'ils puiſſent ſe rétablir, & vous rendre encore des ſervices auſſi-bien qu'à nous. Le Samorin & les autres Princes promirent de le faire, & de ſe ſouvenir d'eux.

Après avoir fait leur viſite, ils ſe retirérent, & ſortirent de Cranganor fort-ſatisfaits. On fit encore des décharges d'artillerie de deſſus les rempars, pour les ſaluer. Au-reſte ils tinrent parole, & envoiérent dès ce même jour-là, & les jours ſuivans, des poules, des brebis, des œufs, du lait, des herbages &c. pour l'hopital, dont les malades, & ceux qui les ſervoient, ſe trouvérent bien.

Nos gens ne demeurérent pas longtems en repos. Il fallut travailler à combler les tranchées, & à ruïner les travaux qu'on avoit faits: il fallut porter dans la place le canon, les mortiers, les paliſſades; aller querir dans nos navires les choſes qu'on devoit laiſſer ſur le lieu; éteindre le feu qui étoit encore en quelques maiſons, par l'éfet de nos mortiers; reparer les murailles & les rempars. Les Portugais bleſſez, à qui l'on avoit promis quartier, furent portez avec nos malades, dans la même Egliſe, & penſez comme ces derniers.

Outre pluſieurs autres bleſſures qu'avoit reçuës le vaillant Gouverneur Moor Urbano Fialho Fereira, il avoit un jambe rompuë. Comme il n'y avoit pas de fort-bons Chirurgiens parmi ſes gens, notre Chirurgien Major alla prendre ſoin de lui. Mais quelque peine qu'il ſe donnât, il ne put le ſauver, & ce brave homme mourut quelque tems après.

Notre

Notre Général, qui ſavoit honorer la vertu par-tout où elle ſe trouvoit, même dans ſes ennemis, lui fit faire d'honorables funérailles, telles que les méritent ceux qui ſervent fidellement & courageuſement leurs Princes.

Les lâches transfuges qui avoient abandonné l'interêt de leur Patrie & leurs compatriotes, & qui les années précédentes aiant déſerté à Ceilon & ailleurs, s'étoient donnez aux Portugais, & avoient été envoiez à Cranganor, auroient à leur tour mérité un traitement digne de leur perfidie. Mais il n'en tomba qu'un entre nos mains à la priſe de cette ville. Les autres avoient paſſé la riviére, pour s'enfuir à Cochin, & il en avoit été tué quelques-uns.

Ce miſérable qu'on ſaiſit, prit un ton de ſupliant, & demanda grace. Mais perſonne ne fut d'avis de la lui faire. Le cœur de ces ingrats étoit trop mauvais, & les nouvelles injures qu'ils nous avoient dites, les menaces qu'ils nous avoient faites de gibets, méritoient bien qu'on en fît un éxemple. On chercha donc quelqu'un de ces gibets, ſans qu'il s'en trouvât un ſeul ni au-dedans de la ville, ni au-dehors, où on le pût atacher. Ainſi on ordonna aux Charpentiers, d'en faire promtement un, & quand ils l'eurent planté ſur une éminence, tout-proche de la ville, on y alla pendre ce ſcélérat, dont la corde rompit deux fois, & à la troiſiéme il demeura ſuſpendu en l'air, pour y ſervir d'exemple à ceux qui jetteroient la vuë ſur lui, tant qu'il y demeureroit.

Il y avoit auſſi eu deux de nos ſoldats, qui s'étoient

s'étoient mis en chemin, pour aller se rendre aux ennemis. Mais aiant été poursuivis & atrapez ils furent tout-de-même condamnez à être pendus, & menez pour cet éfet au pié de la potence, où ils en furent quittes pour la peur; car on leur fit grace. On les envoia dans l'hopital, afin qu'on leur ouvrît la veine, pour prévenir l'éfet que la fraieur pouvoit faire en eux. Ce fut moi qui les saignai, & je trouvai que cet éfet étoit fort grand dans l'un, & beaucoup moindre dans l'autre. Cependant ce premier disoit, si on l'en vouloit croire, qu'il avoit vu le Ciel ouvert, & les Anges prêts à y conduire son ame.

Les ordres néceſſaires aiant été donnez pour la conservation de Cranganor, le Général voulant profiter du tems, passa la riviére avec le reste de son armée, & s'en alla dans l'isle Vaipin, qui a environ cinq lieuës de long, commençant au côté septentrional de la riviére de Cranganor, & finissant au côté méridional de la riviére de Cochin, Roïaume dont elle est dépendante. Les habitans nous firent beaucoup de caresses, nous regardant comme des gens qui venoient les délivrer du joug des Portugais, leurs anciens ennemis.

Les vaisseaux remirent aussi à la voile, & laissérent Cranganor, pour s'aprocher de Cochin, & en fermer les passages par mer. Cette ville est longue, & située le long du rivage méridional de la riviére du Roïaume du même nom de Cochin, le bout de la ville s'étendant jusqu'au bord de la mer, qui lave ses murailles, & n'étant séparé de l'isle Vaipin que par la riviére.

La

La flote étant venuë à l'endroit de la riviére où l'eau commençoit à être douce, & étant par le travers de la ville, on trouva dans l'isle une Eglise Portugaise, & un grand édifice qui apartenoit à l'Evêque. Aussi-tôt on entreprit d'y bâtir un fort, qui fut nommé le Nouveau Fort Orange. Il fut en état dans très-peu de tems, & dès-qu'on y eut dressé les batteries, on les fit joüer sur la place; car c'étoit l'endroit où la riviére étoit le plus étroite, de-sorte que du nouveau fort d'Orange les coups de mousquet pouvoient porter jusques dans Cochin. Les Portugais firent tous leurs éforts, pour s'opoſer à la construction du fort, mais ils ne purent l'empêcher.

Lors-qu'on y eut porté des munitions de bouche & de guerre, le Général, qui voioit que c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire en cet endroit, puis-que la riviére se trouvoit entre-deux, apliqua tous ses soins à chercher des voies de passer à terre, & d'enfermer aussi la place de ce côté-là. Il laissa donc huit cents hommes dans le nouveau fort; & fit rembarquer, pendant la brune, le reste des troupes, pour aller débarquer de l'autre côté de la ville.

A notre égard, je veux parler des Chirurgiens, nous demeurâmes encore quinze jours à Cranganor, pendant lequel tems la bonté du climat secondant nos soins, la plupart des malades guérirent, & les autres vinrent à se porter beaucoup mieux. Ainsi il y en eut une bonne partie qui se tint prête pour aller avec nous à l'armée. Nous en reçûmes aussi l'ordre, & celui de nous rendre à la rade de Cochin,

chin, où les vaisseaux étoient. La flûte *Hilversum* vint à l'embouchure de la riviére de Cranganor, pour nous prendre à son bord, & nous y transporter. Nous nous embarquâmes donc, au nombre de soixante & dix personnes, & laissâmes les autres dans l'hopital, entre les mains de deux Chirurgiens, jusques-à-ce qu'ils fussent mieux rétablis, & qu'ils pussent nous suivre.

En descendant la riviére, nous voïions encore en divers lieux des corps des Naïros du parti des Portugais, qui flotoient sur l'eau. Nous rejoignîmes l'armée dès le soir même, & à l'instant je passai à bord du *Vlielandt*, où je préparai un nouveau cofre de médicamens, pris au magasin de ceux qu'on avoit aportez de Hollande.

Ce fut alors qu'on remit à la voile pour transporter les troupes de l'autre côté de Cochin, & l'on navigea jusqu'à quatre lieuës le long de la côte. Là on laissa tomber les ancres, & l'on se prépara pour débarquer le lendemain.

Dès que le Soleil fut levé le Roi de Cochin Malabre, car il y avoit aussi un Cochin Malabre & un Cochin Portugais, vint librement dans un petit bâtiment, & avec peu de suite, à bord du Général van Goens, & lui ofrit son secours pour cette expédition, & des rafraîchissemens pour ses troupes, l'assurant en même tems d'une fidélité inviolable. Mais c'étoit à-condition qu'en passant sur ses terres, il ne seroit rien gâté, pillé, ni ravagé.

Ce Prince étoit le véritable & légitime

Roi

Roi de Cochin. Mais les Portugais, qui avoient reconnu qu'il avoit du panchant pour notre nation, l'avoient empêché de joüir de la ſucceſſion qui lui apartenoit, & avoient fait tomber le pouvoir ſouverain entre les mains de la vieille Reine ſa Tante, qui étoit dans leurs interêts, & qui par-conſéquent nous étoit fort contraire. Néanmoins ce Roi, qui étoit bien-fait de ſa perſonne, de bonne humeur, & fort-careſſant, étoit aimé de tous ſes Sujets, hormis des principaux Naïros, & chacun lui rendoit toujours le reſpect qui lui étoit deu.

Le Général lui acorda tout ce que les interêts de notre nation lui pouvoit permettre, ſous la promeſſe que le Roi fit, de nous montrer de bonne foi les chemins les plus faciles pour aller à Cochin, & de nous faire aporter des vivres, en les paiant bien.

Quand il ſe fut retiré, le débarquement ſe fit, & dès-que le Général fut à terre, le Roi revint acompagné ſeulement d'un Bramin, & l'embraſſa de tout ſon cœur, avec toutes ſortes de marques de joie & de franchiſe. Ses armes étoient un bouclier long, & un ſabre nud au poing. Il n'étoit vêtu que de toile blanche de coton, & ſeulement depuis les hanches juſqu'aux chevilles des piés, aiant le reſte du corps nud, ſelon la mode du païs.

Ses cheveux étoient comme ceux des femmes de l'Europe, noüez en boucles derriére la tête, auſſi à la maniére des Naïros, & il avoit des anneaux d'or avec des pierreries dans les bouts de ſes oreilles, qui lui pendoient fort-bas. Il en avoit auſſi aux bras, & aux doigts.

Son

Son corps, qui étoit nud depuis la ceinture en haut, étoit entouré d'une chaîne d'or. Il étoit d'une belle taille, puissant, agile, d'un esprit souple & adroit, d'une humeur gaie. Il entendoit fort bien le Portugais. Il avoit la peau assez blanche, ou au-moins tirant sur le blanc; & il paroissoit avoir environ trente-quatre ans. Son Bramin, ou Brameni, avoit aussi une toile de coton tournée autour du corps, depuis la ceinture en bas, & le reste étoit nud.

Le débarquement étant fait, l'armée fut divisée en trois brigades, & commandée comme elle l'avoit été au siége de Cranganor. Elle marcha le long du rivage, presque toujours sous des cocos. Sur le midi, on trouva une fort agréable Aldea, ou petite ville, habitée par des Malabres, où nous fîmes halte sous les cocos qui l'environnoient, à-cause de l'insuportable chaleur du Soleil, contemplant avec plaisir la campagne, dont les champs, les viviers, les promenades, tout étoit séparé par des rangées de diverses sortes d'arbres fruitiers, ou-bien en étoit bordé.

Les habitans avoient pris la fuite; mais sur la parole du Roi & de son Bramin, & sur les assurances que nous leur donnâmes d'en bien user, ils revinrent. Le Roi fit aussi paroître beaucoup d'ardeur à chercher & assembler les Naïros & les Bramins qui étoient ses amis: il les amena au Général pour lequel ils se déclarérent, de quoi le Roi parut fort-satisfait, & il en marqua sa joie par plusieurs caprioles qu'il fit, à leur mode; ce qui ne lui fit pourtant rien perdre de sa gravité dans

le

le reſte, agiſſant d'une maniére à s'atirer du reſpect, quoi-que familiére & careſſante.

Le Général fit défendre dans tous les rangs de faire aucun tort, ni inſulte, aux perſonnes, aux biens, aux maiſons, aux fruits, ni à quoi que ce fût. Après cela l'on vit revenir le peuple, les familles entiéres, de leurs retraites, & la peur étant paſſée chacun étoit curieux de voir l'armée des Chrétiens Hollandois, qui venoit pour chaſſer les Portugais qu'on regardoit comme ennemis, & dont on ſouhaitoit fort l'éloignement, afin de recouvrer l'ancienne liberté, & de n'être plus dans leur dépendance.

Sur les trois heures après midi, la plus grande chaleur du jour commençant à paſſer, on continua la marche, tambour battant, enſeignes déploiées. Nous trouvâmes ſur le rivage des retranchemens que les ennemis avoient faits, pour s'opoſer à la deſcente, qu'ils croioient que nous ferions plus proche de la ville. Mais nous ne laiſſâmes pas d'avancer juſqu'à une petite lieuë de la place, ſans trouver de réſiſtance.

Là nous vîmes une grande Egliſe Portugaiſe, bâtie à l'honneur de S. Jaques, un peu éloignée du rivage, & en raſe campagne, au milieu d'une multitude de cocos, entourée de pluſieurs maiſons, & de petites habitations, ce qui rendoit le lieu tout-à-fait agréable. Dès le matin, les habitans s'en étoient fuis. Mais ſur la parole de leurs voiſins, & ſur les avis du traitement qu'on leur avoit fait, ils revinrent auſſi.

Comme la nuit aprochoit, nous nous retirâmes

râmes dans l'Eglise & dans le village. Pour les Portugais qui y demeuroient, ils s'en étoient allez à Cochin, & y avoient porté leurs meilleurs éfets. Ainsi l'Eglise étoit bien-fermée, quoi-que vuide: mais nous seûmes bien l'ouvrir. Les reliques de S. Jaques ou du moins son image, & tous les autres marmousets, avoient été soigneusement ôtez, & transportez avec le reste du bagage. Les maisons, les presbytéres, tout étoit vuide, & le soldat n'y trouva rien à piller.

Sur le soir, un vieux Portugais, avec sa femmes & deux belles filles, en âge d'être mariées, vint demander à parler au Général, auquel il dit qu'il y avoit plusieurs années qu'il habitoit en ce lieu-là, comme libre, sans être engagé au service de ceux de sa nation, & sans avoir pris part aux guerres qu'elle avoit euë; qu'il prioit qu'on ne lui fît aucune insulte, ni à sa femme, ni à ses filles, & qu'on le laissât dans sa maison. Le Général lui aiant acordé sa demande, il repassa au-travers de l'armée, & s'en retourna chez lui.

Le lendemain matin il revint se jetter aux piés du Général, & lui dire avec beaucoup de douleur, que des soldats étant entrez par force chez lui, avoient violé ses filles. S'il eût pu faire connoître ces misérables, leur crime leur auroit assurément coûté la vie. Mais comme il ne put donner aucune marque qui les pût faire reconnoître, il fallut qu'il s'en retournât sans la consolation de les voir châtier.

Néanmoins on peut dire que cet homme

avoit été fort imprudent. Car il pouvoit venir seul trouver le Général, & laisser ses filles dans un lieu écarté, ou du-moins dans sa maison, sans les faire passer & repasser avec lui, comme en montre, avec toutes leurs parures, au milieu des troupes; y aiant beaucoup d'aparence que si les soldats ne les eussent point vuës, & qu'elles n'eussent point excité leurs desirs, ils n'auroient pas pensé à les aller chercher.

L'armée aiant passé la nuit en ce lieu-là, elle reprit sa marche dès-que le jour parut, & pour cet éfet les troupes retournérent vers le rivage. Les vaisseaux faisoient leurs manœuvres suivant les mouvemens de l'armée, & s'avançoient à-proportion. Nous vîmes l'Egliſe de S. Jean, qui étoit sur notre route, à une portée de mousquet de la ville, toute en flammes, les ennemis y aiant mis le feu, pour empêcher que nos gens ne s'y logeassent, & qu'ils n'y fissent des ouvrages pour battre la place.

Comme nous parvînmes jusqu'à cette Egliſe, sans trouver aucune résistance, & qu'elle brûloit encore, nos gens éteignirent le feu, pour conserver ce qui restoit de ce bâtiment, & l'on trouva encore des retraites & du couvert dans quelques endroits des apartemens qui l'environnoient. Car pour l'Egliſe, elle étoit presque toute brûlée, quoi-qu'elle parût avoir été belle & grande, & que les murailles fussent de pierre, & épaisses comme celles d'une fortereſſe. Elle étoit justement à l'entrée d'un bois de cocos, & s'étendoit vers le rivage. Entre le pié de sa

muraille & le bord de l'eau les Portugais avoient fait un grand retranchement, garni de paliſſades ; ce qui nous fit croire que d'abord ils s'étoient propoſé de nous arrêter là, & de nous y diſputer le paſſage.

Mais depuis, s'étant trouvez trop foibles pour éxécuter ce deſſein, ils avoient ſeulement eu le tems de brûler l'Egliſe, ſans pouvoir ruïner leur ouvrage, que notre Général conſerva auſſi, pour la défenſe de l'aiguade, à quoi il jugea que le lieu étoit propre, & afin d'y faire aporter de deſſus les vaiſſeaux les choſes dont on auroit beſoin. Pour cet éfet les vaiſſeaux y vinrent jetter l'ancre, & s'en aprochérent autant-qu'il leur fut poſſible.

De ce lieu l'armée paſſa dans une campagne toute découverte, les ennemis faiſant un grand feu ſur elle, de deſſus leurs rempars. Mais par bonheur leurs plus gros boulets paſſoient par-deſſus nous têtes, & alloient tomber parmi des arbres, qui étoient derriére nous. Ainſi nous nous aprochâmes de la place à leur vuë, & nous paſſâmes enſuite ſous de grands cocos, qui nous donnérent lieu de nous avancer preſque juſqu'au pié de la muraille, ſans que nous cruſſions en être ſi-proches. Quand nous nous en aperçûmes, nous reculâmes un peu, de-peur d'être là trop à l'avantage des ennemis, avant-que chacun eût ſon poſte aſſigné, & nous prîmes quelque repos, aſſis ſous la verdure, à l'ombre des cocos, qui nous garantiſſoient un-peu de l'ardeur du Soleil.

La ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais poſſédaſſent aux Indes Orienta-

les, après Goa. Elle n'eſt pas large, mais en longueur elle a pour une demi-heure de chemin, en tirant vers les terres; duquel côté étoit auſſi le palais de la vieille Reine, & les principaux Pagodes des Malabres Idolâtres, aſſez proche d'une bonne aiguade.

Ce fut là que la plupart des Naïros du Roïaume de Cochin, ſous la conduite de leur vieille Souveraine, à la ſollicitation des Portugais, s'aſſemblérent, & formérent une aſſez puiſſante armée, pour nous combattre, quoiqu'on leur eût fait déclarer que nous ne faiſions la guerre qu'aux Portugais, que nous ne ferions inſulte à qui que ce fût qu'à eux, que la Reine, ſes Nairos & ſes Sujets, pouvoient demeurer en repos, & compter qu'on ne toucheroit à rien qui leur apartint.

Mais ces forcenez Naïros, qui dans le fonds n'aimoient point-du-tout les Portugais, ſe laiſſérent animer par leurs inſtigations, & ſe mêlérent dans cette guerre, ſans raiſon, & ſans qu'ils y euſſent aucun interêt. Ils aſſemblérent donc leurs forces, & vinrent en furieux pour nous ſurprendre par-derriére, à l'impourvu, s'il leur étoit poſſible. C'eſt pourquoi leur Roi chaſſé nous exhorta fort de ne rien entreprendre contre la place, que nous ne les euſſions réduits à la raiſon, afin-que nous fuſſions en ſeureté de ce côté-là, & qu'ils ne fuſſent plus en état de ſecourir Cochin d'hommes & de vivres.

Le Général aiant goûté cet avïs, fit partir à petit bruit les deux tiers de l'armée, pour aller les ataquer. Nous les rencontrâmes dans le lieu & dans l'état qu'on nous avoit marqué.

qué. En nous voiant ils se mirent en ordre de bataille, & vinrent au-devant de nous, comme de vrais furieux, après avoir pris beaucoup d'amfion, ne reculant ni pour les coups de piques ou de sabres, ni pour les balles de mousquet, & tenant ferme jusques-à-ce qu'ils tombassent à terre.

Ils poussérent donc vigoureusement, aiant en même tems quelques piéces de gros canon qui tiroient, & sur tout coupant & tranchant avec leurs grands sabres de bataille, qui avoient de longs manches au-lieu de poignées, qu'ils tenoient des deux mains, & dont ils frapoient d'estoc & de taille. Ils tuérent ainsi beaucoup de nos gens, & il y en eut encore plus de blessez.

Ce combat se fit assez proche du palais des Rois qui étoit bâti de pierre & de chaux, fort exhaussé, & où il y avoit plusieurs beaux apartemens. Quelque vigueur que les Naïros marquassent, nos gens en tuérent un si-grand nombre qu'ils furent enfin contrains de lâcher le pié, & de s'enfuir dans leur Pagode & dans le palais, où se trouvant en la présence de leur Idole de qui ils atendoient du secours, & sous les yeux de leur Reine, ils se ralliérent, & reprirent le combat.

Mais toutes ces circonstances ne leur servirent de rien. Il falloit que leur Idole fût irritée contre eux, où qu'elle ne fût pas sensible à la compassion: car nos troupes les poursuivirent jusques dans le Pagode, & dans le palais, & ils entrérent dans tous les deux. Les Naïros firent face, & se défendirent de nouveau avec beaucoup de courage. Cepen-

dant on en tua toujours, & ils furent à la fin contrains de vuider les sales & les chambres, de sauter par les fenêtres, & de tâcher de se sauver par la fuite. Ainsi nos gens demeurérent maîtres du palais.

Il y eut plus de quatre-cents Naïros de tuez. Les murailles étoient teintes de sang, & les corps morts étoient épandus dans les ruës, autour du palais & du Pagode. Je vis un de nos soldats tirer son épée pour percer encore de quelques coups un Naïro prêt à expirer. Je le blâmai, & il me répondit; Pourquoi ne le ferois-je pas, ces chiens-là m'ont bien coupé le nez. En éfet la chose étoit ainsi; mais par le moien des remédes je lui fis revenir quelques chairs, & il eut encore un petit bout ou une forme de nez.

Il y avoit parmi les morts Malabres plusieurs de leurs principaux Commandans: il y en avoit aussi des Roïaumes voisins, qui étoient plus avant dans les terres. Le reste des Naïros étoit dispersé, & avoit pris la fuite de côté & d'autre.

On trouva dans le palais, du gros canon, de la poudre, du plomb, des fusils, des sabres, & d'autres armes & munitions de guerre. Ceux de nos soldats qui furent les plus âpres au pillage, firent un assez bon butin de pendans-d'oreilles, d'anneaux & de chaînes d'or, de diamans. La cupidité qui est devenuë naturelle aux enfans d'Adam, parut ici; car on les voioit diligens à couper les doigts & les oreilles des morts, pour en tirer les ornemens qui y étoient.

Pour empêcher la corruption de l'air, on fit de

de grandes fosses, où l'on entassa ces corps, afin de les y enterrer. D'ailleurs il ne fut fait aucun outrage, ni insulte, au-moins qui soit venuë à ma connoissance, aux gens de métier, païsans, pêcheurs, ou autres habitans Malabres, non-pas même dans la fureur du combat. Aussi ne s'en étoient-ils point fuis. Il y en avoit beaucoup de postez en divers endroits, pour être spectateurs de l'action, & ils ne parurent nullement s'interesser à la perte des Naïros.

Il n'y eut donc que la vieille Reine qui fut faite prisonniére par un jeune Gentilhomme, nommé Henri de Rhede, qui étoit Enseigne, parce-qu'elle favorisoit trop hautement les Portugais. Néanmoins le Général lui donna la vie, & ordonna même qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Aussi le Roi qu'elle avoit comme détrôné, intercéda-t-il généreusement pour elle, & il n'oublia pas que toute injuste qu'elle fût, elle étoit pourtant sa Tante. Cependant on la mit sous une seure garde, parce-qu'on ne se fioit point en elle, & non à-cause de sa beauté, car c'étoit une vieille & fort-laide femme. Elle étoit pourtant parée de chaînes d'or & de joïaux, qui brilloient admirablement sur sa noire peau. Son palais fut donné au Roi notre ami, mais on y laissa deux compagnies de soldats en garnison pour un tems.

Après cette action, la part qu'on nous fit du butin à nous Chirurgiens, fut de nous envoier un grand nombre de blessez à penser, que les Lascarins transportérent ensuite dans l'Eglise de St. Jean, qui leur servit d'hopi-

tal ; & pour les morts, dont la plupart étoient hachez en plusieurs piéces, de coups de sabres, on les enterra.

A-peine toutes ces choses furent-elles achevées, qu'il vint un exprès en diligence, aporter nouvelles de la part de la brigade qu'on avoit laissée proche des murailles de la ville, que les Portugais, aiant apris que nous étions engagez d'un autre côté, avoient fait une sortie sur elle. Mais ils avoient été vigoureusement repoussez, & contrains de rentrer dans la place, sans que nos gens eussent perdu un seul homme. Pour des blessez il y en eut quelques-uns qu'il falloit aller penser, & j'y fus envoié.

Ceux-ci furent aussi menez dans l'Eglise de St. Jean. Mais comme elle avoit été presque toute brûlée, il n'y eut point de place pour les mettre tous à couvert. Pour nous, qui étions en santé, nous couchions à l'air, ou à-demi cachez sous des pans de murailles penchans, & qui menaçoient ruine. Une partie des troupes qui avoient été à la bataille, étant aussi revenuë, elle fit comme nous, & se coucha sur l'herbe, sans tentes.

Le lendemain, le Général nous aiant fait donner avis qu'il jugeoit à propos d'aller à l'assaut, chacun de nous Chirurgiens, prépara les choses dont les blessez pourroient avoir besoin. Il prit cette résolution, parce-que le tems le pressoit, & que la mousson des pluïes étoit prête à venir. D'ailleurs les forces qu'il commandoit étoient trop diminuées par les combats qu'elles avoient donnez, & par les garnisons qu'il avoit fallu laisser dans les places

ces

ces qu'on avoit prises: de-sorte qu'on ne pouvoit pas tenir longtems le reste exposé à coucher à l'air, & à d'autres fatigues qui les auroient fait succomber.

Ces raisons l'obligérent à entreprendre de réduire Cochin promtement, & par assaut. La prise que nos gens avoient déja faite du palais de la Reine de Cochin Malabre, les encourageoit, & les faisoit résoudre à une entreprise qui requéroit plus de gens qu'ils n'étoient. Ainsi le bout de la ville fut marqué pour l'endroit où l'on iroit faire l'attaque. C'étoit le matin d'un Dimanche, & lorsque la priére fut faite, le Capitaine Major Pierre Was, eut ordre d'aller avec ses gens, à la tête des autres, commencer l'assaut.

Dès-que le Soleil fut levé, on alla donner l'alarme à un autre endroit des murailles, & presque en même tems on ataqua aussi celui qui étoit indiqué. Les assiégez avoient eu avis du dessein, & étoient sur leurs gardes. Ils se trouvérent donc en si grand nombre au lieu où on les ataquoit, qu'ils enfermérent presque au milieu d'eux nos gens, qui avoient déja franchi quelques vieilles murailles, & s'étoient avancez jusques dans le fauxbourg, ou autrement la vieille ville; & qui chargeoient toujours pour tâcher de pénétrer dans la ville même, dont cet endroit-là paroissoit être le plus foible, à-cause des vieilles murailles & des vieux bâtimens qui y étoient tombez en ruïne.

Nos soldats aiant percé au-delà de ces ruïnes, s'étoient déja introduits dans quelques maisons de Portugais. La résistance des en-

nemis aiant augmenté en ce lieu, on s'y battit vigoureusement de part & d'autre, ce qui n'empêcha pas que les nôtres ne poussassent encore plus avant, & ne crussent emporter la ville. Aussi y en eut-il quelques-uns qui chantoient déja victoire, mais avec trop de précipitation; car les ennemis aiant mis le feu dans les maisons où ils étoient entrez, ils se trouvérent pressez d'un côté entre les vieilles murailles ou masures, les feux, les flammes, la fumée; & de l'autre côté les Portugais les chargeoient, de-sorte qu'il falloit reculer, quoi-que la chose fût bien difficile.

En éfet on avoit autant & plus de besoin de courage, de prudence & de précaution, dans cette retraite, qu'on n'avoit eu dans l'assaut. Le vaillant Major Was y reçut deux coups de mousquet, qui le firent tomber mort. Le Général reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui retrousoit son chapeau, & en eut les cheveux brûlez, sans toutefois qu'il en fût blessé. Le Sr. Roothaas ni les autres Commandans ne se trouvérent pas dans un moindre péril. Mais enfin, ils écartérent les Portugais, & se firent un passage. Ainsi cette afaire se termina moins malheureusement, qu'il ne sembloit qu'elle devoit faire, lors-que l'incendie commença.

Nous y perdîmes pourtant beaucoup de braves gens, & on nous amena un grand nombre de blessez, dont il y en avoit d'estropiez. Quoi-que nous fussions contrains de nous retirer, nous demeurâmes encore maîtres d'une petite partie du fauxbourg. L'armée afoiblie fut de nouveau divisée, comme à l'ordinaire, en

en trois brigades, & l'on résolut de continuer le siége encore quelques jours, & de serrer la place. Dans ce dessein, on aporta tous les utensiles nécessaires pour les travaux, on ouvrit la tranchée, on dressa des batteries.

Roothaas fit poster sa brigade au bout de la ville qui est proche de la riviére, où l'assaut avoit été donné. Godskens prit poste le long du rivage de la mer & de l'Eglise de Saint Jean; & le Général eut son quartier entre les leurs, proche de l'Eglise de S. Thomas, qui avoit été bâtie par les Portugais, dans une grande place, & qui étoit fort exhaussée, construite de pierre & de chaux, suivant leur loüable coutume, en faveur des Chrétiens de S. Thomas dont il sera parlé ci-après, qui y faisoient leur service.

Le Général fit alors choix de cette Eglise, pour servir d'hopital, & y aiant aussi-tôt fait mener les malades, nous nous y établîmes. Car on fit aller fort vîte toutes les afaires de ce siége, pour le finir en peu de tems, de quelque maniére que ce fût. D'un autre côté les Portugais tiroient sans cesse sur nous, pendant-que nos gens battoient leurs murailles, & faisoient souvent tomber des pans d'Eglises, de tours, de maisons. On faisoit même des bréches aux murailles, que les assiégez reparoient avec tant de promtitude & d'adresse, qu'à-peine y paroissoit-il très-peu de tems après.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour nous, fut que la plupart des têtes qu'ils abattoient, étoient celles de nos plus braves Officiers, ou bien ils les blessoient dangereusement. Le

Pasteur Baldeus, homme dévot, assidu, & d'un zèle infatigable, venoit deux fois la semaine dans l'hopital, & y faisoit un Sermon aux malades. Outre cela il y avoit les Consolateurs ordinaires, qui leur faisoient tous les matins & tous les soirs une édifiante priére, & qui alloient sur jour parler à chacun d'eux, & leur départir des consolations selon le besoin qu'ils en avoient, outre plusieurs autres soins qu'ils leur rendoient avec beaucoup de charité.

Les Portugais, & les déserteurs qui étoient avec eux dans Cochin, y faisoient les mêmes imprécations contre nous & nous chantoient autant d'injures qu'on avoit fait à Cranganor. D'abord nos gens s'étant mis sur le pié de leur répondre, le Général qui le sut, le leur défendit.

Cependant il venoit tous les jours à notre camp un grand nombre de Malabres, Sujets du Roi notre ami, qui nous aportoient des denrées à vendre, & le marché tenoit dans la place qui étoit autour de l'Eglise de S. Thomas. On proposa aussi aux Malabres de reconnoître leur Roi légitime, & ils ne s'en firent point presser. Ils le proclamérent & lui rendirent hommage avec beaucoup d'afection, lui prêtant le serment de fidélité.

Le Général alla l'en féliciter, & il fut reconnu Roi dans le païs comme dans notre armée. Il avoit avec lui sa Cour, ses Gardes, plusieurs joüeurs d'instrumens, & tous ces gens là parurent armez de lances, de boucliers, de sabres, même d'armes à feu. Il étoit aussi plus magnifiquement vêtu qu'à l'ordinaire,

c'est-

c'eſt-à-dire d'une toile de coton blanche, extrémement fine, avec pluſieurs chaînes d'or autour de ſon corps, & de beaux joïaux en divers endroits. Le palais que nous avions ôté à la vieille Reine & aux Naïros, lui ſervit pour faire ſa réſidence.

Pendant-que nous étions ocupez à pouſſer nos ouvrages, le Général eut avis que le Roi de Percatti, ou Porca, avoit aſſemblé ſix mille hommes, & qu'il étoit en marche pour venir nous prendre par-derriére, dans le tems que les Portugais feroient une ſortie ſur nous. Cet avis aiant été éxaminé & trouvé véritable, le Général ne jugea pas que les malades deuſſent demeurer plus longtems dans l'Egliſe de S. Thomas, & l'on prépara celle de S. Jean le mieux qu'on put, pour les y mettre.

En atendant qu'elle fût prête, nous demeurâmes expoſez au danger : car comme nos troupes étoient autour des murailles de la ville, celles des Malabres de Percatti, qui étoient en marche, pouvoient nous ſurprendre & nous égorger tous. Le Général qui en eut peur, y pourvut autant qu'il lui fut poſſible, & nous envoia deux compagnies de ſoldats. Mais c'étoit peu de choſe pour nous guérir de l'inquiétude où nous paſſions les nuits. Enfin l'Egliſe de S. Jean étant prête, nous nous y retirâmes.

Après trois ſemaines de ſiége, le Général fit ſommer la ville par un Trompette. La réponce du Gouverneur nommé Ignatio Sermento fut „Que la place lui aiant été con„fiée, il eſpéroit la bien garder, & la con„ſerver à ſon Maître le Roi de Portugal.

Alors on recommença de tirer de part & d'autre.

Sur ces entrefaites les assiégez reçurent en plein jour un secours de monde, & de toutes sortes de munitions, qui venoient de Goa; ce qui n'étoit pas difficile, à-cause de la quantité d'eaux internes par où l'on pouvoit passer, & dont nous ne pouvions ocuper les passages, veu le peu de gens dont notre armée étoit alors composée. On vit bientôt tous les drapeaux plantez sur les murailles, sur les tours, sur les rempars; les cloches sonnérent, & les ennemis donnérent beaucoup de marques de joie.

Cet incident nous chagrina fort, & l'on tint conseil de guerre tant sur ce sujet, que sur ce que nous manquions de beaucoup de choses, & que la saison des pluïes commençoit plutôt qu'à l'ordinaire. Le nombre des malades augmentoit & l'Hiver aprochoit. Après les garnisons que nous avions laissées à Coylang, à Cranganor, au Nouveau Fort d'Orange dans l'isle Vaipin, & les pertes que nous avions faites, il ne se trouvoit plus que quatorze cents hommes. Ainsi l'on ne voioit plus aucune aparence d'emporter la ville de Cochin.

On faisoit des réflexions sur le sort douteux de la guerre, sur ses vicissitudes, sur le peu de méche qu'on avoit, sur ce qu'on manquoit de beaucoup d'autres choses. Il y avoit longtems qu'on atendoit de Coromandel le yacht *Kabelliauw*, qui devoit aporter des munitions de guerre; mais il ne venoit point. Le Roi de Porca n'étoit qu'à quelques lieuës de nous,

épiant

épiant l'ocasion de nous surprendre. En un mot il étoit tems de faire retraite, pour éviter les inconvéniens qui nous menaçoient; & la chose fut ainsi résoluë.

Dès le même moment on commença de renvoier à bord le gros canon & les mortiers, qu'on fit emmener sur des radeaux, sans que les ennemis s'en aperçussent. Cette manœuvre ne plaisoit point aux matelots, qui avoient une extrême ardeur pour le butin, & qui ne comprenoient pas ce qu'on prétendoit faire. On tâcha de leur persuader qu'on avoit dessein de livrer un nouvel assaut, & que comme on ne voioit pas de certitude pour le succès, on jugeoit à propos de transporter ce qu'on avoit de plus embarassant.

Cela n'empêcha pas qu'ils ne se défiassent du dessein qu'on avoit, & ils dirent en secoüant la tête, & avec la politesse dont ce peuple-là est ordinairement doüé; Oui, Oui. nous voions bien ce que c'est. Comment irions-nous à l'assaut? Nous en tenons, Nous en tenons. Que nous veut-on chanter? Ils achevérent de découvrir la méche, lors-qu'ils virent qu'on faisoit aussi embarquer les malades, à qui le *Vlielandt* servit d'hopital.

Toutes ces précautions aiant été prises, on se tint prêt le soir du 2. de Mars 1662. pour aller à petit bruit, disoit-on, donner assaut à la place. Mais c'étoit pour déloger sans trompette, comme on fit. Alors aiant marché vers le rivage, tout le monde se rembarqua, sans confusion, & l'on se rendit à bord sans aucun accident. Au-reste pour cacher plus longtems notre départ aux Portugais, on

donna

donna un groſſe recompenſe à un Juif, qui ſonna la cloche pendant la nuit, comme on faiſoit auparavant.

Un Canonnier nommé Henri Boerdorp étant auſſi demeuré à terre, fit toute la nuit le bruit ordinaire auprès des batteries, criant tantôt, *Qui va là; Ronde, Caporal* &c. ainſi qu'on avoit acoutumé : car il ſavoit ſi bien changer ſon ton de voix, qu'il n'y avoit perſonne qui n'eût creu, que c'étoit des voix de différens hommes. Vers la pointe du jour il gagna vîte le rivage, & revint à bord, où la revuë aiant été faite, on trouva qu'il ne manquoit qu'un ſeul eſclave Noir.

Notre retraite ne fut connuë aux Portugais que le troiſiéme de Mars, ſur le midi. Ils ſortirent alors de leur ville, & brûlérent le reſte de nos ouvrages, craignant peut-être que nous ne retournaſſions, ainſi-qu'il arriva l'année ſuivante, & cette fois-là nos gens ne furent pas contrains de faire retraite ; dequoi nous dirons quelque choſe ci-après.

Les vaiſſeaux aiant mis à la voile, s'avancérent juſqu'au nouveau fort d'Orange, & y jettérent l'ancre. Le Général y établit pour Commandant un vaillant Capitaine, nommé Pierre du Pont, ſous qui il laiſſa ſept cents hommes, lui recommandant de ſerrer la ville de Cochin, & d'en incommoder les habitans. On lui laiſſa toutes ſortes de munitions : puis la plus grande partie de l'armée fit voiles vers Cranganor, où l'on mit cinq cents hommes en garniſon, ſous le commandement de Verſpreet.

En mon particulier je reçus ordre du Chirurgien

rurgien Major, de la part du Général, de m'embarquer sur l'Amiral *l'Arbre qui porte la Noix Muscade*, parce-que notre Major devoit encore servir un an en ce païs-là. Je devois faire la fonction de premier Chirurgien, & m'en retourner à Batavia, de-même que le Général van Goens. Je trouvai à bord de l'Amiral quatre cents hommes, Hollandois & Cingales, parmi lesquels il y en avoit beaucoup de malades; de-sorte qu'il n'y avoit pas moins à travailler pour moi, que dans l'hopital d'où je venois.

Cependant on entendoit tous les jours sur les vaisseaux le bruit des salves du canon, du son des trompettes & des tambours, & des instrumens des Cingales, à-cause des Oficiers Généraux qui alloient & venoient, sur-tout ceux qui devoient demeurer à terre, qui venoient receevoir les ordres du Général. Le Samorin, ou Empereur de Calicut, y vint aussi plusieurs fois, avec les Rois qui relèvent de lui, & souvent il étoit environné d'une foule de Naïros & de Gardes; si-bien que nous en étions importunez dans notre navire que chacun vouloit visiter, comme étant le plus considérable de tous.

JE NE me suis ataché jusques ici qu'à suivre le fil de mon voiage, & des événémens dont j'ai été le têmoin, ou que j'ai apris de bonne part, sans faire que de legéres deseriptions de la plupart des lieux où j'ai passé. Maintenant je vais en parler plus amplement, & commencer par Batavia, où je devois alors m'en retourner.

J'ai

J'ai déja parlé en plusieurs endroits, de la plupart des isles qui gisent à l'Est de Batavia, ou de la grande Java. J'ai parlé aussi du Roïaume d'Aracan. Je ferai présentement mention des autres Roïaumes & Etats, qui sont à l'Oüest & au Nord-oüest, commençant par la mer Rouge, où commence la navigation & le commerce des Hollandois dans les Indes, & continuant ensuite à parler des côtes Orientales jusqu'à Oryxa; m'arrêtant ainsi à l'Oüest de la grande riviére du Ganges. Ce n'est pas que je prétende décrire tous ces païs en détail: je ne prétens parler que de ce qui m'a semblé le plus digne de remarque, & pouvoir divertir & instruire le Lecteur.

On regarde les Indes comme un des plus grands, des plus riches & des plus fertiles païs du monde; où l'air est sain, où presque tout est agréable, & qui n'a point d'égal sous le Soleil. Il a été connu par les Anciens, & même du tems d'Aléxandre le Grand, qui étendit son Empire jusqu'au Ganges. Mais il n'a été entiérement connu dans ses parties, que depuis le siécle passé, & aujourdhui il l'est encore plus qu'il ne l'avoit jamais été.

Il y a eu des gens qui ont cru savoir combien il y avoit de villes, & qui en ont compté cinq mille, sans les gros bourgs. Ils ont aussi fait aller sa longueur, prise le long des côtes, à soixante jours & autant de nuits de chemin, depuis le bout oriental jusqu'au bout occidental; ce que je raporte non comme une vérité constante, mais pour une plus grande instruction.

Les Indes qui ont pris leur nom du fleuve Indus,

Indus, ſont diviſées en deux parties. L'une qui eſt en-dedans, où à l'Oüeſt du Ganges, eſt apellée Indoſtan par les Perſans & par les Arabes. Quelques-uns croient que c'eſt le païs de Havila dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte. L'Indoſtan eſt diviſé en pluſieurs Empires & Roïaumes, ſavoir l'Empire du Grand Mogol, les Roïaumes de Guſuratte, Décan, Malabar, Coromandel, Oryxa, Golconda, Ceilon, avec tous les Attolons des iſles Maldives.

L'autre partie, contient les Indes proprement ainſi nommées, étant à l'Eſt, en-dehors ou au-delà du Gange. Elles conſiſtent dans les Roïaumes & Etats d'Ava, Aracan, Pegu, Tanaſſery, Queda, Patane, Malaca, Siam, Cambodia ou Camboie, & dans une multitude d'iſles qui ſont le long de leurs côtes, ou plus au Midi & à l'Eſt, juſqu'à la Nouvelle Guinée. Parmi ces iſles on compte la grande Java, Sumatra, Borneo, Célébes, Mindanao, Céram, Gilolo, les Moluques, Amboine, Banda, Solor, Timor, & pluſieurs autres. Les premiéres ſont encore diviſées en divers Roïaumes, dont il y en a de fort puiſſans.

Le continent des Indes commence à l'Oüeſt du fleuve Indus, le long duquel & du golfe Perſique eſt le Roïaume de Sinde ou Diul, qui s'étend entre les deux grands païs de Perſe & d'Arabie, au Nord, juſques par les trente degrès. A l'Oüeſt il confine à l'Empire de Perſe. Au Nord & au Nord-eſt il eſt borné par le mont Taurus & par la Chine. A l'Eſt & au Sud il a pour limites la Grande

mer

mer d'Orient & des Indes.

Les Hollandois qui ont pénétré dans toutes les mers & dans toutes les régions des Indes, vont trafiquer non-seulement à Suratte & en Perse, mais même le long des côtes de la mer Rouge, avec de legers vaisseaux. Cette mer commence au cap de Gardefui, jusqu'à Sues, qui en est le bout le plus septentrional. Elle a de longueur, selon le sentiment de quelques-uns, environ trois cents-quatre-vingts lieuës, & dans sa plus grande largeur elle a 40. à 50. lieuës. De Sues, ainsi qu'il a été dit, elle s'étend jusqu'à Aden au Sud-est, & jusqu'à Gardefui à l'Est; & elle se décharge dans la mer des Indes.

A l'Oüest de la mer Rouge est l'Egipte, & un peu plus au Sud la grande Ethiopie; à l'Est l'Arabie déserte & l'Arabie heureuse. La navigation y est dangereuse à-cause des rochers, des bas-fonds, des petites isles, des roseaux, & d'une sorte de halliers qui y sont. C'est pourquoi on n'y navige guéres de nuit; & de jour il faut faire bon quart, pour ne pas donner sur les bas-fonds. Les eaux sont de la couleur de celles des autres mers, & non-pas rouges, ainsi-que quelques gens se le sont imaginé.

Le fond en est, pour la plupart, de sable blanc, ou de coral, ce qui fournit plusieurs choses rares & curieuses, quand on en pêche: car on en tire des piéces aussi grandes que de petits arbres, puis-qu'elles ont tout-de-même un tronc & des rameaux. Il y a des endroits, aussi bien qu'à la rade de Ternate, où l'on peut voir distinctement le fond à cinq & six brasses

braſſes de profondeur. Les pêcheurs & les Marchands Arabes y navigent avec de petits bâtimens.

Aſſez proche de cette mer, au Nord, mais du côté occidental, ſont les montagnes d'Horeb & de Sinai, où Dieu mit ſa Loi entre les mains de Moïſe. Il y avoit autrefois ſur ſes côtes, pluſieurs villes marchandes & riches, comme Medine, la Mèque, Juda, Magora, Zibit, Aden, & d'autres encore. Préſentement c'eſt la Mèque qui l'emporte ſur toutes les autres en richeſſes & en délices. Elle eſt ſituée dans l'Arabie Heureuſe, & lavée des flots de la mer Rouge.

Quelque grande & peuplée qu'elle ſoit, elle n'eſt pourtant pas murée par-tout. Il y a une petite fortereſſe qui eſt pourvuë de quelque canon. Cette place étoit autrefois de peu de conſéquence, lors-qu'elle étoit ſous la domination du Sequemir, c'eſt-à-dire, Saint Seigneur, qui étoit le plus puiſſant Prince de l'Arabie Heureuſe. Mais depuis qu'elle eſt ſous la domination des Turcs, elle s'eſt beaucoup accruë en toutes maniéres.

Elle eſt ſituée en un lieu aride & ſablonneux, & comme environnée de montagnes par-derriére. Le terrein eſt ſi-ſtérile, qu'il n'y croît ni arbres, ni plantes, ni herbes, ni fruits. L'eau douce & le bois à brûler y ſont extrémement chers. Les maiſons y ſont belles, à la maniére des Turcs, en plateforme par-deſſus, & bâties de briques bleuës, ou rouges. Elle eſt peuplée de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens, de Maures, de Benjanes, & de Juifs qui paroiſſent y être les moins eſtimez.

mez. Les denrées y ſont menées d'Arabie, d'Egipte & d'Ethiopie.

Il y a trois Moſquées, dont la principale, qui eſt au milieu de la ville, a une très-haute tour. A une lieuë & demie dans les terres, il y a une montagne, où les Arabes diſent qu'Abraham alla, pour ſacrifier ſon fils Iſaac, & ils déguiſent cette hiſtoire de l'Ecriture, par mille fauſſetez qu'ils y ajoûtent. Il y a ſur cette mantagne un bourg bien-peuplé, & une Moſquée, où vont faire leurs priéres & leurs ofrandes les Pélerins Mahométans, qui ſy rendent tous les ans à milliers, de preſque tous les païs de l'Aſie, pour viſiter le ſépulcre de Mahomet; car les Mahométans tiennent la Mèque pour une ville ſainte.

Les Maures qui ſont aux Indes fréquentent fort auſſi la mer Rouge, ſur-tout ceux de Malacca, de Tanaſſery, de Pegu, d'Aracan, de Bengale, de Coromandel, de Suratte. Ils y portent des toiles groſſes & fines des Indes, des étofes, de la ſoie, de l'indigo, des porcelaines, des gommes, diverſes épiceries, du ſucre, du gingembre, du tabac, du beurre, du froment, du ris, & d'autres denrées. Ils empruntent aſſez ſouvent pour quelques années, un des Pilotes de la Compagnie, parce-qu'il n'y en a preſque point parmi eux de bien capables de gouverner leurs vaiſſeaux, & de commander à la route. Ils empruntent auſſi des Canonniers, n'étant pas mieux pourvus des uns que des autres. J'ai connu beaucoup de Pilotes qui avoient fait ce voiage, & ſervi les Maures pluſieurs années.

Ce

Ce qu'on raporte de la mer Rouge eſt, de la gomme d'Arabie, du Sang-de-dragon, de l'aloë de l'iſle Sacotora, de la mirrhe, de la civette, de l'ambre gris, du ſafran, du mercure, du vermillon, des camelots, des ſatins, de l'écarlate, du velours, du corail rouge, & d'autre, des raiſins, des dates, des amandes, des racines de garence, & d'autres marchandiſes. Ainſi les Maures qui fréquentent cette mer, ont en même tems l'avantage de vaquer à leurs dévotions, & de faire des profits. Ils viſitent à la fois le ſépulcre de Mahomet & les magaſins des Marchands. Ils partent de Suratte, ou de la côte des Indes, au mois de Mars, ou au mois d'Avril, & ils s'en retournent en Septembre, ou en Octobre.

Non-ſeulement les Hollandois, les Anglois, les Maures, & d'autres nations, navigent en cette mer, mais auſſi les Portugais, quoi-que beaucoup moins qu'autrefois. Ces derniers y vont de Goa, de Dabul, de Daman, portant des marchandiſes des Indes & de l'Europe. Les Malabres la fréquentoient auſſi autrefois, mais préſentement ils n'y vont que très rarement, les Portugais les en aiant empêchez.

Le *Manſouri*, qui eſt un grand vaiſſeau marchand des Turcs, va tous les ans de la mer Rouge à Surate, & retourne de Surate à la mer Rouge, par l'ordre du Grand Seigneur, qui en tire de gros revenus. Il part du bout oriental de cette mer, avec une riche cargaiſon & beaucoup de paſſagers, qui ſe rendent là pour s'y embarquer, & s'en retourne au mois de Janvier, chargé de toutes ſortes de marchandiſes des Indes, & de voiageurs.

Ce

Ce n'eſt pas ſeulement par mer qu'on viſite la Mèque : il y va des caravanes, ou caſſilas, de Marchands & de Pélerins, de preſque tous les quartiers du monde. C'étoit autrefois Aden où ſe faiſoit le commerce ; mais aujourdhui la dévotion & les pélerinages l'ont attiré à la Mèque. Les caravanes de Damas, d'Alep, du Grand Caire, d'Alexandrie, y arrivent ordinairement au mois de Mars, avec des milliers de chameaux chargez, aiant été à-peu-près deux mois en chemin. Car on ne fait de chemin que trois ou quatre lieuës de Hollande en vingt-quatre heures ; & le plus ſouvent on ne marche que la nuit, au clair de la Lune, parce-que la chaleur eſt trop grande pendant le jour.

Les principaux Marchands qui ſont dans ces caravanes, étant Turcs, Arabes, & Arméniens, mènent toutes ſortes de marchandiſes d'Europe & de Turquïe. Ils partent ordinairement au mois de Décembre, pour s'en retourner avec des marchandiſes des Indes ; de-ſorte qu'ils n'emploient guéres moins d'un an dans un voiage où il y a ſi peu de chemin à faire. Ainſi les Turcs du Nord, & les Maures des Indes peuvent viſiter à loiſir le ſépulcre de leur Profète.

Au mois de Mai, ſur-tout vers la fin, ou le vingt-troiſiême du mois, il n'y a pas moins de trente ou quarante mille Pélerins à la Mèque & aux environs. Ceux qui viſitent le ſépulcre ſacrifient un grand nombre de moutons. Ce culte ſe fait dans la grande Moſquée, où il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'entrer. Les Maures & les Turcs obtiennent, après leurs

leurs sacrifices, l'absolution du Cadi, ou Souverain Pontife, qui les asperge d'eau, presque en forme d'un Batême.

Au-reste la Mèque produit de gros revenus au Grand Seigneur, par les tributs & les droits d'ancrage qu'il tire : car l'avidité des Turcs pour l'argent paroît ici autant & plus qu'en aucun lieu du monde, la nécessité où les peuples croient se trouver d'y venir faire leurs dévotions leur donnant lieu d'en abuser. Il semble donc que les Chrétiens n'ont pas sujet de se plaindre des tributs qu'on leur fait paier pour visiter Jérusalem & les Saints Lieux, puis-que les Turcs éxercent la même rigueur à la Mèque, sur leurs propres dévots.

Nonobstant la multitude de Pélerins qui courent à cette ville, pour faire leurs dévotions devant le tombeau de Mahomet, il y a des peuples entiers qui croient qu'il est mort & qu'il a été enterré à Medina Talnabi, qui est apellée la Cité du Profète. En éfet il y avoit aussi autrefois un grand concours de Mahométans, Turcs, Maures, Persans, Abissins.

Médine est un peu plus haut vers le Nord, sur la côte de la mer Rouge, aussi dans un païs stérile. Les caravanes qui y alloient autrefois d'Alep, de Damas, du Caire, d'Aléxandrie, s'arrêtoient près d'une source à une lieuë de Médine, pour se laver, & pour prendre des habits propres, afin d'entrer dans la ville, plus dévotement, ou comme purifiez.

La Mosquée où les Mahométans font voir le Sépulcre, ou le prétendu Sépulcre, est quarrée. Elle a deux portes, & est toute voûtée. C'est un grand édifice posé sur quatre cents

piliers de pierre. On y compte trois cents lampes ardentes. Les murailles sont tenduës de tapisseries de soie. Il n'y a aucunes images, ni représentations de personnes, parce-que la Loi des Mahométans les leur défend.

Quelques-uns prétendent que quatre des principaux & plus fidelles parens de Mahomet, reposent avec lui dans un même tombeau; savoir, deux de ses Gendres, nommez Hali & Otman, & deux de ses Beaux-fréres nommez Bubecher & Homar. C'étoit-là les quatre principaux confidens, qui lui aidoient à écrire ses livres, & qui faisoient la guerre pour lui. Comme ils étoient écrits par différentes personnes, il s'y trouva quantité de contradictions, qui ont donné lieu aux différentes Sectes qui divisent les Mahométans.

Aden étoit autrefois une des plus fortes, des plus marchandes, & des plus fameuses villes de l'Arabie Heureuse, à-cause du commerce, & du concours des Marchands qui y alloient alors par mer, & en caravanes. Elle est fort avantageusement située, proche du détroit de Babelmandel, à l'entreé de la mer Rouge, sur la côte septentrionale de l'Arabie Heureuse, par les treize degrès de latitude Nord. Du côté des terres, est la montagne de Datzira, qui est toute d'argile, de dessus le sommet de laquelle on voit la ville d'Aden, dans une agréable plaine, le long de la côte.

Le Sultan Sequemir étoit autrefois Soudan de cette ville; mais les Portugais se l'étoient renduë tributaire, & en retiroient tous les

les ans mille ducats. Cependant ils n'en joüirent pas longtems. Soliman Péloponèſe, Bacha d'Egipte, s'y rendit avec une armée navale de ſoixante vaiſſeaux, où il y avoit beaucoup de troupes de débarquement, Janiſſaires, Maures, & autres, par ordre du Grand Seigneur, pour tâcher de chaſſer les Portugais des Indes. Quand il fut devant la place, il parut y être venu comme ami, & aiant attiré le Roi à ſon bord, il fit débarquer ſes troupes, & ſe rendit maître d'Aden. Le Roi, & les Seigneurs qui avoient été arrêtez avec lui, aiant eu le courage de reprocher à Soliman ſa trahiſon, furent étranglez au pié du grand mât. Depuis ce tems-là, du-moins ainſi qu'il m'a été raporté, Aden eſt demeurée ſous la domination du Grand Seigneur, & a en même tems perdu tout ſon luſtre, & la plus grande partie de ſon commerce. La plupart des habitans ſont Mahométans. Ils ont la peau fort noire, étant brûlez par les ardeurs du Soleil, qui ſont extrêmes en ce lieu-là.

L'iſle Zocotora gît au-delà de l'entrée de la mer Rouge, aſſez proche du cap Gardafui, par les douze degrès & quelques minutes de latitude Nord. Elle eſt fameuſe par l'aloë qu'on en tire, qui eſt le meilleur du monde, & par ſon ambre gris, ſon ſang-de-dragon, & ſes autres gommes médecinales. Quelques-uns croient qu'elle fut auſſi conquiſe par Alexandre le Grand, lors-qu'il s'en retourna victorieux des Indes; & qu'il y laiſſa une peuplade de Grecs, pour recueillir l'aloë. Les Portugais l'ont découverte dans ces derniers ſiécles, ſous la conduite d'un Capitaine nommé Bareyta.

reyta. C'eſt un lieu fort commode pour y faire relâcher les vaiſſeaux qui vont des Indes à la Mèque, à Aden, & en d'autres places, ſur le bord de la mer Rouge.

Entre cette mer, depuis Aden juſques à l'entrée du golfe Perſique, les côtes de l'Arabie Heureuſe ſont arroſées de la mer des Indes. Il y a peu de villes de commerce, & elles ne ſont pas comme la Mèque, ni comme Aden. On paſſe par le travers de Fortaque, Defar, Pontas, Maffa, juſqu'au cap de Roſalgate, au Nord-eſt; & de-là juſqu'au cap de Moncadon, au Nord-oüeſt, où commence le golfe Perſique, ainſi qu'il a été déja dit, ſavoir au détroit de Bazora. Du cap de Roſalgate à celui de Moncadon il y a ſoixante & dix lieues de chemin. Ce dernier eſt par les vingt-ſix degrès de latitude Nord, & par le travers du vieil Ormus.

Plus avant en-dedans du cap de Moncadon, juſqu'au bout le plus ſeptentrional du golfe Perſique, on y peut naviger encore quatre-vingts lieuës, le long de la côte d'Arabie, juſques par la hauteur des vingt-huit degrès trente minutes de latitude Nord. L'Arabie eſt diviſée en Pétrée, Déſerte, & Heureuſe. Ce fut principalement dans l'Arabie Pétrée, que les Enfans d'Iſraël furent errans pendant quarante années. Il ſemble qu'elle ait le nom de Pétrée, à-cauſe des rochers & des pierres dont elle eſt remplie: mais c'eſt plutôt à-cauſe d'une ville célébre qui ſe nommoit autrefois Petra, & qui maintenant ſe nomme Herag.

C'étoit dans cette Arabie qu'étoient autrefois

fois les païs d'Amalec, d'Edom, de Moab, & les grands déserts de Zin, Zur, Cedar & Cades, qui commencent au Jourdain, & finissent du côté du Sud à l'Arabie déserte, par un grand nombre de montagnes, & par un autre grand désert nommé Banaſcali, qu'on dit avoir de longueur dix ou douze journées de chemin, & être tout-couvert d'un sable aussi fin que de la poussiére.

A l'Oüest de l'Arabie Pétrée est l'Egipte. Au Nord sont la Palestine & la Sirie. A l'Est & au Sud, l'Arabie Heureuse & l'Arabie déserte. On y trouve des sources de bonnes eaux; mais il n'y en a presque point du tout dans l'Arabie Déserte. Celle-ci n'est éfectivement que des déserts, n'étant presque pas peuplée, & le peu de gens qu'il y a, sont des voleurs. Cependant la ville de Médine y est, & quelques-uns y mettent aussi la Mèque.

L'Arabie Heureuse, ou la plus méridionale, contient de beaux païs & bien-peuplez, comme Jasuf, Magora Zibit, Aden &c. s'étendant jusques au cap de Rosalgate. Le Grand Seigneur d'un côté, & le Sophi de Perse de l'autre, en ont beaucoup enlevé au Sequemir, & aux autres Princes Arabes.

Les Arabes sont naturellement lâches & timides, quoi-que la plupart soient des voleurs, des gens qui ataquent & dépoüillent les autres: mais ce n'est que quand ils les peuvent surprendre, & avoir l'avantage sur eux. On les distingue en quatre ordres de gens. Les Baduins sont regardez comme les plus nobles, quoi-que ce soit ceux qui habi-

tent les déſerts, mépriſant les villes murées. Ils parcourent les bois avec leurs familles, & n'ont pour demeures que de miſérables huttes. Ils ſont tellement acoutumez à une vie libre & ſans règle, qu'ils préférent les déſerts, même les plus reculez, à la contrainte où ils prétendent qu'on vit dans les villes.

Le ſecond ordre de ces vagabonds tient comme le milieu entre ces premiers & ceux qui ont des demeures fixes. Ils habitent au milieu des campagnes déſertes, ou preſque déſertes, & y paiſſent leurs buffles; mais ils en vont vendre le lait dans les villes. Le troiſiême ordre eſt de ceux qui s'adonnent à l'agriculture; & le quatriême de ceux qui vivent en ſociété, & qui habitent dans des villes cloſes. Ces derniers ſont le moins eſtimez de tous les autres; & ceux qui cultivent la terre le ſont auſſi bien-peu par les deux premiers ordres. Tous ces trois enſemble ſont moins eſtimez par les coureurs de déſerts, à proportion de ce qu'ils vivent plus dans une ſociété civile.

Les premiers s'atroupent ſouvent, & vont piller les villes & les caravanes, ou rançonner les voiageurs. Quelques-uns ſont à cheval, les autres vont à pié; & ils marchent tous enſemble ſans obſerver aucun ordre. Ils ſont armez d'arcs, de fléches, de ſabres, de lances, & il y en a qui ont des armes à feu. Quelques-uns ſe vantent d'être deſcendus de Noë, & ceux-ci, ni les autres, ne ſe mêlent point par le mariage avec les autres nations. Les habitans de l'Arabie Heureuſe ſont mieux vêtus que les autres, & ont de belles étofes, aiant,

aiant, pour la plupart, embraſſé la Réligion Mahométane. Les uns ſont de la Secte des Turcs, les autres de celle des Perſans.

On trouve des Arabes en pluſieurs endroits des Indes. Ils ſervent de matelots ſur les vaiſſeaux des Portugais & des Maures, pour un petit ſalaire. Ils ſont fort ſoumis, promts au ſervice, patiens, & ils ont beſoin de l'être, car ſouvent ils ſont durement traitez. Ils mènent preſque toujours leurs femmes & leurs enfans avec eux. Ils ont ordinairement un Commandant, qu'ils nomment leur Moncadon. C'eſt lui qui fait marché avec les Maîtres de vaiſſeau, pour le nombre de mariniers dont il a beſoin, & que le Moncadon s'engage de livrer pour la ſomme dont on convient. C'eſt à lui qu'on fait le paiement, & il donne enſuite à chacun de ſes gens ce qu'il lui a promis.

Les Marchands, les paſſagers, les matelots, ont chacun en leur particulier leurs proviſions & leurs potages. Ils ſont tous bons nageurs. Ceux qu'on voit arriver dans leurs propres bâtimens à Malabar, à Ceilon & ailleurs, ancrent tout-proche du rivage; & quand ils en ont l'ocaſion, ils vont tous à terre, danſer, chanter, boire, ſe réjoüir, faire toutes ſortes de débauches, comme ceux de nos matelots qui ſont le plus déréglez.

On trouve auſſi des Perſans en divers lieux des Indes, comme à Batavia, à Bantam, à Aracan, à Pegu, à Bengale, à Malabar. Mais comme on a une infinité de Rélations où ſont contenuës toutes les choſes qui concernent leur païs, ſes qualités, & celles de ſes ha-

bitans, & que je n'y ſuis pas allé, pour en parler comme têmoin oculaire, je n'entreprendrai pas d'en faire ici la deſcription.

Ormus étoit autrefois un Roïaume particulier. C'eſt une iſle qui gît dans le golfe Perſique, par les vingt-ſept degrès de latitude Nord. Elle eſt fameuſe par la pêche des plus belles perles des Indes. Les Portugais s'en étoient rendus maîtres, & ils en tiroient de grands profits. Mais s'étant engagez dans une groſſe guerre contre les Anglois & les Perſans, ils ſuccombérent.

Les Anglois parurent devant Ormus avec neuf navires, & les Perſans y firent en même tems paſſer une armée de terre. Ils prirent d'abord le fort de Keſem, où aiant fait priſonnier un vaillant Capitaine Portugais, nommé Rui Freira, ils entrérent dans l'iſle qui a environ trois lieuës de tour, & eſt infertile & hériſſée de rochers qui ont du ſel. L'ardeur du Soleil y eſt ſi grande qu'il n'y croît ni arbres, ni plantes, ni herbes; & il n'y a point d'eau.

La ville étoit peuplée de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres. Les habitans Portugais ſe ſauvérent avec leurs familles & leurs meilleurs éfets, & les autres ſe rendirent à la premiére ſommation, pour n'être pas expoſez au pillage, & peut-être mis à feu & à ſang. La fortereſſe ſe défendit vaillamment, & ſoutint deux mois & demi de ſiége, avec des aſſauts ſanglans. Le Gouverneur nommé François de Souſa, qui s'y étoit retiré avec ſes Portugais, fit une réſiſtance qui ſurprit ſes ennemis. Mais quand il fut mort

la

la garniſon ſe rendit ſous condition de la vie ſauve.

Ainſi Ormus tomba entre les mains des Perſans, le premier jour du mois de Mai 1622. Le Roi de l'iſle, ſon Viſir & ſa Cour, qui étoient tous Mahométans, furent emmenez en Perſe, & les Portugais qui étoient dans la fortereſſe, furent livrez aux Anglois, ſelon le Traité qui avoit été fait entre eux & le Sophi. Cependant les Anglois en uſérent bien, & la plupart des Portugais furent renvoiez à Goa.

Depuis ce tems là on a laiſſé périr Ormus. Les Perſans conſervérent ſeulement la fortereſſe, & y mirent cent hommes de garniſon. Maintenant on n'y voit que des ruïnes, & des maſures. Les Perſans en ont attiré tout le commerce à Kamron, ou Gamron, ville du continent, ſituée vis-à-vis d'Ormus. Cette ville eſt préſentement fort peuplée, mais il y regne beaucoup de maladies, à-cauſe des chaleurs exceſſives, qui ſont preſque inſuportables depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre, ſi-bien que pendant ce tems-là, on voit la plupart des habitans ſe retirer en d'autres lieux.

Mais les Hollandois & les Anglois étant encore moins acoutumez qu'eux aux ardeurs de ce climat brûlant, y perdent ſouvent beaucoup de gens, ſur leurs vaiſſeaux. Pluſieurs perſonnes dignes de foi, m'ont aſſuré qu'on avoit fait certains échafaudages ſoutenus par des cordes autour, de leurs navires, & qu'ils étoient obligez de paſſer une partie du jour dans l'eau juſqu'au cou, ſur ces échafaudages, où ils ſe mettent, pour trouver du

rafraîchiſſement. On peut bien penſer que de telles chaleurs rendent le terrein aride & ſtérile, & qu'il faut que les denrées y ſoient portées d'ailleurs.

Quand on va d'Ormus à l'Eſt, le long de la côte du continent, & qu'on a doublé le cap de Jaſque, dépaſſé l'ancienne Carmanie, & Guader qui en eſt le principal port, on s'aproche du fameux fleuve Indus, qui prend ſa ſource dans la montagne Pyramiſus. Il a pluſieurs bras, qui s'étant tous rejoints, coulent enſemble du Nord vers le Sud; puis il va ſe dégorger par quatre grandes embouchures, dans la mer des Indes, par les vingt-quatre degrès de latitude Nord.

C'eſt là qu'eſt le Roïaume autrefois nommé Zinde, & maintenant Diul, qui eſt aſſez riche, & fertile en noix de cocos, en beurre, en ſucre, & en d'autres denrées. On y fabrique des toiles de coton fines, de petites boîtes, de petits comptoirs qui ſervent de tables pour écrire, de petits cofres garnis de nacres de perles, qu'on envoie en divers endroits des Indes. Anciennement les habitans faiſoient un grand commerce avec les Portugais, & avec divers peuples Orientaux. Les marées y ſont ſi irrégulières, & montent & deſcedent à un tel point, que les navigateurs aiment mieux aller partout ailleurs, que dans le ports, dans les anſes, golfes & baies, de ce païs-là.

Le Roïaume de Guſuratte, Guſaratte, ou Guſeratte, ſuit celui de Diul. Les Portugais, & d'autres nations encore, le nomment le Roïaume de Cambaie, à-cauſe d'une ville fort marchande, du même nom, qui y eſt,

eſt, & où les Portugais faiſoient un grand commerce. Ce Roïaume fait préſentement une des prinncipales Provinces de l'Empire du Grand Mogol. Il eſt par les vingt-deux degrès & plus, de latitude Nord. La partie la plus méridionale eſt attachée ſeulement par un bout au continent, & eſt comme un iſle, ou du-moins comme une preſque iſle; & c'eſt-là proprement ce qui s'apelle ou ſe doit apeller Cambaie.

Il y a, du côté du Nord & de l'Eſt, deux grands golfes, dont le plus ſeptentrional a près de quarante lieuës de large, & l'autre en a dix-huit. Par ces côtés-là & par le Sud le Roïaume confine à la mer des Indes. Par le Nord & vers l'Eſt encore, il joint d'autres Provinces du grand Mogol, ſavoir celles de Sauret, d'Iſelmére, de Chitor & de Chandis; de-même que par le Sud il joint auſſi celle de Décan.

Les côtes de la mer ont ſix-vingts lieuës d'étenduë, regardant Diul au Sud. Les principales villes maritimes, marchandes, & fréquentées par les vaiſſeaux, ſont Surate, Brotchia, Cambaie, Dui & Goga. Plus avant dans les terres ſont les villes d'Amadabath, Santager, Pettan, Mamadabath, Brodera, avec un grand nombre de beaux bourgs & villages.

Amadabath, qui eſt la capitale de Guſuratte, eſt ſituée par les vingt-trois degrès & demi de latitude Nord, dans une plaine, le long d'une riviére. Elle eſt grande & bien bâtie, aiant avec ſes fauxbourgs & les villages qui y ſont annèxez, ſix ou ſept lieuës de

tour. Elle eſt entourée de murailles de pierre, où il y a douze portes fort belles, & pluſieurs tours rondes. Les ruës ſont larges. Il y a pluſieurs Moſquées pour les Maures, & des Pagodes pour les Benjanes, bâtis à l'Indienne; pluſieurs jardins, & de beaux arbres pour l'ornement de la ville; un château aſſez fort, entouré de hautes murailles, où le Gouverneur envoié par le Grand Mogol fait ſa réſidence, ainſi-que les Rois de Guſuratte y faiſoient autrefois la leur.

Ce Gouverneur tient toujours un certain nombre de troupes ſur pié, pour le ſervice du Mogol, qui les trouve prêtes quand il en a beſoin. Les portes de ſon palais ſont fort bien gardées, & perſonne n'y entre ſans permiſſion. La ville eſt bien peuplée, & il s'y fait un gros commerce. Les boutiques ſont remplies d'étofes d'Orient, ſatins, tulbandes, draps d'or, allegias, attelaſſes, damas fins, tapis à fleurs & d'or, baftas, chitſes, toiles de coton, ſucre, ſucre-candi, cumin, laque, amſion, borax, confitures, mirabolans, ſalpêtre, indigo, fruits, denrées &c.

Il s'y fait de grandes afaires pour la banque, ce qui accommode fort les gros Marchands, à-cauſe de la quantité de voleurs qui infeſtent le païs. Les Hollandois & les Anglois prennent l'ocaſion des caravanes de Surate, pour aller à Amadabath, & enſuite à Agra, où le grand Mogol tient ſa Cour, ſur laquelle route on eſt ſouvent obligé de ſe défendre contre les Raſbutes, ou voleurs des montagnes, qui deſcendent pour chercher la proie,

proie, ne ſubſiſtant que par cette voie dans leurs retraites. On compte vingt-cinq gros bourgs, & environ trois mille petits ſous la juridiction d'Amadabath.

Surate, ou Zuratte, qui en eſt à quarante-cinq lieuës, & qui eſt à dix-huit lieuës de Cambaie, eſt la principale ville maritime de ce Roïaume, ſituée par les vingt & un degrès trente minutes, le long de la riviére Tinde, ou Tapte, qui ſe décharge dans la mer, à trois lieuës de la ville. Les vaiſſeaux médiocres peuvent la remonter juſqu'à Suratte. A une lieuë de ſon embouchure eſt le baſſin de Suhaly, entre la côte & des bancs de ſable encore. Il n'a de largeur qu'une portée de mouſquet. C'eſt là que vont ancrer les grands vaiſſeaux, proche du bourg de Suhaly, où on les décharge, & l'on met les marchandiſes dans des charettes traînées par des bœufs, pour les mener à Surate.

Cette ville eſt grande & ouverte du côté de l'eau. De l'autre côté elle eſt enfermée d'un rempart de gazon. Elle a trois portes, & une bonne fortereſſe ſur le bord de la riviére, où il y a près de quarante piéces de canon de fonte & de fer, que le Gouverneur de Surate acheta l'an 1617. des Hollandois, qui les pêchérent dans leurs vaiſſeaux le *Middelbourg* & *le Pigeon*, qui avoient fait naufrage ſur cette côte.

Les Anglois y établirent un comptoir l'an 1609. & les Hollandois l'an 1616. L'un & l'autre aportent un grand profit à la ville, par le commerce qui s'y fait, & paient au Mogol un tribut de trois & demi par cent, de

tout ce qu'ils font entrer ou sortir, hormis l'or & l'argent, pourquoi ils ne paient que deux par cent.

Le palais du Gouverneur est hors de la forteresse, & le bureau des douanes proche de la place du grand marché, où l'on trouve presque de toutes les sortes de marchandises qui sont au monde. La ville est située dans une agréable plaine. Les ruës sont passablement larges, & bordées de hautes maisons, où l'on monte par des degrès.

Il y a de beaux arbres au-dedans & au-dehors, de la ville, & des viviers, mais sur-tout au-dehors. Il y a aussi des étangs, & d'autres eaux pour laver le linge. Les sépultures des Maures sont remarquables : entre-autres il y en a une qui consiste dans un grand étang, revêtu tout-autour de massonnerie de pierre dure, qui a plus de cent angles, qui ont chacun près de vingt-huit coudées de large. On y descend par un degré de quatre-vingts marches de pierre. Au milieu de l'étang on voit le lieu de la sépulture de celui qui a fait construire ce monument, qui est un bâtiment superbe & fort-élevé.

Les loges des Anglois & des Hollandois sont le long de l'eau. Les Présidens font grosse figure. Ils vont à cheval, ou dans des palanquins, suivis d'un train de domestiques, pour n'être pas mépriſez par les Maures, qui en ce point & en tout autre vont jusqu'à l'excès, & aux maniéres de qui il faut à-peu-près se conformer. Cependant les Anglois s'y conforment encore bien plus que les Hollandois, soit que leur humeur les y porte davantage,

soit

soit parce-que c'est à Surate que réside leur Commandant & Géneral, c'est-à-dire, celui qui a la premiére autorité, & la surintendance de tout le commerce des Anglois dans les Indes Orientales.

La ville de Surate est peuplée de Maures, de Benjanes, de Gentives, outre les gens des nations étrangéres, qui s'y trouvent. Il s'y fait un trafic prodigieux. Il y arrive sans cesse des Marchands & des vaisseaux de tous les païs de l'Asie. C'est là que les Anglois, les Hollandois & les Persans, s'embarquent ordinairement pour aller en Perse, par la mer Rouge, & par l'Arabie Heureuse, & le commerce qu'ils y font leur est fort avantageux. Ils y portent des étoses fines, & de grosiéres, des Indes, de Gusuratte, de Décan, de Bengale; des toiles de coton, de l'indigo, du sucre, du gingembre, des gommes, du tabac, du froment, du beurre, du ris, & d'autres denrées. Les vaisseaux du Roi de Perse vont aussi par la mer Rouge à Surate, & de Surate en Perse, chargez des marchandises des particuliers, à cüeillette & autrement, à quoi ils gagnent beaucoup.

Il y a autour de Surate quantité de beaux jardins, de jolies maisons & d'agréables promenades. Mais il y eut l'an 1664. un rebelle nommé Sawasi, ou Siawagi, qui s'étant revolté contre le Grand Mogol, & s'étant mis à la tête des voleurs montagnards, dont il est devenu le Chef & le Prince, ravagea les environs de cette puissante ville, & y fit des desordres qui ne seront pas si-tôt reparez : desorte que les dehors en sont beaucoup

coup moins beaux qu'ils n'étoient.

Cambaie ville capitale de la Province qui porte ce même nom, eſt ſituée par les 23. degrès de latitude Nord, à-peu-près à 30. lieuës de Surate, aſſez proche de la mer, ſur un grand enfoncement du fleuve Indus qui l'arroſe. Le flot y amène les vaiſſeaux, qui ſe poſtent vîte dans de profonds chenails, autour deſquels tout eſt ſec quand la mer s'eſt retirée. Il faut 3. heures pour faire le tour de la ville, où il y a 12. portes, des ruës larges & droites, 3. places de marché, quantité de beaux édifices, des étangs, des viviers, des baſſins pour laver, & pour prendre de l'eau. Autour de la ville il y a des jardins, des maiſons de promenade, d'agréables & fertiles campagnes.

La Régence eſt entre les mains des Maures, quoi-que la plupart des habitans ſoient Idolâtres, & preſque tous Benjanes, le reſte étant Gentives, ou de quelque autre Secte. Ils ſont tous en général fort bien inſtruits ſur le fait du commerce, trafiquant à Diul, à Goa, à Achin, ſur les côtes de la mer Rouge, en Perſe, à Coromandel, à Bengale, & en d'autres païs. On fabrique à Cambaie, & dans les lieux qui en dépendent, quantité de toiles de coton, des courtepointes, des tapits & des tapiſſeries. On y trouve beaucoup de criſtal de roche, & des pierreries, des grenates, jacinthes, amériſtes, turquoiſes, & d'autres ſortes; d'excellentes drogues, des herbes médecinales & des bois; du turbit, du galanga, du nard, du lapis laſula, aſſa-fœtida, du borax, de la ſcamonée &c. Les campagnes produiſent d'admirable indigo, avec abondance de denrées néceſſaires

res

res pour la vie, entre-autres du froment, du seigle, de l'huile, du beurre, &c.

Autrefois les Rois de Gusuratte tenoient leur Cour à Cambaie. Ils eurent de grosses guerres à soutenir contre les Portugais de Diu, qui faisoient tous leurs éforts pour se rendre maîtres de cette ville; mais ils ne purent en venir à bout.

Diu est situé par les vingt & un degrès de latitude Nord, tout-proche du cap méridional de Cambaie. C'est une petite isle qui apartenoit autrefois aux Roi de Gusuratte, & qui leur fut enlevée par les Portugais, qui l'ont conservée jusques-à-présent, quoi-qu'avec des dépenses & des peines excessives. Car pendant les guerres qu'ils ont euës depuis l'an 1539. contre les Rois de Cambaie, contre les Turcs & les Mahométans des Indes, cette isle a été prise, perduë, & reprise plusieurs fois. Mais depuis qu'ils y ont pu bâtir trois forts, c'est-à-dire, depuis fort longtems, ils en sont demeurez seuls possesseurs. Elle a été renommée de tout tems, pour son commerce & pour la navigation de ses habitans, ce qui a fait que la Compagnie a plusieurs fois proposé d'en entreprendre la conquête; mais je n'ai pas ouï dire qu'en éfet elle y ait jamais fait porter ses armes. La ville est peuplée de Portugais & de naturels du païs.

Brotchia est une ville bien-peuplée, située par les vingt & un degrès cinquante minutes, à douze lieuës au Nord de Surate, sur le bord d'une riviére qui se rend par deux bras dans la mer, à huit lieuës de la ville. Elle est assez forte & assez bien bâtie, constuite sur

une

une éminence, au milieu d'une grande plaine. Il n'y a rien de plus agréable que ſes dehors qui ſont embellis de pluſieurs jolies maiſons, de jardins, de promenades, de villages proches les uns des autres, qu'on dit être au nombre de quatre-vingts.

Les petits bâtimens remontent la riviére, juſqu'à moitié chemin de la ville. Pour les autres ils faut qu'ils demeurent en mer, où ils ſont ſans aucun abri, & pas trop ſeurement. C'eſt pourquoi on n'y envoie preſque que des yachts & d'autres bâtimens legers. La riviére paſſe par le Roïaume de Décan, pour s'y aller rendre. La plupart des habitans ſont Benjanes. On y fabrique des toiles de coton, qui ſont ordinairement plus belles & plus blanches que toutes celles qu'on fait ailleurs. Les Hollandois & les Anglois y ont des comptoirs depuis longtems, & les habitans reconnoiſſent fort-bien les avantages qu'ils en retirent.

Byſantagar eſt une grande ville, au milieu du Roïaume de Guſuratte, preſque toute peuplée de Bramans idolâtres, ornée de beaux Pagodes avec leurs tours, & d'autres beaux édifices. Les campagnes qui l'environnent, nourriſſent quantité de bêtail, & produiſent d'excellens fruits & d'autres vivres; du froment, du beurre, du ris. On y fabrique des toiles de coton, & on y file beaucoup de fil, qui ſe tranſporte ailleurs.

Pettan étoit autrefois une grande ville murée; mais il y a longtems qu'elle tombe peu-à-peu en décadence. La plupart des habitans ſont Benjanes, & ſubſiſtent par les manufactures

tures des étofes de ſoie, des toiles de coton, des tulbandes, des allégias &c. Il y a auſſi de beaux jardins & de jolies maiſons dans ſes dehors.

Mamadabath a été autefois une charmante petite ville, & le lieu de plaiſance des Rois. Ce n'eſt plus aujourdhui qu'un bourg, ſitué le long d'une riviére fort-poiſſonneuſe. La plupart des ſes habitans ſont Benjanes, & ſubſiſtent par le trafic des grains, des toiles, & des denrées que la campagne produit.

Brodera eſt une des principales villes de Guſuratte, qui a des murailles, des rempars, des fortifications, & qui eſt munie à la maniére des Indiens. Il y a un grand nombre de bourgs & de villages ſous ſa juridiction, de beaux jardins, des vergers, des étangs, de ſpacieuſes ſépultures. On y fabrique des toiles de coton bien-fines, & d'autres étofes. Les campagnes fourniſſent abandance de coton & de divers grains.

Pour ce qui regarde Goga, Chittipour, Nariaath, Vaſſet, & quelques autres places, elles reſſemblent plus à des bourgs qu'à des villes murées, & je n'en parlerai point en détail.

Le païs de Guſuratte, qui a été un grand Roiaume, ainſi-que je l'ai déja dit, eſt maintenant une grande Province de l'Empire du Mogol, duquel j'ai déja parlé dans mon voiage de Bengale. Cette Province eſt régie par un Gouverneur général, à qui tous les autres Gouverneurs particuliers, les Commandans, & les autres moindres Oficiers, ſont ſoumis. Il fait la figure & la dépenſe d'un Roi, dans ſon train

train & dans toutes ſes maniéres ; en quoi les autres Gouverneurs, Oficiers, & riches Maures l'imitent autant qu'ils peuvent. Car c'eſt l'humeur de tous les Maures des Indes, de faire une groſſe figure, & de paroître conſidérables par le nombre des gens qui leur font la Cour, & par la quantité de leurs domeſtiques.

En général toute la Province eſt peupleé de Maures & d'Idolâtres ; mais ces premiers ont le pouvoir en main. La plupart des Idolâtres ſont Benjanes. Les autres ſont Gentives, Bramans, Gougis, Coulis, & Raſpautes. Je dirai ci-après quelque choſe de chacune de ces Sectes en particulier, parce-que j'y ai trouvé des qualités bien-différentes de celles des autres, dans les voiages que jai faits ſur les côtes des Indes, de Malabar, de Coromandel, de Bengale, & ailleurs.

Tous les habitans de Guſuratte ſont regardez comme aiant beaucoup d'eſprit & d'adreſſe, ſur-tout dans le commerce qu'ils font fleurir par terre & par mer. Ils ſe répandent à Goa, à Diul, à Cochin, à Ceilon, à Batavia, à Bantam, en Perſe, ſur les côtes de la mer Rouge &c. pour y trafiquer. Ils ſont communément ruſez & trompeurs, aiant l'eſprit plus ſubtil que les autres Indiens. Ils ont de l'expérience en toutes ſortes de commerces, partticuliérement en celui des pierreries.

Il ſe fait un grand négoce en beaucoup d'endroits de leur Province. Auſſi y a-t-il non-ſeulement des Anglois, des Hollandois, des Portugais, mais des Juifs, des Turcs, des Perſans

sans, des Arabes, des Arméniens, & des Marchands de toutes les nations des Indes. Il n'y a que les Chinois & les Japonois qui n'y vont point trafiquer.

Les habitans Idolâtres en général, sont jaunâtres, comme dans plusieurs autres païs des Indes, y en aiant pourtant qui sont plus noirs les uns que les autres, & étant de même taille que ceux de l'Europe. Les femmes & les filles des plus considérables, qui n'exposent que rarement leur teint aux ardeurs du Soleil, sont un peu plus blanches, & il y en a qui sont à-peu-près aussi blanches que les femmes Portugaises.

La plupart de ces gens-là, hommes & femmes, sont de la Secte de Pitagore, ne mangeant rien qui ait eu sang, ou vie, & ne tuant rien, animal ni insecte, quelque petit qu'il soit. Ils ne voudroient pas pour quoi que ce fût au monde, boire ou manger avec un Chrétien, ni même le toucher. Il y en a qui aimeroient mieux mourir. Leur superstition va si-loin que quelques-uns mettent des baquets le long des chemins, & dans les lieux inhabitez & déserts, & y laissent du blé, des herbes & d'autre nourriture, pour les oiseaux, & même pour les bêtes & les insectes nuisibles. Leurs Bramines portent dans la main, certains balais pour nétoier les places où ils vont s'asseoir, & les lieux où ils marchent, de-peur qu'il ne s'y trouve des fourmis & d'autres insectes, & qu'ils ne les écrasent.

A Goa, & dans les autres villes des Portugais, où il se trouve des gens de Cambaie

& de

& de Gusuratte, il y en a qui achètent les volatiles & les bêtes qu'on destine à tuer, & ils leur donnent la volée, ou les laissent aller, croiant par là sauver d'une nouvelle mort les ames de leurs parens, ou de leurs amis, ou du-moins des autres hommes leurs semblables, qui ont passé dans les corps de ces animaux.

Leur nourriture ordinaire est de kitzeri, qui est une sorte de grain fort-nourrissant & de bon goût; de fèves, de pois, de froment, de ris, de racines, de fruits, d'huile. Ils mangent aussi du beurre & du fromage. Ils ne boivent presque que de l'eau & du Terri, qui est une liqueur qu'on tire des palmiers. Pour du vin, ou d'autres liqueurs fortes, ils n'en boivent que très-rarement, si ce n'est qu'ils le fassent en leur particulier, & qu'on n'en sache rien. Ils sont fort sobres, & s'asséient à terre sur des nattes, pour prendre leurs repas, aiant les jambes croisées sous le corps. Au-lieu de nattes les plus riches couvrent le pavé de leurs chambres de tapis, pour s'y asseoir, & ils mettent sous les plats de grandes feüilles de bananes, ou d'autres arbres.

Il y en a qui ne veulent point manger d'oignons, ni d'ail, ni d'œufs, ni de lait, ni d'autres choses semblables, ni rien qui soit rouge, de-peur qu'il n'y ait du sang. Les hommes & les femmes se baignent avant-que de manger, & après qu'ils ont fait leurs nécessités naturelles, ou qu'ils ont eu commerce charnel ensemble. Ils sont vêtus comme les Bengalois & les autres peuples idolâtres des Indes, & leur sont conformes presque en toutes les maniéres & actions de la vie. Ils sont

logez

logez de même. Ils tiennent leurs maisons & leur ménage de la même façon. Leur culte & leur Réligion sont semblables. Ainsi je renvoie le Lecteur sur tous ces points-là, aux choses que je dirai ci-après touchant les autres Idolâtres.

Les principales marchandises qu'on tire de Gusuratte, soit de ce que la terre produit, ou des manufactures du païs, sont diverses sortes de tres-belles toiles de coton, fort-fines, fort-bien fabriquées, de-même qu'à Bengale & sur la côte de Coromandel; des canafasses, dont on fait des voiles & des sacs; des étoses de soie; des tulbandes, des ceintures, des écharpes pour couvrir la tête & le visage des femmes; des tapits, des draps d'or, des couvertures de lit piquées ou brodées, qui sont ou de soie, ou de toile de coton, de toutes les plus belles couleurs assorties ensemble; des pavillons, des matelas, des Cadels ou bois de lits des Indes; des fauteüils, des tric-tracs, & d'autres merceries qui sont toutes artistement travaillées à la mode des Indes.

Le fonds produit quantité d'indigo, de salpêtre, de borax, d'amsion; du cumin, du gingembre, de la rubarbe, des mirabolans, & plusieurs autres excellentes drogues; des rubis balays & spinelles; des grenates; des vivres en abondance, comme du froment, du ris, des pois, des fèves, du kitzeri, du millet, de l'orge, du sucre, de l'huile, du beurre, du lait, des herbages, des racines, des fruits, des oranges, des grenades, des limons, des citrons, des mangas, des noix de cocos, & diverses autres sortes, dont les vergers

vergers ſont remplis, ou qui croiſſent au milieu des campagnes ; du bêtail en quantité, comme des bœufs, des vaches, des brebis, des boucs, des chévres des pourceaux, des poules, des canards, des oies, du gibier, du poiſſon de mer & de riviére.

En un mot le païs de Guſuratte eſt bon, gras, fertile, abondant, & rempli de biens. Il nourrit ſes habitans, & leur fournit quantité de très-bonnes denrées qu'ils communiquent aux autres peuples, & dont ils retirent de grands profits.

Il faut maintenant paſſer à la deſcription de la côte des Indes, qui commence au détroit de Cambaie, & qui s'étendant au Sud quart-de-Sud-eſt, finit au cap de Comorin. Elle a cent-quatre-vingts lieuës de long, & c'eſt elle qu'on apelle proprement la côte des Indes, les autres côtes & païs des Indes aiant leurs noms particuliers, comme la côte de Coromandel, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, de Pegu, de Tanaſſeri, de Queda, de Malaca &c.

Il y a encore aujourdhui pluſieurs villes & forteresſes ſur la côte des Indes. Elle eſt diviſée en différens païs & Roïaumes, ſavoir Décan, Cuncan, Canara & Malabar. Les Portugais en ont poſſédé les villes & les forts pendant un grand nombre d'années, y en aiant bâti quelques-uns, & aiant pris les autres ſur les Maures & ſur les Malabres. Par ce moien ils étoient devenus ſi puiſſans dans ces pais-là, que les principaux Princes, Rois, & même le Samorin, afoiblis par quantité de pertes, étoient obligez de dépendre d'eux. Mais depuis que les Hollandois

dois ont navigé & trafiqué aux Indes, le pouvoir des autres eſt toujours allé en diminuant, ainſi qu'on l'a pu remarquer dans ce que j'ai déja dit; & je le ferai encore connoître dans cette préſente deſcription de la côte des Indes.

Le Roïaume de Décan commence au Nord, ſur la frontiére de Guſuratte, ou Cambaie. Il confine au païs de Malabar par le Sud, à Biſnagar par l'Eſt, & à la mer par l'Oüeſt. Quelques-uns le diviſent en trois parties, qu'ils nomment Cuncan, Canara & Ballaguatte, qui ſont des païs de montagnes, avancez dans les terres. Pendant la mouſſon de pluïes, ces montagnes ſont couvertes de nuées, quoi-qu'il y ait ſur leurs ſommets de belles plaines, & de vertes prairies. On les voit de Goa, quand le tems eſt clair & ſérein.

De tout tems les principales villes de cette côte ont été Bazain, Daman, Chaul, Dabul, & Goa, dont les quatre premiéres ont toujours été célébres par le commerce. La Régence en étoit diviſée entre les Idolâtres; mais pendant les guerres, les Portugais ſe les ſoumirent toutes. Daman fut enlevée, environ l'an 1535. au Roi de Cambaie, nommé Madurius, par Martin Alphonſe Zoſa Amiral des Portugais, & détruite de fond en comble.

A-peu-près dans le même tems Bazain fut auſſi priſe & démolie par Nonius Acunius, leur Général dans les Indes. Ils s'emparérent encore alors de Chaul & de Dabul. Mais comme ils portoient la guerre & ſe faiſoient des ennemis par-tout, & qu'ils n'avoient pas aſſez de gens pour ſe ſoutenir dans toutes leurs

entrepriſes, & pour garder tant de places qu'ils conquéroient, ils démantelérent encore celles-ci. Néanmoins ils y ont fait depuis quelques nouvelles fortifications, pour tâcher d'y rétablir le commerce, & pour mieux tenir en ſujettion les habitans, qui naturellement ont des cœurs d'eſclaves, & ſemblent être nez pour la ſervitude.

Plus avant dans les terres eſt le Roïaume de Viſiapour, qu'on dit avoir deux-cents-cinquante lieuës de long, & cent-cinquante de large. Ceux qui en ont écrit, parlent différemment de ſes limites. Quelques-uns y joignent une grande partie de Décan, & d'autres mettent quelques villes de Viſiapour ſous la juridiction de ce dernier Roïaume. Il y a beaucoup d'aparence que les fréquens changemens qui arrivent en ces païs-là par les guerres, qui font que les Etats ſont ſouvent démembrez, envahis, réünis, ont donné lieu à cette diverſité qui ſe trouve dans les Ecrivains.

Ce qu'il y a de certain eſt qu'il confine par le Nord au Roïaume de Deli, & aux autres Etats du Mogol; & les habitans ont ſouvent éprouvé ce que c'eſt que d'être voiſins d'un ſi puiſſant Monarque, qui ne manque guéres de s'ériger en tiran, & de vouloir étendre ſa tirannie ſur les étrangers comme ſur ſes Sujets. En éfet autrefois le Roi de Viſiapour étoit un grand Prince, qui ne relevoit ſa Souveraineté de perſonne. Il pouvoit, à ce qu'on dit, mettre ſur pié cent mille hommes de cavalerie, & de l'infanterie à proportion: il étoit redouté de ſes voiſins, & faiſoit des conquêtes

ſur

ſur eux. Mais depuis, il a été tellement ſous le joug du Mogol, qu'on dit qu'il n'étoit plus regardé que comme un de ſes vaſſaux.

Aujourdhui l'on tient qu'il s'en eſt afranchi par le bonheur qu'ont eu ſes armes, & qu'après avoir rentré en poſſeſſion de ſes villes & fortereſſes qui ſont au Nord, il a ſecoüé le joug de cet impérieux voiſin, & mis ſes Etats ſur le pié de mieux réſiſter à ſes éforts, qu'ils n'ont fait autrefois.

Les principales villes & les plus marchandes ſont, premiérement celle qui porte le même nom de Viſiapour, & qui eſt la capitale du Roïaume, puis Cintapour, Wingurla, Rozapour, Raiebaag, Banda &c. La ville de Viſiapour eſt à ſoixante & dix lieuës de Goa, dans les terres, & ſuivant les deſcriptions que j'en ai vuës, elle doit avoir cinq lieuës de tour. Elle a de hautes murailles & des portes bien fortifiées, & eſt bien pourvuë de canon de fonte & de fer.

Au milieu de cette grande ville on voit une groſſe fortereſſe, & au milieu de la fortereſſe eſt le palais du Roi. La fortereſſe eſt gardée par un grand nombre de ſoldats, entourée de rempars & de foſſés, & munie de canon. La ville eſt fort-peuplée. Les habitans ſont Maures & Idolâtres. Il y a parmi eux de riches Négocians.

Wingurla, qui eſt plus connuë parmi les Hollandois que les autres villes de ce Roïaume, eſt au bord de la mer, au Nord de Goa, dont elle eſt peu éloignée. C'eſt un lieu de relâche pour nos gens, qui pendant la mouſſon d'Eté, depuis que nous avons guerre dé-

clarée contre les Portugais, ont coutume d'aller tous les ans croiſer avec un bon nombre de navires de guerre, devant la barre de Goa, & dans les parages voiſins, pour empêcher la navigation des ennemis: car ils vont prendre des rafraîchiſſemens à Wingurla, où nous avons une belle loge.

Le Roi de Viſiapour a ſouvent ofert aux Hollandois, d'aſſiéger Goa par terre, avec une nombreuſe armée, s'ils vouloient l'aſſiéger par mer, avec un nombre ſuffiſant de vaiſſeaux, & paſſer l'Hiver devant le port. Mais ils n'ont pas prêté l'oreille à cette propoſition, & ils ont, ſans doute, de fortes raiſons qui les en empêchent.

Je laiſſe ce Roïaume dont je ne ſai pas certainement beaucoup d'autres particularités, pour revenir à la côte des Indes, ou de Malabar, dont les Portugais ont été longtems maîtres. Comme c'eſt le premier païs qu'ils ont découvert dans les Indes, ſous la conduite de Vaſco de Gama, je me perſuade que le Lecteur ſera bien aiſe de trouver ici en quel tems & comment la découverte en a été faite.

Avant-que la route des Indes fût connuë, les Ethiopiens & les Turcs tranſportoient les épiceries & les autres marchandiſes des Indes, par la mer Rouge, en Egipte, & ſur les côtes d'Arabie; où les riches Négocians de Turquie les achetoient, & les faiſoient conduire par les caravanes à Aléxandrie, à Smirne, & en pluſieurs autres villes marchandes, où, après y être arrivées par terre à grands frais, on les embarquoit pour Veniſe,

se, qui les distribuoit dans la Chrétienté.

Ainsi l'on entendoit seulement parler alors des Indes Orientales, sans les connoître. Les Castillans, ni les Portugais ne navigeoient point encore au Sud, ni à l'Oüest, sur la grande mer Océane. Ils demeuroient à cet égard dans leurs anciennes bornes, qui ne s'étendoient que jusques aux parties septentrionales de l'Afrique. D'un côté les flots impétueux de l'Océan les épouvantoient, & leur servoient de barriéres, pour les empêcher d'aller plus loin; & d'un autre côté les hautes montagnes, les forêts impénétrables, & les déserts afreux qu'ils voioient devant eux, leur ôtoient l'envie de pénétrer plus avant, par terre.

Ce fut Henri IV. fils de Don Jean I. Roi de Portugal, qui se trouva épris du désir de découvrir de nouveaux païs. Après la mort du Roi son pére, son frére aîné étant monté sur le trône, l'excitoit sans cesse à rendre son nom immortel par la navigation sur le vaste Océan, où il estimoit qu'on pouvoit aquérir beaucoup de gloire, par la découverte des côtes d'Afrique, qu'il présumoit être au Sud.

Ce dessein commença d'être mis à éxécution, environ l'an 1410. que deux vaisseaux s'avancérent seize lieuës plus au Sud de l'Afrique, que les Portugais n'avoient fait jusques alors. Mais les courans qu'ils trouvérent, & l'agitation continuelle où étoit la mer, aiant éfraié les équipages, ils s'en retournérent.

Comme ce mauvais succès avoit d'abord rebuté, il se passa dix ans avant-qu'on pût se

réſoudre à faire une nouvelle tentative. Enfin le Prince Henri aiant obtenu un flote propre pour cette entrepriſe, elle mit à la mer ſous la conduite de Jean Gonſalve, qui eut aſſez de courage pour courir en pleine mer, & paſſer juſqu'à quatre cents lieuës au-delà des païs de l'Afrique qui étoient connus. Après une ſi longue courſe, voiant ſes vaiſſeaux incommodez & ſes gens atténuez des fatigues que les vents, les courans, les tempêtes & les autres fortunes de mer, leur avoient fait ſoufrir, il reprit la route de Portugal, & y alla faire le raport du ſuccès de ſa navigation.

Le Prince Henri étant mort, le déſir de faire de nouvelles découvertes fut enſeveli avec lui pour quelque tems. Ce n'eſt pas qu'Alfonſe IV. Roi de Portugal, n'eût toujours la même intention à cet égard. Mais il fut retenu par les guerres inteſtines qu'il eut à ſoutenir. Néanmoins il avoit la choſe tellement à cœur, que ſous ſes ordres, on ne laiſſa pas de découvrir une grande partie des côtes méridionales de l'Afrique, au-delà du cap Vert, & juſques à la côte la plus occidentale de la grande Guinée, & les Portugais commencérent à y trafiquer.

Après la mort d'Afonſe, Don Jean le Grand, II. du nom, lui aiant ſuccédé au Roïaume de Portugal, pouſſa bien encore plus vivement la navigation. Les vaiſſeaux qu'il fit équiper aiant paſſé ſous la Ligne équinoxiale, découvrirent environ l'an 1492. le Roïaume de Congo, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Ce fut alors, qu'on vit divers navires

vires en mer, pour tâcher de faire de nouvelles découvertes, & de trouver une route juſques aux Indes. On viſita les golfes & les baies, on remonta les fleuves pour chercher cette route, mais il n'y eut pas moien de la trouver.

Cependant Chriſtofle Colomb, originaire de Guinée, après avoir inutilement ofert ſes ſervices au Roi de Portugal, & à Henri VII. Roi d'Angleterre, obtint trois navires du Roi d'Eſpagne, & s'étant embarqué le 3. d'Août 1492. il prit ſon cours vers Goméra, l'une des iſles Canaries, d'où aiant couru à l'Oüeſt, il découvrit & viſita les côtes de la Floride, & des autres iſles voiſines. Quand il ſe fut aproprié l'or & les tréſors qu'il y trouva, il les fit embarquer avec dix Indiens, après avoir fait élever un fort dans la Floride, où il laiſſa une Compagnie d'Eſpagnols; & il emmena ſon riche butin en Eſpagne.

Ce ſuccès fut une puiſſante amorce. Colomb aiant eu une nouvelle commiſſion, découvrit les Indes Occidentales, les iſles Eſpagnolette, Cuba, & pluſieurs autres, & emploia quatorze années à ce grand ouvrage. Cependant il y en eut d'autres qui aiant ſuivi ſes traces, pénétrérent plus avant dans ce nouveau monde. Mais Ferdinand Roi de Caſtille, fit Chriſtofle Colomb Amiral des Indes Occidentales, & ſon frére Bartholomée Colomb Vice-amiral. Celui-ci bâtit pluſieurs places & forts dans ces nouvelles régions.

Les Portugais jaloux de ces progrès, formérent auſſi de nouveaux deſſeins. Le Roi

aiant donné des vaisseaux à Barthelemi Diasius, il alla visiter les côtes méridionales d'Afrique jusqu'au dernier cap; d'où les fortunes de mer, & les autres incommodités du voiage, le contraignirent encore de retourner en Portugal, après avoir navigé jusques par les trente-six degrès de latitude Sud.

Diasius & ceux qui l'avoient acompagné, nommérent Cap Tourmenteux, ce cap qu'ils avoient découvert, & qui étoit le plus-méridional de l'Afrique. Mais leur Roi qui étoit satisfait de cette découverte, le nomma le cap de Bonne-espérance, parce-qu'il donnoit lieu d'espérer qu'on iroit plus loin, & qu'on trouveroit enfin ce qu'on cherchoit.

Ce même Roi Don Jean II. mourut l'an 1495. Emanuel, qui fut son successeur, aïant donné commission à un Gentilhomme nommé Don Vasco de Gama, & l'aiant établi Amiral de quatre vaisseaux, montez de quatorze cents hommes d'équipage, celui-ci mit à la mer le dixiême de Juillet 1497. Après avoir dépassé les isles Canaries, & s'être avancé jusqu'à celles du cap Vert, il moüilla l'ancre à celle de S. Jaques, où il ne fut pas trop bien reçu par les Maures.

Il remit donc à la voile, & sa flote aiant été battuë de plusieurs tempêtes, les équipages commencérent à murmurer, disant qu'il n'y avoit point d'autre espérance de salut que de s'en retourner en Portugal. La mutinerie alla si-loin qu'on conspira contre la vie de l'Amiral. Il tâcha de les adoucir par ses priéres & par ses remontrances; mais il n'en put venir à bout, & sa perte fut concluë.

La

La choſe lui aiant été révélée, il fit mettre aux fers les Pilotes & les autres Chefs de la conſpiration, & alla lui-même au timon, ſans ſe rebuter de la réſiſtance de ſes gens, non-plus que de celle des flots, qui ne paroiſſoit pas moindre. Enfin il ſe rendit à l'Eſt du cap de Bonne-eſpérance, & rangea les côtes inconnuës qui étoient au Nord-eſt, juſqu'à un golfe qu'il nomma de Saint Blaiſe, où l'on vit des Africains ſauvages, qui alloient tout-nuds. Ainſi il remit à la voile, & quoiqu'il fallût aller contre le vent & contre les courans, il paſſa juſques ſous le Tropique du Capricorne, & mouilla l'ancre devant la ville de Sofala.

Le peuple parut un peu plus civiliſé que celui qu'on avoit vu au bout méridional de l'Afrique. Les gens étoient bruns, & portoient pour ornement des braſſelets de cuivre, d'ivoire & d'autres matiéres. Quoi-qu'ils parlaſſent une langue inconnuë, les Portugais ne laiſſérent pas de comprendre qu'ils diſoient qu'il venoit quelquefois des Blancs des régions éloignées, trafiquer avec eux. L'Amiral fit mettre à terre deux de ſes gens prévenus de crime, pour obſerver le païs.

Les vaiſſeaux aiant encore navigé douze cents lieuës le long des côtes, on découvrit la ville de Moſambique, dans une petite iſle, à demi-lieuë d'un païs nommé Sanguebar, par les quinze degrès de latitude Sud. Les habitans qui étoient Noirs, & vêtus de tulbandes & de futaines, allérent avec leurs petits bâtimens au bord de Gama, & lui firent entendre que ce païs apartenoit au Roi de Quiloa,

& que le Gouverneur de Mosambique se nommoit Zacouïa.

Ce Gouverneur gatisa Don Vasco jusqu'à lui donner deux Pilotes, pour le conduire aux Indes avec ses trois vaisseaux; car il avoit brûlé le quatriême, pour en distribuer le reste de l'équipage sur les trois autres, parce-qu'en général tous les équipages étoient trop afoiblis. Les Pilotes de Mosambique aiant connu qu'ils n'étoient pas dans des vaisseaux de Sarrasins, mais de Chrétiens, se jettérent à la mer, & se sauvérent à la nage. Les Portugais frustrez de leur espérance, firent joüer leur canon contre Mosambique, où l'on n'en avoit jamais entendu, & ils y jettérent un tel éfroi, que Zacouïa renvoia un Pilote.

Lors-qu'on eut remis à la voile, le Pilote tâcha d'emmener par ruse les vaisseaux à Quiloa, pour les livrer au Roi. Mais il s'éleva une tempête qui les fit dériver quarante lieuës au Nord. Comme ils manquoient d'eau & de vivres, ils retournérent ancrer devant Mosambique. Là le Pilote aïant conspiré une seconde fois, sa trahison fut découverte, & il fut obligé de se sauver encore une fois à la nage, avec quelques-uns de ceux qu'il avoit atirez, pour lui aider à éxécuter son dessein: les autres au nombre de dix & un Pilote, avec deux petits bâtimens, demeurérent entre les mains de Gama.

Cet Amiral aiant remis à la voile, alla terrir au Roïaume de Mélinde, situé proche de la Ligne par le Sud, où il fut fort-bien reçu. Le fils du vieux Roi alla lui-même à son bord: il lui fit des présens & lui donna un bon Pilote. Avec

ce

ce ſecours Don Vaſco paſſa au-delà de la côte des Indes, & trois ſemaines après il moüilla l'ancre devant Calicut.

C'étoit juſtement dans la ſaiſon du gros tems, & les vaiſſeaux étoient en péril à cette rade, où ils n'avoient pas plus d'abri qu'en pleine mer. Néanmoins il y eut des avanturiers du païs qui ſe rendirent au bord de Don Vaſco, dans de petits bâtimens, & il avoit auſſi déja fait mettre à terre un de ſes gens prévénu de crime.

Cet homme fut auſſi-tôt environné d'un grand nombre de curieux, noirs comme de la poix, qui le contemploient, le pouſſoient & le maltraitoient. Parmi ces ſpectateurs il y eut deux Marchands Turcs, qui à ſon air reconnurent que c'étoit un Européen. Un d'entre eux, nommé Monzaida, qui ſavoit l'Eſpagnol, lui parla, lui fit des careſſes, & lui donna dequoi manger; puis ils paſſérent enſemble au bord de Gama, & le Turc l'informa de l'état du païs.

Le lendemain l'Amiral fit embarquer deux Gentishommes avec Monzaida, pour aller à Pandarane, ou Panane, qui eſt une belle contrée, peu éloignée de Calicut, & prier le Samorin, qui y étoit allé s'y divertir, de lui permettre de deſcendre à terre, comme étant là venu d'un autre monde, par les ordres de ſon Maître & Souverain, le Roi de Portugal, de qui il avoit des lettres à lui préſenter, & de la part de qui il venoit le complimenter & lui faire des ofres d'amitié.

Ces Ambaſſadeurs étrangers furent favorablement écoutez. Le Samorin ſe ſentit cha-

toüillé, par la déclaration qu'ils lui firent que ſa gloire étoit répanduë juſqu'aux extrémités de la terre, & que c'étoit pour le lui têmoigner qu'ils étoient là venus. Il donna ordre que Gama fût reçu dans le port de Capocate, où ſes vaiſſeaux ſeroient plus en ſeureté. Cet Amiral, qui ne pouvoit pas prévoir quelle ſeroit ſa deſtinée, remit, pendant ſon abſenſence, le commandement des vaiſſeaux entre les mains de Paul de Gama ſon frére; puis il ſe fit mener à terre.

Il fut reçu avec beaucoup de cérémonie. Le Catoal, qui étoit le Juge des procès, étant allé au-devant de lui, avec une foule de Gardes, & de joüeurs d'inſtrumens de muſique, le fit mettre dans un palanquin, & le mena, au-travers de pluſieurs milliers de ſpectateurs, au palais du Samorin, où il fut reçu par les Caimales, ou Seigneurs de la Cour. Enſuite un des principaux Bramins, vêtu de blanc, l'aiant pris par la main, & l'aiant fait paſſer par pluſieurs chambres, à la porte de chacune deſquelles il y avoit dix Gardes, le mena dans une grande ſale, dont les murailles étoient garnies de tapiſſeries d'étofe de ſoie à fleurs, & le pavé couvert de tapis tout-de-meme.

Les degrès du trône étoient en rond, & s'élevoient en amphitéatre, & les principaux Seigneurs de l'Empire y étoient placez. Le Samorin étoit aſſis ſur un alcatif, ou tapis de pié, à la maniére des Indiens, vêtu d'une très-fine & très-blanche toile de coton, ſemée de roſes d'or, & d'autres broderies, où il y avoit des diamans. Il avoit ſur la tête une ſorte de bonnet, ou chapeau d'or, de perles

les & de piererries, & les oreilles garnies auſſi de pierreries. Ses bras nuds & ſes jambes étoient ornez d'anneaux d'or: ſes doigts l'étoient de riches joïaux, auſſi-bien que les gros doigts de ſes piés.

Il avoit l'air grand, le teint brun, de la majeſté dans ſes diſcours & dans ſes actions. Il étoit haut, & puiſſant à proportion. Il y avoit auprès de lui un de ſes principaux Courtiſans, qui tenoit un plat d'or, où il y avoit de l'arèque & de la betelle, dont il mâchoit ſans ceſſe, ainſi-que font tous les Indiens.

Après les complimens, le Samorin fit ſigne à Gama de s'aſſeoir, & alors ſon Interprète dit à l'Empereur que le Roi de Portugal excité par les grandes choſes qu'il avoit ouï dire du Samorin des Malabres, avoit bien voulu haſarder ſes vaiſſeaux & ſes gens, pour lui envoier ofrir ſon amitié, & faire alliance avec lui, afin d'entretenir correſpondance enſemble, & d'établir le commerce entre leurs Sujets. Enſuite il préſenta ſes préſens, & ſes lettres qui étoient écrites en Arabe & en Portugais.

Le Samorin répondit d'un air ſatisfait, qu'il acceptoit les ofres d'amitié du Roi de Portugal; qu'il le regardoit comme ſon propre frére, & qu'il l'eſtimoit infiniment; que l'ambaſſade, qui lui venoit des extrémités du monde, nonobſtant les périls qui pouvoient ſe rencontrer ſur la route, lui étoit extrémement agréable. Après cela il fit pluſieurs demandes au ſujet du Portugal, & quand l'audience fut finie, le Catoal mena Don Vaſco au logement qui lui avoit été préparé.

Quelques favorables que paroiſſent les com-

mencemens d'une afaire auſſi importante que celle-ci, il y ſurvient ordinairement des traverſes, & elle ne ſe termine pas ſi facilement. Le Négocians Sarraſins, qui étoient en grand nombre à Calicut, & qui faiſoient un grand commerce en ces païs-là, pénétrérent l'intention des Portugais, & connurent qu'avec le tems ceux-ci pourroient ruiner leur commerce. Ils firent donc repréſenter à l'Empereur que ces nouveaux-venus n'étoient que des écumeurs de mer & de vrais pirates; & les aiant chargez de pluſieurs autres calomnies, ils déclarérent qu'ils ne pouvoient les ſoufrir avec eux, & que la Cour pouvoit délibérer, ſavoir ſi elle vouloit chaſſer d'anciens Marchands, bien-connus, dont le commerce étoit bien établi, & avantageux pour la nation, & retenir ces nouveaux hôtes.

Monzaida fit ſavoir à Don Vaſco ce qui ſe paſſoit, & que même le peuple animé par les Sarraſins, ſe diſpoſoit à maſſacrer les Portugais. Gama s'étant ſauvé & rendu à ſon bord, fit lever les ancres, & ſe mit plus au large, où il prit un bâtiment Indien, qui portoit quatorze hommes, & entre-autres quelques Seigneurs de la Cour, l'un deſquels il chargea d'une lettre pour l'Empereur, à qui il reprochoit ſon infidélité, demandant qu'on lui rendît ſes gens qui avoient été arrêtez, & les choſes qu'il avoit fait porter à terre. Après beaucoup de difficultés, il obtint ce qu'il demandoit: on lui reſtitua ce qu'on lui avoit pris, & les priſonniers furent échangez de part & d'autre.

Le Samorin voulant s'excuſer, écrivit une lettre

lettre au Roi de Portugal. Néanmoins il se fit une autre conspiration. Quantité de petits bâtimens remplis de Malabres, alloient pour surprendre les vaisseaux de Gama, lors-qu'une tempête qui survint, les dissipa, & poussa les navires Portugais en pleine mer.

Monzaida qui craignit que la fidélité qu'il avoit euë pour l'Amiral, ne lui fût funeste, se sauva, & s'étant embarqué avec Gama, il se retira en Portugal, où aïant été bien recompensé, il embrassa le Christianisme, & y passa le reste de ses jours.

Cependant l'Amiral, en quittant Calicut, & continuant de ranger la côte des Indes, alla jetter l'ancre devant Goa. Mais ne s'y trouvant pas non-plus en seureté, il remit à la voile, & aïant couru au Sud-oüest, il retourna prendre terre devant Melinde, où il ne fut pas moins bien reçu que la premiére fois. Le Roi lui fit donner des vivres, & les autres choses dont il avoit besoin pour son voiage; puis il reprit la route du Portugal, & y territ l'an 1499. ramenant 55. hommes d'équipage.

La surprise ne fut pas moins grande dans le Roïaume que la joie qu'on avoit de cet heureux retour, après deux ans d'absence. Ainsi ce fut Vasco de Gama qui découvrit les Indes Orientales, & la route pour y aller, jusques alors inconnuë aux Européens. Il mourut l'an 1524.

Après son retour le Roi Emanuel fit continuer la navigation aux Indes Orientales, & pour ne se laisser surpasser en rien par les Castillans, il fit partir l'an 1500. Americus Vespu-

Veſputius pour aller auſſi aux Indes Occidentales. Cet Amiral fit à ſon tour de ſi grandes découvertes en cette partie du monde, qu'elle fut nommée de ſon nom Amérique, ainſi-qu'elle l'eſt encore aujourdhui, & qu'aparemment elle le ſera juſqu'à la fin du monde.

D'un autre côté, les Portugais aiant fait divers voiages dans l'Orient, avec de grands ſuccès, s'y établirent avantageuſement. Mais il ſurvint de grands différens entre les Caſtillans & eux, au ſujet de ces nouvelles découvertes; ce qui en retardoit beaucoup les progrès. Enfin le Pape Aléxandre VI. s'étant interpoſé comme médiateur, & en même tems comme ſouverain Maître de la Terre entiére, qui avoit droit d'en diſpoſer & de la diſtribuer, a jugea l'Amérique, ou les païs de l'Oüeſt, aux Caſtillans, & tous les païs de l'Eſt aux Portugais.

Ceux-ci aiant envoié Pierre Alvarez Caprales, en qualité d'Amiral général de douze vaiſſeaux aux Indes Orientales, il ſe rendit maître d'une partie du Roïaume de Calicut; il défit ſix cents Sarraſins; il fit alliance avec les Rois de Cochin, de Coylang & de Cananor; & il s'en retourna en Portugal avec ſa flote chargée de richeſſes.

Alfonſe Albuquerque, qui y fut auſſi envoié, ne remporta pas de moins grands avantages ſur les Sarraſins. Il s'empara de Goa, & depuis ce tems-là les Portugais ont fait de cette ville la capitale de leur domination dans les Indes, leur magaſin pour la guerre, & l'étape des marchandiſes.

Cette fameuſe ville eſt ſituée dans une iſle

qui

qui a environ trois lieuës de tour, par les quinze degrès de latitude Nord. Le Vice-roi des Indes & l'Archévêque y font leur réſidence. L'iſle eſt comme la plupart des autres iſles & des païs de la côte des Indes, ſéparée du continent par une groſſe riviére, qui ſe décharge tout-proche dans l'Océan. Ces païs ſont preſque tout-bordez de grands cocos du côté de la mer, & il y en a en divers endroits de l'iſle de Goa. Elle eſt bien-peuplée : il y a pluſieurs maiſons de plaiſance, des bourgs, des hameaux, & des promenades proche de la ville.

Il y a des Gardes en pluſieurs endroits, pour empêcher que les eſclaves ne s'enfuïent au continent. Ceux qui y veulent aller ſe font marquer de Siap, c'eſt-à-dire d'une petite marque ſous le bras ou à la main, & en revenant ils la montrent, paiant pour cela la valeur d'un peu plus d'un denier ; ce qui ne laiſſe pas de produire une aſſez groſſe ſomme, à-cauſe de la multitude des allans & venans.

Les hautes montagnes de Bardes ſont au Nord de l'iſle, & le païs de Salſette eſt au Sud. Ce ſont les deux endroits où les habitans de Goa ſe fourniſſent de vivres. La ville eſt plus du côté du continent que de la mer. D'abord elle étoit petite, mais avec le tems on la renduë fort vaſte.

L'iſle étoit autrefois ſous la domination du Roi de Décan. Quand le Prince Sabaïus fut mort, ſon fils Hidalcan s'en mit en poſſeſſion, & ne fut pas moins ennemi des Portugais que ſon pére l'avoit été. Cependant Albuquerque inſtruit & excité par un Capitai-

ne

ne Indien nommé Timoïa, forma le deſſein de s'en emparer. Timoïa l'aïant joint avec quatorze petits bâtimens, ils allérent enſemble moüiller l'ancre à la barre de Goa, & ils ſe rendirent maîtres de la ville, obſervant éxactement les capitulations qu'ils avoient faites, & réprimant l'inſolence du ſoldat.

Albuquerque fit bien munir le fort, voiant que le lieu étoit propre pour tenir en bride tous les païs voiſins. Hidalcan, dont les armes étoient alors ocupées ailleurs, aiant eu nouvelles de la perte qu'il venoit de faire, fit la paix avec ſes autres ennemis, & raſſembla promtement ſon armée, pour aller tâcher de la reparer. Son Général nommé Caymalcan, prit les devants, avec huit mille hommes d'infanterie, & un bon nombre de cavalerie. Il fut bien-tôt ſuivi du Prince, qui étoit à la tête de quarante mille hommes.

Les habitans Maures & Idolâtres trembloient de fraieur, n'oſant pas porter les armes contre Hidalcan, ſous la domination duquel ils avoient été, & dont ils ne venoient que de ſortir malgré eux. Ils faiſoient même paſſer leurs ſentimens juſques dans le cœur des Portugais, qui murmuroient hautement. Abuquerque s'en étant aperçu, regagna ſes gens par la douceur, & par les promeſſes qu'il leur fit, & aiant en même tems fait ſaiſir les plus ſéditieux, il les fit pendre.

Le canon qui avoit été planté ſur les rempars faiſoit un grand feu, & il en étoit bien beſoin, car les ennemis aiant traverſé la grande riviére, s'étoient avancez juſques ſous les murailles de la ville & du fort. D'ailleurs

les

les habitans déſertoient, & paſſoient dans l'armée d'Hidalcan. Ainſi, faute de monde, les Portugais furent obligez d'abandonner les deux principaux poſtes fortifiez, & de ſe retirer dans la ville, où Albuquerque & ſes gens firent des actions d'une grande valeur, & repouſſérent pluſieurs fois les aſſiégeans.

Enfin voiant qu'il ne pouvoit plus tenir, il fit retraite, & ſe rembarqua. Mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit ſortir du détroit, & ſe mettre au large. Il le fit, au grand étonnement des Barbares, qui croioient tenir tous les Portugais comme dans un filet, parce-qu'ils avoient boûché le paſſage de pluſieurs bâtimens, au lieu où le canal étoit le plus étroit. Néanmoins l'Amiral & ſes gens, à la faveur de leur canon, qui jouoit ſans ceſſe, paſſérent au-travers des nuées de fléches qu'on leur lançoit, & allérent moüiller vers le bas de la riviére, à-cauſe de la mauvaiſe ſaiſon, qui les contraignoit d'hiverner en ce lieu-là.

Le tems fut rude pour eux. Les orages, les groſſes pluïes, les courans rapides, les fléches & les balles de leurs ennemis, le défaut d'eau & de vivres, les maladies, les fiévres, la mort de pluſieurs d'entre eux, la barre de Goa boûchée de ſables, les côtes garnies d'ennemis acharnez à les détruire; toutes ces miſéres, dis-je, les deſoloient, d'autant-plus qu'ils ne paroiſſoit aucun moien de les faire finir.

D'ailleurs leurs viandes ſalées de buffles & de chevaux, étoient conſommées. Ils avoient déja fait rôtir & mangé tous les rats de leurs vaiſſeaux, & la mortalité augmentoit de jour à autre.

à autre. Albuquerque ne voiant point d'autre reſſource, & aiant ſeu que les Maures ne gardoient pas fort ſoigneuſement les deux premiers forts qu'il avoit abandonnez, qu'ils paſſoient par-tout leur tems à boire, à joüer, à ſe divertir, dormant enſuite tranquillement, comme s'ils euſſent été dans une entiére ſeureté, prit le parti de ſe tirer de l'extrémité où il étoit, par ſa réſolution & par ſon courage.

Il prit avec lui trois cents hommes, qu'il anima par de grandes promeſſes: il deſcendit ſubitement à terre, ataqua les deux forts, hacha en piéces tous ceux qui ſe préſentérent devant lui, ſoit veillans ou dormans, mit les autres en fuite, & s'en retourna chargé d'un gros butin de vivres, ramenant en même tems le gros canon qu'il avoit été contraint de laiſſer auparavant.

Enfin la dangereuſe mouſſon commençant à paſſer, & les torrens d'eaux qui deſcendoient & rouloient dans la mer, aiant fait ouverture dans les ſables, les Portugais partirent de la barre de Goa, & coururent ſur l'iſle Anchediva, où ils rencontrérent dix autres vaiſſeaux qui venoient de Portugal.

Avec un tel renfort Albuquerque réſolut de retourner à Goa. Il remit donc le cap ſur cette iſle, avec une flote de trente vaiſſeaux, & quatorze ou quinze cents hommes de troupes de débarquement, dans l'eſpérance que Timoïa lui ameneroit encore quelques bâtimens & des gens. Ce nouveau tonnerre du canon qu'on entendit gronder à Goa, n'y jetta pas une médiocre épouvante. Les Maures abandonnérent auſſi-tôt les deux poſtes avancez,

cez, dont les Portugais s'étant saisis, ils y mirent du canon, & battirent la ville.

Les ennemis se voiant pressez, firent une sortie, & il y eut un furieux combat, qui aiant tourné à l'avantage d'Albuquerque, il prit la ville pour la seconde fois. Mais les habitans ne furent pas traitez avec la même douceur qu'ils l'avoient été auparavant. Ils furent presque tous passez au fil de l'épée. On dit que le carnage dura trois jours, & qu'il y périt six mille personnes. Il n'y eut d'épargnez que les Idolâtres, parce-qu'ils n'avoient point fait d'infidélités, & que, selon le tems, ils avoient paru soumis.

Dès-que la ville fut réduite, on la fortifia, & on prit toutes les précautions possibles pour la conserver. Albuquerque fit choisir les mieux conditionées de toutes les filles, & les donna en mariage aux jeunes hommes Portugais, après qu'elles eurent été batisées, afin de faire là une colonie qui pût subsister.

Depuis ce tems-là les Portugais s'étant habituez à Goa, en ont fait une riche & puissante ville, où ils ont fait fleurir la navigation, aiant découvert tous les païs des Indes. En vain les Turcs, les Persans, les Maures & les Malabres, ont fait divers éforts pour les en chasser, ils n'en ont remporté que de la honte & de la confusion. La valeur & la prudence d'Albuquerque aiant commencé ce grand ouvrage, il eut pour successeurs Antonio Saldania, Lopes Soares, Franciscus d'Almaida qui fut le premier Vice-roi des Indes, Laurentius d'Almaida, Jaques Lopes de Zequeira, qui tous marchant sur ses traces, établirent

blirent les Portugais dans les Indes d'une maniére qui auroit pu leur être encore plus avantageuſe qu'elle n'a été, ſi la plupart n'euſſent pas agi avec trop de hauteur, d'empire & de cruauté.

Ainſi Goa eſt devenuë le ſiége de l'Empire des Portugais dans les Indes, le lieu de réſidence du Vice-roi, le ſiége de l'Achévêque. Le Grand Conſeil y eſt établi auſſi-bien que la Chancelerie. Outre la Cathédrale, il y a les Egliſes de S. François, des Dominicains, des Jéſuites: il y a des Egliſes paroiſſiales, avec pluſieurs couvens, & quantité de Moines de différens Ordres, Jéſuites, Auguſtins, Dominicains, de S. François, Carmes déchaux &c. Les couvens de femmes n'y manquent pas non-plus. Il y en a dans la ville & au-dehors.

Les maiſons y ſont ſpacieuſes, & les apartemens fort grands à-cauſe de la chaleur, bien conſtruits, pour réſiſter pendant la mouſſon des pluïes, & pour en prévenir les incommodités. Preſque toutes les maiſons ſont acompagnées d'un jardin, où les habitans paſſoient une partie de leur tems dans l'oiſiveté & dans les délices, beaucoup plus avant-que les Hollandois fuſſent établis aux Indes, qu'ils ne ſont préſentement, étant obligez d'être laborieux, de-peur que ces compétiteurs n'atirent, par leur travail infatigable, tous les profits à eux.

Leur décâdence commença par la cruelle guerre qu'ils firent à notre nation, lors-qu'elle entreprit de naviger & de trafiquer aux Indes Orientales. La moiſſon étoit grande. S'ils s'en

fuſſent

fuſſent tenus à faire leurs afaires, & à laiſſer les autres faire les leurs, il y auroit eu aſſez de quoi ſatisfaire tout le monde. Mais ces armades équipées à Goa & ailleurs, déſtinées pour détruire nos gens, & pour les chaſſer des Indes, n'ont ſervi qu'à l'afoibliſſement de leur nation, & à ſignaler ſes pertes.

Cette ville eſt extrémement peuplée. Il s'y fait un grand trafic, ſur-tout d'eſclaves de l'un & l'autre ſèxe. Il y a des Portugais qui en ont un grand nombre, & ils s'entretiennent du profit qu'ils en retirent. Il faut que ces miſérables travaillent extraordinairement, pour donner chaque jour à leurs Maîtres la ſomme qui eſt réglée, & qu'il faut qu'ils gagnent à quelque prix que ce ſoit, ou-bien ils ſont durement traitez, & ſouvent inhumainement battus. Les jeunes eſclaves, qui ſont robuſtes & bien-faits, & qui ont apris quelque bon métier, ſont ceux de qui l'on tire plus de profit.

Les femmes eſclaves aprennent à faire des confitures, & d'autres friandiſes & délicateſſes de bouche ; ou-bien à coudre, à faire des broderies, à joüer des inſtrumens, à danſer. Quand elles ſont jeunes & jolies, on les vend bien cher, non tant à-cauſe des choſes qu'elles ſavent faire, que pour les mauvais uſages que les hommes en font.

Les gens de métier même qui ont quelque bien, ne travaillent plus qu'autant qu'il faut pour aprendre leurs métiers à leurs eſclaves ; puis ceux-ci leur gagnent de quoi les entretenir, & les maîtres vivent alors comme des Gentishommes, & s'en donnent les airs : car

toute

toute la nation eſt glorieuſe, & n'eſt nullement touchée des amitiés qu'on lui fait, mais bien des honneurs qu'on lui rend. C'eſt ce qu'on éprouve tous les jours dans les ocaſions. Par éxemple, quand nous eûmes pris Cranganor, les Portugais priſonniers & les bleſſez furent traitez avec beaucoup de douceur, & bien ſecourus. Nous autres Chirurgiens ne fîmes pas moins aſſurément pour eux que pour nos gens, ſoit à l'égard des remédes, ou des vivres. Cependant nous n'en tirâmes pas une parole qui marquât la moindre gratitude. Ils ne nous parloient qu'avec une fierté un peu adoucie, & il ſembloit que nous étions plus qu'obligez de faire ce que nous faiſions, quoique nous euſſions pu nous diſpenſer d'en faire une bonne partie, ſans bleſſer notre conſcience.

Les Portugais de Goa ſont diviſez en *Caſſados*, ou mariés, & *Soldados*, ce qui ne veut dire que libres & point mariés. Parmi les mariés, il y en a beaucoup qui le ſont avec des femmes du païs, & leurs enfans s'apellent Muſtices, Métifs, ou Mulâtres. Les enfans des métifs s'apellent Caſtices. La couleur de ceux-ci eſt jaunâtre, au-lieu que les métifs ne ſont que fort bruns.

Chacun eſt vêtu le plus ſuperbement qu'il lui eſt poſſible. Les Portugais le ſont à la mode de leur païs, qui ne change point, hormis qu'à cauſe des moucherons ils portent des haut-de-chauſſes legers, larges, & qui leur deſcendent juſqu'aux talons, & quelques-uns de nos gens en portent auſſi par la même raiſon, les apellant Muſſchietes, ou Muſquites.

Avec

Avec leur orgueil, qui éclate dans leurs airs, dans leur démarche, dans le train qui les ſuit par les ruës, dans les paraſols & autres choſes qu'on leur porte, ils ſont luxurieux, & vivent dans une grande débauche, s'abandonnant à la paillardiſe, à l'adultére, à l'inceſte, aux meurtres & aux aſſaſſinats.

Les femmes Portugaiſes ſont paſſablement blanches. Elles ſont propres dans leurs maiſons. Elles aiment le beau linge; les belles étofes à fleurs, mais legéres; les épiceries & les drogues odoriférantes. En général elles n'ont pas, dans les Indes, la réputation d'être beaucoup plus ſages que les hommes. Néanmoins on tient, & j'en ſuis perſuadé, qu'il y en a de fort vertueuſes: mais la plus grande partie mène une vie ſi honteuſe & ſi mépriſable, que la réputation des autres en ſoufre.

Ainſi il ne faut pas s'étonner de ce que les hommes ſont fort jaloux, quoi-qu'ils donnent eux-mêmes ocaſion à leurs femmes de les imiter. Ils les gardent avec éxactitude. Elles ne ſortent que dans leurs palanquins bien-clos, où perſonne ne les peut voir, & qui ſont environnez d'eſclaves des deux ſéxes, dont les uns portent les palanquins, les paraſols; les autres portent les Heures à la Meſſe, ou-bien la betelle, l'arèque, & de telles autres choſes. Un homme n'oſe parler à la femme ou à la fille d'un autre qui eſt ſeule, qu'avec danger, & toutefois les hommes & les femmes trouvent ſi-bien les moiens de lier leurs parties, par l'entremiſe des eſclaves, qu'il y en a peu qui manquent de parvenir à leur but, quand ils l'ont entrepris.

Les femmes se servent du suc d'un simple nommé Dutroa, qu'elles font prendre à leurs maris, sans qu'ils s'en aperçoivent; & il les fait dormir si profondement & si longtems, qu'elles ont le loisir de jouer leur jeu avant qu'ils se réveillent. Elles se baignent presque tous les jours. Outre l'arèque & la betelle, elles prennent du tabac en poudre, portant toujours leurs tabatiéres dans leurs poches. Il y a beaucoup de gens qui ne paroissent jamais dans les ruës qu'avec la tabatiére à la main, & ils se la présentent les uns aux autres. Il semble que ce soit à l'envi qu'ils éternüent, & on leur voit toujours la lévre sous le nez teinte de tabac & de la vilaine sorte de roupie qu'il fait couler: tant ils sont esclaves de la coutume, quelque mauvaise & dégoûtante qu'elle soit; & tant ils sont adonnez à tout ce qui peut leur causer le moindre plaisir, soit réel, ou d'imagination.

L'isle Anchediva gît au Sud de Goa, & n'en est pas loin. Elle est fameuse par les divers exploits de guerre que les Portugais & les Maures y ont faits autrefois. Elle est presque couverte de palmiers & de cocos, ainsi-que le sont presque tous les païs de la côte des Indes. Les habitans s'entretiennent de la pêche, ou des fruits de la terre qu'ils cultivent.

Après cette isle, on trouve la ville & l'ancien Roiaume d'Onor, où il s'est fait un grand commerce, & où il alloit des vaisseaux de tous les païs de l'Asie. Mais les Portugais en ont atiré tout le commerce à Goa, & ont fait déchoir Onor de son ancienne prospérité. La

ville,

ville, ou-bien l'endroit où les Portugais ont bâti une fortereſſe depuis longtems, eſt à-peu-près à dix-huit lieuës, au Sud de Goa.

Cette fortereſſe eſt conſtruite ſur une roche. Dans les dedans, proche de l'apartement du Commandant, il y a deux Egliſes, l'une nommée de S. Antoine, l'autre de Sainte Catérine. Preſque toute la garniſon étoit de Portugais Caſados, qui vivoient dans les délices, & bien-plus en gens riches qu'en ſoldats. Il y avoit dans la ville plus de huttes faites de feüilles d'arbres que de maiſons, & elles étoient habitées par les Canarins, qui vivoient dans une entiére ſoumiſſion pour eux. Mais depuis que les Hollandois ſont dans les Indes, tout eſt changé à Onor, à l'égard des Portugais, ainſi-qu'ils avoient eux-mêmes autrefois fait tout changer à l'égard des habitans du païs.

Baticala eſt à vingt-quatre lieuës de Goa, vers le Sud, au bord de la mer. C'étoit auſſi un Roïaume particulier que les Portugais ſoumirent, & rendirent tributaire. Outre quelques petites places de ſi-peu d'importance qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en parler, après Baticala on trouve Barzalor & Mangalor. Le païs de Mangalor eſt par les douze degrès trente minutes de latitude Nord. Il produit abondance de ris & de denrées propres pour la vie. Mais la guerre à laquelle il eſt ſujet, à-cauſe des querelles qui ſurviennent ſans ceſſe entre les Rois & les Princes dont il eſt voiſin, en font le plus ſouvent un vrai païs de déſolation.

Les Canarins du païs de Carana, s'habi-

tüent auſſi à Goa & aux environs, où ils vivent ſous la domination des Portugais. Il y en a qui ont des boutiques & des magaſins, trafiquant de marchandiſes groſſiéres; il y en a auſſi beaucoup qui ſavent des métiers. Les autres ſont de véritables païſans, des pêcheurs, des mariniers, qui vont des campagnes voiſines & des lieux maritimes porter des denrées dans les villes & dans les forts.

Une grande partie de ceux qui demeurent à Goa & aux environs, ou ſur la côte de la mer, ont embraſſé le Chriſtianiſme tel que les Prêtres Portugais le leur ont préſenté, qui eſt un Chriſtianiſme ſi défiguré, qu'il en eſt méconnoiſſable même aux Catoliques Romains; & ils ont été batiſez. Pour en pratiquer le culte, on leur a bâti des Egliſes, des couvens, de preſbytéres. Cependant ils ſont encore preſque tous idolâtres dans le cœur.

Les Canarins idolâtres ſont à-peu-prés conformes, dans leur croiance & dans leur culte, aux Malabres, dont nous allons parler. Néanmoins ils ont encore cette idolatrie au-deſſus des derniers, qu'ils adorent Priape, qu'ils nomment Quivelinga, expoſant publiquement cette infame Divinité dans leurs Pagodes, ainſi-que quantité de gens très-dignes de foi me l'ont aſſuré. Mais ils ne s'en tiennent pas ſeulement à l'expoſer en vuë, ils conduiſent vers elle les jeunes filles qui ſont promiſes en mariage, & leur font faire une ofrande à cette abominable ſtatuë, qui n'eſt digne que de bêtes brutes. Les plus proches parentes aſſiſtent & aident à cette odieuſe action, & elles ne laiſſent point la Mariée en repos, qu'il n'y

n'y ait des marques essencielles, que la statuë a eu sa virginité. Quand la chose est faite, le Marié fait de grandes réjoüissances de ce que Quivelinga leur a tant fait d'honneur, atendant de lui une suite de bénédictions dans son mariage.

Leurs Prêtres qui se nomment Jogis, mènent une vie austére & misérable, se tenant renfermez comme des Hermites. Ils portent au cou une honteuse marque de leur consécration à Quivelinga, qui est une sale figure de quelques parties de l'homme & de la femme unies ensemble. Ces figures sont comme des Reliques parmi eux, & les femmes stériles les vont baiser, afin que ce respect leur obtienne la fécondité.

Toute cette Secte d'Idolâtres est dans l'opinion de Pytagore. Ils ne tuënt quoi-que ce-soit, & ne mangent rien qui ait eu vie. Ils vont nuds, sans aucun vêtement qu'un petit morceau de toile, qui leur couvre les parties naturelles. Les femmes & les filles n'ont pas plus de pudeur que les hommes; elles n'ont que ce morceau de toile en forme de tablier, atachè autour de la ceinture. Elles vivent aussi sobrement, ou plutôt aussi pauvrement que les hommes.

Venons maintenant au célébre païs de Malabar, qui est la partie la plus méridionale de la côte des Indes, & que la plupart font commencer entre Mangalor & Cananor; car il y a d'autres gens qui la font commencer à trente ou trente-cinq lieuës plus haut, savoir à dix lieuës de Goa, proche du cap de Ramos. C'est une dispute de peu d'importan-

ce, dans laquelle je ne me mêlérai point. Je dis seulement que tout le monde demeure d'accord que la côte de Malabar finit au cap de Comorin; & que c'est à mon gré le plus beau des païs que j'aie vu dans les Indes Orientales, au-decà du Gange.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de côtes maritimes dans l'Asie dont les aspects sont charmans, quand on est en mer, qu'on les découvre, & qu'on s'en aproche; mais, à mes yeux, celle-ci les surpasse toutes. On y voit plusieurs villes, comme Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coulang &c. on y voit des bois entiers, des allées, des touffes de cocos, de palmiers & d'autres arbres, sous lesquels on se promène à-couvert des ardeurs du Soleil.

Les cocos qui sont toujours verds & chargez de fruits, se trouvent ordinairement dans les plus bas endroits, tout-proche du rivage, où pendant le vif de l'eau, les brisans de la mer vont arroser leurs racines, sans que l'eau salée leur nuise. J'ai vu d'aussi belles noix, & en aussi grande quantité, aux arbres qui croissent en ces lieux-là, qu'il y en ait en aucun autre endroit.

Mais ce ne sont pas les bois seuls qui font l'ornement de cette côte. On y voit de verdoïantes campagnes de ris, des prairies, des pâturages, de grandes riviéres, de gros ruisseaux, des torrens d'eaux claires. De Calicut & de la côte septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le païs qui est au Sud, jusques proche de Coylang, par les eaux internes, sur de petits bâtimens, sans s'élever

vers

vers la pleine mer. Mais les riviéres, ni toutes les eaux douces, n'ont pas assez de profondeur, pour porter de grands vaisseaux. On y voit encore de grands étangs, des viviers, des bassins & d'autres eaux pour se baigner, & pour toutes sortes d'usages. Ces eaux nourrissent une extrême quantité de poisson, de-sorte qu'il y en a par-tout en abondance. Les arbres ont toujours une agréable verdure, & la terre en est aussi toujours couverte, parce-que jamais les gelées, ni les néges, ni les grêles, ne la font flêtrir.

Toute la côte de Malabar étoit autrefois régie par un seul Souverain, qui tenoit sa Cour à Calicut, comme le Samorin fait maintenant. Aujourdhui elle est divisée en plusieurs petits Roïaumes, qui sont Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin, Coulang, & Trevancoor duquel dépendent Porca, Calicut & Coulang. Entre les Rois le Samorin tient encore présentement le premier rang, & il a le titre d'Empereur. Les Rois & les Princes qui étoient en alliance avec lui, le respectoient, & le servoient contre les Portugais. Les autres, comme ceux de Coulang, de Porca &c. ne vouloient point reconnoître sa supériorité, & s'étoient rangez du côté des Portugais.

Cananor, qui est à quatorze ou quinze lieuës de Mangalor, au Sud, est un des premiers païs qui ait été connu des Portugais. Car dans le second voiage qu'ils firent aux Indes, qui fut sous la conduite de Pierre Alvares Capralis, avec treize vaisseaux, il y eut un Traité entre le Roi de Portugal & celui de Cananor,

& celui-ci envoia un Ambaſſadeur à l'autre, pour conclurre une ferme & durable alliance.

Ce fut dans ce même païs, & par la permiſſion du même Roi, que François d'Almeyda, premier Vice-roi des Portugais dans les Indes, bâtit le premier fort qu'ils y ont poſſédé. Il y eut une liaiſon particuliére entre les deux nations : elles firent fleurir le commerce ; & de tels commencemens ſembloient promettre d'heureuſes ſuites. Mais les choſes changérent bientôt, & ces amitiés furent couvertes en haine.

Les forces des Portugais s'étant accruës dans les Indes, ils ſe ſaiſirent de quelques bâtimens, de leurs ennemis. Mais il y eut un de leurs Capitaines, qui trop avide de butin, ataqua un des vaiſſeaux de Cananor, s'en rendit maître, & en maltraita fort les Oficiers & l'équipage, ſous prétexte qu'ils navigeoient ſans paſſeport. Les corps de ceux qu'il avoit fait jetter dans la mer, aiant été trouvez, pêchez, & reconnus par les habitans de Cananor, ils ne reſpirérent plus que vangeance.

Laurens Brito Commandant du fort des Portugais, fit tous ſes éforts pour apaiſer les gens du païs, & pour éteindre le feu de la guerre qu'il voioit prêt à s'allumer ; mais il ne put y réüſſir. Le Roi de Cananor l'ataqua, & étant renforcé d'un ſecours des troupes de Calicut, il le tint aſſiégé pendant quelques mois. Il fallut pourtant qu'il ſe retirât, & les Portugais ne manquérent pas de publier par-tout qu'ils avoient triomfé d'une armée de cinquante mille hommes, & qu'ils l'avoient chaſſée de devant leur forteresſe de Cananor.

Depuis

Depuis ce tems-là il se fit divers exploits de guerre de part & d'autre. Quelquefois on faisoit la paix, mais elle étoit bientôt rompuë, même avant qu'elle fût publiée dans les Indes. Cependant les Portugais s'étoient maintenus jusques à l'an 1661. qu'ils perdirent la ville de Cochin, & celle de Cananor, qui leur furent enlevées par les Hollandois.

Calicut, qui est le siége de l'Empire des Samorins, commence proche de la riviére Bergera, au Septentrion du païs de Cananor, & finit à celui de Cranganor. Ce fut le premier lieu où les Portugais terrirent dans les Indes, ainsi-qu'on la vu ci-dessus. Ce Roïaume est de trente à quarante lieuës de long, & de vingt lieuës de large; mais de tout tems il a été puissant, eu égard à son étenduë, parce-qu'il est extrémement peuplé. Les Portugais y ont possédé longtems une forteresse, en dépit du Samorin & des Malabres, qui les y avoient souvent inutilement assiégez. Mais quand ils virent le mauvais train que prenoient leurs afaires dans les Indes, ils la rasérent eux-mêmes.

Avant cette démolition, il y avoit eu une infinité de rencontres entre eux & les troupes du Samorin. Calicut & Panana qui est le lieu de plaisance de ce Prince, avoient souvent servi de champs de bataille. Il semble que les Portugais n'avoient pas bien pris leurs mesures pour subsister dans les Indes, où ils n'avoient d'amis que ceux qui feignoient de l'être, parce-qu'ils n'osoient se déclarer leurs ennemis. Ils avoient trop bâti de vil-

les, & les avoient bâties trop grandes; & ils avoient trop peu bâti de fortereſſes, & les avoient bâties trop petites. L'argent & le monde leur manquoient, pour peupler & garder ces cités, & en demeurer les maîtres. Elles excitoient la jalouſie des Princes Indiens, & pour en prévenir les éfets, il falloit entretenir de groſſes garniſons, de puiſſantes armades, & ſe pourvoir de prodigieuſes munitions de bouche & de guerre.

D'ailleurs comme les Vice-rois & les autres hauts Oficiers ne demeuroient que peu d'années dans leurs charges, & que d'autres venoient auſſi-tôt leur ſuccéder, ils ne s'apliquoient qu'à faire leur fortune dans le peu de tems qu'ils avoient pour y travailler. Ils négligeoient le ſoin de charger richement les vaiſſeaux qui retournoient en Portugal, quand ils ne trouvoient pas leur compte à s'y ocuper, ou que pour faire de meilleures cargaiſons il auroit fallu qu'ils euſſent renoncé à quelques-uns de leurs avantages particuliers.

Ainſi les Portugais ne faiſant pas d'aſſez grands profits, ni tous les profits qu'ils pouvoient faire; & faiſant des dépenſes incroiables, ils ne pouvoient pas fournir à tout, ni réſiſter à tant d'ennemis. C'eſt ce qui leur a fait perdre un ſi grand nombre de fortereſſes, qu'ils ont détruites eux-mêmes, ou qui ſont tombées entre les mains des Hollandois.

Je reviens maintenant à Calicut. La navigation & le commerce l'avoient renduë riche, & célébre dans l'Aſie, & preſque dans tout le monde. Il y venoit des Indiens de toutes parts, des Maures, des Turcs, des Ethiopiens,

piens, & les droits qui en revenoient au Samorin, achevoient de le rendre un puiſſant Prince. Les plus ſavans d'entre les Maures & les Malabres, diſent qu'il y a environ ſix-cents ans qu'un ſeul Prince, qui ſe nommoit Aſarama, dominoit ſur toute la côte de Malabar : qu'il fut gagné par les Maures, & atiré à la Réligion Mahométane : qu'il alla, par dévotion, viſiter le tombeau de Mahomet à la Mèque : qu'en revenant il mourut ſur la route : qu'il avoit diſpoſé de ſes Etats, & les avoit diſtribuez à pluſieurs Princes, à qui il avoit donné le titre de Rois : que ce fut alors que Coulang, Cochin, Cranganor &c. devinrent des Roïaumes particuliers : que Calicut fut le partage de ſon Neveu, avec le nom & l'autorité de Samorin, c'eſt-à-dire d'Empereur ; & que depuis ce tems-là les choſes ſont demeurées ſur le pié où il les avoit miſes.

La ville de Calicut eſt aſſez grande, mais elle n'eſt pas murée. Les maiſons ſont conſtruites de matiéres legéres. Elles ſont baſſes, claires & ſpacieuſes, couvertes de feüilles de cocos. Il ne paroît rien de beau dans le palais, & il n'eſt pas même d'une grande étenduë, ni beaucoup élevé ; mais il eſt auſſi fort-clair. Il y a pluſieurs apartemens, chambres & galeries. Le logement des femmes eſt celui, paroît le plus. Il y a, en divers endroits, des palmiers & des cocos qui y donnent de l'ombrage.

La ville eſt peuplée d'Idolâtres, de Maures, de Juifs, & de quelques Chrétiens. Les dehors en ſont agréables. Mais, ce qui eſt pi-

toiable, il y a par-tout des Pagodes, où le Samorin, ſa Cour, & la plus grande partie des Malabres, vont adorer des têtes de monſtres, des objets afreux, des figures ridicules, ou plutôt le Diable qui leur ſuggére ces damnables ſuperſtitions.

Le Samorin peut mettre ſur pié, en peu d'heures, une armée conſiderable de Naïros. Les Hollandois trafiquent à Calicut, depuis l'an 1604. qu'un de leurs Amiraux nommé Etienne van der Hagen fit alliance, au nom de ſes Maîtres, avec l'Empereur. Celui qui regnoit du tems que j'y étois, paroiſſoit être fort de nos amis, & ennemi des Portugais. On l'a vu pluſieurs fois viſiter le Général van der Goens ſur les vaiſſeaux, à ſon camp, & à Cranganor. Un jour le Général, lui faiſant viſiter généralement tout ſon bord, l'amena dans notre chambre où j'étois, & ce Prince paroiſſoit admirer la conſtruction du navire. Mais ce qui lui parut le plus rare fut, dans la Sainte-barbe, le mouvement de la barre du gouvernail, par le moien duquel, & d'un ſeul homme, tout le vaiſſeau étoit gouverné, viroit & reviroit, & obéiſſoit comme à un commandement.

Il paroiſſoit alors avoir environ cinquante ans, & il commençoit à blanchir. Il avoit les cheveux courts & la barbe courte. Il étoit de petite taille, un peu plus blanc que les autres Malabres, vêtu d'une fine & blanche toile de coton, qui lui faiſoit trois ou quatre tours autour du corps, depuis la ceinture juſqu'aux chevilles des piés, aiant les piés nuds ainſi que le reſte du corps, hormis la tête

qui

qui étoit couverte d'un bonnet d'écarlate, avec du galon d'argent, & de la broderie de perles & de pierreries. Il avoit des chaînes d'or autour du corps & au cou, des cercles d'or aux bras, des bagues avec des pierreries aux doigts & aux oreilles.

Les Princes qui l'acompagnoient avoient des ornemens à-peu-près ſemblables, hormis le bonnet rouge. Ils étoient preſque tous plus puiſſans & plus hauts que leur Empereur, & auſſi plus bruns, pour ne pas dire qu'il y en avoit de tout-à-fait noirs. Le Samorin paroiſſoit quelquefois s'égarer dans ce qu'il diſoit, & cela n'eſt pas ſurprenant, vu l'uſage & même l'uſage exceſſif que ce peuple-là fait d'amſion.

Le Roiaume de Cranganor eſt entre Calicut & Cochin. Il eſt d'une très-petite étenduë, & reconnoît le Samorin, quoi-qu'il ait ſon propre Roi, qui tient ſa Cour dans la ville de Cranganor Malabre, où ſon palais, que j'ai vu pluſieurs fois, n'eſt bâti que de fort chétifs matériaux, & ne reſſemble à rien moins qu'à un palais. Il eſt tout environné de grands arbres.

La ville où il fait ſa réſidence n'a point de murailles. Elle eſt paſſablement grande; mais les maiſons en ſont toutes iſolées: il y a même aſſez de diſtance entre-deux, & l'on y voit d'agréable verdure. Quand nous y allions nous y promener, les hommes, les femmes, les filles, tous nous marquoient de la joie de ce que nous chaſſions les Portugais.

Lors-que nous revenions des promenades qui étoient hors de la ville, on nous invitoit

à nous baigner dans un bel étang d'eau claire, dont les bords étoient couvers de verdure, & nous nous y baignions. Il y avoit des femmes Malabres & de jeunes filles, très noires & toutes nuës, bien-faites dans leur taille, qui lavoient leur linge, & le blanchiſſoient blanc comme de la neige, ſans ſavon, mais ſeulement avec un peu de leſcive, en le battant contre une groſſe pierre, & le tordant. Elles ne marquoient aucun ſentiment de honte de leur nudité, venant hardiment auprès de nous, au lieu où nous nous baignions; ce que j'atribuë plutôt à un manque de connoiſſance & de pudeur naturelle, qu'à aucune effronterie.

Lors-que nous eûmes pris Cranganor, on y fit un bon foſſé à eau autour des murailles, & quelques autres fortifications, afin d'ôter aux Portugais l'envie de revenir araquer cette place, qu'ils avoient poſſédée depuis les commencemens de leur navigation aux Indes. Elle eſt un-peu éloignée de la côte, mais ſur le bord d'une groſſe riviére, qui l'arroſe d'un côté, & de l'autre côté il y a d'agréables campagnes, des étangs & des bois.

Le Roiaume de Cochin commence à la riviére de Cranganor, & finit à cinq ou ſix lieuës, au Sud de la vilie de Cochin des Portugais, où commence le Roiaume de Porca. Comme j'ai été obligé d'en parler ſouvent ci-deſſus, dans la rélation du ſiége que nous y fîmes, je n'en dirai que peu de choſes.

L'iſle Vaipin, qui commence à la riviére de Cranganor, & finit à celle de Cochin, eſt extrémement agréable. Le Nouveau fort d'Orange

d'Orange que nos gens y ont élevé, tient en bride les Portugais qui ſont dans cette ville, dont les fondemens furent jettez par le vaillant Alfonſe d'Albuquerque, l'an 1504. Le fort fut conſtruit en peu de tems. L'Egliſe fut conſacrée à S. Barthelemi. Il s'y habitua d'abord des Chrétiens, des Maures & des Malabres indifféremment. Dans la ſuite il ſe fit une ſéparation de demeures, lors-que la ville fut agrandie, ce qui fut fait à diverſes repriſes. Les Chrétiens retinrent les meilleurs quartiers, & demeurérent en poſſeſſion des priviléges. Le commerce & la navigation y fleurirent d'autant-plus que les Portugais s'éntretinrent en paix & en bonne intelligence avec les habitans du païs & les Etats voiſins, bien-plus qu'ils ne faiſoient ailleurs.

J'ai déja dit que Cochin s'étend en longueur du bord de la mer, le long de la riviére, vers les terres, & qu'elle a pour une demi-heure de chemin. J'ajoûte qu'elle reſſemble fort aux villes de l'Europe, tant eu égard à ſes Egliſes, ſes hauts clochers, ſes principaux édifices, qu'au regard de ſes rempars & de ſes fortifications. Cela nous parut pendant le ſiége que nous y fîmes : mais on le vit encore mieux dans la ſuite, lors-que nos gens l'eurent priſe. Les ruës ſont larges, mais pavées à la maniére des Indes. Les murs des maiſons ſont épais, & les étages hauts. Il y a des chambres hautes & des chambres baſſes, d'agréables balcons par-derriére, qui ont la vuë ſur le jardin, la plupart des maiſons en aiant un.

Elle eſt ſituée par les dix degrès, ou bien-peu moins, de latitude Nord. Son port, qui

eſt

eſt proprement la riviére, n'eſt navigable que pour les petits bâtimens. Les grands demeurent plus loin, à la rade, c'eſt-à-dire, pendant la bonne mouſſon; car durant celle des pluies, les vagues de la mer y font rouler tant de ſables, que l'accès en eſt interdit, & les briſans ſont ſi furieux qu'il n'y a nul moien d'aprocher de la côte.

La ville de Cochin des Malabres, eſt un peu plus éloignée de la mer. Elle eſt paſſablement grande. Les ruës en ſont larges, les bâtrimens legers, & elle eſt bien peuplée. Le palais du Roi eſt aſſez élevé en général, mais les toits le ſont beaucoup, de-même que ceux du grand Pagode. Tout le païs eſt fort peuplé, auſſi-bien au-dedans que le long de la côte. On y voit quantité de villages, & de petites villes qu'on nomme Aldea, des Pagodes, & des Egliſes pour les Chrétiens de S. Thomas, & pour les Portugais.

La terre y eſt extraordinairement fertile. On y trouve une verdure continuelle, & tous les autres objets agréables dont j'ai ci-devant parlé. Il y a des riviéres, & beaucoup d'autres eaux internes, ſans compter les étangs & les viviers, qui ſont ombragez par de grands arbres; de-ſorte qu'il n'y a point de lieu où l'on puiſſe vivre plus commodément & plus délicieuſement. Auſſi les étrangers qui s'y habitüent s'y trouvent-ils bien, de quelque nation qu'ils ſoient, Hollandois, Portugais, Chrétiens de S. Thomas, Maures, Juifs, Idolâtres.

Au Sud de Cochin eſt le Roïaume de Percatti, ou Porca, qui lui confine, & plus avant dans les terres deux autres petits Roïaumes très-

très-peu considérables. Les Princes de ces païs-là, qui dans notre premiére guerre de Cochin, s'étoient déclarez conte nous, sont devenus nos amis, & ont recherché notre alliance, depuis que nous avons été maîtres de cette ville : ils ont reconnu le Roi de Cochin pour leur supérieur ; à quoi les Hollandois les ont réduits, à-cause de l'amitié & de la fidelité qu'il nous a têmoignées.

Le Roïaume de Porca commence donc au Nord de Cochin, & finit au Sud de Calicoulang. Ses Rois ont d'abord plus favorisé les Portugais que notre nation. Mais enfin la crainte de nos armes, & notre établissement dans leur païs, les ont portez à rechercher l'alliance de la Compagnie, qui a présentement une liberté entiére de trafiquer à Porca, comme dans tous les autres païs qui sont sur cette côte. Les Anglois y ont aussi, depuis longtems, un comptoir, dans une place maritime, pour le commerce du poivre.

Cet Etat est assez peuplé, mais presque tous les habitans sont des Malabres Idolâtres. Ses forces consistent en un grand nombre de Naïros, nuds, noirs, mais hardis & bien armez ; & en quantité de petites frégates de guerre legéres, qui sont une sorte de bâtiment des Malabres, avec lesquels, pendant la mousson des pluïes encore plus qu'en un autre tems, ils vont faire la guerre jusqu'au cap de Comorin. Car alors les eaux qui roulent des lieux élevez, & qui inondent les basses campagnes de ris, faisant beaucoup hausser le, riviéres, ils peuvent naviger bien avant vers le Nord & vers le Sud, & alarmer ceux de leurs voisins, qui

sont

ſont leurs ennemis. Ce Roïaume produit quantité de ris, de poivre, de denrées propres pour la vie, de poiſſon, de viande, & de diverſes ſortes de fruits.

Calicoulang, ou Calcoulang, commence au Nord de Porca, & finit au Sud du Roiaume de Coulang. Le Roi eſt Idolâtre comme les autres Rois de cette côte. Il y a fort longtems qu'il eſt notre allié, & qu'il a permis aux Hollandois de trafiquer dans ſon païs, qui produit quantité de bon poivre, & plus qu'il ne ſemble que l'étenduë qu'il a en puiſſe fournir. Autrefois les Portugais, les Maures & les Sarraſins, alloient le charger, avec d'autres marchandiſes encore, que ces derniers tranſportoient à la Mèque, à Aden, & en d'autres places, le long de la mer Rouge. Préſentement nos gens ont ce commerce, & ils s'en trouvent fort-bien. Nos vaiſſeaux en paſſant, chargent ce qu'il y a de poivre; puis ils continuënt leur route, ſoit vers Surate, vers la Perſe, ou vers la mer Rouge, d'où ils raportent à Batavia des marchandiſes où il y a du profit à faire.

Le Roïaume de Coulang commence au Nord de Calicoulang, & s'étend au Sud juſques au cap de Comorin, qui eſt le cap le plus méridional du continent des Indes, au-deçà du Ganges. Cet Etat n'a que 15. lieuës de longueur. Sa ville maritime, que nos gens ont priſe pour la ſeconde fois, n'eſt pas loin de Calicoulang, & eſt ſituée ſur une pointe qui court bien avant en mer, ainſi-que je l'ai déja dit. Son côté occidental eſt garni de rochers qui lui ſont comme de hautes murailles.

De-

Depuis qu'on l'a repriſe, nos gens l'ont fortifiée, & l'ont entourée de remparts & de foſſez à eau. Les ruïnes qu'on y voit, & les anciens bâtimens qui y ſubſiſtent encore, marquent que c'étoit une belle ville. Plus avant dans le païs eſt le Coulang des Malabres, où le Roi a ſon palais, & où eſt le principal Pagode. L'animoſité des habitans contre nous, à obligé nos gens à les abaiſſer, & à les réduire dans un état où ils ſont moins à craindre.

Il y a dans ce petit Roïaume, pluſieurs petites villes non murées, beaucoup de villages, tous bien-peuplez, & c'eſt par là que cet Etat mérite quelque conſidération. Les Nairos y ſavent manier le mouſquet & le canon. Ils ſont fermes dans le combat, & ne lâchent le pié que quand ils ſont tout-à-fait accablez.

Les campagnes y ſont agréables comme dans tous les autres païs de cette côte. Les eaux, le poiſſon, les arbres, n'y manquent pas. Preſque tout le terrein eſt bas & uni, n'y aiant point de collines, ou n'y en aiant que peu. On ne découvre de hauteurs que celle du cap de Comorin, & en éloignement les hautes montagnes de Balagatte, qu'on voit de pluſieurs endroits, le long de la côte, & d'auſſi loin que la vuë peut s'étendre. Elles ſont comme une muraille de ſéparation entre la côte de Coromandel & celle de Malabar, laiſſant l'une au Nord, & l'autre au Sud. Ce ſont là tous les Etats Malabres qu'on trouve le long de l'Océan.

Pour ce qui regarde les coutumes & le naturel des peuples qui y habitent, je dirai pre-

miérement que les Princes, la Nobleſſe, les Nairos, les Paiſans, les Artiſans, tous ſont Païens, & plongez dans une afreuſe idolatrie. Il y en a pourtant quelques-uns qui ſollicitez par les Maures, ſe ſont faits Mahométans, d'autres qui ſe ſont faits Chrétiens de S. Thomas, & d'autres qui étant auſſi devenus Chrétiens de nom, ne le ſont pourtant nullement en éfet. On a tâché de les amener à un plus pur Chriſtianiſme, mais en voulant leur faire quitter leurs ſuperſtitions, on les a effarouchez: ils ſont retombez preſque tous dans le bourbier de l'idolatrie, & ils ont bien fait voir qu'ils n'avoient conſenti à porter le nom de Chrétiens, que parce-qu'en même tems ils n'avoient pas laiſſé d'idolatrer, & que ſoit par pure connivence, ſoit par des raiſons de politique ou de néceſſité, on n'avoit pas uſé d'aſſez de ſévérité pour les faire renoncer entiérement à leurs anciennes pratiques.

Le Samorin, les autres Princes de Malabar, la Nobleſſe qui conſiſte dans les Nairos, & le peuple même, ont comme un raïon de connoiſſance de la haute majeſté de Dieu, mais rien de plus. Ils ſont conformes en beaucoup de choſes aux idolâtres Benjanes, dont je parlerai ci-après. Ils croient, comme la plupart des autres Indiens, qu'il y a une Divinité ſuprême, qui a créé le Ciel & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent. Mais ils obſcurciſſent & gâtent cette premiére notion par tant de fables, de puérilités, d'erreurs abominables, qu'ils font bien connoître qu'ils n'ont aucune véritable connoiſſance de la Divinité, & que le Prince des ténébres a entiérement

rement obſcurci leur entendement.

Ils diſent pourtant que Dieu jugera les hommes, qu'il les recompenſera, ou les punira & leur envoiera des afflictions, ſelon les bonnes ou les mauvaiſes œuvres qu'ils auront faites : mais que comme le gouvernement du monde ne lui laiſſeroit ni repos, ni plaiſir, il en donne la direction à d'autres Dieux, qui ont un Empire ſouverain avec lui. Ceux-ci, en cette qualité, & comme ſes Plénipotentiaires pour adminiſtrer aux hommes les châtimens ou les recompenſes, peuvent punir & affliger dans ce monde, de-même que bénir & conſerver qui il leur plaît.

Sous ces Dieux Souverains, ils en établiſſent un grand nombre d'autres qui leur ſont inférieurs, à qui ils donnent des titres, ils atribuënt des qualités, ils rendent des honneurs, ſelon-que leur imagination leur ſuggére qu'ils les méritent, ainſi-que l'ont amplement écrit les Sieurs A. Rogerius, Philippe Baldeus, & quelques autres.

Ces Dieux ſupérieurs & inférieurs, ſont repréſentez par les Idolâtres Malabres, ſous de terribles & monſtrueuſes figures. Ils leur font des têtes afreuſes, de grands yeux flamboians, des gueules béantes, des griffes de Diables. Ils mettent ſur quelques-unes de ces têtes des couronnes d'argille, de métail, ou de quelque autre matiére, bien dorées. Il y en a qui ſont dans des poſtures où ils paroiſſent déchirer, ou devorer toutes vives les ames des hommes, repréſentées par d'autres petites figures, qu'ils tiennent dans leurs éfroiables griffes.

Il y

Il y a quelques-unes de ces Idoles qui ont quatre cornes sur la tête, des oreilles d'âne, des museaux de singes, ou de chiens. Enfin tout ce que les hommes peuvent s'imaginer d'horrible, ils en font les simboles de leurs Divinités mêmes. La plupart de ces monstres d'argille, de cuivre, ou d'autre métal, sont assis les jambes en croix sous leur corps, ainsi que leurs adorateurs ont acoutumé de s'asseoir, sur un siége aussi de métal, ou d'argille, environ trois piés au-dessus du pavé. Il y a de grandes Idoles qui en ont de petites auprès d'elles. On leur met des couronnes de fleurs, & on leur présente des parfums.

Quelques-uns des Pagodes sont quarrés, les autres ronds. Les murailles sont épaisses, bâties de grosses pierres brutes, ou d'argille, ou de matiéres encore plus legéres. Il y a de petites fenêtres quarrées, pour donner de la lumiére. Les toits se terminent en pointe par le haut, & sont couvers de roseaux, ou de branches de palmier.

Il y a de la différence dans le reste de ce qui regarde les Pagodes, comme il y en a dans leur figure extérieure. Les uns sont grands & propres, & les autres petits, ou sales. La maniére dont ils sont tenus, marque le génie des Bramins qui les servent, & des Princes du lieu où ils sont. En général on peut dire que les plus beaux qui soient sur la côte de Malabar, ne sont que comme de sombres & afreuses prisons, la plupart ne recevant point de lumiére que par la porte, ce qui rend & le lieu, & le monstre qui y habite, encore plus épouvantables.

On

On trouve de pareils édifices, non-seulement dans les villes & dans les négreries, mais auſſi en divers autres endroits, ſur les chemins, & le long des promenades. Au-devant du Pagode, ou au-dedans, on voit ordinairement une élévation de deux ou trois piés, platte & quarrée, bâtie de pierre, ou d'argille, avec une eſpéce de piramide au milieu, & c'eſt ce qui ſert d'autel. Les Bramins y font leurs parfums : ils y mettent des fleurs, des roſes, & y poſent leurs ofrandes.

Ceux-ci, qui ſont les Prêtres des Idoles, ou les Réligieux, laiſſent croître leurs cheveux, & ne les lient ni ne les atachent point. Ils portent ſur la tête un morceau de toile de coton, qui y fait un tour ou deux. La plupart ſont nuds depuis la ceinture en haut, & ont une toile qui les entoure depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Ceux qui veulent paſſer pour les plus graves, la font deſcendre juſqu'aux chevilles des piés. Il y en a qui ont des pantoufles rouges, ou même des ſouliers, mais bas & ſans talons. Ils ont des anneaux d'or aux oreilles, & portent tous autour du cou, ou de la partie de leur corps qui eſt nuë, une petite corde, ou un gros fil, par où l'on remarque quel eſt leur Ordre.

En éfet leurs conditions ſont fort différentes auſſi-bien que la vie qu'ils mènent. Les uns s'entretiennent du ſeul ſervice qu'ils rendent aux Idoles. D'autres ſe mêlent avec cela d'être marchands & courtiers. D'autres éxercent la Médecine. D'autres ſont ſoldats, & vont à la guerre avec les Princes, & avec les Naïros, où ils ſont quelquefois taillez en piéces

ces comme les autres, ainſi-qu'il arriva au premier Bramin du Roi de Cochin, à la priſe que nous fîmes du palais de la Reine ſa Tante, à qui les Naïros nos ennemis, firent une entaillade d'une épaule à l'autre, juſqu'aux os. Jamais nous n'avons penſé une plus furieuſe plaie, & jamais homme n'a ſoufert de ſi grandes douleurs, avec plus de patience.

Ce ne ſont pas ſeulement les gens du commun qui honorent les Bramins, ils ſont fort-eſtimez du Samorin & de la Nobleſſe, & ont le premier rang après les Princes, & beaucoup de crédit auprès d'eux. Il y en a toujours quelqu'un qui les acompagne quand ils ſortent. On a de grands égards pour ce qu'ils diſent, quoi-que ce ne ſoit ſouvent que des obſervations ſuperſtitieuſes: on reçoit volontiers leurs avertiſſemens & leurs conſeils.

Ils ont la liberté de viſiter les Princeſſes, en l'abſence des Princes leurs maris, & ſelon ce qu'on m'en a dit, un homme tient à honneur quand un ſaint Bramin à un commerce illégitime avec ſa femme. Ces fins perſonnages ſavent fort bien ſe compoſer, & afecter des airs de dévotion, ſur-tout dans leurs Pagodes, où ils n'entrent jamais avec leurs ſouliers, ou pantoufles; mais ils les laiſſent à la porte.

Il y a dans ces Pagodes des lampes ardentes, qu'on voit brûler jour & nuit, en l'honneur des Idoles qui ſont nétoiées ou tous les jours, ou ſouvent, ou rarement, ſelon que les Bramins qui les ſervent, ſont plus on moins propres. Mais ils les encenſent tous les jours & les couronnent ſouvent de fleurs. Pour les adorer on ſe

met

met à genoux, on leur récite des priéres, avec les mains jointes sur la tête, pendant-que le Bramin fait le service à l'autel, élevant aussi fort-souvent ses mains jointes sur sa tête, s'inclinant souvent, & marmotant toujours des priéres.

Après avoir brûlé ses parfums, il asperge le peuple & le bénit, faisant toutes ces choses avec beaucoup de cérémonie & de gravité. Mais on s'aperçoit assez que ce ne sont là que des singeries, des grimaces extérieures où le cœur n'a point de part; d'autant-plus que leur conduite ne répond pas aux airs de modestie qu'ils se donnent, ainsi que je l'ai déja fait connoître par plusieurs échantillons, & qu'on le connoîtra encore mieux dans la suite de cette Rélation.

Les mets qu'on prépare pour les Rois, sont premiérement présentez à l'Idole, par forme de consécration, ainsi-que les habitans de ces lieux-là me l'ont assuré: puis ils sont servis par les Bramins devant le Roi. La succession à la Couronne est aussi quelque chose de singulier. L'aînée des Sœurs du Samorin, ou d'un Roi, porte le titre de Reine, & ce sont ses enfans qui sont Princes & Princesses, l'aîné devant monter sur le trône, après la mort du Roi son oncle.

Cette Reine est la plus considérable de l'Etat après le Roi, & la premiére en dignité, sans que les Femmes ni les Concubines du Prince participent à sa grandeur, de-même que leurs enfans ne succédent point à la Couronne. Que si l'aînée des Sœurs du Roi n'a point d'enfans de l'un ni de l'autre sèxe, la succession

paſſe aux autres Sœurs, ou au défaut, aux plus proches parens, toujours à la ligne féminine par préférence.

Que ſi l'aînée des Sœurs, ou la Sœur unique du Roi décédé, n'aiant point d'enfans, eſt couronnée Reine, & qu'étant encore en âge d'engendrer, elle ſoit mariée à un Roi voiſin, alors les enfans qui viendront de ce mariage, ſeront héritiers des Couronnes du Pére & de la Mére, puis-qu'ils ſeront infailliblement d'un ſang Roial dès deux côtés.

Ainſi les fils ne ſont point héritiers de leurs péres, parce-que, ſelon la coutume du païs, c'eſt le premier Bramin de la Cour qui a ôté la virginité à la Reine, & qu'il a eu toujours commerce avec elle.

Il en eſt de-même parmi le peuple. La raiſon en eſt, que les femmes ſont ſi communes en ce païs-là, qu'on n'a aucune certitude qui eſt le pére des enfans, & l'on n'en a qu'à l'égard de la mére; de-ſorte qu'ils n'héritent point du mari de leur mére, quoi-qu'il puiſſe être & qu'il ſoit même ſouvent leur pére; mais en recompenſe ils héritent des fréres de leur mére, & ſuccédent à leurs biens, à leur commerce, à leurs dignités.

Les Malabres ſont diviſez en deux ordres de gens. Les Naïri, ou Naïros, portent les armes; & les Poliars ſont les Artiſans, les Païſans & les Pêcheurs. Les Naïros ſe vantent de leur Nobleſſe, & prétendent tenir le premier rang après les Rois. Ceux qui ſont le long de la riviére de Bergera, & à Porca, de-même qu'en quelques autres endroits, étoient de francs pirates, qui inſultoient ſur

mer

mer non-seulement les Indiens, mais même souvent les Portugais, si-bien qu'ils les contraignirent d'envoier des armades de Goa croiser sur leurs côtes, pour y assurer la navigation.

Ils ne se marient point, mais ils voient les femmes des autres, autant qu'il leur plaît, & par ce moien il n'est pas possible qu'on sache quels sont les péres des enfans que les femmes font; abus qui est commun parmi les Grands, comme parmi les autres. C'est pourquoi les enfans de la sœur du mari sont ses héritiers, & non-pas les siens, ou ceux qui sont présumez siens. Ainsi les femmes ont beau jeu en ce païs là, & on peut bien les regarder comme communes. Mais elles se font un grand honneur d'avoir commerce avec leurs Bramins, qui par ce moien ont le choix de tout ce qu'il y en a dans le païs, & qui savent bien se servir de leur avantage.

Les Naïros ne doivent jamais se trouver sans les armes qui leur ont été données, qu'il ne leur est pas permis d'échanger. Ceux qui les perdent, perdent en même tems l'estime, & demeurent déchus de leur Noblesse. Les Rois leur paient solde.

Le reste du peuple, Artisans, Païsans, Pêcheurs & autres, n'osent porter d'armes, ni converser avec les Naïros, à qui ils sont obligez de porter beaucoup de respect, par contrainte, jusques-là même qu'ils en sont traitez en esclaves, & il faut qu'ils le soufrent. Lors-qu'ils en rencontrent quelqu'un, ils s'ôtent de son chemin, & se retirent à côté, avec beaucoup d'humilité & de respect; & ce

qui eſt le comble de l'eſclavage, il faut qu'ils ſoufrent, ſans rien dire, que ces inſolens joüiſſent de leurs femmes & de leurs filles, quand il leur plaît.

Les Malabres ſont de la taille des Européens, mais en général d'une couleur noirâtre. Ils ne dépencent pas beaucoup en habits; car les hommes & les femmes, même les Reines & les Princeſſes, vont preſque toutes nuës, la tête nuë, les piés nuds, n'aiant qu'un morceau d'étofe de ſoie à fleurs, fort-legére, ou de toile blanche de coton, tourné trois ou quatre tours autour du corps, depuis la ceinture en bas juſqu'aux talons, ou quelques-unes juſques aux genoux. Les Rois paroiſſent auſſi en cet état.

Les hommes ont des cheveux longs, auſſi-noirs que du geais, bien unis par-derriére, par-devant, & aux côtés de la tête, & liez ſur le haut, un peu vers le derriére, en boucles, avec un cordon fait des cheveux mêmes, ou avec un ruban. Il y en a qui les arrangent & les noüent avec ordre & avec quelque ſorte d'agrément; mais d'autres y prennent ſi-peu de ſoin, qu'ils les laiſſent dans une confuſion qui leur rend le viſage afreux.

Les femmes, ni les jeunes filles, n'ont ni cordons ni rubans qui attachent les leurs. Elles ſe les uniſſent auſſi, & y font un nœud, d'une maniére fort adroite, d'où ils leurs pendent par-derriére & aux côtés de la tête, avec quelques boucles, ou friſures, qui leur ornent aſſez-bien le viſage. Les hommes & les femmes portent également quantité de braſſelets, d'or, d'argent, d'ivoire, de cuivre, d'autre

d'autre métail, ou d'autres matiéres, particuliérement autour du haut des bras ; & les bouts des oreilles leur pendent jusqu'aux épaules. Plus il y a de trous, & plus on en fait d'état, tout le monde les garnissant d'ornemens, les riches de pierreries, & les autres d'autres choses.

Quelques femmes & filles portent aussi de petits anneaux d'or, ou de petites perles, dans de petits trous qu'elles ont au bas du nez, ce qui les rend superbes, & leur fait mépriser leurs compagnes. Elles ont le plus souvent tout le sein nud, sans marquer la moindre pudeur. Celles qui sont riches portent aussi des colliers d'or & de perles.

Les hommes, les femmes & les filles, vont se baigner fort-souvent, dans les étangs & dans les autres eaux qui sont au-milieu de leurs villes, & ils le font publiquement, se laissant voir à tous ceux qui passent, sans en têmoigner la moindre confusion. Après cela ils s'oignent & se parfument.

Les femmes & les filles sont communément propres & bien-faites en leur taille, mais noires, ou du-moins fort brunes. On marie souvent les enfans à huit ans, & on les met ensemble dès qu'il y a quelque aparence qu'ils peuvent consommer le mariage. Les filles n'ont en dot que leurs bagues d'oreilles, leurs brasselets, & leurs autres petits ornemens. La foi de mariage se donne entre les mains du Bramin, en présence de l'Idole, avec peu de cérémonie. Les femmes mariées ne sont regardées que comme on regarde ailleurs les concubines. Les maris les peuvent chasser

avec leurs enfans, ou retenir les enfans, qui comme il a été dit plusieurs fois, ne peuvent pourtant être leurs héritiers.

Presque toutes les maisons, ou du-moins la plupart, sont fort-basses, & construites d'argille, ou de terre, y en aiant très peu de pierre : elles sont couvertes ou de paille, ou de branches de palmier & de cocos. Les murailles & le pavé sont presque par-tout enduits de bouse de vache, matiére qui est fort estimée chez les Indiens, & à laquelle ils attribuent même de la sainteté. Les palais des Rois ne sont pas autrement enduits, & les vachers prennent un grand soin de ramasser tout ce qu'en rendent les bœufs, les vaches, & les buffles, & de l'emporter dans les maisons, après-qu'il a été bien parfumé par la force du Soleil.

Ordinairement les portes des maisons sont si petites & si basses, qu'on ne peut y entrer qu'en se baissant. Il y a peu de fenêtres, mais beaucoup de petits trous, sans vitres, par où les chambres reçoivent la lumiére. Il n'y a ni bandes, ni gonds, ni serrures, ni cloux, ni aucune autre ferrure dans les bâtimens. Aussi n'a-t-on que faire de craindre les voleurs, puis-qu'on n'a rien à perdre. Il n'y a ni cheminée, ni lits. On fait la cuisine à l'air, & l'on se couche sur des natres étenduës à terre, qui sont le principal des meubles des Indiens; le reste ne consistant qu'en des pots pour y cuire les vivres, des écuelles de bois, des cruches, des tasses pour boire, & des cuilliéres faites de noix de cocos.

On sert à manger dans des plats de bois, & dans

& dans de grandes feüilles de piſang, & l'on s'aſſied, les jambes croiſées ſous le corps, pour prendre ſes repas. Les vivres ordinaires ſont du ris, des poules, du lait, des œufs, des fruits, des racines, des légumes, du poiſſon ſec. On ne ſert point de cuilliéres pour manger, mais les plus conſidérables ſe ſervent de feüilles de palmier, ou de quelque autre arbre. Pour les artiſans & les païſans, ils prennent tout avec les doigts fort-groſſiérement, même le ris, qu'ils prennent & paitriſſent comme en boules auſſi groſſes que des noix, & ils ſe les jettent dans la bouche; car au-lieu de pain ils mangent du ris cuit à l'eau.

Les plus riches, les Nobles, ni les grands Seigneurs, ne ſavent ce que c'eſt que de ſerviettes, ou de nappes. Ils ne mettent que des feüilles de figuier des Indes ſous leurs plats, ou ſous leurs vivres. La plupart même s'en ſervent au-lieu d'aſſiettes & de plats. Leur bruvage eſt de l'eau, & du vin de palme, qui découle des troncs des cocos qu'on inciſe; ou-bien c'eſt l'agréable liqueur qui eſt dans les noix, qui abondent dans tout le païs.

Ils ne mangent point de chair de bœuf, ni de vache, parce qu'ils regardent ces bêtes comme ſaintes, & ils ne peuvent ſoufrir qu'on leur faſſe le moindre mal. Ils ſont fort luxurieux. Les jeunes filles perdent ſouvent leur virginité, avant-que d'être en état de ſavoir ce que c'eſt que virginité. Les femmes accouchent le plus-ſouvent ſeules, & ſans que perſonne les aſſiſte. Dès-que l'enfant eſt venu, elles le lavent dans de l'eau froide, & le mettent à terre ſur une feüille de figuier.

Celles qui ont le plus d'égard à sa foibleſſe & à l'état où il naît, l'envelopent, ou l'enterrent dans le sable échaufé des raïons du Soleil.

Après cela elles agiſſent & marchent comme auparavant. Elles ne donnent à tetter à leurs enfans que quelques mois, les élevant enſuite avec du lait de vache, de chévre, ou de buffle. De tems en tems elles les oignent de Borreborry, qui eſt une ſorte de safran des Indes. Elles les laiſſent croître comme ils peuvent, & aller tout-nuds, preſque ſans en prendre aucun ſoin. Ils ſe roulent, ils ſe veautrent, il ſautent, ils luttent, pendant leur jeuneſſe, dans le sable chaud; ſi-bien que quand il n'y auroit point d'autre cauſe naturelle, il ne ſe peut pas que les Malabres ne ſoient noirs. Il eſt bien plus ſurprenant qu'il y en ait un grand nombre qui vivent juſqu'à quatre-vingts ou quatre-vingts-dix années, & qui ont encore alors toutes leurs dents.

Ils nagent fort-bien, parce-qu'ils nagent dès leur jeuneſſe, & qu'ils s'y éxercent preſque tous les jours, ce qui les rend hardis à s'expoſer ſur la mer. Ils vont juſqu'à deux ou trois lieuës au large, ſur leurs petits Cattamaraus, qui ne ſont que de petites poutres liées enſemble; ou dans leurs legers canots, qui ſont des troncs d'arbres creuſez. Quand le canot ſe renverſe, celui qui le conduit ſe jette à la mer, & l'aiant retourné en nageant, il ſe remet dedans, & rame comme auparavant.

Les vaiſſeaux des Malabres ſont conſtruits ou faits de différentes maniéres & grandeurs.

Ils

Ils ſont même aſſez bien faits, ſi l'on a égard au peu d'inſtrumens dont on ſe ſert pour les faire. Mais ils n'aprochent pas de ceux des Chrétiens. Il y en a qui ſont d'une fabrique bien extraordinaire, aiant la ſole large, & flotant au-deſſus de l'eau. D'autres ont un fort grand fond de cale, & ſont du port d'environ deux cents tonneaux. Il y en a d'une autre ſorte qui ſont plus petits : ils vont à voiles & à rames, & fort vîte. Ce ſont ceux dont les habitans de Porca & des bords de la riviére de Bergera ſe ſervent pour pirater.

Pour les Almadies, ce ne ſont que des batteaux faits d'un arbre creuſé, fort aigus à l'avant & à l'arriére. Ils ne calfatent point les coutures des bâtimens ni d'étoupe, ni de mouſſe ; cependant ils en font ſi-bien joindre les bordages, qu'ils ſont étanchez & francs d'eau. Les voiles ſont faites de coton, ou de brou de noix de cocos, & pour ancres on ſe ſert de gros morceaux de marbre, ou d'autres pierres.

Il faut que les Artiſans, s'entiennent toute leur vie à leur métier, ou à leur négoce, ſans en changer. A l'égard de la Juſtice, les crimes, les tumultes, les meurtres, ſont punis de mort, & les coupables condamnez à être empalez. D'autres reçoivent des châtimens ſelon la qualité de leurs fautes. On m'a dit que les Naïros ne ſont ſoumis à aucune juridiction.

Les Malabres ont leur langue particuliére. Il y en a beaucoup, ſur-tout dans les Cours des Rois, & dans les villes marchandes, qui parlent Portugais, langue qu'ils aprennent

bien plus facilement que la Hollandoise.

Ils brûlent leurs morts dans un trou qu'ils font exprès. Parmi les plus considérables, les parens des morts rassemblent leurs cendres, & les conservent. Il y a aussi beaucoup de gens du commun peuple, qu'on enterre proche de leurs maisons, sans les brûler.

Outre les Malabres idolâtres, dont j'ai parlé jusques-à-présent, il y a sur la côte des Indes beaucoup de Chrétiens Malabres & Européens, & un grand nombre de Mahométans, de Maures, de Juifs. Il y a des Malabres Mahométans, Maures & Juifs. On y trouve des Marchands de Malaca, de Bengale, de Coromandel, de Ceilon, de Cambaie de Perse des côtes de la mer Rouge &c.

Les Malabres Chrétiens raportent par tradition plusieurs choses remarquables touchant l'Apôtre S. Thomas, & disent qu'il a prêché l'Evangile en ces païs-là. Ainsi l'on trouve encore aujourdhui à Cranganor, & aux environs, à Cochin, à Coulang, & en divers autres endroits de Malabar, un grand nombre de Chrétiens de S. Thomas. Il y en a aussi, mais en moindre nombre, sur la côte de Coromandel. Les Moines Portugais aiant vu en eux quelques principes de Christianisme, en ont atiré beaucoup à leur Communion.

Ils croient que S. Thomas, pour punition de son incrédulité, aiant été envoié aux Indes, alla d'abord au bout le plus méridional des côtes de la mer Rouge, & à l'isle Zocotora, d'où il se rendit à Cranganor : qu'il y convertit quantité de Païens au Christianisme : qu'ensuite il alla vers Coulang : qu'il

qu'il traversa les hautes montagnes qui font la barriére, & qu'il passa jusqu'à la côte de Coromandel: qu'il fit un voiage à la Chine, d'où il revint à Coromandel, & à Méliapour qu'on nomme aussi S. Thomas: que par la sainteté de sa vie, par sa doctrine & par ses miracles, il retira par-tout une infinité d'ames de dessous le pouvoir du Démon.

Entre-autres on raporte qu'il fit ce miracle. Il demanda permission au Roi de bâtir une Chapelle pour l'éxercice de sa Réligion. Mais comme les Braminss'opoſoient à sa doctrine, & que même ils lui tendoient des piéges, on lui refusa cette liberté. Peu de tems après on vit l'entrée d'un des principaux havres, barrée d'un gros arbre, que la mer y avoit pouſſé. Cet arbre étoit si-avant dans le sable, que tous les éléfans & le monde qu'on y emploia, ne l'en purent tirer. Enfin le Roi fit savoir à S. Thomas qu'il lui acordoit la permission qu'il avoit demandée, s'il pouvoit tirer cet arbre, & qu'il pût le faire servir au bâtiment qu'il vouloit faire.

L'Apôtre accepta l'ofre. Il prit sa ceinture, & l'aiant liée à une branche, en préſence du peuple qui se moquoit de lui, il traîna l'arbre sans peine sur le rivage. Il éleva en cet endroit une croix de pierre, & prédit que quand la mer viendroit baigner cette pierre, on verroit venir des hommes blancs, qui prêcheroient l'Evangile de Jésus Christ dans les régions de l'Asie; & l'on prétend que cette prophetie a été accomplie par la venuë des Portugais dans les Indes.

Ainsi les Chrétiens de S. Thomas croient

que par ce miracle, & par beaucoup d'autres, il convertit ce Roi, ſes Seigneurs, & quantité d'Indiens; & que les Bramins qui ne pouvoient ſoufrir ſes progrès, allérent le maſſacrer, le prenant par-derriére, pendant-qu'il prioit Dieu dans ſa Chapelle, à Meliapour. D'autres ſont perſuadez qu'il fut lapidé.

Ces Chrétiens croient encore qu'il fit pluſieurs miracles après ſa mort, & leur croiance à cet égard eſt admiſe par les Portugais. Ils veulent que ce ſoit par là, & par le zèle d'un nommé Marthome, originaire de Sirie, qui envoia des Prédicateurs aux Indes Orientales, que la Réligion Chrétienne s'y eſt autrefois répanduë. Dans la ſuite des tems les Jéſuites ſe ſont auſſi donné aſſez de mouvement pour cet éfet. Ils ont même paſſé juſques dans les Etats de la Chine & du Japon, & entre-autres François de Xavier ne s'y eſt pas épargné.

Cependant la plupart des Chrétiens de S. Thomas n'ont pas voulu embraſſer la Réligion de Rome. Au-contraire ils en rejettent pluſieurs points, & quoi-que les Papes leur aïent envoié des Miſſionaires diverſes fois, ils ne veulent pourtant pas le reconnoître pour Chef, demeurant attachez à leur ſuprême Inſpecteur, ou Evêque, quoi-que du tems que j'y étois, ce fût un Noir, originaire du païs même.

Ceux qui conſervent leur ancienne doctrine, & qui différent des Romains en pluſieurs autres points que celui qui concerne leur Chef, ſont dans l'erreur de Neſtorius, Evêque de Conſtantinople, qui admettoit deux natures en N. S. Jeſus Chriſt. Ils en ont encore pluſieurs autres; mais auſſi ils ont quelques doc-

trines

trines conformes aux nôtres. Ils rejettent le culte des Images, le Purgatoire & la Transſubſtantion. Ils permettent aux Eccléſiaſtiques de ſe marier. Ils communient ſous les eſpéces du pain & du vin, ou s'ils manquent de vin, ils ſe ſervent de ce qui en aproche le plus.

Ils ont pluſieurs fois refuſé de ſe ſoumettre au Pape, tant parce-qu'ils ſont entiérement attachez aux doctrines que je viens de marquer, que parce-qu'ils ont pluſieurs erreurs qui ne ſont pas dans l'Egliſe Romaine, & qu'ils ont un grand reſpect pour leurs anciennes pratiques & cérémonies, qui aprochent fort de celles des Grecs, ou qui leur ſont ſemblables. Mais il y a une aſſez grande partie de ceux de Malabar, qui gagnez par les Réligieux Portugais, ſe ſont enfin rangez à la Communion du Pape.

Il y a un grand nombre de Malabres, hommes & femmes, qui dès leur jeuneſſe, ou comme d'autres diſent, dès leur naiſſance, ſont ſujets à avoir des loups aux jambes. L'enflure commence ordinairement ſous le genou, & finit au pié, ou tout-proche. Cette incommodité leur rend toute cette partie de la jambe peſante & de travers. Mon ſentiment eſt que cela eſt cauſé par la nature du païs qui eſt humide, par la froidure des nuits, & par un trop grand uſage qu'on fait des fruits rafraîchiſſans qui croiſſent ſur cette côte. Les Chrétiens de S. Thomas diſent que ce mal leur a été envoié pour punition du martire qu'on a fait ſoufrir à ce Saint, & que tous ceux qui en ſont afligez, ſont deſcendus de ſes perſécuteurs.

Les Chrétiens Européens ſont Portugais, Anglois, ou Hollandois. Il y a lieu d'eſpérer que ces deux derniéres nations demeurant en paix, contribuëront beaucoup à la converſion des Idolâtres, & ſur tout à celle des anciens Chrétiens de S. Thomas, qui ont moins d'éloignement pour elles que pour les Catoliques, à cauſe de croiances Romaines que les Réformez rejettent comme eux. Cette conformité ſera, s'il plaît à Dieu, un acheminement aux ſoins qu'on prend tous les jours de les retirer des erreurs où ils ſont.

Il y a auſſi quantité de Mahométans ſur la côte de Malabar: mais je n'en parlerai que ci-après par ocaſion.

La diſperſion des Juifs en a tranſporté quelques-uns, & même un aſſez grand nombre, juſques ſur cette même côte, & particuliérement dans le Roïaume de Cochin. Les Portugais les regardent ſouvent comme leurs ennemis, & peut-être n'eſt-ce pas ſans raiſon. Mais afin qu'il ne pût y en avoir de cachez parmi eux, ils ont établi l'Inquiſition à Goa, & en d'autres villes.

Les Juifs ſont d'ancienneté bons amis des Rois de Cochin, qui ont toûjours fait eſtime de leur conduite, & pris leurs conſeils. Au tems que j'y étois, ils habitoient un des beaux quartiers de ce Roiaume, où ils avoient publiquement une Synagogue. Ceux que j'ai viſitez m'ont paru aſſez blancs, & leurs femmes ſont auſſi belles que les Portugaiſes. Ils recevoient les viſites avec modeſtie, civilité & familiarité.

Selon ce que j'en pus aprendre, la plupart étoient

étoient originaires de Malabar. Pour les autres, je m'imagine qu'ils y étoient venus de la Paleſtine, de Jéruſalem, de Perſe & d'Egipte, ainſi qu'avoient fait les prédéceſſeurs de ceux qui y étoient établis depuis long-tems.

Ce mélange de peuples qui eſt ſur la côte des Indes, y cauſe la diverſité des mœurs, des pratiques & des Réligions, & fait en même tems connoître en quel état ſont toutes ces choſes, parmi les nations d'où ils les ont aportées. C'eſt un païs où doivent aller les pareſſeux, qui n'aiment pas à mettre la main à l'œuvre, ni à remplir par le travail les devoirs de leur vocation. Car au lieu d'un ſeul jour de Sabbath & de repos qui ſe célébre ailleurs par ſemaine, ils y peuvent paſſer leur vie dans une perpétuelle oiſiveté & dans le divertiſſement, pourvu-qu'ils ſoient contens de ſe divertir ſeulement à la maniére du païs.

Cette même différence des nations fait qu'il y a quatre divers jours de repos dans la ſemaine. Les Malabres Idolâtres, ſur-tout ceux de la Secte des Benjanes, célébrent le Jeudi, leurs dévots en faiſant leur jour de fête. Les Maures célébrent le Vendredi; les Juifs, le Samedi; & les Chrétiens, le Dimanche. Mais ſi ceux-ci faiſoient leur devoir, ils ne paſſeroient pas ce ſaint jour dans l'oiſiveté, ni dans les divertiſſemens: ils l'emploieroient à la méditation des miſtéres de leur ſalut, à la célébration des loüanges de Dieu, à leur inſtruction particuliére, & à celle de leurs familles.

A l'égard des choſes que la côte de Mala-

bar

bar produit, les noix de cocos s'y trouvent en abondance, car il y a une infinité de ces arbres qu'on nomme Cocos, Klappus, ou Lagnes, qui surpassent assurément tous les autres arbres des Indes, & qui croissent en plusieurs païs de l'Asie. On en voit des bois entiers, des touffes, des allées, sur cette côte, où ils donnent un agréable ombrage. La noix mise ou tombée dans la terre, produit l'arbre, qui croît vîte, & monte droit en une seule tige, quelquefois jusqu'à cinquante piés de hauteur, & même plus. Ils n'ont des branches ni des feüilles qu'à la cime, où il y a dix-huit ou vingt branches, qui ont des feüilles longues & étroites, qui sont de la figure des plumes, & qui panchent un peu en bas.

Les noix croissent sous ces feüilles, au tronc & aux plus grosses branches, par paquets de vingt noix, ou plus, chacune à-peu-près de la grosseur de la tête d'un homme. Les arbres jettent peu de racines, & par conséquent ils ne tiennent pas beaucoup à la terre. Le tronc n'est pas plus gros par le bas que par le haut: il est spongieux, plein de suc, & d'une couleur cendrée.

Les Malabres, les Malais & les Javanois grimpent jusqu'à la cime comme des singes, & aussi vîte, faisant dans le tronc de petites coches comme de petits degrès; ce qui n'incommode nullement les arbres, ainsi que l'expérience le fait connoître. Il n'est pas nécessaire de faire ici la description de ces noix, parce qu'on en voit aujourdhui assez communément en plusieurs endroits de l'Europe : mais on n'y trouve pas toute la bonté qu'elles ont lorsqu'elles

qu'elles ſont fraîches, & qu'elles n'ont pas été ſur la mer, où elles s'altérent, ce qui paroît même par la quantité de leur liqueur : car ſur le lieu elles en rendent ordinairement une pinte, & quand elles ſont parvenuës juſqu'en Hollande, il n'y en a pas une chopine. Cette eau rafraîchit le ſang, étanche la ſoif, guérit les fiévres ardentes, & priſe chaude dans le tems & avec la circonſpection convenable, elle arrête le flux de ſang ; dequoi j'ai vu pluſieurs expériences. Le goût de la ſubſtance a du raport avec celui des noiſettes, mais il eſt meilleur, c'eſt-à-dire toujours, dans les païs où elles croiſſent. Les Indiens la râpent & la font cuire avec du ris, & quand on y met du ſucre & de la canelle, c'eſt un manger délicat & friand. On en tire de très bonne huile, & la quantité qu'on en a, fait qu'on s'en ſert communément : car ſi elle étoit rare, elle ſeroit ſans doute fort chére, & fort recherchée pour ſa bonté.

A la cime des cocos, il croît une moëlle ſpongieuſe, fort blanche, de figure longue ; enfermée dans une gouſſe, & qu'on nomme Palmite. Elle eſt tout-à-fait unie, fort-mince, & comme rollée fort-ſerré. Quand on la mange cruë, elle eſt d'un goût excellent. On la cuit en potage. Coupée par petits morceaux, on la ſert en ſalade. Le mal eſt qu'en l'ôtant de l'arbre on le met en danger de périr.

Quelquefois, quand l'arbre commence à devenir gros, on coupe le tronc, on y aplique une bamboche, qu'on retire quand elle eſt pleine du jus qui en découle, on en apli-

que

que une autre, & ainſi ſucceſſivement. C'eſt ce qui s'apelle Sury Toack, ou Vin de Palme. On en recüeille non-ſeulement à Malabar & à Ceilon, mais auſſi aux environs de Batavia, & dans la ville même, & en ſi grande abondance, qu'il y en a ſufiſamment pour tout le peuple. C'eſt un bruvage fort agréable, mais il s'aigrit en vieilliſſant, & en l'expoſant au Soleil il ſe tourne facilement en un très-bon vinaigre. Quand il eſt frais & qu'on le fait brûler, on en tire l'arack, qui eſt une eau-de-vie, qui réjoüit le cerveau, & qui enivre aiſément ceux qui en prennent trop.

En un mot, on peut dire que ces arbres ſont capables de fournir aux hommes de quoi entretenir leur vie. Car les troncs, les branches & les feüilles ſuffiſent à bâtir des maiſons & des vaiſſeaux, & il s'en bâtit éfectivement une infinité. Le brou & l'écorce des noix, & celle des arbres même, ſervent à faire de belles nattes, qui ſont très-artiſtement tiſſuës par les Indiens. On en fait des couvertures, des tapiſſeries, de jolies étofes pour ſe vêtir. Du fil le plus groſſier qu'on file du brou, ſe font les voiles, les cables, les manœuvres des vaiſſeaux.

On tire le vin & l'eau-de-vie du tronc de l'arbre. La noix donne à manger & à boire. On en tire de l'huile, du vinaigre & du ſucre. Elle guérit pluſieurs maladies. J'ai parlé de l'uſage qu'on fait de ſes coques pour les meubles, auxquels on fait quelquefois des gravures qui en augmentent le prix. Les Indiens ſavent aprêter les feüilles, & le palmite quand il n'eſt pas encore meur, & en faire

faire du papier propre à écrire. Il y a des vaiſſeaux Indiens qui ſont faits tout-entiers, garnis, équipez, & enſuite chargez, de ces arbres ſeulement, & de leurs fruits, ou de ce qu'on en tire.

Il y a une autre eſpéce d'arbre ſur la côte de Malabar, & par-tout dans l'Aſie, qui eſt auſſi beaucoup eſtimée. Sa tige au commencement s'élève comme celle des autres arbres; mais ſes plus groſſes branches en jettent en bas pluſieurs petites, dont les filamens & petits rameaux venant à toucher la terre, & à y pouſſer de petites racines, groſſiſſent, font autant de tiges, & s'élèvent en autant d'arbres. Ces nouveaux arbres aiant auſſi jetté de groſſes branches, & celles-ci d'autres petits branchages, qui ſont deſcendus en bas, il en arrive la même choſe, & ils rempliſſent auſſi-tôt la terre qui les environne; ce qui fait qu'on les nomme Arbres de racines. Enfin ils pululent tellement qu'on tient qu'un ſeul en produit, dans un médiocre eſpace de tems, aſſez pour couvrir juſqu'à mille hommes, & les cacher ſous leurs ombres. Le lieu où ils ſe provignent eſt comme une promenade, & comme ſi c'étoit des rangs de piliers qu'on y eût exprès mis en ordre, pour ſe promener entre-deux, à-couvert ſous des feüillages. Leurs feüilles ſont à-peu-près ſemblables à celles des coignaſſiers. Leurs fruits ſont de la groſſeur des olives, & aigrets.

Ici l'Arbre Triſte me revient dans la mémoire. Nous en vîmes à Cranganor, dans la cour qui entouroit l'Egliſe où étoit notre hopital. Il a du raport au Tilleul, & il

eſt

eſt beau & grand. De jour on le voit verdoïant de branches & de feüilles, avec des boutons fermez, qui, ſur les neuf heures du ſoir, s'épanoüiſſent, & le font voir couvert de fleurs blanches & de bonne odeur, de-ſorte qu'alors il paroît tout blanc, & jette un ſi agréable parfum, que l'odorat & la vuë en ſont également réjoüis. Ces fleurs demeurent ainſi toute la nuit, & quand le jour commence à poindre, les boutons ſe referment, & ne laiſſent plus voir que leur verdure avec celle de l'arbre.

On trouve auſſi à Malabar l'Arbre Senſitif, dont le fruit commence à ſauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Un jour qu'étant avec les troupes qui aſſiégeoient Cochin, nous nous aſſîmes pluſieurs enſemble ſous un de ces arbres, nous ne fûmes pas peu ſurpris, pour ne pas dire éfraïez, quand ce fruit merveilleux que nous ne prîmes d'abord que pour une feüille, vint à ſe groſſir, à ſe mouvoir, & à faire pluſieurs ſauts, lors-que nous y touchâmes.

L'herbe nommée Dutroa, ou Datura, croît auſſi à Malabar dans les lieux incultes. C'eſt une plante qui s'élève comme un buiſſon, dont les feüilles ſont pointuës & decoupées. Les feüilles ſont blanches & en tombant elles font place à une tête ronde qui naît, & qui ſe remplit de grains, ou de pepins. Cette ſemence, qui porte le même nom de Dutroa, étant mêlée avec de l'eau, ou du vin, ou avec quelque autre mets, & priſe juſqu'à une certaine quantité un peu trop grande, fait mourir les gens en riant comme des fous, ou en criant.

Quand

Quand on en prend une plus médiocre quantité, elle rend les gens tout-à-fait hébétez, pendant douze à seize heures, & ils ne savent ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ou ce qu'ils voient ; ou-bien elle les fait profondement dormir, l'espace de vingt-quatre heures. C'est là le recours des femmes libertines, Portugaises, Méstives, Castices, Indiennes, & des autres de la même humeur. C'est ce qui leur fait trouver l'ocasion de s'abandonner à tout ce que leur inspire leur impudicité.

Il croît aussi une grande abondance de Cardamome sur la même côte. On y en voit, dans certains endroits, des champs tout-couvers. Le fruit, ou-bien la semence, qui est poussée en haut, paroît de loin comme le ris ; mais en s'aprochant on le trouve semblable au Cardamome de Hollande, où on le tient pour chaud & sec au troisiême degré. On s'en sert pour la strangurie, pour la foiblesse & la douleur des reins, pour la gravelle, à quoi je ne le croi bon pourtant que selon le tempérament dont les gens sont. Les Maures & les Indiens en mangent fréquemment, quand ils ont l'haléne forte, afin de se la rendre plus douce. On en met boüillir aux Indes avec les viandes, pour leur donner un goût plus agréable.

La Laque dont on fait la cire d'Espagne, se trouve en divers païs de l'Asie, sur-tout à Pegu & au Japon. La côte de Malabar en fournit peu. On la prend à un grand arbre couvert de feüilles rudes & presque rondes, dont les fruits ressemblent aux jujubes, sur lequel va se poser, pendant les séchéresses, une multitude

titude de groſſes fourmis aîlées, qui en ſuccent la gomme, & puis elles rendent la laque ſur les branches auxquelles elle s'atache, de-même que les abeilles rendent le miel. Les propriétaires des arbres en vont couper les branches, les font ſécher, & raſſemblent la laque qui eſt rouſſâtre & d'un brun enfoncé. On en fait une poudre bien fine, on la fait fondre, on la nétoie, on y mêle la couleur qu'on veut, on en fait de petits bâtons qu'on envoie par tout le monde, tels que chacun les voit en ſon païs. On en fait auſſi des vernis pour les tables, les comptoirs, les cofres, & pour mille autres ouvrages, dont les plus eſtimez viennent du Japon.

Le païs de Malabar produit abondance de ris blanc, & de noir; du Kitſeri, qui eſt une petite graine fort nourriſſante; du Catiang, qui en eſt une autre à-peu près de la groſſeur de la graine de ſenegré. Il y a certains endroits où l'on charge beaucoup de l'une & de l'autre, pour les tranſporter dans toutes les Indes, où l'on en mange comme on mange des pois en Hollande.

Il fournit encore quantité de poivre, d'oignons, de borreborri, de gingembre, de batates, de mangas, de caramboles, d'ananaſſes, de tamarins, d'amfion, & d'autres fruits & denrées. Au bout méridional on pêche quelquefois d'aſſez beaux morceaux d'ambre; mais juſqu'à préſent on n'a pu dire où ils ſe forment. Quelques-uns croient que c'eſt dans la ſemence de la baléne. Mais on ſait certainement qu'il n'y a point de ces monſtres marins ou qu'il n'y en a que bien peu dans

les

les mers où on le pêche ; & que dans celles où il y en a beaucoup, on n'y trouve point d'ambre.

Pluſieurs tiennent que le meilleur ambre ſe trouve autour des iſles Maldives, qui ſont une multitude d'iſles, à ſoixante ou ſoixante & dix lieuës au-delà du cap de Comorin, giſant depuis par les ſept degrès de latitude Nord, juſques par les trois degrès de latitude Sud ; & qu'il s'en trouve auſſi de fort bon autour de Melinde, de Madagaſcar, & du cap de Comorin. Le meilleur eſt de couleur griſe, traverſé de veines blanches.

Les volatiles de cette même côte des Indes, ſont des canards domeſtiques & de ſauvages, des oïes, des hérons, des poules, des paons, des perdrix, des tourterelles, des perkites, des perroquets qui ne ſont pourtant pas ſi bons que ceux de Ternate. On y voit des oiſeaux qui font leurs nids comme nos moineaux, à la cime des arbres, où ils les attachent ſi-bien par un ſeul endroit à une branche, qu'ils ne tombent jamais, quoiqu'ils ſoient pendans, & cela paroît admirable à ceux qui le voient. Il y a de petits oiſeaux qui chantent mélodieuſement, dont le chant aproche fort de celui de nos roſſignols.

La mer & les riviéres fourniſſent aux habitans de Malabar d'excellent poiſſon. On pêche le long de la côte le Peiceſabel, qu'on coupe par tranches comme le ſaumon ; puis on le ſale, & l'on en tranſporte ailleurs, parce-qu'il ſe garde fort-longtems. Il en eſt comme de notre harang pek, & on le regarde

de comme une fort bonne nourriture, ſur-tout parmi les mariniers.

On y trouve quantité de bœufs, de vaches, de buffles, de brebis, de chévres, de pourceaux, de-même que dans la plupart des autres païs des Indes. Des gens du païs, qui ſont dignes de foi, m'ont aſſuré qu'il y a auſſi des chameaux dans les lieux peu fréquentés & déſerts. Je n'en ai point vu dans tous les endroits de la côte où j'ai été; mais j'en ai vu en d'autres païs des Indes.

On voit un grand nombre de Jackhalſes, ou Jachals, au païs de Malabar. J'en ai auſſi vu dans les bois de Ceilon. Ils ſont de la figure des renards, particuliérement par la queuë. Quand ils ont peur, ils vont ſe cacher au fond des bois. Ils ſont fort friands de chair humaine, ainſi-que je l'ai vu ſouvent. Car lors-que notre armée étoit à Malabar, & que nous enterrions nos morts ſans cercüeil, ainſi-qu'il arrive ordinairement en ces ocaſions, où l'on ne peut mieux faire, ils alloient la nuit gratter & remuer la terre, juſques-à-ce qu'ils puſſent toucher aux corps, & nous les trouvions au matin découvers, avec les doigts des piéz & les talons ou d'autres membres emportez.

Cet accident nous obligea de faire comme les Malabres Chrétiens, qui enterrent leurs morts comme nous, & de rouler de très-groſſes pierres ſur les foſſes, faute de quoi l'on ne manque pas de trouver les corps à demi dévorez. Lors-que nous faiſions la guerre un peu loin de la côte, nous entendions, ſouvent la nuit, les cris éfroiables de ces animaux, qui reſſem-

reſſembloient aſſez à ceux des chiens irritez. Au-reſte il y a une eſpéce d'acords dans leur afreuſe muſique ; car ils crient à diverſes repriſes, & comme s'ils ſe répondoient. On diroit que c'eſt qu'ils s'apellent les uns les autres, & qu'ils veulent s'aſſembler pour aller chercher capture. Il ne fait pas ſeur en ces lieux-là de s'endormir à l'air, ſur le gazon, ainſi-qu'il arrive quelquefois à ceux qui ont trop beu. Les Jaquehalſes ne manquent point de découvrir ceux qui ſe ſont ainſi abandonnez, & de leur manger toute la gorge.

Il y a dans toutes les Indes, & à Malabar comme ailleurs, des chauve-ſouris d'une groſſeur incroiable. Elles ſe pendent ordinairement à des branches d'arbres, par le moien de petites pointes qui ſont à leurs aîles. Elles piquent & égratignent furieuſement. Ce ne ſont pas proprement des aîles qu'elles ont, mais un long tiſſu qui a bien une braſſe quand elles l'étendent, & qui fait la figure des aîles, & leur rend le même ſervice. Elles ont le corps auſſi gros que les corbeaux. Quelques Indiens en mangent, & les trouvent aſſez délicates, les cherchant curieuſement tant par cette raiſon, que parce-qu'elles font beaucoup de tort aux arbres, & à pluſieurs choſes qui croiſſent dans les campagnes.

Il y a tout-de-même ici & dans toutes les Indes diverſes ſortes de ſerpens. Les Indiens chériſſent & reſpectent ces monſtres rampans, quelques-uns même les adorant comme des Divinités, ainſi-que font ceux de Ceilon, de Malabar, de Coromandel. Une partie des Chinois & des Japonois les adore auſſi. Il

y en a qui ſont extrémement venimeux, & d'autres qui ſont d'une grandeur ſi-prodigieuſe, comme je l'ai déja dit, qu'ils devorent tout d'un coup des pourceaux, des veaux, des chévres &c.

Il y en a qui tuënt les hommes par leurs piquers, ou par le venin qu'elles leur lancent. Celui qu'on nomme Porfire, qui a la tête griſe, & des raies pourprées ſur la peau, tuë de ſon haléne, ſelon ce qu'en ont dit pluſieurs Ecrivains. L'expérience fait connoître que les Cobres Capellos ſont très dangereux: ils bleſſent & tuënt fort-promtement les hommes & les bêtes; de-même que ſont certains autres ſerpens tachetés, dont les morſures ſont mortelles, ainſi qu'on l'a éprouvé à Ceilon, à Malabar & en d'autres pais.

Il y en a d'autres qui piquent de la queuë, & d'autres qui piquent d'une pointe venimeuſe qu'ils ont, & leurs piqueures ſont auſſi mortelles. Ceux que les Orientaux apellent Polpogs, ne cherchent qu'à devorer: ils ont quelquefois ſeize piés de long ou plus, & la groſſeur d'un tronc de tilleul médiocre. Ils vont dans les bois, & entortillant leur queuë à un arbre, ils y demeurent ſuſpendus la tête en bas, pour atraper les bêtes ou les hommes qui pourront paſſer auprès d'eux ſans les apercevoir, & les étrangler. Quand ils ſe jettent ſur un homme, ils s'entortillent autour de ſon cou, de ſon corps & de ſes côtes qu'ils briſent. Si on les aperçoit lors-qu'on en eſt proche, & qu'on fuïe, ils ſe lancent, & vous pourſuivent d'une vîteſſe extrême avec leurs longs replis, & vous atrapent le plus ſouvent.

Les

Les ſerpens devorans ont des têtes afreuſes, preſque ſemblables à celles des ſangliers. Il y en a dont la gueule & le goſier s'ouvrent juſqu'à l'eſtomac, quand ils voient une groſſe piéce à devorer. Il faut qu'ils ſoient d'un naturel bien avide, car ordinairement ils s'étranglent quand ils devorent un homme, un veau, un gros chien, ou en crèvent après l'avoir devoré. On en a pris un à Banda qui avoit vingt-cinq à vingt-ſix piés de long. Il fut ouvert, & on lui trouva dans le corps une femme eſclave.

On prétend que d'ailleurs cette eſpéce de ſerpent n'eſt pas venimeuſe, & que l'expérience l'a fait connoître. Il eſt vrai que quelquefois nos ſoldats preſſez de la faim, en aiant trouvé qui venoient de crever, pour avoir avalé quelque trop groſſe piéce, comme un veau, ou une brebis, ils les ont ouvers, ont tiré de leur corps la bête devorée, l'ont fait cuire, l'ont trouvée fort bonne, & il ne leur en eſt arrivé aucun accident.

Il y en a une eſpéce que nous nommons Preneurs de rats, qui non-ſeulement ſe retirent & ſe nichent dans les maiſons, mais même dans les toits. Ce ſont ceux qui font le moins de mal. Ils paſſent ſur le corps & ſur le viſage des gens qui dorment, ſans leur cauſer aucune incommodité. Il y en a qui vont dans les maiſons comme pour y rendre viſite, entrant dans la plus belle chambre, & allant ſe placer dans le lit du maître de la maiſon, ſans que perſonne s'en aperçoive. Quelquefois en embarquant du bois de chaufage, les matelotsembarquent auſſi quelques-uns de ces ſer-

pens, & c'eſt une choſe qui arrive aſſez fréquemment dans les Indes Orientales. Dans les vaiſſeaux comme dans les maiſons, ils prennent, auſſi-bien que les chats, les rats & les ſouris.

Il y a dans certains déſerts des Indes des ſerpens à houpe, gros comme la jambe d'un homme, qui ſont extrémement venimeux. Je parlerai ci-après de la maniére dont on guérit les morſures de ces reptiles.

On trouve, à Malabar, & dans pluſieurs autres païs des Indes, des enchanteurs & des ſorciers, qui ſavent manier & aprivoiſer les ſerpens, & les inſtruire à faire divers manéges & tours de paſſe-paſſe. Il y a auſſi de lieux, où quand quelqu'un eſt accuſé, & qu'il faut qu'il ſe purge, il eſt obligé de fourrer ſa main dans un pot où l'on a mis un petit ſerpent fort venimeux. S'il en eſt piqué, il eſt déclaré coupable, ſi non il eſt renvoié abſous.

Après avoir fait la deſcription des côtes de la mer Rouge, & de celles qui les ſuivent, juſques au cap de Comorin, je vais paſſer à la deſcription de celle de Coromandel. Depuis ce cap, la côte court à l'Eſt & au Nord-eſt, juſques à une petite iſle nommée Rammanakoïel. Je n'ai vu dans tout cet eſpace que Tutocorin, avec quelques petits villages, & de lieu à autre quelque petite E'gliſe, ou quelque Pagode bâti de pierre.

Les habitans, qu'on nomme Parruas, ſont, la plupart, Chrétiens Romains, à qui l'on a laiſſé retenir pluſieurs cultes & cérémonies de leur Paganiſme, ou qui ont voulu les retenir; de-ſorte qu'ils différent bien peu

des

des Païens, ſi ce n'eſt dans la profeſſion qu'ils font, ſoit ſincérement, ſoit par feinte, de croire en N. S. Jeſus Chriſt. Ainſi Tutocorin eſt la principale place qui ſoit ſur cette côte; avantage qu'elle retire de la pêche des perles, qui la rend aſſez floriſſante, de quoi j'ai ſufiſamment parlé ci-devant.

On voit a Rammanakoïel un grand Pagode, & un petit fort qui apartient au Seigneur de l'iſle, qui eſt Idolâtre. Il y a beaucoup de bêtail dans cette iſle, quoi-qu'elle ſoit petite; mais il y a peu de fruits.

On croit qu'autrefois celle de Ceilon étoit unie au continent, & en faiſoit partie, mais que les courans, qui ſont extrémement rapides en beaucoup d'endroits des Indes, l'en ont ſéparée, & en ont fait une iſle. On croit la même chofe à l'égard des iſles de Rammanakoïel, & de pluſieurs autres.

Il y a dans ce détroit un banc de ſable durci, ou de roches, qui empêche qu'on n'y navige. Néammoins les Portugais y paſſoient autrefois avec de legers bâtimens, & par l'aide des lamaneurs Indiens, à qui les marées étoint connuës, auſſi-bien que les plus profonds chenails; & nos gens prennant les mêmes précautions y navigent auſſi. Le banc ſe nomme Le Pont d'Adam, car les Cingales croient qu'Adam a été à Ceilon.

C'eſt à cette petite iſle de Rammanakoïel que commence la fameuſe côte de Coromandel, qui court au Nord, faiſant une grande plaine, où l'on voit les villes ſuivantes.

Tondi qui eſt la plus méridionale, eſt une

petite place de peu d'importance, qui fournit pourtant beaucoup de bêtail aux Hollandois qui ſont à Ceilon, où l'on peut traverſer en quatre ou cinq heures. Le vieux Pagode de pierre de Kailiemeer n'en eſt qu'à peu de diſtance au Nord. On lui donne auſſi le nom de Pagode des Canarins. Comme il eſt fort exhauſſé, nous le vîmes de bien loin en mer, lors que nous allâmes à Coromandel. Il y a ici très-peu de profondeur le long de la côte, en tirant vers le Sud, & il n'y a que les bâtimens legers qui puiſſent y naviger.

Negapatnam en langue Malabre ſignifie la Ville aux Serpens. Elle eſt ainſi nommée, à cauſe de la multitude des ſerpens qui y ſont, & que les Portugais apellent Cabres Capellos. Car de tout tems il y en a eu beaucoup parce-que les habitans ne les tüent point, & ne veulent pas qu'on les tuë. Elle eſt à ſix ou ſept lieuës de Tondi, auſſi ſur le bord de la mer. On en a vu la deſcription ci-devant.

Carcal eſt à deux grandes lieuës plus au Nord. Il s'y faiſoit un aſſez bon commerce, avant-que les Hollandois fuſſent en poſſeſſion de Negapatnam, où ils l'ont attiré. Lorsque j'y étois, le bourg & la loge que nos gens y avoient, étoient peu conſidérables. On loüoit des gens du païs pour y faire la garde, afin de la garantir du feu & du pillage.

Tranckebare eſt à deux lieuës & demie au Nord de Carcal. Son aſpect eſt beau du côté de la mer, d'où l'on voit le fort des Danois, dont les murailles ſont de pierre très blanche, & qui a quatre baſtions. C'eſt la principale des places où les Danois ont établi

leur

leur trafic. Il y a même longtems qu'ils y ont bâti ce fort. Cependant on voit très-rarement des vaisseaux de leur nation dans les autres ports des Indes. Lors-que le vaisseau *le Lion Rouge* sur lequel j'étois, passa par le travers de cette ville, nous y vîmes à l'ancre deux vaisseaux Danois, dont les Oficiers vinrent nous visiter à notre bord.

Le fort est habité par plus de gens du païs que de Danois : mais quand ceux-ci se trouvent en peine, les Oficiers de la Compagnie leur envoient du secours. Leur commerce aussi-bien en ce lieu, que dans les autres païs des Indes, est de peu de conséquence, & fort traversé par les Maures leurs ennemis, avec qui ils ont de vieilles querelles qui ne se peuvent apaiser. La petite ville de Tranckebare est peuplée de Toupasses, de Gentives & de Maures, qui paient tous tribut aux Danois.

Lauripatnam est une petite place à deux lieuës de Tranckebare, où l'on voit les restes d'un très vieux Pagode.

Trinilivas est fort peu de chose. Les Hollandois y avoient autrefois une loge ; mais ils ont transporté leur commerce à Paliacatte, & en d'autres places de la même côte.

Colderon est à deux grandes lieuës au Nord de Trinilivas. Il y a un bas-fond à une grande demi-lieuë au Nord-est, derriére lequel une grosse riviére va se décharger dans la mer.

Porta Nova n'est pas de plus grande importance. Quand on a dépassé les quatre Pagodes, on trouve,

Teguepatnam où est le fort de Tierepoplie-re, ou Tirepoplire, qui apartient aux Gen-

tives, & où les Hollandois ont auſſi une loge. Elle n'eſt pas loin de Porta Nova, au Nord. Il s'y fait un aſſez bon trafic avec les Gentives & les Maures dont elle eſt peuplée, ainſi-que je l'ai déja dit, lors-que j'en ai fait la deſcription.

Plus loin, au Nord, on voit Poule Cére, Coulemour, Alemburi, & le Long Bois: puis on trouve Sadriſpatnam, dont j'ai auſſi déja parlé.

S. Thomas, anciennement nommé Meliapour, où la Tradition veut que l'Apôtre S. Thomas ait été martiriſé, eſt à huit lieuës de Sadriſpatnam, vers le Nord, & un peu moins éloigné de Paliacatte. Les Portugais y avoient autrefois fait fleurir le commerce, & ils en avoient fait une bonne ville; mais les Maures la leur ont enlevée depuis quelques années. On y trouvoit quantité de toiles peintes de Coromandel, de mouchoirs, d'étofes, de toiles de coton blanches, comme on y en trouve bien encore aujourdhui, & on en tranſportoit en divers endroits, ſur-tout aux Moluques, à Amboine, à Banda, à Solor & à Timor. Les eaux y ſont ſi propres pour ces manufactures, qu'il s'y trouve toujours beaucoup de bons ouvriers, peintres & tiſſerans, qui les entretiennent, & les font valoir.

Madriſpatnam, ou Chinnepatnam, ou-bien S. Georges, ainſi que les Anglois la nomment à-cauſe de leur fort qui porte ce nom, eſt ſituée entre S. Thomas & Paliacatte. Les vaiſſeaux de cette nation y fréquentent beaucoup, & font toujours la parade, quand ils y viennent

viennent, & pendant-qu'ils y demeurent à l'ancre. Il semble que ce soit à l'envi, & pour se donner des airs au-dessus des Hollandois, qui visitent aussi incessamment cette côte.

Cependant ces premiers, avec toutes leurs maniéres superbes, ne possédent pas encore, que je sache, une seule ville en propriété dans les Indes Orientales. Il n'y a que ce fort de S. Georges sur la côte de Coromandel, & celui de Bombaie dans le continent, au Nord de Goa, où soient arborez les étendards Anglois, comme sur des fonds qui leur apartiennent. Pour des loges ils y en ont beaucoup, & de belles. Ils en ont dans la Perse, à Gusuratte, aux grandes Indes, à Coromandel, à Bengale, à Bantam, & ailleurs, leur plus grand commerce se faisant pourtant dans les places que je nomme.

Paliacatte est le principal comptoir des Hollandois sur cette côte. Ils y ont un fort nommé Gueldres. Elle est située par les treize degrès & demi de latitude septentrionale, dans une plaine sablonneuse, & stérile à-cause que le fond en est somache. Les vaisseaux mouillent l'ancre à une petite demi-lieuë de terre, sur huit ou neuf brasses, fond de sable argilleux. Mais il faut avoir bonne connoissance des bancs & de l'inégalité des profondeurs, pour conduire un vaisseau dans les bons mouillages.

Le fort de Gueldres est assez bon, & capable de résister aux araques des Maures. Il est à une portée de canon de l'eau. Il a quatre bastions fort réguliers, faits de pierre, ainsi que les murailles, & bien garnis de canon.

Le fossé qui l'environne est assez large, mais sec le plus souvent. Comme le fond est de sable mouvant, il est arrivé quelquefois que les courans des eaux, qui dans la mauvaise saison sont de vrais torrens, & même fort rapides, ont ébranlé le fort. Le Gouverneur y a son apartement, & c'est lui qui a la surintendance de tout le commerce des Hollandois sur cette côte. De mon tems le Sr. Laurens Pit avoit cette charge, & après lui elle fut donnée au Sr. Corneille Speelman, qui depuis entreprit de réduire Macassar, & y réüssit.

Il y a dans le fort de Gueldres toutes sortes d'Oficiers néceſſaires pour sa garde, & pour le commerce, & une bonne garnison. Dans la mousson des pluïes il arrive souvent que les terres basses qui sont derriére, se trouvent couvertes d'eau mais cela ne dure guéres. Les eaux roulent promtement dans la mer, & il n'y a que les petites riviéres qui en demeurent toujours enflées, & où, par le moien des sables qui s'y amassent, & qui les barrent, il se fait de profonds chenails. C'est là que les Maures & les Gentives font passer leurs bâtimens plats, en les toüant, pour les mettre à couvert de la violence de la mer, jusques-à ce que la bonne mousson soit venuë.

La ville est ouverte. Les maisons y sont assez serrées & basses. Elle est peuplée de Maures & de Gentives, & située au Sud du fort de Gueldres. Il y a d'autres villages autour, qui sont aussi sous la juridiction des Hollandois. A six ou sept lieuës plus avant dans les terres, on voit une haute montagne, qui contribuë beaucoup à inonder le bas païs

qui

qui l'environne, par les eaux qui en coulent, dans la saison des pluïes.

Il n'y a point de places considérables sur cette côte, entre Paliacatte & Masulipatnam; car Armagon, Carere, & Petapouli ne le sont pas beaucoup. Celles-ci, & les autres petites villes & villages qui sont dans les terres, fournissent des denrées & des marchandises de Coromandel à Paliacatte & à Masulipatnam. La côte a trente lieuës depuis Paliacatte jusqua Goudegam, & court principalement au Nord. Ensuite elle court au Nord-est-quart-de-l'est, & à l'Est-nord-est, dans quelques endroits même un peu plus à l'Est, jusques au banc de Masulipatnam; car il y a plusieurs endroits où elle s'enfonce, & d'autres où elle avance. Il y a aussi de hautes montagnes dans les terres.

Masulipatnam est une ville célébre, située par les seize degrés & demi de latitude Nord. Elle est sous la domination du Roi de Golconda, ou des Maures, aussi-bien que Petapouli & d'autres places qui sont là autour. Les Anglois, les Hollandois & les Danois, y ont des loges depuis longtems. Elle est bâtie au bord de la mer, sur un golfe, & arrosée encore d'une riviére peu profonde, pendant la saison des séchereſſes; si-bien que les Tonis, & les autres legers bâtimens, sont même contrains d'atendre la haute eau pour y entrer.

Cette riviére vient de loin & du côté du Roïaume de Bisnager, ou Bisnagre. Il y a quantité de crocodiles, & abondance de poisson. Les vaisseaux sont contrains de moüil-

ler, au-moins à demi-lieuë du rivage, à-cauſe des bas-fonds d'argille, ſur trois ou quatre braſſes. D'un côté de la ville on voit une agréable plaine; mais à l'Oüeſt les terres ſont bien baſſes. Au Nord-oüeſt eſt le bourg de Suri, où il y a une grande quantité d'arbres de ....

La ville eſt raiſonablement grande. Les bâtimens y ſont fort ſerrez. Elle eſt floriſſante par le commerce qui s'y fait. La plupart des habitans ſont Maures. On y trouve auſſi de riches Perſans, & beaucoup de Gentives, qui ſont les moins eſtimez. Les vaiſſeaux des Chrétiens & des Maures fréquentent beaucoup ſon port. On y voit pluſieurs Marchands étrangers, des païs d'Aracan, de Pegu, de Bengale, de Malaca, de Surate, de Perſe.

Le Gouverneur Maure qui y eſt, doit envoier tous les ans au Roi de Golconda un certain nombre de milliers de Pagodes, qui ſont les ducats des Maures. Il fait belle dépence, & a un grand train, en quoi il eſt imité par les autres Seigneurs Maures, & par les riches Perſans, ces nations étant ſuperbes, pleines de vanité, & tâchant de s'aquérir une vaine réputation par cette voie, ainſi que je le ferai voir plus amplement ci-après.

Depuis Maſulipatnam juſqu'à Gaudewari il y a vingt bonnes lieuës, la plus grande partie de la côte courant à l'Eſt; & de Gaudewari juſqu'à Pannare il y a huit lieuës, la côte courant au Nord. Les principales places qui ſont dans cette étenduë de païs, ſe nomment Naſiapour, Gaudewari, & Narſapelle. Elles ſont peu conſidérables. On y voit en quelques

ques endroits de petits bois, & des Pagodes des Gentives.

Depuis Pannare juſqu'à Viſiagapatnam, la côte court au Nord-eſt, quoi-qu'un peu plus à l'Eſt en ſon commencement. Il y a une riviére paſſable à Viſiagapatnam & une Moſquée des Maures ſur une haute colline. Les terres y ſont plus hautes que vers le Sud.

Bémilipatnam eſt à quatre petites lieuës de Viſiagapatnam, par les dix-huit degrès de latitude Nord. Il s'y fait un aſſez bon commerce, qui ſubſiſte, parce-que les Hollandois y ont depuis longtems une loge.

Je parlerois maintenant de la côte d'Orixa, & de celle qui la ſuit, ſi je n'avois point à en parler ailleurs, lors-que je viendrai à la deſcription de Bengale, & de ce que j'y ai remarqué.

Depuis Pétapouli juſqu'à Bémilipatnam, & quelques lieuës plus loin, vers le Nord, preſque tout le païs eſt ſous la domination du Roi de Golconda, qui tient ſa Cour plus avant dans les terres. Au Sud, entre la côte de Coromandel & Malabar, eſt le Roïaume de Carnatica, qui s'étend fort-loin en longueur, du Nord au Sud, quelques-uns lui donnant deux cents lieuës d'étenduë, de quoi je doute fort. Il y a longtems que les Naiques, ou Naicres, qui n'étoient que des Capitaines, ſe ſont érigez en Souverains, & gouvernent, comme des Rois, chacun la province dont il s'eſt emparé.

On raporte qu'autrefois un Roi de Biſnagar, Narſinga, ou Narſingue, qui dominoit ſur de grands païs, aiant été tué dans une

guerre qu'il avoit contre ſes voiſins, ſes Naïques, ou Capitaines, pouſſez par leur ambition, s'aproprierent en Souveraineté chacun la province qui lui avoit été commiſe. Les Naiques qui ſubſiſtent préſentement ſont ceux de Tanyauwer, de Chengir, & de Madure. Ils ont une autorité qui ne peut être qualifiée que Roïale, & ils ont tout le faſte & toute la pompe de cette haute dignité. Je croi qu'ils ſont Idolâtres Gentives. C'eſt ſous leur domination que ſont les places de la côte des Parruas & de celle Coromandel, qui ne ſont pas entre les mains des Chrétiens Européens.

Néanmoins il y a quelques années qu'une puiſſante armée du Roi de Viſiapour parcourut tous ces païs, & les deſola, d'où s'enſuivit une grande famine. Car les champs qui produiſent le ris étant demeurez incultes, ces miſérables Indiens n'eurent rien pour ſe nourrir, & ils ſoufrirent tant de la faim, qu'ils devinrent comme des ſquelettes, encore plus noirs de miſére que par leur couleur naturelle. On en voioit pluſieurs étendus dans les chemins où ils avoient expiré.

La petite verole, le flux de ſang, les fiévres, ſe joignirent à la faim qui les tourmentoit, & tous ces maux enſemble cauſérent une ſi grande mortalité, qu'on n'en a peut-être jamais vu de ſemblable. Ceux à qui il reſtoit quelque vigueur, ſe vendoient volontiers, & ſe rendoient eſclaves pour une poignée de ris, avec leurs femmes & leurs enfans, & conſentoient à être tranſportez en d'autres païs. Les Hollandois en emmenérent pluſieurs milliers de Negapatnam, & d'autres endroits, à Jaffa-

à Jaffanapatnam, à Colombo, à Pointe de gales, & ſur-tout à Batavia. Ces infortunez regardoient cette captivité comme la plus grande grace qu'ils puſſent recevoir, & s'eſtimoient heureux de ſe voir délivrez par là des fleaux de la famine & de la guerre, qui les perſécutoient à outrance.

Les habitans de la côte de Coromandel qui en ſont originaires, ſont, pour la plupart, Gentives & Maures. Du côté du Sud les Gentives ſont les maîtres, & du côté du Nord ce ſont les Maures. Il y a auſſi un bon nombre de Chrétiens de S. Thomas à Paliacatte, à Tranckebare, à Negapatnam, & en d'autres lieux. Les naturels du païs ont preſque tous la peau noire, & ſont à-peu-près de la taille des Européens.

Les Gentives & les Maures ne ſont pas vêtus de la même maniére. Les Maures ont ſur la tête des turbans, ou toques d'étofes mêlées, & ordinairement raïées d'or, ou d'autres choſes; une chemiſe fine ſur le corps, & une cabaie de coton, qui eſt comme une veſte, ou un juſtaucorps, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, & dont les manches étroites & longues leur pendent juſqu'aux piés. Ils ont des culotes fort froncées; des ſouliers larges, ſans talons; une ceinture de ſoie, le plus ſouvent jaune & verte.

Preſque tous les Gentives ont autour de la tête une toile de coton blanche, qui y fait trois ou quatre tours. Il y en a beaucoup qui ſont nuds depuis la ceinture en haut, n'aiant qu'un morceau de toile tourné autour du corps, depuis la ceinture juſqu'aux genoux, ou bien juſqu'aux

juſqu'aux piés quand ils veulent paſſer pour gens de gravité. Les pêcheurs & les païſans vont nuds, n'aiant qu'un morceau de toile atachè autour d'eux, pour couvrir leurs parties naturelles. Les gens riches portent des bagues d'oreille d'or, ou dorées, ou d'ivoire, ou d'autres matiéres.

Preſque toutes leurs femmes & filles ont le ſein nud. D'ailleurs elles ont, comme la plupart des autres Indiennes, un tablier d'étofe de ſoie à fleurs, fort fine, ou de toile de coton, noüé autour de la ceinture, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, ou juſqu'aux talons. Les plus conſidérables ont ſouvent une gaſe à fleurs ſur le ſein, ſur les épaules & ſur les bras. Mais toutes ont la tête nuë, & les piés nuds; ſi ce n'eſt qu'il y en a auſſi quelques-unes, qui, pour ſe diſtinguer, ont de petites pantoufles.

Elles oignent d'huile leurs cheveux, comme font les autres Indiennes, pour les rendre luſtrez, & elles les noüent ſur le derriére de la tête en boucles qui leur pendent ſur le cou. Les femmes Máures, & ſur-tout les plus conſidérables des jeunes filles, ont non-ſeulement des colliers & des braſſélets, mais auſſi des bagues d'or & des perles, dans les trous qu'elles ſe font au bas du nez & des oreilles.

Les Gentives de Coromandel ſont des Païens idolâtres, la plupart fort-ſuperſtitieux, qui ne tüent rien, mais particuliérement point de vaches, ni de ſerpens, parce-qu'ils les éſtiment beaucoup. Leurs maiſons ſont fort ſimples, baſſes & petites, bâties d'argille à demi

mi sèche. Les murailles & le pavé des plus relevez d'entre eux sont enduits de bouse de vache sur l'argille ; ce qui se fait non-seulement pour l'ornement, mais aussi à-cause de la sainteté dont ils prétendent que cette matiére soit doüée.

On voit de tous côtés leurs Pagodes, où il y a des figures afreuses de leurs Idoles. Leur Secte est semblable à celle des Bengales ; c'est pourquoi je n'en parle pas ici, renvoiant le Lecteur à ce que j'en dirai ci-après. Dans quelques-uns des païs où les Gentives sont les maîtres du gouvernement, les femmes, ou-bien à leur défaut les plus proches parens & héritiers, sautent au milieu du bûcher sur lequel on brûle les morts, & se brûlent vifs avec eux. Néanmoins cela se pratiquoit autrefois plus fréquemment, & en plus de lieux qu'il ne fait aujourdhui. Les Maures ont fait cesser cette folle & terrible pratique par-tout où ils sont les maîtres, en aiant fait publier des défenses expresses.

Cependant cette inspiration diabolique transporte tellement ces misérables, qu'il y en a qui emploient leur argent pour gagner les Gouverneurs Maures, & obtenir d'eux, en faveur de la veuve, la funeste permission de se brûler avec le corps de son mari. Si cette faveur lui est acordée, elle s'en va au milieu d'une troupe de chantres & de joüeurs d'instrumens, se jetter dans les flammes, qui sont entretenuës par l'huile & par les matiéres combustibles qu'on y jette ; & les deux corps sont bien-tôt réduits en cendre. Chacun vient prendre quelque partie de cette cendre, & la

met

met dans une boëte, ou dans une urne, pour la conſerver & l'honorer en mémoire des défunts.

Les femmes qui font ce ſacrifice de leurs perſonnes, ſont en odeur de ſainteté, & l'on croit qu'elles ſont tranſportées au Ciel en triomfe. Au-contraire celles qui refuſoient autrefois de ſuivre cette damnable coutume, étoient regardées avec mépris; on leur raſoit la tête pour marque d'infamie; on leur diſoit des injures; leurs parens ni leurs amis ne les vouloient plus voir, & elles étoient contraintes de ſe proſtituer, ou de ſe prêter à d'autres honteux uſages, pour gagner leur vie. Aujourdhui encore celles qui font le même refus en certains lieux, ſont à-peu-près traitées de la même ſorte, quoi-que cela ſoit bien-plus rare.

La côte de Coromandel nourrit des bœufs, des vaches, des chévres, & ſur-tout une multitude de brebis, qui ont du poil ou-bien de la laine, étant maigres & fort morveuſes. Les baſſes terres, particuliérement autour de Sadriſpatnam, produiſent abondance de ris, qui n'eſt pas ſi blanc que celui d'Aracan & de Bengale. Elle fournit auſſi du ſel, & des denrées propres pour la vie, mais très-peu de fruits. On n'y voit guéres que ce qui y eſt aporté du haut païs.

Ce qui rend donc cette côte ſi recommandable dans le monde, eſt la manufacture des toiles de coton blanches; car elles ſurpaſſent en blancheur & en fineſſe toutes celles qu'on fait ailleurs, & ſont parfaitement bien fabriquées. Il y en a qui ſont raiées de fil d'or ou d'argent,

d'argent, ou dont la chaîne en eſt. Les toiles peintes & les autres étofes à fleurs, ne s'y font pas moins-bien, les deſſeins en ſont fort agréables, & les couleurs fort-bien mélangées.

Les étofes de ſoie qu'on y fait, ſont auſſi extrémement belles. Les piéces de toiles de coton communes, telles qu'on en tranſporte ordinairement par tout le monde, tiennent cinquante aunes, & ſont extrémement larges. On en charge des vaiſſeaux entiers, auſſi-bien que des autres toiles, & d'étofes de ſoie, au grande étonnement de ceux qui le voient, & qui ne ſavent pas qu'il y a des places où l'on compte quatre ou cinq mille tiſſerans. J'ai été quelquefois dans leurs petites & obſcures maiſons, qui n'avoient l'air que de huttes & de toits à pourceaux.

Leurs métiers étoient fort petits, & encore plus legers, fort-artiſtement faits de bambouc & de roſeaux. La plupart étoient dans de petites chambres baſſes, enfoncées de trois ou quatre piés en terre, comme des celliers, ou des caves. C'eſt dans ces trous, qui ne reçoivent le jour & l'air pour reſpirer que par d'autres petits trous, & dans ces ſombres manoirs, où la clarté n'eſt pas plus grande que celle du crépuſcule, que ces incomparables artiſans font des chefs-d'œuvre qui ſont tranſportez & admirez par-tout. Mais ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui y travaillent, les femmes même s'aſſéïent ſur le métier, & vivent de leur travail: il eſt vrai que c'eſt aſſez & trop pauvrement.

Non-ſeulement les marchandiſes de l'Europe ſont de requête ſur la côte de Coromandel,

del, mais auſſi les noix muſcades, le macis, le clou de girofle, le poivre, le bois de ſantal, le muſc, le camfre, le benjoin, l'étaim, & d'autres ſemblables choſes. L'or n'y eſt pas moins eſtimé qu'ailleurs, & en éfet c'eſt une bonne & précieuſe marchandiſe. Les habitans ſavent l'éprouver, & en connoiſſent fort bien le carat. Les vaiſſeaux des Chrétiens, des Maures, des Gentives, qui y ſont, & particuliérement ceux des Hollandois, vont trafiquer à Bengale, à Aracan, à Pégu, à Tanaſſeri, à Malaca.

Ceux des nations voiſines, même ceux de la Chine & du Japon, qui vont y terrir, ou y relâcher, n'en partent guéres ſans y avoir laiſſé ou leur cargaiſon, ou du-moins une bonne partie. Les nôtres tranſportent auſſi une grande quantité de marchandiſes du païs à Batavia, d'où on les envoie à Siam, à Camboie, à Tonquin, dans les païs du Nord, aux iſles Moluques, à Amboine, à Banda, à Solor, à Timor, à Botton, à Célébes, à Borneo, à Sumatra; ſi-bien que le commerce de la Compagnie dans les Indes, eſt celui qui contribuë le plus à rendre floriſſante la côte de Coromandel.

La maniére dont il a plu à Dieu de diverſifier la température de l'air, les ſaiſons & les influences des élemens, non-ſeulement ſur cette côte, mais dans toutes les Indes Orientales, eſt admirable & incompréhenſible aux hommes. Des païs & des côtes qui ne ſont preſque à aucune diſtance les uns des autres, qui même ſe joignent, ont une température d'air ſi différente & ſi contraire, ſoit dans les tems

tems ſecs, pour les degrès de chaleur & de ſéchereſſe, ſoit dans la ſaiſon humide & pluvieuſe, pour l'abondance des pluïes & pour leurs éfets, qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit d'abord ſurpris.

La ſaiſon des pluïes, ou de l'Hiver, commence ordinairement dans les païs de la côte des Indes, ou de Malabar, au mois d'Avril, ou de Mai, pour le plus tard, & finit en Septembre, ou au commencement d'Octobre. J'ai déja dit que toute cette ſaiſon ſe paſſe, en groſſes pluïes, en orages, en mauvais tems; & que ces pluïes continuelles couvrent d'eaux beaucoup de païs.

Cette mouſſon commence ordinairement plutôt autour du cap de Comorin, que du côté du Nord; de-ſorte qu'on la voit plutôt à Coulang & à Cochin qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate, ce qui arrive ainſi ſur toute la côte, à proportion de ce qu'elle eſt plus au Nord, le gros tems venant du Sud, & gagnant vers le Nord.

Lors-que cette ſaiſon aproche, les Portugais font leurs proviſions pour la cuiſine: on décharge les vaiſſeaux: on les conduit, ou-bien on les toüe dans des abris; on les défune; on les couvre de nattes. Ceux qui ſont deſtinez pour quelque voiage, ſe mettent en route avant-que le gros tems les ſurprenne, & de Malabar ils vont à Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on atend la belle ſaiſon dans le même tems que les Malabres atendent la mauvaiſe.

Les vaiſſeaux qui viennent d'ailleurs pour ſe rendre à Malabar, ſe hâtent auſſi, de-peur d'être

d'être surpris & d'arriver trop-tard, parce-qu'ils seroient en danger de faire naufrage, & de se briser en mille piéces. Car en Hiver il se lève des vents du Sud-oüest, qui chassent de grosses nuées de la mer vers la montagne qui est entre la côte de Malabar & celle de Coromandel, & qui s'étend bien-loin en longueur, de Sud au Nord. Ces nuées étant arrêtées par les hauts sommets de ces montagnes, & par les vents qui y soufflent, opposez à ceux qui poussent les nuées, elles soufrent par ce contraste une violence qui les fait crever, & se déborder en eaux, comme s'il s'ouvroit des écluses dans le Ciel.

Ce sont ces torrens qui se précipitent des montagnes, qui charrient avec eux & font rouler les sables, les bouës, l'argille, vers la mer, où l'orage faisant enfler les flots, & augmenter les brisans, en pousse aussi de son côté vers le rivage; & c'est de cet assemblage de ce qui descend du haut païs, & de ce que la mer charrie, que se boûchent les ports, & que les riviéres se barrent, comme si l'on y avoit fait des digues; de-sorte qu'en cette saison-là il est toujours très dangereux, & souvent impossible d'y naviger, & quand il se trouve des vaisseaux en mer, il faut qu'ils se tiennent au large, fort éloignez de la côte.

Ce ne sont pas seulement les riviéres qui sont grossies & comme inondées de ces eaux; les basses terres en demeurent aussi couvertes. Les nuées interposées entre la terre & le Soleil, qui est là tous les jours sur le Zénith, amortissent l'ardeur de ses raïons, qui sans cela

cela causeroient une chaleur insuportable. Mais d'un autre côté on passe ce tems-là bien tristement, sur-tout environ les nouvelles Lunes, où les jours sont sombres jusqu'à l'obscurité, & les nuits affreusement noires.

Les Dames Portugaises, & toutes les autres femmes, ne sortent point alors de leurs maisons, où elles n'ont de divertissement que de mâcher de la betelle & du pinang, & de se mettre quelquefois dans leurs galeries, ou dans les cabinets de leurs jardins, pour causer & prendre un peu l'air, quand le tems est moins fâcheux. Mais on a le divertissement de cüeillir les fruits, dont la plupart sont meurs dans cette saison, en divers lieux des Indes, & les arbres y sont plus agréables encore & plus beaux qu'auparavant, aussi-bien que les plantes. Les terres hautes qui avoient été arides, reverdissent alors à leur tour, & produisent des fleurs & des fruits.

L'air ne laisse pas d'être agréable pendant ce tems-là, étant plus frais sur jour que dans l'autre saison. Mais les ruës & les chemins, qui sont presque tous argilleux, sont comme impraticables. Les torrens même continüent encore à rouler sur les côtes, quelques semaines de la belle mousson, par les chemins ou creux, qu'ils se sont faits pendant la mauvaise, allant rendre un violent combat contre les vents & les brisans de la mer, qui veulent les repousser, ou les arrêter. La saison fâcheuse ne passe ordinairement que par quelque horrible tempête, par des tonnerres, des éclairs &c. & quand l'orage finit le beau tems vient tout d'un coup prendre sa place, pour durer

durer presque sans interruption, jusques-à-ce que l'Hiver revienne.

Dans plusieurs païs des Indes, on prépare la terre pendant la mousson des pluïes, & l'on y sème du froment, du ris & d'autres grains, qui produisent d'abondantes moissons lors-que la saison des séchereſſes est venuë. En cette agréable saison, les vents de mer soufflent de jour sur la côte des Indes, & sur plusieurs autres, & de nuit ce sont les vents de terre. Ceux-ci diminüent sur les dix heures du matin, & il fait alors un plein calme, pendant lequel on est brûlé des ardeurs du Soleil. Mais peu après, il vient une petite fraîcheur de mer, qui augmente peu-à-peu, & devenant sur le midi un vent assez fort, qui rafraîchit les hommes & les bêtes, elle dure jusqu'au coucher du Soleil, que le vent de terre revient. Celui-ci est foible aussi d'abord, mais durant la nuit il soufle du Nord-est avec tant de force, que personne alors n'a lieu de se plaindre de la chaleur.

En éfet, les nuits sont extrémement froides au païs de Malabar, dans les mois de Janvier, Fèvrier & Mars, & les jours exceſſivement chauds. La rosée même qui tombe durant la nuit, en augmente encore la froidure, ainsi-que je l'ai éprouvé étant à la guerre, où j'ai souvent couché à l'air. Au-reste les vents de terre, qui soufflent avec tant de force jusqu'au matin, ne se font pas sentir bien avant en mer : on ne les sent tout-au-plus que jusqu'à dix ou douze lieuës de la côte, ou plus proche, & quelquefois que jusqu'à la vuë des terres. Quelquefois même on ne les sent point,

ou

ou-bien on les ſent très-peu, particuliérement le long des côtes de Ceilon, de la grande Java, de Sumatra, & de Célébes. C'eſt à quoi nos mariniers prennent bien garde, quand ils ſont contrariez par les vents : car alors ils ne manquent pas de raſer les côtes autant qu'il leur eſt poſſible, pour avancer à la route. A-peine pendant cette agréable mouſſon aperçoit-on au ciel le moindre petit nuage. On voit également, tant de la côte de Malabar que de celle de Coromandel, les deux Etoiles Polaires ſur l'horiſon, mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y paſſe deux fois l'année ſur la tête des habitans, une fois lors-qu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer, ce qui arrive à la fin d'Avril, & en Mai; & l'autrefois lors-qu'il retourne du Nord au Sud, ſavoir à la fin de Juillet, & en Août. En ces tems là, les chaleurs ſeroient inſuportables ſous la Zone Torride, ſi la Providence de Dieu n'avoit pas tempéré les ardeurs du Soleil par de gros nuages d'eaux, qui crèvent & laiſſent tomber d'abondantes pluïes dans leur ſaiſon; & par la fraîcheur des vents de terre & de mer, qui rafraîchiſſant l'air, reſtaurent les hommes & le bêtail. Autrefois on ſe perſuadoit en Europe que les païs qui étoient ſous la Zone Torride, du côté du Sud, n'étoient point habitez; mais maintenant que les Navigateurs ont pénétré dans ces régions reculées, on ſait le contraire, & l'on eſt inſtruit de l'effet que font les mouſſons, pour la conſervation des habitans de ces brûlans climats.

Dans la saison des pluïes, il ne pleut pas incessamment & sans aucun relâche. Il y a quelques intervalles où l'on voit du beau tems; mais ces intervalles sont fort courts. Il en est de même dans la saison des sécheresses: il s'élève quelquefois un orage subit, lors-que l'air est le plus doux, & que le tems est tout-à-fait tempéré, ainsi-que nous l'avons éprouvé étant à Coulang. Mais ces accidens sont regardez comme extraordinaires; & c'est-de-même que si parmi nous on voioit une agréable douceur & un tems sérein en Décembre & en Janvier, & qu'on vît des tempêtes, de la neige & des frimats, au milieu de l'Eté.

Les ressorts de la Providence Divine sont particuliérement admirables dans les limitations qu'elle a faites de ces mousſons d'Eté & d'Hiver: car pendant que les pluïes & les tempêtes regnent depuis Suratte, tout le long de la côte de Malabar, jusqu'au cap de Comorin, on trouve qu'à l'Est de ce cap, & tout le long de la côte de Coromandel, il fait un fort beau tems. Cependant cette derniére côte commence par la même hauteur que celle de Malabar, & court également du Sud au Nord: il n'y a qu'à-peine la distance de soixante ou soixante cinq lieuës de l'une à l'autre, & même il n'y en a pas plus de trente du côté du Sud.

Depuis longtems les Portugais & les Indiens font par terre le voiage de Cochin & des autres villes de Malabar à St. Thomas; & tout-de-même les habitans de Coromandel vont aussi par terre à Malabar, & ils y vont en peu

de

de jours. Mais il faut qu'ils traverſent les hautes montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, font la ſéparation de ces deux fameuſes côtes. Quand on eſt parvenu ſur les cimes de ces montagnes, il eſt étonnant & preſque incroiable combien on paſſe ſubitement du chaud au froid, de l'Eté à l'Hiver, d'un air ſérein, à un air chargé & orageux.

A l'un des côtés du cap de Roſalgate, qui eſt dans la mer d'Arabie, les vaiſſeaux ſont ſur leurs ancres, ou navigent, ſans rien craindre. A l'autre côté du même cap, juſqu'aux côtes les plus reculées de l'Arabie Heureuſe, les vaiſſeaux n'oſent tenir la mer, les tempêtes y étant continuelles. La mouſſon fâcheuſe commence à Coromandel à la fin d'Octobre, juſtement dans le tems que l'Eté commence à Malabar, à Oryxa, à Bengale, à Aracan; & alors les vaiſſeaux ne ſe trouvent en ſeureté ni à Paliacatte, ni en aucun des autres lieux qui tirent vers le Sud: mais du côté du Nord ils ont un tems favorable.

A Tutocorin, qui eſt aſſez près du cap de Comorin, à l'Eſt, comme encore au Sud du même cap, on a un tems à ſouhait, pendant qu'à Coulang, & dans ces autres païs-là, on ſoufre dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, tout ce que le plus afreux Hiver peut faire ſoufrir, hormis les gelées. Pendant la mouſſon des ſéchereſſes, il regne à Negapatnam, & plus loin vers le Nord, des vents de terre ſi chauds, que les hommes ſont prêts à étouffer. Il en fait au mois de Juillet à Pétapouli & à Maſulipatnam, qui ne

ſont

ſont pas moins chauds, & qui ſont fort malſains. Mais la Sageſſe Divine fait lever des vents de mer, qui rafraîchiſſent les hommes & les bêtes, & leur conſervent la vie.

Cette prodigieuſe différence des mouſſons, ſe trouve auſſi-bien dans l'iſle de Ceilon, que dans les autres païs. L'Hiver commence au mois d'Octobre dans la partie ſeptentrionale de l'iſle, à Wannias, à Jaffanapatnam, & dans les petites iſles qui en ſont voiſines. Mais dans le même tems on a un charmant Eté vers les parties méridionales. Au-contraire quand Jaffanapatnam joüit de la douceur de l'Eté, Columbo, Caleture, Pointe de Galles, Bellingham, Matura, Donderi, ſont couvertes d'un air ſombre & chargé, & il y tombe des pluïes continuelles.

La même choſe arrive non-ſeulement en divers païs des Indes, mais encore dans une partie des iſles qui ſont à l'Eſt. A Céram qui eſt une longue iſle, dans le voiſinage d'Amboine, on a l'Hiver en ſa longueur qui eſt du côté du Nord; & à l'autre côté qui eſt au Sud, ſeulement à trois ou quatre lieuës, on trouve la ſaiſon de l'Eté.

Ainſi changent dans tous ces lieux-là les mouſſons, ſelon les ſaiſons de l'Année, ou plutôt ſelon qu'il a plu à Dieu de les régler pour le bien de ſes Créatures: de-ſorte qu'en méditant ſur l'admirable diſpenſation qu'il a faite de toutes ces choſes, on ne peut s'empêcher de s'écrier, avec le Roi Prophète, *O Eternel! que tes œuvres Sont grandes! Tu les as toutes faites avec ſageſſe.*

F I N.

VOIAGE
DE
GAUTIER
SCHOUTEN
AUX INDES
ORIENTALES,

Commencé l'An 1658. & fini l'An 1665.

TRADUIT DU HOLLANDOIS.

Où l'on void plusieurs Descriptions de Païs, Roïaumes, Isles & Villes, Siéges, Combats sur terre & sur mer, Coutumes, Maniéres, Réligions de divers Peuples, Animaux, Plantes, Fruits, & autres Curiositez naturelles.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'Estienne Roger Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.

M. DCC. VII.

VOIAGE
DE
GAUTIER SCHOUTEN
AUX
INDES ORIENTALES.

APrès avoir fait la deſcription des Païs des Indes qui ſont à l'Oüeſt du Gange, ainſi que je me l'étois propoſé, je vais reprendre le fil des particularités de mon voiage. Pour cet éfet il faut ſe ſouvenir que quand j'ai commencé cette digreſſion, je parlois de la rade de Cranganor, où étoit nôtre vaiſſeau; d'où nous partîmes pour retourner à Batavia.

Le Samorin vint pour la derniére fois à nôtre bord, dire adieu au Genéral, & il s'en retourna pompeuſement, au ſon de ſes inſtrumens de Muſique, des tambours & des trompettes. Les Amiraux Roothaas & Godskens prirent auſſi congé de lui, & reçurent ſes ordres, parce-qu'ils devoient faire encore quelques ſemaines de ſéjour ſur ces mêmes côtes, pour y afermir nos conquêtes, & reſſerrer les ennemis dans Cochin, autant qu'il ſeroit poſſible.

Nous partîmes donc, ou plûtôt le Général van Goens partit, avec le seul vaisseau *l'Arbre de Noix Muscade*, la nuit du 10. au 11. de Mars, & nous rangeâmes la côte par le Sud. Le lendemain nous rencontrâmes *le Cabbeliau*, bâtiment de transport, chargé de munitions de guerre, qu'on atendoit depuis longtems, & qui continua sa route vers la rade de Cranganor, par ordre du Général.

Pour nous, nous allâmes ancrer par le travers de nôtre nouveau fort d'Orange, tirant au Nord de la ville de Cochin, où les Hollandois & les Portugais se canonnoient vigoureusement tous les jours. Le Général aiant aussi donné ses ordres au Capitaine Major Pierre du Pon, qui commandoit dans le fort, on leva l'ancre, & nous courûmes au Sud, par le travers de Cochin. Ensuite nous dépassâmes l'isle & le Roïaume de Porca, où nous vîmes de loin la loge des Anglois ; puis le païs de Calicoulang, & enfin le vingt-cinquiême du même mois de Mars, nous moüillâmes l'ancre à Coulang, pour la seconde fois, où le Commandant Kockx nous reçut avec beaucoup de joie.

Aussi tôt on emploia les matelots à travailler aux fortifications de cette conquête, afin de la mettre en assez bon état pour la pouvoir conserver. Il y en eut de fainéans, à qui le travail parut insuportable, & ils désertérent de nuit, prétendant se rendre à Cochin parmi les Portugais, & y mener une vie moins pénible. On en atrapa trois, qui furent pendus.

Ce-

Cependant on fit la paix avec la vieille Reine de Coulang, & les articles en furent ſignez. Deux autres Rois voiſins, qui tenoient le parti de la Reine, y furent compris, & nous les vîmes enſuite avec leur train de gens, nuds & noirs, auſſi-bien qu'eux, venir à Coulang ſe jetter aux piés du Général, qui les reçut bien, & fit faire la parade à ſes gens devant eux, au bruit du canon & de la mouſqueterie.

Au commencement du mois d'Avril 1662. le Commandant Godskens, qui montoit *la Bourſe*, vaiſſeau alors chargé de poivre, vint moüiller l'ancre auprès du nôtre. Enſuite le yacht *le Cabbeliau*, qui venoit de Cranganor, y relâcha auſſi. Il raporta que les Naïros du Samorin avoient tué vingt-cinq Portugais & quatorze Toupaſſes, qui avoient fait une ſortie. Enfin le *Tertholen* & l'*Achille*, qui avoient pris une cargaiſon de ris à Barſalor, entrérent à leur tour dans le port de Coulang.

Le Général aiant donné ſes ordres dans cette ville, ſe rendit à bord, & aiant remis à la voile, nous prîmes nôtre cours vers Ceilon, par la bande du Sud. Lors-que nous fûmes par le travers du cap de Comorin, le S. Philippe Baldeus prit congé du Général, & s'étant embarqué dans un petit bâtiment nommé *Tutocorin*, il prit la route de Jaffanapatnam, où il avoit déja éxercé le Miniſtére de la Parole de Dieu, pendant quelques années.

Nous courûmes alors au Sud-Eſt, & aiant perdu de vuë la côte des Indes, nous découvrîmes le dixiême d'Avril 1662. celle de Ceilon,

lon, où nous déchûmes vers le fort de Caleture, que nous dépaſſâmes à la faveur d'une petite fraîcheur, & le lendemain nous laiſſâmes tomber l'ancre dans la baie de Pointe de Galles.

Nôtre venuë cauſa beaucoup de joie en ce lieu-là, & on nous la têmoigna par toutes les marques qu'on en donne ordinairement, & par les ſalves qu'on fait. La nouvelle de la conquête que nous avions faite de trois places ſur la côte des Indes, y fut agréablement reçuë, & nôtre Général en fut beaucoup félicité. Adrien van der Meiden Gouverneur de Colombo, aiant eu avis de nôtre arrivée, ſe rendit promtement par terre à Pointe de Galles, pour le ſaluer, & lui marquer la part qu'il prenoit à la gloire qu'il s'étoit aquiſe.

Bientôt après on y vit auſſi terrir les vaiſſeaux *la Bourſe*, *Tertholen*, *le Soleil levant*, *Achille*, *le Château de Swieten*, qui venoient de Barſalor & de Coulang, chargez de ris. Le *Tertholen* fut inceſſamment renvoié à Batavia, & l'on débarqua auſſi les munitions de guerre, avec tous les autres encombremens qui étoient à nôtre bord: puis quand le navire fut lége, & qu'on l'eut nétoïé, on y chargea deux ou trois cents laſtes de ris, & toute la canelle qui étoit prête.

Ce fut pour la troiſiéme fois que je débarquai à Ceilon, & j'eus alors le loiſir d'y viſiter Pointe de Galles & pluſieurs autres lieux, auſſi-bien que de m'informer de ceux que je ne viſitai pas.

Jean Barrius, Portugais, & pluſieurs autres Ecri-

Ecrivains, tiennent que Ceilon eſt la Taprobane des Anciens. C'eſt une des plus belles, des plus fertiles & des plus célébres iſles de l'Aſie. Beaucoup de gens croient qu'elle étoit autrefois jointe au continent, par l'endroit où eſt un banc, ou une chaîne de roches, qu'on nomme le Pont d'Adam, ainſi-que je l'ai dit ci-devant.

Elle s'étend depuis par les ſix juſque par les dix degrès de latitude Nord. Elle a au Nord la côte de Coromandel & le golfe de Bengale. Depuis l'Eſt juſqu'au Sud, & à l'Oüeſt, ſon rivage eſt lavé des flots de l'Océan. On peut dire qu'elle eſt à-peu-près de la forme d'un jambon.

Quelques gens lui ont donné quatre cents lieuës de tour; mais autant que je l'ai pu recüeillir ſur le lieu, elle ne doit pas avoir plus de deux cents cinquante lieuës. A la vérité il y a de l'aparence que la mer l'a beaucoup minée, particuliérement du côté du Nord, & qu'elle n'eſt pas auſſi-grande qu'elle étoit lorsque les Anciens en ont fait la deſcription.

Avant-que les Portugais, qui ont été les premiers d'entre les Chrétiens qui aïent navigé aux Indes, l'euſſent découverte, les Sarraſins, les Turcs & les Ethiopiens, y alloient trafiquer, & en tiroient des perles, des pierreries, & ſur-tout quantité de canelle. Après eux les Portugais y ont fait des établiſſemens; & enfin les Hollandois s'en ſont rendus maîtres. Aumoins tout le commerce y eſt entre leurs mains, & ils en poſſédent les ports de mer, avec la plupart de villes & des fortereſſes.

Quelques gens croient que les Chinois ſont les premiers qui y aïent terri, qu'une de leurs jonques y fut jettée par la tempête, & qu'ils dirent que leur Monarque étoit le Fils du Soleil : que ce diſcours frappa tellement les Cingales, qui adoroient le Soleil, qu'ils proclamérent le Capitaine de la jonque Roi de leur iſle, & que c'eſt de lui que ſont deſcendus tous les Rois & Princes qu'on y voit préſentement.

Quoi-qu'il en ſoit, le Portugais Laurens d'Almeida a été le premier d'entre les Chrétiens qui en a fait la découverte. Il fut envoyé par François d'Almeida ſon pére, pour épier les Marchands Sarraſins, qui revenant d'Amboine, de Banda & des iſles Moluques, le long des Maldives, faiſoient route vers l'Arabie ; mais les vents contraires & les courans le pouſſérent ſur la côte de Ceilon.

Il viſita les côtes de cette iſle, & après en avoir pris aſſez de connoiſſance, Loarius y alla bâtir le fort de Colombo, où les Portugais s'établirent, & malgré les habitans ils ſe rendirent bientôt maîtres des meilleurs ports, & des lieux propres pour le commerce. Cependant ils n'y ont jamais été en paix, ni dans leur état le plus floriſſant, ni dans leur décadence. Ils ont toûjours eu la guerre contre les Rois du païs.

C'eſt là tout ce que je puis dire de Ceilon, eu égard à ce que cette iſle a été autrefois. Préſentement qu'elle eſt ſous le pouvoir des Hollandois, les villes, les ports, & les forteresſes qu'ils y poſſédent paiſiblement, ſur les côtes

tes de la mer, ſont, Caleture, ou Caltere, qui eſt à douze lieuës au Nord de Pointe de Galles, & à ſept lieuës au Sud de Colombo. Le païs où cette ville eſt ſituée, eſt fort agréable; & elle eſt à l'embouchure d'une belle riviére. Le fort fut pris par nos gens avant celui de Colombo, & les habitans du païs, qui connoiſſoient déja la douceur du gouvernement des Hollandois, ſe ſoumirent fort-volontairement à l'obéiſſance de la Compagnie.

Colombo, dont nous avons déja ci-devant beaucoup parlé, eſt aujourd'hui la ville capitale des Hollandois, & le Gouverneur de l'iſle y réſide. C'étoit autrefois Pointe de Galles. Le Sieur Adrien Roothaas en eſt préſentement Commandant. Elle eſt ſituée ſur la côte Occidentale. Le port eſt fort-bon pour les vaiſſeaux d'une médiocre grandeur; mais les gros navires, ſont obligez de moüiller à la rade, qui eſt un peu au-delà de la baie. Les terres qui ſont proche de Colombo, produiſent la meilleure canelle, & elles en produiſent une grande quantité.

Negumbo auſſi ſituée ſur le bord de la mer, à cinq lieuës de Colombo, au Nord, eſt environnée du côté des terres, d'un païs fort entrecoupé d'eaux. C'eſt une bonne fortereſſe, qui a été auſſi bâtie par les Portugais, en vuë du commerce de la canelle. On la leur enleva le neuviême de Février 1640. par les ſoins & par le courage du S. Philippe Lucaſz Directeur. Mais au mois de Février de l'an 1641. les Portugais la reprirent. Enfin au mois de Février 1643. Le Sieur François Caron les en

chaſſa encore, & depuis ce tems-là elle eſt demeurée entre les mains des Hollandois.

De Negumbo nos gens vont au-delà de la riviére de Chilau, ou Chylauw, dans le païs de Médampe, qui eſt mal-peuplé, & où il ne croît point de canelle. On y trouve ſeulement quantité de buffles. Enſuite on va dans les quartiers de Putelaon, Vannias, Jaffanapatnam, dépaſſant ſur la route les iſles de Calepentin, Caredive, Manaar, & d'autres encore, qui giſent au Nord du Pont d'Adam, & qu'on nommoit autrefois, Les Bancs aux perles de Manaar. Depuis quelques années cette pêche s'eſt faite plus à l'Oüeſt, proche de Tutocorin, où l'on a trouvé qu'elle eſt plus avantageuſe.

On tient que Manaar, ou Manar, a été autrefois jointe à Ceilon, entre laquelle & Manaar eſt juſtement le Pont d'Adam. Les Portugais l'ont poſſédée long-tems, & juſques à l'an 1658. qu'elle paſſa ſous le pouvoir de la Compagnie, leur aiant été enlevée par le Général Ryklof van Goens, qui commandoit neuf vaiſſeaux & quinze-cents hommes. L'Amiral Portugais, nommé Antoine de Meneſes, Gouverneur de l'iſle, & Antoine Mendez vaillant Capitaine, y furent tuez. Après leur mort une partie de la garniſon fit retraite à Jaffanapatnam, & l'autre ſe rendit à-condition d'être envoiée à Goa.

Depuis ce tems-là le fort que les Portugais nommoient de S. George, fut entouré, par les ſoins des Hollandois, d'un foſſé plein d'eau, & de rempars, avec quelques baſtions.

Dans

Dans ce même tems, ceux-ci prirent aussi le petit fort de Keil, ou Hammenhiel, sur le bord du canal qui conduit à Jaffanapatnam, & qui est entre ces isles.

La ville & la célébre fortereſſe de cette isle de Jaffanapatnam, qui gît à quarante-huit lieuës de Colombo, à l'Est, sont situées dans un païs fertile & agréable. L'une & l'autre furent soumises à la Compagnie au mois de Juin de l'an 1658. par les armes du Général van Goens.

Dans cette expédition, il fut expreſſément défendu de faire aucune insulte aux Indiens, parce-que les Cingales avoient bien reçu nos gens, & les avoient favoriſez par-tout. Les Portugais qui y vivoient tous en grands Seigneurs, & qui s'étoient répandus dans la campagne, se retirérent au fort, abandonnant jusqu'aux palais qu'ils avoient dans la ville, parce-qu'elle n'étoit pas murée. La fortereſſe étoit bonne, étant environnée de fossés pleins d'eau, & de trois hautes murailles.

Nos troupes n'étoient pas assez considérables pour prendre une telle place par assaut. Il fallut s'en tenir au canon, aux mortiers, & aux bombes, & tâcher de la ruïner. Le siége aiant duré trois mois & demi, le vingt & uniême de Juin les Portugais demandérent à capituler. On promit de ne faire aucune insulte aux Officiers ni aux Eccleſiaſtiques, & de les faire transporter à Goa, ou dans quelque autre ville des Portugais. Perſonne n'eut la liberté d'emporter rien de précieux. Il fut permis à ceux qui étoient mariez, de s'établir, s'ils vouloient, à Batavia, ou à Malaca.

Il y avoit un grand nombre de Portugais, métifs & toupaſſes, dont les familles quittoient à grand regret un lieu où l'on vivoit avec tant de commodité & de plaiſir. Il en ſortit quarante Prêtres & Eccléſiaſtiques, qui ſe diſoient être de l'Ordre des Jéſuites & de S. François. Il y périt quinze ou ſeize cents hommes, pendant le ſiége, ſoit de mort violente, ou de maladies.

Le païs ou le Roiaume de Jaffanapatnam eſt à l'Eſt de Ceilon, comme une iſle qui n'en eſt ſéparée que par un petit eſpace. Il eſt diviſé en pluſieurs Provinces, nommées Bellingamme, Tenmarache, Waddemarache, & Patchiarapalle. Le terrein eſt bas preſque partout, & très-fertile. Le païs eſt bien-peuplé, & bien-planté de beaux arbres. Il a plus de vingt lieuës de long, & l'on y voit plus de cent-cinquante bourgs & villages. Il eſt borné au Sud par une grande riviére, & dans les autres endroits par la mer, hormis à l'Oüeſt qu'on trouve Punto Pedro, où les Portugais avoient auſſi anciennement un petit fort. Mais ils ne poſſédent plus rien dans tous ces païs-là, la perte de Jaffanapatnam les en aiant entiérement exclus.

Depuis ce tems-là, les Hollandois ont travaillé à peupler ce Roïaume, & à en fortifier les places. Ils y ont bâti des Egliſes, & reparé celles que les Portugais y avoient, & préſentement il y a pluſieurs milliers d'Idolâtres qui ſe ſont convertis, & qui ſont aſſez-bien inſtruits.

Trinquenemale qui eſt ſur la côte Nord-eſt

eſt de Ceilon, eſt conſidérable par ſon port, lequel eſt un des plus beaux & des plus grands de l'iſle : mais je n'ai pas apris qu'il croiſſe de la canelle dans ſon territoire. Néanmoins le Sieur Antoine Caen, étant Conſeiller des Indes, y éleva un petit fort l'an 1639. que les Hollandois ont depuis ſouvent abandonné, & ſouvent relevé. L'an 1661. que nous paſſâmes par le travers de cette place, nous n'y aperçûmes plus de veſtiges du fort. Depuis ce tems-là, pendant la ſeconde guerre que nous avons euë avec les Anglois, on y en a rebâti un autre qui a quatre baſtions.

Batacalo, que quelques-uns nomment Matacalo, ou Matecalo, a été autrefois une ville conſidérable, où les Hollandois prirent terre pour la premiére fois le 31. de Mai de l'an 1602. ſous l'Amiral George Spilberg, pour tâcher d'y faire un commerce de canelle. Le fort que les Portugais y avoient bâti, leur fut enlevé l'an 1638. par le Capitaine Adam Weſterwolt, & il a été donné depuis à l'Empereur de Ceilon.

Depuis Batacalo, en allant par le Sud à Galiettis, on trouve peu de places conſiderables ſur la côte. Cependant toute cette côte obéit à la Compagnie, avec Galiettis, Donderi, Matura, Bellingamme, & toutes les autres places qui font le circuit de Ceilon, & les Hollandois peuvent aller par terre de l'une à l'autre en toute ſeureté. Ils ont encore un petit fort à Matura, & ſont entiérement en poſſeſſion de Bellingamme, autrement nommée la Baie Rouge, d'où l'on peut aller en quatre

heures à Pointe de Galles, forteresse qui tomba entre leurs mains le treizième de Mars de l'année mil six-cents-quarante. Guillaume Jacobsz Koster en aiant alors fait le siége.

Cette place est située sur le bord d'une belle baie. On la fortifia l'année que nous y étions, & l'on continua encore l'année suivante, quoi-qu'elle fût déja entourée de murailles, de rempars, de fossés &c. Les maisons y sont belles & agréables: il y a quantité de puits & de jardins, des Eglises bien bâties par les soins des Portugais.

La baie est spacieuse, & capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; mais à son embouchure il y a des rochers sous l'eau, qui en rendent l'entrée dangereuse, ainsi-qu'il a paru par le naufrage du *Hercules*, grand navire qui s'y brisa. Par cette raison on entretient dans la ville un Pilote lamaneur bien expérimenté, pour piloter les vaisseaux dedans & dehors. Il arrive encore que quand les vents d'Oüest soufflent, les vagues s'élèvent furieusement dans cette baie, & les vaisseaux s'y tourmentent beaucoup.

Pour y pouvoir ancrer, il faut que les navires passent tout proche des forts qui la commandent, & qui sont bien pourvus de gros canon de fonte. La plus grande partie de la ville est sur une hauteur; mais elle est ouverte du côté de la mer, où il y a des roches aiguës, qui avec les brisans la défendent suffisamment. On y voit un corps-de-garde sur la pointe d'un rocher, auprès duquel, aussi-bien qu'à Colombo, il y a un grand mât, où l'on

l'on arbore le pavillon de la Compagnie, quand on découvre des vaisseaux en mer.

Au-dehors de la ville, tout-autour de la baie, & plus avant dans les terres, on voit de charmantes campagnes, des montagnes, des plaines, & de belles promenades qu'on a pratiquées en divers endroits, même entre des montagnes & des rochers, où l'on a coupé, creusé, aplani, pour faire ces promenades; & ces endroits qui ont été ainsi pratiquez par art, s'appellent des Gravettes. Les fermes des droits que la Compagnie lève dans la juridiction de Pointe de Galles, montent par an à plus de quinze mille risdales.

Les Cingales, qui sont les habitans de Ceilon, vivent paisiblement sur les côtes maritimes, sous sa domination. Ceux qui habitent dans les terres, obéissent à l'Empereur de Ceilon ou Candi, qui tient sa Cour dans la ville de Candi qui est au milieu de l'isle. Ils vivent en partie bien & en partie mal avec les Hollandois, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, ne cherchant ni paix ni guerre avec eux. Au-moins les choses étoient sur ce pié-là de mon tems, les Cingales de Candi n'aiant alors aucun démêlé particulier avec les Sujets de la Compagnie.

Au-regard du Roi, voici la situation où il se trouve.

Lors-que les Portugais terrirent la premiére fois à Ceilon, cette isle avoit été déja divisée en plusieurs petits Roïaumes, par le moien des troubles qui y avoient regné. Mais le Roi de Candi avoit pourtant toûjours re-

tenu le nom d'Empereur, & étoit encore au-dessus des autres Rois. Cet Empereur & ces Rois aiant fait la guerre aux Portugais, furent souvent vaincus, & leurs Etats furent ravagez. Le Roi même de Candi fut quelque tems en leur puissance.

Mais enfin ils avoient été chassez de son Roïaume lors-que George Spilberg y prit terre. Ce fut le premier Hollandois qui visita Ceilon & ce Roi, à qui il porta des présens & rendit des lettres de la part des Etats Généraux & du Prince Maurice.

L'Empereur qui regnoit alors, se nommoit Vinna Ladama Soria, ce qui signifie, Libérateur de l'Empire, parce-que c'étoit lui qui l'avoit délivré du joug des Portugais. Ceux-ci qui l'avoient eu entre leurs mains, le nommoient Dom Jean, & il y avoit une haine irréconciliable entre eux.

La venuë de Spilberg fut fort agréable à l'Empereur, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Ils firent des Traités ensemble, & se séparérent fort satisfaits l'un de l'autre.

Mais Sebaldt de Weerdt, Vice-amiral de la flote de Wybrant van Waarwyk, étant allé quelque tems après à Ceilon, sa conduite fut si desagreable à l'Empereur & à sa Cour, qu'il le fit massacrer avec la plupart de ses gens.

Cet incident rompit toutes les mesures qu'on avoit prises, d'autant-plus que l'Empereur Dom Jean mourut bientôt après. Son frére utérin nommé Cenuwieraat, aiant épousé Doña Catarina, fut proclamé Empereur, &

à

à ſon couronnement il fut nommé Camapati Mahadaſcin. Un Commis Hollandois nommé Marcel Boshouwer s'étant rendu auprès de lui, ils renouvellérent enſemble les Traités d'alliance qui avoient été faits, qui pourtant ne purént avoir aucun éfet, à-cauſe du maſſacre que les Portugais firent de nos gens à Cotiar, où ils vouloient bâtir un fort, par la permiſſion de l'Empereur.

Cependant l'Impératrice Dona Catarina étant morte l'an 1631. & l'Empereur Cenuwieraat l'année ſuivante, ſon plus jeune fils, nommé Raïa Singa, fut mis en ſa place.

Ce jeune Prince aiant été trompé & maltraité par les Portugais, apella les Hollandois à ſon ſecours; ſur quoi l'Amiral Weſterwolt & le Vice-commandant Koſter conclurent un nouveau Traité avec lui, le vingt-troiſiéme de Mai 1638.

Depuis cette union les Portugais furent chaſſez de Caleture, de Pointe de Galles, de Colombo, de Negumbo, de Manaar, de Jaffanapatnam, & de Trinquenemale. Enſuite la bonne intelligence entre l'Empereur & les Hollandois, continua pluſieurs années, mais non-pas ſi entiére ni ſi-ferme qu'elle avoit été d'abord. De tems en tems il ſurvenoit des mécontentemens de part & d'autre, & enfin l'Empereur prit une réſolution trop précipitée de répandre du ſang.

Le Commandant Koſter fut la victime qu'il ſacrifia perfidement à ſes prétendus reſſentimens. Peu après la conquête de Pointe de Gales, le Commandant étant allé à Candi, & s'en re-

retournant ſans avoir pu rien obtenir de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur, il fut aſſaſſiné ſur le chemin, par les Gardes de ce Prince, qui y étoient en embuſcade.

Ce fut la recompenſe que les Hollandois eurent de ce qu'ils lui avoient fait préſent d'une partie de leurs conquêtes; car ils lui avoient donné Trinquenemale, & tout ce qui étoit de ſa juridiction; & les terres dépendantes de Pointe de Galès & de Matura, avec leurs revenus. Non-obſtant ces gratifications, les Laſcarins de ce Prince commencérent à piller nos gens, & toute ſa Cour prit pour nous le même eſprit d'animoſité qu'elle avoit eu pour les Portugais, cherchant l'amitié de ceux-ci, quoi-qu'ils euſſent été fort haïs dans cet Etat.

Cet éloignement pour nous dura juſqu'à l'an 1649. Mais comme on envoia en ce tems-là une Ambaſſade & des préſens à ce Prince, il parut moins aliéné qu'il n'avoit fait. Enfin, depuis-que par le courage & la bonne conduite de Girard Hulft, on eut emporté le fort de Colombo, non-ſeulement on vit renaître la bonne intelligence entre l'Empereur & nous, mais elle parut plus entiére qu'elle n'avoit jamais été.

Cette conquête fut conſidérable pour nous; mais elle coûta beaucoup de ſang, & entre-autres le vaillant Général Hulft y perdit la vie. Peu de tems après, l'Empereur s'aviſa de former des prétentions ſur ce que nous avions conquis de nouveau, & l'on en vint ſur ce ſujet juſqu'aux hoſtilités. Mais comme nous

ne

ne cherchions pas la guerre, & que dans le fonds il ne la vouloit point auſſi, les choſes traînérent aſſez en longueur, & elles étoient ainſi demeurées comme dans le ſilence, lorsque nous y étions. Cependant, comme je l'ai déja dit, chaque parti étoit dans une paiſible poſſeſſion, & l'on n'entendoit parler d'aucune guerre, ni de voies de fait. Les Sujets de part & d'autre ne ſe faiſoient aucune inſulte, & les Hollandois étoient contens de ſe voir maîtres du commerce, & de quantité de places bien fortifiées, dont il ne ſeroit pas aiſé de les dépoſſéder.

L'Empereur Raïa Singa, qui étoit alors aſſez âgé, écrivoit quelquefois à nos Officiers, pour avoir d'eux des faretés, & ils les lui envoioient par préſent. Ses titres étoient Raïa Singa, Empereur de Ceilon, Roi de Candi, de Zaitavaca, de Cota, de Danbadaon, d'Amoraïapore, de Jaffanapatnam ; Prince d'Ove, de Matura, de Dinavaca, des quatre Provinces ; grand Duc des ſept Provinces ; Comte de Cotiar, Batacalo, Vintana, Panoa, Putelaon, Bellingamme, Gales ; Marquis de Duramira, de Ratemira, de Tinipane ; Seigneur des ports de Ceilon, de la pêche des perles, & du Soleil d'Or.

Il fait ſon ſéjour ordinaire à Candi. Sa Cour eſt conſidérable, ainſi-que me l'ont dit ceux qui y ont réſidé. Il y a un grand nombre d'Officiers, dont les principaux, qui ſe nomment Apahami & Diſſaves, ſont comme les grands Sénéchaux des Provinces. Les Modeliars ſont les Capitaines, les Haratics

raties ſont les Sergeants : les Luſcarins ſont les Soldats.

Preſque tous les Cingales, ou Ceilonois, ont la peau noire, & ſont de petite taille. Ils ont l'air doux, & ſont vêtus d'une maniére paſſable. Ceux qui ont du bien portent des bonnets rouges, dont il y en a qui ſont faits d'une façon particuliére, qu'ils nomment Toppi-hondai, qui ſont de plus de conſéquence que les autres, & marquent un plus haut rang.

Les hommes ſe coupent les cheveux fort courts. Les principaux ont une Cabaie blanche, qui eſt une ſorte de vêtement preſque fait comme une chemiſe : il eſt de toile de coton, ou d'étoffe de ſoie unie, ou à fleurs. Ils ſe noüent ce vêtement autour de la ceinture, avec un mouchoir, ou une bande de toile de coton, ou de ſoie, & ils ſe l'accommodent entre les jambes en forme de haut-de-chauſſes.

Ceux qui ne ſont pas riches, & les pauvres, vont preſque nuds, n'aiant que les parties naturelles couvertes d'un morceau de toile de coton. D'autres ont un petit pourpoint & un petit tablier, à la maniére de ceux des Européens.

Ils ont des poignards ſur le côté, dont les poignées ſont ouvragées d'or, d'ivoire, ou d'autres matiéres, pour leur ſervir d'ornement. Leurs oreilles ſont percées, & ils y mettent des bagues d'or avec des pierreries, les gens du commun y en mettant de moins précieuſes.

Les

Les femmes & les jeunes filles ont le haut du corps & le sein tout nuds, de-même que les autres Indiennes. Elles n'ont qu'un morceau de toile ceint autour du milieu du corps, qui leur pend en bas. Elles ont la tête nuë, & les piés nuds, les cheveux noirs comme du jaillet, qui leur pendent & flotent par-derriére comme une coëffe lâche. Il y en a qui voulant imiter les Portugaises, se frisent assez bien. Les plus riches ont des colliers d'or, & les autres en ont de moins beaux, avec des bagues tout-de-même, selon leur pouvoir, aux oreilles, aux doigts des mains, & quelquefois au gros doigt du pié, & c'est par là qu'on connoît leur rang, & la figure qu'elles font. Elles ont la taille bien proportionnée, mais leur corps est très-noir.

Les Cingales sont naturellement adroits & pénétrans: on le reconnoît aux ouvrages qu'ils font, javelines, poignards & autres armes, qui sont des chefs-d'œuvre. Ils sont promts, agiles, dispos, & ils ne s'endorment pas quand ils sont à la guerre. Ils sont insolens envers ceux qu'ils ont vaincus; & quand on est en peine, il n'y a pas lieu de se fier à eux. Ils aiment l'oisiveté, les plaisirs, & la pluralité des femmes. Ils se les prêtent même les uns aux autres, & quand un mari va faire quelque expédition, il va prier son ami, son voisin, d'être son substitut, & de ne laisser pas chagriner sa femme.

Lors-qu'un ancien ou tendre ami vient d'ailleurs pour faire visite, & entretenir connoissance, il ne seroit pas tout-à-fait bien reçu,

si

ſi ſon ami ne lui donnoit la plus aimable de ſes femmes, pour paſſer une nuit ou deux avec elle; & celui qui a fait cette civilité, en reçoit une pareille à l'ocaſion. C'eſt ce que pluſieurs de nos gens, perſonnages graves & de probité, m'ont aſſuré pluſieurs fois, pour en avoir bonne connoiſſance.

Ils ſe marient de bonne heure. Les filles, ſur-tout celles qui ſont jolies & qui ont du bien, ont ordinairement perdu leur virginité avant que d'être parvenuës à l'âge de puberté, de quoi les hommes ſe tiennent fort aſſurez avant-que de les rechercher en mariage. On y voit des filles mariées à l'âge d'onze & de dix ans.

Ils ne pratiquent pas beaucoup de cérémonies dans leurs mariages: ils les font en préſence de leurs Idoles, des Bramins & des parens. Les gens riches font des feſtins pendant trois ou quatre jours qu'on paſſe tout-entiers à danſer & à faire bonne chére. Les filles pauvres ne trouvent pas aiſément des maris, à-moins que quelqu'un de leurs parens ne leur donne quelque petite dot, & ne les marie à des gens de ſa connoiſſance; de-ſorte qu'ici, comme preſque par-tout ailleurs, les riches ont tous les avantages.

Les femmes ſavent bien faire la cuiſine, & font de bons ragoûts, particuliérement celles qui ont eu des habitudes avec les Portugaiſes, ou qui ont eu des ſervantes qui avoient ſervi des Portugaiſes. Elles aprêtent fort-bien les poulles boüillies, rôties, ou étuvées. C'eſt un mets à bon marché, car il y

a des lieux où vingt cinq poulles ne se vendent qu'une risdale.

Au-lieu de pain on mange du ris cuit à l'eau. Pour manger on s'assied à terre, sur des nattes, les jambes en croix sous le corps, & les vivres sont aussi posez à terre, ou sur le plancher. Les napes, les assiettes, les serviettes, sont des feüilles de figuier des Indes, qui sont aussi-longues qu'un homme a de hauteur, d'une matiére très fine, dont il y a une quantité extraordinaire dans toutes les Indes Orientales.

Dans leurs plus grands divertissemens ils ne boivent point de boissons fortes, ou bien ils en boivent très-peu. Ils ne boivent que de l'eau qui est dans des gorguelettes, ou gorgolettes, qui sont des vaisseaux de terre legers, où il y a un tuïau, & où l'eau se conserve assez fraîche. Leur maniére de boire n'est pas en apliquant la bouche au tuïau: on tient la bouche toute ouverte, & on se laisse tomber l'eau de haut en bas dans la gorge. Ils ne voudroient pas boire autrement quand ils sont ensemble.

Chacun s'adonne au métier ou à la profession qui est établie dans sa famille, & ils se soutiennent mieux par ce moien que ceux qui font autrement. Personne ne peut quitter sa profession pour en embrasser une autre. Il faut que les enfans s'atachent aux métiers de leurs péres, quelque bas & vils que ces métiers leur paroissent. Les enfans des tisserans sont tisserans; ceux des tailleurs d'habits le sont aussi; ceux des forgerons forgent à leur tour.

Les

Les Païſans qui cultivent la terre ſont le plus eſtimez après les Bramins, & beaucoup au-deſſus des gens de métier. On les nomme Bellah. Ils n'ont qu'un morceau de toile fine autour de la ceinture, & d'ailleurs ils vont tout-nuds. Il y en a beaucoup qui ſont Chrétiens. Ils poſſédent d'agreables maiſons de campagne, & de bons domaines. Ils font égrener les épis par des bœufs, qui, non-plus qu'autrefois chez les enfans d'Iſraël, ne ſont point emmuſelez.

Ils font du beurre avec de petits bâtons mis en croix, en les remuant & les faiſant tourner avec force. Ils portent vendre du lait caillé & de la créme, dans de petits ſacs de cuir blanc fort-propres & bien préparez, & ſont en toutes maniéres plus civiliſez que les autres habitans du commun de Ceilon. Cependant ils épouſent ſouvent leurs niéces, & les femmes épouſent leurs neveux. Ils ne prennent en mariage que des enfans des gens de leur même profeſſion.

Les porteurs d'eau & de palanquins, les fendeurs de bois & d'autres genres de portefaix, ſe nomment Chivias. Ils ſont communément aſſez robuſtes. Ils portent les gens en peu d'heures à plus de vingt ou trente lieuës, dans de jolies chaiſes, ou palanquins ſoûtenus par de longs bamboucs, qu'ils mettent ſur leurs épaules. Mais ils ſont ſi-glorieux, qu'encore qu'on ofrît de les bien paier, ils ne voudroient pas ainſi porter un homme qu'ils ne croiroient pas être aſſez conſidérable.

On trouve parmi les Cingales d'habiles Juriſ-

risconsultes, des Médecins, des Chirurgiens, des Barbiers ; mais les Médecins ni les Chirurgiens ne sont pas bons anatomistes, & ils ont peu de connoissance des choses naturelles & de celles qui sont contre la nature. Leur connoissance ne vient que de l'expérience, & leurs remédes ne sont composez que de simples nouvellement cüeillis, & de fleurs dont ils font des bruvages, ou des boüillies, oubien ils les font étuver.

Les races qu'on nomme Chittijs, trafiquent de toiles de coton & d'autres marchandises. Les Carreas & les Mockuas sont pêcheurs. Les Nallovas sont esclaves, ou valets des païsans: Ceux-ci sont mal-propres & sales, & ne font que des choses basses & mépriſables. Mais les Parreas sont les plus vilaines gens de tous : ils emportent les ordures, & ils ne craignent pas de manger des choses qu'on tient pour soüillées parmi eux.

Les races du plus bas étage sont obligées de respecter celles qui sont au dessus d'elles. Il y en a qui gagnent leur vie a joüer des instrumens, à battre la caisse, ou sur des bassins, à sonner du cor, à sauter, à danser, à faire des tours de passe-passe. Il y a aussi des femmes & de jeunes filles qui font la même chose, pour gagner de l'argent. Mais leurs gaillardises, leurs sauts de mouton, & les autres postures qu'elles font, étant presque toutes nuës, causent plus de dégoût que de divertissement à ceux qui ne sont pas de la nation.

Les Cingales qui ne se sont pas encore convertis à la Foi Chrétienne, sont idolâtres. Ils ont

ont une haute opinion de l'aparente modeſtie de leurs Bramins, ou Brachmanes, qui ſont leurs Docteurs en matiere de Réligion. Ces hipocrites affectent de grands airs de gravité; ils s'abſtiennent de toutes les ſortes boiſſons en préſence du monde; & ils ſe purifient ſouvent, en ſe lavant le corps. Ils ont les ſentimens de Pitagore.

D'ailleurs ils ſont luxurieux & impudiques au ſuprême degré: on le ſait, & pourtant ils ſont tenus pour les plus ſavans & pour les plus habiles de tout le païs. Les peuples ſont fort-ſuperſtitieux, plongez dans l'idolatrie, & adonnez au culte du Diable. Ils ont beaucoup d'égard aux jours, quand ils veulent entreprendre quelque choſe, & ils s'atachent extrémement aux bons & aux mauvais préſages.

Les plus devots ne veulent rien manger qui ait eu vie; ſur-tout ils ne mangent point de chair de buffle, ni de vache, non-ſeulement parce-qu'ils penſent qu'il y a quelque choſe de ſingulier & admirable dans ces bêtes, mais encore parce-qu'elles labourent les terres, qu'elles égrénent les épis, qu'elles fourniſſent le lait & le beurre. Enfin ils ſont perſuadez que c'eſt dans ces ſortes d'animaux que les ames des hommes paſſent plûtôt que dans les autres; & ils craindroient de tuer leurs parens, ou leurs amis, ou de leur faire du mal, s'ils tuoient des vaches, des buffles, ou des bœufs.

Ils ont une grande vénération pour une de leurs Idoles, qu'ils nomment Jacka. Elle eſt faite d'argile, & eſt de la hauteur d'un hom-

me,

me, noire, afreuſe, ornée de cornes. Quelques-uns adorent des têtes d'éléfans, faites de bois, ou d'argile, croiant que ce culte leur fera obtenir la ſageſſe & l'intelligence.

Il y a beaucoup de riches & ſuperbes Pagodes à Ceilon. On viſite les plus grands, & l'on y va en pélerinage, avec une ſuperſtition extrême. Les Grands du païs, qui affectent de paſſer pour dévots & pour ſaints, vont viſiter une des plus hautes montagnes de l'iſle, que j'ai vuë de loin, & qu'on apelle Pico d'Adam, ou la montagne d'Adam. Ils ſont perſuadez qu'Adam y a ſéjourné, & quelques-uns s'imaginent que c'eſt là qu'étoit le Paradis.

Ils vont donc en pélerinage avec une grande dévotion, à un Pagode qu'on dit être ſur la cime de cette montagne, où il y a toujours pluſieurs lampes allumées. Il y a auſſi une pierre où l'on prétend qu'Adam a laiſſé la figure de ſon pié imprimée. On prétend encore que l'Empereur conſerve dans Candie une autre forme de ce pié, qui eſt d'une grandeur extraordinaire.

Les inſulaires raportent avec beaucoup de circonſtances, qu'on voioit autrefois dans ce Pagode la Dent d'un Singe blanc, qui étoit la plus ſacrée Relique & la plus honorée qui fût dans l'iſle. On lui ofroit des préſens magnifiques; on lui faiſoit des legs de gros revenus, pour en être favoriſé. Elle faiſoit de tems en tems des miracles. Mais les Portugais qui crurent trouver là un tréſor, & qui ne ſe doutoient pas que les Bramins diſſipaſſent les préſens, allérent piller le Pagode. Les Idolâtres leur promirent une groſſe ſomme, pour rache-

ter leur Dent de Singe. Cependant non obſtant leur avarice, qui leur fait entreprendre tant de choſes ſurprenantes, & qui les fait relâcher ſur tant d'autres, ils réſolurent de la brûler. La colére où ils étoient de ſe voir fruſtrez d'un butin ſi précieux, ſur lequel ils avoient compté, comme ſur une choſe qui ne leur pouvoit manquer, leur fit refuſer des ofres qui n'avoient garde d'égaler la perte qu'ils prétendoient faire; & ne pouvant avoir tout ce qu'ils avoient dévoré par leur eſpérance, ils aimérent autant n'avoir rien: ils regardérent avec mépris l'argent des Cingales, & choiſirent, par dépit, le parti le plus honnête, & le plus ſeur pour la conſcience.

Il y a auſſi à Vintana un Pagode qui attire beaucoup de dévots. Il eſt d'une grandeur & d'une hauteur raiſonnable, & il ſe termine par le haut en piramide. L'Idole eſt toute dorée, & fort révérée du peuple. Il y en a encore d'autres célébres entre Galiette & Batacalo, à Trinquenemale, & ailleurs.

Quelques-unes des Idoles ſont debout, & ont le bras levé, avec un ſabre au poing, comme pour aſſener un bon coup. D'autres ſont poſées d'une autre maniére, & il y en a qui ſont monſtrueuſes. On les orne ſouvent de fleurs, & de couronnes faites auſſi de fleurs, ou de verdure. On porte dans un pannier les choſes qu'on leur ofre, & en même tems on leur demande la délivrance des maladies & des autres peines qu'on ſoufre.

On ſe laiſſe ordinairement tomber le ventre contre terre en leur préſence, & l'on ſe met

met les mains sur la tête pour faire ses priéres. Il y a en divers endroits des couvens avec des cellules, des galeries & des apartemens, où les Eccléfiastiques ou Moines Cingales font leur demeure. Ils ont la tête rasé, & sont vêtus de jaune : ils portent des parasols pour se garantir du Soleil.

Ils font quelquefois des processions, & alors leur Général, Supérieur, ou Pontife, est monté sur un éléfant richement enharnaché, & environné d'un cortége de joüeurs d'instrumens, de danseurs & de danseuses. C'est là que les jeunes filles qui n'ont rien de caché que ce que couvre un morceau d'etofe legére autour de leur ceinture, font paroître leur adresse, par leurs postures & par leurs sauts.

Ils pratiquent dans leur culte réligieux beaucoup d'autres choses aussi-peu raisonnables. Il y en a qui adorent des crocodiles, des serpens, des tigres, des singes, & d'autres monstres. En général chacun en use comme il lui plaît à l'égard de la Réligion, de-sorte qu'il a été plus aisé aux Portugais, & aux Hollandois après eux, d'y faire des conversions que dans les autres pais.

Les maisons des Cingales sont bâties de matériaux legers, comme sont les roseaux des Indes. Elles sont pourtant généralement bien construites, & proprement. Les fenêtres, les portes, sont bien-faites, & les apartemens sont agréables. On les tient fort propres, & tout ce qui regarde le ménage l'est aussi.

Beaucoup de gens parmi eux parviennent à

une grande vieilleſſe, aiant quatre-vingts ou quatre-vingts-dix ans, ou plus. Il y a de vieilles femmes qu'on loüe pour pleurer, & pour enterrer les morts. On fait brûler les corps des plus conſidérables.

Le zêle des Maures s'eſt manifeſté là comme en beaucoup d'autres endroits, & ils y ont gagné pluſieurs Cingales au Mahométiſme. On y en trouve beaucoup dont la plupart ſont iſſus des Turcs. On y voit auſſi un grand nombre d'autres gens des nations étrangéres.

La principale de leurs monnoiés conſiſte en Larins d'argent, dont la piéce vaut dix ſous; & en Fanums d'or & d'argent; mais ce ſont les fanums d'or qui ont le plus de cours. Cependant comme la piéce ne vaut que cinq ſous, ils ſont ſi-petits qu'on a de la peine à s'en ſervir.

Ces larins & fanums, auſſi-bien que les Pagodes d'or ou ducats Maures, ſont les monnoies qui ont le plus de cours ſur les côtes de Malabar, de Coromandel, & à Ceilon. Il y a auſſi de petites piéces Eſpagnoles, qu'on nomme des Paters-noſters, ou des Patenôtres, & des monnoiés de Hollande, qu'on reçoit volontiers dans ce païs-là & ailleurs.

Au regard des autres qualités de l'iſle de Ceilon, on peut dire qu'elle abonde en toutes les meilleures choſes qu'on peut déſirer pour la vie des hommes. Il y a des cerfs, des ſangliers, des poules, des paons, des pigeons. Il y a quantité de bœufs, de vaches, de buffles. On y voit de belles riviéres en pluſieurs endroits. On prétend que dans les montag-

nes

nes qui ſont proche de Candi, il y ait des mines d'or, d'argent & d'autres métaux, & qu'on y trouve auſſi quelques pierreries, entre-autres un très grand nombre de rubis, & de fort-beau criſtal.

Les fruits qui y croiſſent ſont des melons, des citroüilles, des limons d'eau, des ananas, des oranges, des limons, des citrons, des bananes, des cannes de ſucre, de la betelle, des coques, des mangas, des caïaux, des grenades, des raiſins, des patates, de l'arèque, du poivre long, de l'ail, des oignons, du gingembre, du cardamome, du tabac. On y trouve de la ſoie, du coton, & des étoffes pour ſe vêtir. Les campagnes produiſent quantité de miel, de lait, de beurre, de ris. La mer & les riviéres fourniſſent d'excellent poiſſon. Mais ce qui rend cette iſle célébre dans tout l'Univers, & encore plus agréable que toute autre choſe pour ſes habitans, eſt qu'on trouve dans les lieux incultes des bois entiers d'arbres de canelle.

Nous allâmes viſiter ces arbres merveilleux, & nous les trouvâmes à-peu-près ſemblables aux orangers. Le tronc & les branches en ſont pourtant plus fins, moins noüeux, & ils montent plus droit. Les feüilles reſſemblent preſque à celles du laurier. La fleur en eſt blanche, & d'une odeur très-agtéable. Ils produiſent un fruit qui eſt gros à-peu-près comme l'olive. On en tire une huile qu'on tient être fort médecinale. Les guenons, les ſinges & les oiſeaux en mangent beaucoup.

Preſque tout ce qui en tombe à terre ger-

me, & produit de jeunes arbres, & lorsqu'ils ſont aſſez grands on coupe les vieux, afin de donner de l'air aux nouveaux. Ils ont une double écorce: celle du dehors eſt fine, & on les pèle pour l'ôter. Enſuite on en tire par longs morceaux l'écorce intérieure, qui eſt la canelle, qu'on fait ſécher au Soleil, & qui en ſéchant ſe met d'elle-même en rouleau, & devient d'une couleur tirant ſur la couleur de roſe. La curioſité nous aiant obligez de peler un arbre, nous trouvâmes cette écorce gliſſante, graſſe, verte, ſans goût & ſans odeur, ou du-moins elle en avoit très-peu.

Un arbre ainſi pelé demeure deux ou trois ans avant-que d'être couvert d'une nouvelle écorce, & ſemble périr pendant quelque tems; mais enfin il reprend ſa vigueur. La plus excellente canelle ſe recüeille entre Pointe de Galles & Negumbo, où l'on trouve des forêts entiéres de ces ſortes d'arbres, outre ceux qui ſont ſemez en divers lieux, au-travers des campagnes incultes.

On diſtingue la canelle en fine, médiocre & groſſiére. Cette derniére vient des arbres qui ſont gros & déja vieux. Il y a auſſi de la canelle ſauvage, & il s'en trouve à Malabar. On bâtit des maiſons du bois de ces arbres, & on en fend pour faire du feu: il rend une odeur admirable en brûlant.

Quoi-que la canelle ſoit tenuë pour chaude au troiſiême degré, les racines de l'arbre ne laiſſent pas de rendre une eau très-odoriférante, & même une eſpéce de camfre. Les habitans ont l'art de travailler l'écorce verte, c'eſt-

à-dire

à-dire la véritable canelle, & de la faire entrer dans de jolis cofrets, ou de petites armoires, & dans des bâtons qui reſſemblent à des cannes. Il me fut donné ſur le lieu une de ces cannes, qui étoit toute enveloppée de canelle, & avec autant d'adreſſe que je croi qu'aucun ouvrier au monde eût pu le faire.

Entre les animaux qu'on trouve dans les lieux le plus déſerts de Ceilon, les éléfans ſont les principaux. On les tient pour les plus beaux & pour les plus intelligens qui ſoient dans le monde, au moins ſi l'on peut leur attribuer cette qualité.

J'en ai vu à Mature, Galiettis, & à Pointe de Galles, qui étoient d'une grandeur extraordinaire, & qui ſe prêtoient à tous les ſervices les plus difficiles, avec autant & plus d'adreſſe que ne font les chevaux en Hollande. On tient que les éléfans des autres païs les reconnoiſſent, & que par reſpect ils ſe mettent à genoux devant eux.

De tems immémorial les Rois de Ceilon, de Pegu, d'Aracan, ſe ſont ſervis d'éléfans à la guerre. On lioit des ſabres nuds à leurs trompes, & on leur mettoit ſur le dos de petits châteaux de bois, qui contenoient cinq à ſix hommes armez de javelines, de fuſils & d'autres armes. Ils contribuoient beaucoup à mettre en deſordre les armées ennemies; mais ils s'éfraïoient aiſément en voiant du feu.

Ils ſont auſſi ambitieux qu'intelligens. On dit que les fémelles ſont ſujettes à chaque Lune, au même accident que les femmes, & l'on croit qu'elles ne s'accouplent jamais en pré-

ſence des hommes, qu'elles portent près de deux ans, & qu'elles peuvent vivre juſqu'à cent-cinquante ans.

Les éléfans ont la peau rude & fort inégale. Ils ſont de couleur fauve. Il y en a qui ont neuf ou dix piés de haut. Les bouts de leurs oreilles ſont fort longs. Ils ont quatre dents pour mâcher, outre les deux grandes qui ſortent en dehors, & qui ſont la véritable ivoire, dont on fait tant de rares ouvrages.

Au-reſte on ſait aſſez comment leur trompe eſt faite, & quels uſages ils en font, ſans que je m'arrête à en parler. Je dirai ſeulement qu'aux Indes il arrive aſſez ſouvent que le ſuplice de ceux qu'on condamne à la mort, eſt d'être expoſé aux éléfans. Pour cet éfet, on atache le patient à une longue corde, dans un grand eſpace vuide, & l'homme qui conduit l'éléfant, & qui eſt ordinairement celui qui le gouverne, l'animant par ſa voix & par ſes cris, la bête va prendre le patient avec ſes dents, l'enlève, le jette en l'air, & lors-qu'il retombe, elle court promtement deſſus, le briſe, & l'écraſe ſous ſes piés.

Au-reſte il n'eſt pas bon de ſe moquer d'eux, car ils y ſont très-ſenſibles, & en mettant leur trompe dans leur gueule ils ſavent y attirer une quantité d'eaux, dont ils arroſent vilainement ceux de qui ils ne ſont pas contens.

Les éléfans ſauvages cauſent beaucoup de perte à Ceilon, tant aux arbres, qu'aux autres plantes: ils tüent même les hommes, &

font

font des ravages par-tout. Quand les voyageurs voient que la nuit aproche, ou qu'ils la doivent paſſer dehors, ils font de gros feux, & battent la caiſſe & les baſſins, pour les épouvanter.

Il y a quelques années que les Hollandois ont auſſi entrepris la chaſſe de ces animaux, & voici comme ils la font. Ils s'en vont au nombre d'environ cent hommes, & mènent avec eux quelques éléfans privés, ſur qui ils chargent des cordes, des houës, des beſches, des pelles. Ils entourent de pieux fichez en terre & de treilliſſades, la place qu'ils ont choiſi dans la campagne, qu'ils laiſſent d'abord fort-large; puis elle va en étreciſſant, juſques à ce qu'il n'y ait plus d'eſpace que pour y mettre des portes couliſſes, aſſez fortes pour retenir les éléfans qui entreront dans ce parc.

Après cela les chaſſeurs en grand nombre ſe mettent en campagne, où ils battent la caiſſe, frapent ſur des baſſins, & font de grands cris, chaſſant les éléfans ſauvages du côté du parc, & quand ils y ſont entrez, & qu'ils ſont dans les endroits les plus étroits, on leur jette de gros lacs & des cordes à nœud coulant, qui les arrêtent. On tient auſſi dans le fond du parc les éléfans privez qu'on a menez, afin qu'ils y attirent les autres, qui ſe ſoumettent & s'aprivoiſent facilement.

Pour cet éfet, on les mène tous les jours, & pluſieurs fois le jour, chacun entre deux éléfans privez, à l'eau pour ſe laver. Si l'éléfant ſauvage ne veut pas marcher, ou qu'il faſſe quelque peine à ceux qui le conduiſent, les

deux autres lui fichent aussi-tôt deux dents dan la peau, & ne cessent pas jusques-à-ce qu'il obéïsse.

Nos gens en tirent de grands profits, tant par les usages qu'ils en font eux-mêmes, que parce-qu'ils en vendent aux Maures & aux Persans. On a beaucoup de peine à les embarquer: il faut couvrir de verdure & de branches de palmiers les radeaux, les syampans & les barques, ou-bien on ne feroit point passer les éléfans sur les radeaux, ni sur les pontons.

Lors-qu'on les a conduits proche du navire, on leur couvre les yeux, & on leur passe par-dessous le ventre de grosses sangles, qui leur embrassent tout le corps, & auxquelles on croque des palans: puis on les hisse par le moien du cabestan, & on les place dans le fond de cale.

Ils savent nager, & tiennent fort-bien leur trompe hors de l'eau. Ils aiment à se baigner, & font voir en courant qu'ils ne manquent pas de legéreté. Ils se couchent de-même que les autres bêtes, & se roulent aussi, se relevant fort-prestement quand ils veulent. Ils se laissent conduire & commander par un enfant: mais ils veulent être loüez & chéris. On ne sauroit se moquer d'eux, ni les injurier, qu'ils ne l'entendent, & ceux qui le font doivent bien prendre garde à eux, car ils seront bien fins s'ils s'empêchent d'être arrosez de l'eau des trompes de ces animaux, ou d'être jettez par terre, le visage sur la poussiére.

Le conducteur se met à califourchon sur le cou

cou de l'éléfant, & le gouverne par le moien d'un petit aiguillon, dont il le pique derriére l'oreille. A Pegu, à Aracan, & en d'autres païs, les gens conſidérables voiagent ſur des éléfans, pour marquer leur condition & leur magnificence. On leur met ſur le dos de petites tentes, ſous quoi l'on peut s'aſſeoir, ſe coucher, dormir, manger & boire.

On trouve dans les bois de Ceilon, quántité de guenons & de ſinges très ruſés, qui par leurs tours, leurs poſtures, leurs ſingeries, donnent beaucoup de divértiſſement à ceux qui vont s'y promener. Ces animaux prennent fort adroitement & plaiſamment leurs petits par le cou, & ſautent ainſi d'arbre en arbre, ſans les laiſſer tomber, ce qui donne du plaiſir à voir; mais ils font beaucoup de deſordre aux arbres & aux fruits.

Ils cüeillent les noix de cocos dans les arbres, & en ſavent fort-bien tirer la liqueur pour la boire, & le noïau pour le manger; puis ils en jettent les coques à la tête des paſſans. Ils boivent auſſi du Zuri, qui degoute par des bamboches qu'on met exprès à la cime des arbres, pour en attirer la liqueur, & ils ſe ſervent de l'ocaſion. On les prend par le moien des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture, & l'on déprend le noïau. Les ſinges vont à la noix, & y fourrent leurs pattes avec peine, parce que le trou eſt étroit. Dans ce moment les Noirs qui ſont à l'afût, courent & les vont ſaiſir, avant-qu'ils aïent pu ſe dégager. Le plus ſouvent ils ne valent que deux ſous la piéce.

Il y a des Indiens qui récitent des hiſtoires merveilleuſes de tout ce que ces bêtes ſont. Ce que les hommes peuvent faire ne ſauroit en aprocher. C'eſt en vertu de ces fables, qui ont été tranſmiſes à ces gens-là par leurs prédéceſſeurs, ou qu'on forge encore de tems en tems, comme on fait parmi nous celles des apparitions des Eſprits, qu'ils vénérent les ſinges comme aiant quelque choſe de divin.

On voit auſſi à Ceilon de puiſſans Satires, ou Bavianes, que les Indiens nomment Orangs Oetangs, ou Orangs Outangs, c'eſt-à-dire hommes ſauvages, qui vivent dans les bois. Ils ſont preſque de la même figure & de la même grandeur que les autres hommes, & ont de l'intelligence comme eux. Mais ils ont le dos & les reins tout-couvers de poil, ſans en avoir pourtant au-devant du corps, & les femmes ont deux groſſes mammelles. Ils ont le viſage rude, le nez plat & même enfoncé, les oreilles comme les autres hommes. Ils ſont robuſtes, agiles & hardis, ſe mettant en défence contre les hommes armez.

Ils ſont paſſionnez pour les femmes, & il n'y a point de ſeureté pour elles à paſſer dans les bois, où elles ſe trouvent ſubitement & à l'improviſte attaquées & violées par les Orangs Outangs. On en prend avec des lacs; on les aprivoiſe, & on leur aprend à marcher ſur les piés, ou plutôt ſur les jambes de derriére, & à ſe ſervir des piés de devant, qui ſont à-peu-près comme des mains, pour faire certains ouvrages, & même ceux du ménage, comme rincer des verres, verſer à boire, tourner

la broche &c. Ils ne manquent pas auſſi de tâcher d'atraper quelque choſe de bon, pour avoir à leur tour le plaiſir de faire bonne chére.

L'Arbre de Noix Muſcade étant prêt à faire voiles, notre Général partit de Pointe de Galles, & ſe rendit à ſon bord, avec les cérémonies ordinaires. Je pris auſſi congé du Chirurgien Major, à qui il avoit été ordonné de demeurer à Pointe de Galles, ou à Colombo, juſqu'à la prochaine campagne, & il ſe trouva que je lui fis le dernier adieu; car j'apris dans la ſuite qu'en traverſant de Colombo à la côte de Malabar, il périt avec deux autres Chirurgiens, dans un petit bâtiment où ils étoient. Ainſi mon voiage à Batavia me ſauva la vie, puis-que, ſelon toute aparence, j'aurois été avec lui.

Dès-que nous fûmes au large, nous fîmes l'Eſt-ſud-eſt, & le vingt-neuviême d'Avril nous perdîmes de vuë l'iſle de Ceilon. Le dixiême de Mai 1662. nous paſſâmes ſous la Ligne, & enſuite nous demeurâmes pris de calme juſqu'au vingt & uniême, ſoufrant pendant ce tems-là, la faim, la ſoif, & des chaleurs extraordinaires; car il y avoit tant de gens à nôtre bord, que les vivres ne pouvoient ſufire.

Ce qu'il y avoit de plaiſant étoit que ſix Trompettes ſonnoient toujours pendant nos repas; ce qui auroit été la plus jolie afaire du monde, ſi l'air ainſi agité eût pu contribuer à nous nourrir. Mais ces fanfares, n'étoient guéres de ſaiſon, pendant-que comme des

chevaux nous ne mangions que de la veſſe cuite avec de l'eau, & quelque petit morceau de lard rance.

Pour moi, cette ſorte de mèts me cauſa un tel dégoût, que je ne pouvois manger quoique j'euſſe faim, & que je fuſſe dans une extrême foibleſſe, faute de nourriture. Cependant j'étois de ceux qui faiſoient la meilleure chére. Notre Général même ſe retrancha d'une maniére ſurprenante, & qui ſervoit d'exemple, craignant que les calmes ne duraſſent longtems. Le plus grand mal venoit de ce que tous les pourcéaux qu'on avoit ſalez à Ceilon, étoient tellement gâtez qu'il les fallut jetter à la mer.

L'on peut bien s'imaginer avec quelle ardeur nous ſouhaitions un bon vent. Il ſoufla le vingt-deuxiême du mois, & nous paſſâmes par le travers des iſles de Naſſau, puis des iſles Triſtes, ou Tiſtoſes ſelon les Portugais, que nous trouvâmes déſertes. Le premier jour de Juin nous fûmes dans le détroit de la Sonde, où nous tombâmes encore dans le calme. Le quinziême du même mois, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia.

Là nous aprîmes la fâcheuſe nouvelle de la reddition de l'iſle Formoſe, de Taïovan & du fort de Zélande, aux Chinois, & nous vîmes nos compatriotes dépoüillez de tout leur bien, qui étoient arrivez à Batavia, ainſi-que j'en ai fait le récit ci-devant. Le Gouverneur Fréderic Coyet & quelques-uns de ſes Conſeillers avoient été arrêtez priſonniers à leur arrivée, & ce Gouverneur, après avoir de-

demeuré deux ans dans ſa priſon, fut condamné à la mort. Cependant on lui fit grace de la vie; on ne fit que le mener ſur l'échafaut, qui étoit dreſſé au milieu de la ville, où le bourreau lui paſſa le coutelas nud pardeſſus la tête; & il fut banni à perpétuité dans l'iſle de Roſagein.

Nous trouvâmes donc à Batavia tout le monde plongé dans le chagrin, tant à-cauſe de la perte de Taïovan, que de celle de quantité de Hollandois qui y avoient été tuez. Tout y retentiſſoit des plaintes des veuves & des orfelins qu'on avoit ramenez, & qui demeuroient ſans bien.

Ce fâcheux événement fut ſuivi d'un autre, qui n'étoit pas d'une beaucoup moindre conſéquence, & dont on aprit la nouvelle le quatorziême de Juillet 1662. par *l'Eraſme* qui venoit de Ceilon; ce qui fut comme un nouveau coup de foudre, qui frapa tous les eſprits.

La belle flote qui étoit partie de Batavia le vingt troiſiême de Décembre 1661. pour retourner en Hollande, conſiſtoit en ſept vaiſſeaux, ſavoir, *les Armes de Hollande*, que montoit le fameux Arnaut de Vlaming van Outshoorn, en qualité d'Amiral; *le Prince Guillaume*; *la Princeſſe Roïale*, *le Lion Couronné*; *le Fénix*; *Arnhem*; *Marſſeveen*, tous navires les plus grands & les plus beaux que les Hollandois euſſent jamais eu.

Cette riche flote étoit non-ſeulement chargée d'une quantité extraordinaire de marchandiſes, la plupart très-précieuſes; mais elle étoit mon-

montée d'un grand nombre de gens. Lorsqu'elle fut sortie du détroit de la Sonde, & qu'elle eut couru quelque centaine de lieuës à l'Oüest, elle eut le neuviême de Fèvrier un vent forcé de l'Est. Deux jours après il s'éleva une furieuse tempête, qui obligea tous les vaisseaux de serrer leurs voiles, & de se laisser dériver vent arriére à l'Oüest, avec la miséne sur les ris.

L'*Arnhem* fut le premier desemparé. Sa miséne fut déchirée en piéces, de-sorte qu'il se vit contraint de courir au plus près du vent, & de couper les lames, qui entroient avec tant de furie, qu'on ne pouvoit vuider le vaisseau en pompant l'eau qu'elles y laissoient. Il survint un autre accident. Il y avoit un retranchement plein de douze lastes de ris & de fèves. Le roulis en fit rompre les fronteaux, & les grains se répandirent du côté qui étoit sous le vent. On voulut pousser vîte la barre du gouvernail à l'autre bord; mais l'impétuosité des houles fit qu'on ne la put retenir. Elles la firent joüer à leur gré, & elle se rompit par le milieu. Le gouvernail battant alors de toute sa force contre l'arcasse, elle s'ouvrit, l'eau y entra, & le navire commença d'enfoncer.

De tous les vaisseaux de la flote, il n'y avoit plus que *le Lion couronné* qu'on pût encore voir du bord du *Arnhem*: les autres étoient disperséz, & enfin l'on perdit aussi de vuë *le Lion couronné*. Toute espérance de secours étant retranchée, on mit le canot & la chaloupe à la mer. Treize-hommes se jettérent vîte dans le canot, & s'étant débordez avant-

qu'il

qu'il y eût un plus grand nombre de gens, ils tâchérent de se sauver à force de rames.

Les autres faisoient tous leurs éforts pour entrer dans la chaloupe, soit en nageant, soit en y grimpant, soit en conjurant ceux qui y étoient déja de leur aider. Il y entra cent-cinq personnes. Le reste qui étoit encore dans le vaisseau, ou qui luttoit contre les flots, au milieu de la mer, fut bientôt englouti, aussi-bien que le navire.

Le canot s'étant aproché de la chaloupe, pour prendre quelques-uns de ceux qui y étoient, & qu'il pouvoit bien contenir, on entendit une voix qui cria; Nous périssons, nous périssons. A ce cri le canot nagea en arriére, & s'étant éloigné de la chaloupe, on n'aprit point dans la suite ce qu'il étoit devenu.

La nuit vint, & le vent diminua. Les Pilotes avoient jetté dans la chaloupe deux rouleaux de toile noïale, une bousole, une carte, une arbalête, des douves de tonneaux, des cloux, un peu d'eau de vie, choses dont ils se trouvérent avoir un grand besoin. Les douves furent cloüées aux bords du bâtiment, & couvertes de toiles, en forme de pavois. Le mât, le gouvernail, les voiles, tout fut mis en état, & l'on alla chercher la plus prochaine terre, qui étoit l'isle Maurice, dont on croioit être à six-vingts lieuës.

Mais sur la route il y eut de terribles difficultez. La chaloupe étoit trop chargée, & l'on se voioit à tout moment sur le point de périr. Il fut résolu qu'on jetteroit quarante hommes à la mer, pour donner moien aux au-

autres de se sauver. Une partie eut beau s'opposer à ce dessein, la plus haute voix l'emporta, & l'on en choisit treize, qu'on fit noïer à l'heure même, sans leur donner seulement le tems de faire leurs priéres, & de prononcer un *Nôtre Pere*.

Du nombre de ces treize étoit un Chirurgien nommé Stoffianis, qui étoit parti de Hollande avec moi, quoi-que pourtant sur un autre vaisseau. Nous avions ensuite fait plusieurs voiages ensemble, & nous avions souvent fait dessein de nous en revenir aussi ensemble. Si j'eusse continué dans cette résolution, il y a toute aparence que j'aurois eu la même destinée que lui. Mais il faut que les decrets de la Providence Divine s'accompliſſent; l'un est pris & l'autre laissé.

On ne s'en seroit pas tenu à ce nombre de treize; mais les soldats & les matelots s'élevérent, & soutinrent que s'il étoit absolument nécessaire que le bâtiment fût allégé, cela se devoit faire ou par sort, sans aucune acception de personne, & sans que la vie ou la mort des uns dépendît des autres, ou du-moins à la pluralité des voix.

Sur cette opposition, on fit autant de billets qu'il y avoit d'hommes: on en laissa une partie en son entier, & l'on coupa un coin de chacun des autres: on les roula tous également, on les mêla, & on les tint enfermez, afin que si le péril venoit à augmenter, chacun fût obligé de tirer un billet, & que ceux qui tireroient les billets dont le coin étoit coupé, fussent à l'heure même jettez à la mer, sans aucun égard pour qui que ce pût être. Le Maître & les Pilotes, qui s'étoient auparavant ren-

rendus maîtres de la vie des autres, voiant par ce moien la leur en danger, ne parlérent plus d'alléger le bâtiment, ni de tirer au ſort.

D'ailleurs le vent & les courans leur étant devenus favorables, ils eurent la vuë de l'iſle Maurice le vingtiême de Fèvrier 1662. mais lors qu'ils furent à terre, il ſe leva un ouragan ſi furieux, qu'ils n'eurent pas moins de peine à conſerver leur vie, en fuïant dans les bois, qu'ils en avoient eu ſur la mer. Cependant il eſt conſtant que ſi cet orage les eût ſurpris ſur l'eau, ils auroient tous péri.

Lors qu'il eut ceſſé, chacun alla ſe promener dans l'iſle. On y vit des palmiers, des tortuës & des huitres, & comme la néceſſité eſt la mére des inventions, on trouva des moiens de pêcher, & de prendre beaucoup d'excellent poiſſon. Enfin on y rencontra du bêtail & du ſel, ſi-bien qu'on eut plus que ſufiſamment des vivres & du vin de palme.

Néânmoins le Maître ne voulut point demeurer dans l'iſle: il remit courageuſement à la mer, avec treize avanturiers qui voulurent bien l'accompagner, dans l'eſpérance que leur chaloupe les pourroit mener juſqu'à la côte de Malabar. Cette côte gît à ſix cents-cinquante lieuës de l'iſle Maurice, ou à-peu-près. La chaloupe territ heureuſement à Ceilon, où le Maître mourut bientôt après. Ceux qui l'avoient ſuivi ſe rendirent à Batavia, & y aportérent la funeſte nouvelle de ce naufrage. Une partie des autres qui étoient demeurez dans l'iſle Maurice, y mourut, & le reſte fut recüeilli par les Anglois, qui viſitent ſouvent cette iſle

iſle, & remenez aux Indes Orientales, ou emmenez en Angleterre.

Telle fut la deſtinée du navire *Arnhem*. Des ſix autres il y en eut trois qui ſe rendirent heureuſement en Hollande ; mais on n'a jamais eu de nouvelles des trois plus grands, de-ſorte qu'on ne peut pas douter qu'ils n'aïent fait naufrage, & que de tant d'hommes d'équipage dont ils étoient montez, il n'en ſoit par réchapé un ſeul.

Je ne croi pas devoir omettre ici ce que j'ai vu des cérémonies du mariage d'un Maure, qui ſe fit à Batavia. Un jour que nous étions à terre, & dans la ville, au mois de Juillet 1662. on nous dît, ſur le ſoir, qu'un riche Maure alloit ſe marier cette nuit-là. L'envie que nous eûmes de voir cette fête, nous fit réſoudre à paſſer la nuit ſans dormir. La premiére choſe qui parut à nos yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de fallots ou lanternes fort élevées, qui jettoient une grande lumiére au milieu des ténébres, & qui s'avançoient doucement vers le lieu où nous étions. Enſuite on voioit un grand nombre de Danſeurs, de Tambours, de Joüeurs d'inſtrumens, de cornemuſes, d'une eſpéce de flûte, &c. de gens qui battoient ſur des baſſins d'airain ; & tous ces ſons enſemble faiſoient un bruit confus, qui n'étoit pas deſagréable. C'étoit comme l'avantgarde qui marchoit pour divertir les gens de la noce.

A la ſuite de cette troupe joïeuſe marchoient deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, & après eux les parens des Mariés. Toute cette troupe aiant paſſé gravement & lentement, on voioit l'E-

l'Epoux, mais ſans ſon Epouſe, monté ſur un cheval de Perſe, avec un air modeſte, regardant toujours en bas. On lui portoit ſur la tête un magnifique paraſol, garni d'une grande frange de ſoie tout-autour, qu'on faiſoit tourner ſans ceſſe; ce qui, à la lumiére de la multitude des torches & des flambeaux, faiſoit un objet aſſez ſingulier. Les deux larges reſnes de la bride du cheval, étoient tenuës par deux Maures, qui ſe donnoient des airs à leur mode, en conduiſant doucement le cheval. Deux autres Maures, qui ne marchoient pas moins décemment que ces premiers, aſpergeoient d'eau-roſe le Marié, & parfumoient l'air devant lui, d'encens & de diverſes autres ſenteurs mêlées enſemble dans des mouchoirs de toile de coton, qui en étoient pleins. Deux de ſes camarades Maures, comme paranymphes, le ſuivoient auſſi à cheval, & fermoient la marche.

Ce cortége étoit ſuivi d'une foule de peuple, de gens de diverſes nations, qui en avoient vu mille autres ſemblables, & qui n'en contemploient pas celui-ci avec moins d'attention. De la maiſon du Marié on alla paſſer devant celle de la Mariée, puis dans toutes les principales ruës de Batavia, comme on fait à la Proceſſion. Enſuite on retourna devant le logis de la Mariée; & ce manége s'étoit fait tous les ſoirs, pendant près de quinze jours.

Le cortége étant de retour devant la maiſon de la Mariée, le Marié deſcendit de cheval, ſoutenu par ſes deux paranymphes, & fut conduit par toute la troupe des Maures, avec beaucoup

coup de gravité & de cérémonies, ſous une tente, qui étoit tenduë avec un grand appareil, devant la maiſon de la Mariée, comme ſi c'eût été une ſale.

Auſſi-tôt on étendit à terre pluſieurs tapis de pié, pour ſervir de nappes, & l'on mit des couſſins devant le Marié & devant ſes deux paranymphes, qui s'aſſirent avec tous les autres conviés, les jambes croiſées ſous le corps; & deux jeunes filles Maures très noires, vêtuës d'étofes très blanches, leur ſervirent quantité de mèts dans des plats de bois. Le premier ſervice, qui n'étoit que pour exciter l'apétit, fut de pinang, & de betelle qui eſt un herbe dont les Indiens font un grand uſage, & preſque continuel, croiant qu'elle leur rend l'haleine douce & agréable, & en trouvant le goût fort bon. Lors-que les deux paranymphes du Marié lui en eurent préſenté, chacun en prit pour ſoi.

Après cette entrée de table, on couvrit les tapis des autres mèts, qui conſiſtoient, pour la plupart, en poules rôties, & en Carri, ou Karri, qui ſont des ragoûts en compote, que les Maures aiment beaucoup. Le repas ſe fit avec aſſez de ſilence, & il y eut peu de converſation. En recompenſe on mangea ſi-bien, & l'on demeura ſi longtems à table, que les plats ſe vuidérent.

Le Marié n'eut point la peine de ſervir le Mariée, ni les autres hommes de faire des civilités aux femmes. Ils mangérent à part, & les femmes avec les filles furent régalées dans un grand ſalon, où elles étoient auſſi

assiſes ſur leurs jambes; de-ſorte que ce feſtin ſe fit ſans tables, & ſans chaiſes ni bancs. L'air des conviez & leur ſilence avoient plutôt quelque choſe de morne que de réjouï, ainſi-qu'une telle fête ſembloit l'éxiger. Toute la réjoüiſſance conſiſta dans le ſon des baſſins d'airain, des tambours, des flûtes.

A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire, ſi ce n'eſt qu'il y en eut quelques-uns qui, à la dérobée, burent quelque coup d'arack. Le repas finit comme il avoit commencé, c'eſt à-dire par la betelle & l'arèque, & ce fut vers le milieu de la nuit.

Quand tout fut deſſervi, on commença la cérémonie du mariage. On mit au milieu de la tente un petit banc, à-peu-près d'un pié de haut, & de ſix piés de long, ſur quoi l'Epoux aiant monté avec ſes deux paranymphes, au milieu deſquels il ſe mit, ils attendirent là patiemment qu'on fît le reſte des cérémonies.

Les habits du Marié, tant ceux de deſſus que de deſſous, étoient faits à la mode des Maures, de la plus fine toile de coton qu'on pût voir. Sa tête noire & toute tonduë, étoit ornée d'un turban d'une belle étofe de ſoie, ſur le haut duquel il y avoit une lame d'oripeau, & il y en avoit une autre devant ſon front, toutes deux faiſant une eſpéce de petit cliquetis. Le turban étoit entouré d'une bordure de fleurs blanches & de roſes, & elle étoit en quarré. Aux deux côtés étoient attachées deux longues écharpes, qui lui pendoient

doient devant les yeux, & jusques sur le ventre, voltigeant de côté & d'autre, selon les mouvemens que le corps faisoit. Il avoit une belle chaîne d'or autour du cou, des bagues d'or aux doigts & aux bouts des oreilles, & de riches écharpes de soie sur ses habits. Il paroissoit avoir l'âge d'environ trente-six ans. Ses paranymphes étoient deux jeunes Maures, vêtus & parez comme lui.

Deux personnes étant venuës élever au-devant de tous les trois, une espéce de rideau qu'elles soutenoient par les deux côtés, & qui cachoit le Marié & ses paranymphes, comme si c'eût été un grand escran, le Pére de la Mariée sortit de la maison avec sa fille qu'il portoit sur ses deux bras. Il alla se placer droit devant l'Epoux, le rideau entre-deux, tenant toujours sur ses bras l'Epouse, qui étoit envelopée & enfoncée dans diverses écharpes, comme les enfans le sont dans leurs langes, si-bien qu'on ne lui pouvoit voir le visage : mais on apercevoit par le mouvement des écharpes qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit assez fort.

Cependant deux Prêtres Maures, qui avoient la tête couverte, selon leur coutume, marmottérent une courte priére en faveur des Mariés. Ensuite ils demandérent à l'Epoux s'il prenoit la Mariée qui étoit là présente, pour sa légitime Epouse, avec quelque autre legére cérémonie. L'Epoux aiant répondu, Oui, les Prêtres firent la même demande à l'Epouse, qui pleuroit toujours, & qui, offusquée par la quantité d'écharpes dans quoi elle

elle étoit enſevelie, ſe trouva mal. On lui aporta un peu d'eau, pour lui conforter le cœur, & elle en but une gorgée. Alors ſes beautés parurent à découvert. Elle avoit des bagues d'or paſſées dans le nez & dans les oreilles : elle en avoit à quelques-uns de ſes doigts, & ſon front étoit paré, comme celui de l'Epoux, d'une lame d'oripeau, & de fleurs. Pour ſon teint, il étoit de la couleur d'une taupe, & elle paroiſſoit être de l'âge de quinze ans.

Son altération étant paſſée, par le moien de l'excellent reméde qu'elle prit, qui étoit de l'eau pure, & la vigueur lui étant revenuë, les Prêtres Maures recommencérent à lui faire la même demande ci-deſſus exprimée, à quoi elle répondit auſſi, Oui. Alors toute la compagnie têmoigna ſa joie par de grands applaudiſſemens. Entre autres les jeunes filles, compagnes de la Mariée, élevérent leurs voix, & chantant le plus mélodieuſement qu'il leur étoit poſſible, firent connoître la part qu'elles prenoient à l'établiſſement de leur compagne. On nous dit que dans leurs chanſons elles ſouhaitoient aux Mariés toute ſorte de bonheur, & une longue vie.

Après cela il ſe fit un moment de ſilence : puis le rideau aiant été baiſſé le Marié jetta fort civilement une fleur blanche à la Mariée. Enſuite on recommença les chants, qui durérent peu, & le rideau aiant encore été baiſſé, le Marié jetta de la même maniére une autre fleur blanche à la Mariée ; ce qui ſe fit juſqu'à quatre fois, & alors à ſon tour la Mariée fit la même choſe, & chaque fois

qu'on ceſſa un peu de chanter, & que le rideau ſe baiſſa, elle jetta une fleur blanche à ſon Epoux, ſur quoi ſes paranymphes faiſoient auſſi de grands applaudiſſemens. On nous dît que ces fleurs ainſi jettées, étoient des marques d'amitié qu'ils ſe donnoient mutuellement.

Ce jeu étant fini, le rideau fut baiſſé de nouveau, & l'Epoux aiant tiré de ſon doigt une riche bague, garnie d'un diamant, la mit dans un des doigts de l'Epouſe, qui après un nouveau chant de ſes compagnes, fit la même choſe, & aiant tiré de ſon doigt une bague d'or, la mit à l'un des doigts de ſon Epoux. Alors on chanta de nouveau, mais non-pas longtems, & le rideau qui avoit été relevé, ſe baiſſant encore une fois, l'Epoux prit un collier de fleurs blanches, qui étoit autour de ſon cou, & le mit autour du cou de l'Epouſe, qui lui fit la même choſe, après qu'on eut encore un peu chanté, pendant elle-même ſon collier de fleurs au cou de ſon Epoux.

Enfin le rideau fut ôté tout-à-fait, & le Marié étant allé ſe repoſer & s'aſſeoir, reçut la Mariée des bras de ſon Pére, & la prit dans les ſiens; puis on mit en ſa main une coupe de lait, dont il but quatre fois, & la Mariée en but autant de fois, l'un mettant à chaque fois la coupe dans la main de l'autre; & chaque fois qu'ils buvoient ils ſe rinçoient la bouche d'un peu d'eau.

Cette cérémonie étant achevée, l'Epoux portant ſon Epouſe entre ſes bras, ſortit de

deſ-

deſſous la tente, & alla monter à cheval. Ses paranymphes remontérent auſſi ſur leurs chevaux, & ils marchérent enſemble, avec beaucoup de pompe, vers la maiſon du Marié, où il deſcendit de cheval avec la Mariée, & il l'emporta vîte dans ſa maiſon, ſans faire aucun remerciement à ſes paranymphes, ni au reſte de ſa compagnie, & ſans avoir dit une parole à perſonne pendant la marche; ce que nous expliquâmes comme étant ſans doute parmi eux un manque de gravité de ſe parler en pleine ruë dans des actions de cérémonie. En éfet chacun ſe retira chez ſoi, auſſi ſans ſe parler. Pendant toute la marche même, & toutes les ſtations, où nous fûmes toujours très-proche du Marié & de ſes paranymphes, nous ne remarquâmes pas qu'il y en eût aucun qui fît le moindre ſouſris. Nous ne vîmes en aucun de toute la compagnie, pas une ſeule marque de tranſport, ou d'égaiement extraordinaire. Il parut bien que ces gens-là n'ont point encore ouï parler de Bacchus & de Vénus. On n'entendit parmi eux aucun bruit, aucune agitation, aucun cri extravagant. On n'y vit point de danſes. Tout s'y paſſa ſans aucun excès, & avec la derniére modeſtie; de-ſorte qu'on ne peut s'empêcher de dire que ſur ce point les Mahométans doivent faire honte aux Chrétiens.

Pour nous Hollandois, qui étions là en compagnie de quelques femmes de notre nation, nous fûmes tous invitez par la Mére du Marié, à entrer dans la maiſon. Nous trouvâmes les Mariés aſſis enſemble ſur un tapis de

pié, que la Mére préparoit de la betelle & du pinang, qu'elle donnoit à ſon fils, qui les mâchoit juſques-à-ce que le jus lui coulât de la bouche. Alors cette femme, qui étoit déja vieille, prit de la bouche de ſon fils ce qu'il avoit ainſi mâché, & imbibé de ſa ſalive, pour le donner à la Mariée, qui le mâcha auſſi, & le remâcha juſques-à-ce qu'il fût conſommé; & enſuite ils ſe lavérent la bouche.

Après cela la Mére prit une lampe allumée, & alla quatre-fois la préſenter devant les viſages des Mariés, & les éclairer, en marmottant quelques paroles, par leſquelles elle leur donnoit ſa bénédiction : puis elle attacha le ſur-tout de l'Epoux à la gorgerette de l'Epouſe, ou du moins à l'habillemens qu'elle avoit ſur le ſein, & auſſitôt l'un & l'autre ſe levérent ſans ſe dire un ſeul mot, non-plus que dans tout le tems de la cérémonie. Le Marié prit avec beaucoup de circonſpection & de gravité la Mariée ſur ſes bras, & ſans lui laiſſer toucher des piés à terre, il la porta dans une chambre, où il y avoit un lit préparé pour eux. Il ſembla qu'elle fût deja toute accoutumée, car ſes pleurs ne revinrent plus, & elle ſe laiſſa emmener d'un œil fort ſec.

Le jour étoit prêt à paroître lors-que nous ſortîmes de cette maiſon, aſſez fatiguez de n'avoir point dormi. Nous nous retirâmes; & comme la cérémonie étoit finie, il faut auſſi néceſſairement que j'en finiſſe le récit. Je vais donc reprendre la ſuite de ce qui m'arriva dans le reſte de mes Voiages.

Les

Les fatigues que j'avois ſoufertes, les riſques que j'avois courus, n'aiant pas été capables d'éteindre en moi le deſir de voiager, je n'attendois qu'une ocaſion favorable pour m'embarquer encore. Il y avoit alors près de ſoixante bâtimens á la rade de Batavia, qui, ſelon les aparences, me devoient bientôt fournir l'ocaſion que je cherchois.

On fit un armement de treize vaiſſeaux, ſous le commandement de Jean van de Laen, pour envoier au Nord, croiſer ſur les côtes de la Chine & de Formoſe, afin de reprimer les pirateries des Chinois, & de tâcher de tenir la mer libre. Il en partit auſſi pluſieurs autres, deſtinez pour divers païs des Indes. Outre cela on armoit encore puiſſamment, pour retourner faire la guerre aux Portugais, ſur la côte des Indes, d'autant-plus qu'un yacht nommé *le Veau*, qui étoit nouvellement venu de Hollande, avoit raporté que la guerre continuoit toujours entre le Portugal & les Provinces Unies, quoi-que le bruit eût couru depuis quelques mois, que la paix étoit faite.

Cependant comme le Conſeil des Indes ſavoit qu'en éfet on travailloit à la paix, il fit hâter l'armement, afin de tirer encore aux Portugais quelque plume de deſſous l'aîle, avant qu'on eût fait aucun Traité. Dès-qu'il y eut trois vaiſſeaux en état, ſavoir *la Bource*, *Vlielandt*, & *le Mai*, on les fit partir par avance, ſous la conduite d'Isbrandt Godskens, pour aller à Ceilon en raſſembler toutes les forces, & retourner promtement aſſiéger Cochin, en attendant que le Général Goens le

ſuivît avec toute la flote, à l'équipement de laquelle on travailloit avec diligence.

A mon égard, je n'avois pas grande envie d'être de cette expédition. J'avois fait l'autre qui avoit duré dix mois, où j'avois été expoſé à de cruelles fatigues, à des périls, à des pertes, & où j'avois eu peu de profit. J'aimai donc mieux aller à Bengale, & en aiant obtenu la permiſſion, je paſſai de *l'Arbre de Noix Muſcade* ſur un grand vaiſſeau nommé *Veenenbourg*, pour y faire les fonctions de mon Art. Il y avoit déja cinq navires partis quelque tems auparavant, pour y aller auſſi, & nous devions bientôt les ſuivre.

Cependant le vingt-ſixiême, l'eſcadre deſtinée pour la guerre, conſiſtant en treize vaiſſeaux, fit voiles de Batavia vers Ceilon. L'Amiral Goens étant tombé malade, ne s'embarqua point : il demeura pour ſe faire traiter.

Pour nous, quand nous eûmes ſix vaiſſeaux de compagnie, nous mîmes auſſi à la mer, ſavoir au commencement de Septembre. Dès le ſoir nous dépaſſâmes les petites iſles Onruſt, Hoorn, Harlem, Amſterdam, & les autres qui en ſont proches. Nous eûmes un beau tems & un bon vent, à la faveur duquel nous traverſâmes vîte le golfe de Bantam, dont le Roi étoit avec nous dans un état incertain, & dans une broüillerie qui n'étoit ni paix, ni guerre.

Il aſſembloit alors quantité de monde & de bâtimens, ſous prétexte de les vouloir mener à Priaman, pour faire une grande pêcherie.

Mais

Mais on ne doutoit pas qu'il n'eût d'autres desseins. En éfet, quatre ou cinq semaines après que nous fûmes partis de Batavia, comme nous étions ancrez proche de l'isle Onrust, qui n'est qu'à deux lieuës de Bantam, on y reçut ordre de tenir en état le gros canon du fort, aussi-bien que les mousquets, la poudre, la méche &c. & de faire bonne garde la nuit dans cette petite isle & sur les vaisseaux, afin qu'on ne fût pas surpris par les Javanois. Ces précautions qu'on prit fort à propos, firent évanoüir les desseins du Roi de Bantam.

Quand nous eûmes dépassé Bantam, nous passâmes par le travers d'un rocher qui est de la figure d'un de ces bonnets à l'Angloise qu'on appelle Tapabor, & qui est tout couvert d'arbres. Les Hollandois le nomment *Toppershoedje*. Ensuite nous courûmes le long d'une isle aussi couverte d'arbres, qu'ils apellent *Dwers in de weg*, comme qui diroit, De Travers dans le chemin; puis nous eûmes la vuë de l'isle du Prince.

Nous ne fûmes en pleine mer que le neuviéme de Septembre, & nous eûmes alors des vents forcés, des grains & d'autres tems très-rudes. Nous portions toujours au Sud, & par ce moien nous trouvâmes bientôt les vents alisez du Sud-est, qui, lors-qu'on est hors du détroit, & qu'on court au Sud, y souflent presque toute l'année. Après les avoir trouvez nous mîmes le cap à l'Oüest.

Pendant le gros tems nous avions perdu de vuë l'*Amsterdam* & les autres vaisseaux de notre compagnie. Après avoir couru la bande

de l'Oüeſt, environ cent-quatre-vingts lieuës, ſelon l'eſtime, nous changeâmes de route, & gouvernâmes au Nord-ouëſt, & peu après au Nord, où nous trouvâmes les vents aliſez de Nord-oüeſt, qui nous donnérent quantité de grains & de travades.

Le tems fut ſi embrumé que n'aiant pu prendre hauteur, nous crûmes avoir paſſé ſous la Ligne le vingt-huitiême de Septembre. Nous eûmes quatre ou cinq jours de calme, puis du gros tems, & nous courûmes au Nord. L'*Amſterdam* qui nous avoit rejoints, fit fanal tour à tour avec nous. Le ſixiéme d'Octobre, nous découvrîmes les iſles de Nicobar, qui nous demeuroient au Nord, quoi-que, ſelon l'eſtime, nous deuſſions être Oüeſt & Eſt avec elles, & en être fort-loin. Ainſi nous nous étions trompez, & il fallut porter à l'Oüeſt, pour parer ces dangereuſes iſles. Il ſe leva une petite fraîcheur qui nous fut favorable, parce-que le vent commençoit à tourner au Sud.

Les iſles de Nicobar dans la mer de Bengale, qui y giſent au Sud, & celles des Andamaons qui y giſent au Nord, ſont des lieux dont on n'a la vuë qu'en paſſant, n'y aiant aucune eſpérance de profit à les viſiter. Il eſt fort dangereux de s'en aprocher & d'y terrir, parce-que, pour peu qu'il faſſe de brume ou de gros tems, on court riſque de donner contre des bancs, ou d'aller ſe briſer contre le rivage. D'ailleurs quand on a eu ce malheur, ceux qui croient s'être ſauvez en gagnant la terre, y trouvent des gens ſauvages & brutaux,

qui

qui plus impitoiables que les ondes, ne les épargnent pas.

Ils ſont d'une fort grande taille, telle qu'on ſe figure celle des petits géants. Ce n'eſt pas pour les Chrétiens ſeuls qu'ils ont de l'inhumanité, c'eſt pour tous les autres hommes du monde. Tous ceux qui aiant fait naufrage ſur leurs côtes, ſe ſauvent ſur le rivage, y ſont auſſi-tot ataquez, environnez, maſſacrez & mangez par ces barbares antropophages.

L'année précedente, que les vaiſſeaux *Weeſp*, & *Brouwershaven*, allérent à Bengale, ils s'aprochérent trop de la plus méridionale des iſles des Andamaons. Il faiſoit du gros tems & de la brume, ſi-bien que par une nuit fort-obſcure le *Weeſp* échoüa & périt. La plus grande partie de l'équipage aiant nagé juſqu'à terre, ſe vit ataquée par ces grands hommes ſauvages, armez de fléches, d'arcs, de frondes & d'aſſagaies empoiſonnées, qui faiſoient des cris éffraïans. Une partie de ces malheureux Hollandois ſe ſauva dans les bois; mais les autres furent tuez, & mangez dans un feſtin.

Jacques Heinſe Moocker, Capitaine de vaiſſeau, avec qui j'avois navigé deux ans à Amboine, à Bouro, à Céram, à Coram, à Solor, à Macaſſar, & à Aracan, fut à ſoixante ans un de ceux qui leur ſervirent de curée. Il étoit alors Capitaine du *Brouwershaven*, & comme il vit le naufrage de ſa conſerve, il s'en alla, non-obſtant le gros tems, jetter l'ancre le long de l'iſle, & aiant fait armer ſa chaloupe, il deſcendit à terre, & délivra courageuſement le Capitaine, & avec lui ceux qui vivoient en-

core de l'équipage du vaisseau péri, qui sortirent des brouſſailles, où ils avoient cru devoir bientôt expirer. Mais le généreux Mooker, en eſcarmouchant contre les Sauvages, fut étendu mort d'un coup de fléche qui le perça, & par un échange bien fatal pour lui, il leur demeura en proie, pendant-que l'autre Capitaine, qu'il avoit ſauvé, alla remplir ſa place.

Pour parer ces iſles, nous gouvernâmes à l'Oüeſt; puis y étant avancez, nous mîmes le Cap au Nord, par un bon frais de l'Oüeſt, qui, l'onziême de Septembre, défonça notre miſéne & nos huniers.

Après avoir fait deux-cents-cinquante-cinq lieuës de chemin, nous trouvant par les dix-ſept degrès de latitude Nord, nous eûmes un plus beau tems, quoi-que le vent fût toujours favorable, & nous découvrîmes la côte du Roïaume d'Orixa, dont nous aprochions quelquefois ſi près, que nous y pouvions voir marcher les hommes. Nous paſſâmes par le travers de Viſiagapatnam, Binnilipatnam, Connare, Sicocol, Pondy, Sonnewaron, & Manſarcate qui eſt une fortereſſe du Roi de Golconda.

Enſuite nous trouvâmes des courans qui venoient du golfe de Bengale & du fleuve du Gange, dont la force nous retarda beaucoup: puis nous eûmes la vuë d'un grand & célébre Pagode, qui paroît tout-blanc, & ſe nomme Jagernate, ou Jaguernate, étant ſur une hauteur, qui s'élève du milieu d'un grand bois, qu'on voit dans des terres baſſes; de ſor-

te-

te-qu'on le découvre de fort-loin. On nous dît que les Gentives y avoient une dévotion particuliére, & que ceux de Coromandel, d'Orixa, de Golconda & de Bengale, y alloient en pélerinage, y en ayant beaucoup à qui leurs Bramins ne donnent l'abſolution de leurs pechés, qu'à condition qu'ils iront viſiter le Pagode de Jaguernate.

Quand on l'a paſſé, on eſt encore à trois lieuës de la rade de de Pipely. Nous remîmes alors le cap à la mer, pour parer les bas-fonds de Palmeris, & en doubler le cap. Enſuite nous paſſames par le travers du Pagode de Connercon, du petit Pagode d'Arcſepour, de Caſigére, & d'autres places.

Il y avoit déja quelque tems que nous voïons par poupe un bâtiment inconnu, qui filloit dans nos eaux. Il nous hauſſa, & nous le reconnûmes pour la petite flûte *Pegu*, qui avoit fait voiles de Paliacatte le huitiéme de Septembre, pour aller à Bengale, & qui avoit longtems demeuré affalée ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa.

Enfin nous vîmes le païs de Belleſoor, & de loin la loge que les Anglois y ont. Le vingt-huitiéme d'Octobre, nous fûmes à la rade de Pipely, à deux lieuës de la riviére & de la côte, où nous étions aurant à-découvert que ſi nous euſſions été en pleine mer; & comme il y avoit très-peu de profondeur, nous y jettâmes l'ancre, pour nous garantir de la violence des tempêtes.

Nous aprîmes là que le troiſiéme vaiſſeau de notre compagnie, nommé *Avenhorn*, avoit fait

naufrage. Comme il étoit le meilleur voilier, il y avoit déja quelque jours qu'il avoit paru à cette même rade. Mais le vingt-deuxième d'Octobre il étoit ſurvenu un de ces orages qu'on apelle en ces lieux-là Eléfant, & qui s'y font ſentir tous les ans, lequel l'aiant fait chaſſer ſur ſes ancres, & pouſſé à la côté, le fit echoüer, & il ſe briſa.

La plus grande partie de l'équipage s'étant ſauvée dans la chaloupe, & aiant auſſi ſauvé quelques éfets, gagna le rivage de Belleſoor, d'où l'on alla le long de ce même rivage à Pipely, & de-là au comptoir général d'Ougli, pour annoncer cette infortune au Sieur Matthieu van den Broeck, Directeur du commerce de ce païs-là. Il ne s'étoit noïé que deux hommes, mais la perte des éfets avoit été fort conſidérable.

Nos Oficiers étant allez à terre, nous envoïérent auſſi-tôt quantité de rafraîchiſſemens, & des lamaneurs pour nous faire avancer juſqu'à Iſle de Galle, iſle qui eſt à l'embouchure du Gange, afin d'y être plus en ſeureté. Mais les Pilotes qui vinrent, trouvérent notre vaiſſeau trop grand, & ils n'oſérent nous y piloter, à cauſe des courans & des basfonds. Ainſi il fut réſolu que nos deux vaiſſeaux, le *Veenenburg* & l'*Amſtellandt* demeureroient ſur leurs ancres, puis-que l'Eléfant, dont la venuë eſt à craindre tous les ans, étoit déja paſſé, & qu'on étoit preſque aſſuré de n'avoir que du beau tems pendant quelques mois.

Pour la flûte *Pegu*, elle s'avança juſqu'au lieu

lieu marqué, où plusieurs vaisseaux descendirent d'Ougli pour aller à Batavia & ailleurs. Entre autres la flûte *le Cerf Rouge* avoit ordre de se hâter, pour faire promtement ce voiage, & elle prit les lettres que nous voulûmes écrire.

Trois fâcheux accidens arrivérent coup sur coup dans notre vaisseau. Pendant-qu'on jettoit l'ancre, & qu'on filoit du cable, notre Canonnier qui avoit cinquante ans, s'embarassa une main entre le cable & le bord, & il y perdit la plupart de ses doigts. Un matelot étant ocupé avec ses camarades à hisser un peu l'ancre de dessus le bossoir, pour la mettre à la veille, le cable échapa, & la pointe de la patte de l'ancre tomba sur son pié nud, qui non-seulement le brisa, mais elle le tint attaché & comme cloüé à la préceinte, auquel état il jettoit les cris du monde les plus pitoïables. Un troisiême matelot se rompit la jambe dans le fond de cale, de-sorte qu'on eut bien besoin de n'avoir pas beaucoup de manœuvres à faire.

Notre vaisseau étant demeuré à la rade de Pipely, à deux lieuës de terre, nous nous embarquâmes, & remontâmes la riviére environ trois lieuës, voiant tout le long un païs bas & uni. Ensuite nous debarquâmes à Pipely, où nous nous reposâmes de nos fatigues. Nous allâmes visiter la côte d'Orixa, sous lequel nom sont compriſes parmi les Maures, la côte & la ville de Pipely.

Un jour on nous amena de cette ville un jeune matelot âgé de dix-huit ans, originaire

de Harlem comme moi. Etant ivre il avoit donné un coup de couteau dans le sein à un de ses camarades, pendant-qu'il étoit en faction, & l'avoit tué sur le champ. Le Président du comptoir avoit ordonné qu'on le meneroit à notre bord, & qu'il y seroit retenu aux fers. Il têmoigna un vif repentir de son crime, & en cette considération on lui laissa la liberté de se promener dans le vaisseau, sans avoir aux piés que des fers très-minces.

Les autres matelots lui conseilloient de prendre cette ocasion de se sauver, ofrant pour cet éfet de rompre ses fers. Il pouvoit se retirer à Bellesoor, & se mettant là sur un vaisseau Anglois, il y auroit sans doute été en seureté. Mais il mépriſa ces avis, & dît qu'il aimoit autant mourir que d'être tourmenté des remords de sa conscience. Il se sépara de nous fort-constamment, & après m'avoir chargé de ce qu'il vouloit faire dire à son pére & à sa mére, il fut mené à Ougli, & y aiant été condamné à être tué d'un coup de mousquet, il mourut avec la même constance.

Le premier jour de Janvier 1663. nous fîmes la parade & des décharges de l'artillerie, pour célébrer le nouvel An. Nous commencions alors à charger du salpêtre, mais nous fûmes cruellement interrompus dans ce travail par une subite tempête qui commença le quatriême du mois, & dura trois jours. Elle venoit du Nord-nord-est, & il fit en même tems un froid si rude, qu'on n'osoit sortir à l'air. Les matelots soufrirent tout ce qu'on peut s'imaginer, en

en faiſant la manœuvre. Les huiles & les médicamens gelérent dans les cofres ; & ceux qui avoient des lits de plume & des capots, ſe trouvoient bien-heureux. Par malheur il y en avoit très-peu, & ceux qui n'étoient pourvus de rien, envioient le bonheur de quelques autres qui avoient des vieux juſtaucorps tout rapiécez, de ces étofes groſſiéres qui ont un long lainage, & dont les matelots ſe ſervent en Hollande.

Pour nous, nous avions acheté de bons habits à Bengale, & les Maures nous y avoient couſu des capuchons fort-propres, d'étofes bien-chaudes, à leur maniére. Cependant notre Sous-commis, qui relevoit de maladie, ne put ſuporter cette froidure : il retomba & mourut. On l'enterra dans le jardin de la Compagnie à Pipely, & pour honorer ſes funérailles, ſuivant la coutume, l'enſeigne de poupe fut baiſſée à la moitié de la gaule, & l'on tira trois coups de canon. On mit ſur ſa ſépulture une belle tombe, ſelon la pratique des Maures auſſi-bien que des Hollandois.

Quelque tems après cet orage, c'eſt-à-dire le vingt-deuxiême de Janvier, douze jéliaſſes d'Aracan, qui ſont des galéres équipées en courſe, aiant paſſé par le Gange, prirent terre à Pipely, & y donnérent une grande alarme. Elles étoient toutes remplies de gens bien-armez & vigoureux, qui avoient déja une multitude d'eſclaves des deux ſexes & d'enfans, tous Bengalois, qu'ils avoient pris, en venant d'Aracan.

Ce n'étoit pas par mer qu'ils étoient venus, c'é-

c'étoit par des riviéres & par d'autres eaux internes, par leſquelle étant entrez dans le Gange, ils avoient deſcendu ſur ce fleuve; & aiant mis de tems en tems du monde à terre, ils avoient parcouru les bourgs & les villages qui s'étoient trouvez ſur leur route, pillé, ſaccagé les maiſons, fait un grand butin, même en or, en argent, en pierreries, dont ils cherchoient à trafiquer. Ils vouloient auſſi vendre leurs priſonniers pour eſclaves, ſoit qu'on les leur païât en argent, ou en marchandiſes qui puſſent leur agréer.

C'étoit par cette raiſon qu'ils avoient remonté la riviére de Pipely; ce qu'ils avoient fait en bon ordre. Ils demandoient à ceux de nos gens qu'ils rencontroient ſur leur route, s'ils vouloient acheter des eſclaves de Bengale, leur diſant que s'ils avoient ce deſſein, on pouvoit aller les trouver librement & ſans crainte. Après cela les jéliaſſes aiant continué à remonter, allérent ſe mettre à l'ancre ſur la côte de l'iſle des Larrons, à moitié chemin de Pipely, où elles cauſérent une grande fraïeur à tous les habitans.

Dans cette ſaiſon de l'année ces ſortes de bâtimens ſortent ordinairement par eſcadres, du Roïaume d'Aracan. Sur cela je dirai en paſſant qu'encore que ces grands païs d'Aracan, de Pegu, de Bengale, & d'autres encore, ſoient compoſez de belles & grandes campagnes & plaines, néanmoins ils ſont fort aquatiques, & traverſez d'un grand nombre de riviéres.

Le Gange & la grande riviére d'Aracan

ſe

ſe joignent en pluſieurs endroits par des bras qu'elles jettent dans les terres, & par d'autres petites riviéres ; de-ſorte qu'on peut facilement paſſer de l'une dans l'autre. Mais les habitans d'Aracan ont acoutumé, plus que ceux des autres païs, de ſe ſervir de cette facilité dans leurs guerres, & ils en tirent de grands avantages.

Ils conduiſent leurs jéliaſſes par toutes ces eaux internes, & vont faire leurs courſes ſur les terres de leurs ennemis, où pour le moins ils ne manquent pas de piller les bourgs & les autres lieux qui ſont ſans défence. Ils y entrent la nuit, lors-qu'on ne s'y atend point, & enlèvent même les hommes tout-nuds, & les familles entiéres, qu'ils tranſportent enſuite dans les lieux où ils les peuvent vendre pour eſclaves.

Ils ont la cruauté de les tenir non-ſeulement piés & poings liez dans leurs galéres, mais même ils leur mettent des cordes au cou, & les garottent tellement qu'ils ne ſe peuvent tourner ni remuer. Ils les tiennent ainſi garottez, étendus ſur le dos, ſous les bancs des rameurs, en un état qui eſt inſuportable, & ils ſont pendant ce tems-là dans un martire qui ne ſe peut exprimer. Il faut que leurs bourreaux, à qui l'on ne peut donner un nom qui leur convienne mieux, aïent des cœurs de rocher, ou de tigres, pour ſoufrir ſi long-tems, ſous leurs yeux, ces miſérables objets de compaſſion, & prolonger des tourmens ſi cruels.

Dans cet état ſi douloureux, ces infortunez

ont

ont encore le déplaisir de se voir pour jamais séparez de leurs plus proches, les femmes de leurs maris, les péres & méres de leurs enfans, même de ceux qui sont à la mammelle. Car ces Pirates ne prennent ni les tendres enfans, ni les vieillards, parce-qu'ils ne les pourroient vendre. Ils donnent les autres pour un vil prix aux Maures, aux Chrétiens, aux Idolâtres; & quoi-que ce soit pour entrer dans une dure servitude, ces misérables se trouvent trop heureux de sortir des galéres, où on les tenoit gisans, même dans leurs ordures.

Les Jéliasses sont des bâtimens étroits & fort longs, dans la construction desquels il semble qu'on ait eu égard principalement à les rendre propres à filler bien-vite. En éfet, ils font beaucoup de chemin sur les riviéres. Ils ne portent point de voiles, mais ils ont jusqu'à trente-huit ou quarante rames. Les rameurs, qui sont des Idolâtres d'Aracan, ne rament pas tout d'un-coup, mais les uns après les autres, & ils le font avec beaucoup d'ordre, à-peu-près comme on voit tourner la rouë d'un moulin à eau: on diroit que leurs rames font dans l'eau le même éfet, & c'est une chose curieuse à voir.

Ordinairement c'est un Portugais qui commande chaque jéliasse, & qui gouverne. Il y a pour lui une jolie chambre, faite comme une teuge. Ces jéliasses paient des tributs au Roi, qui en tire d'assez gros revenus. Mais aussi il protége ses Sujets, & les tient en état d'insulter ceux de Bengale; qui sont des gens

avares,

avares, pareſſeux, & qui d'ailleurs reçoivent peu de protection de leurs Gouverneurs.

Ces dix jéliaſſes aiant pris poſte dans la riviére de Pipely, y firent divers mouvemens, beaucoup de bravades, & arborérent des pavillons rouges. Les équipages crioient qu'ils vouloient s'en aller & emmener leur butin, pour revenir promtement ſurprendre la place & la piller, ne laiſſant pourtant pas de tenir leurs petits pierriers parez, auſſi-bien que leurs mouſquets & leurs autres armes à feu. Enfin ils faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour éfraïer les habitans, & à les voir & les entendre, il ſembloit qu'ils vouloient tout abſorber.

Le Gouverneur même de Pipely en parut conſterné. Le parti qu'il prit fut de faire apeller au Conſeil les principaux Portugais qui y étoient, & leur Prêtre, pour leur demander leurs avis & du ſecours. Il fut réſolu que le Prêtre enverroit promptement une lettre de ſa part à l'Amiral des jéliaſſes, & qu'il tâcheroit de le gagner par la douceur.

La difficulté fut de faire tenir la lettre. Il n'y eut aucun Bengalois qui voulût entreprendre d'en être le porteur. On en chargea les Hollandois, qui venoient dans leur chaloupe à nôtre bord, & en paſſant le long des jéliaſſes, ils la donnérent à leur Amiral. Lors qu'il l'eut luë, il commença de ſe tourmenter, de fraper du pié, en relevant ſa mouſtache, & diſant qu'avant que de ſe retirer il vouloit encore piller Pipely. Enfin lors-qu'il fut d'un ſens un peu plus raſſis, il aſſembla ſon Conſeil, où il fut réſolu de faire réponce aux habitans

bitans à l'heure même. Sa lettre ne consistoit qu'en menaces. Elle portoit qu'il leur feroit sentir les efets de sa fureur. L'orgueil & les rodomontades y étoient repanduës partout ; ce qui augmenta l'éfroi où l'en étoit déja dans la ville.

Le lendemain les écritures recommencérent de part & d'autre. Envoiés, Messagers, Lettres, il y avoit toûjours quelqu'un en chemin. Cependant les Pirates vendirent quelques esclaves aux Hollandois, au prix de vingt roupies ou dix risdales pour chacun. Il y avoit beaucoup de femmes & de jeunes filles, & l'on voioit bien que les hommes avoient eu le pié plus leger. La joie de ces misérables fut aussi grande de passer des galéres d'Aracan dans les chaloupes de nos gens, que le seroit la plus grande fortune du monde à des gens qui la rechercheroient avidement. Ils reçurent les vivres & les vêtemens qu'on leur donna, comme des criminels condamnez à la mort recevroient leur grace, ne se lassant point d'en têmoigner leur reconnoissance.

On eut beau écrire gracieusement de Pipely aux Pirates, les conditions qu'ils demandérent pour faire un accord, se trouvérent trop dures. Ils remontérent donc la riviére encore plus haut, donnant l'alarme par-tout sur ses bords, faisant un grand bruit avec leurs timbales, arborant tous leurs pavillons rouges.

Ils allérent se poster proche du fort que les Maures ont à Pipely, & ne menacérent pas de moins que de mettre tout à feu & à sang.

En-

Enſuite ils envoiérent un homme parler au Gouverneur, & lui dire qu'ils vouloient bien encore traiter amiablement pour cette fois, à-condition que les gens du païs acheteroient les eſclaves & le butin qu'ils avoient, dont les Pirates feroient une ſi bonne compoſition, qu'il y auroit lieu d'y profiter beaucoup; qu'ils prendroient en paiement de l'argent, des toiles fines, des étoffes de ſoie, & d'autres marchandiſes qui les accommoderoient; que ſi les habitans refuſoient cet accord, ils éxécuteroient le deſſein qu'ils avoient eu d'attaquer Pipely, qui n'étant pas une place murée, ſeroit aiſée à prendre, pour la ſaccager & la brûler; qu'ils demandoient une promte réponce.

En éfet, les menaces que ces Pirates faiſoient, pouvoient être facilement exécutées: car cette place étant ſans murailles, le long d'une riviére, & la plupart des maiſons, quoique grandes, n'étant bâties que de roſeaux, de bouſe de vache & d'argile, on pouvoit aiſément y entrer & la brûler, avec tous les magaſins, où il y avoit un très-grand nombre de belles & riches marchandiſes.

D'ailleurs les habitans n'avoient ni courage, ni expérience à la guerre. Ils étoient ſans armes, naturellement timides, & gens à ne chercher leur ſalut que dans la vîteſſe de leurs piés. Néanmoins il y avoit déja longtems qu'ils avoient eu avis du deſſein des Pirates d'Aracan, & par précaution ils avoient fait un petit ouvrage de fortification au-deſſous de leur ville, ou bourg, par le moien duquel

duquel ils avoient pretendu empêcher leurs ennemis de paſſer.

C'étoit juſques-là que les jéliaſſes s'étoient alors avancées, & il paroiſſoit que ce petit fort ne les embarraſſoit pas beaucoup, quoique les habitans de Pipely, après l'avoir conſtruit, ſe fuſſent admirez eux-mêmes dans leur ouvrage, & qu'ils cruſſent avoir fait une fortereſſe inexpugnable.

Mais je me perſuade qu'on ne ſera pas fâché de voir ici les autres preuves du courage des Bengalois. Les rempars & les baſtions de ce fort avoient deux piés d'épaiſſeur, & cinq piés de hauteur: ils étoient faits d'argile demi-ſèche, & l'étenduë des baſtions étoit de deux braſſes d'homme. Au-lieu de gros canon il y avoit dans la plupart des embraſures, de groſſes branches de cocos, pour épouvanter les gens de loin, outre que tout le canon de Pipely, qui n'étoit pas grand' choſe, y étoit auſſi. Il y en avoit deux de fer de quatre livres de balle, qui étoient ſur un baſtion, dont l'un paroiſſoit être chargé, car il étoit bouché d'un torchon de paille, & la lumiére étoit couverte d'une pierre rouge.

Les munitions étoient de dix boulets, dont il y en avoit quatre de pierre, & ſix de fer, mais ceux-ci étoient d'un trop gros calibre. Il y avoit encore une grenade vuide, qui n'étoit que pour faire peur, & un pot plein d'environ dix livres de poudre, trop groſſiére pour être bonne.

Mais le fort n'etoit pas environné de foſſés,

ſés : il n'y avoit point de pont levis, & à-peine y avoit-il des portes, au-moins n'y en avoit-il pas dans tous les endroits où il en falloit. Cependant ceux d'entre les habitans de Pipely qui y furent mis, ſe regardérent comme étant fort en ſeureté : ils commencérent même à leur tour, à faire des bravades & des menaces à leurs ennemis. Leurs armes conſiſtoient en des arcs, des fléches, des boucliers & des ſabres.

Enfin le Gouverneur Maure parut à cheval, étant vêtu de blanc, comme un héraut de paix, & aiant avec lui une groſſe Cour de Maures bien-noirs, & de Bengalois, car tous les habitans de Pipely étoient en mouvement. Quelques-uns étoient auſſi vêtus de blanc, & à cheval, armez d'arcs & de fléches. Le Gouverneur marchant le long de la riviére, s'enhardit juſqu'à s'aprocher de l'eſcadre ennemie, & après l'avoir curieuſement conſidérée, il s'en alla au fort, où il ſe mit, avec les gens de ſon Conſeil, ſous une tente faite de paille, & ils s'aſſirent tous ſur des tapis, à la mode de Perſe.

Le réſultat du Conſeil fut de ſe ſervir encore du Prêtre Portugais qui étoit à Pipely. On le pria donc de s'embarquer dans un petit bâtiment, avec une banniére de paix, & de s'en aller en Ambaſſade au bord de l'Amiral des jéliaſſes, pour le prier d'envoier un de ſes gens, avec un pouvoir ſufiſant, afin de traiter avec le Gouverneur.

Le Prêtre qui étoit un homme de bonne humeur, gros, gras & bien nourri, & qui ne man-

manquoit pas d'eſprit, fut bien reçu, bien régalé, & obtint qu'un des Capitaines des jéliaſſes, iroit trouver le Gouverneur, pendant-qu'il demeureroit à bord comme en otage. Par le moien de cette négociation, pour laquelle on fit pluſieurs allées & venuës, la guerre fut terminée, & l'on fit un Traité qui portoit;

Que pendant-que les jéliaſſes demeureroient dans la riviére, on ne ſe feroit nulle inſulte de part & d'autre; qu'on accordoit le commerce libre à Pipely durant un certain nombre de jours: que le dixiême denier des marchandiſes & des eſclaves qui ſeroient vendus, ſeroit paié par les acheteurs au Gouverneur, en y comprenant même l'or, l'argent & les pierreries: que les habitans de Pipely vendroient auſſi à l'amiable aux Pirates, des toiles fines, des étofes de ſoie, & d'autres marchandiſes de Bengale: que tous les ſoirs, avant-que le Soleil ſe couchât, les jéliaſſes ſe retireroient de Pipely, & iroient paſſer la nuit à l'iſle des Larrons qui étoit un peu plus bas: qu'elles n'ataqueroient perſonne ſur cette riviére.

Ainſi la tranquillité & la joie furent rétablies dans le pais. Les habitans, qui ne prenoient point de plaiſir à être ſoldats, en eurent beaucoup plus à reprendre leur profeſſion de Marchands. Ils achetérent leurs compatriotes eſclaves à un très bas prix, & quelques-uns eurent la généroſité de rendre libres ceux qu'ils avoient achetez; mais la plupart les retinrent pour leur faire paſſer le reſte de leur vie

vie dans l'eſclavage. Quand ce négoce fut fini, les jéliaſſes ſe retirérent pour rentrer dans le Gange, & piller encore, en retournant au Roïaume d'Aracan, tout ce qui ſe trouveroit ſur leur route.

Ces choſes ſe paſſérent pendant-que les petits bâtimens du comptoir d'Ougli, nous aportoient du Gange notre cargaiſon, qui conſiſtoit en ſoies & en ſalpêtre. D'un autre côté la flûte *Amſtellandt*, qui étoit de notre compagnie, s'en alla charger du ris à la rade de Kinnica, qui eſt à quatre ou cinq lieuës au Sud de Jaguernate, & l'on y établit alors une loge pour ceux de notre nation.

Au commencement du mois de Fèvrier la flûte *Loſduinen*, qui revenoit du Japon par Malaca, jetta l'ancre auprès de nous, à la rade de Pipely. Elle étoit partie de la rade de Nangueſacque le 2. de Décembre de l'an 1662. avec huit autres bâtimens Hollandois; & elle avoit rencontré, auprès de l'iſle Formoſe ſi mal-heuſement perduë depuis peu, les navires de guerre Hollandois, qui àvoient pris treize ou quatorze jonques Chinoiſes richement chargées, dont une partie avoit été envoiée à Batavia, une autre à Coromandel, & une autre dans la mer Rouge & en Perſe.

Pour les autres choſes que j'ai obſervées & vuës en me promenant alors dans le païs, je remets à en parler ci-après, dans la Rélation du ſecond Voiage que j'y ai fait. Je dirai ſeulement ici que nous eûmes bien du plaiſir dans la converſation des Maures, des Benjanes, des Gentives & des Bramins.

Après avoir passé en ce lieu-là trois mois & trois semaines, nous quittâmes la rade de Pipely le dix-septiême de Fèvrier, & nous eûmes une agréable fraîcheur, qui nous en fit bientôt perdre de vuë les basses côtes. Le quinziême de Mars nous fûmes sous la Ligne, où nous ne pûmes prendre hauteur au Soleil, parce-qu'à midi on n'y voit aucune ombre.

Le vingt-cinquiême, nous vîmes beaucoup d'oiseaux, & des troncs d'arbres qui flotoient, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas loin de la grande isle de Sumatra. Bien-tôt après nous découvrîmes l'isle d'Engano, qui nous demeuroit à stribord. Le lendemain nous vîmes les hautes montagnes de Sumatra; puis aiant dépassé une petite isle, nommée la Petite Fortune, nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, où aiant en poupe des vents forcés, nous dépassâmes avec une vîtesse extrême les isles de l'Empereur, de Cracatau, de Zibbezée, & Poulo Besié, tout cela dans un seul jour; où nous gagnâmes jusqu'à l'isle *Dwers in de Weg*, & dès le soir nous allâmes ancrer sur la côte de Java, aiant fait trente lieuës en quatorze heures.

Le huitiême d'Avril 1663. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia, sept mois après que nous en étions partis pour aller à Bengale. Nous y aprîmes que le Commandant Ryklof van Goens avoit remis le siége devant Cochin, & qu'il avoit emporté la place d'assaut. Voici comment la chose s'étoit passée.

Ja-

Jaques Hutſert, auparavant Gouverneur d'Amboine, aiant accompagné le Commandant Isbrandt Godskens dans cette expédition, leur flote ſe rendit ſur la côte de Malabar, où le Sr. van Goens les ſuivit bientôt. On fit deſcente proche de l'Egliſe de S. Jaques, mais avec beaucoup plus de difficulté qu'on n'avoit fait l'année précédente, parce-que les Portugais aiant fait pluſieurs retranchemens le long du rivage, les défendirent avec le ſecours des Naïros.

Enfin après quelque combat, comme ils ſe furent retirez dans la place, les Hollandois en formérent le ſiége, au commencement du mois de Novembre 1662. ils élevérent des batteries, & ouvrirent la tranchée. Peu après ils ſe rendirent maîtres d'un petit magaſin à poivre, & d'une petite iſle qui étoit dans la riviére, tout-proche de la ville. Enſuite on alla donner aſſaut du côté de terre, mais l'on fut repouſſé.

Le premier jour de l'An 1663. les aſſiégeans jettérent quantité de bombes, & le ſixiéme de Janvier, comme l'on eut fait une fort grande bréche, ils réſolurent de donner encore aſſaut en trois endroits. Ce deſſein aiant été vigoureuſement éxécuté, & nos gens s'étant rendus maîtres d'un baſtion, où ils ſe logérent, les Portugais demandérent à capituler, & on les y reçut.

L'onziéme d'Avril ſuivant, Adrien van der Meyden, qui avoit été Gouverneur de Colombo, & qui montoit alors le vaiſſeau Malaca, vint de Ceilon à Batavia, & aporta nou-

velles que le vieux fort de Cananor étoit auſſi tombé entre nos mains. Ainſi toutes les principales places & fortereſſes des Roïaumes qui ſont ſur la côte de Malabar, & par conſéquent les Roïaumes mêmes, ſe trouvérent alors ſous la direction de la Compagnie, c'eſt-à-dire preſque entiérement ſous ſon pouvoir.

On nous dît encore que l'eſcadre qui étoit partie l'année précédente pour inſulter Taïovan, étoit allée aux côtes de la Chine, & qu'on s'y étoit emparé d'une belle ville qu'on avoit pillée & brûlée.

Après avoir déchargé une partie de nos marchandiſes à Batavia, nous allâmes laiſſer le ſalpêtre à l'iſle Onruſt, où nous prîmes du leſt; puis nous retournâmes à la rade de Batavia, où l'on reçut les nouvelles de la paix qui avoit enfin été concluë entre les Hollandois & les Portugais; de-ſorte que nos derniéres conquêtes avoient été faites fort-à-propos & immédiatement avant-que nous euſſions les mains liées.

Le troiſiême de Juin, la femme du Sr. Jean Maetſuicker, Gouverneur général des Indes Orientales, mourut, & elle fut enterrée dans l'Egliſe de Sainte Croix. Il y eut beaucoup de Maures, de Chinois & de Meſtifs, qui aſſiſtérent à ſes funérailles. Les premiers n'apportérent aucun changement dans leurs habits, ou du moins ils n'y en firent que très-peu. Les Chinois y parurent avec plus de gravité, vêtus de longues robes de toile, qui traînoient à terre. Les Meſtifs avoient tâché d'imiter la maniére des Hollandois. Peu

Peu de tems après on vit une flûte de Banda, qui déclara qu'un grand vaisseau nommé *la Baleine*, avoit fait naufrage sur la côte de la petite isle de Saleyer, en allant à Amboine, où il portoit abondance de provisions qu'on y envoioit de Batavia. Une partie des gens s'étoit sauvée, & il s'en étoit noïé quatorze ou quinze.

Deux vaisseaux, qui venoient de Surate par Ceilon, annoncérent aussi le naufrage du *Daufin*, qui revenoit de Perse, & qui avoit péri tout-proche de la baie de Pointe de Galles. Il avoit une riche cargaison, & entre-autres quarante-huit cofres d'argent monnoié; & de tout cela il ne s'étoit sauvé que l'équipage, avec cinq cofres, dans la chaloupe.

On sut par la même voie, que les Oficiers Hollandois de l'isle de Ceilon, avoient envoié de la part de la Compagnie, un présent au Roi de Candi, consistant dans un paquet d'écarlate, ce qui est fort estimé chez les Cingales, & dans des miroirs de glaces de Venise, trois chevaux, un oxhoofdt de vin d'Espagne, & quelques autres choses, afin d'entretenir toujours une bonne intelligence avec ce Prince.

Enfin la nouvelle destination de notre vaisseau fut pour le Japon, où il devoit aller en compagnie de plusieurs autres. Ce voiage me plut fort, & j'en fus beaucoup réjouï. Mais il y eut tant de prétendans, que je fus frustré de mon espérance. On tenoit que c'étoit une ocasion avantageuse, & les gens qui étoient mariez à Batavia, & qui y avoient des intrigues, sollicitérent pour être de la partie.

Je reçus ordre d'aller au bord du *Henriette-Louïse*, pour y faire la fonction de premier Chirurgien, en aiant deux autres sous moi qui avoient assez d'expérience. Je leur ordonnai ce que je voulois qu'ils fissent, & je m'en retournai à terre pour quelques jours, parce-que je me trouvois incommodé.

Cependant on travailla en diligence à l'armement d'une flote de vingt & un vaisseaux, destinez pour aller insulter les Chinois, & maintenir le commerce du Japon. C'étoit l'Amiral Borth qui la devoit commander. La flûte *Vollenhove*, qui devoit relâcher à Siam, partit la premiére. L'équipage, qui avoit tant sollicité pour y être admis, croiant aller faire fortune, s'étoit embarqué avec beaucoup de joie, sans soupçonner que la fortune que chacun alloit faire, seroit d'être bientôt en état de n'avoir plus besoin de rien.

Comme je me vis frustré de connoître le Japon par moi-même, & que j'avois beaucoup de curiosité de savoir tout ce qui regardoit ce païs-là, je m'apliquai à m'en faire instruire par les plus habiles de ceux de mes compatriotes qui y étoient allez. Voici ce qu'ils m'en ont apris.

L'Empire du Japon consiste dans une très-grande isle, & dans plusieurs autres moindres qui sont autour de cette grande, dont la partie septentrionale est encore inconnuë. Elle s'étend depuis le trentiême jusqu'au trente-huitiême degré de latitude Nord, & même plus avant, selon l'opinion de quelques-uns. Elle est environnée de cette partie de l'Océan, qui sépare l'Asie & l'Amérique.

Au

Au Nord de ces isles est le détroit d'Anian; à l'Est, la Nouvelle Espagne; à l'Est-sud est, le Pérou & le Chili, mais à plus de mille lieuës; au Sud les isles Philippines, Mindanao & les Moluques; à l'Oüest les côtes de Corée & de la Chine.

Autrefois chacune de ces isles, ou du-moins des plus grandes, composoit un Roïaume. Maintenant elles composent toutes ensemble un puissant Empire, dont la ville capitale se nomme Jedo.

Tout le païs, & particuliérement celui qui est au Nord, est froid, & le froid y est fort grand en Hiver, c'est-à-dire aux mois de Décembre, Janvier & Fèvrier, auquel tems il tombe beaucoup de nége.

A vingt-sept journées de chemin, au Nord de Jedo, on trouve un fleuve d'environ onze lieuës de large, dans le païs de Jesso, qui est montueux & presque désert, & dont les Japonois ne sont jamais parvenus jusqu'au bout, les provisions leur aiant toujours manqué. Ils prétendent y avoir vu une espéce d'hommes tout-couvers d'un poil long & rude.

Le Japon est un païs agréable, beau & fertile, où les terres sont presque toujours couvertes de verdure, & bien entre-coupées d'eaux douces. Il peut fournir abondamment à ses habitans toutes les choses néceſſaires pour l'entretien & même pour les plaisirs de la vie. On y voit des montagnes extraordinairement hautes, dont quelques-unes jettent des feux, des flammes & des exhalaisons sulfurées. Il y a beaucoup de mines d'argent & d'autres métaux.

Il y a quantité de belles villes, dont, après Jedo, celles de Meaco ou Miaco, Saccai, Osacca, Occosacqui, Nangueſacque, ne ſont pas les moins conſidérables; quoi-que la plupart même de celles-ci, ſoient ſans rempars & ſans murailles. Mais il y a quantité de bonnes fortereſſes en pluſieurs endroits, ſur leſquelles on compte pour la défenſe des villes & de l'Empire.

Comme c'eſt à Nangueſacque que les Hollandois ſont établis, & qu'ils y ont la liberté du commerce, c'eſt auſſi la ville qui leur eſt le plus connuë, ce qui me donne lieu d'en faire ici la deſcription.

Elle eſt ſituée dans une des iſles du Japon, qu'on nomme Bungo, ou Cycoco, par les trente-trois degrès de latitude Nord. Elle préſente un bel aſpect aux yeux des Hollandois qui y vont par mer. On y voit des bâtimens élevez, des Pagodes, des clochers ou tours, avec des pointes.

Il y a quarante-huit ruës fort-droites, mais bien-étroites, chaque ruë étant d'environ deux cents aunes de long. Il y a autour de la ville de beaux jardins, & enſuite d'agréables campagnes. Il s'y fait un bon commerce qui enrichit les habitans. La plupart des ruës ne ſont point pavées; mais elles ſont tirées en ligne droite, & ſéparées avec beaucoup d'ordre en divers quartiers.

Les maiſons y ſont raiſonnablement preſſées. Toutes les nuits on ferme chaque ruë & chaque quartier avec des herſes, ainſi-qu'on le pratique dans toutes les villes du Japon.

On

On y tient des lanternes allumées & l'on y fait la ronde, afin d'empêcher les vols, les tumultes & la surprise. Il n'est pas bien-aisé de passer par les herses, & cela n'est pas permis même aux Médecins, ni aux Sages-femmes: il faut qu'on ait une permission par écrit du Gouverneur. Si le feu prend en quelque quartier, il faut que les gens du quartier l'éteignent eux-mêmes, sans espérer de secours des autres quartiers; & si tout le quartier brûle, & que les gens soient en danger de brûler aussi, on les laisse brûler, sans leur ouvrir les herses pour se sauver, ou pour permettre qu'on les sauve.

L'Empereur tient sa Cour à Jedo. Il surpasse en magnificence tous les Monarques de l'Europe. Les Rois, Princes & Seigneurs, qui lui sont soumis, tirent des trésors prodigieux de leurs païs & de leurs terres, qu'ils emploient à leur luxe & à leurs somptuosités. Ils sont tous dans une entiére dépendance, jusques-là que souvent l'Empereur dépoüille les Rois mêmes de leurs Roiaumes pour de très legéres fautes: il les en chasse, il les bannit, il les fait mourir, & donne leur païs à d'autres Princes.

On tient que les Japonois sont venus des Chinois bannis de leur patrie. Ils sont divisez en Tony, qui sont les Gouverneurs, & les Directeurs de la Police & de la Justice; en Bonzi, ou Bonses, qui sont les Ecclésiastiques; & en Guerriers, Artisans & Païsans.

Ils sont ordinairement subtils & rusés, ambitieux, constans, fort-patiens dans l'ad-

verſité, modeſtes & civils dans leurs maniéres. Ils ont beaucoup d'intelligence & de comprehenſion. Ils raiſonnent avec une grande ſubtilité & vivacité.

D'un autre côté ils ſont plongez dans une groſſiére idolatrie : ils ont le cœur dur, & n'ont pitié ni des étrangers, ni de leurs compatriotes, ni d'eux-mêmes. Quand il arrive quelque deſordre, ils ſe ſervent de l'occaſion pour aſſaſſiner ceux qui les ont offenſez, leur imputant de faux attentats. Ils ne ſont touchez d'aucune compaſſion pour les pauvres, pour les malades, pour ceux qui patiſſent, & ils les laiſſent miſérablement périr, quoi-qu'ils puiſſent aiſément les ſecourir, ou les ſoulager: ils jettent même leurs corps morts ſur des fumiers.

On y punit rigoureuſement les criminels : on ne leur fait point de grace : on leur fait ſoufrir les plus épouvantables genres de mort qui ſe puiſſent imaginer : on les expoſe aux plus afreux tourmens.

Les gens de qualité onr des veſtes d'étofes de ſoie, par-deſſous leurs longues robes. En général on y a différentes maniéres de s'habiller. Les gens âgez portent en Hiver des habits bien doublez, & piquez avec beaucoup de propreté, & en E'té des habits d'étofes plus legéres, & point doublez, & ils leur deſcendent juſqu'aux jambes. Ils ſe ceignent d'un ruban ou d'une ceinture, au milieu du corps.

Par-deſſus cet habillement, qu'ils nomment une Cabaie, ils en mettent ſouvent un autre plus court, qui eſt ouvert par-devant, & dont les

les manches ne vont que juſqu'aux coudes. Leurs hauts-de-chauſſes ſont fort larges, & ſi longs qu'ils leur couvrent les piés.

Les gens du commun ſont un peu moins chargez d'étofes, & elles ſont moins propres. La plupart ont une grande partie de la tête raſe, & leurs cheveux qu'ils ſe laiſſent croître ſur le derriére, de la longueur d'un doigt, ſont renoüez ſur le cou. D'autres ſe les coupent, ou ſe les laiſſent croître d'une autre maniére.

La plupart n'ont ni barbe, ni mouſtaches. Ils tiennent pour des beautés, ainſi-que font beaucoup d'Indiens, d'avoir les cheveux noirs & les dents noires. Quand ils ſortent de leurs maiſons, ils ont dans les mains, à la maniére des Chinois, de grands éventails. Les plus conſidérables ſe font porter des paraſols, qui leur couvrent la tête contre l'ardeur du Soleil. Mais le commun peuple va la tête nuë au Soleil, à la pluïe, au froid, à la nége, à la grêle.

Les habits des femmes ſont faits par le haut comme ceux des hommes. Les femmes de qualité & de grande conſidération, ont leurs cheveux treſſez preſque comme les autres femmes des païs orientaux. Leurs juppes ſont fort larges, & d'étofes de ſoie à fleurs, ou en broderie d'or.

Elles ont autour du cou & ſur le ſein un large morceau d'étofe qui les couvre, dont l'un des bouts paſſant par-deſſus l'autre, fait une figure ronde. Au-tour de leur corps elles ont une large ceinture. Sous leur premier

vêtement, qui paroît tout-entier, & qui fait la parade, elles en ont plusieurs autres d'étofes legéres, de diverses couleurs, qui leur descendent jusqu'aux piés, ceux de dessous étant toujours plus longs que ceux de dessus, afin qu'ils paroissent, & il y a de longues manches par-derriére, qui traînent à terre aussi par degrès.

Elles tiennent un éventail dans leur main gauche, & souvent sur le soir elles se promènent dans les ruës, avec tous leurs ajustemens, en compagnie de leurs maris. Elles se font aussi porter dans les litiéres, pour leur plaisir, ou se vont promener sur l'eau dans de jolies barques, couvertes de belles tentes.

Elles laissent rarement voir leur visage dans les ruës, & presque aussi rarement leurs personnes, si ce n'est quand elles se promènent avec leurs maris. Lors-qu'il leur arrive de sortir, elles le font avec toute la magnificence qu'il leur est possible, tant à l'égard de leurs habits que de leurs suites. Elles ont après elles un cortége entier de Demoiselles, de femmes de chambre & d'autres domestiques, qui leur portent des parasols, des éventails, des fleurs, & d'autres choses semblables.

La plupart des édifices & des maisons, les Pagodes, les cloîtres, tout est de bois. Les bâtimens sont bien construits, avec beaucoup d'industrie & de propreté. On voit pourtant des édifices de pierre, en divers endroits, mais ils sont sujets à être renversez par les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon. Les maisons des pauvres gens sont faites de branches d'arbres & de roseaux entrelassez, & enduits d'argile.

La

La plupart des maisons du Japon ne sont pas fort exhaussées, par la même raison de la crainte qu'on a des tremblemens de terre. Les toits qui sont en égout, passent de quelques piés au-delà des murailles, & sous ces avances on fait d'agréables galeries, au-derriére des maisons.

Les gens les plus considérables ont de beaux jardins atachez à leurs maisons par-derriére. La Noblesse & les personnes qui sont riches, ont des logemens d'une grande étenduë, non en hauteur, mais sur le sol. Les apartemens sont bien-pris, y aiant des sales & des chambres, qui sont ornées de beaux paravents, & de rares peintures. Le mal est que les maisons sont fort sujettes au feu. Presque toute la grande ville de Jedo en fut consumée le deuxiéme d'Avril de l'an 1657. aumoins faisoit-on compte de plus de cent mille maisons, & à l'égard des hommes il n'en périt pas un moindre nombre, autant-qu'on le put conjecturer.

Les gens de distinction qui se marient, se mettent dans deux Norimons, ou caroſſes du Japon, le Marié dans un, & la Mariée dans l'autre. Ces caroſſes sont tirez par des chevaux, ou par des bœufs, & suivis des plus proches parens & des meilleurs amis des Mariés. Ils s'en vont sur une hauteur choisie pour cette cérémonie, & étant descendus de caroſſe, ils montent par des degrès, en présence d'une foule de gens qui sont là pour les voir, & vont jusqu'à l'endroit où est le Bonze, qui les attend aux piés d'une Idole, où il les marie

en ſe ſervant des paroles & des maniéres qui ſont établies dans ce pais-là.

Un acte de ces cérémonies eſt que la Mariée allume à une lampe ardente qui eſt là, un flambeau qu'elle tient dans ſa main, & le Marié y en va joindre un autre qu'il tient auſſi: ils s'allument enſemble, pendant-que le Bonze prononce les termes qui ſont en uſage pour cet éfet.

Dès-que les flambeaux ſont allumez, tous les aſſiſtans font éclater leur joie, & le Bonze donne la bénédiction : puis les amis félicitent les Mariés, & font des vœux pour leur proſpérité. Les préſens ſe font à la Mariée, de qui l'on prend toutes les bagatelles qui ont ſervi à ſon divertiſſement d'enfant & de jeune fille, & on les jette au feu.

Enſuite on égorge des bœufs en ſacrifice à l'Idole, & quand cette derniére cérémonie eſt achevée, les nouveaux Mariés remontent dans leurs norimons, & retournent à la maiſon du Marié, oú ils ſont reçus avec pompe, & au ſon des inſtrumens de Muſique du Japon. Il y a de jeunes garçons, qui mettent des pavillons & des banniéres aux fenêtres, & pluſieurs autres ornemens qui marquent leur réjoüiſſance : ils jettent des fleurs ſur les aſſiſtans, & ſur le peuple qui ſe trouve là pour regarder, & la fête dure pluſieurs jours, ou même la ſemaine entiére.

Les loix du mariage ne ſont pas ſévéres pour les hommes, comme elles le ſont pour les femmes. Les hommes peuvent prendre des Concubines, & voir d'autres femmes quand

il

il leur plaît. Mais les femmes ſont fort reſſerrées ; elles n'oſent ſe donner le moindre eſſor, & elles n'ont rien à dire ſur tout ce qui ſe paſſe. Pour la moindre faute qu'elles font, ou même pour le moindre ombrage que les maris en prennent, ils les peuvent tuer de leur propre main, ou faire divorce avec elles, en leur donnant peu de choſe pour leur entretien.

L'adultére entre deux perſonnes mariées eſt puni d'une maniére tout-à-fait rigoureuſe. Pour prévenir ce crime, on tolére des maiſons publiques de débauche, où il y a des femmes qui ſe proſtitüent. Les péres & méres acordent en mariage leurs enfans encore tout-jeunes, & même quend ils ſont au berceau.

Les meubles des Japonois conſiſtent en de belles nattes, dont on couvre les planchers qui ſont de bois. Ils en ont qui ſont garnies & remplies comme des matelas, ſur quoi ils s'aſſéïent les jambes ſous le corps. Ils ſe couchent auſſi deſſus, & ils ne ſe mettent alors ſous la tête qu'une pierre, ou un bloc de bois qui leur ſert d'oreiller.

Ils ont de la propreté dans leurs vêtemens & dans leur ménage. Ils mangent comme les Chinois, avec deux petits bâtons qu'ils tiennent entre les doigts, ſans toucher aux mèts. Ceux qui ont du bien, font bon ordinaire, & ſe nourriſſent délicatement. Les mèts leur ſont ſervis en piramide, ou en figure de petites tours. A chaque ſervice on leur donne des aſſiettes nettes, qui ſont de cédre,

ou

ou d'autre bois. Ils ne ſe ſervent ni de nappes, ni de ſerviettes. Chacun a ſa petite table devant ſoi.

Ils ont de l'averſion pour les délicateſſes des Hollandois, & pour leurs parfums. Leurs tables ſont ſervies avec ordre & propreté. Le froment, dont ils ont abondance, ne leur ſert pas à faire du pain : ils ont une maniére de le détremper, & d'en faire comme une boüillie, ou de la fromentée.

La plupart ne mangent point de mouton, de pourceau, d'oies, ni de poules : ils aiment mieux la venaiſon, les ſangliers, les lapins, les cerfs : ils mangent pourtant auſſi volontiers du bœuf. Parmi les volatiles ils choiſiſſent les faiſans, les perdrix, les cailles, les tourterelles ſauvages.

Le vin qu'ils boivent n'eſt pas fait de leurs raiſins, mais de ris. Le bruvage chaud qui ſe fait avec du Thé, leur eſt le plus commun, quoi-qu'il ſoit fort eſtimé. Ils aiment auſſi beaucoup le Zackié, ou Saquié, qui eſt un bruvage fait avec le plus pur froment. J'en ai bu pluſieurs fois à Bengale & ailleurs, où l'on en avoit porté du Japon. Il a autant de force que le vin d'Eſpagne, mais il a une odeur de punaiſe.

Les meubles, ainſi-qu'il a été déja dit, conſiſtent principalement en ouvrages de bois vernis, & en peintures. Ils ont auſſi beaucoup de pots à fleurs, qui en ſont toujours garnis; des armoires d'un très-beau vernis; des comptoirs; des boîtes & des cofres; des pots à Thé & des coupes. Les murailles ſont garnies de ſabres, de piques, de vernis & de peintures. Les ſales & les cham-

chambres ſont ſéparées par des cloiſons en couliſſe, & par le moien de ces mêmes cloiſons, on les met, quand on veut, en petits apartemens, ou-bien on les laiſſe de toute leur grandeur.

Les hommes ſont civils, & reçoivent avec beaucoup d'honnêteté ceux qui vont les voir. Ils boivent en Eté comme en Hiver des bruvages chauds, par le moien deſquels ils ſe deſaltérent. Quand ils ont la fiévre, ou d'autres maladies, ils boivent de l'eau froide, & d'autres bruvages qui ne ſont point boüillis, faits avec des extraits d'herbes, ou de racines. Ils mépriſent les ſaignées, & donnent aux malades tout ce qu'ils appétent.

Ils ſont naturellement robuſtes, & ils ſuportent aiſément la faim, la ſoif, le chaud, le froid, & une infinité d'incommodités. Les femmes en couche ſont nourries avec une grande ſobriété. Les femmes groſſes ſe ſerrent le ventre avec des ligatures, & les autres ne ſont ſerrées que d'une ſimple ceinture, tous leurs habits étant fort amples.

Il y a des femmes qui chaſſent prématurément leurs enfans de leurs corps, & ſe font avorter, par le moien des fortes boiſſons. D'autres les prennent lors-qu'ils ſont venus au monde, & les étoufent, en leur mettant le pié ſur la gorge. Celles qui ſont pauvres, & celles qui par quelques raiſons ne ſont pas contentes de leur groſſeſſe, en uſent ainſi fort ſouvent: car le meurtre des enfans, ſur-tout celui des filles, eſt permis à ceux qui ſe trouvent dans la néceſſité, ou chargez d'enfans. Il y en a beaucoup qui ſe ſervent de la voie de les noïer.

Mais

Mais elles ſont plus circonſpectes ſur le meurtre des mâles, parce-qu'on veut qu'ils ſoient conſervez pour ſervir l'Empereur. Ainſi on les ôte à leurs méres pauvres, & on les donne à des gens prépoſez pour cet éfet, qui en font prendre ſoin, & les font élever dans l'exercice des armes.

On lave les enfans naiſſans dans de l'eau froide, & on ne les emmaillotte point, ni on ne les met dans des langes. Les plus riches ne font que les mettre dans leurs larges manches. Les pauvres les laiſſent ſe rouler tout-nuds à l'air & au froid. Les gens riches les font élever avec beaucoup de ſoin: ils les envoient aprendre à lire & à écrire chez les Bonzes; puis ils leur font aprendre des arts, ou des ſciences, ou les éxercices de la guerre.

Leurs armes ſont des arquebuſes, des piques, des arcs, des fléches, des ſabres. A l'âge de douze ans il eſt permis de porter des armes. Ils ont ordinairement un ſabre long & un court à leur ceinture, ſur le côté droit. Les épées & les poignards qui ſont artiſtement faits, & par de bons maîtres, valent un bon prix parmi eux.

La cavalerie eſt bien montée, & ſe ſert fort adroitement de ſes armes, ſabres, Zeepmeſſes ou longs ſabres dans de petites hampes de bois en forme de demi-piques, arcs, fléches & lances. Ils ont des caſques ſur la tête. La marche tant de la cavalerie que de l'infanterie, ſe fait ſans fracas, avec bien de la gravité & de l'ordre. Ils ont beaucoup

de

de courage, & ne ſavent ce que c'eſt que de fuir. Ils veulent vaincre ou mourir ſur la place. Les Cavaliers & les Soldats tiennent un haut rang au Japon. Tous les ans les Bourgeois de Nangueſaque ſe mettent ſous les armes, & paſſent en revuë.

Les Japonois aiment beaucoup le divertiſſement, les comédies, les ſpectacles, le ſon de certains inſtrumens. Pour celui des trompettes & des inſtrumens de Muſique des Hollandois, ils ne le peuvent ſoufrir. La couleur noire marque chez eux la joie, & la blanche marque le deüil. Lors-qu'ils veulent ſortir de leurs maiſons, ils quittent leur habit de deſſus, qui leur ſert comme de manteau, & ils le reprennent quand ils ſont de retour.

Pour rendre leurs civilités, ils baiſſent la tête juſqu'à terre, & ceux qui veulent en faire d'extraordinaires, ôtent vîte & adroitement leurs ſouliers, pendant-qu'ils s'inclinent ainſi. Il n'y a point d'hôteleries, ni de cabarets, dans tout l'Empire; néanmoins ceux qui voiagent trouvent aſſez à ſe loger. Il y a par-tout quantité de lépreux, de mandians, d'hermites, de devins, de ſorciers.

Tous les maîtres, depuis l'Empereur juſqu'au moindre Soldat, peuvent ſe faire juſtice de leurs domeſtiques. Outre cela il y a des Juges dans toutes les villes, qui éxercent la juſtice de la part de l'Empereur, & font punir les coupables. Un Gentilhomme, ou un Soldat, qui a mérité la mort, a le privilége de pouvoir ſe défaire ſoi-même, en ſe fendant le ventre. Les Marchands, les artiſans, les païſans,

ſans, & tous les autres qui comme ceux-ci ne ſont en aucune eſtime, ſont expoſez aux ſupplices à quoi la Juſtice les condamne.

On punit de mort le moindre larcin, les jeux où l'on hazarde de l'argent, le menſonge, le meurtre. La plus grande partie des hommes de la famille d'un criminel, comme ſon pére, ſes oncles, ſes fréres, ſes enfans, ſes petits enfans, ſont contraints de ſe fendre le ventre comme lui, & l'on donne de ſi bons ordre pour cela, qu'ils meurent tous à la même heure, dans quelque éloignement qu'ils ſe trouvent les uns des autres.

Au-reſte il n'arrive preſque jamais qu'aucun de ceux qui ſont condamnez à ſe fendre le ventre, tâche de ſe ſauver par la fuite. On le regarderoit comme un lâche, & d'ailleurs il y a de tels ordres au Japon, qu'il ſeroit bien difficile d'échaper. Ils ne veulent donc pas perdre la gloire que leur aquiert le courage qu'ils marquent en cette occaſion, & comme il y a pluſieurs maniéres de ſe fendre, celui qui pratique la plus agréable, & qui s'en aquitte le mieux, eſt le plus vanté après ſa mort. Ordinairement ils ſe fendent en croix, & les plus intrépides, après cette premiére opération, ſe portent vîte le couteau à la gorge, & ſe la coupent auſſi, pour être loüez comme des Héros: mais le véritable avantage qu'ils en retirent, eſt d'expirer plus promtement.

Quelque génie qu'aient les Japonois, ils s'abandonnent pourtant aux plus groſſiéres idolatries, & au culte des Démons. Le Daïr eſt le Chef de la Réligion. On le révére preſque

com-

comme un Dieu. Il fait ſa réſidence à Méaco, où il a une ſuperbe Cour. C'eſt lui qui a le pouvoir de conférer les titres d'honneur & les charges Eccléſiaſtiques.

Il y a diverſes ſortes de Bonzes, ſelon la diverſité des Sectes. Les principaux ſont toujours adroits & ruſés. Ils adorent comme Dieux Amyda & Paca, qui ont été autrefois deux ſéducteurs parmi eux, & ils ſervent encore quelques autres Dieux ſubalternes. Ils en font des figures les plus épouvantables qu'il leur eſt poſſible, & ils les mettent dans leurs Pagodes. Ils leur adreſſent des priéres, & leur font des ſacrifices.

Ils rendent auſſi un culte au Diable, afin qu'il ne leur faſſe point de mal. Ils ont beaucoup de Pagodes, qui ſont tous conſtruits de bois; mais ils ne ſont pas grands, quoi-qu'il y en ait qui ont de grandes tours ouvragées de ſculpture, & dorées, avec des ſtatuës au haut, de-même qu'en pluſieurs endroits autour des toits.

Ces Pagodes ſont conſacrez à différentes Divinités. Il y en a qui le ſont aux Diables. D'autres le ſont aux Singes, ou à leur Dieu Canon, qui a le commandement des eaux & des poiſſons, ou à Paca, ou à Amyda, ou à Chamis; & dans un de ceux qui ſont conſacrez à ce dernier, il y a autant d'Idoles que de jours dans l'année.

Les Bonzes ont la tête raſe, & ils ſe la couvrent de bonnets faits de petites branches d'oſier entrelaſſées. Ils portent de longues robes, & ſont ſous un Général qu'ils nomment Bon-

Bonzius. Les uns prêchent, les autres vivent dans la contemplation, d'autres dans l'éxercice de la pénitence. Ils ont des couvens où ils se retirent. Ils font le service des Idoles dans leurs Pagodes, ou s'ocupent à brûler & à enterrer les morts. Ils font les cérémonies des funérailles; ils en réglent la marche, & les honorent du plus grand bruit qu'ils peuvent faire à fraper sur sur des bassins de cuivre, de quoi ils sont bien paiez.

La Réligion Chrétienne Romaine s'étoit établie au Japon avec une facilité merveilleuse, & en peu de tems; mais en peu de tems aussi elle s' éteignit. François Xavier qui y prit terre le quinziême d'Août 1549. fut le premier Chrétien qui y ait prêché. Il fit beaucoup de fruit, & aiant été suivi d'un grand nombre de Jésuites, qui se répandirent en divers endroits, on vit en peu de tems beaucoup de Japonois embrasser la Réligion Romaine, & il y eut même des Rois qui en firent profession.

Ces progrès donnérent lieu à ceux qui les faisoient, d'envoier une Ambassade à Rome, qui fut la premiére & qui a été la derniére qu'on y ait reçuë de ce païs-là. Le Pape & le Roi d'Espagne y en envoiérent aussi, avec de riches présens. Mais les Jésuites aiant formé un complot, pour introduire les Portugais en plusieurs endroits du Japon, où ils n'avoient point encore d'accès, & les rendre maîtres de l'Empire, tous les avantages qu'ils avoient obtenus s'en allérent en fumée, aussi-bien que leurs projets.

Les

Les Portugais avoient déja une faction considérable dans leur parti. Ils y avoient attiré tous les nouveaux Chrétiens Japonois, & même les Rois, par le moien desquels ils espéroient se défaire de l'Empereur. La conspiration aiant été découverte, il n'y eut point de salut pour les Chrétiens que dans la retraite. Les anciens Chrétiens qui furent atrapez, furent exposez à de cruels tourmens.

Ensuite on commença une persécution générale. Jeunes & vieux, riches & pauvres, tous ceux qu'on supçonna de s'être engagez dans le Christianisme, furent jettez dans des prisons, décapitez, brûlez, sciez, sabrez, grillez, rôtis, étoufez, crucifiez, pendus par les piés pour expirer en l'air. Les enfans furent arrachez de la mammelle, pour être martirisez aux yeux de leurs péres & méres, & l'on fit périr les familles entiéres où il se trouva seulement un Chrétien.

Ces massacres se firent particuliérement entre l'an 1613. & l'an 1626. & ils durérent jusques-à ce qu'il ne se trouvât plus aucun Chrétien au Japon, soit étranger, soit originaire du païs. Sur le moindre soupçon, on donnoit la torture aux gens, avec des fers chauds qu'on leur apliquoit sur le front, ou ailleurs. On ne s'en prenoit pas même à leurs seules familles, on faisoit mourir leurs plus proches voisins, pour n'avoir pas découvert ce que les prétendus coupables avoient dans le cœur, & n'en avoir pas donné avis aux Oficiers du Monarque.

Ainsi les Portugais en particulier, & les Chré-

tiens Romains en général, furent exclus du Japon. Il n'y eut plus que les Hollandois, à qui il fût permis d'y trafiquer, sous des conditions fort dures, qui ne leur laissent aucune voie de pouvoir y introduire de-nouveau le Christianisme.

Ils parurent au Japon vers les commencemens de la persécution, & on leur permit de s'établir d'abord à Firando. Depuis ce tems-là l'Empereur consentit qu'ils se transportassent à Nangueſacque. Leurs vaisseaux vont moüiller l'ancre dans le golfe qui est devant cette ville, & proche d'une petite isle, qu'on nomme Disma.

C'est dans cette isle, dont on a fait élever les bords au-dessus de l'eau, qu'est leur loge, où il y a de grands magasins, & des apartemens commodes pour les Officiers & pour les autres gens qui sont au service de la Compagnie. C'est là par-consequent qu'on décharge les vaisseaux, & qu'on tient les marchandises dont on trafique au Japon.

En entrant à la rade, les vaisseaux sont obligez de tirer trois coups de canon. Aussi-tôt ils voient à leur bord les barques Japonoises, remplies de Visiteurs & de Soldats, qui prennent une liste du nombre des Hollandois, & qui enrégîtrent leurs noms, leurs âges & leurs qualités; & lors-que les vaisseaux partent pour s'en retourner, il faut que toutes ces choses s'acordent, dans les équipages qui y sont, avec le régître qui en a été tenu à leur venuë. Si l'on y trouvoit de la tromperie, il iroit de la vie de ceux qui l'auroient faite, & il s'en ensuivroit d'autres grands desordres. Ou-

Outre cela on amène tous les pavillons, & les Japonois s'emparent de la chaloupe & du canot de chaque vaiſſeau, qu'ils emmènent pour s'en ſervir, s'ils le veulent, & ils les gardent juſques-à-ce que les vaiſſeaux partent pour s'en retourner.

Le lendemain de leur venuë, les Gardes & les Viſiteurs, qu'on nomme Bonjoiſes, retournent à bord, où ils s'aſſeïent à leur mode, ſur un tapis que nos gens portent exprès, qu'on étend ſur le demi-pont, ou ailleurs, s'il leur plaît ainſi, & ils viſitent toute la cargaiſon. Ils font ouvrir les balles, les ſacs, les cofres, ſe ſervant de Japonois, qui ſont comme des Huiſſiers, qu'on nomme Coulties, dont il faut paier la peine. Il faut que les Commandans Hollandois voient ce qu'il leur plaît de faire, & qu'ils le ſoufrent ſans rien dire.

Lors-que la liſte de toute la cargaiſon eſt dreſſée, on l'envoie à l'Empereur. Les livres des Pſeaumes, tous les autres livres où il y a pour ornemens des Croix, des Images, des figures de Saints, & d'autres, telles que les Catoliques Romains en ont, leurs ornemens d'Egliſes, s'il y en a, les croix, les chapelets, les monnoies de Hollande; tout cela eſt mis dans un tonneau qu'on ferme, qu'on relie, & on le remet à l'heure même entre les mains des Japonois, qui l'emmènent à terre, & le tiennent ſi-bien caché, qu'aucun Chrétien ne ſait où il eſt, & lors-qu'on veut partir ils rendent le tonneau dans le même état qu'ils l'ont reçu.

Ils emportent encore la méche, la poudre, les mouſquets, les fuſils, les piſtolets, les

ſabres, les piques, & tout ce dont on peut ſe ſervir pour faire du mal. Ils viſitent éxactement les canons, afin de voir s'ils ne ſont point en état de nuire; & il y a toujours à l'avant ou à l'arriére d'un vaiſſeau, une barque Japonoiſe qui prend garde à tout ce qui ſe paſſe.

Les Japonois qui ſe trouveroient cachez dans nos navires, ſeroient punis de mort, & lors-que la choſe arrive, ou qu'il s'en paſſe d'autres contre l'ordre, les Viſiteurs envoient auſſi-tôt une troupe de ſoldats s'emparer de chaque vaiſſeau, & y tenir garniſon.

Lors-que la liſte de la cargaiſon eſt faite, les Coulties la font porter à térre dans des bâtimens Japonois, & enſuite ils ferment bien les écoutilles & les ſéellent du ſeau de l'Empereur; & ſi quelqu'un entreprend de rompre les ſeaux, ou qu'il les rompe ſans y prendre garde, on ne reçoit ni raiſons, ni excuſes, il lui en coûte la vie; & celui qui a fait la faute ne peut demeurer caché.

Si l'on a beſoin d'eau, de bois, ou d'autres choſes, on fait un ſignal, & les Japonois aiant apris ce qu'on demande, s'en vont le déclarer au Gouverneur de Nangueſacque, qui donne ordre qu'on le porte à bord. Quand le peu de jours qui eſt accordé pour faire la vente des cargaiſons aproche, jours qui ſont aſſurément célébres dans cet Empire, on voit arriver les Marchands en foule à Nangueſacque, & même dans l'iſle de Diſma.

C'eſt ordinairement au mois d'Octobre que ce commerce ſe fait. On fait voir d'avance les mon-

montres à ceux qui le ſouhaitent. La vente ſe fait très-promtement. Les Inſpecteurs aſſiſtent à tout, de la part de l'Empereur, & ſont régalez par les Oficiers du comptoir.

Ce ne ſont pas ſeulement les marchandiſes des Hollandois qui ſe vendent alors. L'iſle de Diſma eſt couverte de boutiques & de tentes, où l'on voit auſſi toutes ſortes de marchandiſes du Japon, des plus belles & des plus précieuſes, que les Hollandois achètent à leur tour, ou troquent pour les leurs.

On y voit du camfre, du bois de camfre, du thé, des racines Sina, des habits, de l'or, du cuivre, des porcelaines, de la vaiſſelle d'argent, une infinité d'ouvrages de bois vernis, cofres, comptoirs & autres, & mille choſes rares & curieuſes, dont nos gens chargent leurs vaiſſeaux pour le retour.

S'ils reçoivent ordre de partir, il n'y a point à s'excuſer. En quelque mauvais état, quelque deſagréez que ſoient les vaiſſeaux, il faut mettre à la voile, & courir au large. On n'a pas même égard au gros tems, ni aux vents coutraires. Quand on leur a rendu tout ce qu'on leur avoit ôté, les équipages ſont obligez de lever l'ancre. Si les Commandans ou les matelots ſont pareſſeux, ils voient venir des barques qui coupent les cables, & nagent les vaiſſeaux bien-loin; & les y aiant laiſſez pour continuer leur voiage comme ils pourront, elles s'en retournent.

Je reviens préſentement à la ſuite de mes Voiages. Après avoir paſſé quelques jours à terre, où ma ſanté ſe rétablit, je retournai à

bord. La nuit ſuivante je fus réveillé par le bruit de l'équipage d'une grande jonque Chinoiſe, qui étoit à l'ancre auprès de nous, où le feu prit, & elle brûla toute entiére.

Un yacht qui vint alors de Surate, aporta un préſent de ce païs-là, qu'on publioit être magnifique. Il fut porté dans la forteresſe avec beaucoup de pompe, & ce qui en fut vû comme on le portoit, étoit un très-beau petit cofret, dans lequel on diſoit qu'il y avoit d'admirables pierreries.

Les mois de Juin, Juillet & Août, s'étant paſſez ſans qu'on nous eût emploiez, je fus fâché de ne plus rien voir de nouveau, & je penſai à m'en retourner dans ma patrie, avec la premiére flote qui devoit partir, quoi-que je fuſſe encore engagé pour un an.

Mais aiant eu permiſſion de m'embarquer ſur un autre vaiſſeau, qui étoit deſtiné pour Bengale, & aiant eſpérance d'aller enſuite à Coromandel, à Ceilon, dans la mer Rouge, & en Perſe, pour en amener des marchandiſes à Batavia, je pris la réſolution de faire encore ce voiage, d'autant plus que j'aurois fort ſouhaité de m'en retourner de Perſe, ou de la mer Rouge en Hollande, avec les caravanes qui vont en Turquïe, en Egipte, & en d'autres païs. Au reſte ſi cette ocaſion me manquoit, je ne riſquois que de m'en revenir à Batavia, où je pouvois ſouvent retrouver celle que je laiſſois échaper.

Notre vaiſſeau fut monté par un premier Commis en qualité de Commandant, qui alloit

loit à Bengale pour y éxercer l'emploi de Sous-directeur de tous les comptoirs de la Compagnie qui ſont en ce païs-là. Il y menoit ſa femme avec des eſclaves des deux ſexes.

Le vingtiême de Septembre 1663. à la pointe du jour, nous mîmes à la voile. Il y avoit trois vaiſſeaux de conſerve, le nôtre deſtiné pour Bengale, & les deux autres pour Aracan. Lors-que nous eûmes dépaſſé la baie de Bantam, nous fîmes vent arriére, & notre vaiſſeau ſe trouva ſi-leger à la voile, que nos deux conſerves ne pouvoient nous ſuivre, d'autant-moins que le Maître & le premier Pilote de notre navire, étoient gens d'humeur gaie, & comme ils ſe divertiſſoient à les voir ainſi demeurer de l'arriére, ils ne vouloient pas les attendre. Cependant ils auroient deu conſidérer qu'il eſt bon d'être en compagnie, & qu'on ne ſait quel accident peut arriver ſur un élément qui eſt comme le téatre des accidens extraordinaires. Mais ils ne penſoient qu'à faire voir qu'ils étoient bons mariniers.

Ils prirent donc plaiſir à continuer de courir avec la même voilure, pendant la nuit qui étoit des plus obſcures, & le lendemain ils ne virent plus leurs conſerves. Nous continuâmes à faire l'Oüeſt pendant vingt-quatre heures, juſqu'à ce que, ſelon l'eſtime, nous crûmes être à trente-cinq lieuës du détroit de la Sonde, aiant déja les favorables vents aliſez du Sud-eſt, avec leſquels nous devions gouverner à l'Oüeſt, ſelon les règles, ainſi-que je vais le faire connoître, eſtimant qu'il y

aura des Lecteurs qui ne ſeront pas fâchez de rencontrer ici cet éclairciſſement, ſur la route que doivent tenir les vaiſſeaux qui vont à Pegu, à Aracan, & ſur-tout à Bengale, en faiſant le tour de la grande iſle de Sumatra.

Les vaiſſeaux Hollandois qui de Batavia vont à Bengale & à Aracan, partent ordinairement chaque année à la fin du mois d'Août, ou pendant celui de Septembre, & par ce moien, quand ils ſont ſortis du détroit de la Sonde, & qu'ils ſont en haute mer, ils y rencontrent les vents aliſez du Sud-eſt, & ils les rencontrent encore plutôt & plus ſûrement, quand ils courent au Sud, depuis le ſixiême juſqu'au ſeptiême degré de latitude.

Quand on les a trouvez, le meilleur eſt de faire cent-ſoixante ou cent-ſoixante & dix lieuës, en gouvernant à l'Oüeſt, à quoi l'on n'a pas beaucoup de peine, ces vents étant doux, & amenant un beau tems. Que ſi l'on met plutôt le cap au Nord, on va debout aux vents aliſez du Nord-oüeſt, qui ſont variables & orageux, & il faut de néceſſité y avoir le cap, ſi-bien qu'il n'eſt pas poſſible d'avancer à la route. Au-contraire les groſſes vagues, & les courans rapides font infailliblement dériver à l'Eſt, & agitent tellement les vaiſſeaux, qu'ils ſont en danger d'être jettez ſur la côte occidentale de Sumatra, ou pour le moins ils demeurent affalez, ne pouvant plus continuer leur route vers Bengale, ni vers Aracan.

Ainſi ils ſont contrains de retourner dans le détroit de la Sonde, pour prendre une autre

tre route, parce-que la mouſſon eſt paſſée. Ils ne font donc plus le tour de Sumatra, mais ils paſſent le long de cette iſle, du côté du détroit; puis par le travers de Malaca, portant enſuite au Nord; route beaucoup plus pénible & plus dangereuſe que l'autre par laquelle le voiage ſe fait avec plus de diligence & de ſuccès, pourvu-que lors-qu'on a juſtement couru à l'Oüeſt autant-qu'il faut, on porte enſuite le cap au Nord. Encore-même-qu'on trouve les vents aliſez du Nord-oüeſt, il eſt pourtant aiſé, en courant la bande du Nord-nord-eſt, de gagner le golfe de Bengale, vu-que la mouſſon du Nord-oüeſt ſe rencontre ordinairement par la hauteur des quatre degrès de latitude Sud, ou moins encore.

Que s'il arrive qu'on s'avance trop à l'Oüeſt, la force des courans ne laiſſe pas de porter les vaiſſeaux aſſez à l'Eſt; & de cette maniére, on peut paſſer au vent des iſles des Andamaons & de Nicobar, & ſe rendre encore aſſez facilement à Bengale. Lors-qu'il n'arrive point d'accidens extraordinaires, le voiage eſt de trente à trente-cinq jours, & quelquefois il ſe fait encore en moins de tems.

Je reprens maintenant la route que nous faiſions, étant, ainſi-qu'il a été dit ci-devant, ou eſtimant être à trente-cinq lieuës à l'Oüeſt, hors du détroit de la Sonde, & aiant trouvé les vents aliſez du Sud-eſt. Sur cette eſtime, nous mîmes le cap au Nord-oüeſt, ſans regarder de trop près à ce qu'on faiſoit. C'étoit le premier voiage que le Maître & le Pilote avoient fait aux Indes. Ils étoient Zélan-

landois & bonnes gens; mais n'aiant pas encore eu le tems de se défaire des habitudes qu'ils avoient prises dans leur païs, & étant bien-pourvus des boissons qu'ils en avoient amenées, ils emploioient bien plus de tems à s'en donner au cœur joie, qu'à consulter la bousſole, les cartes & les Routiers.

D'ailleurs ils étoient persuadez que la route qu'ils faisoient, ne pouvoit manquer de les mener droit à Bengale. Cependant le second Pilote & moi, & un autre de de nos Officiers mariniers, n'étions pas de cet avis; & nous leur dîmes que nous croïions qu'ils avoient commencé trop-tôt à courir sur ce rumb, & que nous pourrions bien trouver par prouë les dangereux vents alisez de Nord-oüest, & être portez par les courans sur la côte occidentale de Sumatra.

Mais comme nous ne pouvions que donner des avis, & que nous n'avions aucun droit de prescrire la route, nos Supérieurs continuérent à faire courir vent arriére sur le même rumb, par un beau tems & un vent fait du Sud-est. Ainsi nous allions à pleines voiles au Nord-oüest, la plupart de nos gens se réjoüissant, & croiant être dans très-peu de tems à Bengale.

Après avoir ainsi navigé encore deux jours, nous trouvâmes que le vent de Sud-est diminuoit, & qu'il tomboit peu-à-peu, qu'il tournoit au Sud, puis au Nord-oüest, où il demeura. La brune se leva; le gros tems vint avec des grains, des travades; la mer s'enfla; & nous crûmes alors que nous n'étions que par

les

les trois degrès de latitude ſeptentrionale; car nous n'avions pu prendre hauteur par le dernier tems clair que nous avions eu, parce-que le Soleil paſſant trop droit ſur nos têtes, il ne ſe faiſoit aucune ombre.

On vit alors qu'on avoit chanté le triomfe avant la victoire, & l'on mit le cap au Nord-nord-eſt, parce-qu'on ne pouvoit faire autrement, l'agitation de la mer & la force des courans nous empêchant de nous maintenir au Nord-eſt. C'étoit là juſtement courir ſur la côte occidentale de Sumatra, & comme l'on ne changea pas de route, on eut le quatrième d'Octobre la vuë de l'iſle Naïas, qui ne gît qu'à quelques lieuës de cette côte.

Alors nos premiers Oficiers commencérent à connoître, qu'ils n'étoient pas ſi bons mariniers qu'ils s'étoient imaginé l'être, & ils ſe trouvérent fort embaraſſez. Enfin ils prirent le parti de revirer, & de remettre le cap à la mer. D'abord ils firent l'Oüeſt-ſud-oüeſt; mais ils ne purent ſe maintenir qu'au Sud-oüeſt.

Cependant les grains & les tempêtes du Sud-oüeſt redoubloient: l'air étoit toujours embrumé, les nuages épais, la mer groſſe; ſi-bien que nous n'oſions plus porter les huniers de-peur de ſombrer ſous voiles, parce-que notre vaiſſeau avoit les côtés foibles, qu'il étoit trop lége, & qu'il s'en falloit plus de cinquante laſtes qu'il n'eût aſſez de leſt. de quoi la faute tomboit encore ſur l'imprudence du Maître & du premier Pilote, qui avoient pu aiſément le leſter autant qu'il falloit.

Par ce défaut on voioit alors un vaisseau de cette conséquence, & plus de cent personnes, voguer à la merci des flots, & continuellement en danger de faire naufrage. En cet état on eut recours à descendre le gros canon & les autres pesans fardeaux dans le fond de cale, pour servir de lest ; travail si rude, & qui se faisoit tellement à la hâte, pendant un roulis terrible, que ce fut une merveille de ce que la moitié des gens n'en furent pas estropiez, & de ce qu'ils en furent quittes pour une fatigue qui ne laissa pas de leur faire beaucoup de mal,

Le vaisseau s'étant alors trouvé un peu plus ferme sur son assiette, nous crûmes être plus en seureté ; mais nous en fûmes bientôt desabusez. Le gros tems que causoit le vent de Nord-oüest, augmenta toujours, & nous nous vîmes encore dans le même péril. Sur quelque rumb que nous missions le cap, le vaisseau se tourmentoit, rouloit & carguoit également.

Le huitième d'Octobre, comme nous courions au Nord-nord-est, ou plutôt au Nord-est, les lames nous prirent avec tant d'impétuosité, que tout craquoit dans le vaisseau. Le neuvième, le vent étant encore plus violent qu'il n'avoit été, on voulut amener les huniers ; mais comme on ne le fit pas avec assez de promtitude, le vaisseau tourna presque jusqu'à sombrer sous voiles, de-sorte que le plat-bord & les fronteaux étoient dessous, & les voiles sur la surface de l'eau, & déja en partie dans l'eau.

On

On ne pouvoit pas être plus proche de sa fin, & personne de nous ne pensoit plus à la vie, non-pas même peut-être l'Ecrivain du vaisseau, qui ne laissa pourtant pas de larguer avec une vîtesse extrême la grande écoute; ce qui fut un moien dont Dieu se servit pour nous rappeller des portes de la mort.

Nous vîmes que cette manœuvre nous empêchoit d'enfoncer, & ceux qui se trouvérent dégagez reprenant courage, recommencérent aussi à manœuvrer. Je dis ceux qui se trouvérent dégagez, car tous ceux qui étoient du côté qui avoit cargué si bas, demeurérent pris, refferrez entre les paquets & les autres encombremens du vaisseau, & furent quelquefois foulez aux piés par les autres, soufrant beaucoup, & jettant des cris pitoïables, avant-qu'on pût quitter la manœuvre pour les soulager.

L'écoute aiant donc été larguée, & le grand couët amuré, le vaisseau continua de se relever peu-à-peu; puis le vent aiant baissé, on fit de nouveau servir toutes les voiles.

L'onzième d'Octobre nous nous trouvâmes encore déchus jusqu'à Pulo Naïas, où nous eûmes à la fin un tems sérein, & un horison net. Sur le midi nous prîmes hauteur, & nous connûmes que nous étions par les trente minutes de latitude Nord, le tems étant assez beau, & le vent toujours contraire. Vers le soir le gros tems revint, & pendant la brune nous fûmes à-peu-près dans le même danger où nous avions été.

Enfin nous demeurâmes affalez à la côte de

Naïas, & inceſſamment battus de la tempête. Cependant la ſaiſon ſe paſſoit, & au-lieu des vents de Sud, on ne pouvoit plus attendre que les vents de Nord, qui ſoufloient déja. L'eau & le bois diminuoient beaucoup à notre bord : il n'y avoit aucune apparence de pouvoir aller à Bengale : il y en avoit beaucoup plus de voir périr le vaiſſeau, puiſqu'on ne trouvoit point de moien d'éviter les tempêtes qui devoient encore durer ſi-long-tems.

Le Conſeil du navire s'étant aſſemblé, il fut réſolu qu'on retourneroit dans le détroit de la Sonde, d'où l'on recommenceroit le voiage le long de la côte interne de Sumatra, qui étoit la route que la ſaiſon permettoit alors de prendre, pour traverſer enſuite les détroits de Banca, de Dryoens & de Malaca. Après cela il falloit côtoïer Queda & Perach, pour aller terrir à Bengale. C'étoit l'unique reſſource qui nous reſtoit, pour nous y pouvoir encore rendre dans l'année.

Le jour même que cette réſolution fut priſe, qui fut l'onziême d'Octobre, nous remîmes le cap ſur le détroit de la Sonde, portant au Sud-eſt, vent arriére, & faiſant beaucoup de chemin ; de ſorte que nous perdîmes bientôt de vuë Poulo Naïas, iſle baſſe, déſerte, & couverte de beaucoup bois, que nous crûmes avoir deux ou trois lieuës de tour, ſelon que nous le pûmes apercevoir.

Nous repaſſâmes auſſi-tôt ſous la Ligne, & par le travers des iſles La Bonne Fortune & Naſſau : puis nous découvrîmes Sumatra & la hau-

haute montagne de Sillebar, la petite isle Triste, celle d'Engano, la Petite Fortune, la basse pointe de Sumatra, & enfin nous rentrâmes dans le détroit de la Sonde, & nous aprochâmes de Batavia, d'où nous étions partis.

Ainsi nous avions navigé fort-inutilement & fort-malheureusement pendant trente-quatre jours; au-lieu que nos deux conserves, que nous avions quittées, aiant porté le cap au Nord beaucoup plutôt que nous, avoient ensuite couru si-avant à l'Oüest, que les vents orageux du Nord-oüest ne les avoient point incommodées, ainsi-que nous l'aprîmes dans la suite.

Nos deux premiers Oficiers, qui toujours bien soigneux de boire, l'étoient encore plus d'éviter Batavia, & autant-que si c'eût été une ville ennemie, se pourvurent le mieux qu'ils purent, ou plutôt l'équipage ardent à reparer la faute commise, pourvut le vaisseau des choses qui lui manquoient.

Ensuite nous rangeâmes la côte de Sumatra, courant vers le détroit de Banca, & dépassant la petite isle de Lucipare. Il y a dans ce détroit des courans rapides, qui portent du Sud au Nord, qui nous étoient favorables, les vents nous étant contraires, & nous contraignant de louvoier sans cesse. En navigeant dans ce détroit, qui se forme entre les isles de Banca & de Sumatra, nous vîmes divers bâtimens Indiens, Jonques, Tynangs, Cancas, qui alloient à la grande Java, à Bantam, à Batavia, & vers les autres places maritimes de cette isle.

Le vingt-huitiême d'Octobre, nous découvrî-

vîmes un navire, qui étoit *La Maison de Ville d'Amsterdam*, dont l'équipage fut fort surpris d'aprendre les accidens de notre voiage. Nous allâmes de compagnie, rangeant la côte orientale de Sumatra, qui est peu fréquentée, & dont même on ne peut avoir de connoissance, à-cause de la multitude des grands arbres qui sont sur ses bords, & qui croissent jusques dans l'eau salée; ce qui ne les empêche pas de devenir fort hauts, & de jetter de larges branchages, qui pendent sur l'eau, & cachent la terre. Nous ne vîmes point aussi de bourgs ni de lieux habitez sur la côte de Banca. Toutes ces côtes paroissent entiérement désertes & sauvages.

Nous vîmes en divers endroits floter des arbres entiers, avec leurs branches & leurs racines, la mer les aiant déracinez. De loin nous les prenions quelquefois pour des jonques qui portoient sur nous.

Après cela nous passâmes par le travers de la riviére de Palimbam, qui est une ville que les Hollandois avoient brûlée depuis quelques années, à-cause de la perfidie des habitans, qui s'étant emparez par trahison de deux de nos vaisseaux, en avoient massacré les équipages. Depuis ce tems-là ils ont apris que de si méchantes actions ne demeurent pas toujours impunies, & ils sont bien-aises de vivre en paix avec nous.

L'isle de Banca est basse, presque couverte de bois, déserte & inculte, quoi-qu'elle paroisse devoir être fertile, & qu'elle soit bien située. Elle est assez bien pourvuë d'eau douce,

ce, & cette raiſon me fait croire qu'elle a été autrefois habitée par quelques Chrétiens, ſoit Portugais, Hollandois, ou autres, avant-qu'ils euſſent découvert tous les autres païs habitez, où ils ont trouvé mieux leur commodité; outre que ſon détroit eſt un paſſage fort fréquenté de preſque tous les peuples de l'Orient.

Lors-que nous eûmes paſſé le premier, le ſecond & le troiſiéme pas de ce détroit, nous regagnâmes la haute mer, & alors nous nous ſéparâmes de *la Maiſon de Ville d'Amſterdam*, parce-que le vaiſſeau étoit plus chargé & plus peſant de voiles que le nôtre. Les Oficiers qui le montoient, plus experts dans cette navigation que les nôtres, leur avoient donné des avis ſur la maniére dont il falloit faire la route de Malaca.

Le premier jour de Novembre 1663. nous eûmes la vuë des ſept iſles qui ſont à l'Eſt. Mais aiant mis le cap ſur la côte de Sumatra, nous nous trouvâmes par le travers du golfe de Jambaie, où nous vîmes deux vaiſſeaux Hollandois à l'ancre. Les habitans vinrent à notre bord avec leurs canots, & nous aportérent des rafraîchiſſemens, qu'ils nous donnoient pour des morceaux de toile.

Après cela nous dépaſſâmes les petites iſles Varelles, & les autres qui en ſont voiſines, & le beau païs de Tanjong Bouro, encore dans l'iſle de Sumatra; puis nous paſſâmes ſous la Ligne. Enſuite nous découvrîmes la montagne de l'iſle de Lingen, & après elle les premiéres petites iſles du détroit de Dryoens,

à l'entrée duquel nous soufrîmes une chaleur extraordinaire. Nous y jettâmes l'ancre pour y passer la nuit, à-cause de la quantité d'isles qui y est.

Le septiême de Novembre, le jour étant clair & sérein, nous comptâmes jusqu'à cinquante isles, entre lesquelles nous traversâmes, pour aller enfiler le détroit. Nous fûmes obligez de moüiller souvent dans ce parage, pour étaler les marées. Sur le soir, nous levâmes l'ancre, & à la clarté de la Lune les courans nous poussérent vers le détroit. Lors-que la Lune se coucha, nous ancrâmes proche de deux petites isles toutes couvertes de bois, aussi-bien que les autres qui étoient auprès.

Le huitiême de Novembre, nous fîmes nos bordées pour entrer dans le détroit, où la force des courans, qui nous étoient favorables, nous porta fort-heureusement. Les Malais qui sont dans ces lieux-là, y vivent fort-misérablement. Nous regardions avec bien de l'étonnement les endroits où étoient placées leurs huttes, ou leurs hermitages, aux bords de la mer; car c'étoit en des lieux incultes, sauvages, sur des rochers, dans des pentes de roches escarpées. Elles étoient faites de roseaux & de feüilles de cocos, apuïées sur des pieux, & élevées jusqu'à cinq ou six piés au-dessus du sol.

Il en vint quelques-uns à notre bord, dans un petit canot fait d'un tronc d'arbre, avec une petite banniére blanche. Ils nous présentérent à vendre des noix de cocos, un peu de pinang, six poules, & un chat-civette. Nous eû-

mes

mes le tout pour un vieux morceau de fer, & un peu de toile. On leur ofrit de l'argent qu'ils refuſérent. Ils étoient preſque tout-nuds, n'aiant qu'un petit morceau de toile ſur les parties naturelles.

Toutes ces iſles étoient ſi couvertes d'arbres, depuis le bord de la mer juſqu'à la cime des montagnes, qu'il ſembloit qu'on n'y pouvoit pénétrer. Les rivages même n'en étoient pas connoiſſables, parce-qu'ils étoient par-tout égaux, & que les arbres y étoient bien avant dans l'eau.

Nous pêchâmes dans ces parages avec des hameçons, des plantes curieuſes & pétrifiées de pur corail, qui étoient très-artiſtement formées par la nature, & ſemblables à des arbriſſeaux. Il y en avoit de rouge, mais la plupart étoit gris. Les branches en étoient délicates & entre-coupées comme un ouvrage d'entrelas. Le tout étoit ſous l'eau, & étoit formé au fond de la mer.

Après midi nous ſortîmes du détroit de Dryoens, & les courans continuant à nous être favorables, nous eûmes bientôt la vuë des côtes Malaies, dépaſſant pendant la brune l'iſle de Corman.

On trouve de long de ces côtes, & dans le détroit de Dryoens, des courans très rapides, qui venant des mers de l'Eſt, du Nord & de l'Oüeſt, cherchent paſſage par ce détroit & par celui de Malaca. Il y a beaucoup de gens qui croient, que ce ſont ces courans, qui de tems en tems ont détaché des pointes de terre, & les ont emportées dans la mer, où elles ont formé cette multitude d'iſles.

Le

Le neuviême de Novembre, nous continuâmes à ranger les côtes, en courant au Nord. Nous dépaſſames Pulo Piſang, la pointe de Rio Formoſa, & le ſoir nous eûmes la vuë d'Illas d'Aguados, ou des iſles d'Eau, ſur les côtes deſquelles nous nous trouvâmes le matin du onziême. Le treiziême de Novembre, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Malaca.

Le Gouverneur de cette ville aiant apris ce qui nous étoit arrivé dans notre route, nous chargea de trente laſtes d'étaim; pour nous ſervir de leſt, & comme nous en prîmes encore d'avantage, notre navire ſe porta mieux à la mer. On fit paſſer notre premier Pilote ſur un vaiſſeau qui s'en retournoit à Batavia, & nous en eûmes un autre en ſa place.

Quelque beſoin que nous euſſions de faire de l'eau, du bois & des vivres, nous n'en pûmes faire que bien peu, dans un lieu où il n'y en avoit que médiocrement. Mais enſuite nous prîmes de l'eau & du bois dans l'iſle de Dingding. *La Maiſon de Ville d'Amſterdam*, vint auſſi moüiller l'ancre un peu après nous, à la même rade.

Malaca eſt ſituée à cent-cinquante lieuës au Nord-oüeſt de Batavia, par les deux degrès vingt-huit minutes de latitude Nord, ſur la côte Malaie. C'étoit autrefois un village habité par des pêcheurs & par des écumeurs de mer, qui en ont fait une aſſez grande ville, où le commerce à beaucop fleuri. Les Arabes, les Maures & les Perſans, qui en fréquentoient le port, y avoient introduit le Mahométiſme.

Lors-

Lors-qu'Alfonſe Albuquerque, Amiral d'Emanuel Roi de Portugal, y territ, elle avoit déja tellement augmenté ſa puiſſance, qu'elle s'étoit érigée en un Roïaume aſſez conſidérable pour ces païs-là, étant gouvernée par un Arabe nommé Mamud, qui en uſoit en Roi.

Ce Prince aiant d'abord fait alliance avec les Portugais, leur marqua une grande infidélité. Il ſurprit leurs gens, & les fit tous maſſacrer. Albuquerque en aiant eu avis, remena ſa flote à Malaca, prit la ville, & en chaſſa Mamud.

Les Portugais s'étant rendus maîtres de cette place, y bâtirent une fortereſſe, & ils ont demeuré près d'un ſiécle en poſſeſſion de l'une & de l'autre; quoi-que depuis l'année 1602. les Anglois, & ſur-tout les Hollandois, ne la leur euſſent pas laiſſé poſſéder tranquillement.

Mais l'année 1641. la poſſeſſion leur en fut tout-à-fait ôtée par les Hollandois, qui l'aſſiégérent & la prirent. Depuis ce tems là elle eſt demeurée entre leurs mains.

Nous la trouvâmes aſſez bien fortifiée, & en état de ſe défendre, auſſi-bien contre les Puiſſances de l'Europe, que contre celles des Indes. Il y a une tour, ou un clocher, ſur une éminence, dans l'enceinte des murailles, qui paroît de fort loin. Nous y montâmes, & nous trouvâmes la tour dans une grande décadence. A-peine oſions-nous nous tenir ſur le plus haut étage: nous craignions qu'il ne rompît ſous nous, tant il paroiſſoit vieux & délabré.

Le

Le Commandant de la fortereſſe étoit le Sr. Rietbeek, qui avoit ſon Conſeil pour gouverner avec lui, & ſous lui tous les gens qui étoient aux gages de la Compagnie, & la garniſon. Il y en avoit qui s'y étoient mariez les uns avec des femmes Hollandoiſes, les autres avec des Indiennes, dans le deſſein d'y vivre & d'y mourir. D'autres attendoient que le tems de leur engagement fût fini, pour s'en retourner en Hollande.

Le long de cette place coule une riviére dont l'eau eſt encore douce, & qu'on appelle de tout tems la riviére de Chryſorant. Elle ſépare la fortereſſe de la ville, & l'on va de l'une à l'autre ſur un très-beau pont. Il y a dans la ville beaucoup de ruës aſſez larges, mais auſſi-mal pavées que celles des autres villes des Indes. Les maiſons y ſont paſſables & aſſez ſerrées, quelques-unes aiant des jardins par-derriére, ou à côté.

Les habitans conſiſtent en quelques bourgeois Hollandois, & pluſieurs cabarettiers, beaucoup de Malais, de Maures, de Chinois, & d'autres Indiens, qu'on croit ſufiſamment tenir en bride par le moien de la fortereſſe, depuis-que nos gens l'ont ſéparée de la ville tant par la riviére, que par de bonnes murailles, par des baſtions élevez auſſi de ce côté-là, par de bonnes portes, & par un pont levis, qui eſt du côté oriental.

La ville eſt bien ſituée pour le commerce, & pour la navigation. Entre-autres elle eſt d'une grande commodité pour nos vaiſſeaux qui vont

vont au Japon par le détroit de Sincapura ou Singapour, à Bengale, à Coromandel, à Surate, en Perſe ; & tout-de-même pour ceux qui retournent à Batavia.

Les habitans du païs ſe nomment Malais. Ils ſont noirs tirant un peu ſur le roux. Ils ne manquent pas d'eſprit, & ils aiment particuliérement la Poëſie. Leur langage eſt doux, & par cette raiſon, auſſi-bien que par leur fréquente navigation, & encore par le grand commerce qu'ils ont toujours fait, leur langue s'eſt répanduë preſque dans tous les païs des Indes, avec d'autant plus de facilité qu'elle eſt fort aiſée à prononcer & à aprendre.

Les Maures ont attiré la plupart des Malais à la Réligion de Mahomet. Les mœurs de ces derniers, leurs qualités & leurs maniéres de vivre, aprochent fort de celles des Javanois. Ils ne ſont preſque point vêtus. Les femmes & les filles ont le ſein & tout le haut du corps nuds, auſſi-bien que la tête & les piés. Elles font parade de leurs cheveux, qui ſont fort longs & fort noirs, & les oignent d'huile de noix de cocos, qui les rend luſtrez. Quelques-unes portent des braſſelets & des pendans-d'oreille.

La campagne qui eſt autour de Malaca, n'eſt pas fertile : nous n'y trouvions que difficilement des fruits & les autres denrées que la terre produit ordinairement. Nous faiſions même très-mauvaiſe chére dans une des meilleures auberges de la ville, & nous n'avions rien que de l'eau de la riviére pour nous

nous régaler, encore n'étions-nous pas à plaindre comme nous aurions été ailleurs.

Cependant les campagnes, les bois, les jardins, étoient agréables, & verdoïans toute l'année. La cauſe de cette ſtérilité vient ſans doute de ce que toute la campagne n'eſt que marais, & qu'ils ſont quelquefois, en pluſieurs endroits, couvers d'eaux ſomaches. De-là vient encore que le bêtail y eſt maigre, qu'il y en a peu, & qu'on en tire peu de graiſſe, peu de beurre, & peu de lait.

Les autres denrées n'y ſont pas beaucoup plus communes. On ne vous y invite guéres en feſtin, & alors c'eſt beaucoup qu'il y ait à boire & à manger pour vous & pour toute la compagnie, tant les gens de la maiſon, que les autres qui s'y trouvent. Ainſi la ville, dans le détroit de laquelle il ne ſe recüeille preſque point de vivres, en doit être entretenuë en partie par ſes voiſins, & en partie par nos vaiſſeaux, qui y en portent.

Le païs de Malaca, ou Malais, eſt à-peu-près comme une iſle, dont le milieu eſt preſque ſous l'onziéme degré. C'eſt là qu'eſt ſituée la ville de Tanaſſery, ſi célébre par le grand commerce qui s'y fait. Ce païs confine au Roïaume de Siam par un bout, comme par le bout d'une langue de terre. Du coté du Sud, il s'étend juſqu'au cap de Sincapura, & preſque juſques ſous la Ligne équinoxiale.

C'eſt le païs de toutes les Indes Orientales, qui s'étend le plus au Sud. Il comprend les villes & Roïaumes de Patane, Pahan, Johor ou Jor, Pera, Queda, Bordelon, Juncala ou Ligor, & au Nord la ville & le Roïaume de Tanaſſery,

fery, où les Portugais faisoient autrefois un grand négoce. Ce dernier est présentement sous la domination du Roï de Siam, quoi-qu'autrefois ç'ait été un Roïaume particulier.

Ligor est une ville sur la côte orientale du païs Malais, par les huit degrès trente minutes. Elle apartient aussi au Roi de Siam, & les Hollandois y ont une loge. On en tire beaucoup d'étaim & de poivre. C'est le long de la côte de ce même païs que gît l'isle de Tycou, & au Sud est la ville & le Roïaume de Patane, qui a été de tout tems & est encore florissant par le commerce du poivre, qui y croît en abondance. Il est situé par les six degrès quarante-six minutes de latitude Nord, & se termine à l'Est par la mer de Camboie. Il est tributaire du Roïaume de Siam.

Pahan & Johor sont deux petits Roïaumes à l'Est, & assez proches de la ville de Malaca. Comme ils n'ont que peu de forces, ils ont souvent recours à la Compagnie, pour se mieux défendre contre leurs ennemis. Ce sont les guerres qu'ils ont autrefois soutenuës contre les Portugais, qui les ont beaucoup afoiblis.

Tous ces peuples, savoir de Queda, Pera, Malaca, Johor, Pahan, Patane, Ligor, & quelques autres qu'on comprend encore parmi les Malais, ont beaucoup de raport avec ceux de Java, dans la maniere de leurs vêtemens, de la navigation, de l'œconomie; dans leurs mœurs, leur Réligion, leurs pratiques, ainsi-qu'il a été déja dit. Mais on ne les accuse pas tant de perfidie, de cruauté, d'inhumanité, & de panchant à répandre le sang humain.

Siam

Siam eſt un des plus puiſſans Roïaumes des Indes. Il eſt à l'Eſt du Gange. Il confine du côté du Nord, par les 18. degrès, aux Roïaumes de Pegu, d'Ava & d'Aracan. Du côté de l'Oüeſt, il ſe termine en partie par la mer de Bengale. Du côté du Sud, il a pour confins le païs Malais, & s'étend dans cette péninſule juſqu'aux Roïaumes de Queda & de Patane, & juſqu'à la mer qu'on nomme de Siam, dont la côte entoure un grand golfe, qui eſt preſque en demi-lune, & court juſques par les treize degrès & demi, & du côté de l'Eſt juſques par les dix degrès, en tirant vers le Sud-eſt.

Du côté de l'Eſt, le Roïaume de Siam confine à ceux de Camboie & de Gannan, ce dernier étant ſous la domination de la Chine, quoi-que hors de l'enceinte de la Chine. Sous le nom de Siam il comprend le Roïaume de Tonquin, où les Hollandois font un grand trafic, & la Cochinchine qu'on nomme auſſi Kiaochy. Quelques-uns diſent que le tour des frontiéres de ce Royaume eſt de quatre à cinq cents lieuës.

Les vaiſſeaux Hollandois, & ceux des Marchands des autres nations, entrent ordinairement dans la grande riviére qui ſe nomme Menam, & qui ſort d'un grand lac, ou d'une mer interne, qu'on apelle Chiammai, qui eſt à plus deuxcents lieuës au Nord, & qui coule au Sud, en traverſant le Roïaume de Siam, pour ſe rendre dans la mer de ce même nom.

Dans la ſaiſon des pluïes elle ſe déborde, & couvre les campagnes de ris, & les prairies qu'elle

qu'elle rend fertiles, comme fait le Nil. Les grands vaiſſeaux Hollandois demeurent devant l'embouchure, pour y recevoir leur charge. Les petits bâtimens vont ancrer à cinq ou ſix lieuës plus haut, devant une petite ville nommée Bancoc.

A dix-huit lieuës au deſſus de Bancoc eſt la ville capitale nommée Judia, où le Roi tient ſa Cour, & ou réſident les Mandarins, & les plus grands Seigneurs & principaux Oficiers de l'Etat. Il y a un ſuperbe palais avec des toits & pluſieurs tours dorées. Dans la ville, auſſi-bien que dans les faux-bourgs, qui ne ſont pas moins peuplez, on voit quantité de Pagodes, de couvens, de ſtatuës.

Les maiſons ne ſont pas belles. Elles n'ont que peu d'ornemens au-dedans & au-dehors. La plupart de cette grande ville ſe trouve tous les ans ſous l'eau, dans un certain tems, pendant lequel les habitans ſe ſervent de petites barques, de balons & de canots, pour aller par les ruës, ſe viſiter, & faire leurs afaires.

Le Roi a une autorité abſoluë ſur tous ſes Sujets, & ſa puiſſance ni ſa Cour ne le cédent à aucune autre dans les Indes. On ne paroît devant lui qu'à genoux, les mains jointes, & la tête courbée vers la terre. Ses Sujets ſe nomment eux-mêmes les humbles eſclaves de Sa Majeſté.

Les titres qu'il prend ſont proprement des blasfêmes, car il ſe dit être un Saint qui participe à la Divinité, le plus illuſtre, le plus puiſſant, & le plus invincible de tous les

Princes, Seigneur de cent & une couronne Roïale d'or; le Souverain Maître du très-noble & très-puiſſant Roïaume de Siam; la ſplendeur de la belle ville de Judia, qui fourmille en peuple, & qui eſt la capitale de tout l'Univers; le Seigneur des trônes d'or, de qui le palais eſt bâti d'or & de pierreries; le Seigneur de l'Eléfant blanc, rouge, & qui a la queuë ronde, qui n'a été accordé de Dieu à nul homme qu'à lui, le Prince Divin &c.

Outre la Reine, il a un grand nombre de Concubines, qu'on lui choiſit entre toutes les plus belles & les plus conſidérables filles de ſon Roïaume, ainſi qu'on fait pour le Roi d'Aracan. Tous les ans, ainſi-que ce même Roi, il ſe fait voir une fois en public comme une Divinité, & cette ſorte d'aparition ſe fait avec beaucoup de pompe & de cérémonie. Lors-qu'il ſort pour aller à la campagne, ou pour ſe promener ſur l'eau, avec ſa Cour, ou avec la Reine & ſes Concubines, tout le monde ſe retire, ou s'il ſe rencontre des gens à portée de ſa vuë, il faut qu'ils ſe jettent la face contre terre, ſans oſer le regarder.

Il peut mettre en peu de tems ſur pié de grandes forces, ſoit d'hommes, de chevaux, d'éléfans, ou de galéres. Les principales armes des habitans ſont des arcs, des fléches, des boucliers, des ſabres, des lances. Il y a dans le Roïaume un prodigieux nombre de galéres, de fuſtes, dont celles qu'on deſtine pour l'uſage du Roi ſont magnifiquement ornées, entre-autres avec des tentes, des galeries

ries & des rames dorées. Il y en a qui ont juſqu'à ſoixante ou ſoixante & dix rameurs.

Les Siammois ont eu de grandes guerres avec leurs voiſins, quoi-que naturellement ils n'aïent pas beaucoup de courage, ni d'adreſſe aux armes. En recompenſe ils traitent fort inſolemment ceux qui leur ſont ſoumis, ou qu'ils ont vaincus. En un mot ils ſont plus à craindre par la prodigieuſe quantité de peuple qui eſt dans le païs, que par leur valeur.

La plupart de leurs maiſons ſont bâties de roſeaux & de feüilles de cocos. Les hommes prennent, outre leurs femmes, autant de Concubines qu'il leur plaît. La femme demeure maîtreſſe de tout ce qui regarde la maiſon, & les autres ſont ſous elle. C'eſt elle qui eſt l'héritiére avec ſes enfans. On ne donne à chacune des autres qu'une petite portion du bien, ou ſi elles ſont tout-à-fait de baſſe condition, on ne leur en donne qu'une petite portion à diviſer entre elles.

La plupart des Siamois recherchent la volupté: ils ſont luxurieux & oiſifs, faiſant travailler leurs femmes & leurs eſclaves. Ceux qui ſont un peu plus actifs que les autres, s'adonnent à la navigation, au commerce, à la pêche, à l'agriculture, aux Arts & aux Sciences. Leur négoce conſiſte principalement en toiles & en étofes de Bengale, de Coromandel & de Surate, en épiceries, en marchandiſes de la Chine, du Japon & de l'Europe; en or & en pierreries. On en tire quantité de peaux de cerf, que nos gens tranſportent au

Japon ; quantité de gomme de laque, d'étaim, de plomb, de bois de ſappan & d'une autre eſpéce ; & encore du miel, de la cire, du ſucre, du bêtail, des denrées pour la vie, & particuliérement du ris, dont on charge des vaiſſeaux entiers, & en grand nombre.

On voit les montagnes & pluſieurs valées couvertes de bois : il y en a de très-épais, & où l'on trouve des arbres fort gros & fort grands, dont on fait des poutres, des planches, & toutes les charpentes qu'il faut pour bâtir. Nos gens y en vont prendre des charges entiéres de navires, pour mener à Batavia ; ſi bien qu'il y va quantité de nos vaiſſeaux, & de ceux de divers endroits du monde, parce-qu'ils y trouvent abondance de choſes néceſſaires pour l'entretien & pour la commodité de la vie.

Lors-que le Roi ou la Reine meurent, on laiſſe le corps un ou deux mois étendu ſur la terre, quelque puanteur qu'il exhale, avant-que de l'expoſer en pompe. Pendant ce tems-là on lui bâtir un ſuperbe édifice, dans lequel on le met, pour y être vu du peuple : puis on le brûle, & on en raſſemble ſoigneuſement les os.

Dans le tems qu'il eſt étendu ſur la terre, tous les Siamois ſont obligez d'aller comparoître devant lui avec la tête raſe, & après lui avoir rendu ce devoir, ils ſe laiſſent croître les cheveux. Car pour marquer le deüil parmi eux, auſſi-bien à l'ocaſion de la mort des parens que de celle du Roi, on ſe raſe la tête, on ne porte point de joyaux ni

de

de pierreries, & l'on eſt vêtu de blanc.

Une partie du païs Malais eſt donc ſous l'obéïſſance du Roi de Siam, ainſi-qu'on l'a vu ci-deſſus. Mais les Roïaumes de Péra & de Queda ſont ſoumis au Roi d'Achin, dans l'iſle de Sumatra, l'une des plus grandes iſles qui ſoit au monde.

Elle commence par les cinq degrès & demi de latitude Nord, & finit au fameux détroit de la Sonde, par les ſix degrès de latitude Sud. Elle s'étend du Sud-eſt au Nord-oüeſt, ſelonque le marquent les Cartes géographiques; & ſelon le compte que j'en ai pu faire elle doit avoir cent-quatre-vingts-quinze lieuës de long, cinquante lieuës de large, à l'endroit où elle a le plus de largeur, & environ quatre-cents-quatre-vingts lieuës de circuit. On ne la croit pas moins grande que l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, priſes enſemble.

Quelques-uns ont prétendu que cette iſle eſt l'Ophir de l'Ecriture Sainte. D'autres ont dit que c'étoit Malaca. Mais l'opinion la plus probable eſt pour Zofale, ville ſur la côte orientale d'Afrique, où le Roi Salomon envoioit querir de l'or par la mer Rouge.

L'iſle de Sumatra eſt fort diverſifiée de montagnes, de valées, de plaines très-fertiles, de forêts, de riviéres. Elle s'étend juſqu'au-delà des côtes de Malaca, dont elle n'eſt diſtante en quelques endroits que de ſix à huit lieuës. Ceux qui habitent le milieu de l'iſle ont le Soleil & la Ligne équinoxiale perpendiculairement ſur la tête.

Les grandes chaleurs y rendent l'air fort mal-ſain, ſur-tout pendant la mouſſon des pluïes, qui amène preſque tous les jours ſur le ſoir de ſoudaines tempêtes, qui ſont auſſi très ſouvent ſuivies de calmes qui ne viennent pas moins ſubitement : ce qui procéde ſans doute de ce qu'il y a quantité de marais, d'où la chaleur du Soleil attire une abondance d'exhalaiſons puantes.

Il y a encore une autre cauſe de l'intempérie de l'air ; c'eſt cette maniére ſubite dont il paſſe du froid au chaud, & du chaud au froid. Cela ſeul eſt capable de cauſer beaucoup de fiévres putrides, & de maladies de langueur. La côte occidentale de l'iſle eſt encore la plus mal-ſaine ; mais Ticou & Priaman le ſont plus que tous les autres endroits, tant pour les habitans que pour les étrangers. Ceux de nos gens qui y font du ſéjour, y deviennent pales & bouffis. Ce qu'il y a de ſurprenant eſt que tous ceux qui y ſont tombez en langueur, & qui ſont allez à Sillebar, y ont bientôt recouvré leur ſanté, & la même choſe eſt arrivée aux malades que nous avions à notre bord.

Sumatra eſt bien-peuplée, mais elle l'eſt extraordinairement dans ſa partie ſeptentrionale, qui fournit abondamment à ſes habitans toutes les choſes néceſſaires pour la vie, pour le vêtement, & pour les richeſſes telles qu'ils les ſouhaittent. Il y a des montagnes touffuës d'arbres, & très-hautes, où l'on trouve des mines d'argent, d'or, d'étaim, de fer, de cuivre & d'un autre métal, & de ſoufre.

Les

Les terres ne produiſent ni froment ni ſeigle, mais prodigieuſement du ris, & auſſi de l'orge, du miel, de la cire, du ſucre, du gingembre, une grande diverſité de fruits, ſurtout du poivre dont on charge tous les ans un grand nombre de vaiſſeaux. On y voit, dans les lieux incultes & ſauvages, des éléfans, des cerfs, des tigres, des rinoceros, des ſangliers, des chévres: on y voit des porc-epics, des ſerpens, des ſinges.

Dans les riviéres, on voit des crocodiles qu'on nomme Caymans: dans les prairies, des buffles, des bœufs, des chevaux. Les païſans élèvent des poules, des canards & d'autres volailles, & l'on a quantité de bon poiſſon de mer & de riviére.

L'iſle eſt diviſée en pluſieurs Roïaumes, dont le plus puiſſant eſt celui d'Achin, duquel dépendent les villes & Roïaumes de Pedir, Pacem, Daïa, Barros, Paſſaman, Ticou, Priaman, Padang, & encore les Roïaumes de Queda & de Pérach au-delà de l'eau. Pour le coté méridional, qui contient Sillebar, Dampin, Liampon, Palimbam, Jambaie, & d'autres places, il dépend en partie du Roïaume de Bantam, & en partie du Mataram de Java, ſous la protection duquel quelques-unes de ces villes ſe ſont miſes; de-ſorte qu'il y a beaucoup de petits Rois qui relèvent d'Achin, ou de Java.

Parmi les principales villes & les plus marchandes, on compte Pedir qui eſt à neuf ou dix lieuës à l'Eſt d'Achin. On lui a donné le nom du Roïaume même. Elle obéït au Roi d'Achin.

Il y a une montagne entre ces deux villes. Pulo Wai qui eſt devant Achin, & cette montagne, lui fourniſſent quantité de ſoufre. Les campagnes de Pedir produiſent abondance de ris & de fruits.

Après Pedir on trouve Pacem, Dely Aru, Camper, Andregiri, Jambaie & Palimbam, qui ſont à l'Eſt, le long de la côte interne de Sumatra. Les trois derniéres ſont les plus conſidérables. On y fait beaucoup de commerce, & nos gens y chargent quantité de poivre. On en recuëille extrémement à Andripouro, & en quelques autres places qui ſont ſituées le long d'une riviére. Il y en a d'autres qui fourniſſent beaucoup de benjoin, du camfre, & même de l'or, ainſi-que Padang, qui eſt ſituée ſur une belle riviére où l'on voit ſouvent un grand nombre de bâtimens Indiens, & où les autres vaiſſeaux peuvent auſſi entrer.

Sillebar, qui eſt ſur la côte occidentale, par les quatre degrès de latitude Sud, relève du Roïaume de Bantam. Elle eſt ſituée le long d'un golfe, ſur une riviére fort-large, & entourée de montagnes & d'autres terres incultes. Mais il y croît auſſi beaucoup de poivre, de-même qu'à Manicabo, où il y a une fabrique de criſtes ou poignards de Java, qui ſont fort-bien travaillez.

Priaman eſt paſſablement peuplée, & l'on n'y manque pas de vivres. Elle fournit encore beaucoup de poivre, auſſi-bien que Ticou, qui n'eſt qu'à très-peu de minutes de la Ligne, par le Nord, & qui eſt fort-mal bâtie. Elle dépend d'Achin, de-même que

Paſ-

Paſſaman, qui eſt à quelques lieuës au Nord de Ticou, au pié d'une haute montagne.

Barros eſt auſſi ſur la côte occidentale de Sumatra, une lieuë dans les terres, ſur une groſſe riviére, entre Paſſaman & Achin. Elle fournit du poivre, du camfre, & du bénjoin. Enſuite on trouve Sinckel, Labo, & Daïa, qui dépendent encore d'Achin.

Ce Roïaume eſt au bout le plus ſeptentrional de Sumatra. Il eſt paſſablement peuplé. La ville capitale, qui a le même nom, eſt bâtie à la maniére des Indes, & ſituée le long d'une agréable riviére, dans une plaine, à une lieuë & demie de la mer. L'air y paroît meilleur & plus tempéré qu'il ne l'eſt au côté méridional de l'iſle.

A main gauche, ſur le bord de la riviére, il y a un fort pour empêcher les vaiſſeaux d'aprocher. La forteresſe Roiale eſt ſpacieuſe, de figure un peu en long, & entourée d'un foſſé. Elle n'eſt pourtant pas bien forte, quoique ſelon la maniére de fortifier des Indiens, on n'y puiſſe plus rien ajoûter. Il y a même du canon en pluſieurs endroits. Il y a encore pluſieurs autres petits forts en des lieux avantageux, au milieu des haies, des brouſſailles, des marais, pour la ſeureté du Roïaume.

De tout tems le Roi d'Achin a été puiſſant ſur terre, & ſes Sujets ſe ſont aſſez éxercez dans la navigation. Ils ont ſouvent incommodé celle des Portugais de Malaca, en croiſant dans le détroit, & même en

allant les ataquer ailleurs ; de-ſorte que quelques éforts que ces derniers aïent faits, jamais ils n'ont pu faire d'établiſſement fixe, ni s'emparer d'aucune place dans l'iſle de Sumatra.

Le Roi poſſéde de grands tréſors, conſiſtant en or, en pierreries, en éléfans. Les titres qu'il prend ne ſont pas moins ſuperbes ni blaſfémamatoires que ceux du Roi de Siam. Le grand nombre de Concubines qu'il entretient, ſert moins à ſes plaiſirs, qu'à ſa garde, celle de l'intérieur de ſon palais, de ſa ſale, & de ſa chambre, leur étant commiſe. Il a auſſi des Eunuques parmi ſes Gardes.

Le Sabandar & les plus grands Seigneurs, ſont ſes Miniſtres, & lui aident à ſoutenir le poids du gouvernement. C'étoit une Reine qui étoit Régente pendant-que nous étions dans ce païs-là. On diſoit qu'elle vouloit ſe marier avec un Hollandois: mais le Gouverneur de Batavia n'y voulut pas conſentir, par de bonnes raiſons qu'il prétendoit en avoir.

Les habitans d'Achin étant plus puiſſans en forces que leurs voiſins, ſont encore tenus pour être meilleurs guerriers. En éfet, ils ont ſouvent pris des villes & des païs dans l'iſle de Sumatra, & ſur la côte de Malaca, & ils ſont actifs, entreprenans, adroits à ménager leurs avantages contre leurs ennemis.

On parle la langue Malaie dans toute l'iſle, & la plupart des habitans ont depuis peu de tems embraſſé la profeſſion du Mahométiſme, par les ſoins & la ſollicitation des Mau-

Maures. Auparavant ils étoient idolâtres, & il y en a encore beaucoup vers le milieu du païs.

En général ils ſont noirs, & de la taille des Javanois: ils ſont malins, fiers, orgueilleux, audacieux, ruſez, trompeurs, perfides, traîtres, ſanguinaires, ne tenant aucun compte de leur parole quand ils l'ont donnée, ni de leurs promeſſes, ni de leurs ſermens. Ils ont beaucoup d'averſion pour la Réligion Chrétienne, beaucoup de mépris pour les étrangers, & une fort haute opinion d'eux-mêmes.

Ils reſpectent leur Roi par un eſprit de ſervitude & d'eſclavage, par une crainte ſervile, bien plus que par amour qu'ils aïent pour lui. Auſſi le doivent-ils craindre, car il éxerce ſur eux un pouvoir bien-tirannique, juſques-là que pour des cauſes très-legéres, qui ne devroient pas être regardées comme des fautes, il leur fait couper les piés & les mains. Les afaires capitales ne ſont pas traitées avec moins d'inhumanité. Il fait toujours punir de mort, & d'un genre de mort très-cruel.

Ils ſont vêtus d'étofes legéres, faites des ſoies du païs; ou-bien les étrangers y en portent. Ils ſe ſervent particuliérement de toiles de coton; mais ils ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour les façons de leurs habits. La plupart des hommes & des femmes ne portent ni chauſſes ni ſouliers. Il y a même beaucoup de gens conſidérables, & des Orancaies, qui n'en portent point. Ils n'ont preſque tous qu'un morceau de toile, ou d'étofe, tourné

autour d'eux, depuis la ceinture juſques vers le bas, & ils ſont tout-nuds depuis la ceinture en haut. Il n'y a que ceux qui veulent paſſer pour magnifiques, qui mettent une legére Cabaie, qui eſt un habillement particulier qui aproche de ceux des Maures, & qui eſt d'étofe de ſoie, ou de toile de coton, & ils ont un autre morceau de toile, qui leur fait un tour ou deux autour de la tête.

Leurs édifices, Pagodes & maiſons, ſont élevez ſur des piliers de bois, & bâtis de legers matériaux, auſſi à la maniére des Maures. Suivant la permiſſion qu'en donne l'Alcoran, ils épouſent autant de femmes qu'il leur plaît; mais il y en a toujours une qui eſt au-deſſus des autres. On voit rarement une femme de conſidération dans les ruës.

Les vivres ordinaires ſont du ris, du poiſſon, des noix de cocos, des herbages; & ils ne font pas beaucoup d'extraordinaires dans leur ménage, ni dans leurs feſtins. Ils ſont ſobres par-tout, & ne cherchent point de ragoûts. Cependant avec des mèts d'eux-mêmes peu délicats, & que le peu d'aprêt qu'ils y font, à la mode des Indiens, ne rend pas beaucoup meilleurs, ils ſe réjoüiſſent enſemble, & ſe trouvent auſſi contens que ceux qui vivent dans les délices de la bonne chére.

On trouve parmi ces inſulaires d'aſſez bons ouvriers, tant pour la conſtruction des navires, des galéres, des fuſtes, &c. que pour celle des édifices. Il y en a qui travaillent fort-bien les poignards, les couteaux, les javc-

velines, les assagaies. Il y en a qui fondent du canon, des vaisseaux de cuivre & d'autres metaux, dont on fait des utensiles de ménage.

Le long de la côte de cette fameuse isle, en courant du Nord-oüest au Sud-est, on voit plusieurs autres isles, grandes & petites, dont il y en a qui ont plus de vingt lieuës de tour, & qui sont peuplées en quelques endroits, étant presque toutes couvertes d'arbres. La plupart gisent à la distance de dix ou douze lieuës de la côte de Sumatra, & quelques-unes plus loin.

A commencer par le Nord, on trouve l'isle des Cocos, l'isle des Porcas, Pulo Babi, Pulo Naïas, puis d'autres encore, toutes à venir du Nord, jusques sous la Ligne équinoxiale. Au Sud on voit Pulo Mintaon, la Bonne Fortune qui est la plus grande de toutes, l'isle de Nassau, puis quelques autres, & enfin Engano ou l'isle Trompeuse, & la Petite Fortune. Toutes celles-ci ne sont qu'à la distance de quelques lieuës de la côte verdoiante de Sumatra, & elles y servent à rompre l'impétuosité des vagues de l'Océan, qui brise horriblement le long de cette côte, ce qui la rendroit presque inaccéssible, si la fureur des ondes n'étoit pas arrêtée par toutes ces petites isles.

Pour revenir à notre voiage, après avoir passé dix jours à Malaca, nous remîmes à la voile le vingt-troisiême de Novembre 1663. Le lendemain les vents de Nord-oüest nous aiant amené du gros tems, nous fûmes contrains de moüiller l'ancre. Mais le cable s'étant ragué à

des rochers ſous l'eau, ſe rompit, & notre vaiſſeau étant repouſſé en arriére par les vents & par les courans, ſe trouva en danger d'aller ſe briſer aux iſles qui ſont par le travers de la rade de Malaca.

On jetta une autre ancre le plus vîte qu'on put, & ſi-vîte, avec tant de bruit & de fracas du Capitaine & des matelots, qu'ils oublièrent d'amarrer le bout du cable, ou que dumoins ils l'amarrérent mal, de-ſorte que l'ancre en tombant le fit filer bout pour bout, & ainſi l'ancre & le cable furent encore perdus.

Une ſi méchante manœuvre étonna fort nos mariniers. Ils avoient perdu leurs deux principales ancres, & la troiſiême, qui étoit auſſi la derniére qui reſtât, n'étant pas parée, nous continuâmes à dériver vers les iſles, & nous nous en trouvâmes fort proches. Dans cette extrémité nous allâmes à la bouline, & fîmes ſervir toutes nos voiles, pour retourner à la rade de Malaca, où nous ancrâmes ſur le ſoir.

Nous remîmes encore à la voile le vingt-cinquiême de Novembre, & aiant bientôt doublé le cap de Reſſados, nous fîmes le Sud-oüeſt pendant quelques horloges; puis nous courûmes au Nord, pour parer le dangereux banc de Pulo Paſſelar. Après cela nous côtoïâmes le Roïaume de Perach, & découvrîmes Pulo Sambilan, ou les neuf Iſles; puis les aiant dépaſſées, nous mîmes le cap ſur l'iſle Dingding, à la rade de laquelle nous mouillâmes le vingt-neuviême de Novembre, proche de l'aiguade.

Nous

Nous y trouvâmes un vaiſſeau nommé *Cabo Diaskes*, qui attendoit la venuë d'un Commis nommé Adrien Lucas, qui étoit Préſident du comptoir de la Compagnie dans le Roïaume de Péra. Cette loge avoit été abandonnée depuis peu, à-cauſe des différens ſurvenus entre les Oficiers & les habitans du païs, & par conſéquent le trafic d'étaim qui s'y faiſoit, étoit ceſſé. On avoit même donné ordre qu'un yacht de Malaca, nommé *Alcmaar*, allât croiſer à l'embouchure de leur riviére. Mais il y avoit déja des Envoiez de Péra dans le *Cabo Diaskes*, qui étoient venus pour parler de paix.

Ce Roïaume de Péra ou Pérach, étoit alors ſous la domination de la Reine Régente d'Achin. La ville du même nom & la riviére ſont par les quatre degrès trente minutes, dans le païs Malais. Il fournit quantité d'étaim, dont la plus grande partie ſe trouve dans les ſables, & au fond des riviéres qui l'ont fait rouler avec elles. On l'aſſemble, & en le purifiant on le rend fort beau. On peut bien inférer de-là qu'il y a des mines d'étaim. On y voit de hautes montagnes, des bois fort épais, & des déſerts afreux, où il y a des rinoceros, des éléfans ſauvages, des buffles, des tigres, des crocodiles, des ſerpens, & d'autres monſtres.

Plus au Nord, par les ſix degrès & demi, eſt le Roïaume de Queda, qui auſſi-bien que celui de Pérach, a été autrefois floriſſant par le commerce. Mais les guerres qu'il a eu à ſoutenir contre le Rois d'Achin, lui ont été pre-

préjudiciables, & enfin il a été conquis par ce Prince.

Les terres de ces deux Roïaumes seroient assez fertiles : mais comme il y a beaucoup de bois, de lieux sauvages, de montagnes, de marais, où les habitans craignent de s'exposer aux bêtes féroces, & aux autres dangers qui les y menacent, ceux qui auroient quelque envie de s'adonner à l'agriculture, n'osent l'entreprendre, & par cette raison il y a de très-belles campagnes qui demeurent incultes. Cependant on y recüeille encore de bon poivre, pour lequel les Marchands donnent de toiles de Coromandel & du ris. On s'y passe, de-même que dans la plupart des païs des Indes Orientales, de très peu de chose pour la vie & pour le vêtement.

L'isle de Dingding, qui gît à plus de trente lieuës de Malaca, au Nord-oüest, est deserte. On y voit des montagnes, des bois épais, & des lieux sauvages. Les côtes sont bordées en plusieurs endroits, de rochers, dont il y en a qui s'avancent & pendent sur l'eau, étant tout couvers d'herbes, de halliers, & même de très-grands arbres, desorte qu'il n'y a pas moien de marcher sur les bords de la mer.

Nous vîmes le long du rivage, une roche aussi-grosse qu'une grande maison, qui étoit toute creuse. Nous y entrâmes par un côté & nous en sortîmes par l'autre. Le dedans étoit comme un antre fort grand, mais divisé par la nature même comme en de petites chambres. Il tombe en divers endroits de

de l'iſle, des eaux des montagnes qui s'aſſemblant dans les valées, y forment des ruiſſeaux & de petites riviéres, qui vont ſe rendre dans la mer. Ces eaux ſont claires, & très-bonnes à boire. On tient qu'elles ſont meilleures dans cette iſle & dans celle d'Amboine, que dans tous les autres endroits des Indes, & je ſuis de ce même ſentiment, en aiant bu en tant de lieux que j'en puis bien dire auſſi mon avis.

Nous entendîmes dans les lieux les plus ſauvages, des ſerpens à ſonnettes, & nous en entendîmes beaucoup; mais nous n'en vîmes point; quoi-que nous euſſions envie d'en voir, & que nous en allaſſions chercher. J'ai lu que ces ſerpens ont à la queuë une petite veſſie qui eſt de forme longue, avec laquelle ils font le bruit qui leur fait donner ce nom, & qui eſt le bruit comme d'une crécerelle; qu'ils ſont rouſſâtres & fort-grands; qu'ils ont des dents aiguës, & que leurs morſures ſont mortelles.

Ce que j'en puis dire eſt que je croi qu'en éfet ils ſont fort grands, qu'ils fuïent beaucoup la vuë des hommes, & qu'ils aiment les lieux déſerts: car nous ne les entendions que dans le plus épais des bois, dans les pentes des montagnes, quelquefois dans de grands arbres, & quelquefois leur bruit nous ſembloit venir de fort-loin.

Je ne ſai ſi j'en ſerai cru, mais je puis bien aſſurer avec vérité que nous prenions à Dingding les huitres dans les arbres, comme ſi nous les y euſſions cüeillies, & que nous y en prenions des multitudes. Il faut conſidé-

ſidérer que les rivages de cette iſle, & ceux de la côte de Pérach, qui n'en eſt qu'à une demi-lieuë, ſont de vrais déſerts, où il y a, ſur les pentes des rochers, des bois qui ſont panchez ſur la mer, continuellement arroſez de ſes eaux, & dont les branches même trempent dans l'écume ſalée. C'eſt autour de leur écorce ainſi détrempée que ſe forment les huitres. J'ai vu pluſieurs arbres dont les écorces étoient déja toutes pétrifiées en dehors, & c'eſt-ainſi qu'elles commencent à ſe convertir en coquillages. Les huitres ſont petites, mais elles ſont de bon goût.

L'Envoyé de Pérach aiant pris la route de Malaca, en compagnie du Préſident du comptoir, nous levâmes auſſi l'ancre, & après avoir été battus de la tempête, nous remoüillâmes entre Dingding & la côte Pérach. Nos matelots allérent à terre, & aiant abatu un grand arbre, ils firent une vergue de miſéne, parce-que le gros tems avoit rompu la nôtre.

Après cela nous dépaſſâmes Pulo Pinang, Pérach & Lada, Button & Queda, perdant de vuë ce dernier Roïaume par les ſix degrès quarante-quatre minutes. Le Contre-maître, l'Eſquiman, le Canonnier & quelques autres bas Oficiers, entrérent alors dans la chambre, & remontrérent aux Commandans, de la part de tout l'équipage, qu'on ne pouvoit plus ſubſiſter du peu de vivres qui étoit diſtribué; que le biſcuit & la viande étoient gâtez; & que comme il y avoit encore une aſſez raiſonnable proviſion de ris & de bonne viande, ils

ſup-

ſuplioient très humblement qu'on leur en donnât, ou qu'il faudroit qu'ils mouruſſent de faim.

Le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu qu'on augmenteroit un peu les rations: mais comme ce n'étoit que des vivres corrompus, on ne s'en trouva pas mieux, & l'équipage maudit mille & mille fois l'avarice des Commandans, qui alloient dans un païs où il y auroit des vivres à foiſon, & qui en avoient de bons à bord, pour deux ou trois fois plus de tems qu'il n'en falloit juſqu'à Bengale.

Pour celui qui tenoit les livres, l'Ecrivain, le Conſolateur des malades, le Second Pilote, & moi, nous étions un peu moins mal que les matelots, par ce qu'on nous donnoit quelque-fois du ris boüilli dans de l'eau, quoi-qu'en petite quantité. Mais on nous envoioit manger ſur le demi-pont, afin-que nous ne viſſions pas ce qui ſe ſervoit ſur la table où le Commandant & ſa femme & le Maître mangeoient enſemble.

Cependant cette petite gratification qu'on nous faiſoit d'abord, ne dura guéres. On nous traita bientôt comme les matelots. Nous n'eûmes que du pain gâté, trempé dans de l'eau aſſaiſonnée de très-peu de vieille huile & de mauvais vinaigre, & encore nous n'en eûmes pas demi à ſuffire.

Le Maître qui buvoit tous les jours du vin d'Eſpagne, juſqu'à en être ſouvent fort échauffé, étant un jour venu en cet état auprès de moi, & m'aiant parlé d'une maniére fort ridicule, dans un tems où je n'étois pas en trop

belle

belle humeur, nous nous querellâmes en présence du Commandant. Je lui reprochai tout le mal qu'il nous avoit fait soufrir, tant par les bévuës qu'il avoit faites au sujet de la route, qui nous avoient exposez à tant de périls, qu'au sujet de la faim qu'il nous faisoit endurer.

La joie étoit peinte sur les visages de mes compagnons de gamelle, comme si ce régal les eût beaucoup rassasiez. Parmi ce que nous nous dimes, le Commandant croiant que j'avois avancé plusieurs choses qui le regardoient aussi, fit sur l'heure assembler le Conseil composé de lui, du Maître, du Sous-commis & du premier Pilote.

Ces deux derniers étoient assez de mes amis. Je fus mandé, & l'on me fit mettre sur la sellette, comme si j'eusse comparu, en qualité d'accusé de crime capital, devant la Cour Souveraine de Hollande. Là je m'entendis traiter d'un rebelle qui s'élevoit contre ses Souverains, & qui pour le moindre suplice méritoit la grande cale, ou quelque chose de pis encore.

Mon tour de parler étant venu, je fis connoître que je ne m'étois jamais élevé ni contre mes Souverains, ni contre mes Supérieurs. J'avoüai que j'avois été obligé de répondre à un ivrogne, qui aidoit à me faire mourir de faim, & qui venoit encore m'en insulter en paroles, ainsi-que je le ferois voir lors-que Dieu me feroit la grace d'être à terre, prétendant bien porter alors mes plaintes contre ceux qui me faisoient un pareil traitement.

Sur cette réponce, quelque vive qu'elle fût, on

on commença de s'adoucir. Le Commandant me dit que lors-que nous manquions de quelque choſe, notre devoir étoit d'en faire des remontrances avec la ſoumiſſion requiſe, & qu'il y ſeroit pourvu. Enfin la querelle s'accommoda. On fit venir un verre de vin d'Eſpagne, & dans la ſuite nous fûmes un peu moins maltraitez; douceur à laquelle les matelots eurent auſſi quelque part.

Le vingtiéme de Décembre, nous eûmes la vuë des iſles de Seïer, dont on nous dît que les habitans vont aſſez ſouvent, avec leurs canots, faire des deſcentes ſur la côte de Queda, & des courſes dans les plus prochains villages, où ils pillent tout ce qu'ils trouvent. A l'égard des hommes, ils les emmènent pour en faire des eſclaves, & ſouvent pour les manger & en faire feſtin. Leurs armes ſont des fléches, des arcs, des frondes, des aſſagaies. Ils ont du courage à leur maniére, & ſont bons ſoldats. Ils ſont auſſi grands que de petits géants, & on les tient par-tout pour gens brutaux & antropophages.

Les vents de Nord-eſt nous aiant menez juſques par les dix dégrès trente-huit minutes de latitude Nord, nous mîmes le cap à l'Oüeſt, pour traverſer entre les iſles de Nicobar & des Andamaons. Le jour de Noël nous découvrîmes la plus méridionale de ces derniéres, mais nous ne vîmes point celles de Nicobar. En paſſant le long de celle que nous avions découverte, nous reconnûmes qu'elle étoit baſſe, aſſez unie, qu'il y avoit peu de montagnes, beaucoup de bois, & qu'elle étoit fort agréable. On nous a dit

dît que les plus petits de ſes habitans ſurpaſſent en grandeur les plus grands d'entre nous, qu'ils ſont tous antropophages, & qu'ils ſont ravis quand ils voient faire des naufrages, pour s'accommoder des gens & du butin.

Enſuite nous vîmes ſur nôtre route des poiſſons volants, & le trente & uniême de Décembre nous nous trouvâmes, par les dix-neuf degrès vingt-cinq minutes de latitude Nord. Le quatriême de Janvier 1664. étant par les vingt degrès quarante minutes, nous eûmes la vuë des baſſes côtes d'Orixa, & en nous en aprochant nous déchûmes vers Arſapouro, & nous y fûmes preſque tout-à-fait affalez par les vents contraires, & par les courans qui venoient du golfe de Bengale & du Gange.

Le douziême, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Pipely, après un long voiage & beaucoup de traverſes. Nous y aprîmes qu'au mois d'Octobre précédent, le Sieur Roger van Heiningen étoit venu de Batavia à Bengale, pour prendre à Ougli la place de Directeur, que le Sieur Matthieu van den Broeck avoit remplie auparavant. La flûte *la Cigogne* y étoit chargée de ſucre de Bengale, pour aller en Perſe, & nous y fuſſions allez de compagnie, ſi nous euſſions terri plutôt. Ce me fut un véritable ſujet de déplaiſir de ne faire pas ce voiage.

Comme les lamaneurs furent venus nous querir, & qu'ils nous pilotoient dans le Gange, nous vîmes en paſſant les iſles de Gale

&

& de Lagor, puis la côte de Bengale, & nous entrâmes dans la riviére, & commençâmes à la remonter, mouillant l'ancre chaque fois, pour étaler les marées.

Le seiziême de Janvier, nous passâmes par le travers de la riviére de Jillisar, qui nous demeuroit à la gauche. Ici les bords du Gange sont couvers de buissons, de halliers & de petits bois, qui s'étendent assez avant dans les terres, & où il y a beaucoup de serpens, de rinoceros, de buffles sauvages, & particuliérement de tigres. Par cette raison les Bengalois n'osent aller habiter ces parties de leur païs les plus avancées vers la mer. Ainsi nous ne vîmes sur cette route qu'un petit fort construit d'argile. où quelques Noirs vivoient fort misérablement.

Aïant remonté plus haut, nous vîmes à la droite une autre grande riviére, qui en avoit reçu plusieurs autres petites, qui venoient du Roïaume d'Aracan. Nous y découvrîmes des jéliasses de ce païs-là, qui étoient en parage, pour tâcher de faire capture. Ensuite deux barques des Bengalois, qui avoient nagé deux vaisseaux au bas du Gange, vinrent nous joindre avec beaucoup de joie, afin de n'être pas exposées aux insultes des galéres d'Aracan, & de gagner en même tems de l'argent à nager aussi notre vaisseau, pour le faire remonter plus promtement.

Après cela nous passâmes le long de certains endroits où l'on fait le sel, à quoi il y avoit un grand nombre de Bengalois qui travailloient. Nous vîmes ensuite la grande riviére

viére de Calcula, qui vient auſſi de l'Eſt du Roïaume d'Aracan. Ici le fleuve du Gange commence à être plus étroit. Le dix-ſeptiéme nous laiſſames tomber l'ancre dans ſon rétreciſſement, ſur le ſoir, lors-que l'ebe commençoit.

Pendant la nuit, qui fut fort obſcure, les Bengalois d'une des deux barques, qui étoient moüillées aſſez près de nous, à notre arriére, s'en allérent à terre, pour aprêter des vivres & les faire cuire: car les Gentives ne veulent rien manger qui ſoit aprêté dans les vaiſſeaux Hollandois, ni même dans leurs propres bâtimens, quand ils ſont ſur le Gange, pour lequel ils ont une grande vénération. Ils ne ſe relâchent ſur ces points-là, que quand ils font des voiages de long cours, ou que la tempête les ſurprend, ou en d'autres pareilles ocaſions; & ils croient que de ne ſe tenir pas ſcrupuleuſement attaché à cette ſuperſtition, eſt un grand péché.

Pendant-qu'ils étoient ocupez à faire leur cuiſine, les Pirates d'Aracan, leurs ennemis mortels, qui les épioient, allérent pour les ſurprendre. Ils avoient paſſé avec autant de viteſſe que de ſilence, le long de notre vaiſſeau, à la faveur du courant & de l'obſcurité, dans ſept ou huit jeliaſſes, & ils les auroient enlevez, pour les réduire dans l'eſclavage, ſi leurs compagnons, qui étoient demeurez dans leurs barques, n'euſſent aperçu ces voleurs, & n'euſſent averti ceux de leurs gens qui étoient à terre. Ils furent auſſi découvers par les nôtres, qui en même-tems entendirent les cris des Noirs,

qui

qui étoient dans les barques, & qui donnoient des avis.

Nos gens criérent aux Pirates; D'où eſt le bord? Ils répondirent; Nous ſommes les Sujets du Roi & vos amis; & ils continuérent à porter ſur les barques des Gentives. Ceux qui étoient à terre, & qui y avoient entendu les cris de leurs compagnons, étant promtement retournez à leur bord, avoient pris leurs rames, & avoient nagé juſqu'à notre vaiſſeau, quoi qu'avec aſſez de peine; & cette diligence les ſauva. Nous propoſâmes de faire une décharge de l'artillerie ſur les Pirates; mais dès-que nous vîmes les Bengalois en ſeureté, nous demeurâmes en repos. Les autres continuérent à deſcendre la riviére.

Cet incident troubla le feſtin des Gentives. Ils laiſſérent leurs pots & leurs potages à terre, & furent ſi éfraïez qu'ils aimérent mieux jeûner, que de les retourner querir.

Le lendemain nous remîmes à la voile, & nous dépaſſâmes le bois nommé de Sandri, où l'on prétend qu'Aléxandre le Grand s'étoit autrefois arrêté, en voiant les grands & dangereux fleuves qu'il avoit à paſſer, pour entrer dans un païs qui lui étoit inconnu; ſi bien qu'il crut devoir borner là ſes conquêtes, & il reprit le chemin de la Macedoine. On tient pour certain en ces païs-là, qu'il avoit conquis les grandes Indes juſques à ce fameux fleuve du Gange, & que ce fut juſqu'à ce bois qu'il parvint.

Une demi-lieuë au-deſſus du bois de Sandri, les courans portérent notre vaiſſeau ſur

un banc de sable mouvant, où l'avant toucha, & il y demeura échoüé. Comme c'étoit pendant le jussant, nous nous trouvâmes à la fin tellement à sec, qu'on eût pu se mettre sur la gréve sans se moüiller. Ainsi il fallut attendre le retour de la marée, & se servir encore d'ancres & de hanssiéres, pour se remettre à flot.

Avant cet accident notre Commandant & toute sa famille s'étoient mis dans une barque, pour se rendre plus promtement à Ougli. Pendant leur absence, le Maître avec qui j'avois eu déja une afaire, recommença de faire son manége, & de boire copieusement le vin & l'eau de vie. Quand il avoit bien bu, il faisoit des vacarmes que les matelots ne pouvoient suporter. Il crioit, il juroit, il tempêtoit, & il les étourdissoit.

Pendant-qu'on travailloit à relever le vaisseau, il ne cessa point de faire des bruits terribles, nonobstant lesquels on ne laissoit pas d'avancer, & l'on étoit prêt à flotter, lorsque faute d'avoir pris garde à ce qui s'étoit passé pendant le jussant, il commanda une méchante manœuvre, par le moien de laquelle le vaisseau demeura echoüé comme auparavant.

Le Maître qui s'étoit entêté de faire éxécuter ses ordres, & qui prétendoit que ce nouvel accident étoit arrivé parce-qu'on ne lui avoit pas assez bien obéï, se tourmenta tant, & tourmenta tant les autres, que travaillant de toute leur force à ne faire rien qui vaille, ils firent en-sorte que bien-tôt l'avant & l'arriére

riére touchérent également. La quille entiére se trouva enfoncée dans le sable, & le vaisseau y enfonça enfin, presque jusqu'à la ligne du gros, de-sorte qu'on n'avoit pas à craindre qu'il renversât. On eut alors recours à en ôter l'étaim, le canon, & les autres choses du plus grand poids, & on les mit sur des boiers & sur d'autres bâtimens qui étoient en ce lieu-là.

Nous trouvâmes ces bancs vers le milieu du fleuve, près d'une petite fortereſſe nommée Sancrale, que les Bengalois ont sur son bord. Les habitans nous aportoient sans cesse des rafraîchissemens à vendre, qu'ils étaloient sur le banc, quand l'eau s'étoit retirée.

Dans le même tems, en plein jour, un Bengalois qui coupoit du bois au milieu des halliers, fut surpris & devoré par un tigre.

Cependant notre Maître s'étant obstiné à faire toüer, tirer & pousser notre vaisseau, pendant quatre ou cinq jours, à chaque retour du flot, pour le faire passer sur le banc en labourant, ce bâtiment, quoi-que neuf & fort, sembloit être prêt à se séparer. Les coutures s'ouvroient; le cabestan & les mâts paroissoient sur le point de sortir de leurs places: car dès-que l'eau étoit descenduë, il se renfonçoit dans la même soüille où il avoit été, & il falloit chaque fois recommencer à l'en tirer, avec une force & une violence qui lui étoient fort-préjudiciables.

A la fin, quand on en eut jetté presque tout le lest, il arriva que le vingt-quatriéme de

Janvier l'eau aiant monté un peu plus haut que de coutume, il fut remis à flot, après avoir navigé sur terre, puis-qu'il avoit toujours touché en traversant le banc. On y passa sept jours, durant lesquels on fit un furieux travail à tirer cette lourde masse, tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Après avoir encore un peu remonté, nous moüillâmes l'ancre au-delà du fort de Tanna, où nous devions demeurer jusques-à-ce que nous eussions reçu la charge du vaisseau. Nous avions été quatre mois & quelques jours en route.

Le lendemain quelques-uns des plus curieux, du nombre desquels j'étois, eurent envie de visiter le païs. Nous nous mîmes ensemble dans une barque de Bengale, & continuâmes à remonter le Gange, pour visiter Ougli. Après midi nous allâmes dans un grand bourg, que les Hollandois avoient nommé Santvoort, & qui étoit peuplé de Gentives.

Le lendemain matin, nous abordâmes au bourg de Barnagor, dont nous vîmes sortir les Gentives, hommes & femmes, pour se baigner dans le fleuve, quoi-qu'il fît fort froid. Ils se deshabillérent les uns & les autres, sur le bord de l'eau, sans honte ni pudeur, & se mirent tout-nuds, hormis quelques-uns qui se couvrirent les parties naturelles d'un morceau de toile.

Ils se jettoient dans l'eau sans crainte, nonobstant la quantité des Caimans qu'on voit continuellement dans le Gange, & qui devorent beaucoup de gens. Après s'être baig-

nez

nez & nettoiez, ils se retournérent vers le Soleil levant, & l'adorérent, en faisant des inclinations, des contorsions, & quelques autres cérémonies étranges.

Quelques-uns prononçoient leurs priéres de toute leur force, & se faisoient entendre de fort-loin, frapant quelquefois d'une main dans l'autre, & de leurs mains sur leur front, qu'ils arrosoient chaque fois de l'eau du Gange. D'autres plongeoient sans cesse leurs têtes dans l'eau, & marquoient tant de ferveur dans leurs priéres, qu'ils laissoient couler de grosses larmes de leurs yeux.

Quelques-uns demeuroient ainsi nuds plus d'une demi-heure, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, ou à-peu-près, & priant toujours, quoi-qu'ils tremblassent de froid. Ils moüilloient même leurs vêtemens, qui n'étoient que de toile, & les trempoient ou les lavoient dans le fleuve, selon leur fantaisie, ou le besoin qu'ils en avoient; & à l'heure même ils se les remettoient tout degoutans sur le corps, & s'en retournoient en cet état, laissant le long du chemin la trace de l'eau qui en sortoit.

En nous promenant dans ce lieu-là, nous vîmes de quelle maniére ils brûloient leurs morts, ce qui se fait le long du Gange, avec peu de cérémonie, en couvrant les corps de paille, puis ils y mettent le feu. Nous vîmes aussi plusieurs de leurs Pagodes, où il y avoit des Idoles, pour lesquelles ils marquoient beaucoup de dévotion.

Ces Idoles étoient d'argile durcie comme de la pierre, peintes du plus beau noir, &

de figures de Diables. La plupart avoient quatre bras, & quatre mains dans leſquelles elles tenoient pluſieurs petites figures boſſuës, qui repréſentoient des Ames d'hommes, que les Idoles ſembloient ſe vouloir mettre toutes vives dans la bouche, qu'elles avoient ouverte pour les devorer.

Elles avoient auſſi des figures blanches ſous les piés, qu'elles fouloient avec mépris. Leurs aveugles adorateurs leur portoient pour ofrandes les étofes de ſoie & de coton qu'ils avoient, & leur mettoient des couronnes de fleurs ſur la tête, pour en relever encore la noirceur. Enfin ils les prioient avec des grimaces & des contorſions qui, bien-que ridicules & extravagantes, marquoient pourtant une grande ferveur; & c'eſt ce qui devroit faire honte à ceux d'entre les Chrétiens qui n'en font pas tant paroître pour le vrai Dieu, que ces malheureux en font paroître pour leurs Idodoles.

Enfin nous abordâmes à la loge d'Ougli, & comme nous y étions trop de gens, nous loüâmes une maiſon par ſemaine, où nous portâmes nos marchandiſes. Chacun prit un valet Maure, qu'on nomme un Duerri, qui nous ſervit fort-bien. Je retrouvai même celui qui m'avoit ſervi l'année précédente à Pipely.

Mais pour être encore plus libres, nous convînmes avec celui qui nous avoit loüé la maiſon, & qui étoit notre plus proche voiſin, pour aller manger chez lui. C'étoit un Métif aſſez noir, né d'un pére Portugais, & d'une Maureſque, qui ſe vantoit d'être un zèlé

Ca-

Catolique Romain. Il avoit beaucoup d'eſclaves des deux ſexes, qui devoient gagner leur vie, & le ſervir, ou lui donner une partie de leur gain. Il nous traita bien, à la maniére du païs, & ſes eſclaves ne préparoient pas mal ce qu'il nous donnoit, de-ſorte que nous n'eûmes pas ſujet de nous en plaindre.

Nous eûmes donc le plaiſir d'être libres, & d'aller nous promener quand nous voulions. Les Maures & les Benjanes nous recevoient civilement chez eux, nous préſentant toujours la betelle & l'arack, comme l'on fait par-tout aux Indes.

La paillardiſe & tous les ſales commerces ſont des choſes communes & ordinaires dans toutes les Indes; mais dans les Roïaumes d'Aracan, de Bengale, & dans quelques autres païs, c'eſt à cet égard encore pis qu'ailleurs. On y trouve des multitudes de femmes de debauche, & ce péché eſt ſi commun, tant parmi les Maures, que parmi les Idolâtres, qu'on ne le regarde nullement comme un péché.

Quelques-uns de nos Hollandois, qui trouvent la porte ouverte à la licence, ſe ſervent malheureuſement de l'ocaſion, & leurs excès ne vont pas moins loin que ceux des habitans du païs. L'afreuſe noirceur & la laideur des femmes, les vilaines & puantes onctions qu'elles ſe font, les maladies vénériennes qu'elles communiquent le plus ſouvent, tout cela ne les arrête point.

Il y en a, qui un peu moins débordez, louënt une femme, en arrivant dans un païs, tant pour les ſervir, que pour coucher avec elle,

pendant le tems qu'ils y séjournent ; & ils apellent ce marché un mariage pour un tems. Les gages qu'ils leur donnent sont de les habiller & de les entretenir de vêtemens, & de leur donner quelque somme d'argent, ou autre chose.

Mais s'il arrive au Hollandois de tromper sa Concubine, de n'observer exactement les loix du mariage, de porter quelquefois ailleurs ce qu'elle croit lui être deu, & qu'elle le découvre, il n'en est pas quitte pour moins que le poison, qu'elle ne manque pas de lui donner à l'ocasion, dans du pinang, ou de quelque autre maniére ; & elle prend si bien ses mesures, qu'il n'en ressent rien qu'après son départ, de-sorte qu'il meurt sur la route en s'en retournant, ou peu de tems après son retour. Au Roïaume d'Aracan nous trouvâmes que non-seulement le Président du comptoir, mais tous les autres Hollandois, jusqu'au moindre matelot, étoient pourvus chacun de sa Concubine.

Il y a une autre sorte de débauche, qui est l'ivrognerie, à quoi beaucoup de nos gens, sur-tout les matelots, s'adonnent aussi, jusques-là que les Maures & les Idolâtres en sont fort scandalisez. En éfet, il y en a qui s'enivrent comme des bêtes, comme de vrais pourceaux, qui se traînent dans l'ordure, qui demeurent étendus dans les ruës, où ils dorment & ronflent de toute leur force. D'autres, qui sont encore plus dangereux, se présentent ainsi devant les habitans, font mille postures, les querellent, ou se querellent entre eux, se bat-

battent, jurent, blasfèment, & expoſent la Réligion Chrétienne en dériſion à des peuples déja mal-prévenus, & qui détournent les yeux de deſſus quantité d'actions de bonté, de probité & de vertu, des autres Hollandois, pour ne les attacher que ſur ces ſujets de ſcandale & d'horreur. Il eſt certain que parmi nous, s'il y venoit des Maures, ou des Idolâtres, qu'on ſût qui ne fiſſent point de conſcience de ſemblables déréglemens, on ne ſoufriroit pourtant pas qu'ils les commiſſent publiquement, puis-que c'eſt plutôt une vie de Sauvages & de bêtes brutes, que de Chrétiens & même d'hommes.

Je vais maintenant parler des Bengalois, ſuivant la connoiſſance que j'en ai, pour les avoir vus, pour avoir lu ce qu'on en a écrit, & pour en avoir ouï parler ſur le lieu, aux gens mêmes du païs, & à d'autres têmoins oculaires.

Bengale eſt un grand & puiſſant païs, qui compoſoit autrefois un Roïaume particulier. Préſentement il eſt ſous la domination du Mogol, qui eſt le Monarque des grandes Indes. Il eſt ſitué par les vingt & un degrès, & plus, de latitude Nord. Par l'Eſt il confine aux Roïaumes d'Aracan & d'Ava; par le Nord aux provinces de Mevat, Patna & Narvat, qui font partie du même Empire; par l'Oüeſt, aux montagnes de Ratipore dont la vaſte étenduë ſépare Bengale de Guſaratte, & aux païs de l'Indoſtan, d'Orixa, & de Golconda; par le Sud, au golfe de Bengale. Le Gange le traverſe du Nord au Sud par le milieu, & c'eſt

là, ainsi qu'il a été dit, qu'Aléxandre le Grand termina ses conquêtes.

C'est un des plus beaux païs des Indes, fertile, abondant, agréable, où il semble que le Ciel ait versé toutes les bénédictions dont il comble les hommes, pour la vie temporelle. Il ne nourrit pas seulement ses habitans, il fournit des vivres à plusieurs autres païs des Indes. Le terrein est bas & fort gras. Il y a peu de montagnes, si ce n'est bien-avant dans les terres, sur ses frontiéres.

Du côté du Sud, le long des côtes de la mer, il y en a une assez grande partie qui est inculte & déserte, par la paresse & l'oisiveté des habitans, & aussi par la crainte qu'ils ont des courses de ceux d'Aracan, & des crocodiles & autres monstres, qui devorent les hommes, & qui se tiennent dans les déserts, le long des ruisseaux, des riviéres, des marais, & dans les cavernes.

La ville qui porte aussi le nom de Bengagale, semble avoir été autrefois la capitale du Roïaume, & après elle celles de Catigam & Satigam étoient les plus considérables. De notre tems c'étoit Cassamabasar, Ougli, Pipely & Bellesoor, qui étoient les plus marchandes. Presque toutes les autres villes de ce Roïaume sont ouvertes, & ne sont pas fort differentes d'un grand nombre de bourgs qu'on y voit. Il y en a qui sont défenduës par des fortereſſes telles qu'on les fait en ce païs-là, & qui ne sont pas grand' chose. Au moins nous ne jugeâmes pas que celles que nous vîmes, fussent capables de soutenir des assauts: el-

elles ne pouvoient tout-au-plus ſervir qu'à arrêter les courſes que font ſouvent des troupes d'Indiens mal-équipez d'armes.

Pipely & Belleſoor étoient des dépendances du Gouvernement d'Orixa, qui eſt auſſi ſous la domination du Mogol, de-même que les Roïaumes de Guſaratte, de Sinde, de Delli, de Patan, & les païs voiſins. Comme c'eſt Ougli & Pipely que j'ai particuliérement viſitées, j'en parlerai auſſi plus en détail que des autres places.

Ougli eſt paſſablement grande. Sa figure longue la rend agréable, parce-qu'elle eſt ſur le bord du Gange. Les ruës en ſont larges: elles ne ſont point pavées. Il y a de jolies promenades; d'aſſez beaux édifices à la mode du païs; de riches magaſins; des maiſons commodes; des boutiques d'une infinité de ſortes de marchandiſes, particuliérement de ſoies; de belles toiles, & d'autres étoſes de tous les païs des Indes. Il y a beaucoup de Marchands Maures, qui font un gros commerce.

Il y a auſſi un grand nombre d'Idolâtres, Benjanes & Gentives, qui vivent paiſiblement ſous le gouvernement des Maures. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du marché, qui ſont pour leurs cinq principales Sectes, chacune aiant le ſien. Chaque Pagode eſt au bout du quartier de ceux de la Secte pour qui il eſt deſtiné, & il a ſes Idoles particuliéres.

Tous les Marchands, ſoit de la ville ou étrangers, ſe placent du côté du Pagode de la Sec-

te dont ils ſont : ils y ont leurs boutiques, afin que ceux qui veulent acheter, aillent les y chercher, & qu'ils les préférent aux autres. Nous vîmes des hommes & des femmes, qui en paſſant entroient dans les Pagodes, & ſe proſternant devant les monſtrueuſes Idoles qui y ſont, leur faiſoient une courte priére ; puis aiant vu quel étoit le cours du marché, ou de la foire, ils ſe retiroient.

Mais il n'y avoit rien de plus magnifique que la loge des Hollandois. Elle étoit bâtie dans une grande place, à une portée de mouſquet du Gange, de-peur-que ſi elle en eût été plus proche, quelque débordement des eaux de ce fleuve ne l'eût incommodée, ou fait tomber par terre. Elle a certainement plus l'air d'un gros château que d'une loge de Marchands. Les murailles ſont hautes, & bâties de pierres, & les ouvrages dont elle eſt fortifiée, en ſont auſſi revêtus : ils ſont munis de canon, & la loge eſt entourée de foſſés pleins d'eau.

Elle eſt grande & ſpacieuſe. Il y a pluſieurs apartemens, tant pour le Directeur, que pour les autres Oficiers qui entrent dans le Conſeil, & pour tous les gens de la Compagnie. Il y a de grands magaſins bâtis de pierre, où l'on met les marchandiſes qu'on achète dans le païs, & celles que nos vaiſſeaux y portent.

Les campagnes qu'on voit autour d'Ougli, ſont fort belles & bien diverſifiées. Il y a des terres labourables, de jolies maiſons, de grands jardins, des étangs, des baſſins d'eau pour ſe baigner, d'agréables villages, & des

che-

chemins, qui ſont comme des promenades faites exprès.

Lors-que nous y étions, les Anglois y bâtiſſoient une nouvelle loge, parce-que les débordemens du Gange avoient miné peu-à-peu les murailles de la leur qui menaçoit ruïne.

Pipely, où nous avions été l'année précédente, eſt ſituée tout-de-même dans une très-belle plaine, ſur le bord d'une riviére, qui a ſi-peu de profondeur que les vaiſſeaux Hollandois ſont obligez de moüiller l'ancre à deux lieuës de la côte, où ils ſont comme en pleine mer, ſans aucun abri, & expoſez au gros tems, pendant-que les vents de Sud y regnent. Mais durant le mois de Novembre & les trois ſuivans, les vents de Nord-eſt, qui ſouflent alors, ramenant le beau tems, la rade ſe trouve fort bonne, & elle eſt propre pour les plus grands vaiſſeaux. Ceux qui ſont petits vont ancrer vers le Gange, & derriére l'iſle de Gale.

Les legers bâimens, même les yachts, peuvent auſſi, pendant le vif de l'eau, remonter & deſcendre la riviére de Pipely. Mais ils vont quelquefois toucher à des bancs qui ſont au-delà de l'embouchure de cette riviére, & ils ont bien de la peine à ſe relever. Il y avoit beaucoup de difficulté à y conduire la chaloûpe, ou le canot, ſur-tout quand la mer étoit groſſe, & que les briſans redoubloient leur force. Ils nous jettoient ſouvent hors du canal que nous ne retrouvions pas facilement, & nous étions quelquefois en danger de voir notre

tre bâtiment tourner ſens-deſſus-deſſous. Cependant nous étions alors obligez de faire ſouvent cette petite traverſée.

La ville de Pipely eſt à quatre ou cinq lieuës au-delà de l'embouchure de la riviére. Elle eſt d'une médiocre grandeur, & paſſablement peuplée; mais elle n'eſt pas murée. Les principales maiſons, les Pagodes & les autres grands édifices, ſont acompagnez de grands eſpaces, de galeries, de jardins, de quarrés de pelouſe, de vergers.

Les Maures y poſſédent les plus belles maiſons, auſſi-bien qu'à Ougli. Celles des Benjanes & des Gentives ne ſont ordinairement bâties que de bouſe de vache & d'argile mêlées enſemble, c'eſt à dire les planchers & les murailles, pour les garantir du feu: mais elles ſont couvertes de roſeaux, de bambouc & de feüilles de cocos.

Toutes ces maiſons des Idolâtres, ſont poſées ſur des monceaux d'argille, qui ſont encore plus hauts à Pipely que dans les autres lieux, à-cauſe des débordemens d'eaux qui arrivent ſouvent pendant la mouſſon des pluïes, ſi-bien que quelquefois toutes les terres en ſont inondées, & il ſe perd beaucoup de gens & de bêtail.

Cette mouſſon dure ordinairement à Bengale depuis le mois d'Avril juſques à celui de Septembre. Alors il y pleut preſque tous les jours, & les pluïes ſont ordinairement acompagnées de tempêtes. Les eaux qui viennent des hauts païs, & qui coulent dans le Gange, & dans les autres riviéres, les font tellement enfler, que

que ne pouvant être contenuës dans leurs lits, ces fleuves se debordent, & couvrent les terres, dont la rapidité des eaux emporte souvent quelque partie.

Nous avions eu à Pipely un accident plus fâcheux encore que les Anglois n'en avoient eu à Ougli, où leur loge ne faisoit que menacer ruïne. Mais ici la nôtre avoit été emportée, & il en falloit aussi rebâtir une nouvelle.

Pendant les six autres mois de l'année, le tems est fort beau à Bengale, les vents de Nord-est, qui soufflent alors, rafraichissant l'air. Il y fait même assez froid pendant les mois de Décembre, Janvier & Fèvrier, & l'on y voit tous les matins assez de broüillards. Mais en recompense, le Soleil y paroît au mois de Décembre tous les matins à six heures & demie, dans les plus courts jours, & il ne se couche qu'à cinq heures & demie du soir. Il est même clair, & il luit agréablement, donnant de très-beaux jours, qui sont pourtant suivis de nuits froides. C'est dans cette saison qu'on recuëille les grains, & la plupart des autres fruits de la terre, qu'elle produit en si grande abondance, qu'on en transporte en plusieurs autres païs.

Bellesoor est à cinq lieuës à l'Oüest de la riviére de Pipely. C'est là que terrissent la plupart des vaisseaux des Anglois, qui y ont une belle loge. Parmi les habitans il y a des Maures qui sont riches, & beaucoup de Benjanes & de Centives. Du côté des terres on voit une montagne assez haute.

La rade y est admirable, le cap de Palmeris la tenant à-couvert des vents impétueux du Sud,

Sud, & des tempêtes qu'ils excitent. Quand le tems eſt ſérein, les vaiſſeaux Anglois qui ſont à l'ancre à cette rade, & les nôtres qui ſont à celle de Pipely, ſe peuvent voir les uns les autres.

Le célébre fleuve du Gange ſépare la partie occidentale des Indes de la partie orientale, & les diviſe ainſi en deux parties. Pluſieurs Interprètes de l'Ecriture Sainte croient que c'eſt ce fleuve qui eſt apellé Piſon, qui ſortoit du Paradis terreſtre, & qui entouroit tout le païs d'Havila qui produit l'or, & qui eſt apparemment celui des Indes.

Il eſt conſtant que ce grand fleuve eſt un des plus renommés qui ſoient au monde; qu'il a été connu anciennement, de-même qu'il l'eſt aujourd'hui; & qu'il prend ſa ſource dans les montagnes qui ſont aux parties les plus Septentrionales des Indes. Quelques-uns ont écrit qu'il la prend dans le mont Caucaſe, & d'autres prétendent que ce ſoit dans les hautes montagnes de Thebet, qui ſont toutes couvertes de nége.

Van Twiſt raporte que ſelon le ſentiment d'Edoüard Terrijns, le Gange vient de la Province de Siba, où il ſort d'une roche, qui, au dire des habitans, eſt de la figure d'une tête de vache. C'eſt ce qui fait qu'ils lui attribuënt beaucoup de ſainteté.

Quoi-qu'il en ſoit, il coule du Nord, le long des montueuſes provinces de Mevat & de Nahracut, qui ſont les derniéres provinces ſeptentrionales des grandes Indes; & il court au Sud, étant groſſi dans ſa courſe par pluſieurs

ſieurs autres grandes riviéres, particuliérement par celles de Serſeli, de Sambal, de Jémini.

Cette derniére, qui a ſa ſource au-deſſus d'Agra, coule de l'Oüeſt à l'Eſt, & ſe décharge dans le Gange, proche de la ville de Halebaſſe. Après l'avoir reçuë, le Gange roulant ſes eaux vers le bas païs, ſe jette par pluſieurs grands bras dans la mer de Bengale, qui en ſa rondeur lave les rivages de Coromandel, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, de Pegu, de Siam, de Malacca.

Pendant les marées ordinaires, l'eau y monte de trois à quatre braſſes. Le fond en eſt d'argile douce & blanchâtre. Ceux qui habitent ſur ſes bords lui attribuënt tant de ſainteté, qu'ils le nomment céleſte, comme voulant dire qu'il vient du Ciel. Il y a des milliers d'Idolâtres qui y vont faire des pélerinages, s'imaginant que quand ils s'y ſont baignez, tous leurs péchés demeurent éfacez.

Si l'on y va ainſi de loin, il ne faut pas s'étonner de ce que ceux qui habitent ſur ſes bords, y vont laver juſqu'à leurs vêtemens. Ils y plongent leurs têtes, & pendant qu'ils font leurs priéres, ils s'arroſent tout le corps de ſes eaux, s'écriant ſouvent de toute leur force, & à mains jointes, O! Gange lave-moi, purifie-moi.

On y porte même les malades, & on les arroſe auſſi, ou-bien on leur met une partie du corps dans l'eau, afin-que leur ſanté ſe rétabliſſe. Que s'il en meurt quelqu'un dans cette ſorte d'opération, ou peu de tems après, on ne doute nullement de ſon ſalut. On fait

plus

plus encore, on en transporte de l'eau, pour en faire user aux malades qu'on n'y peut mener, & on ne lui attribuë pas moins de vertu que les Chrétiens Romains en attribuënt à leurs plus précieuses Réliques.

Pour les Maures, ils ne vont pas si-loin. Ils croient seulement que l'eau du Gange est fort-saine, & ils s'en servent le plus qu'ils peuvent. Il est vrai que nous la trouvions aussi fort-bonne, & qu'étant à bord, quand la marée montoit, nous en puisions de pleins tonneaux pour notre usage. Cependant il me semble que j'en ai encore bu de meilleure, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, comme à Amboine, à Dingding, & en d'autres lieux.

Au regard du gouvernement de Bengale, j'ai déja dit que ce Roïaume est sous la domination du Mogol, qui se vante de descendre du grand Tamerlan Empereur des Tartares, qui étant entré dans l'Empire de l'Indostan, avec une grosse armée, le subjugua tout-entier. Ce nom de Mogol est le titre que prend aujourdhui le Monarque des grandes Indes.

Son Empire commence aux frontiéres de celui de Perse du côté de l'Oüest, & il se termine par le Roïaume d'Aracan à l'Est, desorte que la plus grande partie en est entre le fleuve Inde & le Gange. Par le Nord il confine au mont Taurus qui sépare l'Indostan de la Tartarie, & par le Sud aux païs de Décan & de Golconda, & aux mers de Camboie & de Bengale.

Il est composé de trente-sept provinces, dont

la

la plupart ont été autrefois des Roiaumes considérables, savoir, Bengale, Gusaratte, Candahar, Cabul, Chitor, Cassemir, Pang-ab, Balochi, Delli, Candisch, Patan &c. Dans ses titres il prend la qualité de plus puissant Prince de la Terre, de grand Monarque, de dominateur de l'Univers, de très haute Majesté &c.

Agra est la ville capitale de cet Empire. La forteresse est par les trente-huit degrès de latitude Nord, au bord de la riviére de Jemini, qui se décharge dans le Gange. Les campagnes qui l'environnent, sont très agréables, & ornées d'arbres toujours verds. La ville est très grande, belle & bien peuplée de Maures, de Persans, d'Idolâtres.

Il y va tous les ans d'Amadabar & d'ailleurs, plusieurs caravanes composées d'Anglois, de Hollandois, de Maures, de Turcs, de Persans, d'Arabes & de gens d'autres nations, pour y trafiquer. Entre ces deux fameuses villes on trouve plusieurs hautes montagnes, des vallées désertes, & des lieux affreux, où habite un peuple qui se nomme les Rasbutes. Ceux-ci sont gouvernez par des Radias, ou petits Rois, & ils ne prétendent relever que d'eux, ne voulant point du-tout reconnoître le Grand Mogol.

Le Radia de Rana possédoit autrefois une forteresse bâtie sur une montagne, dont il avoit fermé toutes les avenuës avec beaucoup de soin. Ces gens-là ne manquent pas d'ataquer les caravanes, quand ils en trouvent l'ocasion, & ils la cherchent avec empresse-

ment.

ment. Leurs armes ſont de longues javelines, des fléches, des arcs. Il y en a auſſi quelques-uns qui ſavent ſe ſervir des armes à feu, & qui en ont.

Les chemins de Lahor à Agra, ſont beaucoup plus ſeurs, & en même tems plus agréables. On y voit pluſieurs jolies maiſons, & d'autres beaux édifices des Maures, avec quantité d'arbres verdoïans. Lahor eſt auſſi une ville fort conſidérable, où même les Empereurs ont autrefois tenu leur Cour. Elle eſt ſituée dans la fertile Province de Pangab, à ſoixante & dix lieuës au Nord-nord-oüeſt d'Agra. L'Empereur y va encore aſſez ſouvent paſſer l'Eté.

Le circuit d'Agra eſt de trois à quatre lieuës. Elle eſt entourée de foſſés pleins d'eau, & de fortes murailles de brique. Il y a des ponts-levis & quatre portes, dont celle qui eſt au Nord eſt fortifiée de quelques ouvrages que les Maures y ont faits. Proche de celle qui eſt à l'Oüeſt, on voit la place du marché, & le palais où la juſtice ſe rend. La troiſiéme qui eſt au Sud, tient le palais de l'Empereur fermé avec des chaînes, afin que perſonne n'y puiſſe entrer à cheval, ſi ce n'eſt le Monarque même & ſes enfans, pour leſquels ſeuls on détend les chaînes. La quatriéme eſt du côté de la riviére, où l'Empereur paroît tous les jours pour ſaluer le Soleil, & voir des combats de buffles, d'éléfans, de lions, de tigres, & de quelques autres bêtes ſauvages.

L'apartement qu'occupe ce Prince avec ſa fa-

famille, eſt celui qui eſt le plus ſuperbe de toute la fortereſſe, ainſi-qu'on peut bien ſe l'imaginer. Il y a auſſi deux tours admirables, l'une à l'apartement des femmes, l'autre à la chambre du tréſor, qui ſont couvertes de plaques d'or, & qui font un objet magnifique, quand les raïons du Soleil donnent deſſus. Les platfonds & les murailles des ſales & de beaucoup de chambres ſont tout-dorez. Le trône, qui eſt tout d'or, de perles, de diamans & d'autres pierreries, eſt le plus riche & le plus précieux de ceux des Monarques de l'Orient.

Les revenus & les tréſors de cet Empereur ſont prodigieux, & preſque incroïables. Il y a dans ſes tréſors une infinité de perles, de diamans, de toutes ſortes de pierreries, de ſtatuës admirables, de peintures, de diverſes raretés, de meubles, de vaiſſelle d'or, plats, aiguiéres, pots, coupes, taſſes, gobelets; de harnois de chevaux & d'éléfans; ſans compter les tréſors en or & en argent point fabriqué ni monnoié, & qui augmentent tous les jours par les préſens qu'on fait à ce Prince, par les tributs qu'on lui paie, & par les revenus qu'il a d'ailleurs.

Sa magnificence eſt au-deſſus de celle du Roi de Perſe. On ne le ſert qu'en vaiſſelle d'or. Adam Oléarius à écrit que Choran Schach, pére du Mogol à-préſent regnant, avoit plus de mille femmes, qui étoient gardées par ſix cents Eunuques. Encore aujourd'hui l'apartement des femmes fourmille en Reines & en Concubines, qui ſont ſervies auſſi

auſſi par des Eunuques. Les unes danſent, les autres chantent, les autres ſavent faire des tours de paſſe-paſſe, & on les inſtruit dans toutes les choſes qui peuvent divertir l'Empereur.

Lors-qu'il veut aller à la chaſſe, il y eſt ſuivi de plus de cent éléfans richement enharnachez, & de dix ou douze mille hommes, ou Courtiſans, ou gens de ſa maiſon, ſans compter les éléfans, les chameaux, les bœufs, qui ſervent à porter les bagages, ou à traîner les chariots qui en ſont auſſi chargez. Il eſt monté ſur un éléfant, du harnois duquel on auroit de la peine à décrire la beauté & la richeſſe, de-même qu'on auroit de la peine à bien faire comprendre combien l'éléfant a d'adreſſe, &, pour ainſi dire, d'intelligence.

Quelquefois il monte un beau cheval de Perſe, ou-bien il ſe fait porter dans un palanquin, ou mener dans un caroſſe fait à la maniére des Indes, qui eſt traîné par des bœufs blancs de Bengale.

Ce Monarque eſt révéré comme s'il étoit un Dieu. On ne connoît preſque point d'autre loi que ſa volonté, & ſes ordres ſont éxécutez ſans aucune réſiſtance. Sa faveur éléve ſes Courtiſans, & ſon indignation les renverſe en un ſeul moment. L'opreſſion, la tirannie, l'injuſtice, regnent à ſa Cour, & dans tout ſon Empire. Ceux qui ont mérité la mort, ou qu'il juge qui l'ont méritée, ſont percez à ſes yeux, au moindre mot qu'il dit, ou au moindre ſigne qu'il fait.

Il

Il ſe fait voir en public ordinairement trois fois le jour. Perſonne n'oſe aprocher de ſon trône, pour lui faire quelque requête, que les préſens à la main, & s'ils ne ſont pas aſſez conſidérables, on les rejette. Il diſtribuë aux Seigneurs de ſa Cour les Villes, les Provinces, les Seigneuries, les revenus, les Gouvernemens, les Commandemens, & comme tout dépend de ſa volonté, ce ſont ceux qui le flatent le plus, qui les obtiennent. Souvent même ils font tomber dans ſa diſgrace ceux qui les poſſédent.

Chaque Prince, Seigneur, Gouverneur &c. ſait combien il doit fournir de chevaux, lorſqu'il en eſt beſoin, & le nombre en eſt réglé à proportion des impôts & des amendes qu'on leur laiſſe lever, & des revenus des terres qui leur ont été laiſſées. Quand ils meurent, tous leurs biens, de quelque part qu'ils leur ſoient venus, tombent entre les mains de l'Empereur. Leurs veuves & leurs enfans n'en ont que ce qu'il plaît à ce Monarque de leur laiſſer de pure libéralité. Par ce moien il eſt maître de tout ce qu'il y a de biens dans ſes Etats, & tout ce que les particuliers en aquiérent eſt pour lui : car le peu qu'ils lui en peuvent ſouſtraire, ne va pas loin, & à quelque heure que ce ſoit, tout retourne encore dans ſes mains. C'eſt par cette voie qu'il aſſemble de ſi prodigieux tréſors, tels qu'il n'y a peut-être point de Monarque dans le monde qui en poſſéde de ſemblables.

Il parle ordinairement la langue Perſane, qui eſt eſtimée à ſa Cour comme la plus bel-

le

le, & ſa Réligion eſt le Mahométiſme. On célébre le jour de ſa naiſſance avec plus de cerémonie & d'exactitude qu'on ne ſauroit faire le jour de Fête le plus réligieuſement conſacré au ſervice de la Divinité. Une des cérémonies qui ſe pratiquent ce jour-là, eſt que le Monarque paré de précieux joïaux, ſe met dans une balance d'or, & de l'autre côté de la balance on met de l'or, de l'argent, des pierreries, des étofes, des toiles, du ris, du beurre, des herbages, juſques-à-ce qu'il y en ait auſſi peſant qu'il eſt, & que le contrepoids ſoit juſte; puis les Bramins diſtribuënt le tout aux pauvres.

Enſuite l'Empereur monte ſur ſon trône, d'où il jette à ſes Courtiſans de pleines mains de noix, d'amandes, & d'autres fruits d'or, ſi legers & ſi artiſtement travaillez, que ſi l'on en croit Thomas Rouws, un millier n'eſt que du poids de trente riſdales. Le reſte de la journée ſe paſſe en feſtins & en débauches exceſſives. On en fait de-même à l'égard du Prince deſtiné à lui ſuccéder. On le pèſe de la même maniére, le jour de ſa naiſſance, & tout ce qui a fait ſon contrepoids, eſt auſſi donné par aumône. Ce qu'il y a de plus encore, eſt qu'on lui fait de riches préſens, & l'on en fait auſſi à l'Impératrice ſa mére, ſi elle eſt vivante.

C'eſt le premier jour de l'An, que les Seigneurs font leurs plus conſidérables préſens à l'Empereur. Pour cet éfet, ils font dreſſer de ſuperbes tentes dans le palais, ſous leſquelles ils font porter les piéces rares & précieuſes qu'ils

qu'ils ont recherchées pendant toute l'année ; & ils les lui vont préſenter lors-qu'il eſt monté ſur ſon trône, qui, ce jour-là, eſt encore plus ſuperbe qu'aucun autre jour.

Les Impératrices ſont ſur des échafauts, d'où elles voient tout ce qui ſe paſſe ſans être vuës. Enſuite l'Empereur deſcend du trône pour recevoir les préſens du commun peuple. A ſon tour, il fait des largeſſes à ceux de ſes Courtiſans qui lui ſont le plus agréables : il augmente les revenus des uns ; il accorde des titres d'honneur aux autres ; il donne aux autres des charges & des emplois.

On tient que les onze plus conſidérables Provinces, fourniſſent par an cent-cinquante millions de revenus ordinaires.

Celle de Bengale, c'eſt-à-dire, tout ce Roïaume, eſt gouvernée par un Chan, ou Duc, qui eſt comme un Gouverneur général, qui a ſous lui tous les autres Gouverneurs particuliers. Ceux-ci éxercent, au nom de l'Empereur & du Gouverneur général, une puiſſance abſoluë ſur les habitans des forteresſes, des villes & des bourgs, qui ſont ſous leur juriſdiction ; & dans les ocaſions qui le requiérent, ils ſont apellez au Conſeil, où ils n'ont pourtant pas beaucoup de crédit. On ne les y apelle que par forme, & ſeulement pour dire, Oui & Amen.

Le Sultan Chaſauſa, Prince de Bengale, frére du grand Mogol à-préſent regnant, aiant été chaſſé de ſa Principauté, paſſa

dans le Roïaume d'Aracan l'an 1661. pendant-que nous y étions. On l'avoit reçu, & on lui avoit promis qu'il seroit en seureté. Mais les richesses qu'il y avoit portées, aiant tenté les gens du païs, ils l'assassinérent perfidement, ainsi-que nous l'avons ci-devant raporté.

Tous les Gouverneurs & les autres Oficiers & gens de Bengale, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, font la plus grosse figure & se donnent d'aussi grands airs qu'il leur est possible. La magnificence des Gouverneurs & des Seigneurs consiste dans le nombre des gens qui leur font la Cour, & qui les suivent ordinairement par-tout où ils vont; & dans leur train qui est fort nombreux, tant en éléfans & chevaux, qu'en cavaliers, gardes, valets de pié, esclaves, trompettes, joüeurs d'instrumens; outre les enseignes, banderoles, livrées.

Il y en a qui pour aller d'un lieu à l'autre seulement, se font porter dans de beaux palanquins, & on leur porte derriére eux, en toutes ocasions, des parasols, des sabres, du pinang des gobelets, des vaisseaux pour se laver. Les Gouverneurs sont orgueilleux, superbes & voluptueux. Ils gouvernent ainsi qu'il leur plaît, & dirigent toutes les afaires pour leur profit. Ils opriment particuliérement les Gentives, qui n'ont presque point d'autres biens que leur travail, qui est de cultiver la terre, de faire des toiles, & d'éxercer quelques autres métiers; & qui vivent misérablement, esclaves des Maures, sans as-

surance

ſurance que ce qu'ils auront ſemé ſera pour eux-mêmes ; comme en éfet on ne leur laiſſe qu'une petite portion de ce qu'ils recüeillent, les Gouverneurs prenant le reſte.

Les tributs, les impôts, les amendes, tout ſe lève pour les Gouverneurs. Mais en cette conſidération, ils ſont tenus de fournir quelques milliers ou quelques centaines de chevaux à l'Empereur, chacun ſelon la qualité de ſon Gouvernement, au premier ordre qu'ils en reçoivent. Cependant ils n'y ſont pas trop éxacts, & ils ſavent bien ſe décharger d'une partie de ce fardeau.

La Cour les change auſſi aſſez ſouvent, les révoquant, ou les envoiant en d'autres Gouvernemens. C'eſt ce qui les rend encore plus ardens à faire promtement leurs afaires au préiudice des peuples, & à en tirer toute la ſubſtance, pour s'enrichir pendant-qu'ils en ont l'ocaſion & le pouvoir. Le Gouverneur de Pipely, dont il a été ci-devant parlé, ſavoit bien mettre ces maximes en pratique, & en efet il fut bientôt changé ; car nous y en trouvâmes un autre cette derniére fois que nous y retournâmes.

L'Empereur & tous les Princes & Seigneurs de l'Indoſtan, profeſſent le Mahométiſme, ainſi-qu'il a été déja dit. Les Gouverneurs Commandans & *Coutewals* des Provinces, des Villes & des Bourgs, le profeſſent preſque tous auſſi : de-ſorte que ce ſont les Maures qui ſont les Maîtres de ce qui regarde le commerce, à Bengale comme par-tout ailleurs ; & ils travaillent avec beaucoup de zèle à l'avancement de leur Réligion.

On ſait qu'il y a quatre Sectes parmi eux, ſavoir, d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Maures ſont de celle d'Ali, puisqu'ils tiennent Haſſan & Hoſſein, ſes deux fils, pour leurs plus grands Saints, à l'honneur deſquels ils célébrent des jours de fête à leur maniére. Ils célébrent auſſi fort-ſolemnellement le premier jour de leur Année, qui commence le premier de la Lune de Mars, & cette fête dure neuf jours, qui ſe paſſent en feſtins & en débauches.

Le jour de la naiſſance de l'Empereur eſt une autre grande fête, pour laquelle on fait des dépences extraordinaires à la Cour. Il y en a auſſi une en mémoire du Sacrifice d'Abraham. On la célébre dans le mois de Juin, & l'on y fait mention d'Iſmaël. On y ſacrifie quantité de boucs, & quand les ſacrifices ſont faits, les Maures vont les manger; puis ils ſe divertiſſent à chanter, à danſer, & à pluſieurs ſortes de jeux. Ce jour-là les Perſans ſacrifient un chameau orné de roſes & d'autres fleurs, & ils accompagnent ce ſacrifice de pluſieurs poſtures étranges.

Ils ont la fête des deux Fréres fils d'Ali, qui étant allez par zèle de Réligion, avec leurs domeſtiques, vers la côte de Coromandel, y furent maſſacrez par les Gentives & par les Benjanes, le dixiême jour de la nouvelle Lune du mois de Juillet. Depuis ce tems-là les Maures de Bengale ont conſaeré ce même jour à leur honneur, pour pleurer leur mort.

Ils

Ils ſont en cette ocaſion, à-peu-près ce que les Chrétiens Romains font dans leurs proceſſions, aux jours des fêtes de leurs Saints. Ils portent en proceſſion dans les ruës, deux cercüeils, avec des trofées d'arcs, de fléches, de ſabres, de turbans, & avec beaucoup d'autres ornemens. Les Maures les ſuivent à pié, & les plus dévots chantent des cantiques funébres. Quelques-uns danſent & ſautent autour des cercüeils; d'autres eſcriment avec des épées nuës; d'autres crient de toute leur force, & font des bruits terribles; d'autres ſe font des entaillades avec des couteaux, dans la peau & dans la chair, au viſage, aux bras & ailleurs; ou-bien ils ſe la percent avec des poinçons, & on leur voit couler le ſang le long des jouës, & ſur leurs vêtemens. Il y en a qui paroiſſent ſi furieux, qu'on ne peut douter qu'ils n'aïent pris de l'opium, pour ſe mettre dans un tel état. Ils ſont eſtimez dévots à proportion de ce qu'ils marquent de fureur. Ceux en qui l'on on voit le plus, paſſent pour des Saints.

Ces proceſſions ſe font dans tous les principaux quartiers, & dans les plus belles ruës des villes. Sur le ſoir on voit dans la grande place du Maidan ou marché, des figures d'hommes de paille, ou de papier, ou d'autres choſes ainſi legéres, pour repréſenter les meurtriers de ces deux Saints. Enſuite un nombre de gens vont leur tirer des fléches, les percer en pluſieurs endroits, puis les brûler; ce qui ſe fait avec de grandes acclamations du peuple.

Cette cérémonie réveille tellement la haine des Maures, & leur inſpire une telle ardeur de vangeance, que les Gentives, les Benjanes & les autres Idolatres, ſont obligez de ſe tenir bien enfermez dans leurs maiſons. S'il y en a quelqu'un qui oſe ſeulement paroître dans la ruë, ou mettre la tête à la fenêtre, il court grand riſque d'être auſſi maſſacré, ou qu'on lui tire des fléches.

Les Perſans célébrent la fête d'Ali pendant le Ramadan, qui eſt le tems de leur carême. Les Mahométans ont auſſi parmi eux la fête de Pâques au mois de Septembre, & le vingt-cinquiéme de Novembre la fête nommée de la Confrairie, où ils ſe pardonnent tout le mal qu'ils ſe ſont réciproquement fait.

Les Moſquées de Bengale ſont fort baſſes, mais elles ſont bâties ſur des éminences, & par ce moien elles ſe trouvent plus hautes que les autres édifices. Elles ſont conſtruites de pierre & de chaux; mais le reſte des matériaux eſt fort chétif. Elles ſont quarrées par le bas, & pour la plupart plates par le haut. Les murailles n'ont ordinairement que deux toiſes de hauteur. Autour de la plupart on voit d'aſſez beaux apartemens, des ſales, des chambres. On y voit des tombes de pierre, & ſur-tout des murailles d'une blancheur extrême.

Les principales Moſquées ont ordinairement une ou deux hautes tours. Cependant je ne me ſouviens pas d'en avoir vu à Bengale; mais j'en ai vu à Ternate, à Macaſſar, à Japara, à Bantam. Les Maures y vont pendant

dant leur carême, avec des lanternes, parce-qu'il y fait fort obscur, & ils y entrent pour faire leurs priéres.

Autour de quelques-uns il y a de grands & larges fossés pleins d'eau, comme des viviers; & quand il n'y en a point, on trouve à l'entrée de grandes citernes, où les gens se lavent le visage, les mains & les piés, avant-que d'entrer. Il n'y a ni statuës, ni images, ni peintures.

Dans chaque ville il y a de petites Mosquées & une beaucoup plus grande, qui est regardée comme la principale, où personne ne manque d'aller tous les Samedis après dîner, & les jours de fête. Au-lieu de cloches il y a un homme sur le haut de la tour, qui crie de toute sa force, pour assembler le peuple, & en criant il a le visage tourné vers le Soleil.

La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient, & il y a trois ou quatre marches pour y monter. Les Docteurs, qu'on nomme en ce païs-là Mollas, s'y mettent pour faire les priéres, & pour lire quelque chose de l'Alcoran, qu'ils expliquent ensuite, faisant toujours entrer dans leurs discours les miracles que Mahomet, Ali & leurs autres Saints ont faits. Ils ne manquent pas aussi de réfuter les opinions d'Abubeker, d'Otman, & d'Homar, & de les décrier comme des héréfies.

Les revenus des Mosquées sont fort médiocres. Ce qu'il y en a d'assurez ne consiste que dans les loiers des maisons qui sont au-

tour. Le reſte provient des libéralités & des préſens qu'on fait, ou des legs teſtamentaires des gens dévots. Les Mollas ne tirent aucun ſalaire : ils n'ont que les préſens qu'on leur fait volontairement, & le logement pour eux & pour leurs familles, dans les maiſons qui ſont autour des Moſquées. Mais ils gagnent à tenir école, inſtruiſant la jeuneſſe, & lui aprenant à lire & à écrire.

Il y en a quelques-uns qui paſſent pour ſavans, tant dans leur Théologie que dans leur Philoſophie ; & d'autres qui vivent avec beaucoup d'auſtérité, ne ſe mariant jamais, & ne buvant ni vin ni aucune autre forte boiſſon. D'autres demeurent ſeuls, ſéparez du reſte du monde, & dans la ſolitude, paſſant preſque tous les jours & toutes les nuits dans la méditation & dans l'éxercice de la priére. Auſſi les dévots ont-ils beaucoup de reſpect pour eux.

Le Vendredi eſt leur jour de Sabbath, & ils le célébrent avec beaucoup de dévotion. Ils jeûnent pendant leur carême, qui eſt au mois de Ramadan, ou de Février. Ils le commencent à la nouvelle Lune, & le font durer trente jours, ne mangeant que quand le Soleil eſt couché. Mais alors il y en a qui ſe crèvent de manger, & qui y emploient la plus grande partie de la nuit. Il eſt vrai que ce ne ſont pas ceux qui marquent le plus de dévotion : car ceux-ci jeûnent fort éxactement, s'abſtenant non-ſeulement de toutes les fortes boiſſons, mais de la compagnie de leurs propres femmes.

Ils

Ils croient qu'on ne peut être ſauvé que dans leur Réligion. Ils tiennent les Chrétiens, les Juifs, les Idolâtres, pour exclus du ſalut. Ils ne voudroient pas manger des vivres qui auroient été achetez chez des Chrétiens, ou qui y auroient été aprêtez : ils ne voudroient pas même y toucher, à-moins que ce ne fût du biſcuit bien ſec, des confitures, ou d'autres choſes ſemblables.

Ils ne font de contrainte à perſonne en matiere de croiance & de Réligion. Il ſont obligez de faire leurs priéres cinq fois en vingt-quatre heures ; ſavoir à Soleil levant, à midi, après midi, à Soleil couchant, & au ſoir fort-tard. Pour les faire, ils ſe mettent la face contre terre, & ont les mains jointes. Nous ſommes quelquefois allez chez eux de bon matin, pour des afaires, & nous les avons trouvez étendus à terre ſur des tapis, ou ſur quelque autre choſe, où ils prioient fort dévotement ; de-ſorte qu'on ne peut s'empêcher de dire qu'ils font honte aux Chrétiens. En éfet quoi-que nous fuſſions entrez chez eux, ils ne ſe détournoient nullement de leurs priéres : ils continuoient à les faire avec beaucoup d'atention & de ferveur, & ils ne parloient à perſonne qu'ils ne les euſſent achevées. Mais après cela ils nous faiſoient toutes ſortes de civilités.

En éfet les Maures de Bengale ont des maniéres fort honnêtes. Ils ſont civils, amiables, & d'une douce converſation. Ils ſe moquent de la vanité, de la legéreté d'eſprit,

& des déréglemens des Hollandois. Ils ont de la gravité dans leurs actions, & dans leurs habillemens qui ne changent point de mode. Ils ont en horreur l'inceſte, l'ivrognerie, les querelles, les batteries.

Mais ils admettent la poligamie, & ſont fort adonnez à la paillardiſe, étant en général fort luxurieux, incontinens & débauchez. Ils s'abſtiennent auſſi preſque tous de boire du vin, ou d'autres fortes boiſſons, en préſence des gens; mais il y en a beaucoup, & j'en ſuis un têmoin oculaire, qui boivent à longs traits de l'arack, & d'autres telles liqueurs, ſourdement & en cachette.

Ceux qui ont du bien envoient avec beaucoup de ſoin leurs enfans aprendre à lire & à écrire, & ils leur font bien étudier l'Alcoran; puis ils leur font aprendre les autres Sciences à quoi ils les ont deſtinez, comme la Philoſophie, la Rhétorique, la Médecine, la Poëſie, l'Aſtronomie, la Phyſique, &c. Les Moſquées ſervent d'Ecoles, & les Mollas de Maîtres, ainſi-que je l'ai déja dit. Les enfans ſont aſſis tout-autour le long des murailles.

Quand il y en a qui ne font pas leur devoir, ou qui font des méchancetés, les Maîtres leur font lier les piés, & les aiant fait ainſi enlever par deux autres Ecoliers, ils leur frapent d'un roſeau la plante des piés, avec plus ou moins de force & de rigueur, ſelon le mal qu'ils ont fait. Ceux qui n'ont point de bien, ou qui n'en ont que peu, élèvent leurs enfans pour ſervir, ou pour porter les

ar-

armes, ou-bien ils leur font aprendre des métiers.

Ils fiancent leurs enfans dès l'âge de six à huit ans; mais ils ne consomment le mariage que quand il plaît aux péres & méres de le permettre, & lors-qu'ils sont parvenus à l'âge de puberté. Quand la fille promise se trouve en cet état, on la mène avec beaucoup de cérémonie au Gange, ou à une autre riviére, & à proportion de ce que les gens sont plus ou moins riches, on fait plus ou moins de dépence: on la parfume de fleurs rares, & d'autres bonnes senteurs; & l'on donne toutes les marques possible de joie de ce qu'elle est parvenuë heureusement à l'âge de concevoir des enfans.

Dans les propositions de mariage les parens marchandent beaucoup avant-que de conclure. Quand le tems de la consommation du mariage est venu, le Marié, s'il est riche, monte à cheval, pendant quelques soirées, & particuliérement la veille de la fête, son cheval étant richement ou proprement enharnaché, selon le bien qu'il a. On lui porte sur la tête un ou plusieurs parasols de papier, ou d'étofe de soie, ou de quelque autre legére étofe, & il est suivi de ses amis & de ses camarades.

Autour de ce cortége on voit un grand nombre de gens destinez à donner du divertissement, qui font de tours des passe-passe, frapent sur des bassins de cuivre, joüent des instrumens, battent la caisse, sonnent de la trompette. D'autres jettent des feux d'artifice, & en-

fin cette marche se fait avec tout ce qu'on peut imaginer de plaisir, pour la rendre plus divertissante & plus honorable.

Une foule de peuple accourt ordinairement pour voir cette cavalcade, qui se fait depuis la maison de Marié jusqu'à celle de la Mariée, en passant dans toutes les grandes ruës, & prenant le chemin le plus long, s'il le faut. Lorsqu'il est entré, toujours au son des instrumens de Musique, il va se placer sur un tapis qui est étendu pour cet éfet, & les parens y conduisent aussi la fille.

Après cela, on fait entrer un Prêtre Maure, qui tire son livre, & y lit ce qui concerne la cérémonie dont il s'agit, en présence d'un Magistrat qui s'y trouve aussi, pour servir de témoin, & rendre l'action autentique. Le Marié jure devant lui que s'il vient à répudier sa femme, il restituëra toute la dot qu'il a reçuë, & ensuite le Prêtre achève, & leur donne la bénédiction.

Le festin est ordinairement de betelle, d'arèque, & de quelques autres choses délicates: mais on n'y sert point de boissons fortes, ou l'on n'y en sert que très-peu, quelques-uns des conviez les buvant en cachette. Ce qu'ils servent le plus communément en ces occasions, & qu'ils estiment le plus, sont de petites boules rondes, d'une pâte composée de plusieurs semences aromatiques, où ils mêlent de l'opium, qui les rend gais, réjoüis, & qui ensuite les étourdit, & les fait dormir.

La Mariée est dans une chambre à part, avec ses parentes & ses amies, qui font aussi leur festin

feſtin enſemble, d'une maniére modeſte & poſée, de-ſorte que tout ſe paſſe avec beaucoup de diſcrétion. Cependant on continuë de fraper ſur les baſſins de cuivre, & de joüer des inſtrumens. Lors-que les gens ſont fort-riches, la fête continuë pluſieurs jours, qui ſe paſſent ainſi dans les divertiſſemens.

Cette deſcription que je viens de faire de la cérémonie des noces des Maures, eſt la plus ordinaire; mais il y a d'autres cérémonies qui ſont encore en uſage, & chacun en uſe diverſement, ſelon qu'il lui plaît. J'en ai déja parlé ci-devant, & le Lecteur peut ici ſe rapeller dans la mémoire ce que j'en ai dit.

Au-reſte les filles à qui par haſard, ou parce qu'il n'y a plus de lieu, ne laiſſent pas quelques marques de la perte de leur virginité, la premiére nuit de leurs noces, ſont fort déconcertées le lendemain, & fort malheureuſes ordinairement dans la ſuite. Car leur mére, ou leurs plus proches parentes, & celles du mari vont le lendemain matin en faire viſite, & ſi ces viſiteuſes ne ſont pas contentes elles ne s'en cachent pas: elles en avertiſſent le mari, elles l'aigriſſent, & ne craignent pas de l'expoſer à la riſée du monde. Mais ſi elles ont trouvé ce qu'elles cherchoient, elles le témoignent avec de grands tranſports de joie. Il eſt aiſé à croire que quand les Mariées ſavent qu'on n'aura pas lieu de vanter leur chaſteté, elles cherchent les moiens de duper, & de ſupléer par quelque adreſſe, ces marques qui ne peuvent plus naturellement venir d'elles.

Les

Les Maures font divorce & rompent leurs mariages fort legérement. Un homme peut avec la premiére femme qu'il épouſe, en prendre quatre autres, ou plus, s'il les peut nourrir. Alors il ne ſe met plus guéres en peine du premier contract qu'il a fait, parce-qu'aiant moien d'entretenir les autres, ſi la premiére ſe rend fâcheuſe, il la laiſſe.

Les femmes n'ont ordinairement pour dot que leurs vêtemens & leurs joïaux. Celles qui ſont de qualité, ont leurs Demoiſelles ſuivantes, leurs femmes de chambre, leurs eſclaves. Un homme qui veut faire divorce, n'a qu'à donner le bien qu'il a promis en épouſant, & il paſſe pour un honnête homme qui ne fait rien en cela qui ne ſoit légitime & permis.

Ceux qui ſont aſſurez que leurs femmes ont commis adultére, peuvent les tuer, & quelques-uns les fendent en deux avec leurs ſabres. Mais une femme qui ſurprend ſon mari dans le même crime, n'a que le parti de la patience à prendre. Cependant ſi elle peut prouver que ſon mari l'ait battuë, ou qu'il ne lui fourniſſe pas dequoi l'entretenir, elle peut aller ſe plaindre devant le Juge, & demander la diſſolution du mariage. Néanmoins, quoiqu'elle ait raiſon, & qu'elle obtienne ſa demande, elle ne laiſſe pas de recevoir une grande atteinte à ſa réputation. En ſe ſéparant elle emmène ſes filles avec elle, & les garçons demeurent au mari.

Ainſi la condition des femmes eſt fort malheureuſe, & elle n'eſt guéres au-deſſus de celle

le des eſclaves, quand elles ſe marient avec de mal-honnêtes gens. Mais il y en a qui trouvent des maris doux & raiſonnables, & alors elles paſſent leur vie aſſez agréablement.

L'entretien des femmes coûte beaucoup aux maris. Il faut qu'ils faſſent de la dépence en meubles, pour les proviſions du ménage qu'elles n'épargnent point, pour des gardiens qu'ils tiennent auprès d'elles, pour beaucoup d'autres choſes qu'il leur faut à la maiſon, pour leurs habillemens, pour leurs joïaux. Outre ce que les maris leur atribüent ordinairement pour tout cela, elles ont l'adreſſe d'en tirer des préſens extraordinaires, par les careſſes qu'elles leur font, & en épiant l'ocaſion où elles les voient touchez. C'eſt alors qu'elles font leurs requêtes, & ce qu'elles en tirent par cette voie, n'eſt pas la moindre des dépences qu'elles leur cauſent.

Il en eſt donc des Maures comme de la plupart des autres peuples de l'Orient, qui font divorce quand il leur plaît, & qui épouſent pluſieurs femmes, ſouvent plus qu'ils n'en peuvent entretenir. Quelques riches Marchands, & d'autres gens qui ſont riches auſſi, établiſſent leurs différentes femmes & concubines, dans les différens lieux où leurs afaires les apellent. Ainſi quand ils y vont, ils y trouvent tout prêt, leur maiſon, leur ménage, les careſſes de leurs femmes qui ne leur manquent pas, afin de les attirer, & de les engager à revenir à elles plus ſouvent.

Ils

Les maris les font garder avec beaucoup de ſoin. Pour cet éfet ils ſe ſervent de Capades, jettant ſouvent ainſi la brebis dans la gueule du loup; ou-bien ils mettent auprès d'elles des eſclaves, hommes & femmes, en qui ils croient avoir lieu de ſe confier. On les voit rarement dans les ruës; elles ſont retenuës dans leurs maiſons, & comme enfermées dans leurs chambres, juſques-là que leurs plus proches parens n'oſent leur parler, ni même ſeulement jetter la vuë ſur elles. D'un autre côté, ceux qui ſont ſurpris en voulant s'introduire auprès des femmes mariées, n'en ſont guéres quittes pour moins que la vie.

La maniére des vêtemens des Maures eſt fort modeſte. Les hommes ont de longues robes, que les Hollandois nomment des Cabaies, qui ſont faites des plus fines toiles de coton, d'étofes de ſoie, ou d'or & d'argent, & de tout ce qu'il y a de plus riche. Elles leur pendent juſqu'au-delà des genoux, & elles ſont fermées par le haut autour du cou. Elles ſont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut juſques au bas.

Sous ce premier vêtement, ils ont une veſte d'étofe de ſoie à fleurs, ou de toile de coton, qui eſt celle qui leur touche au corps, qui leur enferme les reins, & leur deſcend ſur les cuiſſes. Leurs culotes ſont extrémement longues, la plupart faites d'étofes rouges raïées, & raiſonablement larges par le haut; mais par le bas elles ſont fort étroites, & toutes froncées ſur les jambes, leur deſcen-

cendant jusqu'à la cheville du pié. Comme ils n'ont point de bas, & qu'il n'y a que la culote qui leur échaufe les jambes, tous ces plis & ces froncemens qui se font en biais, & qui tournent autour de la jambe, servent à la tenir chaudement.

Ils ont des Seripous, qui sont de grands & larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En Eté & en Hiver ils ont les piés nuds dans ces souliers, où les talons leur touchent presque à terre : car ils les portent comme en Hollande les pauvres gens portent leurs sandales, ou pantoufles, sans les attacher, afin de les pouvoir prendre promtement quand ils veulent sortir, & les laisser de-même quand ils veulent entrer dans leurs chambres, pour ne salir pas leurs belles nattes, & leurs tapis de pié, qui sont fort-propres, & même souvent magnifiques.

Ils ont la tête rase, & couverte d'un Thoock ou Turban, qui se prononce parmi eux Tulbant ou Toulbant. Il est fait comme ceux des Turcs, d'une fine toile de coton blanche, avec des raies d'or, ou de soie. Chacun fait tourner & attacher son turban autour de sa tête, & lui donner la figure qu'il faut, quoi qu'il y en ait qui ont jusqu'à trente ou quarante aunes de long, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente aunes de France.

Ils ne les ôtent point de dessus leurs têtes, soit pour saluer, ou pour faire leurs priéres, tenant pour ridicule la coutume de se découvrir la tête, & d'ôter son chapeau, ou-bien son turban. Ils ont des ceintures, qu'ils

qu'ils nomment Commerbant, la plupart de ſoie rouge avec des raies d'or & blanches, au côté droit deſquelles on voit de groſſes houpes, qui leur pendent ſur la hanche.

Auprès de cette premiere ceinture, ils en ont encore une autre, qui eſt de coton blanc, mais plus petite & rollée autour du corps; avec un beau Syimder, ou poignard, au côté gauche, mis entre cette ceinture & la cabaie, dont la poignée eſt ſouvent ornée d'or, d'agathe, de criſtal, d'ambre; & le fourreau n'eſt pas moins riche à proportion.

Lors-qu'ils ſortent, & qu'ils craignent la pluïe, ou le vent, ils prennent par-deſſus leurs habits, une écharpe d'étofe de ſoie, qu'ils ſe paſſent par-deſſus les épaules, & ils ſe la mettent autour du cou au-lieu de manteau. Ceux qui vont à la Cour ſont vêtus d'étofes preſque toutes d'or. Mais les Mollas le ſont fort-modeſtement, & tout à blanc, depuis la tête juſqu'aux piés. Les Duerris, les Gardiens & les gens de métier, marquent auſſi beaucoup de modeſtie dans leurs habillemens, & généralement tous les Maures ne changent point de mode, faiſant paroître en cela moins de legéreté que beaucoup d'autres peuples.

Les femmes & les filles des Maures, ont ordinairement un grand morceau de toile de coton fort-fine autour de leur corps, à commencer à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, aiant aſſez de largeur pour leur pendre juſques ſur les piés. Il y en a qui portent encore ſous cette toile des cal-

calçons d'étofe legére. Dans la maiſon, la plupart ſont nuës depuis la ceinture en haut, & ont les piés nuds & la tête nuë. Mais lors-qu'elles ſortent, ou qu'elles paroiſſent ſeulement devant leurs portes, elles ſe couvrent d'un habillement par le haut, & mettent encore une écharpe par-deſſus. Ces deux vêtemens étant larges, & n'étant point attachez, ni tenus ſerré par celles qui les portent, voltigent ſur leurs épaules, & l'on voit ſouvent nuë la plus grande partie de leur ſein & de leurs bras.

Celles qui ſont riches & de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or, ou à-proportion de leur bien & de leur rang, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre, ou de laque dorée, travaillée fort-artiſtement. Il y en a dont les bras en ſont entiérement garnis juſqu'au-deſſous du coude. Ces prétendus ornemens de cette ſuperbe nation, ne ſont que charger & embarraſſer celles qui les portent, & ne paroiſſent pas être une parure aux yeux des étrangers.

Il y en a auſſi qui en ont autour & au-deſſus des chevilles des piés. Elles ont encore communément des bagues d'or garnies de petites perles, paſſées dans le bas du nez, & les oreilles perçées par le bas avec des bagues tout-de-même, & d'autres précieux ornemens. Quelques-uns y ont un ou pluſieurs grands anneaux, qui ont un demi empan de diamétre, & qui leur pendent de chaque côté ſur le ſein. Elles ont au cou de riches colliers,

ou

ou quelque autre choſe de rare, & aux doigts quantité de bagues d'or.

Tous ces précieux ajuſtemens ne regardent que les femmes riches ; car celles qui leur ſont inférieures en bien, ou qui ſont pauvres, n'en ont en nombre & en qualité qu'à proportion de leur pouvoir. Cependant elles en ont preſque toutes, & ſouvent au-delà de ce que leur pouvoir s'étend. Les cheveux de celles qui ſont propres, & qui prennent ſoin de leurs perſonnes, leur pendent d'une maniére qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, afin-qu'ils leur ſiéïent mieux. Ils ſont noirs comme du jaillet, & elles ſe les nouënt en une boucle ou deux, ſur le dos.

Les femmes de conſidération qui ſortent de leurs maiſons, ou qui voiagent dans leurs palanquins, ne ſe laiſſent point voit le viſage par les étrangers. Elles ſe couvrent d'un voile de ſoie. Cependant à bien conſidérer le principe de cette mode, elle procéde bien plus de leur préſomption & de leur vanité, ou de la jalouſie de leurs maris, que d'un ſentiment de pudeur & de modeſtie : car quand elles en parlent, elles n'alléguent jamais d'autre raiſon de cet uſage, ſi ce n'eſt que c'eſt une choſe trop populaire & trop baſſe, que de faire voir ſon viſage en public à tout le monde indifféremment. Néanmoins l'expérience fait ſouvent connoître que celles qui paroiſſent les plus ſcrupuleuſes ſur ce point, ſont ordinairement aſſez mal avec leurs maris, à qui elles ont don-

donné lieu de tenir leur fidélité pour ſuſpecte.

Les maiſons des Maures ſont grandes & ſpacieuſes: les apartemens en ſont beaux, chacun aiant ſes chambres & ſa ſale. Il y en a beaucoup dont les toits ſont plats, pour y pouvoir aller au ſoir prendre l'air. Les plus riches ont de beaux jardins derriére leurs maiſons, ou en d'autres lieux peu éloignez; & l'on y voit des arbres fruitiers, des herbages, des fleurs, des plantes rares; le tout diſpoſé avec beaucoup d'ordre. On y voit auſſi d'agréables galeries, des cabinets diverſement bâtis, & d'autres de verdure.

Il y en a même où l'on trouve des étangs & des viviers, avec des endroits très-propres, pratiquez pour ſe baigner, où les hommes & les femmes de la maiſon ſe donnent tous les jours ce plaiſir. Les plus conſidérables y font ordinairement élever un tombeau en piramide, avec des ouvrages délicats d'architecture, en quoi ils font une très-grande dépence, à-moins qu'ils ne ſoient fort avares.

Les murailles des maiſons ſont de terre & d'argile mêlées enſemble, qui ſont ſéchées & comme cuites au Soleil. Elles ſont enduites de chaux mêlée avec de la bouſe de vache, qui empêche qu'il ne s'y engendre des inſectes, & par-deſſus encore d'une autre compoſition faite d'herbe, de lait, de ſucre & de gomme; ce qui les rend ſi-unies & ſi-luſtrées, qu'il n'y arien de plus propre, ni de plus agréable.

Pour

Pour les maisons du commun peuple, elles sont bâties d'argile & de paille mêlées ensemble. Elles sont basses, chétives, couvertes de roseaux, enduites de bouze de vache aux murailles, & au lieu de pavé. Il n'y a ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves, ni lits. Il n'y a point de vitres aux ouvertures des fenêtres; point de targettes, ni de verrouils, ni de crochets aux fenêtres; point de serrures au portes; & toutefois personne ne se plaint des voleurs.

Les sales & les chambres des gens riches, sont garnies de beaux tapis de Perse, & de nattes très-fines, artistement travaillées. Il y en a aussi où l'on voit de la vaisselle d'or & d'argent. Les dedans de leurs lits sont legers. Ordinairement ce sont des matelas qu'ils étendent sur des Cadels. Le mari & la femme couchent chacun à part.

Les femmes ont un apartement particulier où elles mangent ensemble, où elles couchent, & où elles tiennent le ménage. C'est une chose surprenante combien cet apartement coûte au mari, sur-tout, si c'est un homme qui tienne quelque rang: car l'entretien de trois ou quatre femmes, dont chacune a ses femmes de chambre, ses esclaves &c. ne peut pas être médiocre. Le mari fournit chaquefois une somme d'argent, qu'il ordonne être pour un certain nombre de jours, ou de semaines. Pour les autres meubles, on n'y fait pas beaucoup de dépence. Ils ne consistent qu'en des pots, des poëles, des plats, des coupes &c.

Les

Les Maures ont des siéges & des bancs pour s'asseoir ; mais ils s'asséïent plus volontiers sur des nattes fines, ou sur des alcatives de Perse étendus sur le pavé, en mettant leurs jambes en croix sous eux. Quelques-uns des plus riches Marchands de Pipely & d'Ougli, tiennent dans leurs magasins de chétifs fauteüils, pour y faire asseoir les Marchands Hollandois. Ce sont des gens d'une richesse extrême. Ils ont une prodigieuse quantité de marchandises, entre-autres d'étoses & de fines toiles de Bengale, & ils sont en peu de paroles des marchés très-considérables.

Ce qu'il y a de bon & de commode, est qu'on peut compter sur leur parole, & qu'ils sont sincéres & fidelles en ces ocasions. Lorsque nous allions les visiter, ils nous recevoient avec beaucoup de civilité & d'afection extérieure. Il en étoit venu deux de Batavia sur notre bord. L'un se nommoit Hassan, & l'autre Mahomet. Tous les deux savoient un peu de Hollandois, ce qui nous avoit donné lieu de nous entretenir souvent ensemble sur la route.

Lors-que nous fûmes à Ougli, nous allâmes fort familiérement chez eux. Ils nous parloient de toutes choses à cœur ouvert. Ils nous présentoient des confitures & de tout ce qu'ils avoient de meilleur. En mon particulier ils m'interrogeoient souvent, touchant tout ce qu'il y avoit de remarquable dans mon païs, & ils paroissoient prendre beaucoup de plaisir à me l'entendre raconter.

Je leur faisois le mieux que je pouvois, la des-

deſcription ds nos villes, de nos tours & clochers, de nos Egliſes, de nos plus beaux édifices, des Arts & des Sciences qui ont la vogue parmi nous, de notre commerce, de nos boutiques & magaſins, de nos manufactures, de nos flotes & de notre navigation, de la grandeur d'Amſterdam, de la quantité de peuple qui y eſt, des habillemens des femmes, de la longueur des jours & des nuits ſelon les ſaiſons; du froid, des gelées, des néges de l'Hiver, des traîneaux avec quoi l'on ſe promène & l'on gliſſe ſur les glaces; & c'eſt ce qui leur paroiſſoit le plus merveilleux. Ils diſoient qu'à la vérité tout ce que je leur repréſentois, méritoit bien qu'on entreprît un voiage de trois-mille ſix cents lieuës pour le voir, mais que ce qui le méritoit le plus, ce qui leur inſpiroit le plus de curioſité, étoit de voir des chevaux, des traîneaux, & des multitudes de gens, cheminer, voiager ſur les eaux glacées.

Lors-que je leur têmoignois le regret que j'avois de ſavoir que de braves gens comme eux, n'étant pas Chrétiens, périroient éternellement, ils me tenoient le même diſcours, & me têmoignoient le même regret à mon égard, me regardant comme dans le chemin de l'erreur & de la perdition.

Ces deux-là nous menoient quelquefois en viſite chez les plus riches de leur nation, & nous y étions fort-bien reçus. Ils nous faiſoient entrer dans leur plus belle ſale, ou dans leur plus belle chambre, & nous faiſoient aſſeoir ſur les nattes, ou ſur les tapis, en croiſant les jam-

jambes comme eux. Chacun de nous faiſoit de ſon mieux pour ſe tenir dans cette poſture contrainte, & ſur-tout nous tâchions de faire voir la plante de nos piés en dehors, parce-que quand on ne le fait pas, on eſt pris pour un païſan & pour un lourdaut.

Ils ne manquoient jamais de nous préſenter de la betelle & du pinang, & cela ſe faiſoit avec beaùcoup d'honnêtetés & de façons. La converſation ſe faiſoit fort-bas, avec beaucoup d'ordre, de modération, de gravité, de douceur. Auſſi quand ils parlent enſemble, ne s'emportent-ils point: ils n'élèvent jamais extraordinairement leur voix, & il ne paroît ni trop de feu dans leurs maniéres, ni trop d'agitation dans leurs perſonnes. Souvent même ils ſe parlent à l'oreille, & alors ils tiennent un bout de leur écharpe ou leur main droite devant leur bouche, de-peur de s'incommoder les uns les autres par leur haléne. Quand on ſort de leurs maiſons ils reconduiſent avec beaucoup de civilité.

Le ſalut qu'ils ſe font, lors-qu'ils ſe rencontrent, ſe nomme Salamma, & conſiſte à pancher un peu la tête, & à porter la main au-devant du turban, juſqu'à y toucher, en prononçant ce même mot de Salamma, duquel ils ſe ſervent à toutes les heures du jour, au matin, après midi, au ſoir.

Les feſtins des gens riches ſont magnifiques, & ils y dépencent de groſſes ſommes, auſſi-bien qu'en habits, en danſes, en débauches avec les femmes, & en d'autres excès & ſuperfluités. Le Maître de la maiſon s'aſſied

avec les conviés, ſur des tapis, où le Maître-d'hôtel préſente à chacun ſa portion, qui eſt de bons mèts & bien aprêtez, avec des confitures & des fruits : car ils ne ſont pas moins curieux que les Hollandois d'avoir une bonne cuiſine.

Au-lieu de pain ils mangent du ris boüilli dans de l'eau, ainſi-qu'on fait dans la plus grande partie des païs des Indes. Ce n'eſt pas qu'il ne croiſſe de très-beau froment à Bengale : cependant on n'en veut point faire de pain, l'uſage n'en acommode pas les gens de ce païs-là. Il n'y a que les Maures, qui en font faire de très fin biſcuit, dont ils mangent quelquefois.

Ils ſervent beaucoup de poules aprêtées en diverſes façons, & beaucoup de menu gibier; mais ils ne mangent point de pourceau, à-cauſe de la défence qui en eſt dans leur Loi. Ils n'ont ni nappes, ni ſerviettes. Ils ne touchent jamais les viandes de leurs doigts, & ils regardent comme une grande mal-propreté, comme une choſe mal-ſéante & ridicule, de ſe lécher les doigts.

Les femmes font leurs feſtins à part. Elles n'entrent jamais dans la ſale où ſont les hommes, & ne ſe font point voir. Il ſe fait de grandes débauches en ces ocaſions, particuliérement quand on y apelle des danſeuſes publiques, & des joüeuſes d'inſtrumens, ce qu'il eſt permis de faire ſans aucun ſcandale; quoique ce ſoient les proſtituées publiques, & qu'elles y aillent plutôt pour ſervir à la débauche, que pour divertir par leurs danſes.

Bien-

Bien-loin que ces infames créatures ſoient en ſcandale, on les regarde comme de très bons moiens établis pour empêcher que les femmes mariées ne ſoient ſollicitées à l'adultére; ce qui eſt une coutume non-ſeulement à Bengale, mais auſſi en pluſieurs autres païs des Indes. On leur accorde même de certains avantages. On leur donne des logemens, qui ſont dans un quartier particulier de chaque ville.

Les Maures, les Benjanes, & toutes ſortes de gens, de quelque nation qu'ils ſoient, les peuvent librement faire venir chez eux, pour un loier médiocre; & l'on peut, tout-de-même, les aller voir ſans crainte & ſans honte, dans leurs maiſons, & commettre le crime avec elles.

Elles ont, pour la plupart, de petites bagues d'or paſſées dans le nez & dans les oreilles: elles en ont aux doigts & au bas des bras. Il y en a peu qui ne ſoient jeunes, & aſſez jolies, ſelon ce qui paroît joli aux yeux de ces gens-là. Elles danſent aſſez agréablement & fort legérement. C'eſt ce qui fait que les Maures ne croient pas avoir bien régalé, quand ils n'ont pas donné à leur compagnie le plaiſir des danſeuſes & des joüeuſes d'inſtrumens, & en même tems l'ocaſion & la liberté de prendre avec elles celui de la débauche.

Ce qu'il y a d'étrange eſt que ces proſtituées ſont conſidérées preſque par-tout, principalement à Pipely, où elles ocupent un quartier de la ville, dont les ruës ſont fort étroites. Leurs maiſons ſont le long de ces petites ruës, &

diviſées en pluſieurs petites chambres propres pour leurs honteux commerces. Au-reſte, elles paient par ſemaine un tribut au Coutewal, qui eſt comme un Procureur Fiſcal, en vertu duquel paiement elles compoſent une Confrairie, & nulle autre femme n'eſt tolérée à exercer leur métier, que celles qui ont été admiſes dans leur odieux corps. Il en eſt même en tout le reſte comme des autres Confrairies: car ſi elles découvrent que quelque autre femme, que celles qui ſont initiées, ſe mêle de ſe proſtituer, elles lui font paier l'amende.

Les filles de ces vilaines femmes, ſont élevées par leurs méres dans le même métier qu'elles. Les garçons aprennent à faire des tours de paſſe-paſſe, à chanter, à danſer; mais le plus beau de leur métier eſt de chercher de la chalandiſe pour leur amies dans le corps des proſtituées. Les filles aprennent auſſi à chanter, car on peut bien s'imaginer que celles qui ont le plus d'agrément & d'adreſſe, ſont celles qui gagnent le plus.

Lors-que ces créatures entrent dans la ſale du feſtin, elles commencent par faire une danſe ronde; puis elles font leurs ſauts; ce qui, ſelon moi, n'eſt pas leur meilleur endroit; car autant que je puis m'y connoître, elles ne les font pas avec toute l'agilité que j'avois cru. S'il y en a quelqu'une qui plaiſe à un des conviez, il ſe lève & la mène dans une autre chambre. Après cela il revient ſe raſſeoir comme auparavant, & ſa danſeuſe recommence ſon manége, comme ſi elle n'avoit rien vu, & ſans marquer aucune honte. Il n'y a rien en

cela

cela qui ſoit parmi eux contre les règles de l'honnêteté. Pendant-que les femmes danſent les hommes de leur compagnie frapent ſur des baſſins de cuivre, & font, avec d'autres inſtrumens, un étrange concert.

Les Maures qui ſont riches entretiennent un grand tain, Gardes, Laquais, Valets, Eſclaves, Capades &c. & ſe font fort-bien ſervir non-ſeulement dans leurs maiſons, mais auſſi au-dehors, chacun tâchant de paroître, & de ſe faire conſidérer. Chaque domeſtique ſait quelle doit être ſa fonction. Les Eunuques gardent les femmes, ce qu'ils ſont obligez de faire avec la derniére exactitude, juſqu'à empêcher qu'elles ne parlent à aucun homme, ainſi-que j'en ai moi-même vu l'expérience. Car quand nous allions dans leurs maiſons, pour demander à parler aux maris, avec qui nous avions des afaires, s'il arrivoit qu'elles vinſſent nous ouvrir, elles nous laiſſoient à l'entrée de la maiſon, ſans nous répondre, & s'enfuïoient dans leurs chambres.

Il y en a qui parmi leurs domeſtiques entretiennent des coureurs, dont quelques-uns portent deux ſonnettes ſur la poitrine, afin-que le bruit les excite à courir plus vîte. Ceux qui ſont le plus agiles, font quatorze ou quinze lieuës en vingt-quatre heures. Les plus conſidérables entretiennent des coupeurs de bois, des gens pour aller querir de l'eau, des porteurs de palanquins, & d'autres gens pour divers uſages.

Quelques-uns ont des caroſſes à l'Indienne, qui ſont tirez par des bœufs: mais on ſe ſert

bien plus communément de chevaux, & de palanquins qui ſont fort commodes. Ils ſont même faits de telle maniére, qu'on peut y mettre, au-moins dans la plupart, un petit lit avec ſon pavillon, ou des rideaux qui ſe retrouſſent comme un lit d'Ange. Une longue piéce de bambouc, courbée comme il faut qu'elle le ſoit, paſſe d'un bout à l'autre de cette litiére, & ſon courbe va en baiſſant par-devant & par-derriére, de-ſorte qu'on peut aiſément porter la machine, ſans qu'elle ſe heurte.

Enfin elle eſt ſi-bien faite & ſi-bien ménagée, qu'on peut y être aſſis ou couché, y boire ou y manger, & y demeurer commodément pendant tout un voiage. On peut même y avoir avec ſoi quelques-uns de ſes amis, quelques femmes, ou concubines; mais en ce cas on prend de grands ſoins pour empêcher qu'elles ne ſoient vuës.

On emploie ſix ou huit porteurs, ſelon la longueur du voiage, ou ſelon les airs que ſe donne le Maître, pour ſe relever les uns les autres. Ils vont les piés nuds par des chemins d'une argile dure, qui devient fort gliſſante quand il pleut. Ils marchent même au-travers des épines, des buiſſons & des brouſſailles, ſans faire aucune contorſion pour le mal qu'ils ſentent quelquefois, de-peur de donner un trop grand branle au palanquin. Ordinairement il y a deux porteurs par-derriére & deux par-devant, qui ſont l'un devant l'autre.

Avec cela on voit la litiére entourée de Joüeurs d'inſtrumens, de Gardes, de Cuiſiniers,

niers, de Valets, d'Eſclaves, qui ont des tambours & des flûtes, qui portent des armes, des banderoles, des vivres, des tentes, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité du voiage.

On ſe fait porter dans les palanquins à fort-bon marché, les journées des porteurs ainſi que celles des Duerris, des ouvriers & des gens de métier, ne montant qu'à quatre ou cinq ſous par jour : encore faut-il que ceux qui ont un ſi gros ſalaire, ſurpaſſent de beaucoup les autres. Il y en a même pluſieurs qui ne gagnent que deux ſous par jour.

Les gens du commun vivent de kitſery, de catian, & de ris boüilli dans l'eau. Ils ne font pas leur cuiſine dans leurs maiſons, mais dans des cours & des places qui les joignent. Les gens de métier, tailleurs d'habits, cordonniers, tifferans, ſont peu conſidérez, & ne peuvent que rarement s'élever au-deſſus de leur condition ordinaire. Les enfans aprennent les mêmes métiers que leurs péres éxercent, & les péres les élèvent à la docilité & à la ſoumiſſion pour ceux qui ſont au-deſſus d'eux.

Les Maures en général ſont hauts & puiſſans. Il y en a qui ſont gros, mais il y en a peu qui ſoient difformes, boiteux, ou boſſus. Ils ont preſque tous la peau noire. Ils ont les cheveux noirs, mais point friſez, ni crêpus. Ceux qui ſe piquent d'être propres, ſe les font raſer tous les quinze jours, la mode étant que les gens de conſéquence aïent la tête raſe, les mouſtaches fort longues & la barbe encore plus.

Les criminels ſont jugez par les Gouverneurs, & l'éxécution de leurs Sentences eſt commiſe aux Coutewals, devant leſquels les afaires de peu de conſéquence ſe traitent auſſi. Les gens qui ont du bien, ou du crédit, ſont rarement punis en leurs perſonnes: ce n'eſt que leur bource qui patit. Ceux qui commettent de petits larcins ſont châtiez de coups de Siamboc, ou de foüet, ſur les épaules & ſur le dos. Le vol fait avec bris & rupture, & de choſes de grande valeur, ou fait ſur les grands chemins, eſt plus ſévérément puni. On condamne les coupables à être décapitez, ou fendus en deux, d'un coup de ſabre, à perdre les piés, ou les mains, ou les piés & les mains enſemble, ſelon l'éxigence du cas; à-moins que les prévenus n'aïent de groſſes ſommes d'argent pour gagner les Juges, & empêcher la condamnation.

Dans le tems que nous étions à Bengale, ce Roïaume n'avoit d'ennemis que celui d'Aracan, & les Radias des montagnes, qui ſont dans le cœur du païs, ainſi-que je l'ai déja dit, & qui ſont bons ſoldats. Il ſemble pourtant qu'on pourroit les accabler par le nombre des troupes qu'on enverroit contre eux. Mais en ce cas ils ſe retireroient d'une montagne à l'autre, par des chemins difficiles, & impraticables à ceux qui n'y ſont pas acoutumez.

Les chemins écartez, par où il faut preſque néceſſairement paſſer quand on voiage, ſont fort dangereux. On y trouve des voleurs par troupes, & il faut qu'une compagnie de voiageurs ſoit bien nombreuſe pour s'en défendre.

Les

Les armes des Maures de Bengale ſont des arcs, des fléches, de fuſils qui prennent feu avec la méche. Les cavaliers ont un arc, un carquois, des fléches, & un bouclier au cou, avec une petite pique à la main, dont ils ſe ſervent aſſez adroitement. Ils ont au côté un ſabre & un poignard, & quelques-uns ſont couvers de cottes de maille.

L'infanterie du païs eſt armée d'arcs, de fléches & de longues javelines. Les troupes ne ſe rangent point en bataille par avant-garde, arriére-garde &c. En s'aprochant de leurs ennemis ils fondent les uns ſur les autres, preſque ſans ordre, au-moins ſans être rangez en petits corps, comme ſont les bataillons &c. Auſſi ſe trouvent-ils ſouvent en confuſion, & ils en ſont plus vîte & plus aiſément défaits.

Il y en a qui mènent avec eux au combat, des éléfans qui ont de petites tours liées ſur le dos, où l'on peut loger trois ou quatre hommes armez de fléches & de javelines : il y a même quelquefois un petit pierrier. On les place au front de l'armée pour lui être comme un rempart, & pour aller porter le deſordre dans celle des ennemis.

Mais il y a un inconvénient à ſe ſervir de ces lourdes maſſes : c'eſt que ces animaux s'épouvantent aiſément à la vuë des feux d'artifice, qui ſont fort communs aux Indes, & dont on ſe ſert beaucoup à la guerre. Alors au-lieu d'aller vers les ennemis, ils tournent le dos, & ſe jettent au-milieu de leur armée: ils la renverſent & la mettent en deſordre,

ſans qu'on puiſſe les arrêter. C'eſt ce qui fait qu'on ne s'en ſert plus guéres, ſi ce n'eſt pour traîner le canon, à quoi ils ſont fort propres. Car les Maures ont auſſi du canon, quoi-qu'ils ne ſachent pas ſi-bien le manier que nos gens. Ils font encore de la poudre qui eſt moins bonne que la nôtre, & ils animent leurs gens au combat par des tambours, par des trompettes, par des cornemuſes.

Le Général de l'armée, qui ſe nomme le grand Nabab, étend beaucoup ſon camp, & lui fait occuper beaucoup de païs. Les quartiers ſont paſſablement rangez, les tentes y étant en ordre, comme le ſont les ruës dans les villes. On y trouve toutes ſortes de vivres à vendre. La tente du Roi, ou du Général, en l'abſence du Roi, eſt plus élevée que les autres, & placée au milieu du camp, avec un grand eſpace vuide tout-autour. Dans leurs guerres, ils n'en viennent guéres à une bataille générale & décifive: ils s'amuſent à piller & à ravager le païs ennemi, par les partis & les petits corps d'armée qu'ils y envoient, & ils ſe réduiſent réciproquement à demander la paix.

Lors-qu'il meurt quelqu'un parmi les Maures, on entend les femmes, les parens, les enfans, les voiſins, faire de grands cris, & cela dure trois jours; puis ils font un feſtin à l'honneur du défunt. Les parens, les amis & tous les gens de connoiſſance, aſſiſtent à l'enterrement. On lave le corps; on l'enſevelit dans une toile blanche qu'on coud, &

& où l'on met divers parfums ; & on l'emporte sur une biére qui est fort aprochante d'un Cadel.

Cependant les femmes qui sont assemblées dans la maison, font de grandes lamentations. La cerémonie des funérailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps, en marmottant quelques priéres. Ensuite huit ou dix Maures vêtus de blanc, prennent le corps, & l'aiant mis sur la biére, ils l'enlèvent & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis aussi vêtus de blanc, suivent la biére deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Ils chantent en marchant, ainsi-que quelques-uns l'ont écrit ; car pour moi ne l'aiant jamais vu ni entendu, je n'en puis pas rendre un témoignage certain.

Quand on est arrivé au lieu destiné pour la sépulture, on y trouve un petit tombeau de maçonnerie, où l'on pose le corps sur son côté droit, les piés tournez vers le Midi, & le visage vers l'Occident, & après l'avoir couvert de planches, on jette de la terre dessus pour couvrir le tout.

Ensuite tous les gens de l'assemblée vont se laver les mains, dans un lieu préparé pour cet éfet. Puis les Prêtres & tous les assistans, qui se tiennent en rond, la tête couverte, les mains jointes, & le visage tourné vers le Ciel, font une courte priére pour l'ame du défunt. Quand la priére est achevée chacun reprend son rang, & l'on suit les

parens juſqu'à la maiſon de deüil; puis on ſe retire avec un air ſérieux, ſans prendre aucun bruvage, bien-loin d'en faire débauche, ainſi-que quelques Chrétiens font, & entre-autres nos Hollandois à leur grande honte & confuſion; cette coutume de boire dans les maiſons afligées étant ridicule & tout-à-fait déraiſonable.

Les mœurs & les coutumes des Maures, que je viens de raporter, paroiſſent aſſez étranges; mais celles des Benjanes & des Gentives le ſont encore plus. Il y a quantité de ces Idolâtres non-ſeulement à Bengale, mais auſſi en pluſieurs autres païs des Indes.

Les Benjanes ſont les plus ſavans: ils ſurpaſſent tous les autres en génie, en honnêteté, en civilité, & en ſoins de couvrir leurs perſonnes de vêtemens; au-moins c'eſt-ce qui m'en a paru. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire que plus ils prétendent être ſages & éclairez, ou plus ils cherchent les moiens de le devenir, & plus ils ſont inexcuſables dans les horribles & groſſiéres idolatries qu'ils commettent.

De tous les Idolâtres de ces païs-là, il ny en a point qui aprochent plus que ceux-cí des maniéres des Maures. D'ailleurs ils ſont preſque tous dévots, modeſtes, civils, gens de probité, tendres & pitoiables, doux aux etrangers. Il y a parmi eux de très-adroits Courtiers, des Banquiers, des Joüailliers, des Ecrivains, des Arithméticiens, tous habiles chacun dans ſa profeſſion. Il y a de gros Marchands de grains, de toiles de co-

ton,

ton, d'étofes de ſoie, de toutes ſortes d'étofes & de marchandiſes de Bengale & de pluſieurs autres païs.

Il y en a qui ont de fort belles boutiques, où l'on voit quantité de diverſes étofes, de toiles fines, de gommes, de denrées pour la vie, & de drogues médecinales. Mais on n'y voit rien qui ait eu vie, ou qui ſoit procédé de ce qui a eu vie; de-ſorte qu'il n'y faut chercher ni viande, ni poiſſon.

Ils ſavent mieux l'Arithmétique que les Chrétiens, que les Maures, & que les autres Idolâtres. Il y en a qui font un gros commerce ſur mer, & quelques-uns qui ſont puiſſamment riches. Auſſi-bien que les Maures, quand ils ont du bien ils font groſſe figure, entretenant pour leur commodité des chevaux, des palanquins, des valets, des ſervantes; & ils ſe font fort-bien ſervir, particuliérement quand ils voiagent dans leur païs.

Cependant quelque puiſſans qu'ils ſoient, ils demeurent ſoumis aux Maures en toutes choſes, hormis en ce qui regarde leurs cultes réligieux. Ils leur paient de gros tributs, de-peur que les Gouverneurs ne les chargent de fauſſes accuſations, & ne prennent des prétextes de confiſquer leurs biens, pour ſe les aproprier.

Les jeunes garçons aprennent de bonne heure l'Arithmétique & à écrire; puis on les pouſſe dans le commerce. Il y a peu de gens de métier parmi eux. Il arrive rarement qu'ils abandonnent leur profeſſion,

pour en éxercer une autre, ou qu'ils changent de commerce. Ils vivent avec beaucoup de tranquillité, de ſimplicité & de modeſtie, ne recherchant ni les honneurs, ni les grandeurs, ni la pompe du monde.

Les riches Benjanes de Bengale ſont vêtus à peu-près comme les Maures : mais la plupart ne portent que des étofes blanches depuis la tête juſques aux piés. Leurs Cabaies ſont d'une fine toile de coton, & ils en ont auſſi un morceau tourné autour de leur tête en forme de turban. On les reconnoît pourtant par cet endroit, parce-que les turbans des Maures ſont plus grands que les leurs; & on les reconnoit encore à leurs culotes, qui ſont plus courtes que celles des Maures.

Les femmes & les filles, j'entens toujours les plus riches, ont de petits habillemens d'une toile de coton ſi-fine qu'elle en eſt tranſparente, qui ſont tout-lâches, & qui leur couvrent le ſein avec le haut des bras. Elles ont preſque toutes le tour du viſage bien-fait, & beaucoup d'agrément. Elles vivent en perſonnes d'honneur & raiſonables, & marchent extrémement vîte dans les ruës. Quoi-qu'elles ſoient aſſez noires, il ſemble que cela ne leur ſied pas mal.

Comme l'habillement qui leur couvre le ſein eſt tout lâche, on les voit nuës depuis le ſein juſqu'à leur ceinture, autour de laquelle elles tournent un morceau de toile blanche, aſſez grand & aſſez large pour leur deſcendre juſqu'à la cheville du pié. Les femmes

mes auſſi-bien que les filles, vont dans les ruës ſans avoir le viſage couvert. Les plus conſidérables ſe font ſouvent porter dans des palanquins.

Leurs cheveux noirs & luſtrés font une boucle ou deux ſur le derriére de leur cou, & ſont atachez d'un nœud de ruban. Elles ont des anneaux d'or paſſez dans le nez & dans les oreilles : elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pié. D'autres en ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre, d'étaim, chacune ſelon ſon pouvoir, & ſelon qu'elles aiment l'ajuſtement.

Quelques-uns des Benjanes ont de belles maiſons, de grands & commodes apartemens, & des baſſins d'eau fort propres, pour s'y baigner. Ils fiancent leurs enfans dès l'âge de quatre ans, ou au-deſſus juſqu'à dix ans, & peu de tems après ils leur laiſſent conſommer le mariage, même avant l'âge de puberté. Ainſi l'on voit parmi eux pluſieurs jeunes femmes de dix ou douze ans. Celles qui ne ſont pas mariées, ou fiancées, à cette âge-là, tombent dans le mépris, & aquiérent une mauvaiſe réputation, de quelque honnête & vertueuſe famille qu'elles ſoient iſſuës.

Pour les cérémonies des noces, elles différent beaucoup parmi eux, chaque ville ou place en aiant de particuliéres. Il y a des lieux où l'on accorde les filles à ceux qui les recherchent, pour une ſomme d'argent, ou pour quelque autre choſe. Le jour deſtiné pour le mariage, étant venu; ou même quel-

ques

ques jours auparavant, on donne des divertiſſemens aux parens & aux amis des Mariés : on chante, on jouë, on danſe : puis on fait une marche en pompe dans tous les quartiers & dans les principales ruës de la ville, ou du bourg.

Le jour de la fête, les parens & les amis s'aſſemblent, & s'aſſeïent ſur des nattes & ſur des tapis étendus ſur le carreau, auprès d'un bon feu, autour duquel on fait faire trois tours au Marié & à la Mariée ; & cependant un Bramin qui eſt là préſent, prononce entre les dents quelques mots, qui ſont comme la bénédiction du mariage, & qui lient l'Epoux & l'Epouſe enſemble. Il y a des endroits où cette union ſe fait par le moien de deux noix de cocos, l'Epoux en tenant une dans ſa main, & l'Epouſe une autre, dont ils font un échange enſemble, pendant-que le Bramin leur fait une certaine lecture. Les feſtins des noces, qui durent quelques jours, ſe font avec largeſſe, ou avec épargne, ſelon l'humeur des péres & méres des Mariés.

Quelque riches que ſoient les parensd e la fille, il eſt rare qu'elle ait d'autre dot que ſes joïaux, ſes bagues & ſes autres ornemens du nez & des oreilles, ſes vêtemens, ſon cadel, ſon lit, des pots, des poëles & d'autres vaiſſeaux. Si la femme n'a point d'enfans, le mari en peut prendre une ſeconde, ou une troiſiéme ; mais la premiére a toujours ſes priviléges & la ſupériorité. Cependant quand la choſe arrive, la réputation du mari en reçoit ordinairement quelque ateinte.

Ils ſont plus propres dans leurs ménages que tous les autres Idolâtres des Indes. Ils ne ſe ſervent ni de bancs, ni de chaiſes, ni de tables; mais ils ont des nattes fort proprement travaillées, qui ſont étenduës ſur le pavé, où elles leur ſervent à divers uſages. Ils s'aſſeïent deſſus ainſi-que les Maures, aiant les jambes en croix ſous leur corps.

Leur plus ordinaire nourriture eſt du ris, du beurre, du lait, toutes ſortes d'herbages & de fruits; car ils ne mangent rien que ait eu vie, & ne tüent jamais aucun animal, ou inſecte, non-pas même des poux, des araignées, des fourmis, des moûches; & par-conſéquent ils ne vont point à la guerre.

Les chambres & les apartemens des gens riches, ſont tendus de belles tapiſſeries, ou de nattes fines. Ils laiſſent leurs ſouliers, ainſi-que font les Maures, à l'entrée de leurs apartemens, & n'y entrent que les piés nuds. Ils oignent leurs enfans d'une mixtion d'huile, de bois de ſantal, de ſafran, de Borborri, & d'autres choſes encore, croiant que cela contribuë à leur ſanté, & quelquefois, ils les en frotent depuis la tête juſques aux piés.

Lors-que le Pére meurt, ce ſont les enfans mâles qui héritent de leurs biens, à-condition d'entretenir leur mére juſques à ſa mort, & leurs ſœurs juſques-à-ce qu'elles ſoient mariées.

Les Gentives, ſelon toutes les aparences, tirent leur origine du Roïaume de Golconda. Mais maintenant ce n'eſt pas ſeulement

dans

dans ce Roïaume qu'il s'en trouve: ils ſe ſont répandus au long & au large, à Bengale, à Surate, dans toutes les grandes Indes, à Coromandel, & en beaucoup d'autres païs. Ils ont de moins bonnes qualités que les Benjanes, & ſont auſſi moins conſidérez dans le monde. Ils ont l'ame baſſe & ſervile: ils ſont ſimples & ignorans auſſi-bien dans ce qui regarde leur propre culte réligieux, que dans ce qui concerne la vie civile.

Au-reſte ce que je dis ici à cet égard, doit être apliqué ſeulement à cette multitude de peuples qui eſt à Bengale, à Guſaratta, aux grandes Indes & en d'autres païs: car pour ceux qui ſont maîtres du gouvernement, dans quelques Roïaumes de la côte de Coromandel, il les en faut excepter. Cependant en général, les uns & les autres ſe laiſſent miſérablement ſéduire & aveugler par leurs Bramins, à la diſcrétion deſquels ils remettent entiérement le ſoin du ſalut de leurs ames, auſſi-bien que les Benjanes; & lorsqu'on leur demande par quelle raiſon ils en uſent ainſi, ſur une afaire de telle importance, ils répondent qu'ils ont reçu cette pratique de leurs Ancêtres, & qu'ils ne croient pas que tant de gens ſages, qui ont été & qui ſont encore parmi eux, puiſſent ou aïent pu ſe tromper.

Les Gentives de Bengale ſont laboureurs, ou tiſſerans, ou éxercent quelque autre métier, les plus conſidérables y vivant du travail de leurs mains. Il y en a auſſi qui font un grand né-

négoce. Entre-autres il y a parmi eux un très-grand nombre d'adroits tiſſerans, hommes & femmes : il y en a dans les villes qui y habitent pluſieurs grands quartiers : il y a des bourgs & des villages qui en ſont tout-peuplez. Les plus belles & les plus fines toiles de coton qui ſe faſſent aux Indes, viennent de-là : il en vient de très-belles étofes de ſoie, & d'autres encore, des couvertures, des courtepointes, des tapiſſeries.

C'eſt une choſe fort-divertiſſante de voir les femmes & les filles, tout-à-fait noires, tant de leur nature, qu'achevées de noircir par les ardeurs des raïons du Soleil, & preſque toutes nuës, travailler avec une adreſſe admirable à leurs métiers. C'eſt un vrai plaiſir de les voir s'agiter, lors-qu'elles s'ocupent à faire blanchir les toiles, & qu'elles accompagnent gaiement de chanſons le travail & les mouvemens de leurs mains & de leurs piés.

La plupart des hommes me paroiſſoient lâches & pareſſeux. Ils ſe faiſoient aider par leurs femmes dans le plus pénible travail, même à cultiver la terre, & à moiſſonner, à tiſtre la toile &c. & elles s'en aquittoient mieux qu'eux. Après avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur, elles alloient encore faire le ménage, & prendre ſoin de leurs enfans, pendant-que leurs maris ſe repoſoient.

J'ai vu cent fois les femmes Gentives de Bengale & de la côte de Coromandel, avoir leurs petits enfans à leur cou, ou à la mammelle, & ne laiſſer pas de travailler en même tems à la terre. On les voioit avec de grands

inſ-

inſtrumens de bois, faits exprès, qu'elles pouſſoient avec les piés, pour creuſer des rigoles, des foſſés, & de grandes foſſes, pour y faire couler l'eau qui incommodoit leurs campagnes, ou pour la conduire dans les lieux bas. D'autres s'ocupoient ſans ceſſe à égrener & à nétoier le ris ; ce qui ſe fait différemment, ſelon les différens païs. La maniére la plus commune eſt pourtant de le faire ſécher au feu, ou au Soleil ; puis on le bat avec un pilon, dans un grand mortier de bois, ou de pierre, avec beaucoup de peine ; & c'eſt là l'ouvrage des femmes, les hommes ne voulant point s'en mêler, ni leur aider comme elles leur aident aux travaux qu'ils font.

Il y a pluſieurs autres maniéres de travail, & d'autres métiers à quoi ils s'ocupent. Les uns ſont porteurs de palanquins, les autres coureurs, les autres coupeurs & fendeurs de bois, les autres vont querir de l'eau &c. Mais avec tous ces métiers ils ne laiſſent pas d'être preſque tous dans une grande pauvreté, par l'inſatiable avarice des Gouverneurs Maures, qui les ſuccent juſqu'à la moëlle, qui les traitent comme des eſclaves, & qui profitent de tout le travail qu'ils font, ne leur laiſſant qu'à-peine de quoi ſoutenir leur vie, de tout ce qu'ils gagnent, ou qu'ils recueillent.

Leurs maiſons ſont fort chétives. Les murailles, les cloiſons, tout eſt d'argile, tout eſt aſſez-mal bâti, & dans une grande ſimplicité. Les fenêtres n'ont rien qui les puiſſe tenir fermées. Les toits ſont couvers de feüilles de palmier ſauvage. Le bas plancher eſt trois

ou

ou quatre piés au-deſſus de la terte. Les murailles des chambres ſont enduites de bouſe de vache, plus encore pour les ſantifier, que pour les garantir de la vermine qui s'y engendreroit.

Ils n'ont de meubles que ce qui leur eſt abſolument néceſſaire pour la cuiſine, & pour ſe coucher. Ils vivent fort-ſobrement, même ceux qui ſont à leur aiſe : ils mangent aſſis & ſervis ſur le plancher. Leur nourriture ordinaire eſt du ris & des fruits, & ils boivent de l'eau, ſouvent du lait, quelquefois de l'arack.

Pour nappes & ſerviettes, ils ont des feüilles de figuier des Indes. Ils ne voudroient pas boire dans un vaiſſeau que nous aurions touché avec la bouche, nous regardant comme ſoüillez ; & lors-que la choſe arrive, ils aiment mieux caſſer le vaiſſeau, fût-il de la plus fine prochaine de la Chine, que de permettre que quelqu'un d'entre eux courre riſque d'y boire.

Tous les Gentives n'ont pas un même culte, ni les mêmes croiances : ils différent entre eux comme ils différent des Benjanes. Néanmoins les Eccléſiaſtiques, chez les uns & chez les autres, ſe nomment Bramins. Ces gens-là ſont dans un grand crédit, & fort reſpectez des peuples. Chacun va conſulter avec un grand empreſſement ceux qui ſont de ſa Secte.

Les Bramins des Benjanes ſont regardez comme les plus polis & les plus graves, & aparemment ils ſont auſſi les plus intelligens, non-

obſ-

obſtant les erreurs groſſiéres qu'ils enſeignent, de-même que les autres. Ils portent ſur leur peau trois ou quatre petites cordes, qui leur paſſent par-deſſus les épaules, & ils ne les quittent jamais, dans quelque état qu'ils ſe trouvent, parce-que ce ſont les marques de leur caractére.

Ils ſont nuds, preſque tous, depuis la ceinture en haut; mais ils ont un morceau de toile lié autour de la ceinture, qui pend en bas, & qui leur couvre les parties naturelles. Ceux de Bengale, quand ils veulent ſortir de leurs maiſons, prennent une grande cabaie de toile de coton, qu'ils ont ſur le corps ſans aucune façon, & ſans être atachée.

Leur tête eſt couverte d'un autre morceau de toile, qui fait quatre ou cinq tours, & couvre leurs cheveux qui ſont fort laids, & qu'ils ne coupent point. Ils les font paſſer derriére leur tête & en font une treſſe qu'ils relèvent, comme font quelques femmes de notre païs. Leurs oreilles longues & pendantes, ſont ornées de bagues d'or, & d'autres métaux ou matiéres.

Les femmes ſont ſouvent hautaines & orgueilleuſes. Elles s'oignent d'une mixtion de bois de ſantal blanc, de ris & de drogues odoriférantes. Elles ont auſſi des anneaux d'or paſſez dans le nez & dans les oreilles, des colliers, des cercles, autour des bras & des jambes; & elles ne ſont vêtuës que d'une toile tranſparente, ainſi-que les autres femmes des Indes.

Les Bramins liſent & écrivent fort-bien; ils

ils chifrent fort-vîte, & ont tous les talens néceſſaires pour perſuader le peuple, ſur le ſujet de leur extravagante Réligion. Ils ont l'inſpection ſur leurs Pagodes, & prennent ſoin de pourvoir à tout ce qu'il y faut faire. Ils ſont dans une haute eſtime aux Cours des Rois idolâtres, & l'on n'y entreprend rien ſans leur avis.

Quelques-uns ont fait le compte des diverſes Sectes d'Idolâtres qui ſont aux Indes, & ils prétendent en avoir trouvé quatre-vingts-trois. Mais il ſemble qu'elles ſe peuvent toutes ranger ſous les quatre principales que voici.

La premiére, qui ſe nomme Cenrawach, tient qu'il n'y a ni Dieu, ni paradis, ni enfer. Elle poſe que toutes choſes ſubſiſtent par elles-mêmes, que l'air couvre la terre comme un voile; & elle nie que le monde ſoit rond. Ses Bramins enſeignent que les gens de bien ſeront recompenſez d'une bonne fortune, & que les méchans en auront une mauvaiſe: que l'ame, au ſortir du corps, ſoit d'un homme ou d'une bête, paſſe dans un autre corps, qui eſt tel qu'elle a mérité de l'avoir, par la bonne ou par la mauvaiſe vie qu'elle a menée dans celui qu'elle vient de quitter.

On m'a dit & aſſuré qu'il y en a quelques-uns qui adorent tout le reſte du jour la premiére choſe qu'ils ont rencontrée au matin. Les Bramins de cette Secte vont les piés nuds & la tête nuë, avec un petit bâton blanc ou noir à la main, qui les fait reconnoître. Ils

por-

portent de petits balais, pour balier les lieux par où ils paſſent, de-peur de tuer quelque vermine. Ils regardent auſſi fort éxactement dans ce qu'ils mangent & boivent, de-crainte qu'il n'y ait quelque fourmi, quelque moûche, ou quelque autre choſe de ſemblable, à quoi ils cauſeroient la mort en l'avalant.

Il y en a même qui, par cette raiſon, ne boivent point d'eau froide, & qui ne voudroient pas manger lors-que la nuit aproche, faiſant tous leurs repas en plein jour, & avec beaucoup de précipitation. Ils ont des ſtatuës & des repréſentations des hommes qu'ils prétendent avoir autrefois vêcu parmi eux en odeur de ſainteté, les unes étant de bois, d'autres d'argile, d'autres de pierre, ou de matiéres plus legéres. Ils tiennent la nuit des lampes allumées dans leurs Pagodes. Leur carême eſt au mois d'Août, ou à-peu-près. Chacun peut être admis à la fonction de Bramin, même les femmes.

Les autres Idolâtres tiennent ceux qui ſont de cette Secte, pour impurs, ſoüillez & ſcandaleux : ils les condamnent, & ils avertiſſent tous les gens de s'en donner de garde, même de ne paſſer jamais la nuit dans leurs maiſons, de ne manger ni ne boire avec eux, parce-qu'étant Ixorettes, c'eſt à-dire Athées, ils ſont entiérement ſoüillez.

La ſeconde Secte ſe nomme Biſnau, & la plupart des Benjanes en ſont. Ils croient qu'il y a un Dieu Souverain, qui a créé & qui gouverne tout. Ils le nomment Bramma, Ram,

Ram, ou Ramo. Quelques-uns tiennent que c'eſt Viſtnum qui eſt le Dieu Souverain. Ils ſe ſont forgez mille choſes ridicules touchant ces Dieux, n'aiant qu'une connoiſſance extrémement obſcure & imparfaite de la Divinité.

Ils croient encore que Dieu a pris quelques-uns de leurs Saints pour lui aider à gouverner le monde ; & ils bâtiſſent des Pagodes à leur honneur, comme ils en bâtiſſent à Dieu même. Dans ces Pagodes on voit pluſieurs monſtrueuſes têtes de Diables, qu'ils révérent auſſi, parce-qu'ils les y ont miſes encore à l'honneur de ces Saints, & qu'ils les leur ont conſacrées.

L'immortalité de l'Ame eſt un poïnt de doctrine bien établi parmi eux : mais ils tiennent en même tems la métempſicoſe de Pitagore, croiant que les Ames paſſent d'un corps dans un autre.

C'eſt une choſe étonnante que le ſentiment de ce Philoſophe de Samos ſe ſoit ſi extraordinairement répandu en tant de païs du monde. Il y a même bien de l'aparence que c'étoit celui des Phariſiens parmi les Juifs. On tient qu'il a été emprunté des Egiptiens, & qu'il a paſſé non-ſeulement chez les Grecs & chez les Latins, mais auſſi chez les Allemans & chez les Gaulois. Cependant il n'y a point de païs où il ſe ſoit tant provigné qu'aux Indes Orientales, où il ſe maintient toujours.

Il eſt établi parmi les Japonois, les Chinois, les Siamois, & parmi pluſieurs autres

peuples de l'Orient, quoi-qu'on dise qu'à la vérité Pitagore a voiagé en Egipte, mais non-pas dans les Indes.

Ceux des Sectateurs de ce Philosofe dont il s'agit ici, & qu'on nomme la Secte de Bisnau, croient que les Ames des hommes & celles des bêtes sont immortelles, & que par la mort des corps où elles étoient, elles passent en d'autres corps, même en ceux des bêtes ou privées, ou féroces, selon le bien ou le mal qu'elles ont fait dans les corps d'où elles sortent. Ils croient même que les Ames des plus méchans peuvent être changées en Diables. Les Bramins font passer pour un témoignage inconteſtable de cette doctrine, ce qu'ils prétendent que Pitagore a dit de lui-même, savoir qu'il se souvenoit d'avoir animé plusieurs corps avant-que d'être Pitagore, comme il l'étoit alors.

Ils sont aussi tout-à-fait persuadez, de-même que les Idolâtres des autres Sectes, que quand ils voient quelqu'un qui ressemble à un homme qu'ils ont vu autrefois, & qui est mort, c'est que l'Ame de cet homme mort a passé dans celui qui est devant leurs yeux. Sur la côte de Malabar, on croioit comme un article de foi, que l'Ame du grand Samorin avoit autrefois animé le corps d'un pauvre homme qui gagnoit sa vie à laver. C'est la raison pourquoi ils ne maltraitent point les étrangers, parce-qu'ils ne savent pas si ce ce ne sont point les Ames de quelques-uns de leurs Ancêtres qui animent ces gens-là.

Mais les Ames ne sont pas éternellement

ce

ce manége. Si elles changent plusieurs fois de corps, ce n'est pourtant que jusques-à-ce qu'elles soient purgées de leurs péchés. Alors elles sont reçuës dans le Ciel. Mais si chaque fois qu'elles ont changé de corps, elles ont continué à pécher & à se soüiller, elles sont enfin confinées dans le lieu destiné pour les damnez.

Ils disent que leur faux Dieu Vistenau, a pris naissance dix fois, ou à-peu-près. Ceux dont les Ames passent dans des éléfans, dans des chameaux, dans des buffles, dans des tigres, dans des boucs, dans des ânes, dans des pourceaux, dans des caimans, dans des serpens, dans des corbeaux, dans des corneilles, sont estimez fort malheureux; entre-autres quand c'est dans ces derniéres bêtes, reptiles & oiseaux; car ils les croient proche de l'état de damnation, & sur le point de devenir Diables.

Les Ames qui passent dans les vaches, sont tenuës pour les plus saintes, pour les plus heureuses sur la terre, & pour être sur le point de passer dans le repos éternel, après leurs longs & pénibles pélérinages. Car ils croient qu'il y a au Ciel un Paradis, où seront admises les Ames qui auront mené une vie sainte, dans les diverses espéces de corps qu'elles auront animez.

De ce qui vient d'être dit il est aisé d conclure que ceux qui sont de la Secte de Bisnau, ne mangent aussi de rien qui ait eu vie, & qu'ils ne tuënt ni animaux, ni insectes, non-pas méme la vermine, ni les monstres. Il y

en a qui ſont couvers de poux, & pour s'en décharger, ils les prennent & les mettent proprement ſur un morceau d'étofe, qu'ils portent en quelque endroit. C'eſt pour eux un véritable déplaiſir quand ils voient nos gens tuer des bêtes, ou des inſectes. Lorsque ceux-ci ſortent avec leurs fuſils pour tuer des oiſeaux, on voit les Benjanes venir au-devant d'eux, & les prier inſtamment de n'aller point commettre un ſi grand mal, & d'épargner le ſang innocent.

Les parens de ceux qui aiant mené une mauvaiſe vie, viennent de mourir, ne manquent pas de porter à manger, pendant un certain tems, à des milliers de corneilles, car il y en a furieuſement en ces païs là; afinque ſi les Ames de ces parens nouvellement morts ont paſſé dans ces vilains oiſeaux, elles puiſſent trouver de la nourriture avec les autres.

Ceux de cette Secte ont auſſi leur carême. Ils ont des himnes ridicules, qu'ils chantent devant leurs Idoles, & ils y font auſſi des danſes, avec mille poſtures extravagantes. Ils font même fraper ſur des baſſins d'airain, joüer de la flûte, battre la caiſſe devant elles. Ils les ornent de fleurs & d'herbes odoriférantes.

Les plus propres ſe baignent & ſe lavent depuis la tête juſqu'aux piés, avant-que de manger. Ils ne font pas volontiers brûler du bois, ou-bien ils prennent de grandes précautions pour empêcher qu'il ne s'y trouve quelque choſe de vivant. La plus grande partie de leurs vivres ſe cuit avec de bénite bouſe de va-

vache, fort-sèche, qu'on forme en galettes, pour la faire sécher au Soleil.

Dans cette Secte, il y a des Benjanes un peu plus éclairez, de riches Marchands, des Courtiers, des Banquiers, des Facteurs, qui ne souhaiteroient ni ne consentiroient pas que leurs femmes se brûlassent avec leurs corps, lorsqu'ils seroient morts, & qui le défendroient s'ils croioient qu'elles eussent cet entêtement. Leurs pertes & leur pénitence sont encore assés grandes après la mort de leurs maris; car elles ne peuvent se remarier, quand même elles n'auroient que l'age de douze ans, & que leur premier mariage n'auroit pas encore été consommé.

Il y a aussi parmi eux des Brachmanes, qui ont les croiances des Benjanes, & qui se vantant d'être issus du sang Roïal, font beaucoup valoir leur noblesse parmi leur nation. Ceux de cette race qui se consacrent au service de leurs Idoles, étudient beaucoup, & se rendent savans. Aussi sont-ils dans une haute estime. Ils s'occupent avec beaucoup d'ardeur à instruire la jeunesse dans leur Réligion, à la former au culte qui se rend dans leurs Pagodes. Dans les afaires de conséquence on les consulte preférablement à tous autres, & dans toute leur conduite ils font paroître de la gravité & de la modestie.

Ceux qui sont de la troisiême Secte, qui s'apelle Zamarath, ne tüent aussi ni bêtes, ni insectes, & ne mangent rien qui ait eu vie; hormis le bas peuple, comme de chétifs artisans, des païsans, &c. qui souvent à cause de leur pauvreté n'y regardent pas de si-près. Il y a parmi eux beaucoup de gens de métier, tisserans, char-

pentiers, maſſons, forgerons, & beaucoup qui travaillent à la culture de la terre.

Ils croient auſſi qu'il y a un Dieu qui a créé toutes choſes, & qui les entretient. Ils nomment le Dieu Souverain Viſtnum. Après lui Ixora & Bramma ſont les principaux; puis il y en a de moindres, de qui ils content cent fables, pleines d'une infinité de niaiſeries & d'extravagances.

Ils établiſſent l'immortalité de l'Ame & la métempſicoſe, preſque de la même maniére que fait la Secte de Biſnau. Mais ils en différent en ce qu'une femme mariée ſe jette dans le feu où l'on brûle le corps de ſon mari, quand il eſt mort avant elle. Lors-que nous étions à Pipely, cette folle coutume y fut pratiquée deux fois: mais en aiant été chaque fois avertis trop tard, nous ne vîmes point ce ſpectacle, quoi-que nous euſſions une grande envie de le voir.

Cette pratique étoit bien plus commune autrefois qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. On tient qu'elle avoit été introduite par un Roi idolâtre, parce-qu'alors les femmes ne faiſoient point de façon d'empoiſonner leurs maris, pour le moindre ſujet qu'elles croioient avoir de ſe plaindre d'eux. Mais enfin ſi la choſe eſt véritable, l'idée & la mémoire en ſont comme éfacées, & cette action eſt regardée aujourd'hui parmi ceux qui l'aprouvent, comme une magnanimité & grandeur d'ame.

A Bengale & dans les autres païs où les Maures gouvernent, cette deſtruction des femmes eſt defenduë, par ordre du Mogol mê-

même. Cependant il y en a toujours quelques-unes qui poſſédées du deſir de ſe brûler toutes vives, & d'éterniſer par là leur réputation, gagnent les Gouverneurs à force de préſens, & ils leur permettent de ſatisfaire cet horrible deſir. Ils y obſervent pourtant une formalité, qui eſt de faire une legére enquête, pour ſavoir ſi les femmes ſe portent à cet acte de leur franche & pure volonté, ſans contrainte, violence, ou ſuggeſtion. Toutes celles qui ſe brûlent ainſi vives, ne le font pas d'une même maniére.

Lors-qu'un des Bramins de leur Secte meurt, ſes parens & ſes amis lui creuſent eux-mêmes un grand creux dans la terre ; ils le rempliſſent de bois odorans, & ſouvent les gens riches y mettent du froment, du ris & d'autres telles choſes, & ils arroſent le tout d'huile de noix de cocos, afin-que le feu en prenne mieux. Enſuite, après avoir mis le corps ſur le bûcher, la femme vient, & la femme aiant dit adieu à ceux qui l'ont acompagnée, elle va s'aſſeoir ſur le même bûcher, met la tête de ſon mari contre ſon ſein, la baiſe, lui fait des careſſes, & lui tient les diſcours les plus touchans, ſelon qu'elle eſt éloquente, & qu'elle ſe ſent elle-même touchée de l'état où elle ſe trouve.

Enfin elle s'oint la tête & le corps d'huile, & met elle-même le feu au bûcher. Dans un moment la flamme s'élève en l'air, & le braſier étant entretenu par l'huile, & par les autres matiéres qu'on y jette continuellement, auquel devoir les Bramins qui ſont autour, ſe donnent bien de garde de manquer,

tout eſt bientôt conſumé, & réduit en cendres.

A Bengale, une femme qui voit ſon mari expiré, ſe trouve dans de grandes agitations, ſur-tout ſi elle eſt jeune, ainſi-qu'il arrive ſouvent. D'un côté elle conſidére le mépris où elle va tomber, ſi elle n'accompagne pas ſon cher mari dans l'autre monde, juſques-là qu'elle n'a plus d'eſpérance de trouver à ſe marier; au-lieu qu'en le ſuivant elle va goûter avec lui des plaiſirs & des joies infinies. Mais d'un autre côté l'amour de la vie eſt un grand contrepoids, qui feroit pancher la balance, ſi de trop oficieux amis ne venoient pas la retenir par leurs exhortations; car ils prétendent avoir part à ſa gloire, & que ſon mari y aura part auſſi dans le Ciel.

Un des afronts qu'on fait à celles qui ne veulent pas ſe brûler, eſt qu'on leur coupe les cheveux. Cependant tout le monde n'a pas le même entêtement à cet égard. Il y en a qui détournent les femmes, au-lieu de les encourager. Il y a même des péres & méres qui ne veulent les marier qu'à condition qu'elles ne ſeront pas ſujettes à cette loi; & d'ailleurs les Maures veulent faire perdre une ſi odieuſe coutume.

Cependant lors-qu'une femme a obtenu la permiſſion de ſe brûler, on marque l'heure pour la cérémonie; on lui rend les derniéres viſites, & ſur-tout les femmes dévotes qui la vont admirer comme une Sainte, lui demandent ſa faveur envers les Dieux. On creuſe auſſi la foſſe, on la remplit, & de-plus on la couvre d'un petit toit, qui

qui eſt ſuporté par quatre piliers, & couvert de feüilles de palmier.

A l'heure marquée on emporte le corps de la maiſon, au bruit d'un nombre de femmes qui font des hurlemens terribles, & on va le mettre ſur le bûcher. La veuve le ſuit, parée de ſes plus beaux ornemens, accompagnée de quantité de gens, qui la loüent & l'encouragent, & précédée des chantres, des tambours, des timbales qu'ils nomment Gumgummes, des joüeurs de cornemuſes, de flûtes, qui marchent tous de rang, auſſi gaiement que s'ils alloient à un feſtin.

Les vieilles femmes vont frapant d'une main dans l'autre de toute leur force, & crient de-même, en loüant les vertus du défunt, & la généreuſe réſolution de ſa veuve. Mais avant-que de commencer la marche, on lui fait preſque toujours prendre une mixtion d'opium, de betelle, & d'autres drogues qui l'étourdiſſent & lui ôtent le jugement, de-ſorte qu'étant ſur le bûcher méme, elle paroît gaie, & prend congé de ſes amis en riant.

Elle ſe lave auſſi le corps avant-que d'y aller, & lors-qu'elle y eſt elle s'oint la téte d'huile. Un des Bramins qui ſont autour d'elle, eſt toujours en priéres pendant l'action, & quand le feu s'allume, tous les aſſiſtans y jettent de l'huile, & d'autres ſemblables matiéres, avec de ſi grands cris, qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir ce qui ſe paſſe, ni ſi la femme gémit ou crie elle-méme, ou ſi elle eſt promtement étoufée. Après la cérémonie, les parens prennent les enfans, & les emmènent pour les élever.

La quatriême Secte, qui eſt celle des Gioghi, Joegi, ou Gougis, fait profeſſion de reconnoître un Dieu créateur & conſervateur de toutes choſes, à qui l'on donne divers noms, parmi leſquels eſt celui de Brun. Ils tiennent que ſa gloire, ſa majeſté, ſa ſplendeur, ſont ſi grandes, qu'il n'y a point de créatures qui puiſſent les contempler & en ſoutenir l'éclat; qu'il eſt tout-puiſſant; qu'il communique au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, la lumiére & la vertu qu'elles ont; que ceux qui meurent dans cette Foi, vont à l'heure même en la préſence de Brun, qui fait paſſer leurs Ames dans de ſaintes créatures, ou que du-moins, en mourant, elles paſſent dans les corps des bêtes d'un bon naturel.

On trouve parmi ceux-ci quantité de Devins & de Sorciers, des Hermites, des Moines mandians, des Pélerins, des Miſſionaires, & d'autres ſemblables dévots. Tous ces gens-là ſont regardez par le peuple comme des perſonnages qui vivent ſaintement; & une partie de leur ſainteté conſiſte à ne manger rien qui ne ſoit boüilli ou autrement aprêté avec de la bouſe de vache, choſe la plus ſacrée qu'ils aïent. Suivant leurs Inſtituts, ils ne peuvent poſſéder en propriété ni Pagode, ni maiſon, ni habitation.

Les plus auſtéres ne ſe marient point: ils fuïent le commerce du monde, & ne voudroient pas ſeulement toucher une femme. Ils mépriſent les biens & les plaiſirs de la vie, & ne s'adonnent à aucune vaçation, Science, Art,

ou

ou métier. Ils ne travaillent point, si ce n'est à courir les chemins & les bois, où ils se tiennent le plus souvent comme des Hermites, ne mangeant que des herbes vertes & des fruits sauvages. Ils se logent aussi dans les masures des maisons ruïnées, & même dans celles qui sont les plus sales & les plus puantes.

D'autres qui surpassent encore ces derniers en sainteté, vont nuds, hormis les parties naturelles qu'ils ont couvertes; & ils paroissent ainsi dans les ruës & dans les chemins. Ils ne se font jamais raser la tête, encore moins la barbe, & ils ne la lavent ni ne la peignent jamais, non-plus que leurs longs cheveux; de-sorte qu'on leur void du poil au nez, à la bouche, aux yeux, comme à des Sauvages, & leurs vilains cheveux sont encore souvent en partie sur leur face.

Pour manger, ils vont se mettre sur un fumier, & ils y couchent aussi, ou dans les plus sales lieux qu'ils puissent trouver. Ils y passent même la plus grande partie de leurs jours. Ils se poudrent les cheveux de cendres & d'ordures, se les frotant ensuite aussi-bien que la barbe, afin que les ordures y demeurent attachées; de-sorte qu'en les voïant, on peut bien dire que c'est comme une représentation de Diables sortans d'un enfer.

Ils ne vivent que d'aumônes, non qu'ils demandent jamais rien à personne; mais les dévots leur fourniſſent assez ce qu'il leur faut. On les honore, on les careſſe, & on leur feroit sans ceſſe des festins, s'ils vouloient les accepter. Ceux même de la Secte des Benjanes les estiment, & les regardent comme des gens d'une vie éxemplaire par son austérité.

Pour

Pour achever leurs mortifications, on leur voit presque toujours tenir dans les mains ou porter sur les bras des faix d'un très-grand poids. Ceux qui sont parvenus à la derniére perfection de la pénitence, ont toujours les mains & les bras levez, soit qu'ils marchent, ou qu'ils s'arrêtent, qu'ils soient assis, ou debout, ou couchez; & ils en prennent tellement l'habitude, leurs nerfs s'étendent d'une telle maniére, qu'ensuite ils ne peuvent presque plus ni baisser ces parties de leurs corps, ni les plier. Alors il faut que les dévots prennent soin d'aller leur mettre à manger dans la bouche, & on le fait avec tant d'empressement, qu'ils ne soufrent jamais à cet égard: tant est ardent le zèle de ces misérables Idolâtres.

D'autres qui fuïent le commerce des hommes, se tiennent assis dans les chemins, pour recevoir ce qu'on leur veut donner: mais ils ne parlent jamais, n'estimant personne digne de parler avec eux. On ne peut pas comprendre comment ces gens-là peuvent demeurer ainsi continuellement à l'air, jour & nuit, exposez aux pluïes, aux grêles, aux orages, au chaud, au froid, à la faim, à la soif, aux douleurs, aux maladies, jusques-à-ce qu'ils aïent fini leurs jours. Cependant ils suportent tout cela patiemment, au-moins à l'extérieur, & sans qu'aucun de ceux qui les abordent, entende jamais de plaintes ni de murmures, ou leur voie faire le moindre geste qui marque de l'impatience.

Quelques-uns pourtant se retirent doucement sur les seüils des portes des Pagodes, dans

des

des cavernes, ou dans des hemitages. D'autres soufrent que quelques dévots aillent bâtir sur eux un petit toit, ouvert des quatre côtés, & suporté par quatre piliers, ou plus. Ils n'ont ni femmes, ni ménages, ni enfans, & n'aspirent qu'à être aux autres en éxemple de détachement du monde, & de chasteté.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire est qu'ils s'oignent & se frotent tout le corps des plus vilaines ordures. Pour oindre leurs cheveux, il y en a qui ont une mixtion insuportable, de santal, de safran, de bouse de vache, & d'autres choses; & quand ils les en ont oints, ils les poudrent de cendre. Nous rencontrions tous les jours de semblables objets à Pipely, à Ougli, & en d'autres lieux de Bengale, & d'abord nous avions de la peine à croire que ce fussent des hommes. Nous regardions si ce n'étoit point des spectres qui fussent venus sur la terre pour éfraïer le monde.

Quelques-uns avoient un petit bâton à la main. Leurs corps, quoi-que naturellement noirs, étoient devenus gris & roussâtres, à cause des cendres & des ordures sur quoi ils s'étoient roulez. Leurs moustaches & la barbe de leur menton se joignoient en telle sorte, qu'on ne leur voioit point la bouche: leurs cheveux roides de crasse & d'ordure, pendoient droits comme des chandelles.

Il y en avoit qui nous paroissoient jeunes & robustes. On les voioit sans cesse aller de maison en maison: car encore qu'ils fassent profession de ne demander rien, ils ne laissent pas de visiter souvent les dévots de leur Secte, qui les reçoi-

vent avec autant de joie que ſi la bénédiction entroit chez eux. Mais les plus hardis ſe trouvant ainſi en ſecret avec leurs amis, demandent fort-bien les choſes dont ils ont envie. Les pauvres leur mettent ſouvent leurs enfans entre les mains, afin qu'étant éxercez à la patience & aux ſoufrances, ils ſoient capables d'embraſſer un genre de vie ſi eſtimé parmi eux, au-cas qu'ils ne puiſſent ſubſiſter par d'autres voies.

Au-reſte ceux qui pratiquent toutes ces auſtérités, ne ſont pas les Savans de la Secte des Gougis, ou plutôt il n'y a preſque point de Savans dans cette Secte, qui n'eſt compoſée que de la populace. Ce ne ſont que des ignorans, des gens groſſiers, ſans génie, qui ſe laiſſent entêter par l'éxemple, & qui préférent les incommodités dont leur oiſiveté eſt acompagnée, à celles que leur cauſeroit le travail qu'il faudroit qu'ils ſoutinſſent pour gagner leur vie.

Quelquefois ils s'aſſemblent par troupes, & vont ainſi, comme par eſcadrons, d'une place à l'autre, ſe choiſiſſant aſſez ſouvent un Chef, qui n'a pas meilleure mine que ſes ſoldats, & à qui ils rendent de grands reſpects. Ses paroles ſont écoutées comme des oracles, & on ne reçoit dans une pareille Confrairie ceux qui ſont d'une autre Secte, qu'après avoir fait un long noviciat, qui conſiſte particuliérement à ne ſe nourrir que de bouſe de vache, ou du moins à n'y mêler que bien peu d'autres alimens.

C'eſt une choſe prodigieuſe que de voir juſ-

qu'où

qu'où va leur entêtement au ſujet de la ſainteté de ce vilain excrément de bêtes. Ils ſont perſuadez qu'il a la vertu de purifier les pécheurs, d'éfacer leurs crimes, & ils ne font aucune pénitence où il n'entre. Lors-que ces Novices en ont aſſez vêcu, pour en avoir été ſantifiez, on les paſſe Profez, avec des cérémonies auſſi ridicules que l'a été leur noviciat.

Ceux qui ſe ſont ſoüillez par la gourmandiſe, par l'ivrognerie, par la paillardiſe, ou en quelque autre maniére, font pénitence en mêlant de la bouſe avec leurs autres alimens: ce qui dure autant de tems qu'on juge qu'il en faut, ſelon la qualité de l'ofenſe. Quand ils parlent des Vaches, ils ne s'en tiennent pas ſeulement à leur attribuer de la ſainteté, ils diſent qu'elles ſont le ſoutien de l'Univers.

Enfin quoi-que preſque toute la Secte des Gougis, mais particuliérement ſes dévots, ne ſoient que des miſérables, la raclure & la balieure du monde, néanmoins ils ſont vantez & reſpectez parmi toutes les nations idolâtres des Indes, à cauſe de l'auſtérité de leur vie, quelque extravagante qu'elle ſoit. Leurs mortifications, les mépris qu'ils font du monde, de ſes commodités, de ſes vanités, paroît quelque choſe de ſi beau & de ſi ſaint, qu'il attire l'admiration de ces peuples aveugles, qui ne connoiſſent nullement en quoi conſiſte la véritable ſainteté.

Lors-que nous allions viſiter leurs Pagodes, avec les Idoles & les têtes de monſtres qui

ſont

ſont dedans, je veux dire à Bengale, nous ne manquions jamais d'y trouver quelqu'un qui marmotoit quelque priére, avec des geſtes extraordinaires. Quelques-uns même y paſſoient le jour & la nuit par pénitence, & y faiſoient comme des ſtations & des Priéres de quarante heures, avec bien plus d'éxactitude que celles qui ſe font ſouvent dans l'Egliſe Romaine.

La plus grande partie de ces Pagodes, au-moins de ceux que nous avons vus, étoient obſcurs, & inſpiroient de l'horreur quand on y entroit. Ils étoient bâtis d'argile, ou de pierre, ou de bois, & ne recevoient point de lumiére que par la porte. Il y en avoit qui étoient aſſez grands, & qui avoient par-dehors une ou deux galeries ſoutenuës par des piliers.

Il y en avoit d'autres qui étoient fort petits, & quarrez, à-peu-près comme des chapelles. Quelques-uns étoient accompagnez de petites tours en piramide, ou s'il n'y en avoit point, ils étoient-au-moins plus élevez que les autres maiſons. Il nous paroiſſoit auſſi qu'on avoit plus de dévotion pour certains Pagodes que pour d'autres, à-proportion de la dignité qu'on attribuoit aux Idoles qui y étoient renfermées. Mais les murailles, le pavé, les toits de tous ces réligieux édifices, des grands comme de petits, tout étoit enduit de bouſe de vache, d'une maniére où il y avoit aſſez d'art.

Dans la plupart des Pagodes on voioit des lampes ardentes, qui brûloient jour & nuit devant les Idoles. Les Gougis permettent volontiers qu'on viſite ces édifices, & tout ce qui eſt dedans, qu'on voie quel eſt leur culte & tout ce qu'ils font; mais ils ne ſoufriroient pas patiem-

ment qu'on en fit quelque dérision. Rien au monde ne les irrite davantage, que de voir qu'on se moque à leurs yeux des choses qu'ils tiennent pour sacrées.

Les Bramins disent que leurs Idoles ont été de grands Saints qui ont vécu dans le monde, & qui par leurs mérites & leurs bonnes œuvres, ont été trouvez dignes d'être élevez dans le Ciel. Ils les regardent comme leurs Avocats & leurs intercesseurs auprès du Dieu Souverain, qu'ils nomment Ram, ou Visnum, dont ils font des représentations aussi afreuses que celles qu'ils font de leurs Saints.

Presque toutes leurs figures sont des têtes de monstres horribles, faites d'argile durcie, & cuite comme de la brique. Elles sont peintes de noir, dorées en plusieurs endroits, & représentent fort-bien les Diables; car on ne sauroit les représenter plus épouvantables que le sont ces Idoles. La plupart ont quatre bras & quatre mains qui tiennent d'autres petites figures, par où l'on prétend désigner les Ames des hommes, que ces Monstres qui paroissent en fureur, veulent dévorer. Quelques-unes avoient sous leurs piés des figures blanches, qu'elles sembloient fouler par mépris.

Celles qui sembloient vouloir dévorer, représentoient Visnum. Celles qui fouloient aux piés les Blancs, représentoient Ixora; & les autres représentoient Bramma, qui sont les trois principales Divinités que les Indiens idolâtres adorent. Les Bramines ont un livre qui concerne leur Réligion, qu'ils apellent Vedam, où sont contenuës toutes les fables & les extravagances qu'ils atribüent à ces Dieux. Ils

Ils repréſentent Ixora ou Mahadeuw, d'une grandeur démeſurée, quoi-que d'ailleurs les repréſentations qu'ils en font ſoient différentes, ſelon la différence des lieux ; mais partout on le voit exceſſivement grand, & il a auſſi par-tout une tête & un viſage d'homme. On lui donne trois yeux, dont il en a un au milieu du front, pour marquer qu'il voit tout. Il a ſeize bras & ſeize mains, avec quoi il ſaiſit de toutes parts toutes les choſes qu'on peut s'imaginer qui ſont au monde. On lui met autour du cou des colliers de roſes & d'autres fleurs. Il porte une quantité de ſerpens dans ſon ſein : il eſt vêtu d'une peau de tigre, & il a encore par-deſſus un manteau de peau d'éléfant. Son énorme grandeur ſurprend, quoi-qu'il ſoit aſſis : ce ſeroit bien autre choſe s'il étoit debout.

Les diſciples d'Ixora tiennent que Viſtnum & Bramma, les deux autres Dieux Souverains de ces Idolâtres, doivent s'abaiſſer devant lui, à-cauſe de ſon admirable grandeur, qui, lorsqu'on veut la meſurer, ſe trouve n'avoir point de fin, & s'étendre, du côté de la tête, au-delà de l'air & des nuages, & du côté des piés, ſi avant dans la terre, qu'on n'y peut atteindre.

On fait Ixora blanc, & il eſt fort-bien doré en divers endroits. Ses adorateurs tiennent qu'il eſt corporel, de-même que le ſont tous les autres Dieux & Déeſſes de ces Idolâtres. Ils nomment Parameſceri la femme qu'ils lui donnent, & diſent qu'il l'aime extrémement : qu'il ſe mêle ſouvent avec elle : qu'el-

qu'elle a conçu & engendré de lui trois nouveaux Dieux & une Déeſſe ; & ils ſont à ce ſujet mille contes puériles, extravagans & odieux.

Leur premier fils ſe nomme Quenavadi : il s'eſt chargé de la direction de la fameuſe mer de Sucre. Il a la tête, les dents & la gueule comme un éléfant. Il a quatre mains, mais tout le reſte de ſon corps eſt de la figure d'un homme.

Leur ſecond fils ſe nomme Siri Hanuman. C'eſt ce merveilleux Singe qui eſt fêté, honoré, adoré, avec un zèle extraordinaire, non-ſeulement dans les Indes, & ſurtout dans l'iſle de Ceilon, mais encore au Japon & à la Chine. On lui bâtit des Pagodes dans tous ces païs-là, & l'on fait de lui un million de légendes terribles.

Leur troiſiême fils, qui ſe nomme Superbennia, eſt repréſenté avec ſix viſages & douze mains.

Enfin leur fille ſe nomme la Déeſſe Patragali. Il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne ſoit belle, puis-qu'elle eſt repréſentée avec huit viſages & ſeize mains. Deux grandes dents d'éléfant ſont les bijoux qui pendent à ſes oreilles. On la fait habiter dans le Roïaume de Cranganor, où pluſieurs dévots vont en pélérinage, pour lui faire leurs dévotions.

On place le paradis d'Ixora ſur une haute montagne, où il y a quantité de roſes & de toutes ſortes de fleurs, de beaux arbres, divers oiſeaux qui chantent mélodieuſement, &

au

au pié de laquelle on voit des étangs, des viviers, & d'autres belles eaux claires. Les bien-heureux habitent le long de cette montagne, & y joüiſſent de joies & de plaiſirs qui ne ſe peuvent exprimer, loüant Dieu ſans ceſſe, ne ſentant jamais aucune ateinte de triſteſſe ou de douleur, n'étant plus ſujets à aucun fâcheux accident.

Viſtnum, une autre de leurs principales Divinités, eſt repréſenté tout noir, & en diverſes maniéres, parce-qu'on prétend qu'il eſt ruſé, ſubtil & ingénieux que, pour faire ſes tours d'adreſſe il s'eſt pluſieurs fois revêtu de diverſes figures, & qu'il en change encore ſouvent.

Pour chercher dans le fond de la terre le bout des piés d'Ixora, Viſtnum revêtit le corps d'un ſanglier, afin de foüiller mieux avec ſon groüin. C'eſt par cette raiſon que quelques-uns de ſes adorateurs le peignent avec un groüin & de grandes dents afreuſes. On le repréſente encore comme un demi-homme & demi-lion, comme une tortuë, & ſous pluſieurs autres figures, les unes ridicules les autres horribles.

Mais il y en a beaucoup qui le mettent dans leurs Pagodes ſous la forme d'un Bramine, comme on tient qu'en éfet il en a été un, qu'il nâquit fort pauvre, qu'il vêcut dans le meme état, & qu'il fit divers miracles. D'un autre côté, on le repréſente comme un beau jeune homme, avec une ſeule tête, mais avec quatre mains. On le fait auſſi habiter dans la mer de Sucre, où ſans

ceſſe

ceſſe careſſé de deux belles femmes, il régit l'Univers en dormant.

Bramma, un autre des Dieux ſuprêmes, eſt regardé comme celui qui a crée le monde, & qui l'entretient. Les figures que les Idolâtres en font, ſont auſſi d'argile, ou d'autres ſemblables matiéres. On lui fait quatre têtes & une multitude de viſages. On tient qu'il a déterminé le tems que chaque homme doit vivre ſur la terre, & que jamais la vie d'aucun homme ne paſſe les bornes qu'il lui a preſcrites : que c'eſt lui qui diſtribuë les biens & les maux, les bénédictions & les infortunes. Enfin il eſt l'auteur de tout ce qui arrive au genre humain. Il a ſous lui d'autres Divinités ſubalternes, qu'il emploie dans la direction des afaires d'ici bas.

Les Idolâtres des Indes adorent pluſieurs autres Dieux, qui ſont regardez comme des Dieux ſuprêmes dans quelques-uns de ces païs-là. Ram ou Ramo eſt honoré par les plus habiles d'entre les Benjanes, & ſervi avec beaucoup de dévotion, parce-qu'il a fait des miracles extraordinaires pour recouvrer ſa femme nommée Sitha, qui lui avoit été enlevée; au ſujet de quoi ils content les plus plaiſantes & les plus folles rèveries qui puiſſent jamais tomber dans l'eſprit, & qui ont été rapportées par aſſez d'Ecrivains de notre nation.

Il y en a auſſi qui ont parlé du culte qui ſe rend à l'Idole Kiſna, à Raüan, à Camdaga, à la Vache Blanche d'Abondance, à la Déeſſe Droupeti, & à Derſiende : car

car il y a des Dieux de l'un & de l'autre ſexe. Les Indiens, à l'exemple des anciens Hébreux, qui avoient leur Baal-Phegor, ont Quivelinga, qui préſide à la propagation du genre humain, & au commerce charnel des hommes avec les femmes; & ils le repréſentent par le congrès de parties qui ſervent à la génération dans les deux ſexes.

Ils croient qu'il y a des Diables, & ils leur donnent divers noms. Ils enſeignent que ce ſont des hommes qui aiant mené une méchanté vie ſur la terre, ont été rejettez de Dieu, & renvoiez au monde pour y ſoufrir toutes ſortes de miſéres, & y être toujours errans.

Dans le culte que les Bramins & leurs dévots rendent à ces Divinités, ils pratiquent de leur faire des ofrandes de diverſes choſes, comme de la ſoie de Bengale, du coton, du ris, des couronnes de fleurs &c. & ils accompagnent ces ofrandes de mille étranges poſtures. Nous ne pouvions les voir dans ces funeſtes & ridicules éxercices, ſans en être émus de compaſſion, & ſaiſis de déplaiſir. Il y en avoit qui mettoient du froment, de l'huile, du lait, aux piés des Idoles, pour en obtenir les bénédictions & les faveurs qu'ils leur demandoient.

Nous n'avons jamais vu qu'ils aïent fait des ſacrifices, ni répandu du ſang, en l'honneur de leurs Dieux. Car de-même qu'ils ne mangent rien qui ait eu vie, les Sectateurs de Pitagore ont auſſi en horreur les ſacrifices ſanglans.

Les

Les ofrandes tournent au profit des Bramins, qui les conſument eux-mêmes ; ou-bien ils les diſtribüent par aumône aux pauvres Gougis, ou aux dévots qui viſitent les Pagodes, & qui mangent les vivres comme étant ſacrés. Ils conſervent les autres choſes, & les honorent comme des Reliques.

Ces Prêtres expliquent aux peuples leur Vedam, qui eſt le livre de leur Loi, & outre les rèveries qui y ſont contenuës, ils y en ajoûtent de leur chef une infinité d'autres. Par éxemple ils diſent que dans le premier ſiécle la foi étant bannie d'entre les hommes, le Serpent à mille têtes, qui ſoutenoit la terre, ſuccomba ſous le poids dont les péchés des hommes le chargeoient, & ſe retira de deſſous cette maſſe accablante : que par ce moien les hommes & les animaux étant tombez dans le fond de la mer, toute ame vivante y fut étoufée, & mourut : que pour reparer ce deſordre, Viſtnum avec ſon groüin de pourceau & ſes horribles dents, aïant foüillé dans le fond de la mer, en enlevala terre, & que par ſes ſoins & ceux de Bramma, elle fut repeuplée. Cette fable donne lieu de croire, qu'il y a eu parmi eux quelque tradition du Déluge.

Ils enſeignent auſſi que la terre eſt apuïée ſur la tête d'un puiſſant bœuf, & que c'eſt lors-que cet animal ſecouë ſa tête, qu'on reſſent des tremblemens de terre : qu'il y a pluſieurs centaines de mille ans que le Monde ſubſiſte, & qu'il a été produit d'un œuf : qu'il y a une mer de lait, & une mer de ſucre.

Il y en a qui aſſurent qu'il y a un Enfer, où

où les ames ſont tourmentées pendant un certain tems, & qu'enſuite elles reviennent ſur la terre, pour rentrer dans quelques corps. Ils parlent encore d'un Enfer qui eſt un puits plein d'épines, fort obſcur, rempli de corbeaux qui ont des becs de fer ; ils diſent qu'il y a des chiens furieux, des moucherons qui piquent cruellement, & d'autres eſpéces de tourmens que ſoufriront éternellement les Ames des damnez. Ils font les Ames des hommes & des bêtes d'une même nature & d'une même dignité, n'eſtimant pas plus les unes que les autres. Tous les jours les Bramins inventent quelque nouvelle fable, afin de paſſer pour ſavans & éclairez.

Lors que ces Prêtres entrent dans les Pagodes, ils laiſſent leurs ſouliers à la porte. Ils paroiſſent faire avec beaucoup de ferveur leurs priéres, au milieu deſquelles ils joignent ſouvent les mains en les faiſant fraper l'une ſur l'autre, & chaque fois, après les avoir levées juſques ſur la tête, ils les laiſſent tomber ſur leurs genoux ; puis ils les relèvent encore tout-de-même. Il y en a auſſi qui ſe les baiſent.

Ils n'ont point d'éloignement à faire leurs priéres en public, ainſi qu'il arrive à beaucoup de Chrétiens, ni de têmoigner ouvertement leur dévotion. Au-contraire chacun prie ordinairement en préſence du monde, & ſouvent tout le plus haut qu'il peut. On les entend invoquer ardemment le Soleil, la

la Lune, le Gange, & les autres objets de leurs cultes. Ils ſe tiennent le plus ſouvent debout en priant, & quelquefois non-ſeulement ils ſe mettent à genoux, mais ils ſe courbent ſi-fort que leur front touche la terre, & ils ſe paſſent la main ſur le viſage en ſe relevant pour marquer leur néant, leur humilité, & qu'ils ne ſont pas dignes de regarder le Ciel; de-ſorte que leur piété doit faire honte au Chrétiens, & leur faire penſer que ces gens-là s'éleveront un jour en jugement contre eux.

On ne ſauroit dire combien d'obſervations ils pratiquent, par dévotion & pour faire leur ſalut. Ils ſe lavent le corps tous les jours, ſurtout à Soleil levant, afin d'être par-là nétoiez de leurs péchés. Le Gange, ainſi qu'il a été déja dit, eſt regardé comme le fleuve le plus ſaint, & le plus capable de purifier ceux qui s'y lavent. Ceux qui en ſont éloignez ſe lavent d'ordinaire dans les ruiſſeaux, ou dans les eaux qui ſont proche de leurs demeures: mais il y en a peu qui n'aillent, comme en pélerinage, ſe laver quelquefois dans ce grand fleuve. Les femmes même ni les filles ne manquent pas de pratiquer cette dévotion dans toutes les formes, ſe dépoüillant toutes nuës, ſur le bord de l'eau, quelque froid qu'il faſſe. En ſe lavant elles tournent le viſage vers le Soleil, & font diverſes priéres à haute voix, avec quantité de poſtures, ſe tournant, ſe panchant, ſe relevant ſans ceſſe, plongeant la tête dans l'eau ſans avoir aucune honte de la nudité où elles ſont. Il y en a pourtant, qui, par un principe de pudeur, s'avancent dans l'eau, juſques-à-ce qu'elle leur

monte à la ceinture, ou bien elles ſe mettent un petit tablier autour du corps, qu'elles font deſcendre d'une main ſur leurs parties naturelles, pendant-que de l'autre main elles s'arroſent le corps en priant.

Les plus riches des Benjanes, qui veulent être en liberté, ou ſe diſtinguer, ont des baſſins d'eaux proche de leurs maiſons. Ceux qui ont du bien, & qui ne veulent pas aller au Gange, y envoient querir de l'eau. Ceux qui ſe ſont lavez, & qui ont fait leurs priéres dans ce fleuve, hommes & femmes, s'en vont avec leurs vêtemens tout-moüillez ſur le corps, à leurs Bramines, Prêtres, ou Gougis, ſelon la Secte dont ils ſont, qui ont de petites tentes ou boutiques ſur le bord de l'eau, remplies de bagatelles qui ſervent à leurs dévotions, particuliérement de cendre de bouſe de vache, & d'oignemens fort vilains. Là ces pauvres gens arrivent tout tremblans, quand il fait froid, & le Prêtre aiant trempé ſon doigt dans ces oignemens, le leur aplique ſur le front, & y imprime une raie jaune, qu'il tire de haut en bas; puis le Pénitent s'en va auſſi ſatisfait que s'il étoit aſſuré que ſes péchés lui fuſſent pardonnez. Pendant l'action le Prêtre prie de toute ſa force, il crie, il ſe tourmente, demandant avec une extrême contention, qu'il plaiſe à ſes Dieux d'acorder le pardon & toute ſorte de proſpérité à celui qui s'eſt ainſi purifié.

Après des exemples ſi ſurprenans de ce que peut la ſuperſtition ſur les eſprits des hommes, comment les Chrétiens oſent-ils ſe vanter des auſtérités & des mortifications qu'ils prati-

pratiquent. Y en a-t-il qui faſſent autant de choſes pour le vrai Dieu, que ces miſérables Païens en font pour leurs Idoles; ou s'il y a quelques Chrétiens qui en aprochent, le nombre n'en eſt-il pas bien petit, en comparaiſon de celui de ces Idolâtres, qui s'impoſent généralement des peines inſuportables? Ce n'eſt pas que je veüille ici aprouver ce joug volontaire, ni exciter les Chrétiens à en prendre un pareil. Je ne parle de la ſorte que pour faire comprendre, que ſi des hommes aveugles, qui n'ont ni les connoiſſances ni les motifs que les Chrétiens ont, peuvent néanmoins ſe réſoudre à des choſes qui ſont ſi rudes à la chair, & dont ils font une pratique aſſez fréquente, quelquefois même une pratique continuelle, telle qu'eſt celle de ne manger jamais de rien qui ait eu vie; ſi ces Idolâtres, dis-je, font ces choſes, c'eſt une grande honte à ceux qui ſont éclairez des lumiéres de l'Evangile, de ne pouvoir ſeulement gagner ſur eux de mortifier leurs paſſions, & de vivre dans la ſobrieté & dans l'abſtinence du mal. Tant a de force ſur le cœur de l'homme ce que lui inſpire ſa propre corruption, & tant il a de répugnance à ſe délivrer de cette corruption, parce-qu'elle lui eſt naturelle.

Un autre acte de la dévotion des Benjanes, eſt de porter dans des endroits écartés, ou dans d'autres lieux tels qu'ils jugent à propos, des bacquets avec de l'eau, du blé & d'autres grains, afin-que les oiſeaux, les corbeaux, les corneilles, y trouvent à manger; ce qui paſſe parmi eux pour une très-grande charité Ce n'eſt pas

chez eux une moindre charité de tirer ces bêtes d'un danger de mort, quand on les y voit; & ils n'en attendent pas de petites recompenſes.

Ils ont leur Carême qu'ils obſervent avec beaucoup de régularité & d'auſtérité. Ils célébrent auſſi pluſieurs jours de fête à l'honneur de leurs Dieux & de leurs Saints. Il y en a un deſtiné à la mémoire de la délivrance de Sitha; un autre pour la naiſſance de Viſtnum; un autre pour célébrer la délivrance qu'il ſeut procurer à mille Vierges qu'il épouſa toutes; un autre à l'honneur du Soleil, pour le lever duquel ils font auſſi tous les jours des actes de dévotion, en ſe lavant dans le Gange, ou ailleurs.

Ils commencent leur année par la nouvelle Lune d'Avril. Ceux qui ont quelque dévotion ne manquent pas de faire leurs priéres au matin, à midi, & au ſoir. Aux jours de fête ils diſtribüent beaucoup de vivres aux oiſeaux, prétendant par là marquer leur piété envers les Ames des morts. Dans cette même vuë ils ont pluſieurs arbres autour de leurs villages, au haut deſquels ils mettent des banderoles blanches, afin que les oiſeaux puiſſent ſe percher deſſus pendant la nuit, pour ſe repoſer. Ils ne ſoufrent pas qu'on y tire pour les tuer, ni pour les chaſſer, ni qu'on leur cauſe aucune incommodité.

Aux jours de fête ils portent en proceſſion leurs Idoles, avec des fracas terribles, & avec mille extravagances. Il y a en ces occaſions de fort grands chariots, faits d'une façon particuliére, & j'en ai vu moi-même à Pipeli. Ils avoient vingt-quatre à vingt-huit piés de haut,

&

& étoient quarrés; & il y avoit des ſoliveaux debout avec des traverſes fort épaiſſes, les ſoliveaux aiant environ un pié d'épaiſſeur. On y voioit pluſieurs étages, & des places pour aſſeoir les Prêtres. L'Idole étoit placée au plus haut étage. Les roues me paroiſſoient fort petites pour la grandeur de la machine; mais en recompenſe elles étoient fort épaiſſes, & il y en avoit quatre. Ces chars étoient d'un ouvrage fort groſſier, & comme ils étoient très grands, on ne pouvoit les faire paſſer que par les plus larges ruës. Je croi qu'il auroit fallu au-moins deux ou trois éléfans pour les tirer. Il y a un grand nombre de cordes qui y ſont attachées, par le moien deſquelles une quantité ſufiſante d'hommes & de femmes les tirent, en jettant de terribles cris. Chacun marque ſa dévotion par ſon empreſſement à tirer le char, & les plus conſidérables le font comme un acte de pénitence.

L'Idole qui eſt au haut du char, eſt ornée de couronnes de fleurs, & environnée de Muſiciens, de Chantres, de Sauteurs, de Danſeurs. Ceux qui veulent pouſſer le zèle juſqu'au plus haut point, prennent de l'amfion, & après cela ils ne craignent pas de ſe faire des inciſions & des entaillades dans la chair avec des couteaux, de ſe la percer avec des poinçons, & de ſe faire ſortir une grande quantité de ſang par ces ouvertures. Ceux qui ſont aſſez forcenez pour aller ſe mettre ſous les roues de la machine, & s'en faire écraſer, ſont réputez Saints, & honorez comme tels.

Les Bramines danſent ſouvent dans les Pago-

des en préſence de leurs Idoles, n'étant vêtus que depuis la ceinture en bas. Quoi-qu'il y en ait de différentes Sectes, ils conviennent pourtant tous en certains points. Il y a auſſi parmi eux des dévots de profeſſion, qui prétendent ſurpaſſer les autres en auſtérités, & par conſéquent en ſainteté. Ils diſent qu'ils vivent chaſtement, & qu'ils n'ont jamais de commerce charnel avec les femmes, de quoi je me raporte à ce qui en eſt.

Les Bramines de Benjanes s'aſſemblent tous les trois mois, & font élever une tente dans une des plus belles ruës du lieu où ſe fait l'aſſemblée. Ils y font dreſſer un autel, & y pratiquent beaucoup d'extravagantes cérémonies, tendant toujours à faire parade de leur ſavoir & de leur ſainteté. Ils couvrent l'autel d'une nappe blanche, ils couronnent l'Idole de fleurs; puis ſe mettant en rond, ils s'en aprochent, vêtus de leurs vieux habits, & l'environnent en danſant de toute leur force, au ſon des tambours, des baſſins d'airain, des flûtes, dont les Muſiciens réjoüiſſent l'aſſemblée.

Pendant cette Muſique, un des Bramines s'avançant avec une torche ardente à la main, les autres le ſuivent, & s'étant tous mis un peu à côté, il y en a deux qui ſortent du milieu de la troupe, & vont ſe proſterner avec une ſoumiſſion extraordinaire devant l'Idole. Ils quittent alors tous deux leurs vieux vêtemens; ils ôtent leur toque ou turban de deſſus leur tête, & on leur donne de beaux habits neufs, depuis la tête juſqu'aux piés; on leur met un collier de fleurs autour du cou, & en cet état, ils attendent quelque

que tems, jusques-à-ce que la Confrairie, au bruit d'une Musique enragée, ait achevé une danse en rond autour d'eux, sautant comme des singes, & criant comme des furieux.

Lors-que la danse est finie, les convulsions des deux qui étoient au milieu, recommencent : ils se prosternent de nouveau devant l'Idole ; ils s'inclinent ; ils se baissent ; ils se relèvent ; & ensuite tous les Confréres s'embrassent les uns les autres. Alors les deux Bramines vêtus de neuf, se retirent à côté, & il en va d'autres se placer devant l'Idole, où ils font le même manége que les deux premiers ont fait, & on leur donne aussi des habits neufs. Ainsi se fait la ronde, & ils changent tous d'habillemens jusqu'au dernier, & font tous les mêmes postures tour-à-tour devant leur Idole.

Quand tout le tour est fait, ils recommencent encore une danse ronde ; puis l'assemblée se sépare avec beaucoup de marques de joie. Un des plus curieux de nos gens s'étant enquis du sujet de ces joïeuses cérémonies, un des Bramines lui répondit que c'étoit une nouvelle consécration des Prêtres des Benjanes, & qu'ils s'étoient accordé les uns aux autres le pardon de tous les péchés qu'ils avoient commis ; qu'ils s'en étoient mutuellement donné l'absolution ; ce qui étoit un grand sujet de joie pour toute la Confrairie.

Les plus éclairez, même d'entre les Benjanes, observent quelles sont les premiéres choses qu'ils rencontrent en sortant de leurs maisons. Si c'est quelque objet qu'ils regardent comme étant de mauvais augure, ils s'en retournent chez

eux. Tels objets ſont une charette qui n'eſt point chargée, un âne, un cheval, un buffle qui ne le ſont point auſſi; un chien qui n'a point à manger dans ſa gueule, un Chirurgien, un Forgeron, un Charpentier, un enterrement, ou un corps mort qu'on porte au bûcher, & pluſieurs autres encore. Les rencontres de bon augure ſont des éléfans, des chameaux, des vaches, des buffles, des chevaux, des bœufs qui ſont chargez, un chien qui tient dans la bouche quelque choſe à manger, &c.

Pour ſaluer les gens de conſidération, ils portent leur main droite ſur leur tête, puis à leur bouche, & à meſure qu'ils baiſſent la main, ils inclinent la tête & le corps un peu en avant. Le terme dont ils ſe ſervent pour le ſalut eſt Salamma.

Chacun des Idolâtres de Bengale ſe marie avec une femme de ſa Secte. Quoi-qu'ils puiſſent prendre pluſieurs femmes, la plupart des Gentives n'en épouſent qu'une; mais ſi elle eſt ſtérile, ils en prennent une ſeconde. Ils puniſſent l'adultére dans les femmes, & ils permettent la ſimple paillardiſe. Pour cet éfet, parmi eux il y a par-tout des femmes qu'on nomme Bagaüara, qui ſe proſtitüent au premier venant. Les veuves ne ſe remarient jamais, quelque jeunes & vives qu'elles ſoient. Pour les hommes ils ſe remarient à leur gré, pourvu-que ce ſoit avec une femme de leur Secte.

Il n'y a point d'hôteleries à Bengale, non-plus que preſque dans tous les païs des Indes, pour loger les voiageurs. Mais on

trouve

trouve en plusieurs endroits des tentes, des toits couvers, & des bâtimens de pierre, qui ont été autrefois fondez & bâtis par des gens pieux & charitables, qui par ce moien ont perpétué leur mémoire, & un voiageur y peut passer une nuit ou quelques nuits. Il est vrai qu'on n'y est pas trop à son aise, mais cela vaut toujours mieux que rien.

Ces bâtimens se nomment Sarais: ils tombent en décadence, au-moins pour la plupart, parce-que personne n'en prend le soin qu'il faudroit. Il faut y porter avec soi des vivres & une couverture pour se coucher, & n'être pas trop difficile sur la propreté, car tout y est bien sale, ou plutôt tout y est empuanti. C'est par cette raison que les gens qui ont du bien, ne voiagent presque jamais que dans des palanquins, afin de n'être pas obligez de se retirer dans ces vilaines maisons.

On ne trouve que difficilement, sur les routes, du pain cuit, ou d'autres vivres prêts, qu'on puisse acheter, de sorte que c'est une véritable misére de voiager dans ce païs-là. Dès-qu'un étranger arrive, il faut qu'il cherche une maison à loüer, quand même il n'auroit besoin d'y faire que quelques jours de séjour. D'un autre côté aussi, elles ne sont pas chéres: on en peut avoir une pour un ducat, ou à plus bas prix: mais il faut en même tems acheter un esclave, ou une cuisiniére, pour la nétoier, pour aprêter à manger, pour coucher avec vous, si vous le souhaitez. Lors-qu'on quitte le lieu, on

la revend, ou-bien on la paie, ſuivant le marché qu'on a fait avec elle. Cette convention paſſe pour légitime, & il n'en réſulte aucun ſcandale, ni honte, pour l'homme, ni pour la femme.

On ne ſauroit accuſer ces gens-là de faire trop bonne chére. Le meilleur & le plus ordinaire de leurs mèts, eſt du ris boüilli avec de l'eau. Ils mangent auſſi du beurre, du fromage, du lait, des fruits, des herbages, le tout fort-mal aprêté. Les confitures ſont le ragoût des plus riches. On ſe ſert de Gorgolettes pour boire, ce qui, comme on en a déja fait mention, eſt une ſorte de vaiſſeau, ou petit pot, qui eſt en uſage dans les Indes Orientales, au cou duquel il y a comme un petit tuïau, par où on laiſſe tomber l'eau de haut en bas dans la bouche. Il y en a de-même en quelques provinces de France, dont on ſe ſert pour boire le vin en Eté, parce-que cette maniére de boire y eſt tenuë pour plus rafraichiſſante; & dans ces lieux-là l'on apelle le vaiſſeau un Trutton. Ceux des Indes ſont d'une matiére qui entretient de la fraîcheur dans l'eau, pendant les plus grandes chaleurs. Mais perſonne n'oſeroit toucher de la bouche le bout du tuïau, qu'on ne lui faſſe paier le prix du vaiſſeau ſur le champ, & encore ſouvent on le maltraite.

Les gens d'une Secte ne veulent pas boire avec ceux d'une autre Secte, & c'eſt cette averſion qu'ils ont à boire enſemble, qui a fait inventer cette ſorte de pot, où l'on n'a-

pli-

plique point la bouche. On la tient seulement toute ouverte, & la liqueur tombe dans le gosier, de-sorte qu'on l'avalle sans remuer les lévres, & sans fermer la bouche, jusques-à-ce qu'on ait achevé de boire.

Les Maures & les Idolâtres aiment également le tabac. Ils le prennent avec des pipes de bois fort jolies, bien peintes de rouge, les plus pauvres en aiant de moindres, & ils le tirent ainsi de l'eau. Le petit chauderon où le tabac brûle, se met d'ordinaire dans la coque d'une grosse noix de cocos, ou en quelque autre vaisseau, qui est à-demi plein d'eau, ou un peu plus, & mis sur le plancher. Le bout de la pipe, qui est assez longue, touche au tabac dans le chauderon, & l'on en tire ainsi la force. Les Maures & les riches Benjanes passent agréablement leur tems dans cet éxercice, & raisonnent ensemble, comme nous faisons, sur toutes les afaires qui se présentent.

Il y a parmi eux diverses Sciences & divers Arts, dans lesquels ils s'éxercent; mais il y a peu de gens qui entendent la Jurisprudence. Il y a un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens. Cependant un Chirurgien de Hollande un peu expérimenté surpasse de beaucoup le plus habile de tous ces gens là, ainsi-que nous eûmes lieu de le connoître en la personne de Jean Thadema Chirurgien, qui étoit de mes amis, & qui étoit établi à Ougly. Il étoit appellé chez les Maures & chez les Benjanes, & regardé comme un homme d'une capacité extraor-

dinaire. Auſſi après y avoir paſſé un tems à la vérité aſſez conſidérable, il en eſt revenu aſſez content de la fortune qu'il y a faite.

Le Médecins de Bengale n'ont point de connoiſſance de l'anatomie. Ils n'ont que celle que les expériences leur donnent. Leur étude conſiſte à conſulter les livres où ces expériences ont été écrites, & comme régîtrés de tems en tems, avec les augmentations & les nouvelles remarques qu'on y a faites, & qui ont donné lieu à développer encore mieux ce qui avoit été déja écrit auparavant. Ainſi tous les malades d'un même genre de maladie, y ſont traitez de la même maniére; hommes & femmes, jeunes & vieux, foibles & vigoureux, tout y eſt ſur le même pié.

Les remédes dont on ſe ſert pour ces cures qui ont des fondemens ſi incertains, ſont des potions faites de ſimples tout-verds. Les remédes externes ſont des Ramaſſes, c'eſt-à-dire des frictions, & d'autres mouvemens de membres, qui ſont beaucoup en vogue parmi les Maures, & que j'aprouve fort auſſi, pour des raiſons que je croi très bonnes.

Ils font encore des onctions de bois de ſantal, de ſafran & d'autres choſes, & ſi c'eſt un Idolâtre, il y entre quantité de cendre de bouſe de vache brûlée. Les Gentives donnent quelquefois du Padie ou ris en gouſſe, à manger aux vaches; puis ils vont foüiller dans leur bouſe, pour en retirer tous les grains qu'ils y trouvent en leur entier: ils les font ſécher, & les font prendre à leurs malades, non-ſeulement comme un reméde très-fortifiant,

fiant, màis comme une choſe ſainte, qui contribüera beaucoup à guérir les maladies du corps & celles de l'ame.

Les Chirurgiens de Bengale n'ont preſque aucune capacité, ſur-tout pour les opérations manuelles, qui doivent être la principale partie de leur art. Lors-que le Grand Mogol eſt obligé de mettre quelque armée en campagne, les Maures ne manquent pas de prier la Compagnie de leur envoier quelques Chirurgiens, qu'on y conſidére aſſez, & à qui les principaux Seigneurs ſe confient volontiers.

On voit à Bengale une multitude de Barbiers, de-même que ſur la côte de Coromandel, & dans le Roïaume d'Aracan. Ils ne tiennent point de boutiques: ils courent le long des ruës & des chemins, & ofrent leurs ſervices à ceux qu'ils rencontrent, non-ſeulement aux habitans du païs, mais auſſi aux Anglois, aux Hollandois, aux Portugais, à qui ils demandent s'ils veulent ſe faire raſer. Si l'on répond qu'oui, ils vont où l'on veut, ou-bien ils prennent une groſſe pierre, ou ce qu'ils trouvent, & y font aſſéoir à l'air celui qui veut être raſé, à qui ils font la barbe, rognent les ongles des mains & des piés, & nétoïent les oreilles. On leur donne vingt à trente Couris, ou petites coquilles, & voilà qui eſt fait.

L'inſtrument dont ils ſe ſervent pour raſer eſt fort chétif. Ils portent auſſi avec eux, un petit miroir, une pierre à aiguiſer, & une petite coupe qui leur ſert de baſſin. Tout cela eſt à leur ceinture. Mais pour l'or-

dinaire chacun ſe fait raſer dans ſa maiſon, & les Barbiers y vont aux heures marquées, ſans y manquer. Nous pouvons même dire qu'ils ne nous ont jamais fait attendre.

On voit à Bengale pluſieurs ſortes d'artiſans, tiſſerans, fileurs, devideurs, peintres, blanchiſſeurs; quantité d'orfèvres, de forgerons, de fondeurs de métaux, d'ouvriers pour les autres minéraux, ou qui travaillent en ivoire, en criſtal, en laque. Il y a des tailleurs d'habits, des charpentiers, des maſſons.

Les femmes cultivent très-bien la terre; elles moiſſonnent & préparent les fruits, & avec cela elles ſavent fort-bien tiſtre la toile, fort-bien coudre & broder, faire des chemiſes & des Cabaies de la plus fine toile, & d'autres ouvrages ſi délicats qu'ils ſurpaſſent ceux que font les femmes & les filles de Hollande. Cependant elles font ces choſes-là preſque pour rien, car elles ne gagnent qu'à-peine deux ſous par jour, & elles ont bien beſoin que les denrées & les étofes ſoient à bon marché, pour pouvoir ſubſiſter.

On trouve à Bengale quantité de Sorciers, d'Enchanteurs, de Devins, de Pronoſtiqueurs, de Bâteleurs & d'autres gens qui faiſant profeſſion de procurer du divertiſſement, ſont toujours prêts à gagner de l'argent. Un jour nous nous donnâmes le plaiſir de faire venir dans notre maiſon des Danſeurs, des Danſeuſes & des Bâteleurs, qui firent tous les plus adroits tours de ſoupleſſe qu'ils ſuſſent faire,

re, & en éfet ils en firent de très curieux.

Entre-autres il y en eut un qui prit un grand bâton, ou bambouc, à-peu-près de vingt piés de long, d'une palme & demie de large, & pointu par le haut. Il mit le plus gros bout sur la ceinture qu'il avoit autour de son corps, & pendant-qu'il le soutenoit ainsi en l'air, une fille d'environ vingt-deux ans, aiant sauté sur ses épaules par-derriére, monta d'une extrême vîtesse jusqu'au haut de la perche, & alla s'asseoir sur la pointe, les jambes en croix sous elle, s'agitant sans cesse le haut du corps, & remuant les bras, les mains, les épaules, afin-que le balancement la fît mieux tenir en équilibre, & l'empêchât de tomber.

Son action étoit assurément extraordinaire, mais il ne l'étoit pas moins de voir au bas celui sur la ceinture duquel la perche étoit posée, qui n'y touchoit nullement de ses mains, & cependant elle se maintenoit, & la fille en y montant ne la fit point tomber. Pendant-qu'elle étoit au haut, l'homme marcha, ou plutôt, il courut plusieurs fois d'un bout de la cour de notre maison jusqu'à l'autre, la fille continuant de demeurer dans sa place. Mais il avançoit le ventre pour mieux soutenir la perche, & il mettoit alors ses mains aux deux côtés, regardant toujours en haut, pour observer les mouvemens de la perche & de la fille qu'il portoit, & pour se courber, se pancher, ou se mouvoir lui-même ainsi-qu'il

étoit

étoit néceſſaire ; ce qui ſe faiſoit ſi diſtinctement apercevoir, qu'il n'y avoit aucun lieu de croire que ce fût par art magique, comme beaucoup de gens le croioient : au-contraire, il paroiſſoit viſiblement que c'étoit un éfet de l'adreſſe de ces gens-là, & de la maniére dont ils ſe balançoient l'un & l'autre, afin-que tout demeurât dans l'équilibre. Auſſi étoit-ce plus pour y demeurer, que pour faire aucun jeu, que la fille tantôt s'élevoit un peu de toute la moitié du corps, tantôt levoit une main ou toutes les deux, & tantôt faiſoit quelque autre mouvement du haut de ſa perſonne.

Enfin étant deſcenduë avec la même dextérité qu'elle avoit monté, elle fit quelques autres tours d'adreſſe ; puis elle remonta & alla ſe mettre le ventre ſur la même pointe de la perche, où elle jettoit ſes bras & ſes mains en-dehors, & les remuoit comme ſi elle eût nagé. Elle étoit à-peu-près comme on avoit ci-devant acoutumé de peindre en Hollande des Cupidons volans, ſans qu'elle ſe tînt à rien, & ne ſe ſoutenant que ſur un point de ſon ventre. En cet état celui qui la portoit, recommença à marcher auſſi-vîte qu'auparavant, ou plutôt à courir, ſans toucher de ſes mains à la perche, qui n'étoit qu'apuïée ſur ſa ceinture, & non liée ; & après quelques momens la fille étant redeſcenduë, ce dangereux & rare jeu fut fini.

Cette même fille, & une autre qui n'étoit âgée que de quinze ans, & qui, bien qu'aſſez noire, étoit pourtant jolie, faiſoient une infi-

nité

nité de poſtures peu communes. Elles marchoient fort adroitement & aſſez vîte ſur la tête & ſur les coudes, les jambes élevées en l'air. Elles étoient ſi agiles & ſi ſouples de leurs membres, qu'elles panchoient leurs têtes en arriére, juſqu'à la faire toucher à l'épine du dos, aiant le cou entiérement plié, & de-là elles ſe faiſoient encore deſcendre le derriére de la tête juſqu'à terre, & ſe le faiſoient toucher aux talons.

En cet état on leur mettoit à chacune les pointes de trois couteaux & de deux ſabres nuds contre le viſage, & les manches & poignées étoient apuïez contre un petit monceau de terre qu'on aſſembloit pour cet éfet; de-ſorte qu'il falloit qu'elles demeuraſſent-là ſans ſe remuer, ou-bien les pointes des couteaux & des ſabres leur auroient bleſſé le viſage. Cependant elles faiſoient tourner leurs corps vingt-cinq fois, leurs têtes demeurant toujours au milieu de ces couteaux, preſque immobile & ſans y toucher.

Après cela elles mirent un bâton ſur la tête du Bâteleur qui avoit porté la perche ſur ſa ceinture, & elles s'aſſirent deſſus, l'une par-devant, l'autre par-derriére, les jambes ſous leurs corps, ſans-que l'homme tînt le bâton, ou le touchât de ſes mains. Lors-qu'elles furent aſſiſes, il marcha, il courut, il ſe baiſſa, il ſe releva, il fit mille geſtes, ſans que le bâton tombât, ou que les filles remuaſſent ſeulement.

Enſuite la plus jeune s'étant ajuſtée avec un morceau de toile, ſe plia encore une

fois

fois le cou par-derriére, juſqu'à ſe faire paſſer la tête entre les jambes, & ſe tint les bras & le haut du corps tellement collez contre le bas, que quand le morceau de toile fut renverſé deſſus, il ſembloit que ce fût un paquet triangulaire fort bien fait, & les autres ſe le jettoient comme une boule.

L'homme le prit dans ſes mains, & l'aiant enlevé, il nous le préſenta, nous demandant ſi nous voulions acheter un paquet vivant, qui ſeroit lui-même ſon courtier pour ſe vendre. La fille, du dedans de ſon envelope, nous demanda ce que nous croïions que le paquet valoit, & ce ne fut pas le jeu qui nous parut le moins divertiſſant de tous ceux qui ſe firent ; ſur-tout quand nous lui vîmes tout-à-coup faire un ſaut, & ſortir ſubitement de l'envelope, en nous faiſant une profonde revérence.

Ces gens là firent une infinité d'autres tours qu'il ſeroit trop long de raporter ici. Les femmes avoient des bagues d'or au nez & aux oreilles, & des anneaux de cuivre, d'ivoire, ou d'autres choſes, au-deſſous des coudes & aux jambes, avec des bagues de-même aux doigts. Elles avoient de petits calçons d'une fine toile de coton, afin de n'en être pas embaraſſées en faiſant leurs tours d'adreſſe. Elles n'avoient aucun commerce charnel avec les hommes, parce-qu'on avoit toujours éprouvé que toutes les filles qui avoient eu de pareilles diſpoſitions, & de ſemblables ſoupleſſes de membres, les avoient perduës en mettant des enfans au monde.

Nous

Nous les paiâmes libéralement, & leur fimes boire du vin, ce que toute la Confrairie eſtima encore plus que le paiement. Ces genslà vont de ville en ville, & quand ils ont la réputation de faire quelque choſe d'extraordinaire, ils gagnent aſſez d'argent.

Les danſeurs & les danſeuſes ne manquent pas non-plus à Bengale. Les danſeurs danſent par haut, & s'éxercent particuliérement à faire des ſauts. Les danſeuſes commencent leurs danſes par bas, & montant peu-à-peu, non-ſeulement elles viennent à danſer par haut, mais elles le font avec de grands fracas, en s'inclinant & ſe frapant en même tems le front d'une main, & de l'autre elles ſe frapent le côté, ou la hanche. La plupart de leurs ſauts ſont ſemblables à ceux que font les païſans; mais elles ſe tournent avec beaucoup d'agilité. Elles ſe courbent auſſi bien-ſouvent juſqu'à terre, & elles ſe relèvent avec une vîteſſe extrême.

Ordinairement les Idolâtres de Bengale brûlent leurs morts: il n'y a que les petits enfans qu'on enterre dans des lieux deſtinez pour cet éfet. Lors qu'un homme riche meurt, on donne pendant un certain tems, à manger aux oiſeaux, autour de ſes maiſons, ſavoir du lait, du ris, du froment &c. parcequ'ils croient que l'ame du défunt ne s'eſt pas encore éloignée, & que c'eſt en ces lieux qui lui ſont connus, qu'elle cherche encore d'abord ſa nourriture.

Les plus riches ſont brûlez ſur des bûchers de bois odoriférans: néanmoins cela

ſe

ſe fait ſans beaucoup de pompe, le plus ſouvent au matin, & dans les vingt-quatre heures. Le corps eſt roulé dans une toile blanche ; mais pour les pauvres on ne leur couvre que les parties naturelles. Il y en a qui leur oignent d'huile les piés & les mains, & qui leur mettent des charbons de feu dans la bouche & ailleurs.

J'en ai vu qui portoient leurs morts avec peu de ſuite, ſur le bord d'une eau, d'une riviére, & particuliérement du Gange, où ils faiſoient un trou qu'ils rempliſſoient de bois, & aiant mis les corps deſſus, ils les faiſoient brûler. Quelques-uns donnent aux pauvres le linceul où le mort étoit roulé, quand on l'a mis ſur le bûcher, où on le déroule. La coutume eſt de jetter les corps dans l'eau. Les Gougis ramaſſent ce qui reſte ; ils le préparent à leur mode, & en font des mixtions dont ils s'oignent le viſage & la poitrine, & ſouvent le reſte du corps.

Il ſe fait un très-grand commerce à Bengale, tant par les habitans du païs, que par les étrangers. Ce ne ſont pas ſeulement les Anglois, les Hollandois & les Portugais, qui y trafiquent, mais les Arabes, les Perſans, les Guſarattes, les Sujets du Grand Mogol, les habitans de Coromandel, & les autres peuples orientaux.

La Compagnie Hollandoiſe y fait porter de l'argent du Japon, du cuivre, des coffres, des tables, des cabinets vernis, de la porcelaine de la Chine & du Japon, de l'étain de Malaca, du vermillon, du métail d'alliage,

ge, du mercure, du plomb, de l'écarlate, des miroirs & d'autres marchandiſes de Hollande; du poivre, du clou de girofle, des noix muſcades, du macis, de la canelle, de l'arèque, des dents d'éléfant, des éléfans de Ceilon, qui ſe vendent quelquefois juſques-à ſept ou huit cens florins, des oiſeaux de paradis, des louris ou perroquets de Ternate, dont les Maures donnent juſqu'à trente ou quarante riſdales, quand le plumage en eſt un peu plus beau qu'à l'ordinaire.

A ſon tour ce païs fournit une infinité de ſucres, tant de communs que de candis. On en charge des navires entiers pour le compte de notre nation, & pour les autres auſſi, les Maures en envoiant beaucoup en Perſe & ailleurs. Il fournit beaucoup de ſalpêtre qu'on tranſporte à Batavia & juſqu'en Hollande, où l'on en fait de fort-bonne poudre à canon.

On y trouve abondance de ſoie, de toiles de coton, diverſes ſortes de couvertures, de tapiſſeries, d'étofes, qu'on envoye à la Chine, au Japon, à Camboie, à Tonquin & en d'autres païs des Indes. On en tranſporte auſſi une grande quantité en Hollande. On en tire encore de l'indigo, du borax, du ***, de l'amſion, de la laque, pluſieurs graines, gommes & racines médecinales; des pierreries, diamans, grenates, épinelles, émeraudes, agates, hiacintes, &c. on en tire abondance de denrées, de froment, de ris, de cotiangs, qui ſont de très-petites fèves; de kitſeri qui eſt une petite graine jaune qui a fort bon goût; de beurre qui n'eſt

n'eſt pas fort-bon, & qu'on met en des pots de cuir, ou en des ſacs faits de grandes peaux de buffles, pour les tranſporter dans les païs étrangers. On y trouve auſſi du miel, de la cire, & d'admirables confitures à bon marché.

Il s'y fait un aſſez grand trafic d'eſclaves, dont les uns ſont des gens enlevez par les habitans d'Aracan, & vendus dans un païs éloigné du leur; les autres ſont des enfans que leurs péres & méres, ſur-tout les Gentives, vendent ou donnent aux Gougis qui les revendent, ou-bien les parens les vendent eux-mêmes aux Maures, aux Benjanes, aux Chrétiens, pour en être déchargez, n'en conſervant qu'autant qu'ils croient en pouvoir nourrir.

Un pauvre homme ofrit un jour de me vendre ſon fils, qui n'avoit que douze ans, & qui étoit preſque nud. J'en fus fort étonné, & lui demandai la raiſon de cette action qui me paroiſſoit dénaturée. Il me répondit qu'il étoit ſi-pauvre qu'il ne pouvoit ſe nourrir lui-même, & que d'ailleurs il étoit bien aſſuré que ſon enfant ſeroit plus heureux avec moi qu'avec lui. Mon Dwerri, ou valet Maure, lui aiant demandé combien il le vouloit vendre, me pria fort de lui acheter ce camarade. Pour me défaire du pére, & pour marquer quelque complaiſance pour mon valet, j'en promis vingt-huit roupies, qui font quatorze riſdales, ne croiant pas devoir être pris au mot. Le pére fort content du prix, ſe fit compter l'argent, & dît adieu à ſon fils d'u-

ne maniére auſſi froide, & avec auſſi peu d'émotion, que s'il ne ſe fût agi que d'une ſéparation pour un petit voiage. Tout ce qu'il fit fut de me le recommander, & de me prier de le traiter favorablement.

Quoi-que d'abord je fuſſe embaraſſé de ce marché que j'avois fait ſans deſſein, néanmoins quand j'eus fait réflexion que la miſére aiant réduit le pére à cette néceſſité, il lui auroit fallu livrer cet enfant à un Maure, ou à un Gougis idolâtre comme lui, je me conſolai, de ce que j'avois fait, & je me réjoüis de ce qu'emmenant ce garçon à Batavia, je le retirerois des ténébres du Paganiſme, & qu'il pourroit devenir un bon Chrétien. En éfet la choſe arriva.

Je le nommai donc Antoine : je le fis habiller à la Hollandoiſe, & je lui fis aprendre la langue, à quoi il réüſſit fort-bien. Il ſut incontinent *Notre Pére* & *Je croi en Dieu*, & parut être fort content de ſa condition. Lors-que je partis pour m'en revenir en Hollande, je le laiſſai par accommodement entre les mains d'un bon bourgeois de Batavia, qui étoit boutonnier, & qui me promit en homme d'honneur & de conſcience de lui aprendre ſon métier, & que quand il ſeroit plus avancé dans la connoiſſance de la Réligion Chrétienne, & qu'il auroit donné des marques ſufiſantes de ſa Foi, il le feroit batiſer, & tâcheroit de le pouſſer juſques-à-ce qu'il fût devenu bourgeois, ainſi qu'il y en avoit dans la ville pluſieurs autres de ſes compatriotes.

De

De tout ce que j'ai déja dit, on peut aiſément conclure que le Roïaume de Bengale eſt très fertile, & qu'il produit abondamment toutes les choſes dont les hommes ont beſoin pour la vie & pour le vêtement. Pour la vie, on y trouve le froment, le ris, le catiang, le kitſeri, l'orge & beaucoup d'autres grains, le beurre, l'huile, le fromage, le lait des buffles, ou des chévres, ou des vaches. Les campagnes y ſont toujours verdoiantes, & raportent quantité de fruits de diverſes ſortes. Il y a des multitudes de beſtiaux, bœufs, vaches, buffles, brebis, chévres, boucs, poules, canards, oies, pigeons & autres volatiles. Le laſte de froment n'y vaut que cinquante roupies ou vingt-cinq riſdales, & tout y eſt à auſſi bon marché à proportion.

Les plantes qui produiſent le coton, ſont très communes à Bengale, à Coromandel, & en pluſieurs autres païs des Indes: cependant elles différent aſſez l'une de l'autre. Celle qui eſt comme une herbe, a une queuë qui eſt preſque comme du bois, & qui eſt toute couverte d'une rude écorce rouſſâtre. Elle s'élève à deux piés de terre, & ſe diviſe en pluſieurs petites branches, dont les feüilles ſont à-peu-près comme celles de la vigne, hormis qu'elles ſont un peu plus petites. Les fleurs tirent ſur le jaune, & ſont un peu rouges dans le milieu, d'où ſortent des fruits ronds à-peu-près de la groſſeur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en figure d'étoiles. Lors-que le fruit eſt meur le coton y paroît & en ſort. On le recüeille, on le prépare, & il ſert à une

une infinité d'uſages, pour le vêtement pour la commodité, & pour la parure des hommes.

Les feüilles des arbres qui portent le coton, ſont preſque ſemblables à ces premiéres, hormis qu'elles ſont ordinairement plus douces & plus unies. Le coton d'arbre n'eſt pas ſi fin que le coton d'herbe.

Quelque abondance de ſoie qu'il y ait à Bengale, elle ne vient pourtant que des vers à ſoie qui y ſont, qui ne demandent pas moins de ſoin & d'entretien que dans les autres païs où il y en a. On voit encore dans celui-ci d'autres arbres, de quelques-uns deſquels les fruits & les feüilles fourniſſent des matiéres très-propres pour faire des étofes. Les coſſes & les gouſſes de quelques autres ſervent au même uſage.

Il croît de l'indigo à Bengale, mais c'eſt dans le Roïaume de Surate qu'il s'en recüeille le plus. On le ſème au mois de Juin. La feüille aproche de celle des panais jaunes, mais elle eſt plus fine. Il a de petites branches qui ſont de vrai bois. Quand il eſt vigoureux & fertile, il croît juſqu'à la hauteur d'un homme. Pendant-que les feüilles ſont petites, elles ſont vertes, & enſuite elles prennent une belle couleur violette tirant ſur le bleu. La fleur eſt comme celle du chardon, & la graine comme celle du ſenegré.

On le coupe d'ordinaire au mois de Novembre, ou au mois de Décembre. On ſépare les feüilles de leurs petites queuës; on les fait ſécher au Soleil: on les met dans des cuves de

pierre, ou dans des baſſins faits de maſſonnerie, où elles trempent dans de l'eau ſomache, mais fort claire : on les y remuë ſouvent ; on les filtre avec beaucoup de ſoin ; & quand l'eau a bien tiré la vertu des feüilles, on la met dans un autre cuve qui eſt auprès des premiéres, & on la laiſſe précipiter pendant une nuit. Enſuite on prend le précipité, & tout ce qui doit avoir de la vertu ; on le filtre dans des linges ; on le met ſécher au Soleil ; & après cela c'eſt l'indigo que nous voions.

Cependant nous ne l'avons pas toujours pur comme il devroit l'être. Les Indiens le falſifient, en le mêlant avec de la terre qui eſt à-peu-près ſemblable, ou avec de l'huile ; & il n'y a que ceux qui y ont quelque l'expérience, qui puiſſent reconnoître cette fourbe.

L'indigo de la premiére coupe, & celui de la ſeconde dans la ſeconde année, ſont le plus eſtimez. Celui de la troiſiéme l'eſt moins, parce-qu'on croit qu'il n'a pas tant de vertu. Auſſi n'eſt-il pas recherché par les étrangers, de-ſorte que les habitans s'en ſervent pour les teintures des toiles de coton, & pour d'autres uſages.

Ceux qui ont beſoin de graine pour en ſemer, & en cultiver de nouveau, laiſſent la ſeconde année quelques piés ſécher ſur le champ, puis ils les coupent, & en recüeillent la ſemence. Quand la terre a nourri l'indigo trois années, elle a beſoin d'une année pour ſe repoſer, avant-qu'on y en ſéme d'autre.

La

La plus grande quantité de ſalpêtre ſe trouve dans les parties ſeptentrionales des Grandes Indes & à Bengale. On le tire ordinairement d'une argile ou terre noire, fauve, ou blanchâtre. Celui qui ſe fait de ſimple terre eſt le meilleur. Voici comment ils le font.

Les habitans creuſent un grand puits, comme un puits à ſel, qu'ils rempliſſent d'argile & de terre nitreuſe, & d'eau claire. Ils les mêlent & paîtriſſent enſemble, juſques-à-ce qu'elles ſoient devenuës comme une boüillie, & que l'eau en ait tiré la vertu de ſalpêtre. La matiére la plus groſſiére s'étant précipitée, on prend le plus clair, & on le met dans un autre grand trou; mais un peu plus petit que le premier, où cette matiére claire s'étant de nouveau précipitée, on prend encore le plus clair qui ſurnage, & qui eſt une eau toute nitreuſe; on la fait boüillir dans une poële de fer; on l'écume ſouvent, & enfin il ne demeure que la ſubſtance du ſalpêtre.

Les Tamarins, ou Tamarindes (ainſi qu'ils ſont nommez dans l'original) qui croiſſent en pluſieurs païs des Indes, ſont tout-à-fait communs à Bengale. Ces arbres ſont ordinairement grands & beaux. Le tronc en eſt bien-fait: les branches s'élèvent fort haut, & jettent d'agréables feüilles. On en trouve dans des lieux incultes, & on les met dans les endroits où l'on ne remuë point la terre, comme nous y mettons les tilleuls en Hollande. On en voit aux carrefours des chemins, dans les places publiques, dans les ruës &c. où ils ſervent d'ornement. Ils font

un charmant ombrage, & l'on s'y met à-couvert de l'ardeur du Soleil.

Les fleurs ſont à-peu-près ſemblables à celles des pêchers, ou des amandiers, mais ſur la fin elles deviennent améres. Il en ſort un fruit longuet & un peu courbé, qui eſt dans une gouſſe à-peu-près ſemblable à celle de nos fèves. Cette gouſſe paroît d'abord verte ; enſuite elle devient griſe, étant à-peu-près de la longueur du doigt. Quand le Soleil ſe couche, le fruit ſe retire ſous les feüilles, & le lendemain dès-que le Soleil reparoît, le fruit reparoît auſſi.

Dans chaque gouſſe il y a trois ou quatre petites fèves qui tirent ſur le brun, étant envelopées d'une eſpéce de moëlle gluante, qui eſt proprement ce qu'on apelle Tamarin. Lorsqu'après nous être promenez, nous avions chaud, ou que par curioſité nous cüeillions de ces fruits, nous les trouvions d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en ſervent à l'aprêt de leurs viandes, d'une maniére qui les rend fort bonnes. On en ſale ; on en fait des confitures au ſucre, & on en tranſporte preſque dans tous les endroits du monde. Ils ſont meilleurs en confitures qu'autrement.

Pour cet éfet on les tire des gouſſes ; on les met en groſſes maſſes ; on les paîtrit enſemble ; on y jette du ſucre, ou quelque autre choſe ; puis on les met dans des pots. C'eſt toute la façon qu'on y fait. Cela ne ſe fait pas trop proprement. Mais comme ils ſont à bon marché, qu'ils conſervent un goût

goût aigret qui eſt agréable, qu'ils ont la vertu de purifier le ſang, on s'en ſert preſque par-tout.

Les païs d'Aracan, de Siam, de Pegu, de Bengale, de Surate, de Coromandel, produiſent abondance de ris, dont pluſieurs parties méridionales des Indes n'étant pas trop-bien pourvuës, les peuples vont en chercher dans ces parties ſeptentrionales; & à leur tour ils fourniſſent aux habitans de ces derniéres, les épiceries qu'ils recüeillent. C'eſt ainſi qu'il a plu à Dieu de départir ſes graces & ſes bienfaits diverſement aux diverſes nations.

Dans les Roïaumes d'Aracan & de Bengale, on voit le ris croître tout-à-fait épais, fort & vigoureux, juſqu'à la hauteur de deux piés au-deſſus de la terre, quand il eſt meur. Sa tige eſt fine, & à-peu-près ſemblable à celle de la civette. Son épi eſt comme celui de pluſieurs grains de nôtre païs. On le moiſſonne en ſa ſaiſon, & on a pluſieurs maniére de l'égrener. Le plus blanc eſt le plus eſtimé, & par-conſéquent le plus cher.

Il n'y a point de moulins aux Indes Orientales, pour moudre les grains, parce-qu'on n'y mange que très-peu de pain fait à la maniére des Chrétiens. Il ne s'en mange même point-du-tout à Aracan, ni dans pluſieurs autres grands païs. La plupart des Indiens font cuire le ris avec de l'eau, puis ils en paîtriſſent de petites maſſes groſſes comme des boules, ou comme nos petits pains de Boulanger; ils les font rôtir ſur le gril, & les nomment Avela. C'eſt de cette ſorte de pain qu'on trou-

ve à vendre. Ils ne tirent point d'huile du ris, quoi-que Pline le Naturaliſte l'ait écrit; mais ils en tirent une très-forte eau de vie, ou Arack, qui ſe fait dans tous les païs des Indes où il y a du ris aſſez pour cela; & il s'en vend par-tout.

Les bœufs de Bengale ont une eſpéce de boſſe ſur le dos, ainſi-qu'il a été déja dit. Nous les trouvions auſſi gras & d'auſſi bon goût qu'il y en ait dans aucun païs de la Chrétienté. Les plus grands & meilleurs ne ſe vendent que deux riſdales. A Surate on prend cette ſorte de bœufs dès leur jeuneſſe, pour les accoutumer à tirer les charettes, ainſi-que nous les faiſons tirer par les chevaux, & ils font juſqu'à neuf ou dix lieuës par jour. Mais à Bengale on les fait peu ſervir à tirer les charettes, & beaucoup au labourage.

Quelque vénération que les Idolâtres aïent pour la ſainteté des Vaches, les Maures ne laiſſent pas d'en acheter, de les tuer, & de les manger comme les trouvant très bonnes. Auſſi ſont-ils tenus par leurs concitoiens pour des meurtriers, & pour des gens ſoüillez d'abominations, de-même que les Chrétiens.

Il n'y a pas moins de buffles que de bœufs. Ils ſont gros, puiſſans, & ont de très-grandes cornes. Les fémelles donnent beaucoup de lait, & par conſéquent beaucoup de beurre qui eſt très-bon. Quoi-que leur chair ſoit un peu plus dure & plus peſante que celle des bœufs, elle ne laiſſe pas d'être de bon goût. Ils ne ſont pas ſi féroces que ceux d'Aracan: on s'en ſert beaucoup pour le labourage.

On

On voit peu de chevaux chez les Bengalois : il n'y en a que pour les gens qui ſont fort-riches, qui les tiennent ſeulement par vanité, pour faire figure, & non pour l'utilité. Les chevaux de Perſe y ſont le plus eſtimez.

Les pourceaux y ont le poil fort noir : ils ſont charnus, & la chair en eſt d'un fort bon goût. On en peut avoir deux, du poids de cent livres chacun, pour une riſdale. Les Maures n'ont pas moins d'horreur d'en manger que les Idolâtres en ont de manger de la vache, quoi-que ce ſoit par un autre principe ; car les uns croient que la vache eſt ſainſite, & les autres que le pourceau eſt ſi immonde, qu'ils ne voudroient pas ſeulement y toucher.

Les brebis n'y ont point de laine : leur peau eſt couverte d'un poil rouge : elles ſont ſales, morveuſes, maigres, chétives, & haut-montées ſur leurs jambes. On les regarde comme une nourriture méchante & mal-ſaine. Je n'y ai point vu de ces brebis de Perſe, qui ont de ſi groſſes queuës.

Au-contraire les chévres & les cabris y ſont admirables. La chair en eſt délicate & excellente. Les Maures en mangent beaucoup, l'aprêtant avec des raiſins, des amandes, du beurre, du ris, des épiceries &c.

Les riviéres y fourniſſent quantité de très-bon poiſſon, & les côtes de la mer n'en ſont pas moins bien pourvuës. Les Maures ſavent auſſi fort-bien l'aprêter.

Il y a de groſſes tortuës de mer, ſur-tout vers le golfe de Belleſoor, & proche du cap

de Palméris. Nous y en avons pris nous-mêmes avec nos petits bâtimens. Car quand le tems eſt calme elles paroiſſent au-deſſus de l'eau, comme ſi elles vouloient ſe réchaufer par les raïons du Soleil. Il y en avoit même qui étoient les unes ſur les autres, & il y a de l'aparence que c'étoit pour la génération.

Elles étoient ſi lourdes & d'une ſi grande lenteur, qu'on les pouvoit prendre avec les mains. Parmi celles que nous prîmes, il y en avoit de deux piés & demi d'épaiſſeur. Lors-qu'un homme ſe mettoit ſur leur dos, elles luttoient fort-bien contre lui. Leur chair aprêtée étoit bonne, délicate, & aprochoit fort de la chair de veau.

Pour les prendre, on tâche de les tourner ſens-deſſus-deſſous, & alors elles ne ſont plus en état de ſe ſauver. Les fémelles font la nuit leurs œufs ſur le rivage: elles y en laiſſent quelquefois juſqu'à deux ou trois cents, qu'elles enterrent d'un pié dans le ſable, & elles ſavent bien les retrouver en foüillant. Après les y avoir mis, elles s'en retournent dans la mer.

Ces œufs ſont fort-bons à manger. Leurs coques ne ſont point dures; ce n'eſt qu'une envelope comme du papier. Ils ſont un peu plus petits que les œufs de poule, & ils ont tout-de-même un jaune & un blanc. Leurs écailles ſervent à faire de beaux ouvrages, des armoires, des cofres, & mille autres choſes qui ſont d'un grand ornement. On voit auſſi à Bengale quantité de volatiles preſque

de

de toutes les eſpéces qui ſe trouvent ailleurs.

Il y a parmi les Maures de fort-adroits tireurs d'arc, qui ne manquent guéres de tuer en volant. Ils ont auſſi une invention admirable pour prendre les canards ſauvages, & les autres oiſeaux qui nagent ſur l'eau. Ils cherchent un oiſeau de l'eſpéce, ou de chaque eſpéce qu'ils veulent atraper; ils le tuënt; ils le vuident; puis ils lui rempliſſent le corps de quelque choſe, & le mettent floter ſur l'eau, avec quantité de fruits pourris autour de lui. Auſſi-tôt on voit des troupes des mêmes oiſeaux ſe jetter ſur l'apas. Cependant l'oiſeleur, qui eſt dans l'eau, au milieu des apas, & qui a la téte dans un grand pot plein de petits trous, par où il peut aiſément voir, n'étant pris par les oiſeaux pour rien moins que pour un homme, hauſſe ſes mains à fleur d'eau, tout-autour du pot, tire les oiſeaux par les piés, leur tord le cou fort adroitement, & les fourre dans un ſac qui eſt autour de lui, ne manquant preſque jamais d'en prendre autant qu'il en faut pour remplir le ſac.

Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait à Bengale des multitudes de corneilles & d'oiſeaux de proie, puiſque les Idolâtres, qui les regardent comme animez par les Ames des Damnés, en ont une fort grande pitié, & les nourriſſent avec ſoin, au-lieu de les tuer. Tous ces oiſeaux-là ſont hardis & ruſés plus qu'on ne ſauroit croire. Non-ſeulement ils ſe tiennent autour & au milieu des maiſons

de leurs hôtes, mais même ils volent dedans par les fenêtres, par les chaſſis, par toutes les ouvertures. Ils vont au milieu de ceux qui mangent, & enlèvent ce qui eſt dans les plats ſur la table. Ils paſſent la nuit dans les arbres, & le jour à chercher la proie. Ils ſe placent ſur les maiſons, & font des bruits terribles avec leurs cris.

Comme la plupart des Indiens font leur cuiſine dans les cours de leurs maiſons, il arrive ſouvent que dès-que la cuiſiniére tourne le dos, les corneilles viennent, & emportent le rôti, comme nos chats font auſſi quelquefois, & elles le font encore plus adroitement que les chats, ſi-bien que les plus fins y ſont atrapez. Il n'eſt pas même aiſé aux Chrétiens & aux Maures de les tuer, tant elles ſont ruſées, & ſavent éviter les chaſſeurs. Lors-qu'il y en a quelqu'une de bleſſée, toutes les camarades font un tintamarre épouvantable, comme pour la plaindre, & pour quereller celui qui a tiré.

Elles vont ſe percher ſur le dos des buffles, & après en avoir tiré le poil, elles leur piquent la chair, & en tirent tant de petits morceaux, qu'elles leur font de grandes plaies. En-vain les buffles font joüer leurs queuës, pour les chaſſer; elles demeurent fermes, & ces miſérables animaux ſont mangez tout-vifs par les corbeaux & par les corneilles. C'eſt ce que nous avons vu pluſieurs fois à Aracan, auſſi-bien qu'à Bengale.

On voit dans ce même Roïaume, & dans plu-

plusieurs autres païs des Indes, une espéce d'écureüil, dont il y en a quelques-uns qui sont gris & un peu tachetez, mais la plupart sont rougeâtres. Ils ont aussi de belles queuës, comme ceux qu'on voit en Hollande, n'étant pas moins agiles, & sautant adroitement d'un arbre à l'autre. Ils font beaucoup de dommage aux plantes & aux fruits. Quand on en peut prendre, ils donnent bien du plaisir par leur adresse.

On trouve encore dans tous ces païs-là, de fort gros rats, qui foüillent dans la terre, & sous les maisons qu'ils renversent quelquefois, outr eplusieurs autres dommages qu'ils font aux habitans: ils sont si forts qu'ils se battent contre les chats.

Quelquefois aussi les campagnes de toutes les Indes se trouvent couvertes de légions de sauterelles, qui y font de grands desordres, broutant ce qui se trouve de fruits sur la face de la terre; & c'est ce qui cause la disette & la cherté des vivres.

Mais il n'y a pas moins de fourmis par-tout, & il y en a toujours. J'ai vu les eloisons & les murailles de plusieurs maisons qui étoient d'argile, creusées & mangées par ces insectes, & j'en ai vu tomber par cette voie. Ce qui les multiplie miserablement est cette extravagante croïance des Sectateurs de Pitagore, qui ne leur permet pas de rien tuer.

Les navires même ne sont pas éxemts des ateintes ce cette vermine. Dans la chambre du Capitaine, nous étions obligez de mettre les quatre piés de la table en des bassins pleins

d'eau, de-peur qu'il n'y en eût qui montaſſent. Il n'y a que cette voie qui en puiſſe garantir, parce-que les fourmis ſe noient aiſément. Il faut que tous les meubles des Maures & des Chrétiens, caiſſes, cofres, armoires, tables, &c. aïent ainſi les piés dans l'eau, ou-bien tout ce qu'ils ont ſera rongé & perdu, livres, habits, vivres &c. & la choſe arrive en très peu de tems. On ne ſauroit dire avec quelle vîteſſe un pain eſt creuſé : on le croit entier qu'il n'y a plus que la croûte.

Ce n'eſt pas que tout cela ſoit mangé ſur le champ : les fourmis en emportent la meilleure partie, comme à grand' hâte, dans les magaſins qu'elles ſe ſont choiſis pour mettre leur proviſion d'Hiver. Il y en a de ſi grandes, qu'elles ſont de la longueur du doigt. Elles mordent bien-fort, & endommagent les herbes, les plantes, même juſqu'aux arbres.

On trouve des rhinoceros non-ſeulement à Patane, à Queda, à Perach, dans la grande Java, mais auſſi en pluſieurs autres païs des Indes, particuliérement dans celui de Bengale, quoi-que je n'y en aïe point vu. Je n'en ai jamais vû qu'au cap de Bonne-eſpérance, c'eſt à-dire que j'y en ai vu la peau d'un qu'on avoit vuidé après ſa mort, & rempli d'autres matiéres, pour en conſerver la peau avec toute ſa forme. Les Portugais les nomment Abada. On n'en prend que fort-rarement, & avec une peine extrême, à-cauſe de leur force & de leur violence, qui ſont extraordinaires.

Quelques-uns ont cru que cet animal étoit

la

la véritable licorne que tant de gens ont cherchée ſans la pouvoir trouver. Pour moi je ſuis perſuadé que j'ai vu ailleurs une véritable corne de licorne ; mais elle étoit beaucoup plus grande, plus longue, & d'une toute autre forme que celle du rhinoceros ; ce que je dis ici ſeulement comme mon opinion, & non pour établir la choſe comme tout-à-fait certaine.

Le rhinoceros eſt à-peu-près de la grandeur & de la forme d'un éléfant, mais il a les jambes plus courtes : c'eſt ce qui fait qu'il ne paroît pas ſi puiſſant. Il a preſque un groüin de pourceau, hormis qu'il eſt un peu plus pointu, Sa corne ſort du haut d'entre ſes deux naſeaux. Elle eſt fort épaiſſe par le bas, & vers le haut elle devient aiguë. Elle eſt d'un vert brun, & non-pas noire, ainſi que quelques-uns l'ont écrit. Quand elle eſt plus griſe, ou qu'elle tire ſur le blanc, elle ſe vend plus cher : mais elle eſt toujours chére, car on l'eſtime auſſi beaucoup aux Indes. Il a encore une autre corne qui eſt plus petite, ſur ſa panſe, droit au-deſſus des jambes de devant.

La peau de cet animal paroît inégale, raboteuſe & comme écaillée. Elle eſt d'un cendré-brun, ſans poil, & ſi dure qu'un ſabre ne la ſauroit couper. Beaucoup de gens ont écrit que ſes cornes, ſa peau, ſes dents, ſa chair, ſon ſang, ſes ongles, ſa fiente même, ſont des contrepoiſons. On tient auſſi qu'ils ſont ennemis des éléfans, qu'ils aiguiſent leur grande corne contre les cailloux, pour la fai-

re entrer dans le ventre de ceux-ci, où ils ont la peau plus tendre ; & en même tems les rhinoceros paſſent entre leurs jambes, & tâchent de les renverſer. Mais s'ils manquent leur coup, les éléfans ne les manquent pas; ils les renverſent de leurs trompes, les foulent aux piés, & les déchirent de leurs dents.

Les Bengalois n'ont pas ſi grand' peur des rhinoceros, que des tigres qui ſont d'un naturel encore plus faroûche, & beaucoup plus malin: car les rhinoceros n'ataquent pas ordinairement, & ils ne ſe mettent en fureur que quand ils ſont ataquez. Mais alors ils ſont de la derniére férocité: ils grognent comdes pourceaux: ils renverſent les arbres, & tout ce qui eſt devant eux. On dit, & il y a beaucoup d'aparence, qu'ils ſe tiennent dans les bois qui ſont le long de la riviére de Pipely, & du Gange: car les campagnes baſſes & déſertes qui y ſont, paroiſſent toutes propres pour ſervir de retraites à de pareils animaux.

Les tigres & les léopards, qui ſont fort communs dans toutes les Indes, font auſſi leur retraite dans les bois, & ſur-tout dans ces mêmes baſſes terres de Bengale, qui n'ont point encore été cultivées En éfet nous voiions les habitans trembler de fraïeur quand ils devoient paſſer dans ces lieux-là. Je me ſouviendrai toute ma vie d'un ſoir que nous nous trouvâmes au-milieu de ces déſerts, juſtement dans un endroit qui eſt apellé le bois des tigres, a-cauſe de la quantité qu'il y en a ordi-

dinairement. Nous cherchions au clair de la Lune, un village habité par des Idolâtres. Lors-que nous l'eûmes trouvé, & que nous y eûmes fait nos afaires, les Indiens, en nous disant adieu, nous avertirent avec beaucoup d'ardeur, de prendre garde à nous dans les lieux où nous allions passer, nous assurant que pas un d'entre eux n'auroit osé les traverser pendant la nuit, ni même sur le soir, à-cause des tigres, contre lesquels le village même ne se trouvoit pas en seureté.

Nous fîmes nos remercîmens à ces gens-là, & nous marchâmes de file au-travers des bois, parce-qu'il n'y avoit point de sentier battu. Nous étions au nombre de cinq ou six, & nous faisions le plus grand bruit qu'il nous étoit possible, pour épouvanter ces bêtes féroces. Notre Quartier-maître, qui étoit le dernier, parce-qu'il marchoit fort-mal, & qui sans doute regardoit souvent derriére lui de fraieur, vit sur ses talons un fort grand chien qui nous suivoit tout-suant & hors d'haléne. A cet aspect ce fut une chose merveilleuse de voir marcher la Quartier-maître, qui n'avoit point de jambes auparavant: il sembloit alors que le vent le poussât & qu'il eût des aîles. Il fut bien-tôt à la tête des autres, & en passant le long de nous il crioit de toute sa force, Un Tigre, un Tigre. Mais on n'eut pas plutôt jetté la vuë sur la bête, qu'on vit quel animal c'étoit: il s'atacha même à nous suivre, comme pour se sauver en notre compagnie, & la fraieur de notre camarade nous fournit sujet de rire pendant notre voiage.

Il

Il eſt vrai que le tigre eſt fort altéré du ſang humain, de-même que du ſang des bêtes. Il guette les hommes comme le chat guette la ſouris, & ſe jette deſſus de la même maniére. Du premier ſaut, quand il en voit un, il lui enfonce ſes ongles des piés de devant dans les épaules, & incontinent il le déchire avec ſes dents. On peut dire qu'un homme qui eſt pourſuivi d'un tigre, eſt perdu; mais d'ordinaire il en eſt auſſi-tôt attaqué qu'éfraïé, & il n'a pas le tems de ſoufrir beaucoup de ſon éfroi.

Les tigres de Bengale ſont gros comme des veaux. Ils reſſemblent preſque à nos chats, tant par la tête, que par la figure, & par le manîment & l'agilité de leurs membres; mais quelque raport qu'il y ait entre ces deux ſortes d'animaux, il regne dans les tigres un certain air afreux, qui inſpire de la terreur. Leurs griffes ſont ſemblables à celles du lion. Leur peau eſt unie & luſtrée: le poil en eſt noir, ou blanc, ou rouge, & marqueté de pluſieurs taches, ce qui le rend beau & en fait eſtimer la peau dans tous les païs des Indes.

On paſſe de jour, avec beaucoup plus de ſeureté que de nuit, dans les déſerts de Bengale: car la nuit les tigres & les autres bêtes féroces ſont beaucoup plus hardies à ſortir de leurs retraites, de leurs brouſſailles, de leurs cavernes. Il y en a même qui vont juſques dans les maiſons & dans les villages, où elles atrapent des gens & les dévorent.

Les tigres oſent même ataquer les gens à cheval, & les plus puiſſans buffles, qu'ils déchi-

chirent tout-vifs, de quoi il y a eu des éxemples pendant notre ſéjour à Bengale. Les Bengalois & les autres habitans des Indes, vont à la chaſſe de ces cruelles bêtes. Pour cet éfet il s'aſſemble une multitude de gens, chaſſeurs, enchanteurs, joüeurs d'inſtrumens, & autres ſpectateurs, qui font tous d'étranges poſtures, & des tours extraordinaires, juſques-à-ce que par leurs prétenduës conjurations ils aïent attiré un ou pluſieurs tigres, qu'ils prennent enfin.

On tient pour certain que le tigre & le rhinoceros s'aiment & ſe favoriſent; car on prétend ſavoir bien certainement que ceux de l'une & de l'autre eſpéce, qui ſont dans les bois de Bengale, ne s'y font jamais la guerre; & en éfet il y a beaucoup d'aparence. La raiſon que les Indiens en rendent, eſt que les tigres, après avoir dévoré & mangé trop avidement la chair des hommes & des bêtes, en ſont malades, & qu'ils trouvent leur reméde dans la fiente du rhinoceros, qui vit principalement d'herbes vertes qui ont une grande vertu, laquelle ſe conſerve dans le fient, & lâche le ventre du tigre. Ce raiſonnement ne regarde pas ſeulement les tigres, on le fait valoir même à l'égard des hommes, les Indiens tenant que ce fient leur eſt également ſain & utile.

Les épouvantables crocodiles que les Indiens nomment Caimans, & les Portugais Legarto ſont fort communs dans pluſieurs païs des Indes. Il y en a quantité dans le Gange, & dans les autres grandes riviéres de Bengale. On les met au rang des amphibies. Ils ſont grands, forts, hardis, extrémement ruſés,

ſés, & ils multiplient beaucoup. Dans la génération le mâle eſt ſur le dos de la fémelle, qui fait quelquefois quarante ou cinquante œufs, qu'on dit qui écloſent dans cinquante à ſoixante jours. On ne voit aucun animal qui d'une auſſi petite matiére que celle dont cet amphibie eſt engendré, parvienne à la grandeur & groſſeur dont il eſt.

J'en ai vu pluſieurs fois le long du Gange, & dans la riviére de Pipely, qui avoient vingt ou vingt-cinq piés de long, ou plus encore, & ils etoient auſſi gros qu'un poinçon de vin: cependant leurs œufs ne ſont pas ſi gros que des œufs d'oie. Ils ſont à-peu-près ſemblables aux leſards. Ils ont la tête fort large, mais elle ſe termine un peu en pointe, à-peu-près comme le groüin d'un pourceau. Ils ouvrent la gueule fort-grande & juſques aux oreilles: ils ont des rangées de dents très fortes, & qui s'aſſemblent bien juſte.

Ceux qui en ont laiſſé des deſcriptions par écrit, ont dit qu'ils n'ont point de langue. Ils ont les yeux noirs, grands & ronds. Ils ne remüent que la machoire d'enhaut; celle d'embas, qui eſt la plus petite, eſt immobile. Lors-qu'en courant ils veulent ſe tourner, ils y ont de la peine, leurs vertébres n'étant pas bien diſpoſées pour cela; mais ils courent fort vîte droit devant eux. Ceux qui ſavent leur défaut, ont moins de peine à les éviter, quand ils en ſont pourſuivis; & c'eſt ſouvent par-là que la proie leur échape.

Ils ont quatre piés armez de griffes, & ils

y ont une force extraordinaire. Leur queuë, dont le bout eſt pointu, eſt preſque auſſi longue que leur corps. Ils ont la peau dure, inégale, écaillée, & ſouvent elle réſiſte aux coups de mouſquet. Pour les tuer il faut leur donner ſous le ventre, où la peau eſt plus tendre. Ils ſont d'un gris enfoncé, & à-peu-près de la couleur de la bouë, où ils ſe tiennent ſouvent ſans qu'on les aperçoive; mais quand on en eſt proche, ils ſavent bien ſe montrer, & l'on a beſoin de courir très-vîte, & de faire bien des détours pour les éviter.

Ils ſont tous les jours comme à l'afût, le long des riviéres, ſur-tout quand l'eau eſt baſſe, & en attendant l'ocaſion de faire capture ils s'échaufent au Soleil. Ils paroiſſent là comme des batteaux ou des canots renverſez. Quoique notre bâtiment nageât fort-près d'eux, ils demeuroient ſouvent immobiles, pendant-que nous paſſions.

Ils ont fort ſouvent la gueule toute-ouverte, afin-qu'un petit oiſeau, que nous nommons Roitelet, y entre pour les délivrer des vers qu'ils ont aux dents & aux gencives, dont cet oiſeau ſe nourrit. Ils vivent de chair & de poiſſon; mais ils ſont tout-à-fait friands de chair humaine, & uſent de beaucoup d'adreſſe pour s'en pourvoir. Ils demeurent patiemment dans une place, & même ils y dorment juſques-à-ce qu'il y ait proche d'eux quelque proie ſur laquelle ils puiſſent avidement ſe jetter.

Ils courent & nagent fort vîte, mais ils ne

ſe

ſe tournent pas plus aiſément dans l'eau que ſur terre. De nuit ils vont fort-avant ſur terre chercher de la pâture, & ils trouvent ſouvent des ſangliers, des veaux, des brebis, de grands chiens. Un jour que nous étions à Borneo, dans le golfe de Caïelle, les gens de l'équipage n'aiant point vu un grand chien de chaſſe qui apartenoit au Capitaine, & l'aiant beaucoup cherché, ils en trouvérent le lendemain quelques reſtes ſur le bord de l'eau, où un Caiman l'avoit mangé. On ne les entend point venir, ſi ce n'eſt quelquefois par un craquement de dents qu'ils font.

Il faut bien prendre garde à ſoi, quand on ſe baigne dans les riviéres de Bengale & dans le Gange, & il n'y faut pas nager, car ils ſavent atraper les gens, & ſur-tout les nageurs, d'une maniére dont on ne peut ſe garantir, & ils dévorent un homme tout d'un-coup, l'enterrant ainſi tout-vif dans leur afreux corps. Souvent auſſi ils tirent leur proie au fond de l'eau, pour l'y dévorer. Ils ataquent même les petites barques des Bengalois, & y ſaiſiſſent quelque miſérable pêcheur. C'eſt ce qui fait qu'on ne voit ni batteaux ni canots ſur le Gange, ni ſur les autres riviéres de ce païs-là, quoi-qu'on ſache fort bien les bâtir, & qu'on & y conſtruiſe des vaiſſeaux du port de deux, trois, quatre, & juſqu'à cinq cents laſtes, ou mille tonneaux, ainſi-que j'en ai vu ſur les chantiers à Pipely. Ce ſont les Maures qui les navigent, & qui les mènent à Coromandel, dans la mer Rouge, en Perſe, à Surate, à l'éxemple des Hollandois, qu'ils ont

tâ-

tâché d'imiter en ce point, depuis que ceux-ci ſe ſont établis dans leurs païs.

Ils y prennent auſſi des crocodiles, de quoi les Indiens ne paroiſſoient pas s'aviſer. Pour cet éfet ils atachent de gros hameçons à des chaînes de fer, ou à de groſſes cordes, & ils mettent une piéce de chair à l'hameçon. Lors que les crocodiles ſe voient pris, ils font des cris terribles. Les Chinois tiennent que la chair des jeunes Caimans eſt fort délicate, quand ils l'ont aprêtée à leur maniére: on prétend qu'elle aproche fort du goût & de la blancheur de celle des chapons.

Je Reviens maintenant à la ſuite de notre Voiage. Notre vaiſſeau étant entré dans le Gange, & s'étant rendu au lieu de ſa deſtination, nous nous trouvâmes fruſtrez de l'eſpérance que nous avions euë d'aller en Perſe, & on rechargea bientôt le navire pour le retour à Batavia. Comme j'étois toujours à Ougli, j'apris que notre Maître de vaiſſeau aiant trop bu, ſelon ſa coutume, étoit tombé de deſſus le pont dans le fond de cale, qu'il s'étoit rompu une jambe, & que l'on me demandoit à bord pour le ſecourir.

L'onziême de Fèvrier 1664. à ſept heures du ſoir, le tems étant fort clair, il ſe fit à Bengale une éclipſe de Lune, qui dura une grande heure & demie, de-ſorte qu'au-lieu de la pleine Lune, il ſembloit qu'elle fût à ſon renouveau, & on ne la revit dans ſon plein que ſur les dix heures du matin.

Nos Almanacs de Hollande marquoient que cette éclipſe ſe devoit faire ſur le midi, & que par

par cette raiſon elle ne s'apercevroit pas en Hollande, mais qu'on la verroit dans les parties orientales de l'Aſie, telles que la Chine, le Japon, les Grandes Indes, Aracan, Pegu, Siam, Sumatra, Java, les Moluques. Cela ſe trouva véritable, parce-qu'autant que ces païs-là ſont plus à l'Orient que n'eſt la Hollande, autant ont-ils plutôt le jour & la nuit, le lever du Soleil & de la Lune, qu'on ne l'a en Hollande.

Cette occaſion nous fit voir juſqu'où vont les ſuperſtitions des Idolâtres, ſur-tout des Gentives, qui s'en allérent par troupes, hommes & femmes, ſe mettre dans le Gange, nonobſtant le danger d'être dévorez par les crocodiles. Après s'y être bien lavez, ils retournérent ſur le bord de l'eau, faire leurs priéres à haute voix, & crier tous à la fois, de toute leur force, comme des gens qui ſont dans le plus extrême danger, & prêts à périr, & cet horrible tintamarre dura juſques-à-ce que l'éclipſe fût paſſée. Lors-qu'ils revirent la Lune, ils redoublérent leurs cris; ils frapérent dans leurs mains; ils chantérent; ils danſérent & ſautérent tout-de même qu'auroient pu faire des troupes d'ivrognes.

Le treiziéme de Février, un yacht nommé *Le Veau*, qui venoit du Japon par Malaca, aiant remonté le Gange, vint jetter l'ancre auprès de notre vaiſſeau. Les gens de l'équipage nous aprirent la fâcheuſe nouvelle du naufrage qu'avoient fait ſur les côtes du Japon *La Balle de Poivre* & *Vollenhove*, deux flûtes qui étoient parties de Batavia l'année précédente, pour al-

aller trafiquer au Nord, dont tous les équipages avoient péri. La même tempête avoit auſſi dématé les ſix autres vaiſſeaux qui alloient de compagnie avec ces deux premiers, & ils avoient eu beaucoup de peine à ſe ſauver.

Mais s'ils avoient été ainſi maltraitez en allant au Japon, ils ne le furent pas moins en revenant, & même le *Gravelande*, un de ceux qui étoient le plus richement chargez, périt auſſi. Ces trois naufrages nous firent perdre beaucoup de monde, pluſieurs bons Oficiers de notre connoiſſance particuliére, & de nos amis, & mirent beaucoup de familles en deüil à Batavia.

Lors-que notre vaiſſeau eut ſa charge de ſalpêtre, nous deſcendîmes le Gange, & aiant paſſé par le travers du fort de Tanna, du bois d'Aléxandre, de la riviére de Calcula, nous allâmes moüiller l'ancre à l'embouchure de celle de Jilliſaar. Là les gens de l'équipage étant deſcendus à terre, pour aller couper du bois, ils aportérent à bord un ſerpent de dix piés de long qu'ils avoient pris. Enſuite nous deſcendîmes par le travers d'Illa de Gale, & de Sagor, & enfin étant ſortis du Gange, nous allâmes ancrer à la rade de Pipely, proche du *Soleil Levant*, où Matthieu van den Broeck, Directeur à Bengale, aiant laiſſé ſon emploi entre les mains de Roger van Heiningen, devoit s'embarquer pour retourner à Batavia.

Ainſi nos deux vaiſſeaux mirent à la voile, celui que van den Broeck montoit portant le pavillon. Nous paſſâmes ſous la Ligne le vingt-troiſiême de Mars 1664. & le vingtiême d'Avril

d'Avril nous fûmes à la vuë de l'iſle Engano; puis le lendemain à la vuë de Sumatra. Enfin le vingt-ſixiême d'Avril, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia, où l'on étoit fort en peine de ce qu'il y avoit longtems qu'il n'étoit venu aucun vaiſſeau de Hollande.

Lors-que nous eûmes déchargé une partie de notre ſalpêtre, nous allâmes mener le reſte à la petite iſle Onruſt, d'où nous allâmes prendre du leſt à une autre petite iſle nommée Rotterdam; puis nous retournâmes à Batavia. Nous y trouvâmes ſeize vaiſſeaux venus de Ceilon, de Coromandel, de Guſaratte, de Perſe, de Japara, d'Amboine, de Macaſſar, de Jambaie. Nous y vîmes auſſi terrir quatre navires & une flûte, qui venoient de Hollande, & qui avoient aporté quantité de vivres dont on avoit grand beſoin.

D'un autre côté on en fit partir pluſieurs pour différens païs, & enfin la flote équipée en guerre pour aller vers le Nord, ſe trouva en état de faire voiles. Le vaiſſeau ſur lequel j'avois été depuis quelques mois, fut joint à cette flote: mais j'avois deſſein de m'en retourner dans les Provinces Unies, & non d'aller viſiter les côtes de la Chine. Dans cette vuë, je tâchai de me mettre ſur un autre navire, & je m'embarquai ſur l'*Outshoorn*, qui étoit du nombre de ceux qui étoient venus de Hollande, & que j'eſpérois qui y retourneroit bientôt.

Cependant l'armement naval partit, ſous le commandement de l'Amiral Borth. Il conſiſtoit en douze vaiſſeaux legers, afin-qu'ils puſ-

puſſent relâcher proche de Taïovan, de Formoſe, & dans les rivières, golfes & baies de la Chine, & y troubler le commerce des Chinois nos ennemis, en favoriſant le nôtre avec les Tartares, qui avoient fait alliance avec nous.

Le trentiême de Juillet 1664. la Bourgeoiſie de Batavia ſe mit ſous les armes, ainſi-que cela ſe pratique tous les ans. Peu de tems après le Sr. Jean Maetſuyker prit une ſeconde femme, qui étoit bien jeune pour un homme de ſon âge, mais elle étoit jolie. Elle étoit fille d'un Paſteur, & veuve de Simon Kors, qui avoit été Gouverneur de Ternate. Tout ſe paſſa modeſtement & ſans trop de pompe. Ce qu'il y eut de plus éclatant, fut quelques feux d'artifices, qu'on fit joüer au commencement de la nuit, devant ſon Hôtel.

Le Sr. Rijklof van Goens étant venu à la rade pour viſiter les vaiſſeaux, & en choiſir un ſur lequel il pût aller à Ceilon & à Malabar, le *Outshoorn* lui donna dans la vuë. En éfet il étoit encore aſſez neuf; il y avoit de belles galeries & des chambres, & la fabrique en étoit agréable. Ce fut à moi de chercher les moiens de m'embarquer encore ſur un autre navire. Je paſſai donc à bord du *Soleil levant*, vaiſſeau qui étoit bon & gros, mais qui étoit un peu foible d'échantillon; & j'y fus reçu en qualité de premier Chirurgien.

Cependant on voioit continuellement partir des vaiſſeaux de la rade de Batavia, pour aller en divers païs, & d'autres y terrir, qui venoient de tout l'Orient & de Hollande;

particuliérement le Sr. van Goens fit voiles avec cinq vaiſſeaux pour Ceilon, & pour la côte de Malabar.

Au-regard de notre navire, on travailla auſſi à le charger. Son leſt fut de cuivre du Japon, & ſa cargaiſon de bois de ſiampan, de ſalpêtre, de ſoies, d'étofes, de toiles de coton, d'indigo, de noix muſcades, de clou de girofle, de macis, de canelle, de poivre, &c.

Sur la fin d'Octobre, un vaiſſeau qui étoit auprès du nôtre, à la rade de Batavia, aiant beſoin d'être rematé, les Oficiers indiquérent un jour de Dimanche, quoi-qu'il n'y eût rien qui obligeât de ſe hâter. En faiſant ce travail deux ouvriers tombérent, une demi-heure l'un après l'autre, de la hune ſur le pont, & ils moururent à l'inſtant. Bientôt après, un navire tout chargé pour retourner en Hollande, voulant faire une ſalve du gros canon, le feu y prit, & l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. On prit ces accidens pour des préſages de plus grands malheurs.

Mais il y eut un autre préſage bien-plus ſignificatif, ſuivant l'opinion commune : car l'onziême ou le douziême de Novembre, trois ou quatre heures avant jour, on vit diſtinctement une comète à longue queuë, qui commençoit à monter ſur l'horiſon par l'Orient. Elle ne jetta d'abord qu'une ſombre lueur ; mais chaque jour elle brilla plus qu'elle n'avoit fait le jour précédent, & chaque vingt-quatre heures elle ſe leva plutôt de quelques minutes. En faiſant ſon cours de l'Orient à l'Occident, elle paſſoit directement ſur Batavia

tavia, & ſa longue queuë s'étendoit à l'Eſt-nord-eſt.

A la fin de ce même mois, une de nos jonques aporta nouvelles à Batavia d'une alliance, que nos Oficiers avoient concluë avec les Tartares, dans la célébre ville d'Oxu, ſur la côte de la Chine, & que nous avions déja ſur la route un navire chargé de marchandiſes de cet Empire; & en éfet, bientôt après, il vint moüiller à la rade proche de nous.

Lors-que nous fûmes prêts de mettre à la voile pour retourner en Hollande, nous vîmes terrir une flûte nommée *le Cerf*, qui en venoit, & qui nous aprit qu'il y avoit de grands différens entre le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux, mais qu'on eſpéroit qu'ils ſe termineroient à l'amiable On célébra ſur les vaiſſeaux & à Batavia un jour de priéres publiques pour la conſervation de la flote, & pour ſon heureux retour, ainſi qu'on a toujours acoutumé de faire en pareille ocaſion.

Avant-que de faire le récit de ce dernier voiage, je croi devoir faire ici une deſcription de la grande Java, telle qu'elle étoit pendant le tems du ſejour que j'y ai fait.

Parmi la multitude des iſles qui ſont aux Indes Orientales, les plus grandes ſont Sumatra, Célébes, Borneo, Gilolo & Mindanao. Les Moluques, Amboine, & Banda ſont célébres par les excellentes épiceries qu'elles produiſent. Mais l'iſle nommée la grande Java, qui eſt auſſi une des plus grandes, a encore des qualités qui la doivent faire paſſer

pour une des plus considérables. Elle est pourvuë de toutes les choses qui sont nécessaires pour la vie. L'air y est tempéré, & plus sain qu'en aucune des autres isles qui sont sous la Zone Torride.

Elle s'étend depuis le détroit de la Sonde jusqu'à celui de Balambuam, non directement de l'Est à l'Oüest, mais elle court à l'Est un peu par le Sud. Elle a environ cent-trente lieuës de long. Sa largeur est inégale, y aiant des endroits où elle est beaucoup plus large que dans les autres, ce qui fait qu'on n'en peut parler précisément. Néanmoins on tient qu'elle a près de trois cents lieuës de circuit.

Le détroit de la Sonde la sépare par son bout occidental de la grande isle de Sumatra, leurs côtes n'étant éloignées l'une de l'autre que de quatre ou cinq lieuës, dans l'endroit où gît entre elles l'isle du Travers. Sa côte septentrionale regarde l'isle Borneo, & il y a des golfes, des baies, des havres, des villes marchandes, & d'autres petites isles qui en sont proches. On peut naviger aisément avec de petits bâtimens entre ces deux isles. A l'Est elle est séparée de l'isle de Bali, autrement la petite Java, par le détroit de Balambuam; & au Sud elle à la grande mer Océane.

Son aspect est fort beau, & on la découvre de fort-loin à-cause des hautes montagnes qui y sont, & qu'on voit couvertes de bois & de verdure. Du côté méridional elle est encore sauvage & déserte. On y découvre des

des montagnes, des rochers, des forêts, des marais, des riviéres; ce qui fait qu'on fréquente bien moins cette côte que celle du Septentrion, qui eſt extrémement fréquentée depuis l'Eſt juſqu'à l'Oüeſt, auſſi-bien que le milieu de l'iſle qui eſt bien peuplé; car il y a de fort belles campagnes, bien cultivées, où il croît beaucoup de ris, de beaux arbres, &c. Il y a des golfes, des baies le long des côtes, & tout ce qui peut favoriſer la navigation.

Les campagnes y ſont extrémement fertiles. On y trouve quantité d'excellentes drogues, d'épiceries & de gommes; quantité de noix de cocos, d'oranges, de limons, de citrons, de citroüilles, de concombres, de limons d'eau, de mangas, de mangas-tanges, de durions, de jacas, de bananes, de pommes d'or, & de pluſieurs autres beaux fruits, en quoi Java ſurpaſſe toutes les autres iſles. Le ris y vient auſſi abondamment, mais la pareſſe des habitans fait qu'on y en recuëille infiniment moins qu'on ne devroit faire, & la multitude du peuple qui y eſt, en manque quelquefois en divers endroits. Néanmoins quand l'année eſt fertile, la ſeule ville de Japara en fournit des cargaiſons entiéres de vaiſſeaux.

On y recuëille du poivre, du gingembre, des oignons, de l'ail: ſur-tout il y a une prodigieuſe quantité de bêtes privées & de ſauvages, des bœufs, des vaches, des brebis, des chévres, des boucs, même des chevaux. Il n'y a pas moins de volatiles, entre-autres on y voit quantité de poules, d'oies, de canards, de perdrix, de paöns, de pigeons, de perro-

quets, qui y multiplient tous abondamment On peut avoir à Japare vingt poules, & même vingt-quatre, jeunes, bonnes & grasses, pour une piéce de huit, & quoi-que quelques-unes aïent la peau noire, elles ont pourtant la chair fort-blanche, & sont de bon goût.

Les lieux déserts y sont habitez par les tigres, les serpens, les rhinocéros, les cerfs, les biches, les buffles, les sangliers, les guenons, les foüines, les caméléons, les chats-civettes, &c. ainsi que le sont les autres déserts qui se trouvent en plusieurs païs des Indes. Les riviéres ont aussi des hôtes incommodes, savoir les crocodiles, qui sont très-dangereux pour ceux qui s'y baignent, ou qui se promènent sur leurs bords.

On comptoit autrefois quantité de Roïaumes dans cette isle. Chaque ville maritime, ou marchande, même jusqu'aux plus petites, chacune, dis-je avoit son Roi particulier. Mais peu-à-peu le Mataram en aiant soumis une grande partie, s'érigea en Souverain de toute l'isle, ou du-moins il prit ce titre de Mataram, qui se raporte à celui d'Empereur. Sa domination s'étendit principalement sur les païs de l'Est: car le Roi de Bantam posséde aussi en Souveraineté une assez grande partie du païs de l'Oüest. Ainsi ces deux Princes sont les plus puissans de l'isle de Java, & tous les autres flèchissent sous leur pouvoir.

Les principales villes de Java, sont Mataram, où l'Empereur tient sa Cour, & Bantam qui est la Capitale du Roïaume qui porte ce même

même nom. Japara eſt plus floriſſante qu'aucune autre, par la navigation & par le commerce.

Mais pour parler par ordre des principales villes de cette iſle, je vais commencer par celles qui ſont à l'Eſt, & continuer par celles qui ſont le long de la côte interne, en tirant à l'Oüeſt, où eſt le Royaume de Bantam.

Balambuam eſt une ville maritime, ſituée le long d'un grand golfe, au bout oriental de Java, ſur le détroit qui a le même nom, vis-à-vis de l'iſle de Bali. Cette ville a toujours été célébre par ſon commerce, par ſa ſituation avantageuſe, par l'abord des peuples d'Orient qui y trafiquent, & par l'humeur hardie & entreprenante de ſes habitans. On tire de cette place & des lieux voiſins, des cordages, des nattes, les matiéres dont ſe font les voiles des vaiſſeaux dans ces païs-là, des huiles, & quantité de noix de cocos. Autrefois il y avoit un Roi particulier. Maintenant elle eſt ſous l'obéiſſance du Mataram.

Panarucan en eſt à dix lieuës au Nord-oüeſt. Cette ville a auſſi eu ſon Roi particulier, & des fortifications revêtuës de pierre. Il s'y eſt fait un grand trafic, particuliérement par les Portugais; mais depuis que les Hollandois ſont allez aux Indes, ce commerce s'eſt réduit à peu de choſe. On voit derriére la ville une montagne qui eſt remplie de ſoufre, & s'il n'y a pas toujours du feu qui paroiſſe, au-moins il y couve. Quelquefois il en ſort des flammes, des cendres, du ſoufre, des pierres, qui en ſont comme lancées, & qui tombent dans les prochaines campagnes.

Paſſarvan & Daya ſont à cinq ou ſix lieuës de Panarucan. Il y a encore deux autres petites villes un peu plus à l'Oüeſt, vis-à-vis de l'iſle de Madure.

Joartam eſt à dix lieuës à l'Oüeſt de Paſſarvan, auſſi ſur la côte interne de la grande Java, vis-à-vis de Madure. Il y a une belle riviére, un bon port, & une rade où l'on eſt en ſeureté. Les Javanois & le reſte des Marchands des autres nations des Indes la fréquentent beaucoup.

Surabaïa, Brandaon & Cidaïo ou Sydayo, ſont trois petites villes à l'Oüeſt, en venant de Joartam, proches des côtes de la mer. La derniére a été autrefois une forte ville, où il ſe faiſoit un aſſez grand commerce que les Hollandois ont attiré à Japara; ce qui l'a beaucoup incommodée.

Tubaon, ou Tuban, qui a été un Roïaume, eſt auſſi maintenant une des villes de l'Empire du Mataram. On regarde ſes habitans comme de bons mariniers, & de grands avanturiers ſur mer, où ils croiſent inceſſamment avec de petits bâtimens, quoi-qu'ils n'en tirent pas de grands profits.

Cajaon, qui eſt à cinq lieuës de Tubaon à l'Oüeſt, & Mandalicaon, ſont deux places peuplées de pauvres pêcheurs, qui n'étendent pas leur navigation fort-loin.

Mais la ville de Japara, ou Japare, eſt préſentement conſidérable par ſon commerce. Son port eſt fréquenté par tous les Javanois, par les habitans de Macaſſar, par pluſieurs autres peuples de l'Orient, & par les Hollandois qui y chargent

chargent des poutres & d'autres bois, du ris, du bétail, des fruits & d'autres denrées, pour Batavia, pour Amboine, Ternate, Banda, &c.

Pati & Dauma, qui ſont dans le voiſinage de Japare, y envoient leurs marchandiſes, grains, poiſſon, &c. de-ſorte que par elles-mêmes ce ſont des places de peu d'importance.

Samarang, qui eſt à ſept lieuës de la même ville de Japare, n'eſt point murée, mais elle eſt fort peuplée. Les habitans, ainſi-que ceux des bourgs & des petites villes voiſines, s'ocupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les forêts, & à le préparer pour la charpenterie, ou pour d'autres uſages; & ils le mènent à Japare. Leurs autres ocupations ſont encore moins profitables.

Il y a quelques années que les Ambaſſadeurs qui étoient envoiez à la Cour du Mataram, alloient débarquer dans ce port, pour ſe rendre enſuite par terre dans la ville de Mataram. On trouve ſur cette route de belles campagnes, dont la plupart ſont ſemées de ris; des bois, des prairies, des plaines, des valées d'une extrême beauté. On marche auſſi le long des montagnes nommées Ongaran, Marbabou, & Belirang, dont les cimes ſont couvertes d'arbres verdoïans, qui ſemblent porter leurs têtes dans le Ciel.

Lors-que nos Ambaſſadeurs y vont, & qu'ils paſſent dans les bourgs d'Ongaran, Chiandi, Salatiga, Silimby, qui ſont tous extrémement peuplez, les habitans les reçoivent fort-reſpectueuſement, & leur fourniſſent des maiſons, avec des rafraîchiſſemens en abondance,

ſans oſer prendre d'argent, ſur peine de la vie.

Entre Mataram & les villes de Japare & de Samarang, on voit encore une multitude d'autres bourgs & villages de diverſes grandeurs, preſque tous également bien peuplez. Il y a pluſieurs rivières dont une des plus conſidérables eſt celle de Damack, qui roule ſes eaux avec un grand fracas du haut des montagnes d'où elles ſortent.

Mataram ville capitale de l'Empereur de Java, eſt ſituée dans une fertile & agréable plaine, qui eſt environnée de hautes montagnes couvertes de verdure, & qui ne ſont pas moins fertiles que la plaine. Selon le récit que m'en ont fait pluſieurs de mes amis qui y ſont allez, il ſemble que la nature, en formant ce lieu, ait pris plaiſir à faire un chef-d'œuvre pour la ſatisfaction des hommes.

Cette ſituation rend la ville naturellement forte; car les montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui ſervent de rempart du côté occidental; & du côté ſeptentrional eſt la montagne de Bilerang, qu'on tient être la plus haute de toutes les montagnes de Java, & qui eſt inacceſſible dans pluſieurs endroits, à-cauſe des bois & des halliers qui ſont dans ſa pente. Les vaiſſeaux qui pendant la mouſſon de l'Eſt ſe trouvent du côté méridional, à la vuë de l'iſle, découvrent Bilerang de trente lieuës en mer.

Ainſi la ville de Mataram étant toute renfermée de montagnes fort-hautes, ou du-moins s'il y en a qui ne ſoient que comme des collines, ces collines ſont eſcarpées & couvertes de

de bois impénétrables; cette ville, dis-je, eſt une place auſſi forte par ſa ſituation, qu'elle eſt agréable & bien pourvuë des choſes néceſſaires à la vie. Quatre portes, qui ſont dans les paſſages étroits des montagnes, ouvrent & ferment ceux par où l'on peut aller de Samarang à Mataram. Le premier de ces paſſages s'apelle le col de Silimbi. Il eſt dans un valon fort étroit, où l'on n'aborde que par divers détours, qui ſe continüent preſque toujours depuis Samarang, au-travers des ſommets de ces montagnes, pendant dix-huit à vingt lieuës de chemin; & il y a une bonne garde de ſoldats qu'on relève chaque mois.

Au-dedans de ce col, on trouve un bourg qui ſe nomme auſſi Silimbi, & qui eſt fort peuplé. Perſonne ne paſſe par cette porte, ſoit pour aller à Mataram, ou pour en venir, que par la permiſſion du Commandant de la garde, qui tient régitre de tous ceux qui y paſſent. La même choſe ſe pratique au col de Tadie, qui eſt le ſecond. Quoi-que les portes ne ſoient que de bois, elles ſont extraordinairement fortes, maſſives & peſantes. Elles ſont au milieu d'une haie de gros pieux fichez en terre, qui s'étendent juſques contre la pente des montagnes. Ceux qui voudroient entreprendre de paſſer par ailleurs, & de percer à-travers les halliers & les autres empêchemens qui ſe trouvent, auroient bien de la peine à y réüſſir, & ils auroient encore plus de peine à ſe cacher: cependant ils ne pourroient être découvers ſans qu'il en leur coûtât la vie.

Les deux autres passages qui défendent l'accès de Mataram, se nomment le col d'Oupac, & le col de Caliadier ou Caliadîr. Au-dehors de la ville on voit un grand nombre de beaux villages qui l'environnent, & qui en sont comme les fauxbourgs. Ceux qui en ont fait le compte ont écrit qu'il y en a jusqu'à trois mille, les uns étant dans la plaine, & les autres dans les pentes des montagnes, même jusques sur leurs cimes. Il y a aussi des maisons de plaisance, à la mode du païs, qui sont accompagnées de garennes, de vergers, de champs qui produisent du ris, & d'autres ornemens. Mais ce qu'il y a de plus considérable est la multitude du peuple qui remplit ces villages.

La ville, à commencer depuis la porte de Caliadîr, jusqu'au palais Impérial, a deux lieuës de long, & bien-peu moins de large. Du côté occidental elle est enfermée d'une muraille haute & forte, de maçonnerie de pierre seche, mais d'une pierre de taille qui est quarrée. Du côté du Sud, elle finit par le palais Impérial. Au Nord, est la porte de Caliadîr. A l'Est & dans tout le reste du circuit, sont les montagnes, qui commencent bien-loin, & qui vont jusques-là.

Les ruës sont mal ordonnées & sales, ainsi que dans toutes les autres villes de Java. Il n'y en a qu'une des plus considérables, qui s'étende du Sud au Nord, encore n'est-ce pas tout-à-fait en droite ligne: elle est comme un sabre un peu courbé, passant au-travers des principaux quartiers de la ville. Il y a tant

de

de peuple, que nos gens qui y vont, en ſont toujours ſurpris, quoi-qu'ils y aïent deja été, & à leur retour ils ne ceſſent point d'en parler.

Au-bout de cette principale ruë, qui a près de deux lieuës de long, paroît le palais Impérial, qui eſt magnifique aux yeux des Javanois, mais qui ne préſente rien de rare, ni même de fort beau, aux yeux des Hollandois. Les plus grands ornemens qu'ils y trouvent, ſont les jardins qui l'acompagnent, les vergers, les plants d'arbres qui ſont par-derriére, la belle place qui eſt au-devant, les grands bois ſéparez des autres par des clôtures, bois qui ſont pour la chaſſe, & où il y a des rhinocéros, des cerfs, des taureaux ſauvages, des chevaux, des vaches & quantité d'autres bêtes, qui fourniſſent à l'Empereur beaucoup d'occaſions de plaiſir & de divertiſſement.

Je reviens à la côte de la mer, qui eſt la côte interne de Java, en allant à l'Oüeſt juſqu'à Batavia. On y voit encore Taggel, Charabaon, Dermaïa, Monucaon, Cravaon, la plupart deſquelles places ſont préſentement fort déchuës de leur ancien état, les habitans n'étant plus que de pauvres pêcheurs, qui portent leur poiſſon à Batavia.

Cette nouvelle ville de Batavia eſt ſituée dans le lieu où étoit celle de Jacatra. C'eſt la capitale des Hollandois dans les Indes. Mais je n'en dirai rien de plus ici, parce-que j'en parlerai aſſez amplement ci-après.

Bantam eſt à dix ou douze lieues de Batavia, à l'Oüeſt, vis-à-vis de Sumatra. C'eſt la ville la plus marchande que les Indiens

poſſedent dans l'iſle de la grande Java. Elle eſt ſituée ſur le bord d'une grande baie, dans un bas païs, au pié d'une haute montagne, d'où coulent trois riviéres qui arroſent la ville. La plus conſidérable de ces riviéres forme un bon port, qui eſt commode pour toutes ſortes de bâtimens. Une des deux autres riviéres entoure la ville de l'autre côté, & la troiſiême y forme encore un beau canal.

Du côté de la mer, elle eſt défenduë par une épaiſſe & haute muraille de pierre, ſur laquelle il y a, dans quelques endroits, de fort-groſſes piéces de canon; mais les utenſiles en ſont chétifs, & la plupart hors d'étant de ſervir, parce-que les Javanois ne ſavent pas manier la groſſe artillerie. Au mois de Juillet 1661. que nous viſitâmes la ville, nous remarquâmes que preſque tous les gros canons étoient de fonte.

Les portes de la place étoient aſſez foibles & ſans ſerrures, mais on y faiſoit bonne garde. La ville étoit ſale, & bâtie ſans ordre: les maiſons, à parler en gros, étoient fort mal rangées: les ruës n'étoient point pavées, & il y en avoit peu qui euſſent aparence de ruës, hormis trois qui étoient les principales, & qui, à la verité, étoient larges & bien aëriées. Elles aboutiſſoient toutes trois devant le palais du Roi, qui étoit dans le plus bel endroit de la ville, entouré de grands arbres, & qui paroiſſoit être un lieu fort agréable.

Dans une de ces trois larges ruës, proche du palais, on voioit une haute tour, qui ſervoit de magaſin, ou d'arſenal, & où il y avoit des armes

armes, autant qu'il en falloit pour fournir une armée. Il y avoit un tambour de huit piés de haut, & large à proportion, dont le ſon s'entendoit juſques à quelques lieuës, dans la montagne.

La grande Moſquée, qui eſt proche de la tour, & qui eſt auſſi bâtie en forme de tour, a autant de toits l'un au-deſſus de l'autre, qu'en a celle de Japare, dont la deſcription a été faite au commencement de ce Voiage. Il y a encore quelques autres grands édifices, qui appartiennent aux premiers Seigneurs du Roïaume de Bantam.

La ville eſt diviſée en pluſieurs quartiers, dans chacun deſquels on fait la garde, & ils ſont fermez de barriéres, auſſi-bien que les principaux paſſages des riviéres, & le port. On fait auſſi la garde avec beaucoup d'exactitude, au palais du Roi, qui ſe nomme le Pacebam, pour empêcher que chacun n'en aproche à ſon gré.

La baie eſt grande, & quelque gros tems qu'il faſſe les grands & les petits vaiſſeaux y ſont en ſeureté ſur leurs ancres; de-ſorte que cet avantage joint à celui de la ſituation de la ville, la rend très-marchande & très-riche, étant fréquentée des Négocians Portugais, Arabes, Turcs, Maures, Chinois, &c. quoique le commerce y ſoit beaucoup diminué depuis-que les Hollandois ſont établis à Batavia, dans ſon voiſinage.

Cependant il s'y maintient encore aſſez avantageuſement. Les vaiſſeaux des Indes fréquentent toujours ſon port. Les Anglois y ont une très-

très belle loge, & les Hollandois y en ont une auſſi. Néanmoins les Anglois y font un plus grand trafic que ces derniers. Tous les jours il y a de beaux marchés en pluſieurs endroits de la ville, & l'on y trouve toujours beaucoup de peuple.

Le premier marché tient de grand matin dans le quartier oriental, & l'on y voit comme fourmiller non-ſeulement les Javanois & les Chinois, mais encore quantité de gens de tous les païs des Indes, d'Arabie, de Perſe &c. Ce marché, qui dure deux ou trois heures, eſt bientôt ſuivi d'un ſecond, qui tient dans la place qui eſt devant le Pacebam, proche de la Moſquée. C'eſt là que les païſans expoſent en vente les grains, les denrées, les fruits, & toutes les choſes néceſſaires pour la vie.

Le troiſième marché tient après midi, dans le quartier occidental, qui eſt celui des Chinois, & qui eſt auſſi celui des Chrétiens Portugais, Anglois, & Hollandois, leur aiant été aſſigné par le Roi. Ce quartier eſt en quelque ſorte ſéparé de la ville, & par-derriére il eſt entouré de paliſſades, & d'un marais plein de brouſſailles. C'eſt là que les Javanois obligent les étrangers de faire leur demeure, parce-qu'ils ne veulent pas ſe fier à eux, jugeant ſans doute d'autrui par eux-mêmes; car ils ſont les plus infidelles qu'on voie au monde.

Il y a de grands fauxbourgs à Bantam, entre-autres à l'Eſt, le long de la mer, où l'on voit un nombre infini de petites maiſons

ſons & de huttes de pauvres gens, tant naturels du païs qu'étrangers, qui fourniſſent quantité de pêcheurs & de mariniers très-utiles à l'Etat. On y fabrique auſſi un grand nombre de vaiſſeaux, jonques, tinangs, fuſtes & pirogues.

Le premier des deux Princes, qui ſeuls doivent à juſte titre porter le nom de Souverains dans la grande Java, eſt le Mataram, ainſi-qu'il a été déja dit, qui poſſéde preſque toute la partie orientale de l'iſle, & le Roi de Bantam qui en poſſéde une bien moindre partie, dans le quartier occidental. Ce dernier Prince eſt auſſi maître de quelques places dans l'iſle de Sumatra, ſavoir Sillebar, Dampin, Liampon, & quelques autres qui ſont ſur la côte méridionale.

Comme pluſieurs Voiageurs ont déja parlé du Gouvernement de Bantam, je n'en ferai point de mention; quoi qu'il y eût encore beaucoup de choſes à dire. Je parlerai ſeulement de celui du Mataram, & ce que j'en dirai pourra fort-bien être apliqué à la Cour de Bantam, parce-que la maniére de gouverner de ces deux Cours eſt à-peu près égale.

Le Mataram qui regnoit lors-que j'étois à Java, ſe nommoit Souſouhounan Ingelaga ou Inguelaga. Il étoit fils de Sultan Mahomet, qui avoit regné avant lui. Inguelaga n'eut pas peu de difficultés à ſurmonter, après la mort de ſon Pére: mais enfin aiant été proclamé Empereur, il voulut être maître abſolu, & gouverner ſelon ſon bon plaiſir. Il fit périr ou ruïna tous qui s'étoient opoſez à ſon

cou-

couronnement, ſoit ouvertement, ſoit en ſecret.

Le vieux Tommagon nommé Wiera Gouna, que le nouvel Empereur ne crut pas à propos de perdre par ſon autorité, périt par les artifices de la Cour. Il étoit Gouverneur de la ville de Mataram, mais il avoit toujours traverſé le jeune Prince, qui le haïſſoit mortellement. Il fut donc envoié à Balambuam, pour s'opoſer aux inſulaires de Bali, qui y avoient commis quelques hoſtilités. Mais lors-qu'il fut ſur le point de s'en retourner de cette expédition, un des Favoris de l'Empereur, nommé Quei Nebei, le tua, ſous prétexte qu'il n'avoit pas obéï éxactement aux ordres de ce Prince, & auſſitôt après on maſſacra dans Mataram tous ceux qui furent reconnus pour être de ſa famille, & même ceux qui avoient été de ſa faction.

Radia Agong frére de l'Empereur, non-ſeulement l'avoit auſſi traverſé, mais c'étoit en ſa faveur qu'une partie des Seigneurs avoit agi. Cependant Souſouhounan prit le parti de diſſimuler à cet égard, & têmoigna de l'amitié à ſon Frére, qui ne put ſe fier à ces marques extérieures de réconciliation. Il fit donc de nouvelles intrigues, quoiqu'il eût perdu tous ſes meilleurs amis, & aiant gagné quelques Prêtres Mahométans, ils allérent ſolliciter en ſa faveur ce qui lui reſtoit d'amis fidelles, à qui l'on a imputé d'avoir fait une conſpiration pour aſſaſſiner l'Empereur, dans l'ocaſion d'un tournoi qu'il devoit faire tenir à Mataram.

Sou-

Soufouhounan aiant été averti de ce qui ſe tramoit contre ſa perſonne, envoia un vieux Pangoran, qui étoit ſon oncle, pour parler à ſon Frére, & l'engager à confeſſer ſon crîme ſous promeſſe de pardon pour lui, & à découvrir tous ceux qui étoient engagez dans la conſpiration. Quoi qu'Agong niât conſtamment, l'Empereur ne laiſſa pas de le dépoüiller de tous ſes droits, & de ſa dignité de Prince, ne lui permettant de retenir que trois cents hommes à ſon ſervice, & lui ordonnant de ſe mettre lui & toute ſa maiſon ſous la conduite du vieux Tommagon de Mataram, pour un tems qui lui fut marqué.

Ce Tommagon avoit été le Précepteur de ces deux Princes, & Soufouhounan eſpéroit que par ſa ſageſſe il rameneroit le Prince ſon frére de ſes égaremens. Il ordonna donc très expreſſément que ce Prince fût toujours ſous les yeux du Tommagon, & qu'il ne partît point ſans ordre d'auprès de ce Précepteur. Pour les Seigneurs & les autres adhérans du Prince, on les fit mourir avec leurs femmes & leurs enfans, hormis quelques enfans qui étoient preſque encore à la mammelle, à qui l'on fit grace, en faveur de ce que leurs péres avoient découvert les Prêtres qui avoient aidé à former ce complot.

Le Prince aiant apris à quelle peine il étoit condamné, ne put ſe réſoudre à vivre dans une condition qui le rendoit infame, & il prit la réſolution de mourir l'épée à la main. Pour cet éfet, parmi les trois cents hommes qu'on avoit laiſſez à ſon ſervice, il en choiſit

fit cinquante des plus hardis, & qui marquoient auſſi-bien que lui un grand deſir de ſe vanger d'un afront qui leur étoit commun avec leur Maître, puis-que par cette condition ils ne ſe trouvoient pas moins deshonorez que lui. Ils montérent à cheval, & marchant vers le palais, le ſabre au poing, juſtement dans le tems que l'Empereur étoit au Conſeil, entouré des principaux de ſa Cour, ils paſſerent par force au milieu des Gardes, tuant tous ceux qui oſoient s'opoſer à leur paſſage.

Cet attentat aiant mis l'alarme par-tout, l'Empereur ordonna qu'on n'épargnât point ces furieux, & qu'on les tuât; mais qu'on tâchât de prendre tout vif le Prince ſon frére. Cet ordre fut bientôt éxécuté. Les ataquans ſuccombérent ſous le nombre des gens qui les envelopa: ils tombérent de cheval accablez de bleſſures, & l'on acheva de les aſſommer à terre.

Le Prince qui vit qu'on l'épargnoit, & qu'on lui refuſoit la mort qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, ſe précipita au milieu des ſabres, jettant par terre pluſieurs Seigneurs qui ſe trouvérent devant lui, & ſe faiſant jour de tous côtez. Souſouhounan voiant ſa fureur, lui cria de toute ſa force qu'il vouloit bien encore lui pardonner, & que s'il avoit deſſein de ſe repentir & de mieux vivre, il n'avoit qu'à ſe rendre, & qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Cette clémence ne lui aiant point touché le cœur, il s'avança toujours, & tuant tout ce qui ſe trouvoit dans ſon paſſage,

il

il tâcha de s'aprocher de l'Empereur, ce qu'il pouvoit faire d'autant-plus facilement que perſonne n'oſoit ſe défendre, ni l'attaquer, ſans la permiſſion du Monarque. D'ailleurs c'eſt auſſi une loi dans ce païs-là, que perſonne n'oſeroit ſaiſir ni arrêter un homme d'un rang au-deſſus de celui qui l'arrêteroit, ſur peine de mort; car ſans cela le Prince forcené auroit bientôt été fait priſonnier.

A la faveur de ces priviléges qu'on n'oſoit enfreindre, il n'épargnoit aucun de ceux qu'il pouvoit joindre. Entre-autres il tua un vieux Conſeiller très-âgé, pour qui l'Empereur avoit de grands égards & beaucoup d'amitié. Alors ce Monarque tournant le dos pour ſe retirer, déclara qu'il étoit innocent de la mort de ſon Frére qui alloit arriver, & il permit à chacun de ſe défendre & de le repouſſer. Après cette permiſſion, le furieux Prince fut incontinent percé de coups.

L'Empereur fut fort triſte de cet accident, pendant quelques jours. Il fit faire de magnifiques funérailles à ſon Frére, & pour marque de deüil il ſe fit couper les cheveux. Il forma auſſi le deſſein de ſe vanger des Prêtres Mahométans. Pour cet éfet, il choiſit quatre de ſes Favoris, qu'il avoit deja élevez aux plus hautes charges de l'Etat, & qui avoient par ce moien un grand nombre de peuple ſous leur commandement.

Ces quatre Seigneurs étoient le Pangoran Aria, le Tommagon Nata Air Nawa, le Tommagon Soura Nata, & Quei Nebei Wiera Patra. Ils promirent au Mataram de le ſer-

ſervir fidellement, & ils firent des perquiſitions ſi éxactes dans toute cette province qui eſt ſi-peuplée, ils les firent avec tant d'adreſſe & de ſecret, au Sud, au Nord, à l'Eſt & à l'Oüeſt, ſur chacune deſquelles parties chacun d'entre eux avoit inſpection, qu'ils ſurent préciſément combien il y avoit de ces Prêtres. Ils tinrent un regître de leurs noms, de ceux de leurs femmes, de leurs enfans, & l'on donna de ſi bons ordres pour s'aſſurer de leurs perſonnes & de celles de leurs familles, qu'au ſignal d'un coup de canon ils furent tous maſſacrez, coupables & innocens, dans toute la province de Mataram, où il périt par cette éxécution cinq à ſix mille perſonnes.

Mais on ne s'en tînt pas là. Le lendemain, quelques-uns des plus grands Seigneurs qui étoient à la Cour & au Conſeil, furent ſaiſis, & ſur l'ordre qui en fut donné par l'Empereur, on les maſſacra tout-à-l'heure, auſſi bien que leurs femmes & leurs enfans.

Toutes ces éxécutions aiant cauſé des différens & de l'animoſité entre Souſouhounan & ſon oncle le vieux Pangoran Porbaia, ils furent remis en bonne intelligence par la ſage conduite de la Princeſſe mére de l'Empereur. Depuis ce tems-là il n'y a plus eu de troubles dans l'Etat, l'Empereur s'étant conduit en Prince ſage & modéré, & s'étant aquis l'afection de ſes Sujets, auſſi-bien que l'eſtime de tous les Javanois.

Il aſſiſte trois fois la ſemaine au Conſeil d'Etat, tant pour les afaires politiques, que pour

pour celles qui regardent la justice. Il emploie le Samedi, ou le Lundi, au divertissement des tournois. Mais quand il y a des afaires extraordinaires, il se rend souvent au Conseil, où il n'y a personne qui ose le contredire, de sorte qu'il y est maître absolu.

Tous ses Conseillers sont obligez de s'assembler tous les jours de la semaine, hormis le Samedi jour du Sabbath, dans la grande place du palais, & de s'y tenir depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, afin-que l'Empereur les y trouve, s'il les fait apeller. Nul d'entre eux n'ose s'en absenter volontairement, sans se mettre en danger de la vie, & s'il y a cause légitime d'absence, ou qu'on soit malade, on est obligé d'en faire donner avis à l'assemblée.

Nul ne peut s'atribuer le droit de tuer, ou de condamner à la mort. S'il y a des malfaiteurs dans le détroit de la juridiction d'un Seigneur, soit qu'ils soient ses vassaux, ou non, il ne peut que les faire saisir & lier; puis il les envoie dans les prisons du Mataram, pour être produits en justice, aux jours de l'assemblée du Grand Conseil, devant lequel le Fiscal porte l'acusation qui est faite contre eux; & s'ils sont trouvez coupables, ils sont mis entre les mains des bourreaux, ou des autres suppôts de Justice, selon la qualité de la peine à quoi ils sont condamnez; & l'on fait éxécuter les Arrêts sur le champ.

Pendant cette assemblée du Conseil, on lui donne le divertissement de toutes sortes d'instrumens de Musique Javanoise, du son des

des tambours & des baſſins de cuivre ; ce qui fait un grand bruit. Mais il ceſſe dès-que l'Empereur entre au Conſeil, où il va s'aſſeoir dans un lieu élevé, & il y eſt entouré d'une groſſe Garde.

Lors-que ceux qui ſont accuſez de crimes capitaux, comparoiſſent, ils ſont liez & garottez d'une terrible maniére. Ils portent un grand billot ataché à leur cou, qui leur avance de chaque côté ſur les bras, & qui les tient bien ſerrez. Il y en a qui ont auſſi un billot aux jambes, qui les empêche de faire leurs pas de plus d'un pié. Quelquefois celui du cou & celui des jambes ſont attachez enſemble par une chaîne qui deſcend de l'un à l'autre, & qui empêche que le criminel qui les porte, ne ſe puiſſe tenir debout ſur aucun de ſes deux piés, de-ſorte qu'il faut qu'il demeure toujours courbé, dans une poſture violente, preſque de la figure d'un chien ; & dans ce miſérable état on l'amène ou plutôt on le jette devant l'aſſemblée, à quarante ou cinquante pas du Mataram.

Sur l'acuſation portée par le Fiſcal, le Prince donne ſon ordre, & l'on fait une enquête éxacte du fait, par l'audition de l'accuſé & des têmoins, devant deux des Conſeillers Commiſſaires déléguez pour cet éfet. On menace le prévenu de l'exterminer & toute ſa race avec lui, s'il oſe dire un menſonge devant le Conſeil. L'enquête étant faite, on la raporte au Conſeil, l'Empereur étant préſent ; & s'il y a preuve que l'accuſé ait commis

mis des crimes dignes de mort, on le condamne, & auſſitôt il eſt poignardé, ou puin d'un autre genre de ſuplice, toute ſa famille étant ſouvent ſupliciée avec lui. Les crimes capitaux ſont, bris & ruptures aux maiſons, adultére, vol, & médiſances qui regardent l'Empereur. La ſimple fornication n'eſt point traitée de crime; on la tourne en raillerie.

Le Prince paroît avec beaucoup de gravité au Conſeil qui tient dans le veſtibule du palais. Les Seigneurs de moindre qualité que ceux qui entrent au Conſeil, demeurent dans la Cour, juſques à-ce que l'Empereur faſſe apeller ceux qu'il lui plaît, ou toute l'aſſemblée, afin-que chacun rende compte de ſon adminiſtration, ou qu'on leur donne de nouveaux ordres.

Lors-que le Mataram eſt préſent, les Seigneurs, de quelque rang qu'ils ſoient, ſont aſſis à terre, les jambes en croix ſous eux, le corps panché en bas, dans une poſture humiliée, comme s'ils étoient de miſérables eſclaves, ſans oſer dire une ſeule parole, que quand ils ſont interrogez, & ſans oſer lever les yeux ſur la perſonne du Prince. Toutes les afaires ſe réglent ſelon ſon bon plaiſir, après qu'il a entendu quels ſont les ſentimens de ſon Conſeil, qu'il ne ſuit que quand ils lui ſont agréables; & perſonne n'oſe jamais le contredire, quelque mauvais qu'on croie que ſoit le parti qu'il prend. Les Pangorans & les Tommagons, qui ſont les Gouverneurs & comme les Vicerois des Provinces, ont le plus d'accès & de liberté auprès de lui: néanmoins ils ne

lui marquent jamais qu'ils desaprouvent rien de ce qu'il fait. Comme tous les autres Seigneurs, ils ont pour lui une complaisance aveugle.

Ces Gouverneurs prennent soin de se faire informer de tout ce qui se passe dans leurs provinces, & d'en informer à leur tour l'Empereur. Le Tommagon de Mataram est chargé des plus difficiles afaires de l'Empire, outre celles de son Gouvernement, dans lequel il y a une grande multitude de peuple à régir; desorte qu'on peut dire qu'il n'a pas un moment de repos. Il faut qu'il rende compte tous les soirs au Prince de ce qui s'est passé le jour. Il a le pouvoir de choisir les plus habiles gens de l'Etat, pour lui aider à soutenir le poids des afaires, qu'il lui seroit impossible de porter seul.

L'Empire consiste en douze provinces, dont il y en a sept de maritimes, & cinq plus avant dans les terres. Outre ces douze Gouvernemens, il y a des Commandans, ou Sous-gouverneurs dans chaque ville, bourg & village. Ceux-ci s'apellent Orancaies, ou Seigneurs. Avec le commandement dans les villes, ou bourgs, ils ont presque tous encore sous eux une certaine étenduë de païs à régir.

Tous ces Sous-commandans sont aussi obligez de rendre compte au Pangoran qui est au-dessus d'eux, de ce qui se passe dans le détroit de leur juridiction. Les Pangorans en informent le Tommagon de Mataram, ou l'Empereur même, selon l'importance de l'afaire dont il s'agit.

Outre ces Oficiers il y a encore dans chaque pla-

place, ou détroit, un Sabandar, qui eſt le Receveur des doüanes, tributs, & droits du Prince. Ceux-ci rendent éxactement leurs comptes à deux des Seigneurs du Conſeil, qui ſont commis pour les éxaminer. Il y a pluſieurs autres Oficiers, tant politiques que militaires, inférieurs à ceux dont je viens de parler. Il y en a qui ont inſpection ſur les armes, ſur le canon, ſur les mouſquets, ſur les piques, ſur les boulets & balles, ſur la poudre. Ceux qui commandent les ſoldats, ſont des gens choiſis, vigilans, que leurs bonnes qualités rendent recommandables, la faveur n'aiant point de part à leur avancement.

De tems en tems les Tommagons & les Pangorans font paſſer en revuë ceux qui ſont deſtinez pour la guerre. Par ce moien eux & les Gouverneurs qui ſont ſous leur direction, ſavent combien de troupes on peut trouver prêtes en cas de beſoin; de-ſorte que non-ſeulement en peu de jours, mais en peu d'heures, on peut mettre en campagne plus de cent mille hommes, & peut-être pluſieurs centaines de mille hommes.

Les Mantris ſont comme les Colonels, aiant mille hommes ſous leur commandement, & les Loeras, ou Louras, ſont les Capitaines, leurs compagnies étant de cent hommes, & quelques-unes de moins. Il eſt bon que ces peuples ne ſachent pas faire la guerre comme on le ſait en Europe; car ſi, avec leur naturel malin, leur intrépidité, & le mépris qu'ils font de la mort, ils avoient la même expérience que les Européens, ils pouſſeroient bien-loin

leurs ennemis, & il n'y auroit pas plaisir à se les attirer sur les bras. Mais on a éprouvé plusieurs fois que plus leurs armées sont grosses, moins elles font de progrès, parce-que le desordre s'y met plus aisément, & les fait plutôt dissiper.

Sous les Nebeis, & les autres hauts Oficiers, il y a un grand nombre d'Oficiers subalternes, ainsi-qu'il a été déja dit, entre-autres il y a plusieurs Fiscaux, qui font presque continuellement des courses pour épier ce qui se passe, & emmener ceux qui sont surpris en délit à Mataram, où on les livre aux quatre Fiscaux Généraux qui y résident, & qui donnent ordre à ce que leur procès leur soit fait en la forme ci-dessus décrite.

Outre tous ces Oficiers qui doivent faire leur raport de ce qui arrive chaque jour dans les lieux où leur commission s'étend, l'Empereur a des émissaires particuliers, qui ne font autre métier qu'observer la conduite des grands & des petits, de quoi ils rendent éxactement compte au Tommagon de Mataram, ou à l'Empereur même. Ainsi chacun est obligé de bien penser à ce qu'il fait; car la moindre faute qui lui échape, est relevée, & il ne lui en coûte pas moins que la vie, ou la perte de ses biens, ou celles de ses charges.

Les tournois se font tous les Lundis, ou quelquefois les Samedis. Il s'y trouve ordinairement cinq à six cents Cavaliers, des plus grands Seigneurs de l'Etat. Ils se font dans la place qui est devant le palais, & tous les Cavaliers y paroissent avec leurs plus beaux orne-

ornemens, selon la mode du païs, les chevaux aiant aussi part à cette sorte de magnificence, qu'on fait éclater dans leurs harnois.

Ces ornemens sont une piéce d'étofe de soie à fleurs, ou d'une fine toile de coton très-blanche, qui est tournée autour de leur corps, de la ceinture en bas, & de la ceinture en haut ils sont nuds. Ils ont un petit bonnet blanc, ou bien un morceau d'une fine toile de coton, ou d'une étofe de soie, tourné plusieurs fois autour de la tête, & rollé en forme de turban.

Autour de la place il y-a pour chacun des Seigneurs qui sont du tournoi, un pôteau, ou-bien un petit couvert, où un valet atache le cheval de son Maître, & le garde. Dans ce même endroit chacun a encore d'autres valets qui joüent des instrumens, qui frapent sur des bassins, qui battent la caisse, qui font retentir les gommegommes. Les Musiciens de l'Empereur sont tout-autour de la place, & joüent aussi, particuliérement lors-que le Prince sort du palais, & vient à cheval, ajusté comme les autres, c'est-à-dire aiant tout le haut du corps nud. Il est entouré de quelques centaines de Gardes, tous à pié.

Dès-qu'il paroît, tout le monde jette les yeux sur lui, afin de voir si c'est un bonnet à la Javanoise, ou un turban qu'il a sur la tête. Si c'est un turban, on voit incontinent tout le monde aussi coëffé d'un turban: si c'est un bonnet chacun met vîte son bonnet, & alors tous les gens du tournoi paroissent habillez à la maniére de Java.

Les avenuës de la place, qui eſt entourée d'une eſpéce de paliſſade, ſe ferment dès-que l'Empereur y eſt, & perſonne n'en peut plus ſortir. Autour de la paliſſade ſont placez dix ou douzé mille hommes ſous les armes, ou même plus, qui ſervent de Gardes.

Ce Prince va d'abord avec beaucoup de gravité faire une volte autour du pilier, & les Cavaliers en vont faire autant après lui. Lors-qu'il veut auſſi faire une courſe, il choiſit quelqu'un des premiers Seigneurs, qui ont dans la main chacun une lance, au bas de laquelle il y a un bouton.

L'Empereur court le premier, & ſes Gardes courent de toute leur force après lui & à ſes côtés. Celui qu'il a choiſi pour courre contre lui, tâche de le joindre juſqu'à la portée de ſa lance, qu'il avance à côté du Prince, pour marquer qu'il pourroit l'ateindre; & le Prince ſe ſert de la ſienne pour parer le coup, & détourner celle qui ſe préſente à ſon côté. Lors-qu'ils ont ainſi couru en combattant juſqu'au bout de la place, ils font volteface avec beaucoup d'adreſſe, & continüent leur courſe & leur combat, celui qui étoit pourſuivant dans la premiére courſe, devenant le pourſuivi dans celle-ci.

Les Cavaliers font leurs courſes à leur tour, allant d'un bout à l'autre de la carriére, & revenant ſans ceſſe, juſques-à-ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage conſidérable ſur l'autre. Souvent même ils changent de chevaux & en prennent de frais. S'il arrive que celui qui court contre l'Em-

l'Empereur, ait sur lui quelque supériorité dans la jouste, il se donne bien de garde d'en paroître fier: il se compose, & cherche quelque détour adroit pour faire un-peu sentir son avantage; mais c'est toujours d'un air respectueux, & en ne poussant pas trop loin l'avantage qu'il a, ni son petit triomfe.

Le tournoi, soit que ce soit l'Empereur qui coure, ou-bien quelqu'un des Seigneurs, dure ordinairement depuis quatre heures après midi jusques-à-ce que le Soleil se couche. Ils font paroître beaucoup d'agilité dans leurs courses, & d'adresse à se servir de leurs lances. Chacun tâche d'enlever son adversaire de dessus la selle, & quand la chose arrive, ce qu'on ne voit que très-rarement, parce-qu'ils sont tous fort-adroits, celui qui a eu ce desavantage, est exposé à de grandes railleries, non toutefois de la part de ses inférieurs, qui n'oseroient l'entreprendre publiquement; mais à l'ocasion ils ne laissent pas aussi d'en rire à la dérobée.

Les bonnets & les turbans sont fort exposez dans les tournois. Ceux qui courent en enlèvent de tous côtez autant-qu'ils peuvent avec leurs lances, l'Empereur y prenant beaucoup de plaisir. On m'a dit qu'il se fait de semblablables joustes à Bantam, à Japare, à Tubaon, pour éxercer la Noblesse; mais je ne les ai pas vuës.

Les Javanois sont fort-bien à cheval. Les selles de leurs chevaux sont petites & leurs étriers courts. Ils gouvernent le cheval par le moien d'une bride, avec un petit crochet, où

il y a une corde attachée qu'ils noüent autour d'eux comme une ceinture; Ainsi c'est de leur corps seul qu'ils régissent, & ils le font avec beaucoup d'adresse, même dans les courses des tournois, ce qui fait qu'ils ont les mains entiérement libres pour manier leurs lances.

La garde se fait au-dedans du palais, la nuit aussi-bien que le jour, par un grand nombre des femmes armées. Il n'est permis à aucun homme d'y passer la nuit. On tient que le nombre de ces Gardes fémelles est de dix mille. Elles ont des Commandantes, & diverses autres sortes d'Oficiéres. Toutes leurs vuës, tous leurs soins n'ont point d'autre objet que la conservation de la personne du Mataram, & de le servir aussi-bien que ses Femmes & ses Concubines.

Elles sortent du palais tour-à-tour, pour aller chercher tout ce qui est néceſſaire, tant pour la cuisine que pour les autres usages. Il y en a toujours une grosse troupe en faction au passage, pour prendre garde qu'aucun homme ne s'y glisse, ou qu'il n'y en entre par quelque endroit écarté, & qu'aucune femme n'en sorte sans ordre. Les portes, les entrées, les promenades, les apartemens, sont gardez par les vieilles femmes, les plus jeunes étant emploiées au service des Femmes & des Concubines du Prince. Il y en a une partie qui est emploiée à la cuisine, & aux choses qui regardent l'entretien ou la propreté du palais: une autre partie s'ocupe à coudre, à broder, à filer, à tistre de la toile &c. & elles ont toutes leur tour pour sortir, mais

tou-

toujours ſous les yeux d'une inſpectrice, qui veille ſur leur conduite au-dehors.

Les Empereurs ont ordinairement quatre Femmes, qui ſont des plus grandes Maiſons de l'Empire. On dit qu'outre cela ils ont un nombre conſidérable de belles filles à leur ſervice particulier : quelques-uns en font aller le nombre juſqu'à quatre cents. On les va choiſir partout, & on amène au Prince celles qu'on trouve belles & dignes de lui être préſentées. On leur fait aprendre & continuer tous les jours l'éxercice des armes, à joüer des inſtrumens, à danſer, à chanter, & pluſieurs autres choſes, par le moien deſquelles elles tâchent de lui plaire.

En quelque lieu de ſon palais qu'il ſoit, il en eſt acompagné, entouré, ſervi, gardé. Elles ont toujours leurs armes avec elles, qui ſont des lances pointuës, & de legéres armes-à-feu. D'autres, qui le ſuivent auſſi avec celles-ci, lui portent du pinang, du ſiriboo, de la betelle, du tabac, une fort belle petite natte pour s'aſſeoir, quand il lui plaît, des pantoufles, & d'autres choſes.

Une des belles filles de la premiére troupe, lui porte un paraſol ſur la tête. Une autre vient, lors-qu'il s'aſſied, ou qu'il ſe couche, & chaſſe avec un éventail les moûches qui volent ſur ſon viſage, chacune ſachant quel doit être ſon emploi. Quand il eſt aſſis, toute la troupe va faire un cercle autour de lui, & chacune ſe donne des airs complaiſans, agréables, flateurs, comme pour répondre à l'honneur qu'il leur fait de leur confier ſa perſonne.

Quoi-qu'outre ſes Femmes il ait un grand nombre de Concubines, il arrive pourtant quelquefois que parmi ces jolies Gardes, il y en a quelqu'une qui lui plaît, plus que les autres, & qui lui touche le cœur. Alors il l'élève à la dignité de ſa Concubine, & c'eſt le plus haut degré de gloire où elle pût aſpirer. Cependant on eſtime bien-plus heureuſes celles qu'il donne quelquefois en mariage à quelques-uns des Seigneurs de ſa Cour. C'eſt par cette raiſon que les filles nobles le ſervent encore avec plus d'empreſſement que les autres, qui ne peuvent eſpérer une pareille fortune. Mas ſes Concubines n'oſent ſe marier après ſa mort.

Quelquefois après le tournoi, ou en d'autres tems, il régale toute ſa Cour. Pour cet éfet on dreſſe dans un grand eſpace, à l'entrée du palais, pluſieurs petites chambres d'Eté, fort claires, couvertes par-deſſus, ouvertes par-devant, & fermées d'un rideau par-derriére. Elles ſont placées avec ſimmétrie, & toutes de la figure d'un Croiſſant, droit devant la chambre où l'Empereur mange, qui eſt plus grande, plus haute, & mieux ornée que les autres.

De cette petite ſale ce Prince peut voir tous ceux qu'il régale, & ils peuvent auſſi le contempler, quoi-qu'il puiſſe tenir ſous chacune de ces tentes vingt à vingt-cinq hommes, qui ſont placez chacun ſelon ſon rang. Mais les Pangorans & les Princes du Sang mangent à la table de l'Empereur. Le feſtin eſt de viandes róties, mouton, bœuf, cabris, pou-

poules, oies. Il y a auſſi diverſes ſortes de potages, du ris au lieu de pain, des fruits, des confitures, & tout ce que les Javanois ont acoutumé de ſervir de plus délicat. Les mèts ſont en profuſion, juſques-là que des centaines ou plutôt des milliers de Gardes & de domeſtiques, tant du Prince que des Seigneurs, ſont plus que ſuffiſamment régalez de ce qui reſte.

Pendant & après le repas, chacun fait des éforts pour dire quelque bon mot, qui puiſſe divertir l'Empereur. Souvent ce Prince fait apeller les meilleures danſeuſes d'entre ſes belles Gardes, & elles paroiſſent avec leurs plus grands ajuſtemens, aiant leurs cheveux friſez & pendans, garnis de fleurs miſes dans les boucles avec beaucoup d'adreſſe, & noüez de rubans. Leur ſein n'eſt couvert que d'un petit morceau d'étofe de ſoie, de couleurs agréables à-proportion de ce qu'elles ont de goût pour les choiſir, & large comme deux fois la main, dont le bout qui vient par-deſſous le bras, eſt fourré dans leur habillement qui leur deſcend depuis la ceinture juſqu'aux chevilles des piés.

L'étofe de cet habillement, qui leur fait trois ou quatre tours tout-autour du bas de leur corps, eſt à fond noir, bleu, ou de quelque autre couleur, ſur quoi ſont peintes avec beaucoup d'art des étoiles d'or ou d'argent, ou des branchages, ou des tiges & des fleurs. Le reſte de leur corps, depuis la ceinture juſqu'au ſein, eſt nud. Leurs bras, au-deſſus & au-deſſous du coude, ſont ornez d'anneaux & de cercles d'or, avec pluſieurs autres pa-

parures, ſelon que chacune les peut inventer.

Quoi-que ces danſeuſes ſoient bien-brunes, ainſi-qu'on peut ſe l'imaginer, néanmoins comme ce ſont les plus belles filles du païs, & qu'en éfet elles ne laiſſent pas d'avoir des agrémens, qu'elles n'ont ſoint que d'en aquérir ſans ceſſe de nouveaux, & de tâcher de plaire, elles paroiſſent, aux yeux du Prince & des Seigneurs, être des perſonnes parfaites en beauté, & remplies de charmes. L'heure même où on les fait venir, leur eſt favorable, la quantité de flambeaux & de torches qui éclairent l'apartement, ſervant à rehauſſer leur beauté. Leurs danſes gaies, au ſon des gommegommes, des flûtes, & des autres inſtrumens, & les airs qu'elles ſe donnent en danſant, l'adreſſe qu'elles y font paroître, augmentent éfectivement ce qu'il y a d'agrémens naturels en elles.

Quand l'Empereur en eſt content, & qu'elles ont eu le bonheur de lui plaire dans leurs danſes, il frape de l'une de ſes mains dans l'autre, & les loüe chacune en particulier, ſelon qu'il croit qu'elles le méritent: il leur promet des anneaux d'or & d'autres ajuſtemens. Quelquefois les Seigneurs qui ont auſſi de jolies filles à leur ſervice, dans leurs maiſons, les envoient querir, avec la permiſſion du Prince. Elles danſent auſſi, & tâchent de diſputer le prix à celles du palais; de-ſorte que ſouvent la nuit entiére ſe paſſe dans ces ſortes de divertiſſemens.

Il y en a encore d'autres, qui ſont aſſez or-

ordinaires à la Cour du Mataram, & dans tout le païs, ſavoir l'eſcrime, les tours de paſſe-paſſe, les farces, les ſpectacles, les comédies telles qu'on ſe le peut bien imaginer. Ce Prince aime auſſi la chaſſe, & c'eſt là ſon plaiſir, quand il veut paſſer le jour à ſe divertir.

Le Roi de Bantam a ſous ſa domination la partie occidentale de Java, qui eſt beaucoup plus petite que celle qui eſt ſoumiſe au Mataram, ainſi qu'il a été déja dit pluſieurs fois. Mais il s'en faut beaucoup que ſa Cour n'ait autant d'éclat que celle de l'Empereur, & qu'il ne ſoit un auſſi puiſſant Prince. Cependant il éxerce également une autorité abſoluë ſur ſes Sujets.

Il peut auſſi faire aſſembler dans très-peu de tems de grandes forces ſur terre & ſur mer, quoi-que pourtant quelque envie que ce Roi & ſa Cour en aïent eu, ils n'aïent jamais pu ſe rendre maîtres de Batavia, & nous en chaſſer. Ce Prince s'eſt mis pluſieurs fois en campagne pour éxécuter ce deſſein; mais il a toujours été contraint de ſe retirer avec beaucoup de perte & de honte. Il a même eu le déplaiſir que toutes les fois qu'il nous a fait la guerre, ſon port s'eſt vu fermé par deux ou trois des meilleurs voiliers de nos vaiſſeaux équipez en guerre, & la navigation de ſes Sujets a été entiérement interrompuë; de ſorte qu'il a été obligé d'accepter la paix.

Les Javanois ſe diſent originaires de la Chine. Ils prétendent qu'un grand nombre de Chinois vaincus par les Tartares, & fugitifs,

terrirent à Java qui étoit déserte, & qu'ils s'y établirent.

En général ils sont d'une taille médiocre: ils ont les os & les muscles fort-gros, les membres bien proportionez, le visage large, les jouës élevées, le nez plat, de grandes paupiéres & de petits yeux. Ils ont la peau noire, ou du-moins d'un roux qui tire sur le noir.

Ils se prétendent être les plus civilisez & les plus polis de tous les peuples orientaux. Cependant l'expérience fait connoître qu'ils sont orgueilleux, insolens, infidelles, gens qui ne tiennent point leur parole, trompeurs, rusez, fiers, cruels, meurtriers, implacables lors-qu'ils se croient ofensez, & extrémement sanguinaires.

Lors-qu'ils sont victorieux en guerre ils n'épargnent personne, & ils ont en tout les mêmes panchans & les mêmes défauts que les habitans de Sumatra. Quand deux Java ont une fois commencé à se battre, ils ne se quittent point qu'il n'y en ait un de mort, & celui qui reste en vie, sachant qu'il faut absolument qu'il meure aussi, crie Amock, Amock, & court comme un furieux, comme un possédé, dans les ruës, abatant avec ses armes tous ceux qu'il rencontre dans son chemin. C'est là l'éfet que produit en eux la force de l'amsion qu'ils prennent avant-que de se battre. Les femmes, les enfans, même ceux qui sont à la mammelle, tout périt par leur fureur, quand on a le malheur de se trouver sur leur passage, & ils ne craignent

point

point de s'en prendre à des troupes entiéres d'hommes vigoureux.

Cette rage ne ceſſe que lors-qu'on a pu ſaiſir celui qui en eſt tranſporté, ou plutôt lors-qu'on l'a tué, car il eſt plus aiſé de le tuer que de le ſaiſir. Ce qu'il y a d'étonnant eſt que plus ces furieux ont fait de mal, & ont maſſacré de gens, plus on les eſtime, & pendant-qu'on les fait mourir, chacun vante leur courage, leur intrépidité, comme ſi c'étoit des Héros qui mouruſſent au lit d'honneur.

Il y en a beaucoup, qui pour ſe vanger d'un très petit afront, d'une raillerie, d'une bagatelle, ſe portent à de pareilles extrémités. Ils prennent une bonne quantité d'amfion, qui les met comme en frénesie; puis ils courent à la vangeance, & vont par-tout chercher celui qui en eſt l'objet; ou plutôt ils regardent tous ceux qui ont le malheur de paroître devant eux, comme en étant les objets.

Cette même fureur ſaiſit auſſi quelquefois les Indiens qui demeurent à Batavia, particuliérement les Javanois; ce qui a obligé les Magiſtrats d'ordonner qu'on tâcheroit de prendre vifs ceux qui oſeroient crier Amock, afin de leur faire ſoufrir les plus afreux tourmens, pour épouvanter les autres. Cependant il y en a toujours quelqu'un que l'éxemple ne corrige pas. De mon tems on en étendit un tout-nud & lié ſur une croix, on lui arracha les mammelles avec des tenailles rouges, & enſuite on le roüa. Ils ſe laiſſent éxécuter preſque ſans parler & ſans ſe plaindre, quelques maux qu'ils ſoufrent. A-peine même laiſ-

laiſſent-ils couler quelques larmes de leurs yeux.

Enfin l'on peut dire ſans calomnie que la multitude de leurs vices tient étoufé le peu qu'ils ont de vertu. Ils ſont diſſimulez au dernier point, & cachent avec une adreſſe incroiable ce qu'ils ont dans l'ame, juſques-a ce qu'ils aïent trouvé une ocaſion favorable de le faire éclater. Ils ſont ambitieux, luxurieux, avares de la plus ſordide avarice, ce qui les conduit à être voleurs.

Les plus beaux faits de leurs plus vaillans guerriers, ſont d'aller en parti, pour tâcher de piller quelque choſe. Lors-qu'ils ſont ſurpris, ou que dans les combats leurs ennemis ont de l'avantage ſur eux, ou qu'ils les tiennent renfermez, ils ſe battent en deſeſpérez, ſans céder jamais : ils ſe jettent avec fureur, & l'écume à la bouche, au-travers des ſabres, des piques, des mouſquets ; & du poignard qu'ils ont à la main ils tâchent de percer encore quelqu'un, & de vanger leur mort qu'ils voient aſſurée. Ils éxécutent avec courage & avec fidélité les ordres de leurs Commandans, défendant leurs perſonnes encore mieux qu'ils ne ſe défendent eux-mêmes. Ils ſavent très-bien ſe ſervir des armes de main, mais ils ſavent très-mal manier le canon. En tems de guerre, on contraint les gens à marcher, ſans excuſer perſonne, & on leur donne des vêtemens, des armes, du ris & du poiſſon ſec.

Les principales villes de la grande Java, ſont celles qui ſont ſous l'obéiſſance du Roi de

Bantam, que celles qui ſont ſous la domination du Mataram, ſont diviſées en pluſieurs quartiers, dont chacun eſt commis aux ſoins & à l'inſpection d'un Orancaie, ou Gentilhomme conſidérable, qui fait un fidelle raport de ce qui s'y paſſe, au Souverain, ou à ceux qu'il a déléguez. Quand on a quelque ſujet de craindre, ou que le feu prend quelque part, on bat les tambours avec un gros maillet. Ces tambours ont ſept ou huit piés de haut, & quatre ou cinq de large, & le bruit en eſt entendu juſqu'à quelques lieuës dans les montagnes. Par ce moien tous les voiſins promtement avertis de ce qu'on veut leur aprendre à cet égard, ſe mettent auſſi-tôt ſous les armes. On voit auſſi en peu d'heures une groſſe armée prête à marcher où l'apellent les beſoins de l'Etat, & les ordres du Souverain.

A Bantam & dans les autres villes, auſſi-bien qu'à Mataram, on fait une garde éxacte à tous les paſſages, aux avenuës des marchés, aux coins des ruës, aux portes, ſur les murailles, ſur les rempars. Ainſi perſonne n'oſe ſortir de chez ſoi pendant la nuit, ſans courre riſque de ſa vie, les Javanois n'étant pas d'humeur à épargner le ſang qu'ils peuvent impunément répandre.

Leurs armes ſont des poignards, des lances, du canon, des mouſquets, des ſabres, des boucliers, des aſſagaies, des ſarbacanes dans leſquelles il y a de petites fléches dont la pointe eſt un-peu brûlée, & frotée d'un poiſon ſubtil. Lors-qu'elles atteignent quelqu'un

qu'un, leur pointe ſe rompt, & demeurant dans la petite bleſſure qu'elle fait, elle cauſe la mort, ou d'autres terribles accidens, dont on eſt affligé juſqu'à la mort. Les habitans de Macaſſar, dans l'iſle de Célébes, ſe ſervent auſſi de ces ſortes d'armes, & elles nous ont fait perdre beaucoup de braves gens, dans les guerres qu'on a euës contre eux.

L'An 1660. lors-qu'il fallut y aller pour les attaquer, nos vieux ſoldats têmoignoient plus craindre les ſârbacanes empoiſonnées, qu'aucune autre eſpéce d'armes. Mais à force d'expériences on trouve enfin des remédes, ou des préſervatifs. C'eſt ce qui arriva dans cette expédition. Les fléches des inſulaires ne cauſérent pas tant de deſordres qu'elles avoient fait, les moiens dont on ſe ſervit avec la bénédiction de Dieu, aiant promtement guéri les bleſſures qu'elles faiſoient.

Les Javanois ne font pas beaucoup de dépence dans leurs habits. La plupart n'ont qu'un morceau de toile de coton tourné autour d'eux; ou-bien, ſi ce ſont des gens conſidérables, c'eſt un morceau d'étofe de ſoie, preſque toujours à fleurs. Ces morceaux d'étofe leur font deux ou trois tours depuis la ceinture juſqu'aux genoux, ou un peu au-deſſous, & le bout du dernier tour pend ordinairement un peu plus bas. Mais l'autre partie de leur corps, depuis la ceinture en haut, eſt toujours nuë, n'y aiant entre eux aucune différence à cet égard: les Seigneurs & les Princes mêmes ſont nuds comme le dernier du peuple.

Au-

Autour de la tête, on voit à quelques-uns une eſpéce de petit turban, fait d'un ou deux tours d'un morceau d'étofe. Les plus riches y emploient de la plus fine toile de Bengale, tiſſuë avec de l'or. Cependant le deſſus de la tête leur demeure toujours nud, la toile étant ſeulement autour en forme de couronne.

Les gens de qualité, tous ceux qui paſſent pour les plus conſidérables & les plus polis, & ceux qui ſont avancez en âge, mettent ſur leur tête un petit bonnet blanc, preſque auſſi plat qu'une calotte, fait d'une fine toile de coton.

Le bas peuple eſt tout-nud, hormis un morceau de toile qu'on ſe noüe autour de la ceinture: on le fait paſſer entre les jambes, & il couvre leurs parties naturelles. Ils ont auſſi la tête nuë & les piés nuds. Les plus riches même & les plus grands Seigneurs, au-moins pour la plupart, n'ont point de bas, de pantoufles, ni de ſouliers.

Les gens de qualité auſſi-bien que les autres, oignent d'huile de noix de cocos leurs cheveux noirs, qui ſont courts & épais. Dèsque la barbe commence à leur croître, ils ſe l'arrachent continuellement, avec des pincettes, comme font les habitans d'Amboine. Ainſi les vieillards ont plus l'air de vieilles femmes que d'hommes, tant ils ſont défigurez par le défaut de poil, & leur noirceur naturelle ſe joignant à ce deſagrément, ils paroiſſent fort laids, & ont la mine fort baſſe.

Les

Les femmes riches ne ſe diſtinguent preſque point par leurs vêtemens, de celles du commun peuple. Quelques-unes ont pourtant un morceau d'étofe de ſoie, pleine ou à fleurs, qui fait auſſi quelques tours autour d'elles, depuis la ceinture en bas; mais la plupart d'elles n'en ont que de toile de coton, comme toutes les autres femmes. Au reſte ce morceau d'étofe n'eſt pas atachè autour des reins, ainſi que ſe l'atachent les autres Indiennes; mais il eſt paſſé ſur le ſein & par-deſſous les bras, d'où il deſcend en bas, juſtement juſqu'à couvrir les genoux, ce qui ne fait pas une figure agréable. Ainſi elles ont nuds les bras, les épaules, tout le haut du dos, la tête & les piés.

Elles ont peu d'autres ajuſtemens. Leurs cheveux, qui ſont très noirs & très longs, ſont relevez & noüez enſemble d'un nœud, vers le derriére de la tête, d'où ils retombent ſur leur cou & ſur leur dos. Elles oignent tous les jours leurs vilains viſages, qui ſont d'un brun terrible, plats & deſagréables. Elles oignent tout-de-même leur ſein, leur cou, leurs épaules, leurs bras, leurs jambes, d'une mixtion jaunâtre de Borborri, qui eſt une ſorte de ſafran des Indes, de bois de ſantal, de parfum, & d'autres choſes, qui étant détrempées dans de l'huile de noix de cocos, & dans d'autre huile, compoſent cet oignement.

Ces onctions qui leur font ſouvent des taches de diverſes couleurs, augmentent leur difformité, & les font paroître ſales & dégoû-

goûtantes. Cependant elles ne laiſſent pas de ſe baigner & de ſe laver ſouvent. Les femmes & les jeunes filles s'en vont toutes nuës, auſſi-bién que les hommes, ſe jetter à la vuë de tout le monde dans les riviéres & dans les ruiſſeaux qui paſſent au milieu des villes, ſans en avoir aucune honte. Il y en a pourtant quelques-unes qui ont un petit morceau de toile ataché autour de leur ceinture, qui les couvre juſqu'à la moitié des cuiſſes.

Elle ne s'en tiennent pas même à ſe baigner & à ſe nétoier, elles paſſent du tems à nager par plaiſir, à quoi elles ſont éxercées dès leur jeuneſſe. Mais on ne nage pas en ces pais-là de la même maniére, que nous faiſons dans le nôtre: on ne lance poînt les bras en avant; on les remuë ſeulement tout-proche du corps comme les chiens remuënt leurs jambes, & peu ſouvent. En nageant ainſi on ne laiſſe pas d'avancer beaucoup.

Une des plus grandes propretés du ſéxe, eſt de s'oindre tous les cheveux de leur huile mixtionnée, tant qu'ils en degoutent. Tous les hommes, juſqu'aux plus jeunes garçons, portent ordinairement à leur côté un poignard fait à la maniére de Java, où il y a une poignée d'or, d'argent, d'ivoire, ou dorée, ou de quelque autre matiére riche, chacun ſelon ſon pouvoir: il y en a qui ſont garnis de pierreries, d'ambre, de criſtal, &c. C'eſt ſur cette arme qu'ils ſe fient, & on ne les voit preſque jamais ſortir ſans en être munis. Ces poignards ont trois doigts de large par le dos:

la

la lame de quelques-uns eſt égale par-tout, & celle des autres ſe termine en pointe.

Comme les Javanois & preſque tous les Indiens ſentent bien qu'on a lieu de ſe défier d'eux, ils jugent d'autrui par eux-mêmes, & ne ſe fient à perſonne. Pour une bagatelle ils ne craignent pas de poignarder un homme, & aiant le même ſort à redouter, ils veulent avoir toujours un poignard prêt pour ſe défendre, auſſi-bien que pour attaquer; ſur-tout ils ſont toujours prêts à percer les Chrétiens & les étrangers, non-ſeulement pour la moindre ofenſe qu'ils leur font, mais pour la moindre démarche qui leur déplaît.

Le zèle des Maures pour leur Réligion les a pouſſez à faire tant de ſollicitations aux Javanois, qu'à la fin ceux-ci l'ont embraſſée. Auparavant ils étoient idolâtres, & l'on tient qu'il y en a encore en divers endroits, vers le milieu de l'iſle, qui croient la Métempſicoſe, ainſi-que la croient beaucoup de peuples des Indes. On dit que le Mahométiſme s'y eſt établi environ l'An 1560. & depuis ce tems-là il y a fait de ſi grands progrès, que non-ſeulement il a inondé l'iſle de Java, mais encore preſque tout l'Orient, & il a pénétré juſqu'aux Moluques & à Amboine, où le nombre des Mahométans ſurpaſſe celui des Idolâtres.

Ainſi les Javanois ſe font circoncire: ils ne mangent point de chair de pourceau: le Vendredi eſt leur jour de Sabat, & ils le célébrent avec beaucoup de ſolemnité. Ils obſervent auſſi pluſieurs points de l'Alcoran. Ils ont

ont beaucoup de reſpect pour leurs Moſquées, ainſi-que nous l'avons remarqué, particuliérement à Japare & à Bantam.

Ils ſont perſuadez qu'il n'y aura perſonne au monde de ſauvé, que ceux qui auront ſuivi la Loi de Mahomet. La plupart de leurs Prêtres ſont étrangers. Ils viennent de la Mèque & des autres places d'Arabie.

Les Javanois épouſent autant de femmes qu'il leur plaît. Avec cela ils prennent encore des Concubines qu'ils choiſiſſent entre leurs eſclaves, avec qui il leur eſt permis d'avoir commerce. Les cérémonies des mariages ſont les mêmes que les Maures pratiquent.

Preſque tous les enfans, filles & garçons, vont nuds juſqu'à l'âge de dix à douze ans. Il y en a quelques-uns qui ont un morceau de toile tranſparente tourné autour du corps. Ils ont les oreilles percées, & de petites bagues dans les trous, avec divers autres tels ornemens, On les marie à l'âge de treize ou quatorze ans.

Leur maniére de prêter ſerment, eſt en trempant la pointe de leurs poignards dans l'eau, & en s'en laiſſant tomber les gouttes ſur la langue. En même tems ils déſirent de bouche, que s'ils ne font pas les choſes à quoi ils s'engagent, leur infidélité ne demeure pas impunie. Mais il paroît par leurs actions qu'ils ne ſe mettent pas beaucoup en peine de violer leurs ſermens.

Il n'y a point de ſimmetrie, d'ordre, ni d'alignement, dans la conſtruction des maiſons,

ſons, non pas même dans les meilleures ruës & les plus marchandes: il ſemble qu'elles ſoient placées au hazard. Elles ſont grandes & ſpacieuſes, mais elles ne ſont pas élevées. Les murailles ſont de pierre, ou d'argile, les toits ſont de bambouc & couverts de feüilles de palmier. La plupart des chambres & des apartemens ſont mal ordonnez, obſcurs & mal-propres. Ils le ſont un peu moins chez les gens riches, parce-qu'ils y mettent des nattes, des couvertures & des tapiſſeries de Bengale, dont ils prennent quelque ſoin.

Ils choiſiſſent des endroits un peu élevez pour y bâtir leurs maiſons, & ils les tiennent encore un peu au-deſſus du ſol. Ils bâtiſſent, autant qu'ils peuvent, en des lieux où il y ait des cocos, qui puiſſent leur donner de l'ombrage. Les pauvres gens n'ont preſque que des huttes de roſeaux & de paille, qui ne ſont couvertes qu'en partie, & qui ſont en partie ouvertes, ſans qu'il y ait ni portes, ni fenêtres; de-ſorte qu'elles ſont aſſez claires, mais elles n'ont que huit ou dix piés de haut.

Pour les Seigneurs & les autres gens conſidérables, ils ont de grandes maiſons, de beaux apartemens, de belles chambres, d'agréables galeries par-derriére, des jardins, des vergers, des promenades. Les galeries & les autres apartemens de derriére, ſont ordinairement ſoutenus par des piliers ronds, & ils ſont ouverts, afin-qu'on y puiſſe prendre l'air.

Il n'y a point de greniers, ni de chambres hautes, ni de cheminées, ni de vitres aux fenêtres,

tres, ni de ferrures aux portes. Les chambres & les apartemens ſont ſéparez les uns des autres, par des cloiſons & retranchemens de Gabbe-gabbas, ou de roſeaux qui ſont mis en forme de panneaux; & les fenêtres, ou les autres ouvertures par où l'air y entre, ſont garnies de treillis de roſeaux très-fins, ou de couliſſes qui ſe peuvent ouvrir & fermer.

Les Marchands font bâtir avec de la pierre, à leur maniére, des magaſins où le feu ne peut prendre. Les gens conſidérables ont des Oratoires, ou de petites Chapelles, dans leurs maiſons, ou par-derriére, afin d'y faire leurs priéres, & auprès ils ont des baſſins d'eau où ils ſe lavent. Ceux qui demeurent le long des riviéres, s'y ménagent de petits endroits, qu'ils font couvrir pour ce même éfet, y deſcendant par de petits degrès qui ſont au bord, & dans l'eau, juſqu'à l'endroit où eſt le courant, qu'on recherche avec empreſſement dans ces païs chauds, parce-qu'on y trouve beaucoup de plaiſir, & de rafraîchiſſement.

Les gens riches ont ordinairement un apartement ſéparé pour la demeure de leurs eſclaves, qui leur ſervent de Gardes, & leur rendent toutes ſortes de ſervices. Les Oficiérs, les Magiſtrats, & ceux qui veulent être regardez comme gens de diſtinction, ſe donnent de grands airs par leur train, & ne vont dans les ruës qu'avec une longue ſuite de Domeſtiques & d'eſclaves, qui portent leurs lances, leurs ſabres, leurs boucliers, leurs poignards, leurs paraſols, des baſſins, du pinang, des parfums, des confitures. Dans les ruës où ils marchent, il

faut que chacun faſſe place & ſe retire avec reſpect, le commun peuple s'inclinant profondement, juſques à-ce que le Seigneur & toute ſa ſuite ſoient paſſez.

Quelque vanité qu'ils faſſent paroître en ces ocaſions, ils ſe font d'ailleurs aſſez d'honnêtetés & de civilités dans la converſation, particuliérement les gens de naiſſance & de rang. Le mal eſt que les plus civils ſont d'ordinaire les plus diſſimulés. La plus grande civilité qu'ils pratiquent, eſt de toucher vîte de la main leur pié gauche, de le prendre & de l'enlever un peu, puis ils ſe paſſent la main ſur le viſage & ſur la tête.

Ils aiment beaucoup les feſtins. C'eſt là que les hommes font paroître quel eſt leur caractére. Les uns y font éclater leur richeſſe & leur pouvoir, & les autres y donnent des marques de leur avarice: mais quelque avare qu'on ſoit, il faut pourtant feſtiner, ſauf à le faire mécaniquement. C'eſt auſſi dans ces ocaſions qu'ils font paroître leurs débauches & leurs luxures. Il faut que les femmes & les concubines travaillent à préparer les mèts, & quand elles ont ſervi, quelque laſſes qu'elles ſoient, il faut qu'elles aillent s'ajuſter, prendre des parures ridicules, & ſemblables à celles des danſeuſes publiques, & qu'elles ſe préſentent devant la compagnie pour y faire des gaillardiſes, qui ne le cédent guéres à celles de ces danſeuſes, s'expoſant aux yeux des conviez d'une maniére qu'on jugeroit ailleurs très-indigne. Celles qui font les plus beaux ſauts, qui danſent le mieux, c'eſt à dire

avec

avec le plus de poſtures peu convenables à des femmes, celles qui chantent le mieux, ou qui joüent le mieux des inſtrumens, en un mot celles qui trouvent le ſecret de mieux divertir la compagnie par quelque voie que ce ſoit, ont cette nuit-là, pour le moins, les faveurs du mari; ce qui n'eſt pas un petit aiguillon pour les exciter à bien faire.

Il faut pourtant que dans ces ſortes d'excès elles ſachent ſe ménager, & qu'elles ne faſſent rien qui puiſſe chagriner l'époux, ou l'expoſer à la riſée; car les Javanois ſont extrémement jaloux de leurs femmes & de leurs concubines.

Ils ſe préſentent à l'ordinaire du pinang & de la betelle, ſelon la coutume générale des Indiens. Ce ſont des délicateſſes pour eux. Les hommes & les femmes en mâchent preſque tout le jour. C'eſt par là qu'ils commencent & finiſſent leur feſtins. Ils prennent auſſi du tabac, & ſouvent un bruvage compoſé avec du ris, ou avec quelque autre choſe ſemblable.

Ils cherchent alors tous les moiens dont ils peuvent s'aviſer, pour exciter la joie parmi eux. Ils font des plaiſanteries, des contes pour rire: ils tâchent de dire de bons mots. Sur la fin du repas ils font ſouvent venir les femmes, ainſi-que je l'ai déja dit, pour ſe divertir à leur voir faire leurs poſtures. Ils ont divers Joüeurs d'inſtrumens, ſoit que leurs domeſtiques en ſachent joüer, ou qu'il en faille faire venir de ceux qui en font profeſſion. Les derniers qu'on fait paroître, ſont

ceux qui frapent en cadence ſur des baſſins d'airain: ils ſont un terrible ramage. Je ne puis pas comprendre comment les gens aux oreilles de qui ils ſonnent de ſi près, n'en demeurent pas étourdis.

Pour manger, les Javanois s'aſſeïent à terre, ainſi-que les autres Indiens. Ils ſe ſervent rarement de cuilliéres ou de couteaux: ils prennent tout avec les doigts. Ils ſont auſſi très-agiles de leurs piés, & de tous leurs autres membres; ce qui paroît principalement quand ils joüent à la paume, à leur maniére. C'eſt une choſe ſurprenante de voir quelle eſt leur adreſſe à envoier la balle avec leurs piés, ou avec leurs genoux, ou avec leurs coudes, ſans y toucher de leurs mains.

Une choſe qui paſſe pour ſcandaleuſe, honteuſe, preſque abominable, à Java, dans toutes les Indes, & en particulier parmi les Maures, les Benjanes, les Gentives, c'eſt d'uriner étant debout. Ainſi tous ces peuples ſe baiſſent pour faire cette fonction de nature, comme font ordinairement les femmes de notre païs.

Les plus riches ne vivent preſque que du travail & de la ſueur de leurs eſclaves dés deux ſexes. Les plus grands Seigneurs, les plus riches Marchands, les plus conſidérables habitans, non-obſtant les occupations qu'ils ont, emploient une partie de leurs eſclaves à labourer & cultiver leurs terres, à-moins qu'il n'y ait des païſans qui les afferment, ou que les eſclaves eux-mêmes ne ſe chargent de donner une certaine quantité de fruits à leurs Maîtres, ne retenant pour leur entretien que

ce

ce qui pourra leur en reſter; car alors les Maſtres demeurent déchargez de l'inſpection ſur leur travail.

Outre cela les eſclaves travaillent au profit des Maîtres, aux métiers qu'ils ont apris. Les hommes ſervent ceux à qui ils apartiennent, ou cultivent les terres, ou ſont pêcheurs, ou ſavent des métiers, ou portent des merceries pour vendre, ou-bien ils ont de petites boutiques, afin de gagner dequoi paier chaque jour aux propriétaires de leurs perſonnes, la taxe à quoi on les aſſujettit.

Les femmes ne travaillent pas moins de leur côté, ſoit dans le ſervice domeſtique, ſoit à filer, à coudre, à broder; ou-bien elles ſe tiennent aux coins des ruës & dans les marchés, pour vendre des herbes, des fruits, des denrées, des friandiſes, afin de pouvoir auſſi paier leurs taxes.

Il y a parmi les Javanois beaucoup de ſortes d'artiſans. Il y a des Forgerons, des Chaudéronniers, des Ouvriers pour toutes ſortes de métaux, des Orfèvres, de bons Armuriers, c'eſt-à-dire par raport aux armes qui ſont en uſage aux Indes, comme les poignards, les lances, les aſſagaies. Il y a des fondeurs de gros canons, mais la fabrique en eſt fort groſſiére: ils en font qui ſont d'une groſſeur & d'une peſanteur extrême.

On trouve à Java un grand nombre de bons Marchands, de Négocians en gros, & d'autres qui tiennent boutique. Les uns trafiquent ſur mer, & envoient des vaiſſeaux non-ſeulement dans les ports de la grande

Java & de la petite, maïs dans pluſieurs autres païs, comme Sumatra, Siam, Malaca, Borneo, Célébes, Botton, les Moluques, Amboine, Banda, Solor, Timor, Bima, &c. Mais il faut qu'ils aïent permiſſion des Hollandois, pour trafiquer dans ces derniéres iſles. Ils trafiquent auſſi à Batavia, quand ils ne ſont point en guerre avec nous, & ce n'eſt pas leur moins avantageux commerce, parce-qu'ils y font un grand débit, y trouvant des Marchands de quantité de nations étrangéres, & de païs reculez.

Les Marchands Javanois ſont communément ruſés, infidelles, trompeurs dans les livraiſons qu'ils font de leurs marchandiſes, ſur-tout aux Chrétiens. Ils mêlent des pierres & du ſable brun avec le poivre. Ils ſont pénétrans & ſubtils dans les afaires, adroits à prendre leurs avantages, & à enlever à à autrui le profit qui lui vient entre les mains.

Ils écrivent leurs contracts en caractéres de Java, ſur du papier de la Chine, qui eſt fort-mince, un peu gris, huileux & tranſparent; ou-bien ſur des feüilles de palmier, préparées pour cet éfet, & ils écrivent avec une touche de fer, ou d'acier, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe & de promtitude. Après cela ils rollent ces feüilles, comme on rolle un petit morceau de parchemin, & ils les ſerrent dans leurs oreilles, ou dans leur ceinture, ou ailleurs.

Ils expriment fort briévement & fort nettement leurs penſées dans leurs caractéres, de-

de-même que font les Chinois dans les leurs, qui expriment en peu de mots des feüilles entiéres d'écriture des Hollandois. Auſſi ſe moquent-ils ſouvent de nos gens, quand ils les voient paſſer des tems conſidérables à écrire, & qu'ils comprennent que c'eſt qu'il faut pluſieurs lettres, & même beaucoup de lettres, pour former l'idée d'un ſeul mot.

Les Seigneurs & le peuple de Java parlent également la langue Malaie, qui eſt coulante, & aiſée à aprendre. Ce qu'il y a encore de commode eſt qu'on l'entend non-ſeulement à Java, à Sumatra, à Malaca & dans les païs qui en ſont voiſins, mais preſque dans tous les païs orientaux qui ſont entre la grande Java & la Nouvelle Guinée.

Le trafic des Javanois conſiſte principalement en ris, ſoit qu'ils en aillent querir, ou qu'ils en envoient ailleurs; en poivre, noix de cocos, huile, ſel, &c. La grande Java fournit auſſi du ſucre du borborri, du poivre, de l'arack, & abondance d'autres denrées propres pour la nourriture des hommes. On y trafique d'étofes de Coromandel, de Bengale, de Surate &c. de toiles de coton, de couvertures, de nattes, de Fotas qui ſont ces morceaux d'étofe, ou ces ſortes de vêtemens que les femmes ſe tournent autour du corps.

Ils tirent encore des autres païs, de la laque, du benjoin, des écailles de tortuë, de la réſine tranſparente, de l'étaim, du plomb, des porcelaines, du thé, du bois de ſantal, des noix muſcades, du macis, du clou de

girofle, de la canelle, des dents d'éléfant, outre plusieurs marchandises de Hollande, & des autres païs de l'Europe.

Dans les villes marchandes de cette isle, sur-tout à Bantam & à Japare, on trouve toutes les sortes de marchandises qu'il est possible d'avoir dans ces païs-là. C'est la chose du monde la plus agréable de voir comment sont entretenus les magasins & les boutiques, tant les boutiques que les hommes tiennent, que celles des femmes, & même des jeunes enfans, garçons & filles. Tout y est en ordre, & chacun sait faire valoir sa marchandise, la vanter, la débiter, d'une maniére qui surprend dans les enfans, & qui fait voir que naturellement les Javanois ont beaucoup d'esprit & d'intelligence.

Il y a un quartier ou l'on vend les poignards, les lances, les assagaies, les couteaux. Dans un autre, on voit étalées des multitudes d'étofes, de toiles, & de tout ce qui sert à faire des vêtemens: dans un autre, des plus fines porcelaines de la Chine & du Japon: dans un autre, des pierreries, des joïaux, & toutes les sortes de parures que l'Orient fournit: dans un autre, les épiceries, les drogues médecinales, les gommes, les semences, les racines, les fleurs: dans un autre, les vivres & les denrées, le ris, le catiang, le kitseri, les fèves, & plusieurs sortes de grains: dans un autre, les boucheries garnies de bœuf, de mouton, de buffle, de cerf dans un autre, les volatîles, oies, canards, poules, pigeons &c. Dans un autre quartier est la poissonnerie

nerie où l'on voit ordinairement, des Cacops, des brêmes qui ont les écailles & les nageoires rouges, des Peci-pampis, des brochets, des écrevices, des huïtres &c. & une infinité de poiſſon ſec: dans un autre, des viandes ſalées.

Le ſucre, le miel, la cire, les confitures ont auſſi leur quartier à part. Les Chinois qui ſont habituez à Bantam, à Japare, à Batavia, font un grand débit de ces ſortes de marchandiſes, & même de toutes les autres, & ils ſavent admirablement falſifier celles-ci. Pour moi je trouve qu'à cet égard leur adreſſe, leurs ruſes & leurs tromperies, vont encore plus loin que celles des Javanois. Ils ſavent auſſi arranger leurs boutiques d'une maniére ſi propre & ſi agréable, qu'elles attirent les paſſans, qui ne peuvent en ſortir quand une fois ils y ſont entrez; tant les Marchands ſavent l'art de les prendre, & de bien faire valoir ce qu'ils ont.

Ainſi les Javanois aiant une aſſez grande expérience dans ce commerce & dans la marine, pouſſent leur navigation autant-qu'ils peuvent. Mais le voiſinage de Batavia leur eſt un grand obſtacle. Depuis ſa fondation ſur les ruïnes de Jacatra, la navigation & le commerce de Bantam, de Tubaon, de Balambuam & des autres villes, ont conſidérablement diminué. Cependant l'iſle eſt encore mieux pourvuë de vaiſſeaux, grands & petits, que les autres païs des Indes.

Ils ont une ſorte de galére, qu'ils nomment Fuſte, qui leur ſert à la guerre. On y

met des équipages fort nombreux, afin de ramer vîte, & d'aller à l'abordage ; ou-bien pour aller promtement ataquer une ville maritime, & la ſurprendre. Pour cet éfet on en équipe quelquefois juſqu'à deux ou trois cents. Il y a des lieux où l'on conſtruit des galiotes, qui ſont preſque ſemblables aux galéres de l'Europe, & qui ont à la poupe une galerie couverte, qui ſert de chambre au Commandant. Ce ſont les eſclaves qui rament, & les ſoldats demeurent rangez en ordre pour combattre.

On a auſſi des jonques, qui ſervent plus pour le commerce que pour la guerre. Il y en a du port de deux ou trois cents laſtes, c'eſt à dire quatre à ſix cents tonneaux. Elles ont un beaupré, un mât de miſéne, un grand mât & un d'artimon ; mais elles n'ont ni mâts de hune, ni perroquets. Leurs voiles, qui par-conſéquent ne ſont que de baſſes voiles, ſont grandes & quarrées, tiſſuës de paille, ou d'écorce de cocos.

Leur plus haut pont eſt extrémement haut, & les équipages ſe logent deſſous. Le fond de cale eſt diviſé en pluſieurs retranchemens, petites chambres & foſſes. L'arriére pend ſur l'eau, & a tant d'élancement, qu'on en eſt ſurpris à la premiére vuë. C'eſt-là qu'eſt la chambre du Capitaine. Lors-que les Chinois ou les Javanois entreprennent un voyage de quelques mois avec leurs jonques, ils mènent ordinairement leurs femmes & leurs enfans, ſi-bien que dès le bas âge, ils ſont acoutumez aux incommodités de la mer.

Ils

Ils ont d'autres bâtimens qu'ils nomment Tynangs, des pirogues, une ſorte de flibot, & ils ſont de différentes fabriques. Cependant ils ſont tous aigus à l'avant & à l'arriére, & unis par-deſſous, ce qui leur donne beaucoup d'aire, & les rend extrémement legers à la voile & à la rame. Il y en a qui ont des poupes & des prouës belles, bien ornées, avec des ponts, & des teugues bien-propres. Ils ſervent, comme nos yachts, aux promenades ſur l'eau, & aux divertiſſemens des Seigneurs & des gens riches.

Les tynangs des pêcheurs, & ceux qui ſont à-peu-près de la même fabrique, vont ſi vîte que nos gens leur ont donné le nom de Vliegers ou Vlîgres, ou Bâtimens Volans. En éfet ils ſillent avec tant de legéreté, qu'ils ſemblent voler, conſervant toujours leur même aire ſur quatre rumbs de vent. Ils ont des voiles à un mât, ou à deux, ſelon la grandeur du vaiſſeau, mais elles ne ſont pas quarrées; elles ſont à tiers point.

Le gouvernail eſt d'une piéce de bambouc. A ſon bout de deſſous il y a un morceau de bois plat comme une feuïlle, avec quoi il gouverne. Ce gouvernail eſt monté ſur l'étambord, mais c'eſt ſur ſon côté, où il eſt atachè par un ou pluſieurs liens faits de roſeaux. Les plus petits bâtimens ſont gouvernez ſeulement par un Pangaier, c'eſt-à-dire, un rameur qui tient une rame à l'arriére de haut en bas dans l'eau, pendant-que ſes camarades manœuvrent les voile, à l'avant & au milieu du bâtiment.

Les plus petits tynangs, les canots, les pirogues & les petits vlîgres, ſont faits ſeulement d'un tronc d'arbre creuſé : ils ſont aigus à l'avant & à l'arriére, & ronds par-deſſous ; & ils ont de chaque côté un épaiſſe piece de bambouc, qui deſcend à fleur d'eau, pour les ſoutenir ſur l'eau, & les empêcher de ſe renverſer. Leurs voiles ſont de nattes de paille, & ſi ceux qui les conduiſent viennent à tomber dans l'eau, ou que le bâtiment ſe renverſe, ils n'en ſont pas plus émus, parce-qu'ils ſavent tous fort bien nager.

Les bêtes qu'on voit à la grande Java, ſont des bœufs, des vaches, des chévres, des boucs, des chevaux, des buffles privez & de ſauvages, des ſangliers. Il y a pluſieurs ſortes de volatiles, de bêtes ſauvages & d'inſectes : entre-autres il y a des tigres, des rhinocéros, beaucoup de ſerpens & de crocodiles, ainſi-que nous l'avons déja dit.

Quand les ſangliers atrapent quelqu'un à l'écart, ils le déchirent aiſément avec leurs grandes défenſes. Les Hollandois, qui ne craignent pas de les tuer, en emportent beaucoup à Batavia, où on les regarde comme une viande fort délicate, lors-qu'elle eſt rôtie.

Les coqs ſont beaucoup recherchez dans cette iſle, & les habitans ſont curieux d'en élever, quoi-que ce ne ſoit pas tant pour en manger, que pour les faire ſervir à leur divertiſſement, ou pour en tirer du profit, en les faiſant joûter enſemble. Il y a des lieux deſtinez pour cela, & il s'y fait de ſi groſſes aſſem-

assemblées de gens, qu'on en est surpris. On ne sauroit dire combien il se fait de gageures dans ces ocasions, les uns gageant pour un des coqs qui se battent, & les autres pour l'autre coq. Après ces gageures on regarde le combat avec une atention qu'on ne sauroit bien exprimer.

Il est juste de parler aussi du Casuare, qui est un oiseau tout-extraordinaire. Il a le dos haut & courbé, & il est un peu plus grand qu'un coq-d'inde. On tient qu'il se prend dans les petites isles de Banda, où croissent le macis & les noix muscades. Ses plumes sont un peu noires. Il n'a point d'aîles, de langue, ni de queuë. Son estomac, qui avance beaucoup, est fort-dur, & comme pourvu d'un bouclier pour sa défence. Il lui pend de dessus la tête quelque chose de dur, qui est comme de petits fanons. Ses piés, ses ongles, sont presque comme ceux de l'autruche. Il est haut & à les jambes fortes. Sa démarche est toute extraordinaire, & propre à faire rire, car il semble qu'il ruë du derriére, & en même tems, il fait un demi-saut en avant. Il avale tout ce qui se présente devant lui, même du plomb, du fer, de l'étaim, & jusqu'à des charbons vifs; mais il rend aussi-tôt le tout par-derriére.

L'an 1658. & au commencement de 1659. que je demeurois au fort de Batavia, nous avions toujours devant les yeux un de ces malotrus d'oiseaux, ou, si l'on veut, animaux, qui par sa plaisante figure, par sa démarche & par ses mouvemens particuliers, nous divertissoit, &

nous ôtoit quelquefois de l'esprit des pensées assez importunes.

On trouve des caméléons à Java: ils sont de la grandeur d'une belette, mais il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient si beaux. On dit qu'ils ne mangent point, & qu'ils ne vivent que de l'air : c'est ce que j'ai de la peine à croire. Leur peau, qui est couverte de poil, est de couleur entre noir & roux; mais elle est si unie qu'elle en paroît lustrée, & comme transparente. Je croi que c'est par cette raison, qu'il semble changer de couleur, & prendre celle des objets qu'on lui opose. Mais par l'expérience que j'en ai faite, je n'ai point trouvé que la chose soit véritable.

Nous avons vu des caméléons, nous en avons manié, moi & plusieurs de mes amis avec moi, nous avons passé les mains sur eux en les caressant, ce qui n'étoit pas difficile à faire : nous les avons mis sur des choses de différentes couleurs; cependant nous n'avons point remarqué de changement de couleur en eux. S'il y en arrive, il faut sans doute que ce soit en certaines saisons de l'année, ainsi que quelques-uns l'ont écrit; & que les changemens viennent de ce que sa constitution est plus chaude, ou plus froide en de certains tems qu'en d'autres. Quoi-qu'il en soit, je dis ce que j'ai vu, laissant à de plus habiles gens que moi, à faire des recherches curieuses sur ce sujet.

Il y a beaucoup de lésards à Batavia, de-même qu'en plusieurs autres pais des Indes. Ils montent le long des murailles, & se font voir

voir inceſſamment dans les maiſons ; ce qui arive même dans la ville. Ils y vont ſouvent viſiter les Hollandois dans leurs cabinets & dans leurs lits, comme des amis, ou comme des hôtes ; car ils ne font mal à perſonne ; auſſi ne craignent-ils pas de rendre leurs viſites même en plein midi, comme s'ils ſe tenoient aſſurez d'être les bien-venus.

Néanmoins la propreté dont les femmes ſe piquent ; ne leur permet pas de marquer de la reconnoiſſance pour ces amis importuns, qui en uſent avec une liberté qui leur eſt incommode. Au-contraire elles les chaſſent de leurs maiſons avec beaucoup de dureté, courant prendre le manche du balai, dès-qu'elles les aperçoivent. Lors-que nous étions à Batavia, nous en voïions ſouvent, au-lieu de tapiſſeries, le long de nos murailles ; & quoi-que nous ne recherchaſſions point auſſi leur préſence, il en ſortoit pourtant ſans ceſſe des fentes qui étoient dans les murs. Quelquefois même ils avoient l'indiſcrétion de troubler notre ſommeil, en paſſant dans nos lits ſur nos viſages, où ils nous faiſoient ſentir une très grande froideur, qui nous réveilloit fort deſagréablement.

Il y a dans les Indes beaucoup d'autres inſectes qui incommodent les hommes. Il y en a ſur-tout dans les navires, lors qu'ils commencent à être vieux ; car alors ils fourmillent de vers qui les criblent. Ce ſont de petits vers volants, à-peu-près ſemblables aux eſcarbots, mais un-peu plus gros. Ils ſont rougeâtres, & ont de petites aîles minces, avec quoi

quoi ils volent un peu. C'eſt une dangereuſe vermine, qui ronge auſſi les livres, les papiers, les vêtemens, & les fait tomber par morceaux. Ils s'inſinüent dans les cabinets, dans les cofres, dans les gardemangers, & par-tout ou il y a la moindre petite fente, la moindre petite ſéparation, par-tout où le vent peut paſſer. Ils cherchent particuliérement le miel, l'huile, le beurre, le ſucre, toutes les douceurs & les choſes graſſes. On les voit à centaines par-tout où il y en a, & où ils peuvent pénétrer.

Ils piquent & rongent auſſi-bien la nuit que le jour, ſortant de leurs creux à troupes, comme des eſſaims d'abeilles : ils entrent dans les lits, & piquent depuis les piés juſqu'à la tête ceux qui dorment, qui ſe réveillant en ſurſaut, & portant les mains dans l'endroit où ils ſe ſentent piquez, crèvent ſouvent ces vilains inſectes, & par là ſe rendent les mains ſi puantes, que l'odeur leur en fait mal au cœur. Comme ils ſont alors par troupes, on en tuë auſſi des troupes entiéres, & toutefois on ne voit pas que le nombre en diminuë; car ils font beaucoup d'œufs, dans leſquels il y a une humeur putride, & ces œufs ne manquent jamais d'éclorre.

Les Millepiés, que les Portugais nomment Centipes, ſont beaucoup plus venimeux. Il s'en trouve bien-plus dans les vieux vaiſſeaux que dans les neufs, & nous en avons ſouvent pris. Ils ont ſix ou ſept pouces de long, & ſont de la groſſeur du petit doigt. Leurs piqueures ſont fort venimeuſes, & cauſent de fa-

fâcheux accidens, ſi l'on ne ſe ſert promtement de certains remédes qu'on a toujours prêts, & dont l'éfet eſt aſſuré.

Ils cherchent les endroits humides, & s'y tiennent cachez. Les matelots ſe trouvant auprès d'un tonneau plein d'eau, & n'aiant point de vaiſſeau pour en prendre, boivent en la tirant par un tuïau de bois: il arrive qu'il y a un millepié caché dans ce tuïau, & ils le tirent avec l'eau juſques-dans leur bouche, où ils en ſont dangereuſement piquez; ce qui les met dans un pitoïable état, & même en péril. J'en ai ſecouru quelques-uns, & par la grace de Dieu, je les en ai toujours guéris; mais ils proteſtoient bien que quelque ſoif qu'ils puſſent avoir, ils ne ſe hazarderoient plus à boire par un tuïau.

Les ſcorpions ſont fort communs aux Indes, & fort dangereux. Ils entrent dans les cofres & dans les armoires, & viſitent même les livres. J'en ai tiré pluſieurs fois d'entre la couverture & le livre, ſur le dos, où ils s'étoient fourrez. Leurs piqueures ſont petites & preſque inviſibles, mais extrémement venimeuſes. Cependant les bons remédes les guériſſent, ſur-tout quand on y a promtement recours.

On voit encore aux Indes dans les navires, particuliérement dans les plus vieux, de très-groſſes araignées, qui ſans doute ont auſſi beaucoup de venin. Je n'ai pourtant jamais vu perſonne qui ſe ſoit plaint d'en avoir été piqué, quoi-que j'aïe vu quelques-uns de ces inſectes qui étoient auſſi gros que de petites

écre-

écrevices, & de la largeur d'un ducaton.

Il y a une eſpéce de moucheron, qu'on nomme Muſchite, qui eſt fort petit, mais venimeux, dont on eſt beaucoup incommodé: ſur-tout ils tourmentent les Européens qui ſont nouvellement arrivez, & leur font plus de mal qu'aux autres. Ils ſemblent vouloir les régaler pour leur bien-venuë. Leurs aiguillons & leurs piqueures ſont venimeuſes: elles font lever des puſtules ſur le viſage, & cauſent des apoſtumes malignes aux jambes, ſi l'on n'y pourvoit. On les voit par milliers dans les lieux marécageux, & il n'y en a que trop dans les navires, dans les maiſons, & par-tout ailleurs. Le meilleur moien de les chaſſer eſt de faire un grand feu, & beaucoup de fumée.

Outre les muſchites, il y a des moucherons luiſans, qui ont ſur le dos une puſtule noire, dans laquelle eſt une humeur qu'on voit luire la nuit, comme une petite lumiére. Les eaux dormantes, ou qui coulent peu, ont beaucoup de ſangſuës, dont les unes ſont venimeuſes & les autres médecinales, ſelon la qualité du fonds qui eſt ſous l'eau où elles ſe trouvent. Les marais & les lieux où il y a des eaux croupiſſantes, nourriſſent des crapeaux, des grenoüilles, quantité d'inſectes, ainſi-que dans les autres parties du monde.

Les principales gommes & drogues que les Indes fourniſſent, ſont la rubarbe, le *Raponticum*, la racine china ou ſina, le *Calamus* odoriférant, le turbit, le mechoacan, les mirabolans; les bois de ſiampan, de ſantal, d'aloë;

loë ; l'ébéne, le muſc, la civette, l'ambre, diverſes pierreries ; le borax, l'amſion, le camfre, le ſpica-nardi ; la gomme de taramahaca, le benjoin, le maſtic, la mirrhe, l'aloë, &c. la canelle, les noix muſcades, le macis, le clou de girofle, le poivre, enfin toutes les meilleures épiceries qui ſoient au monde.

On recüeille tant de poivre dans le païs de Malaca, dans l'iſle de Sumatra, dans la grande Java, que chacun de ces païs en peut fournir tous les ans la charge entiére de pluſieurs vaiſſeaux. Le poivre rond ſe plante, ou ſe ſéme, dans des terres fertiles & humides. La plante ſe ſoutient par le moien de certains arbriſſeaux à quoi elle s'atache, ou de paiſſeaux, échalas & perches, comme on en met aux vignes & aux féves de haricot ; & elle s'y entortille de la même maniére. Lors-que la perche finit, & que la plante ne peut monter plus haut, ſes pointes retombent en bas, comme fait le houblon, & courent ſur la terre juſques-à ce qu'elles aïent trouvé quelque autre apui où elles puiſſent s'atacher, pour remonter en haut.

Si le fonds eſt bon, on recüeille beaucoup de poivre : à proportion de ce qu'il eſt moins bon, il en produit moins. Les feüilles ſont à-peu-près ſemblables à celles du lierre, & ſe terminent en pointe. Les fruits pendent à monceaux aux branches, qui ſont plus groſſes, plus longues & plus garnies de fruit que celles des groiſeliers. Les grains ſont atachez à une ſeule queuë ; ils n'y tiennent pas par de petites queuës particuliéres comme ceux des

groi-

groiſelles & des raiſins. La plante jette des grappes non ſeulement ſur la terre, ou tout-proche, mais juſqu'au haut de l'apui où elle s'eſt entortillée. Les grains paroiſſent d'abord verds; en meuriſſant ils deviennent noirs; puis on les cüeille, on les fait ſécher au Soleil, où leur peau noire & unie s'étant ridée, ils deviennent en état de pouvoir être tranſportez par tout le monde.

Le poivre rond blanc eſt plus piquant, plus agréable & plus cher. La difference vient de ce qu'auſſi-tôt que le poivre eſt cüeilli, on lui ôte la peau noire qui le couvre, & il demeure blanc; puis on le fait auſſi ſécher au Soleil, ou ailleurs. Les plus riches Maures s'en ſervent beaucoup au-lieu de ſel & d'autre poivre.

Bengale, Malabar, & quelques-autres païs de l'Aſie, fourniſſent du poivre long, dont on ſe ſert plus pour la Médecine, que pour les alimens ordinaires. La plante eſt à-peu-près ſemblable à celle du poivre rond, quoi-que pourtant ſes branchages & ſes contours ſe jettent plus en bas. On le cüeille encore un-peu verd, ſans attendre qu'il ſoit tout-à-fait meur: mais en ſéchant ſa couleur change aſſez ſouvent, & il devient de couleur de cendre. Alors on ſent mieux ſa force, & il pique plus le goût qu'il ne faiſoit au commencement.

La grande Java produit quantité des plus excellens fruits qui ſoient aux Indes, une multitude innombrable de noix de cocos, & une abondance de choſes néceſſaires pour la vie. Le fruit que les Portugais nomment Jamboa, & les

les Hollandois Pompelmoese, ou Pompelmouse croît aussi en abondance aux dehors de Batavia. L'arbre est de la figure de celui qui porte les limons, mais communément il est un peu plus haut. Le fruit est aussi plus gros que le limon. Ordinairement il est aussi gros que la tête d'un enfant de huit ou dix ans. Sa peau qui est épaisse & verte, devient jaune en meurissant. Sa chair, qui sufit pour contenter l'apétit de deux personnes qui ne sont pas gourmans, est très-agréable à manger, étant d'un goût aigre, mêlé d'un peu de douceur. Elle a beaucoup de jus, & est quelquefois blanche, mais plus communément rouge, aprochant de la couleur des grains de la grenade. Le goût des Pompelmouses est beaucoup plus agréable que celui des grenades. Si l'on veut faire un long voiage, & qu'on en choisisse qui aïent été cüeillis avec precaution, qui ne soient point meurtris, & qu'on les pende, afin-qu'ils ne puissent se meurtrir, ils peuvent se conserver quatre ou cinq mois, ainsi-que nous l'avons éprouvé, même en revenant en Hollande. C'est un des plus excellens rafraîchissemens qu'on puisse avoir sur mer.

Dans Batavia & dans les campagnes d'alentour, on a des raisins meurs trois fois l'année, & ils sont très-bons.

A l'égard des grosses oranges dorées, ou pommes d'or, qui surpassent de beaucoup en bonté celles qu'on nomme de la Chine, qui croissent en Europe, on en trouve à Batavia qui sont les meilleures de toutes les Indes. Elles y sont même

même à bon marché. La peau en eſt fort-mince. Elles ſont pleines de jus, d'un goût agréable, fort-ſaines, pour le moins auſſi-ſaines qu'aucun fruit qui ſoit au monde: elles peuvent ſe garder longtems ſur mer.

Un autre fruit que les Indiens nomment Jaca, & les Hollandois Soorſac, & qui croît dans pluſieurs païs des Indes, ſe trouve particuliérement à Java, où l'on en voit une grande quantite. Ils pendent à des arbres fort-hauts, dont les branches ſont petites; mais elles ſont ſi-garnies de feüilles, qu'ils ne laiſſent pas de faire un agréable ombrage. Le fruit pend à la tige de l'arbre, & comme il ſeroit d'un grand poids pour les branches, il ſemble que la nature ait pris ſoin de le produire ataché au tronc. Il eſt ordinairement plus gros que les melons de Hollande; mais la peau en eſt beaucoup plus dure, plus épaiſſe, & pleine de pointes piquantes; ce qui oblige de prende un hachereau, ou un autre inſtrument pour les ouvrir. Au-dedans on trouve une infinité de petites peaux, comme ſi c'étoit de petites gouſſes, qui renferment une chair douce, toute jaune, & gluante, avec des pepins, ou des amandes dures, qu'on fait rôtir ſur le gril; & alors cette chair eſt à-peu-près du goût des chateignes.

Les Hollandois donnent le nom de Stinkert, ou Puant, au Durion, qui eſt un fruit qui a une odeur preſque d'oignon grillé, ou d'ail puant, de-ſorte qu'elle n'attire pas ceux qui n'en ont jamais goûté, & lors-qu'ils viennent à en manger, ils s'étonnent extrémement de

le

le trouver ſi-bon. Lors-qu'il eſt meur on le voit communément de la groſſeur de la tête d'un enfant de huit ans. La peau en eſt fort épaiſſe, & garnie de pointes piquantes; & comme cette peau, ou plutôt l'écorce, ſe ſépare aiſément, on les ouvre le plus ſouvent avec les piés. On y trouve quatre ou cinq cavités, ou eſpaces ſéparez par des peaux, qui ſont remplies d'un chair douce, délicate, d'un excellent goût. Ils on trois noïaux auſſi gros que des chateignes. On les trouve ſi-bons, qu'on ne peut s'empêcher d'en manger juſques à la ſatiété. On tient qu'ils ſont fort-ſains, ſur-tout pour les gens qui ſont d'un tempérament froid & humide.

Les Ananas, qui ſont auſſi des fruits de bon goût, ſont produits par un arbriſſeau, qui monte deux piés au-deſſus de la terre. Ils ſont communément ronds, longuets, & ils ſe terminent un peu en pointe. Quand ils ſont meurs, ils deviennent d'un jaune agréable, tirant un peu ſur le rouge. La peau en eſt comme écaillée, un peu piquante, & il en ſort une charmante odeur. On les coupe par roüelles, & parce-que le goût en eſt rude; on les met un peu tremper dans du vin, ou dans de l'eau, où ils deviennent d'un goût aigret, extrémement agréable. Ceux qui en mangent beaucoup, ont à craindre qu'ils ne leur cauſent le flux de ſang, ou la colique, par leur qualité acide & aſtringente.

Les fruits qu'on apelloit autrefois Bananas, ou figues des Indes, & que les Hollandois nomment préſentement Pieſang, ou Piſang, ſont

ſont de différentes groſſeurs. Ils croiſſent en paquet, à une tige paſſablement groſſe & poreuſe, qui reſſemble plus à un arbriſſeau qu'à un arbre, & dont la ſubſtance ſpongieuſe & molle, ſert ſouvent de nourriture aux éléfans. Les feüilles en ſont douces, unies, extrémement fines, grandes, y en aiant de deux piés de large & de cinq à ſix piés de long. Il y a des gens qui croient qu'elles ont été les premiers habits d'Adam & d'Eve. Chaque pié d'arbre ne jette qu'une branche, où il y a un paquet, quelquefois de cent figues, qui ſont vertes d'abord, mais elles jauniſſent promtement, Elles ſont rondes & longuettes, & fourniſſent une nourriture douce, agréable, de facile digeſtion.

Les Mangas qui ont conſervé parmi les Hollandois le même nom qu'ils avoient chez les Indiens, croiſſent ſur des arbres aſſez ſemblables à ceux qui portent les Jacas. Ils ſont de la groſſeur d'une groſſe pêche; mais ils ſont longuets, verds d'abord, puis ils jauniſſent en meuriſſant. Quand on en a ôté la peau, qui eſt fine, on trouve une ſubſtance pleine de jus, qui eſt d'un aigre fort-agréable, mais on la ſent un peu coriace en la coupant. Il y a un noiau, fort-aprochant de celui d'une pêche. On en confit beaucoup, & l'on en ſert quelquefois qui eſt confit en ſel au-lieu d'arèque. On le prépare d'une maniére qui eſt propre à chaſſer la fiévre.

On recüeille aux dehors de Batavia d'excellens fruits qu'on nomme Mangas-Tangas, mais non-pas en abondance. Ils ſont plus ronds,

ronds & plus petits que les Mangas, & ont quantité de pepins blancs, dont le goût eſt ſi bon, qu'il ſemble qu'on ne puiſſe s'en raſſaſier.

On a encore aux Indes des citroüilles, des limons d'eau, des grenades, des calebaſſes, des Papapos, des caramboles, des Batattes, des melons, des concombres, des choux, des raves, des ſalades, des herbes potagéres, des fèves de haricot & de pluſieurs autres eſpéces, que les Hollandois y ont portées, & qui y croiſſent admirablement.

J'AI dit-ci-deſſus que nous étions tout-préparez pour nous en retourner en Hollande, & pour cet éfet chacun avoit fait proviſion de ces fruits, & des autres choſes dont il pourroit avoit beſoin.

Mais avant-que de quitter Batavia, je dirai encore ici que c'eſt la ville capitale des Hollandois dans les Indes. Elle eſt ſituée par la hauteur des cinq degrès cinquante minutes de latitude méridionale, ſur cette agréable côte interne de la grande Java, dont j'ai déja parlé pluſieurs fois. Elle a pour confins à l'Oüeſt le Roïaume de Bantam; a l'Eſt, les agréables païs du Mataram; au Nord, la mer & quelques petites iſles qui ſervent d'abri à ſa rade; au Sud, de belles campagnes, des hameaux, des bois, des prairies, & un peu plus loin une fort haute montagne qui environne preſque tout le païs.

Il y a entre la ville & la fortereſſe une

grande eſplanade, & la riviére y eſt auſſi, au bord de laquelle on voit le château, qui de l'autre côté eſt ſur le rivage de la mer. La riviére qui ſe nomme toujours Jacatra, paſſe encore au-travers de la ville, d'où elle va former un havre qui contient toutes ſortes de vaiſſeaux, juſqu'aux plus grandes jonques de la Chine.

La fortereſſe eſt munie de quatre bons baſtions, nommez le Diamant, le Rubis, le Safir & la Perle. Elle eſt entourée de fortes murailles & de foſſés profonds. Il y a de bonnes portes & des ponts-levis. Elle eſt bien-pourvuë de munitions de guerre. On y voit l'apartement du Gouverneur, & beaucoup d'autres beaux bâtimens, où logent les Conſeillers des Indes & d'autres Officiers.

La ville eſt paſſablement grande, fort-peuplée non-ſeulement de Hollandois, mais encore de Maures, de Chinois, de Javanois, de Malais, & d'autres peuples des Indes. Les Hollandois y dominent: ils y ont leurs Magiſtrats qui rendent la juſtice, & la Réligion de chaque nation s'y éxerce ſur le pié qu'elle a été établie par les loix. L'on n'inſulte perſonne à cet égard, quand chacun ſe tient dans ſon devoir, & n'attente rien de nouveau. La Réligion Réformée y eſt toute telle que dans notre païs.

Il y a dans la ville quantité de beaux bâtimens de pierre, de belles ruës, d'agréables canaux, des ponts de pierre, des Baſards ou places de marché, où, à certaines heures du jour,

jour, on voit un prodigieux concours de peuple. Dans le plus bel endroit de la ville eſt une Egliſe bâtie en croix, & il y en a encore une autre ailleurs pour les Malais, où l'on prêche en leur langue. On fait auſſi tous les Dimanches le ſervice divin dans la fortereſſe, pour le Sieur Gouverneur Général, pour les Conſeillers des Indes, & pour tous ceux qui y demeurent.

Il y a une belle Maiſon-de-ville à Batavia, un grand hopital pour les malades, une maiſon de diſcipline pour les femmes qui vivent mal, une maiſon pour les orfelins. Il y a, de-même qu'à la fortereſſe, des murailles entourées d'un large foſſé à eau, de bonnes portes, des baſtions & d'autres ouvrages de fortification. Il y a tout-autour de très agréables promenades & des maiſons de plaiſance, ou plutôt l'on peut dire que tous les chemins y ſont des promenades.

Il y a des poſtes avancés, divers forts, des redoutes plus avant dans le païs, où l'on entretient des garniſons Hollandoiſes, pour ſe mettre à couvert des courſes des Javanois. Du côté des terres, par-delà la porte neuve, l'on voit pluſieurs ſortes de moulins à eau, les uns pour le papier, les autres pour le ſucre, d'autres pour la poudre à canon, ou pour moudre des blés & d'autres grains. Ils ont tous été faits par les Hollandois, ſur les eaux de la riviére de Jacatra, & ils en tirent de grandes commodités avec du profit. En un mot Batavia eſt à préſent la plus belle & la plus floriſſante ville des Indes.

En nous rendant à bord pour prendre la route de Hollande, nous trouvâmes onze grands vaiſſeaux prêts à faire ce long voiage, qui devoit être de trois mille-ſix-cents lieuës pour le moins. Le vaiſſeau Amiral, qui étoit deſtiné pour la Chambre de Zélande, ſe nommoit *Walcheren*: il étoit monté par Pierre de Bitter Commandant de la flote. Il y avoit encore pour la Zélande les flûtes nommées *la Cigogne* & *Diemermeer*.

Le Phénix que montoit Jaques Burckhorſt en qualité de Vice-amiral, étoit pour la Chambre d'Amſterdam. Les autres pour la même Chambre, ſe nommoient *L'arbre de Noix Muſcade*, *Le Soleil levant*, *Les Armes de Hoorn*, *Bréderode*, *Amſtellandt*. Pour la Chambre de Rotterdam & de Delft, il y avoit *le Château de Honingen*, qui étoit monté par Harman de Ruiter en qualité de Contre-amiral. *Le Jeune Prince* étoit ponr la Chambre de Hoorn & d'Enchuſe.

Tous ces vaiſſeaux étoient richement chargez, & l'on tenoit que leurs cargaiſons étoient de la valeur de plus de ſoixante tonnes d'or. Ils étoient pourvus de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche, & montez par de très-bons Oficiers.

Suivant la coutume, un jour devant-que de mettre à la voile, nous ſortîmes de la rade, & nous, nous alarguâmes un peu des autres vaiſſeaux. Le vingt-quatriême de Décembre, nous fîmes voiles avec trois autres navires, qui devoient nous eſcorter juſqu'à la ſortie du détroit de la Sonde. Le Sieur Fiſcal

cal y étoit auſſi, afin de faire perquiſition, s'il n'y avoit point de gens cachez, qui vouluſſent s'en retourner avant-que d'avoir achevé le tems de leur engagement.

Le jour de Noël, nous ancrâmes ſous l'iſle des Meuriers. Enſuite en paſſant par le travers de Bantam, nous y vîmes à l'ancre les vaiſſeaux Anglois, qu'on nous dît qui devoient bientôt auſſi reprendre la route d'Angleterre.

Le vingt-huitiême du même mois, nous relâchâmes dans la baie de S. Nicolas, où nous fîmes de l'eau; & en partant, notre eſcorte ſe ſépara de nous, pour s'en retourner à Batavia.

Le dernier de l'an nous dépaſſâmes l'iſle du Travers, & le deuxiême de Janvier 1665. nous moüillâmes l'ancre ſous la haute montagne d'Anyer. Le lendemain nous mîmes le cap au Nord-oüeſt, & nous fîmes tant de chemin, que quatre vaiſſeaux, au nombre deſquels étoit celui où j'étois embarqué, allérent jetter l'ancre proche de l'iſle de Cracatau, notre Amiral & les autres vaiſſeaux s'étant écarrez de nous pendant la nuit, lors-qu'on avoit viré de bord.

Le quatriême du même mois de Janvier, le vent étant contraire, nous demeurâmes à l'ancre, & nous remplîmes d'eau ce que nous avions de fûtailles vuides. On ne trouva point d'hommes dans l'iſle. C'étoit un déſert afreux, où tout étoit plein de brouſſailles depuis le rivage juſqu'au haut de la montagne.

Cependant nous voïïons tous les ſoirs une comette, dont la queuë étoit juſtement ſur nos têtes, de-ſorte que nous la pouvions conſidérer & diſtinguer nettement. Sa queuë s'étendoit au Nord-eſt, & il ſembloit qu'elle nous annonçât que la main de Dieu étoit appeſantie ſur les parties ſeptentrionales du monde, qu'elle y verſoit ſes fleaux, & que nous y allions pour avoir part à leurs infortunes, ainſi-qu'il arriva en éfet.

Le cinquiême de Janvier, nous fûmes à la vuë de l'iſle du Prince, où nous retrouvâmes le reſte de la flote. Nous remîmes à la voile le huitiême, & nous courûmes au large. Le vingt-quatriême nous crûmes, ſelon l'eſtime, que nous paſſions par le travers de l'iſle des Cocos, & nous ne vîmes plus la comette, quoi-que les autres étoiles fuſſent fort brillantes. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût encore de jour ſur l'horiſon, mais elle ſe couchoit alors dès-que le ſoir aprochoit.

Le treiziême de Fèvrier 1665, étant par les vingt-ſix degrès vingt-minutes de latitude Sud, nous fûmes battus d'une terrible tempête, qui dura pluſieurs jours. Dès le quatorziême nous ne vîmes plus que ſept vaiſſeaux enſemble, & enſuite ils furent tous diſperſez.

Le quinziême nous crûmes auſſi périr. Notre arcaſſe fut enfoncée depuis le haut juſqu'au bas, par les coups de mer. Les Termes & les galeries s'en ſéparérent. Toute la ſculpture fut ruïnée. Les vitres, les fenêtres de la chambre du Capitaine, les bancs,

les

les armoires, les fronteaux, tout fut fracaſſé. L'arcaſſe s'ouvrit juſqu'à la ſainte-barbe, & les coups de mer y entrérent avec tant de violence, que les deux bas ponts furent incontinent couvers d'eau, tout ce que nous croïions avoir le mieux amarré, commençant à rouler & à floter.

En cet état il n'y eut perſonne qui ne crût n'avoir plus qu'un moment à vivre, d'autant-plus que dans ces mêmes parages il avoit péri l'an 1662. quatre des plus gros vaiſſeaux de la flote qui retournoit auſſi en Hollande, dont tous les équipages furent noïez hormis quelques hommes du vaiſſeau *Arnhem*, qui ſe ſauvérent à bord des autres.

La fraieur ne nous tenoit pourtant pas tellement ſaiſis que nous en demeuraſſions immobiles. Le péril nous anima, & nous nous emploiâmes de toute notre force à pomper, à ſoutenir l'arcaſſe, à en boûcher les ouvertures, & à empêcher que l'eau n'y entrât. Enfin on y pourvut aſſez pour avoir lieu de reprendre un peu de courage, & d'eſpérer que nous pourrions nous garantir de périr. On voulut étendre une voile quarrée devant l'arcaſſe, pour rabattre la violence des coups de mer, mais elle fut incontient rompuë en piéces.

Enfin la nuit ſurvint, & la tempête aiant encore augmenté, chacun ne penſoit plus qu'à recevoir le coup de la mort, par quelque coup de mer qui alloit faire enfoncer le vaiſſeau. Ainſi nous paſſâmes cette nuit dans de terribles extrémités. Le lendemain ſeiziéme

ziême de Février, nous n'eûmes pas plus de relâche que la nuit. La brume fut si épaisse, qu'on ne pouvoit voir jusqu'à quatre fois la longueur du vaisseau, & l'on ne pouvoit s'entendre les uns les autres pour faire la manœuvre.

Mais nous fûmes tous dans la derniére consternation, quand nous vîmes que l'arcasse se rouvroit, & que tout ce qu'on y avoit fait pour la maintenir, se ruïnoit; de-sorte que n'osant plus aller à sec, vent arriére, nous prîmes la résolution de mettre côté en travers, & de nous laisser dériver toujours à mâts & à cordes. Par ce moien c'étoit nôtre avant qui demeuroit exposé à l'impétuosité des vagues, & quoi-que cette manœuvre fût la plus dangereuse du monde à faire, c'étoit pourtant la seule voie qui pouvoit nous sauver.

Nous tâchâmes donc de la prendre, & pour cet éfet aiant abattu nôtre grande teugue qu'on avoit fait faire à Bengale, afin de laisser moins de prise au vent, nous la jettâmes à la mer. On fit de grands dalots aux deux côtés, sur le haut pont, afin que l'eau que les coups de mer y jetteroient, vuidât plus vîte. Mais nonobstant ces précautions, nous ne fûmes pas peu alarmez quand nous vîmes que le platbord étoit sous l'eau, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'à-peine, en puisant continuellement avec quatre pompes, pouvoit-on empêcher que l'eau ne gagnât toujours.

La nuit suivante, sur le minuit, le navire fit eau en tant d'endroits, qu'il fallut y mettre

tre encore deux pompes, avec les quatre qui y étoient déja. Le matin du dix-ſeptiême ne nous fut pas plus favorable ; au-contraire il ſembla que la violence de la tempête redoubloit encore, & que nôtre perte étoit aſſurée. Mais ſur le midi il y eut un peu de relâche, & le vent aiant tourné au Sud, paſſa enfin à l'Oüeſt, & y demeura.

Alors la mer devint tout d'un coup ſi calme & ſi tranquille, que vers le ſoir on auroit pu naviger avec un canot. En même-tems nous fîmes encore vent arriére, & continuâmes de courir toute la nuit, à la faveur des étoiles qui nous prêtoient une lumiére que nous n'avions point vuë pendant pluſieurs nuits, & que nous étions ravis de revoir.

Le dix-huitidême de Fèvrier nous eûmes un beau tems & revîmes auſſi le Soleil, qui depuis le huit du mois n'avoit point paru à nos yeux. Nous mîmes le cap au Sud, & un peu après nous vîmes par poupe deux voiles, à environ deux lieuës & demie de nous. Aux ſignaux que l'on ſe fit de part & d'autre, on ſe reconnut pour être d'une même flote; mais nous ne les atendîmes pas: nous avions trop grand' hâte de chercher un abri, où nous puſſions être en quelque ſeureté, pour nous racommoder.

Nous eûmes alors une agréable fraîcheur, du Sud, & courant à l'Oüeſt nous nous trouvâmes par la hauteur des vingt-neuf degrès trente-quatre minutes de latitude Sud. Nous perdîmes bientôt de vuë les deux voiles que nous avions découvertes.

Le vingt-deuxiême du même mois de Février 1665. nous fûmes par les trente & un degrès vingt-quatre minutes. Le lendemain nous vîmes par prouë quatre grands navires, qui-nous atendirent, après avoir reconnu nos ſignaux. C'étoit le *Walcheren* notre Amiral, *le Château de Honingen*, le *Bréderode* & *la Cigogne*. Ils nous aprirent que depuis la tempête ils avoient auſſi vu *le Jeune Prince*. Mais nous convenions tous qu'il y avoit beaucoup de ſujet de craindre que *l'Arbre de Noix Muſcade* n'eût fait naufrage. Cependant en voiant que notre vaiſſeau, qui n'étoit pas meilleur que celui-là, s'étoit pourtant maintenu, nous eſpérâmes encore que l'autre pourroit auſſi ſubſiſter.

Nous navigeâmes tous cinq de compagnie juſques au matin du Dimanche premier jour de Mars, que l'air ſe broüilla de telle maniére, que nous eûmes lieu de craindre d'être expoſez à un nouvel orage, & dans cette attente nous ſerrâmes nos voiles. En éfet ſur le midi la pluïe, les vents, les éclairs, les tonnerres, la grêle, & tout ce qu'on devoit le plus apréhender du gros tems, vint comme pour nous livrer aſſaut. La grêle étoit ſi-groſſe que l'on n'oſoit paroître ſur le haut pont. Mais ſi cet orage fut violent il ne fut pas de durée. Ce ne fut que comme un gros grain, qui aiant crevé ſe diſſipa, & le Soleil reparut bientôt après.

Nous navigeâmes enſuite par un aſſez beau tems juſqu'au quatriême de Mars, que nous fûmes encore battus de la tempête. *La Cigogne*

gogne fut dématée de ſes deux mâts de hune. Nous étions alors par les trente-quatre degrès trente quatre minutes, &, ſelon l'eſtime, nous crûmes n'être pas loin du Cap de Bonne-eſpérance. Après midi, nous découvrîmes trois autres voiles, & le lendemain les aiant hauſſées, nous vîmes que c'étoit *le Phenix*, nôtre Vice-Amiral, l'*Amſtellandt* & le *Diemermeer*, de-ſorte que la flote ſe trouva rejoinre juſqu'au nombre de huit vaiſſeaux. La venuë de ces derniers fit renaître le ſoupçon qu'on avoit eu que *l'Arbre de Noix Muſcade* étoit péri, parce-qu'ils ne l'avoient point vû. Le *Brêderode*, qui étoit le meilleur voilier, ſe mit de l'avant pour aller découvrir les côtes d'Afrique, & nos autres vaiſſeaux, s'il étoit poſſible.

Le ſixiême du même mois de Mars *le jeune Prince* nous rejoignit auſſi. Le lendemain nous eûmes la vûë des terres d'Afrique, & nous trouvant ſur un banc de ſoixante & quinze braſſes de profondeur, nous rangeâmes la côte, par un vent frais de Sud-eſt, avec un beau Soleil.

Le huitiême ſur le midi, nous trouvâmes 45. braſſes de profondeur. Le neuviême, le vent ayant paſſé à l'Oüeſt, nous mîmes le cap au Nord, & nous aprochant des terres, nous déchûmes le ſoir ſous les hautes montagnes de Cabo Faco. Le dixiême, après-midi, nous fûmes ſous la montagne du Lion, & nous allâmes jetter l'ancre à deux lieuës de la rade de la baie qu'on nomme la baie de la Table. Le lendemain onziême

de Mars, nous allâmes moüiller dans la baie qui eſt ſous le fort des Hollandois, nommé de Bonne-eſpérance, ainſi que le cap où il eſt ſitué.

Nous nous étions encore flatez d'y trouver *l'Arbre de Noix Muſcade*, & *les Armes de Hoorn*, deux vaiſſeaux qui ne nous avoient point rejoints depuis la tempête; mais ils n'y étoient pas. Nous n'y en trouvâmes point auſſi qui fuſſent venus de Hollande; de-ſorte que nous n'y aprîmes aucunes nouvelles. Le douziême, nous y vîmes venir la flûte *les Armes de Hoorn*, qui étoit un des meilleurs vaiſſeaux de la flote, & qui cependant étoit un de ceux qui avoit le plus ſoufert. Elle n'avoit rien apris non-plus de la deſtinée de *l'Arbre de Noix Muſcade*, & comme on n'en a jamais ſeu de nouvelles depuis ce tems là, îl n'y a point de doute qu'il n'ait fait naufrage, & que tout l'équipage ne ſoit péri.

Quoi que dans cette ſaiſon de l'année, qui eſt celle de l'Eté ſur la côte méridionale d'Afrique, on ait de grandes chaleurs, & que le Soleil y luiſe d'ordinaire fort agréablement, nous ne laiſſâmes pas d'y avoir du gros tems. Quatre jours après notre arrivée, la montagne de la Table ſe trouvant couverte & environnée de nuages épais, il s'éleva une furieuſe tempête, qui nous obligea d'amener les vergues, & de baiſſer les mâts de hune, ce qui empêcha que nos vaiſſeaux n'en fuſſent incommodez. Quatre ou cinq jours après, quand les nuages ſe furent diſſi-

pez,

pez, nous revîmes un beau Soleil, & eûmes un tems fort agréable.

Nous deſcendîmes alors à terre, & nous allâmes viſiter le païs, que nous trouvâmes changé, & plus beau qu'auparavant. Le fort de Bonne eſpérance étoit auſſi dans un meilleur état, que l'an 1658. que nous l'avions vû en paſſant. Il avoit été agrandi, & muni de nouveaux ouvrages. On y avoit bâti une Egliſe, pluſieurs logemens pour le Commandant & pour les autres Oficiers, le tout de pierre, à chaux & à ſable, à la maniére des Européens.

On travailloit même tous les jours encore aux fortifications, & il y avoit une bonne garniſon, avec toutes ſortes de munitions de bouche & de guerre. Nous trouvâmes que le jardin de la Compagnie, qui eſt derriére le fort, avoit été auſſi agrandi, & qu'il contenoit une grande étenduë de terre, qui produiſoit quantité de fruits & d'autres rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux, entre-autres des limons d'eau, des raves, des choux, des panais, des navets, des ſalades.

Le nombre des maiſons qui ſont autour du fort, étoit auſſi beaucoup augmenté, & il y a lieu d'eſpérer de la bénédiction de Dieu qu'on y verra bientôt une aſſez puiſſante ville. On y élève des beſtiaux, on y ſème des grains dans les campagnes; on y a du lait; on y fait du beurre. Les Païſans Hollandois y cultivent fort bien la terre; ils y entretiennent des prairies, & y enſemencent des champs, aiant éprouvé que l'air y eſt ſain,

& que le fonds eſt tout-à-fait propre à produire quantité de fruits, de grains & de plantes, preſque de toutes les eſpéces qui croiſſent en Europe.

Quoi-que les montagnes s'élèvent juſques dans les nuës, qu'elles ſoient pleines de rochers, & eſcarpées, les valées, en recompenſe, ont des plaines couvertes d'herbes, des prés & des pâturages qui préſentent aux yeux une agréable verdure, avec des herbes & des fleurs qui ont une odeur admirable. Il y a de grands bois, & des lieux remplis de halliers. On y voit quantité de cerfs, de boucs ſauvages, de daims, de chevreüils qui ſautent dans les pentes des montagnes, & d'un rocher à l'autre.

Les rlviéres ſont belles, & l'eau en eſt bonne, ſur tout celle de la baie de la Table. Cette baie eſt par les vingt-quatre degrés de latitude Sud: il y a bon moüillage: les vaiſſeaux y ſont à l'abri de la plupart des vents de mer. Mais ils y ont à craindre des rafales, qui s'échapent des montagnes, quoi que ces ſortes de vents ne ſoient pourtant pas dangereux, parce-qu'ils viennent ſubitement, & paſſent de-même, ſans faire élever la mer.

Nous vîmes dans pluſieurs jardins des pommiers, des poiriers, des châteigners, des nefles, des ceriſes; nous y vîmes des ſeps de vigne, pluſieurs plantes des Indes Orientales, qui croiſſent fort-bien, des plantes de notre païs, tranſportées, ou venuës de ſemence.

Les

Les païſans Hollandois s'étoient établis dans un canton fertile, où ils nourriſſoient des bœufs, des vaches, des brebis, des pourceaux, qu'ils menoient au matin dans de gras pâturages, & au ſoir ils alloient les querir pour les remener à l'écurie, à-cauſe des bêtes ſauvages. D'ailleurs ces gens-là vivoient fort pauvrement, au moins la pluparr de ceux qui demeuroient un peu avant dans le païs.

Il me ſouvient qu'un jour, étant trois de compagnie, & aiant pouſſé notre promenade un peu trop loin, la brune nous ſurprit. Nous étions proche de la derniére ou la plus éloignée des maiſons de païſans, c'eſt-à-dire derriére la montagne de la Table. Ainſi nous n'oſâmes entreprendre de nous en retourner la nuit, de-crainte des bêtes féroces. Nous allâmes à cette maiſon, pour prier le maître de nous laiſſer paſſer la nuit chez lui en paiant. Le mari étoit abſent; mais la païſanne, originaire de Cologne, qui étoit à demi nuë & groſſe, nous reçut honnêtement. Elle nous fit entrer dans la chambre, où il n'y avoit point de vitres ni de fenêtres, & où l'on ſoufrit aſſez de froid pendant la nuit.

Lors-que le mari fut de retour, chacun s'empreſſa pour nous régaler, ce qui ſe fit pourtant fort ſobrement. Nous les priâmes de nous dreſſer un lit dans l'étable aux vaches, & enfin notre hôteſſe, y alla étendre de la paille dans un coin, avec un linceul de toile à voiles. Les nuits étoient alors aſſez froides, mais le grand nombre des bêtes qui étoient

étoient dans l'étable la réchaufoit, & nous n'en fûmes pas incommodez.

Les habitans du cap de Bonne-eſpérance ſont d'étranges figures d'hommes, car ils n'ont preſque rien d'humain. Ce ſont les plus miſérables créatures que j'aïe vuës dans mes voiages. On les nomme Hottentots à-cauſe de leur naturel ſauvage, & de leur langage qu'ils ne parlent que d'une voix entrecoupée, qui vient du fond de leur gorge, & qui n'eſt proprement que gloſſer. Ils ſont jaunâtres, mais ils ont la peau extrémement ſale, & comme frotée d'ordure. Ils ſont minces, maigres & défigurez, d'une petite taille, ſur-tout les femmes. Ils ont les cheveux noirs, à-peu-près comme les Cafres, & ils les ont comme collez enſemble, non-pas tant naturellement que par la ſaleté qui y eſt.

Ces gens-là courent d'une vîteſſe extrême. Ils ſont fort-larrons, & dérobent tout ce qu'ils peuvent atraper. Il faut que les Hollandois ſoient à cheval, & qu'ils ſachent bien pouſſer un cheval pour les ateindre à la courſe. Ils amènent continuellement des beſtiaux, qu'ils vont enlever à leurs voiſins de la baie de Sardaigne, & dans les parties méridionales de Monomotapa, & ils les troquent à nos gens, pour du cuivre, de l'étaim, de la verrerie, du tabac, & d'autres merceries. Ce trafic ſe fait à la baie de la Table, qui par ce moien eſt un très-bon lieu de rafraîchiſſement pour nos vaiſſeaux.

Lors que notre flote y eut jetté l'ancre, les

les Sauvages des lieux voiſins, hommes, femmes, enfans, y vinrent, ne cherchant point d'autre lieu pour loger, qu'en plein air, autour du fort; & ils tâchérent d'atraper du tabac & d'autres bagatelles. Ils n'avoient ſur eux qu'une peau de brebis, ou de quelque autre bête, fort ſale & pleine d'ordure, qui étoit atachée autour de leur cou, d'où elle leur pendoit par-deſſus les épaules, ne leur couvrant qu'une partie du corps par le haut. Quelques-uns avoient pour parure une penſe ſèche de bête, & des boïaux ſecs autour du cou. Les femmes en avoient auſſi au haut de leurs bras pour leur ſervir de braſſelets; ornemens qui étoient d'une grande puanteur.

Quelques autres avoient paſſées dans leurs cheveux de petites coquilles de Bengale, qu'on nomme Couris, ou de petites plaques de cuivre autour du cou, & des braſſelets d'un cuivre fort mince, ou d'étaim, de fer, ou d'autres matiéres, de quoi ils ſe faiſoient bien fiers. Ils ont coutume de s'oindre toute la peau de la graiſſe des bêtes, ou d'huile de balénes mortes, que la mer jette quelquefois ſur leur rivages.

Pour leur nourriture ils étoient fort contens lors qu'ils avoient des écorces de limons d'eau, & des peaux d'autres fruits, ou du poiſſon qui puoit, & qu'ils trouvoient mort ſur les bords de la mer, ou les boïaux tout-ſales des bêtes que nous faiſions tuer, foüillant ſans ceſſe dans les ordures qu'on jettoit, pour voir s'il n'y auroit rien dont ils puſſent faire

faire curée. Ils ſe jettoient autour du cou les penſes & les boïaux des bœufs, & des vaches, & alloient ſe les manger tout-cruds au cou les uns des autres, en les déchirant avec leurs dents. Quelques-uns pourtant les faiſoient un peu rôtir.

Ils n'aprêtent jamais ce qu'ils mangent. Ils ne cultivent point la terre. Ils ne vont point à la pêche. Ils n'ont ni maiſons, ni bâtimens pour naviger. Ils n'ont aucuns grains pour manger, que ceux que nos gens leur portent de notre païs, quoi-qu'il en ſoit fort éloigné. Lors-qu'on leur en donne qui ſont aprêtez, ou quelques autres vivres, ils les dévorent plutôt qu'ils ne les mangent. Leurs plus ordinaires alimens, outre ceux dont il a été fait mention, ſont des racines cruës.

Les femmes, non-plus que les hommes, n'ont pour vêtemens qu'une peau de bête, & chacun ſe ſert de la ſienne pour couverture pendant la nuit qu'ils paſſent couchez ou accroupis, tous les uns auprès des autres, pour s'échaufer, ſur-tout pendant l'Hiver. Les femmes portent ſouvent leurs enfans ſur leur dos, pendus à leur cou, & lors-qu'elles veulent leur donner à tetter, elles leur jettent par-deſſus les épaules leurs mammelles qui leur pendent preſque à toutes juſques ſur le nombril.

Je n'ai remarqué aucune trace de Réligion parmi eux, ou du-moins il y en a ſi peu qu'on peut dire que ce n'eſt rien. Ce qu'on pourroit prendre pour un acte de Réligion, eſt qu'on

qu'on voit quelquefois s'assembler une grosse troupe d'hommes, de femmes, d'enfans, couvers chacun d'une puante peau de bête; & ils s'en vont dans quelque grande caverne, ou dans quelque autre endroit solitaire & affreux, où ils chantent, dansent & sautent, frapant sans cesse d'une main dans l'autre, & faisant de terribles contorsions. En battant ainsi des mains, ils lèvent les yeux au Ciel, & s'impriment sur le front des raies, ou des croix, avec une certaine pierre rouge, puis ils se retirent chacun de son côté.

Les hommes, les femmes & les enfans, s'atroupent sur le soir, & s'en vont se coucher, ou se tapir sur l'herbe, devant des cavernes, dans des valons, ou dans des endroits enfoncés en terre, qui sont les lieux les plus chauds qu'ils aïent pour se reposer, parce-qu'ils sont un peu à l'abri des vents. D'ailleurs ils n'ont jamais que le Ciel pour couverture, que les montagnes, les rochers, les éminences, pour murailles qui garantissent les maisons où ils passent les nuits; pour matelas que la verdure: au moins je ne leur ai point vu de maisons, ni de huttes.

Il y en avoit pourtant quelques-uns qui étendoient des peaux de bêtes sur des piquets, pour se mettre dessous, & y être un peu à-couvert de la grêle, de la nége, de la pluïe, & ils s'amonceloient là-dessus pout s'échaufer, sans crainte des bêtes sauvages. Je les ai vu souvent en cet état, gisans comme les bêtes des champs, tout-nuds, étendus sur la terre, où je croi que chacun reconnoissoit

son

ſon gîte par l'odeur & par l'atouchement. Quand il y a quelque aparence de craindre les bêtes féroces, ils tiennent la nuit des feux allumez.

Pluſieurs de ces femmes Sauvages ont une jointure ou deux coupées de leurs petits doigts, & quelquefois de leurs autres doigts. On me dît, mais je ne ſai pas ſi c'étoit une vérité, qu'elles ſe les coupoient ainſi en ſe mariant, & qu'elles avoient changé d'autant de maris qu'elles avoient de jointures de doigts coupées. Il y en avoit auſſi qui avoient une mammelle toute ſèche; mais perſonne ne m'en put dire la raiſon.

Les hommes & les femmes eſtiment beaucoup le fer, le cuivre, l'étaim, les bagues de verre, & toute ſorte de verroterie, mais principalement le tabac. Pour en avoir un petit morceau, celles d'entre les femmes qui ont quelque couverture ſur leurs parties naturelles, ainſi qu'elles y en mettent depuis que les Hollandois ſe ſont là établis, & à qui quelques matelots laſcifs font des ſignes pour les leur faire découvrir, ſe tirent un peu à l'écart, & ſe découvrent à leurs yeux impurs.

Ces malheureux matelots ſont en cela plus brutaux que les Hottentots mêmes, puiſqu'ils connoiſſent le mal qu'ils font, & que leur luxure ſe porte vers des objets ſi dégoûtans. Lors-qu'ils deſcendent à terre, on voit ces ſauvages Hottentots qui viennent les ſaluer par leurs cabrioles, les femmes n'en faiſant pas moins que les hommes, & pour recom-

recompence elles demandent un peu de tabac.

Si quelque matelot les ofenſe, ils ſavent fort-bien s'en vanger. Ils le pourſuivent à coups de pierre, & quelque réſolu qu'il ſoit, ils le contraignent de s'enfuir. Pendant que nous fûmes là, il y eut de nos gens qui les aiant irritez, en furent bien bleſſez, & il en mourut un. Les autres Sauvages aiant apris ce qui étoit arrivé, s'enfuirent avec toutes leurs familles, bien-avant dans les terres; mais ils revinrent par troupes quelques jours après, & ne firent plus paroître aucune fraieur. On tient que plus avant dans le païs il y a des hommes plus civiliſez, ce qui vient de la proximité du Roïaume de Monomotapa qui eſt au Nord.

On voit tous les jours, en ces lieux-là, des bêtes féroces, & l'on en prend quelquefois qu'on mène au fort, où on les fait voir à ceux qui le déſirent. Il y a des lions, des lionnes, des tigres, des rhinoceros, des loups, des ſerpens, qu'on a tuez, vuidez, & enſuite remplis de telle maniére, qu'on les prendroit preſque pour être encore en vie.

Le vingt-deux & le vingt-troiſiême de Mars, nous fûmes extraordinairement tourmentez des rafales; mais nous étions dans un bon abri. Le matin du premier d'Avril, à la pointe du jour, nous vîmes une grande baléne, qui ſe joüoit ſur les flots, & qui au lever du Soleil jettoit une eſpéce de lueur, qui nous la faiſoit voir & contempler parfaitement.

On

On voit de la baie de la Table deux grandes montagnes, nommées la montagne du Lion, & la montagne de la Table. Nous avions visité l'An 1658. celle du Lion, & l'on nous disoit quantité de choses curieuses de celle de la Table. Mais comme elle est extrémement haute, je ne pouvois trouver de camarades qui vouluſſent y monter avec moi. Enfin le Pilote & le Charpentier s'étant laiſſé perſuader, nous y allâmes enſemble, ce même jour premier d'Avril, après avoir vu la baléne.

Nous fûmes à ſept heures du matin au pié de la montagne, & nous commençâmes à monter par une eſpéce de petit ſentier fort étroit, qui finiſſoit à-peu-près à la moitié de la hauteur. Le long du ſentier nous voïions un des côtés tout eſcarpé, & une valée au-deſſous; & de l'autre côté un gros ruiſſeau qui ſe précipitoit en bas, & qui fourniſſoit de l'eau aux tigres, aux lions, aux léopards, aux loups, qui ſont dans les cavernes, dans les rochers, & par-tout ailleurs.

Le paſſage par où nous montions étoit ſi difficile, que ſouvent voulant franchir quelque endroit ſcabreux, nous roulions vers le bas, & alors nous avions la peine de recommencer; ce qui nous chagrinoit fort. Lors-que nous fûmes au milieu du chemin, le Pilote ſe trouva ſi fatigué, qu'il perdit courage. Il demeura donc dans cet endroit-là, & il promit de nous y attendre deux heures. Nous partageâmes ce que nous avions pris de proviſions, & nous convînmes que s'il ne nous

revoioit

revoioit pas dans deux heures, il pourroit deſcendre, & s'en aller en un logis que nous lui indiquâmes dans le village, où nous irions le rejoindre. Il alla ſe mettre à l'ombre ſous un arbre, & nous laiſſa monter.

Nous trouvâmes au milieu des précipices, un paſſage qui avoit à-peine quatre piés de large. La roche eſcarpée qui étoit au côté ſembloit monter juſqu'aux nuës, & deſcendre en bas juſques dans un abîme. Après ce pas, nous ne fîmes plus que grimper, nous tenant à l'herbe & aux brouſſailles. Les rochers étoient ſi ſerrez les uns contre les autres, qu'il étoit ſouvent fort difficile de trouver un paſſage entre-deux.

Enfin nous parvînmes à une grande ouverture qui eſt dans la montagne, qui du bas ne paroît être qu'une petite fente, & par laquelle on continuë à monter. Le paſſage qui y eſt, n'eſt pas moins étroit qu'ailleurs, & l'on y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbes vertes. Il s'y fait auſſi un écho très-agréable, par le moien duquel nous nous fîmes entendre au Pilote que nous avions quitté, & nous l'entendîmes auſſi, quoi-que nous fuſſions fort éloignez de lui, & que nous ne puſſions le voir.

Nous avions un peu d'arack de Batavia, quelques biſcuits, & du fromage de Hollande. L'arack nous fut d'un grand ſecours dans la ſoif qui nous preſſoit; car nous n'avions point d'eau, & ce bruvage ſi fort, ne laiſſoit pas de nous deſaltérer en nous fortifiant. Il y avoit

avoit des piéces de roches auſſi-groſſes que de gros édifices, qui s'élançoient en l'air, ſans être appuïées par-deſſous. Elles ne tenoient à la roche que par un côté, & elles paroiſſoient plutôt des piéces raportées que des piéces qui ſortiſſent de ces énormes maſſes; de-ſorte que nous étions ſurpris qu'elles ne ſe détachaſſent point, & ne roulaſſent point en bas.

Nous entendîmes auſſi un bruit prodigieux dans la montagne, qui ne ſembloit pas être loin de nous; mais il ne dura pas long-tems. Nous conjecturâmes que c'étoit quelque piéce de rocher qui s'étoit détachée, & qui avoit roulé; au-moins le bruit étoit ſemblable à celui qui ſe fait en pareille occaſion. Enfin quand nous fûmes ſur le haut, nous n'y trouvâmes que ſix ou ſept piés d'eſpace, le lieu étant plat comme une table, & tout-autour c'étoit comme des murs en ſaillie, qui préſentoient des précipices au-deſſous d'eux.

Dès-que nous y fûmes, nous cherchâmes de l'eau, car nous avions une ſoif extrême. Nous en trouvâmes dans les creux du rocher dont cette cime de montagne étoit comme pavée. Il étoit alors une heure après midi, ſi-bien que nous avions toujours marché en montant depuis ſept heures du matin. Le Soleil y luiſoit avec une extrême clarté.

Il y a de l'aparence que l'eau qui y étoit, diſtilloit comme une roſée des nuages épais qui couvrent ſi ſouvent la montagne juſqu'à la moitié de ſa hauteur, & que cette roſée s'aſſem-

s'assemble dans ces creux, où elle se conserve quelque tems. Nous la trouvâmes d'un fort bon goût: mais peut-être que la grande soif que nous avions, nous la faisoit trouver meilleure qu'elle n'étoit.

Après nous être ainsi rafraîchis, nous allâmes nous placer au bord de la montagne, pour contempler, comme du haut des airs, où l'on peut dire que nous étions, les païs qui étoient alentour. Il n'est presque pas possible de comprendre de quelle petitesse nous paroissoient les autres montagnes, & tous les païsages qui nous environnoient. La grande baie de la Table, les monts qui sont au Nord, tout le païs, tant que la vuë pouvoit s'étendre, tout cela ne nous paroissoit pas plus grand que ce que l'on découvre autour de soi, quand on est dans un païs uni. A-peine pouvions-nous distinguer le peu de chose que nous voïions sur l'eau, c'est-à-dire nos vaisseaux. Le fort ne nous sembloit être que comme un point, & nous ne distinguions ni maisons, ni jardins, ni campagnes. Il n'y avoit que le haut de la montagne des Lions qui nous parût être de quelque grosseur. Vers le milieu, on ne la distinguoit pas des plaines.

Les hauts monts d'Afrique, qui sont au Nord du Cap, ne nous paroissoient être qu'à la distance de quarante lieuës. Ce jour-là le sommet de la Table où nous étions, n'étoit point couvert de nuages. L'air y étoit clair; le tems étoit beau & sérein; le Soleil luisoit agréablement. On y auroit eu bien-moins

de plaiſir, ſi les nuées l'euſſent environné, & que le ſommet eût été beaucoup au-deſſus, comme il y eſt aſſez ſouvent; car les nuages deſcendent quelquefois juſqu'à la moitié de la hauteur.

Nous dînâmes ſur cette Table, la plus célébre qui ſoit au monde, & qui ſert aux repas de très-peu de gens. Le feſtin que nous y fîmes, fut de fromage, de biſcuit, d'arack diſtillé, & de belle eau claire. L'herbe nous ſervoit de nappe, deux pierres nous ſervoient de ſiéges, & nos mains de gobelets. Après-dîner nous allâmes nous placer de l'autre côté de la montagne, d'où nous contemplâmes les côtes maritimes de Cabo Faco, & les montagnes aſſez hautes qui y ſont, mais qui alors nous paroiſſoient fort baſſes.

Il n'y avoit point d'aſpect plus afreux que du côté de la baie de la Table. La montagne y étoit eſcarpée, & comme coupée auſſi droit qu'un mur. Elle paroiſſoit même pancher du côté de la plaine comme ſi elle eût été prête à y tomber. Tout proche du ſommet, il y avoit de grands eſpaces unis comme une petite plaine; où l'on voioit d'agréables herbages aſſez hauts, & quelques petits arbriſſeaux. L'herbe n'étoit point couchée à terre par l'éfort du vent, comme il arrive dans les lieux les plus bas: elle étoit haute & droite, fleurie, & les fleurs auſſi bien que les tiges ſentoient fort bon; ce qui nous fit conclure que les vents n'y ſouffloient jamais avec la même force que vers le bas.

Nous n'y vîmes aucune choſe vivante, que des

des oiſeaux dans l'air : mais nous y vîmes du fient de chevreüils, de daims & d'autres animaux. Nous n'y vîmes ni lacs, ni eaux dormantes, & encore moins des poiſſons dedans, comme quelques-uns l'ont écrit & certifié. Nous n'y trouvâmes point d'autre eau que le peu dont j'ai fait mention, qui étoit raſſemblé dans les creux du rocher, qui d'ailleurs étoit tout-plat, & dont j'ai dit que le ſommet de la montagne étoit comme pavé. Notre conjecture fut que ce n'étoit pas de l'eau de pluïe, mais qu'elle diſtilloit des nuës comme une roſée. Il n'y avoit dedans ni poiſſon, ni vermiſſeau, ni rien qui eût vie.

Enfin après avoir écrit nos noms ſur les rochers, nous connûmes au Soleil qu'il étoit pour le moins trois heures après midi, & pour deſcendre nous reprîmes le même chemin par où nous avions monté. Il fallut deſcendre toujours aſſis ſur le derriére, & en s'agriffant avec les mains à tout ce qu'on rencontroit. La deſcente fut plus dangereuſe que n'avoit été la montée, à cauſe du prodigieux précipice qu'on voioit ſans ceſſe ſous ſes piés; ce qui étoit capable de troubler la vuë & l'eſprit.

Lors-que nous fûmes arrivez à l'endroit où nous avions laiſſé notre camarade, nous trouvâmes ſon mouchoir pendu à l'arbre ſous lequel il nous avoit atendus, ce qui nous marquoit qu'il étoit deſcendu. Comme nous ne deſcendîmes pas auſſi vîte que nous l'avions cru, la brune nous ſurprit. Nous nous

écartâmes de notre chemin, & nous nous trouvâmes dans une valée afreuſe, où nous aperçûmes des rochers, de grandes cavernes, & un gros ruiſſeau qui rouloit de la montagne en bas.

Nous fûmes fort étonnez de nous voir dans ce lieu, qui n'étoit pas le bas de la montagne, & d'où nous n'allions point en deſcendant, ne faiſant plus que tournoier autour des roches. Nous marchions avec beaucoup d'ardeur, pour tâcher de découvrir quelque ſentier. Mais nous tombâmes au milieu d'une forêt d'orties griêches, environnée de rochers, d'antres, de creux, de profondeurs ſous la montagne, où nous étions comme dans un horrible labirinte qui n'avoit point d'iſſuë.

Nous retrouvâmes bien l'endroit par où nous y étions deſcendus, mais il étoit trop eſcarpé, & nous n'y pûmes remonter. Cependant la nuit aprochoit, l'obſcurité augmentoit, & nous craignions de paſſer cette nuit là dans un endroit où il y avoit beaucoup d'aparence que nous ſerions déchirez par les bêtes ſauvages. La fatigue & l'ennui aiant également excité la ſoif en nous, l'eau du ruiſſeau nous fut un agréable rafraîchiſſement, mais elle ne ſoulagea pas toutes nos peines.

Elle rapella pourtant nos forces qui étoient preſque amorties, & nous eûmes le courage de remonter en grimpant, & en ſoufrant tout le mal que les orties nous faiſoient. Le danger preſſant nous fit faire des éforts extraordinaires,

dinaires, dont, en mon particulier, je n'aurois pas cru être capable. Ainſi en remontant toujours vers le ſentier que nous avions perdu, nous le retrouvâmes. Quoi que la nuit fût aſſez obſcure, la grande ardeur qui nous animoit, nous en faiſoit pénétrer les ténébres, & autant-que nous pûmes en juger nous reprîmes notre route vers le rivage de la mer.

Mais après avoir fait quelque chemin, nous arrivâmes dans un endroit marécageux, où nous enfoncions juſqu'à la cheville du pié, & étions dans les brouſſailles juſqu'au cou. En le traverſant nous renverſâmes un nid rempli de gros oiſeaux, qui s'envolant tous à la fois, firent un bruit ſi grand & ſi ſoudain, que nous en fûmes ſurpris, & mon camarade, qui étoit un Charpentier, jetta un cri terrible, croiant que c'étoit un tigre, ou un lion. Nous connûmes bien-tôt que ce n'étoit que des oiſeaux, & notre fraïeur ceſſa.

A la fin nous nous rendîmes proche du fort, & nous allâmes dans le bourg, où le Pilote nous atendoit au rendévous. Nous n'avions vu dans cette pénible courſe aucune bête féroce, ni rien qui nous pût nuire que des ſerpens. Le lendemain nous retournâmes à bord, les jambes nuës, pour chercher des bas & des ſouliers, afin de remplacer ceux que nous avions perdus, & qui avoient été mis en piéces par les halliers.

Le ſixiême d'Avril 1665. un grand vaiſſeau qui venoit de Hollande, & qui ſe nom-

moit *Suid-Pols-broeck*, mouilla l'ancre à la rade où nous étions. Il avoit fait voiles en compagnie de l'*Amersfort*, par le tour d'Angleterre, où une tempête les avoit séparez. Les nouvelles qu'il nous aporta furent:

Que la peste étoit en Hollande: que les Anglois nous avoient comme déclaré la guerre, en nous enlevant les nouveaux Païs-bas, une partie de la Guinée, & d'autres païs: qu'on équipoit de puissantes flotes de part & d'autre: qu'il n'y avoit pas lieu de douter d'une rupture entiére, quoi-qu'en Hollande on se flattât encore que les Puissances voisines s'emploieroient pour procurer un accommodement: que la flote qui s'en étoit retournée des Indes, l'année précédente, avoit terri fort tard en Hollande: que les vaisseaux en étoient fort incommodez, & que les équipages en étoient ruïnez tant par la mortalité, que par le grand nombre des malades.

Le reste de ce qui nous fut dit n'étoit guéres plus consolant. Tout nous marquoit qu'à notre retour nous trouverions la guerre allumée, & que nous serions exposez à de grands périls. On jugea donc qu'il falloit atendre les deux vaisseaux des Indes, qui devoient encore nous suivre, afin d'aller tous de flote, & d'être plus en état de nous défendre. Le quatorziême d'Avril un de ces vaisseaux se rendit à la rade, & deux jours après l'autre y parut aussi.

Nous passâmes six semaines dans la baie, & nous remîmes à la voile le vingt-deuxiême d'Avril, avec onze vaisseaux très-richement char-

chargez, au-lieu de treize qui devoient y être, si nous n'eussions point perdu *l'Arbre de Noix Muscade.* L'*Amersfort* dont il a été parlé ci-dessus, qui venoit de Hollande, & qui avoit été écarté du *Sud-Pols-broeck*, parut à notre vuë. Mais nous tâchâmes de l'éviter, parce qu'on nous avoit dit qu'il étoit infecté de la peste.

Le vingt-troisiême d'Avril, étant à vingt ou vingt-deux lieuës de la montagne de la Table, nous la voïions encore. Le huitiême de Mai, nous dépassâmes, selon l'estime, l'isle de Sainte Héléne, n'aiant pas voulu y relâcher, de-peur d'y trouver des vaisseaux Anglois. Le seiziême nous fûmes à la vuë de celle de l'Ascension. Le vingt troisiême nous passâmes sous la Ligne équinoxiale, étant déja éloignez de plus de six-cents lieuës du Cap de Bonne-espérance.

Le premier de Juin, nous trouvâmes les vents alisez du Nord-est, à la faveur desquels nous navigeâmes jusqu'au huitiême, qu'étant par les seize degrès quarante-cinq minutes de latitude Nord, nous courûmes plus au Nord, & alors nous navigeâmes comme sur une campagne verte, dans un parage couvert d'une verdure qui a fait donner au plus considérable cap de la côte le nom de Cap Vert. Le dernier de Juin, nous fûmes par la hauteur des quarante & un degrès quarante-quatre minutes.

Le neuviême de Juillet, nous eûmes du gros tems, & la nuit suivante notre flote en fut dispersée. Elle soufrit beaucoup, mais

enfin il y eut huit vaiſſeaux qui ſe rejoignirent, lors que l'orage ceſſa. Les quatre autres qui manquoient, étoient *le Jeune Prince*, *Amſterdam*, *le Koge* & *Diemermeer*. Nous crûmes que pendant le gros rems, ils avoient porté le cap à l'Oüeſt. Nous étions alors par les quarante ſept degrez & quelques minutes.

L'onziême de Juillet 1665. nous découvrîmes trois voiles, & nous crûmes que c'étoit trois de nos vaiſſeaux, d'autant-plus qu'ils vouloient nous joindre. Mais nous fûmes bientôt détrompez; car quand nous les eûmes hauſſez, & qu'ils nous eurent reconnus, ils prirent chaſſe chacun de ſon côté. *Le Château de Honingen* en aiant pris un, & l'aiant amené ſous le pavillon, le Maître dît à l'Amiral qu'il étoit François. Voici ce qu'il nous aprit.

Il déclara que les trois bâtimens qu'on avoit vus étoient partis de France au commencement du Printems, pour aller en Terre-neuve: qu'à-préſent que la pêche étoit finie ils s'en retournoient: qu'ils avoient crainte que nous ne fuſſions des Anglois, & que c'étoit ce qui leur avoit fait prendre chaſſe: que dès-qu'il étoit parti de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hollande: que les Anglois prenoient ſans diſtinction tous les vaiſſeaux Hollandois dont ils pouvoient ſe rendre maîtres: que même avant la déclaration de guerre, ils s'étoient emparez de la Nouvelle Hollande, d'une partie de la Guinée & de quelques autres lieux

lieux: qu'ils avoient pris un grand nombre de bâtimens François chargez de vin: qu'en Angleterre on traitoit fort-mal les prisonniers Hollandois: que son fils y étoit prisonnier, & qu'il croioit bien qu'il y seroit mort de faim & de misére, parce-qu'on les laissoit dans l'ordure & dans des lieux puants: qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne croisassent sur notre flote: que Ruiter notre Amiral, étoit allé l'année précédente, avec une escadre de navires de guerre, pour recouvrer ce qu'on avoit perdu dans la Guinée, & qu'on atendoit avec impatience son retour, pour savoir s'il auroit eu tout le bon succès qu'on espéroit de son expédition: qu'au tems que lui Maître étoit parti de France, l'Angleterre & la Hollande armoient puissamment: qu'il ne doutoit point qu'il n'y eût de part & d'autre de grosses armées en mer, qu'on ne se fût livré bataille, & que l'issuë n'en eut été d'une grande conséquence: que les François ne se fioient point aux Anglois, qui avoient déja enlevé plusieurs de leurs bâtimens: qu'il nous conseilloit de prendre bien garde à nous, & de tâcher de ne pas tomber du côté où seroit l'armée d'Angleterre.

Ces nouvelles nous donnérent de grandes inquiétudes. Nôtre Amiral remercia le Maître François des avis qu'il nous avoit donnez, & le renvoia. Il nous avoit dit qu'il n'avoit point vu nos quatre autres vaisseaux, ce qui redoubloit encore nos chagrins.

Le quinziême de Juillet, nous fûmes par les cinquante & un degrès, & nous jugeâmes

qu'il étoit tems de nous tenir ſur nos gardes. Nous tînmes tout paré pour le combat, au cas que nous fuſſions ataquez, & chacun têmoigna qu'il avoit aſſez de courage pour le ſoutenir, & pour vendre bien cher le butin qu'on prétendroit faire ſur nous.

Le ſixiême du même mois de Juillet, l'air fut fort chargé, & la brume fut fort épaiſſe. Comme nous ne nous voiïions plus, & que nous nous mîmes un peu de l'avant du *Nieuwenhoove*, pour chercher les autres vaiſſeaux, nous perdîmes auſſi de vuë celui-ci. L'Amiral tira pluſieurs coups de canon; qui ne furent pas entendus, car on ne lui répondit point. Sur le ſoir, le tems s'étant éclairci, on ne le vit point encore, ce qui nous obligea de faire petites voiles pendant la nuit.

Au matin nous le découvrîmes à l'Eſt, & l'aiant rejoint, nous courûmes tous la bande du Nord-eſt, par un bon frais de l'Oüeſt, juſqu'au dix-neuviême du mois, qu'étant par la hauteur des cinquante degrès dix-huit minutes, il s'éleva encore une grande tempête, qui nous obligea de faire vent arriére avec la ſeule miſéne, c'eſt à dire auſſi longtems qu'il nous fut poſſible; car la nuit nous fûmes dans un grand danger, ce qui continua le lendemain. Cependant nous allâmes encore à la cape, & courûmes fort-vîte au Nord-eſt.

Il faiſoit un grand froid, quoi-que le Soleil parût, & nous nous trouvâmes par les ſoixante degrès, où dans cette ſaiſon de l'année, nous n'avions preſque point de nuit.

A minuit qui étoit l'heure où il faiſoit le plus brun, on pouvoit fort-bien lire. Le Soleil ſe couchoit à onze heures & demie du ſoir, ne baiſſant qu'un peu à côté de l'horiſon, puis il reparoiſſoit une heure après, ſe couchant ordinairement au Nord-quart-de-nord-oüeſt, & ſe levant au Nord-quart-de-Nord-eſt.

Chaque jour nous voïions les terres, & nous eſpérions trouver des vaiſſeaux de guerre Hollandois, qui croiſeroient ſur nous entre Hitlandt & Féro; attente qui fut fort-vaine. En faiſant le grand tour des trois Roïaumes, nous eûmes ſouvent du gros tems, & quand la derniére tempête dont j'ai déja parlé, fut apaiſée, nous reconnûmes la flûte *la Cigogne*, qui aiant perdu ſon gouvernail, étoit beaucoup demeurée de l'arriére, & nous ne la voïions plus. Quand le matin fut venu, nous l'attendîmes aſſez longtems, aiant beaucoup de déplaiſir de voir notre flote comme ſe fondre peu-à-peu, & être réduite à ſept vaiſſeaux.

L'air étant alors fort chargé, & le vent venant de l'Oüeſt, nous fîmes l'Eſt-quart-de-nord-eſt, croiant avoir bien-tôt la vuë des iſles de Féro, & d'y trouver nos vaiſſeaux croiſeurs, comme il arrivoit tous les ans. Mais la brume devint ſi épaiſſe, que nous avions beaucoup de peine à demeurer joints. De-peur qu'on ne s'écartât, on battoit inceſſamment la caiſſe; & l'on tiroit de tems en tems quelques coups de gros canon.

Le vingt-quatriême nous fûmes à la vuë

des isles de Féro, & comme nous nous en aprochions, nous déchûmes vers une isle d'une médiocre grandeur. Mais nous étions un peu trop au Nord pour pouvoir regagner au Sud, & passer entre Féro & Hitlandt, où nous avions ordre de chercher nos croiseurs.

En éfet lors-que nous voulûmes éxécuter cet ordre, & prendre cette route, nous eûmes le vent contraire, & une telle brume qu'on ne pouvoit voir autour de soi, à la longueur d'un navire. Ce fut à recommencer de battre la caisse. Nous louvoiâmes donc jusqu'au vingt-cinquiême, sur le midi, & alors le tems s'étant éclairci, nous remîmes le cap à l'Est: mais nous nous trouvâmes aussi-tôt pris de calme, & ne fîmes plus que dériver.

Le vingt sixiême le vent aiant repassé à l'Est, & la brume étant revenuë, nous perdîmes encore de vuë le *Nieuwenhove*, & il ne demeura plus que six vaisseaux de flote, y en aiant pareil nombre de dispersez. Le lendemain l'obscurité fut si-grande qu'on ne vit plus que le vaisseau qu'on montoit. Après midi nous ouïmes tirer, & notre navire mit aussitôt le cap de ce côté-là. Mais le vent qui venoit de l'Est, nous étant contraire, nous dérivâmes à l'Oüest.

Sur le soir, le tems s'étant éclairci, nous nous retrouvâmes auprès de notre Amiral, au nombre de quatre vaisseaux seulement. Peu après nous revîmes les deux autres, qui étoient *les Armes de Hoorn* & le *Brederode*, aussi éloignez de nous que la vuë se pouvoit

voit

voit étendre. Mais le vent aiant un peu reculé au Sud, pendant que nous courions à l'Eſt, nous fûmes couvers de-nouveau d'une ſi épaiſſe brume, qu'il fallut tirer ſouvent le canon, & battre inceſſamment la caiſſe, pour nous empêcher de nous écarter les uns des autres.

Cette brume, qui continua juſqu'au lendemain aiant ceſſé, nous nous trouvâmes tous diſperſez. Nous étions par les ſoixante & un degrès trente-quatre minutes, & nos ſix vaiſſeaux s'étant enfin raſſemblez, nous eûmes le vent ſi contraire, qu'il nous fut impoſſible de gagner juſqu'entre Féro & Hitlandt, pour y chercher nos vaiſſeaux croiſeurs.

Tous ces accidens fâcheux furent acompagnez de pluſieurs autres. Il y avoit beaucoup de malades ſur la flote. *Le Château de Honingen*, qui étoit notre Contre-amiral, avoit déja perdu aſſez de monde. Nous avions diſette de vivres. Le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu que ſi le vent d'Eſt continuoit, on continuëroit auſſi de s'avancer vers le Nord, où l'on pourroit trouver un vent plus favorable, qui nous pouſſeroit juſqu'à la vuë des côtes de Norvège, d'où nous pourrions prendre la route de Hollande, puis-qu'il n'y avoit aucune eſpérance de paſſer entre Hitlandt & Féro.

Nous ne pouvons pas douter que cet incident ne fût dirigé par un éfet particulier de la Providence de Dieu, qui vouloit nous conſerver. Il ſe ſervit, ce bon Dieu, qui de tems en tems fait de véritables

bles & d'éclatans miracles pour la conſervation de notre République, il ſe ſervit des vents qu'il tient dans ſes mains : il nous envoia le vent d'Eſt, & la brume comme des meſſagers de ſa part, qui ſupérieurs aux ordres de la Compagnie, nous contraignirent de changer la route qui nous avoit été marquée, & rompirent les meſures de nos ennemis. Vingt-cinq navires de guerre Anglois croiſoient ſur nous entre Féro & Hitlandt, & s'il eût plu à Dieu de nous laiſſer ce paſſage ouvert, la riche proie que nos ennemis avoient déja dévorée par leur eſpérance, n'auroit pu leur échaper.

Nous mîmes donc le cap au Nord, & nous eûmes un aſſez beau tems. La nuit ſuivante nous paſſâmes, par le Nord, proche de Féro, dont la côte eſt encore, & où il y a des montagnes qui paroiſſent aſſez hautes, & hériſſées de rochers. Le vent s'étant rangé à l'Eſt-ſud-eſt, nous gouvernâmes au Nord-eſt. Le Soleil nous luiſoit alors preſque continuellement, & le jour étoit encore auſſi long que je l'ai déja marqué.

Le vingt-neuviême, à midi, nous perdîmes de vuë l'iſle de Féro, étant par les ſoixante & deux degrès trente-huit minutes. Sur le ſoir nous eûmes un bon frais du Sud-eſt, & faiſant le Nord-eſt nous nous avançâmes au Nord, juſques par les ſoixante & cinq degrès. La étant de-nouveau couvers d'une épaiſſe brume, & pris de calme, nous ne fîmes plus que dériver.

Le jour duroit encore plus longtems qu'il

n'a-

n'avoit fait, & nous crûmes être assez proche d'Islande. Ensuite le vent aiant passé à l'Oüest, nous fîmes l'Est-sud-est, pour nous rendre à la vuë de Norvège. Comme nous venions des païs chauds, le froid nous incommoda beaucoup.

Le premier jour d'Août 1665. nous vîmes au Nord-est un vaisseau qui arrivoit sur nous, & il nous joignit vers le soir. C'étoit un pêcheur François qui revenoit de Grounelande, où il avoit fait bonne pêche. Il nous raporta que deux jours auparavant il avoit raisonné à une galiote Hollandoise qui croisoit: que le Patron lui avoit dit qu'il y en avoit plusieurs autres, en divers parages, qui croisoient comme lui, pour donner avis aux vaisseaux qui venoient des voiages de long cours, qu'il y avoit guerre déclarée entre l'Angleterre & la Hollande: que l'Amiral Ruiter étoit de retour de Guinée, où il avoit repris les places dont les Anglois s'étoient emparez: qu'il en avoit amené plusieurs prises, & qu'il s'étoit rendu par le grand tour d'Angleterre.

Il dît aussi qu'il avoit apris d'ailleurs, que le commerce avoit cessé en Hollande, que tous les vaisseaux marchands y étoient retenus dans les ports: qu'on n'en avoit point envoié à la pêche de Grounelande, ni à la pêche du harang, ni aux autres pêcheries, de-peur qu'ils ne tombassent entre les mains des Anglois. Après ce raport le François prit son cours par le tour d'Angleterre.

Les deux jours suivans furent embrumez, &

& il y eut calme. On étoit alors par la hauteur des ſoixante & deux degrès cinquante-deux minutes. Le quatriême nous eûmes des vents forcés du Nord-eſt, qui nous contraignirent de ſerrer nos huniers. Bien-tôt après nous vîmes la mer s'enfler prodigieuſement. Le lendemain la tempête fut tout-à-fait violente. Tous les vaiſſeaux ſe trouvérent en péril, & le nôtre qui étoit fort foible, & qui faiſoit eau en pluſieurs endroits, y étoit encore plus que les autres. Il falloit pomper & puiſer continuellement pour ſe maintenir, & il ſembloit qu'après avoir ſoutenu les éforts de tant de tempêtes, nous étions enfin deſtinez à périr par celle-ci, preſque dans le port

Cependant non-obſtant l'orage, le Soleil luiſoit toujours, & aiant pris hauteur à midi, nous nous trouvâmes par les ſoixante & un degrès vingt-quatre minutes; ce qui nous fit croire que nous étions proche de Norvège. Comme nous vîmes que nous faiſions tant de chemin, nos Oficiers ſe trouvérent bien embaraſſez à prendre une réſolution. On ne ſavoit ſi l'on devoit continuer la route vers les Païs-bas, ou mettre côté-en-travers, afin de relâcher à Norvège, lors-que le vent diminuëroit. On n'avoit trouvé ni croiſeurs, ni galiotes d'avis, ni autres vaiſſeaux, qui euſſent pu nous informer préciſément de l'état des afaires, & s'il y auroit quelque aparence de ſeureté à prendre ſon cours vers la Hollande. Notre Amiral Bitter déclara que ſon avis étoit de chercher notre ſalut dans notre

notre patrie plutôt que chez les étrangers; de ne chercher plus ni nouvelles, ni croiseurs; de nous servir de l'avantage du vent qui aideroit sans doute à nous faire éviter nos ennemis; & de nous tenir néanmoins parez pour nous défendre.

Non-seulement cette généreuse résolution fut aprouvée, mais tous les équipages s'en réjoüirent. On courut donc, vent arriére, en droiture vers la Hollande, la mer étant fort grosse, & le vent forçant tellement du Nord, que les vaisseaux ne pouvoient être poussez avec plus de vîtesse, & les équipages ne pouvoient avoir de manœuvre plus difficile à faire.

Deux heures après que cette résolution eut été prise, nous découvrîmes une petite galiote Hollandoise, qui croisoit sur nous. Notre joie fut fort grande, mais elle fut modérée par la difficulté que la galiote trouvoit à nous aborder, à-cause de l'impétuosité des vagues, ne pouvant même s'aprocher assez pour qu'on pût se parler d'un bord à l'autre.

Cependant nous remarquâmes par divers signaux que les gens de l'équipage nous faisoient de leurs mains & de tout leur corps, qu'ils ne nous conseilloient pas de continuer notre route vers la Hollande, & qu'il falloit mettre côté-en-travers. En éfet, parmi leurs cris nous entendîmes enfin distinctement, ces deux mots, Côté en-travers, Côté-en-travers. On fit aussi tôt cette manœuvre, & l'on présenta le cap à la lame.

Le

Le vent forçoit toujours également, & les coups de mer paſſoient ſans ceſſe ſur nos têtes. Notre vaiſſeau en fut tout ébranlé. Les coutures de l'avant s'ouvrirent de plus en plus, & l'eau y paſſoit dans une telle abondance que nous crûmes périr. Nous mîmes l'enſeigne de poupe en berne, pour ſignal de péril; mais il n'y eut point de ſecours pour nous; chacun étoit aſſez occupé pour ſoi-même & pour ſauver ſa propre vie. Dans le tems que malgré les éforts que nous faiſions pour maintenir notre navire, il étoit ſur le point de périr, la tempête vint tout d'un coup à ceſſer.

A onze heures du ſoir, qu'il faiſoit encore jour, nous eûmes la vuë des côtes de Norvège, ſur leſquelles aiant mis le cap, nous y trouvâmes la mer plus unie & le tems plus beau; ce qui étoit fort néceſſaire, pour ſauver notre navire dont la charge étoit ſi-grande & ſi précieuſe, & qui étoit ſi foible qu'il ne pouvoit plus réſiſter. Au matin nous fûmes à trois lieuës de la côte. Là nous vîmes une ſeconde galiote, & toutes les deux aiant abordé notre Amiral, elles donnérent avis;

Qu'il y avoit guerre déclarée entre le Roi de la Grande Bretagne & les Etats des Provinces Unies: qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu aiant pris aux poudres du vaiſſeau Amiral Hollandois, nommé *la Concorde*, qui portoit quatre-vingts-quatre piéces de canon & cinq cents hommes, & étoit monté par l'Amiral d'Opdam,

il

il avoit ſauté en l'air, & il ne s'en étoit ſauvé que cinq hommes : que les Lieutenans Amiraux Hollandois Cortenaer & Stellingwerf avoient été tuez avec quelques Capitaines & quantité de ſoldats & de matelots : que nous avions perdu des vaiſſeaux : que notre armée avoit été obligée de prendre chaſſe, & de ſe retirer dans les ports :

Que les Anglois avoient fait de grandes trofées de cette victoire : qu'ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient en mer : qu'ils maltraitoient extrémement les priſonniers qu'ils avoient entre les mains : qu'ils les tenoient dans l'ordure & dans l'infection, & qu'ils ne leur donnoient pas la moitié de ce qu'ils pouvoient manger : que pendant-que notre armée étoit dans les ports pour prendre le radoub, ils tenoient la mer, & y étoient les maîtres :

Qu'ils avoient diviſé toutes leurs forces en trois eſcadres, pour croiſer ſur la flote qu'on atendoit des Indes : qu'ils avoient envoié au Nord trente gros navires de guerre, qui devoient ſe mettre en parage entre Féro & Hitlandt, & que de-peur qu'une ſi belle proie ne leur échapât, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher ſur les côtes de Norvège : que nous ſerions infailliblement tombez au milieu d'eux, ſi le jour précédent la petite galiote ne nous eût donné un ſalutaire avis, & n'eût fait arrêter notre courſe.

Que quand-même, par quelque heureuſe fortune de mer, nous aurions évité cette groſ-

groſſe eſcadre, nous n'aurions pu manquer de rencontrer le corps d'armée des Anglois, qui étoit poſté entre le Doggrebanc & les ports de Hollande, où ils enlevoient tous les vaiſſeaux qui venoient des païs lointains.

Ces fâcheuſes nouvelles nous firent connoître la bonté de Dieu envers nous, & qu'il nous avoit comme pris par la main, pour nous détourner de paſſer entre Hitlandt & Féro. Les Patrons de ces galiotes nous rendirent des lettres de nos Maîtres, par leſquelles il nous étoit ordonné de relâcher à Berg en Norvège, où ils nous dirent que trois des vaiſſeaux qui s'étoient écartez, ſavoir le *Koge*, le *Diemermeer* & *le Jeune Prince*, étoient déja entrez dans le port.

Le vent venoit du Nord, & nous prîmes notre cours vers Berg. Lors-que nous fûmes proche du Liet, ou Lît, qui eſt la partie occidentale du havre de cette ville, nous tâchâmes d'entrer par le Nord de la longue iſle, dans un endroit qu'on nomme Jeltefoert, ou Jeltefourt: mais ce deſſein n'aiant pu réuſſir, parce-que nous étions trop au Sud, il fallut prendre promtement une autre réſolution.

Nous courûmes donc vers Kruisfoert, ou Kruisfourt, au hazard de rencontrer les ennemis, c'eſt-à dire au bout oriental de cette longue iſle; & pour cet éfet il nous fallut faire près de cinq lieuës de chemin au Sud. Cependant la vergue de miſéne du Contre-amiral s'étant rompuë, il fallut qu'il de-

demeurât de l'arriére, hors de la paſſe, pour la raccommoder.

Il y a de l'aparence que la tempête du jour précédent avoit pouſſé bien-loin au Sud les Anglois qui croiſoient devant ce port; ce que nous prîmes pour une nouvelle marque de la protection de Dieu. Nous entrâmes donc avec une grande joie dans la paſſe de Kruisfourt, & gagnâmes juſqu'à Backeſont, qui eſt demi-lieuë entre les terres, & comme un petit golfe entre des rochers.

Le vent qui étoit contraire, nous aiant obligez d'y jetter l'ancre, quoi-que la rade y fût fort étroite, à-cauſe d'une quantité de petites iſles, & de rochers qui y ſont, nos grands vaiſſeaux eurent bien de la peine à s'y ranger, & ils y furent tellement ſerrez, qu'on pouvoit en deſcendant de l'un paſſer au bord l'autre.

Nous n'avions relâché ni ancré en aucun lieu, depuis notre départ du Cap de Bonne-eſpérance, & nous avions ainſi navigé plus de deux mille lieuës en droiture. Nous n'avions pas même eu la vuë d'aucunes terres que de celles de l'Aſcenſion & de Féro. Outre les trois vaiſſeaux de notre flote qui étoient déja dans le port, la flûte *Amſtellandt* qui en étoit auſſi, y étoit entrée quelques heures avant nous. Il y étoit encore entré avec elle un autre petit bâtiment, qui venoit de Berg, voulant mettre à la mer le lendemain.

Le Patron de ce bâtiment, qui étoit un coquin d'interlopre, vint nous viſiter à nos

bords

bords, & nous féliciter ſur notre arrivée. Mais il n'y vînt pas dans cette ſeule vuë. C'étoit un eſpion. Il mit à la mer le lendemain, & croiſa le long des côtes pour chercher les Anglois, qu'il avertit de notre venuë, & que nous étions à l'ancre à Backeſont, ainſi-que nous l'aprîmes depuis. Il ne manqua pas ſans doute de leur faire connoître que nous étions dans un endroit où il n'y avoit pas moien de ſe défendre, & que s'ils faiſoient diligence, ils nous y enveloperoient comme dans un filet.

Quatre heures après que nous eûmes mouillé, *le Château de Honingen*, qui étoit notre Amiral, s'y rendit auſſi, & laiſſa tomber l'ancre auprès de nous. Ainſi preſſez & comme entaſſez dans cet enfoncement, il falloit pourtant y demeurer, juſques-à-ce que le vent changeât, pour nous pouſſer dans le port de Berg. Cependant il vint un Lamaneur à chaque vaiſſeau; mais nous demeurâmes affourchez & amarrez aux rochers, toute la nuit & le lendemain.

L'Amiral fit partir une des deux galiotes qui avoient croiſé ſur nous, pour aller en Hollande porter des nouvelles de ce qui nous étoit arrivé, & du lieu où nous étions. Les païſans, hommes & femmes, à-demi nuds, qui habitent dans ces petites iſles, & ſur ces rochers, nous aportérent des rafraîchiſſemens à vendre, ſavoir des brebis, des poules, du poiſſon, du lait, des œufs; mais tout étoit ſi cher qu'il n'y avoit pas moien d'acheter, ſans épuiſer la bour-

bource de la Compagnie. Enfin on s'aviſa de troquer, & nous donnâmes en troc de vieux habits d'étofes des Indes, avec d'autres afaires du même païs. Ce fut une choſe aſſez divertiſſante, de voir tous ces païſans du Nord ainſi traveſtis en peu de jours, & habillez d'étofes raiées, ou à fleurs, la plupart de ſoie. Quelques-uns d'entre nous allérent viſiter leurs maiſons, dont il y en avoit beaucoup ſur de hauts rochers eſcarpez. Elles étoient fort-chétives, & ils paroiſſoient vivre dans une grande pauvreté, le plus beau de leurs revenus ſe tirant des pêcheries.

Le matin du 8. d'Août, qui fut un jour & demi après que nous eûmes laiſſé tomber l'ancre à Backeſont, il ſe leva un bon vent, à la faveur duquel nous remîmes à la voile, nos ſept navires ſe ſuivant en queuë entre de belles campagnes & d'autres endroits montueux. Nous paſſions par des détroits où nos vaiſſeaux avoient à-peine leur évitée, quelques-uns de ces détroits n'aiant pas plus de largeur, que le canal qui eſt au-dehors de Harlem.

Sur les ſept heures du matin, aiant traverſé le Lît de Berg, qui eſt une rade interne au-delà des paſſes, nous terrîmes vers le midi à Berg, & nous toüâmes tous nos navires juſques dans la ville, où ils furent amarrez à quai.

Ainſi dix de nos vaiſſeaux ſe trouvérent alors comme au milieu de cette ville, & nous eſpérâmes, que *la Cigogne* & le *Nieuwenhove*,

hove, qui manquoient encore, s'y rendroient auſſi. Nous y trouvâmes près de cinquante vaiſſeaux marchands Hollandois, qui venant de divers endroits du monde, s'y étoient retirez, pour atendre un convoi qui pût les eſcorter juſqu'en Hollande.

Les habitans de Berg, de tout âge & de toutes conditions, nous félicitérent à l'envi, & nous donnérent des marques de joie de ce que nous avions échapé tant de périls. Les plus riches nous invitoient à les aller voir, nous laiſſant par écrit leurs noms & les ruës où ils demeuroient, & nous diſant qu'ils vouloient nous entendre parler des choſes que nous avions vuës dans les païs reculez d'où nous venions.

Le Commandant de la place s'apelloit Caſpel de Siſignon. Nous y trouvâmes, auſſi le Général Alefelt ; & ils firent tous deux bien des amitiés & des careſſes à notre Amiral. Lors-que nous entrâmes dans la ville, les ſaluts de l'artillerie ſe firent de part & d'autre, avec beaucoup de civilité. L'Amiral fut régalé au château par la Nobleſſe ; & tous les Oficiers recevant un favorable accüeil des Bourgeois, nous trouvâmes là quelque relâche à nos peines.

Mais il ne fut pas de longue durée, ce relâche. Quoi-que les Anglois fuſſent en paix avec le Roi de Dannemarc à qui la ville apartenoit, ils n'y eurent aucun égard, & ils agirent comme s'ils euſſent été en païs ennemi.

La

La galiote que notre Amiral avoit fait partir deux jours auparavant, pour porter de nos nouvelles en Hollande, revint à Berg toute dématée. Elle avoit rencontré en mer une eſcadre de navires de guerre Anglois. Dès-qu'elle les avoit eu découvers, elle avoit reviré pour rentrer dans les paſſes, & ils avoient chaſſé ſur elle de toute leur force. Pour les éviter elle avoit auſſi cinglé avec tant de force, que ſon mât s'en étoit rompu, & elle avoit été amenée juſqu'à Berg, par le ſecours des petits bâtimens du païs. Comme il y a pluſieurs paſſes pour entrer dans le port de Berg, & pour en ſortir, notre Amiral fit inceſſament partir l'autre galiote, pour tâcher de porter ſes avis en Hollande.

Le Dimanche neuviême d'Août, ſur le midi, peu de tems après que la galiote dématée fut revenuë, on eut nouvelles que le jour précédent, cinq heures après notre départ de Backſont, quatorze grands navires de guerre y étoient entrez, fort perſuadez qu'ils alloient emmener les nôtres en Angleterre: que voiant qu'ils avoient manqué leur coup, ils faiſoient des bruits, des vacarmes, des actions de gens forcenez; ce qui avoit jetté la terreur parmi tous les gens du païs. Nous regardâmes ce nouvel incident comme un troiſiême miracle fort-ſenſible, que Dieu avoit opéré en notre faveur, & comme une eſpéce d'aſſurance qu'il nous continuëroit ſa protection.

Cependant nous ne doutâmes point que nous ne fuſſions alors en ſeureté, ne nous

imaginant pas que les Anglois vouluſſent enfreindre les priviléges, & rompre la paix avec le Roi de Danemarc. Cette confiance fit que nous ne fûmes point alarmez de ce qu'ils étoient entrez juſqu'à Backeſont. Après midi nous aprîmes qu'ils avoient écrit au Commandant de Berg une lettre courte, mais ſuperbe & menaçante, qui portoit;

„ Qu'ils s'étonnoient beaucoup & ſe trou-
„ voient fort-ofenſez de ce que le Sieur
„ Commandant de Berg, avoit reçu dans
„ ſon port la flote Hollandoiſe qui revenoit
„ des Indes Orientales, & tâché par ce moien
„ de retirer des mains de Sa Majeſté Britan-
„ nique, des vaiſſeaux qui lui apartenoient
„ en vertu de ſes légitimes prétentions; qu'ils
„ étoient venus à Backeſont pour deman-
„ der quelle étoit la raiſon de cet attentat.

Le Commandant aiant aſſemblé ſon Conſeil, & y aiant fait apeller notre Amiral, on fit réponſe à l'Amiral Anglois qui ſe nommoit Tydeman, & elle fut conçuë à peu-près dans ces termes.

„ Que les Anglois n'avoient aucun lieu
„ de s'étonner ni de s'ofenſer que les vaiſ-
„ ſeaux des Alliez des Danois, d'Alliez qui
„ vivoient en bonne intelligence avec leur
„ Roi, fuſſent reçus dans la ville de Berg:
„ que le Roi de Danemarc s'étoit déclaré
„ neutre dans la guerre qui étoit entre les
„ Anglois & les Hollandois: que Berg étoit
„ une ville marchande, qui étoit ouverte à
„ tous les amis de l'Etat auſſi-bien aux An-
„ glois qu'aux Hollandois: que ſi les Anglois

„ avoient

„ avoient beſoin de rafraîchiſſemens, ils
„ pouvoient y en venir chercher, auſſi-bien
„ que les Hollandois, ſous la condition qui
„ avoit été preſcrite à lui Gouverneur par
„ ſon Roi, ſavoir qu'il ne laiſſeroit entrer
„ dans le port, que ſix navires de guerre à
„ la fois, ſoit Hollandois ou Anglois, afin
„ qu'ils ne fuſſent pas en état de rien entre-
„ prendre qui pût faire de la peine aux Ha-
„ bitans.

Les Anglois repliquérent qu'aiant été long-tems en mer, ils avoient beſoin de rafraîchiſſemens, auſſi bien que les vaiſſeaux des Indes; que c'étoit ce qui les avoit obligez d'entrer ſi-avant, & qu'ils cherchoient à ſe pourvoir à Berg de ce qui leur manquoit.

Le onziême d'Août, on eut avis que les Anglois entroient avec un grand nombre de gros navires de guerre, de quaiches, & de brulots. Sur le midi on ſut qu'ils n'étoient plus qu'à deux lieuës, où aiant jetté l'ancre, on vit venir une chaloupe bien armée, avec le pavillon du Roi de la Grande Bretagne à l'arriére, qui amenoit un Seigneur Anglois, qu'on diſoit être Tydeman lui même. Tous les matelots étoient vêtus de rouge, & ils nageoient de force, comme s'il y avoit eu grand' hâte. Ils abordérent à la fortereſſe, & le Seigneur Anglois demanda au Gouverneur qu'il eût à faire ſortir la flote Hollandoiſe du port, à faute de quoi les Anglois ſeroient obligez de l'y venir chercher, ſelon les ordres qu'ils en avoient de leur Roi, qui portoient qu'ils n'euſſent aucun égard pour

les ports où cette flote pourroit s'être retirée, & qu'ils allaſſent s'en rendre maîtres en quelque lieu qu'elle fût, pour l'emmener en Angleterre.

Le Gouverneur lui répondit qu'il n'avoit aucun droit de rien commander aux vaiſſeaux Hollandois, & qu'il n'avoit ni permiſſion ni ordre de ſon Roi de chaſſer perſonne de ſon port; qu'au-contraire il lui étoit ordonné de prendre en ſa protection tous les vaiſſeaux des Amis & Alliez de l'Etat qui y entreroient, & qu'il ſauroit bien défendre & la ville & le port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre des violences.

Cette vigoureuſe réponſe, aiant obligé le fier Anglois à s'adoucir, & à diſſimuler, il demanda qu'on lui permît de venir à la ville avec toute ſon eſcadre, pour prendre des rafraîchiſſemens. Le Commandant lui dît que s'il avoit deſſein de ſe contenir dans les bornes ordinaires, & de n'enfreindre point la paix, il y pouvoit venir: ſurquoi l'Anglois ſe retira, au bruit du canon, qui lui fit une ſalve.

Nous ne pouvions croire que tant de navires de guerre ennemis viendroient ſe mettre à l'ancre auprès de nous, preſqu'au milieu de la ville; & ſans en avoir toute l'inquiétude que la choſe devoit donner, nous la regardâmes comme une bravade des Anglois. Mais après midi nous y vîmes entrer quatorze grands navires, quatre yachts, & trois brulots, qui vinrent jetter l'ancre auprès de nous. Ils arborérent tous le pavil-

lon

lon rouge de leur Roi à la poupe, & le Commandant, ou Vice-amiral, en avoit un pareil à ſon mât d'avant; d'où il nous fut aiſé de conclure que l'eſcadre rouge commandée par ſon Amiral, venoit nous viſiter, l'Amiral & trois ou quatre navires encore, étant demeurez à l'entrée de la paſſe, parce que le vent avoit changé.

Ce Vice-amiral ne faiſant point de doute qu'avec une telle eſcadre il ne ſe rendît maître de notre flote, fit auſſi-tôt toüer tous ſes vaiſſeaux juſques devant le Tolboet, ou Tolbout, & s'étant aprochez de nous juſqu'à la barriére, ils nous tinrent enfermez. Tous ces vaiſſeaux ſe rangérent en ordre, & formérent une eſpéce de croiſſant, ſi pourtant cela ſe pouvoit apeller, en ordre. Ils ſe tinrent ſerrez, les uns à la queuë des autres, nous préſentant leurs côtés de babord, tout garnis de gros canon, comme s'ils nous euſſent menacez de nous engloutir dans un inſtant. Tous les navires de guerre étoient affourchez, & avoient fait des emboſſures à leurs cables; ſi bien qu'il ſembloit que ce fût un retranchement dont on eût fermé le port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement qui le forme, & qu'il n'y pouvoit plus entrer ou qu'il n'en pouvoit plus ſortir aucun bâtiment que par leur permiſſion.

Autant que nous le pûmes remarquer, leurs vaiſſeaux portoient cinquante à ſoixante piéces de canon: quelques-uns en avoient davantage, & s'il y en avoit qui en portaſſent moins, il n'y en avoit que très-peu. Non-

contens des canons qui étoient aux ſabords, du côté qu'ils nous préſentoient, ils y en firent encore paſſer d'autres, ou plutôt ils y en entaſſérent, pour nous foudroier ſans reſſource.

Notre Amiral s'étant rendu auprès du Gouverneur & du Général Alefelt, leur demanda ſecours, au-cas que les Anglois vouluſſent nous ataquer, & la liberté de le repouſſer dès-qu'il feroit quelque entrepriſe contre nous. Cette liberté lui aiant été acordée, on lui promit encore de le protéger, & l'on tint conſeil, pour délibérer ſur ce qu'on avoit à faire.

Lors-que l'Amiral fut de retour à ſon bord, il donna ſes ordres, & nous toüâmes auſſi nos vaiſſeaux; nous fîmes des emboſſures aux cables, & nous les amarrâmes les uns aux autres, beaupré ſur poupe, en forme de demi-lune, préſentant ſtribord aux ennemis, & nous étant rangez, par le moien des ancres, des cables & des hanſiéres, en même ordre qu'eux; mais avec de beaucoup moindres forces, puis-que nous n'avions que ſept ou huit vaiſſeaux qui fuſſent en état de faire réſiſtance. Il n'y avoit même aucune aparence qu'ils puſſent ſoutenir de grands éforts, parce-qu'ils étoient extrémement chargez, quoi-que foibles: ils faiſoient eau, il y avoit trop d'encombremens ſur les ponts, & trop peu de canon; de-ſorte qu'il n'étoit pas poſſible de les mettre dans quelque meilleur état, & de dégager les ponts, dans le peu de tems qu'on voioit bien que les ennemis

mis nous vouloient donner. D'ailleurs nous étions au-dedans de la ville, dans l'endroit le plus étroit du canal, où les vaisseaux n'avient pas leur évitée, pour faire les mouvemens néceſſaires.

Nous ne laiſſâmes pourtant pas de faire bonne mine, & de nous armer de réſolution. Lors-que les Anglois avoient paru, nous n'avions pas manqué d'arborer auſſi tous nos pavillons du Prince, & de répondre aux fanfares de leurs trompettes & au bruit de leurs tambours, par les fanfares & le bruit des nôtres.

Pour en dire ici mon ſentiment, je trouve que les Anglois, avec toute leur fierté, toute leur hauteur, toute leur arrogance, ne furent fiers, arrogans & entreprenans, qu'à-demi. Puis-qu'ils oſoient tant entreprendre, ils auroient deu pouſſer plus vivement leurs entrepriſes. Si dès-qu'ils entrérent dans le port & par les barriéres, ils nous euſſent ataquez, il n'y a point de doute qu'ils ne ſe fuſſent rendu maîtres de notre flote & de tous les vaiſſeaux marchands qui étoient là. On ne s'atendoit nullement à leur venuë. Tout le monde en fut ſurpris. Il n'y avoit rien de paré pour faire réſiſtance. Ils n'avoient qu'à remplir de gens leurs yachts, leurs chaloupes, leurs canots, ils auroient accroché nos vaiſſeaux; ils en auroient coupé les cables, & ils les auroient très facilement traînez en ouaiche, & remorquez juſqu'à leurs navires de guerre.

Si perſonne ne s'atendoit à leur venuë, &

ſi par conſéquent il n'y avoit rien de paré pour le combat, ſi tout étoit en deſordre à cet égard, les manœuvres qu'il fallut faire pour ſe parer, pour affourcher, pour mettre les canons aux ſabords, ſe firent d'abord fort lentement ; & les ennemis eurent plus de tems qu'il n'en falloit pour éxécuter leurs deſſeins, depuis même qu'ils ſe furent aprochez, & qu'ils ſe furent reconnus. La plupart de nos matelots étoient à terre, échauffez de vin & troublez, qui ne ſavoient ce qu'on leur vouloit dire, quand on leur parloit de retourner promtement à bord pour ſe défendre.

De ſon côté le Gouverneur, à la priére de notre Amiral, fit ſonner l'alarme dans la ville, tant par le bruit des cloches que des tambours, & publier dans les ruës, que tous les matelots de quelque nation qu'ils fuſſent, euſſent à ſe rendre promtement à leur bord, ſur peine de la perte de leurs mois de gages & de punition corporelle. En même tems tous les Bourgeois eurent ordre de ſe mettre ſous les armes.

On ne ſauroit décrire quelle fut leur fraieur & leur indignation, quand ils ſeurent ce que les Anglois vouloient attenter au milieu de leur ville, & que de notre côté nous n'avions que ſi-peu de moiens de nous défendre. Ils les voioient déja entrez dans la ville, avec une groſſe eſcadre de navires de guerre, qui pouvoit s'emparer tant de la place qui n'étoit point murée, que du château & du foible fort qui étoit au bord de la mer. Ils les voioient

voioient déja rangez en ordre de bataille, & entendoient ſonner les cloches qui les avertiſſoient de ce qu'il y avoit à craindre. L'épouvante étoit d'autant plus grande, que jamais on n'avoit vu d'ennemis en ce lieu-là; & tout cet apareil de guerre leur étoit une choſe auſſi nouvelle qu'odieuſe. Dans cette diſpoſition chacun paqueta ce qu'il avoit de meilleur & de plus aiſé à emporter, & lorsque la nuit fut venuë, un grand nombre de gens abandonna la ville, & alla chercher retraite plus avant dans les terres, ou ſur les montagnes.

J'ai déja dit que la plupart des matelots n'étoient pas à bord, outre que les équipages en général étoient fort foibles: mais le vaiſſeau où j'étois, ſavoir *le Soleil levant*, ſe trouvoit encore plus mal pourvu que les autres, & en plus mauvais état. Nous avions paſſé notre canon à l'arriére, & y avions encore porté tout ce qu'il y avoit de peſant à l'avant, tous les encombremens, pour pouvoir boûcher les voies d'eau que la tempête y avoit faites; de-ſorte que tout y étoit en deſordre, & il n'y avoit abſolument rien de paré pour ſe défendre. Ainſi le peu de gens qui n'étoient pas à terre, parmi leſquels je me voiois, ſe trouvérent fort embaraſſez.

Notre premier ſoin fut de paſſer notre plus gros canon, entre autres deux piéces de demi-calibre, à ſtribord, & d'en mettre aux ſabords, juſqu'au nombre de vingt-quatre piéces. Nous jettâmes dans l'eau nos encombremens inutiles, caiſſes vuides, coffres,

tonneaux, fûtailles &c. On fit la même manœuvre dans les autres navires. Cependant nos matelots revenoient, & voiant ce dont il s'agiſſoit, ils reprenoient leurs eſprits, & marquoient beaucoup de courage. Enfin on fit tant de diligence vers le ſoir, quand tout le monde fut à bord, qu'avant la nuit on étoit par-tout auſſi paré qu'on le pouvoit être.

Alors notre Amiral, qui étoit brave & expérimenté, ſe tranſporta ſur chaque vaiſſeau, & lors-qu'à ſon tour il fut à notre bord, aiant fait venir l'équipage ſur le pont, il lui parla dans ces termes, ou à-peu-près.

„ Amis vous voiez que les Anglois par
„ une violence inouïe, & peu digne de Chré-
„ tiens, veulent enlever nos vaiſſeaux, &
„ les emmener dans leur iſle, où nous au-
„ rions à ſoufrir mille morts, par les miſé-
„ res dont nous ſerions accablez. Puis-que
„ Dieu a conſervé notre flote juſqu'à-pré-
„ ſent, & qu'il nous a fait la grace de nous
„ ramener ſi près de notre Patrie, nous de-
„ vons par nos éforts ſeconder ſes ſoins pa-
„ ternels. Voudrions-nous nous livrer aux
„ Anglois, après avoir éprouvé de tels éfets
„ de ſa protection? Non certes. Faiſons-
„ leur voir que nous avons du courage &
„ de la fermeté, & que ce n'eſt pas la pre-
„ miére fois que nous nous ſommes trouvez
„ dans l'occaſion, Dieu ne nous abandon-
„ nera pas. Notre cauſe eſt bonne: nous
„ nous tenons dans les bornes d'une juſte
„ défence. Mais nos ennemis veulent in-

„ juſte-

„ juſtement nous ravir nos biens, notre li-
„ berté, notre vie, & dans leur fureur ils
„ ne craignent pas de répandre le ſang Chré-
„ tien. Ils ne craignent pas de violer les
„ priviléges des ports & des rades, de chaſ-
„ ſer leurs propres Alliés de leurs villes & de
„ leurs maiſons. Il n'eſt pas poſſible que
„ Dieu ne puniſſe tant d'orgueil. Ainſi nous
„ devons avoir bon courage, & défendre
„ vaillamment notre liberté & les droits de
„ notre Patrie. Amis je ſuis prêt à marcher
„ à votre tête: je ſuis prêt à vous défendre
„ comme un pére défend ſes enfans, à vivre
„ & mourir avec vous. Ceux qui mourront
„ dans cette ocaſion, mourront glorieuſe-
„ ment, puis-que ce ſera pour leur Patrie.
„ Il ne faut pas douter que leur mort ne ſoit
„ agréable à Dieu, & qu'en conſidération
„ de la bonne cauſe pour laquelle ils la ſou-
„ friront, ce Dieu miſéricordieux ne leur
„ faſſe grace. Allons donc comme des lions
„ affronter nos ennemis, s'ils oſent nous ata-
„ quer. Nous avons l'avantage du vent,
„ la faveur des gens du païs, & ſur-tout Dieu
„ pour pére, qui en cette qualité ne peut
„ manquer de nous protéger. Ainſi j'eſpé-
„ re fermement que les Anglois ſeront re-
„ pouſſez. Courage donc, Amis. Il eſt
„ vrai qu'en ce combat il n'y a rien à eſpé-
„ rer que de la poudre & du plomb: il n'y
„ a point de butin à faire dans les navires
„ de guerre des Anglois: mais je vous en-
„ gage ma parole d'honneur, que chacun de
„ vous aura trois mois de gages, au-lieu de

„ butin, en cas qu'ils nous ataquent, qu'ils
„ ſoient repouſſez, & que nous ſortions de
„ ce port en liberté. Voilà ce que j'avois à
„ vous dire. Que dites-vous à votre tour?
„ Amis, Parlez. Avez-vous deſſein de vous
„ défendre, ou non?

Dès-que l'Amiral eut fini ſon diſcours, on entendit l'équipage crier tout d'une voix & d'un cri d'allégreſſe, qui ne marquoit ni étonnement, ni affliction; „ Oui, notre Ami-
„ ral, nous combattrons ſi courageuſement
„ que nous remporterons la victoire. Nous
„ mourrons tous plutôt que de laiſſer tom-
„ ber entre les mains des Anglois un ſi ri-
„ che butin, qui peut contribuer au ſalut de
„ notre Patrie, & que de tomber nous-mê-
„ mes ſous leur pouvoir.

Après cela, l'Amiral étant entré dans la chambre, recommanda aux Oficiers que s'ils voioient qu'il n'y eût plus d'eſpérance de conſerver leurs vaiſſeaux, ils tâchaſſent de les faire périr, ou du-moins d'en faire périr toute la cargaiſon, par les voies les plus ſeures que l'ocaſion pourroit leur préſenter; afin de ne pas livrer des armes aux Anglois pour nous détruire, & pour entretenir & augmenter encore leur orgueil.

L'Amiral aiant achevé ſa tournée, partagea les équipages des vaiſſeaux marchands Hollandois qui n'étoient pas capables de combattre, & en mit une partie ſur les vaiſſeaux des Indes, & l'autre partie dans le château de la ville. Quantité de Bourgeois entrérent auſſi dans le château, à-deſſein de nous bien ſecourir

ſecourir ſi les Anglois nous ataquoient. Leurs brulots étoient ce que nous apréhendions le plus: mais juſques alors le vent étoit pour nous, & favorable pour ſortir du port, deſorte que nos ennemis étoient ſous le vent de nous.

Cependant ils ſe donnoient toujours beaucoup de mouvement: & manœuvroient ſans ceſſe pour ſe ranger tout-à-fait en bon ordre, & prendre ſi-bien leurs meſures que leur coup ne pût manquer. Ils étoient ſi-proche de nous, que nous pouvions fort-bien remarquer une partie de leur manœuvre, & l'on auroit pu tirer juſqu'à eux avec un aſſez petit fuſil.

Leurs bravades, & les aſſurances qu'ils marquoient avoir que nous étions déja comme vaincus, leur faiſoient faire à tous d'aſſez grandes extravagances. Sur le ſoir ils jettérent des cris de joie à leurs bords; ils nous chantérent une infinité de groſſes injures, qui faiſoient connoître qu'ils regardoient notre nation comme le rebut des hommes, comme l'écume de la terre, comme les plus viles créatures de l'Univers.

Ceux qui deſcendoient à terre, & il y en avoit toujours beaucoup, & qui en allant d'un cabaret à l'autre, rencontroient dans la ruë quelques-uns de nos gens, crioient; „ Allons, Hôte, tire du vin. Nous pou„ vons boire tant que nous voudrons; car „ demain nous ſerons maîtres des vaiſſeaux „ des Indes, & il y aura dans le pillage de„ quoi remplacer la dépenſe que nous faiſons. Lors-que quelqu'un entreprenoit de

leur répondre, & de leur dire qu'ils n'en auroient pas ſi bon marché qu'ils penſoient, ils repliquoient, „ Pauvres miſérables que prétendez-vous faire ? Chiens, Scélérats, „ Tinettes à beurre. Ils n'en peuvent plus: „ ils ſont demi-morts de fatigue, malades „ ou ivres, & de tels champions ſe vantent „ d'oſer ſe battre contre nous. Comment „ ils fuiront & iront ſe cacher demain, quand „ ils entendront le gros canon.

On m'aſſura qu'il y en avoit qui n'étoient pas de la moindre claſſe, qui avoient dit que „ quand nos vaiſſeaux ſeroient atachez au „ Ciel avec des chaînes, ils ſauroient bien „ les entraîner & les mener en Angleterre. „ Eſt-ce, diſoient-ils, que nous n'avons pas „ battu toute leur armée navale ? Comment! „ Seroit-il poſſible que nous ne puſſions nous „ rendre maîtres de ces foibles vaiſſeaux! „ Quand toute la garniſon du château & les „ Bourgeois de la ville ſe déclareroient pour „ ces miſérables forbus, il n'en ſeroit ni „ plus ni moins. Nous avons aſſez de forces & de courage pour les vaincre avec ce „ que nous avons de vaiſſeaux. Tous nos „ navires ont de forts équipages, & plus que „ ſufiſans pour aborder, malgré tout le „ monde, des vaiſſeaux déja demi-dégradés, „ & pour les remorquer juſqu'où ils nous „ plaira.

La brune étant venuë ſur les dix heures du ſoir, nous fîmes bon quart pendant toute la nuit. Le Mécredi douziême d'Août 1665. dès-que le jour parut, nous revîmes

les

les Anglois toujours en action pour ſe préparer au combat. Leur Vice-amiral étant deſcendu dans une chaloupe, alla encore une fois parler au Gouverneur & aux autres Officiers de Berg, & les ſommer de livrer les vaiſſeaux Hollandois à leur Roi. Pluſieurs Danois nous ont aſſuré depuis qu'il ofroit la moitié du butin aux Commandans, s'ils vouloient le laiſſer faire, & ſe tenir neutres, leur promettant de ne rien attenter contre la ville, ni contre qui que ce fût, que contre les Hollandois.

Les Seigneurs Danois lui dirent qu'ils ne pouvoient en uſer ainſi avec nous: que nous étions allez les chercher, & nous mettre entre leurs mains comme entre les mains d'Amis & Alliés: qu'ils nous avoient reçus comme tels, & qu'ils ne pouvoient révoquer leur parole: qu'ils déclaroient au nom du Roi leur Maître, qu'il ne prétendoit pas qu'on violât la liberté & le privilége de ſon port, qui étoit ouvert à tous les gens qui avoient deſſein de s'y bien comporter: que ſi les Anglois ou les Hollandois commençoient à y commettre quelques actes d'hoſtilité, les Danois emploieroient tous leurs éforts pour les faire ceſſer, & pour ſecourir ceux qui demanderoient la paix.

L'Anglois leur répondit que cela n'étoit pas capable de le détourner de ſon deſſein: qu'il vouloit ſe rendre maître des vaiſſeaux Hollandois, & qu'il n'y avoit point là de forces qui l'en puſſent empêcher: qu'il ne lui falloit que la moitié de ſon eſcadre pour s'em-

s'emparer de la place, s'il le vouloit faire, & qu'il n'auroit d'égards pour perſonne.

Après quelques autres paroles qu'il eut encore avec les Seigneurs Danois, il commença de s'humaniſer. Il dît, qu'il étoit en pouvoir d'éxécuter ſon projet, mais qu'il différeroit juſques-à-ce que nous fuſſions en mer, & il ſe réduiſit à demander des rafraîchiſſemens, pour ſe retirer, promettant que lors qu'il ſeroit retourné à ſon bord, il feroit ſavoir ce qu'il déſiroit, & quelles étoient les choſes dont il avoit beſoin.

Content d'avoir ſi-bien ſeu diſſimuler, il ſe retira, & le château lui fit encore une ſalve. Quand il fut rembarqué, il ne fit pas nager droit vers ſes vaiſſeaux; il vint vers les nôtres, comme pour les reconnoître de plus près, quoi-qu'il n'en fût pas beſoin. Ce n'étoit que pour nous faire une nouvelle bravade à ſa mode. Il fit la ronde autour de nos navires; il les conſidéra les uns après les autres, & toute ſa compagnie avec lui ſembloit les viſiter comme ſi déja ils leur euſſent apartenu. Pour reconnoiſſance de l'honneur de ſa viſite, on lui fit une ſalve de trois coups de gros canon; & on le régala du ſon des trompettes, ſur le ton de *Guillaume de Naſſau*, afin qu'il ne nous eſtimât pas auſſi incivils qu'il nous croioit lâches, & mattez de nos fatigues.

Dès-qu'il fut retourné, on vit ſes gens travailler aux derniers préparatifs pour le combat. Ils arborérent tous leurs pavillons; ils mirent leurs ponts volans; ils ſe pavoiſérent, faiſant

faiſant toutes ces manœuvres avec un grand bruit, tant de leurs cris, que des tambours & des trompettes. Enſuite le Vice-amiral ſe fit nager à chaque bord, aparemment pour leur partager la peau de l'Ours avant-que de l'avoir priſe.

De notre côté nous fîmes une courte priére à Dieu, & aiant imploré ſon ſecours avec beaucoup de ferveur, chacun alla prendre ſon poſte. Le Soleil, qui avoit paru beau & luiſant au matin, fut alors offuſqué par des nuages, & enſuite il tomba une groſſe pluïe ; mais le vent demeura toujours au même rumb, & favorable pour nous.

Sur les ſix heures du matin l'ennemi aiant tiré un coup de canon pour ſignal, tous ſes vaiſſeaux firent une décharge de leur artillerie, & nous envoiérent leurs bordées de babord, qui firent un ſi grand fracas qu'il ſembloit que le Ciel & la Terre alloient périr, la décharge ne pouvant guéres être de moins que de quatre cents canons, qui étoient proche les uns des autres, chargez de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles; & qui en tombant faiſoient boüillir l'eau autour de nous.

Cependant cette terrible décharge ne nous coûta pas beaucoup de monde. A notre bord nous n'eûmes que deux hommes de tuez, dont un eut le corps coupé en travers, par un boulet à ange; & l'autre eut la tête caſſée. Cette premiere furie ne nous fit pas perdre courage, ainſi que les Anglois ſe l'étoient imaginé.

giné. A-peine leur grêle de boulets fut-elle tombée, que nous fîmes feu de notre côté, & envoiâmes auſſi nos bordées aux ennemis.

Dès-que notre décharge fut faite, on rechargea de part & d'autre, & l'on continua un auſſi terrible combat qu'il s'en ſoit peut-être jamais donné ſur l'eau. Quelque multitude de boulets, d'anges, de mitrailles, que nous entendiſſions ſifler à nos oreilles, & quoiqu'il s'en fallût beaucoup que nous n'en puſſions tant envoïer aux ennemis, nous ne demeurions pourtant point en reſte. Nous faiſions tout ce qui ſe pouvoit faire, & nous tâchions de reparer par notre diligence & par notre courage, l'inégalité de nos forces avec celles des Anglois.

Mais ce qui nous ſurprit beaucoup, fut de voir que les Danois, qui nous avoient promis de nous ſecourir, ainſi-que l'honneur & la bonne foi les engageoient à le faire, arborérent la banniére blanche, & demeurérent tranquilles ſpectateurs du combat; ce qui nous fit croire qu'ils nous avoient vendus à nos ennemis. L'excuſe que le Gouverneur trouva dans la ſuite, fut aſſez plaiſante. Il dît qu'il avoit arboré cette banniére comme pour exhorter les Anglois à ceſſer de tirer. Il falloit pour cet éfet que leur banniére fût regardée par eux comme une Rélique, & qu'ils lui atribuaſſent une ſecrète vertu.

Cependant comme cette excuſe fut une monnoie dont nous ne fûmes païez que tard, nous

nous nous regardâmes alors comme trahis. Mais Dieu nous ſoutint. Il voulut nous faire voir qu'il ſait ſauver ceux que les hommes abandonnent. Un incident ſi capable de nous faire perdre courage, ne fit que nous animer, & il ſervit à nous faire redoubler notre ardeur, puis-que notre ſalut devoit être l'ouvrage de nos ſeules mains.

Le vent qui étoit pour nous, pouſſant la fumée du côté des Anglois, fit qu'ils ne purent preſque plus adreſſer leurs coups, dont la plupart paſſérent au-delà de nos vaiſſeaux. Il y en eut qui cauſérent beaucoup de deſordre aux maiſons, & encore plus dans l'eſprit des plus hardis Bourgeois, qui n'avoient pas voulu faire retraite de la ville, comme pluſieurs autres avoient fait. Il y en eut qui furent demi-morts de fraieur, en entendant des boulets tomber ſur leurs toits.

Pour nous, nous eûmes l'avantage de voir toujours nos ennemis, & d'envoier nos boulets dans leurs bords, qui fourmilloient en monde, & où par-conſéquent ils en tuoient beaucoup. Nous avions des piéces de vingt-quatre, de trente, de trente-ſix, & de quarante-huit livres de balle, qui pénetroient bien-avant dans leurs vaiſſeaux. Ils en avoient qui n'étoient pas moindres, & en ce point ils ne nous devoient auſſi rien de reſte.

Enfin on peut dire que cette action ne fut pas proprement un combat naval : ce fut une véritable boucherie, un maſſacre d'hommes. Ceux qui étoient ſur la montagne

dirent

dirent depuis, que la ville de Berg paroiſſoit alors telle qu'on dépeint la gueule de l'Enfer. Mais enfin nous remarquâmes que l'ardeur des Anglois commençoit un peu à diminuer, & enſuite qu'elle ſe modéroit de plus en plus; ce qui nous releva tellement le courage qu'il n'y avoit perſonne qui ne déſirât la continuation du combat, pour remporter la victoire ſans le ſecours des Danois.

Néanmoins après qu'il eut duré plus d'une heure, les preſſantes ſollicitations des Hollandois tirez des vaiſſeaux marchands, & qu'on avoit envoiez pour défendre le Gouverneur, s'il ſe déclaroit pour nous, l'engagérent avec ſon Conſeil, à nous donner du ſecours. Il fit donc ôter la banniére blanche; il en fit arborer une rouge; & tout d'un coup, du château & du fort de Noordenes on fit feu ſur les Anglois.

Le feu ne fut pourtant pas grand: il ne répondit pas à ce que l'état des afaires ſembloit éxiger. Tout manquoit preſque: on n'avoit rien pour ſervir ni pour charger le canon: de-ſorte que le feu de nos vaiſſeaux étoit non-ſeulement beaucoup ſupérieur à celui des forts Danois, mais même il ſembloit qu'il augmentoit comme par émulation, & auſſi parce-que nous voulions tâcher de profiter de ce petit ſecours, pour faire éloigner nos ennemis. Au-contraire le feu des Anglois diminuoit toujours. Ils avoient quantité de bleſſés parmi eux, beaucoup de morts, & cette haute fierté qu'ils

avoient

avoient têmoignée au matin, fut grandement ralentie en peu d'heures.

Cette diminution du feu qu'ils avoient fait, fut bientôt ſuivie d'une ceſſation entiére. On ne ſait pas quelle moûche les piqua ſi ſubitement, ni quelle fraieur les ſaiſit; mais tout d'un coup on les vit faire retraite en deſordre, couper leurs cables, laiſſer leurs ancres, & l'on ne peut douter que ce ne fût le découragement où ſe trouvérent les équipages, qui les y obligea. En éfet on peut dire que tant en morts qu'en bleſſés, ils avoient parmi eux un nombre prodigieux de gens hors d'état de ſervir, & qu'ils ne ſavoient où placer leurs bleſſés. Nous leur prîmes deux chaloupes & un canot, & fîmes trois de leurs matelots priſonniers.

C'eſt une vérité très-certaine qu'on ne peut pas voir plus de confuſion, ni de marques d'épouvante, qu'il y en eut dans cette retraite. Preſque tous leurs vaiſſeaux carguoient extraordinairement, à-cauſe de la quantité de canon qu'ils avoient paſſé tout d'un bord, & qu'ils n'avoient pas le loiſir de retirer. D'autres carguoient de l'autre côté, parce-que notre canon les avoit percez du côté qu'ils lui avoient préſenté, & tous leurs éforts avoient été emploiez à en retirer l'artillerie, & à la paſſer de l'autre bord, afin de pouvoir tenir babord hors de l'eau. Leurs voiles, leurs vergues, leurs manœuvres, s'embaraſſoient ſans ceſſe les unes dans les autres, & comme nous tirions toujours ſur eux

eux pendant ce desordre, nous les incommodâmes furieusement.

Ce qu'il y avoit de meilleur, étoit que le même vent, qui les avoit si-fort contrariez dans le combat, les favorisoit à sortir du port, & par ce moien ils se retirérent enfin jusqu'au Lît, à demi-lieuë de la ville, & ils y jettérent l'ancre. Que les Anglois en disent ce qu'ils voudront, que leur vanité les empêche d'avoüer l'état où ils se virent, il est certain que pour peu qu'on les eût poursuivis, & que la prodigieuse charge de nos vaisseaux l'eût permis, dans le desordre où ils étoient, on les auroit réduits à une terrible extrémité.

Nous n'eûmes dans cette grande action que trente hommes de tuez, & soixante & dix de blessez, c'est-à dire dans les navires qui avoient combattu, sans compter ce qu'il y en pouvoit avoir sur les vaisseaux marchands qui n'avoient point eu de part au combat, & parmi nos gens qui étoient à terre. Ce fut un bonheur que nos équipages fussent si-foibles: il y avoit si-peu de monde sur les tillacs, que les boulets passoient au milieu sans toucher personne.

J'étois avec l'autre Chirurgien mon second, dans la sainte-barbe, où les boulets nous sifloient aux oreilles comme ailleurs. Une fois un gros éclat de bois, qu'un boulet à branches avoit fait voler, passa par-dessus moi, & me toucha la tête en passant, mais il ne me blessa pas. Dans les navires de guerre, on place ordinairement les Chirurgiens

giens au fond de cale, pour y penſer les bleſſés : mais ici cela ne ſe put pratiquer, parceque tout étoit plein de marchandiſes juſqu'aux ponts.

Nos vaiſſeaux de combat avoient été moins épargnez que les hommes qui les montoient. Ils étoient deſemparez les uns de leurs mâts de hune, les autres de toute leur mâture, & de leurs manœuvres courantes & dormantes. Il y en avoit de percez de pluſieurs coups en bois & à l'eau ; & s'ils euſſent été en pleine mer, il n'y a point de doute qu'il n'en eût péri quelques-uns. Mais on leur donna bienvîte le radoub. Maximilien Ruth, un très-brave Capitaine qui venoit de Lisbonne, ſe battit vaillamment, & ſon vaiſſeau fut le plus incommodé de tous ; mais pourtant il ne périt pas.

Pendant-que le combat dura, l'air fut toujours chargé ; & la brume épaiſſe juſqu'à tomber en petite pluïe. A-peine l'action fut-elle finie, que le Soleil parut comme il avoit paru au matin. Il ſembloit que cet aſtre ne voulût pas voir deux nations Chrétiennes répandre leur ſang avec une furie indigne de trouver place dans des cœurs conſacrez par un même Batême, & qui devoient être unis par les ſacrés liens d'une charité fraternelle.

Les priſonniers que nous fîmes, & les avis qu'on eut enſuite d'Angleterre, nous aprirent que les Anglois avoient perdu un de leurs principaux Oficiers, qui fut, comme je le croi, le jeune Comte de Sandwich ; avec qua-

quatre ou cinq Capitaines, environ cinq cents hommes, bas Officiers, ſoldats & matelots. Sur ce pié-là, le nombre des bleſſés ne devoit pas être médiocre : mais ſur ce point on n'a jamais pu avoir d'avis qui parût un peu certain.

Les ennemis eurent une peine extrême à maintenir leurs vaiſſeaux, & enſuite à les radouber. Il eſt conſtant qu'il y en avoit qui étoient criblez de coups. Leurs morts les incommodérent tellement qu'ils en jettérent la plus grande partie à la mer, pour donner plus d'air aux bleſſés. Pluſieurs de ces corps furent rejettez par la mer ſur le rivage, & les Norvègeois trouvérent encore ſur eux de quoi piller. Pendant la nuit, ils portérent le reſte à terre, & aiant fait de grandes foſſes derriére des rochers, ils les y mirent à monceaux. On les y trouva lorsque l'eſcadre ſe fut retirée.

Cette victoire ne fut pas d'une petite conſéquence pour les Provinces Unies. Si les Anglois l'euſſent remportée, ils auroient emmené à leur Roi un gros fonds pour lui aider à continuer la guerre, & notre Patrie en auroit été privée. Ce ſecond triomfe des Anglois, s'il fût arrivé, auroit ſans doute fait fondre le cœur à notre nation, & les ſuites auroient pu en être très dangereuſes.

Le lendemain de la bataille les Anglois écrivirent au Gouverneur de Berg une lettre dont voici la ſubſtance.

„ Qu'ils s'étonnoient fort des actes d'hoſti-

„ tilité que les Danois avoient commis con-
„ tre eux, quoi-qu'ils n'euſſent aucune inten-
„ tion de rien attenter contre les habitans ni
„ contre la ville; qu'auſſi n'avoient-ils ataqué
„ que les vaiſſeaux Hollandois qui venoient
„ des Indes: que cependant ils avoient fait
„ beaucoup de perte, non tant par nos éforts
„ que par le ſecours que les Danois nous
„ avoient prêté: qu'ils eſpéroient s'en van-
„ ger dans peu de tems ſur la ville, lors-
„ qu'ils y reviendroient avec des forces aſ-
„ ſez grandes pour enlever les navires Hol-
„ landois, en dépit des Danois.

On leur envoia une réponce, par laquelle on leur aſſura que s'ils revenoient on les recevroit encore d'une toute autre maniére qu'on n'avoit fait. Sur cette réponce, au-lieu de ſe raprocher de nous, ils ſe retirérent juſqu'à une lieuë & demie, & jettérent l'ancre pour ſe raccommoder.

Notre Amiral fit auſſi-tôt partir une galiote bonne voiliére, pour porter aux Sieurs Directeurs de la Compagnie les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé, & pour les avertir qu'il étoit à craindre que les ennemis ne revinſſent avec de plus grandes forces.

Cependant la confiance & l'union augmentérent entre les Commandans de Berg & les nôtres. Ils ſe promirent mutuellement ſecours, tant pour la défence de la ville que pour celle des vaiſſeaux. Il fut réſolu qu'on travailleroit à reparer les fortifications qui étoient preſque ruïnées, & à remettre nos navires en état de combattre.

On jugea que ſans trop deſarmer nos navires, on en pouvoit ôter trente piéces de canon, dont une partie fut miſe dans le fort de Noordenes, & de l'autre on fit pluſieurs batteries. Les païſans furent mandez, & ils commencérent à travailler par la batterie de Waterpas. Les habitans mirent auſſi la main à l'œuvre, & il n'y eut pas juſqu'aux femmes & aux filles qui ne vouluſſent rendre ſervice, en portant des panniers pleins de terre, de chaux & d'autres matériaux.

La plupart des habitans fugitifs retournérent le lendemain dans leurs maiſons, dont quelques-uns étoient en aſſez mauvais état. Ils auroient même trouvé la ville comme déſerte, toutes les boutiques & les maiſons étant fermées, & ne paroiſſant preſque perſonne dans les ruës, ſi les travailleurs n'y avoient pas été.

Nos gens allérent draguer les ancres que les ennemis avoient laiſſées dans leur ſubite retraite, & ils en aportérent vingt-quatre. Nous reçûmes auſſi des nouvelles de Hollande, qui portoient que notre armée navale étoit rétablie, & prête à remettre à la mer, dans le deſſein de prendre la route de Berg où nous étions, & de nous venir dégager.

Le Vendredi quatorziéme d'Août 1665. on rendit des actions de graces publiques à Dieu de la délivrance qu'il avoit accordée aux habitans & aux étrangers. Nous avions perdu dans le combat un de nos premiers Commis nommé Pierre de Santvliet. Un Paſteur Lutérien fit ce même jour ſon oraiſon

ſon funébre, ſelon la pratique établie parmi eux.

Ce même jour encore on vit des païſans qui dirent que les Anglois avoient fait pendre quelques-uns de leur gens convaincus de ne s'être pas bien aquittez de leur devoir. Le lendemain on aprit que l'Amiral Ruiter étoit entré dans la riviére d'Embs, & dans le port de Delfzyl avec ſon eſcadre victorieuſe. Le ſeiziême qui fut le Dimanche, on rendit auſſi des actions de graces ſur notre flote.

Le même jour, le Gouverneur de Berg reçut une lettre de la part des Anglois, qui portoit „ Qu'encore qu'ils euſſent été beau-„ coup renforcez depuis leur retraite, néan-„ moins ils vouloient bien le requérir de „ conſentir que trois ou quatre de leurs „ navires allaſſent jetter l'ancre proche de „ la ville, afin de pêcher leurs ancres & „ leurs cables, & de prendre des rafraîchiſſe-„ mens pour leurs malades, en paiant. Mais après leur attentat le Gouverneur ne jugea pas à propos de leur accorder leur demande.

Ce refus leur aiant fait jetter feu & flammes, dès le lendemain, qui fut le dixſeptiême d'Août, ils écrivirent une nouvelle lettre, pleine de menaces, & de leurs bravades ordinaires. On leur fit ſavoir pour réponce, qu'ils n'avoient qu'à venir, même avec leur armée entiére, qu'on les recevroit ſi bien qu'ils pourroient perdre l'eſpérance d'un troiſiême retour. Comme nous ſavions que les Anglois ſont fiers & courageux, nous

crûmes qu'en éfet nous pourrions bien les revoir après une telle invitation, & nous nous tînmes parez pour un nouveau combat, ſi nous y étions engagez.

Pour cet éfet notre Amiral fit toüer le *Walcheren*, le *Bréderode*, l'*Amſtellandt*, *le Jeune Prince*, *le Soleil levant*, & les autres qui pouvoient encore ſoutenir le combat: il les fit avaucer dans l'endroit où il y avoit le plus d'étenduë, & ranger en croiſſant, ainſi-qu'ils avoient été dans la premiére bataille. Mais il n'avoit pas réſolu d'attendre comme il avoit fait la premiére fois, que les ennemis commençaſſent à nous attaquer; ce qu'ils avoient oſé faire, nous autoriſant à les attaquer à notre tour.

Parmi les travaux qu'on fit dans la ville, on s'emploia vivement à reparer l'eſtacade du port, pour empêcher l'aproche des brulots, qui auroient été à craindre, parce que le vent avoit paſſé au Nord, ce qui pouvoit beaucoup contribuer à mettre nos vaiſſeaux & la ville même en flammes. On ajoûta auſſi des chaînes de fer à la barriére ordinaire, & nous fîmes porter à terre tout le reſte des cofres & des autres encombremens qui pouvoient nous incommoder.

Mais la réſolution des habitans de Berg n'étoit pas égale à la nôtre. Tout y étoit en trouble & en mouvement. La fraieur les avoit ſaiſis de nouveau. Hommes, femmes & enfans, tout fuïoit vers les montagnes. Ils crioient que les Anglois étoient prêts à revenir avec de ſi grandes forces qu'il

qu'il n'y auroit pas moien de leur réſiſter, que quand ils auroient pris les vaiſſeaux des Indes, ils ne manqueroient pas de détruire la ville, & qu'alors il ne ſeroit plus tems de fuir.

A cela ils ajoûtoient que c'étoit les Hollandois qui leur atiroient tous ces maux; que ce n'étoit que pour nous chercher que les Anglois étoient là venus; que nous étions la ſeule cauſe du deſordre, & de la guerre qui deſoloit leur ville, où de mémoire d'homme on n'avoit vu commettre aucune hoſtilité. En un mot ces bonnes gens, qui d'abord nous avoient fait tant d'amitiés, euſſent bien voulu que nous euſſions encore été à l'autre bout du monde, & dans les païs d'où nous venions.

Cette ſituation des eſprits nous fit penſer à nous tenir bien ſur nos gardes, parce qu'il étoit viſible que pour peu que nous euſſions été maltraitez, les Danois nous auroient laiſſez dans la peine, & nous aurions été obligez de fuir dans les terres, pour éviter la priſon. Là nous n'aurions trouvé que des gens qui nous auroient regardez de mauvais œil, qui auroient murmuré contre nous, & qui nous auroient très-mal reçus.

Cependant notre Amiral écrivit de nouveau en Hollande, pour y donner avis de la continuation des menaces des Anglois. Le même jour nous aprîmes des nouvelles de ce qui s'y paſſoit, ſavoir que l'armée des Etats étoit encore retenuë dans nos ports par les vents contraires; & par-conſéquent

nous n'avions pas lieu d'atendre d'être ſi-tôt dégagez.

La fuite des Bourgeois de Berg continuoit auſſi toujours. Ils emmenoient preſque tous les batteaux : les charettes & les chariots rouloient ſans ceſſe pour les tranſporter, quoi-que les réparations des forts & les nouveaux retranchemens fuſſent fort avancez; ce qui auroit deu les raſſurer un peu, ſi la fraïeur leur eût laiſſé le jugement libre.

Le vingtiême d'Août, nous eûmes des nouvelles de nos deux autres vaiſſeaux, *la Cigogne*, & le *Nieuwenhove*. Ils avoient relâché à Dronthem, auſſi dans la Norvége, aſſez loin au Nord de Berg. Notre Amiral y envoia une galiote, pour leur porter une partie des choſes dont ils pouvoient avoir beſoin. Pluſieurs François ſe rendirent en même tems à Berg, aiant été mis ſur la côte par les Anglois qui avoient pris leur bâtiment chargé de vin.

D'un autre côté un bâtiment Ecoſſois, qui ne ſavoit pas ce qui s'étoit paſſé entre les Anglois & nous, entra dans le port où nous étions pour y trafiquer. Mais il fut arrêté par le Gouverneur avec tout ſon équipage, juſqu'à nouvel ordre. On ſeut par cet équipage, que la peſte regnoit extrémement en Angleterre; que chaque ſemaine elle emportoit cinq à ſix mille hommes; & qu'on croioit que le Roi de France déclareroit la guerre aux Anglois.

Le vingt-deuxiême du même mois, nous fûmes informez de la retraire des ennemis.

Ils

Ils avoient abandonné les côtes de Norvège, & le bruit couroit qu'ils étoient allez prendre des rafraîchiſſemens dans leur païs. Les choſes avoient alors changé de face dans la ville. On y étoit content des travaux qui avoient été faits pour ſa défence, & l'on étoit réſolu à bien recevoir les ennemis, s'ils revenoient.

Néanmoins les nouvelles de cette tetraite plurent beaucoup aux habitans. Mais leur joie fût de courte durée. Il ſe répandit bientôt un bruit qu'on avoit vu une groſſe armée en mer, & à l'entrée des paſſes de Berg, qui paroiſſoit vouloir s'aprocher de la ville. Sur cet avis la fuite recommença parmi les Bourgeois. Ils chargérent tous leurs meubles juſqu'à leurs poëles, ou fourneaux de fer, quelque bien maſſonnez qu'ils fuſſent. Le lendemain on ſeut que cette prétenduë armée navale ne paroiſſoit plus, ſoit qu'il n'y en eût point eu, ou qu'elle eût pris ſon cours ailleurs.

Le vingt-quatriême, un yacht d'avis vint de Hollande pour nous faire ſavoir que notre armée avoit mis à la mer le dix-ſeptiême de ce même mois, qu'elle avoit traverſé aux côtes d'Ecoſſe, pour y chercher les Anglois, & qu'en cas qu'elle ne les rencontrât point, elle viendroit à Berg, afin d'emmener notre flote. Sur cette nouvelle chacun fit diligence pour ſe tenir paré à la venuë de l'armée.

D'abord les Norvègeois ſe réjoüirent de notre prochaine délivrance & de la leur.

Mais après avoir fait leurs réflexions, ils conclurent que les Anglois étoient vaillans; que leurs forces étoient ſupérieures aux nôtres; que notre armée ſeroit encore battuë; & qu'après cela les ennemis victorieux viendroient à Berg pour ſe vanger; qu'ils pilleroient, brûleroient & ſaccageroient tout. Ces conſidérations firent qu'ils ne voulurent point encore ouvrir leurs boutiques ni leurs magaſins. Le commerce demeura preſque éteint, & la plupart des gens maudiſſoient l'heure où nous nous étions retirez chez eux.

Cette diſpoſition des eſprits nous fit craindre de nouvelles difficultés pour notre départ. L'Amiral qui les prévoioit, écrivit aux Amiraux Hollandois Ruiter & Tromp, pour leur en donner avis & les prier de ſe hâter, de-peur qu'il n'arrivât encore des changemens qui nous fuſſent préjudiciables.

Néanmoins le fort de Noordenes ſe trouva conduit à perfection, dès le vingt-cinquiême d'Août. Nous y envoiâmes ſufiſamment du canon, & l'on jugea qu'il étoit ſeul capable d'arrêter les ennemis. Le même jour deux hourques, venant de Hollande, entrérent dans le port, où elles nous aportérent de la biére dont on les avoit chargées pour nous.

Le vingt-ſeptiême, nous ſeûmes que notre armée avoit quitté les côtes d'Ecoſſe; qu'elle venoit à nous, & que l'armée Angloiſe, au nombre de quatre-vingts navires de guerre, étoit entrée dans les ports de ce

Roïau-

Roïaume. La galiote que notre Amiral avoit envoiée en Hollande, porter la nouvelle que nous avions relâché à Berg, revint auſſi, & avant qu'elle fût partie pour revenir à nous, l'autre galiote étant tout-de-même arrivée à bon port, avoit annoncé le ſuccès de notre combat contre les Anglois, dans la même ville de Berg.

Le bruit avoit déja couru qu'on avoit découvert une armée navale ſur les côtes de Norvège, mais l'on ne ſavoit pas ſi c'étoit celle des Anglois, ou des Hollandois. Le trentiême d'Août, on en fut éclairci, trois navires de guerre Hollandois détachez de cette armée, étant venus moüiller à la rade, tout-proche de la ville. Ce fut la nuit, & les ſalves extraordinaires qu'ils firent, cauſérent un nouveau trouble parmi les habitans, qui s'imaginérent que les Anglois étoient de retour. Les hommes & les femmes couroient dans les ruës, nuds en chemiſe, ou à-demi habillez, criant de toute leur force qu'ils étoient perdus, que les Anglois étoient dans le port, & que le lendemain la ville ſeroit ſacagée.

Dans cette fraieur, ils recommencérent à fuir, & ce fut cette fois ſans rien emporter, ſans avoir même, qu'à-peine, des vêtemens. Ce deſordre s'étendit juſques dans la maiſon où nous étions logez avec notre Amiral, & il travailla beaucoup à empêcher ſes hôtes de s'enfuir auſſi. Enfin un de ſes Oficiers s'étant fait nager à terre, on fit ſavoir le plus vîte qu'on put, que c'étoit l'armée Hollan-

doiſe qui étoit venuë, & qu'on n'avoit rien à craindre.

Dès-que le jour parût, on fit battre la caiſſe dans toutes les ruës, pour rapeller nos gens à bord. Notre Vice-amiral, nommé Burghorſt, étoit malade dans la ville, & j'étois auprès de lui pour le gouverner, ſa maladie aiant été fort dangereuſe. Il pria l'Amiral de m'ordonner de quitter *le Soleil levant*, où j'étois, pour paſſer à bord du *Fénix* qu'il montoit, afin-que je lui continuaſſe mes ſoins pour ſa guériſon. Mais je ſollicitai pour demeurer à mon bord, où j'avois interêt de demeurer, & où je me trouvois bien; ce qui fut un grand bonheur pour moi: car *le Fénix* fut pris par les Anglois, & ſi le Vice-amiral eut l'avantage de ſe ſauver bientôt de leurs mains, il n'en fut pas de même de ſon équipage, qui étant déja extenué des fatigues qu'il avoit ſoufertes, périt de miſére dans les priſons.

La plupart des habitans de Berg, qui avoient pris la fureur des Anglois pour valeur, & notre modération pour timidité, ne laiſſoient pas de nous plaindre, non-obſtant la joie qu'ils avoient de nous voir partir. Ils diſoient, „ Helas! que vous avez peu de ſujet de vous „ réjoüir. Votre armée ne manquera pas „ d'être ataquée en mer, & vos vaiſſeaux „ diſperſez ſeront obligez de ſe ſauver cha- „ cun comme il pourra: prédiction qui ne ſe trouva pas tout-à fait fauſſe.

Un de nos matelots avoit trouvé ſa femme remariée à Berg, quoi-qu'en partant il l'eût

l'eût laissée à Amsterdam. Elle s'étoit impatientée, & n'aiant pu atendre son retour, elle avoit suivi son nouveau mari. Cette rencontre n'excita point d'animosité. Ils se dirent paisiblement leurs raisons de part & d'autre, & le matelot venu des Indes aiant cedé son droit, partit en bonne intelligence avec le mari & la femme.

Tous nos vaisseaux ne purent pas lever l'ancre en même tems. Il y eut des matelots qu'on ne put rassembler assez tôt, ni retirer des cabarets, ou peut-être d'autres plus mauvais lieux encore, où ils étoient enfoncez. Pour nous, notre navire mit à la voile, & nous comptions de sortir promtement par la même passe de Kruisfourt, par laquelle nous étions entrez, lors-que le vent changea subitement.

Ainsi nous fûmes obligez de faire dix ou douze lieues au Nord, entre les terres, pour aller moüiller dans la passe de Jeltefourt, qui étoit tout-proche de la mer. Le lendemain le reste de nos vaisseaux s'y rendit, excepté *le Château de Honingen* notre Vice-amiral, qui demeura encore vingt-quatre heures dans le port, parce-que son équipage étoit trop foible, & qu'il n'avoit pas eu tout son radoub.

Nous nous trouvâmes alors au nombre de soixante cinq vaisseaux moüillez à Jeltefourt: mais le gros tems nous empêchoit d'en sortir. Cependant on reçut des lettres de l'Amiral Ruiter, qui nous recommandoit de nous hâter, l'armée se trouvant fort incom-

modée de croiſer ſans ceſſe ſur nous. Le quatriême de Septembre, nous mîmes à la voile; mais le vent aiant tourné, il fallut remoüiller, & enſuite retourner à Kruisfourt, d'où enfin nous tirâmes à la mer.

Notre armée n'aiant pu être avertie de cette manœuvre, on lui dépêcha une galiote, afin de lui en donner avis. Enſuite le tems étant beau, nous croiſâmes devant le port d'où nous étions ſortis, juſques au ſixiême de Septembre, qui fut un Dimanche. Dès le matin nous découvrîmes l'armée, qui nous joignit.

Nous aprîmes qu'on avoit envoié ſix navires de guerre à Dronthem pour eſcorter les deux vaiſſeaux de notre compagnie qui y avoient relâché, & qu'on les atendoit tous les jours. Nous ſûmes auſſi que *le Château de Honingen* étoit dans le Backeſont, & qu'aparemment il nous rejoindroit dès la nuit ſuivante.

Le premier rendé-vous, en cas de tempête, ou d'autre fortune de mer, fut marqué un peu au Sud du Doggrebanc; le ſecond au Texel, le troiſiême proche de Goerée. Nous demeurâmes deux fois vingt-quatre heures, au large, dérivant doucement, pour atendre le reſte de nos vaiſſeaux. Pendant ce tems-là nous eûmes un clair Soleil, une mer unie; & comme toute la flote étoit alors de cent-quatre-vingts-dix voiles, elle faiſoit un fort bel objet ſur cette mer. Mais ce qui ne ſe voioit pas étoit encore plus conſidérable que les vaiſ-

ſeaux

ſeaux mêmes, car les navires des Indes, & le grand nombre de vaiſſeaux marchands qui ſe trouvoient là, renfermoient des richeſſes qu'on pouvoit dire ineſtimables.

Enfin les navires que nous atendions, ſe rendirent ſous le pavillon le huitême de Septembre, & notre joie fut extrême de nous voir en état de faire route. Mais que les reſſorts de la Providence nous ſont incompréhenſibles, & qu'ils donnent ſouvent lieu au hommes de faire des réflexions ſur leur néant!

Dans les périls preſque innombrables des tempêtes, dans les dangers preſſans où les ennemis nous avoient mis pendant tous nos voiages, nous n'avions point vu le bras de la chair prêt à nous apuïer. Nous avions jetté les yeux ſur Dieu ſeul : nous n'avions eu notre recours qu'à lui, en lui adreſſant nos ardentes priéres, & jamais elles n'avoient manqué d'être exaucées. Nous avions été tirez des abîmes de la mort, & des mains de nos ennemis, par des miracles viſibles.

Maintenant qu'environnez d'une groſſe armée navale prête à nous défendre, & que rendus preſque aux portes de notre Patrie, il ſemble qu'il n'y ait plus rien à craindre pour nous de la part des hommes, Dieu, qui retire ſa protection de deſſus nous, pour nous faire connoître ſa puiſſance, nous livre en la main de notre conſeil; & alors nous ſuccombons, nous faiſons en partie naufrage au port, & nous ſentons l'impuiſſance du

roſeau caſſé que nous avions regardé comme notre ſoutien.

Le huitiême de Septembre, nous fîmes des voiles, & gouvernâmes au Sud, par un vent d'Oüeſt qui fraîchiſſoit de plus en plus, le tems étant couvert & embrumé. L'Amiral Ruiter fit bientôt arborer le pavillon du Prince, pour ſignal de le ſuivre; ce qui nous obligea de forcer de voiles, afin de ne nous pas diſperſer.

Mais comme on faiſoit cette manœuvre, & que ce n'étoit encore qu'à petites voiles qu'on s'alarguoit de la côte de Norvège, il vint une brume extraordinaire, & l'air ſe trouva extrémement chargé, ſans que la flote eût encore bien réglé ſon cours. Le vent aiant alors paſſé au Nord-oüeſt, força plus qu'auparavant. On mit des feux ſur tous les vaiſſeaux, & comme il y en avoit beaucoup, il ſembloit que la mer en fût couverte, ſi-bien qu'on en voioit reflêchir la lumiére par-tout ſur les eaux, & par ce moien l'on eſpéroit empêcher la diſperſion d'une ſi belle flote.

Pour notre vaiſſeau, il ſuivit le gros de ces feux, dont nous fûmes environnez juſqu'à minuit, que la tempête qui venoit du Nord-oüeſt, augmenta tellement, que tous les vaiſſeaux ſe diſperſérent, & peu-à-peu nous perdîmes de vuë les feux que nous voïions auparavant. D'ailleurs nous fûmes obligez de laiſſer les autres navires faire leur route, & nous mîmes côté en travers, parce-que notre arcaſſe, qui avoit été enfoncée par

par le gros tems, dès le commencement de notre retour des Indes, ne pouvoit plus réſiſter aux coups de mer.

Ainſi nous ſerrâmes une partie de nos voiles, & nous nous laiſſâmes dériver toute la nuit, côté en travers, à la merci des vagues. Le lendemain, dès le matin, l'orage redoubla encore; & nous ne vîmes plus que dix ou douze vaiſſeaux, dont la plupart alloient à la dérive comme nous, & quelques autres couroient vent arriére, le cap ſur la Hollande. Les coups de mer, qui entroient dans notre navire, nous couvroient tous d'eau, & il faiſoit aſſez froid; mais comme nous venions des païs chauds, & que nous n'avions preſque point de vêtemens de laine, nous trouvions que le froid étoit inſuportable.

Nous demeurâmes deux fois vingt-quatre heures en cet état, & ce ne fut que l'onziême de Septembre que la tempête commença de diminuer. Alors nous nous rejoignîmes juſqu'au nombre de ſeize vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit trois de notre flote des Indes, ſavoir *le Jeune Prince*, *le Koge* & le nôtre. Il y avoit cinq ou ſix navires de guerre. Le reſte étoit des galiotes, & de petits vaiſſeaux marchands.

Le Capitaine van Nes prit le commandement de cette petite flote, en qualité de Contre-Amiral, & fit venir tous les autres Capitaines à ſon bord, pour tenir Conſeil. Il fut réſolu qu'on mettroit le cap ſur la Hollande, d'autant-plus qu'il y avoit eſpérance de

de rencontrer au Sud du Doggrebanc plusieurs des vaisseaux disperſez, & peut-être le gros de l'armée.

Le vent venoit du Nord-oüest, lors-que, ſuivant cette réſolution, notre flote prit ſon cours vers les Provinces Unies, & nous étions par la hauteur des ſoixante degrès ſoixante minutes de latitude Nord. Sur le midi, nous découvrîmes par poupe ſept voiles, & croiant que c'étoit des vaiſſeaux de notre grande flote, nous fîmes petites voiles juſqu'au commencement de la nuit, pour les atendre. Mais ce tut en vain; car comme nous ne nous étions pas reconnus, ils nous évitérent. Cependant nous continuâmes à être toute la nuit à la même voilure, & le matin nous ne les revîmes plus. Nous crûmes qu'ils avoient gagné de l'avant pendant la nuit, & en éfet nous ſeûmes depuis que la choſe étoit véritable.

Nous ſillâmes alors avec beaucoup de vîteſſe, & aiant dépaſſé le Doggrebanc, nous ne rencontrâmes ni l'armée navale des Etats, ni aucuns vaiſſeaux. Nos Oficiers s'étant raſſemblez conclurent qu'il falloit continuer à faire route vers nos Provinces, le vent étant propre pour nous conduire au Texel.

Comme nous faiſions beaucoup de chemin, nous crûmes bientôt n'être plus qu'à vingt-cinq lieuës de nos ports. Nous fûmes alors perſuadez que ce qu'on nous avoit dit à Berg étoit véritable. ſavoir que l'armée Angloiſe avoit relâché dans le port de Solts-

bay,

bay, pour se ravitailler, & que nous n'avions plus rien à craindre.

Sur cette supposition, il fut conclu que si nous venions à découvrir quelque gros de vaisseaux, ou même un fort grand nombre, il n'y auroit pas lieu de les éviter; parce-que ce ne pourroit être qu'une partie de notre armée entiére. Ainsi nous continuâmes notre route avec plus de tranquillité d'esprit que nous n'en avions eu, espérant que nous ferions bientôt à la vuë des isles, ou du Vlie, ou de Schelling, ou du Texel. Nous avions alors une bonne fraîcheur du Nord-nord-oüest: mais le Samedi douziême de Septembre, sur le soir, nous fûmes pris de calme, & le lendemain au matin, nous eûmes un tems clair, un beau Soleil, & un vent de Sud, qui nous obligea de louvoier. Enfin nous mîmes le cap au Sud-oüest, dans l'espérance que le tems changeroit, & nous imaginant qu'il ne nous importoit pas quel cours nous prissions, puis que nos ennemis étoient dans les ports d'Angleterre. Au-contraire nous ne doutions point de rencontrer notre armée, & nous avions des sentinelles par tout, pour nous avertir dès-qu'elle paroîtroit. Outre cela nous croïions être si près de nos côtes, que dès-que le vent se raprocheroit, il ne nous faudroit que peu d'heures pour entrer dans le port.

Le Dimanche troisiême, sur le midi, le vent commença de forcer du Sud, l'air se chargea d'une brume si épaisse, que c'étoit comme une petite pluïe acompagnée de tourbillons.

billons. Le vent qui étoit variable, ne demeura pas au Sud; il paſſa au Sud-Sud-eſt, & nous courûmes la bande du Sud-oüeſt, notre flote étant alors de ſeize vaiſſeaux.

Un des Capitaines des navires de guerre, dans la chambre de qui nous étions en régal, nous diſoit qu'il n'y avoit pas la moindre aparence que les Anglois fuſſent en mer; qu'il ſavoit certainement qu'ils étoient à Soltsbay, & qu'ils n'en pouvoient ſortir ſitôt, parce qu'aiant beſoin de radoub & de quantité de vivres, leurs vaiſſeaux, ne pouvoient pas encore être en état. Cette matiére, qui nous tenoit au cœur, aiant été longtems agitée, & nous aiant retenus longtems à table, où, le verre à la main, rien ne nous paroiſſoit difficile, quelqu'un qui entra dans la chambre pendant que nous y étions encore, dît, „ Capitaine, on voit par proüe un grand „ nombre de vaiſſeaux.

Sur cet avis, chacun ſortit avec beaucoup d'empreſſement, afin de voir cette flote. Le Capitaine nous aſſura hardiment que c'étoit la nôtre. Le tems s'étant un peu éclairci, nous en fûmes auſſi bientôt éclaircis, ou plutôt nous crûmes l'être, car nous vîmes par-tout le pavillon du Prince, & nous nous tînmes alors pour aſſurez que nous allions rejoindre notre armée.

Pour cet éfet nous ſerrâmes le vent autant que nous pûmes, & fîmes force de voiles, afin de nous en aprocher. Cependant une galiote, que nous avions avec nous, s'étant miſe de l'avant, pour aller reconnoître cet-

te

te flote, il ſe leva de nouveau, en un inſtant, une brume ſi épaiſſe, & l'on vit monter du Sud ſur l'horiſon des nuages ſi ſombres, que nous ne pouvions plus découvrir ce grand nombre de vaiſſeaux qui avoit paru à nos yeux.

Néanmoins ſans bien voir où nous allions, nous en aprochions toujours, juſques-là que nous entendîmes un grand bruit de coups de canon. Nous ne ſeûmes plus alors que penſer. Quelques-uns ſoutenoient que c'étoit les deux armées navales qui combattoient. D'autres faiſoient d'autres conjectures, pendant que le bruit du canon s'entendit plus diſtinctement, & que, par-conſéquent, nous aprochions du lieu où il ſe faiſoit.

Enfin une groſſe pluïe qui tomba tout d'un coup, aiant déchargé l'air, nous revîmes par proüe plus de cent gros navires, qui couvroient la mer autour de nous, & qui arivoient ſur nous, vent arriére, à pleines voiles; dont une partie, ſavoir ceux de l'aîle droite, canonnérent encore, juſques-à ce qu'on vît tomber d'un vaiſſeau, un mât, les huniers & toute la voilure, qui parurent tomber à la mer; & alors le bruit du canon ceſſa.

Cette manœuvre aiant beaucoup augmenté les ſoupçons qu'on avoit déja conçus, nous nous trouvâmes dans une grande inquiétude. Incontinent nous ſeûmes que nous étions au milieu de toute l'armée ennemie, qui nous avoit trompez en arborant

les

les pavillons de notre Etat. Deux petits bâtimens qui étoient échapez, passérent le long de nous, & nous criérent de tâcher aussi d'échaper à la fureur de toute l'armée Angloise, que nous voïions tomber sur nous. Elle étoit rangée en croissant, & les vaisseaux qui étoient de l'avant, comme étant sans doute les meilleurs voiliers, firent force de voiles pour nous joindre.

Ainsi, après tant de dangers que nous avions évitez, nous trouvions dans le port notre perte presque assurée: car à tous égards nous n'étions pas en état de nous défendre. Ce qui nous restoit d'espérance étoit dans la fuite. Chacun prit donc chasse, quoi-que bien tard, puis-que nous n'étions qu'à une petite lieuë des ennemis.

Notre vaisseau, *le Soleil levant*, qui avoit été tout fracassé par les tempêtes & par le combat soutenu à Berg, qui faisoit eau en plusieurs endroits, qui étoit sale, & encore plus qu'à-demi desemparé, étoit aussi le plus pesant de voiles; de-sorte qu'étant demeuré de l'arriére, il fut abandonné de tous les autres. Nous mîmes promtement vent en poupe, & le cap au Nord d'où nous venions, & où nous voïions que les autres vaisseaux marchands couroient aussi; car le petit nombre des navires de guerre qui étoient avec nous, n'étoit pas capable de nous défendre, & ils suivirent le gros de ceux qui fuïoient, tant pour se sauver eux-mêmes, que pour escorter les premiers, jusques-à-ce qu'ils pussent relâcher dans quelque port.

Nous

Nous demeurions donc de l'arriére, expoſez aux Anglois qui s'aprochoient, ſans eſpérance d'autre ſecours que de la brune qui commençoit. Un petit bâtiment qui avoit été preſque au milieu des ennemis, & qui s'étoit ſauvé, paſſa encore à notre côté, & le Patron tout tranſi de fraieur, nous cria,

„ Hola! Ho! Amis. Forcez de voiles. „ Jettez vîte le fond de vos perroquets de- „ hors, & tâchez d'éviter nos ennemis, car „ c'eſt là toute l'armée navale des Anglois. „ Ils chaſſent ſur nous, comme vous voiez, „ & il ne leur faut plus qu'une heure ou deux „ pour nous ateindre. Je ſuis échapé juſ- „ qu'à-préſent. Mais, helas! la plupart de „ mes compagnons ont été pris. Nous „ étions un petit nombre de vaiſſeaux qui „ avoient été diſperſez, & aiant été trom- „ pez par les pavillons des ennemis, nous „ avons donné droit au milieu d'eux. Le „ Vice-amiral & le Contre-amiral de la flote „ des Indes, c'eſt-à dire, *le Fénix* & *le Châ-* „ *teau de Honingen*, ont été pris devant mes „ yeux, après un furieux combat, auſſi-bien „ que pluſieurs autres vaiſſeaux. Ces cruels „ ennemis nous pourſuivent, & nous hauſ- „ ſent de-plus en-plus, ainſi que vous le voiez. „ Il ſemble, à les voir avancer, que c'eſt „ que nous ne pouvons plus filler. Amis, il „ n'y a rien à eſpérer, ſi ce n'eſt en faiſant „ fauſſe route, lors-que la brune ſera capa- „ ble de nous dérober à leurs yeux; car ſans „ cela il faut compter qu'à minuit, & plu-

tôt

„ tôt encore, nous ſerons tombez entre leurs „ mains.

Sur cet avis, on réſolut que dès-que la brune ſeroit tout-à-fait venuë, on changeroit de route, & qu'au-lieu de courir au Nord, on feroit le Nord-oüeſt. Cependant le bâtiment étoit ſi fin de voiles, qu'il s'éloigna de nous pendant-que le Patron nous parloit, & incontinent il gagna tellement de l'avant, que nous ne pûmes plus entendre la ſuite du diſcours.

Dans le même tems tous les vaiſſeaux de notre compagnie qui n'étoient pas encore tout-à-fait éloignez de nous, entre-autres les deux des Indes, aiant auſſi gagné de l'avant, le nôtre ſe trouva ſeul, entiérement abandonné, & nous ne vîmes plus rien autour de nous, que la mer & nos ennemis qui nous donnoient vivement la chaſſe. En quelque pitoiable état que fût notre navire, nous nous tînmes pourtant parez pour nous défendre, & pour vendre le butin auſſi cher qu'il nous ſeroit poſſible, l'inhumanité des Anglois pour leurs priſonniers, nous paroiſſant plus à craindre que la mort.

La brune vint, & elle fut ſi-grande que nous nous vîmes environnez d'épaiſſes ténébres. L'armée des ennemis que nous avions vuë quelque heure auparavant à une lieuë de nous, diſparut & nous ne pûmes plus la voir. Alors nous mîmes le cap au Nord-eſt. Le vent qui venoit du Sud, forcoit; l'air étoit embrumé & chargé; la Lune étoit nouvelle; & nous ne pouvions plus

rien

rien apercevoir que la mer qui nous paroiſſoit être en feu.

On fit ceſſer la manœuvre des pompes, & toutes les autres qui pouvoient faire du bruit : on ôta tous les feux, parce-qu'il nous falloit paſſer proche de l'aîle droite de l'armée Angloiſe. Nous étions même en danger d'aborder ceux de leurs vaiſſeaux qui étoient le plus à l'Eſt, ou d'en être abordez & coulez à fond. Cependant il falloit s'expoſer à ce terrible haſard, puis-que c'étoit l'unique moien que nous avions à tenter pour notre conſervation.

Dès-que nous eûmes ainſi viré de bord, nous fîmes ſervir toutes nos voiles, non-obſtant le gros tems, & peu-après, le vent forçant du Sud, nous courûmes la bande de l'Eſt-nord-eſt, & nous fillâmes ſi vîte, que tout en craquoit dans le bâtiment. Nous avions même fort grand'peur que nos mâts ne rompiſſent : mais il en falloit courir le riſque, ou-bien on tomboit à l'heure même entre les mains des Anglois.

Comme nous ne fîmes aucune rencontre qui troublât notre navigation, ſur le minuit nous mîmes le cap à l'Eſt, & nous continuâmes à bien filler, afin de ne déchoir, pas trop-loin de nos Provinces. La grande & favorable brune qu'il faiſoit, nous aiant redonné courage, nous rendîmes de tout notre cœur des actions de graces à Dieu de cette nouvelle marque de ſa protection, & lui demandâmes avec toute la ferveur dont nous étions capables, qu'il lui plût de

nous

nous faire bien-tôt revoir notre chére Patrie.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, nous crûmes, ſelon l'eſtime, avoir fait treize ou quatorze lieuës de chemin à l'Eſt, & nous ne découvrîmes ni vaiſſeaux amis, ni ennemis ; de quoi nous n'eûmes pas peu de joie. Le petit bâtiment qui avoit raiſonné au nôtre, au commencement de la nuit précédente, & qui avoit vu le miſérable état où nous étions, nous avoit comptez pour pris, & étant arrivé en Hollande, où il publia les circonſtances qu'il avoit vuës, on en jugea comme lui, & dans les nouvelles publiques on mit notre navire au rang des priſes faites par les ennemis. Mais notre retour démentit bientôt cette nouvelle, la vérité de laquelle n'avoit été que trop aparente.

Notre vaiſſeau, qui étoit au milieu des flots, comme une brebis égarée dans les déſerts au milieu des loups, ne ſavoit alors quelle route prendre pour échaper à ſes ennemis. Nous aurions gouverné ſur la Hollande, mais nous avions vent & marée contraires. Il fut réſolu qu'on demeureroit dans le parage où nous étions, en faiſant ſeulement de petites bordées, & louvoiant juſques-à-ce que le vent changeât.

Les matelots qui étoient toujours en ſentinelle aux Hunes, découvrirent bientôt un boïer, une galiote Hollandoiſe, & une autre voile. Mais il n'y eut que la galiote qui nous hauſſât. C'étoit un vaiſſeau de lamaneur de Schelling, qui, comme nous, avoit pris

pris chaſſe devant les Anglois le jour précédent, & revenoit auſſi du Nord, où d'abord il avoit couru. Il prit le parti que nous avions pris, de ſe maintenir en louvoiant, quelque grand que fût le danger où l'on demeuroit expoſé.

Nous crûmes que nous étions proche du port de Hambourg, & d'une petite iſle qu'on nomme *Heilig Landt*, & nous voïions, ſans ceſſe paſſer des ſemaques, de grands vaiſſeaux, & d'autres petits bâtimens, qui prenoient la route de l'Elbe, ou qui en venoient. Nous craignions que les Brémois, ou leurs voiſins, qui étoient plus afectionnez aux Anglois qu'à nous, allaſſent les avertir que nous croiſions dans leurs parages, ainſi-que les Brémois avoient déja fait pluſieurs fois, ne laiſſant point paſſer d'ocaſions de nuire à notre nation. Nous avions encore les Câpres à redouter. Enfin il n'y avoit point d'aparence que nous fuſſions bien éloignez de l'armée des ennemis.

D'ailleurs les vivres nous manquoient, auſſi-bien l'eau que le reſte, & nous étions plus de cent hommes à notre bord. Dans cet état, le quinziême de Septembre, nous eûmes encore un tems fort embrumé, & des vents forcez, qui continuoient à ſoufler du Sud, & qui ne nous laiſſoient point d'eſpérance de gagner les ports de Hollande, ou ceux qui en étoient les plus voiſins; de-ſorte qu'on mit en délibération ſi l'on n'en iroit point chercher d'autres.

Ceux de Hambourg & de Glukſtad étoient

les plus proches de nous; mais nous n'osions nous hasarder à entrer dans l'Elbe, où nos ennemis navigeoient très-souvent; & nous n'avions pas assez de connoissance de ses eaux, non-plus que nos lamaneurs de Schelling. De retourner à Berg, d'où nous étions venus, il étoit trop loin, & peut-être que nous n'y aurions pas été reçus. Fleckeren Langueſont, Frédericſtad, ne nous paroissoient pas des lieux assez seurs, non-plus que les côtes du Jutlandt. En allant à l'Oresont nous avions à éviter les Câpres, qui infestoient la pointe du Jutland & la mer Baltique. Néanmoins ce fut là notre recours. Nous nous flatâmes de trouver de la protection & des rafraîchissemens à Coppenhague, ou à Cronenbourg, & de pouvoir résister aux Câpres, pourvu que nous ne fussions ataquez que par un ou deux à la fois.

Dès-que la résolution en eut été prise, nous fîmes vent arriére, & courûmes au Nord, nos Pilotes côtiers nous aiant promis de nous suivre avec leur galiote. Le seiziéme de Septembre, le vent venant toujours du Sud, nous avançâmes beaucoup à la route. Après midi, nous vîmes par poupe un vaisseau qui portoit sur nous à toutes voiles, & qui étant bon voilier, nous haussoit de plus en plus. Sa manœuvre nous obligea d'amener à la fois toutes nos voiles, & de l'atendre avec le pavillon du Prince à la poupe, & la flame au grand perroquet, comme si notre navire eût été un gros navire de guerre.

Ensuite nous halâmes vîte tous nos canons

aux

aux ſabords, & lors que le vaiſſeau fut proche, nous le ſaluâmes du ſon de toutes nos trompettes & de nos tambours. Le Câpre qui étoit Anglois, nous voiant ainſi parez, amena de ſon côté, & parut n'oſer s'aprocher plus près de nous. Il étoit tout rempli de monde & de canon, & nous crûmes bien que s'il venoit nous viſiter, il nous feroit beaucoup de peine.

Notre galiote qui s'en aprocha pour le mieux reconnoître, fut tellement ſaluée de ſon canon, qu'elle revira vîte ſur nous. Cependant dès-que nous fûmes parez, nous rehiſſâmes promtement nos voiles, & portâmes droit ſur le Câpre, qui voiant notre manœuvre, fit auſſi ſervir toutes ſes voiles, mais ce fut pour prendre chaſſe. Nous lui envoiâmes un boulet de vingt-quatre livres, pour l'inviter à nous atendre. Il n'en voulut pourtant rien faire, & nous le laiſſâmes aller, revirant & continuant notre route vers le Jutlandt. Le lendemain nous nous trouvâmes le long des côtes.

Le Câpre aiant vu que nous avions ceſſé de chaſſer ſur lui, revira encore ſur nous, & nous ſuivit dans nos eaux, tâchant de ſe mettre entre les terres & nous, aparemment pour être avant nous au bout du Jutlandt, & tâcher de ſe joindre à d'autres câpres, afin de nous ataquer conjointement. Comme nous nous doutâmes de ſon deſſein, nous courûmes auſſi ſur la côte, & le coupâmes, enſorte qu'il ne pouvoit paſſer par notre travers, ſans être expoſé à tout notre feu.

Ainſi il fut contraint de nous demeurer encore de l'arriére.

Sur le ſoir, le vent aiant repaſſé au Sud, & nous prenant en poupe, nous fîmes vent largue au Nord-eſt, pour doubler la pointe de Schagen. Le Câpre continua de ſiller dans nos eaux, pour tâcher ſans doute de découvrir ceux qui étoient encore dans ce parage, & de les attirer vers lui. Cette perſuaſion que nous avions, nous obligea de faire haler deux piéces de gros canon dans la ſainte-barbe, pour tirer droit de l'arriére, afin que ſi, pendant la nuit, il venoit pluſieurs armateurs nous ataquer par-là, nous fuſſions parez pour nous défendre. Avec cette précaution, & en faiſant bon quart, nous côtoïâmes toujours le Jutlandt.

Le lendemain au matin nous eûmes un beau tems. Il n'y avoit guéres qu'il étoit jour, lors-que nous vîmes par poupe cinq grands vaiſſeaux, qui portant ſur nous à pleines voiles, nous hauſſoient fort vîte. On prit la réſolution de les atendre, puis-que nous n'étions pas en état de les éviter à force de voiles. Nous crûmes que c'étoit cinq Anglois, que le Câpre que nous avions vu le ſoir précédent, étoit allé chercher.

Ainſi de-peur de leur relever encore le courage, en prenant chaſſe devant eux, nous continuâmes de courir à petites voiles vers la pointe du Jutlandt, raſant la côte de ſi-près; qu'un coup de mouſquet y auroit pu porter. Nous fîmes cette manœuvre, afin de ne prêter qu'un côté aux ennemis, & que

l'autre

l'autre côté fût vers le rivage. Dès-que nous fûmes parez, nous arborâmes l'enſeigne de poupe & la flame au grand mât, ainſi-que nous avions déja fait, afin de faire toujours figure d'un gros navire de guerre.

Nous avions paſſé nos vingt-quatre plus groſſes piéces de canon à babord, qui étoit le côté qui préſentoit à la mer; ce qui pouvoit auſſi contribuer à faire croire que de l'autre côté nous avions encore vingt-quatre pareils canons. Enfin nous réſolûmes de faire ſauter notre vaiſſeau, plutôt que de nous rendre, dans l'eſpérance que nous avions de nous ſauver à terre avec la chaloupe & le canot.

Cependant quelques pêcheurs étant venus à notre bord, avec un reſte du merlan qu'ils avoient déja vendu aux cinq vaiſſeaux que nous voïions, nous fûmes perſuadez qu'ils étoient envoiez pour nous reconnoître; ce qui fit que nous avions preſque envie de les rebuter, quelque beſoin que nous euſſions de vivres. Ils nous aſſurérent que c'étoit deux navires de guerre, & trois qui paroiſſoient équipez en marchandiſe, tous Anglois. Le vaiſſeau pavillon étoit de l'avant. il portoit cinquante canons, auſſi-bien que ſon ſecond, & des gens à proportion.

Les pêcheurs à leur tour nous demandérent où nous allions, & d'où nous venions? On leur répondit que nous montions un navire de guerre Hollandois; que nous venions du Texel; que nous allions dans le Sondt, pour ſervir d'eſcorte à des vaiſſeaux mar-

chands qui devoient retourner en Hollande. Ils doutérent de ce que nous disions, & nous demandérent d'où venoit que notre vaisseau sentoit si-fort le poivre? Nous leur répondîmes que nous avions été du convoi qui avoit conduit les vaisseaux des Indes; que nous avions mis plusieurs épiceries dans notre navire, afin-que ces vaisseaux sillassent mieux, quand ils seroient un peu déchargez, & que l'odeur de ces épiceries étoit encore demeurée dans le nôtre. Cette réponse les aiant satisfaits, ils allérent faire un tour à terre, puis ils retournérent aux Anglois, à qui ils firent un raport conforme à leur persuasion.

Le tems étoit beau, la mer unie, & l'on avoit une agréable fraîcheur de l'Oüest, à la faveur de laquelle aiant vu les Anglois s'aprocher, nous fîmes une ardente priére à Dieu. Le pavillon, qui portoit sur nous, vent arriére, à toutes voiles, s'étant mis de l'avant, les autres le suivirent en queuë. Les deux premiers avoient leurs canons aux sabords des deux côtés, & ils étoient si-bien armez que la plupart de nos gens jugérent qu'il seroit inutile de tenir contre eux. Ils s'éfraïérent même jusqu'au point de vouloir démarrer la chaloupe, & la mettre à la mer, pour gagner la côte, pendant-qu'on le pouvoit encore faire, afin d'éviter les insuportables fers des Anglois; & selon qu'il avoit été résolu pour l'extrémité, ils prétendoient, en s'embarquant dans la chaloupe, mettre le feu aux poudres.

Des

Des menaces ils commencérent à paſſer aux éfets, ſi-bien que les Oficiers ne ſavoient plus quel reméde ils pourroient aporter à ce mal. Perſonne ne reſpectoit leurs ordres, ni n'écoutoit leur voix. Au-contraire on travailloit à la manœuvre des palans, pour tenir la chaloupe parée, & la deſcendre dès-qu'on verroit commencer l'ataque. Chacun avoit pris ce qu'il avoit d'argent, & ce qu'il croioit pouvoir emporter, pour lui ſervir à traverſer le Jutlandt, le païs d'Holſtein & les autres, juſqu'aux Provinces Unies; ſans faire réflexion aux dangers où ils alloient s'expoſer parmi les gens du Jutlandt; & que plus ils auroient là de bien avec eux, plus leur vie y ſeroit en péril.

Ceux qui refuſoient de ſe défendre aiant fait perdre courage aux autres, chacun demeuroit preſque immobile, en attendant les bordées que les ennemis étoient prêts à nous envoier; car il n'y avoit pas moien d'agir, & cependant on périſſoit en demeurant ainſi dans l'inaction. Au-milieu de ce danger des horreurs de la mort, ou d'un barbare eſclavage, qui nous environnoit de tous côtés, Dieu qui eſt riche en miſéricordes & puiſſant en moiens, nous envoia une délivrance auſſi miraculeuſe qu'ineſperée, dont nous devons lui rendre graces à jamais.

Les ennemis étant ſi-près de nous qu'il n'y avoit plus qu'à nous aborder, & à jetter les grapins, nous conſidérérent fort attentivement avant-que d'entrer en action; & ils jugérent enfin que notre vaiſſeau étoit un

navire de guerre, où il n'y avoit rien à piller, & où il n'y avoit à gagner que de la poudre & du plomb. Ils conclurent donc qu'après que nous leur aurions tué autant de gens qu'il nous ſeroit poſſible, nous ferions échoüer ou enfoncer le navire, & que nous nous ſauverions à terre; que par-conſéquent il n'y avoit rien à eſpérer pour eux en particulier, & qu'il n'y avoit auſſi rien à eſpérer pour leur Roi, puis-qu'ils n'emmeneroient pas le navire, & que chacun riſqueroit ſa vie à crédit.

Ils réſolurent donc de nous laiſſer paſſer & continuer notre route vers la pointe de Schagen, & vers la mer Baltique. Un Seigneur Anglois qui montoit un de ces vaiſſeaux, aiant aprouvé cette réſolution, le peu d'envie que ſes gens eurent de s'expoſer ſans aparence d'aucun profit, nous ſauva. Ils continuérent à courir à l'Eſt, ſans nous envoier une ſeule volée de canon.

Ce Seigneur Anglois qui montoit le vaiſſeau pavillon, s'étoit trouvé au combat de Berg; & il alloit alors à la Cour de Danemarc, pour porter des plaintes au Roi, de la part du Roi d'Angleterre, au ſujet de la conduite des Oficiers Danois qui étoient à Berg, dans le tems du combat. Il aprit bientôt après que c'étoit un vaiſſeau des Indes richement chargé, qu'il avoit rencontré ſans l'ataquer, & tout ſon équipage en fut outré de déplaiſir. Il eſt certain que jamais ils n'auroient pu trouver une plus favorable ocaſion, tant par raport à l'état du navire même,

même, qu'à celui des gens qui le montoient. L'épouvante étoit si grande parmi eux, que la plupart crioient „ Il vaut mieux se sauver „ à terre, que de se livrer à une mort certai- „ ne, ou à une dure captivité.

C'est ici encore une des grandes merveilles de Dieu en notre faveur. Les yeux de nos ennemis furent ébloüis, pour ne point voir ce qui se présentoit devant eux, & les plus timides de nos gens furent arrêtez par un bras puissant, qui les empêcha de précipiter la fuite qu'ils avoient méditée.

Sur le soir nous nous trouvâmes au bout du Jutland, par le travers du bourg de Schagen, qui est habité par des pêcheurs, & nous y achetâmes quantité de merlan. Les habitans nous aprirent qu'il y avoit passé six navires de guerre Hollandois, qui faisoient route vers le Sondt, & que cette nouvelle, qu'ils avoient aussi dite aux cinq navires Anglois que nous avions vus, les avoit obligez à changer de route, & qu'au-lieu d'aller à Coppenhague, ils avoient pris leur cours vers Gottenbourg.

Sur cette assurance, nous continuâmes de courir vers l'Oresont, & le dix-huitiême de Septembre, nous eûmes un beau tems & un vent à perroquet, à la faveur duquel nous dépassâmes les isles de Lesou & d'Anholt. Au soir nous moüillâmes l'ancre à trois lieuës de l'Oresont.

Le lendemain nous fûmes à la vuë du château de Cronenbourg, & en même tems nous découvrîmes cinq gros navires de guer-

re, qui arivoient ſur nous à pleines voiles Nous ne voïions que leur avant, & ſans pouvoir aſſez les reconnoître, nous les prîmes pourtant pour des vaiſſeaux Anglois.

Nous avions fait mettre une galiote de l'avant, & comme elle ne revenoit point, notre fraieur redoubloit encore. D'ailleurs nous ne voïions point de pavillon à ces cinq navires, ce qui augmentoit notre trouble. Il ceſſa pourtant bien vîte, & nous trouvâmes que c'étoit des vaiſſeaux Hollandois, commandez par le Contre-amiral Stachouwer, que le Lieutenant Amiral avoit détaché pour aller vers l'Oreſont, & en ramener les vaiſſeaux marchands qui s'y trouveroient.

Notre joie ne fut pas médiocre. Nous avançâmes tous enſemble dans l'Oreſont juſqu'à Cronenbourg, & à la petite ville d'Elſengneur, où nous jettâmes l'ancre. Le Sieur d'Amerong, Ambaſſadeur des Etats Généraux en Danemarc, étant venu nous viſiter, nous conſeilla d'attendre des lettres de Hollande en réponce à celles qu'on y écrivit alors.

Le treiziême de Septembre, nous allâmes à terre pour viſiter la côte de Schonen, & la petite ville d'Elſenbourg. Le Gouverneur en aiant été averti, nous envoia prier d'aller le voir, pour lui faire le récit de ce qui nous étoit arrivé pendant notre voiage. Ceux en la compagnie de qui j'étois, s'en excuſérent; mais pour moi j'y conſentis, & je m'en allai au château d'Elſenbourg, où

je

je trouvai le Gouverneur à table avec cinq ou ſix Gentilshommes.

Toute la compagnie me reçut avec beaucoup de civilité, & le Gouverneur m'aiant preſſé de me mettre à table avec eux, j'y paſſai toute l'après-dinée, & y fis grand' chére. Comme je remarquai que ces Meſſieurs me ſollicitoient fort à boire, & qu'ils vouloient me mettre en état de cauſer plus qu'à l'ordinaire, & plus indiſcrétement, je me tîns ſur mes gardes, & je priai le Gouverneur, qu'on traitoit d'Excellence, de m'excuſer de ce que je ne pouvois répondre à tant d'honnêtetés, parce-qu'en tout tems je me trouvois incommodé de boire ainſi, mais qu'en l'état où j'étois, & y aiant très-longtems que je ne m'étois trouvé à une pareille fête, je ne manquerois pas d'en être malade.

Après cette excuſe qui fut bien reçuë, chacun commença de m'interroger, & de me faire des queſtions, dont il y en avoit de fort plaiſantes. Je tâchai d'y ſatisfaire, & ils m'écoutérent avec beaucoup d'atention. A la fin le Gouverneur me dît „ qu'il „ voudroit de tout ſon cœur avoir fait un „ pareil voiage, & vu tout ce que j'avois „ eu le plaiſir de voir; mais que pourtant „ il ne s'expoſeroit pas volontiers à paſſer „ ainſi les mers, & à s'embarquer ſur un „ vaiſſeau fragile, pour aller juſqu'aux Antipodes, & viſiter leurs païs, quelques „ curioſités qu'il eſpérât y trouver; à quoi toute la compagnie aiant aplaudi, il fut

conclu qu'on étoit plus à ſon aiſe quand on avoit les piés ſous une table auſſi-bien ſervie que celle qu'on voioit, que dans un navire; & que le plaiſir de voir des raretés coûtoit trop cher à ceux qui étoient d'humeur à le prendre.

Le Gouverneur & toute ſa compagnie étoient des gens de groſſe corpulence, pleins de ſanté, & qui ſavoient fort-bien vuider les verres. Ce Seigneur me voiant aſſez maigre, me demanda ſi tous nos gens revenoient des Indes en même état que moi, & ſi c'étoit la mauvaiſe chére qu'on y faiſoit qui nous avoit mis en cet état. Je lui répondis en ſouriant, & lui dîs que non & qu'il y avoit parmi nous des gens qui n'étoient pas de moindre corpulence que ceux que je voiois, mais que pour moi, je n'avois jamais eu plus d'embonpoint, ni dans ma Patrie, ni aux Indes, au-milieu de l'abondance de quantité d'excellentes choſes: que néanmoins dans toutes les fatigues de mes voiages, je n'avois jamais été ataqué, graces à Dieu, d'aucune maladie conſidérable, pendant que beaucoup de nos gens plus gras que moi, en avoient été extrémement maltraitez: que je n'étois pas non-plus atténué faute de nourriture, que j'avois toujours mangé à la table du Capitaine, où il avoit été ſervi du vin à dîner & à ſouper.

Je demeurai là juſqu'après minuit, & alors aiant obtenu congé de me retirer, je fus conduit dans la ville, où je fus logé fort commodément. A midi on me vint

encore

encore inviter à dîner au château. Enſuite je m'en retournai fort ſatisfait du bon accueil que j'avois reçu. Le Gouverneur, ainſi que je l'apris, étoit non-ſeulement Gouverneur de la ville d'Elſenbourg, mais de toute la province de Schonen. Cependant ce château, où il faiſoit ſouvent ſon ſéjour, n'étoit ni beau, ni agréable. Les apartemens en étoient vieux, mal-propres, mal-meublez. Auſſi n'étoient ils entretenus que par des ſoldats, des laquais, des valets: il n'y avoit preſque point de femmes pour en prendre ſoin.

Il y a une haute tour de pierre, vieille & de laide conſtruction, mais épaiſſe & forte: elle eſt munie de quelques piéces de canon, dont on pouvoit canonner les vaiſſeaux qui étoient à la rade. Les ruës de la ville ne ſont ni plus propres, ni d'une plus grande ſymmétrie que le château. Les maiſons ſont vilaines, & les habitans n'ont rien qui ſente la propreté. Les Bourgeois donnent le logement aux ſoldats, & ceux-ci ont tout à fait l'air & les maniéres de gueux & de larrons.

Les jours ſuivans, nous allâmes auſſi viſiter la Zélande Danoiſe, où eſt le château de Cronenbourg & la petite ville d'Elſingneur, dont les ruës ſont aſſez belles, les bâtimens raiſonables, & les habitans fort traitables.

Nous y aprîmes que la peſte regnoit en Angleterre: que les Anglois avoient pris deux de nos vaiſſeaux des Indes, quelques

navires de guerre, & plusieurs vaisseaux marchands: qu'un autre vaisseau des Indes poursuivi par les Anglois, s'étoit sauvé à Soenwater, & un autre à Fleckeren: que le *Walcheren*, *la Cigogne*, & le *Bréderode*, étoient heureusement entrez dans les ports de Hollande: que nos Amiraux Ruiter & Tromp, aiant rassemblé leur armée, s'étoient remis en mer avec soixante & dix navires de guerre.

Cette derniére nouvelle nous aiant fait reprendre courage, nous travaillâmes à nous remettre aussi en état de partir, pour retourner en Hollande. Cependant l'Envoié d'Angleterre, dont il a été parlé ci-dessus, & qui avoit passé sans nous ataquer, avoit laissé ses vaisseaux à Gottenbourg, & s'étoit rendu à la Cour de Danemarc, pour porter ses plaintes contre les Oficiers de Berg, qui avoient éxercé de prétenduës hostilités contre les navires du Roi son Maître, de quoi il demandoit satisfaction. Mais au contraire, on lui fit si-bien connoître que l'action des Anglois étoit un attentat dont le Roi de Danemarc avoit lui-même un grand sujet de demander réparation, qu'il s'en retourna fort-mécontent à Gottenbourg.

Le deuxiême d'Octobre 1665. nous partîmes de l'Oresont, étant au nombre de trente vaisseaux de flote, savoir six navires de guerre, vingt-trois vaisseaux marchands & le nôtre. Le lendemain troisiême, nous relâchâmes au bourg de Schagen, & nous y achetâmes du poisson.

Le

Le ſeptiême, nous fûmes à la vuë des côtes de Hollande, c'eſt-à-dire de l'iſle de Schelling, d'où nous vîmes venir à nous des Lamaneurs, qui nous confirmérent que les trois vaiſſeaux des Indes cy-deſſus nommez, étoient enfin entrez dans le port. Ils nous dirent auſſi que *les Armes de Hoorn* s'étoit retiré ſous Glukſtadt, où on l'avoit déchargé, pour emmener en Hollande la cargaiſon & l'équipage: que les cinq autres avoient relâché dans divers ports du Nord, d'où enfin la plupart s'étoient remis en route, & avoient auſſi pris terre dans les Provinces Unies, hormis l'*Amſtellandt*, qui aiant échoüé ſur la côte du Vlielandt, y avoit fait naufrage: que les Oficiers & les gens des équipages des deux vaiſſeaux des Indes pris par les Anglois, étoient preſque tous morts de miſére.

Ainſi la navigation de cette année 1665. fut fatale à la Compagnie, & à une infinité de particuliers. Les tempêtes & les naufrages furent fréquens, & la guerre ne cauſa pas de moindres deſordres. Nous en avions aſſez vu parmi les Maures & les Idolâtres des Indes; mais rien n'aprochoit encore de ce que nous vîmes à notre retour, parmi les Chrétiens.

Notre armée étoit au-delà de la paſſe de Goerée, pour obſerver celle des Anglois. Mais celle-ci ne paroiſſoit plus, & l'on ne ſavoit quelle route elle avoit priſe; ſi bien que nous nous croïions aſſez en ſeûreté.

Néan-

Néanmoins n'aiant pu entrer ce soir-là dans la passe, nous fîmes des bordées durant la nuit, par un vent de Nord-est, & par un tems fort obscur.

Pendant la plus grande brune, une galiote Hollandoise étant venuë à notre côté, nous entendîmes de grands cris qu'on jettoit vers nous, pour nous donner l'avis que voici. Amis prenez garde à vous; faites bon quart; il y a des vaisseaux ennemis au-travers des nôtres; ils ont abordé un de nos vaisseaux marchands, & l'ont pris. Il n'en fallut pas davantage pour nous faire courir aux armes: nous nous tînmes parez, & ne nous laissâmes aprocher par aucun bâtiment jusques-à-ce que le jour fût venu.

Le lendemain nous aprîmes qu'un Câpre Anglois nous aiant suivis depuis le Jutlandt, avoit fait son coup pendant la brune, & avoit enlevé un petit bâtiment, où il y avoit peu de gens. Depuis ce tems-là j'ai apris que trois des prisonniers aiant trouvé l'ocasion favorable, avoient tué les Anglois qu'on avoit mis sur leur bâtiment, & l'avoient remené à Amsterdam.

Le huitiême d'Octobre 1665. nous nous trouvâmes par le travers du Vlie, où les Lamaneurs ne jugérent pas à propos de nous conduire, parce-qu'il auroit fallu y aller en louvoiant, & c'eût été trop exposer un vaisseaux des Indes si richement chargé. Le vent venoit alors du Nord-est, & comme il étoit plus favorable pour la route du Texel, nous

pri-

prîmes la réſolution de nous y rendre.

Sur le midi, nous fûmes par le travers du Helder, où, à la faveur du flot, nous louvoiâmes le long de la côte, dont les dunes étoient preſque bordées de gens qui nous regardoient avec plaiſir. Dès-que nous fûmes entrez dans la paſſe, la brume vint, qui nous obligea d'y moüiller l'ancre.

Le lendemain nous allâmes ancrer devant le Schildt, & le Dimanche onziême, nous vîmes venir un yacht d'Amſterdam, avec un de Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie, qui nous donna permiſſion de nous retirer. Ainſi nous nous embarquâmes dans une cague, & chacun ſe rendit en ſa maiſon, après de longues traverſes, & beaucoup de périls à quoi nous avions été expoſez, & dont il avoit plu à Dieu de nous garantir.

FIN.

PUis qu'il eſt permis aux Voiageurs de parler de ce qu'ils ont apris, auſſi-bien que de ce qu'ils ont vu, je croi devoir faire part au Public de ce que j'ai ſeu par cette voie, en converſant avec d'autres gens qui avoient viſité des païs où je ne ſuis point allé. J'ai même tiré de leurs mains pluſieurs figures qui pourront ſatisfaire les Curieux.

FIGURE I.

Walruſſe ou Vache Marine.

ON a vu depuis quelque tems pluſieurs Traductions de Flamand en François, où quelques-uns ont rendu le terme de *Walruſſe* par celui de Vache marine, & d'autres l'ont traduit par celui de Cheval marin. Il faut que les uns ou les autres ſe ſoient trompez, parce-que les deſcriptions que j'ai vuës du Cheval marin, ne s'accordent pas avec celles de la Vache marine. Cependant voi-

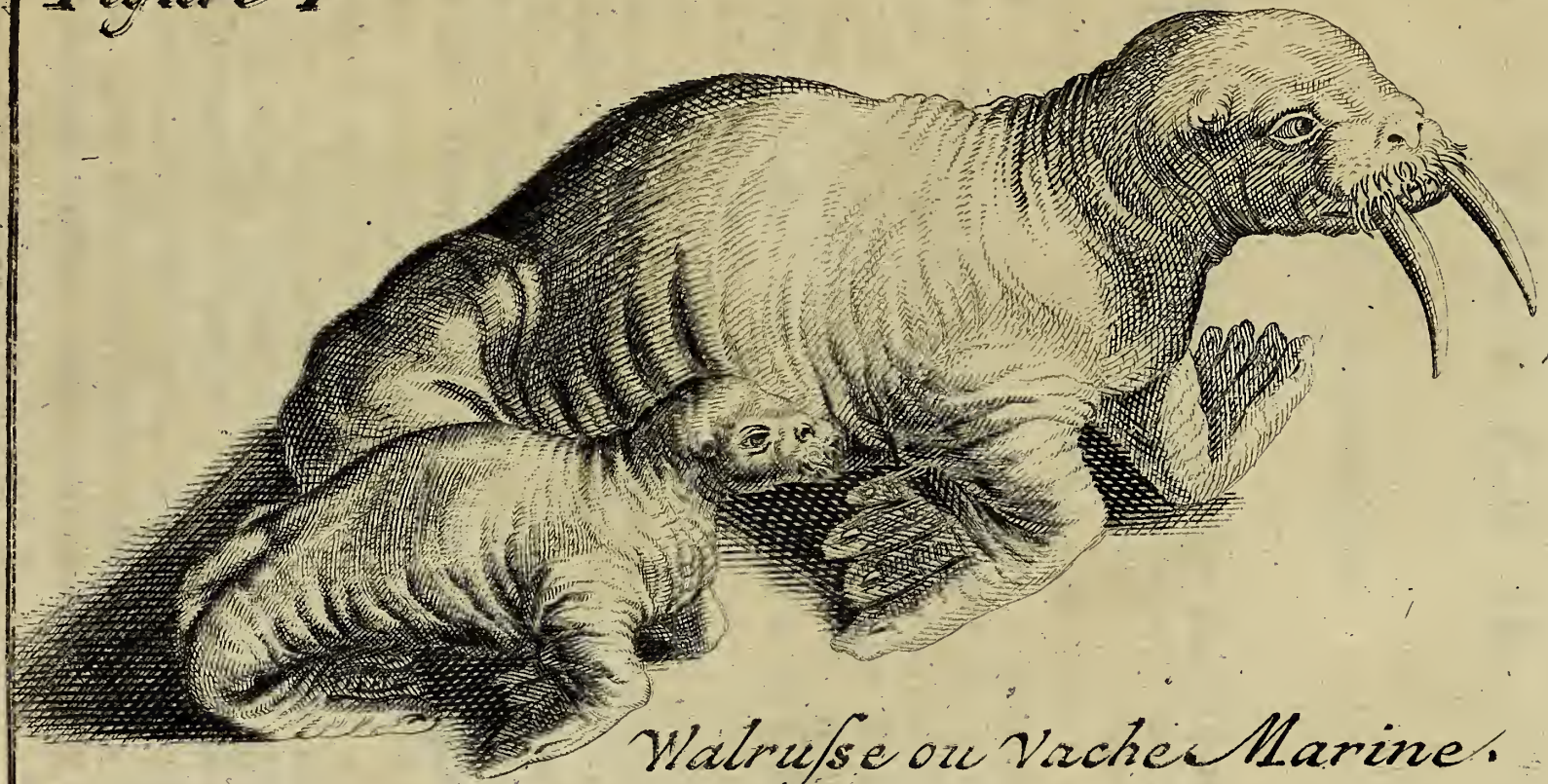
ci

ci la deſcription du *Walruſſe*, qui ne me paroît nullement convenir au Cheval marin.

Le Walruſſe pris pour la Vache marine eſt plus grand qu'un bœuf. Son cuir eſt plus rude que celui des chiens marins. Le poil en eſt fort court. Son muffle reſſemble à celui d'un lion. A chaque côté du muffle il a deux dents, à-peu-près de la longueur d'un pié & deux pouces, qui ſont auſſi eſtimées que les dents d'éléfant, ſur-tout chez les Moſcovites, chez les Tartares, & chez d'autres peuples qui en font uſage, parce-qu'elles ſont blanches, dures & unies, autant que l'ivoire. Ils n'ont point d'oreilles, & ils ont quatre piés. Le poil de leur barbe eſt comme de petites cornes preſque ſemblables à celles du porc-épic. Les Vaches marines ſe trouvent particuliérement dans les païs froids, & ſe tiennent preſque toujours ſur les glaces. On a de la peine à les tuer à moins que le coup ne donne juſtement dans le côté de la tête. Elles ne font qu'un ou deux veaux, & lors-qu'elles voient des pêcheurs aprocher des glaçons où elles ſe trouvent, elles jettent leurs veaux devant elles dans l'eau, & les prennent entre leurs jambes de devant, comme entre des bras; elles plongent avec eux, & reparoiſſent pluſieurs fois. Tout de même, quand elles veulent ſe vanger, & ataquer les barques, ou ſe défendre, elles jettent encore leurs veaux, & vont à la barque avec une extrême fureur. On en a vu autrefois à Amſterdam de mortes & de vivantes.

FIGU-

Figure 1



Walruſse ou Vache Marine.

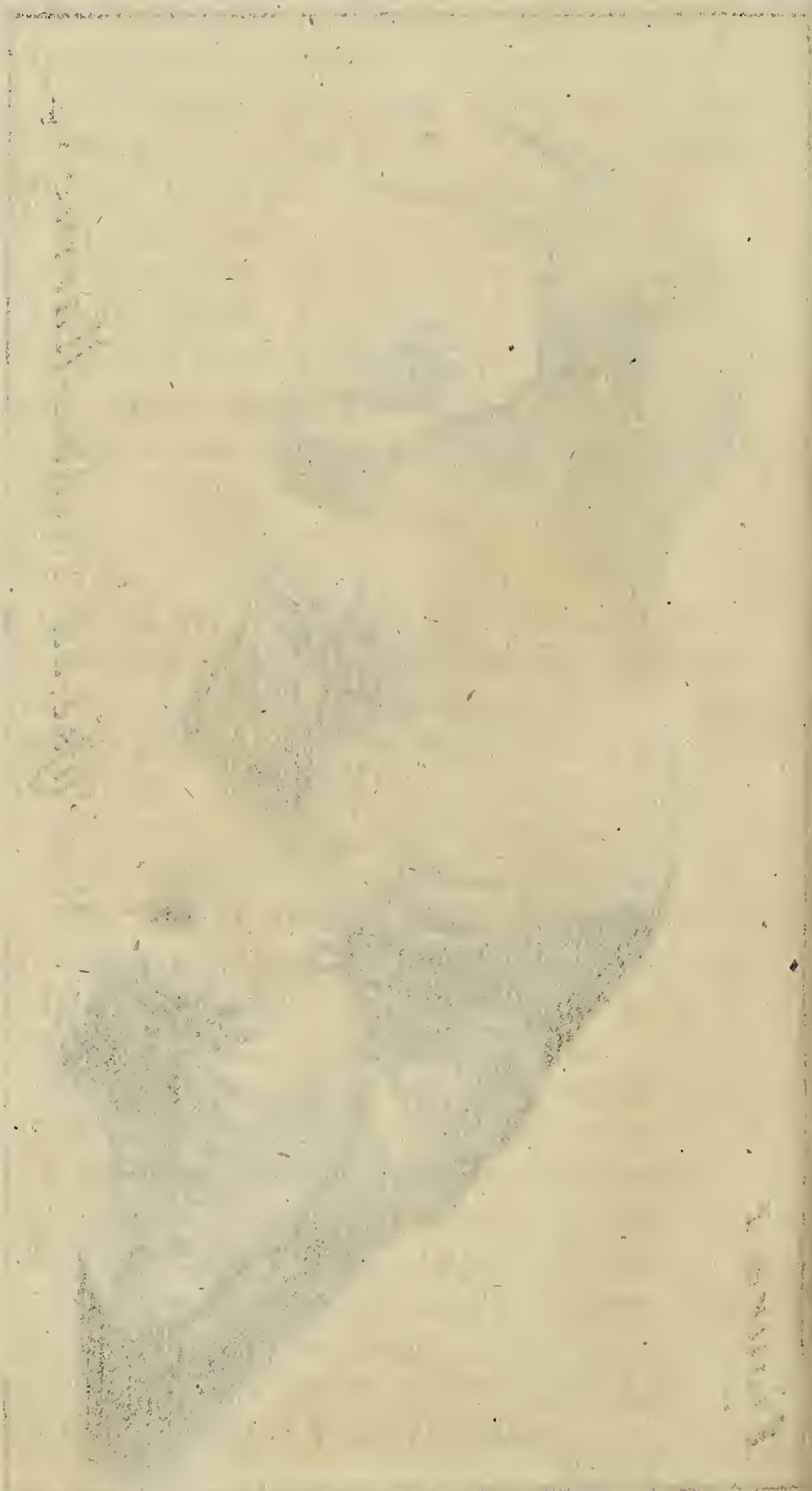


FIGURE II.

Le Cheval marin.

LE Cheval marin ſe nomme auſſi Hippopotame, & Cheval de riviére. Il reſſemble autant & plus à un ours qu'à un cheval, mais il hannit, & c'eſt peut-être ce qui lui a fait donner le nom de Cheval. Quelques-uns diſent qu'il n'a du cheval que les oreilles, & qu'en tout le reſte il aproche du veau, mais ſans cornes. Il a ſix dents qui lui ſervent de défenſes, & auxquelles on atribuë beaucoup de vertu, comme celle de guérir les hémorroïdes, ce qui pourtant n'eſt pas fort certain. On en a vu qui avoient ſeize pouces de long ou même d'avantage, qui peſoient juſqu'à treize livres, & qui étoient ſi dures qu'en les frottant contre de l'acier elles faiſoient du feu comme les pierres à fuſil. Dans l'hopital de Goa l'on en garde une dont on publie des merveilles. On dit que quand on ſaigne un homme, ſi l'on vient à faire toucher cette dent à l'ouverture de la veine, le ſang s'arrête tout d'un coup. Cependant en Europe, où l'on prétend en avoir fait l'expérience, la plupart des gens ne ſont point perſuadez que les dents des Chevaux marins aient cette vertu. On les voit

voit particulierément à l'embouchure des riviéres où ils nagent: mais ils vont ſouvent à terre pour brouter. On peut conférer cette deſcription avec celle du *Walruſſe* ci-deſſus, & voir ſi elle lui convient, & s'il faut ceſſer de traduire ce mot par celui de *Vache marine.*

Figure 11

Cheval Marin.

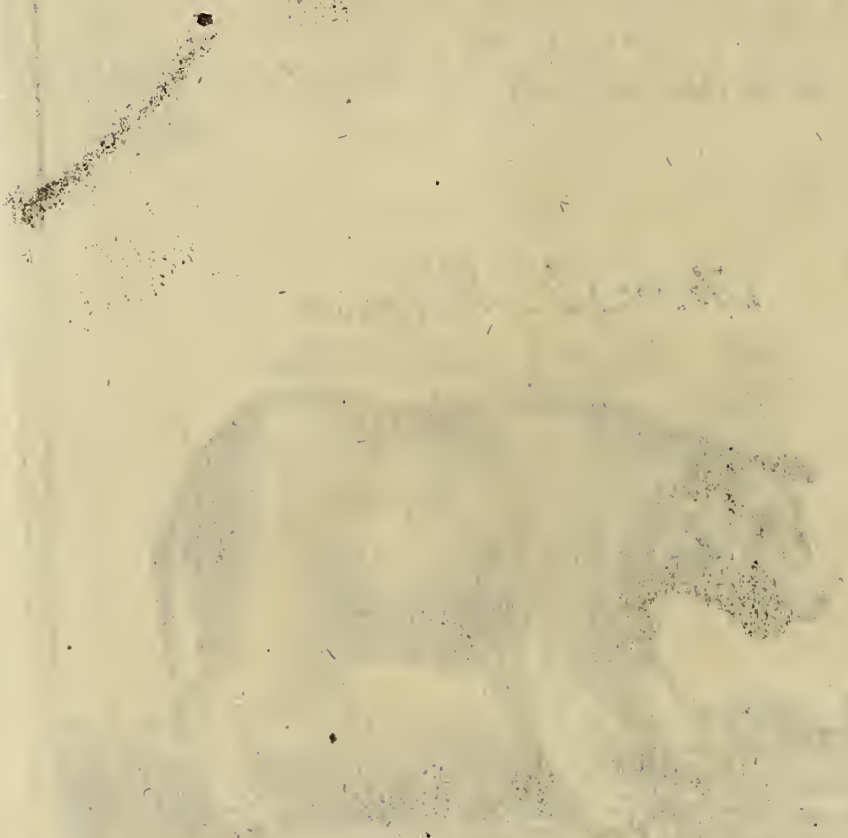


FIGURE III.

Le Rhinoceros.

LE Rhinoceros, eſt quelquefois nommé le Bœuf d'Egipte, ou le Taureau d'Etiopie. Il eſt à-peu près de la grandeur d'un éléfant, mais il a les jambes plus courtes, & les ongles des piés fendus. Il reſſemble plus à un ſanglier qu'à aucun autre animal; aiant un groüin aſſez pointu. Il a ſur le bout du nez une corne fort épaiſſe par le bas, & aiguë vers le bout, longue comme la main. On tient qu'il va l'aiguiſer contre les rochers, quand il veut ataquer quelque éléfant. Sa peau eſt épaiſſe de quatre doigts, dure & inégale, & couverte d'une eſpéce d'écaille qui la rend impénétrable même aux ſabres du Japon. On en fait des cottes d'armes, des boucliers, & des ſocs de charruë. Dans la Médecine on ſe ſert du ſang des Rhinoceros pour fortifier le cœur, & parmi les Indiens il paſſe pour un antidote contre les maladies contagieuſes, d'autant-plus qu'il excite fortement la ſueur. Il fait ceſſer le cours de ventre, il purifie le ſang, dont il arrête auſſi les pertes. On fait de leur corne des gobelets pour boire, afin de ſe préſerver du mauvais air pendant la contagion. On tient que dans les plus fortes douleurs de dents, ſi l'on vient à appliquer une de leurs dents ſur celle qui eſt affectée, le

mal ceſſe auſſi-tôt. Parmi les préſens que le Roi de Siam envoia en France l'an 1686. il y eut ſix cornes de Rhinoceros. Elles ſont extrémement eſtimées dans tout l'Orient. Le Chevalier Vernati a écrit de Batavia en Angleterre que les cornes, les dents, les ongles, & le ſang des Rhinoceros, ſont des antidotes, & qu'ils ont le même uſage dans la Pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe. Leur chair eſt fort douce & fort courte. On en a vu un jeune, qui n'étoit pas plus grand qu'un chien: il ſuivoit alors ſon maître par-tout, & il ne beuvoit que du lait de buffle: mais il ne vêcut pas plus de trois ſemaines. Les dents commençoient à lui ſortir. Il lui prit un flux de ventre dont il mourut. Il y a de l'aparence que les Rhinoceros mangent de tout, puis qu'on ne les void guéres que parmi des branches ſèches, des chardons, des épines; de-ſorte que vraiſemblablement leur corne tire particuliérement ſa vertu des choſes bonnes ou mauvaiſes dont ils ſe nourriſſent. On peut voir encore la deſcription qui en eſt faite en ce préſent Voiage, dans les pages 277. & 278.

FIGU-

Figure III

Rhinoceros.

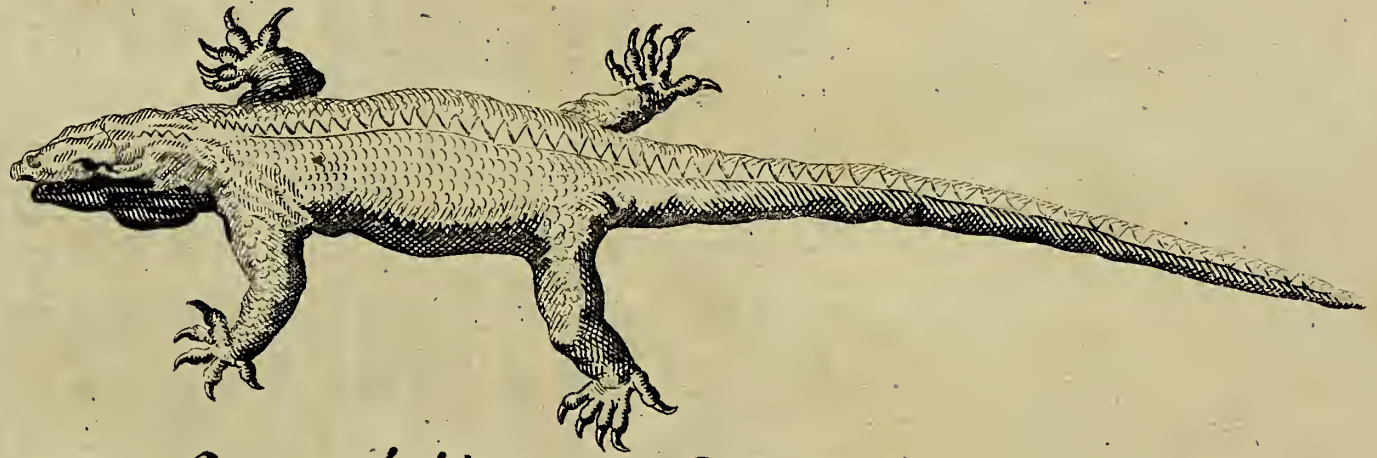
FIGURE IV.

Le Crocodile, ou Caiman.

LE même amphibie qui ſe nomme ordinairement Crocodile, ſur-tout en Egipte, où il y en a beaucoup dans le Nil, ſe nomme Caiman dans les Indes Orientales, où ils ſont auſſi fort communs. On ne les tient pas pour être fort legers, & même quelques-uns aſſurent qu'ils ſont lourds & pareſſeux : mais on ſe trompe aſſurément quand on dit cela ſans diſtinction; car en courant devant eux, & comme en droite ligne, ils vont fort vîte, & les hommes ne peuvent les éviter que fort difficilement. Il n'en eſt pas de même quand il faut qu'ils ſe meuvent de côté, & qu'ils ſe tournent. Leurs vertébres, qui ne ſont pas diſpoſées pour cette ſorte de mouvement, ont de la peine à le faire, & le retardent. Leur figure eſt ſemblable à celle des lezards. Ce qu'il y a de ſurprenant eſt qu'ils exhalent une odeur aſſez agréable. Ils ont une force extrême: ils entraînent les hommes & les animaux, & avec leurs dents ils leur briſent les os juſqu'à les reduire en poudre: ils les déchirent en piéces avec leurs eſpéces de griffes, d'une maniére qu'il ſemble qu'ils n'y emploient aucune force, & qu'ils ne faſſent que s'en joüer. Dans les mois de l'année où il fait le plus de froid, ils demeurent cachez en des trous,

ſans manger. Il y en a de ſi grands qu'ils ont juſqu'à vingt ou vingt-cinq piés de longueur. Quand ils ne paſſent pas trois ou quatre piés, leur queuë eſt à-peu-près auſſi groſſe que tout le reſte de leur corps. On en a éxaminé pluſieurs qui avoient trente-huit dents à la mâchoire ſupérieure, & trente à la mâchoire inférieure : elles étoient d'une grande blancheur, très fortes & très aiguës. Leurs ongles étoient fort pointus, leur peau dure, couverte d'écailles, garnie de pointes aſſez piquantes, preſque noire ſur le dos, & d'un gris marbré ſous le ventre. Il y a cette différence entre les Crocodiles d'Egipte & les Caimans des Indes, que ces derniers ne ſont pas ſi méchants que les autres. On tient qu'ils vivent juſqu'à ſoixante ans: de-ſorte qu'ils ont le tems de groſſir & de devenir des monſtres. En éfet ceux qui ſont dans les foſſés qui environnent la ville de Pegu, ſont repréſentez comme tels, par leur groſſeur prodigieuſe. On les a mis dans ces foſſés afin que perſonne n'oze entreprendre de les traverſer à la nage. Ceux-ci groſſiſſent non-ſeulement par le moien que leur en donne la longueur de leur vie, mais encore par la nourriture que leur fournit la proie qu'ils raviſſent. Il eſt incroiable combien ils dévorent de gens qui vont puiſer de l'eau dans ces foſſés, & de bêtes qui y vont boire. Les Américains mangent volontiers les Crocodiles: ils en mangent même les œufs, quoiqu'ils ſoient d'aſſez mauvais goût: ils ſont gros comme des œufs d'oie. Quelques-uns tien-

Figure xv



Crocodille ou Caiman.

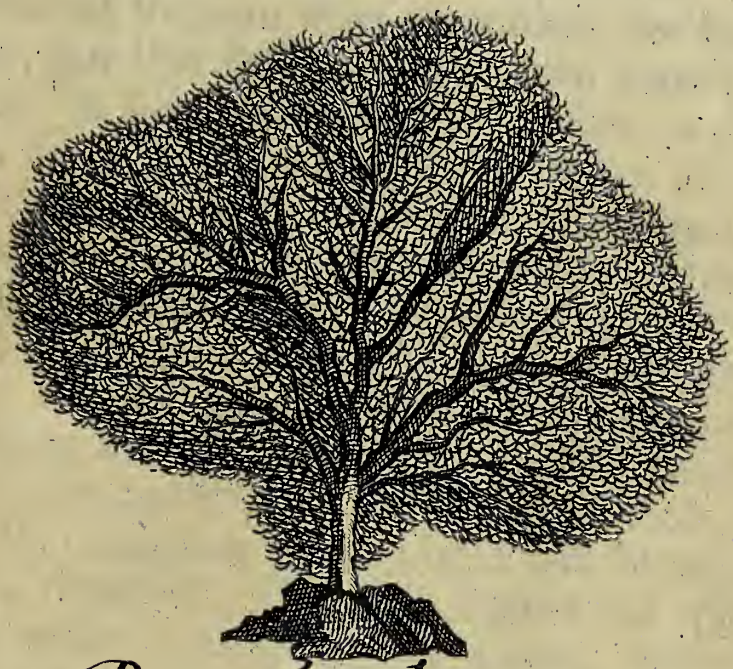
tiennent que leur chair eſt excellente pour ceux qui ont été piquez des araignées, ou des moûches guêpes. Leur graiſſe eſt admirable pour guérir les vieilles plaies, & les morſures venimeuſes. Les Egiptiens en frottent ceux qui ont la fiévre pour empêcher le friſſon. Leur peau brûlée, & apliquée ſur la chair, en ôte toute la ſenſibilité, & la rend ſi ſtupide, qu'on ne ſent point de douleur lors-qu'on la coupe par opération de chirurgie, ou qu'on la déchire par les tourmens. Pluſieurs gens tiennent que la pierre qu'on trouve dans leur eſtomac, ou dans leur tête guérit de la fiévre quarte. Pour cet éfet il en faut apliquer deux aux deux temples du malade. Un Voiageur m'a dit qu'il en avoit vu l'expérience, & que ces pierres qui furent apliquées trois ou quatre fois, avoient produit une entiére guériſon. On peut voir auſſi ce qui eſt dit des Caimans en ce préſent Voiage, dans la page 281. & dans les ſuivantes.

FIGURES V. & VI.

Le Panache de mer, & Le Litophiton.

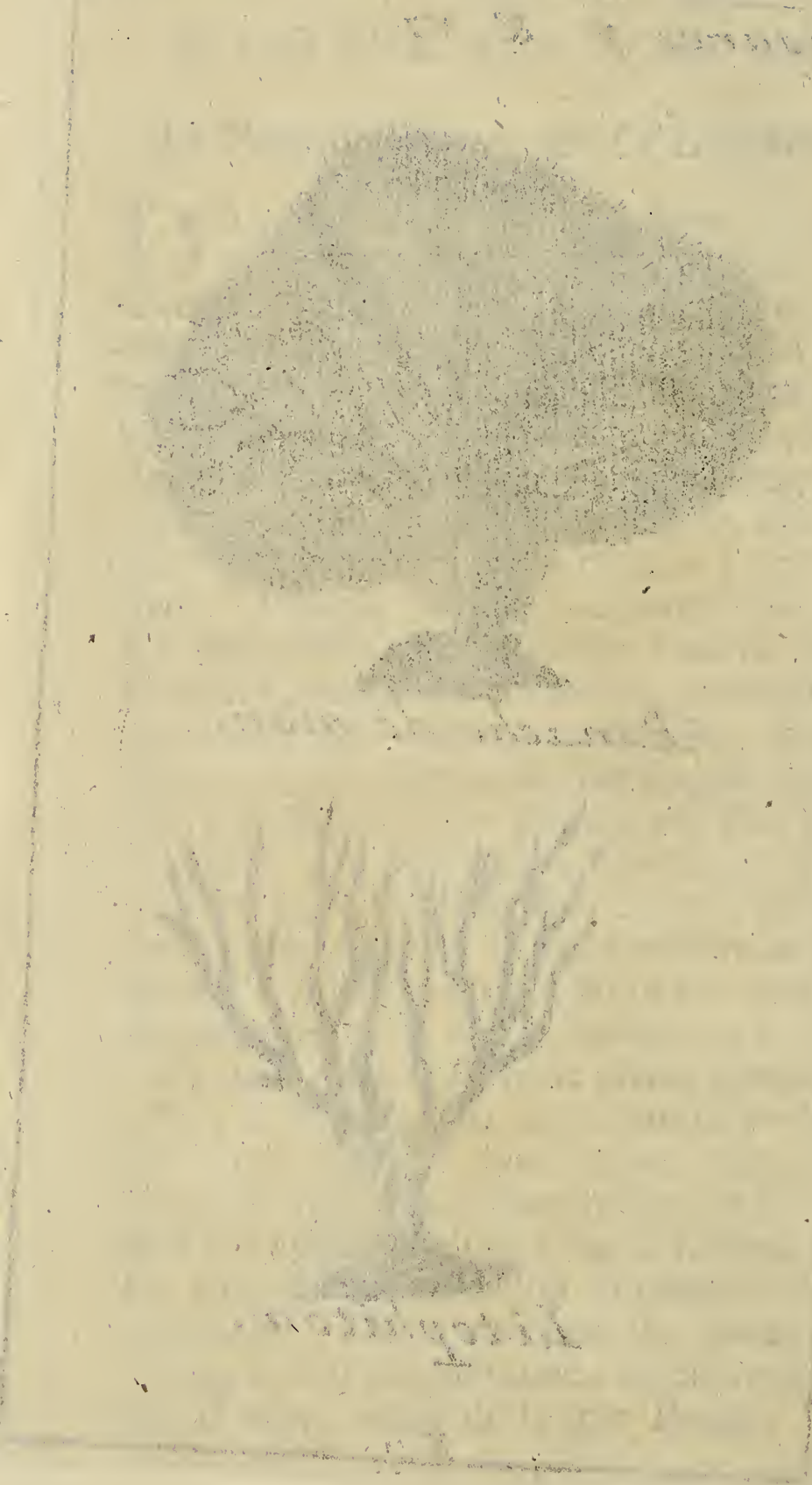
DAns le fond de certaines mers, il y a des végétaux, à-peu-près comme ſur la terre. On y trouve des arbres entiers de corail, & beaucoup d'autres choſes qui ont la même ſorte de vie & d'accroiſſement, que les plantes que nous voions tous les jours. Entre-autres, le fond de la mer Rouge en eſt tout parſemé. Mais ſur-tout on en a tiré une ſorte de Panache qui eſt tout à fait curieux. Pour la couleur, il eſt tanné clair, & il a une croûte qui reſſemble à de la chaux en pierre, ou durcie. Deſſous cette croûte on trouve des filamens entrelaſſez, & une tiſſure de corps ligneux & plians, auſſi ſouples que la baleine, & qui ne ſont pas plus aiſez à rompre. Il y en a auſſi de couleur d'olive, fort unis, d'une grande beauté, qui ſont percez d'un nombre infini de petits trous; ce qui ne ſe trouve pourtant point en ceux qui viennent des mers de l'Amérique, où il en croît auſſi. Cette ſorte de plante marine eſt plate, & s'étend à-peu-près comme un évantail. Les femmes Américaines les recherchent avec beaucoup d'empreſſement, pour en faire des évantails, dont elles ſe ſervent dans les ſaiſons de l'année où la chaleur les incommode. On a vu entre les mains d'un Voiageur un Panache tanné, de dix-huit pouces de haut, venu de la mer Rouge. Les bran-

Figures V & VI



Panache de mer.

Litophiton.



branches en étoient très délicatement tissüés, & comme decoupées, ou-bien comme un filet à pêcher, ou un retz d'oiseleur. Ce tissu étoit soutenu dans le milieu des branches, par une sorte de côte, qui venoit du tronc, & finissoit imperceptiblement vers le haut de la feüille. On l'avoit trouvé sur un rocher, où il avoit creu & végété, de-même que les autres plantes de la même nature. Quand ils ont plusieurs branches, & qu'ils sont de trois couleurs, ainsi qu'il y en a quelques-uns, on les peut encore plus proprement nommer des Panaches, parce-qu'ils ressemblent plus aux plumes ou Panaches dont on fait des ornemens pour la tête des hommes & des femmes. On en a encore vu quelques petits d'un très beau rouge; dont la croûte, qui n'étoit pas percée de petits trous, paroissoit chagrinée, ce qu'aucun Voiageur n'a remarqué dans les Panaches de l'Amérique.

LE Litophiton est regardé comme une plante, mais presque pétrifiée, une croûte blanche & toute formée de tartre couvrant sa tige & ses branches, si-bien qu'on pourroit le mettre au rang des minéraux. Il croît dans la mer sur des rochers où il est attaché, & depuis sa racine jusqu'au bout de ses branches, sous la croûte pierreuse, il y a une espéce de bois pliable quoi-que dur, & qu'il n'est pas plus aisé de rompre que la baleine. On en a pourtant vu un tout différent. Sa tige avoit entiérement creu comme une pierre, & avoit deux pouces de hauteur. Ensuite cette tige pierreuse se séparoit en trois

trois branches, d'où montoit un grand nombre d'autres branches, qui formoient une sorte de bouquet rond; au-lieu que le Litophiton s'élargit & s'étend presque toujours en croissant. Ce qu'il y a de merveilleux est que sa végétation se fait même au milieu des sources d'eaux boüillantes.

FIGU-

FIGURES VII. & VIII.

La Mangouſte, & Le Huart.

LA Mangouſte eſt un agréable petit animal, dont la tête reſſemble à peu près à celle d'un Ecureüil, & eſt couverte d'un petit poil, qui eſt aſſez ras. Elle a de gros yeux & de courtes oreilles arrondies. Son corps aproche fort de celui des Belettes, mais il eſt un peu plus grand, & ſa queuë eſt auſſi plus longue. Son poil eſt long, fort beau, & de diverſes couleurs, dont les principales ſont le blanc, le noir & le rouge, cette derniére, qui eſt mêlée avec les deux autres d'une maniére admirable, les rendant plus douces, & formant des nuances qu'on ne peut regarder qu'avec beaucoup de plaiſir. Le poil de ſa queuë eſt plus long que celui de ſon corps, & il eſt également diverſifié. On a veu des Mangouſtes qui avoient trente pouces de longueur, depuis la tête juſqu'au bout de la queuë. Elles étoient fort agiles, & s'aprivoiſoient avec aſſez de facilité, faiſant ſouvent des tours d'adreſſe comme font les guenons. Il s'en trouve pluſieurs ſur la côte de Malabar, & particuliérement dans les Etats du Samorin. Quand elles peuvent vivre, & qu'on a le tems de les rendre plus privées, elles donnent beaucoup de divertiſſement; mais elles ne vivent pas longtems lors-qu'elles ont été tranſportées en Europe, ſoit que le climat ou la nourriture leur ſoient contraires,

traires, ou que la longueur du voiage, & l'air marin leur aïent altéré la ſanté. On en tire de grands uſages pour la Médecine. Les Indiens en pulvériſent la chair, & apliquent la poudre ſur les morſures des bêtes venimeuſes, qui ſe guériſſent par ce moien. Leur graiſſe eſt admirable pour les fluxions, rhumatiſmes, ou autres telles humeurs froides: elle apaiſe auſſi la violence des douleurs de la goutte. Leur foie eſt un excellent reméde contre le mal caduc.

LE Huart eſt un oiſeau qui trouve ſa vie dans les eaux, ſoit dans les riviéres, dans les lacs & dans les autres eaux internes, ou le long des rivages de la mer. Il y en a quantité dans le Canada. On lui a donné le nom de Huart, parce-que dans ſon cri il ſemble prononcer ce mot, & en effet il le prononce fort ſouvent, ſi-bien que ceux qui l'entendent y ſont trompez, & croient que c'eſt la voix articulée d'un homme. Son bec eſt fort long, & pour le moins autant que celui d'une Beccaſſe, mais il eſt bien plus gros: cependant ſa queuë n'eſt pas de-même, car elle eſt fort courte. Il a le cou de la longueur de celui d'un Cigne: il a de grandes jambes, & ſes pieds ainſi que ceux des autres oiſeaux qui vivent dans l'eau, ne ſont point diviſez en des eſpéces de doigts: ils ſe tiennent & ſont joints enſemble comme ceux des Cignes. Sa principale nourriture eſt de poiſſon, & il le ſait prendre avec beaucoup d'adreſſe. Il eſt auſſi gros & auſſi grand qu'un Coq d'Inde. Son plumage eſt

aſſez

Figures VII & VIII

assez rare, étant maillé comme celui des perdrix; mais le blanc & le noir en sont plus vifs. Celui qu'il a sous le ventre est blanc, & celui de son cou est de couleur de gorge de pigeon, se diversifiant tout-de-même, aux diverses réflexions de la lumiére, & aux différens aspects du Soleil. Il a sous la gorge un demi collier blanc & noir, qui fait presque la figure d'une cravate, & qui plaît aux yeux. La graisse qu'on en retire, est fortifiante pour les nerfs, quand on s'en frotte, & propre pour faire résoudre les humeurs & les duretés.

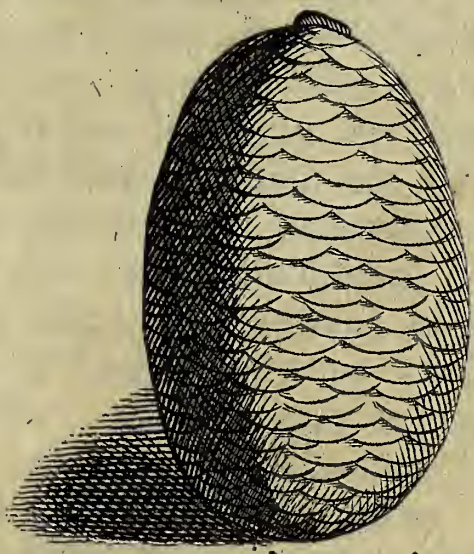
FIGU-

FIGURES IX. & X.

Le Fruit & la Gomme du Cedre, & La Rose de Jericho.

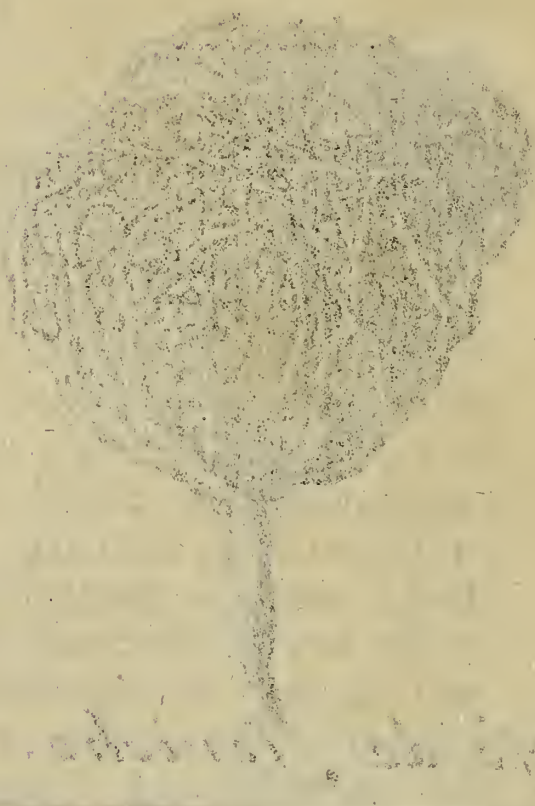
LE Cédre est un grand arbre dont le bois est amer, dur & presque immortel & incorruptible. C'est par cette raison que les Païens en faisoient les statuës de leurs Dieux, & qu'on l'emploioit à la construction des Temples. On en faisoit aussi des planches fort minces, pour écrire dessus les choses dont on vouloit perpétuer la mémoire. Le Cédre est toujours verd, & croît particuliérement dans les lieux froids & sur les montagnes. Il porte des grains comme le genévre. Ses feüilles sont semblables à celles du Pin & du Méleze, mais elles sont plus couvertes & moins piquantes. Son fruit est à-peu-près semblable à celui des Pesses, ou à la véritable pomme de Pin, mais il est plus long, plus dur, plus nourri, plus uni, & moins en pointe par l'extrémité. Il contient une graine pareille à celle des Cyprès. Il est presque tout couvert d'une Gomme, qui est comme une résine épaisse & transparente, qui a l'odeur forte, qui n'est point coulante, & qui tombe pourtant goutte à goutte. Quelques-uns prétendent que c'est le Fruit qui la jette, & d'autres disent qu'elle vient de l'arbre, & qu'elle couvre le Fruit qui est difficile à détacher de sa queuë. La résine qui découle

Figures IX & X



Fruit du Cedre du Liban.

Rose de Jericho.



coule de l'arbre, en ſort d'elle-même & ſans inciſion, par les grandes chaleurs. Mais quand cette ſaiſon eſt paſſée, on fait des inciſions au Cédre, pour aider à en faire ſortir ce qu'il ne peut pouſſer dehors, parce-que l'air n'a pas le degré de chaleur néceſſaire pour lui faire produire cet éfet. Cette réſine ou gomme eſt beaucoup recherchée à-cauſe des vertus qu'elle a. Elle excite la ſueur; elle eſt réſolutive, amolliſſante, propre pour fortifier & pour conſolider: elle eſt déterſive: elle combat la corruption & réſiſte à la gangréne. On s'en ſervoit en Egipte pour embaumer les morts.

LA Roſe dont il s'agit ici eſt nommée de Jericho, à-cauſe de quelque incident particulier; & non pas parce-qu'elle croît dans ce païs-là; car on n'y en void point du tout, & c'eſt dans l'Arabie Déſerte qu'elle ſe trouve. Ce n'eſt pas une fleur, mais une plante toute entiére, d'environ ſix pouces de haut, priſe avec ſa racine. Elle a des branches dures & ligneuſes, qui compoſent comme un petit arbriſſeau en bouquet. En ſéchant elle ſe ferme, & toutes les extrémités de ſes petits branchages ſe courbant en dedans, vont s'unir à un centre commun. On en a vu une qui n'avoit point de feüilles, mais elle étoit pleine de petites fleurs. On publie tant de merveilles de cette Roſe, que tout ce qu'on en dit paſſe pour des fables, quoi-qu'il y en ait une partie qui eſt véritable. On prétend que quelque ſéche qu'elle ſoit, elle ne manque point de s'ouvrir la veille de Noël.

Il eſt certain qu'elle ſert à faire connoître la ſéchereſſe ou l'humidité de l'air. Pendant une âpre gelée, on la void extraordinairement recoquillée & fermée; mais quand l'air eſt fort humide, elle ſe dévelope & s'ouvre plus ou moins, ſelon le plus ou moins d'humidité qui regne. Ainſi lors-que la veille de Noël ſe trouve fort pluvieuſe, comme il arrive ſouvent, elle ne doit pas manquer de s'ouvrir. Mais la choſe arrive tout de même dans les autres tems pluvieux. Elle s'ouvre encore lors-qu'on la met dans l'eau, & elle s'ouvre plus promtement lors-qu'on la met dans l'eau chaude. Il y a des païs où les femmes qui ſont en travail d'enfant, ont recours à la vertu de cette Roſe; & pour cet éfet elles la font mettre dans l'eau, perſuadées qu'elles ſont que dès-qu'elle ſe ſera ouverte, elles ſeront délivrées de leur enfant: mais il n'y a guéres d'aparence que cette perſuaſion ſoit bien fondée.

FIGU-

FIGURES XI. XII. XIII. & XIV.

Le Machamona ou la Callebaſſe de Guinée. Le Mangouſtan. Le Letchi. La Badiane.

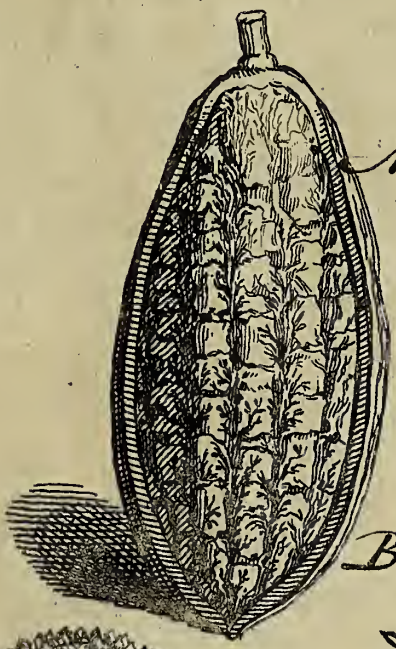
LE Machamona eſt un fruit dont le nom ſignifie *mangé par les Oiſeaux.* Il n'eſt pas malaiſé de comprendre que c'eſt parceque les oiſeaux l'aiment beaucoup, ceux qui ont de la force dans le bec en crevant l'écorce pour manger la chair qu'elle couvre. En Europe on l'apelle *Callebaſſe de Guinée, ou d'Afrique*, aparemment parce-que les premiers de ces fruits qu'on y a vus, venoient de la Guinée. Les plus gros ont douze pouces de long, & ſix pouces d'épais en travers. Ils ſont diſtinguez par côtes, comme le ſont quelques melons, & leurs côtes ſont ſéparées par des filamens qui en attachent la chair à la paroi intérieure de l'écorce, & qui de l'écorce d'où ils procédent, vont finir au cœur du fruit. L'écorce eſt dure, & l'on en pourroit faire des gobelets plus aiſément qu'on n'en feroit des bouteilles de nos callebaſſes, parce-qu'elle eſt plus dure. Par deſſous elle tire ſur le verd, & paroît belle comme du velours. La chair du Machamona n'eſt pas différente en couleur de celle de la citroüille. Elle eſt d'un goût aigret, qui paſſe pour délicieux dans les climats

chands, & elle eſt ſi rafraîchiſſante qu'on s'en ſert comme de limonade. Les malades l'appétent extrémement, quelque dégoûtez qu'ils ſoient, ainſi qu'on l'eſt ordinairement quand on a le flux de ventre, à la gueriſon duquel ce fruit contribuë, parce-que ſon ſuc a la vertu de reſſerrer. Dans les lieux où il croît, on s'en ſert pour faire cailler le lait. Les gens du commun en font de la bouillie. Quand on en fait ſécher la chair, elle contracte une propriété abſorbante. Ses pepins ſont gros comme de petits pignons & il y en a beaucoup : ils renferment une petite amande qui eſt excellente. Leur couleur eſt le châtain. Il y en a peu au cœur du fruit; ils ſont répandus partout dans la chair, éloignez les uns des autres, & fort envelopez. L'arbre qui produit les Callebaſſes, eſt de la grandeur & de la groſſeur des plus hauts chênes. La feüille en eſt épaiſſe, & plus grande que celle du Marronier d'Inde, & l'on en trouve en pluſieurs endroits de l'Amérique, où il eſt fort eſtimé, à cauſe des admirables qualités de ſon fruit.

LE Mangouſtan eſt un autre fruit, qui, du côté par lequel il eſt attaché, eſt orné d'une petite roſe en relief, ſi réguliére & ſi bien marquée, qu'il n'eſt pas poſſible de la voir ſans en être ſurpris, & ſans l'admirer. Il eſt caché ſous une écorce qui eſt aſſez ſemblable à celle de nos noix vertes. Le fruit qui ſe trouve ſous cette écorce, eſt blanc, aigret, & ſi délicieux qu'il ſurpaſſe le goût de nos plus excellents fruits, tels que

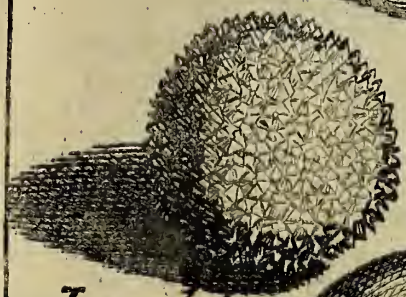
ſont

Figures XI. XII. XIII & XIV

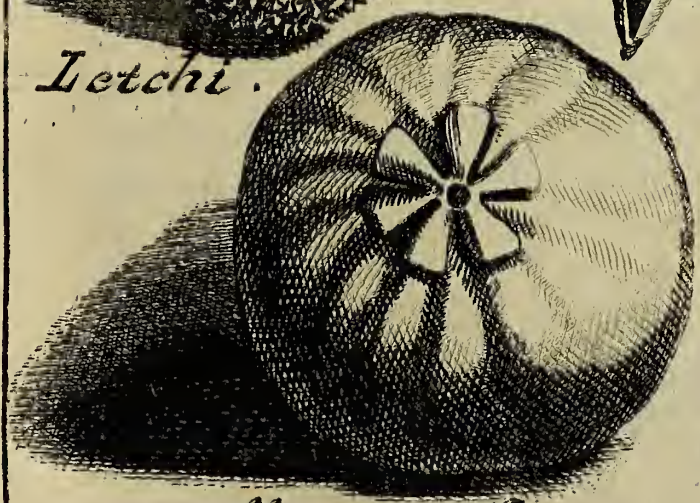


Machamona.

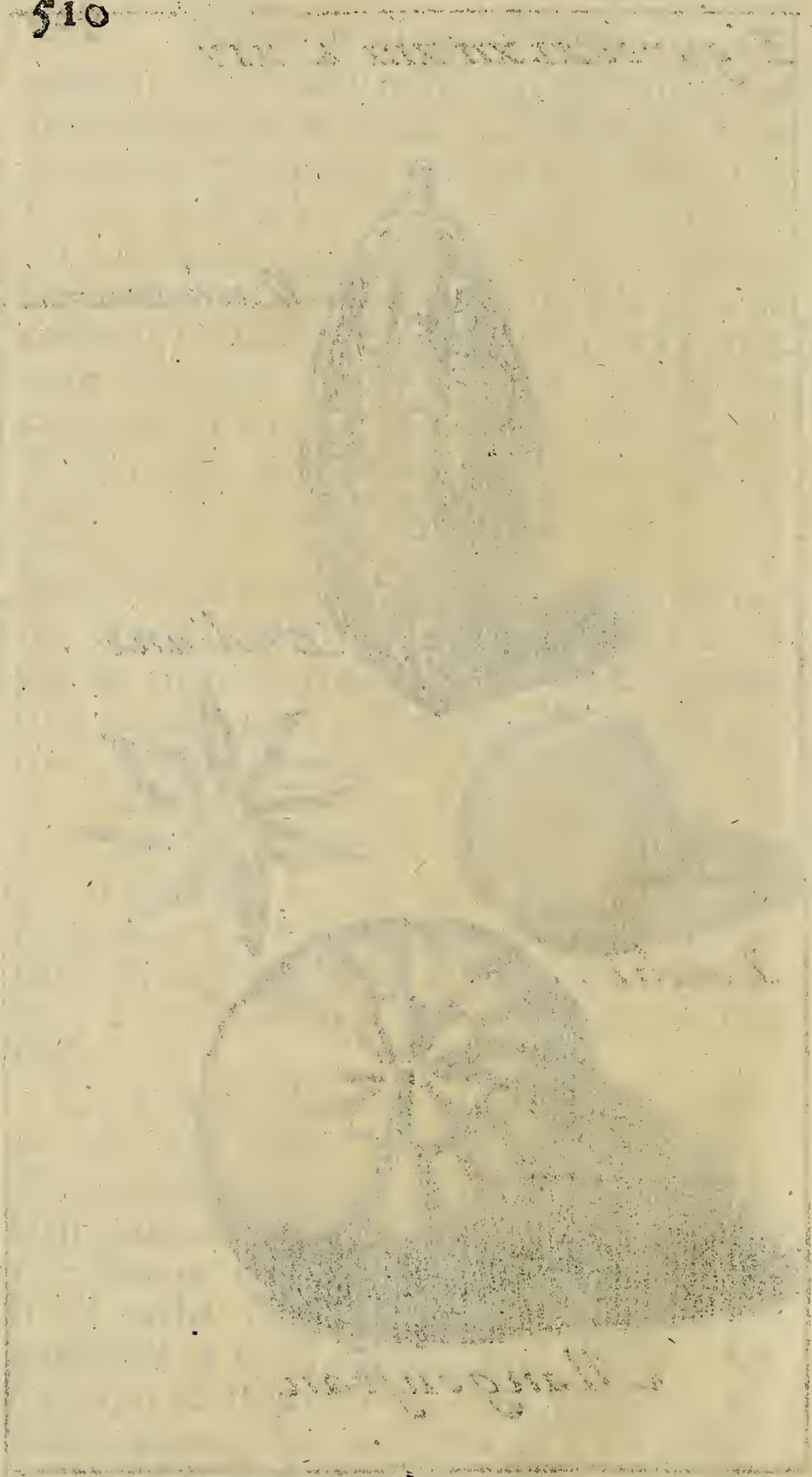
Badiane.



Letchi.



Mangoustan.



ſont les pêches. On le tient pour froid, & l'on prétend qu'il reſſerre, & qu'il arrête tous les cours de ventre. Cette vertu & ſa bonté ſont qu'on le recherche extrémement, & qu'on en tranſporte dans tous les autres païs orientaux où il n'en croît point. Son écorce a la même qualité, quoi-que non pas peut-être dans un ſi haut degré. On en fait des ptiſannes, qui avec la proprieté qu'elles ont d'être de très bons remédes, ſont très agréables à boire; & quand on ne veut pas qu'elles faſſent leur éfet médecinal, on y mêle certaines autres choſes, qui en font un breuvage encore meilleur & plus eſtimé.

LE Letchi eſt comme une ſorte de pruneau aſſez long, d'un très-bon goût, & dont la chair eſt molle. Il eſt de la groſſeur des noix de galles; & enfermé dans une écorce fort mince & deliée, inégale comme le chagrain, mais d'une couleur de feu un peu chargée, & d'une ſinguliére beauté, ſe terminant en pointe de-même que le fruit qu'elle envelope. Ce fruit croît à la Chine, dans les Provinces qui ſont du côté des Indes. On le fait ſécher, & alors ſa belle couleur change & brunit. Son noïau eſt petit & pierreux, & ſa figure aproche de celle du clou de girofle. Les Chinois en gardent de ſecs, & en mangent toute l'année, comme l'on mange des pruneaux en Europe. Ils en mêlent dans le thé, comme nous y mêlons le ſucre; mais au-lieu de la douceur du ſucre, il y donne un petit goût aigret qu'ils

aiment beaucoup. Il échaufe extrémement, & il ne faut pas ſe haſarder à en manger avec quelque ſorte d'excès, de-peur des mauvais éfets qu'il pourroit produire.

LA Badiane eſt une graine qui ſe recüeille aux Indes, & qui reſſemble aſſez à la graine de melon, ſi ce n'eſt qu'elle paroît un peu plus grande & plus épaiſſe. Sa couleur aproche de celle de la ſemence qui eſt dans les gouſſes de la caſſe; mais elle eſt plus luſtrée & plus unie. Son goût eſt comme celui de l'anis; & par cette raiſon quelques-uns la nomment *l'Anis des Indes*; quoi-qu'à l'égard de ſa figure & de ſa matiére, elle n'ait aucune conformité avec l'anis. La Badiane eſt enfermée dans une envelope épaiſſe & dure, qui eſt parfaitement en forme d'étoile à ſept raïons, dans chacun deſquels il y a une graine, & qui ſont fort-réguliers. On la mêle dans le ſorbet auſſi-bien que dans le thé: & c'eſt par cette raiſon qu'elle eſt fort recherchée dans les païs où l'on fait uſage de ces ſortes de boiſſons. On s'en ſert non-ſeulement parce-qu'elle en rend le goût plus agréable, mais encore parce-qu'elle aporte du ſoulagement dans les maladies flatueuſes, qu'elle diſſipe les vents, & fortifie le cœur & l'eſtomac.

FIGU-

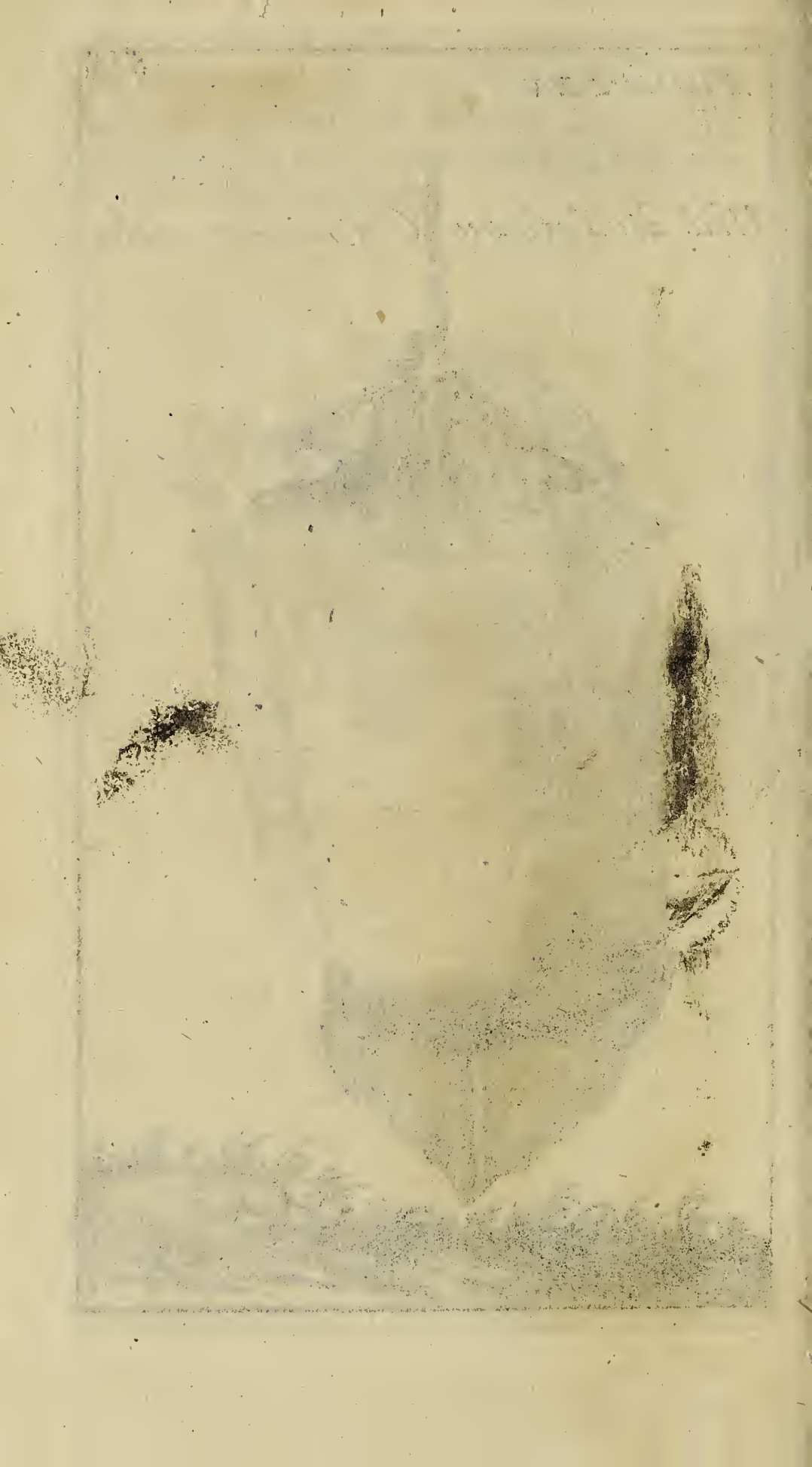
FIGURE XV.

Le Nid du Tati, ou Oiſeau-Mouche.

QUand on conſidére attentivement les ouvrages de la Nature, on ne peut s'empêcher d'en admirer les circonſtances, de même que la varieté. Qu'elle faſſe ceſſer les vents & les orages en faveur d'un petit oiſeau, ou qu'elle ait placé ce petit oiſeau dans un païs où il a le loiſir de faire ſon nid pendant qu'il n'y fait ni orage ni vent, l'une ou l'autre de ces choſes eſt également ſurprenante & digne de notre admiration. Le Tati eſt un oiſelet, à-peine auſſi gros qu'une aveline, qui fait ſon Nid dans une ſaiſon où il ne fait preſque aucun vent. Ce Nid ne tient qu'à une feüille d'arbre, & rarement à deux ou trois, où il eſt ſuſpendu & comme couſu; car l'oiſeau perce la feüille avec ſon bec, & y fait des trous qui ſont comme des pointes d'aiguille, dans leſquels il paſſe un brin d'herbe delié, ou quelque autre choſe qui eſt comme un fil, par le moien dequoi il attache ſon Nid à la feüille, ou a deux feüilles afin qu'elles le cachent mieux. Ces feüilles ſont celles du Goyavier, qui paroiſſent être de la grandeur de celles de nos châtaigners. Il y a dans le haut du Nid un trou qui ſert à l'oiſeau pour y entrer, à peu près comme le trou du nid d'un Roitelet. Les œufs qui y ſont

ne

ne le chargent pas trop, n'étant pas plus gros que des œufs de fourmi. La petiteſſe de l'oiſeau lui a fait donner par les Européens le nom *d'Oiſeau-Mouche*.

Figure XV

Nid du Tati, ou Oiseau-mouche.